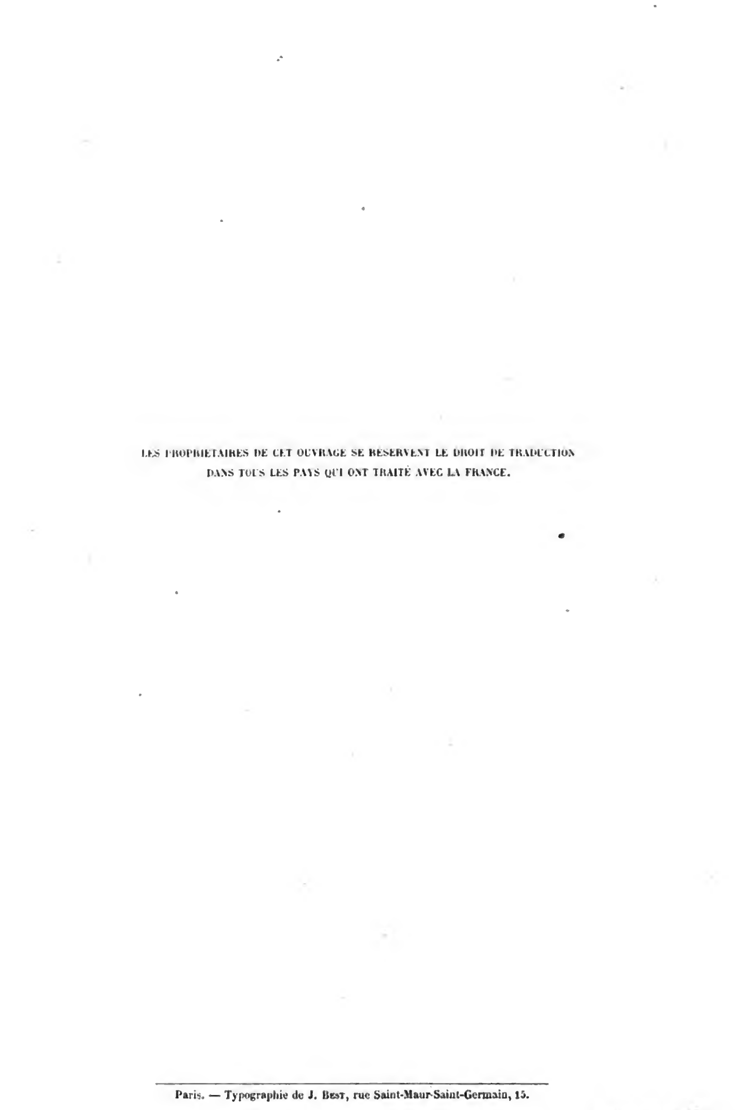

Le magasin pittoresque
Édouard Charton



LE MAGASIN

PITTORESQUE



Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE.

1856

Prix du volume broché . . . . 6 fr.
expédié par la poste. 7 fr. 50
relié . . . . 7 fr. 50

La poste ne se charge pas des volumes reliés.

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
RUE JACOB, 30.

M DCCC LVI



MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXIVe ANNÉE. — 1856.

SCÈNE DE VILLAGE DANS LE BRUNSWICK.



Exposition universelle de 1855; Prusse. — Paysans du Brunswick allant à la messe, tableau de Meyerheim. — Dessin de Pauquet.

Ce chemin de l'église pourrait aussi bien s'appeler le chemin de la vie. On voit tous les âges, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, s'avancer sur ce sentier qui aboutit à l'oubli des agitations humaines et à Dieu. Mais ce n'est pas cette idée mélancolique qui fait l'intérêt du tableau. Les physionomies douces et calmes des quatre personnages que l'on a sous les yeux n'ont rien de l'austérité de la mort. C'est, d'une part, le recueillement religieux dans la vieil-

lesse, au déclin des années, et de l'autre le respect pour la vieillesse dans l'adolescence, au printemps de la vie : c'est une scène d'émotions pures en harmonie avec la beauté sereine du paysage.

La figure de ce jeune garçon debout à l'entrée du cimetière est aimable et belle. Elle nous révèle que son âme candide n'a point été troublée encore par le souffle des passions. Ce qu'il sait de la vie, ce sont les faits de la maison, et ses premiers sentiments se sont développés au milieu des émotions douces et des joies de la famille. Il y a appris à craindre Dieu et à respecter les vieillards. Vêtu de ses habits de fête, portant la veste ronde du village, la casquette de poil, le gilet et la chaussure du dimanche, il est parti, son livre sous le bras, et il allait pénétrer dans l'enceinte sacrée, lorsqu'il a aperçu le vieux couple qui s'avançait de l'autre côté. A leur vue, il est arrêté par un mouvement de respect. La main gauche posée sur la muraille, la droite repliée vers la poitrine, le corps dans l'attitude de la contemplation, il attend que les deux vieillards aient passé devant lui, et il suit de l'œil, avec un regard plein de sollicitude, les mouvements de la bonne mère qui s'achemine vers la porte, en s'appuyant sur le bras de la jeune fille qui la guide et l'aide à monter.

Moins parée que les deux amies qui la précèdent, et qui, plus distraites, poursuivent leur marche sans se retourner, la jeune fille porte la même coiffure et les mêmes nœuds de rubans; un fichu à fleurs, d'une simplicité toute rustique, se croise sur sa poitrine, et sa robe de laine, que le vent découvre sous un coin du tablier, n'est ornée que de trois bandes de nuances légères et foncées, qui en composent la garniture inférieure. Toute sa parure est dans la beauté de son âme qui s'épanouit sur ses traits; elle a soigneusement posé son livre de messe sur son mouchoir, à l'extrémité du mur, et elle s'est empressée de venir au secours de la vieille villageoise dont elle soutient les pas tremblants. Son front large et pur respire la confiance de la jeunesse et la sollicitude pour la faiblesse d'autrui ; ses yeux sourient du sourire de l'encouragement, et sa bouche applaudit à chaque effort de celle qu'elle dirige, dont elle presse la main et supporte le bras affaibli. Il y a dans le jeu de sa physionomie l'expression de respect de son jeune voisin, et, de plus, cette tendre vigilance pour tout ce qui souffre ou qui va souffrir, que la nature tient toujours éveillée dans le cœur des femmes.

La bonne mère priera pour elle à l'office. Les prières et les bénédictions sont les offrandes de la vieillesse. Il y aurait pitié à abandonner cette pauvre femme, si courageuse dans son grand âge, et déjà courbée sous le fardeau des années Sa démarche est timide, ses membres chancellent, son regard interroge la voie devant elle, et son pied s'essaye sur la pierre avant de s'y aventurer. Pour elle, cette montée de quelques degrés est bien rude, et chaque pas en avant est un triomphe. Il n'en fut pas toujours ainsi. Jadis elle a franchi ces marches avec la légèreté de la jeune fille, et sans doute elle aussi a aidé les autres à en éviter les périls. Il y a longtemps de cela; alors elle était fière de sa toilette de fête, et sa pensée était aussi attentive à sa robe qu'à son livre. Elle ne portait point, comme aujourd'hui, une mante par-dessus sa parure, pour se garantir des variations de température, même durant une journée d'été; sa taille n'était pas inclinée en avant, et le profil de sa tête n'était point altéré par ces lignes rentrantes qu'y ont dessinées les ans. Mais bien des jours se sont écoulés; ces pierres pourraient le dire, ces pierres que le temps a désunies, et qui se sont usées sous les pas de sa génération. Ces arbres ont grandi, bien des fleurs sont écloses et se sont fanées, tout est changé autour d'elle, le vieux temple seul est demeuré le même. L'église du village, pour ces vénérables patriarches de la paroisse, est le lieu où les souvenirs de l'enfance donnent rendez-vous aux pensées de la vieillesse; elle s'est associée à leurs joies et à leurs tristesses, elle a vu les funérailles de leurs pères et le mariage de leurs enfants. Chaque objet ici a pour eux un langage, chaque détour du chemin, chaque arbre leur raconte une heure de leur longue existence; maintenant qu'ils sont sur le soir de la vie, ils veulent encore venir s'agenouiller là où se sont agenouillés leurs ancêtres, là où a prié leur jeunesse. Ils y viendront, jusqu'à ce que leurs forces les abandonnent, que la mort les endorme, et que les bras de leurs amis les couchent dans ce champ du repos, à l'ombre du temple de leur contrée natale.

Toutes ces réflexions se lisent sur le front de la vieille mère. Le bon vieillard les inspire également par chacun de ses traits. Moins fatigué que sa compagne, il demande à sa canne le secours qu'elle demande à des bras étrangers. On ne songe pas à ce qu'il y a de sainte poésie dans ce bâton de la vieillesse, qui soutient, qui tâtonne, qui tente et prépare les passages difficiles. Qui donc détournerait la pierre que le hasard a roulée au milieu du sentier, ou les ronces qu'y ont laissées les troupeaux insouciants? Qui donc aiderait l'octogénaire dans les descentes rapides ou les pénibles escalades? N'enlevons jamais dans nos jeux le bâton du vieillard, c'est son plus précieux trésor, et parfois, hélas! son dernier ami. Le digne patriarche qui figure dans ce tableau a la gravité de l'homme qui a beaucoup vu, beaucoup senti, et que les désenchantements de la joie rapprochent plus étroitement de Dieu sur la fin de sa longue carrière. Ses cheveux ont blanchi dans le travail; il est resté fidèle au costume de son époque, et sans doute un peu à ses idées. On tient d'autant plus au passé qu'on est plus près de s'en séparer pour toujours. Il porte le tricorne de ses ancêtres, la longue houppelande à demi ouverte par la chaleur, le gilet blanc, la culotte courte, les bas de couleur et les souliers à boucles. Sa tenue est d'une sage simplicité, et pourtant le moindre détail de sa toilette est délicatement soigné. On devine que la providence lui a conservé sa compagne, le génie du ménage et l'âme du foyer domestique. Ses regards, pleins d'une affectueuse inquiétude, se partagent entre elle et le chemin dont il sonde les difficultés à mesure qu'il avance avec précaution. Son livre est posé sous son bras droit; c'est aussi le fidèle compagnon de ses voyages répétés à l'église, et les caractères imprimés commencent peut-être à se voiler pour lui. Mais lorsqu'il ne pourra plus lire par ses yeux, il le fera par son âme, car on sent la sérénité religieuse de sa pensée, et cette douceur, qui lui est commune avec les trois personnages qui le précèdent, donne à l'ensemble de cette petite scène quelque chose de calme et de pur qui repose le cœur et fait du bien.

LA GUERRE DES LOUPS.

NOUVELLE INÉDITE D'EMILE SOUVESTRE.

Le château de Bocard, dont les dernières ruines ont aujourd'hui disparu, occupait, vers 1340, une des cimes de cette chaîne de collines qui traverse la Lorraine, en courant, de Varennes-Rocroy vers Vaucouleurs. Tout voyageur se rendant de Verdun à Varennes passait forcément au pied de ses redoutables tourelles, et, pour peu que son bagage fût de nature à tenter la convoitise, il était rare qu'il atteignît la ville sans en avoir laissé quelque chose aux mains du seigneur.

Cette dîme, prélevée sur les marchands et les vilains, était, au reste, dans les habitudes de l'époque et ne nuisait en rien à la réputation d'honneur dont les comtes de Bocard avaient toujours joui parmi la noblesse du pays. On les savait braves, fidèles à leur parole, francs compa-

gnons avec leurs égaux, et les dons nombreux dont ils avaient enrichi plusieurs monastères semblaient, d'après la morale du siècle, avoir largement racheté leurs fautes.

Le dernier seigneur, Hugues de Bocard, avait pourtant poussé ses violences et ses rapines au point d'étonner ses plus hardis voisins. Son nom était devenu redoutable depuis la Loire jusqu'à la Meuse. Non content d'exploiter la route de Varennes, il poussait parfois, avec ses hommes d'armes, jusqu'aux chemins de Stenay ou de Clermont en Argonne, et prélevait sur tous les voyageurs ce qu'il appelait plaisamment son *impôt ambulatoire*.

Ses vassaux n'avaient pas moins à souffrir dans leurs propriétés et dans leur personnel, dont il usait comme de son propre bien. Outre les droits seigneuriaux dont le payement était rigoureusement exigé, il multipliait les confiscations et les amendes selon les besoins de sa bourse, et punissait le moindre murmure de la corde et de la prison.

Hugues n'avait point été toujours si dur aux faibles. Tant que la châtelaine avait vécu, il s'était laissé adoucir par des habitudes plus tendres et des plaisirs moins cruels. Il passait son temps en chasses, en chevauchées, en danses et en festins avec les familles nobles du voisinage. Mais la mort de la dame de Bocard avait tout changé. Hugues avait renoncé à des amusements qui lui rappelaient Berthe, et s'était aigri dans un isolement morose.

Cependant il lui restait une fille sur laquelle s'étaient reportées ses dernières affections. Sentant le besoin d'une femme pour l'élever, il avait obtenu les dispenses nécessaires pour faire sortir du couvent sa sœur aînée, qui s'était dévouée à l'enfant et lui avait servi de mère.

L'instruction, nulle alors chez les châtelaines, s'était réfugiée dans les monastères, où la favorisaient les loisirs de la retraite et l'habitude de la méditation. Sœur Gertrude savait tout ce qu'une femme pouvait apprendre à cette époque barbare, et avait communiqué à Iseult toute sa science. Mais, ce qui importait bien davantage, elle avait enflammé son jeune cœur d'une charité sans mesure. Spectatrice involontaire des iniquités et des violences que les mœurs justifiaient, la jeune fille s'était donné la mission d'y porter remède autant qu'on le lui permettait. Bien souvent l'or enlevé par le comte au voyageur lui revenait en aumône; le châtiment infligé au paysan était en secret adouci sans que l'on pût voir la main qui amoindrissait la peine ou éloignait la ruine. Obligée de cacher des bienfaits qui condamnaient son père, Iseult laissait le malheureux qu'elle avait sauvé remercier le hasard ou la Providence. Sauf sœur Gertrude, complice nécessaire de ses bonnes actions, elle n'avait ni aide ni confidente. Hugues lui-même ignorait une conduite qu'il eût infailliblement contrariée, et croyait livrer aux caprices de la jeune fille l'argent dont elle se servait pour soulager la misère.

Du reste, la rude nature du châtelain n'avait pu résister au charme d'Iseult. Il retrouvait en elle toutes les grâces de sa mère, avec une sorte d'exaltation attendrie dont il ressentait l'influence sans se l'expliquer. Il y avait dans cette enfant de la femme et de la sainte. Aussi, dans ses plus violents entraînements, le seigneur de Bocard ne pouvait perdre tout à fait le souvenir de cette douce créature dont le regard le rappelait, malgré lui, à l'humanité.

Mais cette sauvegarde du faible ne fit, pour ainsi dire, qu'apparaître à Bocard. Iseult n'avait pas dix-huit ans lorsqu'une de ces terribles épidémies qui, sous le nom de *peste*, décimaient alors presque régulièrement les populations de l'Europe, l'enleva au comte en quelques heures. Cette mort acheva de l'endurcir : désormais rien ne l'arrêtait plus; il ne craignait le blâme de personne, et la douleur le rendit sans pitié. L'ange gardien envolé, le château redevint un antre de bandit.

Cependant sœur Gertrude y demeura, retenue par la promesse faite à la jeune fille. Près de rendre le dernier soupir, Iseult lui avait demandé de ne point abandonner son père aux mauvaises tentations et de demeurer au moins au château comme un exemple. La sainte femme avait consenti; mais, sans autorité sur le comte, elle dut bientôt se borner à prier Dieu de l'adoucir.

Par malheur, les événements ne favorisèrent point ces espérances. Exaspéré par la révolte des paysans qui gagnait de proche en proche et menaçait partout la noblesse, le seigneur de Bocard devint chaque jour plus impitoyable. Les forêts voisines étaient pleines de bandes de serfs qui se donnaient à eux-mêmes le nom de *Loups*, et attaquaient les voyageurs et les châteaux; l'impôt ambulatoire ne rapportait plus rien au comte, dont les paysans étaient tour à tour appauvris par les « loups » et par lui-même. Bientôt l'argent lui manqua pour payer ses gens d'armes. Il dut appeler ses vassaux à les remplacer et les soumettre à la rude discipline des hommes de guerre.

Depuis bientôt un mois le château de Bocard était gardé par une de ces troupes enrôlées à contre-cœur. Cependant le comte avait réussi à échauffer leur zèle en les menant à la maraude et leur partageant de maigres butins qui les avaient mis en appétit. Une récente sortie venait de leur procurer une pièce de vin et quelques moutons dont ils se régalaient dans l'avant-cour, tandis que le comte soupait dans la grande salle du château.

Les plats avaient été enlevés; les serviteurs admis à l'honneur de la table du maître étaient partis, et le seigneur Hugues buvait à petits coups une tasse de vin épicé qu'il remuait de temps en temps avec une branche de romarin. Sœur Gertrude, assise à quelques pas près d'une fenêtre, égrenait silencieusement sous ses doigts un rosaire. Après une assez longue pause, le comte se tourna de son côté. *La suite à la prochaine livraison.*

GRAVEURS CÉLÈBRES.

GÉRARD AUDRAN.

Gérard Audran appartenait à une famille d'artistes qui a produit en deux siècles huit graveurs de profession, trois graveurs amateurs, deux peintres, et un entrepreneur de tapisseries, aux Gobelins. Le plus ancien membre de leur race que l'on connaisse était un nommé Adam, maître paumier à Paris. Son fils devint officier de louveterie sous Henri IV, et eut lui-même deux enfants, Charles et Claude. Charles, né en 1594, fut l'initiateur de toute la famille : s'étant adonné à la gravure, il entraîna sur ses pas son frère, ses neveux, leur postérité. Il forma le talent de Gérard, troisième fils de Claude, et le plus illustre des Audran. Gérard avait vu le jour dans la ville de Lyon, le 2 août 1640; son père lui apprit le maniement du burin, mais son oncle acheva son éducation. En 1660, il était à Paris, où il travailla jusqu'en 1664 : le désir le prit alors de franchir les Alpes, de voir les chefs-d'œuvre qui abondent sur le sol italien. Il réalisa ce projet, et passa trois années à Rome, d'où Louis XIV le rappela en 1668. Paris devint son séjour; il fut nommé graveur et pensionnaire du roi, logé aux Gobelins. Par suite, il quitta cette résidence et ouvrit, rue Saint-Jacques, *aux Deux Piliers d'or*, une boutique de marchand de gravures, selon la mode du temps, où les artistes joignaient le négoce à l'inspiration, vendaient publiquement leurs ouvrages et ceux des autres. Dans la ville des papes, Carlo Maratti et Ciro Ferri l'avaient, dit-on, beaucoup aidé de leurs conseils : Charles Lebrun lui rendit le même service en France, et passe pour lui

avoir été très-utile. Peu d'hommes, effectivement, ont dû être plus accessibles que lui aux influences, car il tâtonnait d'abord et ne savait quelle direction prendre. Il y a entre ses premiers ouvrages et ses derniers un intervalle immense. Gérard Audran fut nommé conseiller de l'Académie de peinture le 21 novembre 1681. Son activité n'était pas moindre que son mérite, car il a publié trois cent quinze gravures. Il mourut le 26 juillet 1703, et fut enterré dans l'église Saint-Benoît.

Les débuts de Gérard ne furent pas extrêmement heureux. Ses premières gravures ont plutôt l'air d'ébauches que de morceaux finis. On y remarque une certaine hardiesse de dessin, une recherche de l'effet qui ne manque pas entièrement son but; mais c'est tout. Pas de charme, nulle grâce, nulle harmonie. Les œuvres plus terminées valent peut-être moins encore. Leur prosaïque lourdeur ne saurait plaire à personne. Le travail en est uniforme, et les divers objets s'y trouvent rendus de la même manière, avec des tailles identiques. Les clairs et les ombres forment de tranchantes oppositions. Quelques estampes sont de l'imagerie plutôt que de la gravure. Aucun amateur n'aurait soupçonné, en les voyant, le glorieux avenir de Gérard.

Peu à peu son goût se développa; son burin prit de la



Gérard Audran, graveur français. — Dessin de Pauquet, d'après un buste de A. Coyzevox et un dessin de Boizot gravé par N. Dupuis.

fermeté, ses tailles se diversifièrent; il accusa sans dureté les formes, les plans des objets. *L'Empire de Flore, Ulysse découvrant Achille, Armide et Renaud,* marquent la transition. *Le Ravissement de Proserpine, Énée sauvant son père*, annoncent un talent qui arrive à sa plénitude. Les *Batailles d'Alexandre* nous le montrent dans sa perfection. Le *Passage du Granique*, la *Clémence d'Alexandre envers Porus*, la *Bataille d'Arbèles*, l'*Entrée triomphale d'Alexandre à Babylone,* sont des morceaux achevés. On y trouve réunis la hardiesse du dessin et la vigueur du clair-obscur, la finesse du détail et la beauté de l'ensemble, l'effet et l'harmonie. L'artiste mélange habilement les ressources de la gravure, les tailles, les losanges, le pointillé. Il a su ménager les transitions avec un art infini, varier sa touche suivant les objets, et rendre la perspective. On distinguerait de loin les étoffes et les chairs, où brille une adresse égale. Certaines parties ont un relief, une énergie surprenante : tel est, dans la *Bataille d'Arbèles*, le groupe de captifs qu'un cavalier menace de son épée nue. Pour tout dire en un mot, il ne serait guère possible de faire mieux : aussi n'a-t-on point marchandé les éloges à Audran. Émeric David admire beaucoup sa manière d'associer le travail de l'eau-forte et celui du burin. « Ce grand maître, dit-il, s'est proposé de disputer la palme aux artistes italiens plutôt qu'à ceux des Pays-Bas. S'il eût été contemporain de Raphaël, l'Europe aurait possédé un second Marc-Antoine. Dans un siècle plus avancé, il a réuni autant de connaissances et plus d'art. Son faire est d'autant plus mâle, d'autant plus expressif, qu'il doit rendre les effets d'une plus grande composition. » Le sentiment de son mérite et de sa force lui inspira la hardiesse d'épurer le dessin de Lebrun : la renommée du peintre y gagna, les

Italiens crurent qu'il égalait sous ce rapport les chefs de l'école romaine et de l'école florentine.

Grâce à la souplesse de son travail, Audran n'a pas reproduit Lesueur d'une manière moins heureuse que Lebrun. Dans la pièce intitulée *l'Aurore*, qui représente la déesse sur son char, on retrouve toute la suavité de l'artiste



Lucerna pedibus meis verbum tuum.
Ta parole, Seigneur, sert de guide à mes pas. — Ps. CXIX, 105.

L'Aurore, dessin de Lesueur gravé par Gérard Audran (¹). — Dessin de Chevignard.

français, toute l'harmonie calme et limpide de sa couleur.

Voyez, au contraire, l'estampe où il a retracé Guillaume de Limoges, célèbre chanteur qui égayait alors tout Paris sur le pont Neuf. Quelle verve! quelle fermeté de burin! quel style libre et hardi! quelle opposition entre cette image et le portrait de Jordan Hilling, camérier intime du pape Clément IX! Dans ce dernier morceau, la finesse domine; Edelinck n'a rien exécuté de plus délicat.

L'œuvre de Gérard Audran, comme celui de presque tous les graveurs, offre beaucoup de pièces secondaires. Ce sont des travaux de commande, où l'artiste ne peut déployer toutes ses ressources, et auxquels il ne faut pas attacher

(¹) Ce dessin de Lesueur a été vendu en 1810, sous le nº 387, à la vente de M. de Silvestre.

une grande importance. Dans cette classe se rangent naturellement les gravures de Gérard qui retracent quelques plafonds, groupes et ornements des palais de Versailles et de Navona.

Nous parlerons, pour terminer, d'une estampe assez singulière exécutée par notre artiste. Elle représente l'église de Saint-Ouen, à Rouen, et, au bas de la page se trouvent des vers qui célèbrent l'édifice, et dont voici les derniers :

Cet ouvrage si noble excelle en sa structure,
Et, sans sentir des temps le débris ni l'injure,
Il a droit de passer pour rare monument.

Le dessin est peu exact, comme on le pense bien ; mais cette image et l'inscription qui l'accompagne sembleront curieuses aux historiens de notre architecture nationale, si longtemps dédaignée par les admirateurs exclusifs de l'art grec. Un très-petit nombre d'indices prouvent que l'on ne méconnaissait pas entièrement la beauté des constructions gothiques pendant le dix-septième siècle, et leur rareté augmente leur importance.

HUIT JOURS SUR LE RHIN.

EXTRAIT D'UN JOURNAL DE VOYAGE (¹).

Septembre 1828. *Manheim.* — Au lieu de nous diriger de Heidelberg sur Sarrebruck, comme nous en avions le projet, nous voici en route pour des régions inconnues! M. le professeur de Leonhard, à qui nous sommes allés faire nos adieux cette après-midi, nous a monté la tête. Il est tout enflammé des belles études qu'il vient de publier sur un groupe de montagnes volcaniques situé sur les bords du Rhin, et il nous a communiqué son feu sacré. Il prétend qu'il n'est pas permis à trois étudiants en géologie d'être venus si près d'un point si remarquable, et de n'avoir pas su faire quelques pas pour le visiter en passant. Bref, tout en fumant une énorme pipe, il nous a déroulé, avec cette bonhomie qui ne se trouve, je crois, que chez les savants allemands, toute la série de ses instructions, et nous sommes munis d'un tel programme qu'il faut bien maintenant songer à le remplir. M. de Leonhard nous a conseillé de prendre une calèche qui, dans la journée, nous conduirait à Mayence, et là nous trouverons cette merveilleuse invention établie depuis peu sur le Rhin, le bateau à vapeur, qui, dans la matinée, nous déposera dans un bourg ou village nommé Kœnigswinter, et destiné à former le centre de nos explorations. Malheureusement nos cartes s'arrêtent à Heidelberg, de sorte que nous ne voyons pas au juste notre terrain, comme d'habitude, ce qui nous désoriente un peu. Mais ce qui nous désoriente encore bien plus, c'est que notre bourse, qui ne doit se ravitailler qu'à Sarrebruck, est devenue d'une platitude révoltante. Aussi, sans en rien dire à M. de Leonhard, nous sommes-nous permis de supprimer dans son programme le chapitre de la calèche ; et, au sortir de chez lui, nous sommes tout simplement partis sur nos jambes pour venir coucher ici, après avoir expédié nos malles sur Sarrebruck : c'est toujours une petite avance sur la journée de demain.

Mayence. — L'assommante journée! Partis de grand matin de Manheim, nous ne faisons que d'arriver ici, et il est huit heures du soir. Mes notes ne seront pas longues. Si nous n'avions trouvé, chemin faisant, près du village d'Oppenheim, un joli dépôt lacustre qui nous a offert quelques fossiles et des observations intéressantes sur l'ancienne condition du Rhin, nous n'aurions eu, de toute la journée, sous les yeux, que ces plates et monotones alluvions de l'Alsace qui se prolongent jusqu'ici ; et quel soleil sur cette route poudreuse et sans ombrage ! Notre savant avait bien raison de nous engager à la faire en calèche, car, en vérité, dans des plaines comme celle-ci, le métier de géologue ne diffère que bien peu de celui de cheval de poste. Nous avons traversé Worms au pas de course, et il ne m'en reste d'autre souvenir que celui de la cathédrale, joint à celui d'un immense marché plein des plus beaux fruits du monde. Quant à Mayence, je crois que nous n'en connaîtrons pas grand'chose, car on nous dit que le bateau part demain à six heures précises, et c'est tout au plus si, la lune aidant, nous pourrons aller, après le souper qu'on nous prépare, contempler les dehors de cette cathédrale si riche aussi en souvenirs, et prendre l'impression de la tournure générale des rues.

Sur le Rhin. — Nous voici, pour commencer, un peu désappointés. Le prix de nos places dépasse de beaucoup le chiffre sur lequel nous avions compté. Nous nous sommes cependant philosophiquement résignés, contre nos habitudes, à prendre les secondes, où nous nous trouvons perdus, comme dans une remise, entre les roues d'une calèche qui s'y carre complaisamment. Nous nous carrons aussi ; et, l'album à la main pour crayonner quelques croquis ou quelques notes, nous nous faisons une contenance.

Voici que l'on a découvert que nous étions Français et, qui plus est, Parisiens, et, de proche en proche, nous venons de faire successivement connaissance avec tout le beau monde du bateau. Nous sommes en conversation avec de fort aimables dames qui nous accablent de questions sur Paris, sur les théâtres, sur les classiques et les romantiques, que sais-je? sur le possible et l'impossible, et tout cela est mêlé de bons Allemands que nous stupéfions, au milieu de leurs fumées de tabac, par l'énergie de nos convictions politiques et notre dévouement à mort à la liberté. Condamnés par l'humble couleur de nos billets à demeurer sur l'avant, nous avons persuadé à notre entourage que c'est là le meilleur poste ; et c'est, en effet, l'exacte vérité, car on y évite ces horribles flocons de suie qui tombent sur l'arrière comme une neige en deuil, en même temps que l'on y est réellement à l'avant-scène pour y jouir de la première vue de ces charmants ou effrayants tableaux qui se présentent à tour de rôle comme par enchantement. Le bateau se précipite avec une telle violence qu'à peine ai-je le temps de demander le nom de l'un des châteaux en ruines qui bordent la rive, quand un nouveau château, plus pittoresque encore, se présente et me fait oublier le nom du précédent. Je n'avais pas idée d'une telle vitesse. Où es-tu, pauvre coche de la Saône qui faisais les délices de mon enfance?

Mais à quoi bon des noms et de la géographie! Ne vaut-il pas mieux employer sa mémoire à conserver des images, d'autant que celles qui défilent ici sous mes yeux sont tellement saisissantes qu'elles me paraissent impérissables? Je n'ai jamais rien vu de comparable à ce puissant fleuve encaissé entre des montagnes dont il dévore les flancs, et laissant à peine un peu de place, çà et là, au débouché des vallons, pour quelques villages ou petites villes qui, les pignons en avant, nous regardent passer avec un air moyen âge à faire pâmer de plaisir tous nos romantiques. Avec quelle vitesse nous le descendons! il semble que nous soyons embarqués sur une flèche. Cette vitesse, devant laquelle s'extasient nos compagnons, commence pourtant

(¹) En lisant ces fragments, où plus d'un jeune homme de notre temps pourra prendre une leçon de bonne humeur, on sera sans doute frappé de voir comment, en 1828, non-seulement avant l'établissement des chemins de fer, mais avant même les derniers perfectionnements des messageries, les bords du Rhin, aujourd'hui si voisins de nous, paraissaient encore à des Parisiens une contrée lointaine. Peut-être aussi se rappellera-t-on, à certains traits, combien l'usage de fumer en public était alors éloigné de nos mœurs.

à nous effrayer un peu. Nous avons échangé tout à l'heure à voix basse nos réflexions à cet égard : nous commençons à soupçonner que nos Sept-Montagnes ne sont pas aussi voisines de Mayence que nous l'avait fait entendre le bon M. de Leonhard, et cette question géographique est d'autant plus inquiétante que le trésorier de la société ne nous dissimule pas que le retour devra, selon toute probabilité, s'effectuer par le moteur le plus économique dont la Providence ait bien voulu gratifier le genre humain.

N'importe ! notre enthousiasme grandit de plus en plus, et fussions-nous condamnés par la fortune à revenir à pied tout le long de ces rives charmantes, c'est une extrémité dont nous pouvons bien nous faire une réjouissance, puisqu'elle nous permettra de reprendre une à une tant de belles choses qui glissent en ce moment comme l'éclair, et loin desquelles nous nous trouvons enlevés au moment même où nos yeux les goûtent et s'y attachent !

On vient de sonner une certaine cloche qui nous a fait tressaillir : c'était celle du déjeuner, et toute la compagnie a pris aussitôt son vol et s'est précipitée dans la salle à manger. Seuls, nous sommes demeurés inébranlables, et ce, par trois raisons : la première est la considération de nos personnes, qui, en descendant à la salle des secondes, seraient obligées de trahir une certaine infériorité ; la seconde est la considération de notre bourse ; la troisième est la considération du paysage, qui devient de plus en plus digne d'être contemplé. Ces hauts escarpements de schiste noir qui se présentent à nous par leur tranche, et que le fleuve a coupés pour se déverser à plein courant sur la basse Allemagne, se resserrent de minute en minute comme pour lui disputer encore le passage. Les anfractuosités sont effrayantes, et il semble, à chaque tournant, que le bateau va s'y briser. La route a dû être taillée à la poudre dans les flancs de la montagne, car le courant occupe fièrement toute l'amplitude de la vallée. Voici une petite ville dont on dirait les maisons baignées par le fleuve, comme dans une inondation, et qu'un marinier me désigne sous le nom de Saint-Goar. On ne saurait imaginer un site à la fois plus charmant et plus austère...

Nos compagnons viennent de remonter sur le pont ; ils s'étonnent de ne point nous avoir vus à table. Nous nous y attendions ; mais c'est nous qui prenons ici l'offensive. Nous faisons honte à nos belles dames d'avoir pu sacrifier à un instinct aussi matériel que celui de la faim des émotions aussi enchanteresses. Comment avoir le cœur de prendre pour panorama une assiette quand la nature nous invite à ses plus admirables spectacles ! Qu'aura dit, au passage des gorges de Saint-Goar, cette fameuse fée de Lurley qu'on nous vantait tout à l'heure, et qui n'aura vu à la proue de la nef germanique que des Français ! Est-ce là un romantisme consciencieux qui se met à table justement à l'heure de se nourrir de poésie ? En lisant dans nos traductions Gœthe et Wieland, nous étions loin de nous représenter, à travers les nuages et les vapeurs éthérées de la vieille Allemagne, un beau sexe si enthousiaste des côtelettes et des pommes de terre ! Enfin que n'avons-nous pas dit ! On a beaucoup ri de part et d'autre, et, en définitive, tout l'avantage nous est resté. O jeunesse française, jeunesse sacrée, que l'on se sent fier, en présence de toutes ces figures étrangères, de t'appartenir, et que ne ferait-on pas plutôt que de se réduire à baisser un seul instant ton pavillon !

Coblentz. — Voici une ville qui arrive sur nous à toute vapeur : deux clochers pointus qui surmontent l'église principale sortent du fleuve ; un pont de bateaux le traverse ; une citadelle, juchée sur un rocher abrupte, le domine de l'autre côté. J'ai demandé le nom au marinier, qui, dans son affreux baragouin, m'a répondu *Kobelenns !* Kobelenns, c'est évidemment ce qui, en bon français, se prononce *Coblance ;* et, s'il me reste quelque teinture de géographie, je dois reconnaître que cette ville, située au confluent du Rhin et de la Moselle, et que je ne m'attendais certainement pas à rencontrer sur mon chemin, n'est pas à deux pas de Mayence. Si, à onze heures du matin, nous en sommes déjà là, où serons-nous, grand Dieu ! à trois heures ? En vain ai-je demandé au capitaine une carte du Rhin pour éclaircir un peu mes idées : il n'en a pas. Continuons à voguer sur l'inconnu et enfonçons-nous de plus en plus dans les flancs de la fantastique Germanie.

Nous avons perdu à Coblentz une partie de nos passagers ; nous en avons retrouvé d'autres avec lesquels nous ne prenons pas trop la tournure d'entrer en liaison. Le Rhin, depuis qu'il a ramassé la Moselle, a plus d'ampleur ; mais il me semble que son mariage avec cette rivière, tout en lui faisant contracter beaucoup d'embonpoint, lui a donné un air singulièrement bonhomme. La physionomie de ses rives tend maintenant au prosaïsme. C'est toujours un beau pays, mais il devient un peu large. On n'aperçoit plus de ces beaux rochers crevassés et menaçants, qui avaient si grande façon, et l'on ne découvre à droite, à gauche et en avant, que de grasses collines. Il me semble qu'il est temps d'arriver à Kœnigswinter. Je sais bien tout ce qu'il y a d'hyperbolique à s'écrier : « Je meurs de faim ! » parce que l'on se sent tout bonnement aux environs du plexus un petit phénomène décidément plus importun que douloureux ; mais je ne puis cependant m'empêcher d'avouer que, de tous les airs du temps, celui qui se respire sur le Rhin me paraît être un des moins réconfortants pour l'estomac. Aussi ce Kœnigswinter exerce-t-il sur nos imaginations un attrait de plus en plus actif. Comme des navigateurs égarés et qui appellent la terre, nous regardons continuellement l'horizon, où les cimes de nos Sept-Montagnes commencent enfin à paraître.

La suite à la prochaine livraison.

Les choses finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût.

SAINT-ÉVREMOND.

LE CHATEAU DE SULLY.

Ce château est situé dans la ville de Sully, sur la rive gauche de la Loire.

Dès le neuvième siècle, les seigneurs de Sully apparaissent dans l'histoire. Leur domaine fut érigé en baronnie par les premiers Capétiens, et dès lors ils marchèrent au premier rang de la noblesse française.

Les la Trémouille se distinguèrent parmi les illustres possesseurs de ce château. Après la délivrance d'Orléans, Charles VII vint, en septembre 1429, avec Jeanne Darc, à Sully, chez son ami le sire Georges de la Trémouille. Il y signa un mandement de 500 livres tournois données à Jehan Dolon, le fidèle écuyer de la Pucelle.

Louis Ier de la Trémouille porta le dévouement à Louis XI jusqu'à se prêter à ses vengeances et à faire de ce noble château un cachot et un lieu de supplices.

En 1602, Rosny, le ministre et le conseiller intime de Henri IV, à qui le vieux fief des la Trémouille devait désormais prêter son nom, devint propriétaire du château, moyennant la somme de 43 000 écus payés à la veuve de Claude la Trémouille. Quatre ans après, la terre de Sully fut érigée en duché. Après la mort du roi, ce fut là que Rosny vint se retirer. Grand maître de l'artillerie, il avait donné à cette résidence un aspect militaire conforme à ses

goûts. En 1604, il avait fait détruire la vieille église de Saint-Ythier qui existait dans l'enceinte du château depuis un temps immémorial. En 1605, il fit construire à l'angle sud-est du château la grosse tour de Béthune, où fût placée plus tard l'imprimerie clandestine qui devait mettre au jour la première et la plus célèbre édition de ses *Économies* ou Mémoires. Tout près de cette tour se trouvait la chambre qu'habitait Henri IV lors de ses rares visites à Sully. Cette grande salle, située au premier étage, conserve encore tous ses anciens ornements, canons en sautoir, bombes et grenades. Les appartements de Sully étaient aussi dans cette aile sud-est du château; on voit son portrait au-dessus de la porte de la chambre à coucher, et celui de la duchesse sa petite-fille encore enfant, au-dessus de la cheminée. Les panneaux de la boiserie sont chargés de grenades et de canons dorés au plafond; deux aigles déploient leurs ailes et tiennent des foudres dans leurs serres.

La vie du duc, à Sully, était austère et uniforme: levé de très-bonne heure, il se rendait dans son cabinet pour travailler avec ses secrétaires; puis il faisait sonner la grosse cloche, passait gravement au milieu de ses gens rangés en haie, et, précédé de ses gardes, suivi de ses pages, il recommençait chaque jour la même promenade, triste et ne disant rien à personne, à moins qu'il n'y eût près de lui quelqu'un de sa famille ou des seigneurs du temps du feu roi [1]. Sa suite était celle d'un prince; il avait une compagnie de gardes et une autre de soldats suisses. Cependant, le 19 juillet 1621, assiégé par le prince de Condé et le comte de Saint-Paul, il ne résista pas, et ouvrit ses portes à la première sommation. Il quitta Sully dans les dernières années de sa vie pour se retirer à son château de Villebon, dans le pays chartrain, et il y mourut le 21 octobre 1641. Son petit-fils, Maximilien-François de Béthune, lui succéda dans son titre et dans son duché. A cette époque commença pour le château une ère de joie et de fêtes. Ce fut le rendez-vous des gens de cour, des écrivains en vogue. Chapelle et Chaulieu ont célébré dans leurs vers les charmes de ce séjour. On se rappelle qu'à la suite de quelques satires trop vives contre la cour, Voltaire fut exilé à Sully. C'est dans la grande allée située entre les fossés du château et la Loire qu'il a composé, dit-on, la plus grande partie de la *Henriade*.



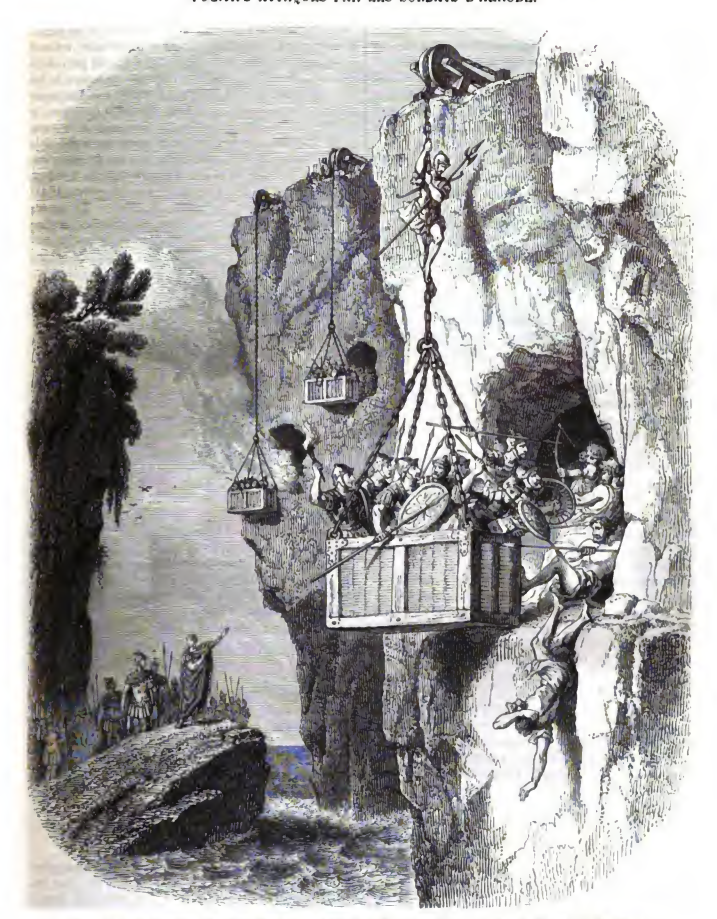
Le Château de Sully-sur-Loire, dans le département du Loiret. — Dessin de Grandsire.

Quand vint la révolution, le dernier duc de Sully fut obligé de démanteler lui-même ses tours et de battre en brèche ses murailles. Les deux canons qui défendaient la grille furent transportés à Orléans, et quatre panoplies, qui depuis deux siècles ornaient le péristyle du vieux manoir, passèrent dans la boutique d'un armurier. Depuis, cette propriété a été rendue à M. Philippe de Béthune, qui a consacré sa fortune à la relever de ses ruines. Les salles ont été réparées et rendues à leur destination primitive, et la statue de Sully, faite par ordre de sa veuve Rachel de Cochefilet, après avoir eu place au Musée des monuments français, a été transférée, en 1841, dans la cour d'honneur du château.

[1] Voy. l'*Album historique*, par M. Édouard Fournier.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

FUGITIFS ATTAQUÉS PAR LES SOLDATS D'HÉRODE.



Soldats d'Hérode attaquant des rebelles dans des cavernes de Galilée (40 av. J.-C.). — Composition de M. Achille Devéria, imitée de Luykens. — Dessin de Freeman.

Hérode, proclamé roi de Judée par le sénat de Rome, eut à soutenir, pour entrer en possession de ses États, une lutte très-vive contre Antigone, fils d'Aristobule. Les victoires qu'il remporta sur son rival lui soumirent enfin toute la Galilée, à l'exception d'une troupe considérable de voleurs (ou, ce qui est plus probable, de partisans) qui combattaient pour Antigone, et qui, poursuivis à outrance, cherchèrent un asile dans des cavernes situées près du village d'Arbèles. Le roi Hérode ordonna de les attaquer jusqu'au fond des retraites inaccessibles où ils s'étaient réfugiés avec toutes leurs familles.

« La difficulté, dit l'historien Joseph, était d'y aborder, parce que les chemins pour y entrer étaient très-étroits et qu'elles étaient tout environnées de rochers pointus et

de précipices qui empêchaient qu'on ne pût monter lorsqu'on était au pied des montagnes, ni descendre lorsqu'on était au sommet. Pour remédier à cette difficulté, Hérode fit faire des coffres attachés à des chaînes de fer que l'on descendait des montagnes par des machines. Ces coffres étaient pleins de soldats armés de hallebardes pour accrocher ceux qui résisteraient. Mais cette descente était fort périlleuse à cause de la hauteur des montagnes, et ceux qui étaient retirés dans ces cavernes ne manquaient point de vivres. Lorsque ces coffres furent arrivés à l'entrée de ces cavernes, un soldat armé de son épée, de son bouclier et de plusieurs dards, prit avec les deux mains les chaînes auxquelles son coffre était attaché, se jeta à terre; et, voyant que personne ne paraissait, s'approcha de l'entrée de l'une de ces cavernes, tua plusieurs ennemis à coups de dards, accrocha avec sa hallebarde quelques-uns de ceux qui osèrent lui résister, et les précipita du haut des rochers. Il entra après dans la caverne, où il en tua encore plusieurs, et se retira ensuite dans son coffre. Les cris de ceux-ci épouvantèrent les autres et les firent désespérer de leur salut; mais la nuit obligea les gens d'Hérode à se retirer, et le roi fit publier qu'il leur pardonnait à tous s'il se voulaient rendre. Le lendemain on recommença à les attaquer de même sorte, et plusieurs soldats sortirent des coffres pour combattre à l'entrée des cavernes et pour y jeter des feux, sachant qu'il y avait dedans quantité de matières combustibles. Il se rencontra dans l'une de ces cavernes un vieillard qui s'y était retiré avec sa femme et sept de ses fils, qui, se voyant réduits à une telle extrémité, le prièrent de leur permettre de se rendre aux ennemis. Mais, au lieu de le leur accorder, il se mit à l'entrée de la caverne, les tua tous l'un après l'autre, jeta leurs corps du haut en bas de la montagne, et se jeta ensuite lui-même, préférant ainsi la mort à la servitude. Mais avant que de se précipiter, il fit mille reproches à Hérode, et lui dit des choses offensantes, quoique ce prince qui le voyait lui fît signe de la main qu'il était prêt à lui pardonner. Ainsi tous ceux qui étaient dans ces cavernes furent contraints de se rendre parce qu'ils ne pouvaient plus se cacher ni résister.

HUIT JOURS SUR LE RHIN.

Suite. — Voy. p. 6.

Kœnigswinter. — Kœnigswinter est un vrai trou; mais les montagnes qui l'entourent sont en effet admirables. *Postquam satiata fames epulis,* comme disait Virgile, nous sommes montés au sommet du Drachenfels. On jouit de cette hauteur d'une vue magique sur la vallée. Les carrières qui sont ouvertes près de la cime sont tellement à pic qu'il semblerait que l'on sauterait à pieds joints jusque dans le Rhin. On a au-dessous de soi une île charmante, nommée *Nonnenverth*, couverte de grands arbres et occupée jadis par un vaste couvent dont les bâtiments se réfléchissent dans le miroir des eaux; vis-à-vis, une coulée basaltique, qu'on appelle Rolandseck, et dont les prismes, entassés les uns sur les autres, s'avancent comme pour couper le fleuve. On nous a débité sur tout cela, y compris notre Drachenfels, dont le nom signifie *rocher du Dragon*, je ne sais quelles légendes, auxquelles, vu notre manière d'entendre l'allemand, nous n'avons rien compris du tout; et, en définitive, cela nous est égal, puisque nous ne sommes pas venus ici pour écouter des sornettes, mais pour causer avec des pierres dont nous commençons à savoir la langue et dont nous avons grande envie d'apprendre les histoires. Que d'observations curieuses à recueillir ici! Quel rôle les phénomènes ignés ont autrefois joué dans ce canton, aujourd'hui si verdoyant et si paisible! Quand on pense que les Sept-Montagnes et tout leur cortége ne se composent que de roches volcaniques, quelles scènes prodigieuses ne s'élève-t-il pas dans l'esprit! Et dire que tout cela est sorti des entrailles de la terre, comme de grosses masses de verre fondu, à une époque qui, mesurée à la chronologie géologique, n'est peut-être pas encore si reculée! Sans avoir besoin d'un caractère enthousiaste, il y a vraiment de quoi s'enthousiasmer à forcer des mystères d'un ordre si transcendant à sortir de dessous le gazon et à se remettre au jour. N'est-ce pas opérer avec la baguette géologique une résurrection? Voilà de bien autres merveilles que tous ces contes de fées et de chevaliers qu'on s'obstine ici à nous répéter! Demain nous serons à l'œuvre, et tout en allant nous coucher, il nous tarde déjà que le soleil se lève...

(Nous supprimons ici des notes et observations d'un caractère trop exclusivement scientifique, sur la géologie du groupe volcanique des Sept-Montagnes, si bien connue aujourd'hui.)

Adieu, Kœnigswinter! depuis trois jours que nous jouissons de l'hospitalité de ta petite auberge, nous avons fait bien du chemin dans les montagnes qui te forment un si savant entourage; nous avons cassé bien des pierres et ramassé bien des échantillons! Trachytes, basaltes, phonolithes, roches volcaniques de tout genre, nous vous avons maniées à plaisir, et vous nous avez fait des leçons que nous n'oublierons pas! Grâces soient rendues à notre bon professeur de Heidelberg, qui, sous le semblant d'une promenade, nous a envoyés si loin vous chercher! Il nous en coûte de ne pas demeurer ici davantage, tant nous apercevons encore de questions à éclaircir. Mais la nécessité nous fait une loi de partir: nous venons de nous acquitter envers notre hôte, et, malgré sa modération, notre pauvreté a fait un effrayant progrès. B... s'est un peu foulé le pied ce matin en descendant de la vallée du moulin, et se déclare incapable de marcher. Il prendra demain cet heureux bateau, et nous nous retrouverons dans Coblentz, à l'aide d'un billet mis au bureau de la poste par le premier arrivant. M... pousse les hauts cris sur cette nouvelle saignée faite à la caisse. Aussi, malgré le temps qui prend un caractère menaçant, nous nous décidons à partir dès ce soir. On est allé avertir le batelier; nous allons traverser le Rhin, et nous coucherons dans quelque village sur la route.

Remagen. — Triste métier! Nous sommes arrivés ici hier soir par une nuit sombre et pluvieuse. L'aubergiste s'est empressé de nous proposer à souper, proposition, hélas! véritablement séduisante. Nous avons prétexté que l'heure avancée nous avait décidés à souper en route; et de fait, en traversant un pauvre village, nous y avions acheté du pain et l'avions mangé en le trempant, vu sa dureté, dans le cristal d'une claire fontaine. Nous nous sommes donc couchés fiers comme des gentilshommes et affamés comme des bohémiens. Tout cela nous rappelle certaines aventures du célèbre Gil Blas de Santillane, et ce souvenir réveille un peu nos esprits. Nous en avons besoin, surtout ce matin, car il tombe, sans discontinuer, une pluie fine qui enveloppe tout le pays, détrempe les routes et ôte même à l'imagination toute envie de s'amuser. Aussi n'avons-nous d'autre idée que d'atteindre Coblentz au plus vite, et, sans même vider le coup de l'étrier, nous nous mettons en campagne avec la perspective de déjeuner ce matin comme nous avons soupé hier.

Coblentz. — Juste ciel! qu'on est bien, après tant de fatigues, dans un large fauteuil! Quelle excellente chose qu'un dîner confortable et servi tout à souhait! Et quel parfait cordial, en effet, que ce vin du Rhin si vanté! Il me semble que la vue du fleuve, dont on jouit des fenêtres de l'hôtel des Trois-Suisses, vaut bien celle que l'on va chercher

avec tant de peine au sommet du Drachenfels. Je n'ai jamais rien vu dans ces contrées de plus majestueux à la fois et de plus riant.

Bonne histoire ! nous voici arrivés à Coblentz, vers quatre heures, nous étant laissé accrocher en route par je ne sais quelle carrière de meules volcaniques, fatigués, trempés, crottés, harassés. M... me dit d'un ton compatissant : « Écoute, nous allons chercher quelque petit honnête cabaret, et nous nous ferons servir modestement un peu de bière et du jambon, car il me semble que nous n'en pouvons plus. » Nous cherchons donc; mais nous avons beau faire, nous ne trouvons rien. Les cabarets ne manquent pas, mais ils ont tous quelque chose de si humble et de si malpropre qu'il nous répugne d'y entrer. Tout en battant ainsi le pavé, nous tombons sur le quai. Le soleil vient de reparaître et ses rayons nous ramènent l'espérance et la gaieté. Au-dessus de nous se balance justement l'enseigne de l'hôtel des Trois-Suisses; les fenêtres du rez-de-chaussée sont ouvertes, et il se trouve que ce sont celles de la salle à manger : il en sort un bruit de verres, d'assiettes, de voix qui rient, d'une harpe qui chante. C'en est trop! Nous nous regardons : par un geste instinctif, nous avons tous deux la main vers le gousset. Par malheur, le mien est vide. Mais peu importe, le sort en est jeté; sans nous rien dire autrement que par ce geste éloquent, nous nous sommes compris et nous entrons d'un pas ferme. Non, la salle du Walhalla ne saurait paraître plus délicieuse aux héros qui la fréquentent que ne l'a été pour nous celle-ci! Jamais les guerriers d'Homère, ni ceux des Niebelungen, n'ont réparé d'une manière plus grandiose leur valeur abattue, et n'ont mieux excité par leur capacité gastronomique l'admiration de leurs serviteurs! L'audace n'a pas tardé à nous revenir avec la chaleur du sang, et après un début trop timide, nous avons fini comme des milords, en demandant d'une voix superbe au sommelier une bouteille de vin du Rhin. En conscience, pouvions-nous faire différemment, et ne devions-nous pas fêter ce Rhin presque français, en invoquant un autre Bacchus que ce lourd Bacchus de la bière, ce Bacchus sans raisins, et dont l'aigre parfum ne semble fait que pour se marier à celui plus nauséabond encore de la pipe germanique! Quoi qu'il en soit, le sacrifice est accompli, et il ne nous reste plus qu'à réfléchir mûrement sur notre position.

La fin à la prochaine livraison.

LA LANGUE IROQUOISE.

L'iroquois, comme les autres langues de même famille, étonne par une richesse surabondante de formes grammaticales. Outre le verbe actif et passif, il y a le verbe fréquentatif qui exprime la répétition d'un acte, le verbe réfléchi, le verbe réciproque, le verbe corrélatif par lequel on fait entendre qu'on va au delà d'un lieu et qu'on s'arrêtera en deçà, et qui, par parenthèse, doit rendre difficile d'annoncer en iroquois le projet d'un voyage dont on ne sait pas bien le terme, surtout ceux qui, comme moi, sont sujets à changer d'avis sur la route. En revanche, une autre forme verbale, fort commode pour les esprits mobiles, signifie qu'on prend une résolution opposée à celle qu'on a prise précédemment. Par une troisième, on désigne une chose comme cessant d'exister; c'est le contraire de l'idée que nous rendons par *devenir*. Je ne sache pas qu'une autre langue offre une semblable ressource grammaticale; elle serait excellente pour traduire ce vers de Voltaire sur l'Eucharistie :

Adore un Dieu caché sous un pain *qui n'est plus*.

Tous les noms peuvent se transformer en verbes et donner naissance aux diverses formes que je viens d'énumérer et à d'autres encore, et toutes ces formes sont susceptibles de se conjuguer de cinq manières différentes. On ne saurait imaginer une langue plus compliquée que celle que parle un petit Iroquois. Il a fallu à M. Marcou un travail de toute la vie pour se rendre compte de cette complication, que le sauvage, à qui l'usage enseigne sa langue, ne soupçonne pas. De plus, il résulte de l'agglomération des radicaux qui s'altèrent en se combinant des composés d'une extrême longueur. Un seul mot iroquois veut dire : « Je donne de » l'argent à ceux qui sont arrivés pour leur acheter encore » des habits avec cela. » Ce mot n'a que vingt et une lettres, là où nous employons dix-sept mots, ce qui montre que les radicaux sont contractés ou apocopés. Il y a en sanscrit des mots aussi longs. Une des langues les plus parfaites et l'idiome d'un des peuples les moins développés se ressemblent donc, jusqu'à un certain point, par cette faculté de former des mots interminables, tandis que les formes de verbes fréquentatifs, réfléchis, réciproques, sont analogues à ce que présentent les langues sémitiques et surtout l'arabe. Toutes les ressources grammaticales semblent exister en germe dans le chaos des langues sauvages [1].

L'ANTIRRHINUM GREC.

Cette gracieuse plante, observée à Scardamula et Chirnova, par les botanistes de *l'Expédition en Morée*, a été décrite par Bory de Saint-Vincent, comme espèce nouvelle, dans le grand ouvrage où sont consignées les découvertes de cette expédition. Elle appartient à la famille nombreuse des Scrophularinées, qui comprend plusieurs tribus, parmi lesquelles sont les *Antirrhinum*. On connaît les caractères généraux qui distinguent cette famille importante et si variée : la tige est ordinairement herbacée; les feuilles sont alternes, ou opposées, ou verticillées; les fleurs sont tantôt solitaires, tantôt réunies en cimes, ou en grappes, ou en épis terminaux.

La Calcéolaire et la Cymbalaire, charmantes petites plantes qui font l'ornement de nos jardins; le Paulownia, grand arbre remarquable surtout par la beauté de ses fleurs; la Scrofulaire, qui a donné son nom à la famille; la Pédiculaire, dont la corolle a la singulière forme de casque; le Mélampyre, qui vit en parasite sur d'autres plantes; tous ces genres font partie de la famille des Scrophularinées. Cette famille comprend encore plusieurs autres genres très-variés quant à leurs propriétés médicales; tels sont la Gratiole, dont le suc est âcre et astringent; la Véronique, qui est amère; le Molène ou Bouillon blanc, qui fournit un mucilage abondant; la Digitale, bien connue, dont les propriétés sont narcotiques, et qui constitue un véritable poison lorsqu'on l'administre à dose un peu élevée, mais dont l'action modérée se fait sentir avantageusement sur la circulation, qu'elle ralentit à un point remarquable, après l'avoir d'abord accélérée; cette propriété la fait employer dans les maladies où il importe de modérer le cours du sang, par exemple, dans les palpitations et les anévrismes.

Le genre Antirrhinum, auquel appartient l'espèce que nous avons figurée page 12, se reconnaît aux caractères suivants : calice oblique, à cinq segments inégaux; corolle *personée*, c'est-à-dire composée de deux lèvres rapprochées et closes par un renflement de la supérieure; quatre étamines *didynames*, deux plus longues et deux plus courtes; ovaire *biloculaire* (à deux loges); style filiforme; stigmate petit; capsule du fruit crustacée; graine petite. Les Antirrhinum

[1] Ampère, *Lettres sur l'Amérique*.

sont généralement des herbes ou des sous-arbrisseaux; les feuilles sont très-entières; les fleurs sont solitaires aux aisselles des feuilles ou disposées en grappes terminales. La plupart des Antirrhinum se font remarquer par l'élégance de leurs fleurs; de ce nombre est surtout l'*Antirrh. majus*, plante de parterre, connue sous le nom de *Muflier*, *Mufle de veau* ou *Gueule de loup*, et qui est indigène de l'Europe méridionale. On sait aussi que l'*Antirrh. angustifolium* se cultive comme arbuste d'orangerie. L'*Antirrh. orontium*, ou *Muflier des champs*, passe à tort ou à raison pour être vénéneux.

Enfin, l'*Antirrhinum græcum*, espèce nouvelle de la Morée, ne le cède en rien aux autres espèces du même genre, par la légèreté et l'élégance de son port, par ses fleurs d'un jaune vif, très-nombreuses et disposées en grappes presque interminables, par ses feuilles finement découpées, par la multiplicité de ses tiges grêles, garnies de poils ténus, etc. Il fleurit en été, et reste en fleur pendant plusieurs semaines.



Antirrhinum græcum. — D'après Blouet [1].

CASCADE DE KAMBAGAGA,

EN SÉNÉGAMBIE.

Un ancien officier de spahis, M. Hyacinthe Hecquard, qui, pendant les années 1850 et 1851, a exploré une partie peu connue de l'Afrique occidentale [1], remarqua, sur le chemin qui le conduisait à Timbo, en Sénégambie, la belle cascade dont nous donnons une gravure.

« A dix heures vingt minutes, dit-il, nous étions sur les bords du Kokoula, dont la largeur est, sur ce point, de 45 à 50 mètres. C'est un spectacle impossible à décrire. Précipité du haut d'une montagne, se brisant sur une quantité innombrable de cascatelles, entraînant avec lui tout ce qu'il rencontre sur son passage, ce torrent court, mugissant, pendant un quart d'heure, sur un lit de rochers polis, traverse un défilé resserré entre deux montagnes abruptes, et se précipite tout à coup dans un gouffre de plus de 100 mètres de hauteur, au fond duquel cette masse d'eau n'arrive qu'en pluie pour aller former un peu plus loin quinze nouvelles cascades dont la moins élevée a 3 mètres de hauteur. Alasane me conduisit dans divers endroits pour me faire contempler ce phénomène dans toute sa magnificence; mais lorsque je voulus m'approcher du gouffre pour en apprécier la profondeur, il me força à

(1) *Voyages sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale*, par Hyacinthe Hecquard, 1 vol. grand in-8. Paris, 1853.

(1) *Expédition scientifique de Morée*, par Blouet et Bory de Saint-Vincent. Didot, éditeur.

m'accrocher à un arbre sur lequel il me retint fortement, pendant que je me penchais pour plonger dans l'abîme. Alors seulement je compris la crainte de mon guide, car à peine avais-je voulu regarder au fond que je n'en pouvais plus détourner les yeux ; j'étais saisi d'un vertige, et le vide m'aurait infailliblement attiré à lui, si je n'avais été sauvé par les sages précautions d'Alasane.

» Cette chute d'eau s'appelle *Kambagaga*. Quoique nous



Cascade de Kambagaga, en Sénégambie. — Dessin de Freeman.

eussions remonté très-haut pour trouver un gué, nous eûmes beaucoup de peine à traverser l'eau sur ces pierres glissantes, et à fendre un courant excessivement rapide. Un de mes hommes, ayant fait un faux pas, fut entraîné fort loin, mais il put heureusement s'arrêter à un arbre penché sur les bords d'une des chutes. Cette rivière, que Caillé appelle *Kokoula*, et qu'il aurait traversée bien au-dessus de la grande chute, coule du nord-est au sud-ouest. »

LA GUERRE DES LOUPS.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

— Par l'enfer! ma sœur, jusqu'à quand continuerez-vous vos patenôtres? dit le comte.

La religieuse releva la tête :

— Jusqu'à ce que les hommes n'aient plus rien à demander à Dieu, répliqua-t-elle avec un sourire plein de douceur.

— Si vous avez près de lui quelque crédit, reprit le seigneur de Bocard en buvant à petits coups, je vous engage à lui demander l'extermination des *jaques* qui perdent le royaume. Par mon baptême! si j'avais l'honneur d'être le seigneur du Paradis, pas un de ces malandrins n'échapperait à la corde.

— Dieu est trop puissant pour ne pas être miséricordieux, dit Gertrude.

Le comte fit un geste de colère

— Au diable votre charité! ma sœur, s'écria-t-il; c'est une vertu de nonne; pour les hommes, il n'y a que l'épée qui serve. Voyez ce que la mienne a fait jusqu'à ce moment! De Montfaucon à Charny, il ne reste pas une maison noble qui n'ait été attaquée ou pillée; les châtelains sont en fuite et les loups tiennent la campagne. Le château de Bocard a seul échappé à leurs insultes. Mes vassaux le gardent, et ne craignez point qu'ils y mettent de la négligence, car tous savent que pour la moindre faute il y va de la vie. On a trop oublié que les vilains étaient nos montures, et qu'il fallait les conduire avec le mors et l'éperon.

— Pourquoi pas avec l'indulgence et l'amour? demanda tristement sœur Gertrude; s'il faut en croire ce qui se passe, la force n'a servi qu'à révolter les serviteurs contre les maîtres.

Taisez-vous, Gertrude! s'écria le seigneur de Bocard en frappant la table du poing; ce sont de pareilles paroles qui ont donné l'audace aux manants; c'est grâce à vos complaisances et à vos compassions qu'aujourd'hui ils nous égorgent. A force de vous occuper d'eux, vous leur avez fait croire qu'il étaient nos égaux. Ignorez-vous que les chiens des jaqueries courent sus à ceux qui les caressent, et se couchent aux pieds de qui les fouaille.

—Les chiens dont il s'agit, mon frère, fit observer la nonne avec une certaine fermeté, sont, comme nous, des créatures de Dieu pour qui le sang du Christ a coulé, et qui ont même droit que vous-même au royaume céleste!

Le sang monta au visage de Hugues et ses yeux s'injectèrent. Il était aisé de voir que la doctrine de sœur Gertrude blessait profondément son orgueil, et qu'il eût voulut pouvoir protester. Cependant, comme elle était parfaitement orthodoxe, il se contenta de lever les épaules avec un blasphème.

— Que le sang du diable m'étouffe! murmura-t-il; c'est toujours la même histoire; mais je suis trop vieux pour être converti, sœur Gertrude; cherchez quelque autre auditeur pour vos sermons.

— Hélas! celle qui les aimait n'est pas là pour m'entendre, dit la religieuse en joignant les mains; Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a ôtée!

Le comte fit un mouvement; le souvenir de sa fille le détournait infailliblement de toute autre sensation. Il baissa la tête sans répondre, et se mit à remuer machinalement la branche de romarin dans sa tasse vide. Son silence se prolongea longtemps; enfin il en sortit tout à coup en repoussant le hanap resté devant lui, et, continuant sans doute tout haut la série de réflexions qu'il avait parcourue tout bas:

— Non, non, reprit-il, l'indulgence n'a fait que trop de mal jusqu'ici. On avait laissé les dents pousser aux manants, et ils s'en sont servis pour mordre la main du maître! Ce sera une leçon. A cette heure, la noblesse saura comment il faut traiter la truandaille. Pour ma part, je m'y emploie de grand courage, et j'ai bien fait brancher déjà une centaine de ces méchants garçons, sans compter celui qui va tout à l'heure les rejoindre.

Gertrude tressaillit.

— Parlez-vous du pauvre estropié qui s'est présenté ce matin au château? demanda-t-elle.

— Ah! vous avez aussi été sa dupe! s'écria le comte en riant; vous avez cru à sa jambe croche et son dos en arche de pont. Dieu me sauve! ma sœur; je suis fâché que vous ne l'ayez point vu se redesser et courir quand il a été reconnu.

— Qui était-ce donc, mon frère?

— Rien moins qu'un loup de la bande du Grand-Ferré.

— Vous en êtes sûr?

— On a trouvé sur lui la croix à deux branches qui est le ralliement. Aussi l'aurais-je fait accrocher sur-le-champ à la tourelle, si je n'avais pensé qu'on pourrait en tirer auparavant quelque bon avis. Le petit Pierre s'est chargé de l'interroger sans en avoir l'air, et tout à l'heure, quand il n'aura plus rien à nous apprendre, nous l'enverrons rendre ses comptes à Dieu.

— Au moins, mon frère, ne lui refusez point un prêtre, s'écria Gertrude; c'est grand'pitié que la mort surprenne ainsi une âme dans le péché et l'envoie à la damnation éternelle!

— Par le Christ! voudriez-vous lui procurer le paradis! interrompit le comte avec humeur; sommes-nous donc les amis des jaques pour assurer leur joie éternelle? Non, non, qu'ils meurent comme des païens et qu'ils brûlent jusqu'à la consommation des siècles.

Gertrude joignit les mains avec horreur; mais le seigneur de Bocard s'était levé et avait sifflé son écuyer pour lui donner quelques ordres. Comprenant que toute insistance serait inutile, la religieuse soupira et reprit son chapelet en reportant d'intention sa prière au profit du malheureux qui allait mourir.

Celui-ci avait été laissé à la garde des vassaux armés et sous la surveillance spéciale de Petit-Pierre, qui, pour plus de sûreté, lui avait garrotté les mains et les genoux. Couché près du feu auquel les défenseurs du château venaient de faire cuire plusieurs quartiers de mouton, il les regardait boire et manger avec une indifférence stoïque. Toutes les tentatives de Petit-Pierre pour obtenir de lui quelques renseignements sur la retraite où se cachaient les loups, sur leur force et leurs projets, avaient été jusqu'alors inutiles. Le prisonnier avait toujours répondu comme un homme impossible à surprendre. Petit-Pierre pensa que le seul moyen de vaincre sa défiance était de le mieux traiter et de lui donner quelque espoir. En conséquence, il lui délia une main, mit à sa portée le broc d'étain, le quartier de mouton, et l'engagea à partager leur bonne chère inaccoutumée.

Le loup ne se fit point prier, car il avait surtout une faim qui eût suffi pour lui mériter son surnom. Petit-Pierre l'encouragea à se régaler, en lui faisant espérer une bonne issue à sa captivité.

— Après tout, dit-il, messire Hugues n'est point si diable qu'il en a l'air, et, si tu es bon compagnon, il pourra bien te renvoyer sans dommage.

Le prisonnier sourit ironiquement.

— Le seigneur a donc bien changé depuis l'année du long hiver? dit-il.

— Pourquoi cela? demanda Petit-Pierre.

— Parce qu'alors il était sans pitié, reprit le Loup, et ceux du village en ont fait l'épreuve.

— Que veux-tu dire?

— Une chose que tu sais mieux que moi, répliqua le prisonnier en regardant fièrement son gardien. La petite cabane qui touche au four banal, n'était-elle point alors habitée par quelqu'un de ta famille?... ton père, je crois?

— C'est la vérité.

— Eh bien, comme le bonhomme avait froid, il sortit une nuit pour couper du bois dans la forêt du comte; mais il fut pris par les forestiers, conduit au château, et si fort battu qu'il mit deux heures pour revenir jusqu'à son logis, et qu'il mourut le surlendemain.

— D'où sais-tu cela? s'écria Petit-Pierre, qui était pâle.

— Tout le pays en a parlé, répliqua le loup, et tu es sans doute le seul qui l'ait oublié; mais le pardon est une vertu chrétienne. Ton hanap, brave compagnon! à la mémoire de ton père... et à la santé du comte!

Petit-Pierre, qui tenait un broc, le reposa brusquement à terre avec une sourde malédiction.

Un de ses voisins, qui avait entendu les paroles du prisonnier, éclata de rire.

— Ah! ah! voilà un souvenir qui t'étrangle! dit-il; à moi la tasse alors, que je fasse raison à ce vaillant buveur.

— A la bonne heure, dit le loup, en jetant un regard de côté sur son nouvel interlocuteur; voyons si tu boiras mieux que ton frère, à qui le comte n'a pu faire accepter que vingt pintes d'eau le jour où il l'a mis à la question.

— Tu sais donc aussi cela? dit le vassal étonné.

— Et bien d'autres choses! continua le prisonnier. — Demande-moi, par exemple, d'où vient à François cette cicatrice qui lui coupe la joue? Je te dirai: Du fouet de messire le comte. — Pourquoi le gros Anselme, qui était riche, n'a plus que sa souquenille; je répondrai: Parce que le châtelain de Bocard a confisqué ses vaches avec son attelage. — Ce qu'est devenu le fils de Guillaume qui nous écoute là: Je t'indiquerai la fourche de justice, où tu trouveras son cadavre. — Croyez-vous donc que parce que la lâcheté vous a faits soldats du seigneur de Bocard, j'ignore les injures que vous en avez reçues? Il n'est pas un de vous qui n'ait été frappé dans son cœur ou dans sa chair par celui que vous servez aujourd'hui, et qui, une fois délivré des jaques, vous renverra à la glèbe à coups d'étrivières. Je vous connais tous, allez; hier vous étiez le gibier du comte, aujourd'hui vous êtes ses chiens de chasse.

Les vassaux armés se regardèrent entre eux; évidemment les souvenirs réveillés par le loup les avaient troublés; déjà les yeux de quelques-uns s'allumaient, l'expression de leurs traits devenait farouche; plusieurs voix s'élevèrent en même temps, et s'écrièrent:

— Mais toi, qui es-tu donc?

Le prisonnier se redressa sur son séant.

— Qui je suis! répéta-t-il; quelqu'un qui n'a pas oublié comme vous le mal qu'on lui avait fait. Il y a dix ans, j'étais le pauvre fils d'une veuve sans ressources, et comme le pain manquait souvent à la maison, je me mettais à l'affût dans les fourrés avec mon arbalète. Mais, les forestiers me découvrirent; il fallut fuir et m'expatrier. Cependant, au bout de quelques années, le besoin de voir ma mère l'emporta sur le reste; je revins en me cachant; je ne marchais que la nuit et par les fourrés. J'arrivai le soir à la place où avait été notre cabane; mais elle avait disparu, et quand je demandai à un passant la veuve qui y demeurait autrefois, le passant se mit à rire et me répondit qu'elle était morte.

— Alors voilà pourquoi tu t'es fais loup, demanda Petit-Pierre, mais ton nom?...

— Je ne le dis qu'à des hommes, et je vois qu'il n'y en a pas ici! répliqua le prisonnier avec dureté.

Il y eut un silence; les vassaux de Bocard entouraient le loup et contemplaient avec étonnement ce visage bruni, à demi caché par une barbe épaisse, ces membres robustes que recouvraient mal quelques haillons, et cet air d'audace méprisante qui semblait révéler l'habitude de tout braver.

Cependant celui qui excitait ainsi leur curiosité s'était remis à manger avec une affectation d'insouciance; il voulait laisser à ce qu'il venait de dire le temps de produire son effet.

Trop de souvenirs amers avaient été réveillés dans la mémoire de ses gardiens pour ne pas amener des réflexions, que les plus hardis échangèrent d'abord à voix basse, puis d'un accent plus élevé et plus ferme. Mis sur le chemin des récriminations, ils s'animaient l'un l'autre en rappelant les injustices dont ils avaient eu à souffrir. Étienne, qui écoutait cette récapitulation menaçante, relevait les oublis, envenimait les rancunes, excitait les désirs de vengeance. Déjà les plus animés proposaient de s'enfuir en laissant le château sans défense, et tous s'étaient ralliés à cette opinion, quand messire Hugues parut au haut du perron qui conduisait à la grande salle.

Son aspect produisit l'effet ordinaire. Toutes les voix se turent, tous les regards se baissèrent, et, ramenés par l'habitude à leur soumission passive, les vassaux attendirent en tremblant.

Mais le prisonnier profita de ce mouvement général qui avait détourné de lui l'attention, et, rampant jusqu'au brasier, il saisit un poignard dont on s'était servi comme de couteau pour dépecer le quartier de mouton.

Le seigneur de Bocard, qui le cherchait des yeux, marcha droit à lui; mais au moment où il se penchait pour lui parler, le prisonnier, qui s'était débarassé des cordes qui liaient encore ses genoux et une de ses mains, se leva d'un bond, le saisit à l'improviste et le terrassa.

Les vassaux, d'abord stupéfaits, firent un mouvement aux cris du maître; mais le loup leva son poignard.

— Que pas un de vous n'approche s'il tient à la vie! dit-il; ne voyez-vous donc pas que je fais ce que vous auriez dû faire depuis longtemps? Cet homme vous épouvantait; le voilà à votre merci, abattu, garrotté!

Et avec les cordes dont il venait de se débarasser lui-même, il avait, en effet, lié les bras du comte.

— Maintenant, continua-t-il, que craignez-vous encore? Vous voulez fuir! mais ne voyez-vous pas que vous êtes ici les maîtres? que vous pouvez vous dédommager en une seule fois de tout ce que vous avez perdu?

Dans ce moment des cris se firent entendre du côté de la première cour, et les voix des sentinelles poussèrent le cri d'alarme:

— Les loups! les loups!

Les défenseurs du château relevèrent machinalement leurs armes.

— Ne bougez pas! s'écria le prisonnier; ce sont des amis et des vengeurs! Le Grand-Ferré, qui m'avait envoyé pour étudier la place, se sera lassé d'attendre; ouvrez, et vivent les jaques!

Quelques-uns des vassaux s'étaient déjà précipités vers le point où l'on entendait les clameurs des assaillants, et reparurent bientôt mêlés à leurs rangs. Le cri: Vivent les jaques! poussé de nouveau par le loup, fut répété par les soldats du comte, et, après un premier moment de confusion, les deux troupes n'en firent plus qu'une seule, qui se précipita vers le château livré au pillage.

Nous n'essayerons pas de raconter cette scène de désordre et de destruction! A la cupidité des loups se mêlait une rage sourde qui se vengeait des possesseurs sur les objets possédés. Enivrés jusqu'à la folie de la revanche qu'ils prenaient, les paysans trouvaient une joie sauvage à détruire ce qui rappelait la puissance du maître abattu. Tout ce qui, selon l'expression des chroniqueurs, se trouvait « trop chaud ou trop lourd pour qu'on pût l'emporter, » était anéanti avec des cris de triomphe. Meubles, tapisseries, tableaux, volaient par la fenêtre et jonchaient les cours.

Les quelques serviteurs restés fidèles s'étaient enfuis épouvantés, et un quart d'heure après l'envahissement du château, le comte et sœur Gertrude se trouvèrent seuls et abandonnés.

Le premier, toujours garrotté, avait été traîné près de la chapelle, dans une petite enceinte servant de cimetière aux gens de Bocard, et laissé à la garde du loup qui, son épée nue sous le bras, préparait tranquillement une corde à nœud coulant. Sœur Gertrude s'était agenouillée près du comte, qu'elle s'efforçait de consoler par ses encouragements et ses caresses; mais messire de Bocard, qui venait de faire un effort pour se soulever, tressaillit à la vue de la corde que tenait son gardien.

— Que fait là ce drôle? demanda-t-il à demi-voix.

— Ne songez qu'à Dieu, mon frère! répondit la nonne qui avait compris ces funèbres préparatifs, et qui, espérant partager le sort du comte, ne voyait dans la mort qu'un moyen de salut pour tous deux.

Mais le seigneur de Bocard n'était point animé de sa sainte ferveur. Prêt à risquer sa vie dans le combat, il ne pouvait se faire à l'idée de la perdre dans un ignoble supplice. Mourir par le fer, en homme noble, était pour lui peu de chose; périr misérablement par la corde, comme un manant, lui paraissait le plus grand de tous les malheurs. Aussi ne put-il cacher l'espèce d'horreur dont il fut saisi quand il vit le loup, qui le gardait, passer la corde à l'une des branches de la grande croix de pierre dressée près de la chapelle.

Celui-ci, qui avait entendu ses questions à sœur Gertrude, et suivi tous ses mouvements, se retourna alors avec un sourire sinistre. *La fin à une prochaine livraison.*

TOMBEAU DE PIERRE D'ESTOURMEL.



Pierre tumulaire, au Musée de Saint-Quentin.

La maison d'Estourmel, une des plus nobles et des plus anciennes du Cambrésis, tire son nom du village d'Estourmel, situé à dix kilomètres de Cambrai. Cette famille, dont les membres se distinguèrent aux premières croisades, était déjà représentée, en 1096, par Gaultier de Vendhuile, au tournoi d'Anchin, où les plus signalés seigneurs d'Artois, de Hainaut, Cambrésis, Ostrevant et Tournésis, s'engagèrent à prendre la croix sous l'inspiration de Beaudouin, de Cambrai, qui périt au siége de Nicée.

Raimbauld ou Raimbold Creton, sire d'Estourmel, prit part à la premièré croisade et entra le premier dans les murs de Jérusalem, au témoignage d'Ordéric Vital. Godefroy de Bouillon, témoin de la valeur de Raimbauld, lui fit présent, par allusion à son nom, d'une croix d'argent *crételée*, dans laquelle était enchâssé un morceau de la vraie croix. Dès ce moment les d'Estourmel portèrent pour blason : *De gueules à la croix dentelée ou crételée d'argent,* avec cette devise : *Haut la crête.*

En 1536, pendant les luttes de François Ier et de Charles-Quint, le comte de Nassau, entrant inopinément en Picardie, vint mettre le siége devant Péronne, où Robert de la Mark, maréchal de Fleuranges, s'était jeté à la hâte. Prise au dépourvu, cette ville n'aurait pu résister sans le généreux dévouement de Jean Creton d'Estourmel, sire de Vendhuile, Templeux-le-Guérard, Liéramont et autres lieux, qui, ayant réuni tous les paysans d'alentour, les conduisit à Péronne avec leurs chariots chargés de vivres de toute espèce, et mit la place en mesure de soutenir heureusement le siége.

Après plusieurs engagements meurtriers et trois assauts soutenus avec une rare intrépidité par les habitants, le comte de Nassau leva le siége, le 11 septembre 1536, et se retira en Flandre. Marie d'Autriche, ne pouvant croire qu'il fût aussi longtemps à prendre cette ville, lui avait écrit en faisant allusion à la tour élevée du beffroi de Péronne, « qu'elle était bien étonnée qu'il fût aussi longtemps » à s'emparer de ce colombier. — Si ce n'est qu'un colom- » bier, lui répondit-il, les pigeons qui sont dedans sont » fort difficiles à prendre. »

François Ier nomma d'Estourmel son maître d'hôtel, et lui conféra l'office de général des finances des provinces de Picardie, de Champagne et de Brie; plus tard, en 1546, ce seigneur fut nommé ambassadeur en Angleterre avec le cardinal du Bellay.

La famille d'Estourmel a longtemps possédé la seigneurie de Vendhuile, et plusieurs membres de cette famille ont été enterrés dans son église. La position de cette commune sur l'extrême frontière du Cambrésis et de la Picardie, provinces qui appartinrent pendant des siècles à des maîtres différents, entre le Catelet, première place fortifiée de la Picardie, et Honnecourt-le-Château, fort le plus avancé du nord, faisaient de cette commune un poste fortifié d'une certaine importance sur une frontière où la guerre était à l'état permanent.

L'église de Vendhuile possédait encore, avant 1789, une large pierre tumulaire en granit bleu, représentant le sire Pierre d'Estourmel et sa fille Adrienne d'Estourmel. A la révolution, le monument fut renversé de son socle, mutilé autant que le permit la dureté du marbre, et jeté au dehors de l'église.

M. Audin, alors maire de Vendhuile, fit don de cette pierre au Musée de Saint-Quentin, où elle figure aujourd'hui. Elle porte en légende, sur le pourtour, l'inscription suivante en lettres gothiques :

« .... Noble . hme . Pierre . Desto^{r}mt . Sr de Venduyl .
» qui tre^{ss} . en . la . cité . de . Cābray . le . VIIIe . iour . de .
» jullet . ā . XV^{c}XXVIII . fut entrre . a . St Giry . quāt .
» on . fit . le . chastiaux.....

» .... Cy . gist . madamoiselle . Andrien . Destormt .
» fille . dudy . Sr Desto^{r}mt . qui . trepassa . l'an . mil
» V^{c} et..... »

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LA JEUNE VIEILLE, PAR CHARLES COYPEL.

Voy. le Portrait et la Biographie de ce peintre, t. XX, p. 68.



Jeune femme travestie en vieille, par Charles Coypel. — Dessin de Gustave Janet.

Oh! vous me regardez! vous êtes ébaubis
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas et je lis sans lunettes...
On peut voir dans ma bouche encore toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans
Vienne la Saint-Martin. . . . .

Ainsi parle, dans une des plus folles comédies de Regnard, une jeune fille habillée en vieille. Plus d'un autre poëte a eu cette fantaisie de travertissement; plus d'un peintre aussi. Vers 1745, Charles Coypel avait fait un pastel représentant une vieille femme habillée en jeune, et il avait donné pour titre à sa composition, gravée par L. Surugue : « La » Folie pare la Décrépitude des ajustements de la Jeunesse. » Ce fut comme « pendant » qu'il représenta ensuite sa belle-sœur déguisée en vieille et assise dans un ancien fauteuil d'osier. Cette fois, sa peinture, gravée par Lepicié en 1751,

fut désignée comme figurant « la Jeunesse sous les habillements de la Décrépitude. » Contrairement à ce qui arrive ordinairement, cette seconde partie est de beaucoup supérieure, sous tous les rapports, à la première. Rarement on avait aussi bien réussi à mettre en contraste la gentillesse, les grâces et la fraîcheur du jeune âge avec l'idée de vieillesse que font naître les ajustements et l'habitude d'une femme âgée. Il est vrai que pour nous, qui ne sommes plus à même de bien juger de la différence du costume, au milieu du dernier siècle, entre les jeunes filles et leurs grand'mères, l'intention comique du peintre n'est plus guère sensible; mais la grâce de la figure nous reste; elle est charmante et de tous les temps.

C'est une note manuscrite, attribuée à Mariette, sur l'épreuve de la gravure conservée au cabinet des estampes, qui nous apprend que cette jeune vieille était le portrait de Mme Coypel Saint-Philippe.

Ce n'est pas de nos jours seulement que s'est introduit l'usage de jouer, dans les églises, aux messes de mariage, des airs d'une légèreté et d'une gaieté qui paraissent quelquefois trop profanes aux personnes sérieuses. Voici ce que Mirabeau père, surnommé « l'Ami des hommes, » écrivit en 1763, à propos de la noce de son jardinier : « Narbonne, le violon du village, avait, à la messe, joué, à l'instant de l'élévation, l'air des *Folies d'Espagne* de manière à toucher et édifier tout le monde. »

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

UN PANNEAU. — SCULPTURES DE CHASSE PAR LIÉNARD.

C'est un de ces sujets décoratifs qu'eût admirés Oppien, et qui peut-être lui eussent inspiré quelques beaux vers de plus dans son poëme sur la chasse. Car la guerre de l'homme contre les animaux a eu aussi ses Homères. De tout temps ses scènes animées, ses émouvants épisodes, ont enflammé la verve des poëtes, animé le pinceau des peintres et le ciseau des sculpteurs. Pline le Naturaliste nous a laissé les noms de quelques artistes anciens qui illustrèrent par leur talent des sujets de ce genre. Il parle avec de grands éloges des chiens et des motifs de vénerie de Lysippe, qui exécuta pour le temple de Delphes toute une chasse d'Alexandre. Il cite le chasseur Thespis d'Eutycrate, les meutes, le cerf pris dans les rets de Canachus, ainsi que les chasseurs de Strotonicus. Ces œuvres d'art appartenaient à la toreutique; elles étaient exécutées en bronze, en argent et en or, et servaient à décorer les édifices publics et les monuments religieux. Les riches Romains, sous l'empire, employèrent souvent les sujets de chasse, peints ou sculptés, pour relever le luxe de leurs salles à manger. Dans le fameux souper de Trimalcion, les couvertures qu'on étendait sur les lits des convives étaient rehaussées de peintures représentant des rets, des chasseurs armés d'épieux, et tous les appareils de la chasse en mouvement. Mais ce fut principalement depuis la décadence et durant le moyen âge que la chasse, avec la variété de ses rudes épisodes, fit les frais d'ornementation de ces vastes salles dans lesquelles se donnaient les festins de nos pères. Elle anima la plupart du temps le fond de ces larges tapis, nommés sarrasinois, qui, à partir des croisades, commençaient à couvrir les murs des châteaux gothiques. L'Orient y signala de bonne heure son influence, et le génie arabe y introduisit le paysage qui servit de théâtre, pour ainsi dire, aux scènes de la vie d'Europe. Quant à la sculpture, elle ne travaillait guère alors que sur des idées religieuses. Le temps nous a conservé une foule d'objets d'art de cette époque, exécutés en bois. La sculpture sur bois florissait en ces siècles de fer, non pas qu'elle y fût née, car nous savons que les premières statues exposées dans les temples grecs, et vraisemblablement rapportées d'Égypte, n'étaient point faites d'autre matière. Il fallut le génie de la renaissance pour donner aux ouvrages de ce genre le fini qui leur manquait. Et pourtant nous devons dire à la gloire de notre siècle que la renaissance ne porta presque jamais la sculpture sur bois au point de hardiesse et de perfection où elle est arrivée de nos jours. Parmi les sculpteurs contemporains il en est peu que l'on puisse comparer à M. Liénard. On connaît ses merveilleuses crosses de fusils, les ravissantes compositions, de formes plus ou moins grandes, par lui disséminées dans les ouvrages d'ébénisterie, de ciselure, d'orfévrerie, et autour des fontaines publiques, dans les gares de chemins de fer, sur les maisons et les grilles monumentales. Jamais cependant son talent ne s'est exercé avec plus de grâce et de finesse que dans le panneau qu'il avait envoyé à l'Exposition et où, malgré la petitesse des figures (le dessin n'est réduit que de moitié), on retrouve tout ce qui fait le mérite d'une sculpture de grande dimension. Le sujet est la chasse, et l'auteur l'a traduit suivant le sens le plus général du mot. Il ne s'agit point seulement ici d'un incident isolé de ces féroces tragédies dans lesquelles l'homme pose toujours en héros. L'idée s'y développe sous toutes ses phases, avec ses différents caractères et ses diverses manifestations : chasse de l'homme aux animaux, et chasse des animaux entre eux.

Les trois principaux épisodes de ce drame sanglant sont isolés l'un de l'autre par des barrières en bois, sculptées avec une finesse et une vérité de forme qui trompent l'œil. Ce sont de fortes planches attachées par des chevilles, disposées verticalement sur le champ et reliées entre elles par des traverses horizontales. Elles sont au nombre de dix, sans compter les deux fragments placés à gauche, et servent d'encadrements naturels aux trois sujets sculptés sur le fond. Le ciseau n'a oublié aucun des détails qui en devaient composer la rustique physionomie, depuis les aspérités laissées par le tranchant de la hache ou la dent de la scie, jusqu'aux déchirures formées par le vent, la pluie, les années et les vers. C'est une grossière charpente élevée à la hâte sur la lisière de quelque bois, et que la nature a déjà ornée de ces fleurs qu'elle se plaît à jeter, comme une vivace poésie, sur les ruines des monuments et les tombeaux des hommes. Une vigne sauvage et quelques plantes grimpantes des forêts et des eaux ont poussé là à la grâce de Dieu, et entourent de leurs longues spirales les montants et les traverses de la barrière sur laquelle elles décrivent des arches de verdure. Le long de leurs tiges sinueuses et flexibles pendent des grappes, des baies et des fruits qui mûrissent au soleil pour les besoins des pâtres et des oiseaux du ciel. Hélas! ces riants abris n'étaient faits que pour cacher des scènes de bonheur, et pourtant c'est le meurtre qui s'accomplit à leur ombre! Monde bizarre, loi étrange! Pourquoi l'aurore cache-t-elle une larme dans le calice des roses?

Ce n'est pas que les deux personnages qui jouent leur rôle dans la scène de gauche soient indignes de toute excuse. On sait qu'ils sont nés avec des instincts mauvais; néanmoins ce n'est pas la nature qui leur a enseigné l'art de joindre la ruse à la cruauté. Ils sont venus au monde avec l'envie du perdreau, du lièvre et de la bécasse, mais ils s'élançaient franchement à la poursuite de leur proie, et ne descendaient point à ces rampantes allures de chat et de furet pour surprendre leurs victimes. L'homme leur a fait une loi de l'astuce; il leur a appris à régler leur marche et leurs pas, à s'avancer à point, à s'arrêter à temps, et,

au milieu de toutes ces perfidies dont son despotisme a noirci leur vive intelligence, il n'a semé qu'une vertu : le désintéressement; car n'est pas pour eux que ces deux bons compagnons sont là en arrêt devant cette touffe de roseaux. Ce n'est pas pour eux qu'ils sont là, depuis une demi-heure peut-être, l'un planté sur trois pattes, l'autre allongé comme un serpent, la gueule en l'air, le museau en bas, et cherchant à fasciner du regard le malheureux canard sauvage dont ils violent la retraite. Ils ne retireront rien de leurs savantes manœuvres qu'un sourire d'admiration des spectateurs, et peut-être quelques vigoureux coups de fouet de leur maître; car le canard s'envole justement à leur barbe en poussant un cri d'effroi, ne laissant à sa place que quelques plumes que dispersera le vent. Le vent frémit dans les hautes herbes, battu par les ailes de l'oiseau. Celui-ci, le cou tendu, les plumes frissonnantes, s'élance avec terreur au-dessus de sa cachette; et la représentation est si fidèle, les formes, les mouvements, les attitudes, les physionomies si naturelles et si vraies, que l'illusion est complète, et qu'on ne peut s'empêcher de rire à l'idée de la mystification réservée aux deux chiens.

C'est la comédie à côté du drame. Cette dernière partie du poëme donne les motifs décoratifs des deux panneaux de droite. Dans celui du milieu, qui est le principal, le sujet est sculpté avec une vérité terrible sur un fond de forêt, et se détache vigoureusement dans le premier plan d'un gracieux paysage dont les dernières lignes se perdent et s'effacent dans les lointains de l'horizon. C'est là le triomphe du sculpteur, et l'on peut dire que M. Liénard y a résolu le problème posé par Ghiberti. Ses tailles sont douces comme celles d'une gravure au burin; les reliefs sont étonnants, et les effets de perspective ménagés avec un art infini. A gauche, dans les anfractuosités d'une chaîne de collines qui s'élève en amphithéâtre et fuit dans les profondeurs, se dessine le squelette de quelque féodal manoir, posé là comme un nid d'aigle pour dominer la vallée. Le prolongement des lignes onduleuses ou brisées, suivant les mouvements brusques ou les pentes adoucies du sol, disparaît derrière les sombres masses de la forêt sculptée sur la droite. Ce sont des pins admirablement groupés sur la lisière d'un bois. Leurs vastes ombrages, solitaires asiles du silence et de la méditation, sont en ce moment troublés par la voix éclatante des cors et le tumulte de la chasse qui s'avance à beau bruit. On distingue dans l'éloignement les chasseurs qui approchent, et l'un d'eux, témoin des défaillances du cerf, sonne triomphalement l'hallali aux quatre vents du ciel. C'est le dénoûment de la bruyante tragédie qui se joue, depuis le matin peut-être, dans les solitudes de la forêt. La bête haletante, traquée de tous côtés par la meute attachée à ses flancs, harassée par une course infernale, et toujours poursuivie par ces redoutables sons qui éclatent à ses oreilles comme les fanfares de la mort, vient de franchir un dernier obstacle, et tombe épuisée de fatigue et de douleur. C'est dans une clairière, à la face du ciel, que se terminera son agonie, près du tronc d'un vieil arbre dont le feuillage abrita peut-être les amours de sa jeunesse et les jeux de sa liberté. Du moins, il ne finira pas sans vengeance. L'un de ses trois ennemis les plus acharnés palpite étendu sur le sol; un second s'élance pour lui couper la retraite; le troisième s'est jeté comme un tigre sur le dos du vaincu, et lui déchire les chairs de ses dents ensanglantées. Cette scène est saisissante de mouvement et d'expression : ce cerf, surpris dans l'ardeur de sa course effrénée, et la tête rejetée en arrière, demeure encore dans l'attitude de la fuite; mais on sent courir dans tous ses membres le frisson de la douleur, et l'ardeur sauvage de ses adversaires annonce assez que sa dernière heure a sonné.

La scène change dans le troisième cadre, et le paysage aussi. Après les roseaux des marais et les pins dans les forêts profondes, voici la ferme dans sa simplicité rustique. On y retrouve la même science du clair-obscur, la même habileté à combiner les effets d'ombre, de perspective et de lumière. Au fond, la tête touffue d'un arbre dans un verger, puis les servitudes et l'habitation principale avec le toit pittoresque de son grenier en saillie, les portes, les fenêtres et la cage du pigeonnier établi sous les abris du pignon. Le ciseau a merveilleusement esquissé le moindre trait du champêtre édifice, et l'art a respecté jusqu'à la grâce du désordre apparent dont la nature a caractérisé le modèle. La fidélité dans les détails n'y va jamais au point de nuire à la beauté de l'ensemble.

On est en plein été, et sans doute les habitants sont occupés aux travaux des champs. La ferme est solitaire, à l'exception de quelques poules laissées par les maîtres à la garde des dieux pénates, et qui cherchent pacifiquement leur vie dans les pailles échappées à la grange. C'est l'heure où le renard, terreur des basses-cours et héros de tant de mauvaises actions depuis l'origine du monde et la naissance du premier fabuliste, rôde perfidement autour des habitations campagnardes, épiant l'occasion de satisfaire ses instincts de vol et de carnage. Il chasse aussi, lui, et chasse à sa manière, comme le larron qui se cache, et, au besoin, vous fait bonne mine pour mieux vous égorger. Il est apparu tout à coup au milieu de l'inoffensive assemblée de poules, de poulets et de canards occupés à gratter le sol; et dans le sauve-qui-peut général, il saisit sa proie qu'il dévore sous les cris d'effroi de tous les volatiles éperdus. Peut-être est-ce une mère que sa dent barbare enlève à sa jeune famille; mais que lui importe? Cette bête est sans pitié, et, dans le moment même, son œil enflammé de rage convoite une seconde victime qui lui échappe et s'enfuit, les plumes hérissées de terreur, sous les feuillages de la vigne, qui ne la sauveront pas. Le lâche chasseur, accroupi comme un chat qui vient de saisir un moineau, exprime par ses mouvements du corps et de la queue l'orgueil et la joie d'un méchant qui triomphe. Il pourra continuer impunément son œuvre de mort, nul ne viendra l'interrompre; ses précautions sont prises, et son crime a pour complice l'absence ou le sommeil des gens de la colonie. Mais ses méfaits n'auront qu'un temps, et un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être, où, chassé lui-même et traqué dans ses plus secrètes tanières, il payera en un moment les méchancetés de toute sa vie. Forcé dans ses derniers retranchements, et succombant malgré son astuce, il deviendra à son tour la proie et la risée des chasseurs, et sa dépouille suspendue le long des murs de la basse-cour sera le jouet des habitants dont il était l'épouvante.

Le sujet qui couronne l'œuvre de M. Liénard est charmant. Un pauvre petit écureuil, ennemi du bruit, du tumulte et de la violence, est descendu de la cime de son grand arbre, où son plaisir est de se laisser bercer par le souffle des vents; il se dirige, sans songer à mal, vers les baies dont la saveur l'attire, il approche, il va les atteindre, lorsque soudain il recule par un mouvement de frayeur. Un ennemi est là devant lui, menaçant et terrible : c'est un épervier attiré en ces lieux par l'instinct de la chasse, et qui assiste du haut de la barrière, comme du haut d'un perchoir, aux scènes de sang qui s'accomplissent à ses pieds. A la vue de l'innocent et timide animal, tous ses goûts carnassiers se réveillent; il bat de l'aile, aiguise ses serres sur la planche qui lui sert d'appui, et, le bec allongé, l'œil animé d'une joie féroce, s'apprête à fondre sur la victime que le hasard lui présente. Un miracle seul pourra sauver l'écureuil, et ce miracle, espérons-le, l'homme l'accomplira. Chasseur plus

redoutable que tous les animaux, il frappera d'un plomb mortel le sauvage agresseur.

Ce panneau est un des plus délicieux chefs-d'œuvre qu'ait produits la sculpture sur bois. Tout y parle à l'ima-

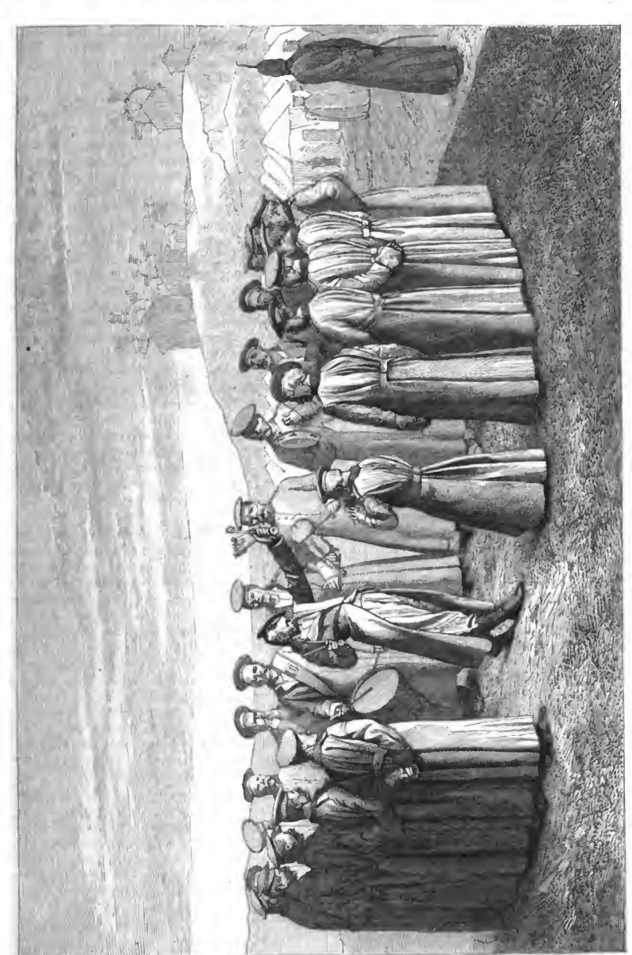


Exposition universelle de 1855. — Sculptures sur bois par Liénard. — Dessin de Thérond.

gination et aux yeux; la vérité y est telle qu'on croit assister à chaque épisode de cette trilogie saisissante et entendre les sons des cors et les aboiements des meutes qui passent haletantes dans les profondeurs des bois.

LES PLAISIRS DU SOLDAT RUSSE.

Les soldats russes sont naturellement mélancoliques : on sait que ce n'est pas sans cause. L'empereur Nicolas, ennuyé de leur voir toujours le visage triste et l'attitude roide, se mit en tête un jour de leur inoculer, bon gré mal gré, un peu de la gaieté française. Il ordonna donc qu'une fois au moins par semaine, tous ses soldats chanteraient et danseraient. C'est ainsi que les capitaines négriers, pour empêcher leur cargaison vivante de mourir en route de désespoir ou d'ennui, la forcent à gambader et à chanter sur le pont sanglant de leur navire. L'ukase impérial fut aussitôt lu dans toute l'armée, accepté avec soumission, mais sans joie, et mis à exécution, comme un



Exposition universelle de 1855; Beaux-Arts. — Soldats russes chantant, au camp de Gallatz, à l'embouchure du Danube, tableau de Gérome. — Dessin de Gérome.

nouveau détail de manœuvre, sous peine de bastonnade. Il est encore en vigueur aujourd'hui. C'est d'après nature, dans la Moldavie, au camp de Gallatz, près de Soulina, à l'embouchure du Danube, que notre excellent jeune peintre M. Gérome a vu, en 1853, la scène dont il nous donne le dessin. Les habitants de Gallatz venaient assister à ces divertissements *par ordre*, au camp de l'armée d'envahissement. Tous les dimanches, à quatre heures de l'après-midi, on divisait l'armée par groupes de trente personnes; au signal donné, chaque groupe, sous la surveillance d'un sergent, commençait son petit concert instrumental et vocal. Plus d'un soldat, faute d'instrument, sifflait avec ses doigts; les chanteurs jetaient chacun deux ou trois effroyables notes aiguës, toujours les mêmes, qui semblaient descendre du sommet de leur tête. Au premier moment, M. Gérome fut saisi, nous dit-il, d'une sorte de frisson; il est persuadé que les Cherokees, les Chippeways ou les Delawares, ne doivent pas faire d'autre musique. Ces pauvres gens, du reste, ne paraissaient pas se complaire plus que leurs auditeurs à ce vacarme sauvage. Cependant, de temps à autre, les sergents assénaient quelque rude coup de bâton à ceux dont la voix faiblissait ou dont la physionomie trahissait l'ennui. Alors quelques individus des groupes, s'élançant comme poussés par un secret ressort, se mettaient à danser ou valser lourdement, gauchement, sans rire le moins du monde, en regardant de côté le bâton. Quelques-uns, qui désiraient se montrer plus plaisants et gagner les bonnes grâces de leur garde-chiourme, imitaient à leur manière la danse d'une femme : c'était d'un comique lamentable! Et quels autres effets peut-on attendre du despotisme, qui étouffe dans les âmes tout germe de dignité, de libre personnalité, d'espérance, et semble ne se proposer pour idéal que de transformer les hommes en instruments passifs de toutes ses passions?

HUIT JOURS SUR LE RHIN.

Fin. — Voy. p. 6, 10.

J'ai sonné le sommelier, qui est enfin parvenu à nous déterrer une vieille carte d'Allemagne. Elle est devenue le thème de notre conversation. Il en résulte que nous avons d'ici à Sarrebruck quarante à quarante-cinq lieues. S'il existait une diligence, la question se simplifierait beaucoup, puisque nous possédons des fonds à Sarrebruck; mais il n'y en a pas, et il ne nous reste par conséquent d'autre parti que d'accomplir notre voyage à la force du jarret. M..., qui est toujours l'homme aux expédients, prétend qu'il faut consacrer le reste de notre bourse à faire poser des affiches et à construire un ballon dont nous donnerons le spectacle dans quelque bourg des alentours. B..., la jambe étendue sur une chaise, a pris le parti de bouder : il est humilié de la gêne que nous nous imposons à cause de lui, car sans son accident, qui en réalité n'est pas grand'chose, il est certain que nous regagnerions facilement notre port de refuge. Moi, je rappelle l'histoire de ce paysan de la Fontaine, qui, naufragé avec des gentilshommes qui ne savent que faire de leur savoir, s'en va tout bonnement vendre un fagot sur le marché : je regrette qu'au lieu de prendre tant de mal à l'École polytechnique, nous ne soyons pas devenus élèves du Conservatoire; nous donnerions ici un concert qui remuerait toute la ville, et nous ferions *florès*. Mais toutes ces charges et tous nos rires n'avancent point les affaires, et il est temps de conclure. Donc, il est arrêté que nous laisserons à notre éclopé, pour lui permettre de se rapatrier, tout le fond de notre bourse, hélas! bien léger. Nous ne nous réservons, M... et moi, que quarante sous par tête : un sou par lieue et même moins; c'est d'un luxe sévère. Nous nous faisons montrer le chemin dès ce soir, et demain, dès trois heures du matin, heure militaire, nous partons. La situation n'est pas récréative; mais nous avons fait notre devoir, et, en définitive, les Sept-Montagnes sont à nous.

Buchenbeuren. — Pays de désolation! des schistes, toujours des schistes, et, sauf quelques filons de quartz blanc, rien que des schistes. C'est un plateau qui s'élève à une certaine hauteur au-dessus du Rhin et de la Moselle, dont il occupe tout l'intervalle. Il porte le nom de *Hundsrucke*, ce qui signifie dos de chien. C'est assez caractéristique; mais il faudrait ajouter qu'il s'agit d'un chien pelé. Çà et là de mauvaises broussailles, du genêt, un pauvre gazon sans bestiaux, pas une ornière sur la route. Il était plus de midi quand nous avons atteint le premier village. Nous n'avons eu dans toute cette triste journée qu'un éclair, en partageant notre pain avec un pauvre hère portant sur ses épaules un effroyable bagage, et qui, sans nous, serait, je crois, tombé de faim et de détresse dans ce désert. Il a suffi de cette rencontre pour nous remonter en nous montrant à vif une misère plus réelle que la nôtre, qui, jointe au jeûne et à la fatigue, commence pourtant, par instants, à nous ennuyer un peu.

Nous nous trouvons ici avec une compagnie d'infanterie prussienne qui fait le même trajet, et, comme nous, d'arrache-pied. Le capitaine, qui est au même gîte que nous, se plaint beaucoup d'avoir dû venir de Coblentz ici en deux étapes, et aussi nous semble-t-il qu'il a un certain air de nous soupçonner un peu de forfanterie. Il nous a proposé de nous mettre demain en route avec lui, et nous avons accepté; mais il verra bientôt à quelles jambes il a affaire, et je garantis d'avance au vieux troupier qu'il ne tardera pas à dire merci. Le prix du souper était d'une modicité fabuleuse; nous nous le sommes permis, sauf à n'avoir plus pour demain que cinquante centimes chacun. Mais c'est notre dernière journée, et notre marche n'en sera que plus légère.

Sarrebruck. — Excellent hôtel! Nous n'y sommes arrivés hier que moyennant une marche de trois heures de nuit. Nous étions exténués, et aussi sommes-nous tombés dans nos lits, à peu près comme ces cailles qui, après avoir traversé la Méditerranée, se jettent à terre sans mouvement dès qu'elles tiennent la côte. On nous a servi un souper délicieux, pour lequel nous avons eu l'imagination de ressusciter une mode des Romains, qui ne mangeaient pas autrement qu'étendus sur des lits confortables. J'écris mes notes tout en me prélassant sur le duvet, et nous nous demandons s'il ne conviendrait pas de continuer pour le déjeuner, dont l'heure s'approche, l'usage patricien. Nous ne ressentons plus de nos travaux olympiques qu'un peu de lassitude dans les jambes, et il me semble même que l'arrière-goût de la fatigue, quand on est en train de se reposer fastueusement, n'est pas sans charme.

Ruine! désastre! bouleversement! Après le déjeuner, nous sommes allés à la poste aussi tranquilles qu'un rentier qui se présente à la caisse du trésor, son coupon de rentes à la main. Nous comptions sur les 2000 francs que nous avions demandés comme sur un bien au soleil. Hélas! hélas! nous voilà riches comme nous l'étions hier en arrivant ici. M. L... nous écrit qu'il n'a pas réussi à trouver du papier sur Sarrebruck, et qu'il nous a envoyé à Dieuze, à quinze lieues d'ici, ce que nous avions souhaité; qu'il pense bien que cela nous sera égal, etc., etc. Nous sommes furieux contre lui. Ne voilà-t-il pas un bel embarras dans lequel il nous met! Ne pouvait-il pas deviner, pressentir, s'imaginer? Et ce n'est pas tout : comme pour mettre le comble au contre-temps, nos malles ne nous ont pas rejoints. Il paraît que, faute des clefs, on les a rete-

nues à la frontière de je ne sais quel petit morceau de Bavière, qui, depuis les traités de 1815, flotte dans ces parages. Nous voilà bien! une chemise dans une poche, une paire de chaussettes dans l'autre, et le vide absolu dans le gousset : joli état de fortune! c'est tout juste ce qu'il faut pour jouer ici le rôle de vagabonds. Il ne nous reste d'autre ressource que de laisser en gage à l'hôtel, si l'on veut bien s'en contenter, ce pauvre B..., qui vient de nous arriver, et de reprendre sur Dieuze notre course désespérée pour revenir ici après-demain. C'est moi qui suis chargé d'aller présenter au maître d'hôtel ce traité, et je me sens plus humilié que s'il y avait dans tout cela le moins du monde de notre faute.

Victoire! tout s'arrange. Le maître de l'hôtel de la Poste est le roi des hôteliers. Après un instant de conversation, sans même connaître nos passe-ports, il m'a proposé un tout autre plan, et qui, je le confesse, vaut infiniment mieux que le nôtre. Il va faire lui-même les démarches nécessaires pour ravoir nos malles, et en attendant, linge, bas, pantalons de nankin, sa garde-robe est tout entière à notre service. Nous partirons pour Dieuze quand nous aurons visité tout à notre aise Sarrebruck et ses houillères, et nous acquitterons la note de l'hôtel à l'hôtel de Dieuze tout simplement. Vive la France! car c'est bien notre qualité de Français qui nous protége. Ces braves Sarrebruckois ont été Français, et ils n'en ont pas perdu le souvenir. Aussi, en nous obligeant, notre hôte prétend-il obliger des compatriotes dont il n'est séparé que momentanément, et il s'en félicite comme d'une bonne fortune. Grâce à lui, nous rentrons dans les voies régulières de notre itinéraire, et voici, après toutes nos péripéties, la fin de l'aventure.

Rien n'est sûr pour qui n'offre aucune sûreté.

PINDARE, *Fragments.*

UNE MINIATURE PERSANE.

La miniature dont nous donnons une esquisse est conservée au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale de Paris. Au bas de la page on lit, en persan, que l'artiste Khabir travaillait par ordre de son Mécènes, Rouhoullah-Khan-Aga, auquel la miniature est dédiée. Le cabinet des estampes possède deux autres miniatures du même peintre Khabir, et toutes les trois comptent au nombre des plus beaux modèles de la peinture indo-persane. Nous croyons qu'elles sont du seizième siècle de notre ère; leur style ressemble beaucoup à celui des vignettes des manuscrits persans, écrits et illustrés pour les bibliothèques des souverains Timourides des Indes et pour les schahs de la dynastie Séfienne de Perse.

Les couleurs de la miniature sont vives et fines. Les cruches en or que les dames ont apportées pour puiser de l'eau, le galon d'or de la coiffure du cavalier, son carquois resplendissant d'or, ainsi que son pourpoint parsemé de parcelles du même métal, désignent l'opulence des personnages du tableau. Le cavalier revient d'une chasse, comme son costume le prouve. Il est altéré de soif; mais, au moment de prendre la cruche que la jeune fille lui présente, leurs yeux se rencontrent, la soif est oubliée et l'eau est répandue avant de parvenir aux lèvres du cavalier ébloui par la beauté de celle qui la lui offre. Cette scène a trait à un usage ancien comme la Bible, et qu'on retrouve encore chez les nomades de l'Asie. Il n'y a, dans ces contrées, ni promenades publiques, ni spectacles, ni réunions ou amusements d'aucune espèce, où les personnes des deux sexes aient l'occasion de communiquer librement. Le seul moment où l'on puisse s'adresser en public à une inconnue, est celui où les femmes de toutes conditions vont puiser de l'eau en dehors de leur demeure. Dans l'opinion des Orientaux, refuser de l'eau serait un crime de lèse-humanité.

Aujourd'hui, de même qu'en 1856 avant Jésus-Christ (l'an du mariage de Jacob avec Rébecca), on peut s'écrier au bord d'une fontaine, avec Éliézer : « Seigneur, Dieu d'Abraham, si c'est vous qui m'avez dirigé dans mon voyage, faites, je vous prie, que parmi les jeunes filles qui viennent ici puiser de l'eau, celle que j'aurai priée de me donner à boire soit l'épouse que vous avez destinée à mon seigneur! »

Khabir a sans doute fait allusion, dans son dessin, à quelque épisode d'un poëme persan ou peut-être à un souvenir de la jeunesse de son protecteur Rouhullah-Khan-Aga. Dans le recueil des chants nationaux des nomades de la Perse septentrionale, publié par la Société asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande (¹), on trouve un dialogue où l'auteur, Karadjoglan, raconte, en très-beaux vers, sa première conversation avec une bergère turcomane qu'il épousa quelques jours après. Il n'a jamais encore été traduit en français. Le texte est en *turki*, c'est-à-dire en turc oriental, dialecte parlé par la majorité des nations nomades de l'Asie centrale, et d'où dérive l'*osmanli*, c'est-à-dire le turc de Constantinople.

Dialogue au bord d'une fontaine.

LE POETE.

Bergère, donne-moi une goutte d'eau de cette fontaine, belle fille. J'ai soif. Que Dieu te bénisse! Dépêche-toi; j'ai hâte de partir.

LA BERGÈRE.

Je ne donne pas de l'eau à un homme que je ne connais point, à un filou peut-être. Puise toi-même dans la fontaine, bois à discrétion, et bon voyage.

LE POETE.

Nous avons soif, belle fille, nous sommes altérés, moi et mon cheval arabe.

LA BERGÈRE.

Les bergères de mon campement passent pour être incrédules. L'eau de cette source ne te porterait pas bonheur. Un lion pur sang ne se ravale pas à jouer au renard. Bois toi-même, et poursuis ta route.

LE POETE.

En voyageant, je n'aime pas à descendre de mon cheval arabe, comme je n'aime pas à changer de religion. Je suis brisé de fatigue et je ne puis pas mettre pied à terre. Dieu te bénira, belle fille. Donne-moi à boire, et ne me fais pas attendre plus longtemps. Je suis pressé.

LA BERGÈRE.

Au cœur du printemps, les rossignols gazouillent leur chanson. Je vaux mieux qu'un rossignol. Les cavaliers fatigués ne s'arrêtent que pour aller se reposer à l'ombre de leur tente. Bois dans la fontaine, et poursuis ton chemin.

LE POETE.

Conduis-nous donc, moi et mon cheval arabe, sous la tente de ton père. Je le servirai (²) fidèlement; je vous couvrirai de mon bouclier tous deux. Donne-moi à boire, belle fille.

LA BERGÈRE.

Plus d'un voyageur a déjà passé par ce chemin. Je suis orpheline, sans père ni mère. Viens puiser dans la source, et bon voyage!

LE POETE.

L'arc de tes sourcils noirs est courbé si gracieusement

(¹) *Specimens of the popular poetry of Persia*, etc., by Alex. Chodzko. London, 1842, in-8, 529 pages.

(²) Encore une allusion biblique : Jacob offrit au père de Rachel de le servir sept ans pour obtenir sa fille en mariage.

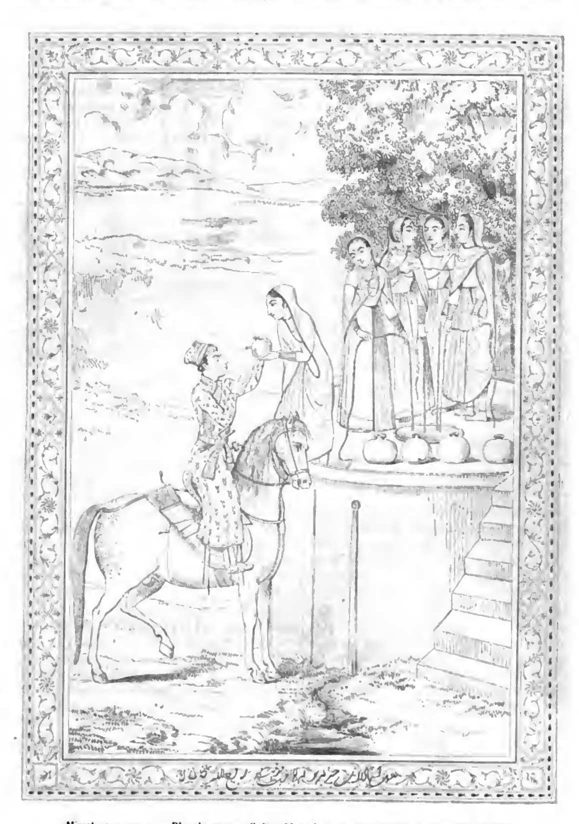
qu'on le croirait tracé au pinceau par un peintre habile. Tes dents, blanches et pleines, brillent comme autant de perles fines. Si tu as un frère, belle fille, je le servirai fidèlement. Dieu nous bénira. Donne-moi à boire, jeune fille. Faut-il partir?

LA BERGÈRE.

Nos champs abondent en bruyère; la terre est couverte de roses et de violettes. Mon frère a un esclave nègre pour le servir. Puise toi-même dans la source, et bon voyage, si tu es si impatient de partir.

LE POETE.

Dans mon pays il pleut souvent, et alors on s'enveloppe dans les plis d'un burnous. Dans mon pays, c'est au bord des fontaines qu'on fait le vœu de s'aimer éternellement. Donne-moi à boire, jeune fille, car je crains que la soif ne me fasse perdre le courage de m'en aller d'ici.



Miniature persane. — D'après un recueil du cabinet des estampes (*Persian drawings*, in-folio).

LA BERGÈRE.

A la bonne heure! Puisque tu as fini par me comprendre, voici la cruche que j'ai remplie; bois, beau cavalier. Je te conduirai sous la tente de mon frère; sois-y le bienvenu.

LE POETE.

A la bonne heure! L'eau est délicieuse. Cependant je ne comprends pas encore pourquoi tu m'as fait d'abord un accueil si peu courtois. Mes paroles frappaient contre une muraille de fer. Tu injuriais ce même Karadjoglan que maintenant tu combles de ta bonté.

Ainsi soit-il.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

ANIMAUX ÉTRANGERS A IMPORTER EN FRANCE.

LES CHÈVRES DE CACHEMIRE.



Muséum d'histoire naturelle. — Chèvres de Cachemire et métisses du Thibet. — Dessin d'après nature par Freeman.

L'opportunité d'introduire en France de nouveaux animaux domestiques n'est que trop démontrée par la cherté croissante de tous les produits. Depuis quelques années déjà, de nombreuses tentatives ont été faites dans ce sens, et la Société d'acclimatation [1] est venue leur donner une impulsion nouvelle.

[1] Voy. une notice sur cette société, tome XXII, page 298.

Pour ne parler aujourd'hui que de certaines races de chèvres déjà domestiques dans des contrées éloignées, rappelons trois races remarquables : la chèvre d'Angora, à laine fine; la race laitière d'Égypte, autrefois si célèbre, et qui, si elle a perdu son renom, a conservé ses qualités; enfin la chèvre de Cachemire ou à duvet, dont nous parlerons particulièrement aujourd'hui.

La chèvre de Cachemire présente presque tous les caractères de la chèvre ordinaire; ses cornes seulement sont plus droites (¹), et ses oreilles quelquefois tombantes; sa robe est blanche, grisâtre ou brun très-clair (café au lait). C'est un animal rustique et vigoureux qui, dans son pays natal, ne donne pas seulement son duvet et son lait, mais sert encore de bête de somme. Victor Jacquemont, qui a parcouru les régions où se trouve la chèvre de Cachemire, raconte que dans une grande partie du Punjab (²) les transports se font aussi bien par les chèvres que par les bœufs et les chevaux, et que la charge moyenne de chaque chèvre est de six à sept kilogrammes. Selon cet illustre voyageur, qui périt (³) si malheureusement à Bombay en 1832, il y a dans le pays de Cachemire deux races de chèvres distinctes, l'une grande, à chanfrein busqué, l'autre, plus petite et à chanfrein droit; c'est cette dernière race qui porte, caché sous des poils grossiers, le *paschm* ou *tiftik*, ce duvet si recherché en Europe.

Ce paschm ou duvet, qui sert à fabriquer des étoffes à la fois si moelleuses, si légères et si chaudes, ne recouvre les chèvres de Cachemire que pendant l'hiver; il pousse à l'automne et tombe vers les mois de mars ou d'avril. On emploie deux procédés pour se le procurer. Le premier, et celui qu'on pratique le plus à Cachemire, c'est la tonte complète des animaux; le second consiste à les peigner. Ces deux modes, propres tous les deux à l'extraction du duvet, ne sont pourtant pas également bons. Si le premier offre le grave inconvénient d'obliger à séparer après coup le duvet du jarre, il a l'avantage de faire épaissir d'année en année la matière précieuse dont il convient d'augmenter le plus possible la production. Le procédé du peignage, au contraire, s'il permet de faire avancer plus vite les opérations industrielles, ne force pas la nature à enrichir chaque année davantage la chèvre de Cachemire. Des observations faites, il y a près de trente ans, par M. Polonceau et M. Tessier, sur des troupeaux de chèvres cachemires qui se trouvaient alors en France, ont fait voir d'une manière nette et précise à quel point le procédé de la tonte est plus avantageux que celui du peignage. Le prix de ce duvet, sur les lieux mêmes où il se produit, est peu élevé; on le paye, en général, deux roupies (4 francs 40 cent.) le kilogramme.

Les tentatives faites dans le but d'introduire en France les chèvres de Cachemire, ont trop peu réussi jusqu'à ce jour pour que l'industrie puisse jouir encore des bénéfices que doit produire l'élève en grand de ces animaux.

En 1823, on comptait en France cinq petits troupeaux de cachemires : à Perpignan, à Saint-Ouen, à Alfort, à Rosny chez Mme la duchesse de Berry, et chez M. Polonceau. Parmi ces chèvres, quelques-unes avaient été ramenées par M. Jaubert (⁴) des monts Ourals; peu différentes des chèvres de Cachemire pures, elles provenaient, selon M. Desmarest, d'une acclimatation des chèvres de Cachemire faite en Tartarie. Les autres, pour la plupart du moins, étaient de race pure (¹). Cette première introduction, couronnée de succès, n'aurait-elle pas dû engager alors à essayer en grand l'élève de la chèvre de Cachemire? Espérons que désormais, l'attention étant attirée sur toutes ces questions, les efforts seront plus persistants et plus heureux.

(¹) C'est par erreur que, dans notre gravure, l'artiste a placé sur la tête du bouc de Cachemire des cornes tournées en spirale.

(²) Punjab, Pendjab ou Pandjab, c'est-à-dire pays des cinq rivières. Le Pundjab forme une des provinces du royaume de Lahore.

(³) Voy. la Biographie de ce savant dans notre tome XIX, p. 353, 365.

(⁴) Amédée Jaubert, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort en 1847.

(¹) C'est en grande partie à l'instigation de M. Ternaux que l'on devait ce commencement d'acclimatation.

SALAMALEK.

Le mot *salamalek*, introduit dans notre langue, vient de l'arabe *selam-aleik;* pris littéralement, il signifie *paix sur toi*. Les Turcs, et les Persans surtout, qui ont une manière de parler très-accentuée, souvent même affectée, disent *selamôn-aleï-kôm*, ou *paix sur vous*, qui est le véritable salut oriental dans toute sa pureté.

LA GUERRE DES LOUPS.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 13.

— Messire de Bocard voit que les loups sont vraiment passés seigneurs du pays, dit-il ironiquement, puisqu'ils ont leurs fourches de justice.

— Oserez-vous employer le signe saint à un pareil usage? s'écria Gertrude.

— Pourquoi non? répliqua Étienne avec énergie; notre Sauveur n'est-il pas mort pour tuer le péché, et n'a-t-il pas dit qu'il était le Dieu des faibles? Que sa croix serve donc à la punition du fort et à la mort des pécheurs! Comte de Bocard, prends soin de ton âme, car elle va paraître devant Dieu!

Hugues se redressa avec un cri; il n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles. Il voulut briser ses liens, mais ils avaient été solidement noués; il s'emporta en injures et en menaces contre le loup, puis, saisi du sentiment de son impuissance, il en vint aux promesses, aux prières. Le *jaque* écouta tout en silence, se contentant de l'avertir, d'instants en instants, de se réconcilier avec Dieu; enfin il lui montra du doigt l'ombre de la chapelle qui s'allongeait sur le gazon du cimetière, tout près de la croix, et lui déclara qu'au moment où elle l'atteindrait, son heure serait venue.

Cette annonce était faite d'un ton qui ne permettait ni doute, ni espoir. Gertrude, qui n'avait cessé de prodiguer au comte ses consolations, tomba à genoux près de lui et le prit dans ses bras.

— Tournez votre cœur vers le ciel, mon frère, s'écria-t-elle d'un accent plein de larmes; au nom du Tout-Puissant, ne perdez pas ces dernières minutes en débats inutiles. Tout est fini pour nous sur la terre, acceptons l'amertume du passage en pensant à la joie de l'arrivée. Hugues, songez que nous allons revoir Iseult.

Le visage du comte se détendit.

— Iseult! répéta-t-il.

— Oui, reprit la nonne, celle qui a été si longtemps votre bonheur et votre bénédiction!

Elle avait aidé son frère à se relever sur ses genoux. Le loup, appuyé à la croix et tenant la corde d'une main, regardait avec une ironie triomphante.

— Priez, continua Gertrude qui s'exaltait, priez avec confiance!

Et comme, en se penchant vers messire de Bocard, ses yeux avaient rencontré une inscription grossièrement taillée sur la muraille, elle tressaillit et s'écria :

— Regardez là, mon frère; reconnaissez-vous ce nom gravé sur la pierre?

— Non, dit le comte qui contempla un instant l'épitaphe.

— C'est celui d'une pauvre femme pour qui votre fille a obtenu vos secours et votre protection; courage donc, mon frère, vous avez devant vous le souvenir du bien accompli! ceci est une consolation et un encouragement que Dieu vous envoie par miséricorde! Celle qui repose là et qui est morte comme une sainte, ne refusera point d'intercéder pour vous dans le ciel. Appuyez vos genoux sur la pierre, baissez votre front jusqu'au gazon qui la couvre, et appelez avec confiance Marguerite Larmois.

— Marguerite Larmois! s'écria le loup en lâchant la corde; qui parle de Marguerite Larmois? où est-elle?

— Dans la terre sainte que mon frère lui a donnée, dit Gertrude avec onction; Dieu est témoin qu'Iseult et lui ont été pour la pauvre créature ce que le Christ veut qu'on soit pour ses frères.

— Comment cela?

— Si vous êtes du pays, vous ne pouvez ignorer que Marguerite a eu sa place au foyer de Bocard tant qu'elle a vécu, et qu'après sa mort les prières de l'Église ne lui ont point été refusées.

— Est-ce bien vrai? demanda le loup, avec une émotion dont il ne semblait pas maître; et celui qui a secouru la pauvre femme?...

— Est là, devant vous!

Étienne regarda le comte qui priait, puis la pierre tombale; il se découvrit lentement, plia le genou et joignit les mains.

— Connaissiez-vous donc aussi Marguerite? demanda Gertrude étonnée.

— Moi, dit le jaque d'une voix creuse; c'était... c'était ma mère!

Messire de Bocard et la nonne se redressèrent avec une exclamation.

— Votre mère, répéta Gertrude; alors vous vous nommez Étienne, dit *le Grand-Ranceur!*

Le loup fit un signe affirmatif.

— Dieu soit béni de vous avoir envoyé vers moi avant qu'il ait disposé de ma vie, continua la sœur du comte, car j'avais une restitution à vous faire.

Et, dénouant le cordon qui retenait sur sa poitrine la croix du couvent, elle retira une bague d'argent qu'elle présenta à Étienne.

— C'est l'alliance de Marguerite, dit-elle; près de fermer les yeux pour toujours, elle me l'avait remise en dépôt; gardez-la comme une relique, car celle qui l'a portée est maintenant dans la gloire du Seigneur.

Le loup baisa la croix avec un respect pieux, puis ses yeux se promenèrent de la tombe à messire Hugues. Évidemment un combat s'était élevé dans son cœur; le comte ne parut point s'en apercevoir. Les paroles de Gertrude, le souvenir de sa fille, l'impatience de sa douloureuse position, tout s'était réuni pour le décider à mourir. Il releva la tête avec calme et dit à Étienne : — Allons!

Le loup, qu'une prière ou qu'un reproche eût peut-être poussé à quelque parti extrême, parut désarmé par cette tranquille résolution. Il se baissa brusquement vers le comte, et lui délia les mains.

Messire Hugues poussa un cri de surprise.

— Taisez-vous! interrompit brusquement Étienne, et n'attendez pas le retour des autres; ils ont laissé des chevaux au dehors; gagnez par la poterne, et que Dieu vous conduise!

Le seigneur de Bocard n'en attendit pas davantage; il s'élança dans la direction indiquée, et, peu après, le galop d'un cheval apprit qu'il avait réussi à s'échapper.

Cette fuite ne fut pas remarquée par ceux qu'occupait le pillage du château; les sentinelles laissées au dehors n'avaient point tardé elles-mêmes à les rejoindre, afin de ne point perdre leur part du butin.

Quant à sœur Gertrude, elle s'était retirée dans la chapelle, où, ensevelie dans la prière, elle avait oublié tout ce qui se passait au dehors.

Elle fut subitement arrachée à son recueillement par une immense lueur qui illumina le sanctuaire; la nonne courut vers la porte : le château était en feu.

Après avoir pris tout ce qu'ils pouvaient emporter, les pillards avaient incendié leur conquête. Les flammes, allumées en même temps sur cinquante points, s'élançaient déjà jusqu'aux toitures, activées par le vent du soir qui commençait à s'élever. Les incendiaires fuyaient avec des cris de joie féroce; ils traversaient les préaux en courant, et se dirigeaient tous vers la principale entrée. Mais tout à coup Gertrude les vit revenir sur leurs pas en poussant une grande clameur; un bruit d'armes et de chevaux se fit entendre sur le pont-levis, et une troupe d'hommes d'armes se précipita dans la cour, en criant : — Tue! tue!

Aux premiers rangs se trouvait le comte de Bocard, qui avait rencontré dans sa fuite cette compagnie d'hommes nobles, qu'il avait décidée à le suivre pour surprendre les loups et reconquérir son château.

La mêlée fut rude, mais courte. Pris à l'improviste, la plupart sans armes et trop embarrassés de ce qu'ils emportaient pour se bien défendre, les loups et les vassaux de Bocard qui s'étaient joints à eux furent presque tous égorgés; et au bout d'un quart d'heure, la besogne des hommes d'armes se trouvait finie. Tous repartirent à la poursuite des jaques, qui avaient réussi à gagner la campagne avec leur butin.

Alors le comte regarda autour de lui. Les cours étaient jonchées d'une litière de morts parmi lesquels il reconnaissait, à chaque pas, un de ses vassaux, et les restes du château achevaient de s'abîmer dans les flammes. Ainsi, de tout ce qu'il avait possédé, hommes ou choses, il ne lui restait que des cadavres et des ruines!

Son épée lui échappa, et il ne put retenir un cri de malédiction contre les jaques.

Mais au même instant, une main saisit la sienne; il se retourna, c'était sœur Gertrude.

Elle lui montrait le sol inondé de sang, et le corps d'Étienne qui avait été frappé l'un des premiers.

— Ne les maudissez pas pour vous avoir imités, dit-elle doucement; la haine vous a perdus des deux côtés, et vous avez tous été punis pour avoir oublié la recommandation du Christ : *Aimez-vous les uns les autres.*

CORNÉLIE ET SES DEUX FILS

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

Tibérius Gracchus, homme d'une haute sagesse, deux fois consul, puis grand augure et censeur, avait épousé la fille de Scipion l'Africain, la célèbre Cornélie. Elle lui avait donné douze enfants lorsqu'il la laissa veuve. Sept moururent l'un après l'autre dans un court espace de temps; il resta seulement à Cornélie une fille, qui devint la femme du jeune Scipion, et deux fils destinés à obtenir une gloire pénible et orageuse. Toute la tendresse de la malheureuse mère se concentra sur ces chers gages d'une affection éteinte par la mort. Elle ne négligea rien pour faire de ses fils des hommes supérieurs et elle eut la joie fatale de réussir. Tibérius et Caïus Gracchus expièrent cruellement leur courage, leur mérite et leur générosité. On observait entre eux, suivant Plutarque, de notables différences : Tibérius avait le regard, l'expression du

visage et les mouvements plus doux, plus paisibles que ceux de son frère; Caïus était plus vif et plus ardent. Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la même place dans une attitude calme; l'autre fut le premier Romain qui donna l'exemple de marcher dans la tribune et d'écarter sa robe de ses épaules. L'éloquence persuasive de Tibérius faisait naître l'attendrissement; la fougue de Caïus imprimait la terreur. On remarquait le même contraste dans leur manière de vivre : Tibérius se montrait simple et frugal; quoique sobre, comparativement aux autres Romains, Caïus



Exposition universelle de 1855; Beaux-Arts. — Cornélie et ses deux fils, groupe en plâtre, par M. Cavelier. — Dessin de Chevignard.

aimait le faste et la bonne chère; devant le peuple, il s'abandonnait à de tragiques emportements.

M. Cavelier a réuni Cornélie et ses deux fils dans un même groupe, et il s'est proposé d'exprimer leurs différents caractères; il a résolu le problème avec un grand talent. Cornélie, bien drapée, est assise d'un air calme et digne; ses traits graves, énergiques, respirent la tristesse des âmes fortes, que la réalité blesse presque toujours. Elle appuie sa main gauche sur l'épaule de Tibérius, qui touche à l'adolescence. Il porte dans sa main un rouleau de parchemin, emblème de ses études sérieuses. Sa figure annonce déjà l'habitude de la réflexion; une légère mélancolie flotte même sur ses traits doux et pensifs. Sa belle draperie ajoute encore à son air de maturité précoce; nul orateur

ne pourrait mieux disposer sa toge pour monter à la tribune aux harangues. Caïus Gracchus, tout jeune et sans vêtement, appuie son dos contre le genou de sa mère, qui tient une de ses mains dans sa droite. C'est un enfant robuste dont la forte complexion, la tête volumineuse, les traits prononcés indiquent les futurs penchants et l'éloquence à venir. Il semble méditer avant l'âge, tant son organisation porte les marques d'une intelligence peu commune.

Le sculpteur a exécuté ces trois personnages dans le style que réclamait la nature même de la donnée. Ils sont calme et ils sont vivants, ils sont nobles et ils sont vrais. Une pareille œuvre ne peut qu'ajouter à la réputation de M. Cavelier, l'un des meilleurs élèves du fameux statuaire David. Nos lecteurs se rappellent la Pénélope qui lui valut la médaille d'honneur au salon de 1849, et qu'on voit maintenant chez M. le duc de Luynes, à Dampierre (¹).

LES JARDINS EN ITALIE.

Depuis cent ans, les voyageurs, en Italie, ont jeté sur le papier et semé sur leur route beaucoup de malédictions contre le mauvais goût des *villégiatures* (²). Le président Debrosse était, lui, un homme de goût, et nul, dans son temps, n'a mieux apprécié le beau classique, nul ne s'est plus gaiement moqué du rococo italien et des grotesques modernes mêlés partout aux élégances de la statuaire antique. Sur la foi de ce spirituel voyageur, bon nombre de touristes se croient obligés, encore aujourd'hui, de mépriser ces fantaisies de l'autre siècle avec une rigueur un peu pédantesque. Tout est mode dans l'appréciation que l'on a du passé comme dans les créations où le présent s'essaye, et après avoir bien crié, sous l'empire et sous la restauration, contre les chinoiseries du temps de Louis XV, nous voilà aussi dégoûtés du grec et du romain de l'empire que du gothique de la restauration. C'est que tout cela était du faux antique et du faux moyen âge, et que toute froide et infidèle imitation est stérile dans les arts. Mais, en général, les artistes ont fait ce progrès réel de ne pas s'engouer



Vue dans le parc de la villa Aldobrandini, à Frascati. — Dessin de M. Maurice Sand.

(¹) Tome XVII, p. 328.

(²) Un de nos abonnés n'aime pas cette expression qui était familière à Érasme. Nous le prions toutefois de considérer que c'est ici le mot propre, et qu'il ne serait même pas remplacé par une périphrase. On entend par *villégiature* à la fois le plaisir dont l'on jouit dans les maisons de campagne italiennes, le temps que l'on y passe, et, par extension, ces villas elles-mêmes avec leurs dépendances.

exclusivement d'une époque donnée, et de s'identifier complaisamment au génie ou à la fantaisie de tous les temps. La complaisance de l'esprit est toujours une chose fort sage et bien entendue, car on se prive de beaucoup de jouissances en décrétant qu'un seul genre de jouissance est admissible à la raison.

Parmi ces fantaisies du commencement du dernier siècle que stigmatisaient déjà les puristes venus de France trente ou quarante ans plus tard, il en est effectivement de fort laides dans leur détail ; mais l'ensemble en est presque toujours agréable, coquet et amusant pour les yeux. C'est dans leurs jardins surtout que les seigneurs italiens déployaient ces richesses d'invention puériles que l'on ne voit pourtant pas disparaître sans regret. Ces grandes girandes, immenses constructions de lave, de mosaïque et de ciment, qui, du haut d'une montagne, font descendre en mille cascatelles tournantes et jaillissantes les eaux d'un torrent jusqu'au seuil du manoir ; — les grandes cours intérieures, sortes de musées de campagne, où, à côté d'une vasque sortie des villas de Tibère, grimace un triton du temps de Louis XIV, et où la Madone sourit dans sa chapelle entourée de faunes et de dryades mythologiques ; — le labyrinthe d'escaliers splendides dans le goût de Watteau, qui semblent destinés à quelque cérémonie de peuples triomphants, et qui conduisent à une maisonnette étonnée et honteuse de son gigantesque piédestal, ou tout bonnement à une plate-bande de tulipes très-communes ; — les tapis de parterre, ouvrage de patience, qui consiste à dessiner sur le pavé d'une vaste cour ou sur les immenses terrasses d'un jardin, des arabesques, des dessins de tenture, et surtout des armoiries de famille, avec des compartiments de fleurs, de plantes basses, de marbres, de faïence, d'ardoise et de brique ; — les concerts hydrauliques, où des personnages en pierre et en bronze jouent de divers instruments mus par les eaux des girandes ; — enfin les grottes de coquillages, les châteaux sarrasins en ruines, les jardiniers de granit, et mille autres drôleries qui font rire par la pensée qu'elles ont fait rire de bonne foi une génération plus naïve que la nôtre.

Les plus belles girandes de la campagne de Rome sont à Frascati, dans les jardins de la villa Aldobrandini. Ces jardins ont été dessinés et ornés par Fontana, dans les flancs d'une montagne admirablement plantée et arrosée d'eaux vives. Dans un coin du parc, on s'est imaginé de creuser le roc en forme de mascaron, et de faire de la bouche de ce Polyphème une caverne où plusieurs personnes peuvent se mettre à l'abri. Les branches pendantes et les plantes parasites se sont chargées d'orner de barbe et de sourcils cette face fantastique reflétée dans un bassin.

A la Rufinella (ou villa Tusculana), une autre fantaisie échappe au crayon par son étendue ; c'est une rapide montée d'un kilomètre de chemin, plantée d'inscriptions monumentales en buis taillé. Et, chose étrange, sur cette terre papale, dans la liste de cent noms illustres, choisis avec amour, on voit ceux de Voltaire et de Rousseau verdoyer sur la montagne, entretenus et tondus avec le même soin que ceux des écrivains orthodoxes et des poëtes sacrés. Je soupçonne que cette galerie herbagère a été composée par Lucien Bonaparte, autrefois propriétaire de la villa. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a été respectée par les jésuites, possesseurs, après lui, de cette résidence pittoresque, et qu'elle l'est encore par la reine de Sardaigne, aujourd'hui propriétaire.

En résumé, la vétusté de ces décorations princières, et l'état d'abandon où on les voit maintenant, leur prête un grand charme, et, de bouffonnes, toutes ces allégories, toutes ces surprises, toutes ces gaietés d'un autre temps, sont devenues mélancoliques et quasi austères. Le lierre embrasse souvent d'informes débris que l'on pourrait attribuer à des âges plus reculés ; les racines des arbres centenaires soulèvent les marbres, et partout les eaux cristallines, restées seules vivantes et actives, s'échappent de leurs prisons de pierre pour chanter leur éternelle jeunesse sur ces ruines d'un luxe qu'un jour a vu naître et passer.

LE LAC DE GARDA ET RIVA DI TRENTO.

> Suso in Italia bella giace un laco
> Appiè dell' Alpe che serra Lamagna
> Sovra Tiralli ed ha nome Benaco.
> DANTE.

Voyageur que le chemin de fer emporte de Milan à Vérone ou à Venise, n'entrevois-tu pas, à ta gauche, ces belles eaux limpides, transparentes, azurées, qui s'étendent vers le nord à une distance infinie ? Modère ton impatience, arrête-toi, donne un jour au lac de Garda, l'un des plus admirables spectacles de la nature. A tes pieds, sous les murs de Peschiera, voici le fleuve de Virgile, le Mincio, qui sort du lac et commence à rouler ses ondes paisibles vers la patrie de Virgile. Tu le reverras plus vaste à Mantoue ou à Pietole, dormant entre ses roseaux et reflétant, non plus les cygnes de Virgile, blancs comme la neige, mais les uniformes Autrichiens :

> Et qualem infelix amisit Mantua campum
> Pascentem niveos herboso flumine cycnos (¹).

De même que Mantoue, Peschiera, collége de mariniers au temps de Rome, assiégée et prise, en 1800, par l'armée de la république française, n'est plus qu'une forteresse autrichienne ; mais elle n'a pas oublié que le Dante l'a célébrée dans ses vers :

> Siede Peschiera bello e forte arnese
> Da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi
> Onde la riva intorno più discese.

Une cloche retentit : c'est le bateau à vapeur qui jette au loin son dernier appel. En quelques heures il traverse le lac dans toute sa longueur (²), de Peschiera à Riva di Trento. Confie-toi à la sérénité du ciel, mais plus encore à la force impassible de ses roues rapides. Le lac de Garda, l'ancien Benacus, a parfois ses orages qui ressemblent à ceux de la mer :

> Fluctibus et fremitu adsurgens, Benace, marino (³).

A peine les voyageurs ont-ils dit adieu au rivage, que déjà ils découvrent à droite le Sermione, riante péninsule que l'heureux Catulle habitait et qu'il a appelée *la paupière du lac*. C'est à la pointe du promontoire, non loin de la sombre forteresse de Scaliger, que l'on voit encore au milieu des bosquets d'oliviers les ruines imposantes de la villa de ce poëte des Grâces, ses bains, et la grotte où sa Muse faisait résonner le doux nom de Lesbie. Son père avait donné l'hospitalité en ce lieu charmant à Jules César, vainqueur des Gaules.

Le lac atteint au-dessus de Sermione une longueur de quatre lieues, et toutefois l'atmosphère est si pure, les deux rives si visibles, si près du regard, que l'on peut à peine croire à une si grande étendue ; des deux côtés s'épanouit sous le soleil la plus brillante végétation qui soit au monde ; mêlés aux oliviers, aux mûriers et aux figuiers, les lauriers, les myrtes, les orangers, les citronniers exhalent leurs parfums jusqu'au milieu des eaux.

(¹) *Géorg.*, liv. II, v. 198 et 199.

(²) 48 kilomètres.

(³) *Géorgiques*, liv. II, vers 160. Les mariniers du lac de Garda appellent *sorer* le vent qui souffle du nord vers le milieu du jour ; *ander*, celui qui souffle en sens contraire ; *montesé*, les vents salubres et favorables à la végétation ; *vinezza* (de *Venezia*, Venise), le vent humide et pluvieux qui vient de l'est.

En montant toujours, on voit à droite Lazise, belle bourgade qui jadis s'illustra comme ville dans les guerres des Vénitiens contre Philippe Visconti; un peu plus loin, Bardolino, où l'on a trouvé de belles ruines romaines; et au-dessus, dans le fond d'une anse, la jolie ville de Garda et son terroire, que Charlemagne avait érigé en comté, et qui a donné au lac son nom moderne. C'est dans la tour de Garda que Béranger II, roi d'Italie, cédant aux fureurs jalouses de sa femme Guilla, fit enfermer la reine Adélaïde. Il avait tué Lottario, mari de cette belle princesse, et il voulait la contraindre à épouser son fils Adalbert. Adélaïde préféra la captivité à Garda. On lui refusa même le pain du prisonnier, et la légende rapporte que pour vivre elle était obligé de filer de ses blanches mains comme une simple villageoise. Le marquis d'Est Azzone parvint à la soustraire à ses geôliers. Un de ses affidés, habillé en prêtre, pénétra dans la prison, et l'aida à se déguiser pour sortir de la forteresse. Elle traversa le lac dans un batelet, et se réfugia sur les terres de son libérateur. Quelque temps après, Othon, roi de Germanie, descendit en Italie, vit Adélaïde, que ses vertus et ses malheurs n'avaient pas rendue moins célèbre que sa beauté, et, épris du plus violent amour, lui donna sa main et la moitié de son trône : elle mourut impératrice.

Au delà de Garda, la pointe di San-Vigilio est décorée par un beau palais construit sur les dessins de Sammicheli, pour le savant Agostino Breuzone, auteur du livre *Della vita solitaria*. Si la solitude peut être agréable, n'est-ce point en effet lorsqu'on peut en jouir à demi couché sous la galerie de ce palais, à la vue de ce ciel, de cette eau, de cette nature que ne surpasse en beauté aucun des paysages les plus renommés de la Grèce ou de la Sicile?

Presque en face, sur la rive gauche, se dressent les beaux rochers de Rocca di Manerba (Minerba). Là s'éleva jadis un temple de Minerve, parthénon du Benaco, puis au moyen âge une forteresse bâtie par les Scaliger. Ces rochers abrupts, coupés à pic, entassés comme en tumulte, n'ont cependant rien qui assombrisse la pensée : leurs éclats, qui réfléchissent les rayons du soleil comme des miroirs ardents, nuancent des teintes les plus riches la surface des eaux, et les bosquets d'oliviers qui tapissent leurs anfractuosités donnent des repos délicieux au regard : la nature dans cet admirable climat est, comme l'art grec, charmante et belle même dans ses scènes les plus sévères.

Prés de la Rocca est un petit archipel de six îles : la plus éloignée, l'île des Frères-Mineurs, s'avance comme la sentinelle d'un golfe. Qui pourrait retenir un cri d'admiration en regardant au fond de ce petit golfe? une charmante ville en décore l'extrême rivage; des jardins dorés, étoilés d'oranges, de citrons et de fleurs, en festonnent les bords; des barques en forme de berceaux glissent sur son cristal si pur et si tranquille qu'elles semblent suspendues dans l'air. Cette ville, qui, de loin, semble vous sourire et vous appeler, c'est Salo, dont le nom s'étend à une longue étendue de la côte (la rivière de Salo) : sa population, de 5 000 âmes, est l'une des plus heureuses de l'Italie; le sol lui prodigue les fruits les plus savoureux; le lac, les poissons les plus délicats; l'air, embaumé de vapeurs salubres, entretient la sérénité dans les âmes, la force dans les corps, et l'on dit que presque toujours la vie se prolonge doucement jusqu'à ses dernières limites naturelles dans ce lieu ravissant, qu'un poëte a appelé sans exagération « un coin du paradis échappé par miracle à la dévastation des siècles. » Et il ajoute :

> Ti saluto, o *Riviera* avventurata,
> Paradiso del lago e di natura,
> Poteva il ciel per farti bella e ornata,
> Della tanta che n'ebbe, aver più cura?...
> Un assiduo t'invia sguardo d'amore.
> (Belloni, *il Lago di Garda*.)

Au-dessus du golfe de Salo, le fleuve se resserre; il n'a plus que deux lieues de large. Les premiers bourgs qui succèdent sont Maderno, situé au pied du mont Gu (Aguzzo), riche en antiquités romaines; et Toscolano (Tusculum), qui était le centre commercial du lac dans l'antiquité : on y adorait Jupiter sous la figure d'un bélier. Entre ces deux bourgades, on a trouvé des colonnes antiques et des cippes qui ont fait supposer à quelques savants qu'en ce lieu s'élevait jadis la ville capitale du lac, dont le nom aurait été Benaco et qui aurait été détruite par un tremblement de terre, l'an 243 de l'ère chrétienne (¹). Encore quelques instants, et on arrive devant la ville de Gargagno, l'une des plus renommées du lac. C'est là surtout que le voyageur voit se dérouler ces belles terrasses d'orangers et de citronniers, disposées en étages sur les flancs des collines, et dont les piliers blancs, destinés à soutenir de larges traverses, font de loin l'illusion de longs portiques de marbre.

Près de Gargagno, le lac a une profondeur d'environ 300 mètres. Cependant si l'on se penche pour regarder ses eaux, il semble que l'on en sonde aisément toute la profondeur : on y voit passer et se jouer bien loin au-dessous de soi des variétés nombreuses de poissons aux écailles diaprées d'or, d'argent, de violet, de rose et d'azur (²). Les pêcheurs de Gargagno vendent chaque année, dit-on, pour 19 000 ducats de carpes seulement.

Si l'on se tourne vers la rive droite, on est saisi de l'un des contrastes les plus sublimes de ces extrémités des Alpes, où se rencontrent et se fondent comme dans un mutuel embrassement les deux natures du Nord et du Midi. On voit une montagne gigantesque créneler l'horizon de ses pointes ardues sur une étendue de 35 kilomètres : c'est le mont Baldo, qui sépare le lac de la vallée de l'Adige : ici ses flancs sont nus et déchirés; là, des forêts encadrent les vertes prairies couvertes de troupeaux; plus loin, une cascade argentée trace un sentier brillant et irrégulier à travers les ressauts du versant; de blanches maisons sont groupées à des hauteurs immenses, où il semble que le pied humain ne saurait atteindre, mais où parfois l'on voit tout à coup un chevrier ou un voyageur paraître, comme un être humain en miniature, sur la cima di Novesa, ou delle Finestre, ou sur l'Altissimo di Nago, haut de 2 137 mètres (³).

Cependant le bateau avance et la largeur du lac diminue encore; bientôt elle n'est plus que d'une lieue. L'admiration est presque fatiguée de la variété et de la magnificence des sites qui se sont succédé : à peine les yeux ont-ils encore la force de se plaire à voir Tremosine, qui couronne élégamment un roc surplombant le lac, et d'où se hâtent de descendre par un escalier à pic quelques belles villageoises, pour atteindre au passage le bateau à vapeur et se rendre à Riva. Et, en effet, nous glissons devant Limone, et Riva di Trento n'est plus qu'à peu de distance.

> Città gagliarda,
> Città cortese,
> Perla del Garda,

(¹) Sur les marbres antiques trouvés au Sermione, à Garda, à Desenzano, à Salo et à Riva, lisez *le Memorie bresciane*, par Ottavio Rossi, Grutero, Panvinio, Giulio dal Pozzo, Saraina, Maffei, Bevilaqua Lasize, Tartarotti, Ortis Manara.

(²) Sur les poissons du lac de Garda, on a quelques pages de G.-B. da Persico, dans son livre intitulé : *Verona e la sua provincia nuovamente descritta* (1838), et une description manuscrite de Leonardo Gamba de Sermione.

(³) Voy. sur le monte Baldo les observations de Mgr Serafino Volta, insérées dans les Actes de l'Académie de Sienne; le *Viaggio al lago di Garda e al monte Baldo* de Ciro Pollini; l'*Iter ad Baldum* de Calceolari; Pontedera, Séguier, etc.

Figlia dell' Italo
Nostro paese;
D'olive e grappoli
Ricca e di fior (¹).

La voici qui attire à l'extrémité septentrionale du lac toute l'attention, comme le fond d'une décoration où toutes les beautés des sites que l'on a déjà vus semblent rapprochées comme pour résumer les impressions de la journée entière; au pied de montagnes qui réfléchissent les jets de pourpre du soleil couchant, elle aligne ses blanches maisons, ses tours, ses remparts sur le rivage, et ouvre son port aux voyageurs comme un ami sa porte à un ami qu'il attend. Déjà les habitants accourent, et, avec l'animation italienne des gestes et de la voix, s'empressent au-devant du bateau; tant de mouvement, tant de vie, feraient croire volontiers, ou bien que l'on est exposé à un naufrage au port, ou que l'on tombe au milieu d'une fête.

Turba gioconda
Qu'urta e ricresce
Lungo i tuoi portici
Sulla tua sponda.

Le touriste curieux d'archéologie se hâte de visiter la place entourée de portiques, œuvre des Scaliger, la tour Aponale, l'église paroissiale, l'oratoire de Santa-Croce, ornés de bons tableaux; la citadelle, le château ou *Bastione*, bâti sur une colline et à quelques pas de la porte qui conduit à Arco; la *chiesa dell 'Inviolata*, où l'on conserve de bonnes œuvres du vieux Palma. Mais de plus vives jouissances sont réservées au savant, au simple ami de la nature, qui visite les campagnes environnantes, couvertes de cultures variées et de beaux arbres, ou qui explore le mont Brione et ses rares coquillages. Cependant l'ombre et le silence descendent peu à peu des montagnes sur ce vaste bassin d'azur.

Queste serene
Sponde, quest' ampio
Bacino azzuro.

Les doux murmures du jour s'apaisent, des lueurs phosphorescentes naissent et meurent tour à tour sous la brise du soir qui balance légèrement les vagues; les rayons de la lune tracent sur le lac de longs sentiers d'argent, que l'on voit se dérouler et se mouvoir au loin vers le sud. Des



Vue de Riva, à l'extrémité septentrionale du lac de Garda. — Dessin de Grandsire.

fenêtres de l'hôtel dont l'eau scintillante baigne la muraille, le voyageur admire quelques instants ce spectacle nouveau. Les splendeurs nocturnes du lac, plus encore que les pompes éclatantes du jour, l'étonnent, l'émeuvent, et élèvent son âme vers l'infini. A regret il cède à la fatigue des sens, et se détourne lentement pour s'abandonner au sommeil : peut-être y retrouvera-t-il l'image éblouissante de cette journée féerique, rêve doré qu'il emportera dans sa patrie, et qui plus d'une fois viendra l'élever sur ses ailes au-dessus des aridités ordinaires de la vie.

(¹) « Vaillante et aimable cité, la perle du lac, fille de l'Italie notre patrie bien-aimée, ornée d'oliviers, de vignes et de fleurs. » Ces vers font le début d'un petit poëme de Prati, intitulé *Riva e Garda*. Les beautés du lac ont été chantées aussi par Giodoco, moine de San-Zeno; Spolverini; Arici et Bucellini, de Brescia; Betteloni, de Vérone; et Pompeati, de Trente.

En prose, la plus belle description du lac est celle de Jacopo Bonfadio dans sa lettre à Plinio Tomacello. Le meilleur guide pour le voyage sur le lac est le *Viaggio da Desenzano a Trento*, par Ignazio Puecher-Passavalli (1844). On lira encore avec intérêt le *Viaggio al lago di Garda* de Ciro Pollini, et la *Descrizione del lago di Garda*, par Mgr Serafino Volta.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7

GÉRARD DOV.

Voy. la Table des vingt premières années.



Galerie de Dresde. — Gérard Dov peint par lui-même. — Dessin de Chevignard.

La plupart des peintres célèbres ont pris plaisir à faire leur portrait, et en transmettant ainsi leur image à la postérité, ils nous ont révélé leur caractère mieux peut-être que s'ils eussent écrit des « mémoires » de leur vie. Nous sommes en effet encore plus exposés à nous faire illusion lorsque nous cherchons à nous étudier en nous-même que lorsque nous nous regardons simplement dans un miroir. Raphaël, en reflétant sur la toile sa figure et son attitude, nous peint bien toute sa noblesse d'expression; Poussin, son génie puissant; Rubens, son allure noble et fière; Rembrandt, sa science fougueuse; et Gérard Dov, son élégante et scrupuleuse délicatesse. Regardez le portrait conservé à la galerie de Dresde: à cette attitude, à cette application, à cette physionomie fine, à cet œil vif et scrutateur, on reconnaît un homme qui ne quitte son œuvre qu'après l'avoir gardée longtemps dans son atelier, qu'après l'avoir examinée la loupe en main pour s'assurer s'il n'y a pas omis quelque détail et s'il l'a portée au plus haut degré de perfection qu'il lui soit donné d'atteindre.

Le Musée du Louvre possède un autre portrait de Gérard Dov : « Il est placé, dit M. Villot, dans l'embrasure d'une fenêtre, vu presque de face, coiffé d'une toque, vêtu d'une robe fourrée; son bras droit repose sur le bord de la fenêtre, et sa main droite retombe en dehors; dans le fond de l'appartement, qui est voûté, on voit un chevalet. »

M. Viardot parle en ces termes des œuvres de Gérard Dov qui sont à Dresde (¹) : « ..... Gérard Dov, auquel appartient par tous les droits le premier rang (parmi les élèves de Rembrandt), n'a pas moins de seize cadres, quelques-uns sous verre, tous précieux, tous dignes d'une visite attentive. Le titre en est souvent impossible à trouver, la description en serait trop longue à faire; je me bornerai donc à la mention rapide des plus excellents, des plus prodigieux. D'abord son portrait, répété deux fois, comme pour montrer ses deux occupations les plus familières : dans l'un, Gérard Dov joue du violon; dans l'autre, il dessine sur son cahier (c'est de ce second portrait que nous donnons la gravure); puis *le Maître d'écriture* taillant une plume qu'il regarde par dessous ses lunettes; *l'Arracheur de dents*, tenant d'une main sa victime, et montrant de l'autre le glorieux trophée de son habileté; une *Vieille femme* dévidant du fil à la lueur de sa lampe; une *Jeune fille* endormie à côté de son rouet, et qu'un jeune homme éveille, en approchant une chandelle de ses yeux; un *Ermite* en prières; une *Jeune fille* dans une cave, à genoux devant un tonneau, écoutant, le verre à la main, les avis d'un jeune homme qui lui recommande la sobriété; enfin une *Jeune fille* se penchant avec sa lumière hors d'une fenêtre entr'ouverte, et cueillant du raisin. Pour la grâce, l'harmonie, l'attrait, le fini merveilleux, jamais Gérard Dov n'a surpassé ce dernier tableau, l'un des plus ravissants bijoux de son écrin. »

Outre les trois portraits de Gérard Dov, peints par lui-même, et que nous venons d'indiquer, il en existe encore un autre dans la collection des *Offices*, à Florence. Ce dernier est bien d'accord avec celui que nous reproduisons et avec celui du Musée du Louvre; mais Gérard Dov y est plus âgé que sur notre gravure et plus jeune que sur la toile du Louvre; il s'est représenté, dans le portrait de Florence, appuyé sur une balustrade, la main droite posée sur une tête de mort, et faisant un geste de la gauche.

La biographie de Gérard Dov est bien connue; à celle que nous avons donnée dans notre tome VII (1839, p. 313), nous avons seulement à faire deux corrections que l'on doit à des travaux récents : « La plupart des biographes, dit M. Villot, ont écrit Dow ou Douw, mais c'est à tort, car cet artiste signait presque toujours G. Dov, comme on peut le voir sur les tableaux du Louvre, et quelquefois G. Dou. Les écrivains ont tous également commis une erreur en fixant la naissance de G. Dov au 7 avril 1613; car la signature authentique apposée sur le tableau de *la Femme hydropique*, son chef-d'œuvre, et ainsi conçue : *1663. G. Dov out 65 jaer* (1663. G. Dov, âgé de 65 ans), fait remonter forcément sa naissance à 1598. »

SOUVENIRS DE VALENTIN (²).

Je suis arrivé à l'âge où les souvenirs des jeunes années ont plus de charmes pour nous que tous les plaisirs, et je voudrais retracer quelques scènes de ma vie passée. Ce travail me sourit; il me semble que je vais recommencer ma jeunesse.

Dans le beau pays de ma naissance, nous avions les vues du matin et les vues du soir. Le matin, le soleil, en se levant derrière les Alpes, projetait ses rayons sur de vastes campagnes qui se terminaient par des collines lointaines. Quand je contemplais cette belle contrée, où tout semblait s'éveiller pour le bonheur, je me disais : « J'irai parcourir ces villages, ces forêts, ces coteaux et ces plaines; je marcherai devant moi tant que je trouverai de l'espace; je saurai où finit le monde... » Je formais cent projets dont je n'ai pas accompli la plus faible partie : voilà comme la vie se présente à quatorze ans.

Mais nous avions aussi les vues du soir. Le soleil, à son déclin, illuminait des rivages, des vallons, des montagnes, quelques bois, quelques hameaux : brillant et doux spectacle qui provoquait au recueillement. Peu à peu l'ombre succédait à la lumière; je sentais, comme la nature, la fatigue du jour; le besoin du repos m'invitait au sommeil; mais, avant de m'y abandonner, j'adressais un adieu à ce paysage bien connu.

C'est ce que je veux faire aujourd'hui : avant d'entrer dans l'éternel repos, je veux passer en revue mes plus anciens souvenirs.

En goûtant ce plaisir, peut-être aurai-je le bonheur d'intéresser quelques âmes; elles trouveront peut-être que je fais souvent leur histoire en racontant la mienne, et qu'en retraçant avec sincérité ce que j'éprouvai dans telle ou telle circonstance, j'ai parlé pour elles autant que pour moi. De bons parents, une enfance obscure et paisible, sont heureusement des biens assez communs. Des jeux tels que furent souvent les vôtres, quelques incidents, presque toujours futiles, auxquels l'heureuse disposition d'esprit particulière aux enfants me faisait trouver un intérêt extraordinaire : voilà ce que je rencontrerai sur mon chemin, et c'est ce qui me fait espérer un accueil favorable.

Je regarde pourtant comme un précieux privilége le bonheur que j'ai eu de passer à la campagne mes premières années, et j'entrevois dans cette heureuse circonstance l'espèce d'intérêt que pourront présenter mes souvenirs aux personnes qui n'ont pas eu le même avantage, et qui le regrettent. Nous ne voulons pas médire des villes; elles sont, dans les vues de la Providence, le moyen d'accomplir les plus grandes choses peut-être qu'elle attendait de nous; mais, quelle que soit pour les hommes la valeur des villes, elles sont tristes et funestes pour les enfants. Riches ou pauvres, ils sont plus ou moins esclaves dans ces vastes agglomérations d'habitations humaines, et souvent leur culture morale n'y souffre pas moins que leur santé.

Un enfant à la campagne est à la source de tous les plaisirs qui conviennent le mieux à son âge, de toutes les connaissances les plus propres à développer sa raison et son cœur. Je ne me fais pas d'illusion sur le peu que je vaux; mais, si j'ai conservé jusque dans l'âge mûr le goût de la simplicité, si je sais vivre content de peu, si le souffle de l'impiété n'a pas éteint chez moi les croyances religieuses, je le dois en grande partie à l'influence durable de ces premières années, que j'ai passées, dans le sein de la famille, en présence des merveilles de la création.

On donnait le nom de village aux cinquante ou soixante maisons éparses au nombre desquelles se trouvait la nôtre; mais ces habitations foraines étaient dispersées sur le penchant d'une vaste colline, et notre maison se trouvait même une des plus écartées. Toutes les terres qui l'environnaient à quelques centaines de pas étaient à nous; elles se composaient de prés, de champs, de vignes et de bois. De belles eaux avec de riches ombrages, une exposition ravissante,

(¹) *Les Musées d'Allemagne et de Russie*, par Louis Viardot; Paris, 1844, p. 300.

(²) Souvenirs vrais d'un de nos collaborateurs, que plus d'un de nos lecteurs ne tardera pas à reconnaître.

faisaient de cette exploitation rurale une véritable campagne de plaisance.

Je ne vis jamais par la suite une de ces villas somptueuses, tristement emprisonnées dans de hautes murailles, avec leurs allées droites et sablées, leurs pièces d'eaux dormantes, leurs boulingrins soigneusement roulés, sans me rappeler avec regret les champs paternels, où l'agriculture embellissait le paysage, où quelques haies irrégulières et librement échappées marquaient à peine les limites des propriétés, où la nature enfin se montrait indépendante et naïve au milieu des travaux de l'homme, et partageait du moins avec lui l'empire des champs.

PREMIERS SOUVENIRS.

Il est à regretter que le plus souvent nous nous avisions trop tard de chercher dans notre mémoire nos plus anciens souvenirs pour les fixer d'une manière durable. L'enfance n'est occupée que du présent; la jeunesse regarde l'avenir: quand nous tournons les yeux avec mélancolie vers les jours écoulés, le temps en a presque effacé la trace, et nous perdons ainsi de précieuses jouissances pour la plus longue part de notre vie; car le moment vient vite où nous préférons nos souvenirs à nos espérances.

Il serait d'ailleurs intéressant de noter les faits et les choses qui fixèrent d'abord notre attention et laissèrent dans notre âme une empreinte. Nous pourrions ainsi expliquer bien des vocations dont nous n'avons pas le secret; le souvenir s'est effacé, mais l'influence est restée.

Il me semble que j'ai tardé moins qu'un autre à rechercher ces premiers vestiges de mon expérience, ces naissantes lueurs de ma vie intellectuelle, et, plus tard, j'ai fixé approximativement la date de ces souvenirs lointains. Je n'avais pas deux ans, par exemple, lorsqu'un grand escogriffe du voisinage se montra chez nous dans un costume bien fait pour effrayer un enfant. C'était un sapeur allant à la revue; apparition unique dans notre maison. Je ne sais ce que cet homme y venait faire.

Je fus saisi d'effroi; on essaya de me faire admirer la hache polie et luisante, le beau plumet rouge; le sapeur ôta son bonnet à poil, comme Hector son casque devant le petit Astyanax : tout cela fut inutile; je voyais toujours cette barbe noire, et depuis je ne cessai plus, dit-on, d'en parler avec horreur.

Un an plus tard, j'amusai bien mes parents lorsque, voyant un bouc pour la première fois, je m'écriai, en fuyant à toutes jambes : « Sapeur! sapeur! »

Voilà, je pense, comment il s'est fait que les visages barbus m'ont toujours causé une invincible répugnance, et voilà pourquoi, depuis dix-neuf ans à cinquante, je n'ai pas manqué un seul jour, à moins de nécessité absolue, de me faire la barbe, sans tolérer la moindre moustache ni même quelques brins de favoris.

J'avais à peine deux ans quand je perdis mon aïeul paternel; il mourut de mort subite, et, jusqu'à la fin, tout vieux qu'il était, il montait encore sur les arbres. Un jour (c'était, m'a-t-on dit, la veille de sa mort), je le vois sur un cerisier. Il y était monté, je suppose, à l'aide d'une échelle; mais l'échelle n'est plus dans mes souvenirs; je ne vois plus que mon aïeul, homme de grande taille, aux cheveux rares et flottants, debout sur un rameau qui me semblait toucher le ciel; il tient d'une main une branche, et de l'autre il cueille des cerises, qu'il jette à poignées dans ma robe, que j'étale devant lui. Je vois ce grand corps penché vers moi, cette figure pâle et ridée, ce regard, ce sourire; et sans doute je devrais me rappeler quelques paroles que le bon vieillard m'adressait; mais les paroles se sont envolées; l'image vénérable me reste seule, et je ne la vois qu'à cet unique moment, là-haut sur le cerisier.

Les cerisiers sont d'une beauté remarquable dans mon pays; mais les poiriers et les pommiers sont plus beaux encore; cependant le cerisier eut toujours pour moi un attrait particulier, et ce n'est pas au moment de la floraison qu'il me charme le plus; c'est lorsque ses fruits rougissants brillent parmi son feuillage lustré. Alors, si j'aperçois sur les branches quelque vieux campagnard, et, dessous, des enfants levant la tête et tendant les mains vers le vieillard, je retourne à l'aurore de ma vie; je retrouve mon aïeul cueillant, pour la dernière fois, des fruits de son verger, et les jetant à son petit-fils.

Je dis un jour à ma mère : « Où donc ai-je vu autrefois une petite rivière limpide, coulant sur la lisière d'un bois, le long d'une prairie? On suit un sentier qui côtoie la rivière, et l'on arrive à un pont formé d'une seule pièce, d'un rocher; un arbre, courbé d'un bord jusqu'à l'autre, forme la barrière. Je suis assis près du pont, et je vois dans l'eau de petits poissons groupés ensemble, allant et venant sans cesse, comme s'ils étaient enchantés, ou comme une nuée de moucherons flottant au sommet d'un arbre; je tends les mains pour les saisir; ils s'éloignent, ils reviennent encore. Tu étais là, je suppose, et tu m'empêchas de sauter dans l'eau à la poursuite de ces merveilleux petits êtres? »

Ma mère me nomma cette rivière, et elle ajouta : « Tu n'as pu la voir qu'une fois à la place que tu dis; c'était en 1803; tu avais alors près de trois ans; j'eus beaucoup de peine à te faire quitter le bord, et dès lors, chaque fois que tu voyais une eau courante, tu ne manquais pas de crier : « Poissons, poissons! »

Or, il faut que je l'avoue, pendant toute ma première jeunesse, c'est-à-dire aussi longtemps que j'ai joui de quelque liberté, la pêche fut ma récréation favorite; la pêche à la ligne, s'entend! la seule qui permette les longues rêveries et qui offre aux amateurs ce loisir occupé dont se moquent les profanes, parce qu'ils n'en sauraient comprendre le délicieux attrait.

On avait alors dans nos campagnes un usage dont je n'ai pas vu de traces dans la suite, et tant mieux pour les enfants! C'était dans la belle saison; les jeunes gens se travestissaient d'une façon burlesque, se masquaient et portaient des instruments bruyants de toute sorte : pêles et chaudrons, arrosoirs, dont ils faisaient des cornets, et principalement des cloches de vaches; il y en avait d'énormes, au son lugubre et sourd. Un chef, nommé *le Mousu*, conduisait la bande; il était couvert d'oripeaux, portait un immense bonnet pointu et un long bâton doré avec divers insignes.

Ces masques parcouraient le pays par bandes, et allaient de porte en porte demander du vin et des provisions. Une de ces mascarades se présente un jour chez nous inopinément. Je jouais seul dans la cour : à cette vue, je m'enfuis en poussant des cris d'épouvante.

J'entends encore les grelots, les cloches, les cors, les chaudières, et parmi tout cela d'affreux violons; c'était le plus effroyable charivari.

Il fallut m'emporter bien loin : je ne sais comment cela finit, mais il m'est resté de cette scène une horreur profonde des masques, des parades et de toute musique bruyante, même de celle qu'on admire dans les concerts monstres, et à certains opéras.

Où êtes-vous, petit ange à la blonde chevelure, qui vîntes en ce temps-là, je ne sais d'où, et qui, un jour que le soleil brillait dans le jardin sur les gouttes de rosée, alliez courant le long de la plate-bande aux fraises? Je courais après vous; je cueillais des fraises, que vos lèvres prenaient de ma main. Je vois aussi vos yeux briller; je vois votre sourire plus distinctement que celui de mon aïeul; et même

le son de votre voix est resté dans mon oreille: « Bon, bon, Valentin! » disiez-vous en mangeant mes fraises; car il paraît que vous saviez mon nom, et moi je n'ai jamais su le vôtre; je n'ai jamais pu découvrir votre demeure, ni ce que vous étiez devenue.

On me dit plus tard qu'on voyait assez souvent les bonnes du voisinage promener les enfants dans notre campagne et même dans notre jardin, mais qu'on ne savait absolument rien de cette rencontre, la première qui me laissa dès lors un regret. Les jours suivants je retournai le long de la plate-bande; je cueillais des fraises, et je cherchais des yeux la petite inconnue pour les lui donner.

Il y avait dans notre cour une fontaine : l'eau qui s'échappait du bassin courait en bondissant jusqu'au verger. C'est sur ce fleuve que je fis mes premières expériences nautiques; on ne pouvait me séparer de cette eau, où je faisais flotter des écales de marrons et des coquilles de noix. Un jour, de navigateur je devins meunier. Notre Ferdinand m'avait fabriqué une roue, qu'il soumit à l'action du courant. Quel étonnement, quelle joie, quand je la vis tourner sur son axe! Bien plus, une cheville, adaptée à l'arbre de la roue, fit mouvoir un levier, et j'eus un martinet. J'exposais à son action une plume, une feuille, une fleur, et j'admirais la force de la machine. Nul ne venait plus au logis sans devoir une visite au martinet.

La suite à une autre livraison.

ARCHÉOLOGIE SLAVE.

Cette pierre, d'une substance molle, en forme d'œuf, sculptée grossièrement, est citée par les archéologues polonais sous le nom de pierre de Lublin. Elle représente, suivant toute apparence, un des personnages de l'ancienne mythologie slave. Pendant longtemps elle a été en possession de M. Lucas Golembiowski, demeurant dans le palatinat de Lublin en Pologne; maintenant elle appartient à M. Ignace-Joseph Kraszewski, à Hubin en Ukraine.





Pierre sculptée représentant une ancienne divinité slave. — La première figure est le dessin de la dimension exacte de la pierre, par Boleslas Podczaszynski. La seconde figure présente le développement de la pierre.

COMPENSATIONS PROVIDENTIELLES.

Extrait du Journal de Marguerite Fuller-Ossoli (¹).

LE YUCCA FILAMENTOSA.

19 octobre 1840. — X... est venu : ordinairement je sors quand il entre; son excessive excitation me rend nerveuse, et son amour des détails me fatigue. Mais ce soir j'étais trop lasse pour faire quoi que ce soit, et je ne voulais pas laisser ma mère seule; je suis donc restée sur le sofa, tandis qu'elle causait avec lui. Mon esprit errait souvent, mais de temps à autre il revenait à la conversation, et à mesure que j'écoutais, j'étais frappée d'admiration pour les compensations providentielles. Voilà un homme isolé de sa race plus que personne au monde, d'un caractère ambitieux, sans un objet auquel rattacher de tendres affections, sans amour, sans ami. Je ne crois pas qu'un seul être humain, sa vieille mère exceptée, s'intéresse à lui autant que nous; peu l'estiment aussi haut. La maladie qui, aux yeux des hommes, en a fait un être foudroyé, flétri, l'a repoussé vers la nature, et elle ne lui a pas refusé sa sympathie. J'étais surprise de la finesse de ses observations sur les animaux, ses favoris. Il a élevé son intimité avec eux à un degré de perfection que nous atteignons rarement avec nos semblables. Il n'y a point de malentendu entre lui, ses chiens et ses oiseaux; et quelle délicatesse de perceptions n'y a-t-il pas gagnée!

Et les fleurs donc! j'avais plaisir à l'entendre; il dépei-

(¹) Voy. les Tables du volume précédent.

gnait toutes leurs gracieuses allures en amant, non en botaniste. Son entrevue avec le magnolia du lac Pontchartrain était des plus romantiques, et ce qu'il a dit du yucca m'a semblé si joli que je veux l'écrire : « J'avais, disait-il, conservé pendant six ou sept ans deux *Yucca filamentosa*, sans qu'ils eussent jamais fleuri. Je ne connaissais pas les fleurs de cette plante, et n'avais nulle idée des sensations qu'elles éveillent. Au mois de juin dernier, je découvris un bouton sur celle qui était le mieux exposée. Une ou deux semaines après, la seconde, plus à l'ombre, se mit aussi à boutonner. Je pensai que je pourrais les étudier et suivre leur floraison l'une après l'autre; mais non ! celle qui était la plus favorisée attendit sa compagne, et toutes deux s'épanouirent ensemble, juste à l'époque de la pleine



Yucca filamentosa. — Yucca aloifolia. — Yucca gloriosa. — Dessin d'après nature par Freeman.

lune. Cette coïncidence me frappa d'abord comme bizarre; mais dès que je vis la fleur au clair de lune, je compris. Cette plante est créée pour la lune, comme l'héliotrope pour le soleil. Elle se refuse à toute autre influence, et ne déploie sa beauté à nulle autre lumière. La première nuit que je la vis en fleur, je ressentis une joie particulière, je puis même dire un ravissement. Une foule de fleurs blanches sont beaucoup plus belles au grand jour. Le lis, par exemple, avec ses pétales épais et fermes, d'un blanc mat, a besoin de la grande lumière pour se manifester dans tout son éclat; mais les pétales transparents du yucca, d'un blanc verdâtre, qui le jour paraissent ternes, se fon-

dent sous le regard de la lune en un argent lumineux. Et non-seulement la plante ne revêt pas de jour sa véritable teinte, mais la fleur qui, comme toutes les fleurs en cloche, ne peut se refermer tout à fait une fois qu'elle s'est ouverte, se contracte, se resserre à midi, penche ses petits fleurons, et sa haute tige ne semble se dresser que pour trahir une mesquine insignifiance. Les feuilles aussi, qui, de nuit, s'élancent d'un seul jet, et s'écartent, comme le palmier, en éventail pour faire place à la tige, paraissent de jour languissantes et incomplètes. Les bords en sont déchirés, inégaux, comme si la nature, impatiente de passer à une tâche plus agréable, n'y eût pas mis la dernière main. Le jour qui suivit la nuit où j'avais trouvé mes yuccas si beaux, je ne pouvais concevoir ma méprise. Mais le second soir, je retournai au jardin. Là, sous le plus suave clair de lune, s'épanouissaient mes chères fleurs plus éclatantes que jamais. La tige perçait l'air comme une flèche, toutes les clochettes se groupaient autour d'elle dans l'ordre le plus gracieux, avec des pétales plus transparents que le cristal, et d'une lumière plus douce que le diamant; les contours en étaient nettement dessinés; on les eût cru modelés par les rayons mêmes de la lune. Les feuilles, qui, de jour, m'avaient paru déchiquetées, semblaient maintenant bordées de la plus fine frange des fils de la Vierge, et la plante pouvait revendiquer avec orgueil son épithète distinctive de *filamentosa*. Je la contemplai jusqu'à ce que mon émotion devint si forte que j'aspirais à la faire partager. Une pensée me vint alors à l'esprit, c'est que cette fleur de la lune était le plus parfait symbole de la beauté, de la pureté féminine.

» J'ai eu depuis de fréquentes occasions d'étudier le yucca, et de vérifier par l'observation ce qui m'avait été si poétiquement révélé : c'est que cette plante ne fleurit qu'à l'époque de la pleine lune, et qu'il lui plaît cacher ses charmes à l'œil brillant du jour pour ne les révéler qu'à l'œil divin des nuits. »

Nous ajouterons à cette poétique description quelques détails positifs sur les différentes espèces de yucca, si recherchées aujourd'hui des amateurs d'horticulture, et qui rappellent dans les jardins la riche végétation des palmiers. Cette plante est originaire d'Amérique. Le *Yucca aloifolia* s'emploie à la Jamaïque comme clôture; il multiplie rapidement et forme d'excellentes haies. Ses feuilles renferment une substance spéciale tout organisée, analogue au papier, prenant toutes sortes de couleurs avec facilité, sur laquelle on peut peindre comme sur du papier Bristol ou sur de la porcelaine, et pouvant affecter toute espèce de directions sans se briser, ni les perdre par l'humidité. Cette substance est très-propre à faire des fleurs artificielles, de légers ornements de toilette, des corbeilles, des paniers, des vases, et même des chapeaux.

Le *Yucca gloriosa* possède les mêmes propriétés. Pour obtenir cette espèce de papier, il n'est besoin d'aucune préparation. On coupe la feuille le long de sa nervure du milieu, puis on sépare avec les doigts la pellicule qui se trouve à la surface.

Les objets préparés avec cette matière papyracée sont légers, élégants et durables.

Il est à désirer que la culture du yucca se propage en France. Cette plante s'acclimate aisément. Un magnifique *Yucca filamentosa*, à la tige vigoureuse, couvert de fleurs d'un blanc verdâtre, ornait cet été le beau parc de M. Pescatori, à la Celle Saint-Cloud.

Pour multiplier les yuccas, il suffit de jeter une tige de cet arbuste sur un fumier ou sur des tas de terreau, de l'y enfouir légèrement, puis d'attendre. Cette tige se couvre de rejetons que l'on détache de l'écorce et que l'on plante. On obtient ainsi sans peine et sans frais ce que de longs travaux de jardinage n'avaient pu toujours accomplir.

LES TACHES DU SOLEIL.

Tout a ses taches dans ce monde, même le soleil. Seulement la face de ce roi du ciel est tellement éblouissante, qu'à moins que nous n'y regardions avec attention, elle ne nous semble que pure lumière. On ne peut donc pas, ainsi que pour la lune, distinguer à l'œil nu les particularités que présente l'astre, et d'autant moins que les macules dont il est parsemé sont incomparablement moins nombreuses et moins grandes que celles qui caractérisent le disque lunaire. Mais à l'aide d'un télescope ordinaire muni d'un verre coloré, on les découvre sans peine, à moins qu'elles ne soient de très-petites dimensions; et souvent même elles sont tellement apparentes qu'en faisant tomber l'image du soleil sur une feuille de papier, à travers un trou percé dans un volet, on réussit fort bien à les apercevoir.

Ces taches ne sont pas indifféremment distribuées, comme celles de la lune, dans toute l'étendue du disque. Elles sont toujours comprises dans deux zones spéciales qui, sur la sphère du soleil, représentent à peu près l'équivalent de nos deux zones tropicales. Comme le soleil tourne sur son axe, ainsi que les astronomes l'ont justement reconnu à l'aide de ces taches, on les voit paraître sur l'un des bords de la zone, avancer lentement vers le centre, le dépasser, puis, après un laps de temps d'environ douze jours et demi, disparaître par le bord opposé à celui où elles s'étaient d'abord montrées.

La figure ci-jointe représente une disposition du disque solaire qui a mérité de se graver dans les annales de la science, en raison de la multitude et de l'importance des taches qui s'y observent. C'est l'état dans lequel s'offrit

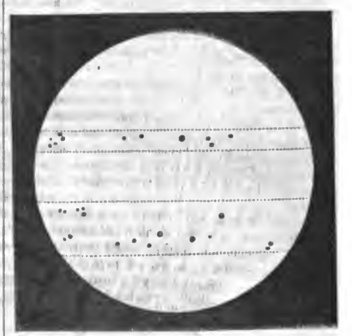


Image du disque solaire et de ses taches dans les premiers jours de 1837.

le soleil au commencement de 1837. On y voyait à la fois jusqu'à vingt-sept taches, quelques-unes d'un diamètre très-sensible, même relativement au diamètre de l'astre, à l'égard duquel, il ne faut pas l'oublier, celui de la terre est à peu près dans la même mesure que la taille d'un homme mise en comparaison d'une tour de cathédrale.

Les taches sont liées, en général, par un caractère commun très-digne d'attention. Ce caractère consiste dans leur division en deux parties distinctes : en premier lieu, une région centrale qui est le fond obscur de la tache;

en second lieu, une région périphérique, placée autour de la première, à peu près comme une frange, et qui, sans être aussi lumineuse que le disque du soleil, est cependant moins obscure que la région centrale : c'est la pénombre. Il est très-remarquable que ces deux régions ne se fondent jamais l'une dans l'autre; il n'y a pas un passage graduel de ce qui est tout à fait sombre à ce qui ne l'est qu'à demi; mais on reconnaît distinctement que tel point appartient à l'ombre, et tel autre à la pénombre. On pourrait cependant hésiter si l'on ne faisait pas usage d'un télescope assez puissant, car la ligne de séparation n'est pas une courbe uniforme, mais bien une courbe excessivement dentelée. Les deux régions s'enchevêtrent l'une dans l'autre par une multitude de filaments qui convergent, en général, vers le centre. Aussi les astronomes s'accordent-ils à comparer les taches du soleil à un œil, la pupille représentant la région obscure, et l'iris, qui offre une multitude de radiations obscures qui convergent vers la pupille, représentant la pénombre. Quelquefois, surtout lorsque les taches sont dans leur période d'évanouissement, il arrive que la région obscure s'efface, recouverte par les bords et les radiations de la seconde région qui se rapprochent; mais il est excessivement rare que la région obscure se montre seule, la seconde paraissant former toujours son accompagnement naturel.

La région obscure est, en outre, soumise à une disparition périodique qui s'opère toutes les fois que la tache, dans son mouvement de rotation autour de l'axe du soleil, approche du bord de l'astre. On voit alors la pénombre s'élargir du côté qui marche en avant, se rétrécir de l'autre, et la région obscure s'enfoncer par conséquent, en quelque sorte, sous la surface brillante du soleil. Ce phénomène est constant, et se produit toujours d'une manière régulière. C'est en l'étudiant avec soin que les astronomes sont parvenus à déduire des taches du soleil le haut enseignement qu'elles présentent. Il prouve, en effet, que les taches ne sont autre chose que des trous ou des déchirements qui se produisent dans l'enveloppe lumineuse de cet astre. La région obscure est le corps même du soleil; la région semi-obscure est l'atmosphère qui l'entoure; et enfin la surface lumineuse est une couche de nuages incandescents qui existe à la limite supérieure de cette atmosphère. Quand ces nuages, par une cause quelconque, viennent à se déchirer, l'œil perce à travers leurs interstices et pénètre jusqu'au globe solide. De là les variations qui s'observent dans ces espèces de cratères, suivant que nous les voyons d'aplomb ou obliquement. Ces variations sont tout simplement les mêmes que celles d'un vase conique, d'une tasse, par exemple, que nous ferions passer de droite à gauche sous nos yeux : d'abord nous ne verrions ni le fond ni les flancs intérieurs tournés de notre côté; puis ce fond, dont nous faisons l'analogue de la région obscure, se découvrirait graduellement; de telle sorte que la coupe, amenée en face de nous, nous montrerait ce fond placé au centre et entouré d'une zone périphérique formée par les flancs de la coupe; et enfin, le mouvement de transport se continuant à notre gauche, les mêmes phénomènes, comme à la surface du soleil, se reproduiraient en sens inverse.

A contempler sans réflexion les taches du soleil dans un télescope, on pourrait croire qu'elles sont réellement obscures, car elles paraissent noires; et ainsi l'on en viendrait à penser que cet astre, qui verse à tous les autres la lumière, en est lui-même dépourvu, répandant toute sa richesse au dehors et se dépouillant lui-même. Mais la science n'autorise nullement une telle conclusion. Les lumières les plus vives que la chimie sache produire, la lumière électrique elle-même, lorsqu'on la met en regard de la lumière du soleil, fait tache comme le ferait un corps obscur. Ainsi, lors même que le noyau du soleil serait, en réalité, aussi brillant que nos plus belles flammes, il n'offrirait pas moins à nos yeux le phénomène des taches tel que nous venons de le décrire, toutes les fois qu'une déchirure viendrait à se produire dans l'enveloppe incomparablement plus lumineuse qui le recouvre. L'obscurité des taches n'est que relative; elle n'a rien d'absolu, et résulte non de l'absence de la lumière sur le corps de l'astre, mais de son intensité excessive à la périphérie.

Les dimensions réelles des taches, même de celles qui ne font pour ainsi dire à la surface du soleil que l'effet d'un point noir, sont géographiquement énormes. Il suffit pour en juger d'avoir présent à l'esprit que le soleil est tellement éloigné de nous qu'un objet situé à sa surface, et qui ne sous-tend d'ici-bas qu'un angle d'une seconde, possède une étendue linéaire de 180 lieues. Ainsi l'une des taches dont les figures ont été publiées par M. Pastorff, dans ses belles observations de 1828 (la plus considérable du groupe représenté fig. 1), atteignit dans sa plus grande étendue 18 800 lieues de longueur sur 11 500 de largeur. Le diamètre de la portion obscure était de 7 380 lieues; si bien que le globe de la terre aurait pu passer fort à l'aise à travers cette énorme ouverture, en laissant encore un intervalle de plus de 2 000 lieues entre lui et les bords de l'entonnoir. La superficie de cette tache, qui n'a rien d'extraordinaire dans les annales du soleil, était donc d'environ cinq fois la superficie totale de la terre; et en y joignant les autres taches qui s'étaient formées en même temps sur le disque, et dont les principales sont représentées figures 2, 3, 4, la somme de ces ouvertures s'élevait à douze fois la superficie totale de notre planète, ou, plus exactement, à 424 millions de lieues carrées. Toutes ces taches, peu après le 24 mai, commencèrent à varier considérablement de jour en jour; et le 13 juin, ayant achevé de disparaître, il s'en forma de nouvelles qui, dans l'espace de huit jours, atteignirent le maximum de leur grandeur, la principale mesurant 12 000 lieues sur 5 700.

On peut estimer, d'après la rapidité de ces variations, la vivacité avec laquelle se meut la matière qui compose l'enveloppe lumineuse du soleil. Ainsi, dans le dernier exemple que nous venons de citer, les bords de la tache principale ayant reculé, tout autour du point central par lequel elle avait commencé, de 6 000 lieues environ dans l'espace de huit jours, on voit que la vitesse était de 750 lieues par jour, ou de 30 lieues à l'heure; et, dans beaucoup de cas, la vitesse observée s'est trouvée encore plus grande.

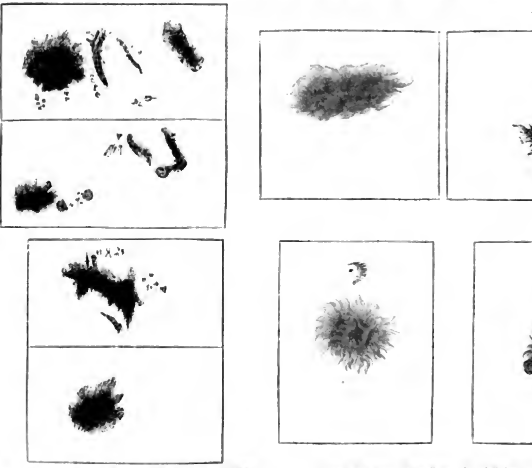
Il résulte de là que les taches du soleil ne se distinguent pas seulement de celles de la lune par leur moins grande abondance et par leurs moins grandes proportions relativement à la totalité du disque; elles s'en distinguent surtout par leur variabilité. Cette variabilité constitue le trait le plus frappant et le plus essentiel du phénomène. Tantôt il n'y a pas une seule tache durant des mois entiers; tantôt il s'en forme continuellement; et toutes les fois qu'il y en a, en les suivant attentivement, on les voit changer de forme et de grandeur, tantôt lentement, tantôt, pour ainsi dire, à vue d'œil. Quelquefois il n'y a que de grandes taches; d'autres fois les zones tropicales sont criblées de petites mouchetures disposées par groupes irréguliers et souvent même amoncelées l'une contre l'autre, au point de se toucher; ou bien encore, on observe simultanément, et dans les rapports les plus divers, de grandes et de petites taches. La durée est également dépourvue de toute loi précise. On voit des taches qui s'évanouissent en moins de vingt-quatre heures; d'autres qui, après un certain intervalle, se décomposent en une série de petites macules, ou, au contraire, se réunissent en une seule; d'autres enfin qui subsistent, en variant à peine, pendant des mois entiers. Mais

une telle fixité est exceptionnelle, et la variabilité est la condition ordinaire.

Des mouvements aussi vifs ne pourraient guère s'expliquer si l'on supposait, comme le faisaient les anciens astronomes, que la surface lumineuse du soleil est formée par une matière en fusion, par une sorte d'océan de laves et de scories. Il faut admettre, comme nous l'avons déjà indiqué, que cette surface lumineuse, qui nous cache le corps solide de l'astre, est une atmosphère en état d'incandescence; autrement dit, qu'à la périphérie de l'astre s'étend une immense couche de flamme. Du reste, des expériences directes, dues à M. Arago, ont permis de reconnaître que cette conjecture est exactement d'accord avec la réalité. On sait que la lumière émise dans des directions obliques relativement à leur surface par les corps lumineux, solides ou liquides, possède certaines propriétés spéciales que les physiciens ont résumées sous le nom de polarisation, tandis que la lumière émise dans les mêmes conditions par les corps gazeux demeure privée de ces propriétés caractéristiques. Or la lumière du soleil, étudiée avec le plus grand soin d'après ces principes, n'a manifesté aucun caractère de polarisation; d'où l'on est par conséquent autorisé à conclure que cette lumière provient d'une masse gazeuse.

A ce point de vue, les taches que les premiers observateurs prenaient pour d'immenses amas de scories flottant à la surface d'un bain liquide et incandescent, ne sont donc plus que de simples trouées dans une couche de nuages lumineux. Le phénomène dont nous sommes journellement témoins quand notre ciel est couvert et qu'il vient à se déchirer çà et là, et à nous laisser apercevoir à travers les interstices le bleu du ciel, nous donne un aperçu de celui qui détermine à la surface du soleil les taches que nous y découvrons. Ces taches sont vraisemblablement le résultat de grandes perturbations qui dérangent sur une étendue considérable, et pour un temps plus ou moins long, l'uniformité de la couche de flamme située dans la région la plus élevée de l'atmosphère; et l'illustre Herschel, se fondant sur ce qu'elles se développent de préférence, comme nous l'avons déjà indiqué, sous les latitudes tropicales, les a assimilées d'une manière assez ingénieuse aux ouragans, qui, sur notre globe, se développent de préférence aussi dans ces mêmes latitudes. Mais si ces déblayements de nuages étaient effectivement causés par des courants de ce genre, il resterait à expliquer comment on n'y constate point, ainsi que dans nos ouragans des tropiques, un mouvement général de translation d'occident en orient, plus rapide que celui qui est simplement dû à la rotation. Leur disposition en entonnoir, assez fréquente, semblerait d'ailleurs se rapporter à des expansions de gaz se produisant de l'intérieur de l'astre vers l'extérieur, bien plutôt qu'à des courants qui devraient, au contraire, être considérés comme agissant, à la manière de nos ouragans, de haut en bas.

Resterait maintenant à déterminer, autrement que par des conjectures, quelle est la cause physique qui entretient l'atmosphère du soleil dans un état d'incandescence si général et si soutenu. Est-ce une combustion? On l'imaginait autrefois : on supposait que le corps du soleil donnait lieu à un dégagement incessant de substance gazeuse qui venait s'épanouir et répandre l'éclat de sa combustion à la limite supérieure de l'atmosphère, en produisant par ses inégalités tous ces renflements de lumière, si variés, qui se découvrent au télescope, et que les astronomes désignent sous les noms de facules et de lucules. Malheureusement, dans cette hypothèse, il était nécessaire de prévoir un temps où, le combustible étant épuisé, le feu cesserait. Mais aujourd'hui que l'électricité nous a livré tant de secrets inconnus à nos pères, nous pouvons chercher avec plus de raison dans cet agent universel les principes de l'histoire du soleil, et conséquemment regarder cette étoile magnifique, qui n'est reine du ciel que par une illusion due à sa proximité, comme un immense foyer électrique placé au centre des planètes qu'il éclaire, échauffe et attire par la triple action d'une même puissance.



Taches observées sur le disque du soleil en mai 1828, par M. Pastorff.

Taches observées sur le disque du soleil dans le courant de 1826, par M. Capocci.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LA MINERVE DE PHIDIAS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS.



Exposition universelle de 1855 ; Beaux-arts. — La Minerve de Phidias, imitée par Simart. — Dessin de Chevignard.

Cette statue de Minerve a été exécutée en or, argent et ivoire par M. Simart, membre de l'Institut, sous la direction de M. le duc de Luynes.

Avant de la décrire, nous croyons utile de rappeler ce que les écrivains de l'antiquité nous apprennent sur la Minerve de Phidias, que l'œuvre de M. le duc de Luynes et de M. Simart reproduit aujourd'hui, dans de moindres dimensions, avec une rare fidélité archéologique.

A l'intérieur du Parthénon ([1]), dans l'*opisthodone*, où le peuple ne pénétrait jamais, se trouvait le trésor public, placé sous la garde de Minerve, dont la statue s'élevait au fond du *pronaos*, partie antérieure du temple, du côté oriental.

Phidias, qui fit dans sa vie sept statues de Minerve différentes, s'était surpassé dans l'exécution de celle-ci. Les auteurs qui en ont parlé expriment tous une même admiration. Mais comme au temps où florissaient en Grèce les beaux-arts et la littérature il n'y avait rien de plus connu que ce chef-d'œuvre, personne ne prit la peine d'en donner une description détaillée.

L'exécution d'une statue destinée à reproduire exactement l'attitude, l'expression de la Minerve de Phidias, devait donc rencontrer de nos jours de sérieuses difficultés : il a fallu toute la science, le goût et la libéralité de M. le duc de Luynes, l'habileté de M. Simart, pour les surmonter.

D'après Pline, la Minerve avait 26 coudées de haut (37 pieds français). La base ne pouvait avoir moins de 8 à 10 pieds, ce qui fait une hauteur totale de 45 pieds. L'élévation du *naos* était d'environ 50 pieds.

Quand il fut question devant le peuple d'élever cette statue colossale, Phidias émit l'avis qu'il fallait exécuter en marbre la tête, les bras et les pieds, et il fit valoir à l'appui de son opinion l'économie qui résulterait de la préférence donnée au marbre sur l'ivoire. Jusque-là le peuple avait paru incertain; mais, craignant dès lors que s'il se décidait pour le marbre, on n'attribuât son choix à un motif d'économie, et pensant que lorsqu'il s'agit de rendre hommage aux dieux on ne doit reculer devant aucun sacrifice, il imposa silence à Phidias et ordonna que la statue fût faite avec l'ivoire. Ce sont bien là les Athéniens, dont Pausanias dit qu'aucun peuple n'a égalé le respect pour les dieux.

Au reste, à cette époque florissait la statuaire chryséléphantine, branche de la sculpture toreutique. Beaucoup de statues étaient faites d'or et d'ivoire, et il est même possible qu'un grand nombre des antiques que nous possédons ne soient que des répétitions en marbre de celles-là. L'emploi de matières différentes, qui peut paraître excessif dans des morceaux de petite dimension, convient parfaitement aux statues colossales; il rompt la monotonie et l'uniformité qui résulteraient d'une grande masse.

Dans la sculpture polychrome, l'or ou le métal était appliqué à toutes les parties qui n'étaient pas de chair ou de nu. La Minerve de Mégare « est dorée, dit Pausanias (ch. XLII), à l'exception des pieds, des mains et du visage, qui sont en ivoire. » Ces extrémités, dans la Minerve de Platée, faite en bois doré, étaient formées de marbre pentélique.

Pausanias et Pline sont les auteurs qui nous ont donné les renseignements les plus précis sur l'œuvre de Phidias; le témoignage du premier a une grande valeur, parce qu'il a presque toujours vu les monuments dont il parle. Par malheur il s'étend fort peu sur ce sujet particulier.

« La statue de la déesse, dit-il, est en ivoire et en or. Sur le milieu de son casque est un sphinx, et des griffons sont sculptés sur les deux côtés. Minerve est debout, avec une tunique qui lui descend jusqu'aux talons. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. Elle tient d'une main une Victoire qui a 4 coudées ou environ de haut, et de l'autre une pique; son bouclier est posé à ses pieds, et près de la pique est un serpent qui représente peut-être Erichtonius. La naissance de Pandore est sculptée sur le piédestal de la statue. » (Pausanias, *Description de la Grèce*, ch. XXIV.) On voit qu'avec cette description pour guide, bien des problèmes restaient encore à résoudre. Il est vrai que Pline, écrivain encyclopédique d'un immense savoir, mais qui, ayant disserté de toutes choses, l'a fait le plus souvent sur la foi d'autrui, nous fournit de précieux détails. Pour montrer que la supériorité de Phidias, vantée ordinairement dans les grandes choses, n'était pas moindre dans les petites, il nous apprend que sur les semelles de la chaussure tyrrhénienne de la Minerve, l'artiste avait représenté le combat des Centaures et des Lapithes; que sur ce piédestal on voyait la naissance de Pandore et la génération de vingt divinités; que le bouclier, de 15 pieds de haut, était orné sur les deux faces de bas-reliefs où l'on apercevait, sur la face concave, des épisodes du combat des dieux et des géants; sur la partie convexe, la guerre des Amazones. (Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, ch. V.) Platon nous a laissé dans un de ses dialogues une description détaillée de ce bouclier. Il dit aussi, dans l'*Hippias*, que l'artiste avait figuré par des pierres précieuses la pupille dans l'œil de la déesse. Quelles étaient ces pierres? L'obscurité du texte force à recourir aux conjectures. M. Quatremère de Quincy ([1]) croit que Platon a voulu désigner la chalcédoine. Mais des yeux de couleur jaune convenaient-ils à la vierge que les Grecs, historiens ou poëtes, désignent toujours par l'épithète de *glaucôpis*, aux yeux bleus, d'un bleu verdâtre? Winckelmann et Barthélemy ont pensé que la pierre dont parle Platon ne pouvait être que l'iris; telle a été également l'opinion du duc de Luynes.

Les écrivains anciens ne s'expliquent pas sur la matière dont les bas-reliefs du bouclier et le serpent étaient faits. Barthélemy a supposé que la tunique était en ivoire. Cette hypothèse est inadmissible et se trouve implicitement contredite par les assertions des historiens. Ils nous apprennent, en effet, que Périclès avait mis dans les draperies qui enveloppaient la figure, comme fonds de ressource, trois millions, et que l'or avait été disposé de manière, fait observer Plutarque, qu'on pût l'enlever pour en vérifier le poids. Cette précaution surtout fut utile à l'artiste. Accusé d'avoir dérobé une partie du métal qui lui avait été confié, il détacha la tunique ainsi que les parties métalliques de la statue, les pesa, et confondit ses ennemis.

Ceux-ci ne se découragèrent pas. Sans force contre Périclès, dont l'influence dominait à Athènes, ils se vengèrent sur son ami, sur le grand homme auquel avait été confiée l'exécution de tant d'œuvres qui ont immortalisé son siècle. On lui reprocha d'avoir voulu partager avec les dieux l'honneur qui leur est rendu, en mettant son image et celle de Périclès sur des objets consacrés. A l'égard de la légitimité de l'accusation, Aristote et Plutarque ne laissent subsister aucun doute. « Phidias, dit Aristote, sculpta son propre portrait au milieu du bouclier de la déesse, et, par un artifice secret, il le mit en tel rapport avec la statue que si quelqu'un eût voulu l'en ôter, tout l'ensemble de la masse se serait dissous et décomposé. » La tête de Phidias était sans doute en même temps celle de l'écrou ou de la vis de l'armature intérieure qui rassemblait toutes les pièces du bouclier. Plutarque confirme ce passage du *Traité du monde*. L'artiste, dit-il dans la *Vie de Periclès*, était fort reconnaissable sous la forme d'un vieillard chauve qui de ses deux mains tenait une grosse pierre levée. On voyait Périclès aux prises avec une Amazone. Son bras étendu et armé du

([1]) Voy., sur ce temple, la Table des vingt premières années.

([1]) *Le Jupiter Olympien*, etc., par Quatremère de Quincy; 1815, in-folio.

javelot voilait une partie de son visage; « mais la précaution même employée pour dissimuler la ressemblance était précisément ce qui la faisait remarquer. » Les lois d'Athènes punissaient sévèrement les délits du genre de celui qu'on imputait à Phidias. L'artiste prévint probablement une condamnation en s'éloignant de l'Attique, et, appelé par les habitants de l'Élide, il exécuta à Olympie cette statue de Jupiter, si fameuse dans l'antiquité.

Tels sont à peu près tous les renseignements qui nous ont été transmis sur la Minerve du Parthénon. Si complets qu'ils paraissent au premier coup d'œil, ils laissent encore quelque embarras sur un certain nombre de points. On peut s'en assurer en comparant à la statue de M. Simart la restauration faite antérieurement par M. Quatremère de Quincy. Ce savant avait conçu le projet que M. le duc de Luynes vient de mettre à exécution. « J'avais résolu, dit-il dans la préface de son grand ouvrage sur la sculpture chryséléphantine, d'exécuter dans une proportion modique et selon les procédés qui furent usités dans de plus grands ouvrages, une statue d'ivoire et de métal. Toutes sortes de contretemps s'étant opposés à ce projet, je pris le parti de suppléer à cette démonstration par des dessins où seraient exposées méthodiquement et avec ordre toutes les opérations de l'art que je voudrais faire revivre. » Entre le dessin de M. Quatremère et la statue de M. de Luynes, on remarque des différences considérables.

Minerve, telle que la représente M. Quatremère de Quincy, aurait tenu de la main droite une lance appuyée sur le sphinx couché à ses pieds. La main gauche, soutenue par le bouclier, porte la Victoire. Le serpent est ramassé à gauche, derrière la déesse. Ce dessin a le défaut d'être un peu arbitraire, de donner une importance capitale à un passage de Pline : *Periti mirantur... sub ipsa cuspide æreum sphingem*, qui n'est confirmé par aucun autre témoignage et qui semble infirmé par le silence des écrivains anciens qui ont parlé de la statue de Phidias.

La Minerve restituée par M. le duc de Luynes et exécutée par M. Simart nous paraît avoir plus de grandeur, d'effet et de vraisemblance historique. Pour l'attitude, l'expression, les détails, on a eu recours aux monuments les plus accrédités. Le beau camée signé Aspasius, qui se trouve au Musée impérial de Vienne, a fourni le modèle de la tête. Toutefois, en présence des assertions positives de Pausanias et d'autres écrivains, on a dû subsituer au Pégase le griffon sur les deux côtés du casque taxiarque, à trois aigrettes. Le caractère de la tête est une inspiration de l'antique, puisée dans l'étude de la pierre d'Aspasius et des beaux tétradrachmes d'Athènes. La main droite de la déesse porte la Victoire ailée, qui de ses deux mains lui offre une couronne, et cette Victoire est copiée sur celle qu'offre le champ des monnaies. Il en est de même du serpent qui se dresse avec une expression terrible à la droite de Minerve, et dont le corps se déroule à ses pieds de manière à l'entourer. Comme dans le camée d'Aspasius, la lance se trouve à gauche; la main repose sur le bouclier. On peut s'en rapporter, du reste, au savoir consciencieux de M. le duc de Luynes autant qu'à son goût parfait : il n'a pas laissé se produire un détail, il n'a rien affirmé, sans y être autorisé par quelque témoignage écrit ou figuré de cette antiquité dans laquelle il semble qu'il a vécu, car personne n'en connaît mieux que lui l'esprit, les idées, les mœurs et les usages.

Quant à l'exécution, elle fait honneur au talent et à la science de M. Simart. L'effet général de la statue n'est pas très-saisissant, peut-être parce que les proportions auxquelles on a dû se réduire ne permettaient point de produire une forte impression; mais on y sent la pureté, la sévérité, le noble caractère que Phidias apportait dans ses images des dieux, et qui faisait dire de lui aux écrivains anciens « qu'il avait ajouté à la puissance de la religion » *(aliquid adjecisse religioni)*, et que par la grandeur de ses ouvrages « il atteignit à la majesté même des dieux. » C'est bien là, en effet, cette divinité incorruptible, la seule que l'imagination des poëtes n'ait jamais souillée d'une faiblesse ou d'une faute. Dans l'ouvrage de Phidias, les anciens admiraient beaucoup, au rapport de Pline, le serpent et la Victoire aux ailes d'or, hauts de près de 6 pieds. Ces accessoires, traités avec infiniment d'art, ne méritent pas de moindres éloges dans la restitution qui en est faite.

Si M. Simart s'est montré digne interprète du maître immortel, dans l'expression générale de son œuvre, on peut dire qu'il l'a suppléé heureusement dans les détails, sur lesquels ne nous ont été transmises que de vagues et incomplètes données. Le sentiment de l'antique anime les compositions qui ornent les deux faces du bouclier, le piédestal et jusqu'à l'épaisseur des sandales de la déesse, où l'artiste, suivant l'exemple de Phidias, a figuré la lutte des Lapithes et des Centaures.

Quelle mêlée terrible que ce combat des Amazones et des Athéniens, sculpté sur la face convexe du bouclier, et dans lequel se retrouvent les têtes de Phidias et de Périclès! Que de grâce, que de poésie dans ce bas-relief de la naissance de Pandore! Ici, pour rester fidèle à l'esprit et aux traditions de l'antiquité, il a fallu ne pas s'asservir à l'interprétation littérale des anciens auteurs. Phidias, à en croire Pline, aurait représenté la naissance de Pandore et de vingt divinités, *viginti dii nascentes*. Le texte ainsi interprété conduisait à une sorte d'absurdité. M. le duc de Luynes a pensé qu'il fallait lui donner une autre explication, et que Phidias avait dû représenter vingt divinités comblant Pandore de leurs dons, au moment de sa naissance. C'est cette scène que M. Simart a rendue d'une manière si heureuse qu'on y retrouve toute la grâce et tout le charme de l'antique.

La statue de Minerve, œuvre de huit années de recherches et de travail, est, avons-nous dit, en argent et en ivoire. Elle a 3 mètres de hauteur.

On a taillé dans deux défenses d'éléphant, de 5 pieds de long, la face et le cou, le bras droit, chacune de ces parties d'un seul morceau; le bras gauche, les pieds de Minerve, la tête de Méduse, placée au milieu de l'égide qui couvre la poitrine de la déesse, et le torse nu de la Victoire.

Cet ivoire, auquel l'artiste a eu le bon goût de ne pas donner un poli trop onctueux, est d'un ton mat qui se rapproche bien plus de la chair que la pierre ou le marbre.

A l'exception de la lance et du bouclier qui sont de bronze doré, toutes les autres parties sont en argent. L'iris figure la prunelle dans l'œil d'ivoire de Minerve; à ce regard dur et profond, vous reconnaissez la déesse, *patuit dea*.

Le casque, le bouclier, la lance, le serpent, ont été fondus. Tous les dessins de la tunique et de l'égide sont faits au repoussé. On a doré la tunique au moyen de la galvanoplastie, en la plaçant dans un bain de 12 000 francs d'or. Les ciselures, exécutées avec le plus grand soin, attestent l'habileté de M. Duponchel, chargé de diriger le travail de l'orfévrerie.

On dit que cette magnifique statue, plus précieuse encore par le talent que par les matières qui ont été employées à son exécution, a coûté à M. de Luynes 250 000 francs. Sa valeur intrinsèque représente à elle seule 100 000 francs.

Depuis les Antonins, aucun ouvrage appartenant à la sculpture chryséléphantine n'avait été exécuté dans ces proportions. Ce monument archéologique, hommage élevé à la mémoire du plus grand sculpteur de la Grèce, est donc le produit d'un art à la fois très-ancien et très-nouveau. L'effet obtenu par l'alliance de l'ivoire avec les métaux est tel qu'il

commencera peut-être une révolution dans la statuaire. Pourquoi ne reviendrait-on pas à la manière polychrome, aux traditions des Polyclète et des Phidias, de ces sculpteurs que les anciens appelaient *toreuticiens*, tant était grande leur habitude d'employer les métaux pour unir les couleurs? Pourquoi l'art qui de nos jours est allé se retremper à Phidias, comme la poésie aux sources homériques, l'art qui reconnaît dans les sculptures du Parthénon la parfaite expression du beau, en s'inspirant de ce grand style, en s'efforçant d'atteindre à cette beauté incomparable, n'emprunterait-il pas aux maîtres les procédés et les accessoires auxquels ceux-ci avaient recours pour rehausser leurs chefs-d'œuvre, pour les rendre plus sensibles encore à la foule intelligente et passionnée qui devait les juger?

LE SABOTIER DE SAINT-GOBAIN.

ANECDOTE.

Il y a quelques années, je fus obligé, dans un intérêt industriel, de visiter plusieurs de nos départements de l'est et du nord. Ayant à m'arrêter dans des fabriques isolées, des bourgs, des hameaux situés en dehors du parcours des voitures publiques, je voyageais en équipage. L'expression est ambitieuse; l'équipage se composait d'un étroit cabriolet d'osier, à deux roues, tiré par un vigoureux cheval, et conduit par Pichoir, un de nos ouvriers. Le brave homme servait de cocher et de factotum. Comme verrier et comme soldat, il avait fait plus d'une fois son tour de France, et m'était utile, non-seulement par sa connaissance des routes,



Entrée des habitations souterraines de Saint-Gobain. — Dessin de Peyronnet.

mais pour me procurer l'entrée d'une usine lorsque je n'étais pas muni de lettres d'introduction. Souvent même il aida à me faire apprécier des perfectionnements de détail qui, sans lui, auraient pu m'échapper.

C'était la première fois que je voyageais dans le département de l'Aisne : favorisé par un temps admirable, rare dans notre variable climat, je jouissais fort de cette tournée. Ce pays accidenté, ces belles forêts de hêtres, ces prairies, ces vergers, les riantes allées de pommiers, les guirlandes de houx, tout avait un air de fête par ce radieux soleil des premiers jours de septembre. Çà et là de blancs rochers, semés le long des cours d'eau limpides, ou s'élevant du milieu d'une végétation vigoureuse, en faisaient ressortir les riches teintes et la fraîcheur, entretenue par six grandes rivières : l'Oise, l'Aisne, la Marne, qui traversent le département de l'est à l'ouest ; l'Escaut, la Sambre, la Somme, qui y prennent leur source et que nourrissent de nombreux affluents. Les expressions d'admiration qui m'échappaient de temps à autre trouvaient chez mon compagnon de voyage un chaud approbateur. Il enchérissait tellement sur mes éloges qu'il finit par éveiller en moi cette disposition à contredire qui balance la sympathie dans notre pauvre nature humaine tout équilibrée de contrastes. J'avais donc cessé de m'extasier, et gardais le silence, tandis que nous suivions les bords de l'Oise par une belle après-midi. Pichoir, tout à coup, retient les rênes à une bifurcation de route, non loin du confluent du fleuve avec une petite rivière, qu'il nommait la Serre, s'il m'en souvient bien.

— Monsieur ne va pas s'en aller droit à Chauny, me demanda-t-il, sans s'arrêter tant seulement un soir et coucher une nuit à la Fère? une ville comme il n'y en a pas deux en France!

— Et que verrai-je dans cette ville unique, s'il te plaît, Pichoir? Son école d'artillerie, dont je n'ai que faire?

— Ce n'est déjà pas si peu de chose: et son arsenal

donc! Monsieur sait peut-être qu'en 1815 toute l'armée prussienne a boudé devant la Fère. Ils nous ont tenus bloqués cinq mois durant. Il n'y avait point de garnison que ça valût la peine de dire ; eh bien, l'ennemi n'est point entré ! Femmes, enfants, tout s'en mêlait. Je n'avais guère plus de quinze ans alors, car j'aurai la cinquantaine vienne la Saint-Martin ; c'était la première fois que je maniais un fusil, et je ne le trouvai, ma foi, pas trop lourd. Oh! Monsieur ne passera pas si près de la Fère sans s'y reposer!

Les souvenirs du vieux soldat firent de nouveau varier ma disposition. Je le regardai. Le soleil rougissait son mâle visage, et un trait blanc irrégulier, une cicatrice qui, tournant la tempe, descendait sur sa joue, lui allait vraiment bien. Il fixait sur moi un œil attentif; il épiait mon *oui*, que pressentait le matois compère, et que je retenais avec peine.

— C'est courir la chance d'un mauvais lit et d'un maigre repas, dis-je enfin. Chauny est plus considérable que la Fère ; nous y serions mieux traités. Puis, j'ai hâte de voir fonctionner sa grande machine hydraulique pour le polissage des glaces...

— Est-ce que Monsieur n'en jugera pas mieux après les avoir vu couler à Saint-Gobain? En prenant par la Fère, nous ne faisons qu'un petit crochet, et j'arrête Monsieur à une auberge, dont il me dira plus tard des nouvelles! il n'y en a pas beaucoup comme celle-là. L'hôtelier, si c'est toujours le même, est un brave homme, un vieil ami.



Atelier d'un sabotier, à Saint-Gobain. — Dessin de Peyronnet.

D'ailleurs, Monsieur, qui aime les beaux ouvrages, verra à la Fère une galerie dont tous les savants raffolent.

Un très-léger mouvement de tête avait suffi ; nous trottions déjà sur la route que Pichoir était d'avance très-résolu de suivre.

— Ah ça, dis-je, tu es donc de la Fère, mon vieux? Je te croyais de la grande verrerie de Prémontré.

— Mon digne père y a travaillé toute sa vie, Monsieur, et ma mère était de Folembray, où l'on souffle, je pense, toutes les bouteilles qui se remplissent en Champagne et en Bourgogne et se vident par tous pays. Mais quand les ennemis couvrirent les routes et fourragèrent la campagne, les femmes et les enfants se réfugièrent dans les villes où l'on voulait bien les recevoir. Mon pauvre père avait été tué en 1814, et sa veuve m'emmena à la Fère, où elle avait des parents. N'eût été l'émotion générale du pays, et la colère que la mort de son mari avait laissée au cœur de ma mère, jamais la brave femme n'aurait consenti à me laisser prendre le fusil et endosser le havre-sac avant l'âge. Elle aussi était fille de verriers; et, voyez-vous, Monsieur, verriers de père en fils, nous tenions le métier à honneur. Aussi, j'en avais à peine fini de mon étape de sept ans, que je retombais dans l'état comme un poisson retourné à l'eau.

Malgré les assurances de Pichoir, sa fameuse auberge ne nous fournit, aux écrevisses près, qu'une assez piètre chère, et le vin du crû ne me séduisit point. Mais je trinquai avec un jeune artiste qui joignit son dîner au mien, et dont la conversation me dédommagea amplement du détour et du retard. Il voulut bien se prêter à devenir mon cicerone, et nous visitâmes ensemble la galerie souterraine, de cinquante-cinq mètres de longueur, qui fait une des gloires de la Fère. Ma nouvelle connaissance m'en fit admirer les élégantes proportions et les belles arcades, de vingt mètres de haut, qu'il attribua à Jean Goujon, non sur des données historiques, me dit-il, mais parce que la

beauté du travail suffit pour nommer l'ouvrier. « Le style est la véritable signature de l'artiste, la seule qui ne se contrefasse pas, » ajouta-t-il.

Carle H... (c'était le nom écrit sur la valise de mon jeune causeur) m'avait plu par sa facilité à entrer en relation avec moi, et par une expansion rare de nos jours, où chacun, retranché dans sa propre importance, semble craindre de mésallier sa conversation. Charmé d'apprendre que le jeune homme allait aussi à Saint-Gobain, je lui offris une place auprès de moi. « Pichoir, dis-je, mènerait à merveille, juché sur le brancard; d'ailleurs, il m'était facile de le faire asseoir par derrière, et je conduisais volontiers. »

Mais ma nouvelle connaissance ne se rendait pas comme moi d'une bourgade à l'autre. Ce n'était pas la manufacture de glaces, célèbre par toute l'Europe, que l'artiste comptait visiter. Il parcourait à son gré le pays, allait, revenait sur ses pas, explorait les riants vallons, s'égarait dans les vertes forêts, crayonnait çà et là quelques esquisses, et en conséquence voyageait à pied. Il m'apprit que Saint-Gobain, dont je ne prisais que l'industrie, était « un coquet petit village enfoui sous les feuillages et les mousses, entouré de sites pittoresques fort curieux, où la nature avait prodigué ses plus ravissants caprices. » Il ne consentit à me favoriser de sa compagnie qu'après s'être convaincu, dans une longue conférence avec Pichoir, que celui-ci connaissait infiniment mieux que lui toute la contrée. Je m'engageai à prendre les chemins de traverse dont ils avaient causé ensemble, et j'offris de m'arrêter où il lui plairait. De son côté, Pichoir, enchanté de retrouver ses anciens souvenirs, jura, sur tous les tons, qu'il tirerait le cabriolet de n'importe quels bourbiers, et Carle, ayant rendu sa curiosité contagieuse, se résigna à accepter la place que je lui proposais. Je sentais fort bien, du reste, que la reconnaissance devait être de mon côté.

Partis de bonne heure de la Fère, nous quittâmes bientôt la route départementale pour nous enfoncer dans des chemins de traverse où je n'aurais cru possible de passer qu'à pied, ou tout au plus en charrette. Il fallait vraiment que mon vieux soldat eût fait les fonctions de sapeur. Tantôt il marchait à côté de notre robuste cheval, l'encourageait, le soutenait de la bride, lui frayait un passage en cassant et coupant des branches; tantôt, enfourchant le brancard, il faisait claquer son fouet, et nous trottions à travers les pierres et le terrain inégal. Nos roues, enterrées ici dans les ornières, criaient là sur les cailloux où sur les racines entrelacées. Pichoir franchissait les fondrières, passait sur les troncs renversés, nous ouvrait une issue à travers les fourrés et ne s'effrayait de rien. Les branches, chargées de fruits sauvages, craquetaient et bruissaient le long des flancs d'osier de notre voiture; l'eau des flaques noirâtres ou des fontaines cristallines clapotait autour des pieds de notre fort limonier, et, presque aussi ravi que mon jeune compagnon, dont les extases nous forçaient parfois à de courtes haltes, je ne me plaignais pas des cahots, je ne m'inquiétais ni de mes essieux ni de mes jantes; seulement je regardais de tous mes yeux, je jouissais par tous mes sens. De distance en distance, s'ouvraient devant nous de mystérieuses et sombres avenues. Le long des sentiers herbus et sinueux que nous suivions, chaque plante, chaque feuille ébranlée à notre passage, secouait sa perle de rosée. C'était partout ce parfum sans nom qu'on respire au matin dans l'épaisseur des bois; c'était l'oiseau à peine éveillé, le roitelet à longue haleine, le traîne-buisson, le lulu, le joyeux rouge-gorge, qui nous gazouillaient un mélodieux bonjour; c'était le petit cri sauvage de la mésange, le rire lointain du pic, ou le sourd roucoulement de la tourterelle cachée dans le feuillage touffu.

Nous sortîmes à regret de cette magnifique forêt par un chemin creux qui semblait conduire aux portes éternelles du Dante, et en levant les yeux, je m'étonnai de voir, au loin, s'élever de légères colonnes de fumée du milieu des champs et des vergers sous lesquels s'enfonçait notre route.

— Qu'est ceci? demandai-je à Pichoir; d'où viennent ces fumées?

— Mais, des grottes, que Monsieur Carle a si grande envie de voir. Nous y sommes; vous pouvez descendre ici.

Et, sautant à bas du brancard, il alla tenir la tête du cheval.

Je suivis mon compagnon qui s'était élancé à terre, et, après avoir fait ensemble quelque pas, nous demeurâmes stupéfaits devant le spectacle qui s'offrait à nous. Les rochers qui encaissaient la route se creusaient en larges et irrégulières arcades; sous leur ombre, on distinguait à peine des espèces de caves, des souterrains fermés par des portes noircies de mousse et d'humidité. Sur ces profondeurs ténébreuses éclatait, en vive arête, la blancheur des flancs du rocher, dont le fronton se parait de verdoyantes draperies. Les ronces, les vignes vierges, les liserons, les framboisiers, les églantiers, accrochés aux rejetons noueux de sorbiers, de prunelliers, de chênes rabougris, retombaient en guirlandes entremêlées qu'étoilaient les fleurs de la clématite, et qu'ornaient des grappes et des bouquets de baies rouges ou noires; enfin les renfoncements, les plis du rocher, rinceaux naturels, se tapissaient d'un sombre lierre, nuancé par la tendre verdure des pousses d'août.

Quelle que fût mon admiration pour cette architecture primitive et pour les gracieux ornements qui la décoraient, je n'aurais pas supposé que ces antres pussent être habités, si mes regards, suivant les anfractuosités du roc, n'eussent rencontré un grossier escalier, taillé dans la pierre brute, et conduisant à une porte basse qui s'ouvrit : une vieille femme, en haillons et toute courbée, descendit lentement les marches inégales.

— Ah! s'écria mon jeune artiste, ce sont les pittoresques brigands de Salvator-Rosa qu'il eût fallu loger sous ces immenses et magnifiques voûtes, et non la misère et la pauvreté!

— Ce n'est pas leur faute s'ils ne sont pas riches, interrompit, d'un ton d'humeur, mon vétéran qui nous avait rejoints. Et quant à n'être pas voleurs, il n'y a pas à vous en plaindre, que je pense. Si nous avions là des brigands d'Espagne, vous passeriez mal votre temps. C'est de pauvres hères, je ne dis pas, que nos habitants des grottes; mais, pas moins, j'en ai connu de très-braves, des gens probes, je dis. Mon oncle y a demeuré, comme je vous le contais, monsieur Carle, et ce n'est pas qu'il fût sans ressources; mais on a des tapées de gamins à nourrir; puis, c'était une drôle de tête que mon oncle! il avait ses idées. Il disait que ça lui faisait plaisir de loger au-dessous de son champ, et de pouvoir rentrer sa récolte par sa fenêtre ou par sa cheminée. D'ailleurs, bon nombre de nous autres ouvriers, sans être moins honnêtes pour ça, nous sommes assez contents de ne payer qu'un franc ou quarante sous de loyer par trimestre. Sans compter qu'il y en a aussi de ceux qui s'étaient réfugiés au fond des grottes du temps des ennemis, qui s'y sont si bien acoquinés (n'y a pas que la taupe pour se façonner son nid à sa guise), qu'ils n'en veulent plus déguerpir.

Carle H... avait remis son calepin sous son bras, et je me préparais à regagner la voiture, lorsqu'il me déclara qu'il ne quitterait pas ces « merveilleuses grottes » sans en avoir visité en détail l'intérieur. Il s'attendait à des effets plus piquants que ceux dont Rembrandt nous a donné le goût : « Car, me dit-il, le jour qui pénètre dans ces demeures souterraines y arrive seulement à travers les ouvertures que chacun de leurs habitants, à l'aide du pic et de la mine,

ouvre à la lumière pour entrer, à la fumée pour sortir. »

Notre ancien soldat affirmait qu'une centaine de familles environ vivaient dans ces demeures souterraines, et nous eûmes immédiatement la preuve que les enfants y pullulent. En dépit des « effets de clair-obscur si admirablement estompés et *flous* », dont m'entretenait mon enthousiaste compagnon, je m'ennuyai bientôt de la corvée et des regards étonnés qui nous accueillaient. De pâles petites créatures étiolées, ouvrant de grands yeux, nous suivaient, et la plupart des femmes paraissaient peu flattées de notre invasion dans leur vie privée. Toute cette population me sembla composée de gens âgés ou infirmes, de vieilles femmes et de petits enfants. Sans doute ce qu'il y avait de valide était allé au dehors : les ouvriers à leurs usines, les paysans aux travaux des champs. Surpris de la persistance de l'artiste à visiter une à une toutes ces pauvres demeures, je finis par soupçonner qu'il poursuivait autre chose que ces « effets piquants » dont il m'avait fait fête, et je le lui avouai nettement. *La suite à une autre livraison.*

DIFFICULTÉS DES RÉFORMES ÉDUCATIVES.

— Pourvu qu'il me rapporte ses deux oreilles, c'est tout ce que je lui demande.

Telle fut la réponse dédaigneuse que je m'attirai un jour de la part d'un père de famille appartenant à la haute bourgeoisie. Tel fut le loyer que je reçus pour l'intérêt vrai, je vous assure, que je croyais lui témoigner en m'enquérant des précautions dont, selon ma simplicité, il avait dû entourer le séjour de son fils unique à Paris où il l'avait envoyé étudier le droit.

Sur le même thème, écoutez cette variation tout autre :

— Je n'ai pas voulu placer mon fils dans la fabrique où il était convenu qu'il entrerait, non pas seulement parce que le chef actuel de l'établissement est un ivrogne scandaleux, mais parce que, malgré sa mauvaise conduite, grâce à d'anciens commis de la maison qu'il a conservés, ses affaires son visiblement en prospérité. Je ne veux pas que mon fils ait chaque jour devant les yeux la preuve que l'on peut être gangrené par les vices et les mauvaises passions et néanmoins faire fortune. C'est une exception, je le sais bien, mais il n'est pas sûr qu'il verrait la chose comme cela.

Je viens de transcrire, rien de plus, le langage que tint devant moi une veuve, une petite bourgeoise de province, à qui l'on demandait en ma présence des nouvelles de son fils que l'on croyait en apprentissage à Paris.

De quel côté la raison, le jugement, la haute moralité? Inutile de le dire. Mais comment espérer de voir jamais l'unité s'établir dans les tendances morales d'un peuple chez qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, se produisent des divergences aussi tranchées en matière d'éducation. Autant vaudrait compter que l'on obtiendra les mêmes récoltes dans deux champs, dont l'un serait semé au hasard tandis que dans l'autre toutes les règles prescrites par l'observation et l'expérience auraient été prises pour assurer la bonne levée des grains.

Est-ce qu'il faudra toujours donner gain de cause à ces mauvais plaisants qui prétendent qu'il n'y a qu'un moyen de réformer un peuple par l'éducation : c'est de refaire celle des parents? JEAN-PAUL FABER.

NÉCESSAIRE DU GÉOLOGUE VOYAGEUR.

Un voyage géologique a pour objet l'étude d'un pays sous le rapport de sa configuration extérieure, de sa composition minérale, de sa structure à l'intérieur, de l'origine des matières dont il est formé, de leur ordre de succession et de leur âge relatif; le voyage géologique a souvent aussi pour objet la recherche des éléments utiles que le sol d'un pays peut fournir aux arts et à l'industrie. En voyageant, le jeune géologue va faire l'application des principes élémentaires de la science qu'il a étudiée, principes qui se dessineront mieux à son intelligence et se graveront plus profondément dans sa mémoire, lorsque les objets en nature eux-mêmes auront frappé ses sens plus directement. Enfin le géologue voyageur se propose d'ordinaire pour but de récolter les riches produits du règne inorganique dans les localités qu'il devra parcourir; il réunira l'ensemble des minéraux, roches, fossiles, terrains, qui composent ces localités; et les échantillons, une fois classés dans sa collection, auront pour lui d'autant plus de valeur qu'il connaîtra mieux les circonstances locales, particulières, dans lesquelles il les aura trouvés.

Un petit nombre d'outils, instruments, appareils, la plupart de forme et d'application très-simples, doivent composer le *nécessaire* du géologue voyageur :

1° Pour l'étude de la configuration générale du sol, étude par laquelle il faut naturellement commencer, aucun instrument n'est absolument indispensable, à moins que le géologue ne soit dans l'obligation absolue de déterminer sous toutes ses faces la constitution physique d'une contrée tout à fait nouvelle, d'évaluer en nombres rigoureux les hauteurs et les dépressions du sol, de tracer les distances, d'établir les directions des chaînes de montagnes, de reconnaître la température des lieux, la nature des sources, etc., etc. Alors, il emportera avec lui un baromètre, des thermomètres, un hygromètre, un aréomètre, divers appareils pour le dessin de profils et de vues, pour le relevé des lignes trigonométriques, etc.

Mais tout géologue n'est pas capable de faire marcher de front des genres de recherches aussi variés; le voyageur, d'un autre côté, qui ne peut disposer de guides ou de voitures, serait fort embarrassé pour le transport d'instruments si fragiles et si sujets à se déranger.

Donc, la description de ces divers instruments et la marche des opérations auxquelles ils peuvent servir, ne doivent point faire un sujet spécial dans cet article, où nous nous proposons seulement d'indiquer les instruments les plus indispensables aux recherches de géologie pure et élémentaire, et surtout ceux dont le jeune géologue ne saurait se passer sans courir le risque de perdre en partie les fruits de son voyage.

2° Pour l'étude de la composition géologique d'une localité, c'est-à-dire pour l'étude des minéraux, roches, fossiles et terrains que l'on y rencontre, plusieurs instruments sont nécessaires : d'abord ceux qui doivent servir à puiser dans le sol, ou à détacher des rochers, les matières ou échantillons sur la nature desquels le géologue aura à statuer; ensuite les autres instruments et les réactifs divers, employés pour la reconnaissance physique, minéralogique et chimique de ces échantillons. Parmi les premiers, nous citerons essentiellement le *marteau* et deux sortes de *ciseaux :* le ciseau tranchant et le ciseau en pointe (fig. 1 à 5). Le marteau sert à débiter de grosses masses de roches, ou à *échantillonner;* les ciseaux servent à détacher des parties de la roche que l'on ne pourrait extraire autrement sans les endommager, tels que des cristaux dans une cavité, des fossiles aux formes frêles, ou tout autre objet délicat. On peut quelque fois joindre aux outils précédents une *tenaille-pince;* mais celle-ci n'est pas indispensable.

Le marteau est l'outil dont on se passe le moins, et à la rigueur on peut n'emporter en voyage qu'un outil de ce

genre, à l'exclusion de tous les autres, pour récolter les objets géologiques.

On a beaucoup varié d'avis sur la forme, les proportions, la grosseur et le poids à donner au *marteau du géologue*. D'abord, quant à la forme : l'habitude sert beaucoup pour obtenir le plus d'avantages de tel ou tel marteau, et, d'un autre côté, on doit se régler sur la nature de l'objet spécial auquel on destine l'instrument ; la forme qui convient pour débiter de grosses masses n'est plus celle que l'on doit employer pour casser des masses plus petites ou pour *échantillonner*, c'est-à-dire pour réduire des fragments, de n'importe quelle grosseur, à des proportions qui cadrent avec le format général adopté dans une collection.

Parmi les marteaux ordinaires, ceux du maçon ou du forgeron se rapprochent le plus, pour la forme, du marteau du géologue : d'un côté, une tête carrée, et de l'autre, un coin ou tranchant (fig. 4); le tranchant doit être parallèle au manche. Dans une autre sorte de marteau (fig. 5), le tranchant est remplacé par une pointe. Enfin le marteau (fig. 3) est à deux têtes carrées, c'est-à-dire sous forme de *masse*.

Pour débiter de grosses masses, ou pour détacher les blocs d'une roche en place, on emploie de préférence les marteaux de la forme indiquée par les figures 4 et 5 ; pour échantillonner, il est préférable de se servir du marteau figure 3.

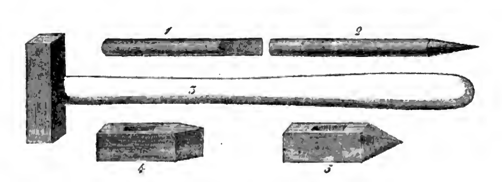
Les proportions à établir dans les dimensions de la tête du marteau, et aussi entre celles de la tête et du manche, sont indiquées par la figure 3.

La grosseur et le poids du marteau varient beaucoup suivant l'objet particulier que l'on se propose, et aussi suivant la nature géologique du pays que l'on doit parcourir : pour détacher ou débiter des masses volumineuses, de 3 à 5 décimètres ou plus, le marteau doit peser jusqu'à 5 kilogrammes ; c'est le poids des marteaux de maçon ordinaires. Il est difficile d'emporter avec soi, à cause du poids et du volume, un pareil outil ; mais on peut aisément y suppléer : dans toutes les localités, on trouve à emprunter un marteau de maçon qui remplit le même office.

Pour réduire les fragments de roches à des formes qui ne soient point trop grossières, ou les amener à des dimensions déterminées, on emploie des marteaux dans lesquels la tête n'a guère plus de 6 centimètres dans l'un des sens, et 2 centimètres dans les deux autres sens ; ces marteaux pèsent 120 grammes environ, tête et manche compris ; ce sont les plus habituellement employés par les géologues.

Enfin, nous avons dit que la grosseur et le poids du marteau devaient être réglés sur la nature géologique connue ou présumée du pays que l'on avait à parcourir : dans un sol qui a été formé par les eaux, dans les terrains *stratifiés* (suivant l'expression consacrée par les géologues), c'est-à-dire dans ces sortes de terrains où les masses sont divisées en grand par des joints ou assises parallèles, et dans ceux principalement qui datent des époques géologiques les plus modernes, les roches, composées de calcaire, d'argile, de grès, etc., sont comparativement peu dures, sont plus ou moins friables et cèdent facilement à l'action du marteau ; cet instrument pourra être, par conséquent, plus petit ; — dans les pays au contraire où les masses ont été formées par voie ignée, où elles ne sont plus stratifiées, où elles se composent de granits, porphyres, basaltes, etc., les roches présentent une très-grande dureté, outre une ténacité remarquable, et difficilement on parvient à les entamer ; ce n'est donc qu'avec de très-forts marteaux qu'on pourra s'en rendre maître, d'autant plus que la surface de ces roches est presque toujours décomposée et que cependant il importe de pénétrer jusqu'au point où elles sont encore dans leur état originaire.

Quant à sa matière composante, le marteau du géologue doit être essentiellement en acier fortement trempé.



Instruments du géologue. — Ciseau, pointe, marteaux.

Nous ajouterons peu de chose sur la nature, la forme, la grosseur, etc., du ciseau et de la pointe (fig. 1 et 2). Ces instruments doivent être également en acier de la meilleure qualité. Le *ciseau* est carré ou rond, sous forme de tranchant à l'une de ses extrémités ; il a 10 à 12 centimètres de long, 1 centimètre environ d'épaisseur ; le tranchant est à peu près large de 25 millimètres. La *pointe* a la même longueur et la même épaisseur que le ciseau. Du reste, ces instruments varient, quant à la force ou à la longueur, suivant les cas dans lesquels on doit les employer.

Le ciseau et la pointe servent principalement pour détacher les objets engagés, et en particulier les fossiles : coquilles, ossements, etc. On est souvent obligé de creuser longuement tout autour de ces corps pour les dégager ; la patience et surtout une très-grande intelligence doivent présider à cette opération qui a quelquefois pour résultat de mettre à découvert, en entier, tel animal pétrifié dont on n'apercevait que quelques indices dans un bloc informe de pierre. On connaît les magnifiques squelettes de vertébrés de races éteintes déposés au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et qui ont été dégagés ainsi de la pierre à plâtre de Montmartre, sous l'habile direction de Cuvier, et ensuite illustrés dans les ouvrages de cet immortel savant.

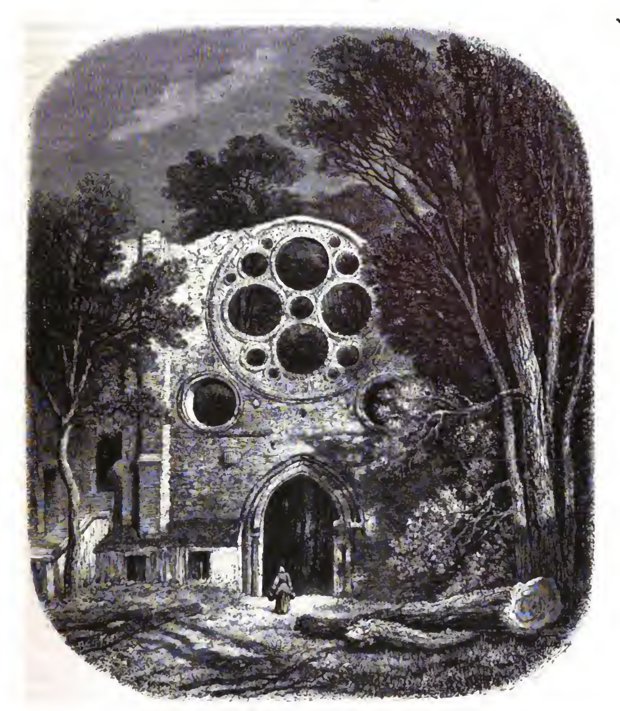
La *tenaille-pince* est beaucoup plus rarement employée que les outils précédents ; elle ne peut être utile que pour couper de grandes plaques de roches, telles qu'ardoises, schistes, calcaires lithographiques, etc.

Tels sont à peu de chose près les outils ou instruments qui doivent entrer dans le nécessaire du géologue voyageur, pour servir à détacher du sol les éléments qui accuseront sa composition et feront ensuite partie de la collection du géologue.

Il nous reste examiner les instruments et appareils portatifs à l'aide desquels le géologue peut déterminer sommairement et sur place la composition même du sol.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

ABBAYE DES VAUX-DE-CERNAY (¹).



Ruines de l'abbaye des Vaux-de-Cernay. — Dessin de Grandsire.

L'an 1128, Simon de Neauphle, connétable de France, et Ève sa femme, voulant fonder un monastère en l'honneur de saint Jean-Baptiste et de la sainte Vierge, donnèrent la vallée de Brie-Essart aux moines de Savigny en Avranchin. Une colonie, sous la conduite de l'abbé Artaud, vint se fixer dans ce lieu sauvage, et les bâtiments de l'abbaye ne tardèrent pas à s'élever, grâce à la générosité du roi Louis VII et des seigneurs de Chevreuse, de Montfort et de Gometz. Plus tard, l'ordre de Savigny fut réuni à celui de Cîteaux que saint Bernard avait réformé.

Au commencement du treizième siècle, lorsque les prédications de Foulques de Neuilly eurent réveillé l'enthousiasme des chrétiens d'Occident, Guy, abbé des Vaux, prit la croix, et, à la tête d'une troupe nombreuse, il accompagna à Venise le comte Simon de Montfort. Il s'opposa à l'injuste expédition dirigée contre Zara, et il aurait payé de sa vie sa courageuse résistance, si le comte de Montfort n'avait pris noblement son parti dans l'assemblée des barons et des chefs vénitiens.

Quelques années après son retour en France, il suivit l'armée croisée envoyée pour combattre les Albigeois, et, par ses prédications et ses démarches, il contribua puissamment à ses progrès. Il devint alors évêque de Carcassonne. Le récit de ces expéditions nous a été transmis par son neveu Pierre, connu parmi les historiens de France sous le nom de Pierre de Vaulx-Cernay; son livre, rempli de chaleur et de conviction, embrasse une période de seize années, de 1202 à 1218; il a pour titre : *Histoire des Albigeois et gestes du noble Simon de Monfort.*

La sévérité avec laquelle on observait à l'abbaye des Vaux la règle de Saint-Bernard y attira un jeune homme qui devait mettre le comble à son illustration. Il se nommait Thibauld, et avait pour père Bourchard de Montmorency. Ni l'éclat de sa naissance, ni les avantages de la fortune joints à ses qualités personnelles, ne purent le retenir dans le monde, dont il redoutait les séductions. Ses éminentes

(¹) Extrait d'un ouvrage inédit sur l'histoire du canton de Chevreuse, par L. Morize.

vertus lui gagnèrent bientôt l'estime et l'affection de toute la communauté, et, malgré ses répugnances, il fut élevé aux dignités de prieur, puis d'abbé en 1234. Son gouvernement fut rempli de sagesse et de charité. C'était par ses exemples qu'il faisait pratiquer et aimer à ses frères les vertus monastiques. Il partageait avec les derniers de la communauté les travaux les plus vils et les plus pénibles, si bien que, pendant la reconstruction du dortoir, il servait lui-même les maçons. Sous sa conduite, le monastère des Vaux devint l'un des plus florissants de l'ordre de Cîteaux; on y comptait alors plus de deux cents moines.

Saint Thibauld fut singulièrement estimé du roi saint Louis et de plusieurs personnages illustres. Il fut chargé de la direction générale de plusieurs abbayes, et entre autres de celle de Port-Royal, fondée en 1204 par Matthieu de Marly. Ce fut à la vertu de ses prières que la France attribua l'heureuse fécondité de la reine Marguerite. On raconte à ce sujet que saint Louis, marié depuis plusieurs années à Marguerite de Provence, et voyant qu'elle ne lui donnait pas d'enfant, songeait à faire rompre cette union que Dieu semblait frapper de stérilité. La reine, tendrement attachée à son époux et redoutant un divorce, fit venir le pieux abbé à sa cour, et le conjura d'appeler sur elle les bénédictions du ciel. « Prenez encore un peu patience, lui dit Thibauld, Dieu se laissera fléchir par nos prières, et il nous accordera la grâce que nous lui demandons. » Sa confiance ne fut pas trompée; la reine mit au monde un fils qui reçut le nom de Louis, puis un second nommé Philippe qui fut roi plus tard, et Dieu lui donna encore des fils et des filles.

La reine Marguerite conserva pour l'homme de Dieu une vive reconnaissance, et après la mort du roi, elle vint à l'abbaye des Vaux honorer les reliques du saint abbé.

Saint Thibauld mourut le 7 décembre 1247, pendant une des fréquentes visites qu'il faisait à l'abbaye de Port-Royal. Son corps ne fut transféré dans l'église des Vaux que lorsque le bruit se répandit que des miracles s'étaient opérés sur son tombeau.

Parmi les personnages illustres qui vinrent prier devant les reliques de saint Thibauld, on cite Philippe III, fils du roi saint Louis. Après le récit que l'on vient de lire, on comprend que sa reconnaissance devait être sincère et son émotion profonde.

Le treizième siècle est l'époque la plus brillante de l'abbaye des Vaux. Dans les siècles suivants, nous ne trouvons que peu de faits dignes d'intérêt. Au seizième siècle elle était en commende, c'est-à-dire confiée à un séculier qui se contentait d'en administrer les revenus, sauf à rendre compte des fruits au titulaire.

Parmi les abbés commendataires, nous citerons : Philippe Desportes, auteur de poésies légères, fort aimé du roi Henri III; Henri de Verneuil, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, 1606-1668; Jean-Casimir, roi de Pologne, qui s'était retiré en France en 1667, après son abdication.

Le monastère, abandonné en 1791 par les derniers religieux, fut vendu par l'État. En 1816, il passa entre les mains du général Chistophe. Mme Laporte, M. de Gastines, à qui il appartient aujourd'hui, se sont fait un devoir de conserver ces précieuses ruines.

Le vallon des Vaux, solitaire et sauvage, convenait particulièrement à un abbaye de Cîteaux, saint Bernard préférant les vallées pour les nouvelles maisons de l'ordre.

L'abbaye, protégée vers le couchant par un étang, avait une enceinte qui la mettait à l'abri d'un coup de main; il en reste encore quelques parties : le pont fortifié, la porte de l'abbaye et la porte du hameau.

Le bâtiment occupé par les propriétaires actuels du domaine servait de logement pour les supérieurs et les hôtes. Les salles du rez-de-chaussée datent du douzième siècle.

L'église, par la grandeur et l'aspect pittoresque de ses ruines entremêlées d'arbres, attire tout d'abord l'attention du visiteur. Il reste le pignon occidental avec ses belles roses et sa porte ogivale, la nef entière, le collatéral du midi, et les chapelles du transept voutées. Le collatéral seul a conservé ses voûtes. On trouve dans la cour qui s'étend entre l'entrée de l'église et le mur de clôture, de précieux fragments de sculptures de la renaissance, entre autres des frises qui recouvrent l'appui d'un escalier, et deux contre-forts sculptés avec beaucoup d'art et engagés dans les piliers de la porte charretière.

Dans le prolongement du transept du nord s'élève un long bâtiment de quatorze travées. Les salles contiguës à l'église renfermaient le chapitre, la sacristie et le grand escalier; elles sont complétement détruites. Dans la partie conservée étaient le chauffoir, le parloir, la buanderie, et au-dessus le dortoir. Il ne reste plus que des traces de ce dortoir; des arbres semés par les vents ont pris racine entre les joints des pierres et se sont multipliés au point de former un bois épais que supportent les voûtes ogivales des salles basses.

La fontaine de Saint-Thibauld, remarquable par la fraîcheur et la limpidité de ses eaux, était visitée aux fêtes de la Pentecôte par les nombreux pèlerins qui venaient célébrer la fête du saint abbé. On en buvait l'eau pour se guérir de la fièvre. Cette source, renfermée dans un pavillon, est encadrée par des arceaux provenant du cloître.

On rencontre encore dans l'enclos de l'abbaye quelques fragments sculptés, des débris de pierres tumulaires, des chapiteaux de colonnes, des caves profondes, des sources d'eau ferrugineuse.

Des sculptures remarquables ont été transportées à Girouard. Le château de Dampierre et quelques villages environnants possèdent aussi des tombes curieuses, dispersées après la vente du monastère.

Sur une hauteur, près de Cernay, on voit encore les piliers qui soutenaient les potences de la justice des Vaux; ces ruines, nommées les Pucelles, donnent à croire que les religieux n'eurent jamais de sentences capitales à prononcer.

Au-dessous commence un vallon bien connu des artistes, car il est rare de trouver dans un si petit espace autant de variété, autant de motifs gracieux ou sauvages. Des rochers heureusement groupés, des cascades charmantes, des eaux limpides et les belles plantes qui se plaisent sur leurs bords, une grotte sauvage, un sentier accidenté, de beaux arbres, des étangs, des moulins aux chutes d'eau pittoresques, et plus loin de riantes prairies! Voilà de quoi satisfaire les esprits avides de contempler la nature dans sa simplicité charmante, ceux qui aiment, avec Horace, « les ruisseaux qui courent à travers une riante campagne, les rochers couronnés de mousse, et les frais ombrages. »

HIVER DE 1709.

Un de nos lecteurs d'Alençon veut bien nous communiquer la note suivante, écrite, le 20 août 1710, sur le registre des baptêmes par un pauvre prêtre de campagne, le curé de Feings, à trois lieues de Mortagne :

« ..... Le lundi 7e janvier commença une gelée qui fut, ce jour-là, la plus rude journée et la plus difficile à souffrir. Elle dura jusqu'au 3 ou 4 février. Pendant ce temps-là, il vint de la neige d'environ demi-pied de haut; cette neige était fort fine; elle se fondait difficilement. Quelques jours après qu'elle fut tombée, il fit un vent fort froid, entre bise et galerne (vent du nord-ouest), qui la ramassa dans les lieux bas; il découvrit les blés qui gelèrent presque tous. Les arbres gelèrent aussi. Il n'y eut point d'espèces d'arbres

dont il n'y eût beaucoup de gelés ([1]); les chênes mêmes, qui semblent être des plus durs, furent gelés en grand nombre, particulièrement ceux qui avaient été ébranchés depuis peu, qui moururent presque tous par canton. Beaucoup de pommiers parurent n'être pas morts; ils poussèrent des feuilles et des fleurs, et moururent ensuite; d'autres portèrent des pommes en 1709, et sont morts cette présente année 1710... Je reviens aux blés que j'ai dit avoir été gelés. Peu de personnes connurent qu'ils étaient morts au premier dégel, quoiqu'ils le fussent aussi bien que les arbres... Je m'en aperçus des premiers; je le dis à Mortagne; mais comme les blés commençaient à enchérir, on me fit entendre qu'il n'en fallait rien dire de peur de les faire enchérir trop vite. A la fin du mois de février, il se fit encore de grandes gelées à qui on attribue faussement partout la perte des blés. La terre était pour lors découverte, car la neige se fondit dès la seconde semaine de février... Cette même année 1709, on sema tant d'orge et on en ramassa tant, que de huit livres qu'on avait vendu le boisseau (4 décalitres), il est descendu à 50 sous et un écu le boisseau à ce jour, 1er mai 1710. Depuis cedit jour 1er mai, le blé, je veux dire tous les grains, n'ont guère enchéri jusque vers la fin de juin, et pendant le mois de juillet ils se sont vendu un tiers ou une moitié plus cher, jusqu'à ce qu'on ait été vers la deuxième semaine du mois d'août, que le seigle est revenu à 25 sous le boisseau, mesure de Mortagne; et ainsi des autres grains à proportion. Les arbres fruitiers sont si infructueux cette année que je ne crois pas qu'on puisse faire de tous les fruits qu'on cueillera dans cette paroisse une pipe de cidre, qui vaut maintenant 100 francs la pipe.

» Les maladies commencèrent vers le mois d'août 1709, et ont continué jusqu'à présent... Le pourpre, la petite vérole, la rougeole, la dyssenterie, la fièvre continue avec transport au cerveau, se sont trouvés tous ensemble en même temps dans plusieurs maisons; et il y en a eu qui n'ont pas plutôt été guéris de quelqu'une de ces maladies qu'ils ont été attaqués par d'autres dont ils sont morts ensuite. »

Le relevé des registres de l'état civil de Feings, ajoute notre correspondant ([2]), présente cet effrayant résultat : Année 1709, 27 décès; — année 1710, 56 décès; — 83 décès pour ces deux années. En 1708, il était mort à Feings 15 personnes; en 1711, il n'en mourut que 5 : différence, 63 décès entre la mortalité de 1709 et 1710, et celle des deux années qui précédèrent et suivirent : la mortalité fut la même dans tout le pays.

On a moins de détails sur ce qui se passa à Alençon; on lit toutefois dans un vieux manuscrit qu'au retour du beau temps la ville tira des grains du mont Saint-Michel et de Granville; mais on ne pouvait les amener que sous bonne escorte pour les soustraire au pillage; partout les populations menaçaient de se révolter; le blé valut à Alençon jusqu'à 7 livres le boisseau du pays (2 décalitres), c'est-à-dire deux ou même trois fois plus cher que dans les années extraordinaires. Le cidre se vendait jusqu'à 14 sous le pot dans les auberges ([3]). D'après les intentions formelles du roi, on n'employa vis-à-vis du peuple que des mesures de prudence et de douceur; mais tous les citoyens, sans distinction de rang, de naissance, ni de profession, sans exception même en faveur des communautés, furent tenus de déclarer leurs approvisionnements de grains, farines et légumes, sous peine de galères et même de mort. (Arrêt du conseil du mois d'avril 1709.)

A Séez, l'épidémie sévit plus rigoureusement encore qu'à Alençon. Le charbon et le scorbut se joignirent aux maladies courantes, et pendant plusieurs mois on enterra douze ou quinze personnes par jour. Le chapitre perdit douze de ses membres; l'évêque lui-même, Louis d'Aquin, succomba à l'âge de quarante-cinq ans. On fuyait cette malheureuse ville comme un séjour empesté.

Soixante-dix ans après, Roucher, dans son poëme des *Mois*, décrivait les horreurs de l'hiver de 1709 dans des vers qui furent longtemps célèbres, et qui prouvent combien durable en avait été le souvenir :

Vieillards dont l'œil a vu ce siècle à son aurore,
Nestors français, sans doute il vous souvient encore
De ce neuvième hiver, de cet hiver affreux,
Qui fit à votre enfance un sort plus désastreux.
Janus avait rouvert les portes de l'année;
Et tandis que la France, aux autels prosternée,
Solennisait le jour où l'on vit autrefois
Le berceau de son Dieu révéré par des rois,
Tout à coup l'aquilon frappe de la gelée
L'eau qui, des cieux naguère à grands flots écoulée,
Écumait et nageait sur la face des champs :
C'est une mer de glace; et ses angles tranchants,
Atteignant les forêts jusques à leurs racines,
Rivaux des feux du ciel, les couvrent de ruines;
Le chêne des ravins, tant de fois triomphant,
Le chêne vigoureux crie, éclate et se fend.
Ce roi de la forêt meurt. Avec lui, sans nombre,
Expirent les sujets que protégeait son ombre.
. . . .
Brillante Occitanie, hélas! encor tes rives
Pleurent l'honneur perdu de tes rameaux d'olives!
L'hiver s'irrite encor; sa farouche âpreté
Et du marbre et du roc brise la dureté :
Ouverts à longs éclats, ils quittent les montagnes,
Et, fracassés, rompus, roulent dans les campagnes.
L'oiseau meurt dans les airs, le cerf dans les forêts,
L'innocente perdrix au milieu des guérets;
Et la chèvre et l'agneau, qu'un même toit rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble;
Le taureau, le coursier, expirent sans secours :
Les fleuves, dont la glace a suspendu le cours,
La Dordogne et la Loire, et la Seine et le Rhône,
Et le Rhin si rapide, et la vaste Garonne,
Redemandent en vain les enfants de leurs eaux.
L'homme faible et percé jusqu'au fond de ses os,
Près d'un foyer ardent, croit tromper la froidure;
Hélas! rien n'adoucit les tourments qu'il endure.
L'impitoyable hiver le suit sous ses lambris,
L'attaque à ses foyers, d'arbres entiers nourris;
Le surprend dans sa couche, à ses côtés se place,
L'assiége de frissons, le roidit et le glace.
Le règne du travail alors fut suspendu.
Alors dans les cités ne fut plus entendu,
Ni le bruit du marteau, ni le cri de la scie;
Les chars ne roulent plus sur la terre durcie :
Partout un long silence, image de la mort.
Thémis laisse tomber son glaive, et le remord
Venge seul la vertu de l'audace du crime.
Tout le courroux des Dieux vainement nous opprime,
Leurs temples sont déserts; ou si quelques mortels
Demandent que le vin coule encore aux autels,
Le vin, sous l'œil des dieux que le prêtre réclame,
S'épaissit et se glace à côté de la flamme...

Le thermomètre descendit à un degré correspondant à 23 au-dessous de zéro de celui auquel Réaumur donna plus tard son nom, c'est-à-dire beaucoup plus bas qu'en Sibérie dans les hivers ordinaires, où le froid n'est que de 15 à 16 degrés Réaumur.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE HENRI IV.

Costume civil. — Lorsque les vêtements deviennent de l'architecture, ils cessent d'être des vêtements, et alors la mode est absurde, et elle a beau coûter cher, elle n'arrive qu'à produire des effets sans grâce et de l'étalage sans goût. La génération qui nous suit pensera cela des crinolines. La vertugade du temps de Henri IV est jugée depuis longtemps. Elle faisait bouffer la taille jusqu'à un large cerceau tenu en suspens autour du corps; c'était comme la charpente

([1]) On remarqua l'année suivante, en fendant le tronc des arbres gelés, qu'il s'en exhalait une odeur insupportable.
([2]) M. Léon de la Sicotière.
([3]) On sema avec succès de l'orge parmi les blés.

d'une coupole dont la configuration était achevée par un revêtement de basques à gros bouillons. Au-dessous, les jupes tombant toutes droites formaient la tour ronde; au-dessus, le corsage, plus serré qu'on ne l'avait jamais vu, faisait l'effet d'un cône tenu en équilibre sur sa pointe. Et le reste allait à l'avenant : les manches, à force d'ouate et de baleines, paraissaient être deux répétitions du corsage; la collerette s'arrondissait comme un beau grillage planté tout roide sur les épaules; la chevelure enfin, retroussée autour d'un gros tampon sur le sommet du crâne, figurait la pomme, la poire ou tout autre de ces ornements qu'on place au bout des constructions élancées. Ne fallait-il pas toutes les forces de l'imagination pour reconnaître des reines de beauté et de grâce sous cet amas de formes géométriques?

Mais passons sur le ridicule de cet accoutrement pour en regarder de près les détails.

Les cheveux étaient le plus souvent de faux cheveux, des perruques de toute étoffe, même de filasse. On les poudrait de poudres parfumées : celle de violette à l'usage des brunes, celle d'iris pour les blondes. Les femmes du peuple, s'étant



Portrait équestre de Henri IV conduit par les échevins de Rouen. — D'après une gravure sur bois de la Relation de l'entrée à Rouen, en 1596.

rabattues par économie à la poudre de chêne pourri, étaient accommodées par là à une teinte uniforme de roux. On cite encore des filles de campagne qui, devançant leur siècle, se poudrèrent de farine, mais sans entraîner la ville à leur exemple.

Ni le masque, ni le fard des règnes précédents n'avaient été abandonnés. On se mettait avec cela des mouches de la largeur d'un écu, ou bien des découpures de taffetas noir qui simulaient les ramifications des veines temporales. Certains emplâtres ordonnés contre les maux de tête avaient donné l'idée de cet enjolivement.

Les collets, montés sur des fils d'archal, admettaient deux et trois hauteurs de dentelle. D'autres dentelles, posées au bas des manches, s'appelaient alors, non pas des manchettes, mais des *rebras*. Tout corsage était muni d'épaulettes ou *ailerons*, dont la décoration la plus ordinaire, depuis 1600, fut une garniture de boutons qui ne boutonnaient rien.

Il y avait un art de remuer les hanches en marchant,

Portraits en pied d'Antoine de Saint-Chamand, seigneur de Méry, d'une dame inconnue, et de Henri IV avant 1600. — D'après le Recueil de Gaignières.

Une dame et deux gentilshommes à la mode de 1605. — D'après le Recueil de Gaignières.

pour faire que le tambour de la jupe inclinât tantôt en avant, tantôt sur les côtés; il y en avait un autre de retrousser la robe pour laisser voir aux passants, d'abord une première cotte passementée, ensuite une autre cotte chamarrée, ensuite une troisième cotte brodée, enfin la chute d'un bas de soie rouge sur le pied, et le pied lui-même, mignonnement enfermé dans un *soulier à pont*. Les souliers à pont avaient des oreilles, de larges ouvertures aux empeignes, et une lanière qui remontait sur le cou-de-pied. Un cordon, lié en *nœud d'amour*, leur servait d'attache.

Une robe et trois cottes faisaient en bonne arithmétique quatre jupes superposées; et chacune devait être d'une couleur différente. Le bariolage avait décidément prévalu; c'était le trait caractéristique de l'époque. Aussi, sous Louis XIV, les vieilles gens dataient-elles leurs plus anciens souvenirs du temps « où l'on s'habillait en couleur. » Dieu sait quel assortiment en ce genre les marchands d'étoffes avaient au service de leurs pratiques. Voici la liste que nous en a laissée d'Aubigné, qui s'en moque : « Vin turquoise, orangé, feuille morte, isabelle, zizolin, couleur du roi, minime, triste-amie, ventre de biche ou de nonnain, amarante, nacarade, pensée, fleur de seigle, gris de lin, gris d'été, orangé pastel, céladon, astrée, face grattée, couleur de rat, fleur de pêcher, fleur mourante, vert naissant, vert gai, vert brun, vert de mer, vert de pré, vert de gris, merdoie, jaune paille, jaune doré, couleur de Judas, d'aurore, de serin, écarlate, rouge sang de bœuf, couleur d'eau, couleur d'Ormus, argentin, singe mourant, couleur d'ardoise, gris de ramier, gris perlé, bleu mourant, bleu de la fève, gris argenté, couleur de sel à dos, de veuve réjouie, de temps perdu, flammette de soufre, de la faveur, couleur de pain bis, couleur de constipé, singe envenimé, ris de guenon, trépassé revenu, Espagnol malade, Espagnol mourant, couleur de baise-moi-ma-mignonne, couleur de péché mortel, couleur de cristalline, couleur de bœuf enfumé, de jambon commun, de souci, de désirs amoureux, de racleur de cheminée. »

Dans cette nomenclature ne sont pas comprises les combinaisons de plusieurs couleurs sur une même étoffe, les rayés, les tracés, les figurés, les flambés. De cette dernière sorte étaient les satins de Chine, qui s'introduisirent dans la toilette à la fin du seizième siècle.

Tandis que la mise des femmes alla toujours en s'enlaidissant, surtout depuis l'entrée du roi à Paris, celle des hommes, au contraire, se modifia à son avantage dans plus d'une partie. Il y eut un retour marqué au costume du temps de Henri II. La suppression des bosses d'estomac permit de revenir aux pourpoints busqués. Les fraises furent réduites à des dimensions plus raisonnables, puis remplacées peu à peu par les *rabats* (collets rabattus). On rendit au haut-de-chausses sa bouffissure, d'abord d'une manière peu gracieuse, en le faisant descendre jusqu'aux genoux, sous le nom de *grègues*, plus tard en le relevant jusqu'à mi-cuisse, comme il avait été d'abord; mais on gâta l'ancienne mode par l'exagération des garnitures qu'on mit dessous pour le faire épanouir davantage. La cape écourtée, telle que les mignons l'avaient faite, fut conservée sous le nom de *collet*, mais seulement pour l'hiver; ce qui est cause qu'on ne la fit plus guère qu'en pelleterie, singulièrement en *peaux de senteur* ou peaux parfumées. Quant à l'ancienne cape, elle fut restaurée avec sa coupe et ses dimensions primitives, et s'appela manteau.

Le chapeau dit à la Henri IV était alors le *chapeau français*. Il faut y voir encore une réminiscence du temps passé, une résurrection du chapeau albanais, qu'on avait alourdi en le chargeant d'un panache, et déformé en le retroussant sur le bord antérieur. On l'abandonna après 1600 pour prendre le feutre à basse forme et à larges bords. Cette dernière coiffure était quelque chose d'aussi nouveau en son genre que les souliers à pont et le pendant d'épée, large bride qui s'accommodait avec le ceinturon pour tenir l'épée horizontale sur la cuisse.

LA GROTTE DE LA MADELEINE,

PRÈS DE MONTPELLIER.

A dix kilomètres au sud de Montpellier, entre le chemin de fer et la grande route de Cette, les derniers gradins de la chaîne de la Gardiole descendent brusquement dans la plaine alluviale qui borde l'étang de Maguelone.

Au pied de la colline couronnée par l'hermitage de Saint-Beauzile, se trouve une profonde dépression appelée le *creux de Miège*; elle est entourée d'escarpements de calcaire néocomien, souvent visités par les paysagistes qui y retrouvent ces accidents de rochers que Salvator Rosa aimait tant à reproduire sur ses toiles immortelles. Pour les géologues, le creux de Miège est une caverne écroulée, dont les parois sont restées debout tandis que le toit s'est enfoncé.

Près de là, à un kilomètre tout au plus, se trouve une caverne, diminutif de celle dont le creux de Miège est la ruine, c'est la grotte de la Madeleine. Son ouverture est assez étroite. Une pente très-inclinée, formée de grosses pierres reposant sur un limon humide et glissant, conduit à un lac souterrain qui s'enfonce dans la montagne en formant des circuits, s'élargissant et se rétrécissant tour à tour sur une longueur de plus de cent mètres. Au milieu on entend couler les eaux qui l'alimentent. Rien ne saurait rendre la beauté de cette grotte, lorsque la flamme de torches ou de petits monceaux de paille flottant sur l'eau jette une lueur incertaine sur ces sombres voûtes, d'où pendent çà et là de longues stalactites; l'eau tranquille et noire sur laquelle glisse la barque, ce silence profond, interrompu seulement par les petits cris des chauves-souris effrayées qui se détachent de la voûte, impressionnent vivement l'imagination. Pour le poëte, c'est l'entrée de l'enfer païen, le Cocyte de Virgile. Pour le géologue, c'est la grotte d'Adelsberg, les lacs et les rivières souterrains de la Carniole en miniature, un exemple de ces nappes d'eau souterraines, de ces réservoirs cachés qui alimentent les sources abondantes des pays calcaires en général et du midi de la France en particulier, celles de Vaucluse, de Malaucène, de Saint-Clément et du Lez. Un exemple récent démontre l'existence de nombreuses excavations souterraines dans la contrée qui nous occupe. En novembre 1854, à la distance de 800 mètres environ de la grotte de la Madeleine, le sol s'enfonça tout à coup. A la place d'un champ labouré, on vit avec surprise, du soir au lendemain, un cratère de 12 mètres de diamètre environ, rempli d'eau. A en juger par la couleur de l'eau, le cratère doit avoir au centre une profondeur de 7 à 8 mètres au moins.

Plusieurs fois déjà j'avais visité cette grotte, et j'avais fait admirer ses beautés à des étrangers surpris qu'elle fût si peu connue. J'y retournai le 20 août avec un jeune peintre. Le batelier m'avertit, avant de descendre, que nous ne pourrions nous embarquer, qu'un *mauvais air* nous forcerait à remonter; je crus à un prétexte. Je m'imaginai qu'il voulait s'épargner la peine de nous promener sur le lac. Je commençai à descendre la pente qui correspond à l'ouverture; mais, à quelque distance de l'entrée, je remarquai une vapeur bleuâtre semblable à une légère fumée, qui planait à mi-hauteur entre le lac et l'entrée. J'arrivai au bord de l'eau avec mon compagnon. Le guide veut allumer sa torche, mais sans succès; la résine s'enflamme à peine, et s'éteint par moments; pendant que je le regardais, ma respiration

devenait de plus en plus fréquente, un malaise général s'emparait de moi; pendant ce temps mon compagnon se plaignait de mal de tête, et me dit brusquement : « Sortons d'ici, je vais me trouver mal. » Je l'entraînai aussi vite que possible; nous remontâmes, dépassâmes la vapeur bleuâtre, et sortîmes de la caverne. Pendant quelque temps encore, je sentis de l'oppression; ma poitrine se dilatait imparfaitement, l'inspiration n'était pas complète. Mon compagnon éprouvait toujours du malaise. Au bout d'une demi-heure ces symptômes se dissipèrent; ils étaient dus à une asphyxie heureusement incomplète, produite par l'acide carbonique qui remplissait le fond de la caverne. Pendant cinq minutes environ, nous avions respiré un mélange d'air et de gaz acide carbonique. C'est lui qui, saturé de vapeur d'eau, formait la fumée bleuâtre qui s'élevait jusqu'à une certaine hauteur dans la caverne. C'était la quatrième fois que je descendais dans la grotte de la Madeleine, et la première que j'y trouvais de l'acide carbonique. Le batelier, interrogé, répondit qu'il en était toujours ainsi au mois d'août, après les grandes chaleurs, et qu'une forte pluie ferait disparaître le phénomène; je me rappelai alors que j'avais toujours visité cette grotte au printemps et en automne, jamais en été; il s'y fait donc une exhalation périodique et intermittente d'acide carbonique coïncidant avec les chaleurs de l'été ou causée par elles. On cite toujours dans les livres et on va voir à Naples la grotte du Chien comme une curiosité naturelle extraordinaire. Mais dans le voisinage, le Vésuve exhale de l'acide carbonique, et aux environs de Naples ce gaz sort pour ainsi dire de tous les pores de la terre et contribue à son étonnante fertilité; de même, sur les volcans éteints de l'Ardèche, le gaz acide carbonique s'échappe de plusieurs cavités. Mais il est bien plus curieux de voir cette production intermittente au milieu du calcaire jurassique; l'eau du lac est légèrement gazeuse, mais il n'en est pas moins fort étonnant qu'elle n'exhale pas constamment de l'acide carbonique, comme les sources acidules ordinaires, telles que Seltz, Spa, etc. Il serait difficile de savoir si le gaz provient de l'eau ou sort d'une fissure du sol; car l'eau dissolvant l'acide carbonique, on ne saura jamais si le gaz qu'elle contient a été dissous ou dégagé par elle, et pendant la production du gaz l'exploration de la caverne est impossible.

La grotte de la Madeleine n'est pas la seule source d'acide carbonique connue aux environs de Montpellier; une autre, très-abondante, se trouve au bord de la lagune qui règne tout le long de la mer. C'est le *Boulidou*, petite mare près du village de Pérols. Le dégagement est plus ou moins actif; mais lorsqu'il se fait avec force, l'eau semble bouillir, comme l'indique le nom languedocien de cette flaque d'eau.

On a remarqué que les volcans en pleine activité exhalaient principalement de l'acide hydrochlorique; lorsque cette activité diminue, c'est l'acide sulfureux qui devient prédominant; et enfin, quand ils s'éteignent, l'acide carbonique est le seul gaz qui s'échappe de leurs fissures. Les dégagements d'acide carbonique de la Madeleine et du Boulidou seraient-ils les restes de l'activité volcanique qui, près de là, a fait surgir du sol les basaltes de Montferrier, et un peu plus loin, ceux d'Agde et de Saint-Thibéry; derniers effets de la force inconnue dont les volcans de l'Auvergne, du Cantal et du Vivarais sont la plus grande manifestation sur le sol de la France?

TROP D'IMPATIENCE.

Des Espagnols étant restés quelque temps à Taïti, dans l'intervalle du second au troisième voyage du capitaine Cook, y plantèrent un cep de vigne. Après leur départ, l'arbrisseau fut respecté par les indigènes, et se couvrit de grappes nombreuses. Lorsque ces fruits parurent avoir atteint toute leur grosseur, quoiqu'ils fussent encore parfaitement verts, les principaux chefs se rassemblèrent gravement autour du cep, goûtèrent l'un après l'autre les grains de verjus, et déclarèrent, à l'unanimité, que si ce n'était pas du poison, c'était au moins quelque chose de détestable. Après ce beau jugement, ils foulèrent aux pieds la malheureuse vigne. Cependant elle végétait encore lorsque le capitaine Cook revint à Taïti. Des gens de l'équipage la découvrirent par hasard, et ne manquèrent pas d'apprendre aux Taïtiens quels fruits excellents ils en pourraient tirer, pourvu qu'ils leur laissassent le temps de mûrir.

LE SOLEIL VU DE NEPTUNE.

En supposant qu'un homme fût transporté sur la planète Neptune, et qu'il pût continuer à y vivre, il ne pourrait plus apercevoir la terre qu'à l'aide d'un très-fort télescope, et le soleil ne lui paraîtrait plus qu'une étoile de la même dimension que Vénus, l'étoile du soir. Néanmoins, comme Vénus n'est qu'une planète et ne peut par conséquent que réfléchir la lumière solaire à la manière de la lune, sans rayonner par elle-même, le soleil, bien que réduit par l'éloignement à ce degré de petitesse, demeurerait incomparablement plus brillant que l'astre en question. On a calculé, en effet, que la quantité de lumière que l'on recevrait sur Neptune serait onze mille fois plus grande que la quantité de lumière que nous recevons de Vénus. Ce serait donc l'effet de onze mille étoiles comme Vénus réunies en groupe, et bien plus encore, car le chiffre de onze mille n'est qu'un minimum. Les différences du jour et de la nuit, malgré la petitesse du soleil, sont donc très-sensibles encore sur ce dernier membre de notre système planétaire, et rien n'empêche de croire que les organes des êtres qui l'habitent aient été calculés de manière à être affectés par ces différences tout autant que nous ne le sommes nous-mêmes par les variations analogues de notre planète. Nos sensations n'ont rien d'absolu, et il ne faut pas oublier que ce que nous nommons la lumière n'est pas un simple effet du soleil, mais un phénomène dépendant à la fois et de notre nature et de celle du soleil. La lumière est le résultat de la modification produite sur la substance nerveuse de nos yeux et de notre cerveau par l'éther mis en vibration par le soleil. Que l'on augmente la délicatesse de nos yeux ou que l'on augmente la force du soleil, la lumière changera donc également dans les deux cas. Ainsi, les habitants de Neptune se récrient peut-être contre la vivacité du soleil, en déclarant notre terre inhabitable comme beaucoup trop voisine de ce foyer central de chaleur et de lumière.

SUR L'USAGE DU CAMAIL

DANS L'ÉGLISE DE CHARTRES.

Les chanoines et autres ecclésiastiques portaient déjà le camail vers la fin du seizième siècle, puisqu'un acte capitulaire du chapitre de Notre-Dame de Chartres, en 1378, en ordonne l'adoption par tous les chanoines, et que le concile provincial de Salzbourg, en 1386, défend aux ecclésiastiques de paraître dans l'église en public sans un camail.

Toutefois le concile de Bâle, en 1485, ne veut pas que les chanoines portent le camail à l'office, et le concile provincial de Reims, tenu à Soissons en 1456, ainsi que les conciles provinciaux de Sens, en 1466 et 1485, établissent la même défense et dans les mêmes termes. Enfin, en 1528,

un autre concile provincial de Sens, tenu à Paris, permit aux ecclésiastiques de le prendre; et depuis cette époque les chanoines en adoptèrent généralement l'usage.

Mais la contradiction qui se trouvait entre les décisions des divers conciles avait introduit parmi les chanoines du chapitre de Chartres une espèce de schisme dans l'usage du camail : les uns le portaient, les autres refusaient de s'en servir; enfin le chapitre, voulant faire disparaître cette bigarrure qui se remarquait dans le costume des prêtres



L'Ane qui vielle, sculpture de la cathédrale de Chartres.

et des clercs attachés au service de l'église, ordonna, par un acte capitulaire rendu dans le chapitre général de la Chandeleur 1626, que, depuis le jour de la Toussaint jusqu'à la fête de Pâques de chaque année, le camail serait revêtu rigoureusement par tous les chanoines, dignitaires et autres, les prêtres et les clercs, et généralement par toutes les personnes attachées au chœur de l'église Notre-Dame, sans aucune exception, sous les peines établies audit *capitulum*.

Cette mesure disciplinaire excita un assez vif mécontentement parmi les chanoines qui étaient opposés à l'adoption du costume. Du nombre de ceux-ci était François Pédoue (¹). Son esprit satirique avait là une trop belle occasion de s'exercer pour ne pas en profiter : Pédoue composa aussitôt quelques chansons contre ses confrères, et pour mieux les vulgariser, il eut l'idée de les confier à la *vielle de l'âne* qui, placé à la petite porte méridionale de l'église, avait sous sa protection les arracheurs de dents et marchands de thériaque auxquels le chapitre avait assigné ce local dans les jours de foire.

Cette nouveauté, dont l'organe grotesque était depuis longtemps en possession des sympathies du peuple chartrain, mit toute la ville en joie et rangea tous les rieurs du côté du chanoine. Le chapitre, furieux de l'aventure, demanda vengeance de cette audace au siége présidial de Chartres, lequel, au reste, donna gain de cause au poëte. Le chapitre en fut pour ses frais et le public n'en chanta que plus fort.

Voici quelques fragments d'une des pièces composées en cette occurrence par F. Pédoue; ils pourront servir à faire juger des autres :

Requête de l'âne qui vielle à Messieurs du chapitre.

C'est le pauvre Martin, Messieurs,
Qui vous annonce avec des pleurs
Que les vents ont rompu sa vielle :
De la part du pauvre vielleux,
Commandez, de grace, au Flûteux (¹)
Qu'il m'en fabrique une nouvelle.

Je ne fais plus tant l'arrogant
Que je le faisais ci-devant ;
Je ne veux plus être à l'église ;
Qu'on me mette dans l'Hôtel-Dieu,
Et qu'on m'y fasse un peu de feu
Pour faire sécher ma chemise.

Hélas! elle me tient au dos;
Ce n'est pas pour avoir eu chaud,
Mais bien à cause de la glace.
Je prie monsieur le doyen (²),
Comme je n'ai pas le moyen,
Qu'à l'Hôtel-Dieu j'aie une place

Ce grand lévite est toujours bon ;
Je logerais dans sa maison :
Je ne suis pas d'humeur mauvaise,
Et comme je suis son voisin (³),
J'ose me dire son cousin,
Et je crois qu'il en est bien aise.

Si l'on n'entend pas mon latin,
Que j'aille chez le sieur Martin (⁴) :
Nous sommes d'un même lignage ;
Les Martins se connaissent bien,
Ils usent d'un même entretien
En parlant un même langage.

A la suite des requêtes de l'âne, Pédoue nous rend compte de la délibération du chapitre à ce sujet; il nous fait connaître l'avis de chaque chanoine, et voici entre autres comment opinent le théologal et le doyen, sur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie :*

Le théologal, dans sa manche
Qui toujours a discours tout prêt,
Vous dit : — C'est aujourd'hui dimanche,
Je ne réponds point au baudet.

Le doyen répond : Mon cher frère,
Je sais un excellent moyen ;
Cet âne est bon, il sait bien braire,
Mettons-le chez le sous-doyen.

S'il n'en veut, je conclus, au reste,
Qu'on lui donne un grand domino,
Qui lui couvre du moins la tête
Jusques à la Quasimodo.

Mais, malgré les chansons du poëte, la décision du chapitre fut maintenue, et encore aujourd'hui on observe le rite consacré par l'acte capitulaire de 1626.

(¹) Après une jeunesse des plus orageuses, Pédoue, converti à la suite d'un accident qu'il faillit lui coûter la vie, devint par sa piété l'édification de ce chapitre qu'il avait autrefois fort irrité, et fonda en 1653 la congrégation si utile des sœurs de la Providence, qui se dévouent à l'éducation des pauvres petites filles orphelines.

(¹) Menuisier qui demeurait près de l'église.
(²) Elie Fougeu des Cures, doyen du chapitre, était le premier directeur du chapitre.
(³) L'Hôtel-Dieu de Chartres est placé près de la cathédrale.
(⁴) Chanoine, principal du collége.

Paris — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

UNE FAMILLE DE BOHÉMIENS.



Exposition universelle de 1855. — Bade et Nassau; Peinture. — Les Bohémiens, par Louis Knaus. — Dessin de Marc.

Transportez-vous, lecteur, en Allemagne, dans la forêt Noire. Tout le petit village de Stekhein est en alarme; on court de maison en maison; on s'aborde dans les rues, on se dit à la hâte : « Des bohémiens! des bohémiens! » C'est comme si l'on criait : « Au voleur! » Les femmes font rentrer les enfants et ferment les portes; les hommes barricadent les étables et les bergeries; ils s'arment de fourches, de longs bâtons, de rateaux; ils marchent vers la forêt avec l'émotion de recrues qui vont au feu pour la première fois. — Combien les bohémiens sont-ils? Vingt, cinquante, cent peut-être. Ils ont de la cavalerie; on a vu un cheval. — Au moment d'entrer dans le bois, tous s'arrêtent comme un seul homme. Les cœurs battent énergiquement dans ces fortes poitrines; on semble attendre que le plus hardi prenne le commandement. Gotlieb, que l'on n'appelle point pour rien « l'Avisé, » prend la parole :

— Avant d'aller plus loin, dit-il, et de commencer une bataille qui peut faire couler les larmes de plus d'une mère de famille et d'une fiancée, au moins faudrait-il savoir où est l'ennemi, ce qu'il fait, ce qu'il veut, quelles sont ses forces. Comment les autorités constituées n'ont-elles pas pris d'abord des informations, envoyé des espions, des éclaireurs, sommé la bande de vagabonds qui infeste le pays et menace la paix publique, de faire connaître ses intentions et de donner des garanties ou de se retirer?

— Gotlieb a raison! crient à la fois tous ces braves. L'autorité manque à tous ses devoirs. Qui peut dire même s'il serait légitime de nous faire justice à nous-mêmes, et de poursuivre l'entreprise avant que les magistrats ne soient intervenus et qu'ils n'aient donné le signal du combat?

Ces considérations pleines de sagesse, et surtout de prudence, frappent tous les esprits; on met bas les armes. Le plus jeune de la troupe découvre au loin M. le garde champêtre, court vers lui, l'appelle, et bientôt l'amène en triomphe. Après un peu de confusion et de tumulte, on le met au courant de la situation. Le vieillard écoute avec gravité, en promenant un regard calme et fier, s'il n'est ironique, sur le petit bataillon. Il approuve, il comprend ce qu'on attend de lui; les fonctions obligent : il prend son parti sans hésiter, et, à l'admiration de tous, il avance aussitôt dans le bois, d'un pas ferme et solennel, suivi seulement de son chien. L'armée, cause de tant d'effroi, n'est pas loin, et son camp n'occupe pas un large espace : ce n'est qu'une pauvre famille dont la misère ne saurait inspirer que bien peu de crainte et beaucoup de pitié. Mais le garde champêtre n'oublie point qu'il a une mission à remplir; il approche du plus grand personnage de la troupe, pauvre diable embarrassé de sa haute taille, gauche, nonchalant, vêtu de vieilles défroques rouges et jaunes qu'il n'a probablement ni achetées ni empruntées.

— Vos papiers? dit le fonctionnaire rustique d'une voix qui n'a rien de menaçant.

Le bohémien plonge sa longue main osseuse et crochue au fond des haillons qui couvrent sa poitrine, et il en tire une feuille usée et malpropre. Ce n'est pas chose facile à déchiffrer, et malgré ses lunettes, le garde champêtre cherche en vain à démêler quelques mots lisibles au milieu des hiéroglyphes que prennent les contours incertains de timbres superposés sur des signatures et de griffes enchevêtrées comme les détours d'un labyrinthe. Une vieille femme, l'aïeule, au teint basané, au nez recourbé, aux yeux vifs et caressants, s'empresse de lui indiquer du doigt le fil de ce dédale; mais la lumière ne se fait pas, le caractère officiel et authentique du grimoire est lent à se dégager; il est visible que le digne magistrat est perplexe. Son hésitation fait toute la péripétie du drame. Un jeune homme, le

fils de la vieille femme sans doute, couché à terre, a mis la main sur un bâton : qu'en veut-il faire? Il épie le garde champêtre d'un air qui n'annonce pas une tendre sympathie; c'est, du reste, la seule attitude qui laisse soupçonner quelque velléité agressive; on peut toutefois affirmer que tout se passera pacifiquement; une jeune fille a établi son boudoir sous une petite voûte de rameaux, derrière l'arbre dont l'épais feuillage sert d'abri à toute la famille; elle avance avec curiosité sa tête, en déroulant ses longs et noirs cheveux; une mère allaite un enfant; on ne voit dans l'attitude de la malheureuse créature aucun signe d'intérêt ou de crainte; tout entière à son devoir maternel, il lui importe peu qu'on la laisse reposer la nuit sous cet arbre, qu'on la repousse plus loin, ou qu'on lui donne une grange pour prison. Peut-être même préférerait-elle la grange, où les petits qui se roulent sur l'herbe à ses pieds seraient au moins garantis du froid et de la rosée; une pauvre bête de somme, non moins insensible qu'elle aux exigences et aux formalités sociales, broute à quelques pas, sans souci du quart d'heure qui doit suivre. Deux personnages complètent le tableau : le roquet blanc qui accompagne le garde champêtre, et dont la pose magistrale et débonnaire correspond parfaitement à l'importance de son maître; un petit singe, gagne-pain de la famille vagabonde, qui regarde l'animal civilisé avec méfiance, et semble prêt à répondre par un coup de dent ou de patte à la moindre apparence d'hostilité.

Le dénoûment sera celui que chaque spectateur voudra bien imaginer. Quoi qu'il arrive, la sécurité ne tardera pas à renaître au village. Qui sait même si l'honnête garde champêtre, bonhomme au fond, n'obtiendra pas l'hospitalité d'une nuit pour ces pauvres gens, qui s'acquitteront à leur manière : les deux hommes, avec leurs luttes herculéennes; la vieille femme, en disant la bonne aventure; la jeune fille, en dansant, les yeux couverts d'un bandeau, sur une table, au milieu des œufs que ses pieds légers n'effleureront pas; le singe, en faisant des grimaces et des gambades. Le lendemain matin, avant l'aurore, les bohémiens seront déjà bien loin; il ne serait pas impossible que l'on eût à se plaindre d'avoir perdu quelques poules ou qu'un fromage ait disparu. Mais le soir, les villageois vanteront à la veillée la vigueur du jeune bohémien, l'agilité et l'adresse de sa sœur; les villageoises se confieront à voix basse en souriant les prédictions de la vieille; les enfants imiteront le singe; et, en somme, l'aventure, si grosse de terreurs, aura fait honneur au courage des habitants, à la prudence de l'autorité, et égayé de quelques distractions les heures monotones de la vie champêtre.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34.

Peu à peu mes idées s'étendent, et l'espace semble s'ouvrir devant moi; voici le chemin qui mène à la ville; de l'autre côté serpente celui qui mène au bois; et toujours un beau soleil sur ces rameaux et ces prairies! Partout la campagne me présente ses attrayantes beautés: bouquets d'églantiers et d'aubépines, eaux murmurantes, fleurs des champs qui me saluent, petits oiseaux surtout! ils sont faits pour charmer les premiers regards de l'enfant; abeilles, papillons, scarabées, gazons verts que le zéphyr balance : tous ces objets occupaient mes sens et faisaient partie de mon être.

L'attention du premier âge est toute aux détails; l'ensemble nous échappe encore : je me souviens du temps où le lointain commença pourtant à m'intéresser, et provoqua mes premières rêveries. Quelle était cette montagne là-bas? Quelle était cette tour de l'autre côté du lac? Et ce lac bleu derrière les arbres des champs? Et ce ciel, où Dieu demeurait, et qui descendait là-bas jusqu'à terre? C'était par là sans doute qu'on y montait?..

Car elle était montée au ciel cette petite voisine dont j'ai oublié le nom, que je voyais tous les jours et que tout à coup je ne vis plus; elle était allée vers le bon Dieu. Et dès lors je levais souvent les yeux au ciel; le soir, si je voyais les nuages, dorés par les bords, s'amonceler à l'horizon en châteaux magnifiques, je me figurais que ma petite amie était là; si j'étais seul, je lui faisais des signes, je l'appelais... Elle me voyait sans doute; elle me répondait; mais elle était trop loin, et je ne pouvais l'entendre.

Je ne saurais dire quand ma mère m'apparaît pour la première fois; j'étais sans cesse avec elle : je la vois partout et toujours; mon père, que ses affaires appelaient quelquefois au dehors, dut produire par ses retours des événements qui firent trace dans ma mémoire. Je vois dans ce moment arriver un cavalier monté sur un cheval roux à crinière blanche, en un mot sur Coli, que mon père venait d'acheter. C'était lui qui arrivait ainsi monté. J'étais ravi; je le fus bien plus encore quand mon père, m'ayant placé devant lui, me fit faire trois ou quatre fois le tour de notre cour d'entrée.

C'est du même temps que datent ces premières promenades dans nos prairies, où je sens ma main dans celle de mon père : je me rappelle des conversations infinies, dont il ne me reste aucun détail; mais assurément ces entretiens étaient sages; ils fixaient mon attention sur mille choses que la nature offrait à ma curiosité d'enfant. Que d'instruction recueillie dans ces causeries, dont il ne me reste qu'un vague enchantement! Quand les philosophes nous disent qu'apprendre c'est se souvenir, ne cherchons pas l'époque de ces réminiscences dans une existence antérieure et chimérique; cherchons-la dans ces premières années, où de bons parents répondaient, sans jamais se lasser, à nos intarissables questions.

Un soir, à la nuit tombante, nous prenons nos chapeaux; Ferdinand nous accompagne et porte un panier et d'autres objets que je ne remarque pas d'abord; nous entrons dans le bois, où coule une rivière; je vois que nous allons de ce côté, mais sous les arbres la nuit est déjà sombre; on entrevoit seulement au bout d'une avenue une dernière lueur : c'est le crépuscule qui va s'éteindre. Enfin l'obscurité est complète, quand nous arrivons au bord de la rivière.

On s'arrête : Ferdinand bat le briquet; les étincelles éclairent son visage brun; on allume un flambeau de résine, et l'on commence, dirai-je la chasse ou la pêche? Mon père tient un sabre à la main, Ferdinand est armé du flambeau; on me fait asseoir sur le bord, et je vois mes compagnons dans l'eau jusqu'aux genoux.

Ce qui se passait devant moi me parut un mystère étrange; que cherchaient-ils dans cette rivière, où la poix brûlante reflétait sa rouge clarté?... Des truites, des truites saumonées, que la lumière attirait, et que mon père frappait à coups de sabre! Les voilà saignantes dans le panier, et sans doute ce fut un régal de fête; mais l'image de cette pêche singulière est seule restée dans mon souvenir.

MON PREMIER LIVRE.

Vous souvient-il de la manière dont vous avez appris à lire? Pour moi, je n'en ai aucune idée. Je me vois seulement penché sur les genoux de ma mère, qui me montre, avec une aiguille à tricoter, des lettres, des mots, des images; mais de principes, d'épellation, de difficultés, de labeur, il ne m'en reste pas le plus léger souvenir; il me semble que j'ai toujours su lire.

Pour le livre qui m'occupa le premier, c'est autre chose ; je ne l'ai pas oublié, et même je le possède encore. C'est un recueil de Fables d'Ésope en prose, un in-quarto avec des gravures sur cuivre, caractère saint-augustin, style naïf et sentencieux. Le titre manque ; je suppose que le livre fut imprimé en Hollande au dix-septième siècle. Je n'ai jamais vu d'autre exemplaire que le mien.

Les images sont singulières ; elles ne manquent pas d'originalité, mais le naïf y tourne souvent au grotesque, et les proportions ne sont pas rigoureusement observées ; la perspective est traitée fort librement : on dirait que l'artiste hollandais se soit inspiré de l'art chinois, à une époque où la Hollande avait avec la Chine de fréquentes communications.

Je retrouvais donc dans mon livre tout le ménage champêtre : chevaux, vaches, moutons, chiens, poules et canards ; les étangs, les rivières, les chênes et les roseaux. Le livre complétait mes observations directes ; j'avais peu vu de lièvres, encore moins de renards, jamais d'ours et de loups ; maintenant mon imagination peuplait d'hôtes nouveaux les campagnes d'alentour ; je croyais y voir en action tous les personnages de l'apologue. Et moi, qui n'avais pas craint jusque-là de m'aventurer sans garde dans le bosquet voisin, je commençais, grâce à l'étude, à devenir plus circonspect : il pouvait se trouver derrière les buissons quelque loup cherchant fortune.

Il me serait facile de prouver que ce livre eut une influence marquée sur ma vie ; mais il faudrait pour cela me découvrir au lecteur plus que je n'ai résolu de le faire. Je serai sincère, mais je n'ai pas promis de tout dire ; et surtout je voudrais éviter les confessions qui seraient ou qui sembleraient dictées par la vanité. C'est un sentiment plus sérieux et plus doux qui conduit ma plume ; je vous conte ma vie comme je voudrais qu'un ami me contât la sienne, en m'arrêtant surtout à ce qui me semble mériter votre sympathie.

LA CASQUETTE VERTE.

Était-ce pour me récompenser de mes progrès dans la lecture que maman me rapporta un jour de la ville une casquette de maroquin vert ? Il me semble qu'elle soit encore devant mes yeux, et je la reconnaîtrais, je pense, entre mille.

On m'assura depuis que la casquette verte allait bien à la tête blonde, et, s'il faut le dire, je me rappelle que j'en étais un peu vain ; je voulais l'avoir constamment sur ma tête, et me montrais avec complaisance, ainsi coiffé, aux survenants et à nos domestiques.

Ferdinand s'en aperçut, je pense, et, voulant rabattre chez moi les fumées de l'orgueil, il me dit un jour avec sa brusquerie joviale :

— Valentin, ta casquette est d'une drôle de couleur ! On dirait que tu as sur la tête une feuille de chou.

Je fus choqué de cette comparaison triviale, et je me campai d'un air boudeur devant la porte de l'écurie, sans prendre garde à ce qui se passait derrière moi.

Tout à coup je me sens saisir par le haut de la tête ; il me semble qu'on m'arrache la peau ; je pousse un cri : c'était notre pouliche qui m'avait enlevé ma casquette et quelques cheveux avec.

On accourut, et mon père reconnut avec bonheur que je n'avais reçu aucune blessure grave ; la peau était seulement un peu éraflée : je saignais. Le plus ému était Ferdinand, qui se reprochait d'avoir plaisanté avec son ami Valentin, au moment où il allait se trouver en si grand danger.

— Rassure-toi, Ferdinand, lui dis-je, ça ne sera rien. La pouliche a pensé, comme toi, que j'avais sur la tête une feuille de chou.

Voilà ce que je dis, du moins on me l'assura par la suite ; mais on arrange souvent les mots des enfants, si même on ne les invente pas.

Ma bonne Louise, qui avait beaucoup d'imagination, fut, longtemps après, occupée de cette petite aventure ; elle prédisait que j'aurais un jour affaire avec les chevaux, et que je serais peut-être général de cavalerie. Il n'y a plus d'apparence que cette prophétie de Louise s'accomplisse jamais. *La suite à une prochaine livraison.*

TONTI.

Un prisonnier adressait de la Bastille, le 4 mars 1675, la lettre suivante à Colbert :

« Je vous rends un million de grâces du secours de 600 livres que Votre Excellence m'a procuré du roy, lesquelles ont été employées à m'habiller et à me donner du linge, comme aussy pour donner les mesmes choses à mes deux fils qui sont détenus en ce lieu avec moy. J'espère aussy que Votre Excellence me procurera de Sa Majesté, lorsque le bon Dieu le lui inspirera, les 1 600 livres que je dois à ceux de ce château qui m'ont fourni depuis sept ans les choses qui m'ont été nécessaires, et à mes fils aussy ; et cependant, Monseigneur, je vous conjure au nom de Dieu, et par la mémoire de feu M. le cardinal Mazarin, de continuer vos bontez pour la subsistance de ma fille, qui est chargée du reste de ma famille, laquelle est réduite dans la dernière misère. »

Qui a signé cette lettre pleine d'humilité et de supplications ? — Tonti, l'inventeur des tontines.

Ouvrez tous les dictionnaires biographiques de France et d'Italie (il était Italien), aucun ne donne de détails sur la vie de cet économiste, venu en France sous le ministère du cardinal Mazarin. La *Correspondance administrative* révèle son histoire. Laurent Tonti vint donc à Paris, et y offrit au gouvernement son plan d'une tontine : « Le cardinal, dit M. Depping, dans l'*Introduction* du tome III, comprit ou s'exagéra les avantages de cette opération financière, et y entrevit des millions à gagner pour l'État. La tontine fut adoptée, et l'inventeur eut une pension de 6 000 livres ; ce qui prouve jusqu'à quel point l'esprit du cardinal avait été frappé de l'importance des idées financières de son compatriote. Celui-ci, dans ses lettres à Colbert, dit qu'il a touché cette pension depuis 1648 jusqu'en 1660 ; dans les années suivantes, il ne reçut plus que de faibles à-compte ; dès lors ses lettres sont remplies de doléances sur la gêne dans laquelle il vit avec une famille de dix-sept et même de dix-neuf personnes. Il avoue sa misère, exprime la crainte d'être incarcéré par ses créanciers, et implore la pitié du roi et du ministre, conjurant celui-ci, au nom de Mazarin, leur ancien protecteur commun, de venir à son secours. Ces plaintes sont exprimées très-vivement dans les années 1663, 1664 et 1665, c'est-à-dire dans le temps même où les édits royaux confirmèrent l'établissement de la tontine comme institution d'État. Il demande que Mme Colbert et la reine s'intéressent à ses filles *grandes et bien faites*, comme il dit, pour qu'elles soient admises dans des couvents. Ses embarras ne l'empêchent pas de méditer sur d'autres projets utiles à la France. Il propose l'établissement d'une nouvelle Compagnie des Indes, devant procurer à l'État un fonds de 40 à 50 millions ; il conseille des plantations de mûriers sur toutes les grandes routes du royaume pour dispenser la population d'avoir recours à des soies étrangères. Puis on apprend, par sa correspondance, qu'il a rédigé, en 1664, une relation de la conduite présente de la cour de France ; que le chancelier Letellier,

au nom du roi, lui a défendu de publier cet ouvrage; que néanmoins, malgré lui, à ce qu'il prétend, un libraire le fit imprimer. C'est sans doute pour cette raison qu'il fut incarcéré à la Bastille, où il est probable qu'il mourut; car, à partir de ce moment, les traces de son existence disparaissent.

LE CHATEAU DE HOLLENFELTZ.

Bâti sur un roc élevé et à pic, d'où il domine l'étroit vallon de l'Eischen, le château de Hollenfeltz offre aux regards une façade moderne et régulière, précédée d'une élégante terrasse qu'entourent de gracieuses colonnettes. Le vaste pavillon crénelé qui soutient son aile droite, et la magnifique tour qui s'élève au dernier plan, donnent à ce bâtiment un aspect plein de noblesse et de majesté. Son nom de *Hollenfeltz* (rocher creux) lui vient des nombreuses cavités que l'on remarque dans la roche sur laquelle il est construit.

Le nom de Hollenfeltz figure dans l'histoire de Luxembourg dès l'année 1192. En 1330, Jean de Hollenfeltz devint justicier de la noblesse. En 1418, un autre membre de cette famille remplissait les fonctions de prévôt de la capitale.

La seigneurie de Hollenfeltz, outre le village du même nom, comprenait les terres de Greïsch, de Reckange et de Brouch.

En 1683, le château, par un bonheur singulier, échappa aux bombardes du maréchal de Boufflers, qui détruisirent un grand nombre de forteresses. Boufflers faisait ses sommations au moyen d'une triple bordée de six pièces de canon; mais comme il laissait une intervalle entre chaque décharge pour attendre la réponse, le sire de Hollenfeltz s'empressa d'envoyer un hérant lui porter les clefs de son château. Quelque diligence que fit le messager, il n'arriva cependant qu'après la première bordée, et l'on voit encore sur les murailles les traces de cinq boulets qui les ont frappées.



Château de Hollenfeltz, dans le Luxembourg. — Dessin de Vanderhecht.

La famille de Hollenfeltz a depuis longtemps disparu. A la fin du dix-septième siècle, leur domaine a été successivement possédé par la maison de Tynner, par les comtes de Frias, par M. Thorn, gouverneur du Hainaut qui l'a habité jusqu'à sa mort, et enfin par M. Engler, sénateur de Bruxelles.

L'ABBÉ LEBEUF,

SAVANT ANTIQUAIRE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Il est des hommes aux allures simples et modestes, dont la vie est une suite de travaux continuels, qui ajoutent chaque jour un fait nouveau aux faits déjà vérifiés, et qui cependant n'obtiennent qu'incomplétement de leurs contemporains la considération qu'ils méritent. Ce n'est qu'après leur mort, et surtout lorsque les esprits se tournent vers les objets qu'ils ont étudiés avec amour, que justice entière leur est rendue. C'est ce qui est arrivé à l'abbé Lebeuf, ce bon chanoine qui a touché à tant de points de l'histoire de France, et qui a semé les fruits de son érudition dans tous les recueils du dix-huitième siècle.

Il vint au monde dans un temps où les choses historiques étaient l'objet des veilles d'hommes tels que les Baluze, les Mabillon, les Montfaucon, les P. Lecointe, etc. Il s'inspira à ces sources, et, portant dans l'étude toute l'ardeur d'un esprit vif et investigateur, il expliqua bien des faits obscurs des antiquités de notre pays, et fut l'un des précurseurs de l'école historique moderne.

L'abbé Jean Lebeuf est né à Auxerre, sur la paroisse de Saint-Regnobert, le 7 mars 1687. Son père, originaire de Joigny, était receveur des consignations; il avait un second

fils qui entra dans les ordres comme l'aîné, et une fille qui se maria à un autre Lebeuf de Joigny, leur parent. L'abbé Lebeuf eut toujours pour son frère et pour sa sœur une tendre sollicitude.

Son enfance fut marquée par des succès littéraires qui présageaient l'avenir. A dix ans, il montra, dans son examen public chez les PP. Jésuites, une connaissance de la langue latine qui lui mérita des éloges. Il racontait lui-même comment le goût des antiquités lui vint en lisant le chant dans l'église de sa paroisse, sur des Antiphoniers manuscrits du quatorzième et du quinzième siècle.

Destiné dès son bas-âge à l'état ecclésiastique, il dirigea ses études en ce sens, et ayant été passer deux ans à Paris, en 1701, dans la communauté de Sainte-Barbe, il y cultiva la théologie et la philosophie, sciences auxquelles il joignit le grec et l'hébreu. Ayant obtenu le grade de maître ès arts en Sorbonne (1704), il ne lui resta plus rien à désirer de ce côté-là. De retour à Auxerre en 1709, il passa successivement par tous les ordres mineurs, fut ordonné prêtre en 1711, et obtint un canonicat à la cathédrale l'année suivante.

Lebeuf avait alors vingt-cinq ans. Il se sentait un goût prononcé pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la France, et il résolut de s'y adonner. Mais son esprit positif ne se contentait pas des à peu près; sa critique éclairait tous les sujets auxquels il s'attaquait. Il ne donnait rien au hasard; sa prudence est caractérisée par ces paroles qu'il adressait à son ami Fenel : « N'allons pas si vite en besogne, de crainte d'être obligés de chanter la palinodie (¹). »

Son service canonial lui laissait des loisirs, et il en profitait pour compulser toutes les archives des vieux monastères de la contrée, et pour y recueillir les éléments de ses Mémoires sur l'histoire du diocèse d'Auxerre, et d'autres matériaux, aujourd'hui perdus, qu'il destinait à une histoire particulière de chaque paroisse de cette province.



L'abbé Lebeuf (1687-1760).

Son premier travail, qu'il mit au jour en 1716, concernait la vie de saint Pèlerin, évêque d'Auxerre ; c'était le début de ses recherches sur l'Auxerrois.

En ce moment-là, les discussions religieuses divisaient profondément les esprits. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, s'était jeté, après bien des hésitations, dans le parti des *appelants*, qui étaient les jansénistes. Alors Lebeuf, plein de feu, oubliant sa réserve habituelle, se mit à rechercher dans les antiquités ecclésiastiques des armes pour servir aux communautés du diocèse dans la rédaction de leurs protestations, qu'il minuta lui-même pour plusieurs, et où l'érudition lui fournit en abondance des armes qu'on employa ensuite plus ou moins à propos.

Mais ce n'était point là un aliment propre à l'esprit du jeune et docte abbé. Il reprit bientôt de plus belle ses études historiques. En 1723, il publia une *Histoire de la prise d'Auxerre par les huguenots en 1567*, in-12. Ce petit volume, aujourd'hui très-recherché comme tout qui est sorti de la plume de l'abbé Lebeuf, fut la cause de singuliers incidents. Lebeuf avait, comme il était d'usage, fait approuver son œuvre par le censeur royal ; mais il se risqua, après coup, à ajouter à la suite d'un errata une petite pièce de vers à l'honneur d'un moine du seizième siècle, qui avait été victime des huguenots. Puis, à propos de cette pièce, il fit une note où il rappelait que le père avait, comme David, « proclamé que nul homme ici-bas n'était infaillible, et qu'on prie pour le pape à la messe

(¹) Lettre de Lebeuf à Fenel, chanoine de Sens, 10 décembre 1733. — Presque tous les passages guillemetés de cette notice sont tirés de la correspondance inédite de Lebeuf, qui contient des choses très-curieuses.

comme pour un homme qui peut errer et faillir, etc. »

A peine le livre a-t-il paru qu'il se fait une explosion dans Auxerre. Rapport est adressé au régent, qui fait saisir le livre et lacérer le malencontreux carton. L'affaire aurait pu avoir des suites plus graves pour l'auteur s'il n'avait eu la précaution de dédier son œuvre à l'abbesse de Chelles, fille du régent, qui était fervente janséniste, et qui conjura l'orage.

L'Histoire de la prise d'Auxerre est précédée d'une introduction dans laquelle les antiquités de cette ville sont savamment étudiées; ce travail annonçait un homme érudit. Le bruit que l'affaire de la saisie avait fait à Paris attira l'attention sur l'auteur; on voulut connaître ce livre, et bientôt la science qui y abonde le fit rechercher des savants. Lebeuf entra alors en relations avec M. de la Roque, directeur du *Mercure*, et coopéra fréquemment à la rédaction de ce journal. De 1724 à 1742, il y a publié plus de cent cinquante mémoires, dissertations ou lettres sur divers sujets d'histoire, d'antiquité, ou de liturgie. Plusieurs de ces pièces ne sont pas signées, mais on y sent le *faire* du savant chanoine. Il n'y avait que lui qui écrivît de la sorte.

Cependant il portait encore sur d'autres points ses investigations et ses veilles incessantes. « Loin de moi les maximes qui vont au délai! » s'écriait-il dans une lettre à dom Lémerault. Et ailleurs : « Je suis de ceux qui ne se lassent point d'apprendre. »

Les *Nouveaux Mémoires de littérature*, du P. Desmoletz, reçurent aussi plusieurs communications intéressantes pendant cette première partie de l'existence scientifique de l'abbé Lebeuf.

Mais la vie de province ne pouvait satisfaire longtemps l'activité et le besoin d'apprendre de Lebeuf. Remarquons ici qu'il ne tarda pas à se refroidir sur les querelles religieuses et à abandonner ses confrères jansénistes du chapitre, qui, retranchés dans l'église d'Auxerre comme dans une citadelle, et sous le commandement de leur intrépide évêque, M. de Caylus, passaient leur temps à protester contre les sentences du pape et à en appeler au futur concile. Son caractère le portait à agir avec modération, « sans user d'exagération, comme des gens qui crient au feu avant qu'il soit temps. »

Il quitta Auxerre en 1735, et alla habiter Paris, où il trouvait d'abondantes ressources pour ses études variées, et surtout parce qu'il y était attiré alors par de grands travaux pour la réforme des chants liturgiques. Mais ce départ, comme ses fréquents voyages précédents, ne fut pas vu d'un bon œil par ses confrères, et il fut question au chapitre de l'obliger à résider ou à donner sa démission de la dignité de sous-chantre qu'il avait obtenue en 1712. Lebeuf fit quelque temps la sourde oreille, bien qu'il lui fût revenu que l'évêque partageait l'avis des vieux; mais il avait besoin de son bénéfice pour vivre; il n'était pas riche.

Il avait eu l'occasion de faire hommage à Mgr Languet, archevêque de Sens et ancien évêque de Soissons, d'une dissertation sur le Soissonnais, qui venait d'être couronnée par l'Académie de cette ville (1735). Ce prélat l'avait accueilli avec bienveillance. Lebeuf résolut de mettre à profit ces bonnes dispositions et de faire parer par son archevêque les coups qu'il craignait de recevoir d'Auxerre. Un chanoise de Sens, du nom de Fenel, son grand ami, fut chargé de « sonder le gué. » Le prélat avait paru goûter beaucoup l'Histoire du Soissonnais; c'était déjà quelque chose.

Deux ans après, les choses prirent plus de gravité; son évêque voulut absolument qu'il revînt à Auxerre; à quoi Lebeuf répondit que s'il y avait dans son pays des bibliothèques comme à Paris, il lui donnerait la préférence. Mais les livres le retenaient, et il s'engageait chaque jour davantage dans les recherches sur le chant ecclésiastique et l'histoire.

Cependant Mgr Languet, qui montrait hautement la plus grande considération pour l'abbé Lebeuf, et qui voulut bien même être parrain de son neveu à Joigny, le soutint contre M. de Caylus. Sept ans plus tard, Lebeuf luttait encore contre ses confrères; mais il était membre de l'Académie des inscriptions depuis deux ans (1), et préparait tout pour quitter définitivement Auxerre. Et l'on voit bien que si ce n'eût été à cause de sa pauvre sœur, dont le mari devenu fou avait compromis la fortune, il n'aurait pas tardé si longtemps à se défaire de son bénéfice.

Au travers de ces tracasseries, Lebeuf ne perdait pas son temps. Il avait publié plusieurs volumes de dissertations qui avaient fait porter sur sa personne l'attention et les suffrages de l'Académie à la mort de Lancelot. Son *Traité historique et pratique sur le chant ecclésiastique* (1741) lui mérita les compliments de Mgr Languet, qui lui dit « qu'il lui paraissait grec sur cette matière, » et qui voulut le charger de la révision du chant de Sens, comme Lebeuf avait déjà restauré le chant de l'église de Paris.

C'est ici le lieu d'expliquer comment notre bon chanoine avait acquis et étendait chaque jour davantage ses connaissances scientifiques. Lebeuf voyageait beaucoup, malgré les obstacles sans nombre que présentaient le déplorable état des chemins et leur rareté. Le mauvais temps ne l'arrêtait pas plus que la chaleur. On le vit même, à la fin du mois de décembre 1741, visiter, à pied et dans la neige, une partie du diocèse de Paris. Dès 1707, il avait parcouru « de son pied léger » la Normandie, après avoir travaillé à la réforme des livres de chant de l'église de Lisieux. Son goût pour les voyages ne fit que se développer avec l'âge, et il résolut bientôt d'employer chaque année, pour le satisfaire, le temps que les vacances lui laissaient libre.

« J'ai recueilli par tradition, dit un de ses biographes, des renseignements singuliers sur les habitudes tout à fait primitives de ce touriste, que ne préoccupait guère la recherche du confortable. Il voyageait dans le plus modeste équipage, et, à dire vrai, le plus commode pour un observateur qui veut tout voir et n'obéit qu'à sa fantaisie. Il allait presque toujours à pied (2). Quelques papiers et les feuillets détachés des livres dont il voulait vérifier le récit, formaient tout son bagage. Il ne s'embarrassait ni de linge ni de vêtements. Sa soutane retroussée composait tous ses habits de voyage. Dans les presbytères ou les couvents où il recevait l'hospitalité, il troquait, quand il en éprouvait le besoin, sa chemise fatiguée contre une chemise blanche. On ne le trouvait guère sur les grandes routes modernes. Il suivait de préférence les anciens chemins et les voies romaines, quelque peu praticables qu'ils fussent. Trente ou quarante lieues de détour n'étaient pas une affaire pour éclaircir un point historique (3). »

Lebeuf parcourut ainsi la plus grande partie de la France, vérifiant les itinéraires romains (4), cherchant dans les monastères les manuscrits précieux, et examinant les monuments chrétiens et tous les restes de l'antiquité.

Il lui arrivait quelquefois de singulières aventures, témoin la réception impolie « qu'un bourru de procureur, » de l'abbaye de Fontenay, près Châtillon-sur-Seine, lui fit en

(1) Élu le 13 décembre 1740.

(2) « Vous aurez sçu, en général, écrivait-il à un de ses amis, en novembre 1743, que j'allois en campagne sans sçavoir le côté, et de bonne foi je ne le sçavois pas trop moy-même; néantmoins le beau temps m'a engagé à faire une plus longue course que je ne l'aurois cru. »

(3) *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre*, de l'abbé Lebeuf, réédités par MM. Challe et Quantin. Auxerre, I, XXII.

(4) « Je mesurerai de mes pieds la voye militaire qui traverse le Gâtinois. » (Lettre à Fenel, du 24 septembre 1753.)

1731, en l'éconduisant honnêtement lorsqu'il voulut voir la bibliothèque de la maison.

Au milieu de ses travaux et de ses succès académiques [1], Lebeuf conservait des inquiétudes sur la solidité de certaines opinions qu'il avait émises dans ses dissertations, et qu'il reproduisit en partie dans ses Mémoires sur l'histoire d'Auxerre. Il s'agissait de l'origine de cette ville, dont il avait voulu faire le *Vellaunodunum* assiégé et pris par César. D'Anville, ce savant géographe dont l'autorité est toujours considérable, avait rudement battu en brèche le système de Lebeuf, que celui-ci ne perdait aucune occasion de soutenir et de faire défendre par ses amis. Il fit plus d'un voyage dans ce but pour s'éclairer lui-même, « n'ayant nulle dévotion aux lumières du cabinet du sieur d'Anville. » Que de fois poussa-t-il Fenel à aller visiter le chemin romain de Sens à Orléans et à s'assurer de sa direction ! Et comme il le pressait d'examiner le livre de d'Anville sur la géographie des Gaules ! « Et il n'y aura pas de mal, dit-il, de le rabrouer, car il paraît un peu fier et décisif aux autres géographes. »

La suite à une autre livraison.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Voy. les Tables des années précédentes.

LE JARDIN POTAGER. — EFFETS DE L'IRRIGATION ET DU DRAINAGE COMBINÉS.

En entrant dans le jardin de la ferme, l'aspect général ne frappait l'œil du visiteur ni par un grandiose inusité comme on en étale quelquefois chez d'orgueilleux cultivateurs, ni par un délabrement qu'on rencontre trop souvent dans les exploitations mal tenues.

L'ensemble paraît simple, régulier, mais complet et bien ordonné.

Le tracé des allées est droit partout, à l'exception de celles qui forment, près d'une encoignure, un espèce de petit jardinet anglais, orné de trois parterres et d'un massif assez touffu sous lequel on a placé une table et des siéges en fer plein galvanisé.

Les trois choses les plus essentielles à un jardin sont incontestablement : le sol, l'eau, et la chaleur. Cette dernière peut se modifier artificiellement; mais ce n'est pas ici le cas d'en parler, puisqu'on ne se sert que de celle dont tout le monde peut disposer. Il n'en a pas été de même du sol et de l'eau, qui ont dû être l'objet de travaux de main d'homme, qu'il importe de relater puisqu'ils peuvent servir d'exemple à bien des personnes.

Le terrain était passablement humide et peu régulier dans sa surface; la première chose que fit notre fermier fut de le niveler d'abord, et de l'assainir ensuite par le *drainage* [2]. Des tranchées furent pratiquées à dix mètres les unes des autres dans le sens de la pente, et toutes vinrent aboutir dans un grand fossé transversal qui se déchargeait lui-même dans un puits jusqu'alors abandonné. De petits tuyaux, mis les uns au bout des autres, furent mis sur le fond de ces tranchées, auxquelles on avait ménagé une pente qui n'était jamais moindre d'un centimètre par mètre. Le tout fut recouvert avec les terres de déblai, bien drainé, et depuis cette époque le terrain fut complétement assaini.

M. X... nous raconta complaisamment qu'il avait puisé cette idée dans la relation de travaux de ce genre qu'il avait trouvés rapportés avec détail dans le *Journal d'agriculture pratique*. Sur les indications de ce recueil, il était allé visiter lui-même, à Versailles, les travaux qui y ont été exécutés, et il fut si bien convaincu par ce qu'il vit, que trois semaines après il était débarrassé d'une humidité qui faisait le désespoir de son jardinier.

Cette courte excursion lui avait d'ailleurs été doublement utile, comme on va le voir : lié d'amitié avec le directeur du fameux potager du château, il eut la bonne idée d'aller le consulter sur le mode d'irrigation qu'il devrait employer pour utiliser des eaux qu'il n'aurait plus à redouter désormais et qui devraient au contraire lui rendre des services. Le moment de sa visite fut tout à fait opportun : on réparait les anciens canaux souterrains construits sous la Quintinie, et on en utilisait quelques-uns pour drainer un carré qui longe la rue de Satory, entre la rue d'Anjou et la rue des Bourdonnais. Il trouva là un second exemple de ce qu'il venait déjà de voir, et de plus, il recueillit sur place les excellents conseils que voici, extraits de la note même que le directeur lui a remise, et qu'il a bien voulu nous communiquer.

C'est d'après ce document qu'il a fait exécuter les travaux d'irrigation dont il nous a été donné de voir les effets merveilleux, c'est le mot, quand ils sont comme ici combinés avec un bon drainage préalable.

Étant placé sous le climat de Paris, c'était l'irrigation par *infiltration*, c'est-à-dire avec l'arrosoir, qu'il aurait fallu adopter, si le drainage n'eût permis l'autre mode; car autrement, la méthode par *submersion* ne peut guère être utilement praticable que dans le midi de la France, surtout pour les gros légumes. Ici on aurait tout au plus, jusqu'à présent, pu l'appliquer aux artichauts et au cresson de fontaine, dans une partie très-restreinte du jardin. Mais les travaux dont nous avons parlé ayant permis de suivre les procédés économiques du Midi, on y a eu recours en procédant de la manière suivante :

Les eaux chargées de limon étant de beaucoup préférables aux eaux limpides, on a fait aboutir à ce puits ordinaire, dont la place est marquée sur notre gravure, page 64, par la pompe, toutes les eaux qui ont dû laver le sol de la cour. C'est là une excellente idée, qui vaut mieux que celle qui consiste à les faire venir dans la fosse à purin, où elles affaiblissent considérablement la puissance de ce précieux engrais liquide.

Ce vaste réservoir, intelligemment alimenté, comme on le voit, étant établi, on l'a recouvert avec des planches mobiles, on y a posé une pompe analogue à celle que nous avons décrite en parlant des fumiers, c'est-à-dire une pompe très-rustique et très-bon marché (celle-ci n'a coûté que 80 francs).

Sous la gueule de décharge on a placé une des plus grosses pipes à huile qu'on ait pu trouver. Cette préférence est due au prix modique de ces récipients, qui coûtent au plus 18 francs, et à leur bonté spéciale, qui tient à ce que, étant imbibés entièrement du liquide qu'ils ont contenu, ils peuvent résister de dix à quinze ans à l'action pourrissante du sol, toujours humide à cet endroit pour cause de voisinage.

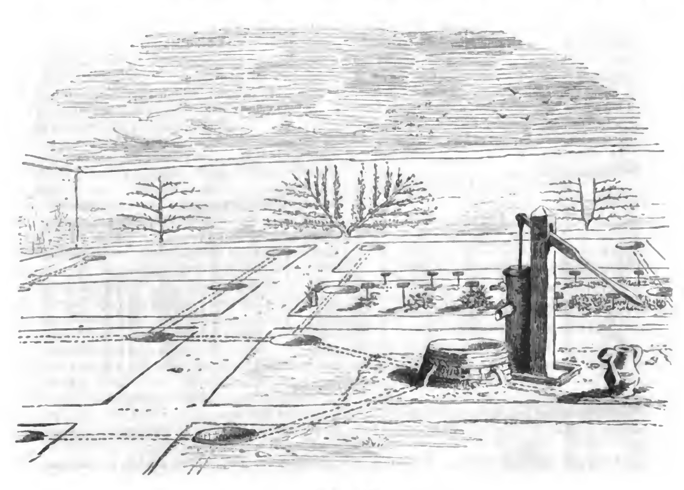
Ce réservoir économique est toujours tenu plein jusqu'à la hauteur des tubes distributeurs en zinc qu'on voit très-bien s'enfoncer en terre dans notre gravure. De là, on les suit par les petits points qu'on a ménagés exprès. Ils aboutissent à des tonneaux placés de distance en distance dans lesquels ils entrent, comme cela est très-visiblement indiqué dans la plus petite des deux figures que nous donnons ici. Il y en a un en tête de chaque planche et à l'angle pour les raisons que nous allons dire. Tous sont goudronnés à l'extérieur, dans un but de conservation facile à comprendre.

[1] Lebeuf remporta deux fois le prix du concours de l'Académie des inscriptions : en 1734, sur la question de l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie sous Charlemagne; et en 1740, sur le même sujet, depuis la mort du roi Robert jusqu'à celle de Philippe le Bel.

[2] Voy. t. XXI, p. 149.

A l'arrivée de chaque tuyau se trouve une bonde ordinaire qu'on retire ou qu'on met à volonté suivant les besoins; plus un troisième tuyau de décharge placé un peu plus haut que les deux autres, et qui aboutit dans l'entre-deux des planches.

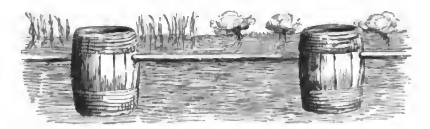
Arrivée dans ces tonneaux, l'eau s'échauffe vite en été; c'est toujours avantageux. Quand les plantes que l'on doit arroser n'ont besoin que d'un dissolvant ordinaire, on n'emploie que les produits de la pompe; si au contraire il leur faut un engrais qui doive agir promptement, on le délaye dans chaque tonneau de tête et on arrose à la manière ordinaire si l'on veut, ou par le procédé plus simple, plus économique et surtout plus expéditif que nous allons décrire plus loin.



Le Jardin de la ferme.

Cette faculté est néanmoins précieuse dans bien des cas; dans l'un ou dans l'autre, il n'y a aucune meilleure manière d'utiliser complétement et tout de suite les coprolithes de colombier ou de poulailler, les guanos, etc., etc.

Toutes les planches soumises à ce genre d'irrigation n'ont pas au delà de 8 mètres; elles sont séparées les unes des autres par des rigoles peu profondes : $0^m,30$ suffisent; elles n'ont qu'une pente très-faible. Quand les dispositions du terrain ont exigé une planche trop longue, on l'a divisée en deux ou trois parties par un simple gazon mobile qui fait l'office de barrage. Dans tous les cas, il y en a une à l'extrémité terminale qui maintient l'eau jusqu'à ce que celle-ci soit absorbée par les parties latérales de la planche, à $1^m,50$ de chaque côté.



Tonneaux mis en communication par des tuyaux de conduite.

Primitivement, on avait employé de petites planches faisant l'office de vannes; mais l'expérience a démontré que les gazons étaient préférables et surtout bien meilleur marché.

Ceci compris, supposons qu'on veuille faire un arrosage général : on ouvre les bouches de conduite et celles de décharge après avoir barré, à distance voulue, les rigoles mitoyennes à chaque planche. Il suffit alors de pomper pour que bientôt le précieux liquide soit arrivé partout où on en a jugé le besoin, sans que pour cela il ait été nécessaire de se déplacer et de manier de lourds arrosoirs.

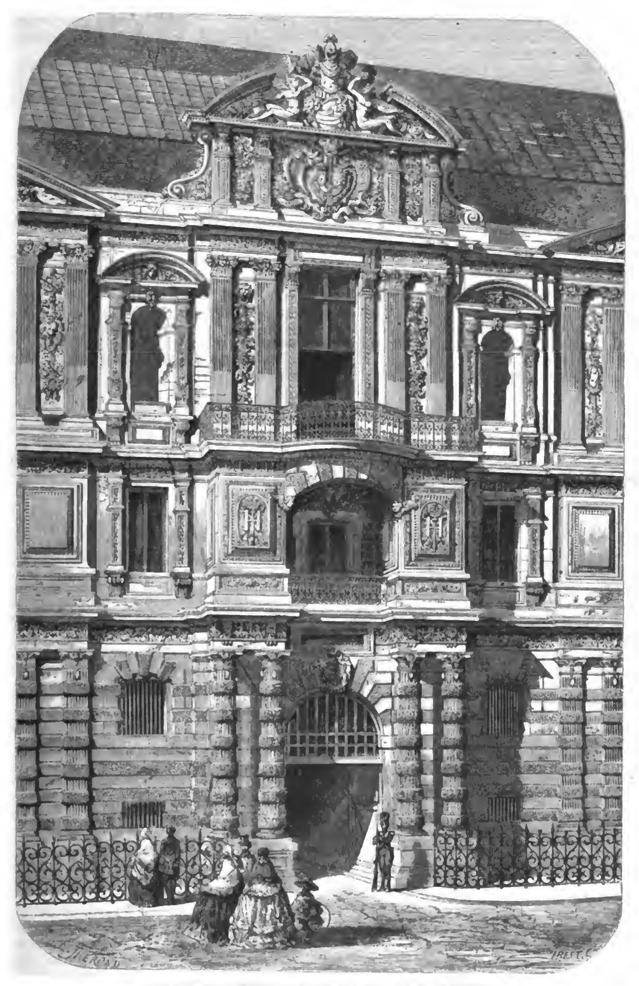
Si au contraire, et c'est le cas le plus fréquent, on ne veut agir que sur certaines planches, on bouche tout simplement le troisième tuyau qui aboutit dans les rigoles, et on ne laisse ouverts que ceux qui alimentent l'entre-deux des planches qui ont besoin d'eau.

La suite à une autre livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

PAVILLON DE L'ANCIENNE BIBLIOTHÈQUE DU ROI, AU LOUVRE.

Voy. la Table des vingt premiers volumes.



Porte de l'ancienne Bibliothèque du roi, au Louvre. — Dessin de Thérond.

Lorsque l'on regarde attentivement la partie du Louvre qui se développe entre le pavillon de Lesdiguières et l'extrémité de la galerie d'Apollon, l style du monument paraît annoncer qu'il fut construit sous Henri II. Les élégants

pilastres, les trophées d'armes, les guirlandes de fruits et de fleurs fictivement suspendus à des anneaux de pierre, l'encadrement des niches et les arabesques de leurs montants, la rare délicatesse des frises, tout reporte l'imagination vers l'année 1550. Les H surmontés d'une couronne, que l'on voit aux frontons, sur les impostes des niches et des fenêtres, dans les cartouches de l'entre-sol et dans les ornements courants, contribuent à convaincre le spectateur qu'il a devant les yeux un travail de la Renaissance proprement dite. C'est une erreur néanmoins, mais une erreur inévitable, puisque le caractère de l'édifice semble légitimer cette opinion. Les archéologues expliquent eux-mêmes avec bien de la difficulté le tardif emploi, sous Henri IV, d'une manière alors tombée en désuétude. Les renseignements sur ce vaste corps de logis sont, au reste, ce qu'il y a de plus obscur dans l'histoire du monument. On pense que le rez-de-chaussée, entre le Louvre et le pavillon de Lesdiguières, fut bâti par Catherine de Médicis, et qu'elle utilisa, pour les fondations, les murs d'un fossé qui entourait le jardin du vieux château féodal. Cela expliquerait pourquoi le soubassement se trouve enfoncé de deux mètres dans le sol ; quand on a voulu le dégager, il a fallu creuser la terre, former une espèce de canal et le border ensuite d'une grille. La reine-mère, au surplus, n'avait fait construire qu'une galerie et n'ambitionnait pas autre chose : elle la laissa même sans décoration extérieure, car les ornements actuels furent exécutés sous le règne de Henri IV, comme le prouve son chiffre partout sculpté.

Ce fut ce prince qui conçut l'idée de réunir le Louvre aux Tuileries, en passant par-dessus le fossé de la ville, pour n'être pas cerné en cas d'émeute et pouvoir gagner la campagne, ainsi qu'avait été obligé de le faire Henri III, lorsque le duc de Guise avait soulevé la population parisienne. Il chargea Androuet Ducerceau de mettre à exécution ce dessein. On commença le travail du côté des Tuileries. L'architecte officiel, d'un esprit assez lourd, construisit, pour débuter, le pavillon de Flore et le bâtiment massif qui le rattache au gracieux palais de Philibert Delorme et de Jean Bullant. Du pavillon de Flore à l'endroit où s'élève maintenant le pavillon de Lesdiguières, il déploya cette aile rayée d'immenses pilastres, que presque tout le monde blâme de nos jours, mais qui paraît avoir exercé sur l'art français une influence énorme, car on en retrouve les dispositions dans la plupart des monuments de Louis XIV. Ducerceau, à la vérité, imitait une invention de l'Italie nommée l'*ordre colossal*, dont Michel-Ange avait fait usage à Saint-Pierre de Rome. Ayant rejoint la galerie de Catherine de Médicis, force fut de chercher une combinaison nouvelle. L'entablement du dernier corps de logis n'atteignait pas le plancher qui divisait en deux étages le nouveau bâtiment. Il fallait obvier à ce défaut, raccorder les deux ailes. Mais Ducerceau, compromis dans une affaire religieuse, fut contraint de se retirer en Allemagne, où il mourut quelques années après.

Un peintre auquel Marie de Médicis témoignait une grande faveur, qui travaillait pour le roi et avait assisté Androuet, Etienne Dupeyrac, obtint la direction de l'œuvre. Il se fit aider par Thibaut Métézeau, destiné à être un jour son successeur. On leur doit le pavillon Lesdiguières, les deux étages qui surmontent la galerie de Catherine de Médicis, et la décoration extérieure de cette galerie ellemême.

Afin que l'étage supérieur fût de plain-pied avec le premier étage de Ducerceau, ils inventèrent cette espèce d'entresol, qui augmente la variété de l'édifice. Plusieurs juges en matière d'art l'ont critiqué, mais il nous paraît d'une élégance véritable. Pourquoi les deux constructeurs se rapprochèrent-ils de la manière que l'on préférait au milieu du seizième siècle? Un goût particulier les entraînait-il vers cette forme d'architecture? Y avait-il sur quelque point un commencement d'exécution, un fragment achevé, qui dirigea leur travail? Catherine de Médicis ou Henri III avaient-ils fait préparer des dessins, que l'on mit à leur disposition et qu'ils jugèrent devoir utiliser? Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

Depuis une vingtaine d'années, on n'appréciait pas bien le mérite de leur construction ; les détails en étaient comme perdus. La poussière, les nids d'hirondelles, cachaient les moulures, les arabesques, les groupes charmants de la première frise. L'intelligente restauration de M. Duban a rétabli ce morceau d'architecture comme il était à l'époque de la construction. Tous les promeneurs, tous les curieux, admirent la beauté de l'ensemble et la richesse des ornements. Le pavillon de la bibliothèque, dont nous donnons une gravure, en est peut-être la partie la plus heureuse. Les doubles balcons, les fenêtres placées derrière les niches latérales, le somptueux fronton du sommet, unissent l'opulence à la délicatesse, la vigueur à l'harmonie. On ne connaît pas les noms de tous les sculpteurs qui ont exécuté la décoration : Sauval ne nous en a conservé que deux ; nous savons par son témoignage que le travail le plus remarquable, la charmante frise du rez-de-chaussée, où folâtrent de petits génies marins, est dû au ciseau de Pierre et de François l'Heureux. On pense que l'œuvre entière fut terminée en 1608 ; des preuves certaines rendent le doute impossible pour 1609. Une année avant sa mort, le roi eut donc la satisfaction de voir son plan colossal tout-à-fait achevé.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58.

DEUX ARTISTES.

Mes souvenirs deviennent plus distincts ; cependant il sera nécessaire que, dans plusieurs de mes récits, je me serve de détails qui m'ont été fournis plus tard. Ces anticipations me seront, je l'espère, pardonnées aisément ; je n'écris pas les annales d'un empire, pas même l'histoire d'un personnage dont il importerait de connaître exactement les progrès successifs. Mon obscurité me dispense d'une méthode plus rigoureuse.

Un jour arrivèrent chez mes parents deux peintres de nos amis ; c'étaient MM. A... et V... Ils venaient faire aux environs des études de paysages ; mais ils venaient surtout se donner du bon temps. Ils mirent en joie toute la maison, et je trouvai tout à fait de mon goût cet agréable tapage. J'étais fort caressé par les deux artistes.

V... était, comme je l'ai su plus tard, un homme d'une conversation fort intéressante. Je voyais mon père et ma mère prendre grand plaisir à l'écouter ; et moi, les deux mains appuyées sur la table, et le menton sur les mains, je le regardais de tous mes yeux, je l'écoutais de toutes mes oreilles, attrapant çà et là, je pense, quelque détail qui se trouvait à ma portée.

Voici deux ou trois de ses joyeusetés que l'on me raconta dans la suite.

Un riche monsieur vient lui demander un jour de faire son portrait ; il s'agissait d'une simple esquisse qui devrait être faite en une séance, car le monsieur ne pouvait souffrir de poser. Une séance fut encore trop pour lui : au bout d'un quart d'heure il s'endormit complétement.

— Je m'avisai, dit V..., de le dessiner tel que je l'avais sous les yeux ; sa pose était originale : l'ouvrage était fait lorsqu'il s'éveilla. Après s'être frotté les yeux, il me fit quelques excuses, et voulait poser de nouveau.

— C'est inutile, lui dis-je, l'ouvrage est achevé.

Et je lui montrai en souriant ce que j'avais fait pendant son sommeil.

— Vraiment!... Est-ce bien moi?... Oh! c'est admirable! Monsieur, vous me rendez bien heureux! J'ai désiré toute ma vie voir comment je suis quand je dors. Me voilà content.

Il ne voulut pas d'autre portrait que celui-là, et j'eus quelque peine à l'obliger de s'en tenir au prix convenu.

Une autre fois, étant chez de bons paysans de Savoie, la mère me demanda de lui faire un saint Jean-Baptiste, qu'elle désirait pendre au chevet de son lit. Je lui dessinai de mémoire un saint Jean-Baptiste d'après un peintre italien. La bonne femme s'extasia sur la ressemblance; il paraît que l'image répondait à celle qu'elle s'était faite du Précurseur; et là-dessus elle me dit :

— Oh! Monsieur, si vous vouliez me faire aussi le portrait de mon pauvre mari!

— Volontiers, lui dis-je; qu'il vienne seulement.

— Venir?... Eh! Monsieur, il y a trois ans qu'il est mort.

— Mais, ma chère, je ne l'ai jamais vu.

— Qu'est-ce que cela vous fait? me dit-elle; vous n'aviez pas vu saint Jean-Baptiste!

Je ne perdis pas mon temps à lui expliquer la différence qu'il y a entre un portrait et une tête idéale; je crus plus facile de la contenter, et, lui demandant quel homme c'était que son mari, sa taille, la forme de son nez, de sa bouche, la nature de ses cheveux, je fis, sous sa dictée, un portrait du défunt qu'elle trouva encore parfaitement ressemblant, et qui l'était, je présume, presque autant que celui de saint Jean-Baptiste.

— Les paysans, disait notre artiste, ont la passion des portraits, pourvu qu'ils ne leur coûtent rien. Un des plus riches de l'endroit où je me trouvais me demanda, d'un air câlin, si je voudrais faire le sien.

— Volontiers, lui dis-je; asseyez-vous là.

Quand le portrait fut achevé, il en parut fort content et tendait la main pour le recevoir. Je lui tendis aussi la mienne, et lui demandai un gros écu. Aussitôt il retire sa main, et je retire la mienne.

Il y avait là de quoi lui faire une belle leçon sur le texte que tout travail mérite son salaire; mais je m'en épargnai la peine, et je lui dis :

— A la bonne heure! Gardez votre argent : je garde le portrait.

— Et qu'en pourrez-vous faire?

— Je le pendrai dans ma chambre; j'écrirai votre nom au bas, et j'ajouterai ces mots : « Il ne vaut pas un écu. »

Le richard, fort mécontent de moi, tira un écu de sa bourse et prit de ma main le portrait. Je donnai son argent aux pauvres du village.

Une jeune paysanne m'avait demandé le portrait de son mari, et j'en avais été surpris, parce qu'on assurait qu'il ne la rendait pas heureuse, quoiqu'elle méritât de l'être. Elle était aussi douce que jolie. Je fis le portrait, et tout le monde le trouva très-ressemblant; la jeune femme eut seule quelque chose à redire, et je fus bien touché de sa réflexion naïve.

— Hélas! dit-elle, c'était lui; mais ce n'est plus lui.

— Expliquez-vous, ma chère!

— Je veux dire qu'autrefois il me regardait toujours comme fait ce portrait; mais à présent il ne me regarde plus!

— Eh bien, je vous regarderai, moi, lui dis-je; et, en effet, je fis le portrait de la jolie paysanne; mais, lui ayant fait tenir les yeux fixés sur un autre point, son portrait ne regarda pas son mari.

— Faites comme votre portrait, dis-je alors à la jeune femme, et votre mari fera de nouveau comme le sien.

— Je ne sais, ajouta V..., si mon conseil fut suivi, mais je crois qu'il était bon.

Avec lui et M. A..., les promenades devinrent plus fréquentes, et j'en étais toujours; quand je me sentais las de marcher, je trouvais toujours des épaules et des bras complaisants.

LES IMPROVISATEURS VÉNITIENS.

J'ai eu le plaisir de voir à Venise et de revoir à Florence la célèbre Corilla, connue par les impromptus spirituels qui lui avaient valu le titre d'improvisatrice [1]. Je fus chez elle avec M. l'abbé Fontana, à un concert où Nardini, que j'avais déjà entendu avec ravissement à Stuttgard, joua à sa façon et au mieux. Les *improvisatori* méritent certainement l'attention des curieux : ces jeunes gens paraissent doués par la nature de la connaissance de toutes les sciences; et sur un mot qu'on leur propose, ils éclaircissent, en vérité, au mieux le sujet auquel ce mot convient, après n'y avoir réfléchi qu'une minute au plus. Le fils de l'aubergiste Corvasi, récollet, est un de ces *sibiloni* de Florence : on lui propose une matière sur laquelle on l'engage de parler; son frère accorde son violon sur le ton du récitatif, et le récollet débite, en parlant de ce ton, de très-jolis vers et des compliments adéquats pour celui qui les propose. L'abbé Costi, qui est à Vienne depuis un an, possède de même ce talent et se fait une réputation, au dépens de sa mémoire, dans toutes les bonnes maisons de cette capitale. J'ai vu deux pièces de vers adressées, l'une à M. le comte Alexis Orlow, et l'autre à l'impératrice de Russie, par la demoiselle Morelli, la Corille olympique; on y trouve de la facilité.

Il n'y a rien de si commun, dit M. de la Lande, que de voir deux masques ou deux inconnus, pendant la nuit, se défier, s'attaquer, se riposter par des couplets sur le même air avec une vivacité de dialogue merveilleuse.

LE COMTE DE LAMBERG.

FIN TRAGIQUE D'UN MISGURNE.

Parmi les êtres de la création, il en est dont les habitudes, les formes, les conditions d'existence, prêtent facilement à ces comparaisons que les moralistes recherchent, parce qu'elles les aident à relever le fond un peu aride des vérités qu'ils ont mission d'établir et de proposer. Tel est surtout le misgurne, poisson singulier, que les naturalistes appellent *cobite* ou *loche* d'étang. Dans le nord de la France, le misgurne passe pour jouir de la propriété d'indiquer par ses mouvements les variations qu'éprouve la pression de l'atmosphère; et cette réputation de baromètre vivant n'est pas plus usurpée que celle de la rainette, ou de la sangsue commune.

Le misgurne, en effet, placé dans un bocal plein d'eau, se tient blotti au fond du vase tant que le calme est dans l'air; mais si le temps change, si surtout quelque tempête est prête à éclater, ses mouvements deviennent d'une violence qui forme un contraste parfait avec son apathie habituelle. Cette sensibilité extrême aux variations du temps est très-remarquable même lorsqu'on le conserve dans un appartement où règne une température uniforme.

Nous possédions, il y a quelques années, un de ces pois-

[1] Ce fut sans doute le souvenir de Corilla qui fit donner le nom de *Corinne* à la célèbre héroïne d'un des meilleurs ouvrages de Mme de Staël.

sons qui vécut environ quatorze mois et demi de l'air, non pas du temps, mais de celui qu'il distillait de son eau ambiante, laquelle était renouvelée tous les six ou sept jours. Ce n'est pas que, pour être en règle avec notre conscience, nous n'eussions essayé à diverses reprises de lui faire accepter quelque nourriture. Mais, vers, insectes, pain, oublies, il ne voulut mordre à rien, et cependant cette diète prolongée n'avait pas altéré sa vitalité. Par malheur, nous lûmes un jour dans un traité spécial, jour néfaste pour l'infortuné misgurne, que les cobites se nourrissaient de petits poissons. L'humanité, dès lors, nous imposait le devoir, auquel nous ne faillîmes pas, de mettre notre prisonnier à même de satisfaire son appétit. Mais les cinq piscicules que nous lui servîmes en conséquence ne le tentèrent point ; bien plus, si les petits poissons ne mangèrent point précisément le gros, du moins ils parvinrent à le tuer : voici comment. Tout le monde sait que le museau des misgurnes est muni d'un appareil de *tactibilité* formé de dix barbillons. Ce fut à ces organes, doués d'une sensibilité exquise, que les audacieuses petites bêtes s'attaquèrent sans relâche, les prenant vraisemblablement pour des lombrics dont ils sont très-avides. Nous nous aperçûmes, mais trop tard, de cette interversion des rôles ; car notre pauvre misgurne, modèle de sobriété, expira quarante-huit heures après qu'on l'eut soustrait à la voracité de ses compagnons d'infortune, des suites sans doute de l'ablation de quelques-uns de ses tentacules, qui, au lieu d'assurer son existence, causèrent sa perte.

L'OREILLER D'UN ENFANT.

DESSINS INÉDITS DE HENRI VALENTIN.

Ces deux dessins sont les derniers qu'ait tracés pour nous le crayon vif et brillant de Henri Valentin. Inspirés



« Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère... » — Composition et dessin de feu H. Valentin (¹).

par l'un des chefs-d'œuvre de Mme Desbordes-Valmore, ils ne peuvent être bien compris s'ils sont séparés de leur texte. Qui n'aimerait d'ailleurs à relire les vers simples et touchants dont ils ne sont que la traduction figurée? *L'Oreiller d'un enfant* est une des rares poésies de notre temps que les années n'ont pas vieillies. On n'y sent aucune recherche, aucun travail pénible. C'est bien un subit élan de l'âme portée par deux des plus doux sentiments de ce

(¹) Henri Valentin est mort le 12 août 1855, à l'âge de trente-cinq ans. Parmi les dessins que lui doit le *Magasin pittoresque*, nous rappellerons à nos lecteurs : l'Intérieur de l'atelier d'un artiste au dix-neuvième siècle, 1849, p. 280 ; — les Costumes hongrois, 1850, p. 253 ; — le Coin du feu, 1851, p. 408 ; — la Fête de la Madone de l'Arc, 1852, p. 89 ; — la Procession aux bords du lac de la Maix, 1853, p. 236 ; la Menée d'Hellequin, p. 252 ; la Rentrée des foins, p. 253 ; une Casseuse de chanvre, p. 292 ; la Schlitte, p. 293 ; la Sorcière des Vosges, p. 321 ; — les Deux Mansardes, d'après M. Ratel, 1855, p. 49 ; les Types russes, p. 129.

monde comme par deux blanches ailes, la tendresse maternelle et la naïve piété de l'enfance.

Cher petit oreiller ! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil ! O destinée amère !
Maman, douce maman ! cela me fait gémir.

Et, quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien ;
Et, seule en mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu : c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière ;
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir !

PRIÈRE.

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille,
Plein de prière (écoute !), est ici sous mes mains ;
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille !
Dans l'avenir, bon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir ;
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir.

Nous avons demandé à Mme Desbordes-Valmore dans quel moment heureux de sa vie si éprouvée elle avait senti s'échapper de son cœur ces admirables vers ; elle a bien voulu nous répondre :

« *Le Petit Oreiller* s'est trouvé, un soir, tout écrit, près d'un berceau qui renfermait alors ma vie. — C'était à Lyon, vis-à-vis le coteau de Fourvières. — L'enfant dormait à demi, le rossignol chantait, et la mère était aussi bien que l'on peut l'être au ciel ! »

Si enclins que nous soyons toujours à préférer les œuvres anciennes aux œuvres modernes, il serait difficile, ce nous semble, de trouver dans les souvenirs les plus choisis de la littérature française, aucune poésie qui dût être préférée

« Dans l'avenir, bon Dieu, ne fais plus d'orphelins ! » — Composition et dessin de feu H. Valentin.

à ces six stances écrites par une mère auprès du berceau de son enfant, soit que l'on veuille citer les *Dicts moraux* de Christine de Pisan à son fils :

Ayes pitié des pauvres gens
Que tu vois nus et indigens,
Et leur aydes quand tu porras ;
Souviengne-toi que tu morras.

Soit que l'on cite les *Verselets à mon premier-né*, attribués à Clotilde de Surville :

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé !

SUR L'AMÉLIORATION DES BÊTES A LAINE.

DEPERCE. — 1752.

On se borne ordinairement à rapporter les premières tentatives faites en France pour l'amélioration des bêtes à



laine à la commission donnée, en 1766, à Daubenton par l'habile administrateur Trudaine. L'éclat des travaux de l'illustre naturaliste dans sa bergerie modèle de Montbard, et les mémoires présentés successivement par lui à l'Académie des sciences sur ce sujet, ont eu effectivement pour résultat de jeter dans l'ombre ce qui avait été entrepris antérieurement dans la même direction; car, on le sait, un des prestiges les plus ordinaires du génie est d'éclipser, aux yeux des contemporains, tous leurs devanciers; mais il est de la dignité de l'histoire de rechercher avec le plus grand soin les moindres traces de ces œuvres modestes et mal récompensées, et de réparer, autant que le peut une justice tardive, l'iniquité de l'oubli immérité où elles sont ensevelies. Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture d'un arrêt du conseil d'État du 15 août 1752, permettant au sieur Deperce d'élever et faire élever dans tout le royaume, suivant sa méthode, les moutons et brebis à lui appartenant, et d'associer à son entreprise telles personnes qu'il jugera à propos; et, pour le mettre en état de former ses établissements, l'arrêt du conseil lui accorde, à lui et à ses associés, préposés, agents et serviteurs, divers privilèges. Sa méthode consistait à produire une race perfectionnée, moyennant certains soins spéciaux donnés aux reproducteurs; il visait à la fois à la longueur et à la finesse de la laine, et à la vigueur des animaux, « ayant projeté d'établir dans le royaume, à ses frais, des moutons et brebis qui, à la troisième génération, soient vigoureux en force de corps, beauté, hauteur et finesse de laine, et de mettre les brebis en état de donner des agneaux pendant plus d'années que celles d'éducation ordinaire, en les faisant nourrir et élever en pleine campagne, pour leur donner le robuste sauvage nécessaire pour supporter les intempéries de l'air et des saisons. » Il est évident qu'il y a eu là une grande entreprise, et des mieux conçues, du moins quant à son but; car il ne faut pas oublier que les bêtes à laine sont d'une telle importance pour l'agriculture, pour l'industrie, pour le commerce, que la France peut aisément gagner à leur perfectionnement plus d'une centaine de millions par an. Qu'est devenue l'affaire? Par où a-t-elle échoué? Quelles ont été ses vicissitudes? Jusqu'à quel point ses opérations avaient-elles pris de l'extension et amené des résultats appréciables, quand les causes inconnues qui ont entraîné sa ruine se sont développées? On ne peut disconvenir qu'il y aurait là quelques recherches intéressantes à faire; et aujourd'hui que la Société d'acclimatation a réveillé parmi nous le goût et l'intérêt de ces sortes de questions, peut-être suffit-il de signaler, comme nous le faisons en ce moment, à l'attention des zoologistes praticiens le nom de Deperce, pour espérer de voir restituer à ses travaux l'honneur qu'ils méritent. Si réparation lui est due, c'est assurément par une société qui s'inspire des mêmes idées et vise au même but.

PRÉNOMS FRANÇAIS TIRÉS DU LATIN.

Suite. — Voy. t. XXIII, p. 246.

CONSTANCE, CONSTANT, CONSTANTIN. *Constare*, être d'accord, être en permanence, dans son état ordinaire, s'arrêter. (Quicherat.) On a remarqué que ce fut un Constantin qui fonda l'empire d'Orient, et que ce fut sous un Constantin que cet empire périt. La mère de chacun de ces deux empereurs s'appelait Hélène.

CORNEILLE, CORNÉLIE. De *cornu*, corne, ou de *cornix*, qui vient du mot grec *coronè*, corneille.

DÉODAT. Voy. DIEUDONNÉ.

DÉSIRÉ. *Desideratus*, regretté. Didier a le même radical.

DIDIER. Voy. DÉSIRÉ.

DIEUDONNÉ. *A Deo datus*, donné par Dieu.

DOMINIQUE, DOMINIQUIN. *Dominus*, maître, possesseur d'une maison, *domus;* radical, *démo*, verbe grec qui signifie : je construis. Proserpine, à Cyzique, portait le nom de *Domna*, abréviation de *domina*, d'où nous avons tiré le mot dame. La particule *dom*, que les membres de certains ordres monastiques portaient devant leur nom, était pareillement une abréviation de *domine*. De la même racine viennent dominer et domaine.

DONATIEN. *Donatus*, donné.

FABIEN. Les Fabius se prétendaient issus d'Hercule, et leur nom dérivait de *fabu* ou *fabiu*, mot que Passeri traduit par auguste, vénérable, et qui, chez les Étrusques, était une épithète fréquemment attribuée au père d'Hercule, à Jupiter. Selon d'autres, la famille Fabia tire son nom du mot *faba*, fève, comme les Lentulus tirent le leur de *lens, lentis*, lentille; les Cicéron, de *cicer*, pois chiche; les Pison, de *pisum*, pois, ou de *pinsere*, piler; les Lactucinus, de *lactuca*, laitue; les Hortensius, de *hortus*, jardin; et les Pilumnus, de *pilum*, javelot.

FAUST, FAUSTIN. *Faustus*, heureux, de bon augure. Racine : *favere*, favoriser; *bona fari*, dire des choses de bon augure.

FÉLICIE, FÉLICIEN, FÉLICITÉ, FÉLIX. *Felicitas*. Selon Beckmann, le mot latin *felix*, heureux, dériverait du mot grec *èlikia*, fleur de l'âge, parce que le bonheur consiste principalement dans l'union de la jeunesse et de la santé du corps et de l'âme.

FIRMIN. *Firmus*, ferme, solide. De l'expression latine *firmare agrum sepibus*, fortifier, munir de haies un champ, nous avons dérivé le mot ferme, pour signifier un centre d'exploitation agricole. Selon Festus, le mot *firmus* viendrait du grec *erma*, soutien, support.

FLORE, FLORENT, FLORENTINE, FLORIAN, FLEURY. *Flos*, fleur. Le culte de Flore fut introduit à Rome par les Sabins. Dans la suite, une femme nommée Flore, ayant institué pour héritier le peuple romain, fut mise, par reconnaissance, au rang des divinités, et son culte fut confondu avec celui de l'ancienne Flore. *Flos* a pour racine le mot grec *chloos*, vert des plantes.

FORTUNÉ. *Fortunatus; fortuna*, fortune. Cette divinité recevait, chez les Romains, mille applications et mille épithètes diverses : bonne ou mauvaise, courte ou douteuse, patricienne, plébéienne, équestre, masculine, féminine, virile, barbue, du jour, spontanée, locale, etc. Elle comptait vingt-six temples à Rome, et huit dans le reste de l'Italie; les deux principaux étaient à Antium et à Préneste.

FULGENCE. *Fulgens*, brillant. Fulgora ou Fulgura, déesse latine qui présidait aux éclairs. Radical : *phlégein*, verbe grec qui signifie brûler.

GERMAIN. Deux radicaux, l'un allemand, l'autre latin : *hermann*, homme de guerre; *germanus*, né d'un même père et d'une même mère, et, par extension, sincère, les relations devant être plus libres et plus franches entre parents à un si proche degré. Selon Vossius, s'appuyant sur Strabon, géographe de longtemps postérieur à Tacite, Germain, nom de peuple, serait un mot latin et non teuton.

GILLES. *Ægidius*, nom latin dérivé d'*ægis*, égide, qui a pour radical le mot grec *aïx*, *aïgos*, chèvre. L'égide était recouverte de la peau de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter.

GRATIEN. *Gratus*, agréable; *gratia*, faveur.

HONORAT, HONORÉ, HONORINE. *Honoratus; honor*, honneur. Honorinus était une divinité latine à laquelle sacrifiaient les femmes des voyageurs, pour qu'ils reçussent un accueil favorable dans les pays qu'ils devaient parcourir.

HORTENSE. *Hortensius*, qui croît dans les jardins, *hortus*.

Radical, *chortos*, mot grec qui signifie herbe. Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, hérita de l'éloquence paternelle. Les dames de Rome, ayant été taxées par les triumvirs, choisirent Hortensia pour leur avocat, et, grâce à la puissance de sa parole, elles obtinrent la remise d'une bonne partie de la taxe.

Janvier. *Januarius*, mois établi par Numa, et dont le nom dérive de Janus, dieu qui présidait aux portes, en latin *janua*, et à l'année. Le mois de janvier est, en effet, comme la porte de l'année.

Justin, Justine, Juste. *Justus*, qui a pour radical *jus*, droit. *La fin à une autre livraison.*

SUR LES HABITATIONS GAULOISES

EN GÉNÉRAL.

Les détails que nous avons donnés, d'après les découvertes de M. Muller, sur les habitations bâties par les tribus helvètes au bord des lacs [1], nous font, pour ainsi dire, une obligation d'aborder le sujet des habitations gauloises en général. Les premières n'étaient qu'une exception, et ce serait assurément prendre une idée tout à fait fausse de ces anciens peuples que de se les représenter suspendus à l'ordinaire, à la mode des Vénitiens, entre le ciel et les flots. La masse de la population, même en Suisse, comme l'attestent d'incontestables monuments, était en effet disséminée, comme aujourd'hui, dans la campagne. On découvre, dans une multitude de localités, des traces encore très-sensibles des maisons les plus communes, peut-être de celles des plus pauvres paysans; et, de même que les monuments religieux de la Gaule, malgré leur forme grossière, ont traversé les siècles avec plus de fermeté que ceux d'aucun autre peuple, de même leurs constructions domestiques, par suite même de leur humilité, ont joui d'un privilége pareil.

Voici en quoi consistent ces antiquités très-multipliées dans certaines provinces, et que beaucoup de nos lecteurs ont vraisemblablement rencontrées plus d'une fois dans leurs promenades au milieu des landes ou des forêts, sans se douter de la valeur de ce qui s'offrait à leurs yeux. Ce sont tout simplement des enfoncements circulaires de forme conique, plus ou moins larges et plus ou moins profonds. Leur diamètre varie de 4 à 40 mètres, et leur profondeur de 2 à 10 mètres. Le fond est généralement uni, et il est remarquable que l'eau n'y séjourne pas : la cavité est toujours creusée dans un terrain perméable ou rendu tel par quelque fuite pratiquée artificiellement. En fouillant au-dessous du plan inférieur, formé en général de terre battue, on y trouve fréquemment les traces caractéristiques d'anciennes habitations, des tessons de poteries grossières, des charbons, des débris de foyer, des ossements de divers animaux sauvages ou domestiques, enfin des haches de pierre ou de bronze, et divers autres objets auxquels se reconnaît en traits typiques la civilisation celtique. Ces enfoncements sont donc la substruction des maisons circulaires de la Gaule et de la Germanie que nous font connaître les écrivains latins, et qui se trouvent représentées sur les bas-reliefs de la colonne Trajane et de quelques autres monuments. La chambre, creusée dans le sol, était vraisemblablement exhaussée, comme paraissent l'indiquer les monuments, par un mur de terre érigé tout autour avec les déblais; et, en plusieurs points, on a effectivement trouvé des restes de cette muraille dont, dans la plupart des cas, la pluie et les ravages du temps ont dû occasionner naturellement la destruction. Par-dessus étaient placés des troncs d'arbres inclinés et arc-boutés l'un contre l'autre, de manière à former un toit conique recouvert de chaume ou de gazon. Les grandes maisons, celles qui ont jusqu'à cent vingt pas de circonférence, étaient sans doute partagées à l'intérieur en plusieurs appartements par des cloisons, tandis que celles des pauvres cultivateurs consistaient tout uniment en une hutte, dont les huttes construites aujourd'hui encore par les charbonniers dans le milieu des bois nous donnent tout à fait le modèle. Souvent, dans les grandes maisons, on remarque, sur la moitié de la profondeur, une sorte de palier horizontal de 3 à 4 mètres de large et faisant le tour complet de la cavité. On conjecture que ce palier était destiné à soutenir un plancher, et que la partie inférieure de l'édifice formait ainsi une cave ou étage souterrain. Souvent aussi l'on a observé que les cavités se trouvaient disposées deux par deux, et diverses circonstances ont conduit à penser que l'un des édifices servait à l'habitation de la famille, et l'autre à la conservation du blé et des autres denrées : l'un était le logis, et l'autre la grange.

On conçoit que, partout où le sol est cultivé, l'intérêt de l'agriculture ait conduit les laboureurs à combler ces cavités incommodes pour donner à leurs champs une surface unie. Mais partout où le sol est abandonné, les cavités ont dû s'y conserver, revêtues, comme elles le sont, d'un gazon protecteur; et il suffit de considérer le peu de changement qui s'y fait d'une année à l'autre pour se convaincre qu'elles traverseront encore bien des siècles. Dans quelques-unes de nos provinces, l'intérieur des forêts en est comme criblé, et on les désigne souvent, malgré l'invraisemblance d'une telle origine, sous le nom de *fosses à loups*. Dans le centre de la France, elles sont généralement connues sous le nom de *mardelles* ou *margelles*. Il serait assurément à souhaiter que les archéologues s'entendissent pour en faire dans chaque canton un relevé exact. Il résulterait de l'ensemble de ces études les données les plus précieuses sur la distribution géographique de l'ancienne population de la Gaule; et à force de fouiller ce que l'on pourrait appeler ces *Pompei* celtiques, on finirait peut-être par y découvrir bien des ressources inespérées pour l'avancement de nos connaissances historiques relativement à nos ancêtres.

En France, ces monuments ont fourni le sujet d'un intéressant mémoire de M. Lavillegielle, inséré dans les Mémoires de la Société des antiquaires pour 1838, et consacré spécialement aux *margelles* de quelques-uns de nos départements du centre. Antérieurement, M. Féret, dans sa description de la cité de Limes (voy. le *Magasin pittoresque*, t. XVII, p. 172), avait attiré l'attention sur des cavités du même genre, liées à d'anciennes fortifications et à d'anciens tumulus dans les environs de Dieppe. Mais la priorité, quant à la constatation de la véritable nature de ces curieuses cavités, appartient incontestablement à l'Allemagne, où elles sont encore bien plus nombreuses que chez nous. Dès 1778, Dünnhaupt, dans son travail sur les antiquités saxonnes, avait attiré sur elles l'attention des archéologues en les définissant très-exactement. « Des restes d'habitations des anciens Germains, dit-il, se trouvent en grande quantité sur l'Elm, surtout dans les environs de Langeleben... Les cavités sont circulaires et inclinées de manière à ce que l'on puisse descendre commodément; une des plus grandes avait trois cents pieds de circonférence. Ce ne sont point des enfoncements du sol; elles sont disposées avec régularité, solides, toujours sèches; elles étaient vraisemblablement recouvertes de poutres chargées de paille ou de fumier. »

Cette observation, si intéressante et si digne d'être relevée, paraît être restée longtemps en oubli, car ce n'est que dans ces dernières années que les archéologues allemands se sont appliqués de nouveau à la question qu'elle soulève. Dès que l'on a bien voulu y regarder, on en a découvert de tous

[1] T. XXIII (1855), p. 36.

côtés, surtout dans le Nord. Les pays septentrionaux ayant possédé jadis, comme on peut le conjecturer d'après l'abondance des monuments celtiques, une population plus nombreuse que celle qui y existe aujourd'hui, du moins dans certains cantons, il s'ensuit que les travaux de l'agriculture moderne n'ont pu réussir aussi complétement que dans d'autres contrées à faire disparaître toutes les traces de l'antiquité; et, surtout dans les terres envahies par les bruyères, les traces des anciens villages subsistent presque sans altération. Ainsi, dans le Magasin de Hanovre, 1841, le professeur Wachter a donné d'assez grands détails sur les innombrables margelles des bruyères de Lünebourg. Dans le Rapport annuel de la Société des antiquaires de Voigtland, pour la même année, sont mentionnés les enfoncements du même genre qui s'observent en quantité dans les bruyères de Neustadt, près Lausnitz. Enfin, les études de M. Preuskar ont fait connaître celles qui existent dans le pays de Lausitz. Sans citer toutes les localités, il suffit de dire qu'en Allemagne, comme en France, l'attention publique est éveillée, mais qu'il s'en faut de beaucoup que les recherches sur cet intéressant sujet puissent être considérées comme arrivées à leur terme.

En Suisse, on a constaté l'existence des margelles dans le canton des Grisons, où l'on en trouve de très-vastes et très-profondes, ayant jusqu'à 12 mètres de profondeur, avec un palier à mi-hauteur et deux margelles plus petites sur les côtés. Dans les environs de Bâle, et en remontant le Rhin vers Schaffouse, on en a observé également qui se trouvent en connexion avec des lignes de fortifications tout à fait analogues à celles de la cité de Limes.

En Angleterre, les margelles sont très-fréquentes dans certains comtés, et elles y sont connues depuis longtemps sous le nom de *pennpits*. L'Archéologie britannique de 1785 en décrit un groupe de deux cent soixante-treize, situé dans le comté de Berk. Ce même recueil, pour l'année 1792, décrit les restes d'un village celtique, situé près de Brackenfeld, dans le Derbyshire, et composé de cinquante-trois cavités disposées sur deux lignes. Près du célèbre monument religieux



Musée du Louvre. — Gaulois combattant devant la porte de sa maison, bas-relief antique.

de Stonehenge, on les compte par centaines; et il n'y a pas à s'en étonner, car un lieu aussi puissamment recommandé à la piété devait être naturellement fort peuplé. Enfin, en Écosse et en Irlande, ce genre de monuments est également des plus communs.

L'uniformité de ces habitations, sur une étendue géographique aussi considérable, est assurément un fait de la plus haute valeur, car il témoigne éloquemment en faveur de l'énorme extension qu'ont possédée autrefois les races celtiques. Quelle révélation plus sensible de l'unité de la vieille Europe, que d'y observer, chez les nations actuellement les plus diverses, le même système de maisons? les îles Britanniques, la France, l'Allemagne, les régions alpestres, ont été primitivement peuplées par la même famille; et, plus ou moins modifiés par le cours des temps et les immixtions de races étrangères, les membres de cette même famille ne forment pas moins, aujourd'hui encore, le fond essentiel du peuple, et particulièrement des classes rurales, dans la plus grande partie de l'Europe. Plus les nations de l'Occident arriveront à connaître leur antiquité, plus elles apercevront qu'elles sont sœurs.

LA VALLÉE BASALTIQUE DE WONOGA

AU JAPON.



Vallée basaltique près de la montagne de Wonoga, district de Muts, au Japon. — Dessin de Freeman.

Dans son ouvrage sur le Japon (¹), Siebold dit qu'il n'y a pas en ce pays de longues vallées. La contrée, échancrée de baies profondes et s'allongeant en caps effilés, ne présente aucun développement de terrain considérable. Les montagnes sont isolées ou en groupes serrés. Dans quelques provinces, celle de Fizen, par exemple, on est parvenu, à l'aide de la culture du riz, à adoucir les pentes abruptes des montagnes; parfois la main des hommes a nivelé ces pentes jusqu'à 200 mètres de hauteur, et l'on a détourné des torrents en leur creusant un lit à travers les rochers, ce qui a demandé des efforts considérables. Mais il est des localités où l'industrie humaine n'a pu vaincre la résistance de la matière; entre autres dans le district de Muts, où se trouve la vallée dont nous donnons une vue, et qui est voisine de la montagne de Wonoga. Là, des masses de rochers basaltiques superposées, au milieu desquelles coule un torrent, attestent le ravage que les éruptions volcaniques ont fait en cette province dans les temps primitifs.

(¹) Tome Iᵉʳ; trad. par MM. Fraissinet et Montry.

LA COUPOLE D'ARIN.

On rencontre quelquefois ces mots dans les ouvrages qui ont rapport à la géographie du moyen âge : il est utile d'en connaître le sens.

Suivant l'opinion des Indiens, la presqu'île indienne était placée au milieu du monde, dont elle formait la meilleure partie. Voulant avoir un premier méridien, ils le firent passer au-dessus de leur tête. Ce méridien, après avoir quitté le pôle sud, était censé traverser l'île de Lanka, où l'on supposait qu'avait eu lieu, à l'origine du monde, la conjonction des sept planètes; il passait par les lieux qui tiennent le plus de place dans les traditions des indi-

gènes, notamment par la ville d'Odjein, capitale de Malva, qui fut pendant longtemps le principal foyer littéraire de la presqu'île, et où beaucoup d'observations astronomiques avaient été faites. Il aboutissait à la montagne de Méron, qui est censée placée au pôle nord, et qui joue un grand rôle dans la cosmogonie nationale. Le méridien portait indifféremment les noms de méridien de Longa et de méridien d'Odjein.

Quand les livres indiens commencèrent à être interprétés en arabe sous le califat d'Almansour, les esprits furent vivement frappés de cette espèce de méridien central. On n'avait encore qu'une idée vague de l'Asie orientale, mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait bien des points à réformer dans l'Almageste et la géographie de Ptolémée. L'existence d'un méridien central séduisit beaucoup d'écrivains, et le lieu où l'on supposait que passait ce méridien reçut le nom de coupole de la terre. Dans le langage des Arabes et des Persans, le mot coupole a une signification très-étendue. Il se dit d'une tente et d'un pavillon, en un mot, de tout ce qui se termine, soit en voûte, soit en pointe, et domine le voisinage. De plus, il se dit d'un lieu qui sert de centre à d'autres lieux, et qui exerce une espèce de suprématie. C'est ainsi que la Mekke a été appelée par les dévots musulmans la coupole du monde. En ce sens, le méridien de Lanka méritait, à plusieurs titres, le nom de coupole de la terre, et, à l'égard de l'empressement avec lequel les Arabes accueillirent l'idée d'un méridien central, il n'avait rien que de naturel; il permettait de compter à la fois la longitude à l'est et à l'ouest (1).

LES SUICIDES DU DANTE.

Longin définissait le sublime, « le son que rend une grande âme. » Il semble que ce mot ait surtout été dit pour Dante. Mais l'âme du poëte ne doit pas rendre seulement un son; elle doit vibrer au souffle des passions les plus opposées, des sentiments les plus divers, et dans sa divine harmonie reproduire l'harmonie si variée de la nature et du cœur de l'homme. Par ce côté encore, Dante, autant qu'Homère, peut être nommé le *poëte souverain*. Tout le frappe, tout l'émeut, et, des plus petits aux plus grands objets, il se transforme pour tout peindre avec une égale vérité, une égale perfection. A l'étroit dans la nature même, il crée, il fait d'une vision fantastique quelque chose de réel et de vivant, entraînant la croyance à la suite de sa puissante imagination. Et dans ses poétiques créations, quelle originalité, quelle force d'invention propre, alors même que l'idée première, suggérée d'ailleurs, semble devoir le rendre imitateur! Au treizième chant, il emprunte à Virgile celle d'arbustes animés par des ombres humaines : voilà tout ce qu'ils ont de commun; le reste appartient uniquement à Dante. Il est arrivé à la seconde enceinte du septième cercle, où sont punis les suicides :

« Nous entrâmes dans un bois où nul sentier n'était tracé : point de feuillage vert, mais de couleur sombre; point de rameaux unis, mais noueux et tortus; point de fruits, mais sur des épines des poisons.

» N'ont point de halliers si épais et si âpres ces bêtes sauvages qui, entre Cecina et Corneto, haïssent les lieux cultivés.

» Là font leurs nids les hideuses Harpies, qui chassèrent des Strophades les Troïens, avec la triste annonce du funeste désastre.

» Elles ont de vastes ailes, et des cous et des visages humains, et des pieds armés de griffes, et des plumes à leur large ventre; elles se lamentent sur les arbres étranges. »

Ce dernier trait si simple achève le tableau de cette immense désolation.

Là les désespérés *qui loin d'eux rejetèrent leurs âmes* (1) gémissent sous l'écorce des buissons, ou, tels que les bêtes des forêts, sont chassés par des meutes infernales. Pour satisfaire le désir de Dante, Virgile interroge l'un d'eux :

« Qu'il te plaise de nous dire comment l'âme est liée à ces arbres noueux, et, si tu le peux, dis-nous si quelqu'une jamais se dégage de tels membres.

» Alors fortement souffla le tronc, puis le souffle se changea en cette voix : — Brièvement il vous sera répondu.

» Lorsque l'âme féroce quitte le corps dont elle s'est elle-même arrachée, Minos l'envoie à la septième bouche.

» Elle tombe dans la forêt, non en un lieu choisi, mais où le hasard la jette. Là, elle germe comme un grain d'épeautre.

» S'élevant, elle devient une tige et un arbre sylvestre. Les Harpies, se repaissant de ses feuilles, ouvrent un passage à la douleur qu'elles lui font ressentir.

» Comme les autres, nous viendrons rechercher nos dépouilles, mais cependant aucun ne les revêtira; car il n'est pas juste que l'homme recouvre ce que lui-même il s'est ravi.

» Ici nous les traînerons, et dans la lugubre forêt nos corps seront suspendus chacun au tronc de sa triste ombre. »

Ces corps éternellement suspendus devant leurs âmes, éternellement séparées d'eux, ces débris d'une nature à jamais mutilée, cette mort dans la mort, n'est-ce pas là un spectacle étrange qui saisit l'imagination et l'enveloppe comme d'un crêpe funèbre?

Tout à coup la scène change :

« Nous demeurions attentifs, croyant qu'il voulait dire encore autre chose, quand nous surprit un bruit semblable au fracas des bêtes et des branches qu'entend celui qui voit venir le sanglier et la meute qui le suit.

» Et voilà, vers la gauche, deux damnés nus et déchirés, fuyant de telle vitesse qu'à travers la forêt ils brisaient tout obstacle.

» Celui de devant ; — Accours, accours, ô mort! — Et l'autre, à qui trop il paraissait tarder : — Lappo, si prudentes ne furent pas tes jambes aux joutes de Toppo (2)! Et puis, l'haleine lui manquant peut-être (3), de soi et d'un buisson il fit un seul groupe.

» Derrière eux la forêt était pleine de chiennes noires affamées, et courant comme des lévriers qu'on vient de détacher.

» Dans celui qui s'était tapi, elles enfoncèrent les dents et le déchirèrent pièce à pièce, puis emportèrent ces lambeaux palpitants (4). »

UN TRAVAIL DE POETE.

LES DEUX CHARDONNERETS.

Il y a beaucoup de mystère dans la naissance d'une pièce de poésie. Le plus souvent, chez les lyriques surtout, au

(1) Ch. Reynaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. Ier, p. 236, 239.

(1) « Lucemque perosi, projecere animas. » (Virgile, *Énéide*, chant VI, vers 435.)

(2) Lappo, de Sienne, au combat de Toppo, où les Siennois furent défaits par les Arétins, se jeta en désespéré au milieu des ennemis, et se fit tuer.

(3) Comment l'haleine peut-elle manquer à une ombre? C'est précisément pour cela que cette circonstance fait immédiatement de Lappo un personnage vivant, et que, pour le lecteur comme pour Dante, la scène s'empreint d'un caractère saisissant de réalité et devient si dramatique.

(4) Extrait de l'Introduction à la traduction du Dante par Lamen-

spectacle d'un fait saisissant, les vers jaillissent soudain de l'âme émue! c'est Minerve s'élançant tout armée du cerveau de Jupiter. Mais quelquefois aussi le poëte se contente de noter le sujet de son émotion dans sa mémoire ou sur un bout de papier; puis, à son temps et à son heure, il y revient et le revêt des richesses du rhythme et de l'image. On trouve un exemple de ce dernier genre de travail dans les œuvres d'un poëte célèbre dont nos lecteurs connaissent déjà quelques morceaux, William Cowper. Une lettre de sa correspondance renferme ces lignes :

« J'ai deux chardonnerets qui, l'été, habitent la serre de mon jardin. Il y a quelques jours, étant à nettoyer leurs cages, je plaçai celle que j'avais à la main sur une table, tandis que l'autre restait suspendue au mur. Les fenêtres et les portes étaient entièrement ouvertes. J'allai remplir l'auge à la pompe, et quand je revins je ne fus pas peu surpris de voir un chardonneret perché sur le haut de la cage que j'avais nettoyée, chantant et baisant celui qui se trouvait dedans. Je m'approchai, et il ne manifesta aucune crainte; plus près encore, et toujours nulle peur. J'avançai la main sur lui, et il n'y fit aucune attention; enfin je le saisis. Je crus avoir pris un nouvel oiseau; mais en regardant l'autre cage, je reconnus mon erreur. Son petit habitant, durant mon absence, avait réussi à trouver passage là où le fil de laiton avait été un peu écarté, et il ne s'était servi de sa liberté que pour venir saluer son ami et converser avec lui plus intimement qu'auparavant. Je le remis dans sa demeure, mais en vain. Une minute ne s'était pas écoulée qu'il avait glissé sa fluette personne à travers l'ouverture et qu'il s'était perché de nouveau sur la cage de son voisin, le caressant du bec comme la première fois et chantant comme s'il eût été heureux de sa nouvelle aventure. Par respect pour tant d'amitié, et pour sa juste récompense, car l'oiseau avait décliné deux fois l'occasion d'être libre, je ne pouvais faire autrement que de consentir à l'union de ces deux petits êtres, et je résolus que dorénavant ils habiteraient la même cage.

» Je suis ravi de cet événement et de ses divers incidents : au besoin, et faute de visites, sa mise en vers m'occupe et me récrée. . . . . »

Voici maintenant la pièce de vers écrite à ce sujet :

L'AMI FIDÈLE.

J'aime à me tenir, l'été, dans la serre de mon jardin. Tandis que mes arbustes, sortis de cette retraite, s'égayaient au plein air, deux chardonnerets qui demeuraient là en cage, heureux prisonniers, s'étaient livrés longtemps et avec une mutuelle ardeur au plaisir du chant.

Ils avaient chanté aussi gaiement que pouvaient le faire chardonnerets voltigeant sur ailes d'or et folâtrant à leur fantaisie, sans liberté, il est vrai; mais cette volupté, ne l'ayant jamais connue, elle ne leur avait jamais fait défaut.

Cependant la nature travaille dans chaque cœur : l'instinct n'est jamais entièrement étouffé. Dick éprouva quelques désirs qui, après maint effort perdu, finirent par lui apprendre à trouver une issue à travers les fils de sa cage.

Les fenêtres ouvertes semblaient inviter le libre citoyen des airs à prendre sa volée et à dire un éternel adieu à son petit camarade; mais Tom restait enfermé, et Dick, bien que la route fût sans obstacle, était trop sincère et trop généreux pour laisser son ami en arrière.

Aussi, se perchant sur la cage de Tom, se mit-il à lui adresser force gazouillis et force baisers, lui montrant par ses caresses qu'il ne désirait pas davantage. Et il serait toujours resté là, si je ne l'eusse doucement saisi avec la main et remis en prison comme avant.

O vous qui ne connûtes jamais les joies de l'amitié, vous qui n'aimez que le bruit, que la danse et les réunions tumultueuses, rougissez quand je vous raconte comment un oiseau préféra l'esclavage avec un ami à la liberté sans ami.

nais (Œuvres posthumes de F. Lamennais, publiées, selon le vœu de l'auteur, par E.-D. Forgues; *la Divine Comédie*, précédée d'une introduction sur la vie, les doctrines et les œuvres du Dante. — Paris, 1855.)

SI JEUNESSE SAVAIT.

Redevenir jeune en conservant l'expérience, ce ne serait pas un grand bonheur. L'avantage de la jeunesse est précisément de ne pas être chargée de ce poids de l'expérience. D'ailleurs, les événements se combinent d'une manière si indéfiniment variée dans la vie, qu'il ne faut pas supposer que l'expérience qu'on a acquise servirait à éviter tous les maux et à profiter de toutes les chances heureuses. Souvent on n'a vu que deux partis à prendre, lorsqu'il y en avait cinq ou six. Replacé dans les mêmes circonstances, on s'empresserait de se rendre à celui qu'on avait repoussé, et peut-être éprouverait-on qu'il ne valait pas mieux que le premier; qui sait même s'il y en aurait aucun qui fût excellent? L'homme qui a le plus d'expérience et qui compte le plus d'années ne commet-il plus d'erreurs? Si un vieillard fait moins de fautes de conduite, n'est-ce pas aussi en grande partie parce que sa sphère d'activité est plus simple, parce qu'il a moins de désirs, de passions, d'activité à dépenser, quelquefois aussi un peu d'égoïsme? Quel être serait d'ailleurs un jeune homme dont toutes les pensées, toutes les actions seraient dirigées d'après les froids calculs et les combinaisons de la vieillesse? Ce n'est pas à dire qu'il faille dédaigner le prix de l'expérience; mais on l'exagère : il y a une règle plus haute de notre vie ici-bas.

LES SOURIS BLANCHES.

La souris blanche, autrement dite *souris albinos*, n'est qu'une simple variété de couleur de la souris grise commune (rat-souris, *Mus musculus* des zoologistes). Son pelage est d'une blancheur éblouissante; ses yeux sont d'un rouge rosé. La coloration se transmet par voie de génération.

A part la couleur, tous les autres caractères, chez cet animal, sont ceux du petit rongeur si incommode qui pullule souvent dans nos habitations, et que nous redoutons pour les dégâts qu'il occasionne quelquefois. Ce sont bien les mêmes instincts, le même tempérament, le même naturel; voyez-le dans son allure habituelle : il est timide par nature, il n'est familier que par nécessité. Regardez avec quelle craintive hésitation il avance la tête hors de son étroit réduit : il ne s'en éloignera que pour chercher à vivre; mais il ne s'en écartera guère, et il rentrera à la première alerte. Vous pourrez l'apprivoiser jusqu'à un certain point; jamais vous ne vous l'attacherez sérieusement.

La souris blanche n'inspire pas ce sentiment de répulsion, cette sorte d'horreur qu'éprouvent beaucoup de personnes à la vue de la souris grise commune, sentiment qui n'est fondé, suivant nous, que sur les petites surprises ou sur l'incommodité qu'elle produit. Dans plusieurs pays de l'Europe, et en Chine surtout, on élève les souris blanches dans une sorte de domesticité. Elles sont faciles à nourrir : du pain, du fromage, du lard, du beurre, de la salade verte dont elles sont très-friandes, et en général tous les aliments que l'homme prépare pour lui-même, peuvent satisfaire leur appétit. Elles se multiplient d'une manière vraiment prodi-

gieuse. La portée dure vingt-cinq jours, et les petits, à chaque portée, sont généralement au nombre de cinq ou six. Ces petits, en naissant, sont nus et aveugles; en moins de quinze jours, ils prennent assez de force et de croissance pour se disperser et aller chercher à vivre. Aristote dit qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain, il s'y trouva quelque temps après cent vingt souris, toutes issues de la même mère.



Les Souris blanches. — Dessin d'après nature par Freeman.

Aussi a-t-on mis à profit, dans certaines circonstances, cette multiplication animale si prompte et si facile. L'habile gardien de la ménagerie des reptiles, au jardin des Plantes de Paris, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer les services utiles, élève des souris blanches en grand nombre dans sa ménagerie, pour subvenir à la nourriture habituelle d'une partie des reptiles vivants confiés à ses soins, principalement des serpents tels que crotale, trigonocéphale, boa, couleuvre, etc. On sait que ces reptiles, comme aussi un grand nombre de carnassiers, soit à l'état privé, soit à l'état sauvage, dédaignent ou refusent une proie morte. On ne jette donc aux ophidiens dont nous avons parlé, et chez lesquels, du reste, l'appétit ne se déclare d'ordinaire qu'à d'assez longs intervalles, après plusieurs semaines ou même des mois entiers, on ne jette, disons-nous, à ces ophidiens que des proies vivantes, ou tout au moins encore chaudes et fraîches tuées. Les souris blanches servent merveilleusement pour cet objet. M. Vallée élève surtout une variété du rat noir et du rat blanc, qui a la tête noire, une raie noire sur le dos, et le reste du corps blanc. Cette variété pullule avec une étonnante rapidité; elle produit jusqu'à huit portées par année et donne dix à douze petits par portée. On s'oppose aux dégâts qu'un pareil nombre de rongeurs si incommodes pourraient causer, en doublant de feuilles métalliques l'intérieur des maisonnettes en bois où on les élève.

La souris blanche se trouve non-seulement dans nos climats tempérés, mais encore dans les contrées méridionales et septentrionales des deux continents. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle était originaire du nord de l'Europe, peut-être de la Norvége; aucun fait bien constaté n'a confirmé jusqu'à présent cette opinion.

LA MAISON DÉSERTE.

Que fait là ce jeune homme? Pourquoi regarde-t-il ainsi dans un miroir au milieu d'une promenade publique? Il faut qu'il ait l'esprit un peu égaré. — N'en doutez pas; il est à demi fou : c'est un personnage des contes d'Hoffmann. Un de ces jours, il a remarqué, parmi les somptueux hôtels qui bordent le côté droit du boulevard, une petite maison à un seul étage, mal entretenue, triste, silencieuse, et, suivant toute apparence, inhabitée. Sa première pensée a été que le propriétaire de cette maison avait bien tort de laisser à l'abandon un immeuble qui, dans un pareil quartier, pourrait rapporter un revenu considérable. Il était naturel d'avoir cette idée; elle doit traverser la tête de tous les passants. Mais un personnage d'Hoffmann ne saurait s'arrêter à une impression si simple. Notre jeune homme s'est dit que l'on avait peut-être quelque grave motif pour ne pas réparer ou reconstruire cette maison, qu'il se pourrait bien qu'elle ne fût pas aussi inhabitée qu'elle semble l'être, que sans doute si l'on cherchait on arriverait à découvrir un étrange mystère... Une fois son esprit engagé dans ce courant de conjectures, il n'a plus été libre de penser à autre chose. Il a pris des informations; on lui a répondu que la maison servait d'officine à un confiseur qui habite le rez-de-chaussée de l'hôtel voisin. Quelle déception! quelle chute! Mais le renseignement méritait-il bien toute confiance? Le jeune homme est entré chez le confiseur et l'a fait causer. Or, le bonhomme a répondu qu'en effet



Composition et dessin de M. Maurice Sand.

il avait désiré louer la maison pour y faire sa cuisine sucrée, mais qu'on avait repoussé ses propositions; il a ajouté que de temps à autre l'on entendait de singuliers bruits sortir de ce logis mystérieux, qu'il s'en exhalait aussi d'étranges odeurs, et que certainement il s'y trouvait au moins deux personnes, bien qu'on n'eût jamais vu que l'une d'elles, un très-vieux domestique, rude, vigoureux, ne répondant que par des monosyllabes ou des rires sar-

doniques aux questions qu'on lui adressait. Notre héros de roman avait donc raison. Mystère! mystère! Dès ce moment, le voilà cloué sur le boulevard, devant la maison, regardant incessamment la porte et les fenêtres. Il est enfin parvenu, dans un instant rapide, à entrevoir un joli bras blanc qui soulevait la draperie des fenêtres et posait un vase en cristal sur un appui. De là, redoublement de trouble, d'émotion, de curiosité, et une invincible volonté de savoir quelle est la jeune beauté enfermée dans cette prison enchantée.

Cependant il craint que les voisins ne remarquent son assiduité à épier les fenêtres; il imagine d'acheter à un marchand colporteur, qui vient à passer, un petit miroir à l'aide duquel il peut voir ce qui se passe aux fenêtres de la maison, tout en leur tournant le dos. Bientôt il voit reparaître non-seulement le bras, mais encore une charmante figure, pâle et triste, qui semble l'apercevoir et même implorer son secours. Pour le coup, il est pétrifié, et il ne serait pas plus facile de l'arracher de ce banc que s'il eût été transformé en une statue d'airain scellée sur un piédestal de marbre. En ce moment, un honnête conseiller qui le surprend dans cette situation et qui devine très-bien son stratagème, lui dit: « Prenez garde, jeune homme, aux miroirs enchantés! » — Paroles terribles! Ce bras, ce visage, ne seraient-ce point, par hasard, de pures visions? Le miroir serait-il vraiment l'œuvre de quelque alchimiste? Mais il se rappelle qu'il avait déjà vu le bras de ses propres yeux avant d'acheter le miroir. Il ne se laissera donc pas décourager par l'avis railleur du conseiller. Il va persévérer dans son entreprise. Que découvrira-t-il à la fin? Nos lecteurs peuvent le chercher dans le conte intitulé: *la Maison déserte*. Nous les avertissons seulement qu'ils ne seront pas récompensés de leur peine. Hoffman imagine, pour terminer son récit, que la maison sert à garder une vieille femme devenue folle par suite d'une affection trahie. Le vieux domestique est quelquefois obligé de la frapper de verges pour l'empêcher de se livrer à des transports furieux et à des excès contre elle-même. Le bras blanc et le joli visage appartiennent à une jeune parente de la folle, qui était venue la visiter. Un romancier ordinaire serait parti de là pour commencer une histoire d'amour entre le jeune curieux et cette belle. Mais Hoffman ne se plaît pas aux lieux communs du roman: dès que son héros est arrivé à la certitude qu'il cherchait, il l'envoie guérir sa raison, fort compromise, au milieu de la nature, dans un petit village éloigné; après quoi, il n'est plus question de rien: le conte est fini. Quelle serait la morale à tirer de cette bizarre conception? Dirons-nous que si ce jeune homme avait appliqué sa force de persévérance et sa fine sagacité à l'étude d'un problème scientifique, il serait peut-être parvenu à quelque découverte vraiment utile? C'est un fait trop évident. On pourrait commenter autrement ces efforts de l'esprit d'Hoffman pour faire des trouées à travers les apparences ordinaires, et pour pénétrer aussi loin que possible dans l'inconnu. Certainement, l'infini s'étend partout autour de nous et dans tous les sens. Croire que l'on connaît tous les caractères et tous les jeux des passions humaines, c'est une illusion. S'il y a des démons de toute espèce sur la terre, il y a aussi des anges. Il doit se nouer et se dénouer à tout instant des combinaisons de pensées et d'actions que l'imagination la plus puissante des poëtes ou des romanciers ne saurait même entrevoir dans ses rêves les plus hardis. Mais il n'est point sain de s'abandonner à ces entraînements de notre curiosité; au delà d'une certaine limite, en forçant les inventions du possible, on s'expose à perdre le sentiment de la réalité; contentons-nous de n'être jamais ni trop affirmatifs ni intolérants.

LE SABOTIER DE SAINT-GOBAIN.

ANECDOTE.

Suite. — Voy. p. 44.

— Je ne sais pourquoi je ne vous l'ai pas confessé tout d'abord, me dit-il. Oui, je cherche quelqu'un, je cherche un camarade; je devrais dire un ami. Je n'étais qu'un vrai rapin lorsque je l'ai connu; mais c'est de lui que j'ai reçu les meilleurs conseils dans mon art, et lorsque, loin de ma famille, j'ai failli mourir d'une fièvre typhoïde, il m'a soigné, veillé; le plus tendre frère n'aurait pu faire davantage; je suis persuadé que je lui dois la vie. Retenu ensuite, par ma longue convalescence, chez des parents en Normandie, au retour j'ai couru le chercher; mais je n'ai plus revu Rustique, c'était son nom: Dieu sait quelles averses de sarcasmes, quelles interminables charges il lui a valu! S'est-il lassé des quolibets auxquels l'exposaient sa candeur, sa simplicité, et une physionomie qui répondait à son rude prénom? A-t-il, comme tant d'autres, trouvé impossible de vivre à Paris de son talent, et renoncé à des efforts inutiles et douloureux? Pauvre garçon! si modeste, si bon! dont les agrestes figurines annonçaient un génie si naïf! Peut-être n'est-il plus de ce monde, où la lutte était trop âpre pour sa douce nature; l'âme d'un agneau dans un corps d'Hercule! Lorsque je m'informai de lui à l'atelier: « L'ours est retourné à sa tanière, m'a-t-on dit; il était trop mal léché pour nous! » C'est l'unique réponse que j'aie pu obtenir.

— Et y a-t-il longtemps de cela? demandai-je.

— Cinq ans environ. Mais je ne pouvais oublier Rustique; mon premier loisir, l'argent de mon premier tableau vendu (l'on en barbouille plus d'un avant d'arriver à palper des écus), je les consacre à la recherche de mon vieux camarade. Sans rien savoir de positif sur le lieu de sa retraite, j'ai recueilli quelques indices, j'ai des repères dans mes souvenirs. Je sais qu'il est du département de l'Aisne; il me parlait volontiers de la Fère et de sa galerie. C'était le premier objet d'art qui lui eût révélé sa vocation; pour le revoir, encore enfant, il avait fait, disait-il, tout seul, plusieurs lieues à pied. Il se plaisait souvent à me décrire des rochers et des cavernes pittoresquement éclairées; il les dessinait; et moi, né dans les herbages de la Normandie, n'ayant jamais vu que le pays plat, je le questionnais sans cesse au sujet de ces arcades gigantesques, de ces profonds souterrains où il me contait avoir vécu, et qui tenaient une grande place dans son imagination. J'ai gardé quelques-uns de ses croquis; et lorsque votre brave Pichoir, les regardant par-dessus mon épaule, m'a dit que ces « chiffons de papier » lui rappelaient les grottes de Saint-Gobain, il a ravivé toutes mes espérances. C'est un rêve, si vous voulez, mais il se peut réaliser, et je ne sais quoi me dit que je retrouverai ici mon bon Rustique.

La chose me paraissait plus que douteuse, et, sans vouloir décourager les bons sentiments de mon jeune ami, je m'effrayais à l'idée de passer là notre journée. L'infatigable Carle allait de cave en cave; je le suivais, et notre escorte de petits déguenillés aux yeux ronds croissait chemin faisant d'une manière inquiétante. Quelques pièces de menue monnaie nous en débarrassèrent; tandis qu'ils se partageaient mes largesses, tournant une saillie du roc, nous pûmes, à la dérobée, enfiler une ruelle pierreuse qui descendait vers un nouveau quartier de la cité souterraine.

Depuis quelques minutes, nous entendions les coups réguliers d'un maillet. En avançant, nous vîmes d'où venait le bruit. Un sabotier travaillait sous une anfractuosité du roc; l'homme, tout à sa besogne, ne nous entendit point approcher; le jeune artiste me serra la main, et s'arrêta immobile en contemplation.

C'était, au fait, un vrai tableau de genre. L'ouvrier, trapu, robuste (première figure virile que nous eussions rencontrée sous ces voûtes), était vivement éclairé par un rayon de soleil sur le fond obscur et chaud de son champêtre atelier, qu'encadraient de verdoyants feuillages. Il se tenait debout, le genou droit appuyé sur le tronc d'arbre qui lui servait d'encoche; son visage, qui me parut commun, était à peine visible, sa tête surbaissée ne présentant qu'une forêt de cheveux bruns. Il posa son maillet (son *renard*, c'est, je crois, le nom de cet outil dans le métier), tira une de ses gouges du milieu des débris de bois, des blocs, des formes, épars autour de lui, et se mit à fouiller l'intérieur d'une paire de sabots qu'il était en train de façonner. Mon compagnon avait continué de me serrer la main de plus en plus; il la lâcha, et s'avança lentement.

— Rustique! murmura-t-il d'une voix étouffée.

L'homme leva la tête.

— Rustique, mon bon, mon cher Rustique! criait Carle.

Et il tenait l'ouvrier entre ses bras, le serrait, le secouait en répétant son nom. Tout étonné, dans sa souquenille de cuir, des étreintes du *monsieur*, l'autre cherchait à se dégager.

— Tu ne me reconnaîs plus! as-tu donc tout à fait oublié ton vieux camarade? le gamin que tu as instruit, soigné, veillé, racheté!

Et l'artiste embrassait de nouveau l'ouvrier.

Je me sentais ému de cette chaude reconnaissance; c'est même à partir de ce moment que j'ai connu tout à fait Carle, et que, cessant de voir en lui seulement une agréable connaissance, un artiste spirituel et amusant, j'ai recherché l'amitié de l'excellent garçon, au cœur ardent et jeune.

Je les laissai, lui et son cher Rustique, échanger ensemble leurs souvenirs d'atelier et de jeunesse, et j'errai plus d'une heure aux environs. Enfin, après avoir vu Pichoir donner l'avoine au cheval, j'allai retrouver les deux amis. Carle et le sabotier, assis chacun sur une grosse bille de hêtre ou de noyer, discutaient, le premier avec véhémence, l'autre avec une modeste et tranquille décision.

— Le concevez-vous? s'écria l'artiste dès que je fus à portée de la voix. Ce garçon, après avoir vécu au milieu des splendeurs des arts, joui de la familiarité des grands hommes de tous les siècles, entouré, dans les galeries du Louvre, des chefs-d'œuvre de tous les temps, s'obstine à s'enterrer sous ces grossières voûtes! quelques difficultés matérielles ont suffi pour décourager ce vigoureux athlète; et il renonce à la culture de son intelligence, à la poésie, à tout ce qui fait la vie! Il pourrait devenir statuaire, Monsieur, et ne veut être que sabotier!

A cette véhémente apostrophe, Rustique ne répondit mot; mais dans le pli de son front, il me sembla lire une résolution imperturbable.

— Voyons, parle, du moins! voilà un industriel que tu n'accuseras pas de partialité pour les arts; tu verras cependant qu'il est de mon avis. Il veut qu'on progresse et non qu'on s'atrophie!

— Ce que l'on a vu faire à son père, ce que l'on a fait soi-même dès l'enfance, on le fait plus vite et mieux, dit tranquillement Rustique. Faire mieux, c'est progresser, si je ne me trompe.

— Oui! prêche la civilisation des Égyptiens.

— Un moment, repris-je. Les Égyptiens contraignaient le fils à suivre la profession du père : c'était donner à tous les autres métiers l'attrait du fruit défendu et mettre l'esprit humain aux fers; tandis que nous sommes libres.

— Libres, dites-vous! se récria Carle, s'échauffant de telle sorte qu'il ne s'aperçut pas qu'il fournissait peut-être des arguments à son antagoniste. — Eh! si la servitude, si les obstacles ne sont plus dans vos lois, ne les voyez-vous pas se multiplier dans vos institutions, vos coutumes, vos mœurs!

Il continua sur ce ton, et, s'exaltant de plus en plus, termina une diatribe générale contre la société par s'écrier que c'étaient les barrières de tout genre placées entre le métier et la profession, entre l'artisan et l'artiste, qui avaient arrêté l'essor de son ami. Ces restrictions, ces entraves, ne servaient qu'à réprimer, qu'à anéantir tout génie original, toute individualité; enfin, notre société tout entière, fondée sur le mensonge, n'était, à son dire, qu'un esclavage déguisé.

J'allais me plaindre de ce qu'il exagérait, de ce qu'il calomniait notre époque, le prier de me montrer les formidables barrières contre lesquelles il s'escrimait, lui faire observer, enfin, qu'en haine de fers et de cachots qui n'existent point, il ne faudrait pas vociférer si fort contre les toits, les abris et les garde-fous; mais je regardai Rustique et le laissai répondre. Il levait sa main ouverte, geste qui lui était familier, comme je l'ai vu depuis, et par lequel il semblait vous livrer sa pensée comme quelque chose de tangible.

La fin à une autre livraison.

Qu'est-ce que la vertu? C'est, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même en idée, est une disposition préconçue à s'immoler en réalité. DIDEROT.

LES MAZÉS.

A Nîmes, il n'est fils de bonne mère qui ne veuille avoir sa maison de campagne pour s'y aller divertir le dimanche. Cette villa se compose d'un seul étage et d'une seule pièce; elle est meublée de quelques chaises grossières et d'une paire de tréteaux, sur lesquels on pose des planches, pour y faire fête, en chantant et en riant, au dîner qu'on a apporté de la ville. Comme le jardin n'est pas plus grand que la maison, on joue aux boules sur la route. Ce domaine s'appelle *mazé*. Les choses se passent à peu près de même dans les petites *bastides* marseillaises. Les Parisiens ne reviennent pas de voir tant de cases blanches semées autour de la ville; mais c'est assurément un spectacle plus agréable que celui des tables en plein air dressées le dimanche aux barrières de Paris.

UN CHATEAU MODERNE.

Les châteaux normands du moyen âge nous apparaissent encore, dans les livres comme dans leurs débris, tout bardés de fer et hérissés de pierres, couronnés de créneaux, bosselés de tours et de contre-forts, percés d'archières, de mâchecoulis et de meurtrières. Le château de la Chapelle, au contraire, n'est entouré que d'une ceinture de hêtres verdoyants, les amis du pays de Caux; il ne se couronne que de pluviomètres et de roses des vents; il n'a d'autres corps avancés que des ménageries ou des observatoires, et les seules saillies qui hérissent les angles et les faces de ses murailles hospitalières sont des baromètres, des thermomètres et des chronomètres toujours disposés pour faire, à toute heure du jour et de la nuit, l'*observation solaire ou météorologique*. Car dans ce noble manoir on veillait aussi le jour et la nuit; mais ce n'était plus, comme autrefois, à main armée, ni pour repousser des soldats ennemis : c'était tout simplement pour *lire aux astres*, pour observer les météores et pour surprendre dans les cieux les lois de la création et les révolutions des mondes. Le château féodal ne vivait que de guerre, il n'était fait que pour

elle; il ne pouvait briller dans ce monde que par le bruit, le sang, le fer et le feu. Le château de M. de Bréauté, au contraire, était le temple de l'hospitalité et de la charité, le sanctuaire de la science et des arts, plantes délicates, ornements de la terre, qui ne fleurissent jamais mieux qu'à l'ombre de l'olivier de la paix. On peut voir ici, en deux mots, la différence des âges et du génie des hommes (1).

OBÉLISQUES D'AXOUM

EN ABYSSINIE.

La ville d'Axoum, située dans la partie méridionale de la province du Tigré, en Abyssinie, par 14° 8′ de latitude méridionale et 36° 32′ de longitude orientale, est bâtie au milieu d'un bassin entouré de collines, au nord-ouest de la plaine d'Atabo. La ville antique s'étend au pied de la montagne qui porte le couvent de Saint-Pantaléon. Elle renferme les débris de la grandeur des Abyssins, et rappelle les plus anciens souvenirs de leur histoire; elle est le rendez-vous et comme le centre de tout le clergé du royaume; on y trouve une bibliothèque publique et un grand nombre de *debteras* qui sont en possession de l'enseignement.

C'est en ce lieu, à vingt mètres sur la route d'Adoua, que s'élève un premier obélisque, qui n'est autre chose qu'une longue pierre brute, détachée de la montagne où ont été puisés les matériaux de tous les monuments de cette ville. Cette colline masque la ville moderne; au détour, on aperçoit son église crénelée comme un castel du moyen âge, entourée de jardins et d'arbre touffus. Aux abords des faubourgs, la route se bifurque et laisse sur la droite une large chaussée, dont il n'existe plus de constructions régulières, mais dont les roches silico-ferrugineuses de la base paraissent avoir été faites de main d'homme; à cette ligne de roches sont adossés d'énormes blocs de pierre taillés, qui paraissent avoir dû être des siéges destinés à un aréopage. Sur le côté d'une colline placée à droite, on rencontre, à environ cinquante pieds d'élévation, une grotte taillée dans le roc. Cette autre colline fait face à la longue ligne d'obélisques, dont la plupart sont debout, quoique les principaux jonchent le sol de leurs débris.

« Un seul, écrit M. Théophile Lefebvre dans son *Voyage en Abyssinie*, s'élève majestueusement au-dessus de tous, et semble être resté comme une attestation de la grandeur industrielle des anciens fondateurs. Les Abyssins, dont la paresse et l'inertie sont sans exemple, ne pouvant comprendre que des mains humaines fussent capables d'édifier de semblables monuments, en attribuaient l'origine au démon. Cet obélisque, haut de cinquante à cinquante-cinq pieds, est surmonté d'une patère, dans laquelle on aperçoit la trace de clous, en forme d'écrous, qui devaient servir de tenons à quelque ornement aujourd'hui enlevé; à sa base est une porte taillée dans la pierre. Le devant est garni d'une grande pierre plate, ornée d'une frise en feuilles de vigne et grappes de raisin. Sur ce devant, au centre et sur les côtés, sont quatre plats taillés dans la pierre, et peut-être destinés à recevoir des offrandes. »



Obélisques d'Axoum. — Dessin de Freeman.

Trois autres obélisques, ornés et parfaitement sculptés, sont renversés : l'un, encore tout entier, est en partie enterré; les deux autres, plus grands que celui-ci, sont brisés; mais l'un d'eux a sa partie supérieure parfaitement conservée.

Tous les autres monolithes sont ou debout, ou inclinés, ou renversés, et sont en pierres unies, plus ou moins bien travaillées. Chacun possède à sa base, sur le devant, une pierre plate, d'un dessin assez élégamment sculpté.

(1) L'abbé Cochet, *Éloge de M. de Bréauté*. — M. de Bréauté, correspondant de l'Académie des sciences, membre du conseil général de la Seine-Inférieure, mort à la Chapelle, près Dieppe, le 3 février 1855.

UNE PÊCHE AUX MORSES (¹).



Bateau attaqué par des Morses. — Dessin de Freeman.

Dans les premiers mois de l'année 1818, l'amirauté anglaise revint à l'idée des expéditions dans les mers Arctiques, pour trouver un passage au nord-est. Elle fit équiper, dans ce but, *la Dorothée*, vaisseau de 370 tonneaux, et *le Trent*, brick de 250; le commandement du premier fut confié au capitaine David Buchan, et celui du second au lieutenant John Franklin, qui débutait alors dans la carrière des découvertes où il devait acquérir tant d'illustration. Après avoir exploré l'île des Ours et la partie orientale du Spitzberg, ces deux bâtiments furent arrêtés pendant trente jours au milieu des glaces, à la hauteur de l'île du Prince-

(¹) Ce sujet a déjà été l'objet d'une gravure dans notre recueil; mais nos lecteurs reconnaîtront qu'il est traité ici avec beaucoup plus d'art quant à la gravure, et avec plus de développement quant au texte.

Charles. Dans l'inaction forcée où les hommes de l'équipage se trouvèrent ainsi réduits, ils n'eurent d'autre distraction que celle qui leur fut donnée par les ours et les morses, les seuls hôtes de ces déserts glacés. Beechey, un des officiers du *Trent*, rend ainsi compte d'une de leurs parties de plaisir.

Le 27, comme la mer commençait à s'ouvrir, par une belle soirée, les équipages aperçurent sur les banquises de nombreux troupeaux de morses, de plus d'un cent chacun, venus là pour se livrer, suivant leur habitude, à de joyeux ébats et dormir ensuite. La permission de leur faire la chasse fut demandée au commandant du brick et obtenue. Aussitôt une partie des officiers et des matelots montèrent dans un bateau convenablement équipé. Ils approchaient d'un beau troupeau qu'ils regardaient déjà comme une proie assurée, quand ces animaux, avertis par celui d'entre eux qu'ils mettent en sentinelle pendant leurs jeux ou leur sommeil, regagnèrent le bord du glaçon avec les mouvements et les culbutes les plus grotesques, et disparurent tous sous l'eau.

Mais une autre bande était tellement absorbée par ses ébats, qu'elle se laissa approcher et cerner. Au premier coup de mousquet, les morses effrayés se précipitèrent vers le bord de la glace avec tant d'impétuosité, qu'ils renversèrent presque tous les hommes qui s'étaient postés pour leur barrer le passage. Les marins ainsi surpris les laissèrent, sans leur faire le moindre mal, exécuter leur plongeon dans la mer. Les blesser grièvement n'était pas chose facile, eu égard à l'incertitude de leurs mouvements, à l'extrême dureté de leur cuir, et à la distance à laquelle il fallait se tenir pour éviter d'être souffleté par leur tête armée de crocs. L'un de ces amphibies cependant fut atteint d'une balle à la tête, et comme le contre-maître, Georges Kirby, voulait à toute force sauver sa proie, il lui asséna un coup de tomahawk; mais l'animal furieux lança l'arme en l'air, et agitant violemment la tête, comme s'il voulait détruire avec ses formidables défenses tout ce qui se présenterait à lui, il parvint à gagner l'eau. Les marins du *Trent* montèrent dans leur bateau pour le poursuivre. Mais les morses, se trouvant beaucoup plus forts dans cet élément, changèrent de rôle, et devinrent à leur tour agresseurs, de sorte que l'affaire commença dès lors à devenir sérieuse. Il en vint une multitude, mugissant avec rage et se précipitant sur le bateau. Ils s'efforçaient de se dresser, à l'aide de leurs défenses, sur les plats-bords, ou de briser l'embarcation avec leur tête.

L'un d'eux, beaucoup plus grand et plus fort que les autres, semblait, comme un chef, les conduire et diriger l'attaque. Ce fut contre lui que les marins tournèrent leurs efforts. Frappé de toutes parts par les tomahawks, criblé d'une grêle de harpons à baleine qui, faute d'être assez acérés ou assez forts, glissaient sur sa peau impénétrable ou se pliaient en deux, il restait acharné au combat.

Les attaques étaient si nombreuses et si multipliées que les marins n'avaient pas le temps de charger un mousquet, ce qui eût été assurément le meilleur moyen d'en finir. Le commis aux vivres, William Bennet, avait heureusement son fusil chargé, et voyant les forces de ses compagnons épuisées par la lutte, il saisit son arme, en appuya le canon contre la gorge du chef des assaillants, et la lui déchargea dans les entrailles. La blessure devait être mortelle, et l'animal se renversa sur le dos, au milieu de ses compagnons qui cessèrent immédiatement l'attaque pour se grouper autour de lui. En un clin d'œil, ils s'éloignèrent, soutenant avec beaucoup de sollicitude le blessé sur leurs défenses, et nageant aussi rapidement qu'ils pouvaient faire avec ce fardeau.

Il ne resta plus alors de toute la bande qu'un seul petit assaillant, auquel les marins, par compassion, ne voulaient pas faire de mal. On avait vu ce jeune animal combattre à côté du chef, et la protection qu'il en recevait avait fait supposer que c'était un de ses petits. Il s'élançait avec fureur en nageant contre le bateau; n'étant pas encore pourvu de défenses, il le frappait avec sa tête, et l'aurait certainement enfoncé s'il n'avait été repoussé par les lances à baleine, dont quelques-unes firent de profondes incisions dans ses jeunes flancs. Sans paraître s'en émouvoir, il continuait l'attaque, et quoique défiguré par ses blessures, l'enragé petit animal rampait sur la glace à la poursuite des marins qui avaient de nouveau débarqué, quand enfin l'un d'eux, ému de pitié, mit fin à ses souffrances.

Il y a peu d'espèces où l'on ait remarqué un attachement aussi vif que celui qui, chez les morses, unit entre eux les parents et leurs petits. Le capitaine Beechey en cite un trait dont il fut témoin dans une autre occasion. Un bateau attaqua un mâle et une femelle, et blessa cette dernière à la tête, pendant qu'elle allaitait son jeune, le retenant contre sa poitrine à l'aide de ses bras. Le mâle plongea immédiatement dans la mer, avec l'intention évidente de se venger de cette agression sur le bateau. Pendant ce temps la femelle plaça résolûment son petit sous son bras gauche, et se fit route vers le bord de la glace, au milieu de trois lances dressées contre sa poitrine; peu s'en fallut qu'en tombant dans l'eau elle ne balayât tous ceux qui se trouvaient dans l'embarcation. Comme elle avait alors abandonné son petit, celui-ci s'élança en mugissant vers le bateau, et si furieux qu'il semblait vouloir l'avaler. Mais il reçut un coup sur la tête et s'éloigna pour rejoindre sa mère qui, souffrant de ses blessures, s'efforçait de gagner les pièces de glace voisines. Cependant le mâle, rassemblant tous ses efforts, la poussait par derrière avec ses défenses, et paraissait déterminé à protéger sa retraite jusqu'à ce qu'elle fût hors d'atteinte.

On tire des morses un ivoire plus dur, plus compacte et plus blanc que celui de l'éléphant, une excellente huile et de très-bon cuir. Bien que l'espèce ait considérablement diminué, ces amphibies sont plus nombreux sur la côte occidentale du Spitzberg que dans la baie de Baffin, le détroit de Behring et dans toute autre partie des mers Arctiques, excepté peut-être dans l'île des Ours. A la fin du seizième siècle, Gérard de Veer a donné, dans sa relation des *Trois Voyages des Hollandais au Nord*, une description de ces animaux aussi exacte que pittoresque.

« Ce sont, dit-il, des monstres marins de merveilleuse forme, plus grands qu'un bœuf, et ils vivent en la mer; ils ont la peau semblable à celle du robbe ou chien de mer, ayant le poil fort court et le museau semblable à celui du lion; ils se mettent souventefois sur la glace. A grand'peine on les peut tuer, sinon en les frappant aux tempes de la tête; ils ont quatre pieds et nulles oreilles, et engendrent à la fois un ou deux petits comme faons. Mais quand les pêcheurs les trouvent avec leurs faons sur la glace, ils jettent leurs faons devant eux en l'eau, les prennent entre les bras, et s'abaissent et se haussent en l'eau. Et quand ils se veulent venger sur les barques, ou se mettre à défense, ils jettent leurs faons arrière d'eux, et nagent à force vers la barque, dont les nôtres furent à un certain jour en grand péril. Car le walrusse avait bien près agrafé des dents le derrière de la barque pour la renverser; mais par le haut cri des gens, il fut épouvanté, et reprit la route de la mer, prenant derechef son faon entre les bras. Ils ont à chaque côté du museau deux dents qui sortent, long environ demi-aune, qu'on estime valoir comme les dents d'éléphant ou ivoire, principalement en Moscovie, Tartarie et aux environs, où ils sont connus; car ils sont blancs, durs et polis comme l'ivoire. »

En 1608, un de ces animaux fut amené vivant en Angleterre, et montré à la cour. Purchas dit que le roi et les

principaux personnages de la cour examinèrent avec une grande curiosité cet étrange animal, le premier de son espèce que l'on eût vu vivant en ce pays. « Si sa forme est extraordinaire, sa docilité ne l'est pas moins, ajoute-t-il, et il est susceptible d'éducation. »

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58, 66.

L'ÉCLIPSE.

Les spectacles, aux champs, sont les phénomènes de la nature; un orage, un clair de lune, un beau coucher de soleil, sont des événements inaperçus à la ville; à la campagne, ils occupent, ils intéressent; ils dédommagent des théâtres, des revues et des feux d'artifice.

Mais les éclipses sont observées partout.

L'almanach nous avertit un jour que nous aurions, la nuit prochaine, une éclipse de lune. Mon père s'efforça de m'expliquer, aussi clairement que possible, le phénomène; mais un enfant doit comprendre moins facilement l'éclipse de lune que celle de soleil. Il voit cheminer dans l'espace tantôt le soleil, tantôt la lune : il peut s'expliquer que l'un passe devant l'autre et le cache. Mon père commença donc par ce phénomène plus sensible.

Pour arriver à l'autre, il fallait d'abord me faire comprendre que la terre n'était qu'un globe errant dans le ciel, comme notre satellite, et que, dans l'éclipse de lune, nous nous placions entre elle et le soleil, comme, dans l'éclipse de soleil, la lune se plaçait entre lui et nous.

Vrai dédale, où je me perdis alors! Et, quand on me disait que c'était l'ombre de la terre qui obscurcirait la lune, on ne faisait qu'exciter en moi une mystérieuse frayeur... L'ombre de la terre qui répandrait les ténèbres dans le ciel!... c'était terrible. Et puis j'entendais dire que certains peuples avaient peur des éclipses, et je trouvais que ces peuples n'avaient pas tout à fait tort.

D'ailleurs, l'éclipse de lune est d'autant plus faite pour ébranler l'imagination, qu'elle a lieu pendant la nuit. J'attendais le soir avec une émotion croissante, et, quoique le phénomène dût commencer à onze heures seulement, j'obtins qu'on me laissât debout comme toute la maison.

Je ne sentais pas la moindre envie de dormir, plus heureux en cela que Georges, qui, se trouvant fatigué, alla se coucher, après s'être fait donner parole par son camarade Ferdinand qu'il ne manquerait pas de l'éveiller quand le moment serait venu.

On passa la soirée auprès de l'âtre; maîtres et valets étaient occupés de divers ouvrages, et l'entretien roulait sur le grand événement que nous attendions. Mon père assurait que, cette fois, l'almanach ne se tromperait pas d'une minute; et, pour le dire en passant, je l'ai entendu regretter souvent ce mélange de mensonge et de vérité qu'on remarque dans le plus populaire de tous les livres. La vérité accrédite l'erreur, et le campagnard peut bien croire que le livre qui annonce à coup sûr l'instant des éclipses et la durée des jours peut prédire avec certitude le beau et le mauvais temps.

Ferdinand, esprit naturellement inquiet, n'était pas rassuré par les déclarations de mon père, et, deux heures avant le moment indiqué, il sortait quelquefois pour voir si par hasard l'éclipse ne commençait point. Il revenait toujours sans éclipse, mais il avait la satisfaction de nous annoncer que le ciel était sans nuages et que la nuit était magnifique.

— Eh bien, profitons-en, me dit mon père; puisque tu ne veux pas dormir, un moment de promenade abrégera le temps.

La lune était déjà fort élevée au-dessus de l'horizon et paraissait nous regarder d'un air mélancolique.

— Pauvre lune! disais-je avec compassion, car il me semblait qu'elle allait souffrir quelque douleur extraordinaire.

— Il faudrait dire plutôt : Pauvre Valentin! me dit en souriant mon père; car elle me paraît plus tranquille que toi.

Pour fixer mon attention sur des objets propres à calmer mon esprit, il me faisait remarquer la marche régulière des corps célestes. Depuis que les hommes observaient le firmament, c'est-à-dire depuis quarante siècles, ils n'y avaient pas remarqué le plus petit désordre. Après m'avoir fait admirer la création, mon père me parlait du Créateur.

L'instant solennel approchait; la pendule marquait onze heures moins un quart; malheureusement quelques nuages se formaient çà et là dans le ciel.

— Ils vont empêcher l'éclipse, disais-je avec regret.

— Ils n'empêcheront pas l'éclipse, me dit mon père, mais ils nous empêcheront de la voir.

Mais faites comprendre à un enfant que les nuages ne sont pas dans le ciel, que les nuages et la terre ne font qu'un, et qu'il faut distinguer l'atmosphère de l'espace!

Enfin les nuages se dissipèrent; nous observions l'astre avec beaucoup d'attention, et les plus ignorants ne manquèrent pas de s'écrier les premiers qu'ils voyaient la lune s'obscurcir. Je regardais de tous mes yeux.

Louise prétendit qu'elle apercevait quelque chose de noir droit au milieu de l'astre. Cela fit rire mes parents.

— Pauvre Louise, dit mon père; l'éclipse commence par le bord, comme tu entames à la cave tes fromages de Gruyère. Seulement, vous allez voir une échancrure arrondie; et, cette fois, je ne me trompe pas!... Voyez, au bord, à gauche, un peu vers le haut!...

Ces indications étaient exactes; chacun put s'en convaincre. Tous les yeux étaient fixés sur la pauvre lune.

— Si elle allait disparaître tout à fait et ne jamais revenir! disait Louise avec inquiétude.

Ferdinand avait ouï dire que, pour voir les éclipses plus commodément, il fallait remplir d'eau une petite cuve, et, sans examiner si la chose était nécessaire pour une éclipse de lune comme pour une éclipse de soleil, il avait pris cette précaution d'avance, puis il n'y songea plus, et il observait l'astre directement; j'allai regarder dans l'eau, pendant que tout le monde était occupé de ce qui se passait dans le ciel.

La cuve n'était qu'à moitié remplie, et je m'amusais à y voir danser la lune; pour la suivre dans ses mouvements, je me penchai sur la cuve et j'y tombai la tête la première : personne n'y prenait garde, et j'étais hors d'état de me faire entendre.

— Où est Valentin?... dit tout à coup ma mère.

Louise se retourne, elle me voit, et me tire de là en poussant un cri d'effroi.

Ce n'était pas trop tard; mais, quelques instants de plus, et mes pauvres parents étaient bien à plaindre.

Au milieu de l'émotion générale, Ferdinand ne se souvint plus de son camarade; Georges ne vit pas l'éclipse, et même personne ne songea plus à la lune cette nuit-là.

LE MÉCHANT COQ.

Les enfants de la ville sont exposés à être écrasés sous les voitures, perdus ou étouffés dans la foule; les enfants de la campagne sont aussi sujets à divers accidents : partout la vigilance maternelle a de quoi s'exercer.

Elle ne se relâchait guère à mon sujet; mais qui peut tout prévoir? Et, par exemple, comment supposer qu'un enfant de quatre ans et demi pouvait avoir quelque chose

à craindre d'un coq, et d'un coq habitué à recevoir sa pâture de mes mains?

Car j'aimais notre basse-cour avec passion; j'allais y passer des heures à voir les poules becqueter le grain, se vautrer dans la poussière, ou tourner avec angoisse autour du bassin où barbotaient leurs petits canetons.

Il n'y avait pas quatre pouces d'eau, et mes parents ne craignaient pas que j'y restasse, comme dans la cuve, si par hasard je venais à y tomber.

Tout ce peuple chantant et caquetant s'était si bien accoutumé à ma présence, qu'il me regardait, je crois, comme un citoyen de la république. Si j'arrivais avec le morceau de pain que Louise m'avait donné en attendant le repas, les poules me suivaient, m'obsédaient, quelquefois même se juchaient sur mes épaules; il fallait leur céder la moitié de mon pain, pour qu'elles me laissassent manger le reste paisiblement.

Un jour j'étais enfermé avec elles et leur distribuais un peu d'avoine; cela provoqua une bataille entre deux poules, dont l'une, au plumage roux, était ma préférée; elle fut la plus faible; je voyais la grise, son ennemie, prête à l'accabler; j'intervins en faveur de la rousse et poursuivis l'autre avec colère.

Le coq trouva mauvais que je me mêlasse des affaires de son ménage. Il se fâcha, et, comme je courais après la poule, il courut après moi : je me sentis piquer les talons.

Alors je me retourne indigné, et veux châtier l'insolent, mais il me donne sur la main un coup de bec qui me fait pousser les hauts cris.

Toute la basse-cour est en l'air; les poules se dispersent, s'envolent, s'accrochent au grillage; le tumulte général m'ôte le peu de sang-froid qui me reste, et, craignant de voir le coq me sauter au visage, au lieu de courir à la porte, je fuis en tournant autour du bassin.

Il se trouvait par hasard, dans l'angle de la basse-cour, une gerbe de paille qu'on y avait déposée pour renouveler celle du poulailler. J'y cours et me cache la figure dans la gerbe, abandonnant le reste de mon corps à la fureur de mon ennemi, qui ne cessait de me piquer les jambes et les bras.

On comprend que, cette fois, pouvant crier, je ne m'en faisais pas faute. Quelqu'un vint : c'était Louise.

Si le coq n'avait pris la volée devant elle, il aurait payé cher ses actes d'hostilité. Ma bonne le quitta bientôt pour s'occuper de moi; heureusement mes blessures étaient moins graves que nombreuses : au bout d'une semaine j'étais guéri.

Le plus fâcheux fut que, à la suite de cet accident, je devins un peu craintif; il fallut d'autres luttes, d'autres rencontres, où la victoire me resta, pour me rendre le courage que j'avais perdu dans l'aventure du coq.

La suite à une autre livraison.

LE PAISIBLE MÉNAGE.

Heureux ménage, où l'on s'aime, et où la santé, le travail et le nécessaire suffisent au bonheur! « Le nécessaire ne manque jamais à l'homme laborieux, a dit Franklin; la faim regarde à sa porte, elle n'ose pas entrer. » Pour ces pauvres bûcherons rentrés à la chute du jour et fatigués des rudes labeurs de leur vie, le repos commence chaque soir autour de la nappe blanche. Les enfants accueillent par de bruyants et joyeux éclats le frugal repas que l'appétit assaisonne. Le mari va aux provisions, la femme allume



Le Paisible Ménage. — Dessin de Cabasson, d'après Lallemant.

le feu et cherche à apaiser l'impatience turbulente de ses enfants, en leur parlant du printemps qui renaît et qui sème dans la mousse des bois les petites fleurs parfumées. « Bientôt, dit-elle, Dieu fera mûrir les fraises et fleurir les noisetiers; les petits oiseaux chanteront jusqu'à l'heure des étoiles, et le soleil percera la feuillée pour vous réjouir et

vous réchauffer. » Et le lendemain, dès l'aube levée, l'écho lointain s'éveille au bruit de la cognée du bûcheron, les menues branches se lient en fagot dans les mains actives de la bûcheronne, et les enfants, joyeux et agiles comme de gais oiseaux, courent à la lisière des bois les mains pleines des premières violettes du printemps.

Le trouble et l'inquiétude de tant de passions qui agitent les villes ne peuvent franchir le seuil paisible de cette chaumière, où la vie s'écoule semblable aux saisons, dont Dieu seul fait les bons et les mauvais jours. On ne tremble pas au plus léger bruit de la hausse et de la baisse ; on n'a pas à y lutter contre les mille séductions du luxe, de la vanité et de l'envie ; mais c'est le bon sens, la sage pratique du travail, une sincère affection mutuelle, beaucoup plus encore que l'éloignement des cités, qui protégent cet humble toit. Pour qui manque de prudence et de modération, tout peut devenir cause de ruine, le pauvre cabaret tout aussi bien que les grands dîners que l'on donne par ostentation, et l'usurier campagnard aussi bien que la Bourse.

MACHINE ÉLECTRIQUE DU MUSÉE TEYLER

A HAARLEM,

ET EXPÉRIENCES DE MARTIN VAN-MARUM.

En l'année 1778, Pierre Teyler Van-der-Hulst laissa à la ville de Haarlem sa bibliothèque, ses collections de curiosités et d'histoire naturelle, et des revenus considérables, à la charge de fonder une société de théologie et une seconde société qui prit le nom de Teyler.

La société de Teyler devait s'occuper de physique, d'histoire, d'antiquités, de poésie et de peinture. Elle devait en outre organiser un musée renfermant les collections et la bibliothéque, et les augmenter à l'aide des revenus laissés par le fondateur.

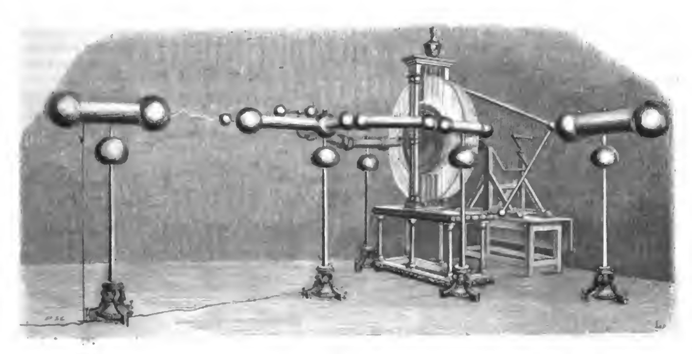


Fig. 1.

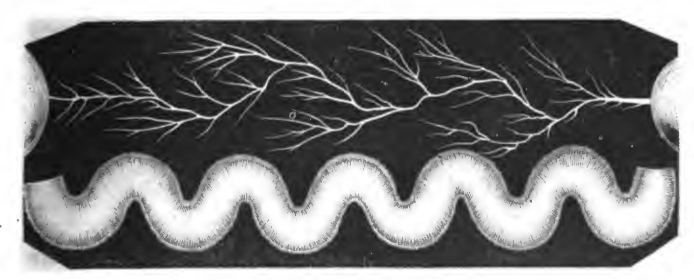


Fig. 2 et 3.

Van-Marum, l'un des membres de cette société, fut chargé de la direction du cabinet de physique. Un de ses premiers soins fut de faire construire une machine électrique d'une telle grandeur qu'elle dépassât de beaucoup toutes celles qui existaient alors. Il espérait par ce moyen arriver à la connaissance de faits entièrement nouveaux ou vaguement entrevus, et faire ainsi progresser la science. Cette machine, construite à Amsterdam par Cuthbertson, était terminée en 1784.

Elle était composée de deux plateaux de glace de $1^{m},60$

de diamètre, fabriqués en France. Ils étaient placés sur le même axe et éloignés l'un de l'autre de 0m,18. Le milieu de ces plateaux, jusqu'à une distance de 0m,41 du centre, était recouvert d'un enduit résineux qui devait diminuer les trop fortes vibrations et empêcher l'électricité de se dissiper sur les parties non frottées. L'axe s'appuyait sur deux coussinets en cuivre portés chacun par deux colonnes de verre. Une manivelle fixée à l'une des extrémités de l'axe servait à faire tourner les plateaux. Dans les expériences ordinaires deux hommes suffisaient pour cette besogne, mais dans certains cas Van-Marum employait quatre hommes.

Huit coussins de 0m,39 de longueur, couverts de taffetas ciré, frottaient les plateaux. Ils étaient placés sur le même diamètre, quatre en haut, quatre en bas, de telle sorte que chaque plateau était frotté sur ses deux faces, et que la pression pouvait être augmentée ou diminuée à volonté.

Les plateaux et les coussins étaient montés sur une table portée par six colonnes de verre de 0m,50 chacune. La hauteur totale de l'appareil était environ 2m,50 (fig. 1).

Le premier conducteur, qui recevait l'électricité des plateaux, était composé de cinq pièces en cuivre, et avait une longueur totale de près de 6 mètres. Le diamètre des tubes de ce conducteur était de 0m,10, et les boules creuses qui les terminaient avaient 0m,15 de diamètre, à l'exception des deux dernières qui avaient chacune 0m,23.

Les deux premières pièces étaient courbées à angle droit, et l'extrémité de leur petit côté, armé de huit pointes métalliques, se plaçait entre les deux plateaux; les pointes étaient à 0m,04 du verre. D'après des expériences souvent répétées, Van-Marum avait adopté cette distance comme la meilleure. Les deux pièces suivantes étaient droites. La cinquième avait la forme d'un T. Les deux premières et la dernière étaient portées par des colonnes de verre de 1m,43 de hauteur, fixées dans des pieds de bois pourvus de vis calantes. Ces colonnes portaient, un peu au-dessous du conducteur, des boules de 0m,30 de diamètre, faites d'une composition de cire et de résine, qui complétaient l'isolement. Les deux pièces intermédiaires s'accrochaient aux autres.

A la dernière boule de ce conducteur on en adaptait une seconde beaucoup plus petite, et c'est de celle-ci que le fluide électrique passait sur un second conducteur, isolé comme le premier, et appelé *conducteur recevant*. Il était formé d'un seul tube long de 0m,55 et de 0m,20 de diamètre, terminé par deux branches de 0m,30.

Le conducteur recevant se plaçait à 0m,50 ou 0m,60 de distance du premier. On attachait à sa seconde boule un fil métallique qui conduisait l'électricité sur le plancher ou à un second fil communiquant par l'une de ses extrémités aux coussins inférieurs de la machine, et par l'autre à un tuyau de plomb placé à l'extérieur du bâtiment. Les coussins supérieurs étaient en communication, également par un fil métallique, avec une balustrade en fer.

Avec la machine ainsi montée, on obtenait une grande quantité d'électricité positive, et lorsqu'on voulait avoir de l'électricité négative, on disposait l'appareil comme il suit.

Les fils métalliques établissant la communication des coussins avec les corps extérieurs étaient enlevés, puis on plaçait près de la table le conducteur recevant, et on le faisait

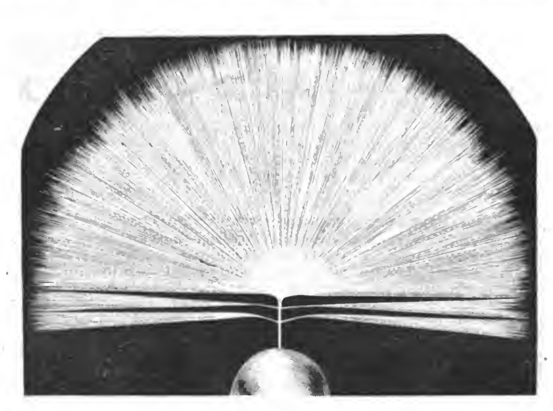


Fig. 1.

communiquer avec les coussins à l'aide de deux tubes de cuivre d'un petit diamètre, terminés par de petites boules de même métal. Enfin on accrochait au premier conducteur un fil métallique qui établissait la communication avec le sol.

La force de cette machine était très-considérable. Une personne placée à 1m,50 ou 2 mètres du conducteur, ressentait sur la figure et les mains une sensation comparable à celle que fait éprouver le frôlement d'une toile d'araignée. Placée entre les bras du conducteur, cette personne éprouvait de tels picotements à la tête qu'elle s'empressait de se retirer et était peu disposée à renouveler l'expérience.

A une distance de 12 mètres, les deux boules d'un électromètre s'écartaient de 0m,015.

Une pointe métallique éloignée de 8 mètres devenait lumineuse.

Lorsque toute la machine était en bon état et que les circonstances atmosphériques étaient favorables, Van-Marum obtenait entre les deux conducteurs placés l'un à la suite de l'autre, des rayons lumineux de 0m,60 de long et gros comme des tuyaux de plume. Ces rayons s'avançaient en serpentant, et on en voyait sortir des rameaux qui se divisaient de plus en plus (fig. 2). En faisant passer ces rayons

sur des corps mauvais conducteurs, le célèbre physicien les allongeait considérablement. Ainsi, avec une planche bronzée provenant d'une vieille boiserie, il obtenait des rayons de près de 2 mètres « qui avaient l'apparence de la foudre naturelle. »

Dans une autre expérience, un fil de fer isolé, de 63 mètres de long, roulé en spirale peu serrée et mis en communication avec le conducteur recevant, était sur toute sa longueur environné de rayons de 0m,25, si abondants que tout le fil paraissait lumineux (fig. 3).

En plaçant une sphère creuse de laiton de 0m,11 de diamètre à l'extrémité du premier conducteur, on en tirait des aigrettes lumineuses qui s'étendaient en longueur et en largeur jusqu'à 0m,40 (fig. 4).

Avec ce même conducteur on allumait de la poudre à canon, de l'amadou, de la résine, de l'essence de térébenthine, de l'huile d'olive.

Le Musée Teyler possédait aussi une batterie de 225 bouteilles de Leyde, disposées 15 par 15 dans des caisses qui pouvaient se joindre les unes aux autres ou s'employer isolément.

Avec cette batterie, Van-Marum fit de nombreuses expériences sur la communication et la destruction du magnétisme par l'électricité; sur la réduction des oxydes métalliques, la fusion des métaux, l'influence de l'électricité sur les gaz isolés ou combinés.

Il acquit, par ses observations, la conviction que les tremblements de terre, le mouvement subit de grandes masses d'eau, la formation de la grêle, étaient dus à des actions électriques.

BREVETS D'INVENTION

ACCORDÉS A MADAME D'AUBIGNÉ, VEUVE SCARRON, ET A QUELQUES AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Mme de Maintenon, n'étant que veuve Scarron, obtint un brevet pour exploiter un four à pâtisserie de son invention. Ce curieux document, resté inconnu à l'historien de Mme de Maintenon, M. de Noailles, a été publié pour la première fois par M. Depping (1).

« Aujourd'huy, dernier septembre 1674, le Roy estant à Versailles, voulant grattifier et traitter favorablement dame Françoise d'Aubigny (d'Aubigné), veuve du feu sieur Scarron, Sa Majesté luy a accordé et fait don du privilége et faculté de faire faire des astres (âtres) à des fourneaux, fours et cheminées d'une nouvelle invention, sans pouvoir néantmoins obliger les particuliers à s'en servir et prendre plus grande somme que celle dont il aura été convenu, ny prétendre aucun droit de visite. Fait Sa Majesté deffenses à toutes personnes de faire ny contrefaire lesdits astres, à peine de 1 500 livres d'amende; m'ayant Sa Majesté commandé d'expédier à la dite dame veuve Scarron touttes lettres à ce nécessaires, et ce pendant le présent brevet qu'elle a signé de sa main et fait contresigner par moy. » COLBERT.

On ignore si la future Mme de Maintenon mit à profit ce brevet. « Si cette invention avait eu un grand succès, dit M. Depping, que seraient devenus Saint-Cyr, et l'*Esther* et l'*Athalie* de Racine? »

Les plus hauts personnages, les esprits les plus distingués, ne dédaignaient pas alors de prendre des brevets d'invention. L'un obtient, en 1659, un privilége pour la fabrication et le débit du chocolat dans toutes les villes du royaume; l'autre, en 1666, « pour la confection d'un combustible moins cher que le charbon, et fait d'une terre qui abonde en France. » Charles Dufrény demande, en 1686, un brevet « pour une chaise roulante, suspendue sur un ressort de fer. » En 1701, Louis de Beaumont obtient même le monopole du *débit de la glace et de la neige dans toute la France*.

Plusieurs de ces industriels s'enrichirent; d'autres eurent moins de bonheur. Tel fut Boulle, l'inventeur de ces jolis meubles dont le prix est aujourd'hui si élevé. Louis XIV l'avait généreusement logé au Louvre; mais cet asile ne le protégeait pas contre les poursuites de ses créanciers. Pontchartrain écrit à Mansart, l'intendant des bâtiments :

« Les créanciers du nommé Boulle, ébéniste, qui ont des contraintes par corps contre luy, demandent la permission de les faire exécuter dans le Louvre. Et comme il a été un temps que le roy et Monsieur devoient des sommes assez considérables aux ouvriers, S. M. m'a ordonné de voir ce qui s'est passé depuis, et s'il luy est encore deu quelque chose. » (Tome II, p. 843.)

(1) *Documents pour l'histoire du règne de Louis XIV*, publiés par M. Depping.

SUR LA MANIE DE BATIR.

Les bâtiments sont un honorable appauvrissement et une espèce de maladie; à peine ceux qui ont commencé s'en peuvent tirer. Si c'est pour laisser mémoire de nous, elle tourne plus à l'architecte; cela est hors de nous, ainsi que si ceux qui ont des chevaux, des pierreries et de l'argent devaient acquérir réputation pour les posséder. Et le pis est qu'il ne se bâtit au gré de la postérité, qui font souvent les portes là où ont été faites les fenêtres, et peu de gens verront ces bâtiments sans y trouver à redire. Que si nous cherchons la beauté, la symétrie, quelle voûte plus belle que le ciel? Quel jardinage, quelle allée plus belle que la campagne? Nous devons jouir de ce que Dieu nous a donné, sans superfluité ni incommodité, et sans s'endetter.

GASPARD DE SAULX-TAVANNES.

PISCICULTURE

DU TRANSPORT DES ŒUFS DE POISSONS A DISTANCE.

Voici deux moyens employés par quelques pisciculteurs, en France, pour envoyer les œufs de poissons à distance.

On se sert de boîtes en bois blanc très-minces dans lesquelles on a coutume de mettre des fruits secs ou des dragées, et, au fond, on dépose une couche de sable fin bien mouillé, sur laquelle on étend une assez grande quantité d'œufs, en ayant soin toutefois qu'ils ne se touchent pas. Une autre couche de sable, que l'on verse doucement, s'introduit dans les intervalles laissés entre chaque œuf et les garantit de tout choc. Une troisième couche de sable étant placée, on y étend les œufs de la même manière, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que la boîte soit assez pleine pour que le couvercle, appuyant sur la dernière couche, empêche tout ballottement. La boîte ne doit pas avoir plus d'un décimètre de profondeur sur deux ou trois décimètres de diamètre; dans une boîte plus grande, le sable pèserait trop lourdement sur les œufs et pourrait les écraser.

Un autre procédé consiste à mettre les œufs dans la boîte, enveloppés seulement d'un linge mouillé, ou alternés, couche par couche, avec des morceaux de toile humides. Ce système est préféré par bien des praticiens, les œufs arrivant ainsi à destination sans mélange de sable.

ANCIEN BATON DE JUSTICE

EN POLOGNE.

Ce bâton, long de 94 centimètres, est conservé dans le cabinet de M. T. Zielinski, à Kielce, en Pologne. Selon ce savant, ce serait un des sept bâtons de justice accordés aux villes qui acceptèrent la loi allemande dite de Magdebourg, au temps de Wladislas le Bref, roi de 1290 à 1333.

Ce fut vers le milieu du treizième siècle, à la suite des persécutions exercées en Europe contre les Allemands et les Juifs, que la langue, les coutumes et les lois allemandes s'introduisirent en Pologne. Des priviléges spéciaux assurèrent aux étrangers la liberté des cultes, et leur permirent



Bâton de justice polonais. — D'après un dessin de Boleslas Podczaszynski.

d'être gouvernés au milieu des Polonais, comme ils l'avaient été dans leur patrie. Il en résulta un chaos inconnu jusqu'à ce temps. Il y eut bientôt en Pologne toutes sortes de droits : teutonique, magdebourien, noviforien (de la ville de Neumarkt), saxon, lubécien (Lubeck), de Culm, Korczyn, Friburg, etc., etc. Le *Code diplomatique*, publié par M. Rzyiczeski, fait mention des deux priviléges anciens qui accordèrent le droit teutonique, en 1223, aux *fratres cruciferi stellati*, et l'autre, en 1233, *Hardagenus et sequaces teutonici*. Vers le milieu du treizième siècle, les communes, les villes et les villages obtinrent le droit de se régir par la loi teutonique, au détriment du droit national. Cependant les étrangers continuaient à avoir des relations avec leur mère-patrie, et se considéraient même comme sujets à sa suprématie, toutes les fois qu'ils y trouvaient avantage, en sorte que, par exemple, dans les affaires judiciaires ils appelaient des décrets de première instance à la décision des tribunaux de Magdebourg, Lubeck et Halle. Peu à peu toutes ces décisions prirent le nom de lois de Magdebourg, ville la plus proche de la Pologne. Le danger devenait imminent pour ce dernier pays : il était exposé à déchoir rapidement sous la pression de l'élément étranger. Les princes mêmes de la famille de Piast, ayant leurs domaines dans la Silésie et dans la Maloire, ne craignaient pas de rendre hommage aux rois de Bohême. Par bonheur, Ladislas dit Lokietek (Petit ou Bref), couronné roi de Pologne en 1319, était un homme d'un caractère énergique. Il avait des idées bien arrêtées sur les besoins de sa nation, et il entreprit une guerre acharnée contre les germes du féodalisme allemand qui menaçait la Pologne. Cependant il ne put pas délivrer le pays du joug des lois allemandes, et il y a lieu de supposer que ce fut pour conserver au moins sa suprématie royale sur une partie du pays, qu'il fit envoyer le bâton judiciaire, dont nous donnons le dessin, aux sept principales villes, Cracovie, Dantzick, Posen, Guesen, Kalisch, Wschov, Wielun.

Depuis Lokietek, l'esprit de la nation polonaise tendit avec plus de force vers l'unité, et se défendit vivement contre les idées et les coutumes antinationales. On voit revenir constamment les appels à cette unité connue en Pologne sous le nom de *cœquatio juris*. Les hommes d'état, les écrivains, entretenaient les citoyens dans ce mouvement d'idées. Les diètes, à partir de celle de Wiçlitza, sous le fils de Lokietek (Casimir le Grand), n'eurent pas moins de sollicitude pour éviter l'absorption de la Pologne par l'Allemagne. Les décisions prises dans les diètes de Piotrkoff, de Lentziska (1418, 1419), de Cracovie (1420), de Warta (1423), et sous Casimir le Jagellon, à Opoka-Nieschava, Kortchin, Nowe-Miasto, Kolo, de 1447 à 1488, tendirent lentement, mais constamment, vers ce but. Enfin, dans l'année 1506, les statuts provinciaux furent réunis en un seul livre. Le 18 janvier 1513, Sigismond Ier écrivit à tous les sénateurs et palatins pour qu'ils fissent préparer, avant la fête de la Saint-Martin, une nouvelle rédaction de ce *corpus juris*, ou un code général complet. Il était facile de *colligare*, mais plus difficile de faire accepter, par la nation, un seul code. Les essais de Matthieu Sliwicki (1527-1528), de Taschitzki (1532), de Jacques Przyluski (1548-1551), de Herburt (1575-1570), ne parvinrent point à obtenir la sanction nationale. Toutefois les lois adoptées dans les diètes furent imprimées et eurent l'autorité nécessaire aussitôt qu'elles furent revêtues de la signature du roi. A la fin de l'existence politique de la Pologne, ces lois ont été réunies en huit volumes, sous le titre : *Volumina Legum*, par les soins de l'abbé Konanki.

La Lithuanie possédait un code complet dès la fin du quinzième siècle, alors qu'aucun autre état européen n'en avait encore même l'idée. Le statut de Wiçlitza, en 1347, précéda la Grande Charte de la Grande-Bretagne.

LA CHAPELLE D'AMBOISE.



Chapelle du château d'Amboise. — Dessin de Karl Girardet.

Situés à l'orient de Tours, au pied d'un rocher dont la petite rivière de l'Amasse baigne le pied, la ville et le château d'Amboise réveillent dans la pensée un grand nombre de souvenirs historiques. Suivant les chroniques, les Romains avaient fait construire en ce lieu une grosse tour, sur laquelle était placée la statue colossale de Mars. C'est dans une île voisine d'Amboise, au milieu de la Loire, qu'eut lieu en 505 l'entrevue d'Alaric, roi des Visigoths, avec Clovis dont il désirait obtenir l'alliance. C'est à Amboise que Louis XI institua l'ordre de Saint-Michel, et qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. Charles VIII, son fils, qui lui succéda, aimait le séjour d'Amboise, quoique sa jeunesse s'y fût tristement écoulée loin des plaisirs de la cour. Pendant les guerres d'Italie, il étudia les merveilles d'architecture de ce beau pays, et, à son retour, il forma le projet de reconstruire sur un plan magnifique le château d'Amboise. Mais une mort prématurée ne lui permit pas d'exécuter complétement son dessein. Il n'y eut de terminé que les deux célèbres tours, dans l'une desquelles on peut monter en voiture, et la charmante chapelle gothique qui suffirait seule pour attirer les visiteurs.

Ce petit monument, hardiment assis en saillie, a été bâti sur le roc. La façade tournée vers le donjon est un chef-d'œuvre d'architecture; l'art y a prodigué ses découpures les plus fines, ses broderies les plus délicates. La porte est surmontée d'un bas-relief représentant la conversion de saint Hubert, et dont nous avons déjà reproduit le dessin[1].

[1] Voy. t. X, p. 125.

L'intérieur de l'édifice n'est pas moins remarquable; le pourtour est orné de gracieuses colonnettes dont les chapiteaux s'épanouissent sous forme de bois de cerf qui se rejoignent pour former de capricieuses ogives. Cette chapelle a été restaurée en 1835 par M. Lefranc, élève de Fontaine.

LE SABOTIER DE SAINT-GOBAIN.

ANECDOTE.

Fin. — Voy. p. 44, 78.

— Je ne me plains d'aucune gêne, d'aucune entrave, dit le sabotier; l'obstacle est un éperon si l'on a en soi quelque valeur. Mais s'il me plaît de former ma statue au dedans de moi au lieu de la tailler dans le marbre, que t'importe, Carle?

— Bon Dieu! l'entendre parler ainsi, avec ce calme! Crois-tu donc que tes facultés te furent données pour que tu les enterres au lieu de les faire fructifier? Ne sais-tu pas que l'homme de génie a une mission qu'il ne saurait impunément trahir? Cette admiration profonde de la nature, ce sentiment exquis de l'harmonie et de la forme, ce goût, ce choix des proportions, cet amour d'une imitation pittoresque, crois-tu donc les avoir reçus seulement pour une passagère et personnelle jouissance? Que dis-je? pas même! Est-ce pour les étouffer que te furent accordés ces dons si rares? Que deviendra ta supériorité au milieu de la tourbe ignorante dans laquelle tu es revenu te plonger, loin de tout ce qui instruit, de tout ce qui élève?

— Écoute, Carle, c'est ici que ces facultés que ton amitié exagère sont nées; c'est au milieu de Paris que je les voyais s'éteindre. C'est là que, nourrie de sentiments amers, mon âme en était venue à ne plus vibrer que d'irritation et d'envie. Tout d'abord la vue des chefs-d'œuvre des arts avait remué profondément mon âme et soulevé en moi, comme dans une extase, toutes les suaves sensations de mon enfance, agrandies, mûries, épurées. Mais ces beautés divines, j'arrivais à ne les plus goûter. Peu à peu j'étais descendu de l'admiration à la critique. Crois-tu donc que c'étaient les promesses, les qualités en germe, que mes yeux épiaient dans les esquisses, les statuettes, les bas-reliefs de nos camarades? Non, non; j'y cherchais des marques d'infériorité; je comparais sans cesse leurs œuvres à la mienne; toute supériorité me navrait. Désespéré de rester au-dessous de mon rêve, je ne trouvais de consolation que dans l'échec de mes concurrents. Pervertis à l'ignoble recherche du mauvais, de l'infime, mes yeux ne voyaient plus le beau, et, dans les maîtres eux-mêmes, s'efforçaient de découvrir des taches. Les besoins matériels aiguisaient les besoins de vanité. Mon indigence, honteuse d'elle-même, frémissait au contact des profusions du luxe. L'isolement, l'absence presque complète de sympathie, laissaient toute carrière aux funestes pensées. Trop enfant alors, tu ne devinais pas mes angoisses qu'aigrissaient de secrets remords; ce n'était qu'avec les économies et aux dépens de la vieillesse et des privations d'une pauvre paysanne, de ma mère, que je soutenais la pénible existence du *Monsieur* de la ville. Cette vanité que tu t'efforces de ranimer en moi et qui me rongeait, ce pitoyable sentiment qui dénature et détruit nos meilleurs instincts, me soutenait seul; je m'efforçais de voir en moi un grand homme opprimé, une victime héroïque, quand, au fait et au vrai, je n'étais qu'un égoïste et un cœur sec.

C'est toi, Carle, toi dont les louanges enfantines avaient parfois relevé mon courage et réchauffé ma verve, c'est toi, lorsqu'il me fallait guérir ou me tuer, c'est toi qui m'as rendu à la raison et à la véritable vie. En te voyant seul et souffrant, je t'ai aimé de plus en plus; je n'avais que toi à aimer, et j'étais au moment de te perdre; je te veillais, je te soutenais dans mes bras, comme si j'eusse été ton père, et je priais que l'enfant qui, dans mon isolement, m'avait montré une affectueuse sympathie, je priais avec ardeur qu'il ne me fût pas enlevé. Je répétais : Je n'ai que lui; je n'ai que lui! D'abord, quand dans ton délire tu parlais gloire, succès, triomphe, un diabolique écho avait répondu en ricanant : misère, injustice, abandon! Mais peu à peu cette voix funeste qui sortait de mes entrailles se tut; la peur de te voir mourir domina ma personnalité, et la cure qui te sauvait rouvrit les sources de mon âme; une révolution s'opéra en moi. Ces campagnes que j'avais quittées en me faisant du monde un trompeur, un ravissant tableau, m'apparurent parées de tous leurs charmes. Les Claude Lorrain n'ont pas d'aussi rayonnants soleils, les Salvator, d'aspects plus grandioses. Je revis en pensée les compagnons d'enfance qui m'aimaient d'instinct, qui s'étaient roulés avec moi sur la bruyère, qui ne me trouvaient ni grossier, ni manant. Là était la pauvre chère bonne vieille, tout en larmes quand je me séparai d'elle en pleurant aussi. Je m'étais cependant tant de fois promis de lui rapporter des trésors, et j'avais usé ses petites épargnes! Lui revenir aussi pauvre que je l'étais en la quittant, cette honte faillit me river de nouveau à ma funeste chaîne; mais ma mère pouvait mourir sans m'avoir revu! Eh bien, je lui rapporterai, me dis-je, mieux que de l'argent; le robuste travail et l'affection d'un fils. Elle ne regrette rien maintenant, j'en suis sûr. Elle a mon bonjour au matin; chaque samedi, le fruit régulier de mon labeur régulier; tous les jours elle a les soins de ma chère, de ma bonne Marcelle, et je retrouve au soir leur tendre sourire, leur affectueux accueil!

— Ah! t'y voilà! Je savais bien qu'il y aurait au fond de tout cela quelque jolie fille, une ancienne connaissance, une rivale de la muse!

— Ne dis pas sa rivale, dis son amie. Quand je regarde ma femme avec l'enfant qu'elle nourrit, crois-tu que ce qui me remue jusqu'au fond des entrailles ne vaille pas les passagères émotions que j'éprouvais devant la Madone à la *Sedia* ou la Belle Jardinière? Ne vois-tu pas que cette admiration qui illumine l'âme en face des œuvres de Dieu n'a pas besoin des traductions de l'art, pour être profonde et sentie? Lorsque je creuse mes sabots, bien que je le fasse de mon mieux, c'est œuvre mécanique et d'habitude; mais, pendant ce temps, ma pensée voyage; elle fouille à travers ces guirlandes, ces feuillages : l'oiseau qui sautille, le lézard qui se glisse, l'insecte qui voltige, la nature, infinie en ses charmes variés, se joue sous mon œil. D'ailleurs, rien ne m'empêche de goûter ce plaisir si vif de l'imitation. N'ai-je pas mes heures de loisir? Qu'importe la matière dans laquelle le sentiment qui unit l'imitateur au créateur, l'homme à Dieu, trace une faible empreinte! Ne te souvient-il plus de Bernard de Palissy et de l'argile qui a passé par ses mains? Oh! Carle, Carle! vous tous, vous cherchez la lettre et non l'esprit! vous courez après l'applaudissement passager et trompeur de vos contemporains, et vous perdez la véritable voie, celle où, un travail mécanique fournissant aux dépenses quotidiennes, l'art demeure un culte, et non plus seulement un vulgaire gagne-pain.

Carle, ne pouvant être convaincu, fut du moins réduit au silence, et ne retrouva la vivacité de sa parole et de ses interjections qu'en présence de l'œuvre des loisirs de Rustique.

Lorsque nous visitâmes son modeste chez lui, la sombre et pittoresque grotte où sa femme avait su, sous son inspiration sans doute, répandre sur toutes choses je ne sais quelle grâce originale et champêtre, le sabotier nous montra l'œuvre de l'artiste.

— Il y a des temps, nous dit-il, où c'est la commande qui paresse, et alors le manouvrier songe à ses plaisirs.

Il ouvrit alors une armoire fort singulière, de sa fabrique, et qui formait un curieux et remarquable ornement. Elle était remplie de petits meubles, fouillés et sculptés avec une délicatesse exquise. Rustique employait des morceaux de bois choisis, dont il ménageait les veines de façon à faire de ses charmantes sculptures, de ses gracieux bas-reliefs, de véritables camées en noyer, en buis, en hêtre. Nous vîmes là des boîtes de diverses formes, des coffrets, des manches d'éventails, des écrans, enfin toute une ravissante bimbeloterie. Le bois, passant par les mains du génie, se métamorphosait en bijoux précieux. Si, dans Carle, l'ouvrier artiste trouva le plus ardent admirateur et un appréciateur délicat, je lui offris les services plus matériels de l'industrie et du commerce, et me fis fort de trouver des acheteurs pour ces charmantes productions.

Quand un de nos riches bourgeois, un de nos élégants fashionables pare son cabinet de quelque boîte, de quelque cassette dont le couvercle est surmonté de bouquets de fougère, de mousse, de pâquerettes ravissantes, sur lesquelles se pose un papillon qui semble prêt à s'envoler; quand une de nos belles dames fait jouer un éventail dont le manche est entouré de clochettes de muguet et de jacinthe, au travers desquelles circule un petit génie, un Obéron, un lutin souple et gracieux, ah! qu'ils songent au *sabotier de Saint-Gobain*, et à l'heureuse vie de celui qui a su trouver la poésie et l'art dans le réduit obscur où la Providence l'avait placé.

NOTES PRISES DE MA FENÊTRE.

Voy. t. XVII, p. 175.

LES PIGEONS.

J'avais repris possession de ma petite chambre dans la ferme de ma vieille amie; j'étais revenu à mes campagnes favorites, à ce mouvement qui repose, à ces observations qui amusent les yeux et endorment les regrets, les souvenirs, les soucis, les prévisions inquiètes, tout ce qui fait enfin le malheur de l'homme, sa supériorité peut-être!... Quel lieu commun, quelle ineptie viens-je d'écrire! C'est bien plutôt dans le pouvoir d'échapper aux préoccupations personnelles et égoïstes que gît notre véritable grandeur. Vivre hors de sa maison de chair, si souvent malade, si souvent infirme; transporter sa pensée hors de soi, et étudier les mystères dont la Providence nous entoura, cachant au fond de chacun d'eux un trésor, n'est-ce pas exercer la plus belle de nos prérogatives? N'est-ce pas prendre la part qui nous est dévolue dans l'immense création? A mesure que nos yeux s'ouvrent pour en admirer les beautés, les grandeurs infinies, à mesure que notre intelligence en découvre, en fouille les détails, nous sommes appelés à utiliser pour nos besoins, à plier à nos goûts, à nos fantaisies, toutes les forces de la nature, voire celles qui semblaient d'abord ennemies ou même hors de la portée de nos sens.

Je me disais cela, et beaucoup d'autres choses du même genre, en regardant tournoyer une maigre volée de pigeons, et je songeais combien le fil électrique a laissé loin en arrière ces rapides messagers, lorsqu'un coup discret fut frappé à ma porte.

— Entrez, dis-je; et l'on entra.

C'était la fermière; mais cette fois ma vieille amie n'avait pas sa physionomie habituelle, si gaie, si affairée: les plis du coin de son œil vigilant s'étaient aplanis au profit des rides qui se creusaient entre ses sourcils rapprochés.

— Eh! voisin, je vous y prends à examiner mes pigeons, dit-elle. Vous les regardez diminuer. Autrefois vous disiez que tout prospérait à la ferme; ce sont pas ces fuyards-là toujours qui prospèrent! Faudra supprimer les petits colombiers qui vous semblaient si jolis, et que j'appelais de votre nom; car c'est sur votre dire que je les avais fait arranger. Ça n'avait pas coûté gros, c'était gentil à voir; mais c'est égal, j'aime pas ce qui dépérit. Je n'endure pas les bêtes mal soignées, et je dis qu'il faudra tordre le cou à tous ces voleurs de blé. »

Je pris vivement la défense des oiseaux; j'avais donné moi-même la première idée de ce village de pigeons, qui s'élevait sur un petit monticule, à peu de distance de la ferme. Quelques tonneaux blanchis, portés sur des pieux, en formaient toute l'architecture; les guirlandes de houblon, de chèvrefeuille, de vigne vierge et de lierre, tout l'ornement. Je dirigeais volontiers ma promenade de ce côté-là; j'aimais à suivre de l'œil les tourbillons emplumés qui brillaient sur les nuages ardoisés d'un ciel de novembre, ou qui formaient des courbes gracieuses sur l'azur foncé d'un beau ciel d'août. Ils me rappelaient une de mes amplifications de collége, dans laquelle j'estropiais ce bon Pline, qui prétend que l'oiseau de Vénus se complaît en sa propre beauté, et que, fier de la diversité de ses changeantes couleurs, c'est pour courtiser, du haut du ciel, les applaudissements de la terre, qu'il fait chatoyer ses plumes en son rapide vol, et dessine un arc-en-ciel vivant au milieu d'un ciel sans nuages. La phrase, bien qu'un peu longue, avait réussi auprès de mon professeur, et m'avait valu alors une exemption; aussi m'était-elle demeurée en mémoire. Je ne m'avisai pourtant pas d'en gratifier la fermière, et me contentai d'insister sur le bon rapport que l'on a droit d'attendre d'oiseaux à pontes aussi fréquentes. Leurs huit à dix couvées annuelles se multiplient de telle sorte qu'au bout de quatre ans, assure-t-on, le produit d'une seule paire de pigeons et de sa progéniture monte à près de quinze mille pigeonneaux.

— C'est pas à moi qu'il faut conter ces balivernes, répliqua ma voisine. Nos bisets ne pondent que deux ou trois fois par an. Ce sont vos gros pigeons de luxe, vos mondains, vos romains, vos benjamins de volière, qui pondent quasiment tous les mois. En revanche, faut les nourrir et les soigner bien autrement que les pigeons de colombier; ça coûte! et c'est pas ces muguets-là qu'il ferait bon négliger...

La brave femme continua de se plaindre avec une prolixité, une amertume que je ne lui avais pas encore connue. Ses pigeons passaient chez les voisins ou s'égaraient dans les bois et ne revenaient plus; ils pillaient tout. « Ils ne me laisseront que les cosses de mes tendres petits pois tardifs, mes clamarts, mes *doigts de dame*: aussi j'ai permis à nos laboureurs de tirer dessus cette vermine, qui ne fait que du dégât et qui ne rapporte rien. »

J'essayai de prouver à la brave femme que si le profit n'était, comme elle le disait, que de « l'eau claire, » en revanche la dépense ne pouvait entrer en ligne de compte: des criblures de millet, de sarrasin, de colza, des graines mêlées, toutes choses qui n'étaient pas de débit. Elle repartit que « la première épargne est le premier gain. » Je repoussai ce proverbe par un autre: « Cultive de tout, parce que tout ne manque jamais à la fois. » Mais lorsque je m'avisai d'ajouter que si la maladie se mettait par hasard dans sa basse-cour, la fermière serait heureuse d'envoyer quelques douzaines de pigeons au marché en place de poulets étiques, elle se fâcha tout de bon... « On ne savait pas chez elle ce que c'était que des poulets étiques. La maladie ne se mettait pas chez des volailles bien nourries, bien soignées, bien aérées comme les siennes; il ferait beau voir qu'il leur manquât quelque chose quand c'était elle-même qui veillait à tout! »

Étonné du mouvement, je suivis la direction de ses regards, et crus reconnaître au loin Claudine qui venait à nous. Évidemment, le garçon l'avait vue avant moi, et il me sembla qu'il lui chantait en son âme les vieilles et toujours nouvelles paroles de Salomon : « Vos yeux sont comme ceux des colombes ; pourquoi vous tenir dans les fentes des rochers, dans les cachettes des lieux escarpés, vous dont la voix est douce et le regard gracieux? »

Claudine, avec son air habituel, mélange de sauvagerie et de nonchalance, apportait à Jude un ordre de sa mère. Je montrai l'oiseau à la jeune fille, et lui expliquai sa touchante pantomime.

« Ah ! Jésus ! dit la petite ; comment ! ça peut avoir de l'amitié comme nous autres ? Pauvre, pauvre petite !

Saisissant la colombe effarée, elle la retint toute palpitante contre sa poitrine, et pria le garçon de faire disparaître et d'enterrer le pigeon mort.

J'accompagnai la jeune fille qui emportait l'oiseau, en le caressant, vers son colombier. Chemin faisant, je la questionnai sur ses pigeons. Jusqu'alors elle n'avait vu en eux que de sales oiseaux ; tout en lustrant sans cesse leur plumage pour se faire beaux et luisants, ils rendaient leur demeure dégoûtante, se battaient parfois jusqu'à se tuer les uns les autres, s'enfuyaient par paires, et la faisaient fréquemment gronder.

La singulière preuve d'attachement dont nous venions d'être témoins avait ému la jeune fille, et je saisis l'occasion de lui raconter ce qu'il y a de tendre et de charmant dans les soins des pigeons pour leurs petits. Je lui dis comment, tour à tour, le père et la mère les couvent et les réchauffent sous leurs ailes ; comment, lorsqu'ils viennent d'éclore, les pigeonnaux ne sauraient avaler le grain qui les doit nourrir : alors, de même que le pis de la vache se gonfle de lait lorsque son veau mugit, demandant la douce nourriture, de même le jabot des pigeons, mâle et femelle, à l'appel des petits, se gonfle et s'emplit d'une substance propre à les alimenter. C'est une sorte de laitage ; extrait des graines dont les vieux pigeons se nourrissent, il ressemble au lait caillé, et le père et la mère le dégorgent dans le bec ouvert des pigeonneaux. Cette espèce de bouillie blanche est remplacée peu à peu par des graines à demi broyées, et de moins en moins attendries, jusqu'à ce que les jeunes oiseaux, en état d'avaler le grain tel qu'il est, finissent par le becqueter à terre, et le chercher et le choisir eux-mêmes :

— Ah ! je vois. C'est alors que le père et la mère les battent et les chassent ; je trouvais que c'était si méchant à eux ! interrompit-elle... Je poursuivis : — Sans cela, les pigeonneaux se laisseraient peut-être toujours gaver et ne deviendraient jamais robustes et rapides au vol, capables, à leur tour, d'élever et de nourrir des petits.

Encouragé par l'attention que me prêtait Claudine, je lui racontai comment l'attachement des pigeons à leur couvée permet de les employer à porter des messages. Jadis c'étaient, ce sont encore, nos plus rapides courriers. Transportés loin de leur demeure, le désir d'y revenir aiguise leur instinct, et dès qu'on les rend à la liberté, ils prennent leur vol, font jusqu'à trente lieues à l'heure, et, quelle que soit la distance, regagnent leur pigeonnier, dussent-ils expirer de fatigue en arrivant. J'ai vu lâcher à Montmartre deux pigeons apportés de Cologne à Paris, enfermés dans un panier plat où ils étaient tenus à l'étroit et assez mal nourris. Quand on leva le couvercle de leur prison, ils semblèrent éblouis du jour qui pénétrait jusqu'à eux ; ce fut l'affaire d'une seconde. Soudain, comme un jet d'eau qui part, ils s'élancèrent dans l'air, puis commencèrent à planer en cercle, tournoyant au-dessus de nos têtes, de plus en plus haut. Les cercles s'agrandissaient à mesure que les oiseaux s'élevaient davantage, et le blanc de leurs ailes finit par se fondre à nos regards avec le bleu du ciel. Il était onze heures du matin lorsqu'ils furent lâchés ; à une heure cinq minutes, le billet attaché sous l'aile du premier des deux arrivé à Cologne, était ouvert ; une pauvre dame, retenue là, à quatre vingt-dix lieues de Paris et de son fils unique, qu'elle savait condamné par les médecins et mourant, apprenait, prête à se trouver mal de joie, que le jeune malade avait heureusement traversé une crise terrible, et qu'il entrait en convalescence.

Claudine baisa sa colombe qui se débattait : — Comment les pauvres chers pigeons avaient-ils pu trouver leur chemin ? demanda-t-elle enfin en tournant vers moi des yeux attendris.

— Je ne sais : je présume que c'est grâce à leur vue, qui est très-perçante. En s'élevant si haut, leurs regards embrassent un plus grand espace, et sans doute ils finissent par distinguer quelque objet qu'ils ont rencontré autrefois dans leurs excursions autour de leur colombier. Aussitôt ils prennent leur vol en droite ligne et à tire-d'aile. Un grand écrivain, que vous ne connaissez pas, Claudine, a dit que les oiseaux l'emportent, non-seulement sur nous, mais même sur les animaux à quatre pieds, par l'étendue et la vivacité du sens de la vue, par la précision et la sensibilité de celui de l'oreille, et par la facilité et la force de la voix. Selon Buffon, la seule vitesse avec laquelle on voit voler un oiseau peut indiquer la portée de sa vue. Le pigeon, dont le vol est très-vif, direct, soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre oiseau de même force qui se meut avec plus de lenteur et plus obliquement.

La suite à une autre livraison.

SABLES MOUVANTS.

« Aux environs de Saint-Pol-de-Léon, en basse Bretagne, dit un savant du dernier siècle [1], il y a, sur le bord de la mer, un canton qui, avant l'année 1666, était habité et ne l'est plus à cause d'un sable qui le couvre à une hauteur de plus de 20 pieds, et qui, d'année en année, s'avance et gagne du terrain. A compter de l'époque marquée, il a gagné plus de six lieues, et il n'est plus qu'à une demi-lieue de Saint-Pol, de sorte que, selon toutes les apparences, il faudra abandonner la ville. Dans le pays submergé, on voit encore quelques pointes de clochers et quelques cheminées qui sortent de cette mer de sable ; les habitants des villages submergés ont eu du moins le loisir de quitter leurs maisons pour aller mendier.

» C'est le vent d'est ou de nord-est qui avance cette calamité ; il élève ce sable, qui est très-fin, et le porte en si grande quantité et avec tant de vitesse, que M. Deslandes, à qui l'Académie doit cette observation, dit qu'en se promenant en ce pays-là, pendant que le vent charriait, il était obligé de secouer de temps en temps son chapeau et son habit parce qu'il les sentait appesantis. De plus, quand ce vent est violent, il jette ce sable par-dessus un petit bras de mer jusque dans Roscof, petit port assez fréquenté par les vaisseaux étrangers. Le sable s'élève dans les rues de cette bourgade jusqu'à deux pieds, et on l'enlève par charretées.

» L'endroit de la côte qui fournit tout ce sable est une plage qui s'étend depuis Saint-Pol jusque vers Plouëscat, c'est-à-dire un peu plus de quatre lieues, et qui est presque au niveau de la mer lorsqu'elle est pleine. La disposition des lieux est telle qu'il n'y a que le vent d'est ou de nord-est qui ait la direction nécessaire pour porter le sable dans les terres. Il est aisé de concevoir comment le sable porté

[1] *Mémoires de l'Académie des sciences;* année 1722, p. 7.

et accumulé par le vent en un endroit, est repris ensuite par le même vent et porté plus loin, et qu'ainsi le sable peut avancer en submergeant le pays, tant que la minière qui le fournit en fournira de nouveau.

» Ce désastre est nouveau parce que la plage qui fournit le sable n'en avait pas encore une assez grande quantité pour s'élever au-dessus de la surface de la mer, ou peut-être parce que la mer n'a abandonné cet endroit et ne l'a laissé découvert que depuis un temps. Elle a eu quelque mouvement sur cette côte; elle vient présentement, dans le flux, une demi-lieue en deçà de certaines roches qu'elle ne passait pas autrefois.

» Ce malheureux canton, inondé d'une façon si singulière, justifie ce que les anciens et les modernes rapportent des tempêtes de sable excitées en Afrique, qui ont fait périr des villes et même des armées. »

La côte nord de la péninsule de Cornouailles, depuis Saint-Ives, vers l'est, jusqu'au delà de Padstow, particulièrement dans les paroisses de Leland, Phillock, Gwithian, Perranzabuloe, Crantock et St-Enodock, fut frappée, à une époque reculée, d'une terrible calamité. Cette étendue considérable de terres cultivées fut submergée par une immense quantité de sable marin formant des collines élevées de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, variant de hauteur et de forme, probablement suivant la surface du terrain envahi. Quoique diverses de hauteur et d'aspect, ces masses sont identiques dans leur substance, qui est composée de sable calcaire ou plutôt de coquilles marines pulvérisées. Une chose digne de remarque, c'est qu'il ne reste pas même de tradition sur le temps ou sur les circonstances dans lesquelles se produisit cette dévastation, qui, sauf quelques intervalles distincts, s'exerça sur une étendue de près de quarante milles de long. Une population considérable habitait cette contrée, comme le prouvent le grand nombre d'églises qui subsistent encore plus ou moins enfouies dans le sable, et les pièces de terre visibles de distance en distance et présentant des sillons fortement marqués. Il est étrange que la mention de cette calamité n'ait pas été trouvée parmi les papiers des grands propriétaires des domaines détruits. Les principales circonstances de la catastrophe paraissaient avoir été déjà oubliées quand Leland visita le pays, il y a trois cents ans; et cependant l'époque de cet événement ne peut pas être très-reculée, parce qu'il est hors de doute que, depuis l'inondation, on n'a pas bâti d'églises sur les lieux où nous en trouvons maintenant, et celles qui existent encore ne sont pas d'un âge beaucoup antérieur à celui de Leland lui-même (¹).

« Le Jutland et la Scanie, dit Malte-Brun (²), ont éprouvé et éprouvent encore des inondations semblables. Au Groënland, la fameuse chaîne de collines de pure glace nommée l'*Isblink*, est située entre deux caps formés de sables mouvant que les vents portent quelquefois sur des vaisseaux éloignés de plus de douze lieues. Nous avons vu dans le Jutland des endroits où le sable, étant d'une extrême finesse, présente comme une masse fluide dans laquelle on peut se noyer. On conçoit que le vent peut entraîner cette poudre à des distances considérables, et créer de cette manière des déserts de sable. »

UNE LETTRE DE L'AUTEUR DU *FREYSCHUTZ* (³).

Dans les trois petits volumes contenant les écrits posthumes de Charles-Marie de Weber, dont la seconde édition a été publiée en 1850 à Leipsick, on trouve un certain nombre de lettres qui témoignent de la noblesse d'âme et de l'exquise sensibilité morale du grand musicien. Comme elles ont rapport à des faits particuliers à la vie de l'auteur, il est difficile de les détacher du livre qui les explique. Cependant il en est une qui n'a pas besoin de commentaires et que l'on peut offrir en entier au public; c'est celle qui renferme les vues du célèbre compositeur sur la vocation, le caractère et les devoirs de l'artiste. A une époque où l'art musical est cultivé en France plus ardemment qu'il ne l'a jamais été, où il est devenu la profession d'un grand nombre de nos concitoyens, il est utile de montrer et il est intéressant de voir combien un maître tel que Weber respectait et voulait qu'on respectât l'art sublime auquel il avait dévoué sa vie. Cette belle lettre est adressée à un de ses élèves.

Mon cher Émile,

Avant de nous éloigner l'un de l'autre, je désire m'entretenir une fois de plus avec vous et vous répéter par écrit ce que j'ai cherché nombre de fois avec mes paroles à vous faire pénétrer de plus en plus profondément dans le cœur. Votre qualité d'élève suffit pour m'inspirer le sentiment de mon devoir relativement à votre caractère et votre conduite en général; car je ne puis séparer l'homme de l'art, l'homme qui doit apprendre à respecter l'existence entière qui est consacrée à l'art.

Vous savez combien je méprise cette prétendue originalité qui regarde la vie d'un artiste comme une lettre de franchise pour toute extravagance et toute atteinte portée à la morale et à ce qu'il y a de plus respectable dans la société civile. Il est certain que le rejet de toute espèce de contrainte excite l'imagination, et que l'abandon volontaire de l'esprit aux rêveries agréables n'influe que trop aisément sur la vie pratique. *Il n'est que trop doux de se laisser aller à un tel charme.* Mais c'est justement en cela que l'homme doit montrer sa véritable force. Il faut voir s'il est bien maître de son esprit, et s'il ne lui permet de déployer sa puissance et son activité que dans les limites qu'il lui prescrit, ou bien s'il est lui-même sous la dépendance de cet esprit, et s'il tourbillonne avec lui dans les fantasques hallucinations d'un faquir indien.

Le charme le plus fort et le plus puissant de tous pour élever les suggestions de l'intelligence à de pures inspirations est un travail persévérant. Combien il est insensé de croire qu'une étude appliquée des moyens rende le génie boiteux! C'est seulement de leur possession magistrale qu'émane la liberté du pouvoir créateur; c'est seulement quand l'esprit est devenu familier avec toutes les voies déjà parcourues et se meut facilement au milieu d'elles, qu'il peut découvrir de nouvelles routes.

Je vous ai donné de l'instruction pendant plus de deux ans; toute l'expérience que le ciel m'a permis d'acquérir, je vous l'ai fait partager avec la joie que l'on éprouve à épargner à un ami la peine que l'on a eue soi-même. Puis-je maintenant vous quitter avec la tranquille assurance que vous possédez parfaitement tout ce que je vous ai enseigné? Puis-je dire : Il y a ici quelqu'un qui sait son affaire et qui peut répondre à toutes les demandes que le monde et les circonstances exigeront de son talent productif? Puis-je être certain que le fond est solide?

Cher Émile, vous avez tant de finesse d'esprit, tant d'ambition et de talent, que vous pécheriez contre Dieu, contre vos parents, contre l'art, contre vous-même et moi, si vous vous abandonniez au poison des rêves, et si vous n'appreniez pas à vivre pour le monde et au milieu du monde, en persévérant dans le bien et en pratiquant cet ordre qui seul est la garantie d'une âme véritablement dévouée à l'honneur. Permettez-moi de vous dire que votre légèreté et

(¹) *Transactions royal geological Society of Cornwall*, t. II, p. 140.
(²) Tome II, page 434.
(³) Cette lettre n'avait pas encore été traduite en français.

votre peu de souci pour l'accomplissement des promesses et des engagements ordinaires dans la vie du monde sont devenus proverbiaux parmi vos connaissances. Vous devez vous corriger de ce défaut. C'est la grâce et la gloire de l'homme d'être esclave de sa parole. Ne vous abusez pas avec l'idée que vous pouvez être faux et léger dans les bagatelles, et vous montrer le contraire dans les choses importantes. Les bagatelles sont le complément de l'existence, et donnent à l'observateur la mesure selon laquelle il nous juge. Puis le terrible pouvoir de l'habitude, après un certain temps, ne permet pas que l'intention la meilleure mûrisse en action. Mon cher Émile, quelque peine que vous fassent éprouver ces considérations répétées, elles m'affligent encore plus. Vous êtes devenu une partie de moi-même, vous me touchez de si près! — ne devais-je pas vous parler ainsi?

Quoi qu'il en soit, je vous confie à Celui qui mène tout à bien. Dans chaque existence, il y a des changements critiques qui déterminent la direction du reste. Je souhaite qu'un de ces changements vous arrive. Maîtrisez les besoins qui peuvent vous déranger de votre art; mettez votre honneur à être indépendant, et vous vous sentirez richement indemnisé et récompensé de beaucoup de privations.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous envoie ces vœux pour vous accompagner dans votre route, comme les meilleurs et les plus sincères désirs de mon âme. Puissiez-vous rendre vaines toutes mes craintes, et devenir capable un jour de me tendre la main du haut d'une grande et belle position!

Que les plus douces bénédictions du ciel soient sur vous!

Votre dévoué maître et ami,

C.-M. de Weber.

PORTRAIT

DONNÉ A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE PAR M. GAMA.

Ce portrait, peint à l'huile sur un panneau ovale, et attribué à Mathias Grunewald, qui vivait vers 1480, faisait partie, avant la révolution de 89, de la galerie du château de Saverne, résidence des évêques de Strasbourg. Les lois qui disposèrent des biens nationaux, dans lesquels furent compris ceux du clergé, firent passer cette toile dans les mains d'un marchand de tableaux de Strasbourg, qui la vendit au donataire actuel, il y a déjà de longues années, en lui transmettant sur son origine quelques explications traditionnelles qu'il avait reçues lui-même des agents commis aux adjudications.

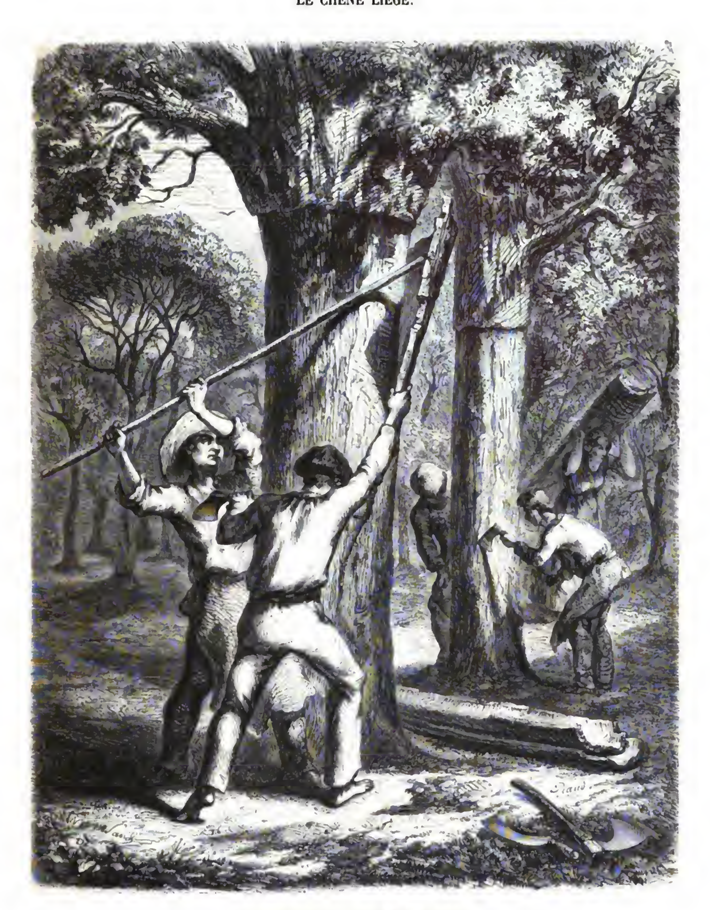


Peinture attribuée à Mathias Grunewald, et que l'on avait supposé être le portrait de Gutenberg. — Dessin de Chevignard.

Le visage est plus âgé que ne le donne le portrait traditionnel de Gutenberg, lequel procède d'une pierre gravée du seizième siècle, qu'on voit à la Bibliothèque impériale, et dont les Allemands se sont plu à exagérer la longueur des moustaches et la séparation de la barbe. Il n'a pas non plus ce bonnet fourré dont nous voyons Gutenberg ordinairement coiffé; il porte le bonnet des docteurs et des théologiens, qu'adoptèrent depuis ceux de Genève, et que l'on voit déjà, au quatorzième siècle, sur la tête de Jean Hus.

Ce portrait, où respirent l'intelligence et la fermeté, doit beaucoup de son grand effet à une restauration habile qui date déjà du milieu du siècle dernier, et qui a porté principalement sur les vêtements, qu'elle a liés au fond d'une manière plus pittoresque que ne le comportait le style du quinzième siècle.

LE CHÊNE LIÉGE.



La Levée de l'écorce. — Dessin de Maurice Sand.

Le chêne liége *(Quercus suber)*, de la famille des amentacées, est un arbre vert à feuilles rondes, dentelées, ondulées et armées de piquants. Cette espèce de chêne ne perd son feuillage qu'au mois de mai, lorsque la nouvelle pousse est assez forte pour remplacer celle de l'année précédente. Il fleurit en mai, et le fruit n'est bon à récolter qu'au mois de novembre de l'année suivante, c'est-à-dire dix-huit mois après sa floraison. Ses glands sont moins âpres que ceux des autres espèces de chênes, et servent d'engrais aux porcs, aux moutons et à la volaille. Grillés et moulus, ils sont employés dans le commerce à la confection de plusieurs espèces de fécules.

Le chêne liége croît en France dans plusieurs départements méridionaux : les Landes, Lot-et-Garonne, les Pyrénées-Orientales et le Var. On le cultive aussi en Catalogne, en Portugal, en Algérie, en Sicile et en Italie. Il se

plait dans les terrains arides et sablonneux, et atteint de douze à quinze mètres de haut sur trois à quatre de circonférence. Le tronc, à partir du sol jusqu'à la naissance des branches, est élevé de trois à quatre mètres. C'est cette partie de l'arbre que l'on écorce et qui produit le liége. Le bois, qui n'est employé que pour le chauffage et qui pourrait servir pour la charpente, est très-lourd, très-semé de pores et aussi dur que le buis. Son écorce est spongieuse, épaisse et fendillée.

Quand le surier (c'est ainsi qu'il est nommé dans les Landes) a atteint l'âge de vingt à vingt-cinq ans, il commence à être productif. On enlève cette première écorce que l'on appelle *canons*, et qui est employée à faire des *topettes* ou petits bouchons, des chapelets pour les filets de pêcheur, des conduits d'eau. On en entoure aussi les jeunes arbres pour les garantir de la dent des animaux.

L'opération de la levée de l'écorce se fait au mois d'août, époque de l'année où la séve est en mouvement. Les ouvriers commencent par faire une incision circulaire à la naissance des branches, puis ils en pratiquent une autre longitudinale, et frappent de chaque côté de l'incision avec le dos du *picasson* (espèce de cognée), afin de détacher l'écorce du liber. Ils passent ensuite entre le tronc et l'écorce, tantôt le fer de l'instrument, tantôt le manche, dont le bout est taillé en forme de coin, selon la résistance plus ou moins grande de la séve. Après une incision semblable pratiquée à la partie inverse de l'arbre, et un même procédé d'opération, l'écorce détachée tombe. Pour détacher le liége à la partie supérieure, on emploie aussi un levier de deux mètres de long, taillé en biseau par un bout. D'autres ouvriers, chargés de ramasser les planches de liége, les transportent et les entassent sur le bord des chemins qui traversent les bois, pour être chargées et conduites chez les divers propriétaires.

Au bout de dix ans, quand l'écorce est arrivée à une épaisseur de trois à quatre centimètres, on renouvelle l'opération. La bonté du liége s'accroît à mesure que l'arbre vieillit. Malgré cet écorchement renouvelé tous les dix à douze ans, le chêne liége vit de cent à cent cinquante ans.

Rendue chez le propriétaire, cette écorce est coupée en planches de 1^{m},40 de long, mise en piles de vingt-cinq planches, et vendue au poids ou au mètre courant aux débitants, selon sa qualité; car il y a trois qualités : le liége marchand, le liége de rebut, et les débris ou *triailles*, vendus aux bouchonniers, qui les coupent selon les besoins de l'industrie. Le liége est ensuite passé au feu ou à l'eau bouillante, afin de devenir plat, puis coupé soit en planches, soit en morceaux, soit en petits carrés, pour faire des plaques à revêtir les appartements et les garantir de l'humidité, des semelles, des meules à polir le cristal, des bouchons, des bouées, ou des chapelets de pêche.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58, 66, 83.

LE BERGER MICHEL.

Quand nous avions récolté les regains, nous faisions manger aux vaches la dernière herbe dans les prés. On les mettait au pâturage vers le mois d'octobre. Je me souviens du jour où je les vis sortir pour la première fois, conduites par le petit Michel, qui me paraissait un bien grand personnage.

Il est vrai qu'il avait la tête de plus que moi, et qu'il faisait claquer son fouet à merveille.

Combien je le trouvais heureux de se promener tout le jour dans la prairie! J'obtins quelquefois la permission de lui faire de longues visites. Michel fut mon premier camarade. Avec lui les idylles commencèrent.

Elles ne ressemblaient guère à celles de Virgile et de Gessner; c'étaient moins encore les pastorales de Fontenelle; mais, pour être simples et vraies, elles n'en avaient que plus de charmes.

Michel savait parler à l'écho, et l'écho lui répondait. Se faisait-il des idées merveilleuses sur ce causeur infatigable, ou voulait-il s'amuser de ma crédulité, je ne sais trop; quoi qu'il en soit, il me contait là-dessus une histoire singulière.

La bavarde Jeannette avait mille bonnes qualités; elle aurait pu vivre heureuse et contente dans un bon service; car personne au village ne savait mieux cuire une soupe, traire les vaches, laver le linge, cultiver un jardin, filer. Mais si ses maîtres lui faisaient la moindre observation, elle répondait toujours; avec elle on n'avait jamais le dernier mot.

Cela finissait par fâcher le monde; elle ne pouvait tenir dans aucune place; enfin sa réputation de bavarde et de raisonneuse s'établit si bien qu'on ne voulut plus d'elle nulle part.

Alors elle dit : « Puisque les gens ne veulent plus de moi, je n'en veux plus moi-même. » Avec le petit argent qu'elle avait gagné jusque-là, et quelques écus qu'elle hérita de sa mère, elle s'acheta une pauvre maisonnette au coin du bois et un peu de terre alentour.

La route était voisine de la maison, et les gens ne manquaient pas, en passant, de crier : « Bonjour, Jeannette! » Sur quoi, elle ne tardait pas non plus à répéter d'un ton moqueur : « Bonjour, Jeannette. »

Un jour cependant la salutation resta sans réponse; le passant, surpris de ce silence, s'approcha de la maison : elle était ouverte; le chat miaulait sur la fenêtre, la chèvre bêlait à l'étable, mais point de Jeannette! On ne sut jamais ce qu'elle était devenue.

— Ce qu'elle est devenue? dit un jour le vieux Rodolphe, le plus vieux du village (il avait près de cent ans); je vous le dirai, moi : elle est enchantée; elle demeure dans les bois, dans les vallées, dans les rochers, partout!... C'est elle qui vous répond, si vous appelez quand il n'y a personne.

Après ce récit, que Michel m'avait fait dans son patois rustique, je soupirai en pensant à cette pauvre Jeannette, et à la peine qu'elle devait prendre pour se transporter sans cesse où elle était appelée et répondre sur-le-champ. Je ne manquai pas de vérifier sa ponctualité en criant de toutes mes forces : « Bonjour, Jeannette! » Et, voyez-vous! elle répliqua aussitôt : « Bonjour, Jeannette! » Alors je ne doutai plus que Michel ne m'eût dit la vérité.

Il avait bien des talents le berger Michel. D'abord, il chantait merveilleusement. Je m'extasiais à l'entendre. Il poussait sa voix en fausset, et débitait des tyroliennes surprenantes. C'est alors que Jeannette avait de l'occupation!

Un jour qu'il chantait ainsi, une voiture s'arrêta sur la route; c'était au moins à trois cents pas de la place où nous étions. Les voyageurs montrent leurs têtes; ils écoutent le petit berger. Michel déploie tous ses moyens; il me semblait, à ce moment, que sa voix devait retentir du lac à la montagne et remplir toute la vallée.

Au bout de quelques moments, un des voyageurs quitta la voiture et s'avança vers nous. Plus il approchait, plus la voix de Michel diminuait; elle expira quand l'inconnu fut à vingt pas de nous.

— Ne te gêne pas, mon ami; je m'approchais pour t'entendre mieux.

— Vous m'avez serré le sifflet, dit brusquement le chanteur.

— Tu gardes les vaches?
— Pour vous servir.
— Voudrais-tu changer de métier?
— Et quoi faire?
— Chanter.
— Chanter pour vivre! comme le vieux Jean Marc à la foire! Oh! que non!
— Tu gagnerais par jour plus d'argent qu'ici d'une année.
— Ça ne me regarde pas; demandez à ma mère.

Il donna le nom de sa mère et indiqua sa demeure; mais, comme il me l'a dit plus tard, en me répétant les détails qui précèdent, sa mère ne trouva pas bon qu'il se fît chanteur de théâtre; et, lui-même, il ne paraissait pas regretter cette occasion de fortune.

Pour moi, j'aurais senti vivement la perte de Michel, car je trouvais sa compagnie fort agréable. C'est de lui que j'appris à tresser le chanvre pour en faire des frondes et des fouets; à bâtir des *mésangères*, ou cages pour prendre les mésanges pendant l'hiver; et, dans la saison où la séve monte, il m'instruisit à couper en spirale sur une tige de saule une bande d'écorce qu'il roulait ensuite en cornet, pour en faire une manière de trompette.

Mais surtout j'appris à goûter auprès de lui le charme de la vie pastorale, auprès de laquelle la vie du foyer champêtre me semblait aussi casanière que me parut dans la suite celle des villes, quand je dus quitter notre ménage des champs.

Michel allumait du feu au pâturage; quelques pierres formaient le foyer; la fumée se perdait dans l'espace; le gazon était notre plancher, le ciel notre plafond. Que cette vie me semblait heureuse et belle!

Le jardin nous fournissait des pommes de terre; nous trouvions encore quelques châtaignes au bord du bois, quelques pommes oubliées aux arbres du verger. Je connus les délices de la cuisine primitive. Quand nos poires et nos pommes cuisaient en pleurant devant le feu; quand nos châtaignes se rôtissaient doucement sous la cendre, j'attendais, les lèvres humides, ce régal, pour lequel nous avions préparé des assiettes en feuilles de vigne.

Un jour, la table étant servie, je la contemplais avec ravissement, pendant que Michel courait au bout du pré pour ramener une vache qui avait envahi le territoire du voisin. J'avais promis d'attendre Michel; je me contentais de tourner et retourner sur les feuilles les pommes fumantes et d'en respirer l'odeur.

Mais, tandis qu'une de nos vaches s'écartait, une autre, que je ne voyais pas, s'avançait curieusement derrière moi: je ne l'aperçus qu'au moment où de sa vaste poitrine sortit un souffle, dont je sentis la chaleur sur ma nuque.

Je n'étais pas fort aguerri, et, quand Michel n'était pas là, je ne valais pas grand'chose auprès du gros bétail. Je me lève effrayé, je m'enfuis, et, quand j'ai fait vingt pas, je me retourne pour savoir ce qui se passe derrière moi. Piteux spectacle! la vache avait flairé notre dîner et s'était mise à le manger sans façon. Je voyais sa langue se promener sur la table; tout y passa, les assiettes comme le reste.

J'appelai Michel, mais vainement il accourut à toutes jambes; quand il arriva, la vache relevait la tête en achevant sa dernière goulée. Elle nous tourna brusquement le dos, et j'essuyai force reproches.

J'allai conter notre malheur à ma mère. Elle me donna du pain et des confitures que je revins manger avec Michel; mais quelle différence de ce repas à celui que nous avions perdu!

Ceux que nous fîmes ensuite ne furent pas sujets à de si tristes accidents. Et que d'autres plaisirs encore! Aller à la recherche du bois, attiser le feu, l'entretenir, sauter pardessus quand la flamme était belle; se coucher sur l'herbe et regarder le ciel; observer les troupes de corneilles qui partaient pour les pays chauds, les étourneaux qui volaient par bataillons, formaient leurs évolutions dans la plaine et tournaient en spirale avant de se poser sur un champ; épier les bergeronnettes qui voltigeaient autour des vaches; tendre des piéges aux grives sur la lisière de la forêt!...

Où es-tu, Michel, mon cher compagnon, avec qui je faisais tant de poésie sans m'en douter? Nous ne savions ni l'un ni l'autre ce qu'étaient l'idéal et la fantaisie; nous suivions le penchant de nos cœurs; nous vivions avec la nature, sans réflexion, sans prévoyance; chaque soir, je pensais aux plaisirs de la journée, et je te disais: « A demain; » car c'était toujours de même.

Aujourd'hui, si je viens à passer dans une prairie pendant l'arrière-saison, quand je vois le colchique d'automne exposer ses délicates corolles aux premiers froids de novembre, je pense à Michel, à nos vaches, à notre foyer pastoral, à tout ce qui enchantait ma vie et qui n'est plus.

UN PRÊCHE

DANS LA LAPONIE SUÉDOISE.

Knud Leems, le savant explorateur de la Laponie, et Schœffer, ont publié deux ouvrages curieux sur les anciennes croyances des Lapons. Cette race primitive était livrée aux erreurs d'une idolâtrie grossière, à un fétichisme fondé en partie sur le culte de la nature, mais entouré des superstitions les plus absurdes. D'une sommité de montagne, d'une pierre de forme bizarre, les Lapons faisaient un objet d'adoration. On montre encore dans la contrée qu'ils occupent une foule de pointes de rocs, de cimes anguleuses, qui ont conservé leurs anciens noms de *Passe vare* (montagnes saintes). C'était là que, dans les graves circonstances, les pauvres ignorants Lapons allaient invoquer l'appui de leurs dieux. Souvent ils se prosternaient au pied d'une de ces montagnes et se traînaient à genoux jusqu'à sa cime pour y déposer leurs cornes de rennes et leurs autres offrandes. Dans l'enceinte de leurs mobiles habitations, sous les lambeaux de leurs tentes, ils étaient fréquemment en conférence avec de prétendus sorciers qui, à l'aide d'un tambour couvert de caractères mystérieux, de figures étranges, prétendaient communiquer directement avec les puissances célestes et infernales, dévoiler les secrets de l'avenir, et dompter la fatalité.

Dès le treizième siècle, les rois de Suède songeaient à détourner les Lapons de leurs aveugles superstitions, et à leur inculquer les principes du christianisme. Cette œuvre, patronnée par Magnus Ladislas, par Éric de Poméranie, fut entreprise sérieusement par Gustave Ier, et poursuivie avec zèle, au commencement du dix-septième siècle, par Charles IX, qui, comme son illustre devancier, envoya des missionnaires dans divers districts de la Laponie suédoise, et y fit construire des églises. Gustave-Adolphe adjoignit à ces églises des écoles, et fit publier en langue laponne quelques livres élémentaires d'instruction et de religion.

En Norvége, les essais de conversion ont commencé plus tard, mais ils ont été continués avec plus d'ardeur. En 1602, quand Christian IV se rendit au cap Nord, les Lapons du Finmark étaient encore plongés dans la plus profonde idolâtrie. L'impérieux voyageur déclara par un édit que quiconque d'entre eux, étant convaincu de sorcellerie, ne voudrait pas renoncer à ses folles pratiques, serait condamné à mort.

Un vénérable prêtre de Norvége, l'évêque Bredal de Drontheim, employa pour convertir les Lapons des moyens

plus évangéliques. Il leur donna des maîtres dévoués et fit venir dans sa demeure de jeunes Lapons qu'il instruisait lui-même, et qu'il renvoyait ensuite dans leurs montagnes pour y répandre les premiers principes du christianisme. En 1707, Frédéric IV établit une mission spéciale ; en 1715, un séminaire de prédicateurs fut fondé à Drontheim.

Maintenant l'œuvre de conversion est accomplie ; maintenant il y a dans tout le Finmark et toute la Laponie suédoise des prêtres, des catéchistes qui vont de cabane en cabane, de tente en tente, ranimer le sentiment religieux des pères de famille, et donner des leçons aux enfants, s'arrêtant huit jours dans un endroit, huit jours dans un autre, jusqu'à ce qu'ils aient jeté dans le cœur de leurs disciples un germe salutaire d'instruction ; puis revenant à des époques régulières poursuivre leur tâche.

La plupart des prêtres installés aujourd'hui au sein des peuplades laponnes ont fait leurs études dans les gymnases de Suède ou de Norvége. Quelques-uns même ont fréquenté les cours de l'université d'Upsal ou de Christiania. A quelle vie de souffrances et d'humilité ils se résignent lorsqu'au sortir de ces écoles ils vont s'établir dans leur misérable presbytère de Laponie ! Il faut les avoir vus pour pouvoir s'en faire une idée. Il en est dont le traitement est si modique qu'à peine peuvent-ils subsister. Il en est qui doivent desservir plusieurs paroisses situées à cinquante ou soixante lieues l'une de l'autre, et qui, chaque année, à des époques régulières, accomplissent ces longs et pénibles trajets pour baptiser les enfants, célébrer les mariages, dire les prières des morts sur les tombes creusées en leur absence, et faire pendant quelques mois, chaque dimanche, un sermon à leur communauté. Leur récompense est dans le sentiment du bien qu'ils opèrent, et dans le respect qui les entoure.



Exposition universelle de 1855 ; Suède. — Peinture. — Prêche dans la Laponie suédoise, par Hockert. — Dessin de K. Girardet.

D'une de ses demeures lointaines, le prêtre annonce, quelques semaines d'avance, son arrivée au sacristain de l'église qu'il va visiter. Celui-ci le fait savoir à un chef de famille laponne des environs, qui le repète à un autre. De tente en tente, de campement en campement, la nouvelle se répand peu peu à travers toute la communauté dispersée quelquefois sur une vaste étendue.

Au jour indiqué, tous les Lapons arrivent qui de çà, qui de là, à pied ou en traîneau, au chef-lieu de leur paroisse. Dès que le prêtre apparaît, ils se pressent autour de lui, ils lui baisent les mains, ils l'accueillent comme un père chéri qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Puis ils entrent dévotement dans la chapelle, une pauvre chapelle en bois, mal bâtie, sans ornements, mais vénérée. Les hommes s'y tiennent debout avec leur épais bonnet sur la tête ; les femmes s'assoient par terre avec leurs enfants sur leurs genoux. Mais tous écoutent avec recueillement les pieuses leçons qui leur sont adressées dans leur langue, puis entonnent en chœur le chant des psaumes.

Le service religieux fini, les Lapons se réunissent de nouveau autour de leur prêtre. Il est leur conseiller et leur juge. Celui-ci désire l'entretenir d'un projet de mariage ; celui-là est inquiet d'une contestation qu'il désire lui soumettre. Cet autre a subi un calamité et vient chercher près de lui une consolation. Tous ne suivent pas très-docilement ses avis, mais tous l'interrogent avec un honnête sentiment de cœur, et l'écoutent avec respect. Quel que soit le résultat de ces conférences, il n'est pas possible d'y avoir assisté sans garder une touchante émotion de ce tableau de la pauvre, naïve, timide pleuplade laponne, s'adressant dans ses sollicitudes, dans son ignorance et son isolement, à celui qui, pour elle, représente la science humaine et la loi de Dieu.

LES ARTS AU PÉROU.

De tous les États de l'Amérique du Sud, le Pérou est incontestablement celui qui a cultivé les arts du dessin avec le plus de succès. Soit que les conquérants aient trouvé dans ces régions des dispositions instinctives, se prêtant mieux chez les indigènes à la reproduction réelle de la nature que chez les Mexicains, où l'art hiératique imposait ses lois bizarres, soit que les contemporains de Velasquez et de Murillo aient préféré de bonne heure ces heureuses régions à la Nouvelle-Espagne, il est certain que des artistes péruviens d'un incontestable mérite se sont fait un nom en Europe dès le dix-septième siècle (1). Miguel de Santiago, par exemple, qui était né au Pérou, voyait ses œuvres admirées à Rome; Andrès Morales, qu'il ne faut pas confondre cependant avec Luis Morales, surnommé le Divin, avait acquis une juste célébrité, et appartenait à une époque plus rapprochée; au dix-huitième siècle, on comptait maître Vela, qui était né à Cuenca, et un autre peintre surnommé le Morlaque, originaire de la même cité. Ibarra, la ville américaine, nommait avec orgueil son maître Oviedo. La malheureuse Rio-Bamba, si cruellement éprouvée par les



Exposition universelle de 1855; Pérou. — Peinture. — Habitant de la Cordillère, par M. Francisco Laso. — Dessin de Marc.

tremblements de terre, regardait comme son premier peintre un Indien né dans son sein et surnommé *el Pincelillo;* un autre indigène, né à Quito, avait reçu de ses compatriotes le nom un peu pompeux d'Apelles; Alban, dont les œuvres décorent la même ville, y était né également. De nos jours, M. Albert Salazza, fondateur et premier directeur de l'école des monnaies de Quito, homme habile, et qui avait été à même d'admirer les chefs-d'œuvre de l'Italie, où il était né, mentionne avec une sincère estime Antonio Salas et ses fils, ainsi qu'un certain Paes, qui, en transmettant son talent à ses enfants, a su constituer une sorte d'école. Il nous serait facile de grossir cette rapide nomenclature, en y ajoutant plusieurs noms de sculpteurs; nous nous contenterons de nommer Bernardo Legarda, qui, entraîné par son seul génie et sans avoir reçu aucun principe ou même, ajoute-t-on, aucune éducation, produisait des œuvres étonnantes qu'aiment à rappeler les voyageurs.

Le commandant Wilkes et M. Francis de Castelnau nous représentent le Musée de Lima, fondé en 1836 par le président Obergoso, comme étant riche non-seulement en antiquités indiennes et en produits géologiques, mais comme renfermant des tableaux et une série de portraits qui repré-

(1) Dès la fin du seizième siècle, un descendant des Incas, D. Francisco Tito Yupanqui, s'était acquis de la réputation comme statuaire. En 1589, on inaugura, à Pucarani, une statue de la Vierge due à son ciseau; elle fut placée dans un sanctuaire où elle remplaça une divinité péruvienne.

sentent tous les vice-rois et les gouverneurs, à partir de Pizarre, marquis de las Atavillas, jusqu'à D. Jozé Lamar, Bolivar et San-Martin. Une école de dessin, entretenue par la ville, a été organisée depuis longtemps dans la même capitale, et a été annexée en 1827 aux bâtiments de la bibliothèque publique.

Les moyens d'enseignement et même d'exposition ne manquent donc pas au Pérou. Paris a vu cependant, en ces dernières années, une phalange active de jeunes artistes américains qui ne se contentent pas de venir étudier chez nous, mais dont quelques-uns prennent part à nos expositions. Déjà riche d'une foule d'études faites dans son pays, M. Francisco Laso a voulu nous donner une idée des progrès que fait aujourd'hui l'école péruvienne, en nous montrant tout ce qu'il y a d'original et même de pittoresque dans le costume national. Si nous avons bien saisi l'idée de l'artiste, il nous représente un archéologue de Jacua, la ville où il est né, venant de découvrir, dans quelque sépulture des anciens Péruviens [1], un de ces vases en terre quelquefois si recherchés même en Amérique, et qui attestent l'ancienne civilisation d'un peuple mal connu. Le costume dont est revêtu notre antiquaire est lui-même essentiellement original; c'est le *poncho*, reproduit dans sa forme primitive, et qui, fabriqué avec les produits manufacturés du pays, rappelle l'antique vêtement des Indiens et les couleurs qu'ils affectionnaient. Cette figure n'attirait pas seulement les regards par son étrangeté; elle était habilement peinte, et elle décelait des qualités sérieuses chez l'artiste.

[1] On désigne ces lieux sous le nom de *huaca*. Selon Gomara, ce mot signifie deuil, plainte; il s'applique à un lieu d'intercession douloureuse. On voit, dans le récent voyage de M. Francis de Castelnau, à quel prix exceptionnel s'élèvent certaines trouvailles faites dans les huacas. Il y a tel vase péruvien qui s'est vendu jusqu'à six mille francs à Lima ou à Cuzco.

NÉCESSAIRE DU GÉOLOGUE VOYAGEUR.

Suite. — Voy. p. 47.

INSTRUMENTS, APPAREILS ET RÉACTIFS POUR RECONNAITRE LES MINÉRAUX ET LES ROCHES.

Nous avons indiqué, dans notre précédent article, les différents outils nécessaires au géologue en voyage, pour extraire les Roches, les Minéraux ou les Fossiles, pour détacher des masses, ou pour *échantillonner* les objets qui devront, plus tard, faire partie de sa collection. — Nous devons maintenant passer en revue les instruments qui lui seront utiles s'il a besoin de reconnaître sur place la nature de ces mêmes objets, de constater certains caractères physiques qui tiennent plus spécialement à leur structure intime, enfin de s'assurer d'une manière générale de leur composition chimique.

Pour constater les caractères physiques, les principaux instruments sont : une pointe d'acier ou burin, une loupe, une aiguille ou barreau aimanté; pour reconnaître la composition chimique : un chalumeau d'abord, avec l'ensemble des différents petits auxiliaires qui accompagnent d'ordinaire cet instrument (essais par la voie sèche); ensuite, quelques réactifs liquides (essais par la voie humide). Tous ces objets peuvent être renfermés commodément dans une seule boîte (gravure p. 104) dont les dimensions ne dépassent pas $0^m,30$ en longueur, $0^m,15$ en largeur, $0^m,10$ en profondeur, et dont le poids monte à peine à 1500 grammes. Nous expliquerons brièvement l'utilité de chacun de ces instruments et des réactifs qui les accompagnent; nous ferons ensuite ressortir plus spécialement la manière de les employer.

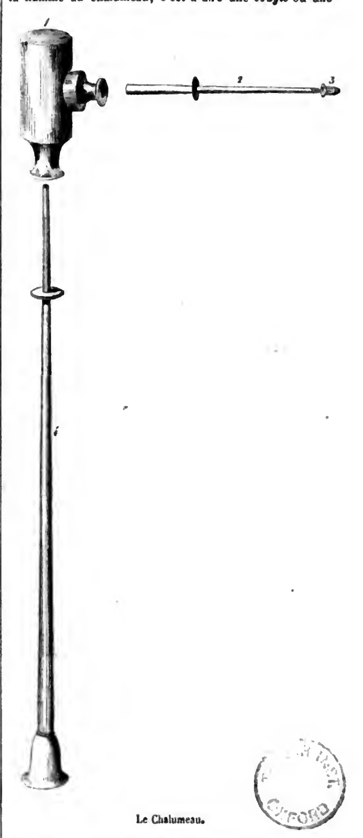
I. Burin, loupe, aiguille aimantée, etc., *pour reconnaître le minéral ou la roche par quelques-uns des caractères physiques.* — Le *burin* sert à essayer la dureté du minéral. Celui-ci est-il moins dur que l'acier de l'instrument, c'est-à-dire se laisse-t-il rayer facilement, ou bien est-il plus dur, c'est-à-dire le burin n'y laisse-t-il aucune trace? Dans ce dernier cas, le minéral peut-il rayer le cristal de roche (quartz des minéralogistes), ou se laisse-t-il entamer par celui-ci? Par ces différents genres de dureté relative, qu'il essaye au moyen d'une pointe d'acier et plus commodément avec le burin, le géologue peut arriver de prime abord à distinguer, sinon le genre et l'espèce même du minéral pris en considération, au moins l'un des groupes principaux auquel il appartient dans la division des minéraux et des roches, division qui comprend : les *Pierres*, telles que le Quartz, le Feldspath et la plupart des silicates; les *Minéraux métalliques* ou *minerais*, comme la Galène (Plomb sulfuré), la Pyrite (Fer sulfuré), et les différentes combinaisons de Cuivre, d'Argent, de Zinc, etc., où le métal domine; les *Sels à bases terreuses ou alcalines*, autres que les silicates (exemples : Calcaire, Gypse, Chaux phosphatée, etc.). Les pierres, en général, seront plus dures que les minéraux métalliques, et ceux-ci plus durs que les terres ou alcalis. — Le burin, qui sert à essayer ainsi la dureté, doit être en acier parfaitement trempé; il est taillé en biseau et obliquement à son extrémité, comme le burin ordinaire qui sert à façonner au tour les métaux. Nous avons jugé inutile de représenter cet instrument parmi les objets qui composent la boîte; on peut le supposer dans le compartiment désigné sous le numéro 4.

La *loupe* dont se servent le géologue et le minéralogiste, se compose ordinairement de deux verres, grossissant à deux degrés différents (bi-loupe). On l'emploie pour examiner la structure intime de la substance minérale : la substance est-elle cristalline, comme le marbre, les granites, etc.? on apercevra alors une multitude de petites facettes qui miroiteront dans la masse, comme les facettes brillantes dans le sucre. La substance est-elle terreuse ou compacte, comme la craie, le calcaire lithographique et autres? la lumière, dans ce cas, ne sera plus réfléchie de la même manière, et la surface de la pierre sera terne sur tous ses points. La masse minérale est-elle formée d'éléments hétérogènes, c'est-à-dire d'éléments de forme ou de composition différentes; par exemple le granite, le porphyre, la plupart des grès? alors la loupe accusera des caractères divers de couleur, de contour, d'agencement. Ou bien enfin la masse est-elle homogène, ainsi qu'on l'observe dans une argile, dans une marne, etc.? tous les caractères extérieurs apparaîtront uniformes sous l'instrument d'observation. Il est de la plus haute importance de constater minutieusement la structure intime d'un minéral, car par là on arrive, entre autres résultats, à connaître jusqu'à un certain point son mode particulier de formation : un minéral qui aura été formé par voie de fusion ou de sublimation, comme certains quartz, des oxydes de fer, le soufre, etc., n'aura pas la même texture qu'un autre minéral produit par voie d'accumulation mécanique ou de *sédimentation* (suivant l'expression consacrée par les géologues). Dans ce dernier cas se trouveront la pierre à bâtir des environs de Paris, les grès, divers conglomérats. Le minéral formé par fusion ou sublimation sera cristallisé ou cristallin; le minéral produit par sédimentation sera amorphe; et si l'examen porte sur un échantillon détaché d'une roche qui présente un développement considérable dans le pays que l'on explore, on aura l'explication des grands phénomènes du feu ou de l'eau, qui auront présidé à la formation des montagnes dans ce pays. — La loupe est figurée, numéro 14, dans la gravure. Elle est supposée fermée et la lentille rentrée dans l'étui.

L'*aiguille aimantée* est employée quelquefois pour faire reconnaître la présence du fer dans les minéraux ou dans les roches : une argile très-ferrugineuse, qui a été préalable-

ment chauffée jusqu'au rouge, fait dévier l'aiguille aimantée; c'est qu'alors le fer de l'argile, amené par la cuisson à l'état d'oxydule, est devenu attirable. Les grenats fortement ferrugineux agissent de la même manière. La mine de fer oxydulé, très-abondante dans certains pays, agit aussi vivement; dans ce dernier cas même, son action est telle qu'elle pourrait induire en erreur le voyageur qui s'en rapporterait exclusivement à la direction de sa boussole, pour chercher sa route dans le voisinage d'un gisement de ce minerai. — La boîte, figurée page 104, ne contient pas d'aiguille aimantée, mais, en remplacement, elle renferme un barreau aimanté, 9, qui peut remplir le même office : pour l'employer, on le suspend par son milieu sur un pivot terminé en pointe, de manière qu'il puisse être mobile; il tourne à l'approche du minéral aimanté. On peut l'employer encore d'une autre manière : on réduit d'abord en poussière le minéral qu'on examine et on en approche ensuite avec la main l'une des extrémités du barreau; la poussière, si elle est attirable, se porte aussitôt sur cette extrémité.

II. Chalumeau *et ses divers auxiliaires, pour essayer la composition chimique d'un minéral, par la voie sèche.* — Le *chalumeau* (voir la gravure ci-contre et, dans la boîte à instruments, les numéros 10 et 11) est depuis longtemps employé dans les arts pour la soudure des métaux; il est également utilisé pour les essais minéralogiques ou géologiques. Cet instrument, tel que le minéralogiste l'emploie, est un tube en métal (argent, cuivre ou fer-blanc), composé de plusieurs pièces : l'une, 1, intermédiaire à deux autres, 2 et 4, s'insérant dans chacune d'elles à frottement doux. A l'extrémité la plus large de la portion 4 est une embouchure en ivoire; à l'extrémité la plus mince de la pièce 2 s'adapte un petit bouton 3, ou lumière de l'instrument; ce bouton doit être en platine, car il est appelé à subir souvent l'action prolongée d'une haute température, et s'il était en tout autre métal que le platine, il s'oxyderait ou fondrait facilement. Tout le monde connaît la manière de se servir du chalumeau : on souffle dans le tube par l'embouchure de la pièce 4, en dirigeant le bouton 3 en travers de la flamme d'une bougie ou d'une lampe à huile; l'air, poussé dans l'instrument, en colonne mince et condensée, arrive sur un point limité de la flamme et y apporte une quantité d'oxygène considérable qui active la combustion des gaz dégagés des corps gras du combustible, et détermine une température très-élevée, de plus de 1400 degrés; à cette température, l'or, l'argent, le cuivre, etc., fondent avec la plus grande facilité. A l'aide du chalumeau, le minéralogiste ou le géologue essayent la fusibilité relative des substances minérales, et peuvent par là distinguer entre elles un grand nombre de ces substances : par exemple, le quartz du feldspath, un métal d'une terre, etc. Mais tel n'est pas le seul emploi de cet instrument : on se sert encore du chalumeau pour oxyder ou pour désoxyder différents corps, en particulier les métaux, l'étain, le fer, le plomb, etc. Il est utile pour distinguer ces métaux entre eux, par les colorations particulières qu'ils donnent lorsqu'on les fait fondre en verre avec de certains sels, tels que le borax et le sel de phosphore, dont il sera question plus loin : le manganèse produit une couleur améthyste; le cobalt, une couleur bleue; le cuivre colore en vert sombre, le fer en vert-bouteille, etc. Enfin, on se sert du chalumeau pour sublimer (volatiliser) certains corps et les reconnaître par l'odeur ou la couleur des vapeurs, etc. : l'arsenic, par exemple, odeur alliacée; l'antimoine, vapeurs blanches, etc. Mais pour conduire à ces divers résultats, différents auxiliaires sont nécessaires à l'instrument : — Un *mortier en agate*, 12, avec son pilon de la même pierre, 8. On broie dans un mortier les substances avant de les soumettre à l'action du feu. — Une *pince à bouts en platine*, 7, pour saisir les petits fragments que l'on veut essayer et les porter au dard du chalumeau. — Un *étui en fer-blanc*, 6, pour conserver ou supporter le combustible qui doit fournir la flamme au chalumeau, c'est-à-dire une *bougie* ou une



Le Chalumeau.

chandelle. — Un *tas en acier*, pour éprouver la malléabilité d'un globule qu'on aura obtenu d'une substance métallique. Tous ces objets sont casés dans un des compartiments de la boîte, que nous avons séparé du fond pour mieux en faire voir la distribution intérieure. Le fond de la boîte elle-même contient d'autres objets utiles pour les essais au chalumeau : — En 4, différentes sortes de *tubes en verre*, de petits *matras*, appareils divers, surtout pour les essais de sublimation. — Sous le numéro 2, *fils* et *feuilles en platine*, qui servent de support, à défaut de la pince de platine, dans certains cas particuliers. — Numéro 3, *marteau* pour détacher les fragments à soumettre à l'épreuve. — Numéro 5,

flacons pour contenir des *réactifs*, principalement le *borax* (borate de soude) et le *sel de phosphore* (phosphate double de soude et d'ammoniaque) : nous avons vu que ces sels étaient fusibles en verre et qu'ils acquéraient des couleurs différentes suivant la nature du métal que l'on ajoutait. — Numéro 1, autres réactifs; ils sont également conservés dans des flacons; c'est en particulier du *sel de soude* (carbonate de soude), pour favoriser la réduction des oxydes métalliques. Les autres flacons de cette rangée sont remplis de réactifs qui doivent servir pour les essais par la voie humide.

III. *Appareils et réactifs pour les essais chimiques des minéraux et des roches par la voie humide :* CAPSULE DE PLATINE, MATRAS, TUBES EN VERRE, RÉACTIFS, etc. — Les appareils et réactifs destinés à l'essai des minéraux par la voie humide, dans un voyage plus ou moins rapide, sont peu nombreux et sont surtout très-simples. Le voyageur qui doit les employer n'a d'autre but que de rechercher la *qualité* des éléments qui composent une pierre, jamais ou presque jamais d'en apprécier la *quantité*. Une capsule en porcelaine ou mieux en platine, qui sert dans un plus grand nombre de cas, suffit pour faire chauffer le minéral que l'on veut soumettre à l'action d'un liquide. Au lieu de la petite capsule, on emploie lus commodément peut-être des matras ou tubes fermés par un bout, semblables à ceux que nous avons déjà indiqués pour les essais au chalumeau et représentés sous le numéro 4. Un seul acide, l'acide azotique, peut à la rigueur suffire pour les essais qualificatifs, par la voie humide, auxquels le géologue voyageur doit avoir recours. C'est cet acide qui dissout le plus grand nombre de corps. Si l'on en verse une goutte sur une pierre calcaire (carbonate de chaux), par exemple, on voit immédiatement une vive effervescence s'établir par le dégagement de l'acide carbonique que l'acide azotique chasse de sa combinaison avec la chaux; on distingue ainsi immédiatement un calcaire d'une argile ou d'un silicate, substances insolubles, ou peu solubles, ou bien solubles d'une autre manière. Si le minéral est une marne, c'est-à-dire un mélange de calcaire et d'argile, l'acide produira d'abord une effervescence; celle-ci ne tardera pas à cesser, et il restera un résidu qui sera de l'argile sensiblement pure; la quantité de cette argile indiquera la variété par ticulière de la marne essayée.

Quoi qu'il en soit des phénomènes qui accompagnent l'action de l'acide sur la substance, la dissolution qui en résulte est toujours reconnaissable à l'aide des *réactifs liquides* proprement dits, c'est-à-dire de ces acides, ou



Boîte de minéralogiste.

oxydes, ou sels solubles, qui, versés dans la dissolution, y détermineront les *précipités*. On nomme ainsi l'échange de oases qui a lieu alors dans la liqueur, et qui se traduit par une cristallisation confuse ou un dépôt quelconque de l'une des bases déplacées. Chaque dissolution traitée par tel réactif particulier, donnera un précipité différent, caractéristique de chaque substance. Par exemple : du prussiate de potasse et de fer précipitera en bleu foncé (bleu de Prusse) une dissolution d'azotate de fer; de l'ammoniaque précipitera en beau bleu céleste une dissolution de cuivre, etc. Ces réactifs liquides sont peu nombreux, surtout pour le voyage; ils occupent ceux des flacons, numéro 1, qui ne sont pas remplis par les réactifs utiles au chalumeau; ce sont principalement de l'*ammoniaque* ou alcali volatil, un *chlorure*, un *sulfhydrate*, du *prussiate de potasse et de fer*, ou de l'*infusion de noix de galle*.

Paris — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LES ANES EN ORIENT.

Voy., sur l'Ane, la Table des vingt premières années.



Exposition universelle de 1855; Prusse. — Peinture. — L'Embarquement à contre-cœur, par Hermann Kretzschmer. — Dessin de Cabasson.

L'âne, méprisé et maltraité en Europe, est plus heureux en Égypte et dans les autres contrées de l'Orient. Il semble qu'il soit là dans sa véritable patrie, et il y fait une tout autre figure qu'en Occident : ce n'est plus le pauvre animal à l'air triste, à l'allure appesantie, aux mouvements rétifs, que nous rencontrons dans nos champs et sur nos chemins. Il a la tête haute, la taille élevée, le poil doux et luisant; ses yeux sont pleins de vivacité, sa démarche est vive et assurée, son attitude presque fière. Il vit jusqu'à trente et trente-trois ans en Arabie, en Perse, en Égypte, en Libye, en Numidie, tandis qu'en Europe il ne dépasse guère sa douzième ou quinzième année. Des voyageurs racontent que, dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie, la course des ânes est si rapide que les chevaux barbes peuvent seuls les suivre. Ceux d'Arabie sont les premiers de leur race. Ils ont les pieds remarquablement légers, marchent bien et avec décision. Dans la Perse, on ne les charge point de fardeaux, et ils ne servent que pour la monture. Leurs selles, en forme de bâts longs et plats, sont faites de drap ou de tapisserie. Le harnais est muni d'étriers, et l'on s'assied plus sur la croupe que sur le cou. Il y en avait, du temps de Chardin, qui coûtaient jusqu'à 400 livres, et l'on n'en pouvait avoir à moins de vingt ou vingt-cinq pistoles. On les panse avec la même sollicitude que les chevaux ; on ne leur apprend

autre chose qu'à aller l'amble. Des espèces d'écuyers les montent soir et matin, et les exercent à cette allure. En Arabie, les guerriers mêmes ne dédaignent pas de s'en servir; ils ne montent les chevaux qu'à la guerre ou les jours de parade, et on les voit faire leurs inspections, leurs tournées, leurs patrouilles, philosophiquement grimpés sur des ânes, qui trottent aussi vite, sinon plus, que les dromadaires. Dans l'Égypte, ils sont d'un service incessant, tant à la ville qu'à la campagne. Les paysans les emploient à porter leurs marchandises, leurs moissons, leurs légumes, et ces fidèles serviteurs n'hésitent jamais qu'au passage de l'eau. On sait avec quelle délicatesse cet animal se détourne de la moindre flaque d'eau qu'il rencontre en sa route, et avec quel soin il évite d'y tremper ses pieds. Peut-être celui que représente notre gravure en a-t-il vu au fond de la barque, ou s'est-il imaginé qu'on veut le pousser dans le Nil. Un âne n'est pas obligé de connaître la solidité d'un bateau, et dans le doute on comprend qu'il veuille s'abstenir. La plupart des Orientaux, les Persans surtout, n'aiment pas beaucoup plus l'eau que lui et ne sont pas de grands navigateurs. Dans la ville du Caire, l'âne est l'animal que l'on monte pour parcourir les rues, et il supplée à nos voitures de place. Depuis bien longtemps, sa race habite l'Égypte. Hérodote le met en scène dès le règne du roi Psamménit. Il avait eu cependant de la peine à s'y établir. Les Égyptiens se méfiaient de lui, parce qu'ils accusaient les Juifs de l'adorer, mais peu à peu ils s'habituèrent à l'aimer, en voyant combien il leur était utile. Il était venu là de l'Arabie, que l'on croit sa patrie primitive; de l'Égypte il passa en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France; puis en Allemagne, en Angleterre, en Suède et dans le reste du Nord. Mais les climats froids ne lui conviennent pas, et ces influences, contraires à sa nature, peuvent servir en partie à expliquer la dégénération de sa race en Europe.

LA VOIX DU PRINTEMPS (¹).

Me voici, me voici; vous m'avez longtemps appelé. — J'arrive sur les montagnes avec la lumière et les chansons. Vous pouvez reconnaître mes premiers pas, sur la terre qui s'éveille, aux vents qui disent que les violettes sont nées, aux primevères qui étoilent l'ombre des gazons, aux feuilles vertes qui s'ouvrent quand je passe.

J'ai respiré du côté du Sud, et des milliers de fleurs brunes sont aussitôt sorties du fond des bois. Les antiques tombeaux, les temples écroulés, se sont voilés et couronnés de verdure dans les plaines de l'Italie. — Mais ce n'est pas à l'heure où tout fleurit qu'il faut parler de ruines et de tombe.

J'ai regardé le Nord et ses collines orageuses, et soudain le mélèze a épanoui tous ses bouquets; le pêcheur a quitté sa cabane pour la mer pleine de soleil; le renne bondit sur les pâturages devenus libres; le pin revêt ses rameaux frangés d'un vert plus doux, et la mousse brille partout où mes pieds se sont posés.

J'ai répandu un soupir de flamme à travers tous les sentiers des bois, et fait appel à toutes les voix du ciel bleu, depuis le chant du rossignol sous la voûte étoilée et les bosquets de la douce Hespérie, jusqu'à la note sauvage que jette le cygne des lacs d'Irlande, quand le sombre sapin hérisse ses branches de pointes vertes.

J'ai brisé les chaînes des sources et des courants, et leurs flots roulent librement à l'abîme argenté; ils jaillissent du sommet des montagnes, ils couvrent d'écume blanche le feuillage des bois; ils sortent en éclats de leurs grottes obstruées, et la terre retentit de la joie des ondes.

Venez dehors, enfants de l'allégresse, sortez! Votre demeure est maintenant aux lieux où croît la violette. Lèvres de rose, yeux brillants et humides, pieds légers et bondissants, volez à ma rencontre. Venez au clair soleil avec la lyre, des couronnes et des chansons, venez! — Je ne puis m'arrêter.

Quittez les habitations des hommes au front soucieux, les eaux étincellent dans les bocages et les vallons; quittez la chambre étroite et les tristesses du foyer, les jeunes feuilles dansent au souffle gai de la brise et leurs tiges luisantes se développent aux agrestes murmures des bois. Toute jeunesse est dehors dans mon vert domaine.

Mais vous, hélas! vous êtes changés depuis notre dernière rencontre, vos traits ont perdu de leur éclat. Sur votre front et dans vos yeux, il y a quelque chose qui parle d'un monde où les fleurs doivent mourir. Vous souriez! mais votre sourire est encore triste. Oh! qu'avez-vous vu depuis notre dernière rencontre?

Vous êtes changés, vous êtes changés! Je ne trouve plus ici tous ceux que j'y vis l'année passée. Il y avait parmi vous des têtes gracieuses ornées de belles boucles de cheveux dont le vent agitait les teintes lumineuses; il y avait des yeux où le rire étincelait sans aucun souvenir mélancolique des jours de déclin.

Il y avait des pieds qui couraient sur la cime des primevères, comme si tout coin de terre eût été préparé pour de joyeux banquets. Il y avait des voix qui retentissaient dans l'azur du ciel et dont le son n'avait rien de mortel. Où sont-ils ces êtres charmants? Leur gaieté a-t-elle disparu pour toujours? Ah! vous avez vu la mort depuis notre dernière rencontre!

Je sais maintenant d'où vient le nuage qui pèse sur vous. Vous avez recouvert de poussière des fronts brillants, vous avez livré des cœurs aimables aux embrassements de la terre. Elle a pris les plus beaux enfants d'une belle race avec leurs yeux riants et leurs couronnes de fête, et du milieu de vous ils sont descendus en silence aux lieux sombres et souterrains.

Oui, du milieu de vous se sont enfuies la jeunesse et la beauté; vous avez perdu le charme de leur brillante chevelure! Mais je connais une terre où ne tombe jamais la bruine: c'est là que je les retrouverai avec l'éclair de leurs beaux yeux. Adieu; je ne veux pas rester plus longtemps sur un sol où la mort se cache sous les fleurs du matin.

L'été vient, porté sur l'aile douce des zéphyrs. Puissiez-vous presser la grappe mûre et lier la gerbe dorée! Pour moi, je me dirige vers une rive plus sereine. Vous avez des soucis, vous n'êtes plus à moi. Adieu, je m'en vais où demeurent les êtres chéris qui vous ont quittés, et où croissent des fleurs qui ne sont pas celles de la mort. Adieu... Adieu!

(¹) Poésie de mistress Felicia Hemans, trad. inéd. de M. A. Barbier.

ITINÉRAIRE

DE PARIS A ACCO (SAINT-JEAN D'ACRE).

Au treizième siècle (¹).

Voici la route royale pour se rendre de la sainte commune de Paris à la ville d'Acco, la couronnée.

De Paris, il y a une demi-journée de marche à Melun, où il y a un siége de savants (²).

De Melun à la sainte congrégation de Sens il y a aussi une distance d'une demi-journée. Il y a là une grande réunion de Juifs (³). Que leur créateur et leur sauveur les garde!

(¹) D'après un manuscrit de la bibliothèque de M. E. Carmoly.

(²) Au treizième siècle, cette ville fut, en effet, célèbre par la science de ses rabbins.

(³) En 1205, l'archevêque de Sens porta plainte à Innocent III contre les Juifs qui, alors très-nombreux dans cette ville, avaient construit près de l'église une synagogue plus élevée que cette église, et chantaient de manière à troubler le service divin.

De Sens à la ville de Joigny il y a une demi-journée de route. C'est un endroit de grands savants et d'hommes de la loi. Que leur créateur et leur sauveur les conserve!

De Joigny à Auxerre il y a un quart de jour de marche. Cette ville possède une école pour les disciples des sages.

D'Auxerre à la sainte congrégation d'Avallon il y a une demi-journée de marche. — D'Avallon à Saulieu il y a aussi une demi-journée de distance. — De Saulieu à Châlon, où il y a une sainte réunion, on compte un jour de chemin. — De Châlon à Mâcon il y a une demi-journée de route. — De Mâcon à Lyon, ville si peuplée, on compte aussi une demi-journée de chemin. — De Lyon à Vienne il y a un quart de jour. Cette ville renferme une belle synagogue. — De Vienne à Valence on marche pendant une journée. — De Valence à Montélimart il y a aussi une journée de distance. — De Montélimart à Mornas on compte une demi-journée de chemin. Il y a dans cette ville de grands dévots. — De Mornas à la sainte congrégation d'Avignon il y a une journée de route. Cette ville renferme une grande réunion d'Israélites. — D'Avignon à la ville des Eaux (Aix) on marche pendant une journée.

De cette ville on va à Marseille, cité si grande entre les nations, la reine des mers. C'est de là que l'on s'embarque pour se rendre, par mer, à l'île de Sardaigne.

De là on se rend à la grande ville de Tunis, la maîtresse dans les provinces; et de là à la ville de Dieu, Acco. Qu'elle soit relevée et rebâtie bientôt de nos jours!

OBJETS DE TOILETTE SOUS LOUIS XV.

Voy. la Toilette d'une femme sous Louis XV, t. XXIII (1855), p. 193, 235.

On distinguait, au temps de Louis XV, deux toilettes : la toilette simple et la toilette de luxe. La première servait lorsque l'on s'habillait seul ou seule sans autres témoins que le coiffeur, la suivante ou le valet de chambre; la seconde s'étalait, avec toute sa richesse et son élégance, sous les yeux des visiteurs.

Ces deux garnitures se composaient d'ailleurs des mêmes objets, presque toujours en argent, quelquefois en or; elles ne différaient que par le travail de la fabrication. Tous les objets d'une toilette simple étaient unis, sans ciselures ni ornementation; ceux de la toilette de luxe, au contraire, étaient rehaussés de mille décorations artistiques, et sortaient des mains des plus habiles sculpteurs, peintres ou ciseleurs de l'époque.

Un des orfévres les plus célèbres du dix-huitième siècle, Pierre Germain, a laissé une nomenclature de tous ces joujoux charmants qui entraient dans la composition de la toilette de luxe. Il y avait la vergette, le gobelet, la gantière, le flambeau de toilette, la boîte à poudre, la boîte à mouches, le coffre à racines, le coffre à bijoux, le pot à pâte, le carré, le dessus de carré, la cuvette, le pot à eau, et le miroir.

Pierre Germain a exécuté des chefs-d'œuvre dans ce genre où s'était illustré Meissonnier. Il n'eût guère de rival que Roettier, comme lui orfévre du roi, et plus tard Thomas Germain, son fils aîné. Il a laissé, entre autres choses, un pot à eau et une cuvette en argent ciselé, dont la beauté n'a cessé d'exciter depuis l'admiration des maîtres. La composition est simple, le dessin gracieux, l'ornementation d'une pureté irréprochable. La cuvette a la forme d'une petite nacelle, avec décorations de fleurs et de feuillages, ciselées sur les bords et les contours. Le pot à eau est exécuté dans le même style, et porte sur le flanc un charmant écusson aux armes du propriétaire. Deux petites guirlandes serpentent alentour, l'une au milieu, l'autre à l'orifice de la corolle, et l'anse a la grâce d'une tige d'acanthe délicatement contournée.

Ce groupe d'art était placé en avant du miroir, qui en doublait l'éclat, et au centre d'une foule d'autres petits ustensiles de toilette, qui l'entouraient comme autant d'auxiliaires et de satellites.

Le miroir était toujours incliné d'avant en arrière, et s'étayait d'une planchette qui lui servait d'appui. Un beau modèle en est resté d'après une composition de Babel. La glace est retenue par une monture d'argent de la plus grande richesse. Les sujets décoratifs sont des arabesques de fleurs sculptées qui s'épanouissent sur toute la hauteur, et viennent s'unir en un fouillis de végétations dans une corbeille exécutée à la base. Au sommet sont penchés deux amours qui soutiennent un écusson surmonté d'une couronne. Dans l'intervalle de cette bordure, à la clôture du cadre, voltigent d'autres Amours entre de gros bouquets de roses qui fleurissent le moindre coin, se répètent et se multiplient dans le miroir.

Un coffret à bijoux, également en argent, rivalise de beauté avec la glace et la cuvette, et égale par le fini des décorations extérieures la richesse des objets qu'il est destiné à contenir. Ce sont des rivières de diamants, des girandoles de pierres fines, des boucles d'oreilles, des pendeloques, des bracelets, des colliers, des épingles. Le corps du coffre est porté par des griffes, et les flancs du vase sont décorés avec une exquise finesse. Sur toute la surface courent des feuillages et des fleurs en gravure et en relief, qui servent comme d'encadrement au sujet sculpté sur chaque face. Ici, c'est une Vénus couchée dans sa conque, sous la garde de l'Amour, et voguant mollement sur la mer au souffle des zéphyrs. La bordure inférieure du couvercle est toute semée de roses, et l'extrémité supérieure se termine par un groupe de colombes qui battent de l'aile sur un monceau de fleurs.

Le couvercle du gobelet qui accompagne le coffre à bijoux est surmonté d'un bouquet de roses en argent, comme tout le reste du vase. Les bords de la coupe sont décorés de moulures et d'une couronne de glands ciselés qui retombent en forme de larmes. Au milieu sont exécutés des festons, des rubans et un carquois; mais la partie inférieure efface toutes les autres par la richesse et la perfection du travail artistique.

Le gobelet n'apparaissait sur la toilette que comme objet de luxe ou accessoire en cas d'utilité. Sa place était dans les buffets à vaisselle, mais il servait quelquefois, le matin, pour déguster des vins fins que la bouche délicate des marquises ne dédaignait pas de goûter pour se donner du ton.

La boîte à pâte était bien à sa place dans l'ameublement du boudoir. Si elle a jamais joué un rôle dans la toilette, ce fut surtout au dix-huitième siècle. Elle était le complément indispensable de la boîte à mouches, de la boîte à poudre, du pot à racines qui servait à rougir les gencives et les lèvres, et du pot à fard qui servait à rougir les joues. Celle de Pierre Germain est charmante et d'un style en harmonie avec le reste. C'est un petit vase rond, de forme aplatie, orné d'un écusson, de rubans, de fleurs et de coquillages en argent, sculptés avec une perfection de maître. Elle renfermait des pâtes ou pommades pour la peau, les mains, et aussi les cheveux sur lesquels elles aidaient parfois à fixer la poudre. Quant aux mouches, on sait que ce n'était autre chose que de petits morceaux de taffetas noir, finement découpés, que les femmes s'appliquaient sur la figure, dans le but de cacher quelques élevures ou de rehausser la blancheur de leur teint. L'idée de voir de la beauté dans les taches noires au visage n'était pas nouvelle au dix-huitième siècle. Elle remontait aux croisades et venait de l'Arabie et de la Perse. Le rouge dont on se

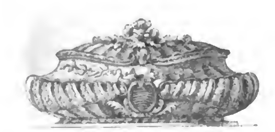
Objets de toilette sous Louis XV. — Dessins de Montalan. — Miroir, d'après Babel.



Boîte à mouches en vermeil et émail, par Blaremberg.



Pots à fard en vermeil.



Boîte à pâte en argent.



Gobelet en vermeil.



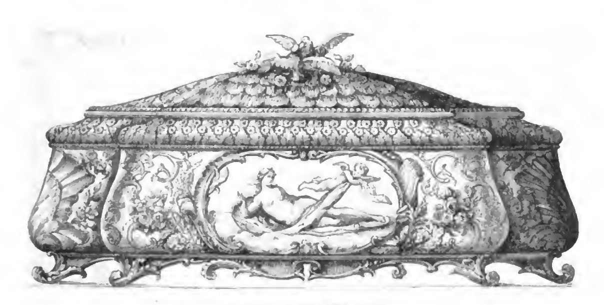
Pot à eau, d'après P. Germain.



Chandelier, d'après Roettier.



Cuvette du pot à eau, d'après P. Germain.



Coffret à bijoux, d'après Meissonnier.

couvrait les joues sous Louis XV servait encore à les faire ressortir : aussi ne l'épargnait-on pas. Les traits étaient fardés comme l'esprit. Tout était faux dans ce siècle coquet, jusqu'à la couleur des cheveux et à l'élégance de la toilette. Le fard d'ailleurs n'était point d'une seule couleur, il y en avait de plusieurs nuances, et du blanc comme du rouge. Ces deux couleurs allaient généralement de compagnie et servaient à se corriger l'une par l'autre. On les gardait dans de petits pots séparés, dans le goût de ceux fabriqués par Pierre Germain.

Tout cet attirail de luxe et de coquetterie servait parfois aux flambeaux, et Roettier, orfèvre du Dauphin, a exécuté un délicieux modèle de ceux qui éclairaient alors l'importante solennité de la toilette. Ce chandelier est en argent et représente à peu près la tige d'une fleur. Le pied s'évase en une corolle renversée, toute festonnée de palmettes, et revêtue d'une enveloppe onduleuse. La tige elle-même, sculptée en manière d'écorce, ornée de guirlandes et de mascarons, finit en un bouton près d'éclore. La composition est simple, mais d'une grâce ravissante.

NOTES PRISES DE MA FENÊTRE.

LES PIGEONS.

Fin. — Voy. p. 91

Claudine avait un air de profonde réflexion, et, la tête penchée sur son oiseau, elle ne paraissait plus m'écouter.

— A quoi songez-vous? lui demandai-je comme nous arrivions au village des pigeons, dont l'odeur se faisait sentir assez désagréablement.

— Je pensais que nos pigeons ne sont pas comme les autres; ils n'aiment pas tant leur colombier. Plusieurs de nos plus belles paires se sont sauvées; ma mère dit qu'au lieu d'augmenter, ses volées de mars et d'août diminuent, et que jamais elle ne trouve son compte. Qu'y faire?

— Il faudrait leur faire aimer leur demeure. Un des moyens, qu'en dites-vous? serait peut-être de les nettoyer plus souvent.

— C'est si sale! interrompit la jeune fille avec dégoût.

— Il paraît que vos pigeons sont de cet avis, Claudine. Ils préfèrent à des boulins empestés le trou d'une vieille muraille isolée, ou bien quelque creux d'arbre ou de rocher, dans lequel ils échappent du moins à la mauvaise odeur de leurs compagnons. Ce sont des hôtes, non des esclaves ou des prisonniers; pour qu'ils restent avec nous, il faut les bien traiter. Il faut que leur nourriture leur soit donnée régulièrement tous les jours, par la même main, à la même heure, à la même place, et que cette place soit propre. Il faut que leurs boulins soient blanchis à la chaux, une fois au moins par an. Leur eau doit être d'autant plus pure, qu'ils ne boivent pas comme les poules, en renversant la tête, mais qu'ils aspirent et sucent tout d'un trait comme les vaches et les moutons. Ils aiment beaucoup le sel; il faut qu'ils trouvent au pigeonnier un bloc de sel, de salpêtre, de vieux gravats à becqueter. Tous les oiseaux ont besoin de mêler à leur nourriture quelques parcelles de craie ou de plâtre, nécessaires pour former la coquille de leurs œufs. Nos pigeons de volière, qui pondent presque tous les mois, sont si avides de ces fragments de pierre calcaire, que si l'on ne leur en donne, ils dégradent les toits de leur demeure et en arrachent le mortier.

Claudine ne desserrait plus les dents, et reprenait son petit air boudeur; mais le coup d'œil qu'elle jeta à la dérobée sur le toit de chaume des pigeonniers, me prouva qu'elle m'écoutait. Evidemment les pauvres oiseaux n'avaient eu de ce côté-là nulle ressource. La jeune fille affectait toujours de s'occuper uniquement de sa colombe, qui faisait de temps à autre des efforts pour s'échapper; je remarquai alors que les grandes plumes du bord des ailes étaient bigarrées d'une façon particulière.

— Ah! dis-je, voici de jolies nuances que je n'ai encore observées chez aucun pigeon. Peut-être cet oiseau-ci pourrait-il servir à former quelque nouvelle espèce.

— Et comment donc? demanda Claudine.

— Mais comme on crée la plupart des variétés d'animaux et d'oiseaux domestiques, en perpétuant un accident, en continuant un hasard. Si vous avez dans votre colombier un mâle aussi beau que cette femelle, ayant des taches semblables (probablement mieux marquées, comme il est ordinaire chez les mâles), séparez cette paire-là des autres, donnez-lui en abondance la nourriture que les pigeons préfèrent : chènevis, avoine, petits pois; si ce couple choisi vient à vous donner des œufs et à couver ensemble, les nuances variées qui bordent l'aile de cette colombe se reproduiront, probablement plus vives encore, chez plusieurs des petits. En isolant de même, par paires, les plus beaux de ces élèves, vous pourrez, comme disent les habiles, « de deux individus singuliers former une race constante et perpétuelle, » de laquelle on tirera peut-être, par les mêmes moyens, des races différentes qui, sans vous, n'eussent jamais existé. Les variétés des pigeons, si multipliées, et qui offrent de grandes et de petites espèces et les nuances les plus diverses, n'ont pas d'autre origine. C'est en choisissant les paires fécondes, apportées des pays chauds, en habituant leurs générations successives à notre climat froid et changeant, que l'on a obtenu, il y a des siècles, nos pigeons de volière, qui sont toujours casaniers, et qui produisent par an huit à dix couvées de deux petits, tandis que nos pigeons de colombier, plus indépendants, moins modifiés par l'éducation, ne pondent, comme l'espèce sauvage, que deux fois l'année, et, s'ils ne trouvent pas leur pigeonnier à leur goût, vont rejoindre leurs anciens compagnons. Le grand nombre de pigeonneaux que nous donnent nos pigeons de volière est une source de variétés innombrables qui augmentent tous les jours. Ceux de ces oiseaux qui ne pouvaient vivre qu'au midi ont été acclimatés au nord; les colombes voyageuses, oiseaux de passage, qui arrivent au printemps et repartent en automne, se sont fixées autour de leurs colombiers; de quelques-unes d'entre elles nous avons fait nos messagers rapides; nous parvenons à varier leurs couleurs, leur volume, leurs formes, les dispositions de leur plumage, leurs habitudes. Oh! notre empire sur les animaux est grand! Vous en savez quelque chose, Claudine; rappelez-vous l'oison sauvage dont vous aviez tellement adouci le caractère qu'il vous suivait comme suit un petit chien. Les chiens eux-mêmes (à la vérité, il y a des siècles de cela) n'étaient-ils pas nos ennemis, et ne sont-ils pas devenus nos serviteurs les plus fidèles?

Depuis que Claudine cessait de voir dans mes paroles des reproches indirects, sa confiance me revenait tout doucement; son attention, son intérêt, se ranimaient. Il ne s'agissait plus de cette servitude monotone, de ces soins journaliers qu'elle avait pris en dégoût, et dont le mince profit ne la concernait point; elle voyait des conquêtes en expectative; devant elle apparaissait le royaume des découvertes; elle allait pouvoir se choisir de gracieux favoris, dont, à son gré, elle varierait le plumage; peut-être doterait-elle la ferme de produits nouveaux, auxquels son père et sa mère même n'avaient point songé. Quoique le champ des rêves lui fût ouvert, il ne s'agissait plus des vagues fantaisies de l'enfance, mais de projets réels et qui, bien qu'ambitieux dans l'avenir, offraient au présent des résultats prochains et probables.

A partir de ce moment, ce fut elle qui me chercha pour m'interroger, et ses questions devenaient de plus en plus

intelligentes. Dès qu'elle avait un moment de liberté, elle accourait. Elle voulait connaître les espèces de pigeons sauvages, « le ramier à collier blanc, le plus gras des pigeons, lequel ne s'apprivoise jamais, à ce que l'on assure. »

Claudine, à ces paroles, fit un petit hochement de tête tout à fait conquérant, et me demanda si le ramier n'était pas « cet oiseau à grandes ailes, si farouche, qui a la tête, le dos, le dessus des ailes d'un bleu cendré, la gorge, la poitrine d'un rouge violacé, dont les brillantes plumes chatoient, et qui, tout au commencement du renouveau, arrive dans les grands bois, où il se perche et niche au plus haut des arbres? »

C'eût été mon tour de faire des questions; il m'était évident que Claudine avait vu planer dans les airs le ramier, que je n'avais pas regardé ailleurs que dans mes livres. La description de la tourterelle ne lui fut pas nouvelle non plus. La jeune fille n'ignorait point que ce charmant oiseau arrive et roucoule plus tard dans nos futaies; elle savait que, moins gros que nos pigeons, il a des couleurs plus tendres et moins tranchées; enfin, Claudine avait jadis déniché un nid circulaire et plat comme celui du ramier, mais formé de ramilles bien plus menues, et qui recélait aussi deux œufs. Ce nid appartenait à une jolie tourterelle à collier noir. Contre l'habitude de ces oiseaux, qui nichent d'ordinaire sur la cime des arbres, au fond des bois les plus sombres et les plus frais, celle-ci avait imprudemment placé le sien « dans une saulée, au bord du ruisseau, à la lisière du grand champ de blé. »

Ce que Claudine n'aurait jamais imaginé, c'était que nos espèces domestiques eussent pour ancêtres ces sauvages voyageurs; elle entendait parler pour la première fois du biset, souche principale de tous nos pigeons domestiques, de volière et de colombier, avec lesquels il s'allie aisément. Il fait, comme eux, son nid de paille et de foin; il le cache, comme eux, dans des creux d'arbre et des trous de rocher. Son dos est cendré, sa poitrine chatoyante de vert et de pourpre, son cou d'une brillante couleur cuivrée, et ses ailes et sa queue barrés et comme croisés de raies noires; ce qui, dans quelques-unes de nos provinces où il se montre plus fréquemment, l'a fait appeler le *croiseau*.

Plusieurs gravures que ma jeune élève en ornithologie découvrit chez moi amenèrent entre nous d'autres causeries. Ce fut surtout la représentation d'un groupe varié de divers pigeons qui fixa l'attention de la jeune fille; elle voulut savoir le nom et l'histoire de chacun d'eux. Elle admirait fort le pigeon ou faisan couronné des Indes; et puisqu'il peuple les basses-cours de Java, elle trouvait mauvais qu'il s'obstinât à ne point pondre en Europe. « Ah! si jamais j'en pouvais avoir une paire! s'écriait-elle. Il fait une chaleur si égale et si douce dans la petite étable au midi, où ma mère tient les vaches qui vêlent! et nous avons tant de graines de toutes sortes dans nos criblures! »

Claudine aurait aussi voulu avoir un pigeon de Nicobar, à cause de sa grandeur et surtout de sa beauté : la tête et la gorge d'un noir bleuâtre, les parties supérieures du corps et des ailes variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune et de vert; les plumes du cou allongées, à reflets bleu, rouge et or, et pointues comme celles des coqs de basse-cour. Savoir que les beaux pigeons, surtout les pigeons rares, s'étaient vendus jadis et se vendaient encore des sommes énormes, ajoutait peu à l'ambition de la jeune fille. Sa mère eût été plus sensible à ce motif intéressé; mais pour Claudine, c'était la beauté de l'oiseau, sa douceur, le bonheur de l'apprivoiser, qui la touchaient. Elle eût voulu avoir le pigeon paon, à cause de sa belle queue étalée; le pigeon nonnain, parce que sa palatine soyeuse se retourne et lui forme un joli capuchon. Si elle aimait le grand pigeon romain, à raison de sa beauté, elle était encore plus charmée du petit pigeon cravate, qui couve avec la tourterelle et produit de jolis métis; les gracieuses huppes bleues du pigeon coquille et du pigeon carme excitaient tour à tour ses désirs. Elle eût voulu voir le pigeon hirondelle, au vol léger, dessiner ses formes délicates en voltigeant autour de son colombier. Quant au grosse-gorge, qui enfle son jabot hors de toute proportion, aux pigeons culbutants, tout petits, et qui tournent sur eux-mêmes en volant, aux bagadais, dont le bec crochu et les sanglantes paupières rappellent les oiseaux de proie, elle les trouvait assez laids, et j'avais beau affirmer qu'ils étaient rares, elle ne s'en souciait nullement.

Près d'une année s'était écoulée; ma voisine ne s'inquiétait plus de la nonchalance de Claudine, qui me paraissait devenue aussi alerte, propre et soignée, que le pouvait désirer la mère la plus exigeante, lorsque, dans l'après-midi, par une magnifique journée (c'était en juillet, s'il m'en souvient bien, peu après le solstice d'été), ma porte s'ouvrit, et je vis apparaître Claudine dans un rayon de soleil. Ce n'était l'heure ni de nos causeries, ni de ma promenade, et elle resta sur le seuil, à me regarder en souriant d'un air fin et quelque peu intimidé. Lorsque je lui dis d'entrer, si elle avait quelque question à me faire, elle recula :

— Si Monsieur voulait bien... dit-elle, si ça ne dérangeait pas trop Monsieur... C'est Jude... c'est moi aussi, qui voudrions montrer à Monsieur... Il fait si beau, si frais! bien sûr, Monsieur ne serait pas fâché de faire sa petite tournée avant la brune.

Je vis bien que l'on m'allait dévoiler quelque mystère, et je me dirigeais déjà du côté du colombier de Claudine, lorsqu'elle me fit tourner vers un des côtés de la ferme où je n'étais jamais allé. Au-dessus d'un hangar, dans un vieux bâtiment auquel étaient adossées des ruches, se trouvait un petit grenier hors d'emploi, qui ouvrait, au sud-est, sur un verger de pommiers. Il me fallut grimper à l'échelle pour examiner en détail le logement que Jude avait disposé en cet endroit pour les « nouvelles colombes de mamzelle Claudine. » Il était là, Jude; mais, flatté tout à la fois et honteux des éloges accordés à son œuvre, il se dissimulait à demi derrière un des poteaux qui soutenaient le hangar. Vraiment, un habile menuisier n'aurait pu mieux faire. Les boulins, bien clos, bien construits, étaient isolés les uns des autres; de petites trappes garnies, les unes en mailles de fil de fer, d'autres en filet ou en toile claire, glissaient entre deux coulisses, et permettaient de renfermer ou de mettre en liberté chaque paire d'oiseaux. Claudine me montra des mangeoires fort propres, d'étroits abreuvoirs; enfin, aux bouts du grenier se trouvaient deux grands pots de grès, percés de trous, au travers desquels les pigeons pouvaient becqueter à loisir, sans le souiller, le bloc de mortier, de plâtre et de sel qui les remplissait.

— C'est Jude qui a arrangé tout cela si bien! me dit Claudine en rougissant un peu.

Lorsque je lui fis mon compliment très-sincère sur la beauté de ses nouvelles couvées, qui dépassaient ce que j'avais attendu, et qui faisaient honneur aux soins de la jeune fille, elle fut d'autant plus contente que je m'engageai à lui procurer quelques paires de pigeonneaux, des espèces qu'elle avait admirées, puisque j'étais sûr désormais de les voir prospérer entre ses mains.

Tandis que je parlais, Jude me tenait l'échelle pour que je pusse redescendre en sûreté, et cependant je faillis, dans ma surprise, manquer le dernier échelon. Un gros oiseau, partant de la branche la plus haute d'un orme qui s'élevait vis-à-vis de moi, en dehors des bâtiments de la ferme, traversait l'air en agitant ses ailes avec bruit, et il vint s'abattre sur l'épaule de Claudine. C'était un jeune ramier.

Le garçon de ferme, comme je l'appris de la jeune fille,

n'était point étranger à cette conquête qui m'étonna fort, bien que j'eusse entendu raconter quelques exemples du même genre, et que les éleveurs de pigeons d'Orléans aient, dit-on, le secret d'engraisser de jeunes ramereaux, qu'ils prennent en Sologne et vendent ensuite aux marchés de Paris. Claudine avait glissé dans un des nids de son pigeonnier deux œufs enlevés dans la forêt, par Jude, au commencement du printemps, à un nid de ramier. L'un des jeunes oiseaux était mort; je voyais l'autre. Tout élevé maintenant, il connaissait celle qui souvent l'avait réchauffé dans son sein, et parfois il venait frapper à sa fenêtre, et lui demander les petits pois, les fruits sauvages, les friandises qu'il ne recevait que d'elle avant d'avoir ses plumes et de pouvoir voler.

En quittant Claudine et Jude, occupés tous deux de quelques légères améliorations de détail, je songeais que c'est bien véritablement aux femmes qu'appartient l'art d'apprivoiser. C'est elles que les grandes lois de la nature ont chargées de la première éducation; ce sont elles qui habituent la jeune âme à la vie, et je suis persuadé qu'elles ont joué un grand rôle dans l'acclimatation et la domestication de la plupart des espèces qui nous sont acquises.

Préoccupé de ma pensée, je n'avais pas vu venir la fermière qui m'arrêta dans ma promenade.

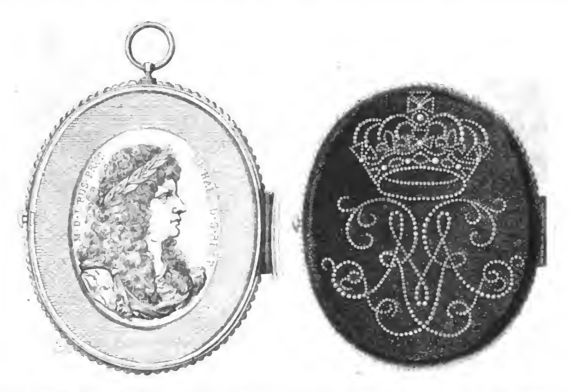
— Eh bien, que vous en semble, voisin? me dit-elle; y aura-t-il quelque chose à tirer de toutes ces amusettes d'enfant? La petite me prend le temps de Jude, qui, après mon mari, est bien notre meilleur ouvrier. Faut-il que je m'en fâche? Et ces beaux pigeons, ces nouveaux venus, seront-ils bons à quelque chose?

— Allons, allons, ma voisine, vous savez mieux que moi quel prix les belles paires de pigeons se vendent aux amateurs. Claudine est votre fille, c'est faire son éloge en un mot. Elle s'entend à apprivoiser. Et je présume que vous n'aurez nul sujet de vous plaindre à l'avenir de n'avoir pas dans votre cadette un bras de plus. Elle et Jude vous en promettent deux.

Ma voisine se prit à rire.

MICHEL WISZNIONZECKI

Après l'abdication de Jean-Casimir, le trône de Pologne se trouva vacant, et la noblesse polonaise se réunit à Wola, près de Varsovie, pour élire un nouveau roi. Les voix se partageaient entre trois concurrents : le prince de Condé, père du duc d'Enghien, Philippe-Guillaume, prince de Neubourg, et Charles de Lorraine. Aucune majorité ne se déclarant en faveur d'un de ces candidats, un des électeurs en proposa un quatrième, le prince Michel Wisznionzecki. La noblesse n'avait pas oublié les éminents services que Jérémie, père de ce prince, avait rendus à la Pologne en combattant les Cosaques, les Tartares et les Turcs; il s'était ruiné en défendant le pays : une sorte d'enthousiasme



Portrait et chiffre du roi Michel Wiszniouzecki; étui appartenant à son arrière-petite-fille, la comtesse Barbe Brzostowska (¹).

s'empara de l'assemblée, et le prince Michel fut nommé roi à l'unanimité (²). Effrayé de cet honneur qu'il n'avait point ambitionné, le prince Michel se sauva à Varsovie; mais les électeurs persistèrent dans leur vote, et le forcèrent d'accepter la couronne. Il avait pour toute fortune 3 000 francs que lui avait légués la reine Marie-Louise, et le château royal avait été dévasté par les Suédois. Sans argent, sans résidence, il était l'un des plus pauvres nobles de son royaume. Les seigneurs se cotisèrent d'abord pour meubler ses appartements et lui acheter des chevaux et des carrosses, puis pour lui assurer un revenu convenable.

Élu le 16 juin 1669, il mourut en 1673. Ce fut sous son règne que Jean Sobieski se rendit célèbre, et mérita de porter à son tour la couronne de Pologne.

(¹) On peut consulter : *Domus Brzostowski*, Romæ, Salvioni, 1796, in-8, 93 pages; et *Généalogie de la maison Brzostowski*, à Rome, Salvioni, 1797, in-8, 95 pages.

(²) Sa mère Griselde Zamojska était fille de Thomas, chancelier. Son père Jérémie, après avoir remporté une victoire à Beresteczko sur les Cosaques, mourut à la suite d'un accès de fièvre, le 22 août 1651, à l'âge de trente-neuf ans. Quand un désastre affligeait la Pologne, il avait l'habitude de dire : *Calamitas patriæ, lamentatio est Jeremiæ* (La patrie souffre, Jérémie pleure). Un jour, comme il manquait d'argent pour racheter quelques militaires réduits en esclavage par les musulmans, il vendit l'anneau nuptial qui était sorti du trésor de la famille Zamojski et lui avait été donné le jour de ses fiançailles.

RUINES DU MONASTÈRE DE SAINT-BERTIN,

A SAINT-OMER (¹)

(Pas-de-Calais).



Ruines de l'abbaye de Saint-Bertin. — L'Église. — Dessin de Thérond, d'après Ulysse Delhom.

Trois églises principales superposées les unes aux autres se sont successivement élevées dans le monastère de Sithieu, nommé plus tard Saint-Bertin, à Saint-Omer, pendant les septième, onzième et quatorzième siècles. La troisième et dernière église, celle dont nous représentons les ruines, longtemps rivale de la cathédrale de Saint-Omer, était l'une des créations les plus remarquables de l'art gothique aux quatorzième et quinzième siècles, ainsi que l'on peut en juger encore par sa vieille tour environnée de vestiges de murs et de colonnes mutilés. Cette tour quadrangulaire, commencée, en 1431, sous Jean de Griboval, soixante-deuxième abbé, continuée sous Jean de Medan, Guillaume Fillastre et Jean de Lannoy, fut terminée, en 1520, sous Antoine de Berghes. Elle occupe à sa base intérieure 254ᵐ,65, y compris les bas-côtés; au-dessus des bas-côtés, sa largeur est de 11ᵐ,10 en tout sens; la hauteur totale est de 58ᵐ,25 à partir du seuil de la grande porte d'entrée, sur laquelle on voit encore incrustée dans la pierre cette recommandation : *Castissimum divi Bertini templum castè memento ingredi?...* « Entre avec une pensée pure dans ce temple très-pur de Saint-Bertin. »

A droite et à gauche de la façade principale, on remarque deux escaliers circulaires, ayant chacun trois cent cinq marches de 0ᵐ,175 de hauteur sur 2 mètres de large. Ces escaliers conduisent à une plate-forme surmontée de la tourelle à chaque angle, d'où l'œil jouit d'un admirable panorama. Là, depuis 1551, un guetteur veille sur la cité.

Le haut de la tour est éclairé par huit fenêtres ogivales, rappelant le genre fleuri du style de la renaissance. — Au milieu de l'édifice et au-dessus du grand portail, sont deux galeries servant de communication avec les deux escaliers. — Au nord et au midi, ces galeries sont simulées comme ornementation architecturale; dans toute leur étendue, elles sont ornées de clochetons, et garnies, par intervalles, de gargouilles ayant la forme de dragons ailés.

Les quatre faces du monument, aujourd'hui restauré (¹), sont pour ainsi dire tapissées d'arcades de grandeur différente, simulées en application; les boudins de ces arcades sont à nervure, signe caractéristique du siècle qui leur donna naissance.

La première galerie est couronnée, à l'ouest, par une rose flamboyante, avec dessins variés. Là l'ogive s'affaisse comme écrasée sous le poids dont elle est surchargée; cette rose

(¹) Voy., sur Saint-Omer, la Table des vingt premières années.

(¹) 5 800 francs ont été dépensés pour sa restauration et sa consolidation.

était ornée jadis d'une magnifique verrière à meneaux rayonnants. Qui ne connaît l'effet admirable des belles roses des quatorzième et quinzième siècles, lorsque leurs rayons sont enflammés par le soleil couchant?

Un reste du collatéral nord de l'église est encore adhérent à la tour; il est soutenu par sept contre-forts surchargés eux-mêmes de pyramides ornées de bouquets épanouis. Ces pyramides, ces bouquets rouges et vermoulus, sept grandes fenêtres ogivales, autant de pinacles, d'arcs-boutants, de contre-forts, de piliers trilobés avec leurs chapiteaux historiés et fleuris, tels sont les derniers vestiges de l'antique abbaye de Sithieu. Elle a été gouvernée par une suite non interrompue de quatre-vingt-trois prélats; quelques-uns ont été placés au rang des saints; plusieurs furent ambassadeurs auprès des souverains, négociateurs de la paix des peuples, conseillers des ducs de Bourgogne, chanceliers de la Toison d'or. Les abbés de Sithieu prenaient place aux états, ainsi qu'aux grandes assemblées de l'église. Ce fut à Saint-Bertin que mourut, dans une humble cellule, le dernier rejeton de la race mérovingienne. Des disciples de Bertin, répondant à l'appel d'Alfred, roi des Bretons, allèrent porter le flambeau de la civilisation en Angleterre; ils furent les restaurateurs, peut-être même les fondateurs de la célèbre université d'Oxford. A diverses époques, des corporations entières, bannies de leur patrie, trouvèrent au monastère de Sithieu un asile contre la persécution. On y vit des réunions imposantes, présidées par les plus hauts dignitaires de la couronne; plusieurs souverains y ont traité de la paix; et ce fut là notamment que l'on renouvela avec solennité le serment de la paix d'Arras, destiné à consolider la fortune de la France.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Désastre de la ville de Pleurs. — Le désastre de la ville de Pleurs, dans le pays de Chiavenna, eut pour cause le travail souterrain des ruisseaux et des sources sans nombre qui creusaient les fragiles bancs du mont Conto. Le 25 août 1618, les quartiers de rocher dont cette montagne était composée, se détachèrent l'un de l'autre et roulèrent sur la ville qu'ils ensevelirent, ainsi que le bourg de Schilano. Il y périt 2430 individus: un lac couvrit la place où s'élevaient deux cents maisons élégantes; tout l'or que le commerce y avait amassé pendant un siècle fut, en un clin d'œil, rendu au sein maternel de la terre.

Les Diablerets. — Ce fut, selon l'Histoire de l'Académie des sciences, au mois de juin 1714, mais selon M. Bourrit et autres écrivains du pays, le 23 septembre 1713, que les sommets des Diablerets tombèrent tout à coup, et couvrirent une étendue d'une bonne lieue carrée de leurs débris, qui forment souvent un lit de pierres épais de trente verges et davantage. Quoique plusieurs centaines de cabanes eussent été ensevelies dans ces ruines, il n'y périt heureusement que dix-huit personnes. Les bœufs et surtout les chèvres et les moutons en furent les principales victimes. La poussière qui s'éleva, lors de la chute de la montagne, produisit pendant quelques instants une obscurité semblable à celle de la nuit, quoique l'événement eût lieu à trois heures de l'après-midi, par un temps serein.

Mont de Piz. — En 1772, la montagne de Piz, dans la marche de Trévise, État Vénitien, se fendit en deux; une partie se renversa et couvrit trois villages avec leurs habitants. Un ruisseau arrêté par les décombres forma en trois mois un lac. La partie restante de la montagne s'y précipita, et le lac déborda; beaucoup de monde y périt; beaucoup de villages sont encore ensevelis sous les eaux.

Mont Goïma. — Une partie du mont Goïma, dans l'État de Venise, se détacha pendant la nuit et glissa avec plusieurs habitations qui furent entraînées jusque dans la vallée prochaine. Le matin, à leur réveil, les habitants, qui n'avaient rien senti, furent très-étonnés de se voir au fond d'une vallée, et crurent longtemps qu'un pouvoir surnaturel les avait transportés par l'air dans quelque climat lointain, jusqu'à ce qu'en examinant les environs ils aperçussent les traces de cette révolution qui les avait si merveilleusement épargnés. (Malte-Brun.)

AUX JEUNES ADMINISTRATEURS.

Demeurer fidèlement attaché aux règles générales qui président à la conduite de l'homme et du fonctionnaire, et se tenir en garde contre le piége des exceptions; ne point abonder dans son propre sens, mais recueillir les avis de ceux qui ont le plus d'expérience et de lumière dans chaque genre d'affaire; décider soi-même, mais en s'aidant toujours d'un conseil; aimer les objections et les contradictions; ne jamais précipiter son jugement, et surtout suspendre ses résolutions dans les moments où l'on est ému par quelque ressentiment ou quelque passion; protéger les faibles, se rendre accessible à tous, excepté à ceux qui pourraient séduire ou corrompre; se défier des délateurs; avoir une attention constante aux moindres détails de ses fonctions; s'instruire dans les parties les plus essentielles du droit administratif, afin d'avoir constamment devant les yeux, non pas seulement ses fonctions dans leur plus haute généralité, mais les rapports de ces fonctions avec tous les autres rouages de l'État, de manière à sentir ainsi toute l'importance de la place qu'on occupe et toute la responsabilité qu'elle entraîne; ne jamais faire acte d'autorité que du fond de sa conscience, sans acception des personnes, et comme le juge qui prononce sa sentence.

SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

La géographie ne consiste pas seulement dans les derniers renseignements obtenus sur le globe que nous habitons, mais elle est la réunion de toutes les connaissances acquises sur ce sujet depuis les premiers temps de l'histoire jusqu'à nos jours. C'est par cet ensemble de notions que nous pouvons avoir quelque idée des régions où les modernes n'ont pas pénétré, que nous recueillons des détails plus circonstanciés et plus exacts sur celles qui, souvent parcourues dans les siècles passés, ont aussi, à différentes époques, été mieux décrites qu'elles ne peuvent l'être dans le siècle qui s'écoule. C'est aussi par la seule étude des temps précédents que nous pouvons assigner aux nations qui ont vécu dans les différents âges la place qu'elles ont occupée sur le globe, et connaître les divisions et les dénominations des diverses contrées de la terre, selon les temps, les lieux et les dialectes. WALCKENAER.

Si tout le monde pensait *vrai*, les plus grands changements, dès qu'ils présenteraient un objet d'utilité publique, n'auraient rien de difficile. Dans presque tous les ordres de préjugés, si des écrivains n'avaient consenti à passer pour *fous*, le monde en serait aujourd'hui moins *sage*.

SIEYÈS.

PROCÉDÉS ANGLAIS.

POUR LA PRÉPARATION DU LIN.

La plante qui encadre la première partie de la planche, page 116, c'est le lin. Le crayon du dessinateur a courbé sa tige ; mais, lorsqu'elle est attachée au sol, elle est parfaitement droite, quoique grêle ou flexible ; ses feuilles sont petites et d'un vert tendre, et les fleurs aux frêles pétales qui en couronnent le sommet sont d'un joli bleu d'azur, comme celles du myosotis.

Peu de plantes sont aussi utiles à l'homme que le lin. Les fortes fibres qui enveloppent sa tige fournissent des fils longs, blancs et soyeux dont on se sert pour fabriquer des tissus de toute espèce, depuis la fine batiste et les dentelles renommées de Valenciennes, de Malines et de Bruxelles, jusqu'aux toiles les plus grossières qui servent à nos usages journaliers. De ses graines on exprime une huile siccative, employée dans les arts et surtout dans la peinture, et que ses propriétés émollientes rendent propre à divers usages médicinaux. Ce qui reste des graines, après l'extraction de l'huile, est moulé en tourteaux dont on se sert pour engraisser le bétail ; enfin, le fumier produit par les animaux qui s'en nourrissent est d'une grande valeur pour l'agriculture.

Le lin nous vient des plateaux de la haute Asie, où on le trouve encore à l'état sauvage. Il paraît avoir été apporté à Rome pendant la période impériale. De là sa culture s'étendit à l'occident de l'Europe, lorsque les besoins d'une civilisation plus raffinée firent adopter les vêtements de fil ; mais elle s'est surtout développée dans les climats où la température est peu élevée, tels que la Belgique, la Hollande, le nord de la France, l'Angleterre et la Russie. Riga est encore renommée pour la beauté de ses produits en ce genre. La culture du lin fut florissante en France, dans le dix-septième siècle, sous le ministère de Colbert. A cette époque, nous fournissions des toiles à l'Espagne et à ses colonies de l'Amérique du Sud, tandis que l'Angleterre et la Hollande nous en achetaient pour leur consommation particulière et pour l'équipement de leur marine. Toutefois, jusqu'à la révolution, les semences employées par nos cultivateurs étaient presque exclusivement tirées de la Russie. Depuis le dix-septième siècle, la culture du lin s'est développée dans des pays plus avancés que nous en agriculture, et les produits de la Belgique et de la Hollande sont plus renommés que les nôtres et peuvent être donnés à plus bas prix. Aussi, malgré les tarifs protecteurs de notre industrie, la France importe-t-elle, chaque année, pour plus de 60 millions de francs de fils et de toiles de toute nature.

Le lin filé constitue aujourd'hui, dans la plupart des contrées de l'Europe, la matière première d'immenses manufactures. L'extraction de la fibre, et sa transformation en étoupe propre au filage, exigent plusieurs opérations. Cette fibre est composée de longs filaments ligneux agglutinés entre eux par une matière gélatineuse, que les chimistes appellent *pectine*, et dont il faut la débarrasser par le *rouissage*. Il faut ensuite soumettre la tige au *broyage*, pour séparer les fibres de la paille qu'elles enveloppent.

Dans quelques contrées, à Courtrai, par exemple, le rouissage s'opère en laissant séjourner la plante un temps plus ou moins long dans une eau courante. Dans d'autres, après avoir trempé le lin dans l'eau, on l'expose sur des prairies à l'action lente de la pluie, de la rosée et de l'atmosphère. Ailleurs, on a employé, pour le rouissage, des fosses creusées dans des terrains humides ; enfin, plus récemment, on a essayé du rouissage à l'eau chaude et à la vapeur. Quand au broyage, on y employait des instruments en bois mus à force de bras, auxquels on a substitué aujourd'hui, à peu près partout, des machines mues par des agents mécaniques.

Les procédés de préparation que nous avons plus spécialement pour but de décrire sont ceux récemment adoptés en Angleterre. (Voy. la planche, p. 116.)

Au sommet on a représenté le procédé qui consiste à égruger le lin (fig. 1). Sur un banc en bois est fixé un peigne à longues dents, placé les pointes en l'air. Deux hommes à cheval sur le banc, de part et d'autre du peigne, font alternativement passer dans les dents de petits paquets de lin, et les graines, séparées de la tige par cette opération, sont recueillies par un drap.

Lorsque la plante est suffisamment desséchée, on la soumet ensuite, avant le rouissage, au moulin à broyer que l'on voit à gauche, au milieu de la planche (fig. 2). On sépare ainsi les trois quarts environ de la paille, et l'étoupe grossière qu'on obtient est déjà propre à la fabrication des toiles à voiles, des cordages et de quelques autres produits communs. Mais la séparation des fibres est loin d'être aussi complète que l'exigent les ouvrages délicats. Les moyens mécaniques seuls seraient impuissants pour la produire, et des procédés chimiques sont indispensables.

Ceux-ci consistent à rouir l'étoupe dans une solution de soude caustique, soit à *chaud* pendant quatre heures, soit à *froid* vingt-quatre heures durant. La matière est ensuite lavée dans un bain contenant de l'acide sulfurique, puis dans l'eau pure, et, après séchage, elle est soumise à un nouveau broyage plus soigné et au peignage, comme cela se pratique dans les procédés anciens. On évite ainsi la longue durée du rouissage, qui n'exigeait pas auparavant moins de six semaines ; la proportion de longues fibres obtenues de cette manière est aussi plus considérable, car elle est de 20 pour 100, tandis qu'elle ne dépassait pas anciennement 17 pour 100 ; enfin, l'étoupe qui en résulte est beaucoup plus soyeuse et plus souple. Ce n'est pas tout : le résidu de l'opération, qui était autrefois presque sans valeur, peut encore subir des opérations qui le rendent propre au filage et au tissage, comme le coton, la laine ou la soie, au moyen du procédé qu'il nous reste à décrire.

C'est dans le bas de la planche qu'on voit la mise en œuvre de ce procédé (fig. 4). L'étoupe de rebut, préalablement rouie et lavée, est placée dans une cage en bois, destinée à être successivement plongée dans les six cuves accolées que représente le dessin. La première contient une solution de carbonate de soude, où l'étoupe séjourne un quart d'heure. On la fait ensuite passer dans la seconde, qui contient 5 pour 100 d'acide sulfurique. L'effervescence qui se produit alors, par le dégagement de l'acide carbonique, achève la division des fibres, les rend plus souples, et diminue leur pesanteur spécifique ; en effet, au lieu d'aller au fond de la cuve, elles tendent, après cette immersion, à s'élever à la surface. Dans la troisième cuve, l'étoupe trouve de nouveau une solution de carbonate de soude, ayant pour objet de neutraliser l'acide sulfurique dont elle est imbibée, et elle passe de là dans la quatrième cuve, destinée au blanchiment. Dans celle-ci est une solution de chlorure de chaux et de sulfate de magnésie, formant un hyperchlorure de magnésie. La matière reste quatre heures dans cette cuve, d'où elle sort parfaitement blanchie ; elle n'a plus pour être complétement préparée qu'à passer dans un bain léger d'acide sulfurique que contient la cinquième cuve, et de là dans la sixième, qui est de l'eau pure.

L'étoupe, séchée ensuite, soit à l'air libre, soit dans une étuve, est alors portée à une machine semblable à celle dont on se sert pour hacher la paille, machine que l'on voit, à droite, au milieu de la planche, et qui coupe les fibres à la longueur convenable pour le filage mécanique (fig. 3).

Les avantages de ce dernier procédé sont nombreux. Les



Procédés pour la préparation du lin. — Fig. 1. On égruge le lin.



Fig. 2. On broie le lin.

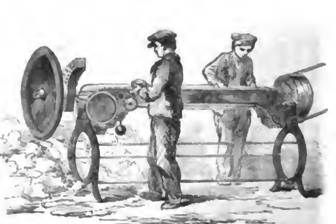


Fig. 3. On coupe les fibres.



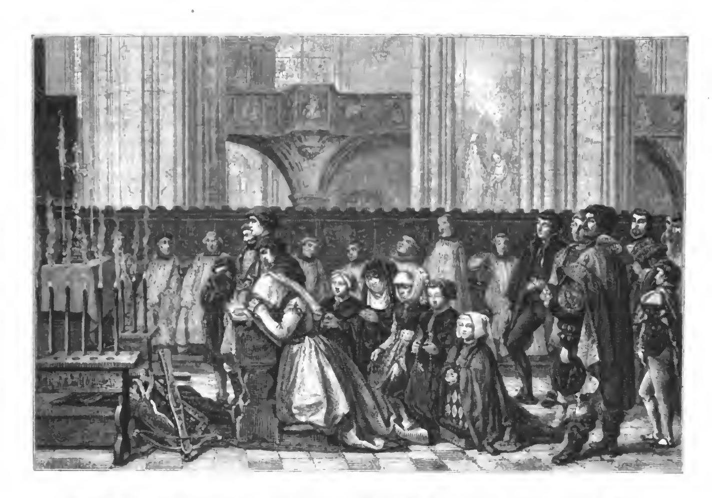
Fig. 4. Les Cuves à étoupe.

étoffes tissées avec cette espèce de coton de lin peuvent être teintes, imprimées ou blanchies par les mêmes moyens que celles de coton. La fibre du lin se prête au foulage, et donne du feutre avec ou sans mélange de laine; on peut la filer avec la soie sur des métiers disposés pour cette dernière matière ; et les étoffes où le lin est mêlé à la laine reviennent à 25 ou 30 pour 100 meilleur marché. Enfin, toutes les fibres de rebut fournissent une matière de premier choix pour la fabrication du papier.

LES TRENTAINES DE BERTAL DE HAZE.

Tel est le titre que ce tableau portait sur le catalogue de l'Exposition universelle des beaux-arts. Voici l'explication du livret : « L'étainier Bertal de Haze, chef du Serment de l'ancienne Arbalète, décédé en 1512, légua à l'église de Notre-Dame son attirail de guerre, savoir : son meilleur corselet, son morion, son gorgerin, son arbalète, son carquois avec les flèches, et son couteau recourbé, pour que le tout y fût appendu dans la chapelle du Serment après la trentaine. »

Disons d'abord qu'on nommait *Serments*, en Belgique, les corporations qui employaient ou fabriquaient des armes, comme les jurandes des arbalétriers, des arquebusiers, des armuriers. On leur faisait *prêter serment* de ne jamais se servir de leurs armes que pour défendre la ville et le territoire; de là le terme par lequel on les désignait. Qu'est-ce maintenant que les *Trentaines* de Bertal de Haze? Pourquoi ce pluriel? et que signifie ce dernier membre de phrase : « Pour que le tout fût appendu dans la chapelle du Serment après la trentaine? » Quelle trentaine? nous l'ignorons. La



Exposition universelle de 1855; Belgique. — Peinture. — Les Trentaines de Bertal de Haze, par Leys. — Dessin de Marc.

trentaine de quoi? Est-ce une trentaine de jours, une trentaine d'années? Et s'il n'y avait qu'une trentaine, d'où vient que l'auteur appelle son tableau *les Trentaines de Bertal?*

Hâtons-nous de dire que la peinture a obtenu chez nous le succès le plus brillant. On y a vu une cérémonie funèbre, et on ne s'est pas préoccupé du reste. La toile, considérée en elle-même, a une suffisante clarté. Voilà le chœur de l'église tendu de noir : les chantres, assis sur le banc d'œuvre, chantent les psaumes avec d'étranges contorsions de bouche et une expression d'ennui : on voit que pour eux, la messe d'enterrement n'est qu'une monotone et vulgaire occupation. La famille éprouve de tout autres sentiments : agenouillée sur un prie-Dieu, la veuve cache son front dans ses mains, reste absorbée dans ses souvenirs et dans sa piété. A sa droite, ses quatre fils debout forment un épisode très-bien composé. Le plus fort, le plus avancé en âge, soutient un de ses frères qui appuie la tête contre son épaule, et en tient un second par la main, lequel essuie ses yeux avec un pan de son hoqueton; il est grave, il se sent désormais le chef et le protecteur de la famille; le dernier, que sa taille et la date de sa naissance rapprochent de lui, n'a pas besoin d'aide; une virile énergie commence à le mettre en état de supporter la douleur. Derrière eux, cinq femmes agenouillées, vêtues des riches et bizarres costumes de l'époque, prennent part, selon leur caractère, au deuil de la mère et des enfants; viennent ensuite les alliés de sexe masculin, bourgeois vigoureux habillés de chaudes houppelandes, et le chef du *Serment*, que distingue l'écusson de la maîtrise brodé sur sa manche gauche. Les piliers, les nefs, les vitraux de l'église, occupent le dernier plan. On a beaucoup loué l'exécution de cette toile, et avec justice. Le coloris en est à la fois plein de vigueur et d'harmonie ; les tons chauds, un peu sombres, font penser aux tableaux des vieux maîtres. Le dessin a une fermeté, une précision des plus méritoires; seulement certains contours sont peut-être accusés d'une manière trop dure. Les types, les détails

des visages, l'expression des physionomies, révèlent une étude patiente et judicieuse de la face humaine. De tous les tableaux envoyés par M. Henri Leys à notre Exposition universelle, nul n'a réuni autant de suffrages. L'auteur continue les brillantes destinées de l'école d'Anvers.

LE PORTRAIT BÉNI.

ANECDOTE.

Il y a cinq ou six ans, un vieil auteur suisse de mes amis, connu par quelques succès dans le monde littéraire, reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

» Seriez-vous assez bon pour permettre à l'artiste qui » vous remettra cette missive de dessiner votre figure? Je » fais paraître votre biographie dans un recueil dont je suis » le rédacteur-éditeur, et je suis certain que nos compa- » triotes seront heureux de trouver votre portrait gravé en » tête de ce travail.

» Assuré d'une réponse favorable, je suis, Monsieur, etc. »

La première pensée du vieil écrivain, à la lecture de cette lettre, fut de refuser tout net la demande qu'elle contenait. « On m'accusera d'orgueil, se disait-il, si j'autorise ainsi la reproduction publique de ma figure. » Puis, s'étant regardé au miroir, il fut tenté de croire que cette reproduction serait plutôt un acte d'humilité et d'abnégation de sa part. Ballotté ainsi dans sa résolution, il pria l'artiste porteur de la lettre de vouloir bien repasser chez lui le lendemain pour recevoir sa réponse définitive.

Il fit alors les réflexions suivantes : « C'est une bizarre coutume que celle de placer la physionomie des auteurs en tête de leurs œuvres! Et d'abord, ils s'offrent ainsi en holocauste à l'inexpérience ou au manque de talent de dessinateurs et de graveurs qui rendent bien rarement avec vérité l'empreinte de leurs traits, et plus rarement encore leur expression morale. Pour un seul de ces messieurs fidèlement pourtraité, combien n'en est-il pas qui pourraient demander compte au graveur d'un nez amplifié, d'un œil amoindri, d'une bouche grimaçante? A supposer même qu'ils soient ressemblants, trouve-t-on sur leur figure le cachet de leur âme, l'expression fugitive de leur esprit, cette mobilité insaisissable de leurs traits, seule chose vraiment intéressante chez des auteurs qui ont surtout cherché à se faire connaître par leurs sentiments habituels et leurs talents? Et ne sont-ils pas plus ou moins victimes de cette ressemblance terre à terre, qui consiste à reproduire leur visage tout matériel, avec l'ennui qu'y a répandu la longueur des séances accordées au dessinateur, avec l'impatience qu'ils éprouvaient d'en voir la fin, avec la mauvaise humeur que leur donnait une pose interminable, avec un sourire bêbêté indéfiniment prolongé qui dégénérait en grimace, avec un regard d'abord vif et pénétrant, qui s'alanguissait et finissait par devenir terne et endormi?

» Mais, en admettant que tous ces écueils soient évités, quel désaccord n'y a-t-il pas souvent entre la tête d'un auteur et ses œuvres? Si Byron et Lamartine, poëtes célèbres dès leur début, ajoutèrent à la sympathie que nous inspiraient leurs vers en faisant de leurs belles et jeunes figures comme le portique et l'ornement de leur glorieux recueil; si ces traits purs, ces lignes parfaites, s'harmonisaient avec *Child Harold* et le chantre d'*Elvire*, combien n'est-il pas de figures qui jurent avec le contenu du livre sur lequel elles ont été malheureusement placardées!

» Lors même que la figure d'un auteur se rapporterait bien à l'époque précise où fut composée l'œuvre qu'elle orne et précède, rarement elle se trouverait être celle que nous avions rêvée. Pourquoi risquer de diminuer notre sympathie pour lui, en nous prouvant que, si Dieu lui avait donné un beau génie, la nature, par contre, lui avait octroyé un laid visage? En vérité, qu'a gagné Socrate à ce que son buste ait offert à la postérité sa déplorable figure? A mon gré, il n'a guère servi qu'à excuser tant soit peu sa femme Xantippe. — Faut-il donc, pour récompenser le grand écrivain qui nous a charmés, attester, au moyen de la gravure, à sa patrie comme aux étrangers, au présent comme à l'avenir, qu'il eut un nez camard, une bouche disgracieuse, ou des yeux louches? Et, s'il m'est permis de chercher si haut une comparaison, ne devrions-nous pas tous faire à son égard ce qu'ont fait les artistes grecs et romains, qui ont donné à leurs dieux et à leurs héros fabuleux l'expression de la plus divine sagesse ou de la plus exquise beauté? Ainsi, chacun de nous, idéalisant l'auteur qu'il admire, s'en ferait le type des qualités qu'il a trouvées dans ses œuvres, et nous ne serions pas exposés à de bien cruels mécomptes, en rencontrant, en tête du volume qui nous a ravis, son auteur tout à fait dissemblable de l'idée que nous nous en étions formée d'après sa lecture. »

Mon vieil ami en était là de ses réflexions, lorsqu'il s'aperçut qu'elles l'éloignaient considérablement du sujet qui les avait motivées. Et comme le temps, les chagrins et les maux avaient imprimé leurs triples traces sur sa figure, il ne pouvait s'imaginer que ses compatriotes fussent *heureux* de la voir, ainsi que le disait le libraire-éditeur dans sa congratulante missive. Il était même persuadé qu'un grand nombre des lectrices de sa poésie, après l'inspection de son auteur, seraient moins indulgentes à la juger. Mais il ne s'agissait pas seulement de lui dans cette affaire; il ne voulait pas désobliger un libraire et nuire à son entreprise; de plus, le jeune artiste chargé de reproduire ses traits pouvait faire preuve de talent dans ce travail ingrat, et accroître ainsi sa réputation. Puis il était en secret flatté d'une demande qui chatouillait agréablement son amour-propre d'écrivain, et ne blessait que peu des prétentions de beauté fort endormies à l'âge avancé où il était parvenu. Toutefois la raison qui influa le plus sur la détermination qu'il prit de se laisser dessiner, fut, sans nul doute, qu'il n'avait jamais été jusque-là torturé par un semblable supplice, supplice qui n'a point encore été décrit, car il semblerait que les malheureux qui s'y condamnent, ne voulant point en être les victimes dernières, éprouvent un malin plaisir à n'en détourner personne.

Ayant donc accordé à l'artiste la permission de le *mannequiner*, de l'assouplir et le pétrir à son gré, celui-ci arriva bientôt muni de tous les engins nécessaires à son travail. D'abord, il fut question de déterminer la pose que prendrait mon malheureux ami; et qu'on ne croie pas que celle qui le gênait le moins fut adoptée! Non, certes; le Raphaël en herbe, plus jaloux de sa réussite que du bien-être du vieil auteur, lui imposa un léger sourire, bien pesant à la longue, lui enjoignit un regard inspiré, ainsi que le trois-quarts le plus gênant pour un modèle, et, après l'avoir ainsi garrotté, il lui démontra la nécessité de s'immobiliser et de se changer en statue, à l'instar de la femme de Loth.

Il est sans doute peu de mes lecteurs qui ignorent ce qu'est une *faction*. Eh bien, cette corvée militaire, si longue et si dure pour nombre d'entre eux, est un paradis terrestre en comparaison de ce qu'en peinture on appelle une *séance*. Qu'on s'imagine, si toutefois la chose est possible, le point d'une chambre dont l'œil ne doit pas se détacher; un sourire de piquet deux ou trois heures durant; la défense expresse de tourner la tête, de dé-

placer les bras, de remuer le corps, de se livrer à aucun des mouvements qui constituent l'existence; en un mot, la nécessité de dormir éveillé et d'être mort vivant. Si vous voulez adoucir la rigueur de la situation par quelques causeries ou quelques regards jetés furtivement hors de la ligne visuelle octroyée, l'artiste, qui n'a point autre chose à faire qu'à vous guetter, place finement son crayon ou son pinceau sur sa bouche pour rappeler la vôtre au silence; ou bien, allongeant le bras, il vous indique avec un geste arrondi le point de votre contemplation exclusive que vous désertez, et vous y ramène impérieusement, au nom de l'art et de votre parfaite ressemblance. Ah! du moins, un factionnaire peut se promener près de sa guérite, son œil peut librement errer sur tout ce qui l'entoure. Il peut, s'il fait froid, battre une semelle ou se frotter les mains; il peut siffler un air, fredonner une chanson, jouer avec son arme, et, quoique retenu sur un espace plus ou moins étroit, il est libre du moins dans tous ses mouvements; même il lui est loisible de pleurer d'ennui, si l'ennui le gagne. Mais, dans une séance de peinture, aucune de ces misérables distractions n'est permise, et, malgré la gêne horrible qu'entraîne chacune des obligations ordonnées, il faut sourire à son supplice et faire les yeux doux à son bourreau. Or qu'arriva-t-il au vieil auteur, que la jeunesse ne soutenait plus dans cette affreuse corvée? Ses nerfs malades ne purent s'élever à la hauteur de la résignation qu'il s'imposait : sa figure se crispa, ses traits s'allongèrent, ses joues se creusèrent. Il fallut bien que l'artiste s'habituât peu à peu à l'expression que prit sa physionomie, pour n'être point effrayé de ces yeux vifs s'éteignant par degrés et s'enfonçant dans leurs orbites; de ce front sur lequel les rides s'amoncelaient, gagnant sans cesse en largeur et en profondeur; enfin de ce sourire qui devenait féroce et rappelait celui du Caraïbe sur le point de manger son prisonnier tout cru. Non-seulement l'homme au crayon ne tremblait point devant ce résultat, mais encore il trouvait que la figure du supplicié prenait quelque chose d'étrange, d'énergique, d'accentué, de pittoresque même, à son point de vue, très-favorable à l'art. Peut-être se réjouissait-il, dans son for intérieur, de ce type des angoisses humaines poussées à leur apogée, qu'il comptait bien placer, sans doute, comme *facies* de damné, dans un tableau du Jugement dernier.

Le travail se continua ainsi pendant cinq mortelles *séances*, mon vieux collègue toujours plus abîmé sous sa torture, et le dessinateur sans cesse plus radieux et plus enchanté de ce visage, qui, suivant lui, *s'accentuait* chaque jour davantage.

Enfin l'artiste, ayant achevé son dessin, annonça à mon malheureux ami sa délivrance. Puis il lui soumit avec orgueil l'image fidèle qu'il venait de tracer.

Le vieux littérateur frémit en face de cet ouvrage, qui non-seulement lui rappelait son supplice, mais encore lui retraçait l'abominable effet qu'il avait produit sur ses traits; il n'aurait jamais pensé que sa laideur fût aussi amère; mais, tout entier à la joie de ne plus *poser*, son visage reprit de la sécurité; un sourire vrai erra sur ses lèvres, ses yeux s'allumèrent, et le changement fut si complet et si instantané, que l'artiste, en le quittant, le voyant si dissemblable, aurait désiré une séance nouvelle; mais mon ami fut inflexible, et refusa sans hésiter.

La fin à une autre livraison.

PRINCES JAPONAIS VISITANT L'ESCURIAL EN 1580.

L'Europe, qui, même de nos jours, regarde comme une vraie conquête de la science des renseignements souvent bien incomplets sur le Japon, n'en était pas réduite, sous Philippe II, aux simples récits des voyageurs. Les grands de la cour de Yédo venaient visiter les merveilles de Madrid naissante, et n'avaient pas assez de formules admiratives pour célébrer les splendeurs de l'Escurial; c'est ce que nous apprend du moins un bon moine du célèbre monastère, qui vit arriver quatre princes orientaux en l'année 1580. Chrétiens, au temps où il était encore permis de suivre, dans le Japon, les enseignements de François Xavier, ces quatre jeunes gens admirèrent de fort bonne foi la sombre magnificence du monarque espagnol, et ils ne se retirèrent qu'en promettant d'en répandre la description détaillée dans leur pays. On trouve un récit de cette curieuse visite dans la collection des documents inédits relatifs à l'histoire d'Espagne, qu'on connaît à peine en France, quoiqu'elle soit arrivée à son vingt-deuxième volume.

Un jour, passant dans l'appartement de Mme de Choiseul, tandis qu'elle faisait sa correspondance, M. de la Condamine s'approcha doucement pour lire par-dessus son épaule ce qu'elle écrivait. Mme de Choiseul s'en aperçut, et continua sa lettre en ajoutant : « Je vous en dirais bien davantage, si M. de la Condamine n'était pas derrière moi, lisant ce que je vous écris. » — Ah! Madame! s'écria la Condamine, rien n'est plus injuste! Je vous assure que je ne lis pas. GRIMM.

LA PRIÈRE DANS LES TÉNÈBRES [1].

Lorsque l'ombre et le silence remplissent seuls l'espace, et que le sommeil fuyant ma couche me laisse plongé dans un océan de ténèbres, je me prends à réfléchir aux égarements de ma vie, qui m'apparaissent mieux au sein de cette taciturne et vaste obscurité.

Saisi de crainte en songeant à l'Être immense qui m'accorda la raison pour me conduire, et mon âme pour l'adorer, je lui adresse ma prière que nul bruit n'interrompt et dont nul objet visible ne peut me distraire.

Ma pensée jaillit vers le ciel sans que ma bouche l'exprime en aucune langue qui trouble le calme solennel dont je suis enveloppé. Mon âme parle seule et j'ignore la route qu'elle se fraye pour atteindre l'Éternel; pourtant je suis assuré que sa bonté m'écoute quels que soient le lieu et le moment où je me trouve.

Il me semble alors qu'un peu d'espoir brille à travers mon repentir sincère, que Dieu lui-même allége le fardeau de mes remords, qu'il entend mon muet hommage, qu'il me voit dans la nuit, et que son indulgence illumine l'obscur abandon où me plonge la nature.

Oui, cette prière fervente que mon âme verse silencieusement dans le sein de mon père céleste, cette prière que n'accompagne aucune parole humaine, cette prière ensevelie dans l'ombre, je la sens exaucée au calme qui la suit, et le sommeil redescend sur mes yeux, plus riant et plus serein.

BAGATELLE.

Lorsqu'on suit les méandres de la Seine, de Paris à Neuilly, on rencontre, sur la lisière du bois de Boulogne, et à quelques pas de la rivière, un pavillon dont l'élégante architecture annonce la splendeur passée, c'est Bagatelle. Bagatelle fut, à l'origine, un petit château souvent habité par Mlle de Charolais, dont le plaisir favori était d'y donner des fêtes à la jeunesse des campagnes environnantes. Le comte d'Artois, en étant devenu possesseur, appela pour

[1] J. Petit-Senn.

l'embellir le concours de tous les arts. L'architecte Bellanger construisit le pavillon en six semaines; il l'environna de trois cours. La cour d'honneur était décorée d'une multitude de statues, parmi lesquelles on remarquait une Flore et une Vénus placées à l'entrée du péristyle. On pénétrait dans cette cour par une porte surmontée de cette inscription en lettres d'or sur marbre noir : *Parva sed apta* (Petite, mais commode). Le vestibule était orné de bustes en marbre d'après l'antique. La salle à manger, d'un style simple, était rafraîchie en été dans les eaux d'une fontaine isolée par le jeu répété de plusieurs glaces. Le salon, construit à l'italienne, était décoré de bas-reliefs et d'arabesques d'un goût exquis. Auprès étaient un cabinet de bains et un boudoir rehaussés de peintures mythologiques, et meublés avec la plus coquette élégance. Puis venaient une salle de billard, la chambre à coucher, le grand boudoir, et une foule d'autres petits appartements, tous gracieusement meublés. De leurs fenêtres, la vue embrasse le cours de la Seine, le mont Valérien, le pont de Neuilly, et les îles verdoyantes qui s'élèvent du sein de la rivière.

Les jardins de Bagatelle répondaient à la somptuosité de l'habitation. Divisés en deux parties, le parterre français et le jardin anglais, ils étaient enrichis de tout ce que l'art et la nature avaient pu fournir de plus séduisant pour l'imagination et les yeux. La monotonie en avait été bannie avec soin, et le promeneur y marchait d'enchantements en enchantements. Tantôt une prairie, rafraîchie par la présence d'un petit lac, s'offrait aux regards dans un encadrement de bois et de coteaux; tantôt on se perdait dans des labyrinthes de verdure tout à coup animés par l'apparition de quelque statue endormie à l'ombre des arbres, sur le bord d'une fontaine. Un des plus jolis points de promenade était l'Ermitage, construit en souvenir d'un anachorète qui, dit-on, avait fixé là sa retraite. C'était un petit espace isolé par une clôture de branches brutes, derrière laquelle on apercevait une cabane et un oratoire en chaume. On y disposa un petit salon, une cuisine et une chambre de repos, tapissés de mousse.

De ce lieu, en suivant des sentiers garnis de bancs de gazon disposés à l'ombre, on arrivait successivement à un obélisque, à un pavillon indien, situé derrière un charmant rempart de prairies, de bosquets et de ruisseaux, puis



Bagatelle en 1850. — Dessin de Grandsire.

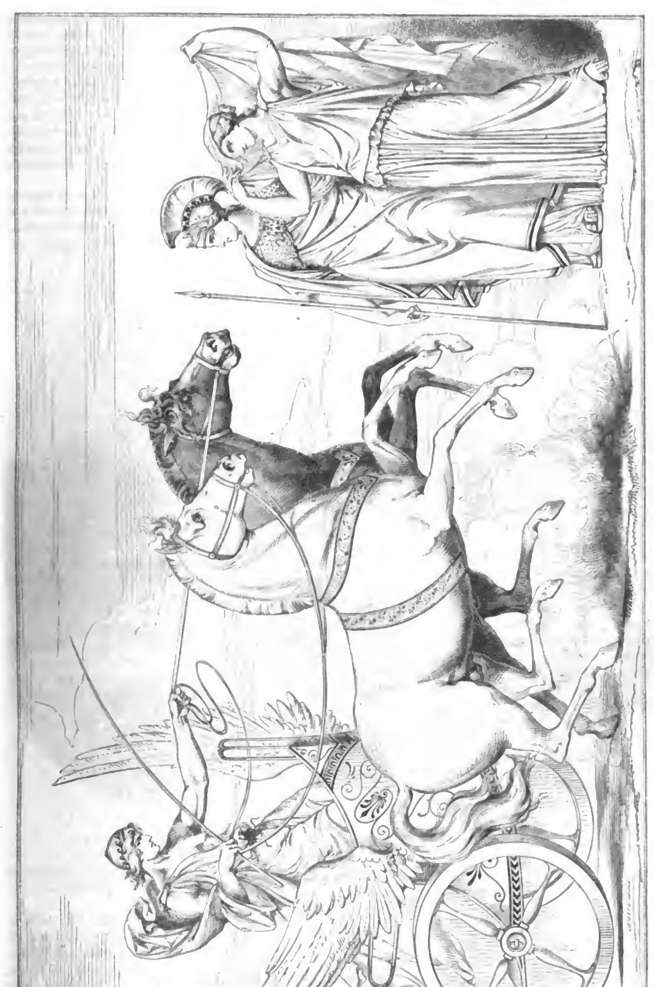
au pavillon du Philosophe, élégante construction de style gothique, élevée sur un rocher. L'intérieur ce petit édifice était orné des portraits des sept sages de la Grèce, et la lumière s'y jouait en mille teintes différentes à travers les peintures des vitraux. La base du rocher était creusée en forme de grotte aux parois tapissées d'objets d'histoire naturelle. De son sommet le regard découvrait tout le jardin, ses cascades, ses statues, ses aspects divers, tantôt riants, tantôt sauvages, les ponts chinois, les kiosques, des rochers, des lacs, des îles, des bosquets, des fontaines, et toutes les beautés habilement réunies qui faisaient de ces lieux un séjour enchanté.

Cette gloire n'a pas été de longue durée. Une partie de ce gracieux asile en a été retranchée, toutes ces féeries ont disparu, et il n'est resté que le pavillon et une clôture assez étroite qui l'entoure. Bagatelle, durant la belle saison, était devenu, il y a quelques années, un lieu de récréation et de retraite pour les jeunes princes de la famille d'Orléans.

ALLÉGORIES DE PLATON.

Voy. l'Allégorie de la Caverne, t. XXIII (1855), p. 217.

LES AILES DE L'AME.



Les Ailes de l'Ame. — Composition et dessin de Chevignard.

Cette allégorie de Platon ne le cède pas en profondeur à l'allégorie de la Caverne. Elle figure des idées fort élevées, mais extrêmement subtiles. A ce titre, elle mérite beaucoup d'attention.

Le philosophe imagine un dialogue entre Socrate et un jeune Athénien du nom de Phèdre. Assis tous les deux non loin de la ville, au bord de l'Ilissus, ils passent le temps de la chaleur du jour à deviser sous l'ombrage d'un vert platane. Le sujet de leur entretien est la beauté. Socrate laisse d'abord parler son ami, qui entame la discussion en lisant un discours de l'orateur Lysias sur l'amour. Ce dernier cherche à prouver que l'amitié vaut mieux que l'amour, que le délire des amants est plus nuisible qu'utile, enfin que celui qui n'aime pas a sur la personne qui aime un grand avantage, celui d'être plus sensé. Lorsque Phèdre a fini sa lecture, Socrate prend la parole pour rectifier les idées de Lysias. Il examine d'abord ce que peut être l'amour en principe, et il trouve que c'est un désir, — le désir des belles choses. Mais le désir des belles choses n'est pas toujours de l'amour; car ayant en nous l'appétit du plaisir et le goût du bien, quand le désir déraisonnable nous porte vers le plaisir que promet la beauté et nous pousse vers la seule beauté corporelle, cet amour est plus nuisible qu'utile, et engendre toutes sortes de désordres. Le véritable amour est le désir des beautés spirituelles, le désir de la beauté de l'âme; en un mot, c'est le souvenir de ce que l'âme a vu dans les voyages antérieurs à son existence ici-bas. Alors Socrate développe à son ami sa théorie des âmes divines et des âmes humaines, théorie puisée sans doute dans les dogmes orientaux, et qui contient les idées de Platon sur le destin des âmes au sein de l'univers.

Toute âme, dit Socrate, est immortelle, car tout être continuellement en mouvement est immortel. Celui qui reçoit le mouvement et le transmet, au moment où il cesse d'être mû, cesse de vivre; mais l'être qui se meut de lui-même, ne pouvant cesser d'être lui-même, seul ne cesse jamais de se mouvoir et de mouvoir les autres. Tout ce qui tire le mouvement de soi-même et le communique, est un principe. Un principe ne naît de rien. L'âme, étant un principe de mouvement, ne peut avoir ni commencement ni fin. Or qui hésitera d'accorder que la puissance de se mouvoir soi-même est l'essence de l'âme? L'immortalité de l'âme établie, qu'est-ce que l'âme en elle-même? Il n'est pas aisé de le faire comprendre; il faudrait une science divine et des dissertations sans fin. Cependant la science humaine peut en donner une idée par comparaison. Nous dirons donc que l'âme est semblable aux forces réunies d'un attelage ailé et d'un cocher. Les coursiers des dieux sont tous excellents et d'une excellente origine, mais les autres sont bien mélangés. Chez nous autres hommes, par exemple, le cocher dirige l'attelage; mais des coursiers, l'un est beau et bon, et d'une origine excellente, l'autre d'une origine différente et bien différent : d'où il suit que, chez nous, l'attelage est pénible et difficile à guider. L'âme en général prend soin de la nature inanimée, et fait le tour de l'univers sous diverses formes. Tant qu'elle est parfaite et conserve ses ailes dans toute leur force, elle plane dans l'éthérée et gouverne le monde entier; mais quand ses ailes tombent, elle est emportée çà et là, jusqu'à ce qu'elle s'attache à quelque chose de solide où elle fait sa demeure. La vertu des ailes étant de porter ce qui est pesant vers les régions supérieures habitées par les dieux, elles participent plus que toutes les choses corporelles à ce qui est divin. Or ce qui est divin, c'est le beau, le vrai, le bien, et tout ce qui leur ressemble. Voilà ce qui nourrit et fortifie principalement les ailes de l'âme; au contraire, tout ce qui est laid et mauvais les gâte et les détruit. Cela posé, Socrate décrit les majestueuses évolutions des âmes divines dans l'intérieur du ciel. Le chef suprême, Jupiter, s'avance le premier, conduisant son char ailé, ordonnant et gouvernant toutes choses. Après lui vient l'armée des dieux et des démons ou génies, chacun à leur rang et divisés en onze tribus. Quant aux âmes humaines, tandis que les bienheureux remplissent leurs divines fonctions, celles qui peuvent et veulent suivre leurs chars les accompagnent dans leur course. Lorsque les dieux sont arrivés au plus haut point de la voûte céleste, ils en franchissent le faîte, et vont se placer au dehors sur la partie convexe de la voûte, et tandis qu'ils s'y tiennent, le mouvement circulaire les emporte autour du ciel, dont ils contemplent pendant ce temps la forme extérieure. Le lieu qui est au-dessus du ciel, aucun poëte ne l'a encore célébré et ne le célébrera dignement. Voici pourtant ce qui en est. L'essence véritable, sans couleur, sans forme, impalpable, ne peut être contemplée que par le guide de l'âme, l'intelligence. Autour de l'essence réside la vraie science. Or la pensée des dieux aime à voir l'essence dont elle est depuis longtemps séparée. Elle se livre avec délice à la contemplation de la vérité, jusqu'au moment où le mouvement circulaire la reporte au lieu de son départ. Dans ce trajet, elle contemple la justice, la sagesse et la science, telles qu'elles existent dans ce qui est l'être par excellence. Après s'être bien nourries de toutes les essences, les âmes des dieux replongent dans l'intérieur du ciel, et reviennent au palais de l'Olympe pour y goûter l'ambroisie et le nectar. Telle est la vie des dieux. Quant aux autres âmes, celles qui suivent le mieux les âmes divines élèvent la tête de leurs cochers au-dessus des régions supérieures, et les parcourent ainsi, emportées par le mouvement circulaire; mais en même temps, troublées par leurs coursiers, elles ont beaucoup de peine à contempler les essences. Il en est qui ne peuvent apercevoir que certaines essences. Enfin, les dernières suivent de loin, brûlant du désir de contempler la région supérieure du ciel, mais ne pouvant y atteindre; le mouvement circulaire les emporte dans l'espace inférieur. Alors elles se renversent, se précipitent l'une sur l'autre pour se devancer : on combat, on sue, et par la maladresse des cochers, beaucoup de ces âmes sont estropiées, beaucoup d'autres perdent une grande partie de leurs ailes, et toutes, après de pénibles et inutiles efforts, s'en vont frustrées de la vue de l'être, et se repaissant de conjectures pour tout aliment. C'est une loi de la nécessité que toute âme qui a pu voir quelqu'une des essences soit exempte de souffrance jusqu'à un nouveau voyage, et que si elle parvient toujours à suivre les dieux, elle n'éprouve jamais aucun mal. Mais celles qui n'ont pu suivre les dieux ni contempler les essences, et qui, par malheur, s'étant remplies de l'élément impur du vice et de l'oubli, ont perdu leurs ailes, et sont tombées sur terre, ces âmes, après avoir terminé leur première vie, subissent un jugement. Les unes descendent aux lieux de peine, situés dans les entrailles de la terre, et reçoivent leur châtiment. Les autres, par un arrêt contraire, sont enlevées dans un certain endroit du ciel, où elles jouissent d'une félicité proportionnée aux vertus qu'elles ont pratiquées sous la forme humaine. Après mille ans, les unes et les autres reviennent faire choix d'une nouvelle vie. Chacune est libre d'embrasser la condition qu'elle préfère; cependant celle qui n'aurait jamais contemplé la vérité ne pourrait en aucun temps revêtir la forme humaine.

Il n'est pas facile à toutes ces âmes, dans leur nouvelle existence, de se ressouvenir des divines essences, surtout si elles ne les ont vues que rapidement, et si elles ont été précipitées à terre par le vice. Quelques-unes seulement conservent des souvenirs assez distincts. Aussi, lorsqu'elles aperçoivent quelque image des choses d'en haut, sont-elles transportées hors d'elles-mêmes, tout en ignorant la cause

de leur émotion. La beauté les frappe surtout par le sens qui est le plus subtil et le plus lumineux, la vue; mais leurs yeux ne voient point la sagesse. Ah! si son image ou les images des autres objets vraiment aimables pouvaient se présenter à nos yeux aussi distinctement que celle de la beauté, nous sentirions pour la sagesse d'incroyables amours! Ne pouvant pas aisément se reporter vers l'essence de la beauté par la contemplation de son image terrestre, il arrive la plupart du temps que des âmes qui n'ont pas la mémoire fraîche des saints mystères, se précipitent vers elle, entraînées par de mauvais désirs et en rejetant tout respect. Nous avons dit que dans chaque âme il y avait trois parties différentes, deux coursiers et un cocher. Des deux coursiers, l'un est généreux, l'autre ne l'est pas; le premier, d'une noble contenance et droit, a les formes bien dégagées, la tête haute, les naseaux tant soit peu recourbés, la peau blanche, les yeux noirs. Il aime l'honneur avec une sage retenue, et obéit, sans avoir besoin qu'on le frappe, aux seules exhortations et à la voix du cocher. Le second, gêné dans sa contenance, épais, de formes grossières, la tête massive, le cou court, la face plate, la peau noire, les yeux glauques et veinés de sang, les oreilles sourdes et velues, toujours plein de colère et de vanité, n'obéit qu'avec peine au fouet et à l'aiguillon. Quand la vue d'un objet propre à exciter l'amour agit sur le cocher, et embrase son âme toute entière, le bon coursier, soumis à son guide, se contient et se retient d'insulter l'objet aimé. Mais l'autre bondit, emporté par une force indomptable, cause des disgrâces fâcheuses au coursier qui est avec lui sous le joug et au conducteur, et les entraîne brutalement vers l'objet de ses désirs. D'abord ceux-ci résistent, mais ils finissent par être emportés; ils s'approchent, et contemplent de près la beauté resplendissante de l'objet aimé. A cette vue, la mémoire du guide se reporte vers l'essence de la beauté. Il la voit s'avancer chastement à côté de la sagesse. Alors, saisi de crainte et de respect, il tombe en arrière, et retire les rênes avec tant de violence que les deux coursiers se cabrent, l'un de bon gré, mais l'autre avec regret et fureur. Ce dernier hennit, bondit, mord ses freins, se roule à terre, se relève, et tire en avant avec effronterie. Le cocher éprouve plus fortement encore qu'auparavant la même impression de terreur, et, retirant avec plus de violence que jamais le frein entre les dents du coursier rebelle, il ensanglante sa bouche et sa langue insolente, il meurtrit contre terre les jambes et les cuisses de l'animal fougueux, et le dompte par la douleur. Lorsqu'à force d'endurer les mêmes souffrances, le méchant s'est corrigé, il suit humilié la direction du cocher qui s'approche avec respect de la beauté, et qui la révère à l'égal d'un dieu.

Une pareille conduite n'est pas sans récompense; car la beauté ainsi honorée paye d'un retour de tendresse celui qui la suit et qui l'aime. Elle lui fait goûter, ici-bas, dans une union calme et noble, tout le bonheur possible. La sagesse, la philosophie président à leurs destins, et, quand la vie est terminée, les âmes reprennent leurs ailes, et s'élèvent avec légèreté vers la divine essence. Comme tu le vois, ô Phèdre, l'amour n'est pas ce qu'en pense Lysias. Son délire est une inspiration divine, et il est toujours bon et désirable lorsque l'homme, en apercevant la beauté sur terre, se ressouvient de la beauté véritable, et brûle de s'envoler vers elle.

Après avoir démontré que le discours de Lysias n'était pas juste d'idée, Socrate démontre encore à son jeune ami que cet écrit est fait sans art, que les parties en sont mal liées, et qu'elles ne sont pas à leur place. La cause de ce défaut d'ordre, c'est l'absence de connaissances générales et approfondies. Il souhaite donc à Lysias, s'il veut devenir un orateur parfait, plus d'amour pour la philosophie; car les discours instructifs, ceux que l'on peut dire être écrits véritablement dans l'âme, sont ceux qui ont pour sujet le juste, le bon et le beau; dans ceux-là seuls se trouvent réunis la clarté, la perfection et le sérieux. Enfin, il termine l'entretien par cette noble et courte prière :

« O Pan, et vous, divinités qu'on honore en ce lieu, donnez-moi la beauté intérieure de l'âme! Quant à l'extérieur, je me contente de celui que j'ai, pourvu qu'il ne soit pas en contradiction avec l'intérieur; que le sage me paraisse riche et que j'aie seulement autant d'or qu'un sage peut en supporter et en employer! Avons-nous encore quelque chose à demander, mon cher Phèdre? Pour mon compte, voilà tous mes vœux. »

LES LOISIRS D'UN GRAND MINISTRE.

Dans la correspondance *inédite* de Louvois avec M. de Vuorden, l'un des commissaires nommés par la France pour la fixation des limites en exécution du traité de Nimègue, on trouve plusieurs lettres absolument étrangères aux affaires de l'État.

Dans l'une, le ministre s'exprime ainsi :

Versailles, ce 31 mars 1684.

« J'ai creu que vous voudriez bien que je m'adressasse à vous pour les choses dont j'aurois besoin du pays où vous estes. La première commission sera pour 600 œufs de faisans que je vous prie de me faire achepter des premiers que l'on trouvera, les prenant chez des faisandiers qui n'en ayent point de blancs; lesquels vous adresserez, s'il vous plaist, au sieur Girardot, à Meudon. Vous me manderez en même temps ce qu'ils vous auront cousté tant d'achapt que de port, afin que je puisse vous en faire rembourser. »

En feuilletant un peu plus loin, on voit, par un accusé de réception, que Louvois avait donné ordre d'acheter 150 poules faisandes avec quelqu'un pour les accompaguer *(sic)*, et que 145 sont arrivées à bon port.

Une autre fois, il est question de deux médailles dont M. de Vuorden avait proposé l'acquisition pour le cabinet du roi :

A Mouchy, ce 25 avril 1684.

« Je vous envoye une lettre qui m'a esté escrite par le sieur d'Alancé, par laquelle vous verrez qu'il me mande qu'un orphevre *(sic)* de Lille a des médailles qui sont assez belles pour être mises dans le cabinet du roy. Je vous prie d'examiner si l'avis qu'on m'a donné à cest égard est véritable, et en ce cas-là de me les faire voir, afin que je puisse dire si Sa Majesté aura pour agréable de les faire achetter. »

Cette affaire a motivé une seconde dépêche accompagnant le renvoi des deux médailles offertes au ministre, attendu, dit-il, que l'une est fausse, et que l'autre n'est que d'argent doré. Le destinataire de cette missive a pris soin d'écrire en marge que le marchand d'antiquités, nommé dans la lettre, était coutumier de ces fraudes dont l'art a fait tant de progrès de nos jours.

Une *commission* qui prouve que la bibliographie était encore dans l'enfance à cette époque, est la recherche des ordonnances de Charles-Quint, que le ministre a déjà fait demander plusieurs fois inutilement. Louvois est si désireux de posséder ce recueil, et il a si peu de confiance dans les connaissances bibliographiques de M. de Vuorden, qu'il propose d'envoyer à Bruxelles un certain M. de Wes-

qual pour tâcher de se procurer cette collection. Certes, voilà un bien grand honneur fait à un bouquin du seizième siècle ; si encore il se fût agi d'un manuscrit, ou même d'un incunable !

Toujours et avant tout courtisan de la prospérité, le ministre, dans la vue d'être agréable à Mme de Maintenon, alors à l'apogée de la faveur, sollicite à son tour des *commissions*, et M. de Vuorden lui sert d'intermédiaire pour l'achat « de quatre douzaines d'escoupes (grandes pelles de bois) semblables à celles dont on se sert dans les blancheries *(sic)* de Flandres, à envoyer à Maintenon. » (13 mai 1686.)

Il ne faudrait pas, au reste, se méprendre sur l'intention qui nous a porté à faire ces extraits de correspondance. Il nous a semblé, et voilà tout, qu'il était intéressant et curieux de voir le farouche ordonnateur de l'incendie du Palatinat, l'instigateur principal de la révocation de l'édit de Nantes, occuper ses loisirs d'une manière aussi innocente; mener de front les affaires les plus imposantes d'un grand empire, à une grande époque, avec les détails d'une faisanderie, avec des recherches de numismatique et de bibliographie.

TRÉBIZONDE.

Trébizonde, l'antique *Trapezus* dont parle Xénophon, est une des principales villes de cette contrée montagneuse qui



Trébizonde. — Le Ravin. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. Durand-Brager.

s'étend sur les côtes de la mer Noire, depuis les limites orientales de l'Anatolie jusqu'aux dernières pentes du Caucase, du côté de la Russie d'Asie. Le pays qui l'environne est coupé de vallées et hérissé de collines dont le sommet, couvert de neiges une partie de l'année, donne naissance à de nombreux cours d'eau qui vont se déverser dans les innombrables petites baies creusées par la mer le long du rivage. Cette configuration du sol explique les différences climatériques qui se font sentir, dans ces parages, souvent à quelques lieues seulement de distance. Ainsi, tandis que la température des vallées est brûlante et presque insupportable en été, il règne sur les hauteurs, dès l'approche de l'hiver, un froid qui les rend à peu près inhabitables. La neige y tombe avec abondance durant plusieurs mois, et ce n'est qu'à une époque assez avancée du printemps que ces régions redeviennent accessibles au pacage et à la culture. On y récolte alors, même à une assez faible distance des côtes, beaucoup de céréales, telles que le blé, l'orge, le maïs; la vigne y prospère ; le lin, le chanvre et le tabac s'y cultivent avec succès, et les arbres fruitiers y poussent en abondance. On cite les cerisiers des environs de Kerasoum et les poiriers de Trébizonde. Dans les contrées basses et exposées à une température plus douce et plus constante, croissent les figuiers, les grenadiers, les orangers. Les pentes des



Femmes de Trébizonde. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. Durand-Brager.

Moulin turc à Trébizonde. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. Durand-Brager.

montagnes sont couvertes de superbes forêts, à l'ombre desquelles paissent de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Les fleurs mellifères qui tapissent le fond des bois, les plateaux incultes et les prairies au bord des rivières, alimentent une multitude d'abeilles, dont le miel et la cire forment un élément de plus de commerce pour l'intérieur du pays. La principale richesse des habitants de la côte consiste dans la pêche, qui est plus abondante qu'en tout autre point de la mer Noire, et dont les produits s'écoulent sur tous les marchés des environs, et jusque sur celui de Constantinople.

On comprend l'importance de Trébizonde, même dans les temps les plus reculés de son histoire. L'aspect agréable de la colline sur le revers de laquelle elle s'élève, l'heureuse disposition de son port et sa situation comme débouché de l'une des plus fertiles contrées de l'Asie, durent entrer pour beaucoup dans le choix de ses fondateurs qui, suivant le récit des historiens grecs, ne furent autres qu'une colonie venue de Sinope. D'ailleurs, son existence s'efface complétement dans l'obscurité des âges, jusqu'à l'apparition des rois de Pont, dont la domination lui ravit pour jamais son indépendance. A la chute de Mithridate, les Romains s'en emparèrent, et en firent la capitale de la province comprise sous le nom de *Pontus Cappadocius*. Son rôle, durant toute cette période et jusqu'au treizième siècle de l'ère chrétienne, se borna à celui d'une cité commerciale. Mais, en 1203, après la prise de Constantinople par les Français, elle sortit tout à coup de son obscurité, par la volonté d'Alexis Comnène. Alexis en fit la capitale d'un nouvel état qui, sous le nom d'empire de Trébizonde, s'étendait des bouches du Phase, aujourd'hui Rioni, jusqu'à celles de l'Halys, actuellement Kizel-Ermak. Cette gloire dura deux siècles et demi; en 1461, Mahomet II s'empara de la place sous le dernier empereur David Comnène, et toute cette partie de l'Asie subit le joug des musulmans.

Ces phases diverses de l'histoire de Trébizonde donnent le sens des ruines de différent style qu'on y remarque encore, et qui sont comme la trace de chacune des nations qui l'ont tour à tour occupée. La ville, composée de deux parties (la ville proprement dite et le faubourg), s'abaisse en pente vers le rivage, et présente à peu près la figure d'un trapèze, d'où lui est venu son nom primitif, aujourd'hui converti par les Turcs en celui de Tarabozan. Deux ravins d'une grande profondeur, et que réunit l'un à l'autre un fossé taillé dans l'escarpement du roc, la couvrent à l'orient et à l'occident. Ces fortifications naturelles sont couronnées par la ligne des anciens remparts, formés de pierres surélevées, mais à demi ruinées par le temps et l'incurie des pachas.

La fin à une autre livraison.

ANCIENS PROVERBES DANOIS.

— Celui qui dit le plus souvent · L'usure est un péché, n'a point d'or. Mais celui qui dit : L'usure n'est pas un péché, n'a point de Dieu.

— Les mauvaises pensées cherchent toujours à ouvrir la porte. Fermez vite dès qu'elles passent la tête.

— Qui bat sa femme, bat sa main gauche de la main droite.

— Où l'or et l'argent habitent le cœur, foi, espérance et amour sont à la porte.

— Nouvel avocat, nouveau procès; nouveau savant, nouveau système; nouveau médecin, nouvelles maladies; nouvelle amie, nouveaux commérages.

— Le colimaçon a peur des voisins médisants : il emporte sa maison avec lui.

— La flatterie est comme l'ombre : elle ne vous rend ni plus grand, ni plus petit.

— Un vieux cheval qui ne trébuche pas, un marchand qui ne trompe jamais, un joueur qui gagne, un tailleur qui rend toujours de l'étoffe, une devineresse qui ne ment pas, un tonnelier qui ne se tape pas les doigts, une table entourée de personnes dont pas une seule ne s'appelle Jean, — ce sont là toutes choses aussi rares que des ananas au dessert du pauvre.

— L'argent du maître est souvent mieux placé dans la bourse de ses gens que dans sa propre caisse.

— L'or du nouveau monde a ruiné l'ancien monde

— On n'a jamais cessé de jouer les anciennes comédies, mais on les a tournées autrement.

— Tant que je possède mon secret, il est mon prisonnier; lorsque je l'ai laissé échapper, c'est moi qui suis pris.

— Celui qui veut faire sauter un autre par trois barrières doit commencer par en franchir deux lui-même.

LE PORTRAIT BÉNI.

ANECDOTE.

Fin. — Voy. p. 118.

A quelques jours de là, comme le poëte sexagénaire se disposait à demander de fraîches inspirations à la riante nature de mai, et qu'il avait déjà le pied sur le seuil de sa maison pour faire sa promenade habituelle et chérie, soudain, comme le fantôme d'Hamlet, l'artiste s'offrit à lui tout essoufflé et trempé de sueur, tenant sous son bras un portefeuille. Son air était radieux, son regard vainqueur. — Eh bien ! Monsieur, dit-il à mon ami, j'accours vous offrir la première épreuve de ma gravure; c'est un tribut que je devais à votre patience dans nos *séances*, et le prix de votre docilité. L'auteur reçut ce *tribut* et ce *prix* avec quelque défiance, et ne jeta qu'en tremblant les yeux sur le papier. Hélas ! ses appréhensions n'étaient que trop motivées ! Cette *épreuve* était terrible pour lui, car elle portait les stigmates de toutes les angoisses qu'avait éprouvées le patient qu'elle exposait aux regards. Cette face grimaçante avait cela de très-particulier, que le haut du visage offrait un contraste frappant avec le bas. Ses yeux éteints, endormis, provoquaient au sommeil, et ceux qui les regardaient un moment se surprenaient à bâiller : une torpeur invincible s'emparait d'eux. Au contraire, la bouche, contractée par un sourire forcé, inspirait une certaine crainte : le spectateur se prenait à souhaiter qu'une muselière le garantît de ses morsures, et il murmurait tout bas ce vers connu :

Qu'il t'a fallu souffrir, pour me sourire ainsi !

Épouvanté de sa terrible image, mon ami l'éloigna de ses yeux, croyant se rassurer en la considérant de moins près, tandis que, la bouche vraiment souriante et les yeux petillants de satisfaction, comme pour contraster avec son ouvrage, l'artiste attendait les éloges de sa victime terrifiée.

— Monsieur, lui dit enfin le vieil auteur, il faut faire son portrait alors qu'on est jeune, car une figure décrépite et ridée, si elle prête au talent du peintre, ne saurait flatter son modèle, et vous me voyez confus de me trouver si laid.

— Comment, Monsieur ! s'écria l'artiste; mais cette tête est pleine de caractère !

— Hélas ! fit mon ami, on m'a toujours dit que je manquais de *caractère;* ma figure aurait bien dû m'imiter dans ce cas, car je ne crois pas qu'elle se soit embellie lorsqu'elle en a pris.

— Mais, Monsieur, reprit le dessinateur indigné, ces rides profondes, ces joues amaigries, ces yeux enfoncés, ce

front dégarni, sont le cachet de la sagesse, le sceau de l'âme. Rien de plus beau que la tête d'un vieillard; tandis que les faces de chérubin, les visages joufflus et rosés de l'enfance, n'offrent rien de saillant, d'anguleux, de pittoresque, au crayon du peintre. Il s'énerve et s'engourdit à retracer ces formes arrondies, comme les Carthaginois dans les délices de Capoue.

Cette érudition punique effraya d'autant plus l'auteur, que l'artiste, s'animant par degrés, faisait onduler sa longue barbe noire, dont chaque touffe agitée donnait quelque chose de terrible à son aspect. Mon ami resta donc convaincu que sa tête *était pleine de caractère,* et congédia le portraitiste qui la lui avait apportée, en le remerciant de l'attention qu'il avait eue de la lui soumettre d'abord.

Puis, roulant sa gravure, il l'emporta à la main dans sa promenade, charmé de reculer le moment critique où sa famille jetterait les yeux sur le *caractère* de son visage, et de soustraire à la publicité au moins *une* représentation burinée de sa torture.

C'était une fraîche et ravissante matinée de mai : partout le printemps avait écrit sa venue en traits verdoyants ou fleuris : le joyeux caquetage des hirondelles égayait les cieux, d'où il tombait ainsi qu'une cascade de notes sémillantes. Des abeilles s'introduisaient bourdonnantes dans le calice, à peine ouvert, des églantines émaillant toutes les haies des chemins; le soleil faisait évaporer à ses premiers rayons les gouttelettes de rosée qui scintillaient, balancées à l'extrémité de chaque feuille et de chaque brin d'herbe.

Mon vieil ami, que l'aspect d'une nature aussi riante invite toujours à des pensées religieuses, fit sa prière en marchant au milieu de tous ces enchantements de la campagne rajeunie et parée. Il lui semblait que son hommage s'élevait plus sûrement au roi de la terre et en était mieux accueilli, ainsi accompagné des suaves parfums des fleurs et du cantique d'adoration de mille créatures saluant de leurs cris d'allégresse la naissance d'un beau jour. Il lui semblait que cette prière à ciel ouvert, et dont rien n'entravait l'essor, montait vers Dieu sur l'aile de l'aurore avec le matinal encens des prairies et les concerts des bois.

Sous le coup de la douce émotion qui agitait son âme, il résolut d'aller voir une pauvre femme paralysée de tous ses membres par une maladie nerveuse, et au sort de laquelle il s'intéressait depuis bien des années. Il pénétra dans l'humble réduit de l'indigente, accoutumée à ses visites, et s'assit auprès de son grabat. Après quelques paroles de consolation à la malade, et après avoir déposé un petit secours pécuniaire sur son lit, il allait prendre congé d'elle, lorqu'elle lui demanda ce qu'il tenait à la main. Cette question lui remit la gravure en mémoire; et, trouvant un moyen de s'en défaire, il dit à la paralytique :

— C'est mon portrait, Marion; vous ferait-il plaisir?

Et il déroula le papier.

— Ah! Monsieur, comme il vous ressemble! Et vous auriez la bonté de me donner cette image?

— Oui, vraiment, si elle peut vous être agréable.

— Ah! Monsieur, donnez-la moi; quelle belle tête!

La gratitude de cette pauvre affligée pouvait seule pousser une exclamation semblable en face de la figure de son bienfaiteur : aussi mon ami, surpris de cette pieuse indulgence pour ses traits, en laissa le spécimen à Marion et s'éloigna touché jusqu'au fond de l'âme de son approbation admiratrice.

L'artiste trouvant la physionomie du vieillard belle, lui avait paru suspect : l'exclamation de Marion devant la ressemblance de son vieux protecteur, lui paraissait sincère.

A peine rentré au logis, le domestique du littérateur prévint son maître que des messieurs, accourus avec empressement, et qui s'étaient informés minutieusement de sa santé, l'attendaient dans son cabinet de travail. Comme il en ouvrait la porte, deux anciens amis, qu'il n'avait pas vus depuis longtemps, se précipitèrent dans ses bras et l'embrassèrent, visiblement émus.

— Ah! mon cher, s'écria l'un d'eux, quel plaisir nous éprouvons à te revoir! Une gravure qui te représente, et que nous venons de découvrir sous la vitrine d'un étalagiste, nous avait inspiré les plus vives inquiétudes sur l'état de ta santé; nous tremblions que tes maux de nerfs ne se fussent accrus, et, profitant de cette splendide matinée, nous sommes venus nous-mêmes demander de tes nouvelles. Mais pourquoi donc effrayer ainsi ceux qui t'aiment, par un portrait si maladif de ta personne? En vérité, tu es toujours le même, et nous ne te trouvons pas aussi agonisant que l'artiste t'a représenté.

— Hélas! répondit le poëte, ce ne sont point les maux du corps, mais bien les séances accordées à mon dessinateur, qui m'avaient fait ainsi. Oui, mes bons amis, cinq séances ont suffi à me rendre tel que vous venez de me voir; mais un jour de repos, le charme de votre présence inattendue, et l'intérêt que vous me témoignez, suffiront pour me faire revenir à la santé, qu'il me sera bien doux de vous devoir en partie.

Après un délicieux entretien, les deux amis, rassurés, s'en allèrent; mais, l'après-dînée et les jours suivants, ce fut une procession de visiteurs que la même raison fit arriver de tous côtés, dans un rayon de cinq ou six lieues au moins : il n'y eut personne s'intéressant à la santé du vieil auteur qui n'accourût s'en informer. Une tante octogénaire, plus alarmée encore sur l'état de son neveu, lui apporta un paquet de *Revalenta arabica* et un flacon de *sirop de Larose,* spécifiques très en vogue alors pour combattre les faiblesses de l'estomac et favoriser la digestion.

On le voit, les plus mauvaises choses ont leur bon côté, et le méchant portrait du littérateur lui valut des preuves d'intérêt auxquelles il fut bien sensible. Cette sympathie de ses compatriotes lui fut plus agréable que les applaudissements unanimes qu'ils auraient pu donner à l'un de ses ouvrages.

On était aux derniers jours de mai : ce beau mois avait tapissé de fleurs toutes les pelouses, et couronné de feuilles tous les arbres. Les premiers rayons d'un soleil splendide effleuraient la magnifique résurrection de la campagne, et le poëte sexagénaire, pensant renaître avec la nature, avait été l'admirer au sein des paisibles et vertes retraites qui, depuis quinze ans, étaient le théâtre de ses rêves philosophiques et de ses observations. Tantôt c'était un point de vue nouveau que venait de lui ouvrir, dans un pittoresque lointain, l'abatis de quelques arbres ou la disparition d'une haie; tantôt c'était un insecte aux couleurs éclatantes qu'il admirait, une fleur qu'il contemplait, un oiseau dont il avait découvert le nid et à la couvée duquel il prenait le plus vif intérêt; c'était une fourmi pesamment chargée, dont il suivait la marche pénible et la manière pleine d'intelligence dont elle en surmontait les nombreux obstacles; enfin c'étaient surtout des comparaisons pour sa prose et des images pour ses vers, dont il faisait une ample provision dans les tableaux successifs et variés qui se déroulaient à ses yeux, cherchant ainsi à embellir ses œuvres par quelque heureux emprunt fait à celles de Dieu. Ce jour-là, il se souvint de Marion, et il alla lui rendre visite. En entrant dans sa chaumière, quelles ne furent point sa surprise et son émotion de voir, proprement encadrée et suspendue à la paroi faisant face au lit de la malade, la gravure dont il lui avait fait présent.

— Eh quoi! Marion, lui dit-il, vous vous êtes mise en frais pour ce méchant portrait?

— Mais, Monsieur, ne fallait-il pas que je contemplasse votre figure! Ne pouvant faire aucun mouvement pour la

prendre, on l'a placée devant moi; et maintenant vous me tenez toujours compagnie.

— Cependant, ne trouvez-vous pas que mes yeux sont ternes, endormis, et que ma bouche grimace?

— Oh non! Monsieur; il me semble que vous vous attristez en me voyant seule et souffrante, et que votre bouche tâche de me sourire pour me consoler.

Cette émouvante interprétation des imperfections de son portrait, ce cœur de la pauvre femme, expliquant les défauts de l'artiste, et les excusant même, touchèrent profondément mon vieil ami, et il reprit :

— Mais, ma bonne Marion, si j'avais cru vous engager à la moindre dépense en vous donnant cette gravure, je ne vous l'aurais certes pas offerte.

— Comment, Monsieur, pourrais-je regretter l'argent que j'ai employé pour voir sans cesse devant moi celui qui, depuis tant d'années, prend pitié de mon sort et cherche à l'adoucir? Sitôt que le jour éclaire ma chambre, je vous regarde, je prie pour vous, et *je bénis votre portrait.*

Mon ami, ému jusqu'aux larmes, serra la main de Marion, dans laquelle il mit son offrande, et quitta la chaumière. Puis, en regagnant sa demeure, satisfait de sa promenade, il songeait que son buste en marbre figurant au Panthéon, que son image appendue dans la salle d'une savante académie, auraient moins flatté son amour-propre, que son portrait encadré et *béni* par Marion n'avait touché son cœur ([1]).

LA RELIGION CHRÉTIENNE EN ABYSSINIE.

Les Abyssins éthiopiens, c'est-à-dire les habitants des hautes terres, sont chrétiens; les Abyssins du littoral de la mer Rouge sont musulmans; et les Gallas, qui habitent la frontière méridionale, vivent à l'état d'indifférence. Les pratiques du culte sont à peu près les mêmes chez les Abyssins que chez nous.

Le chef du clergé abyssin se nomme *aboune*. Les Éthiopiens ne peuvent l'élire parmi les gens de leur nation : ils sont obligés de le faire venir du Caire ou de tout autre pays, pourvu qu'il soit blanc.



Ornements pontificaux en Abyssinie. — Mitre du prêtre officiant; Croix processionnelle; Saint Ciboire; Encensoirs; Bâton du vicaire et du debtera; Crosse. — D'après M. Lefebvre *(Voyage en Abyssinie)*.

Les fonctions de l'aboune consistent à ordonner les prêtres, les diacres, et à bénir les autels ainsi que le peuple.

Presque sur la même ligne que l'aboune se trouve l'*etchégué*, destiné en quelque sorte à le surveiller. Celui-ci est un prêtre non marié, ne pouvant conférer les ordres, mais ayant le droit d'excommunication.

Il est à la tête des couvents, et commande aux *debteras*, les gens les plus instruits, les plus intelligents de l'Abyssinie. Ces debteras remplissent dans les églises les fonctions de chantres; mais, quoique considérés comme faisant partie du clergé, ils n'en sont pas moins laïques. Ils sont obligés de connaître l'histoire sacrée. C'est parmi eux que se recrutent les écrivains, les médecins, les avocats, et généralement tous les hommes de science et d'industrie.

([1]) Nous devons cette anecdote à notre collaborateur M. J. Petit-Senn.

NAISSANCE D'UNE GIRAFE.



Muséum d'histoire naturelle. — La jeune Girafe et sa mère. — Dessin de Weir.

En 1853, trois jeunes girafes [1], une femelle et deux mâles, envoyées par M. Delaporte, consul de France au Caire, furent confiées au Muséum d'histoire naturelle. L'un des mâles ne put supporter notre climat, trop variable et trop froid pour ces animaux habitués à la chaleur constante des régions centrales de l'Afrique · il ne vécut que peu de mois. Les deux autres résistèrent parfaitement aux influences de la température, et, le 29 février dernier, une jeune girafe mâle est née dans la ménagerie. Cette naissance est la première qui ait eu lieu à Paris.

Nous avons vu le jeune animal quelques heures après sa naissance; quoique bien faible encore, il savait trouver le pis de sa mère, qui était rempli du suc nourricier depuis plusieurs jours.

[1] La première girafe que l'on ait possédée vivante en France arriva en 1826.

La jeune girafe nous parut différer beaucoup, par l'aspect extérieur, de ses parents : la girafe adulte porte deux prolongements frontaux, qui sont enveloppés de peau garnie de poils; ces gaînes cutanées, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont à l'état permanent, ce que l'on observe aussi chez les cerfs pendant la croissance des bois qui couronnent le front de ces animaux. A leur partie supérieure, ces prolongements frontaux sont garnis d'un bouquet de poils longs et noirs qui tranchent avec le blanc et l'isabelle des autres parties du corps. Chez la jeune girafe, les prolongements n'ont pas encore paru : seulement, à la place où vont naître les cornes, on remarque les bouquets de poils noirs, beaucoup plus longs à proportion que ceux des adultes; ces poils se tiennent droits, et figurent de véritables cornes. Cette disposition permet de comprendre comment un naturaliste anglais, M. Richard Owen, a pu joindre à un important travail qu'il a publié à Londres en 1843, à propos de la naissance d'une jeune girafe, une planche dans laquelle ce jeune animal est représenté avec des cornes au moins aussi longues, en proportion de sa taille, que celles du père et de la mère; au premier abord, ces touffes de poils permettent même de présumer qu'il y a de véritables cornes; mais quand on peut les toucher, on se convainc qu'il n'existe aucune trace de prolongements frontaux.

Il y a de plus absence, au front de la jeune girafe, de la saillie que l'on remarque chez les adultes en avant des cornes, sur la ligne médiane. L'existence de cette saillie frontale, qui n'est autre chose qu'une troisième corne et que presque tous les auteurs admettent aujourd'hui, est un fait anormal et unique jusqu'ici dans la classe des mammifères. On cite bien un animal autre que la girafe, qui présente un prolongement médian : c'est le narval, ou licorne de mer, grand cétacé qui vit dans les mers du Nord. Toutefois ce n'est plus ici un prolongement frontal, c'est une production dentaire. Ce fait de l'existence d'une troisième corne chez la girafe adulte, a peut-être plus d'importance qu'on ne serait disposé à le croire au premier abord; en effet, s'il ne rend pas probable, il explique du moins la possibilité de l'existence d'un animal que beaucoup de voyageurs, anciens et modernes, décrivent, mais qu'aucun naturaliste n'a vu, la licorne. De tous les arguments opposés à l'existence possible de la licorne, le plus grave, pendant longtemps, a été qu'on ne pouvait admettre qu'il existât un animal portant un nombre impair de prolongements frontaux. Cet argument perd aujourd'hui un peu de son importance; et si l'on arrive à constater enfin qu'il existe une antilope à une seule corne, c'est-à-dire un ruminant à cornes pleines, un ruminant comme la gazelle, le guib, le nilgaut et tant de charmants animaux coureurs qui se rencontrent dans les pays chauds, on verra tomber beaucoup de théories que la girafe, avec sa troisième corne, a déjà un peu ébranlées.

La jeune girafe, à cause même de sa faiblesse, avait d'abord le dos plus incliné encore que ses parents. Elle était comme affaissée sur son train de derrière, plus faible à proportion que le train de devant; c'est ce que l'on observe, du reste, chez la plupart des animaux nouveau-nés, notamment chez les carnassiers, les chats, par exemple. Les veaux, au moment de leur naissance, sont de même beaucoup plus forts du train de devant que de celui de derrière. Cette différence d'inclinaison du dos a disparu, aujourd'hui que la jeune girafe s'est fortifiée.

Comme les vaches, la girafe ne produit à la fois qu'un seul petit, qui peut, presque aussitôt après sa naissance, se soutenir et même marcher. Malgré sa taille élevée, la petite girafe était en effet déjà remarquable par sa grandeur lorsqu'elle est née : elle pouvait ainsi teter sa mère debout [1].

[1] Sa taille était d'environ 2 mètres au moment de sa naissance.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voyez p. 34, 58, 66, 83, 98.

SCÈNES D'HIVER.

Une année, à la ville, ce sont trois cent soixante-cinq jours plus ou moins froids, plus ou moins chauds, qu'on juge et qu'on apprécie uniquement par les affaires, les spectacles et les fêtes qu'ils amènent, et qui n'ont, le plus souvent, aucune relation avec l'état présent de la nature; mais la marche et la variété des saisons, les phénomènes sans nombre qu'elles produisent dans leur cours, sont presque inaperçus à la ville. Qui saurait dire le mois où l'on est, s'il n'avait un terme à payer, une échéance ou une assignation en perspective?

C'est pour les campagnards seulement que se développe ce drame magnifique, en quatre actes et mille tableaux, qu'on appelle une année. Qui me rendra ce spectacle charmant, sublime, gracieux, terrible, et cent fois préférable à tous les spectacles des hommes? Mon Dieu, je te remercie de l'avoir offert à ma vue dans mes meilleures années, quand mes sens étaient plus actifs, mon cœur plus ouvert aux émotions! Et cependant, je le sens bien, si tu veux me le rendre encore, je saurai le goûter comme autrefois. Si j'ai moins d'énergie, j'ai plus d'expérience; je sais parfaitement que rien n'égale l'avantage de contempler soir et matin, jour et nuit, tes ouvrages. L'homme en est sans doute le plus excellent; mais l'homme, tel qu'il se montre dans les villes, paraît trop souvent loin de tes voies. Sans parler de ses coupables égarements, n'est-il pas occupé souvent de travaux futiles et déraisonnables? Tous ces métiers qui alimentent, sans jamais les satisfaire, les fantaisies du luxe, sont-ils dans les vues de ta providence? Tu inspires, tu approuves les beaux-arts; tu veux que l'homme cultive le beau et qu'il le manifeste selon son pouvoir; mais tout ce misérable clinquant, ces mille frivolités mesquines, qui nourrissent la sensualité et corrompent même le goût, tu les réprouves, tu les condamnes sans doute. Ote-les de ma vue, qui en est blessée! Mon Dieu, que mes derniers regards soient pour tes œuvres immortelles, tes aurores, tes crépuscules, tes printemps, tes hivers, ton soleil et tes étoiles!

Je me rappelle fort bien le premier hiver où j'eus conscience de moi-même, où je suivis le cours du temps en observant le spectacle de la nature.

Un matin, je suis bien surpris de trouver toute blanche la campagne que j'avais laissée verte la veille. Il neigeait encore. Mon père avait mis des sabots; la neige commençait à embarrasser la cour; Ferdinand ouvrait avec la pelle et le balai un passage le long de la maison, pour aller à l'étable et à la grange.

La fontaine portait un chapiteau de neige; il régnait au dehors un silence tout nouveau; la nature était comme assoupie; le chien seul était en proie à une agitation singulière : il folâtrait et se roulait dans cette poussière blanche, au point de me donner envie de faire comme lui.

On me permit de sortir un moment. Georges et Ferdinand firent devant moi quelques boules de neige, et jouèrent comme des enfants. Ensuite ils roulèrent la neige en une grande masse; sur cette boule énorme ils en placèrent une moins grosse, sur celle-ci une plus petite encore, qui fut coiffée d'un panier. C'était un homme de neige!

Les petits oiseaux venaient chercher leur vie jusque devant notre porte; nous leur jetâmes des miettes de pain; Georges apporta de la poussière prise dans le fenil, et la sema sur les places balayées : les pauvres oiseaux s'y abattirent en foule.

Oh! que la maison me parut une bonne retraite, quand

je fus resté quelque temps exposé aux injures de l'air! On avait jeté au feu en abondance des souches de vigne : la vie semblait avoir passé du dehors au dedans.

Tandis que Louise prépare le dîner, que mes parents sont occupés d'une lecture ou de quelques affaires, je regarde à travers les vitres cette neige silencieuse, tombant sans cesse en flocons légers qui se balancent mollement, se croisent de mille manières et finissent par m'éblouir.

Les arbres étaient empanachés de blanc; partout se déposait la livrée hivernale; je croyais voir un monde nouveau. Tout avait changé de couleur et d'aspect. Au pied des collines blanches j'apercevais le lac : il était noir. Je voyais sur les toits éloignés la fumée monter en spirales sombres, qui se détachaient sur le fond clair du paysage.

Quelques jours après, nouveau spectacle! J'avais entendu, pendant la nuit, mugir le vent du nord; il gémissait à nos portes, et ces plaintes éveillaient en moi des sensations nouvelles; j'étais ému de ces longs soupirs; j'y prêtais l'oreille avec délices, blotti dans mon lit bien chaud, et je m'enfonçais encore sous mes couvertures.

Le moment du lever fut moins agréable : il faisait un froid rigoureux. Chacun redouble de précautions et s'enveloppe de ses plus chauds vêtements. Ferdinand lui-même, le dur Ferdinand, a mis un gros bonnet de laine et des gants fourrés, pour déblayer la neige amoncelée par l'orage devant la porte.

Le temps est clair; au lever du soleil, je vois ce tapis blanc prendre une teinte rosée. Il s'est formé, à la surface, une écorce polie; elle étincelle de mille feux; quelques feuilles tourbillonnent sur la plaine glacée; les petits oiseaux s'y posent, sans y marquer l'empreinte de leurs pas.

Des atomes glacés, que le vent tourmente, bondissent contre nos fenêtres, couvertes de broderies fantastiques et d'admirables dentelles.

Bientôt le temps change encore; l'air s'attiédit, le vent souffle du couchant, la fumée et la poussière blanche sont emportées dans un autre sens : le dégel arrive. Je m'étonne de voir disparaître si vite ce beau tapis, et je le regrette : un matin, je vois la terre presque partout. Le torrent gronde auprès de la maison. On veut bien me conduire jusque-là, mais on ne me laisse pas approcher de cette eau noire et bourbeuse, effrayante à voir passer en tumulte, roulant des pierres énormes, qui se heurtent et se broient dans son sein.

— L'hiver est donc fini? disais-je à mon père.

— Il ne fait que de commencer, me répondit-il. Tu peux voir plusieurs fois encore la terre blanchie, avant de cueillir dans nos prés des primevères et des violettes.

En effet, au bout de quelques jours, la température se refroidit de nouveau; le vent du nord soufflait, plus violent et plus rigoureux; les portes craquaient; les contrevents battaient; mille plaintes aiguës arrivaient du dehors à mon oreille; le ciel était sombre; des nuages noirs passaient avec une prodigieuse vitesse, mais d'autres arrivaient toujours.

Étaient-ce là ces campagnes auparavant si belles et si fleuries? Tout était gris et ténébreux; la terre se gerçait et semblait toute ridée. Je m'étonnais de la trouver si dure sous mes pieds; tout me semblait devenu rochers et cailloux.

— Je veux que ce temps même t'offre un plaisir nouveau, me dit mon père.

Je lui demandais de quel plaisir il voulait parler : il me prit par la main, et me conduisit au haut d'un pré en pente douce, qui se trouvait assez près de notre maison, du côté de l'orient. Il y avait, au haut du pré, un étang d'irrigation. Mon père ouvrit la bonde, et l'eau s'écoula dans le pré.

— Nous reviendrons demain, me dit-il.

On comprend que je trouvai, le lendemain, toute cette pente glacée; j'avais un petit traîneau : je connus enfin ce plaisir, si cher au jeune âge, de glisser vivement sur une pente gelée, et, arrivé tout au bas, de remonter au point de départ pour recommencer toujours. Quelle découverte! quelle surprise! quel bonheur!

Je l'ai conservé longtemps, ce petit traîneau; je crois même que, si je cherchais bien, je le trouverais encore au fond de mon garde-meuble, comme je retrouve dans mes souvenirs les impressions, si vives et si charmantes, de ces heureux moments!

La suite à une autre livraison.

Il faut répondre aux mourants, sur ce qu'ils disent : « Je m'en vais mourir. — Pensez-vous toujours vivre? — J'ai grande douleur. — Vous n'en aurez plus. — J'ai regret de vous laisser. — Nous en laisserons bien d'autres. — Que deviendront les miens? — Dieu est le père de tous. — Je pleure de laisser mes parents. — Eux rient peut-être de ce que vous vous en allez. — Je crains mes péchés. — Dieu est miséricordieux. — Dans deux heures je serai sous terre. — Ce ne sera pas vous. — Je crains pour mon esprit. — Il trouvera repos où plusieurs semblables sont. »

GASPARD DE SAULX-TAVANNES.

UNE LECTURE RELIGIEUSE EN NORVÉGE.

Le tableau de M. Tidemann dont nous publions la gravure a été pour les amateurs de peinture une des œuvres notables de notre grande Exposition. Pour ceux qui ont visité les régions septentrionales et pénétré jusqu'en Norvége, ce tableau avait, par sa nature locale, par son caractère de vérité, une valeur particulière. Plus d'un voyageur, en le regardant, aura été emporté par la pensée loin du mouvement tumultueux de Paris, dans une des calmes et attrayantes retraites du Gudbrandsdal, ou d'une de ces baies profondes qu'on appelle *fiords*.

Oui, voilà bien l'intérieur d'une de ces grandes maisons en bois, construites avec des poutres superposées, comme les *loghouses* des *settlers* de l'Amérique, calfeutrées dans leurs interstices avec de la mousse, et quelquefois plaquées avec de larges bandes d'écorce de bouleau.

Cette maison est probablement celle du principal propriétaire du hameau. Ses vastes dimensions, ses armoires, annoncent le bien-être matériel; ses tablettes chargées de livres indiquent les habitudes studieuses contractées en de longues veillées, en de doux loisirs. La famille à laquelle appartient cette habitation a convoqué en une heure de repos plusieurs de ses voisins, non pour boire ou pour danser, mais pour s'édifier par une pieuse lecture selon les préceptes du prédicateur Houghan.

C'est un jeune homme qui, pour lire l'Écriture sainte, est monté sur un escabeau, afin d'être mieux entendu de ses auditeurs. Son attitude, sa physionomie, indiquent qu'il est intimement pénétré du grave enseignement qu'il communique à la petite communauté, et tous ceux qui l'entourent, hommes, femmes, vieillards, enfants, l'écoutent avec attention. C'est une religieuse sorte de meeting, mais un meeting recueilli, placide, où l'on ne verra éclater aucun élan impétueux, ni aucun désordre. M. Houghan, qui a organisé dans plusieurs districts de la Norvége ces lectures bibliques, n'a pas été plus loin dans son idée de propagande. Il n'a pas fondé une secte.

C'est un fait assez remarquable que dans le mouvement

du protestantisme qui, en Amérique, en Allemagne et en Suède, a enfanté tant d'étranges dissidences, la Norvége n'a point dévié de son unité de dogme. Elle a tout entière conservé, dès l'époque de la réformation, le luthéranisme, mais un luthéranisme mitigé, qui admet dans les cérémonies plusieurs formes du catholicisme. Ainsi les prêtres portent à l'église de larges vêtements en velours ornés d'une croix, et officient devant des autels parés de croix et d'images, et éclairés par des flambeaux.

Le revenu des prêtres provient en partie des dîmes qu'ils perçoivent sur la récolte ou sur la pêche, en partie du produit d'une ferme qui, dans chaque paroisse, est affecté à l'église, et qui, à la mort du pasteur, est délégué à sa veuve. Ce revenu est, dans les plus petites paroisses, de 3 000 francs au moins; dans d'autres, il s'élève jusqu'à 5 000 et jusqu'à 8 000 francs. Le traitement des évêques est de 20 000 francs.

Les prêtres norvégiens sont généralement des hommes instruits qui ont fait de longues études à l'université, qui n'obtiennent pour la plupart une paroisse qu'après avoir professé plusieurs années dans les gymnases, et vivent d'une vie intelligente et honorable.



Exposition universelle de 1855; Norvége. — Peinture. — Une lecture religieuse, par M. Tidemann. — Dessin de Marc.

MADAME DE STAEL A VINGT ANS.

Mme de Staël à vingt ans! Quel intérêt, quelle émotion ces mots n'excitent-ils pas chez tous ceux qui regardent Mme de Staël comme un des génies non-seulement les plus brillants, mais encore les meilleurs et les plus sains dont notre littérature puisse se glorifier! Il n'est personne, ce nous semble, qui n'éprouve du plaisir à se représenter cette intelligence si vive au début de son épanouissement, cette âme si ardente au moment de son éclosion et de son essor.

Tout conspira pour faire de Mme de Staël une femme extraordinaire, en dehors de la destinée de son sexe et au-dessus du niveau général de l'humanité. La nature fut envers elle d'une libéralité extrême; il semblait qu'à l'exemple de ces fées bienfaisantes des légendes, elle lui eût ouvert tous ses trésors et lui eût permis d'y puiser à pleines mains. On sait que l'improvisation fut toujours le plus incontestable talent de Mme de Staël. Les pensées et les sentiments naissaient en elle comme d'une source intarissable, et se formulaient avec une facilité surprenante en même temps qu'avec un relief saisissant : « Je parle sans que je m'en mêle, » a-t-elle pu dire. La composition même de ses ouvrages n'exigeait d'elle aucun effort de méditation; elle écrivait à la volée, debout, appuyée sur un angle de cheminée et sans cesse interrompue; l'inspiration était toujours à ses ordres et semblait attendre son bon plaisir; quand son attention lassée ne pouvait plus suivre une lecture, alors elle prenait la plume. « Je ne comprends plus rien à ce que je lis, disait-elle, et je suis obligée d'écrire. »

Il est certain toutefois que les circonstances se montrèrent singulièrement favorables et que l'éducation de Mme de Staël aida puissamment ses facultés naturelles. Mme Necker, ambitieuse pour sa fille d'une haute supériorité intellectuelle, s'attacha de très-bonne heure à développer son esprit : elle l'astreignit à l'étude et à la réflexion, l'initia à ses propres préoccupations, qui embrassaient le domaine entier de la pensée humaine, et fit pénétrer en elle une multitude d'idées justes et profondes, éprouvées par la méditation et l'expérience. La jeune fille, qui d'abord, se fiant aux ressources qu'elle sentait en elle, ne se soumettait qu'avec peine à ce régime laborieux et sévère, reconnut plus tard l'utilité de l'effort, le mérite de la volonté attentive : « Plus je vis, a-

t-elle dit, plus je comprends ma mère et plus mon cœur a besoin de se rapprocher d'elle. » Et s'il y avait quelque danger dans ce système trop exclusivement appliqué, si trop de contrainte eût pu fausser le développement de cette jeune âme et y tarir la séve primitive, M. Necker était là pour interrompre à temps une direction forcée, pour mettre plus à l'aise la spontanéité. Comme tous les pères, il voulait jouir de son enfant; loin de comprimer ses élans, il lui rendait l'espace et la liberté; il se montrait indulgent pour des saillies qui l'étonnaient et le rendaient fier; son sourire approbateur venait, comme un rayon bienfaisant, répandre la gaieté sur cette jeune vie et féconder tous les germes précieux dont elle était pleine. Ce n'était pas tout : grâce à la haute position de son père, Mme de Staël a grandi au milieu



Portrait de Mlle Necker (Mme de Staël-Holstein), dessiné et gravé ici pour la première fois, d'après la peinture originale conservée à l'hôpital Necker, à Paris (¹). — Dessin de Chevignard.

(¹) Cet hôpital a été fondé par Mme Necker, en 1779. On y conserve, dans le parloir des religieuses, les portraits de Mme Necker et de sa fille. Ces deux portraits, peints à l'huile par un artiste médiocre, sont surtout intéressants en ce qu'ils représentent ces femmes célèbres, d'un si grand mérite à différents titres, avec beaucoup de simplicité et sans doute de fidélité.

On ne connaissait jusqu'ici qu'un seul portrait de Mme de Staël, où Gérard l'a représentée dans son âge mûr, le front couronné d'un turban. Peut-être en existe-t-il un troisième, qui serait le plus agréable et qui aurait été fait à l'époque où un homme de lettres essayait de peindre Mlle Necker dans ces lignes citées par l'auteur de la *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Stael :* « Ses grands yeux noirs » étincelaient de génie; ses cheveux de couleur d'ébène retombaient sur » ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits étaient plutôt prononcés » que délicats; on y sentait quelque chose au-dessus de la destinée de » son sexe. »

d'un entourage exceptionnel, qui n'a pu manquer de se refléter sur elle. Dès que son oreille put recueillir les sons qui la frappaient, elle entendit la conversation élevée ou ingénieuse, solide ou brillante, des Thomas et des Grimm, des Marmontel et des Gibbon.

Tant de stimulants produisirent de merveilleux effets. Dès l'âge le plus tendre, Mlle Necker annonça ce qu'elle devait devenir. Elle ne joua pas comme les autres enfants; elle n'aimait à causer que de ses leçons et de ses livres; les entretiens les plus sérieux, qui semblaient bien au-dessus de sa portée, la retenaient, durant des heures entières, attentive et charmée. Elle sentait déjà pour le talent une admiration sans bornes. La vue d'un homme éminent, d'un écrivain célèbre, la faisait trembler d'émotion. Toute illustration, surtout quand le suffrage de ses parents la légitimait, s'emparait de son cœur. C'est ainsi que, à l'âge de dix ans, elle conçut pour l'historien Gibbon un enthousiasme passionné; fermant les yeux sur ses désavantages physiques qu'elle était seule à ne pas remarquer, elle se fit une si belle perspective de ne plus le quitter, de l'attacher pour toujours à sa famille, qu'elle prit la résolution de l'épouser et l'annonça gravement à sa mère. Avide elle-même de se distinguer un jour, elle tournait ses plaisirs mêmes en exercices d'esprit. Quand on la menait au théâtre, elle ne s'abandonnait pas, comme le font la plupart des enfants, à l'éblouissement du regard, à l'amusement de l'oreille, elle cherchait à pénétrer le sujet de la pièce et à s'en rendre compte; revenue chez elle, elle l'analysait par écrit, en notant ses impressions et ses remarques. La lecture n'était pas pour elle une chose moins sérieuse; c'était comme une autre vie dans sa vie, et l'on ne saurait dire laquelle des deux fut la plus active, la plus réelle. Elle a dit depuis que l'enlèvement de Clarisse avait été l'un des événements de sa jeunesse. Et il ne lui suffisait pas de chercher dans les œuvres des autres un aliment à son insatiable curiosité, elle éprouvait le besoin de créer à son tour, d'exprimer ce qu'elle sentait en elle. A douze ans, elle composait des éloges et des portraits, selon la mode du temps, et même des comédies qu'elle jouait avec ses amies et dont Grimm, dans sa correspondance, consignait le succès. « Pendant que M. Necker fait des arrêts qui le couvrent de gloire, et qui rendent son administration éternellement chère à la France, dit-il, pendant que Mme Necker renonce aux douceurs de la société, pour consacrer ses soins à l'établissement d'un nouvel hospice de charité, leur fille, une enfant de douze ans, mais qui annonce déjà des talents au-dessus de son âge, s'amuse à composer de petites comédies. Elle vient d'en faire une en deux actes, intitulée : *les Inconvénients de la vie de Paris*, qui n'est pas seulement fort étonnante pour son âge, mais qui a paru même très-supérieure à tous ses modèles. M. Marmontel, qui l'a vu représenter dans le salon de Saint-Ouen par l'auteur et sa petite société, en a été touché jusqu'aux larmes. » En même temps qu'elle donnait carrière à son imagination, Mlle Necker continuait à fortifier son intelligence; les questions sociales et politiques la préoccupaient vivement; elle était impatiente d'avoir une opinion personnelle, et elle voulait la fonder non-seulement sur ses généreuses inspirations, mais aussi sur la méditation et l'examen : aussi à quinze ans la voyons-nous écrivant des réflexions sur *l'Esprit des lois* de Montesquieu, et, lors de la publication du Compte rendu, adressant à son père une lettre anonyme dont le style, déjà saillant, la fit reconnaître.

Tous ces traits divers nous aident à nous représenter Mme de Staël dans sa seizième année. La vie s'ouvre pour elle facile et brillante, et elle s'y lance avec une confiance joyeuse. Elle ne voit partout que sources jaillissantes de bonheur, et elle veut s'abreuver à toutes. La gloire l'éblouit et l'attire, et elle ne cache pas ses ambitieux désirs, car elle voit dans la gloire la récompense, le signe du talent et de la vertu. Si le génie la fascine et excite son émulation, ce n'est pas qu'il flatte son orgueil : ce qu'elle admire en lui, c'est sa grandeur et sa beauté; elle le contemple comme la couronne de l'homme, comme l'apothéose de notre nature, et d'ailleurs elle le considère comme une force bienfaisante, elle ne croit pas que la puissance puisse être séparée de la bonté. Les suffrages mêmes du monde, les hommages d'un salon, ne lui semblent pas indignes de sa recherche; mais ce n'est pas sa vanité qu'ils caressent : ces applaudissements la touchent par la sympathie qu'ils révèlent; ce murmure approbateur n'est pour elle que l'harmonie des cœurs qui battent à l'unisson; aimante, elle a besoin d'être aimée. Ses désirs sont si dépouillés d'égoïsme, que le malheur lui-même la séduit; il répond aux côtés tendres de son âme; elle sent qu'il y a de la générosité à avoir pitié, à pleurer sur les choses tristes. Les dévouements douloureux la tentent, et il y a des heures où elle ambitionne quelqu'un de ces sublimes sacrifices qui remplissent la vie de désespoir, mais aussi de sentiment et de dignité. Ce qu'elle redoute, ce qu'elle déteste, c'est une existence monotone et froide, réduite aux intérêts vulgaires, sans éclat, sans mouvement. La vie, pour elle, c'est le développement de toutes les facultés, c'est l'épanouissement en tous sens de l'être tout entier; le bonheur, c'est, comme elle l'a dit elle-même, l'ivresse de la nature morale. Retrancher quelque branche de notre activité, lui paraît une mutilation, un commencement de suicide. Que sert après cela de conserver le misérable souffle qui nous anime en vain? L'imagination, l'esprit, la jeunesse, la beauté, ne peuvent être des dangers; elle les défend, elle les exalte, elle les célèbre avec éloquence. Il est évident que le type de Corinne s'agitait déjà en elle; Corinne, si ardente et si pure, si enthousiaste et si douce, si fière et si bonne; Corinne, récitant ses vers au milieu des applaudissements, recevant au Capitole la couronne de gloire au milieu des regards ravis, et pourtant restant simple et modeste; Corinne, réunissant en elle des contrastes si flagrants, si inconciliables, que nous ne pouvons les comprendre et y croire qu'en les voyant réalisés et vivants dans la belle âme de Mlle Necker.

Il faut l'avouer, quand on reporte les yeux sur le portrait qui précède ces lignes, on éprouve tout d'abord un involontaire désappointement; mais cette première impression, il nous semble, ne tarde pas à se modifier. Il y a dans cette physionomie une franchise, une loyauté singulières; il s'en dégage quelque chose de bon qui finit par plaire. D'ailleurs aucun portrait ne pouvait reproduire la figure de Mlle Necker. Sa beauté était, pour ainsi dire, toute spirituelle. Ses traits, sans caractère bien décidé, semblaient faits pour se prêter à l'expression de ses pensées, qui se succédaient avec une promptitude et une variété merveilleuses. Sa physionomie, dit Mme Necker de Saussure, était créée sur place par son émotion. En outre, tous ceux qui l'ont vue s'accordent à placer toute sa beauté dans son regard, qu'un dessin ne peut rendre. De ces paupières, qui semblent un peu pesantes, jaillissait un éclair éblouissant dont le feu de son âme entretenait l'éclat.

LE MARIAGE IMPRÉVU.

LÉGENDE SOUABE.

Les états généraux étaient assemblés à Stuttgart. Parmi les députés, on remarquait Gunther, le bourgeois d'Ebinghen. C'était un homme riche, qui possédait une belle maison, des prés, des vignes et des terres de labour. Quand il ouvrait sa cassette, il y voyait tant de florins que ce spectacle suffisait pour le réjouir et en eût réjoui bien d'autres.

Il ne se gênait donc ni dans ses paroles ni dans ses actions, la fortune donnant toujours de l'assurance. La bonhomie, la franchise et la cordialité faisaient d'ailleurs une partie essentielle de son caractère; mais il y joignait, heureusement pour lui, un sens droit et même une certaine finesse.

Le duc Louis de Wurtemberg était, de son côté, un seigneur bienveillant et affable. Il aimait, comme tous ses aïeux, le vin, la bonne chère et la compagnie. Ses sujets n'avaient pas à se plaindre de son gouvernement, et les députés approuvaient ses façons d'agir, car il tenait pour eux table ouverte. Notre bourgeois louait fort cette manière de communiquer avec les interprètes de la nation.

Un jour qu'il était assis, non loin du prince, devant un repas somptueux, le duc Louis porta une santé : « Buvons, dit-il, buvons en l'honneur de la Souabe, la patrie des vaillants chevaliers et des gracieux trouvères; prenons des forces pour la prochaine bataille ! » Chacun lui fit raison, les prélats, les seigneurs, les hommes des communes, et les verres qui s'entre-choquaient rendirent un son joyeux.

Gunther avait déjà vidé mainte bouteille ; dans son intelligence confuse, toutes les distinctions de rang commençaient à s'évanouir. « Seigneur duc, s'écria-t-il, daignez me faire une promesse. Vous m'avez assez bien traité, Dieu merci, et j'ai eu du bon temps chez vous. Si vous passez quelque jour dans ma ville, je serais charmé de vous recevoir, et je vous prie de me donner votre parole. »

Ce hardi langage déconcerta toute la réunion : l'inquiétude se peignit sur les visages, et, en un moment, les verres reprirent leur place sur la table. Un vassal commettre une telle irrévérence ! Chacun examinait le duc. Mais il rassura la compagnie d'un coup d'œil, et, adressant au bourgeois un sourire gracieux : « Votre demande vous est accordée, lui répliqua-t-il; j'aurai l'honneur de vous rendre visite. »

C'était le dernier festin donné par le prince ; il congédia ses hôtes avec sa cordialité habituelle, et, le lendemain, les états généraux tinrent leur dernière séance. Les députés regagnèrent ensuite leurs châteaux et leurs communes. Gunther rentra dans sa maison d'Ebinghen et n'épargna ni les soins ni la dépense pour engraisser ses porcs, ses oies, ses canards, et pour se munir des meilleurs vins.

Deux mois s'étaient écoulés à peine, lorsque le duc, voulant visiter son château d'Hohentwiel et y passer quelques jours, se mit en route; force lui fut de traverser le Tannenhart, canton accidenté où la ville d'Ebinghen s'élève entre des forêts de pins. Comme il cheminait dans la grande rue, il éprouva une soif ardente et se fit indiquer la maison de Gunther. « Holà ! cria-t-il en frappant à la porte, ouvrez à votre suzerain. » Et quand le bourgeois lui eut ouvert : « Je vous tiens parole, lui dit-il, et viens vous demander l'hospitalité. »

La table fut bientôt mise pour le duc et pour ses gens. On leur sert un banquet splendide. Le prince donne à tous l'exemple: les chevaliers boivent intrépidement, les écuyers boivent encore mieux. Les chiens sont largement repus.

« Allons, dit le prince au bourgeois, vous êtes un bon et fidèle vassal : vos oies sont excellentes et vos beignets aussi. Votre vin me paraît délicieux. Honneur à vous et à votre maison ! Une seule chose manque ici : pour quel motif avez-vous laissé vide ce siége à ma droite?

» — Je vous ai réservé le meilleur pour la fin, lui réplique Gunther, en lui faisant un profond salut. Qu'on apporte les vins les plus vieux, les plus exquis ! et vous, musiciens, jouez vos plus beaux airs ! »

Le bourgeois donne un signal, une porte s'ouvre, et l'on voit entrer une jeune fille, belle comme le printemps, fraîche comme l'espérance, qui porte sur sa tête la couronne des fiancées.

« Mais c'est un ange, une créature céleste, dit le prince transporté d'admiration. Il ne fallait pas nous cacher si longtemps cette merveille de grâce et de beauté ! »

Gunther prend par la main sa charmante fille, toute couverte de soie et de perles; il la conduit vers son hôte et l'assied à sa droite.

« Le ciel me récompense d'avoir tenu ma promesse, dit le noble seigneur en la regardant; j'aurais fait cent lieues pour voir un aussi aimable visage, et le monde entier ne saurait m'offrir un plus attrayant spectacle. Heureux le fiancé, gente damoiselle, qui doit vous mener à l'église avec cette couronne de fleurs !

» — Vous êtes veuf, seigneur duc, répond le bourgeois d'Ebinghen dans sa hardiesse pleine de bonhomie. Ma famille, grâce à Dieu, a toujours été sans tache. Vous trouvez ma fille belle et vous n'avez pas tort. Je lui donnerai d'ailleurs une assez bonne dot, quelques milliers de florins. Vous pouvez donc la prendre pour femme, et, s'il faut parler franchement, je vous la destinais. C'est à votre intention qu'elle a mis cette robe de noce, ces brillants atours et cette couronne virginale. »

Un éclair passa dans les yeux du prince. La beauté de la jeune fille et la naïve proposition du père agitaient, troublaient son cœur ; mille images enchanteresses, mille songes gracieux, le ravissaient tour à tour, lui faisaient entrevoir un bonheur sans égal. Berthe sourit de sa préoccupation, et ce charmant sourire acheva la défaite du prince.

« C'est mon bon ange qui m'a conduit ici; je ne veux point refuser le don que m'offre un loyal serviteur ! » s'écrie le duc dans son enthousiasme.

Et il passe au doigt effilé de Berthe un anneau garni de diamants. La fiancée rougit de plaisir; tous les yeux s'animent et semblent approuver le duc; les musiciens font retentir la salle de notes joyeuses : le prince ne se connaît plus.

« Je retourne à Stuttgart, dit-il; un brillant cortége viendra chercher la nouvelle duchesse de Wurtemberg. Mais, si mon beau-père y consent, je ne partirai point sans avoir donné à ma future le baiser d'adieu, qui sera aussi mon baiser de fiançailles. »

Berthe lui présente ses joues, aussi roses que la fleur des bruyères; et le duc s'élance sur son destrier. Il pique des deux, il galope vers Stuttgart, suivi de tous ses gens, car il a hâte de célébrer ses noces. Quelques jours après, une troupe somptueuse de dames et de seigneurs vint chercher Berthe, l'aimable princesse. Gunther l'accompagna, sans plus s'émouvoir que si ce brillant mariage eût été la chose du monde la plus naturelle. Sa fille porta la couronne ducale avec la même grâce que la blanche couronne des fiancées.

A Scioto, petite ville américaine de onze mille âmes, mille ouvrières suivaient, en 1851, un cours de chimie, assises parmi les filles et les femmes de bourgeois, et tricotant. « Il faut venir aux États-Unis, dit M. Ampère, pour trouver un pareil amour de l'instruction dans le peuple. »

UN NOUVEAU SYSTÈME DE CATALOGUE.

A côté des inventions mémorables dont la série vient de s'accroître par l'Exposition universelle, n'est-il pas juste de consacrer quelques lignes à une modeste invention qui peut servir à les préserver de l'oubli, ou tout au moins à les ranger dans l'ordre chronologique qu'elles doivent garder entre elles? La boîte à catalogue, dont nous reproduisons ici l'ingénieux mécanisme, n'est pas destinée uniquement aux bibliothèques, elle peut se prêter à mettre un ordre

systématique dans toutes les collections, et, bien que le catalogue lui-même s'applique plus spécialement aux livres et aux manuscrits, la disposition nouvelle dans laquelle il se présente peut rendre des services incontestables à toutes les branches des sciences, même aux nécessités de classement qui se font sentir dans l'industrie. Nous savons que son obligeant inventeur l'a communiqué à un grand nombre de personnes, et que déjà plusieurs bibliothèques de l'Amérique du Nord, nouvellement fondées, en font un commode auxiliaire de leurs autres répertoires. Comme toutes les inventions, quelque simples qu'elles soient, celle-ci a son histoire.

Tout catalogue de bibliothèque, personne ne l'ignore, est dressé au moyen de cartes séparées, sur lesquelles on inscrit les titres des ouvrages composant une collection, titres que l'on dispose d'ordinaire dans l'ordre alphabétique gardé entre eux par les noms d'auteurs, et qui sont copiés ensuite sur plusieurs registres, spécialement consacrés à former un répertoire usuel. La copie une fois terminée, ces innombrables cartes sont reléguées dans des casiers abandonnés à la poussière et fort rarement consultés. Mille incidents amenés par les mutations qui s'opèrent dans le sein même de la bibliothèque, une foule de petits accidents inattendus, qui se multiplient durant le transport partiel du matériel, amènent au bout de plusieurs années un déplorable désordre dans ce genre de catalogue. On peut aisément se figurer ce que ce peut être après que l'action de plusieurs siècles a multiplié ces causes de confusion.

C'était précisément l'embarras où se trouvait, en 1850, la bibliothèque de l'ancienne abbaye de Sainte-Geneviève, lorsqu'on la transporta dans le local qu'elle occupe aujourd'hui. Elle possédait pour son service si actif un jeu de catalogue excellent, par noms d'auteurs; Daunou l'avait enrichi de plusieurs catalogues partiels offrant un ordre de matières; ses cartes, au nombre de soixante-dix mille, se trouvaient dans un état de pêle-mêle qu'explique la date de sa fondation, et l'on pouvait hésiter à rétablir dans un ordre nouveau ce que plus de deux siècles avaient déclassé. L'un des bibliothécaires les plus zélés de cet établissement, M. Pinçon, ne recula pas devant cette tâche, et, secondé par l'administration, il eut l'heureuse idée de se servir des éléments que présentait cet amas confus de cartes, pour en former un catalogue méthodique; il entreprit, en un mot, de compléter de cette façon, et sans nouveaux frais de copie, les divers répertoires de l'utile établissement où il rend de si bons services.

Pour cela, il fallait placer les cartes anciennes dans des conditions telles que, une fois rangées suivant l'ordre qu'elles doivent conserver, elles fussent mises hors de l'atteinte des mille causes de dérangement signalées plus haut; il s'agissait de les fixer et de faire en sorte que cette fixité n'empêchât pas de les feuilleter, si l'on peut se servir de cette expression; il fallait, en un mot, les mettre en de telles conditions que l'œil pût embrasser spontanément les divisions des classifications adoptées, et, de plus, qu'étant logées convenablement pour leur conservation, elles pussent être d'un transport immédiat et facile, d'un maniement de tous les instants. Ces divers problèmes furent résolus, et cela grâce à un procédé fort simple sans doute, mais dont nul n'avait eu l'idée avant l'ingénieux bibliothécaire. M. Pinçon fit percer les cartes à l'emporte-pièce, vers le bas, d'un trou circulaire et fort régulier; puis des tiges de fer



Boîte-Catalogue; nouveau système en usage à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

traversant ces files de cartes permirent au doigt de faire jouer chaque bulletin sans aucun dérangement possible, les tringles cadenassées qui les maintiennent dans une caisse à compartiments obviant à tous les inconvénients que l'on peut craindre d'un transport précipité ou de chocs inattendus. Il est presque inutile de dire ici que ce nouveau système de catalogue se prête, avec une facilité merveilleuse, à d'incessantes intercalations; pour indiquer les divisions méthodiques, on emploie des cartes de diverses couleurs, dépassant légèrement les autres et présentant leurs titres sans confusion. Chaque boîte, à laquelle on a donné la forme d'un volume in-folio, peut contenir environ quatre mille cartes et suffire au service d'une bibliothèques de cinq mille volumes.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LE PREMIER PAS.



Composition et dessin de Staal.

C'est à Pompéi que l'imagination du peintre a vu cette douce scène de famille qui sourit à nos cœurs et à nos yeux. Pompéi doit à son infortune la célébrité qui la fera vivre éternellement dans la mémoire des hommes, et les fictions poétiques qui rappellent la sécurité et le bonheur de ses anciens habitants ressortent sur le souvenir de son désastre, comme une vive clarté sur un fond de ténèbres. Ne serait-ce pas le matin même du jour fatal que ce bel enfant, entouré de si gracieuses sollicitudes, tendait ainsi vers sa mère ses petits bras inquiets?

Il commence l'essai de ses forces naissantes;
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas (¹).

Des rires argentins, des exclamations joyeuses encouragent ses efforts. Quelque trouble cependant ne se mêle-t-il pas au tendre ravissement de la mère? Son fils marche, c'est un homme; elle l'admire, elle est presque fière de sa hardiesse; mais aussi elle ne le sentira plus se presser incessamment avec confiance et crainte sur son sein; il ne sera plus comme un seul

(¹) Legouvé, *le Mérite des femmes*.

être avec elle : le premier pas est un commencement de liberté et d'indépendance. Derrière elle, le jeune époux regarde en souriant, et il rêve : — Que deviendra cet enfant? Quel sera son destin? celui du poëte, de l'orateur ou du héros? — Mais tandis que déjà son amour paternel cherche à deviner l'avenir dans ce premier signe de volonté et de force, tandis que l'enfant tombe dans les bras de sa mère, qui le reçoit en tressaillant de bonheur, n'entendez-vous pas, au loin, la foudre qui gronde aux flancs du Vésuve? ne voyez-vous pas s'élancer du cratère les premières vapeurs de ce torrent de feu qui, dans quelques heures, jaillira furieux vers le ciel, retombera en flots de lave, et dévorera les campagnes et les villes? Non : Pompéi est calme, confiante, heureuse ; on n'y croit pas à ces présages sinistres trop connus : on ne les entend pas, on ne les voit pas ; ils s'évanouissent comme des sons confus, comme des ombres légères, au milieu de l'éclat souriant du jour et du murmure accoutumé des voix et des chars. Ce soir, la nuée de cendres, tombant sur la cité, ensevelira tout à coup, dans un des replis de son linceul funèbre, à la fois l'enfant, les jeunes époux, leurs richesses, leurs marbres et leurs fleurs. Ils seront réunis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie, et ils se réveilleront, s'entourant encore de leurs bras, sur un autre rivage. Faut-il beaucoup gémir sur leur sort? Quelle est réellement la grande amertume de la mort? N'est-ce point la séparation? Heureux donc les êtres tendrement unis dont cette crise inévitable et suprême ne dénoue pas l'étreinte, mais qu'un souffle imprévu, rapide, de la volonté divine emporte ensemble, à travers l'obscur passage, vers le séjour des amitiés éternelles!

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

« L'habit ne fait pas le moine. » Sage proverbe s'il en fut, que nul ne conteste, mais dont la leçon n'est pas toujours si bien apprise qu'on s'y rende sans peine, soit que des airs de grandeur nous fassent illusion, soit que nous nous laissions influencer par une mine chétive! Le seul habit à l'aide duquel il y ait quelque moyen de juger du fond, parce que cet habit n'est pas absolument étranger à ce qu'il recouvre, c'est la physionomie. Mais là encore le jugement n'est-il pas facile, la physionomie, comme on le dit vulgairement, étant souvent trompeuse ; ce qui doit signifier, non que la vérité de l'âme ne soit pas réellement écrite sur les traits du visage, mais qu'elle y est parfois écrite dans un langage trop savant pour que nous soyons en état de le traduire sans contre-sens. Aussi n'y a-t-il que la parole sur quoi l'on puisse compter à coup sûr, car elle est véritablement la fille de l'âme, et lorsqu'elle s'écoule naturellement, sans arrière-pensée, sans mensonge, elle révèle bien vite à celui qui la recueille quelle est la source dont elle émane, et l'on n'est plus exposé à se pencher sottement vers un bourbier parce qu'on le voit entouré de fleurs magnifiques, ou à dédaigner, plus sottement encore, le filet d'eau vive parce qu'il se montre à travers la mousse ou sous de pauvres pierres.

Ces réflexions, qui me sont venues plus d'une fois à l'esprit, dans la société de grands personnages et même de grandes dames, afin de m'aider à tenir droit mon jugement, me rappellent une aventure de jeunesse qui me fait encore sourire (¹).

Je revenais d'un long voyage pédestre, fait en Allemagne en compagnie d'un ami ; l'intérêt que nous inspiraient nos études nous avait fait allonger le temps, et le temps, en s'allongeant, avait malheureusement amené, avec la fin des beaux jours, deux autres fins : celle de nos ressources et celle de nos habits. A Cologne, où j'avais dû rester seul, il m'avait fallu procéder à un renouvellement complet de garde-robe, opération bien ruineuse pour un infortuné déjà plus qu'à demi ruiné. Aussi m'y étais-je pris de la façon la plus économique, en vrai disciple de ces philosophes de la Grèce, des maximes desquels j'étais encore tout imbu. Une grossière blouse de toile bleue cachait à tous les regards les trop nombreux désastres de ma veste ; un long bonnet de roulier à flamme pendante, je n'ose dire un bonnet de coton, avait remplacé mon chapeau, parti si frais des boulevards, et aujourd'hui triste et intolérable victime des intempéries de ce ciel de la Germanie dont Tacite a si bien dit : *Truculentiâ cœli præstat Germania ;* mes pieds s'engouffraient dans des chaussures armées de clous formidables, et plus voisines de la classe des sabots que de celle des escarpins ; enfin un superbe bâton d'épine, pris dans les forêts du Harz, me tenait lieu de badine, et complétait mon costume rustique par un dernier trait d'harmonie. Bref, la dure nécessité m'avait réduit à me transformer, et j'en avais pris bravement mon parti, aimant mieux, au lieu de regagner Paris en ligne droite, me donner la satisfaction de couronner mon voyage par une visite aux villes principales de la Belgique, et réfléchissant qu'après tout, un villageois tout à neuf valait bien sans doute un citadin rapiécé.

Cette expédition terminée, et pressé dans ma retraite sur Paris par la neige qui commençait à couvrir les routes, j'avais pris une place dans la diligence de Namur à Sedan, et j'étais déjà casé dans mon coin d'intérieur, aussi hermétiquement drapé qu'on peut l'être dans une blouse, quand la portière s'ouvrit pour livrer passage à mes compagnons de voyage : c'était une société composée de deux fabricants de drap et trois marchands de laine, cinq gros bonnets du pays. « Eh! l'ami, me dit l'un d'eux, en me voyant si bien tapi et ramassé dans mon encoignure, tirez-vous donc de là. » C'était une manière de me demander de lui céder ma place. Hélas! je payais, comme je l'avais déjà fait plus d'une fois dans cette dernière campagne, les torts de mon habit! Je me bornai à inviter le conducteur à faire reconnaître mon droit, et cette insubordination me valut presque aussitôt mon châtiment : « Voyez, dit à demi-voix à ses amis le plus important de la compagnie, celui à qui je venais justement d'avoir affaire, voilà l'inconvénient des voitures publiques ; on y rencontre toutes sortes de gens. »

On devine assez que mon amusement me suffisait et que je ne sentais nul besoin d'aucune autre vengeance. Je demeurai donc sans bouger ni répliquer, me contentant d'écouter en silence, et bientôt on me parut se résigner et ne plus s'occuper de l'homme à la blouse. La conversation était devenue extrêmement tumultueuse, et d'autant plus qu'à chaque pas elle s'embrouillait davantage. Elle avait pris naissance sur le sujet des fabriques de drap, et de là s'était jetée sur les nouvelles machines admises à l'exposition de l'industrie qui avait eu lieu à Paris cette année-là, et dont chaque interlocuteur prétendait raisonner en maître, bien qu'aucun ne les connût que par le bruit public ou par ce qu'en avaient dit les journaux. Par un singulier hasard, n'ayant pu entreprendre de soumettre à ma curiosité toutes les industries représentées à cette exposition, ma préférence était justement tombée sur les manufactures de drap, et je puis dire que, pour un amateur, j'étais assez joliment ferré sur la matière. C'est ce que je ne tardai pas à faire bien voir

Profitant d'un moment où la question était devenue si embarrassante que tous s'avouaient vaincus, je hasardai modestement un mot ; mais ce mot était un mot décisif, qui remettait dans son vrai jour le point de mécanique sur lequel s'était fourvoyée la compagnie. Je souris encore en moi-même

(¹) Celui de nos collaborateurs qui écrit ces lignes, épisode de voyage que nos lecteurs connaissent déjà en partie, a été élève de l'École polytechnique et ingénieur des mines.

au souvenir de l'effet de cette parole inattendue. « Qu'est-ce que c'est que ce manant qui se mêle de parler sans qu'on l'interroge? » disait la figure de mes deux marchands. « Qu'est-ce que c'est que ce paysan si bien instruit? » disait avec plus d'étonnement encore celle du gros fabricant. Mieux au courant des secrets du métier que les autres, celui-ci avait immédiatement compris la portée de ce que je venais d'avancer, et à peine eut-il dit, en me désignant de la main : « Monsieur a parfaitement raison, » que tout fut changé pour moi comme par un coup de baguette. J'avais bien toujours le même bâton, la même blouse, le même bonnet; mais je n'étais plus le même homme : ma science m'avait métamorphosé; j'étais devenu un oracle, et d'autant que ma personne s'était dès lors enveloppée de mystère. Ce fut bien mieux encore à mesure que, pressé par les interrogations, je dus me lancer, et, prenant la parole *ex-professo*, faire un véritable cours sur les progrès récents apportés à la fabrication du drap dans nos divers centres manufacturiers; je connaissais non-seulement les divers procédés, mais les qualités des laines, les provenances, les prix; enfin rien ne manquait; j'étais un drapier accompli.

Sur ces entrefaites, notre diligence arrivait à Sedan. Nous descendîmes; le désir de deviner qui je pouvais être perçait dans tous les yeux. Étais-je un fabricant de Paris courant les foires incognito? étais-je un de ces paysans phénomènes dont les journaux racontent quelquefois les merveilles? ou bien quelque agent déguisé de la diplomatie commerciale de la Russie ou de l'Angleterre? La curiosité décontenançait évidemment les adieux : on aurait bien voulu tenter de la satisfaire, mais nul n'osa se hasarder dans l'indiscrétion. On se contenta de me saluer, en me regardant à grands yeux, et le gros négociant, faisant vers moi quelques pas, me demanda l'honneur de me serrer la main. Je la lui tendis de bon cœur et lui dis en riant, pour toute revanche : « Monsieur, l'habit ne fait pas le moine. »

Soyez pauvre et continuez à l'être, jeune homme, tandis qu'autour de vous les autres deviennent riches par la fraude et la trahison. Restez sans place et sans pouvoir, tandis que les autres mendient leurs positions élevées. Supportez la peine du désappointement de vos espérances, tandis que les autres obtiennent l'accomplissement des leurs au moyen de la flatterie. Abandonnez l'étreinte gracieuse de la main que les autres recherchent en rampant et en faisant des bassesses. Enveloppez-vous de votre vertu; travaillez à trouver un ami et votre pain de tous les jours. Et si, dans une telle traversée de la vie, vous êtes arrivé à grisonner avec l'honneur intact, bénissez Dieu et mourez. HEINZELMANN.

LA GRANDE PLACE A TRENTE.

L'origine de la ville de Trente remonte à une assez haute antiquité. Dès le temps d'Auguste, elle avait été élevée au rang de colonie romaine, et assignée à la famille Papiria. Elle était déjà la ville principale de cette région de l'Italie qui s'étend à l'orient du lac de Garda, et que l'on trouve, au début de l'histoire romaine, occupée en partie par les Étrusques, en partie par les Euganéens et les Gaulois Cénomans. Son rôle s'accrut durant la guerre des Cimbres et la guerre rhétique, et elle fut dès lors considérée par les Romains comme une place d'une sérieuse importance.

Dans la division de l'Italie par Auguste, elle fut comprise dans la dixième région, qui était la Vénétie; après la chute de l'empire romain, son territoire fit partie du royaume des Goths, et forma plus tard un des trente-six duchés des Lombards, leurs successeurs.

Au commencement du onzième siècle, le pays de Trente fut érigé en marquisat indépendant du royaume d'Italie; en 1802, il passa sous la domination de l'Autriche qui le céda à la Bavière; en 1810, il fut réuni au royaume d'Italie, et en 1815 annexé à la province de Tyrol.

Ces souvenirs expliquent la physionomie architecturale de la ville de Trente, et les divers styles que l'on retrouve dans ses monuments.

La ville se présente en demi-cercle, flanquée à ses deux ailes de deux tours massives, dont l'une porte le nom de tour de la Vanga, et l'autre celui de tour Verte. L'Adige, suivant dans un cours sinueux la ligne demi-circulaire sur laquelle s'élèvent les édifices, vient caresser la cité, et baigne sur la rive opposée les verdoyantes campagnes de la vallée de Trente. En face, un peu au-dessus des toits, se dresse le château, autrefois résidence des princes de la contrée, avec sa tour de style roman. Un peu par delà on distingue un couvent de capucins, de construction moderne, et plus loin encore le couvent, aujourd'hui supprimé, des Carmes, lequel n'est plus qu'un refuge de trovatelli. Le coteau, à l'orient de Trente, est tout semé de villas, entre lesquelles s'élève la magnifique habitation de Fontana-Santa, aux comtes Consolati. Ces collines sont dominées par les hauteurs de Sant'Agata, que l'on prendrait pour quelque vieille tour des Gibelins. Sur le sommet est une petite église dont la silhouette se dessine sur la chaîne aride des montagnes qui brisent dans le lointain la teinte azurée de l'horizon.

Il y a loin de ces traits harmonieux du paysage à l'aspect intérieur de la ville. Ici, tout n'est que contraste de l'opulence et de la misère, du luxe des palais et de la pauvreté des maisons. La ville n'est à proprement parler qu'un fouillis d'habitations, où les deux extrêmes se rencontrent et se confondent à chaque pas. C'est à peine si l'on peut compter deux ou trois rues qui présentent quelque image de la régularité de nos cités modernes. Ce désordre, d'ailleurs, n'existe pas seulement dans la disposition des rues, mais jusque dans les constructions isolées. On voit de somptueux palais flanqués de masures près de tomber en ruines. Souvent, dit un voyageur (¹), une maison commence en palais à sa base, et se termine en chaumière au sommet. Ses riches fenêtres gothiques, ses balcons élégants, ses moulures précieuses, sont surmontés de quelque grand toit sombre, soutenu par des poutres et des planches vermoulues, d'où sortent des lambeaux de toile déchirée qui pendent sur la rue.

La chaleur extraordinaire du climat en été, a fait donner à ces toits une forme particulière. La plupart sont tout ouverts, afin de favoriser l'aération de l'intérieur.

Ce contraste des habitations existe dans la population de la ville, composée de grands seigneurs et de mendiants. On voit ces derniers affluer dans les parages bourbeux de l'Adige, lors des inondations fréquentes de cette rivière. Ils pêchent avec des crocs en fer les planches, les meubles et les objets charriés par les eaux.

Trente, entre autres édifices, étale une profusion de tours et de clochers, dont quelques-uns rappellent par leur physionomie les rudes temps du moyen âge. L'un de ces monuments, situé près de la place du Dôme, est hérissé de créneaux d'une manière toute barbare.

Cette place du Dôme est l'une des plus curieuses. On remarque dans son encadrement des maisons du quinzième et du seizième siècle, dont quelques-unes ont les murailles recouvertes de peintures gigantesques. La façade de l'une d'elles représente, sur un fond de grisaille, un cortége d'Hercule à cheval, composé de cavaliers blancs et bleus.

Parmi les monuments d'architecture civile, le palais des

(¹) Mercey, *Voyage en Tyrol*.

Galasse, aux Tabarelli, attire principalement les regards par la richesse de ses moulures, la beauté de ses sculptures décoratives, et la splendeur de ses dalles de marbre.

Cette élégance, qui signale le passage de la renaissance, tranche sur la grossiéreté des édifices qu'a laissés là le moyen âge : une porte de la ville, le palais et la forteresse, en style italien et barbare du quinzième siècle, et une vieille tour contenant les reliques du petit saint Simonin, le héros d'une légende en grande vénération dans la contrée.

Les habitants de Trente sont fiers de leurs églises, et ils vous montrent avec orgueil celle de Sainte-Marie Majeure. C'est dans son enceinte que se tint le concile de Trente, de 1545 à 1560. Le souvenir de cette illustre assemblée a été consacré par une assez mauvaise peinture en couleur noire, qui existe encore sur les murailles.

Trente, malgré son origine ancienne, ne renferme presque aucun débris de l'art antique, si l'on en excepte une belle tête du dieu Terme, et un bas-relief représentant un combat de coqs, dans le goût du fragment trouvé à Inspruck.

En sortant par l'une des trois grandes routes qui rayonnent dans la direction de Vérone, de Padoue et de l'Allemagne, on arrive à un précipice célèbre, formé par l'encaissement



La Grande place à Trente. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

du cours de l'Adige. C'est le précipice de Ponte-Alto, théâtre de terribles histoires de meurtre et de vengeance. A quelque distance de là s'élève, à l'ombre de beaux cyprès et de grands arbres, un couvent de moines décoré de longues galeries. Rien ne saurait donner une idée de la mélancolique beauté du paysage vu du haut de ces terrasses, au couchant d'un soleil d'été. La douceur du soir vous pénètre, et l'air vous enivre de tièdes senteurs. La cité envoie à vos oreilles le bourdonnement de plus en plus insensible de ses rues, et la campagne le dernier bruit des charrettes qui s'avancent lentement traînées par de grands bœufs. Vous voyez passer comme des visions, dans les demi-teintes du crépuscule, les robustes montagnards demi-nus, et les femmes au teint brun et fier comme celui des Lacédémoniennes, jusqu'à ce que les derniers rayons de lumière se fondent et s'éteignent dans les teintes violacées des montagnes, dont les contours s'effacent peu à peu dans les ombres de la nuit.

UNE AUBERGE DANS L'ILE D'AMAG.

Le long de la côte de la grande île de Seeland, où s'élève la pompeuse ville de Copenhague, est une petite île d'une lieue carrée d'étendue, qui possède un bon port de commerce et qui est occupée par une industrieuse population : c'est l'île d'Amag. Elle doit son activité, sa fortune, à un roi dont le règne est marqué d'une tache effroyable,

à Christian II, que l'histoire a surnommé *le Cruel*, et qui, par ses cruautés, perdit ses trois couronnes de Danemark, de Suède, de Norvége.

Dans un ciel orageux, dans un jour de calamité, il est doux d'entrevoir un rayon de lumière consolant; dans les sinistres annales des souverains que la Providence impose quelquefois aux peuples comme une épreuve ou comme un châtiment, il est doux aussi de pouvoir noter une page placide, une œuvre de sagesse, une bienfaisante mesure.

Christian II, qui n'était, en réalité, cruel que dans le paroxysme de ses passions, s'occupa plus d'une fois, avec une remarquable intelligence, des intérêts de son peuple, patronna le commerce, l'agriculture, et rédigea plusieurs ordonnances dont ses sujets ont longtemps ressenti la salutaire influence.

Pour donner aux habitants de la Seelande l'exemple d'une habile culture, il appela dans l'île d'Amag une colonie hollandaise active, laborieuse, intelligente, qui peu à peu a fait du sol fécond de cette île un vaste jardin dont l'aspect est charmant et dont les produits alimentent toute la populeuse capitale du Danemark.

Depuis le seizième siècle, cette honnête colonie s'est constamment accrue; elle a rejoint par deux ponts son île à la terre de Seeland; elle forme aujourd'hui un des faubourgs de Copenhague, et se divise en deux paroisses qui renferment environ 6000 habitants, pilotes, bateliers, marchands, et la plupart jardiniers. Mais ni le temps ni les révolutions n'ont enlevé à cette colonie son caractère primitif. Dans ses relations perpétuelles, dans son contact immédiat avec la population étrangère à laquelle elle s'est alliée, elle a gardé les mœurs, la langue de la terre batave. Comme autant de pieux Énées, ses aïeux apportèrent



Exposition universelle de 1855; Danemark. — Peinture. — Une Auberge dans l'île d'Amag, par Exner. — Dessin de Cabasson.

dans leur *Latium* de la Baltique les dieux de leur foyer, et, d'âge en âge, elle est restée fidèle à ses origines.

Quand des splendides quartiers de Copenhague, des palais de l'Amalie-Gade, des parades du *Kongsnytorv*, on se rend dans la petite île d'Amag; quand on voit le mouvement de cette ruche d'ouvriers, quand on pénètre dans un de ses chantiers ou dans les allées de ses féconds potagers, on pourrait se croire transporté tout à coup, comme par magie, à plusieurs centaines de lieues des régions scandinaves, dans un des faubourgs d'Amsterdam, ou dans une des agrestes habitations des environs d'Utrecht; puis, si l'on entre dans les cabarets où les matelots, les artisans, les fabricants d'Amag se rassemblent en leurs heures de loisir ou en leurs jours de fête, la surprise est encore plus grande, car là se manifeste la nature du peuple dans sa plus franche expansion. Là on peut voir réunis dans un même cadre tous les traits les plus saillants du caractère et des habitudes de la Hollande : ameublement, costumes, expression des physionomies. C'est une de ces scènes que M. Exner a très-habilement peinte dans le tableau dont nous publions la gravure.

Et il y a trois siècles et demi que cette colonie néerlandaise reste ainsi accolée avec son type original à la capitale du Danemark. Que de curieux chapitres on pourrait faire sur cette persistance des nationalités en différents lieux !

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voyez p. 31, 58, 66, 83, 98, 130.

ÉCOLE, PENSION.

Avez-vous observé quelquefois un jeune poulain courant en liberté, auprès de sa mère attelée à la voiture? C'est l'image de la vie humaine. Nos premières années s'écoulent dans une douce liberté; on nous laisse prendre nos

ébats; puis vient le moment où l'on juge nos forces suffisantes, et l'on nous attelle à la voiture.

Je n'avais encore senti aucun assujettissement pénible; car il ne faut pas compter quelques leçons reçues de mes parents. Ils n'étaient point versés, je le crois, dans les ingénieuses méthodes selon lesquelles on instruit en amusant, leur enseignement était sans aucun artifice; ils savaient seulement mesurer le travail à mes forces, et le rendre attrayant par des applications pratiques.

Une leçon était un plaisir comme un autre; au lieu de vouloir l'abréger, je la prolongeais souvent par mes questions, pour apprendre encore quelque chose qui piquait ma curiosité.

Avais-je le pressentiment que ce temps allait finir, depuis qu'on parlait de m'envoyer à l'école?

Qui ne se rappelle le jour malheureux où il quitta la maison paternelle pour aller dans quelque pension apprendre l'anglais ou l'allemand, ou le latin, ou toutes ces choses à la fois, et le grec peut-être encore? Il ne s'agissait pour moi que du français, et tout au plus des premiers éléments du latin.

Tant que durèrent les beaux jours, je pus me rendre le matin à mon école et revenir le soir. C'était un petit établissement tenu à part, à la campagne, pour quelques enfants de familles bourgeoises. Il se trouvait à un quart de lieue; distance qui n'avait rien d'excessif pour un enfant de sept ans. J'étais en demi-pension.

Cette nouvelle situation me faisait apprécier doublement les douceurs de la maison paternelle. Mon père m'accompagnait le matin, et ne retournait sur ses pas qu'après m'avoir perdu de vue; nous nous faisions avant cela des adieux vingt fois répétés. Le soir, c'était d'ordinaire maman qui venait à ma rencontre; mais je n'en faisais pas moins un long trajet tout seul, dans la campagne, par des chemins déserts. Si l'obscurité commençait plus tôt que de coutume, je pressais le pas, et même je chantais... Premier degré de la peur!

J'étais bien soulagé quand j'apercevais, dans le lointain, maman qui agitait son mouchoir; je lui répondais en mettant ma casquette au bout de ma canne, et la saluais par un cri de joie.

Je lui contais d'abord ma journée, mes études, les réprimandes, les éloges. Quel triomphe, le jour où je pus lui dire d'un bout à l'autre : *mensa, mensæ, mensæ, mensam*, etc., et celui où je lui récitai la première phrase latine que j'aie sue par cœur : *Eva seducta fuit a diabolo!*

— Et qu'est-ce que cela signifie? me dit ma mère.

— « Ève fut séduite par le diable, » lui répondis-je naïvement, sans penser que mon début pût lui sembler mal choisi, ni que ma bonne mère eût à faire sur ce latin aucune réflexion pénible.

— Tâchons, me dit-elle, de n'avoir jamais besoin, comme nos premiers parents, de nous cacher quand nous entendrons la voix de Dieu dans le jardin.

— Maman, lui dis-je, quand je prie avec toi, je sens que Dieu est là, et pourtant je n'ai pas peur.

Les beaux jours passèrent, et l'on dit :

— Valentin ne peut aller chaque matin à l'école pour en revenir le soir : les chemins sont trop mauvais.

— C'est égal! disais-je avec vivacité, ne craignant rien autant que de quitter tout à fait le foyer domestique.

Mes représentations furent vaines; le ciel et tous les éléments semblaient conjurés contre moi. L'hiver fut précoce; il tomba de la neige dès le mois de novembre, et bientôt ce fut en si grande abondance, que nous en mesurâmes un pied et demi devant notre porte. Il fallut donc que je fisse mes adieux à la maison, à mes parents, à nos domestiques; je caressai le chien et le chat; je fis une dernière visite au cheval, aux vaches, aux moutons, à la chèvre : je n'oubliai personne.

Et comment fus-je transporté dans mon nouveau domicile, à travers la neige profonde? Le cheval était malade; il fallut recourir à un expédient extraordinaire : Georges fut chargé de porter mon lit et mes effets, et moi je fus remis à Ferdinand, qui me porta sur ses épaules, à la grande surprise de Castor. Le pauvre animal, quand il me vit ainsi perché, supposa qu'on avait contre moi de mauvais desseins, et aboya de toutes ses forces.

Hélas! je me trouvais en effet bien malheureux; je l'étais, car mon cœur se serrait à la pensée de cette longue séparation. C'était la première; je n'avais pas encore passé une nuit hors de chez nous, et je savais que j'y laissais autant de regrets que j'en emportais avec moi.

Il y a des moments de la vie qu'on ne peut oublier; tel est pour moi celui où je m'en vais à travers ces champs de neige, porté par mon fidèle Ferdinand, et regardant cheminer Georges devant moi, avec mes effets et mon lit; le temps était clair, le froid rigoureux; la bise me soufflait au visage.

Arrivé à la dernière place d'où l'on peut apercevoir notre maison, je me retourne encore, et, les larmes aux yeux, je vois monter la fumée du logis paternel.

Mon arrivée au pensionnat fit événement; on n'avait pas encore vu chose pareille, et ce ne fut pas sans un peu de confusion que je parus dans ce singulier équipage, aux yeux de mes camarades rangés sur le seuil de la porte.

On s'égayait à mes dépens, lorsqu'un de ces rieurs eut l'idée d'essayer lui-même de ma voiture, et demanda cette faveur à Ferdinand, qui s'y prêta de bonne grâce. Après le premier, un second; après le second, un troisième; ils y passèrent tous, et il en resta l'idée que les épaules de Ferdinand étaient une voiture fort agréable.

Mon lit fut dressé dans le dortoir commun; il était, ainsi que moi, surpris de se trouver en si nombreuse compagnie. Quand je m'y couchai, je m'aperçus bien que les mains de Louise et celles de ma mère n'avaient pas étendu ces draps, serré ces couvertures; mais la prière de ma mère et le cantique de Louise, avec qui je chantais chaque soir, me manquèrent bien plus encore.

Notre maître de pension était en même temps l'instituteur du village. Il nous donnait en conscience tout le temps que son école ne réclamait pas. En son absence nous étions sous la garde de sa femme, personne vive, impérieuse, qui nous faisait courir, disait-elle, quand nous ne voulions pas marcher.

La classe touchait à la cuisine, ce qui permettait à Mme Pétrel de nous surveiller tout en faisant son ménage. Elle avait pratiqué, à cet effet, un petit trou à la porte de communication, et, quand elle devait nous laisser seuls, elle appliquait par moments son œil à l'orifice, pour voir ce qui se passait sur les bancs.

Elle ne se doutait pas que nous pouvions être avertis du moment où elle se mettait en observation, parce qu'à l'instant même le petit trou devenait obscur. Pour n'être pas pris au dépourvu, l'un de nous était chargé, à tour de rôle, d'observer de son côté. Aussitôt qu'il y avait éclipse dans le trou, il murmurait sourdement : « Elle regarde! » Et soudain toutes les têtes devenaient immobiles, et un bourdonnement général attestait que nous apprenions nos leçons à qui mieux mieux.

Je faisais ainsi l'apprentissage de l'espièglerie; et qu'était-ce que cette ruse de guerre, opposée à la ruse, en comparaison de la malice diabolique d'un des nôtres, qui alla planter une aiguille auprès du trou, du côté où la maîtresse appliquait son visage. Il ne s'en était vanté à personne. Tout à coup nous entendons un cri perçant. Nous courons à la cuisine. C'était Mme Pétrel qui se couvrait l'œil de la

main; elle se croyait éborgnée. Heureusement elle s'était avancée avec précaution; la pression n'avait pas été bien forte; la paupière seule était blessée, l'œil n'était pas atteint.

On fit une enquête solennelle, mais j'en ai oublié les circonstances et les résultats. On voudra bien croire que je n'ai pas sur la conscience d'avoir fait ce mauvais coup ni d'en avoir connu le projet.

Le souvenir que j'ai conservé de M. Pétrel est plus agréable et plus doux. C'était un excellent homme, qui savait nous intéresser à l'étude. Il nous menait à la promenade, quand le temps le permettait. Dans une de nos leçons, un de mes camarades lui demanda s'il était vrai que la ville de X... fût le centre du monde?

— Le centre du monde! s'écria M. Pétrel en riant. Le centre du monde? je vous le ferai connaître.

— Bon! bon! s'écrient tous les enfants. Et quand? et quand?

— Dès aujourd'hui.

Nouvelle joie. Dans l'après-midi nous allons à la promenade; nous nous dirigeons vers la campagne de mon père.

— Est-ce chez nous que nous allons? dis-je à M. Pétrel.

— Oui, mon ami; cela te fait-il plaisir?

J'étais enchanté. Nous allions chez mon père! C'était donc là le centre du monde! Ah! le cœur me le disait bien. Ceux qui avaient tenu pour la ville de X... étaient fort mécontents.

Nous arrivons, et d'abord mes parents, joyeux de nous voir, régalent toute la troupe. Maman tire ses plus beaux fruits du cellier; mon père offre à M. Pétrel un coup de son meilleur vin. Mais les esprits étaient dans une vive impatience. Verrait-on bientôt le centre du monde? On assiége de sollicitations M. Pétrel. Il demande à mon père s'il n'aurait point une longue perche, la plus longue qu'il se pourrait.

On envoie Ferdinand chercher celle avec laquelle il abat les noix.

— Auguste, prends cette perche, dit M. Pétrel à celui qui avait fait la première question. Suivez-moi, ajouta-t-il en nous menant au pré à côté de la maison.

Ce joli pré, tout environné de haies, me semblait fait exprès pour être le centre du monde.

Tout en cheminant, M. Pétrel affectait de porter ses regards de divers côtés; il observait le ciel comme pour s'orienter : ces préparatifs excitaient vivement notre curiosité.

— Auguste, plante ici ta perche, dit-il, en frappant du pied à une place longtemps cherchée.

Auguste obéit, et tient la perche droite, en regardant le maître. Tous les yeux sont fixés sur M. Pétrel.

— Vous voulez savoir où est le centre du monde? nous dit-il d'une voix grave et solennelle.

— Oui! oui!

— C'est-à-dire le milieu de la terre?

— Oui! oui!

Aussitôt M. Pétrel tire de sa poche une des pommes que maman avait servies.

— Auguste, montre-moi le centre de cette pomme?

Auguste prend la pomme, la tourne et la retourne avec embarras.

— Ne vous ai-je pas dit, mes amis, poursuivit le sage Pétrel, que la terre est une boule, une sphère?

— Oui, Monsieur.

— Où est le centre d'une boule? C'est, à l'intérieur, le point également éloigné de tous les points de la surface. Je suppose cette pomme parfaitement ronde : je vais vous en indiquer le centre.

Après cette explication, il prend une petite broche de fer, qu'il tenait toute prête; perce la pomme de part en part, depuis l'œil jusqu'à la naissance de la queue, et, la faisant tourner sur cet axe, il nous dit :

— Le milieu de la pomme est, sur cette ligne droite, le point également éloigné des deux extrémités. Maintenant, Auguste, enfonce ta perche dans la terre, de sorte que le bout inférieur ressorte de l'autre côté, sous tes pieds, c'est-à-dire à nos antipodes; à moitié chemin, environ à quinze cents lieues d'ici, elle passera par le centre du globe.. Mais peut-être la perche n'est-elle pas assez longue?... C'est dommage!

On se mit à rire; cependant ce résultat ne satisfit pas nos jeunes têtes; les imaginations étaient excitées; nous aurions voulu à tout prix voir « le centre du monde, » et probablement, si nous l'avions moins désiré, la plupart d'entre nous auraient compris par eux-mêmes que c'était la chose impossible.

La suite à une autre livraison.

SUR L'EMMANCHEMENT DES OUTILS.

Pour tirer d'un outil le meilleur parti possible avec le moins d'efforts pour l'ouvrier, il est très-important d'étudier la position du corps, des membres et des mains de l'ouvrier, la plus commode pour l'efficacité des efforts et la moins gênante quand on doit la conserver un peu longtemps. Malheureusement il s'en faut de beaucoup que, sous ce rapport, la pratique soit généralement bonne. Si dans certains pays un outil est emmanché de la meilleure manière possible, la vulgarité apparente d'un tel fait empêche les hommes instruits de ce pays de le signaler ailleurs, et ailleurs les hommes qui ont étudié dans les livres dédaignent de chercher les perfectionnements de cet ordre qu'ils croient infime. Puis, si quelqu'un s'avise de vouloir introduire quelque part un emmanchement reconnu avantageux dans d'autres pays, la routine aveugle des ouvriers les fait résister à l'innovation, malgré les expériences décisives qu'ils en font eux-mêmes. Nous allons en citer quelques exemples.

Les vignes de la Lorraine sont travaillées à la main, avec des outils dont l'emploi force le vigneron à des postures excessivement gênantes, telles que les vieillards présentent fort souvent les plus cruelles difformités. En Bourgogne, les vignes sont travaillées avec des outils analogues, sauf les manches, qui sont généralement plus longs qu'en Lorraine, et que le vigneron manie en se tenant debout, d'aplomb sur ses reins, au lieu de courber son échine en deux. Or un propriétaire de vignes, à Neufchâteau (Vosges), dont je pourrais citer le nom, fit venir de Bourgogne une collection d'outils des vignerons bourguignons, et les *donna* à son fermier à condition qu'il s'en servirait. Ce brave fermier reconnut de suite qu'avec ces outils il faisait le double d'ouvrage en se fatiguant moins; mais au bout d'un an il vint rendre les outils à son propriétaire, sous prétexte que c'étaient *des outils de paresseux*.

Dans le Dauphiné, la pelle de terrassier, qui sert toutes les fois que l'on doit *jeter* de la terre, du sable, des pierres ou du gravier, soit pour en former un tas, soit pour charger une brouette ou tout autre véhicule, est *cambrée* d'une manière très-rationnelle, que le premier de nos croquis explique.

L'ouvrier étant debout, *d'aplomb sur ses reins*, les jambes un peu écartées et les deux jarrets tendus, tient le bout du manche dans la main gauche, appuyée sur la hanche gauche; la main droite est appuyée sur la cuisse droite, un peu au-dessus du genou, avec le coude droit tendu, tandis que le coude gauche est ployé à peu près à l'équerre; et, dans cette position, le fer de la pelle est *à plat sur le sol*. Cette condition exige absolument que le manche présente deux courbures très-fortes, l'une au-dessous de la place de la

main droite, l'autre plus forte que la première, aboutissant à la douille du fer. Ensuite, l'ouvrier plie le genou droit en conservant ses deux mains appuyées comme il est dit ci-dessus, en conservant aussi le jarret gauche tendu et les reins d'aplomb. Ce mouvement enfonce la pelle horizontalement sous le tas de terre à enlever, avec tout le poids du corps de l'ouvrier. Pour soulever sa pelletée, il redresse simplement le jarret droit, en renversant un peu les reins en arrière, et en même temp, il commence le mouvement du jet, en conservant la main gauche appuyée à la hanche. Cette main ne quitte son appui que lorsque la pelletée est déjà en mouvement.



Pelle à jet dauphinoise, manche cambré.

Je n'ai vu ces manches cambrés employés qu'en Dauphiné, et un peu aussi sur un chantier de terrassement de chemin de fer. Les pelles des sapeurs du génie sont loin d'être assez cambrées pour les terrassements ordinaires. Elles conviennent uniquement pour le sapeur, qui travaille *à genoux* au commencement d'un boyau de tranchée, car, lorsque le fer pose à plat sur le sol, le bout du manche n'est pas à un demi-mètre au-dessus du sol. Mais, en 1844, je voulus en faire faire l'essai par un entrepreneur de travaux publics dans le Vivarais. Ce brave homme se décida à grand'peine à emmancher une seule pelle suivant le tracé que je lui avait dessiné sur un mur. Cette pelle excita d'abord une grande risée, il fallut la donner à un garçon de quinze ans, souffre-douleur de son métier, qui gagnait 10 sous quand les bons terrassiers étaient payés 2 francs; puis, le souffre-douleur faisant, avec la pelle à manche cambré, plus d'ouvrage que les plus forts, ceux-ci la lui enlevèrent, et comme il n'y en avait qu'une, ils se battirent pour l'avoir. La première fois que je revis ce chantier, l'entrepreneur me dit : — Voyez, Monsieur, à quoi servent ces manches cambrés! Cela ne sert qu'à faire battre les ouvriers.

Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles?
(De Musset.)

Voici un troisième exemple d'emmanchement bien étudié ; mais je n'ai pas encore appris que les ouvriers intéressés l'aient repoussé par des raisons aussi bizarres que celles du vigneron lorrain et de l'entrepreneur cités ci-dessus.

On sait que les apprentis serruriers et ajusteurs doivent apprendre d'abord à *limer droit*, c'est-à-dire à tailler à la lime une surface plane dans un morceau de métal serré dans un étau. On sait aussi qu'il est très-difficile aux commençants d'atteindre ce résultat, car tous commencent par limer *bombé*. La lime n'étant maintenue dans sa direction que par la main droite qui tient la manche et par la pression du pouce de la main gauche appuyé sur l'autre bout de l'outil, il arrive qu'elle se penche en avant quand elle va en avant, en arrière quand elle vient en arrière, et ce balancement use la pièce de métal sur les deux bords plus qu'au milieu.

Plus tard, l'apprenti parvient à faire aller sa lime sans la pencher, et ainsi il lime droit. Enfin un limeur consommé parvient à limer *creux*, pourvu qu'il ait une lime bombée.

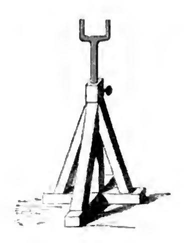
Or un mécanicien de mes amis emploie, quand il en a besoin, un moyen très-simple pour faire *limer droit* et même au besoin *limer creux*, par le premier apprenti venu. Quelques connaisseurs pensent qu'il y aurait justice à baptiser cet outil du nom de son inventeur, comme on l'a peut-être fait pour le *trusquin*, le *vernier*, et autres inventions admirables d'anciens génies inconnus. Voici donc la description de ce qu'on appelle un *pradel*.

Un poteau, percé d'un trou dans sa longueur, est dressé sur deux semelles en croix et maintenu par des contre-fiches : dans le trou on enfonce le manche d'une fourchette que l'on arrête à la hauteur qu'on veut au moyen d'une vis de pression. C'est là le pradel. Quand il ne sert pas, on renfonce entièrement la fourchette dans le poteau, et le tout se place sous l'établi, à côté de l'étau.

Le manche de la lime, au lieu d'être long d'un décimètre environ, est long d'un mètre ou deux; ses bords sont dressés avec soin, et bien alignés avec les directions des faces de la lime.

Pour faire usage du pradel, l'ouvrier le pose à terre, derrière lui et un peu à droite; il règle la hauteur de la fourchette, puis il manœuvre sa lime en tenant toujours son long manche appuyé sur la traverse de ladite fourchette La direction se trouve ainsi parfaitement arrêtée, et la lime exécute une surface parfaitement plane.

Si la lime est bombée sur une de ses faces et si l'on veut limer creux à coup sûr, il suffit de prolonger la courbe de la lime en arrière, et de tracer le côté correspondant du grand manche suivant le prolongement de cette courbe.



Guide-lime ou pradel.

La simplicité et le bas prix d'un tel outil doit le rendre très-utile dans tous les ateliers où on l'adoptera. Souvent tel serrurier qui croit être un limeur consommé sera obligé de reconnaître que, à l'aide du pradel, son apprenti lime mieux que le maître Alors les routiniers ne manqueront pas d'objecter que cet outil n'est qu'un guide-âne, et qu'il faut le proscrire des ateliers, sous prétexte qu'il convient mieux d'apprendre à se passer d'un tel guide. C'est ainsi que dans bien des pays les maçons ont horreur du cordeau et du niveau, et prétendent avoir bien plus de mérite à ne pas faire trop mal sans le secours de ces outils, que les autres maçons à faire bien avec ce secours.

TRÉBIZONDE.

Fin. — Voy. page 121.



Vue de Trébizonde, prise du haut du ravin qui sépare l'ancienne ville de la nouvelle. — Dessin de Karl Girardet, d'après Durand-Brager.

L'enceinte de la ville est percée de six portes dont l'une, surmontée d'une inscription grecque, ouvre dans la direction d'Erzeroum. Quand au faubourg, on croit qu'il était autrefois compris dans l'ancienne cité, et cette opinion se confirme par la vue de ses nombreuses églises et autres édifices, dont le style rappelle une splendeur antérieure à la domination musulmane. La ville moderne, principalement la partie haute, se compose d'habitations en pierres liées avec du mortier et couvertes de toits en tuiles rouges, disparaissant à moitié dans la verdure des grands jardins qui les entourent. Les maisons, séparées par des rues étroites, décorées en quelques endroits de trottoirs pavés, n'offrent aux yeux qu'un extérieur sale et misérable ; le luxe et la commodité, suivant la coutume en Orient, et surtout chez les Turcs, n'existent que dans l'intérieur. La partie basse, qui s'étend le long de la mer, présente seule un peu d'animation et rappelle par sa physionomie mouvementée quelques-unes de nos cités d'Europe.

Les monuments ont la plupart une destination religieuse; on compte à Trébizonde dix-huit grandes mosquées, dix

petites églises grecques, et une église catholique. Les marchés, les kans pittoresques de l'Orient, y sont au nombre de huit, et on y remarque également cinq établissements de bains publics pour l'usage quotidien de la population. Un bel aqueduc, jeté sur une arcade, traverse la vallée qui sépare la ville des faubourgs, et répand également sur ces deux points la fraîcheur de ses eaux. Les Génois, lors de leur passage à Trébizonde, y ont laissé un monument qui existe encore. C'est une massive construction appelée, par les habitants, Bezestein, et que l'on croit avoir été dans l'origine un magasin à poudre. Elle est de forme carrée, se développant dans de larges proportions, et percée sur chaque face de deux étroites fenêtres.

L'un des édifices les plus remarquables est, sans contredit, l'église grecque de Sainte-Sophie, bâtie à un tiers de lieue de la ville, sur une hauteur d'où la vue embrasse un horizon splendide et le panorama bleuâtre de la mer qui se déroule et s'efface dans le lointain. L'église, construite en pierre sur un plan assez petit, est rehaussée d'une élégante coupole soutenue par quatre colonnes de marbre, et décorée d'un péristyle également formé de colonnes corinthiennes en beau marbre blanc. Suivant les antiquaires, sa fondation remonterait au règne de l'empereur Justinien; mais sa beauté première a été mutilée en 1461, époque où les musulmans en convertirent une partie en mosquée. Elle renferme des peintures très-curieuses que malheureusement aucun artiste européen n'a encore copiées.

Si de ce point on descend la côte jusqu'aux derniers prolongements du rivage, on rencontre une péninsule de peu d'étendue, sur laquelle se dressent en silhouette les ruines d'un vieux palais appelé Eski-Séraï, construit probablement pour le même usage que les villas du Bosphore, et qui dut servir de maison de plaisance à quelque prince de Trébizonde. La langue de terre qui le porte est découpée par les enfoncements de deux petites baies qui s'ouvrent l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Celle de l'orient, mieux abritée contre la violence des vents qui soufflent de la mer et des côtes, présente une retraite sûre aux navires qui attendent là le moment favorable pour entrer dans le port même de Trébizonde, situé à Platana, c'est-à-dire à trois lieues environ à l'occident de la ville. Platana a été choisie à cause de la bonté de sa rade et de la sûreté qu'elle présente pour l'ancrage des navires. C'est le lieu où se fait en majeure partie le commerce de la ville. Trébizonde, dit un voyageur (¹), fait aujourd'hui pour plus de cinquante millions de francs d'affaires, et communique avec Constantinople par deux services de bateaux à vapeur.

La population de la ville, sans compter les Anglais, ne s'élève pas à plus de 15000 habitants, et se compose principalement de Grecs, d'Arméniens, de Turcs, de Juifs, de Circassiens, de Tartares et de Géorgiens.

La chaleur du climat de Trébizonde est tempérée par les vents de la mer et ceux qui soufflent des montagnes, dont les plus élevées ne voient jamais fondre leurs neiges. Aussi le thermomètre y dépasse-t-il rarement 22 degrés. La côte et les environs sont semés de beaux sites, formés par la riche végétation des forêts, les paysages accidentés des vallées, et surtout la présence multipliée des antiques monuments dont les ruines couronnent de la manière la plus pittoresque les sommets des hauteurs voisines.

(¹) Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne.*

L'ABBÉ LEBEUF.

Suite et fin. — Voy. p. 60.

Lebeuf, fixé tout à fait à Paris, se trouva naturellement appelé à prendre part à toutes les publications importantes. Il fournit des articles à la *Gallia christiana*, au Dictionnaire de la Martinière, au nouveau Glossaire de du Cange. L'Académie des inscriptions accueillit un grand nombre de ses Mémoires, ainsi que le journal de Verdun, qu'il adopta en 1751, à la place du Mercure, « dont le directeur, l'abbé Raynal, s'est laissé empaumer par les dames qui ne veulent que des contes ou des fables. »

L'amour de l'abbé Lebeuf pour les antiquités de la France est singulièrement remarquable. Ce fut sa préoccupation exclusive, et c'est aujourd'hui son titre à notre reconnaissance et à la gloire. L'archéologie chrétienne, cette science née d'hier, eut en lui un de ses pères, et même peut-on dire qu'il fut le premier qui en connut les principes. Il savait parfaitement distinguer les différents styles des monuments, et s'était formé une théorie sur les modes divers de construction que les études modernes n'ont point infirmée.

Dans une lettre à Fenel, datée de 1744, où il raconte son voyage en Picardie, on le voit mettre en pratique ses connaissances en ce genre. « Je pris un bidet à Noyon, et j'allai de là à Saint-Quentin, chez un chanoine de mes parents, garde de la bibliothèque publique. L'église est belle, haute et riche. J'y vis des reliques; la main surtout de saint Quentin, couverte encore de sa peau; le livre des Actes de ce saint, qui n'est écrit que vers 1080 ou 1100. Je tâchai de les détromper sur l'âge de la totalité de leur portique, qu'ils croient être du neuvième siècle, et qui ne paraît que de vers le temps du livre ci-dessus. Le reste de l'église est du treizième siècle. »

Son livre de la *Description du diocèse de Paris* est rempli de faits propres à déterminer l'âge des monuments, et dans lesquels Lebeuf déploie le plus grand sens archéologique. C'était là, du reste, déjà de son temps, un objet d'étonnement pour ses confrères, et Lebeau, dans son Éloge lu devant l'Académie en 1760, le proclamait hautement.

On a reproché à Lebeuf un style lourd et diffus. Cette critique a quelque chose de vrai; mais ne peut-on pas lui trouver une excuse dans la manière dont il composa ses Mémoires? Il s'y rencontre une telle abondance de faits que le style en est comme surchargé. Lebeuf lui-même est convenu de ses défauts, et les reconnaît dans la préface de ses Mémoires sur l'histoire d'Auxerre : « La simplicité du style dont je me sers m'a laissé la liberté de circonstancier les faits tant qu'il m'a été possible; ce n'est point, en effet, de l'éloquence que je me suis obligé de donner, mais des choses. »

Dans ses lettres, Lebeuf se dépouille de cette forme embarrassée qu'il a souvent dans ses travaux de longue haleine. On l'y voit tout entier avec son esprit vif et leste, plaisant quelquefois, et toujours modeste et plein de goût pour les belles choses. C'est bien cette figure aimable et distinguée que nous a conservée une toile du Musée d'Auxerre (¹). Le trait lui arrive sans effort, et l'expression pittoresque lui est familière. Son cœur est digne de son esprit. « Je suis un de ceux qui quand ils aiment une personne l'aiment bien et non pour l'intérêt, écrivait-il à Fenel, en 1727. Les attaques de ses contradicteurs ne l'émeuvent que dans de justes bornes, et jamais il ne s'exprime, même confidentiellement, d'une manière acerbe à leur égard. Il y a aussi toujours dans sa correspondance, à la suite des nouvelles et des anecdotes du jour, la partie sérieuse, les questions sur la géographie ancienne des Gaules et la signification des noms de lieux latins, sur les voies romaines, sur le chant liturgique dont il traite avec

(¹) Le portrait que nous avons donné page 61 est reproduit d'après cette peinture; mais nos artistes nous paraissent avoir un peu altéré le bas du visage.

respect les débris grégoriens, sur les chroniques ; en un mot, sur toutes les parties des antiquités. Il effleure même la géologie, science qui était encore au berceau de son temps, et d'instinct il s'y intéresse et recueille des *pierres figuraires* (des fossiles) pour l'abbé Fenel, qui devint son confrère à l'Académie.

Cependant les préoccupations de la vie matérielle arrêtaient souvent le docte abbé dans ses projets, et lorsqu'il eut donné sa démission du bénéfice de sous-chantre de la cathédrale d'Auxerre (21 novembre 1743), il se trouva bien à court. Son modeste patrimoine ne lui suffisait pas pour vivre, et ses travaux scientifiques ne remplissaient guère sa bourse. En 1740, il disait déjà à un de ses amis : « Si j'étais à mon aise pour avoir un copiste, je ferais transcrire la vie de saint Thomas de Cantorbéry. » Deux ans auparavant, le président Bouhier lui souhaitant meilleure fortune, il lui répondait qu'il avait peu d'espoir d'obtenir un bénéfice du côté de l'archevêché de Paris. Les grâces s'y dispensaient alors par un jeune abbé provençal, secrétaire de l'archevêque, qui était fort âgé; et cet abbé pourvoyait tous ses compatriotes. Lebeuf tombe dans le découragement, et il s'écrie : « Je puis attester à la postérité, par ma propre expérience, combien ceux qui sont en état de conférer des bénéfices ou des pensions aux gens qui cultivent les belles-lettres au dix-huitième siècle, ont été portés à le faire, et combien ils ont été indifférents, puisqu'il faut user de tant de ressorts pour obtenir quelque chose. Matière pour les écrivains des siècles futurs ! »

Aussi vivait-il très-modestement. Lorsque Fenel voulut venir demeurer à Paris, en 1744, pour poursuivre ses travaux sur l'histoire de Sens, il le chargea de lui trouver un appartement, et lui parla de la manière dont il s'était arrangé pendant un autre séjour qu'il avait fait en cette ville. Lebeuf se récrie vivement sur les prodigalités de son ami : « Quoi ! vingt-quatre livres par mois pour votre chambre ! vingt sous par repas, non compris pain, vin et fruits ! Ah ! c'est trop de moitié ! Vous pouvez trouver chez un perruquier chambre garnie à douze livres par mois ; cela sera encore assez raisonnable. Vous aurez soupe et une petite entrée avec le bouilli pour vos huit sous. Du vin, une bouteille à huit sous la pinte ou cinq demi-setiers, vous formeront dix sous ; pour le pain, c'est une bagatelle. » — C'est ainsi que vivait le savant auteur de tant de dissertations qui se vendent aujourd'hui au poids de l'or. La maison d'un perruquier de la rue Saint-Jacques, nommé Bussière, l'avait reçu pendant les premières années de son séjour à Paris, puis il avait demeuré au collége de Cambray, et ensuite à celui des Trois-Évêchés.

Lebeuf avait espéré un moment obtenir une place à la conservation des manuscrits de la Bibliothèque royale, puis le titre de garde du trésor des Chartes à la mort de M. Lancelot ; mais ces projets échouèrent. Il en fut longtemps de même d'une pension de douze cents livres sur un bénéfice de l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire. « Le titulaire m'enterrera, disait-il plaisamment. » Cependant ce personnage mourut, et Lebeuf put enfin résigner son canonicat d'Auxerre en faveur de son frère, petit curé de Venoy. Il obtint aussi, mais dans ses dernières années, un petit bénéfice de chapelain à l'église du Saint-Sépulcre, et vint demeurer rue des Bourdonnais pour être plus près de son église collégiale.

Quand il fut devenu vieux et infirme, le cardinal de la Rochefoucauld, qui était chargé de la feuille des bénéfices, lui accorda le brevet d'une pension de mille livres. Cette amélioration pécuniaire arrivait bien tard. Et comme un de ses amis vint lui dire que l'on critiquait ce que le cardinal avait fait pour lui : « Je m'en doutais bien, s'écria-t-il ; aussi je ne désirais pas tant, et je suis prêt à le rendre. » Son ami eut beaucoup de peine, dit Lebeau dans son Éloge, à lui persuader qu'on trouvait la libéralité dont il avait été l'objet bien inférieure à son mérite, loin qu'on en blâmât l'élévation.

Lebeuf avait publié, en 1751, un Martyrologe du diocèse d'Auxerre, qui lui valut la plus haute approbation du savant pape Benoît XIV. Ce pontife voulut même attirer Lebeuf à Rome. Mais déjà sa santé l'empêcha de répondre à ce bienveillant accueil, et il resta à Paris, où il fit paraître les quinze volumes de son *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*. Les recherches immenses et du plus haut intérêt que renferme cet ouvrage, en ont fait un monument historique qui est, de nos jours, plus estimé encore qu'autrefois.

Au moment où le bon chanoine était occupé de la publication des premiers volumes de ce travail, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, au mois de mai 1754, dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Cet accident affecta sa santé d'une manière fâcheuse ; il perdit la mémoire et vit baisser ses facultés. « Voilà, disait-il tristement, où nous conduisent nos veilles, notre attachement à l'étude ; et cependant mon chagrin est de ne pouvoir plus veiller ni travailler. » Il se remit néanmoins de cette attaque, vécut encore quelques années et termina son grand ouvrage.

Cependant les médecins, redoutant pour lui la fatigue et la contention d'esprit, lui prescrivirent, en 1758, d'aller respirer l'air natal. Il s'y décida et retourna à Auxerre au mois d'août de la même année. Mais il s'y ennuya beaucoup, n'ayant plus là ses chers livres. Il revint à Paris au mois de mai suivant, espérant reprendre ses études ; vaine illusion ! Il languit encore un an, et mourut le 10 avril 1760.

La véritable science historique perdit en lui un de ses plus éminents zélateurs. De toutes parts des éloges et des panégyriques proclamèrent la valeur du modeste abbé. Voltaire, qui donnait alors une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, l'inscrivit au nombre des écrivains du dix-septième siècle, avec ces mots qui résument tous les éloges : « L'abbé Lebeuf, né en 1687 ; l'un des plus savants hommes dans les détails de l'histoire de France. Il aurait été employé par un Colbert, mais il vint trop tard. »

Lebeuf fonda pieusement par son testament un lit à l'hospice des Incurables à Paris, et un autre lit à l'Hôtel-Dieu d'Auxerre. Sa bibliothèque, léguée au chapitre de cette dernière ville, est passée, en grande partie, dans la bibliothèque publique. On y reconnaît ses livres par les notes et les corrections savantes dont ils sont chargés.

Depuis que les études historiques sont revenues en honneur parmi nous, le nom de l'abbé Lebeuf a grandi chaque jour davantage, et il n'est pas un auteur moderne qui ne s'appuie sur son autorité, et qui ne se serve de ses recherches. Le nombre des mémoires et dissertations sur l'histoire et les antiquités de la France, sortis de sa plume, s'élève à près de trois cents. Il faut ajouter à cela ses grandes œuvres, telles que les Histoires des diocèses de Paris et d'Auxerre, son Martyrologe, son Traité sur la musique, et ses compositions du plain-chant de plusieurs diocèses, etc. L'abbé Lebeuf a eu la vie la mieux remplie. Il était l'ami de dom Martène, de dom de Vic, de l'abbé Nollet, du président Bouhier, du P. Lebrun, de Sainte-Palaye, et de beaucoup d'autres illustrations scientifiques. Les Pères de l'Oratoire et de Saint-Germain des Prés lui faisaient le meilleur accueil. Il a mérité la reconnaissance des savants par son zèle incessant pour la recherche de la vérité historique, et peut être donné en exemple pour l'honnêteté et la pureté de sa vie, employée tout entière au service de la science.

LES REGATEIROS.

Les *Regateiros* (¹) sont des marchands de la ville de Porto qui achètent en gros pour vendre en détail; ils entreprennent de longues excursions dans la campagne, afin d'obtenir certaines concessions sur le prix des denrées, que les paysans ne refusent guère à leur adroite importunité.

Avintès est à la fois le Thomery et le Gonesse de cette ville active de Porto, qui aujourd'hui ne compte pas moins de 72 000 habitants. C'est un charmant village dont les maisons, construites en granit, s'élèvent des rives du Douro pour se disperser sur les collines qui se dressent doucement derrière la bourgade. On a tracé sur ces hauteurs la grande route qui, partant de Porto, suit les sinuosités du fleuve et se prolonge jusqu'aux frontières de l'Espagne. Les habitants d'Avintès, si renommés pour leur activité industrieuse et leur aptitude aux travaux de l'agriculture, formaient naguère encore une population de plus de 800 âmes, que la dernière invasion du choléra a décimée. L'art de la boulangerie est en honneur chez eux depuis un temps immémorial, et à cette industrie, qui pourvoit à un besoin de première nécessité, ils joignent la culture de ces beaux fruits si renommés sur les marchés de Porto. Cette population intéressante, qui jouit à bon droit de l'estime des gourmets, se recommande sous un autre point de vue aux yeux de l'artiste : quoique alimentant de leurs produits une des villes les plus populeuses de la Péninsule, les habitants d'Avintès ont conservé religieusement le costume pittoresque de leurs ancêtres; ils s'habillent des étoffes tissues dans les manufactures portugaises, et les femmes s'abritent du soleil ardent qui mûrit les fruits de leurs vergers, au moyen d'un grand chapeau de feutre, entouré de houppes noires qui



Exposition universelle de 1855; Portugal. — Peinture. — Les Marchands de fruits d'Avintès et les Regateiros, par F.-A. Schenck. Dessin de Marc.

rappellent certaines coiffures du quinzième siècle. Les regateiros se gardent bien de laisser arriver ces honnêtes villageois jusques au cœur de la cité : tous les matins ils les vont trouver au pont de Porto, à un endroit que l'on appelle la *Ribeirinha*. Sur cette espèce de marché, qui a pour second plan les rives charmantes du Douro, se passent une foule de scènes animées et qui mettent en saillie l'innocence joviale des campagnards riverains, si souvent chantée par les poëtes. L'antique loyauté de ces bons villageois se trouve alors tout naturellement aux prises avec l'habileté des regateiros, qui empruntent à toutes les nations dont les pavillons flottent dans le port quelqu'une de leurs subtilités. Voué complétement à l'étude d'un pays qu'il a adopté pour le sien, M. Schenck a rendu avec bonheur une des scènes les plus gracieuses de la Ribeirinha. En voyant son tableau, on se prend à regretter que les peintres voyageurs, dont le talent reproduit depuis plusieurs années tant de paysages de la Péninsule, ne franchissent pas plus fréquemment la frontière à Elvas, qui n'est pas à plus de deux lieues de la rivière de Caya, par laquelle la Castille est séparée du Portugal, ou mieux encore à Miranda de Douro, cité pittoresque, où le beau fleuve qui lui donne son nom sépare les deux royaumes. Il existe dans les campagnes de Portugal une forte race, distincte de celle des villes; c'est elle en réalité qui se montre dépositaire des nobles sentiments auxquels le pays dut jadis sa puissance et sa renommée.

(¹) Du mot *resgatar*, vendre en détail, nous avons fait en français le mot *regrattier*, que les Portugais traduisent par une expression analogue à la nôtre, *regatão*.

SUR LES DESSINS DE JEAN GOUJON.

Les dessins de Jean Goujon ne sont pas communs, et l'on peut regarder comme une véritable bonne fortune d'en rencontrer un par aventure. Les amateurs sont, en général, trop disposés à lui attribuer beaucoup d'esquisses du seizième siècle où l'on remarque un grand goût de dessin et une grande élégance. Autour du maître, à ses côtés, il y avait des élèves,



Fac-simile d'un dessin de la collection de M. Desperets, attribué à Jean Goujon, mais qui paraît être d'un de ses élèves.

des imitateurs, qui, guidés par lui et contemplant chaque jour ses œuvres, approchèrent bien près de son style, et n'en restèrent séparés que par quelques détails inappréciables au premier coup d'œil. Le dessin dont nous donnons la reproduction, et que l'on nous avait communiqué comme étant une esquisse de Jean Goujon lui-même, nous paraît ne pouvoir être l'œuvre que de quelqu'un des successeurs de ce grand artiste. Voici les motifs qui nous font adopter cet avis. Les armoiries qui se trouvent en haut du tombeau nous ont fait reconnaître, dans le personnage représenté, un certain Pierre de Brach, sieur de la Motte-Mottnsan, avocat, né à Bordeaux en 1549, qui fit imprimer ses œuvres poétiques en 1576, et qui vivait encore en 1600; or peut-on attribuer avec assez de probabilité à Jean Goujon, mort le 24 août 1572 (rue de la Harpe, dans l'hôtel du comte de Poitou), le tombeau d'un homme mort après 1600? D'autre part, ce tombeau est-il exactement dans le goût des autres œuvres de Jean Goujon? N'y pressent-t-on pas plutôt le germe de l'architecture du temps de Louis XIII, et ne semble-t-il pas qu'il ne s'y trouve plus en entier cette pureté de lignes et cette science d'agencement que l'on est si habitué à rencontrer chez l'habile sculpteur? Ces quatre petits génies, pleurant le défunt, n'ont-ils pas quelque chose de maniéré et de lourd que Jean Goujon n'a pas fait lorsqu'il a dessiné d'autres enfants; et ces consoles superposées n'appartiennent-elles pas plutôt au dix-septième siècle? C'est le dix-septième siècle qui naît et qui vient, dès son enfance, emprunter quelque chose au seizième pour bientôt voler de ses propres ailes.

L'artiste qui, au dix-septième siècle, composa et exécuta le tombeau et l'épitaphe de Jacques Callot, dont une fidèle gravure d'Abraham Bosse nous a donné l'exacte reproduction, peut avoir eu connaissance de ce dessin. Il y a dans l'ajustement des figures, dans l'agencement général de la composition, une ressemblance qui semble dénoter une réminiscence; et si ce n'est pas précisément ce dessin qui a été sous les yeux de l'artiste qui sculpta le tombeau de Callot, il touchait de bien près à l'époque où ce dessin fut exécuté. Nous croyons donc que ce tombeau, attribué à Jean Goujon, est bien plutôt l'œuvre d'un artiste du commencement du dix-septième siècle que celle d'un artiste qui, comme lui, appartient, et par le talent, et par l'âge, au plein seizième siècle. Malgré toutes ces raisons, et toutes nos recherches, il nous est impossible d'assigner un nom à cette œuvre. On connaît si peu les sculpteurs de cette époque, on sait si peu les noms du grand nombre d'artistes qui dessinaient et sculptaient alors les tombeaux des grands personnages, qu'il a paru inutile de pousser plus loin nos recherches; si cependant il était indispensable de rapprocher de cette œuvre un nom d'artiste, nous trouvons dans l'allure des anges qui couronnent le fronton, et dans quelques détails assez légers, une apparente ressemblance de dessin avec ceux de Daniel Rabel et de Jean de Saint-Igny. Il n'y aurait rien d'étonnant si ces artistes, qui n'ont à notre connaissance donné aucun dessin de tombeau, avaient cependant, une fois par hasard, composé un monument funéraire.

Outre l'intérêt que présente ce dessin comme œuvre d'art, il en offre un autre au point de vue de l'histoire. Nous avons dit que c'était le portrait de Pierre de Brach; nous avons été à même de vérifier l'authenticité de notre assertion, d'après deux autres portraits du même personnage qu'ont gravés Thomas de Leu et Jean Rabel. Voici les vers que Thomas de Leu a gravés au bas de son portrait.

Pour gloire le lorier en main ie ne tien pas,
Mon aimée, aprez toi nulle gloire ne reste;
Ie porte de cyprez vne branche funeste,
Pour couronner ta vie, en pleurant ton trépas.

Le portrait que l'on voit sur le dessin que nous publions diffère un peu des deux autres; il a les cheveux longs et n'a plus de moustaches, tandis que les deux que nous indiquons portent les moustaches et les cheveux fort courts. Il y a cependant une ressemblance assez grande et une conformité assez apparente dans les traits pour qu'il soit impossible de n'y pas reconnaître le même personnage.

LACS PÉTRIFIANTS.

On connaît, en France, la fontaine pétrifiante de Saint-Allyre; mais on connaît moins les lacs de Kyzamyn, en Perse, qui jouissent de la même propriété. Les pétrifications de ces lacs donnent un beau marbre translucide, susceptible d'un grand poli, et très-employé dans la contrée: et ce qui n'est pas moins curieux, c'est que ces eaux, qui sembleraient mortelles à toute végétation, produisent des joncs en abondance.

Le bon citoyen doit avoir zèle aux choses publiques et regarder plus loin qu'à vivoter en des servitudes honteuses.

François de la Noue.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 63.

EFFETS DU DRAINAGE SUR LES MURS. — ESPALIER CONDUIT EN ÉVENTAIL. — TAILLE EN GOBELET.

De l'ensemble des observations de notre hôte nous avons cherché à déduire un enseignement instructif pour le grand rayon de Paris. Voici ce qui nous a surtout paru mériter d'être noté.

Pour tirer un bon parti des légumes que l'on cultive, il faut absolument leur donner de fréquents et copieux arrosements, surtout si le sol est perméable naturellement ou par suite des travaux indiqués dans notre précédent article.

Bien qu'on puisse arroser toute la journée dans les environs et à quelques lieues de Paris, on doit cependant choisir le matin et le soir de préférence; les plantes en profitent mieux.

Puisque l'eau est si utile, il importe de ne pas en manquer; or on est exposé à en être privé même quand on en a dans les réservoirs, si l'on n'a pas mis le plus grand soin dans la construction des conduites; celles-ci seront donc de bonne et simple poterie de terre cuite. Ces tuyaux doivent être soigneusement mastiqués bout à bout avec du mastic de fontainier; quand ils ne seront pas exclusivement placés sous les allées, il faudra les enfouir à 0m,35 au moins pour que la bêche ne les atteigne pas.

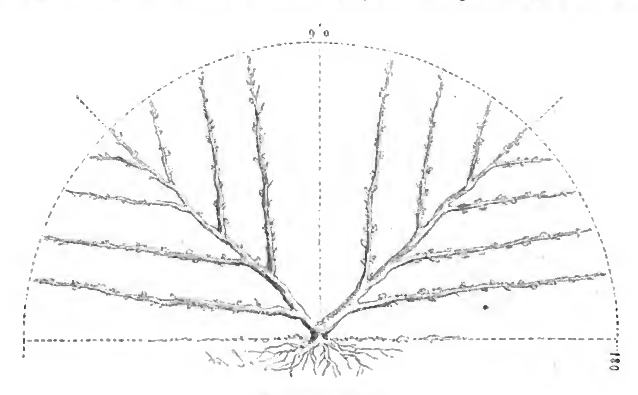
La seule précaution qu'on ait à prendre l'hiver pour les tuyaux de conduite, c'est de ne pas y faire arriver d'eau. Étant vides, il n'y a pas de danger qu'ils soient cassés; mais ceux qui seraient pleins le seraient infailliblement par l'effet de la dilatation que l'eau éprouve quand elle se congèle.

Le drainage, poursuivit notre hôte, a non-seulement augmenté les produits, mais encore il a assaini les fondations des murs de clôture du jardin qui, jusqu'alors, avaient causé, en s'affaissant, des dégradations continuelles.

Il nous montra ensuite ses espaliers. La meilleure forme de taille nous parut être celle qui se rapproche de l'*éventail* déployé, dont elle porte le nom; elle est notamment favorable au pêcher, qui, sous le climat de Paris, ne réussit qu'en espalier. Il prospère bien également en palmettes simples ou en U.

Du reste, la taille en éventail est une des plus anciennes et elle a toujours donné des résultats satisfaisants. De la tige, qui est très-courte, partent, de chaque côté, pour se bifurquer ensuite, deux branches principales, dites *de charpente* ou *branches mères*, qui sont dirigées obliquement et palissées à l'angle de 45 degrés quand elles sont arrivées à leur entier développement. On n'obtient ce résultat que *graduellement*, c'est-à-dire en persistant chaque année dans la même voie sans jamais s'en départir.

Sur chacune de ces grandes artères naissent des branches secondaires qui reçoivent des noms différents suivant la position qu'elles occupent par rapport à celles qui les portent. Les unes sont dites *inférieures;* on en voit quatre de chaque côté sur notre gravure. Les autres sont dites *supérieures;* notre gravure en offre trois dans les mêmes conditions.



Pêcher conduit en éventail.

Ce qui importe le plus, c'est de les bien distancer entre elles et aussi également que possible. La moyenne de l'écartement doit être de cinquante à soixante centimètres. La raison de cette prescription est que toutes les troisièmes branches, dites *à fruit*, doivent occuper ces intervalles. Il importe donc de leur réserver un espace qu'elles puissent occuper régulièrement, de telle sorte que chaque fruit profite en particulier des bénéfices d'une répartition bien entendue des influences atmosphériques.

Tout ceci paraît bien simple et bien facile à faire. Cependant on est obligé, pour réussir, à beaucoup de précautions. Les branches supérieures ont une tendance très-marquée à absorber la plus grande partie de la séve. Celle-ci a, en effet, comme on le sait, une propension décidée à s'élever verticalement. Il en résulte que si on laissait les choses marcher seules, les parties horizontales seraient affaiblies et les parties inférieures bien plus encore. De là donc la nécessité de ne laisser s'établir les branches supérieures qu'alors seulement que les branches inférieures sont fortement constituées. C'est là un des points les plus essentiels à observer dans l'intérêt de toute bonne conformation et de tout l'avenir d'un sujet, quelles que soient sa nature et la forme plus ou moins analogue à celle de l'éventail.

On est, pour ainsi dire, en présence des deux véritables plateaux d'une balance dans lesquels il faut faire arriver une quantité égale de vie, de séve, de branches et brandilles, de fruits enfin, qui seront par suite uniformes et dont on réglera la grosseur et le nombre en n'en laissant que juste ce qu'on voudra en récolter et ce qui pourra être nourri à point.

Chacun des côtés de notre sujet devra donc être *équilibré* avec soin; et c'est là le grand avantage de ce mode de palissage, qui résiste mieux que tout autre aux inondations.

Comme il est indispensable pour établir cette harmonie de conserver le parallélisme de chaque branche, de leur donner toujours une même inclinaison, il convient de faire un tracé d'avance sur le mur. On n'a plus ensuite qu'à le reproduire en lui donnant la forme et la vie.

Nous avons indiqué les écartements des principales nervures; il nous reste à dire ceux des petites. La moyenne la plus convenable pour chaque *porte-fruit* est d'environ quinze centimètres. Quant à leur taille, elle est basée sur le principe suivant. Comme le pêcher, par exemple, ne donne de fruits que sur le *bois d'un an*, il en résulte que la récolte une fois faite, celui-ci ne produit plus. Il faut donc songer à le remplacer. Ce renouvellement de la *branche à fruit* constitue chaque année la base de l'opération qu'on appelle la *taille*. C'est l'art de ce remplacement qui forme le point capital de toute spéculation, qu'elle soit intérieure ou extérieure. Et ceci n'est pas d'une mince importance, puisqu'un pêcher bien conduit peut rapporter pendant une trentaine d'années.

On utilise pour ces renouvellements la faculté que cette essence possède de donner sur le vieux bois des branches qu'on appelle *gourmandes*. Tant qu'on n'a pas besoin de celles-ci, on les évite facilement par le *pincement;* sans cette précaution elles feraient périr les branches sur lesquelles elles auraient pris naissance. Mais quand on est à bout de ressources ordinaires on s'en sert parfaitement bien. On les dirige alors tout exprès, et on reconstitue avec elles tout ou partie d'une nouvelle charpente, dont on tire ensuite un fort bon parti en suivant exactement les indications que nous venons de donner.

En face de cet espalier, nous avons remarqué une belle série de poiriers et de pommiers, dirigés en *gobelet* ou en *vase*, forme tout à fait convenable pour les plantations connues dans leur ensemble sous le nom de *normandies*.

C'est toujours le même principe qui préside ici : dispo-

sitions telles que les agents extérieurs puissent se répartir également sur toutes les parties composantes d'un individu, sans détriment ni surabondance pour aucune. On peut voir par la figure suivante que la taille en gobelet répond très-bien à ces conditions du programme général.

D'une tige mère tenue très-courte, comme dans le cas précédent, n'ayant que de quinze à vingt centimètres au



Pommier nain taillé en gobelet.

plus, partent deux ou trois ramifications qui sont dirigées verticalement et obliquement en s'écartant du point central de base. De chacune de ces tiges principales naissent des branches secondaires qui sont gouvernées de telle façon qu'on finit bientôt par former une muraille à jour, circulaire et cintrée, et à travers laquelle l'air et la chaleur passent librement. On a ainsi une espèce de ratelier en cône renversé dans lequel on pourrait réellement faire manger une botte de fourrage par de petits animaux qui seraient rangés autour. Si nous voulions encore prendre un exemple figuré, nous dirions que cette forme a en grand la même configuration que la coquille d'un œuf cassé par le gros bout, vidé, et dont la pointe serait tenue enfoncée sur un petit morceau de cire qui représenterait alors la tige courte dont nous avons parlé.

Aucune forme n'est plus favorable à la production ; aucune ne permet de faire des plantations plus rapprochées, et cela s'explique par l'espace qui reste dans le milieu de l'écrasement ; aucune ne permet de mieux utiliser un terrain.

Ajoutons enfin que la taille en gobelet ou en vase est de toutes la plus facile à diriger.

C'est surtout au *pommier nain* que cette taille convient plus particulièrement. Nous avons vu, tout à côté, des groseilliers qui s'en accommodaient aussi à merveille.

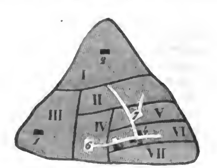
TOMBOUCTOU.

La mystérieuse capitale du Soudan, déjà vue et décrite il y a plus de trente ans par le malheureux René Caillié, vient d'être visitée par un voyageur allemand, l'intrépide docteur Barth, dont la relation est impatiemment attendue. Jusqu'ici, ce qui a transpiré de ses observations confirme pleinement celles de Caillié, dont quelques géographes s'obstinaient encore à nier le voyage à Tombouctou. Cette ville populeuse, située vers le 18ᵉ degré de latitude nord et le 4ᵉ de longitude ouest (méridien de Paris), est à une demi-lieue de Cabra, qui lui sert de port (comme Kehl, par exemple, pourrait être le port de Strasbourg). Elle est de forme triangulaire, assez mal bâtie, et plutôt commerçante que considérable ; il y a des villes du Soudan, comme Sakatou et Kano, qui sont plus étendues.

Lorsque Caillié retrouva Tombouctou, une supposition assez étrange prit cours en France sur cette reine du Soudan : on vit dans ses habitants les descendants des cinquante mille Carthaginois échappés à la destruction de leur patrie et qui s'enfoncèrent dans l'Afrique intérieure. Cette idée prenait sa source dans la demi-civilisation de Tombouctou et dans l'aspect physique d'un grand peuple voisin, les Peulhs, qui sont plutôt des Malais que des nègres, et qui s'intitulent avec orgueil « les blancs de l'Afrique. » Un voyageur anglais, qui a vécu parmi eux, à Sakatou, raconte à ce sujet qu'un jour qu'il se promenait près de cette ville, une gracieuse petite fille de douze ans, qui apportait du lait au marché, l'aborda avec une hardiesse ingénue et charmante, et lui dit : « Je suis du même sang que toi. »

Bâtie vers 1315 par un chef arabe propagateur de l'islamisme, conquise vers 1680 par des aventuriers marocains que leurs armes à feu rendaient redoutables aux nègres soudaniens, Tombouctou est depuis longtemps en proie à une anarchie déplorable. Les Touareugs, qui environnent la ville, sont parvenus à en occuper une partie ; le cheik indigène El-Bakay domine dans l'autre ; un troisième parti s'est fortifié dans un quartier séparé.

Protégé par El-Bakay, le docteur Barth a pu visiter la capitale et l'empire de Sonr'ay, qui en dépend. En outre de nombreux faubourgs, la cité se divise en sept quartiers. Celui de Sankore représente la vieille ville, au nord ; au midi, le Sane-Songu, quartier confortable et riche qu'on pourrait appeler la Chaussée-d'Antin du lieu, appartient aux négociants de Ghadamès, c'est-à-dire à l'aristocratie commerciale. La ville a deux marchés *(jubu)*, situés au centre, et trois mosquées, dont l'une *(Djemaa el Kebira*, la grande mosquée) date de la fondation même de la ville. La population, dont le chiffre n'est pas connu, est en grande majorité trafiquante, et vit du commerce de transit que la ville entretient avec tout le Soudan, Maroc, l'Algérie, Tripoli par Gadamès. A ses portes errent des tribus nomades, arabes et touareugs, comme les Berbechs, qui ont assassiné le major Laing près Araouan, et autres. La sécurité avec laquelle ces bandits à longues lances coupent toutes les routes qui mènent dans la cité, ne témoigne guère de la bravoure des habitants ; car il est constant que deux cents hommes de milice indigène, munis de bons fusils à deux coups (arme devenue assez commune dans le Sahara), dégoûteraient pour longtemps les Touareugs, campés à dix lieues à la ronde, de leur malhonnête profession.



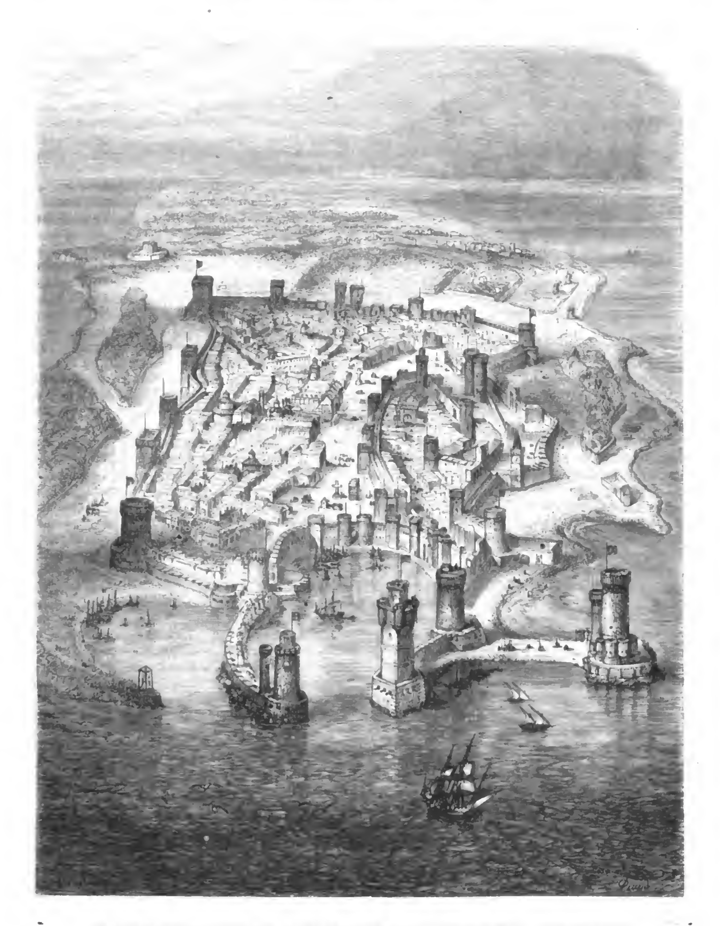
Plan de Tombouctou (1855). — D'après un croquis de M. Barth.

I, quartier de Sankore ; — II, de Bagindi ; — III, de Sangiribir ; — IV, de Jubu ; — V, de Jubu-Kayna (le petit Jubu) ; — VI, de Sara-Kayna ; — VII, de Sane-Gongu.
1, mosquée El-Kebira ; — 2, 3, 4, mosquées ; — 5, maison du cheik ; — 6, grand marché ; — 7, petit marché.

LE SIÈGE DE RHODES EN 1480,

D'APRÈS GUILLAUME CAOURSIN.

Manuscrit de la Bibliothèque impériale, fonds latin, 6067.



Vue générale de Rhodes, à vol d'oiseau, en 1480, d'après un manuscrit du quinzième siècle. — Dessin de Rouargue.

L'empire d'Orient avait cesser d'exister : Byzance était la proie des infidèles. Mahomet II, l'un de ces hommes nés pour le bouleversement, occupait le trône des Constantins, et son règne, déjà de trente-deux années d'existence à l'époque dont nous allons nous occuper, n'avait été qu'un enchaînement de victoires. On a dit, sans trop de fondement

peut-être, que, né d'une mère chrétienne, il en avait reçu les plus vertueux enseignements : ce serait une opposition de plus dans la vie de ce personnage, dont le caractère offrit tant de contrastes. Quelque mal qu'il ait pu faire à la civilisation, à l'humanité, malgré son ambition, ses vices et ses crimes, l'histoire n'a pas refusé à Mahomet II le titre de Grand. Les arts et les lettres ont rendu témoignage de l'appui qu'il leur prêta, et les chrétiens eux-mêmes ont pris soin de consacrer sa mémoire par des monuments impérissables. On ne sait pas assez, en effet, que des prières et des usages aujourd'hui usités dans l'église catholique n'ont d'autre origine que la terreur qu'inspiraient les exploits de ce prince. On a oublié que la prière dite *l'Angelus*, qui s'annonce par le tintement de la cloche de midi, n'a été ordonnée par un de nos papes que pour avertir le peuple de recommander à Dieu les fidèles qui combattaient Mahomet II. On ne se souvient plus que, pour une bataille qu'il a perdue, on rend encore chaque année des actions de grâces au ciel en solennisant la fête de la *Transfiguration* du Sauveur, instituée en 1456 par le pape Calixte III; que ce redoutable ennemi de la foi a donné lieu à la convocation d'un concile général et au projet de plusieurs autres; que contre lui s'est organisée une croisade comme on n'en avait jamais vu, puisqu'un pape y marcha en personne, suivi du collége des cardinaux; que l'empereur Frédéric IV fonda, vers 1468, l'ordre magnifique des chevaliers de Saint-Georges, sous la foi du serment de prendre les armes contre lui; et qu'au moment où la mort vint délivrer le monde de ses étreintes, le pape Sixte IV, croyant déjà Rome vouée à l'affreuse destinée de Constantinople, équipait ses galères et se mettait en peine de transférer une seconde fois le saint-siége en la ville d'Avignon. Tel était Mahomet II, qui, faute de plus sérieux adversaires, allait porter ses derniers coups aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Sa haine contre la généreuse milice était profonde; car en toutes ses batailles, victoires ou défaites, l'étendard *de la croix d'argent, en champ de gueules*, s'était retrouvé au premier rang des combattants. Dans son implacable soif de vengeance, Mahomet réservait aux chevaliers un châtiment dont se repaissaient à l'avance ses plus sanguinaires instincts. Tuer de sa main le grand maître, exterminer tous les chevaliers qui tomberaient en son pouvoir, voilà le sort dont il menaçait les preux hospitaliers.

La possession de Rhodes, d'ailleurs, suffisait bien à sa convoitise. Cette île, située à l'entrée du vaste archipel des Sporades, avait dans son voisinage la belle côte de l'Ionie et les riches contrées de la Lydie et de la Carie, autrefois si renommées par leurs arts et leur activité commerciale. Longtemps elle-même puissante par son industrie, par ses lois maritimes, par son agriculture et par ses nombreuses colonies, elle avait rivalisé avec Tyr, Éphèse, Milet et Samos. Rien n'était si beau que son climat, si agréable que son séjour, et l'on se rendait parfaitement compte alors encore des fables qui avaient entouré son berceau. Par amour, Phébus, disait-on, l'avait tirée des eaux; une pluie d'or l'avait fertilisée, et les Héliades ou enfants du soleil en avaient été les premiers habitants. En effet, l'histoire de ses temps primitifs, comme ceux du reste de la Grèce, est restée obscure et fabuleuse. On voit, au quatrième siècle avant Jésus-Christ, Mausole, roi de Carie, entreprendre de la soumettre. Un instant agitée par sa révolte contre Arthémise, la veuve inconsolable de Mausole, Rhodes reprend promptement la voie de haute prospérité à laquelle elle était appelée. A quelque temps de là, Alexandre le Grand juge la capitale de cette belle république digne de recevoir son testament. Cependant Rhodes, après la mort du vainqueur des deux mondes, est la première et la seule même à lever l'étendard de l'indépendance, et on la voit s'illustrer par son opiniâtre résistance à Démétrius Poliorcète. On sait que cette lutte héroïque fut l'origine du colosse fameux, l'une des sept merveilles du monde. Poliorcète, fatigué de l'inutilité de ses efforts, s'étant réconcilié avec les assiégés, leur fit présent à son départ de toutes les machines de guerre employées contre eux. Les Rhodiens vendirent ces machines 300 talents, qui firent les frais de la statue d'Apollon, dieu tutélaire de l'île. Exécutée par le Rhodien Charès, cette merveilleuse statue eut plus de réputation que de durée, car on sait qu'au bout de soixante-dix ans un tremblement de terre joncha le sol de ses débris (¹).

L'île, dont les Romains respectèrent longtemps l'indépendance, fut réduite en province sous le règne de Vespasien, et depuis suivit le sort de l'empire. Au septième siècle, elle était passée au pouvoir des Sarrasins. A l'époque de la prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens, les Génois firent la conquête de Rhodes et des petites îles qui en dépendent. Plus tard, le Bas-Empire rentra dans sa possession, et Rhodes fut régie par des gouverneurs qui, d'abord agents de l'empereur, ne tardèrent point à s'affranchir eux-mêmes. Pour se maintenir dans leur usurpation, ils attiraient les Turcs et les Sarrasins, dont les corsaires trouvaient asile et refuge dans le port de Rhodes contre les poursuites des vaisseaux chrétiens. Un Français, Guillaume Villaret, grand maître des hospitaliers de Saint-Jean, entreprit de purger les mers de leurs brigandages et de punir les protecteurs des pirates musulmans, et Foulques Villaret, frère et successeur de Guillaume, ayant conduit l'œuvre à bonne fin et nettoyé les côtes, établit en l'île (1309) les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui dès ce moment prirent le nom de chevaliers de Rhodes.

Cinq ans après la conquête de Villaret, Othoman, chef de la puissante dynastie qui prit son nom, vint assiéger la ville; mais elle fut si bien défendue par l'ordre, et si à propos secourue par Amédée V, comte de Savoie, qu'Othoman fut contraint à une retraite honteuse. C'est de là, prétend-on, qu'Amédée prit pour devise le mot *Fert*, qui se lit sur le manteau et le collier des chevaliers de l'Annonciade, et dans lequel M. Didron, habituellement si partisan du symbole, ne voit que la troisième personne de l'indicatif du verbe *fero*, dont la signification lui semble suffisamment expressive comme devise, tandis que les amateurs d'hiéroglyphes s'obstinent à y trouver ce témoignage de la victoire d'Amédée : *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit* (Son courage a sauvé Rhodes).

L'entreprise de Mahomet II, en 1480, contre Rhodes et ses intrépides défenseurs, fut bien autrement redoutable. Les péripéties de ce mémorable siége ont été racontées avec étendue par plusieurs historiens, et l'on connaît le dramatique récit de l'abbé Vertot. Je sais qu'un mot plaisant de l'auteur a jeté quelque défaveur sur cette partie de l'*Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. — « Mon siége est fait, » répondait Vertot à ceux qui lui apportaient des documents nouveaux, et ce mot a prévalu contre la véracité du livre. Mais l'on n'a pas compris qu'avec ce mot l'auteur se débarrassait des importunités vaniteuses de certaines familles, mécontentes de ne point voir leur nom figurer dans cette héroïque épopée. « En effet, dit judicieusement l'historien des *Croisades*, si les documents qu'on présentait à Vertot intéressaient la vérité, ne les aurait-on point publiés? » Or a-t-on rien imprimé qui puisse prouver que Vertot se soit trompé, qu'il ait omis quelque grave circonstance? Et depuis a-t-on même essayé par quelque critique sérieuse d'attaquer l'authenticité des faits? En aucune façon. C'est qu'en réalité Vertot a connu les sources et qu'il en a fait un suffisant usage

(¹) Voy., sur le colosse de Rhodes, notre tome XXII (1854), p. 338 et 392.

Entre les ouvrages peu connus, mais authentiques, que Vertot a consultés, nous citerons *Guillelmi Caoursin, Rhodiorum vice cancellarii obsidionis Rhodie urbis descriptio;* livre fort rare, imprimé à Ulm en 1496, petit in-folio, puis à Rome en 1584. Ce n'est point cet ouvrage qui a donné à Vertot la chaleur, le nerf et la couleur qui distinguent son récit. Le style de Caoursin est sans prétention, concis et suffisamment pathétique, mais dépourvu toutefois d'ornements et de figures. Malgré l'absence d'enthousiasme, on y retrouve le narrateur exact et scrupuleux des faits qu'il a vus et auxquels il a pris part.

Guillaume Caoursin, sur lequel Nicéron a donné une notice que M. Duthilleul, érudit bibliothécaire, a utilisée dans sa *Galerie des hommes remarquables de Douai*, était né à Douai, vers 1430, d'une famille originaire de Rhodes (¹), disent les biographes. Pendant quarante ans il fut attaché au service de l'ordre de Saint-Jean, en qualité de vice-chancelier, bien qu'il n'en ait jamais pris l'habit. Sans doute il ne pouvait faire preuve des seize quartiers de noblesse que l'on exigeait des chevaliers. On le voit, en effet, se marier à Rhodes, et, comme récompense de ses services et de ses écrits, recevoir 1000 florins d'or pour y acheter une maison à sa famille. Caoursin remplit ses fonctions de vice-chancelier sous plusieurs grands maîtres successifs. Il assista à tous les conseils, à tous les chapitres, et prit part à toutes les négociations qui avaient la guerre du Turc pour objet. Sous Raymond Zacosta, en 1464, il avait négocié au nom de l'ordre avec les ambassadeurs de Venise, pour certaines prises de mer sur des sujets de la république. En 1466, il accompagnait à Rome Zacosta qui devait y mourir; puis il revenait à Rhodes avec le nouveau grand maître, J.-B. Orsini, qui plus tard le renvoyait à Rome vers le pape Paul II, pour en solliciter du secours contre la guerre dont Mahomet menaçait l'ordre. Cependant ce ne fut que sous le successeur d'Orsini, sous Pierre d'Aubusson, qui portait à notre auteur une sincère affection, qu'eut lieu le fameux siége de Rhodes, à la défense duquel Guillaume Caoursin contribua vaillamment et dont, témoin de tous les jours, il écrivit les incidents et l'héroïque histoire.

J'ai dit qu'il existe plusieurs éditions du *Siége de Rhodes* et des autres ouvrages de Caoursin, qui, au dix-septième siècle, ont été traduits en allemand par Jean Adelphus ou Jean Bruder, médecin de Strasbourg. Les biographes ne disent pas que la librairie française leur ait fait le même honneur. La Bibliothèque impériale possède cependant deux traductions manuscrites du *Siége de Rhodes* : l'une, exécutée en assez bon français, du commencement du seizième siècle (anc. f., 10268), par un écrivain qui ne se nomme pas, *pour sa trop grande petitesse*, et qui dit l'avoir entreprise par l'ordre de haut et noble homme Jacques Calliot, chevalier de l'ordre de Jérusalem, commandeur de Brabant et de Liége, seigneur de Chanteraine et gouverneur des commanderies de Flandre, Haut-Avesnes, Escharpigny, etc.; l'autre qui, outre le siége de Rhodes, contient aussi le *De casu regis Zizimi commentarius* (s. g. f., 1505), dont est auteur Gilbert Papillon, baron de Ryan, se disant gentilhomme bourbonnais. Quoique plus complète, nous nous garderons bien de recommander cette traduction, écrite d'un style à peu près inintelligible. Elle est dédiée à Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, qui méritait un encens plus délicat. Je signalerai cependant, en tête de ce volume, un discours préliminaire assez curieux, à l'adresse de la noblesse de Bourbonnais, dans lequel l'auteur établit, contrairement à ce qu'en pensent encore certaines gens de nos jours, que la plus noble et la plus recommandable étude des gentilshommes français à toujours été celle des lettres : « Et, bien que les Grecs, les Latins et d'autres estrangers puissent dire et raconter des miracles de leurs grands docteurs, historiens et philosophes, si je voulois inventorier, redire ou rapporter les noms, les œuvres et les merveilles que nos gentilshommes ont faites, traduites ou mises en lumière, en plein midy, aux yeux de tout le monde, je n'aurois jamais faict... »

Mais, des œuvres de G. Caoursin, le manuscrit le plus précieux que possède la Bibliothèque est, sans contredit, celui dont nous donnons l'indication en tête de cet article. C'est un petit in-folio sur beau vélin, contenant le texte même des œuvres historiques de l'auteur, en d'autres termes, le Siége de Rhodes, et l'Histoire de Zizim, frère de Bajazet. — Les nombreuses et charmantes vignettes dont il est orné en font un des plus intéressants textes de ce riche dépot.

Ce joli volume provient du fonds Colbert. On sait que la Bibliothèque nationale n'est guère moins redevable en particulier que toute la France en général à l'administration de ce grand ministre. Colbert avait pour les beaux livres une passion extraordinaire. C'est sous ses auspices que la Bibliothèque du roi s'accrut successivement des admirables collections de Béthune, de Brienne, de Gaston, duc d'Orléans, de Mazarin, et d'une foule d'autres acquisitions partielles de la plus haute importance. Non content de ces précieuses augmentations, Colbert entretenait dans les pays étrangers des savants de premier ordre, chargés d'acquérir tout ce qu'ils jugeaient digne de figurer honorablement dans le cabinet des estampes, des médailles et des livres imprimés. — Le manuscrit de Caoursin nous semble provenir de l'envoi fait en 1673 à Colbert par les consuls d'Alep et de Chypre, dont le père Besson, savant jésuite, était le recruteur en Orient.

La première vignette de ce précieux manuscrit est celle dite de présentation : quoique nous ne la reproduisions pas, nous en dirons quelques mots. Caoursin à genoux offre son livre au grand maître, qui est environné de ses chevaliers, assis en hémicycle et revêtus du costume de l'ordre. C'est, avec ses piquants accessoires, un petit tableau d'un fini précieux. L'auteur entre en matière et raconte l'occasion de l'entreprise de Mahomet, la haine que ce prince porte aux défenseurs de la croix, et son ardente convoitise pour l'île de Rhodes. Il dit comment, pour s'éclairer sur le fort et le faible de la ville et de ses moyens de défense, Mahomet appelle à son conseil une foule de renégats, la plupart anciens habitants de l'île, et comment il confie la direction du siége au grand vizir Missah, apostat lui-même; car ce Missah n'est autre que le dernier des Paléologue, et le seul survivant de l'ancienne famille impériale. Cette particularité n'a point échappé à Voltaire, qui n'avait pas lu Caoursin, mais qui l'avait puisée dans Vertot. Missah Paléologue n'avait évité la mort à laquelle Mahomet avait condamné tous les héritiers de l'Empire, qu'en se faisant musulman. Depuis, sa valeur, ses services, et surtout son aveugle complaisance pour les volontés du sultan, l'avaient élevé à la dignité de vizir; et, parvenu à ce haut degré de faveur, il affectait plus que personne une implacable haine contre les chrétiens en

(¹) Cette dernière opinion est contredite par une découverte que mentionne M. Duthilleul, et de laquelle semble résulter que la famille Caoursin était réellement originaire de Douai. Le 5 juin 1810, on a découvert dans la chapelle des Templiers de Douai, qui depuis la destruction de la milice du temple a appartenu à l'ordre de Malte, une pierre tumulaire de deux mètres de longueur, sur laquelle est incisée l'image d'un commandeur de Malte, avec cette inscription :

« Ci-gist religieuse personne frère Guillaume Caoursin, en son temps » commandeur de Montdidier et de Dourges, gard. et gouverneur de » la command. de Hautaveines, qui trépassa l'an mil CCCC LV, le » XXIV d'aoust. »

Évidemment ce Guillaume Caoursin était parent, sinon père, de notre auteur, qui dès lors ne serait pas né fortuitement à Douai, mais aurait eu en cette ville le berceau même de ses ancêtres.

général, et contre le grand maître de Rhodes en particulier.

La première vignette que nous empruntions au manuscrit de Caoursin, est la vue de Rhodes même. C'est sans doute le plan fourni à Mahomet par le renégat Georges, ingénieur allemand, bon géomètre, et qui excellait dans la conduite et le service de l'artillerie. A la qualité d'apostat,



Pierre d'Aubusson défère le commandement à son frère Antoine. — Dessin de Rouargue, d'après un manuscrit du quinzième siècle.

Georges, pour le besoin de la cause qu'il servait, voulut joindre celle d'espion : il feignit d'être maltraité, mécontent du bacha Missah, et, à la faveur de quelques protestations de dévouement aux chevaliers, il rentra dans Rhodes, dont il étudia dès lors les ressources et les faibles côtés. Surpris dans l'accomplissement de son œuvre, maître Georges reçut le châtiment dû à ses honnêtes pratiques et fut pendu en place publique. — Le plan qu'il fournit donnait l'assiette de

Rhodes et de ses fortifications. Caoursin est fort concis sur le chapitre de la topographie : sa description de Rhodes est insuffisante. Les miniatures de l'artiste en disent beaucoup plus; et malgré quelques difficultés de concordance, l'idée qu'en donnent les géographes, et Vertot en particulier, justifie suffisamment la vue que nous reproduisons (p. 153).



Épisode du siége de Rhodes. — Dessin de Rouargue, d'après un manuscrit du quinzième siècle.

Rhodes, située sur la pente d'une colline couronnée de coteaux et de riantes campagnes, était divisée en haute et basse ville. Elle avait une double enceinte de murailles, fortifiées de distance en distance par de grosses et puissantes tours. Le palais du grand maître était placé dans la haute ville à laquelle il servait de château et en même temps de citadelle. Tous les chevaliers étaient logés auprès du palais. Les séculiers, les gens mariés, soit peuple, soit

bourgeois ou marchands, occupaient la basse ville. La ville avait deux ports : l'un grand et spacieux, mais peu sûr, quand certains vents venaient à souffler. A l'entrée de ce premier port, formé par un môle qui entrait plus de 300 pas dans la mer, et à son extrémité, se trouvait la tour de Saint-Nicolas. Les Arabes, dans leurs histoires, racontent que ce fut le calife Moavi qui, lors du siége qu'il fit de Rhodes, exécuta cette tour pour battre la ville, et l'éleva, disent-ils avec leur exagération ordinaire, à une hauteur si prodigieuse « que son faîte touchait au ciel, et que ses fondements descendaient jusqu'au centre de la terre. » La vérité est qu'en 1464, après la levée du siége de Rhodes par les Vénitiens, le grand maître Zacosta, aidé des libéralités de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, la fit construire et la nomma tour Saint-Nicolas, parce qu'il y avait une église de ce nom sur l'emplacement où elle fut bâtie. Cette tour, garnie d'artillerie, était accompagnée d'un fort bastion relié à la ville par une courtine. Quant au port intérieur, il était formé par deux môles qui approchaient l'un de l'autre en hémicycle, ne laissant d'espace entre eux que ce qu'il faut pour le passage d'une galère. Les extrémités de ces môles étaient flanquées de deux grosses tours bâties sur deux rochers, et, suivant la tradition que nous avons discutée et réfutée (t. XXII, p. 335), ce serait sur ces deux rochers qu'aurait été posé le fameux colosse de Rhodes. Enfin deux petits golfes accompagnaient le double port, au septentrion et au midi ; le tout défendu par le château de Saint-Ange et les fortifications de cette partie de la ville.

C'est contre la tour Saint-Nicolas que, d'après les conseils du renégat Georges, se dirigèrent les premiers coups des assaillants. Mais, malgré les efforts du bacha et les avis que lui faisait tenir le traître Georges, qui, avons-nous dit, s'était introduit dans la ville à l'aide d'une de ces ruses familières aux transfuges, l'assaut fut repoussé et le Turc obligé de regagner en toute hâte ses galères. L'auteur que nous suivons raconte alors comment, irrité de cette première défaite, le bacha, tout en portant ses forces contre un autre point de la ville, ne rougit point de recourir aux plus odieux complots. Il a promis à Mahomet la tête du grand maître, il la lui faut, nul moyen ne lui répugne. Par ses excitations, deux autres renégats, anciens habitués de Rhodes, pénètrent dans la ville avec mission d'y assassiner d'Aubusson par le fer ou le poison. Découverts et convaincus, les deux sicaires expient leur complot sur un gibet, que ne tarde point à encourir le traître Georges, également convaincu d'espionnage et de machinations. A la nouvelle de ces exécutions qui le déconcertent, Missah Paléologue, n'espérant plus rien de la trahison, se résout à emporter de force ce qu'il ne peut enlever par le complot et l'artifice, et sa plus grosse artillerie est retournée contre la tour Saint-Nicolas qu'il avait abandonnée. Cependant le grand maître n'ignore pas que le salut de la ville dépend de la conservation de ce fort : il assemble son conseil, auquel sont convoqués, avec les étrangers dont le secours lui est venu depuis peu, les bourgeois, les ouvriers et les prêtres eux-mêmes : il veut leur avis, leur conseil et leur appui moral. Entre autres illustres guerriers arrivés nouvellement en aide à Rhodes, figurait Antoine d'Aubusson, vicomte de Monteil, frère aîné du grand maître : à la prière de tout le conseil, Pierre défère au vicomte de Monteil le commandement général des armées, et assigne aux autres volontaires les quartiers qu'ils auront à défendre. Mais pour cet épisode du siége, dont notre seconde vignette reproduit l'esquisse naïve, laissons parler notre auteur par l'organe du traducteur contemporain. « Nostre très-excellent prince et maistre de Rhodes, ces choses considérées, entrepensant ce qui estoit à faire, ne veult délaissier aucune chose qui estoit au salut de la cité et de ses citoyens : usant de sa gravité accoutumée et attrempance (modération) *(maturitate ac solita modestia utens)*, appela à ses conseils ses chevaliers, auxquels il remonstra prudentement leurs grands et irréparables inconvénients et dangers... A cestui conseil l'accompagnoit son noble très-excellent chevalier Anthoine d'Aubusson, seigneur de Monteil en Auvergne, homme plein de conseil et expert en armes, lequel un peu auparavant estoyt parti de France, atout (avec) une compagnie de nobles et vaillants hommes, pour aller oultre mer à visiter le saint sépulchre de Jhérusalem, convoitant souverainement de tout son désir estre à sy glorieuse bataille, estoit illec demouré. Cestui Antoine, de par son frère, et par le décret et consentement de tous les chevaliers de l'ordre et des citoyens, pour l'intégrité de la foy, attendu la grande expérience des choses à faire et l'art de la discipline militaire que on savoit en lui, fut fait capitaine de la cité et dux des chevaliers..... Illec estoient en très-grand nombre, plusieurs chevaliers de l'ordre, très-experts en armes, baillys, prieurs, sénateurs et commandeurs de l'ordre, et plusieurs frères de nobles lignages du pays d'Occident; aussi estoient plusieurs ouvriers méchaniques pleins de prudence, les citoyens de Rhodes et les Grecs pleins d'engin *(Greci quoque ingenio prediti)*, lesquels tous ensemble, d'un consentement de couraige, donnèrent conseil à la défense et sauvement de la cité. Chacun fut consulté et produisit son avis, et fut ordonné de faire et dreschier une machine tournoiement à manière de bricole ou rejectoire, qui jectoit pierres de grand faix ès munitions et bretesches ennemies; *nostri vero machinam versatilem quod tributum* (¹) *vocant ingentia saxa in munitiones et hostium fossas torquens erigere statuunt.* Cestui engin fut en haste fait et assis selon le possible des ouvriers, duquel engin un maistre expert en l'art d'icellui jecta et envoya plusieurs grosses pierres en fortifications des ennemis, et tellement que en peu de temps illec accraventa et rompit, et moult grands dommages leur porta. »

La vignette qui reproduit le choix que fait le grand maître d'Antoine d'Aubusson son frère, comme commandant général, est d'une composition remarquable. Le grand maître, entouré des chevaliers principaux de l'ordre, remet le bâton de commandement à son frère. Des artisans de diverses professions, tout en se livrant aux travaux de leur métier, assistent à cette scène ; sur le devant un cordonnier, plus loin un chaussetier, puis un barbier en plein exercice ; dans le fond, la vue d'une chapelle où officient les prêtres, dont les prières, auxquelles prennent part de nombreux fidèles, appellent la protection du ciel sur la ville assiégée. — Les vives couleurs de l'original ajoutent une grande expression à ce joli tableau.

La troisième de nos vignettes reproduit une des scènes du siége que dirige Missah Paléologue. Repoussé malgré l'effort de son artillerie et la fureur des assaillants, le vizir juge à propos de ne pas s'opiniâtrer à l'attaque d'un point où le grand maître semble avoir porté toutes ses forces; il tourne alors toutes ses batteries contre le corps de la place. Il prend Rhodes de flanc, et dispose son artillerie devant la muraille des Juifs qu'il juge la moins fortifiée. En effet, ses canons, ses mortiers y causent un tel fracas que les Italiens, les Espagnols et quelques autres des assiégés ne voient bientôt plus de salut pour leur vie que dans la prompte reddition de la ville. C'en était fait de Rhodes sans un prompt secours. Le grand maître, informé du péril, fit déployer sur-le-champ l'étendard de la religion, et, se tournant vers ses chevaliers : « Frères, leur crie-t-il, voici les ruines sous lesquelles il faut vivre ou mourir! »

L'exécution de cette vue du siége de Rhodes nous paraît

(¹) Par raillerie et allusion au tribut que Mahomet avait prétendu des chevaliers.

supérieure encore à la précédente. Le grand vizir, près de sa tente, et sur le premier plan, entouré de ses principaux officiers, contemple la marche et les progrès du siége; des arbalétriers qui protégent ce premier groupe, tendent leurs arcs et décochent leurs traits sur les assiégés. Sur le second plan, à gauche, de nombreuses batteries de canons sont dirigées contre les murs de Rhodes qui tombent en ruines. L'assaut est commencé. Les chevaliers, sur leurs remparts, répondent au feu des assaillants par des décharges continues. A l'une des tours, sur le devant, apparaît le grand maître, la dague au poing. Il est suivi de chevaliers dont l'un porte l'étendard de la croix qui doit ranimer le courage des assiégés. Le champ est jonché de morts du côté des Turcs, et semble présager l'insuccès de leurs efforts.

On connaît, en effet, l'issue de ce mémorable siége, qui couvrit de honte et de confusion l'invincible Mahomet, et immortalisa le nom de d'Aubusson. — En apprenant la défaite des siens, Mahomet entra dans une terrible colère et jura de ne pas laisser pierre sur pierre dans Rhodes, qui se dressait comme une muraille entre son ambition et le reste de l'Europe. En effet, une nouvelle armée de trois cent mille hommes fut rassemblée à la hâte, et le sultan, s'étant mis à sa tête, s'avançait à grandes journées dans la Natolie, lorsqu'une violente colique l'emporta, dans le bourg de Teggiar-Tzaïr, le 3 mai 1481. Ses restes furent transportés à Constantinople; et quoique ce prince eût conquis deux empires, douze royaumes et plus de trois cents villes, il ordonna qu'on ne lui dressât pour épitaphe que ces simples mots : *Je me proposais de conquérir Rhodes et de subjuguer la superbe Italie.*

La seconde partie des Mémoires de Caoursin comprend, ainsi que je l'ai dit, le récit des aventures de l'infortuné Zizim. Bajazet et Zizim, fils de Mahomet II, se disputèrent son héritage. Les deux princes, à la tête de leurs partisans respectifs, se rencontrèrent sur le chemin de Bores, dans l'Asie. Zizim, malgré des prodiges de valeur, fut vaincu, poursuivi; et, par un étrange retour des choses d'ici-bas, ce prince, qui, sous le commandement du grand vizir Missah, avait été l'un des plus rudes assaillants au siége de Rhodes, se vit contraint d'aller demander asile au grand maître de Rhodes. Caoursin, qui devait jouer un rôle important dans la vie aventureuse et romanesque de ce prince, en raconte avec prédilection et sensibilité les étranges vicissitudes. On sait avec quels égards et quelle généreuse hospitalité le grand maître d'Aubusson accueillit cette grande infortune. Notre quatrième vignette représente le dîner que lui donne le grand maître à son arrivée. D'Aubusson et Zizim sont placés en vis-à-vis, sous un dais, à l'extrémité d'une table chargée de mets. Deux autres groupes occupent l'autre partie du tableau. Dans le fond, les frères servants qui pourvoient aux choses de la table; à côté, sur le devant et au seuil de la porte, de nombreux musiciens essayent par leurs mélodieux accords de charmer le prince musulman. Mais, dit Caoursin, Zizim parut plus surpris que flatté de nos mœurs. Notre mode de manger assis lui convenait peu : *Nec sine molestia discubuit, quod poplites more solito flexi non essent* (Il ne s'assit point sans répugnance, car ses genoux n'étaient point pliés, à la mode de son pays). Il goûtait les mets de l'extrémité de l'index, tout en étudiant avec une sorte de curiosité la façon dont mangeait le grand maître. Quant aux artistes qui s'efforçaient de charmer ses oreilles, il y parut médiocrement sensible. Un seul qu'on tira de la cuisine, c'était un esclave turc, eut le talent de l'émouvoir par ses mines, ses postures comiques et les sons d'un instrument barbare : *Donec Thurcus coquinarium exercens, barbarico instrumento melodiam edidit; tunc erectus parumper subrisit* (Jusqu'au tour d'un Turc, sorte de cuisinier, qui tira quelques sons d'un instrument barbare; lors, attentif, il se prit à sourire). — La miniature rend parfaitement l'ensemble de cette scène d'intérieur.

On sait que l'asile ouvert à Zizim dans l'île de Rhodes lui fut bientôt disputé. Bajazet ne pouvait voir sans inquiétude un tel compétiteur chez des voisins aussi peu sûrs. Il menaça l'île de tout le poids de son indignation, en même temps qu'il promit au grand maître son amitié et un subside annuel de 40 000 écus d'or, s'il voulait s'assurer de son frère et le tenir en surveillance. L'alternative n'était point douteuse : Zizim devint le prisonnier plutôt que l'hôte des chevaliers de Rhodes. Cependant d'Aubusson répugnait au rôle de geôlier. C'est alors qu'il députa des ambassadeurs au pape et aux autres princes chrétiens, pour leur donner avis de la présence dans Rhodes du frère de Bajazet. Le vieux chancelier Caoursin fut chargé de la rédaction des lettres et mémoires, et le départ de Zizim pour la France et l'Italie fut décidé. Caoursin, porteur des missives, accompagnait le prince. Zizim voulait qu'on le débarquât en Hongrie, en Sicile, ou même en Égypte, où de nombreux vengeurs, ennemis du sultan, l'attendaient. Mais la politique ne permit point cette condescendance. Zizim fut conduit en France, et Caoursin alla pour lui négocier à Rome. Le roi Louis XI accueillit froidement le prince turc, et Blanchefort, qui l'avait amené, le dirigea sur Bourganeuf, petite ville de la Marche, dont la commanderie dépendait de l'ordre. Zizim y passa assez tristement plusieurs années; les négociations de Caoursin ayant enfin obtenu le succès désiré, Zizim partit pour Rome, où le pape régnant lui offrit un sûr asile. Ce fut un spectacle étrange que l'entrée d'un prince musulman dans la capitale du monde chrétien; elle se fit avec une pompe extraordinaire. Innocent VIII, qui prétendait affranchir l'Orient de la tyrannie des infidèles, fondait de grandes espérances sur Zizim. Cependant Bajazet ne perdait pas de vue son frère; aussitôt qu'il le sut à Rome, il se hâta d'envoyer au pape pour traiter de sa captivité, ainsi qu'il l'avait fait avec le grand maître de Rhodes. Le pape, cédant aux intérêts, aux nécessités du moment, promit de retenir son hôte, et le sultan s'engagea à ne pas inquiéter l'État de l'Église. Cet état de choses dura trois années. Au bout de ce temps, 1492, Innocent VIII mourut; et, malheureusement pour l'exilé, Alexandre VI fut le successeur d'Innocent VIII. La première pensée du nouveau pape fut de s'assurer de la personne de Zizim, pour s'en faire une arme pour ou contre Bajazet, que dès ce moment l'astucieux pontife projetait d'opposer aux entreprises de l'aventureux roi Charles VIII. En entrant en Italie, à la tête de son armée, pour la conquête du royaume de Naples, Charles se souvint du prince ottoman qu'il avait vu en France et dont il connaissait les infortunes. A l'approche du conquérant, Alexandre s'était réfugié dans le fort Saint-Ange, et y avait également enfermé son prisonnier. Assiégé par l'armée française, Alexandre, forcé, signa un traité qui stipulait la remise du prince turc au roi de France. Zizim put donc suivre Charles VIII à Naples; chemin faisant, il se sentit atteint d'un mal inconnu, qui l'emporta en peu d'heures (25 février 1493). On ne manqua pas de dire qu'il mourait empoisonné. Zizim avait une âme noble et fière, jointe à un esprit cultivé. L'Orient conserve un recueil de ses poésies, ainsi qu'une traduction en turc d'un roman persan qu'il avait dédié à son père. Quant à Caoursin, auteur du texte qui nous a fourni le sujet de cet article, on sait de lui que, revenu à Rhodes, il y passa le reste de ses jours dans le repos et la juste considération que lui avaient acquise ses services; on sait qu'il acheva, en 1496, l'arrangement des statuts de l'ordre; que deux ans après il assista au quatrième chapitre général de Pierre d'Aubusson, et qu'il mourut

l'an 1501, ayant pour successeur dans la charge de vice-chancelier, Barthélemy Poliziano.

Il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques remarques sur le manuscrit de Guillaume Caoursin.

En général, les sujets fournis par les miniatures de ce manuscrit sont plus nombreux que variés, car l'objet principal, pour la première partie, est toujours l'attaque et le siége de Rhodes; mais ces petites compositions sont, en général, d'un travail fin et délicat, et d'autant plus précieux, quant aux figures, qu'on y retrouve évidemment le portrait des principaux personnages chrétiens et musulmans. Il est



Zizim, fils de Mahomet II, dînant à la table du grand maître. — Dessin de Rouargue, d'après un manuscrit du quinzième siècle.

incontestable, par exemple, que nous avons celui du grand maître d'Aubusson dans deux des vignettes que nous reproduisons : le même caractère, la même physionomie, reparaissent dans toutes les autres vignettes où figure d'Aubusson. Il doit en être de même pour la figure de Zizim. Ces vignettes, dont quelques-unes surtout, car toutes ne sont pas de la même main, rappellent assez bien l'école et la manière de J. Fouquet, le célèbre miniaturiste du roi Louis XI, révèlent une grande connaissance de l'architecture militaire au quinzième siécle. On y voit, avec l'aspect de villes de guerre, tout l'appareil de leurs fortifications, les portes et murailles garnies de leurs tours, bastilles et bastions; puis l'innombrable matériel des machines, depuis la simple et antique arbalète jusqu'aux canons, mortiers, pierriers, coulevrines, serpentins, basilics et fauconneaux; car toutes ces pièces et bouches à feu étaient déjà en usage en 1450, sans parler des machines de siége, dont l'étude sur ces jolies vignettes ne serait pas sans fruit pour les artistes et les gens de métier.

LA VIA MALA.

Voy. t. XVIII (1850), p. 249.



Une Vue de la *Via Mala*, dans le canton des Grisons.

Ce nom expressif désigne une route, d'environ cinq kilomètres, qui traverse une gorge profonde du canton des Grisons, entre les vallées de Schams et de Domleschg. Le nom de *Via Mala* désigne aussi la vallée elle-même. Elle aboutit d'une part au passage du Splugen et de l'autre à celui du Bernardin. La route fut commencée dans le quinzième siècle; elle a été dès lors fameuse par les nombreux accidents auxquels donnent lieu les avalanches et les chutes de rochers. La nature des lieux explique assez bien ces dangers, et il y a peu de passages dans les Alpes qui présentent à un plus haut degré l'aspect de la désolation.

Au fond de l'abîme gronde le Rhin postérieur, qu'on ne voit pas toujours, mais qu'on entend mugir entre les rochers et sous les masses détachées des escarpements supérieurs.

Trois ponts jetés sur le précipice augmentent l'effet pittoresque. Ils datent du siècle passé seulement. Sur ces ponts on passe d'abord de la rive gauche à la rive droite, en venant de Domleschg, puis de la rive droite à la gauche, et enfin de nouveau sur la rive droite. La profondeur de l'abîme, sous les ponts, varie de cent cinquante à quatre cents pieds.

Au sortir de cet affreux passage, les yeux du voyageur se reposent sur la riante vallée de Schams, qui s'étend sur les deux rives du Rhin postérieur pendant l'espace d'une lieue et demie. Les cultures présentent des champs d'orge et de légumes, des chenevières; la pomme de terre réussit à souhait; de belles prairies sont arrosées par de nombreux ruisseaux; et les forêts, qui sont d'une étendue considérable, alternent avec les pâturages. Quand on voit cette charmante vallée, on croit sortir du chaos pour entrer dans un Élysée.

De l'autre côté, la *Via Mala* débouche dans la vallée de Domleschg, et cette partie se nomme la *Via Mala* intérieure. C'est là que se trouve le *Trou perdu*, longue galerie, creusée dans le roc à l'époque où l'on reconstruisit la route de Coire à Bellinzone. Cette galerie, qui longe un précipice de 300 pieds de profondeur, a 216 pieds de long, de 10 à 14 de hauteur, et de 15 à 18 de largeur.

Au sortir de ce passage ténébreux, on a une perspective d'un effet admirable. A droite, le vieux clocher du couvent de Saint-Jean s'élève sur un roc qui semble inaccessible, tandis que, du côté opposé, de verts pâturages tapissent les croupes arrondies du Heinzenberg. Au milieu paraissent Thusis et la vallée de Domleschg. Thusis, avec ses riants alentours, intéresse par son histoire; il fut deux fois victime de violents incendies, et, en prévision de sinistres futurs, on a bâti des archives à l'épreuve du feu. Elles sont placées dans l'église. Si l'on monte à la tour, on contemple une des plus belles vues de la contrée, si riche en beautés de ce genre.

Malheureusement, toute cette vallée est exposée aux débordements du Rhin, de l'Albula et de la Nolla, qui nécessitent de coûteux travaux d'endiguement. La vigne est cultivée sur les pentes les mieux exposées. Au bord de la Nolla, un peu au-dessous du pont, se trouvent des bains alimentés par une source sulfureuse.

Toute cette vallée avait fait une telle impression sur le général français prince de Rohan, qui y commandait pour Lous XIII, qu'un peintre fut chargé de reproduire sur la toile ces aspects romantiques; le tableau fut déposé à Versailles. Dans les Alpes tout est contraste, et l'on ne supposerait pas qu'à peu de distance de l'affreuse *Via Mala* il se trouve des sites d'un caractère si différent.

Il existe une Société astronomique à Cincinnati : on compte parmi ses membres 25 médecins, 33 avocats, 39 épiciers en gros, 15 épiciers en détail, 5 ministres, 16 marchands de porcs, 23 charpentiers et menuisiers. Loin de nous faire sourire, la composition de cette Société doit nous donner à réfléchir sérieusement sur l'indifférence presque absolue d'un grand nombre de nos concitoyens pour toutes les sciences. Nous ne savons que trop dans quelles oisivetés se dissipent les loisirs de la plupart des Français qui sont occupés à des professions manuelles.

LES PETITES CHOSES (¹).

Beaucoup de personnes ont une grande répugnance à faire attention aux *petites choses*, comme si elles craignaient que ce ne fût là le signe d'un petit esprit, et comme si, en négligeant de s'occuper de bagatelles, elles faisaient preuve d'une intelligence supérieure. Mais parmi les choses qu'on appelle bagatelles, il y en a qui n'en sont point, et puisque les petites choses peuvent avoir des conséquences importantes, elles valent bien la peine de n'être pas négligées.

Il faut, du reste, que des motifs sérieux, élevés, empêchent l'attention que nous accordons aux petites choses de devenir minutieuse et exagérée.

Efforçons-nous sincèrement de travailler au bonheur de ceux qui nous entourent; regardons nos petits devoirs et nos petits soucis de chaque jour comme faisant partie de la tâche que Dieu nous a imposée, et comme nous offrant l'occasion toujours renouvelée d'une abnégation volontaire : les petites choses se trouveront par cette pensée même ennoblies et sanctifiées.

PETITS DEVOIRS.

L'accomplissement régulier de nos petits devoirs réclame bien plus d'énergie que nous ne serions tentés de le croire au premier abord; ils paraissent si insignifiants, que de les omettre une seule fois semble ne pas avoir une grande importance; on dirait même qu'il ne vaille guère la peine de mettre à contribution notre énergie pour de pareilles bagatelles; mais peu à peu l'insouciance prend le dessus, les petits devoirs sont de plus en plus négligés, et le mécontentement ne tarde pas à s'emparer de nous.

L'habitude de l'ordre et de l'exactitude ne peut pas compter parmi les petits devoirs, car elle est d'un prix inestimable dans toutes les circonstances importantes de la vie; cependant je suis persuadée qu'une grande partie de l'ennui attaché aux *petits devoirs*, disparaîtrait aussi si toutes choses étaient toujours faites à temps, et chaque objet tenu à sa place.

L'habitude de se lever de bonne heure, non-seulement est excellente pour la santé, mais encore, plus que toute autre, elle nous fait gagner un temps énorme; elle est une source de sérénité et de bonne humeur.

Les devoirs à la charge des dames qui ne dédaignent pas de surveiller elles-mêmes leur ménage, appartiennent à la catégorie des petits devoirs. Pour les accomplir avec régularité, il faut se lever d'aussi grand matin que possible. Avec un peu d'intelligence, il est facile de prévoir la plupart des besoins de la journée, et de donner d'avance les ordres qui doivent mettre en mouvement tout le système mécanique d'un ménage bien organisé. Il y a de cette manière une perte de temps bien moins considérable que ne peuvent se le figurer les maîtresses de maison qui travaillent au hasard, et qui attendent pour y suppléer la manifestation d'une lacune qu'elles auraient pu prévenir.

(¹) Extraits d'un excellent petit livre, que Mme S. O. a imité ou traduit de l'anglais. (Paris et Strasbourg, 1855.) On ne saurait trop rendre grâces à l'auteur de ce traité, qui renferme en peu de pages un grand nombre de leçons très-utiles, données avec autant d'esprit que de bonté. Nous souhaitons que les lignes que nous reproduisons contribuent à en faire rechercher la lecture.

Se trouver un peu en retard pour les repas, n'être pas tout à fait prêt quand il s'agit de sortir, arriver un petit quart d'heure après le moment convenu, toutes ces choses sont des bagatelles, mais leur renouvellement fréquent les rend fort ennuyeuses pour autrui.

Il y a des personnes qui ne quittent jamais la maison sans y rapporter quelque idée nouvelle pour l'organisation de leur ménage, l'arrangement de leur demeure, ou la culture de leur jardin; ce sont elles qui connaissent la meilleure manière de faire toutes choses, et on reconnaît leur habitation par le confort et l'élégance qui y règnent non-seulement à l'aide d'un ordre parfait, mais encore au moyen d'une certaine disposition de meubles qui témoigne d'un bon goût, et que l'on remarque jusque dans les moindres détails. Il faut mettre au nombre de nos petits devoirs celui de rendre notre demeure, non-seulement aussi commode, mais encore aussi jolie que possible.

On trouve des personnes qui regardent ce soin comme au-dessous d'elles; peut-être le sentiment du beau leur manque-t-il pour remarquer l'absence de ces petits détails qui rendent une chambre confortable. Leur logement a toujours un aspect triste : il paraît inhabité; leur habillement ne ressemble jamais à celui des autres; le progrès n'existe point pour elles dans les petites choses, et si elles commencent par mépriser le bon goût et l'apparence extérieure, il est fort probable qu'elles finiront par renoncer à l'ordre et à la propreté.

Sachons renoncer dans la conversation à quelque réponse mordante qui nous vient aux lèvres, quoiqu'elle nous paraisse aussi spirituelle que bien méritée par notre adversaire.

Etudions-nous, lorsque nous n'avons pas des motifs très-graves de chagrin, à être toujours de bonne humeur. La bonne humeur est comme l'air embaumé du matin, comme un rayon de soleil sans lequel il manque un charme essentiel au paysage le plus beau. De grands devoirs et de grands dévouements perdent beaucoup de leur vertu, de leur puissance d'action et de leur utilité, s'ils ne sont pas accomplis dans cet aimable esprit; quant aux petits devoirs et aux petits dévouements, ils n'ont plus aucune valeur s'ils ne sont éclairés par le joyeux rayon d'une humeur douce et sereine.

Il est essentiel de s'habituer à se contenter facilement, et à se réjouir de peu de chose. Il y a des personnes auxquelles il est naturel d'être toujours contentes et satisfaites, et nous nous sentons bien plus heureux auprès d'elles qu'auprès de ces autres qui, par indifférence ou par mécontentement intérieur, ne se trouvent jamais satisfaites de rien.

Recevons les petits services qu'on nous rend, d'une manière gracieuse et aimable; admirons de bon cœur ce que d'autres voudraient voir apprécié par nous; faisons, en un mot, pour les autres ce que nous voudrions leur voir faire pour nous; et proposons-nous pour modèle le contraire d'un esprit exigeant et boudeur qui ne recherche que le mauvais côté de toutes choses, et qui ne saurait jamais en découvrir les faces agréables et souriantes.

La suite à une autre livraison.

LE RÉVEIL DES OISEAUX.

Avant que les teintes vermeilles de la rosée matinale aient annoncé l'approche du soleil, souvent même avant que la plus légère lueur ait signalé l'aube à l'orient, alors que les étoiles scintillent encore dans le sombre azur du ciel, un bruit sourd retentit sur le faîte d'un vieux sapin, bientôt suivit d'un caquetage de plus en plus accentué; puis les notes s'élèvent, et une interminable série de sons aigus frappe l'air de toutes parts comme un cliquetis de lames continuellement heurtées l'une contre l'autre. Le coq des bois danse et sautille sur sa branche, tandis qu'au-dessous de lui, dans le taillis, ses poules reposent tranquillement et contemplent avec respect les folles gambades de leur seigneur et maître. Il n'est pas longtemps seul à animer la forêt. Le merle s'élève à son tour, secouant la rosée de ses plumes brillantes. Le voilà qui aiguise son bec sur la branche, et, de rameau en rameau, sautille jusqu'au sommet de l'érable où il a dormi, étonné de voir que presque tout sommeille encore dans la forêt quand l'aube du jour a remplacé la nuit. Deux fois, trois fois, il lance sa fanfare aux échos de la montagne et de la vallée, qu'un épais brouillard lui dérobe encore.

De minces colonnes de fumée blanchâtre s'échappent du toit des chaumières; les chiens jappent autour des fermes, et les clochettes sonnent au cou des vaches. Les oiseaux quittent alors leurs buissons, agitent leurs ailes et s'élancent dans les airs pour saluer le soleil qui vient une fois de plus leur donner sa bienfaisante lumière. Plus d'un pauvre petit moineau se réjouit d'avoir échappé aux dangers de la nuit. Perché sur une petite branche, il avait cru pouvoir dormir sans crainte, la tête ensevelie sous ses plumes, quand, à la lueur d'une étoile, il a vu se glisser dans les arbres la chouette silencieuse, méditant quelque forfait. La fouine était venue au fond de la vallée, l'hermine était descendue du rocher, la martre des sapins avait quitté son nid, le renard rôdait dans les broussailles. Tous ces ennemis, le pauvre petit les avait vus pendant cette nuit terrible. Sur son arbre, à terre, dans l'air, partout la destruction le menaçait. Qu'elles avaient été longues ces heures où, n'osant bouger, il n'avait pour protection que les jeunes feuilles qui le cachaient! Aussi, maintenant, quel plaisir pour lui de s'élancer à tire-d'aile, de vivre en sécurité, protégé, défendu par la lumière!

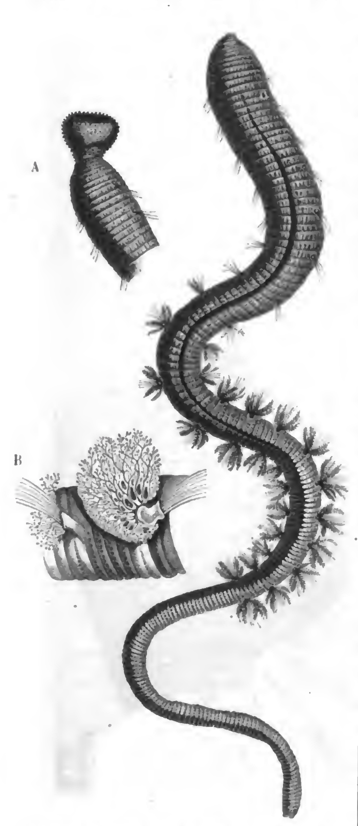
Le pinson lance à plein gosier sa note claire et sonore; le rouge-gorge chante au faîte du mélèze, le chardonneret dans les aunes, le bruant et le bouvreuil sous les ramées. La mésange, le roitelet et le troglodyte confondent leurs voix. Le pigeon ramier roucoule, et le pic frappe son arbre. Mais au-dessus de ces cris joyeux retentissent les notes mélodieuses de l'alouette des bois et l'inimitable chant de la grive [1].

L'ARÉNICOLE DES PÊCHEURS.

L'arénicole appartient, dans le règne animal, à cette division assez obscure de la classe des annélides, que les zoologistes ont nommée *Annélides errants*. Ces animaux ne vivent point, comme certains de leurs congénères de la même classe, fixés aux corps par une enveloppe testacée, ou par toute autre sécrétion calcaire; leurs mouvements ne sont pas limités; ils marchent ou nagent, et peuvent errer librement au sein de l'élément liquide; de là le nom particulier qu'ils portent. Leur forme, surtout chez l'arénicole, est des plus singulières; prise dans son ensemble, elle rappelle celle d'un ver. La peau est nue; elle est divisée, par des plis circulaires, en un grand nombre d'anneaux; mais remarquez l'animal que nous figurons page 164 : à l'extrémité antérieure ou plus grosse du corps, est un renflement circulaire, creux à l'intérieur, hérissé extérieurement de milliers de très-petits tubercules. Cette portion est-elle la tête? Elle n'en remplit guère les fonctions ordinaires; on ne voit pas de bouche proprement dite, ou plutôt pas de mâchoires; il y a absence complète d'yeux; nullité proportionnelle des autres organes des sens. Ce renflement charnu, creusé en forme d'entonnoir, constitue sans doute une sorte de trompe rétractile, qui ne remplit d'autre

[1] Tschudi, cité par J. Michelet dans son livre intitulé : *l'Oiseau.*

fonction que celle de la préhension ou celle de la fixation du corps aux objets environnants; les tubercules qui la garnissent font l'office de ventouses, à l'aide desquelles l'animal produit le vide sur les objets pour s'y attacher.— La portion moyenne du corps est garnie de petits groupes charnus finement ramifiés, qui ne sont autre chose que des bronches, et servent à la respiration de l'animal au sein des



L'Arénicole des pêcheurs. — A, extrémité antérieure du corps, montrant la trompe; B, un des anneaux de la partie moyenne du corps, grossi, vu de côté, pour montrer les branchies et les rames des pattes.

eaux. Ces groupes, qui sont disposés symétriquement de chaque côté du corps, existent par paire pour chaque anneau; ils sont accompagnés chacun de filaments disposés en séries plates et divergentes, qui servent de rames ou de palettes à l'animal pour nager.

L'arénicole habite exclusivement la mer; elle vit dans le sable, comme son nom l'indique; on la trouve souvent enfoncée de 35 à 60 centimètres de profondeur; sa retraite ne se reconnait qu'à de petits cordons de sable que l'animal rejette au dehors. Les pêcheurs en font un grand usage pour amorcer leurs lignes; lorsqu'on la saisit, il sort de son corps un liquide jaune qui teint fortement les doigts. Mais l'homme n'est pas son ennemi le plus redoutable; des animaux marins de nombreuses espèces lui font une guerre plus acharnée, plus incessante. Plusieurs crustacés, la chevrette, les crabes, etc., et divers mollusques, comme le turbo, le buccin, etc., la recherchent activement. — Rien de curieux comme les mœurs de ces créations, la plupart ignorées, qui habitent les retraites de l'océan; la finesse de tactique que quelques-unes montrent pour suppléer à la force dans la recherche et l'attaque des proies vivantes qui devront subvenir à leur subsistance, ne le cède en rien à l'artifice le plus habile mis en œuvre pour le même but par les animaux plus élevés en organisation. Lisez les lignes qui suivent, écrites par un conteur spirituel autant qu'observateur savant, par l'auteur des *Souvenirs d'un naturaliste;* elles décrivent un combat sous-marin dont une pauvre arénicole a été la victime.

« C'était avec un vif sentiment de curiosité que, dans mes longues promenades, j'étudiais les mœurs de ces peuplades ennemies, que j'assistais à des escarmouches presque toujours terminées par un repas dont le vaincu faisait personnellement les frais. Souvent je m'amusais à les provoquer. Un jour, entre autres, j'avais jeté une grosse arénicole dans une mare de quelques pieds d'étendue. Une bande de petites chevrettes, qui semblaient se prélasser dans leur belle eau de mer, s'éparpilla d'abord, effrayée par le bruit que fit en tombant ce corps étranger; mais, au bout d'un instant, elles se rassurèrent, et tandis que l'annélide cherchait à s'enfoncer dans le sable, une des plus jeunes, et par conséquent des plus téméraires, la saisit par le milieu du corps. Enhardies par cet exemple, les autres ne tardèrent pas à l'imiter, et la pauvre arénicole fut tiraillée en tous sens jusqu'à ce qu'une grosse chevrette, s'élançant comme un trait de derrière un groupe de corallines, vint disperser ses compagnes plus faibles, et s'approprier le butin. Mais je vis bientôt qu'elle aurait à partager : de tous côtés le sable s'agitait, et il en sortit une vingtaine de petits turbos et buccins qui, avertis du voisinage d'une proie, voulaient avoir part au festin. Sans hésiter ils se dirigèrent en ligne droite vers l'arénicole, dont le corps fut en un clin d'œil couvert de ces mollusques voraces. Je croyais son sort définitivement fixé, quand un petit crabe mænade sortit de dessous une pierre, vint chasser la chevrette, et, se mettant à entraîner l'annélide, en détacha presque tous les turbos, qui se hâtèrent de rentrer dans le sable. Mais un gros crabe tourteau parut à son tour sur la scène, et le pauvre petit mænade dut se hâter de battre en retraite pour échapper à ses redoutables pinces. Toutefois il ne perdit pas de vue le mets friand dont il avait goûté, et, mettant à profit un moment où le tourteau, effrayé ou attiré par je ne sais quoi, s'était éloigné, il s'élança rapidement, saisit cette arénicole tant disputée, et alla, pour plus de sûreté, la manger au sec, à quelque distance de la mare. »

LA FEMME DE DON DIEGO VELASQUEZ.

Ce portrait est désigné dans le catalogue du Musée de Madrid, publié en 1845, comme pouvant être celui de la femme de Velasquez. Aucune biographie de ce grand artiste espagnol ne dit que Velasquez ait peint le portrait de sa femme; aucune notice n'indique que cette femme fût artiste;

cependant la planche que la figure du portrait tient devant elle semble désigner qu'elle gravait. Nous étions encore dans ce doute lorsque, parcourant la galerie du Belvédère, nous y avons trouvé un tableau où Velasquez s'est représenté entouré de toute sa famille, et nous avons remarqué, dans l'estampe qui reproduit ce tableau, que le portrait de la femme de Velasquez a une singulière ressemblance avec celui que l'on voit ici. Nous pensons donc que la supposition



Musée de Madrid. — La Femme de Velasquez, par Velasquez. — Dessin de Chevignard.

timide du livret de Madrid est confirmée par ce rapprochement (le livret s'exprime ainsi : N° 320. *Retrato que se cree ser de la mujer del autor. — Busto de perfil, con manto amarillento*).

Mais comment s'appelait cette femme de Velasquez ? de qui était-elle fille ? C'est encore le texte de la galerie du Belvédère qui nous l'apprendra : elle s'appelait Juana Pacheco, et était fille de François Pacheco, peintre d'histoire et de portraits, sur lequel Cean Bermudez (t. IV, p. 3), et après lui Quilliet (p. 235), nous ont laissé de longues notices.

Le Musée du Louvre possède quelques tableaux de Velasquez, et ils sont admirables; mais ils ne font guère connaître Velasquez que comme portraitiste; le plus beau d'entre eux est le groupe de treize personnages, parmi lesquels on croit reconnaître des artistes amis de Velasquez, et entre autres son élève Esteban Murillo. Madrid pos-

sède des œuvres de tous les genres peintes par ce grand maître : fleurs, fruits, animaux, paysages, tableaux d'histoire, tout s'y trouve, et il savait, dit-on, peindre tous ces différents sujets avec un talent également remarquable. On lit à ce propos, dans les œuvres de Mengs, un passage fort curieux sur la facilité de Velasquez à traiter tous les sujets, et sur le talent qu'il savait déployer dans la distribution de la lumière. « Quelle vérité, dit-il, et quelle intelligence du clair-obscur dans les ouvrages de Velasquez! Qu'il a supérieurement bien rendu l'effet du clair ambiant interposé entre les objets pour en faire connaître les distances! Quelle école pour tout artiste qui veut étudier, dans les tableaux des trois temps de ce maître, la méthode qu'il a suivie pour arriver à une aussi excellente imitation de la nature! Le Porteur d'eau de Séville nous prouve clairement combien ce peintre s'est d'abord restreint à imiter la nature en finissant toutes les parties, en leur donnant la vigueur qu'il a cru apercevoir dans ses modèles, en faisant connaître la différence essentielle qui se trouve entre les objets éclairés et ceux qui sont plongés dans l'ombre; mais comme aussi cette sévère imitation de la nature l'a fait tomber dans un style qui n'est point exempt de sécheresse et de dureté! » Mengs ajoute plus loin : « ..... Cependant Velasquez donna une idée plus juste encore de la nature dans son tableau des Fileuses, qui est de son dernier style. La main de l'artiste ne paraît avoir aucune part à l'exécution de cet ouvrage; il semble créé par un acte pur de la volonté, et l'on peut dire que c'est une production unique en son genre. »

Outre son talent personnel et le grand nombre de tableaux qu'un peintre peut exécuter, il lui faut encore autre chose pour le faire connaître et lui acquérir une publicité durable; il lui faut quelque graveur qui s'attache spécialement à reproduire ses œuvres, et qui, en les multipliant avec habileté, les répande partout et les mette à la portée d'un plus grand nombre d'amateurs. Le seul artiste qui ait véritablement fait apprécier Velasquez à sa juste valeur, vivait deux siècles après lui, et se nommait don Francisco Goya. Cet artiste, né vers 1760, grava, d'après Velasquez, un certain nombre de pièces qui sont exécutées avec une verve et une chaleur bien remarquables; son Ésope entre autres, qu'il grava en 1778, rend avec une vérité parfaite la couleur chaude des tableaux de Velasquez.

Au reste, il n'est pas facile de graver les peintres espagnols; leur manière large et fondue est fort difficile à imiter. Le graveur, qui n'a qu'une seule et uniforme couleur à son service, éprouve des embarras sans nombre à reproduire ces maîtres lumineux, et si Velasquez n'a eu que Goya pour reproduire dignement ses œuvres, il doit encore être estimé fort heureux, puisqu'il est le seul de ses compatriotes qui ait eu cet avantage, à l'exception de ceux qui ont gravé eux-mêmes leurs œuvres.

Une pensée infaillible me saisit chaque soir à l'instant où je mets la main sur le premier bouton de mon habit pour me déshabiller, et me dit : « Voilà ta démission d'un des jours qui te furent donnés. Qu'en as-tu fait? »

MIRABEAU PÈRE.

DE L'USAGE DES HYPOTHÈSES EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DE L'ART DE DÉCHIFFRER LES LETTRES (¹).

Il arrive souvent, lorsque nous examinons un sujet, que nous ne trouvons pas de route qui mène directement à la certitude. Il faut alors chercher la probabilité, à laquelle on ne peut guère parvenir sans recourir aux hypothèses. Mais il importe de ne pas confondre l'usage des hypothèses avec leur abus.

Nous entendons ici par hypothèse une fiction par le moyen de laquelle on répond à une question proposée. Il faut raisonner sur cette fiction absolument comme si c'était la vérité même, mais de manière à avoir occasion de connaître si la solution que nous avons inventée est vraie; car on ne doit l'inventer définitivement, comme conforme à la vérité, qu'après avoir eu lieu de se convaincre de cette conformité. Cette manière de raisonner est de la plus grande utilité dans les sciences en général, quand nous cherchons la cause inconnue de ce que nous découvrons dans un sujet qui ne nous est pas pleinement connu; elle est particulièrement usitée dans la stratégie pour pénétrer les desseins de l'ennemi. Elle est l'unique fondement de l'art de déchiffrer les lettres... Nous nous proposons de faire connaître les principes de cet art et d'en faciliter l'intelligence, et même l'application, par un exemple; mais les hommes abusant étrangement la plupart des hypothèses, nous devons d'abord nous prémunir contre ces abus par quelques règles générales, sagement établies par S. Gravesande, dans son excellente *Introduction à la philosophie*.

PREMIÈRE RÈGLE. — Il faut examiner exactement le sujet sur lequel roule la question, et il est nécessaire même d'en avoir une connaissance assez étendue.

DEUXIÈME RÈGLE. — Il ne faut pas oublier que tout ce que nous découvrons par le moyen des hypothèses n'est que probable. Le degré de probabilité dépend du nombre des circonstances possibles à connaître; et, pour qu'il ne reste aucun doute, il faut, sur une multitude de circonstances, n'en ignorer presque aucune.

TROISIÈME RÈGLE. — Il faut choisir parmi les circonstances, c'est-à-dire parmi les particularités que nous connaissons touchant le sujet que nous examinons, celles qui ont quelque chose de plus remarquable que les autres, afin d'exprimer d'abord ce qui paraît le plus important.

QUATRIÈME RÈGLE. — Entre ces circonstances principales, il en faut choisir une et chercher ou plutôt imaginer par quels moyens il pourrait se faire que cette particularité eût lieu; c'est-à-dire qu'il faut imaginer quelque cause qui entraîne cette particularité qu'on examine, et si l'on peut trouver plusieurs causes qui satisfassent à cette condition, il faut les noter toutes.

CINQUIÈME RÈGLE. — Il faut examiner, si parmi ces causes, il n'y en a pas quelqu'une dont les autres circonstances, mises à part (suivant la troisième règle), ne soient qu'une suite; s'il s'en trouve une telle, c'est à elle qu'il faut s'attacher : elle forme l'hypothèse qu'il faut examiner.

Exemple. — Huyghens, après avoir plusieurs fois observé Saturne, et avoir remarqué que cette planète paraissait quelquefois ronde, mais bien plus souvent garnie d'anses dont la largeur variait, et avoir reconnu quelques autres particularités relatives à ces phénomènes, s'appliqua à en découvrir la cause, en examinant par quels moyens on pourrait expliquer ces anses : il reconnut qu'un globe, entouré à une certaine distance d'un anneau dont le centre serait le même que celui du globe, paraîtrait avoir des anses dont la largeur serait plus ou moins grande, selon la situation de l'œil. Il s'aperçut aussi qu'un tel globe paraît parfaitement rond, c'est-à-dire que les anses deviennent invisibles si l'anneau est mince, et s'il se trouve situé de manière que son plan, étant continué, passe par l'œil, ou bien si la superficie que l'on regarde n'est pas éclairée. De tout cela, cet ingénieux savant conclut que l'hypothèse que Saturne est entouré d'un pareil anneau méritait d'être examinée.

SIXIÈME RÈGLE. — On examine une hypothèse en l'appliquant à toutes les autres particularités qu'on a obser-

(¹) Voy. t. V, p. 43.

vées, afin de savoir si elle est propre à en rendre raison.

Si le nombre des circonstances dont l'hypothèse rend raison est peu considérable, il faut recourir à la règle suivante.

Septième règle. — Il faut examiner l'hypothèse même, en déduire des conséquences, afin de découvrir à priori de nouveaux phénomènes, et vérifier ensuite par l'observation si ces phénomènes ont réellement lieu.

L'hypothèse de l'anneau de Saturne expliquait non-seulement les phénomènes déjà observés et s'accordait avec les moindres circonstances ; mais, de plus, les phénomènes déduits de cette hypothèse se trouvèrent d'accord avec les observations : on put prédire les apparences de Saturne et en marquer exactement le temps, ce qui changea en démonstration ce qui d'abord n'avait été qu'une simple conjecture.

L'essentiel est de ne raisonner jamais que sur des circonstances sur lesquelles on n'est point en doute ; il faut savoir aussi que les moindres circonstances, quand elles sont certaines, fournissent les plus grandes lumières.

Voici maintenant comment on parvient à lire les lettres en chiffres, en raisonnant d'abord, d'après ces règles générales, sur des principes incertains, qui ne laissent pas que de nous mener à la certitude.

On commence par faire une liste des caractères employés dans un écrit en chiffres que l'on voudrait comprendre, en ayant soin de noter combien de fois chaque caractère se trouve répété ; à la vérité, il arrive souvent qu'on ne tire pas grande lumière de l'observation de cette règle ; mais dans une entreprise difficile, il convient de ne rien négliger de ce qui pourrait être utile.

Pour satisfaire à la première des règles générales que nous avons précédemment établies (voyez ci-dessus cette règle), il faut savoir la langue dans laquelle est composé l'écrit qu'on veut déchiffrer ; de plus, il faut que la plupart des caractères y soient répétés plusieurs fois, car c'est de leur arrangement seul qu'on peut tirer quelque lumière.

On pourra bien déchiffrer un petit écrit, si chaque lettre n'y est jamais exprimée que par un seul et même caractère, principalement si les mots sont séparés les uns des autres ; mais quand les caractères sont en plus grand nombre, quand deux ou trois expriment tour à tour la même lettre, et que des lettres doubles ou même des mots entiers sont aussi désignés par un seul caractère particulier, alors il faut, pour qu'il ne reste aucun doute sur la signification de chaque caractère, que l'écrit soit plus long, et d'autant plus long que le nombre des caractères employés est plus grand.

L'application de la deuxième règle générale (voyez ci-dessus cette règle) se fait en observant ce qu'il y a de particulier dans l'arrangement des caractères ; en remarquant si plusieurs caractères se trouvent dans le même ordre, ou si, dans l'arrangement de divers caractères, il se trouve certains traits de conformité. Pour faire mieux sentir l'usage de cette seconde règle, nous proposerons de suite un exemple qui n'est pas des plus faciles, quoique assez simple. Il est en latin et écrit avec des lettres ; mais la signification de ces lettres est changée, et il s'agit de découvrir la signification nouvelle que celui qui écrit a donnée à chacune d'elles, pour n'être entendu que de ceux auxquels il a fait connaître d'avance son chiffre.

Nous avons à déchiffrer la lettre suivante :

a b c d e f g h i k f l m k g n e k d g e i h e k f b c e e f i c l a h f
c g f g o i n e b h f b h i c e i k f f m f p i m f h i a b e q i b c b i e i e
a c g b f b c b g p i g b g r b k d g h i k f s m k i t e f m.

Je commence d'abord par faire la liste des caractères ; je marque combien de fois chacun d'eux est répété, et je mets les premiers ceux qui reviennent le plus souvent :

f, 14 fois.	g, 10 fois.	m, 5 fois.	n, 2 fois.	r, 1 fois.
i, 14	c, 9	a, 4	p, 2	s, 1
b, 12	h, 8	d, 3	o, 2	t, 1
e, 11	k, 8	l, 2	q, 1	

J'observe qu'il n'y a que 19 caractères, entre lesquels il y en a cinq qui ne se trouvent qu'une fois : d'où je conclus qu'un seul caractère est employé pour chaque lettre.

Pour qu'on entende plus facilement ce qui suit, nous allons mettre des lettres capitales au-dessus de quelques endroits dont il sera parlé dans la suite :

A B
a b c d e f g h i k f: l m k g n e
C
k d g e i h e k f: b c e e f i c l a h
D E F
f c g f g o i n e b h f b h i c e i k f:
G H I
f m f p i m f h i a b e q i b c b i e i e
K L
a c g b f b c b g p i g b g r b k d
M
g h i k f: s m k h i t e f m.

Je cherche à présent un petit nombre d'endroits plus remarquables que les autres, et je découvre que les cinq lettres *ghikf* se trouvent deux fois dans le même ordre (BM) ; que, dans un autre endroit, les lettres *ikf* (F) se trouvent répétées. Enfin, je m'aperçois que *hekf* a de la relation avec *hikf* (BM).

Je marque ces endroits, et je conclus qu'il est probable que des mots se terminent en ces quatre endroits ; ce qu'il faut indiquer en mettant des points.

Les autres règles générales que nous avons fait connaître doivent être appliquées indistinctement ; et c'est en comparant l'arrangement des mêmes caractères, en différents endroits de l'écrit proposé, avec l'ordre des lettres dans les mots latins, qu'il faut former des hypothèses, dont chacune doit être examinée, en l'appliquant aux autres endroits de l'écrit dont il s'agit. Nous ferons connaître à présent de quels raisonnements on s'est servi pour déchiffrer l'écrit en question, en nous bornant à indiquer ceux qui ont donné quelque lumière, sans faire mention des autres, qu'il serait trop long et inutile d'énumérer ici.

Je compare *hikf* (BM) avec *hekf* (C). Quelques mots se terminent en ces endroits vraisemblablement, et j'y ai mis des points ; or rien n'est plus ordinaire, dans la langue latine, que de trouver des terminaisons dans lesquelles, entre les quatre dernières lettres, il n'y a de différence que dans les seules pénultièmes, lesquelles, en ce cas, sont ordinairement des voyelles.

Cette conjecture que *i* et *e* sont des voyelles est confirmée parce que ces caractères sont du nombre de ceux qui reviennent le plus souvent, et que les voyelles sont toujours dans ce cas, étant bien moins nombreuses que les consonnes.

Par conséquent, *i* et *e* sont probablement des voyelles. *eikf* (F) étant la fin d'un mot, *fmf* (G) sera le commencement d'un autre. Par conséquent, *m* ou *f* est une voyelle ; mais *m* ne se trouve que 5 fois employé, comme nous l'avons noté ci-dessus, tandis que *f* l'est 14 fois ; donc il y a une plus forte probabilité pour que *f* soit une voyelle.

Ainsi, *f* est probablement une voyelle, et *m* une consonne.

J'examine l'endroit *gbfbcbg* (K) : *f* est une voyelle, avons-nous suppposé, donc *b* sera une consonne ; c'est pourquoi *c* doit aussi être une voyelle.

Je marque donc que *c* est probablement une voyelle, et *b* une consonne.

Dans *gbgrb* (L), il y a trois consonnes, savoir : deux *b* et un *r* : je pense que *r* est consonne, parce que cette lettre

ne se trouve qu'une seule fois dans l'écrit, comme nous l'avons noté en commençant.

Donc *g* est probablement une voyelle, la langue latine étant de celles qui ont horreur des consonnes redoublées.

Je ne prends toutefois toutes ces conclusions que comme probables.

Dans *fcgfg* (D), nous aurions 5 voyelles, d'après ce que nous venons de supposer. Mais les voyelles ne se trouvent jamais ainsi prodiguées, quand même nous supposerions que les lettres V et U, aussi bien que J et I, sont marquées par les mêmes caractères, ce que le nombre total des caractères donne lieu de conclure (ce nombre n'étant que de 19, comme nous l'avons noté plus haut). Ainsi, le principe dont il a été déduit que *f*, *c* et *g* étaient des voyelles est faux; et nous affirmons que *f* n'est point une voyelle, mais que *m* en est une, et c'est de quoi nous ne doutons plus à présent.

Ainsi, nous posons comme certain que *m* est une voyelle et *f* une consonne.

De là il s'ensuit que *b* est une voyelle, contrairement à ce que nous avions supposé d'abord.

Dans *gbfbcbg* (K), nous avons un endroit remarquable, dans lequel la même voyelle est répétée trois fois, et n'est séparée, chaque fois, que par l'interposition d'une seule lettre. Voici donc comment j'écris les voyelles :

. A . A . A .
. E . E . E .
. I . I . I .
. O . O . O .
. U . U . U .

Et, en suppléant les consonnes, je cherche si je puis découvrir quelque chose qui ait du rapport avec la langue latine. D'abord les mots

l E *g* E *r* E,
E *d* E *r* E,
E *m* E *r* E,

et beaucoup d'autres semblables s'offrent à mon esprit, et je découvre aussi :

A *m* A *r* A
s I *t* I *b* I (*si*, *tibi*), etc.

J'en trouverais d'autres; mais je m'arrête, m'apercevant que la voyelle E est celle qui se trouve le plus souvent ainsi trois fois.

Donc *b*, qui est ***sûrement*** une voyelle, est ***probablement*** E.

Et, par la même raison, *c* est probablement R :

E R E

J'écris : *qibcbieie* (I), en mettant au-dessus des caractères connus leur signification. Outre cela, *i* et *e* sont des voyelles; mais elles ne sauraient être disposées comme elles le sont, si l'une des deux n'était pas employée comme une consonne, c'est-à-dire n'était pas J ou V.

En supposant que c'est J, je ne découvre rien; mais en supposant que c'est V, j'ai d'abord *revivi*.

Donc *i* est probablement V,

Et *e* est probablement I.

Cela étant, j'écris le même endroit avec ce qui précède et ce qui suit :

U ER UEREVIVI
i a b c q i b c b i e i e a e
Et je lis : U T E R Q U E R E V I V I T

Donc *a* est T, et *q* est bien Q.

Je marque alors, dans cet autre endroit, la signification des caractères connus :

E URIU
h f b h i c e i k f (EF)
Et je lis : E S U R I U N T

Donc *h* est S, *k* est N, et *f* est T. Mais nous avons déjà vu que *a* était T; il s'agit de déterminer de quel côté est la plus grande probabilité. Dans l'écrit, on trouve 4 fois *a* et 14 fois *f*; parmi les consonnes, T est une de celles dont on fait le plus fréquemment usage dans la langue latine; outre cela, *ikf* se trouvent 3 fois (B, F, M), et UNT est une terminaison latine très-ordinaire.

Donc *f* sera T, et il faudra de nouveau chercher la signification de *a*, comme aussi celle de *q*; cependant, sans nous arrêter à cet incident, nous devons continuer notre recherche.

Nous avons déjà vu que *m* était une voyelle, et E, I, U, sont connus; par conséquent, *m* est A ou O. C'est pourquoi j'écris ainsi les endroits G et H :

T A T . U A T S U
T O T . U O T S U
f m f p i m f h i

Et il est clair qu'il faut lire : T O T Q U O T S U.

Donc *m* est O, et *p* est Q.

J'ajoute l'endroit (I), examiné précédemment, après avoir rejeté les significations trouvées en cet endroit, et j'ai :

tot quot su . er . uere vivi .
Et je lis : *tot quot superfuere vivi*?

Je corrige à présent les erreurs commises précédemment et que je découvre, et je m'aperçois que *a* est P et que *q* est F.

Le commencement de l'écrit est :

p e r . i t . s u n t
a b c d e f g h i k f

Et il est clair qu'il faut lire : *perDITa sunt*.

Donc *d* est D, et *g* est A.

Comme je n'ai aucune raison de douter de la vérité de ce que j'ai découvert, et que j'ai eu soin de marquer, dans un endroit à part, la signification de chaque caractère, à mesure que je parvenais à la connaître, je mets ici cette liste :

a est	P	*e* est	I	*i* est	U	*n* est	»	*r* est	»
b	E	*f*	T	*k*	N	*o*	»	*s*	»
c	R	*g*	A	*l*	»	*p*	Q	*t*	»
d	D	*h*	S	*m*	O	*q*	A		

Il ne sera pas difficile de suppléer ce qui manque, pourvu qu'on mette au-dessus de chaque ligne de l'écrit la signification connue de chaque caractère :

P e r d i t a s u n t . o n a . i n d a i u s i n t e r i i t u r . p s t r a t a .
a b c d e f g h i k f l m k g n e k d g e i h e k f b c e e f i c l a h f c g f g o

u . i e s t e s u r i u n t t o t q u o t s u p e r f u e r e v i v i p r æ t e
i o e b h f b h i c e i k f f m f p i m f h i a b c q i b c b i e i e a c gh f b

r e a q u æ a . e n d a s u n t . o n s u . i t o
c b g p i gb g r b k d g h i k f s m k h i t e f m

Il est clair qu'il faut lire : *perdita sunt bona*; donc *l* est B. Par conséquent, en mettant B pour *l*, dans l'autre endroit où cette dernière lettre se trouve, nous avons *urbp*, au lieu qu'il aurait dû y avoir *urbs*

Il est facile de s'apercevoir que dans l'endroit où il y a *strata .u.i est*, il faut lire : *strata humi est*.

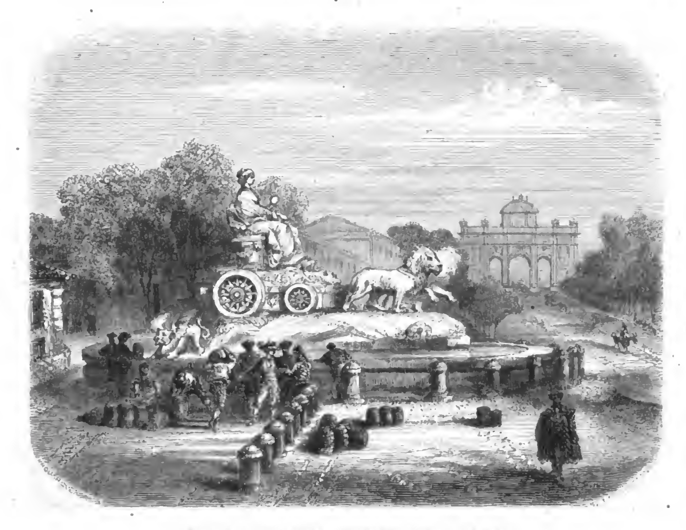
Donc *o* est M, et le nom propre, dans la première ligne, qui devait être *Mindarus*, est MINDAIUS.

Il ne reste maintenant que *r*, *s*, *t*; mais on peut les trouver sans difficulté, et l'écrit se trouve déchiffré de la manière suivante :

« Perdita sunt bona. Mindarus interiit. Urbs strata humi » est. Esuriunt tot quot superfuere vivi. Præterea quæ agenda » sunt consulito. » C'est-à-dire : « Les biens sont perdus. Mindare a péri. La ville est renversée de fond en comble. Ceux qui ont survécu manquent de tout. Avisez à ce qui reste à faire. »

FONTAINE DE CYBÈLE ET PORTE D'ALCALA

A MADRID



La Fontaine de Cybèle, à Madrid. — Dessin d'après nature, par Rouargue.

Une grande et large allée, deux allées latérales, plantées d'arbres hauts et touffus, voilà le Prado. La grande allée est destinée aux carrosses, les deux autres aux personnes qui se promènent à pied. Çà et là, de nouvelles plantations forment d'autres allées et d'autres promenades; ici, elles touchent aux premières; là, elles en sont séparées par une large esplanade. Toute la promenade est ornée de bancs de pierre, décorée de grandes et belles fontaines de marbre agréables par leurs jets variés, embellie par des statues et d'autres sculptures exécutées, pour la plupart, avec magnificence. Une des plus remarquables est la fontaine de Cybèle, placée dans un des angles du Prado, qui termine la rue d'Alcala et sert au point de vue de la porte qu'on découvre dans le lointain.

« La porte d'Alcala est de construction moderne, dit M. Alexandre de Laborde dans son *Itinéraire déscriptif de l'Espagne*. Elle a cinq portes, trois dans le milieu, formées par trois arcs beaux et élevés, et deux petites carrées, une de chaque côté. Elle est ornée par dehors de six colonnes ioniques, dont quatre sont accotées de deux en deux à chaque côté de l'arc du milieu, et deux sont isolées et accolées, une de chaque côté, à chacun des arcs collatéraux; leurs chapiteaux sont semblables à ceux que Michel-Ange imagina pour le Capitole de Rome; un attique s'élève dans le milieu, au-dessus de la corniche; il supporte les armes d'Espagne, qui sont soutenues par une Renommée et accostées de trophées. La décoration est la même par dedans, à la différence que des pilastres y sont substitués aux colonnes, au nombre de quatre seulement; les ornements y sont aussi moins multipliés; les dessus des portes sont ornés de cornes d'abondance, et les clefs des arcs de têtes de lions. La masse entière est toute de pierre de taille. Vue isolée, elle est très-belle; elle présente l'idée d'un arc de triomphe, qui réunit la magnificence à la noblesse et à la majesté; mais vue avec l'ensemble de la rue d'Alcala à laquelle elle conduit, elle présente une irrégularité choquante, formant une ligne oblique avec cette rue. »

ARCHÉOLOGIE PARISIENNE (1).

COLLÉGE DE NAVARRE. — ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

L'École polytechnique occupe l'emplacement des anciens colléges de Navarre, de Boncourt et de Tournai, fondés au commencement du quatorzième siècle, réunis pendant le dix-septième, et transformés avec tous les autres établissements d'instruction publique en 1793. Les principaux bâtiments de l'École actuelle ont été élevés avant cette dernière époque. Pour connaître leur origine, il faut donc remonter à l'histoire de ces anciennes institutions, qui d'ailleurs, par leur influence sur le progrès des études, par les hommes éminents qu'elles ont produits et par le rôle honorable qu'elles ont joué dans de grandes circonstances politiques, se recommandent au souvenir de la postérité. Mais pour cela même,

(1) Cette Notice sur l'ancien Collége de Navarre et sur les bâtiments de l'École polytechnique est extraite des manuscrits de feu M. Desnoyers, ex-officier supérieur d'artillerie et administrateur de l'École.

il faut préalablement acquérir une idée juste de ce qu'étaient les premiers colléges dans l'Université de Paris.

Anciens colléges. — La fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième forment une époque remarquable dans l'histoire de la renaissance des études. L'Église, si puissante alors sur les esprits, leur avait imprimé depuis longtemps déjà (1) une féconde impulsion dont on commençait à recueillir les fruits. L'époque dont nous parlons se distingue surtout par l'ardeur avec laquelle on y a favorisé l'instruction. En effet, sans compter de nombreuses petites écoles, plus de trente colléges ont été fondés à Paris pendant la première moitié du quatorzième siècle. La plupart de ces fondations furent établies par des ecclésiastiques, et toutes furent inspirées par des motifs religieux. D'ailleurs on s'en ferait une idée bien peu exacte en les comparant à nos colléges actuels. Elles en diffèrent autant que la société de ces temps éloignés diffère elle-même de la nôtre.

Personne n'ignore que la société laïque se divisait alors en deux classes bien distinctes, l'une possédant toutes les richesses territoriales, l'autre vivant péniblement des fruits de son travail. La classe intermédiaire manquait presque complétement, car le commerce était entre les mains des juifs, ces parias de la chrétienté au moyen âge, et la bourgeoisie, sous l'égide de la royauté, ne faisait encore que commencer à poindre. Or, dans cette société laïque, ceux qui auraient pu fournir aux frais de leur instruction dédaignaient la science par système. L'ignorance était un des priviléges de leur caste. Mais dans la classe subalterne, au contraire, l'instruction devait être l'objet des ardents désirs de plusieurs, puisque c'était l'unique voie pour échapper à l'abjection et à la servitude. Surtout c'était le moyen d'entrer dans les rangs du clergé, c'est-à-dire de cette société à la fois religieuse et scientifique qui appelait à elle sans distinction de naissance toutes les capacités. Cependant la science de ce temps-là, si bornée qu'elle puisse paraître à ceux qui ne connaissent ou ne prisent que les choses de leur époque, n'en était pas moins fort difficile à acquérir, surtout pour des jeunes gens dont les familles n'avaient que des ressources minimes et précaires. Or tous ceux que poussait l'ambition de s'élever ou le noble désir d'apprendre, et ceux aussi qui voulaient se consacrer au service de Dieu, devaient pendant plusieurs années consécutives acquérir le savoir aux Écoles de Reims, de Chartres, de Tours, du Bec, etc., surtout à celles de Paris, soit à l'École du cloître Notre-Dame, qui était sous la main de l'évêque, soit aux Écoles des abbayes de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, soit à d'autres encore, comme celles de la rue du Fouare, celles-ci plus indépendantes (2) et dont les maîtres se formèrent, dès la fin du douzième siècle, en une corporation régulière sous le nom d'Université.

L'autorité ecclésiastique et l'autorité royale favorisèrent à l'envi l'université naissante. D'ailleurs tous les membres de l'université, depuis le plus jeune écolier, étaient *clercs*. C'était beaucoup, puisque en cette qualité ils étaient soustraits à la juridiction séculière et ne relevaient que des tribunaux ecclésiastiques, bien plus éclairés alors que ne l'étaient les tribunaux laïques. Ceci était le droit commun du clergé, mais les écoliers, par privilége spécial, ne pouvaient être jugés que dans le lieu de leur école; disposition importante très-propre à leur épargner beaucoup de dérangements et de dépenses. Il faut savoir aussi que tout laïque qui avait blessé ou seulement frappé un clerc se trouvait par cela même sous le coup d'une excommunication dont il ne pouvait être relevé que par le pape.

Or Philippe-Auguste, par une ordonnance de l'an 1200, laquelle resta longtemps en vigueur, rendit les habitants de la ville en quelque sorte responsables et garants de la sûreté des écoliers; car il leur était enjoint, lorsqu'ils verraient un écolier maltraité par un laïque, non-seulement de se tenir prêts à porter témoignage du fait, mais surtout de mettre la main sur le laïc pour le livrer à la justice du roi.

Ces priviléges de l'université dégénérèrent souvent en abus; mais, dans ces temps grossiers, ils étaient indispensables pour assurer la sécurité des études contre l'oppression des grands et la brutalité des masses populaires. Quoi qu'il en soit, bien des écoliers avaient besoin d'un autre genre de secours. Un grand nombre d'entre eux, dénués de ressources et ne pouvant en tirer de leurs familles trop éloignées et trop pauvres, demandaient leur existence à l'aumône et quelquefois à des moyens moins honorables encore; même il arrivait souvent que plusieurs qui étaient venus à Paris avec le cœur plein de bonne volonté, mais la poche peu garnie de numéraire, étaient réduits à se faire truands, ou tout au moins hommes d'armes à la suite de quelque chef de bande.

Les premiers colléges eurent pour objet de prévenir ces maux. C'étaient bien moins des établissements d'instruction que des fondations de charité. C'étaient des sortes d'hospices ou auberges gratuites, où un certain nombre d'écoliers, sous le nom de boursiers, étaient logés, nourris et habillés, et où leur conduite recevait quelque direction. Dans quelques-uns même de ces établissements, les écoliers étaient seulement logés, et chaque semaine ils recevaient leurs bourses en deniers pour en vivre comme ils l'entendraient.

A la vérité, lors de l'époque que nous avons signalée, c'est-à-dire à la fin du treizième siècle, plusieurs colléges offraient à leurs boursiers une instruction élémentaire qui les rendait aptes à suivre utilement les leçons des écoles publiques. Mais le Collége de Navarre fut conçu sur un plan beaucoup plus vaste. Il fut doté dès son origine d'un système d'enseignement aussi complet qu'on pouvait le donner alors, et il n'a pas cessé depuis de donner le signal de tous les perfectionnements possibles en ce genre. Dès son commencement, comme en toute sa durée, il a présenté, par rapport aux ressources de l'enseignement, une organisation qui le rend comparable à la fois à nos colléges actuels de plein exercice et à nos facultés d'Académie.

La suite à une autre livraison.

(1) Dès 1179, pendant qu'on se battait dans toute l'Europe, le troisième concile de Latran, présidé par Alexandre III, avait pourvu à l'instruction par un canon dont voici la teneur : « Il y aura dans chaque cathédrale un maître à qui on assignera un bénéfice pour ses besoins, et dont l'école sera ouverte à ceux qui voudront s'instruire gratuitement. On fera de même dans les autres églises et dans les monastères où il y a eu autrefois des fonds destinés à cet effet. On n'exigera rien pour la permission d'enseigner, même sous prétexte de quelque coutume, et on ne la refusera pas à celui qui en sera capable : ce serait empêcher l'utilité de l'Église. » Le quatrième concile de Latran, en 1215, confirme ces institutions et augmente le nombre des maîtres. Mais déjà le concile œcuménique de 1179 n'avait fait que reproduire et universaliser les dispositions établies à ce sujet par le concile de Londres de 1138, cité par Crévier, dans son *Histoire de l'université.*

(2) Quiconque avait droit d'enseigner pouvait ouvrir une école, et, sous aucun prétexte, on ne pouvait refuser *la licence* d'enseigner à celui qui en était reconnu capable. (Crévier, *Hist. univ.*)

UTILITÉ DES OISEAUX.

Un couple de moineaux porte à ses petits environ 4 300 chenilles ou scarabées par semaine; une mésange, 300 par jour.

Plusieurs oiseaux sont les gardiens assidus des troupeaux.

Le héron garde-bœufs, usant de son bec comme d'un ciseau, coupe le cuir du bœuf pour en extraire un ver parasite qui suce le sang et la vie de l'animal. Les bergeronnettes, les étourneaux, rendent à peu près les mêmes services à nos bestiaux.

Les hirondelles détruisent des milliers d'insectes ailés qui ne posent guère, et que nous voyons danser dans les rayons du soleil : cousins, libellules, tipules, mouches, etc. Le canton de Vaud a mis les hirondelles sous la protection de la loi.

Les engoulevents, les martinets, chasseurs de crépuscule, font disparaître les hannetons, les blattes, les phalènes, et une foule de rongeurs qui ne travaillent que de nuit.

Le pic chasse les insectes qui, cachés sous l'écorce des arbres, vivent aux dépens de la séve.

Les colibris, les oiseaux-mouches, les soui-mangas, dans les pays chauds, épurent le calice des fleurs. Le guêpier, en toute contrée, livre une rude guerre aux guêpes affamées de nos fruits.

Le chardonneret, ami des terres incultes et de la graine du chardon, l'empêche d'envahir le sol.

Les oiseaux de nos jardins, fauvettes, pinsons, bruants, mésanges, dépouillent nos arbrisseaux et nos grands arbres des pucerons, chenilles, scarabées, etc., dont les ravages seraient incalculables.

Beaucoup de ces insectes restent l'hiver à l'état d'œuf ou de larve, attendant la belle saison pour éclore; mais, en cet état, ils sont activement recherchés par les merles, les roitelets, les troglodytes. Les premiers retournent les feuilles qui jonchent le sol; les seconds grimpent aux plus hautes branches, ou émouchent le tronc.

Dans les prairies humides, on voit les corbeaux et les cigognes piocher la terre pour s'emparer du *ver blanc*, qui, trois années durant avant de devenir hanneton, ronge les racines de nos foins (¹).

L'ALECTRYOMANTIE.

L'alectryomantie (²) est la divination par lettres, sans le secours de l'arithmétique. Ce genre de pronostic nous vient des anciens ; fait beau mentir qui vient de loin. Le mécanisme de cet art enchanteur consistait à placer un coq au milieu d'une table ronde, autour de laquelle on avait tracé des lettres de l'alphabet. Chaque lettre était couverte par un grain d'orge que le coq enlevait à volonté; on combinait après. Les lettres découvertes, on en formait l'horoscope analogue à ce que l'on se proposait de savoir ; et l'on était encore trompé, la plupart du temps, pour avoir voulu l'être. Jamblicus (³) a causé la mort de tous ceux de son temps et de son pays dont le nom commençait par T, E, O, D.

M. Huet, dans son Voyage de Suède en vers, parle d'une alectryomantie singulière pratiquée dans quelques provinces éloignées de ce royaume. Pour élire le chef de la ville où il avait passé sur la route, les sénateurs s'asseyaient autour d'une table; le plus ancien plaçait un insecte fort désagréable au milieu du cercle ; tous les électeurs avaient le menton appuyé sur le bord ; l'insecte marchait, grimpait sur une des barbes; celle sur laquelle il s'arrêtait donnait l'essor au peuple pour déférer, au choix du reptile, à la proclamation du bourgmestre.

Sans les joueurs de gobelets et les charlatans qui ont le soin de donner un titre spécieux à leurs tours, on ignorerait aujourd'hui jusqu'au nom d'alectryomantie.

« Qui connaîtrait l'art des combinaisons à fond, devinerait les pensées des hommes, » dit Cardan. Pour moi, j'imagine que, tout au plus, il satisferait à propos à des questions énigmatiques par des réponses générales. Schot, dans sa Magie naturelle, cite des méthodes sans fin de deviner l'avenir alectryomantiquement. Kircher *(De Arte magneticâ)* décrit plusieurs méthodes de faire arrêter par le moyen de l'aimant une sirène ou un oiseau à telle lettre que l'on voudrait. Rousseau de Genève parle d'une espèce de divination analogue à celle-ci dans son *Émile*. Le médecin Hervard avait donné un projet d'alectryomantie que des animaux appris auraient exécutée. Il voulait que des oiseaux ou des chiens remarquassent les actions des hommes, qu'ils eussent trahis à certains signes : c'était la science des espions mise en système.

Tout le monde a vu à Paris le serin qui arrangeait les mots aux signes de celui qui en était le charlatan interprète. J'ai vu un chien qui jouait aux échecs; j'admirais en cela l'organe de ce petit animal qui distinguait, aux yeux de son maître, le pion qu'il devait toucher. Ce chien merveilleux approchait des chaises, portait des lettres, et annonçait la compagnie : une école de chiens ou d'animaux ne serait point ridicule; la commodité y serait; l'on se passerait de bien des domestiques inutiles ou malveillants. Je ne sais pas si le chien dont je parle savait faire la cuisine, mais il comprenait la musique; il écoutait avec attention de grands morceaux bien exécutés, et hurlait quand on détonnait. Ce chien merveilleux aurait appris le latin si Pereira eût voulu l'instruire. Une route sûre au progrès de mon projet, serait sans doute celle que les Atrébates nous ont transmise : c'est d'apprivoiser les chiens à nous dévoiler les vols, et à nous déceler le voleur (¹). Je ne crois point la chose impossible : quand il se commet des vols de grand matin à la campagne, il est des chasseurs qui lancent des chiens à la piste du prèmier homme qui s'est approché de la maison. Un livre sur l'esprit des chiens serait utile et curieux, s'il était commenté par tel chien de grande maison. Une autre méthode de tirer parti des brutes, c'est dans les changements de temps : les chats, en se grattant, sont de sûrs baromètres : les chevaux et les bestiaux pressentent l'orage; d'autres animaux s'attristent au danger éminent de mort ou de maladie de ceux qui les nourrissent. J'en reviens à mon école d'animaux ; elle est peut-être trouvée : j'en sais même de très-instructives ; mais, par malheur, le maître qui enseigne n'est qu'un cocher sans réputation, que son génie n'emporte que vers le besoin de vivre. Les arts ne prospérent pas sous des auspices infortunés.

(¹) L'Oiseau, par J. Michelet; Éclaircissements.

(²) Lettre du comte de Lamberg, datée de Berlin, le 17 mars 1740.

(³) Jamblique le romancier, né en Syrie, vers la fin du onzième siècle.

(¹) Voy. t. XV, p. 139, 140, sur les rastréadors, Indiens qui découvrent les voleurs au flair.

Il faut se rendre à la raison, dès qu'elle paraît, et la trouver belle, même dans la bouche d'un pédant.

SAINT-ÉVREMOND.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 51.

RÈGNE DE HENRI IV.

Costume militaire. — Les temps de guerre civile ne sont pas ceux où les armées brillent d'ordinaire par l'équipement. Tant que Henri IV fut aux prises avec la Ligue, on ne vit plus de troupes régulières en France que celles qui étaient fournies par l'étranger : des Espagnols, des Wallons, des Allemands, des Anglais. Les rencontres les plus fréquentes eurent lieu entre des volontaires français, parmi lesquels on ne distinguait plus d'autres corps que les fantassins et les cavaliers, ceux-ci tous nobles, ceux-là gens du commun. Plus de piques dans l'infanterie, plus de corselets; les bandes

étaient composées uniquement d'arquebusiers, et la plupart n'avaient du soldat que l'arme qu'ils portaient. A cause du harnais traditionnel des gentilshommes, les compagnies à cheval conservèrent quelque chose de plus martial dans leur tenue. C'est alors que l'on commença de s'armer à cru, c'est-à-dire sans mandille, ni aucune autre façon de cotte. L'écharpe toute seule flotta sur la cuirasse. « Cela, dit un auteur du temps, étonne plus les ennemis et contraint les soldats de s'armer entièrement, leur ôtant les moyens de couvrir leur paresse de leurs casaques ». D'autres cependant ont regretté la casaque, parce qu'elle empêchait les pistoliers de viser et d'atteindre facilement le corps de ceux qui en étaient vêtus. Les ciselures et la dorure s'en allèrent aussi du harnais; même le poli du fer n'étincela plus qu'à de rares intervalles dans les rangs. La plupart portaient des pièces d'armure couvertes d'un vernis brun ou noir:



Un Gendarme en 1593, d'après la gravure du *Dialogue entre le maheustre et le manant*. — Capitaine de la première compagnie des Enfants d'honneur en 1596, d'après la Relation de l'entrée du roi à Rouen. — Dessin de Chevignard.

sombre et triste uniforme, qui dispensait les hommes d'un entretien presque impossible, vu la guerre incessante où ils étaient occupés. Le seul luxe des princes et capitaines était dans le panache qui surmontait leur casque, armet ou salade. On sait le fameux panache blanc de Henri IV, à la bataille d'Ivry, qu'il indiqua comme signe de ralliement à ses troupes, après que sa cornette blanche eut été renversée. Mais même un général d'armée n'avait pas toujours de panache à sa disposition. On raconte qu'au siége de Lamballe, en 1592, l'héroïque la Noue, un peu avant l'assaut où il fut blessé mortellement, s'occupait à tailler avec un couteau une branche de laurier qu'il avait cueillie pour la mettre dans le porte-panache de son armet. C'est avec ce signe qu'il comptait mener ses gens à la victoire. Un gentilhomme de ses parents s'étonnant de ce qu'il lui voyait faire : « Tenez, mon cousin, lui dit-il, voilà toute la récompense que vous et moi espérons, suivant le métier que nous faisons. »

Lorsque Henri IV eut conquis son royaume, il réorganisa l'infanterie à peu près sur le pied où Coligny l'avait mise anciennement. On refit des régiments suisses et français de quatre armes; la seule différence fut dans le nombre des mousquets qui l'emporta sur celui des arquebuses. L'habillement de corps fut conforme à la mode du temps; les pièces défensives redevinrent ce qu'on les avait vues autrefois. Gaspard de Saulx-Tavannes trouve que c'était trop

de ferraille pour des fantassins. Il proposait dès lors une réforme qui ne fut accomplie que trente ans plus tard. Voici ce qu'il dit :

« Les corselets usités aux compagnies françaises, complétés de bourguignottes ou salades et brassards avec de larges épaulières et longues tassettes, sont empêchantes, mal aisées à porter, et ne parent des pistoliers, qui coulent le long des rangs. Aussi les soldats s'en défont et en jettent une pièce après l'autre. Il serait mieux avoir un plastron à l'épreuve, du moins ceux du premier rang, garni de moignons et tassettes de fer, une coiffe ou secrète de fer sous le chapeau. Un liston de fer au bras gauche suffirait pour armer les piquiers, sans qu'il soit nécessaire leur armer le dos. Les morions, avec leurs larges bords et grandes oreilles, empêchent les arquebusiers; les crêtes, les pointes ne sont qu'ornement. Une secrète de fer avec un petit orle, pour



Portrait équestre de Henri IV en 1596, d'après une gravure de Thomas de Leu. — Dessin de Chevignard.

empêcher que le coup ne glisse sur le visage, leur servirait mieux. Ils se peuvent parer de leurs arquebuses. »

Dans la gendarmerie, il n'y eut plus qu'une compagnie de lances à la tête de chaque escadron; les autres combattirent au pistolet et à l'estoc, qui est l'origine du sabre-latte, porté aujourd'hui par la grosse cavalerie. Plus de reîtres; leur réputation militaire s'était dissipée à la bataille d'Ivry. Les carabins furent la seule cavalerie étrangère; avec cela des chevau-légers français et des arquebusiers à cheval, également français. Les Cent gentilshommes, réorganisés sur un pied tout nouveau, formèrent une compagnie de chevau-légers d'élite, qui avaient le pistolet à l'arçon, la bandoulière sur l'épaule, et à la main une javeline de cinq pieds et demi, munie d'un fer à trois faces. Leur poste était autour du roi. Ils furent les gardes du corps à cheval, de même que les Enfants d'honneur, armés de la hallebarde ou du bec de faucon, furent les gardes du corps à pied.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voyez p. 34, 58, 66, 83, 98, 130.

ÉCOLE, PENSION. (Suite.)

Je ne sais pas l'effet que produirait aujourd'hui sur moi l'habitation de M. Pétrel; mais alors elle me paraissait d'une imposante grandeur. C'était un vieux prieuré; je vois encore ce vaste corridor, qui formait une équerre, et dégageait une

partie des pièces au levant, les autres au midi. Les chambres mêmes paraissaient d'autant plus spacieuses qu'elles étaient plus pauvrement meublées.

Mme Pétrel n'avait point de servante; elle tenait elle-même son ménage, aidée seulement par une grosse voisine, qui venait faire nos lits chaque matin.

Au reste, Mme Pétrel avait trouvé un moyen fort ingénieux de s'épargner une partie de la besogne. Quiconque avait failli en quelque chose, avait mal récité ses leçons, mal écrit ses devoirs, dormi ou causé pendant la classe, était puni par une corvée; on l'envoyait puiser de l'eau, porter du bois, balayer même la classe ou le corridor. Il se trouvait toujours quelque chose à faire, et plus les études allaient mal, plus le ménage s'en trouvait bien.

M. Pétrel ne goûtait pas ce genre de corrections; mais il avait la voix douce et il parlait bas. Madame n'en faisait pas moins. Et, à tout prendre, les élèves aimaient mieux être punis par ces corvées que par le fouet ou la prison.

En somme, la pension ne me faisait pas oublier la maison paternelle. Le soir, quand il fallait se retirer sans bruit, après un maigre souper, je me couchais tristement; je fermais les yeux, et je rêvais tout éveillé à ce qui se passait chez mon père.

Aussi, quelle joie, quand, le samedi soir, Louise, Ferdinand ou mon père lui-même venait me chercher pour passer le dimanche à la maison! Je partais en dissimulant ma joie, car Mme Pétrel était d'un naturel jaloux. Plus d'une fois elle essaya de me retenir; mais, si c'était mon père, il fallait bien céder, et si c'était Ferdinand ou Louise, ils avaient, disaient-ils, l'ordre de m'emmener : c'était un habit dont il fallait prendre mesure; c'était une visite de famille à faire ou à recevoir. Oh! que l'amitié d'un bon domestique est ingénieuse! Je ne me souviens pas qu'ils aient jamais manqué d'une raison péremptoire pour m'emmener avec eux.

Quand Louise et moi nous avions la clef des champs, nous prenions notre pas le plus leste; on eût dit que nous avions des ailes; nous sautions en cadence, au chant de quelque ronde; arrivés au haut d'un certain pré, s'il y avait assez de neige, nous trouvions sous une haie un petit traîneau; je me plaçais dessus, et Louise, prenant la corde à la main, courait, aussi légère que Diane. Nous arrivions en triomphe, et mon approche était saluée par un cri d'allégresse.

Que je m'arrête un moment ici! que je goûte encore la joie naïve et tendre avec laquelle je retrouvais mon père et ma mère! Ils ne sont plus que poussière, ces cœurs qui battaient si vivement pour moi; et moi-même j'ai passé, de beaucoup, l'âge où je les voyais alors. Doux souvenirs des affections les plus pures, vous enchantez la fin de la vie; vous arrêtez le temps, vous le forcez à revenir sur ses pas; vous rendez même la vie à ceux qui ne sont plus, et, tant qu'il reste sur la terre une seule des âmes entre lesquelles subsistèrent ces liens sacrés, la société de famille existe encore; le dernier survivant porte tous ses amis dans son cœur.

Le souper avait, ces jours-là, un air de fête. Maman y joignait un plat de sa façon; elle servait au dessert des fruits d'élite; on veillait jusqu'à dix heures; je crois même qu'une main amie retardait quelquefois la pendule.

J'avais bien des histoires à conter; j'en avais de plus intéressantes à entendre. Car mon père aimait à conter; il le faisait avec agrément, sans recherche et sans longueur. Il avait d'ailleurs la voix si douce, que c'était plaisir de l'entendre.

Il avait vécu en France avant et pendant la révolution, dans les provinces centrales, au milieu de bonnes gens, dont il gardait un précieux souvenir.

Voici un ou deux de ces récits, sur lesquels je pourrai revenir plus tard. Il avait soin de les assortir à mon âge; et, s'ils ne sont pas remarquables par de grandes péripéties, ils ont du moins le mérite de l'authenticité.

La superstition régnait encore dans la province où il séjournait; près d'un village qu'il habita quelque temps s'élevait un vieux château désert.

— C'était un repaire de fantômes, disaient les gens du pays.

Mon père gagea qu'il y passerait la nuit.

— Imprudence! me disait-il, car je pouvais trouver, sous le nom de fantômes, des gens plus redoutables, intéressés à n'être pas dérangés dans leurs cachettes. Je m'établis dans la salle d'armes; je soupai de ce que j'avais apporté avec moi, et me couchai par terre après m'être enveloppé de mon manteau. J'éteins la lumière et je trouve bientôt le sommeil. Pendant la nuit, je sens tout à coup comme une griffe crochue qui se pose sur mon visage; j'y porte la main vivement, et je saisis je ne sais quoi, dont je me délivre par un geste violent. Je ne m'expliquai pas ce que ce pouvait être, mais je ne voulus pas allumer la chandelle pour si peu, et je finis par m'endormir. Le matin, je trouvai une chauve-souris assommée sur le parquet. Il n'en aurait pas fallu davantage à une personne d'une imagination peu réglée, quand elle se serait sentie prise au visage comme je l'avais été, pour dire qu'un revenant l'avait tourmentée pendant son sommeil.

Il y avait dans cette province beaucoup de gibier, et mon père prenait quelquefois le plaisir de la chasse. Les histoires de chasseurs amusent beaucoup les enfants.

— Un jour, me disait-il, je courais la campagne avec mon fusil, qui n'était qu'à un coup, et n'était d'ailleurs chargé que de petit plomb. Soudain, au bord d'un champ, je me trouve en face d'un sanglier à dix pas de moi. La surprise et l'émotion m'ôtent la présence d'esprit, et, comme si je pouvais espérer d'abattre cette puissante bête, je lui lâche mon coup sur la face. Le sanglier pousse un cri, et je m'écarte bien vite. Au bout de quelques pas je me retourne, et je vois l'animal qui pirouette sur lui-même, s'élance d'un côté, puis d'un autre, en poussant de grands cris. Evidemment il ne sait où il va. Je lui avais crevé les yeux. Des moissonneurs travaillaient près de là; je les appelai; nous n'eûmes pas de peine à venir à bout du malheureux sanglier; mais c'était un affreux spectacle de voir éventrer avec des faux et des fourches cet animal furieux, incapable de se défendre.

Le dimanche nous allions à l'église le matin, et nous revenions manger le pot au feu à midi. C'était encore, dans ce pays, le temps des quatre repas. A quatre heures on prenait le café, et, pour fêter ma présence, on le prenait à la crème; le souper venait à huit heures, mais il était moins gai que la veille : j'avais le souci du lendemain.

— Travaille bien, me disait maman, et nous te rappellerons bientôt près de nous. Les jours grandissent, le printemps approche.

— Et, quand le printemps sera venu?

— Tu reviendras aussi.

Je sautai au cou de maman, et je partis plein d'un nouveau courage. Ce printemps, si désiré, fut aussi précoce que l'hiver l'avait été; le dernier samedi de mars, Louise étant venue me chercher, nous cueillîmes un magnifique bouquet de violettes chemin faisant. Il fallut bien se rendre à cette marque, et, le jour même, Ferdinand retourna chercher mes effets et mon lit. Je continuai d'aller à l'école, mais j'étais sorti de pension.

MAITRE RAMONT.

On n'a pas une maison à soi sans avoir quelquefois les ouvriers. Parmi les hommes que mon père employa, je me

rappelle une singulière figure et un plus singulier caractère : c'était maître Ramont, le plâtrier.

Quelques-uns disaient Ramonti, à l'italienne, et il n'était pas lui-même très-arrêté sur la manière de prononcer son nom, ou plutôt, selon les circonstances, c'était Ramont ou Ramonti.

Son origine était aussi douteuse que son nom. Il était né aux frontières de la France et de l'Italie : il y avait en lui du Salasse et de l'Allobroge.

Parlait-il des beaux-arts, qu'il aimait, j'allais dire avec lui « plus que la bouteille, » mais ce serait me rendre complice de mensonge; nous décrivait-il les merveilleuses toiles qu'il avait vues à Turin, à Gênes, à Milan; les admirables statues, les délicieux ouvrages en stuc ou en albâtre..... Alors il était « il signor Ramonti; » il prenait sans y songer l'accent italien: « Il sé counnaissait à ces sozes, corpo di Bacco! »

Mais avait-il entrepris ses récits de guerres (il prétendait avoir fait six campagnes sous les plus fameux généraux de la république), alors l'accent italien faisait place au français le plus martial et tout empreint des souvenirs de la caserne et du bivouac.

Je passais beaucoup de temps auprès de maître Ramont, et j'admirais son adresse à manier la truelle et la planche à glacer. Il chantait des litanies sans fin; sa voix de ténor, assez pure, résonnait à merveille dans le grand corridor et dans les chambres vides. Au moment où il paraissait ému lui-même de ses accents religieux, il s'interrompait brusquement pour me dire quelque gentillesse.

J'ignore où il prenait toutes les énigmes, toutes les charades ingénieuses qu'il me donnait à deviner; mais je sais bien que je les ai vues reproduites, quelque trente ans après, dans des livres ou des journaux qui les donnaient comme des choses toutes neuves.

Ramont était un ouvrier peu assidu; le vin, ou plutôt le cabaret, avait pour lui un attrait irrésistible. Nous ne le laissions pas sans secours contre la soif, mais il pouvait garder à côté de lui sa bouteille tout le jour sans y toucher. Le soir venu, il commençait par la vider d'un seul trait, puis il avait toujours quelque chose à faire à la ville, et, quoiqu'il fût logé à la maison, il disparaissait à la nuit, et revenait *ad libitum*.

— Qu'allez-vous donc faire à la ville, monsieur Ramont? lui disait maman.

— C'est une truelle à réparer; c'est du plâtre à commander; c'est une lettre de ma femme à recevoir.

— Votre femme! Vous dit-elle d'être sage?

— Soyez tranquille, Madame, je ne m'arrêterai pas.

Et peut-être le promettait-il de bonne foi; cependant la soirée s'avançait, et Ramont laissait son pot de soupe mijoter au coin du feu.

Quelquefois, au milieu de la nuit, nous entendions un chant lointain, qui s'approchait par degrés.

— Voici l'homme! disait mon père.

Et j'écoutais de mon lit ces psalmodies, d'autant plus mélancoliques et plus tendres que le plâtrier avait fait à Bacchus des libations plus abondantes. S'il ne chantait que des ariettes d'opéra buffa, quelque morceau léger du *Matrimonio segreto*, le mal n'était pas grand; on pouvait compter de le voir à l'ouvrage dès six heures du matin.

Une nuit, il était près de deux heures, lorsque j'entendis ouvrir la fenêtre vivement : c'était mon père qui se mettait aux écoutes.

— Des cris lamentables! dit-il avec émotion.

Et nous entendons en effet à quelque distance des cris ou plutôt des hurlements affreux. Tout le monde fut bientôt sur pied dans la maison. Mon père et les valets accourent au bruit. Les cris continuaient, mais ils paraissaient s'affaiblir; on eût dit que le malheureux qui les poussait fût près de rendre l'âme.

Castor, déjà sur le lieu de la scène, aboyait d'une manière étrange. Tout à coup..... était-ce une illusion? nous entendons un vaste éclat de rire.

Georges et Ferdinand n'avaient pas trouvé de meilleur moyen pour nous rassurer. Ils y joignirent, pour compléter le bulletin, une litanie de Ramont, qu'ils chantaient en imitant de leur mieux le mélodieux plâtrier.

Bientôt nous les voyons revenir, portant maître Jean Ramont dans leurs bras. Il était trempé de la tête aux pieds; l'eau ruisselait de ses cheveux et de sa barbe. Du reste, il avait retrouvé la tranquillité dans le sommeil de l'ivresse.

Il y avait sur le chemin de la ville à notre campagne un limpide ruisseau (précieux souvenir!); ce ruisseau, qui serpentait sous un bosquet d'aunes, finissait par traverser le chemin, et n'avait pour passerelle qu'une planche sans barrière. Les voitures passaient à gué.

Ramont avait posé le pied à côté de la planche, ou bien avait trébuché en passant, et il était tombé si malheureusement, que son corps, placé en travers du courant, lui opposait comme une digue et l'avait fait monter au niveau de sa tête, appuyée sur le bord. Il courait le risque d'être submergé.

Le sentiment du danger l'avait tiré un moment de l'ivresse, et, s'apercevant que l'eau gagnait toujours davantage, incapable de sortir de là, il s'était mis à pousser ces cris épouvantables

Heureusement pour lui, mon père avait le sommeil fort léger : sans cela maître Jean Ramont n'aurait pas retouché la truelle; on l'aurait trouvé le lendemain matin noyé au sortir du cabaret.

On eut soin de lui; on le coucha sous de bonnes couvertures; mais cette aventure lui attira force railleries, auxquelles il répondait d'assez bonne grâce, disant lui-même qu'il avait voulu tremper son vin une fois pour toutes, afin de n'avoir pas la peine d'y revenir. On rit surtout le lendemain de le voir fabriquer une barrière et l'adapter à la passerelle.

— Il a raison, disait Ferdinand; c'est de la prévoyance.

— C'est de la délicatesse, répondait Georges; il ne veut plus s'exposer à troubler notre sommeil.

— Tu veux rire! lui répliqua Ramont, en le regardant de travers. Ingrat! ce que j'en fais n'est pas pour moi : si l'ivrogne Jean Ramont se noyait, le mal ne serait pas grand; il serait bientôt pleuré, même de sa femme. Mais ton vieux père et ton petit Philippe passent par ici quelquefois : le pied peut leur manquer aussi, et je t'aurai rendu service à mon tour.

Il resta de cette aventure un monument : la passerelle restaurée fut appelée le pont Ramont.

La suite à une autre livraison.

CONSOLATION.

L'immortalité de l'âme et le bonheur réservé aux bons sont un puissant motif de consolation dans la mort de ses amis et dans sa propre mort.

J'ai expérimenté qu'il est un remède très-puissant, non-seulement pour me faire supporter la mort de ceux que j'ai le plus aimés, mais aussi pour m'empêcher de craindre la mienne, nonobstant que j'estime assez la vie. Ce remède consiste dans la considération de la nature de nos âmes, que je pense connaître si clairement devoir durer après cette vie, et être nées pour des plaisirs et des félicités beaucoup plus grandes que celles dont nous jouissons en ce monde (pourvu que par nos déréglements nous ne nous en

rendions point indignes, et que nous ne nous exposions point aux châtiments qui sont préparés aux méchants), que je ne puis concevoir autre chose, de la plupart de ceux qui meurent, sinon qu'ils passent dans une vie plus douce et plus tranquille que la nôtre, et que nous les irons trouver quelque jour, même avec le souvenir du passé ; car je trouve en nous une mémoire intellectuelle qui est assurément indépendante du corps. Et quoique la religion nous enseigne beaucoup de choses sur ce sujet, j'avoue néanmoins avoir une faiblesse qui m'est, ce me semble, commune avec la plupart des hommes, c'est que, nonobstant que nous voulions croire, et même que nous pensions croire très-fermement tout ce qui nous est enseigné par la religion, nous n'avons pas néanmoins coutume d'être aussi touchés des choses que la seule foi nous enseigne, et où notre raison ne peut atteindre, que de celles qui nous sont avec cela persuadées par des raisons naturelles fort évidentes.

DESCARTES.

LE DROPPING-WELL.

La plus remarquable des fontaines pétrifiantes du Yorkshire est le Dropping-Well, aux environs de Knaresborough. La source est à mi-côte d'une colline de calcaire, au couchant de la ville et de la rivière de Nidd. Après avoir franchi trois cascades, dont la plus élevée est de quatre pieds, le courant, rapide jusque-là, trouve une pente douce où il s'épand en nappe, arrive aux bords d'une sorte de promontoire, qu'il a créé de ses pétrifications, s'y divise en une multitude de petits filets, et tombe en tintant dans un bassin. Ce promontoire, dont la pointe surplombe de 4 yards (¹), est élevé de 10 yards au-dessus du sol ; il est long de 16, et large de 13 à 16.

Une partie de cette pétrification s'est effondrée il y a environ trente ans, et a produit en tombant une ouverture de 1 ½ à 3 yards. Par suite, il s'est produit, d'un côté, des pétrifications de gazons, de plantes, d'arbrisseaux, qui, par leur entrelacement, figurent, les unes, de belles colonnes suspendues, les autres, une foule d'objets charmants ; et de l'autre côté, des revêtements de stalactites qu'on ne peut séparer qu'en les brisant du roc où l'eau les a formés en rejaillissant.

Dans le parcours de cette fontaine, depuis sa naissance jusqu'au promontoire, on trouve maintes incrustations sur des minéraux ; mais c'est seulement en dessous qu'on en trouve sur des végétaux. C'est d'une assez petite ouverture, au milieu d'un fourré d'arbustes, que jaillit cette source, qui donne, par minute, environ vingt galons (¹) d'une eau excessivement douce au goût. De même poids spécifique à la sortie de terre ou au-dessous, dans le bassin, une pinte de cette eau pèse vingt-quatre grains de plus que l'ordinaire. Le bassin est entouré d'une jolie clôture de frênes, d'osiers, de lierres, de primevères, d'angéliques sauvages, etc.

LE TOMBEAU DE SAINT THOMAS.

« Marbaron (²), dit Mandeville, est un moult grand royaume, et il y a moult de bonnes villes. En ce royaume gît le corps de saint Thomas l'apôtre, en chair et en os, en une belle tombe, en la cité de Calamy. Car là fut-il martyrisé et enseveli. Mais les Assyriens firent jadis porter son corps en Mésopotamie, à la cité de Edisse (Édesse). Et puis il fut rapporté de là, et la main et le bras qu'il bouta ès plaies de Notre-Seigneur, quand il apparut à saint Thomas après sa résurrection et lui dit : *Noli esse incredulus, sed fidelis.*



Le Tombeau de Saint-Thomas, en Éthiopie. — D'après le *Livre des merveilles* (Bibliothèque impériale, département des manuscrits.)

Et la main gît encore au dehors du vaisseau (²), et par cette main ils font leurs jugements, à savoir qui a tort ou droit. Car, quand il y a dissension entre deux parties, et que chacun soutient qu'il a droit, ils mettent la cause de chacun en écrit, et puis ils mettent ces écrits en la main de saint Thomas. Et tantôt la main degette le tort et le faux au loin, et (tantôt) retient le droit et la vérité. Et ainsi on vient de bien loin pour avoir jugement ès causes douteuses. »

Ces sortes d'épreuves ont été nombreuses à toutes les époques de superstition. A Rome, on voit encore, sous le porche de l'église de Santa-Maria in Cosmedin, un masque dont la bouche joue le même rôle que cette main de saint Thomas. (Voy. t. XIV, 1846, p. 244.)

(¹) Le yard vaut 91 centimètres.

(²) Tombeau.

(¹) Environ cinq litres.

(²) Contrée d'Éthiopie difficile à retrouver dans la géographie actuelle. Tout ce récit de Mandeville est fort suspect.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

SINOPE.



Sinope. — Dessin de Karl Girardet, d'après Durand-Brager.

Le nom de Sinope se mêle au récit des plus vieux historiens grecs; Hérodote, en racontant la guerre des Lydiens et des Perses, parle déjà de cette ville comme d'une place de premier ordre. Strabon donne une description complète de la vieille cité, telle qu'elle était au temps où il écrivait. Sinope, dit-il, située à cinquante stades d'Arménie, est la plus remarquable ville de la contrée. Elle fut fondée par des Milésiens, et bientôt après ses habitants, ayant construit une flotte, dominèrent toute la mer en deçà des rochers Cyanés, c'est-à-dire le Pont-Euxin, jusqu'à ce que, à la suite de plusieurs luttes, ils furent contraints d'y laisser pénétrer les Grecs. Longtemps indépendante et se gouver-

nant par ses propres lois, elle perdit sa liberté à la suite d'un siége, et tomba d'abord sous la domination de Pharnace, puis de ses successeurs jusqu'à Eupator, qui dut la céder aux armes partout victorieuses des Romains. Eupator était né à Sinope et y avait été élevé : aussi mit-il une complaisance toute particulière à l'embellir, et il en fit la capitale de son royaume. La cité est bien placée et d'un aspect agréable. Elle s'élève sur l'isthme d'une presqu'île flanquée de chaque côté de deux ports, dans lesquels on pêche d'excellents poissons de mer. La presqu'île se développe en un plan circulaire, avec un rivage dentelé, escarpé et garni de petites baies. Le sol, autour de la ville même, est fertile et couvert de jardins.

Sinope était bien bâtie, et décorée de gymnases et d'une belle place publique. Dans cette position avantageuse, elle fut cependant prise deux fois, la première par Pharnace, et la seconde par Lucullus. Le général romain respecta ses monuments et ses richesses; il n'y prit que la sphère de Billarus et une statue d'Antolycus, que les habitants regardaient comme leur fondateur et vénéraient comme un dieu. Il avait ses oracles dans la ville. On croit qu'il fit partie de l'expédition de Jason, et qu'il s'empara de ce point de la côte. Plus tard, les Milésiens, frappés de la beauté des lieux, y envoyèrent une colonie, jusqu'à ce que les Romains vinrent en partager la possession avec eux.

Sinope eut la gloire de donner naissance à plusieurs hommes illustres de l'antiquité; Strabon cite parmi eux Diogène le Cynique, Timothée, le poëte comique Diphile et l'écrivain Baton.

Cette description du géographe grec est confirmée par les débris de la cité primitive que le temps a respectés. On a retrouvé quelques fragments de colonnes de marbre et de granit, qui décoraient l'ancien forum et le gymnase. Une partie des murailles de la nouvelle ville ont été construites avec ces restes précieux des monuments du passé. Quelques-uns même sont encore debout, quoique en ruines, et l'imposante grandeur de ces ruines prouve la splendeur de l'antique Sinope. On remarque, entre autres, des parties d'anciens aqueducs, des égouts, des citernes vastes et profondes, et de vieilles tours, dont l'une est décorée d'un beau relief en marbre.

La presqu'île, que les Turcs appellent Boz-Tépé, a environ trois lieues de circonférence. L'itshme, bas et un peu étranglé par la mer, l'unit à la terre ferme. La ville, qui s'élève au milieu, est défendue par une enceinte de vieilles murailles et par l'escarpement de la côte, qui en fait un point à peu près inaccessible. Les murs sont flanqués de tours placées de distance en distance, et la position est en outre dominée par un château fort dont la construction, de même que celle de la forteresse de Trébizonde, est attribuée aux Génois. La ville s'élève en pente le long de la côte, et ne compte pas plus de quatre cents maisons bâties par les Turcs, et qui se présentent en amphithéâtre couronné de verdure. Toutes sont entourées de jardins, d'arbres à fruits et de vignes magnifiques qui croissent sur les coteaux. La population se compose de musulmans et de Grecs; ces derniers, en assez petit nombre, habitent de préférence un faubourg voisin de la ville, et qu'on aperçoit de la mer sur la côte occidentale de la presqu'île.

C'est entre ce faubourg et la ville que sont disposés les chantiers, ou plutôt les emplacements des chantiers. Il n'existe, en effet, ni cale, ni magasin fixe; la corderie même est en plein air, et tout l'appareil des travaux s'improvise lorsqu'il survient quelque construction. On y arme, néanmoins, des bâtiments de guerre de vingt et vingt-deux canons.

Le port est à peu près tel que l'a fait la nature. C'est une rade formée par la péninsule, l'isthme et le continent. L'entrée en est défendue par des batteries qui croisent leurs feux dans la direction de la terre ferme et de la presqu'île. Il s'ouvre du côté de la mer sur une largeur de douze cents toises environ; sa profondeur, sur vase dure, est de vingt et trente brasses dans le milieu, de quatre et jusqu'à quatorze le long de la côte. Les navires, d'ailleurs, y trouvent un asile en tout temps.

Le commerce de Sinope, autrefois florissant, est tombé dans une stagnation complète. Trébizonde et quelques autres villes du littoral, en lui enlevant l'exportation des bois de construction navale, ont fermé la principale source de sa richesse. Le départ des négociants, chassés par l'établissement de chantiers pour les bâtiments de guerre, a consommé sa ruine. L'industrie languissante ne se soutient plus que par le passage des caravanes qui viennent, à des intervalles éloignés, du fond de l'Asie, de la Perse et de Bagdad, et s'arrêtent à Sinope avant de se rendre, par terre, à Scutari.

Le territoire environnant est d'une heureuse fertilité, et la délicieuse température de la ville est d'une douceur devenue proverbiale dans toute l'Anatolie. Malgré tous ces avantages, la décadence de Sinope fait de rapides progrès. Sa population actuelle ne s'élève pas à plus de dix mille habitants. La plupart des Grecs qui y résidaient il y a quelques années encore, condamnés par le gouvernement turc à travailler comme esclaves à la construction des navires, ont déserté peu à peu la place, et sont allés porter en Crimée leur commerce et leur industrie.

Rarement on ajuste la réputation à la vertu. On a vu mille gens estimés, ou du mérite qu'ils n'avaient pas encore, ou de celui qu'ils n'avaient déjà plus.

SAINT-ÉVREMOND.

LA JUIVE.

NOUVELLE.

Sur la côte orientale du golfe de Finlande, à une vingtaine de lieues de la vieille cité de Narva, est un domaine appelé Kimda, remarquable à la fois par ses points de vue pittoresques et par ses vestiges d'antiquité. Là se déploie une végétation plus riche et plus variée que celle qui apparaît ordinairement dans les régions septentrionales. Le feuillage du chêne s'y marie à celui du hêtre, et jusqu'au bord de la plage s'étale un vert gazon que la marée ne dévore pas, car il n'y a pas de marée dans la Baltique.

Dans cette plaine riante s'élèvent, à un quart de lieue environ l'un de l'autre, trois rochers d'une centaine de pieds de hauteur. Deux de ces rochers sont presque entièrement cachés, de leur base à leur sommité, par des bois de sapins. Le troisième, dont la pente est moins escarpée, ne porte sur ses flancs que des fleurs sauvages et des arbrisseaux.

Du haut de ce rocher, la vue plane de tous côtés sur un immense panorama, et sur une terre plate et morne comme le golfe. Là on est exposé à tous les vents, et c'est là cependant l'emplacement que le caprice ou la hardiesse d'un architecte a choisi pour y construire une vaste habitation que de loin on distingue comme un bastion isolé à la pointe d'une forteresse.

De la plaine, où l'on remarque quelques cabanes, les ruines d'un antique château et celles d'un vieux moulin, signe de reconnaissance pour les bateliers, on monte graduellement, par une pente presque insensible, à la cime du roc solitaire. C'est seulement quand on est au pied de l'habitation, que l'on peut contempler dans toute son étendue l'espace qu'elle domine, les champs, les bois, la mer, et les crêtes rocailleuses de l'île de Hochland.

Les contrebandiers ont eu parfois des aventures émouvantes sur cette plage qu'embrasse le regard. Car les habitants de ce district, éloignés des grandes villes, ne peuvent acheter qu'à un haut prix les denrées taxées par le gouvernement, et les Finlandais qui habitent de l'autre côté du fleuve leur procurent ces mêmes denrées à un taux beaucoup plus modéré. De plus, les Finlandais, en leur livrant des marchandises étrangères, ne leur demandent point d'argent monnayé. Ils admettent très-aisément le système d'échange, et reçoivent leur payement en produits agricoles, ce qui est un surcroît de tentation pour une population de pâtres et d'agriculteurs. Souvent le bateau finlandais qui arrive sur la plage livonienne avec une cargaison de café, de sucre, d'étoffes anglaises et de divers objets de luxe, s'en retourne avec un chargement de blé et d'eau-de-vie.

Pour réprimer ce trafic frauduleux, le gouvernement russe avait établi sur la côte une compagnie de cosaques à cheval qui prirent le titre de garde-côtes, ou, si l'on veut, de douaniers. Ces douaniers, campés à une lieue environ de la maison bâtie sur le roc, inspiraient autour d'eux une haine générale; le plus simple paysan se réjouissait de les tromper, et leur présence dans ces parages n'avait fait que stimuler l'ardeur, l'astuce des contrebandiers. Les habitants de cette côte sont des hommes d'une trempe énergique, d'un caractère indépendant, et d'excellents bateliers.

Au commencement de l'hiver, le poste des cosaques avait été confié au commandement d'un officier subalterne qui, par son activité, ses rigueurs inflexibles et souvent cruelles, était cependant parvenu à effrayer les fraudeurs. A la même époque, de rapides et violentes variations de température rendaient la navigation de cette partie de la Baltique très-difficile. Au mois de mars seulement le golfe fut couvert d'une glace compacte, et les cosaques reprirent leurs habitudes de vigilance.

Ici commence notre histoire.

Nous entrons dans l'enceinte de la vaste maison située au-dessus du rocher. Une des salles du rez-de-chaussée, habituellement occupée par une nombreuse cohorte de domestiques, offre en ce moment une scène d'un effet pittoresque. Sur une table qui s'étend dans toute la longueur de la salle, un homme dépose une quantité d'objets qu'il a tirés successivement d'un lourd ballot. Vêtu d'une sorte de tunique en peau de mouton, comme les Finlandais et la plupart des paysans des provinces de la Baltique, cet homme a une barbe noire frisée, des yeux perçants et une agilité de mouvements extraordinaire. Autour de lui sont rangées, avec une vive curiosité, les servantes de l'habitation, les jeunes filles avec leurs chevelures arrondies en guirlande sur la tête, comme des madones italiennes, les vieilles avec de hauts bonnets de diverses couleurs, garnis de rubans flottants. Quelques-unes de ces femmes examinent attentivement les différentes étoffes que le marchand déroule devant elles, tandis que d'autres moins hardies contemplent d'un peu plus loin et assises à l'écart. A l'une des extrémités de la chambre se trouvaient réunies, en différents groupes, une douzaine de fileuses portant un vêtement rustique. Quelques-unes, ayant ôté leur mantelet, découvraient une grossière chemise brodée en fil de couleur. Toutes laissaient flotter à l'abandon leurs longs cheveux sur leur sein ou sur leurs épaules. A l'autre extrémité de cette même pièce s'élevait un énorme poêle en briques, où une fille de cuisine, habillée à peu près comme les fileuses, enfournait des pains de seigle. Près de là s'ouvrait un corridor conduisant à un vestibule, où étaient quelques vigoureux paysans, les uns debout, immobiles, avec leurs cheveux épars, leur redingote serrée à la taille par une ceinture; d'autres préparant leurs piques pour la pêche du phoque.

Mais dans cette salle où le marchand excitait une si vive curiosité, se trouvait encore une personne plus intéressante que toutes celles qui l'entouraient. Sur une chaise en bois, dans l'embrasure de la haute fenêtre, était assise une jeune femme, si jeune qu'on avait peine à croire qu'elle fût la mère de l'enfant endormi sur ses genoux. Cependant, en l'observant de plus près, on ne tardait pas à reconnaître, dans les purs linéaments de sa figure virginale, l'expression des sollicitudes de la mère et de l'épouse. Elle était belle, mais d'une beauté trop distinguée pour pouvoir être pleinement appréciée par les gens qui l'environnaient. Elle avait la blancheur du marbre, des traits d'une délicatesse extrême, et ses grands yeux, d'un bleu violet, s'abaissaient sur les spectateurs avec une profonde mélancolie. Elle était pauvrement, ou, pour mieux dire, misérablement vêtue. Un méchant mantelet, garni d'une vieille fourrure, couvrait à peine ses bras : pour coiffure elle portait une espèce de turban tel que celui qui distingue, dans ce pays, les juives. Elle était juive en effet, et dans la douceur, dans la délicatesse de sa physionomie, il y avait comme un sentiment secret des souffrances et de la vie résignée de son peuple. Elle resta quelque temps à l'écart, dans une complète indifférence, puis enfin, comme si elle cherchait une occasion de rompre le silence, elle se tourna vers la servante qui faisait cuire le pain, et qui, avec ses grosses mains et sa large figure rouge, ressemblait à une personnification de l'abondance vulgaire.

— Vous faites, lui dit-elle, une énorme fournée.

— Pas plus qu'il ne nous en faut, répondit brutalement la servante. Nous n'en aurons pas de reste pour les juifs.

— Si vous gardez votre pain, répliqua l'étrangère, jusqu'à ce que je vous en demande, il pourra bien devenir dur comme l'acier.

Cette repartie lui aurait probablement attiré une réponse peu charitable, si l'arrivée d'une autre personne n'avait mis fin à toute conversation.

C'était la maîtresse de maison qui venait regarder elle-même la boutique nomade, où elle seule pouvait faire quelque emplette. A son aspect, les femmes réunies autour du colporteur se rappelèrent aussitôt qu'elles avaient, çà et là, une tâche à achever; les paysans, debout sur le seuil de la porte, s'éloignèrent précipitamment, et les fileuses tournèrent leur rouet avec une nouvelle activité. Il ne resta près de la châtelaine qu'une femme de chambre russe, habituée à se croire en droit de faire tout ce que faisait sa maîtresse, et une grave matrone remplissant les fonctions d'intendante, qui, dès son entrée, adressa une sévère admonition à une jeune fileuse.

La suite à une autre livraison.

PETITE INSTRUCTION

POUR LA PEINTURE DES STORES.

Choix des étoffes. — Les étoffes employées pour faire les stores sont : la soie, la mousseline, la percale ou le calicot, le contil.

L'emploi de la soie est très-avantageux pour la peinture des fleurs et des ornements. La fermeté du tissu, son grain égal, rendent le travail facile et agréable. L'élévation du prix en rend seule l'emploi peu fréquent pour les grands stores, et le restreint à peu près aux écrans de cheminées et aux stores de petites mesures. L'étoffe la plus généralement employée est la mousseline; d'un travail de tissu régulier et d'une grande transparence, elle possède tous les avantages de la soie, et coûte beaucoup moins cher; les

fleurs, les ornements, les figures, paysages, etc., réussissent également bien sur ce tissu, que sa légèreté et sa souplesse font préférer à tous les autres. La percale et le calicot s'emploient pour les stores qui doivent fatiguer beaucoup; ces étoffes sont préférées pour la peinture des paysages, leur épaisseur permettant de donner aux premiers plans plus de fermeté et de vigueur. Le coutil enfin s'emploie comme la percale et le calicot. Son peu de transparence



Peinture des stores. — Châssis.

ne permet de l'utiliser que pour les stores destinés à être placés à l'extérieur, le fond du tissu lui faisant supporter sans grands dommages la pluie, la poussière et le vent.

Apprêts. — A l'état naturel, il ne serait pas possible de peindre sur ces diverses étoffes; la couleur s'étendrait, et les contours deviendraient impossibles. Avant de peindre, on met une couche d'apprêt de chaque côté de l'étoffe, après l'avoir préalablement étendue sur un châssis, dont nous donnerons la description. Les deux apprêts généralement employés sont la colle de poisson naturelle et la gélatine.

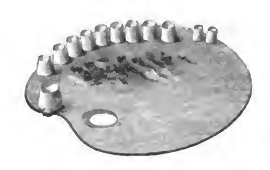
Il faut laisser tremper ces apprêts dans l'eau environ douze heures, les mettre ensuite chauffer au bain-marie pour les faire complétement dissoudre, et les employer aussi chauds que possible.

Pour apprêter une étoffe de 3 mètres sur 1m,50, il faut faire dissoudre 80 grammes de colle de poisson ou 150 grammes de gélatine dans 1 litre d'eau.

La colle de poisson ne sert que pour la soie et les stores auxquels on veut conserver une grande transparence. La gélatine sert pour toutes les étoffes et est plus généralement employée; elle est surtout préférable pour les stores qui doivent être fortement colorés.

Couleurs. — Les couleurs nécessaires à la peinture des stores sont : la laque anglaise, la laque carminée, la laque jaune, le verdet cristallisé, le bleu outremer, le bleu minéral, la terre de Sienne naturelle, la terre de Sienne brûlée, la terre de Cassel, le jaune de chrome.

On broie ces couleurs à l'essence de térébenthine, et



Palette.

elles doivent être bien séchées. Lorsqu'elles sont réduites en poudre, on les emploie en les mêlant au vernis dans les proportions suivantes : pour ébaucher, égale quantité



Store de Bach. — Dessin de Thérond.

de couleur et de vernis; pour terminer, un sixième de vernis et cinq parties de couleur.

L'essence de térébenthine seule délaye les couleurs lorsqu'elles s'épaississent; le vernis doit être le vernis gras nº 1 du commerce.

Accessoires. — Les accessoires nécessaires sont :

1º Un châssis pour tendre les étoffes; ce châssis doit être semblable aux châssis à broder, et permettre de tendre l'étoffe avec des fiches après l'avoir humectée d'apprêt.

2º Les vases nécessaires à faire dissoudre l'apprêt et à le faire chauffer.

3º Une brosse un peu large pour étendre l'apprêt.

4º Une palette ordinaire sur laquelle on place, indépendamment des godets à essence et à vernis, dix petits godets de fer-blanc contenant les couleurs. Pour conserver les couleurs fraîches, il faut les délayer au vernis en évitant de mettre de l'essence, qui fait sécher plus promptement.

5º Des pinceaux en martre ou en plume, mais aussi forts que possible.

6º Un appui-main, couteau à palette, grattoirs, etc.

Procédés. — Supposons une étoffe blanche et faisons-lui subir les diverses préparations nécessaires jusqu'à l'entier achèvement du travail.

Il faut couper l'étoffe de la longueur et de la largeur nécessaires à l'exécution du store, et tendre cette étoffe sur le métier; quand l'étoffe est tendue, on pose de chaque côté une couche d'encollage bien chaud, en évitant de faire des épaisseurs. Le store séché, on dessine avec un fusain tendre ce qu'on veut peindre. Les fleurs, les figures, paysages, etc., se mettent en place comme pour tout autre genre de peinture; quand on fait des ornements symétriques, il faut tracer un dessin sur papier, le piquer et le poncer. Ces diverses opérations doivent être l'objet de beaucoup de soin; car la peinture se faisant sur l'étoffe du côté opposé au dessin, celui-ci reste jusqu'à la fin du travail et donne une grande facilité d'exécution, les contours restant toujours purs et les effets indiqués. Quand le store est terminé, il faut enlever ce dessin avec la mie de pain.

Les diverses opérations préliminaires terminées, il ne reste plus qu'à peindre. Ici le procédé de peinture transparente est le même que pour l'aquarelle et la peinture sur porcelaine. Le blanc de l'étoffe doit être réservé comme faisant naturellement les clairs; c'est de l'aquarelle au vernis et à l'essence. Les couleurs employées comme il a été dit au paragraphe *Couleurs*, il suffit, pour obtenir une grande intensité de tons, de superposer plusieurs épaisseurs de couleur. La manière la plus favorable pour obtenir les divers effets nécessaires est de commencer par peindre les teintes claires : dans les fleurs, par exemple, on commence par nuancer les fleurs qui doivent rester blanches, et successivement on arrive à la verdure et aux fleurs les plus puissantes de ton. Le paysage doit être commencé par le ciel et les lointains, et toujours en se rapprochant des plans les plus intenses.

Pour exécuter les fonds de couleur claire, ou les ciels, il ne faut pas employer le pinceau; il serait impossible d'obtenir des résultats satisfaisants : il faut délayer la couleur qu'on se propose d'employer avec autant d'essence que de vernis et de couleur; prendre ensuite un chiffon de toile, le tremper dans la couleur et l'étendre sur l'étoffe en égalisant avec un autre chiffon. Par ce procédé on obtient des fonds très-unis, ce qui serait impossible autrement.

Pour peindre les arbres, broussailles, etc., des premiers plans de paysage, il faut les ébaucher d'une couleur claire, et lorsqu'ils sont secs, il faut passer, sur cette couche claire, une couche plus foncée; avec le grattoir, on enlève, en donnant aux feuilles la forme qu'on désire, cette dernière couche de dessus la première qui reparait, et on obtient ainsi des effets très-brillants. Pour peindre les imitations de vitraux, il faut simuler les plombs et ferrures avec de la terre de Cassel mêlée de bleu, et, ce travail terminé, donner aux vitraux une première teinte d'un côté de l'étoffe; comme cette teinte n'atteint jamais à l'intensité des vitraux, il faut en donner ensuite une seconde couche de l'autre côté de l'étoffe. De cette façon, les stores se trouvent peints des deux côtés, et les imitations de vitraux atteignent une vigueur de ton égale à celle des vitraux véritables; ce travail réussit très-bien pour les chapelles, oratoires, etc.

En suivant attentivement ces diverses instructions, l'élève est assuré de réussir dans tout ce qui constitue la partie matérielle de l'exécution des stores, écrans, etc.; le reste dépend de sa connaissance du dessin et de son aptitude comme coloriste.

La vérité ne se noie jamais : on a beau la plonger, elle surnage, elle revient toujours sur l'eau.

L'Abbé de Saint-Pierre.

CHARITÉ PRATIQUE.

Je sais qu'en Angleterre beaucoup de personnes religieuses se sont fait une règle qu'elles ont probablement empruntée aux institutions judaïques : c'est de consacrer à la bienfaisance, sous toutes ses formes, le dixième de leur revenu. Cette proportion me paraît assez satisfaisante : elle garantit ce qu'on ne peut ébranler sans faire tort à la société aussi bien qu'à sa famille et à soi-même, le maintien des patrimoines que l'industrie et l'économie ont élevés, tout en faisant une large part à ceux qui souffrent... En regardant le passé, en faisant mon compte après coup, il me semble que, quand je me suis rapproché de cette proportion, je n'ai pas de reproches à me faire.

Sismondi, *Lettre à Mme Mojon* (1).

POLICE DES NOCES ET FESTINS

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

La surveillance des lieux où les hommes s'assemblent dans un but plus ou moins loyalement déterminé, est, on le conçoit, une des attributions importantes du pouvoir exécutif dans les États modernes. Même à ces époques si loin de nous où le gouvernement trouvait dans l'état des mœurs, dans la manière de comprendre la liberté, un obstacle à l'exercice avoué de ce droit d'intervention, il tournait la difficulté en employant le mode odieux mais facile de l'espionnage.

Du reste, la police ne s'est pas toujours contentée d'être tenue au courant de ce qui se dit et se fait dans les réunions d'individus étrangers les uns aux autres. Elle a pu autrefois, en divers pays, s'appuyant sur des textes de lois positives, intervenir aussi même dans les solennités qui rassemblent les membres épars d'une famille autour de son chef, à l'occasion d'un baptême, à propos de noces ou de funérailles; trois actes du même drame que tous nous avons à jouer sur la terre.

Cette assertion, nous l'appuierons en citant textuellement l'article 1er d'un édit de Philippe II, roi d'Espagne, en date du 22 juin 1580 :

(1) Fragment extrait d'une admirable petite notice sur la vie de Blanche Milesi-Mojon, par notre cher ami Émile Souvestre. Cette notice, écrite en 1854, seulement pour quelques amis, n'a été malheureusement imprimée qu'à un très-petit nombre d'exemplaires. Nous espérons qu'on la fera sortir quelque jour de ce cercle intime.

« Sy voulons qu'aux nopces qui se feront au plat pays avec assemblée de gens, les officiers y envoieront quelque sergent ou autre personne bien qualifiée pour apaiser toutes noises et débats que pourroient eschoir; qui se contentera de 6 patars par jour par-dessus les despens. Et soigneront lesdits officiers à empescher les désordres qui en plusieurs lieux adviennent pour les plats de viande que les jeunes gens sont accoustumez exiger du sire des nopces, même par mulctes (sous peine d'amendes) et peines contre ceux qui doresnavant s'assembleront pour ce fait.

» Aux danses dont souvent l'on s'exerce aux villages, y survenant quelque débat, un chacun s'emploiera pour y mettre le bien; séquestrant celui qui aura commencé la noise, sans inciter ou animer les querellans à combat, à peine de punition arbitraire, selon les circonstances et qualité du fait. »

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES.

Voy. t. XXIII, p. 21, 38, 173.

MÉTHODES DIVERSES. — DE L'ATTRAIT DANS L'ÉTUDE.

Est-il donc si difficile de faire aimer une science, lorsqu'elle n'est pas essentiellement aride comme l'algèbre ou la linguistique? J'avoue que je comprendrais peu le dédain de la foule pour la géographie, si je ne savais comme elle est fastidieusement enseignée, de haut en bas, au lycée comme à l'école primaire. Souvent le maître n'est qu'un médiocre répétiteur, qui réussit trop bien à transmettre à l'élève les lourds ennuis que lui donne sa tâche. Pour faire aimer une chose, en enseignement, il faut *l'aimer* et la *savoir :* peu remplissent la première condition, moins encore la seconde.

Je pardonne volontiers cette infériorité au professeur obligé d'initier les auditeurs à dix sciences diverses; mais je ne la pardonne pas au géographe de profession, à l'écrivain spécial qui fait en vue de l'éducation un précis de géographie, et est responsable des vices de son enseignement devant ceux à qui ce livre est recommandé ou même imposé. Je veux bien ne pas parler de certains maîtres de pension, spéculateurs auteurs de traités inqualifiables, dont leur autocratie à l'endroit de leurs élèves rend le débit assuré et lucratif. Mais il est des géographes plus désintéressés, sans être beaucoup plus intelligents.

Un système qui prévaut toujours, plus ou moins, dans notre enseignement libre ou officiel, parce qu'il favorise la paresse d'esprit ou la passivité routinière de bien des professeurs, c'est celui de la *géographie mécanique*, système qui a trouvé sa plus haute expression dans le petit livre si connu de l'abbé G........ L'auteur de ce livre était, sans nul doute, très-convaincu de la valeur de sa mnémonique, et pensait qu'on sait la géographie quand on a retenu les six ou sept cents noms qui forment le fond de tout atlas général. Comme toujours, les exécuteurs exagéraient encore le défaut du maître; l'abbé G....... avait, du moins, ajouté à sa nomenclature une seconde partie de développements pittoresques, contenant beaucoup de renseignements utiles et attrayants; mais beaucoup de professeurs qui se servaient de son livre dédaignaient cette suite, comme trop peu sérieuse et formant double emploi. Pour la Russie, par exemple, il leur importait que l'élève sût ce que c'était que l'île de Kalgouef ou la Petchora; mais que cet empire eût des citadelles comme Sébastopol ou Cronstadt, des villes commerçantes comme Odessa ou Taganrog, cela était fort secondaire.

Dans ce système, la géographie physique n'existe pas. Il y a cinq parties du monde, chaque partie a ses États, ses fleuves, ses monts. Le relief du globe n'y est pas seulement indiqué : l'important, c'est la géographie politique, c'est-à-dire cette marqueterie si mobile dont les remaniements dépendent de la moindre commotion publique. Aussi ce livre, malgré des corrections nombreuses et vigilantes, est-il puni par où il pèche : il est toujours *vieux*, fût-il imprimé du mois dernier.

On sentit de bonne heure le défaut d'une pareille méthode, et on chercha à donner à la géographie physique la part qui lui revenait; les traités à l'usage des écoles militaires surtout ne pouvaient s'en dispenser. Mais là encore il y a eu excès, comme partout où il y a système. Ainsi, comme les rivières et les ruisseaux d'un territoire donné se groupent de manière à former un chiffre limité de masses d'eaux qui sont les fleuves, la géographie se mit à parler bassins, lignes de séparation des eaux, etc.; et les cartes physiques devinrent quelque chose comme ces herbiers sur les feuilles blanches desquels on a collé de grandes algues chevelues. Ajoutez-y des nomenclatures barbares à force de science; car je défie de faire accepter à ceux qui n'y sont pas réglementairement obligés des versants *costaux*, *pariétaux*, *abdominaux*, *spinaux;* et j'en passe d'aussi étranges que ceux-là.

Les géographes pittoresques nous ont un peu débarrassés des nomenclateurs; les cartes en relief nous débarrassent, depuis plusieurs années, de la *géographie-squelette* que nous venons de décrire. Il faut bien l'avouer, dût l'amour-propre national en souffrir, c'est encore de l'Allemagne que ce progrès nous arrive. L'idée, je crois, est française, témoin les ébauches de Lartigue, que l'on peut voir à la Bibliothèque impériale, section géographique; mais ce n'est qu'outre-Rhin qu'elle a été appliquée. Cette heureuse invention est encore plus simple que l'œuf de Colomb : il s'agit de reproduire, à l'aide d'une substance malléable ou fluide (cire, plâtre, carton-pâte, etc.), le relief *réel* d'un pays, avec ses inégalités et tous ses accidents de terrain; d'avoir, en un mot, une *réduction* du territoire à étudier.

Malheureusement, les cartes en relief actuelles ont contre elles une chose grave : elles coûtent assez cher. Un jour que j'en avais marchandé une du prix de 15 à 20 francs, je me demandai si l'on ne pourrait pas, à l'aide d'un procédé mécanique quelconque, en simplifier les frais d'exécution. J'arrivai, d'idée en idée, à résoudre le problème de cartes en relief, muettes, minutieusement détaillées, livrables à 1 franc pièce; et un certain nombre d'instituteurs communaux (c'étaient surtout les écoles primaires que j'avais en vue) entrèrent avec un zèle intelligent dans cette idée. Elle se borna, par suite d'événements subséquents, à quelques essais très-bien réussis, en plâtre blanc, procédé qui a l'avantage de dessiner les reliefs par des ombres plus vigoureuses.

Le coloriage aurait celui de rendre plus saisissante cette ressemblance de la réduction à l'original, et le prix n'en resterait pas moins à la portée des écoles populaires. Il y aurait là, si je ne me trompe, une chose vraiment utile à faire pour la vulgarisation d'une branche si importante des connaissances humaines.

J'ai pu vérifier, par moi-même ou par les autres, à quel point dix minutes passées devant les cartes-reliefs du Musée Jomard [1] rectifient des idées fausses que la géographie courante nous a inculquées. Citons-en quelques exemples au hasard.

Il y a deux ans, fort peu de gens se faisaient une idée de

[1] Ce nom est un peu de notre invention; mais la collection des reliefs, que nous avons citée plus haut, n'ayant aucune désignation particulière, nous avons pris sur nous de lui donner le nom du savant doyen des géographes contemporains, à qui la science doit cet éminent service, après beaucoup d'autres.

la *charpente osseuse* de la Crimée, par la faute des cartes qui en faisaient une plaine unie, et qui dessinaient des chaînons capricieux de montagnes au centre de la Russie, sous le nom pompeux de *mont* Waldaï. Or le Waldaï (que les Russes dédaignent d'appeler montagne, et qu'ils nomment *la forêt)* a 250 mètres de haut, tandis que le Tchatyr-Dagh de Crimée a un peu plus de six fois cette hauteur, trois cents pieds de plus que notre puy de Dôme. Si vous demandez aux cartographes pourquoi cette erreur de dessin, ils vous répondront que le Waldaï sépare le bassin de la Baltique de ceux de la mer Noire et de la Caspienne, et que la chaîne de Crimée ne sert à rien. La classification, comme on le voit, est une belle chose.

Autre exemple. Des cartes fort bien faites figurent, dans l'Angleterre, une chaîne de montagnes imaginaires entre la Tamise et la Severn; mais, par compensation, le Snowdon, le plus haut pic d'Angleterre et du pays de Galles, n'y est pas même figuré.

Si nous passons à la France, nous ferons observer que la plupart des cartes physiques de ce pays figurent à l'œil du spectateur cinq ou six chaînes principales (à part les Alpes et les Pyrénées), sans que rien indique des différences de hauteur ou d'importance : ainsi, les Vosges ou le Jura n'auront rien qui les distingue du petit plateau de Langres ou même de ce qu'on appelle la chaîne Armorique, et qui sépare les vallées de la Seine de celles de la Loire. A coup sûr, les voyageurs qui ont fait en chemin de fer la route de Paris à Orléans, seraient fort surpris d'apprendre qu'ils ont passé, près d'Angerville, « sur le faîte de la chaîne Armorique. » Un géographe moins préoccupé de bassins et plus attentif à la reproduction du relief vrai du sol, figurerait par une certaine combinaison de hachures le massif d'Auvergne, les *ballons* des Vosges, la double ligne du Jura, les ramures vigoureuses des Alpes et des Pyrénées sur notre territoire, la ligne brisée des Cévennes, enfin les ondulations plus ou moins sensibles du Poitou, de la Bretagne, de l'Argonne. Il éviterait, bien entendu, de faire serpenter des montagnes dans les landes de Gascogne, dans le midi de la Loire-Inférieure, dans le sud-ouest du Finistère, etc.

Les deux croquis ci-dessous développeront à l'œil toute notre pensée.



Carte physique de la France. — Division par bassins.



Même carte. — Relief réel.

Ce compte une fois réglé, revenons à la géographie générale.

Je n'ai jamais compris le dédain de certains lettrés pour ceux qui frappent aux portes de la science, c'est-à-dire les enfants qui commencent leur éducation, et les adultes (hommes du monde, femmes, ouvriers, etc.) qui veulent combler les lacunes de la leur. Quand on leur a mis en main quelques livres élémentaires, on se croit quitte envers eux; et la rédaction de ces livres, à qui les écoles procurent un écoulement énorme et vingt éditions en dix ans, est souvent abandonnée à des compilateurs ignorants et faméliques. Il y a encore des *savants* qui écriront, pour un public de six cents érudits en Europe, des dissertations profondes sur la capitale du roi Porus, et qui, pouvant faire profiter de leur science très-réelle, condensée dans un petit traité de 150 pages, des milliers de travailleurs pleins de bon vouloir, se croiraient presque offensés si un libraire intelligent venait leur proposer cette affaire. Mais dans tel de ces enfants ou de ces prolétaires qui, faute de ce livre que vous lui devez, va se rebuter devant l'ennui d'un traité aride ou ridicule, il y avait peut-être le germe d'un d'Anville ou d'un René Caillié!

M. Walckenaër avait pensé quelque chose de semblable, en publiant la modeste et excellente carte de France dont nous avons parlé : ce n'est point assez. Nous voudrions nous appeler Walckenaër, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, rien que pour signer d'un pareil nom un *Abrégé de géographie à l'usage des écoles primaires.* Du reste, il serait injuste de ne pas rappeler que Letronne a précisément fait cela, et comme il n'y a que ceux qui savent bien à pouvoir rendre la science attrayante aux autres, son petit livre est certainement le chef-d'œuvre du genre. Nous ne comprenons pas comment il a été, en quelque sorte, noyé depuis quelques années dans la masse des compilations qui inondent les écoles.

— Rendre la géographie élémentaire *attrayante*, nous dira-t-on, y songez-vous bien? Écrivez donc en 200 pages un roman géographique! — J'accepte tout, même le mot. Quel roman peut dépasser en intérêt le panorama complet du globe, et quel homme sérieux n'a lu *Cosmos* avec autant de charme que *Waverley?* Eh bien! c'est précisément un *Cosmos* populaire que nous demandons; mais pour l'écrire, il ne suffit pas d'avoir lu Malte-Brun et de prendre la plume pour en faire un résumé complété à l'aide de quelques recherches dans les *Annales des voyages.* Pour bien résumer la géographie moderne en 150 pages, il faut la posséder aussi à fond que s'il s'agissait d'écrire six volumes; c'est le seul moyen de n'être jamais à court d'intérêt, et de porter jusque dans l'aridité des définitions la lumière qui révèle à la curiosité studieuse quelque nouveau côté de ce vaste univers.

La suite à une autre livraison.

ESTAMPES RARES.

UNE COUPE DU QUINZIÈME SIÈCLE.



Gravure d'une Coupe par le maître au monogramme WA. — Dessin de Montalan.

L'histoire de la gravure n'a pas encore été suffisamment mise en lumière par les différents écrivains qui ont dirigé leurs études de ce côté; il est plus d'un artiste dont aucune œuvre n'est venue jusqu'à nous; quelquefois aussi, quand l'œuvre nous est parvenue, le nom de l'artiste nous est resté inconnu, et il en est ainsi pour l'estampe que nous reproduisons. Parmi les nombreux historiens de l'art, un seul, à notre connaissance, a mis un nom à côté du monogramme de son auteur; c'est Strutt : dans son *Biographical dictionary of engravers* (t. II, p. 406), il dit que cet artiste se nomme Jacques Walch, qu'il a une certaine ressemblance avec Israël Van-Meeken, et que l'on reconnaît dans son travail une certaine intention d'imiter ce maître.

Les estampes de cet artiste respirent un goût gothique et

un faire cependant plus récent. En effet, son gothique n'est plus pur, l'ornement y abonde, et si le dessin n'est pas d'une grande correction, on ne peut refuser à l'artiste une grande originalité et un talent de conception véritable. Nous avons sous les yeux une vingtaine d'estampes dessinées et gravées par ce maître, et nous y trouvons une vérité de types et quelquefois même une audace de composition qui dénote un artiste supérieur. Son Christ en chrome, par exemple, que n'a pas connu Bartsch, est l'œuvre d'un grand compositeur; chaque tête y a l'expression qui lui convient, chaque personnage remplit bien la place qu'il doit occuper, et le mouvement de la Vierge, que la douleur fait évanouir, est parfaitement compris.

D'un autre côté, dans ses pièces d'orfèvrerie, il a une grande variété de motifs; son type n'est pas toujours le même, ses ornements sont divers, et si les formes qu'il emploie dans l'architecture ne changent que rarement, ce n'est pas au graveur qu'il faut en faire le reproche, mais bien au dessinateur, qui certainement n'était pas le graveur lui-même.

L'estampe la plus curieuse de Jacques Walch représente la Généalogie de la Sainte-Vierge. Bartsch en donne une longue description dans son *Peintre graveur* : « Au milieu de l'estampe, dit-il, sainte Anne est assise sur une espèce de trône; elle lit dans un livre qui est étendu sur ses genoux. Aaron et David sont debout aux deux côtés du trône, Aaron à gauche, David à droite de l'estampe. Au delà du dossier du fauteuil s'élève le tronc de l'arbre généalogique, dont les branches sont ornées des ancêtres de la Vierge, représentés à mi-corps. Au milieu de la cime de l'arbre, est la Vierge ayant sur ses bras l'enfant Jésus qui tend ses deux mains vers un livre ouvert que saint Joseph lui présente. A gauche est Dieu le père. » Comme on peut le voir par cette description, l'estampe offre une vaste composition, et l'agencement général en est fort remarquable; la physionomie de la Vierge, contemplant l'enfant Jésus, nous rappelle tout à fait l'école flamande primitive, et nous paraît ressembler singulièrement au fameux tableau de Jean Van-Eyck, représentant sainte Barbe, qui se voit au Musée d'Anvers.

Au quinzième siècle, le même individu cultivait souvent à la fois plusieurs parties de l'art; par exemple, en même temps qu'il gravait sur métaux, il était orfèvre, et il est probable que l'artiste dont nous nous occupons exerçait aussi cette profession. La coupe n'est pas le seul morceau d'orfèvrerie que notre inconnu ait gravé au burin; on peut encore citer un encensoir gothique; et cette dernière composition, quoique un peu surchargée d'ornements, offre cependant un ensemble de richesse, d'élégance et de légèreté qui contribuent à en faire une œuvre d'art du plus haut intérêt.

Le catalogue de l'œuvre de cet artiste que donne Bartsch dans son *Peintre graveur* renferme trente et une pièces, et il serait aisé aujourd'hui d'y en ajouter un certain nombre de nouvelles. Nous nous contenterons d'indiquer celles que Brulliot mentionne dans son précieux Dictionnaire des monogrammes (Ire partie, p. 419, n° 3187) : « Le catalogue que Bartsch a donné des estampes de cet artiste n'est pas complet, car nous avons trouvé avec sa marque : 1, une Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus à mi-figure, dans une fenêtre gothique; 2 et 3, deux chapelles gothiques; 4 à 7, différents dessins d'un saint sacrement. Heinecke (*Neue Nachrichten*, etc., p. 385 et 386) indique encore avec cette marque : 1, Jésus-Christ en croix entre les deux larrons; 2, six chapelles une au-dessus de l'autre; 3, dessin d'un calice gothique; 4, trois cloches dans le goût gothique. » On trouve, en outre, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, dans l'œuvre de cet artiste, deux rosaces, quatre fragments d'arabesques, et enfin la coupe dont nous donnons une reproduction, qui n'ont pas été mentionnés par Bartsch. Il serait, du reste, bien injuste de reprocher à ce consciencieux historien d'être incomplet. N'est-ce pas à lui que l'on doit de connaître un peu aujourd'hui les anciens maîtres? et s'il a omis quelques pièces importantes, il en a tant révélé qu'il doit être plutôt loué que blâmé par les hommes qui s'occupent de l'histoire si curieuse de la gravure.

Dans toutes les actions de la vie on porte son caractère et sa justice. MALESHERBES.

LA JUIVE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 178.

Cette maîtresse de maison, qui inspirait à ses serviteurs une telle crainte, avait pourtant une physionomie très-agréable; mais son regard pensif, sa démarche grave, toute sa personne, indiquaient une de ces natures fermes, concentrées, qui en sont venues à réprimer l'ardeur de leurs sentiments et à se soumettre à de hautes convictions.

A son entrée, la juive s'était levée, et se tenait debout avec son enfant dans les bras. En voyant l'une en face de l'autre ces deux femmes, appartenant à des conditions si différentes, on n'aurait pu s'empêcher de remarquer entre elles quelques traits de ressemblance. Toutes deux étaient également belles, également pâles, et toutes deux portaient sur leur figure l'indice d'une expérience prématurée. Mais, par un singulier hasard, la femme du Nord avait l'œil noir et profond, le sourcil arqué de la femme du Sud, et la juive, au contraire, les yeux bleus et tendres des filles du Nord.

— Asseyez-vous, dit la châtelaine. D'où venez-vous?

— Nous avons traversé le golfe, répondit le marchand en mauvais allemand.

— Vous avez fait un trajet dangereux?

— Dangereux! non, Madame, la glace est très-ferme, sauf quelques crevasses.

— Et vous avez voyagé la nuit dernière?

Le colporteur était embarrassé de répondre à cette question; la juive prit la parole :

— Nous avons débarqué tard, dit-elle, et nous avons couché dans un des bâtiments qui sont dans la cour...

— Madame, reprit le colporteur pour prévenir d'autres questions, le marchand Mendelssohn, qui vous a fourni l'an dernier du café, du sucre et des étoffes, voulait vous envoyer, il y a longtemps, ce que vous lui aviez commandé; mais l'état de la mer ne m'a pas permis de venir plus tôt.

— Je regrette que vous soyez venu. Mendelssohn n'a-t-il pas reçu mon message? Je lui ai fait dire que comme les douaniers sont devenus très-rigoureux, il ne devait exposer personne à leurs poursuites.

— Nulle crainte, répliqua le marchand, ne nous empêchera de vous servir, quoique ces marchandises soient à un si bas prix que nous ne recouvrons pas même les frais de transport... Mais, voyez, j'ai ici une cargaison précieuse : du sucre doublement raffiné; du café, le meilleur, à soixante-dix kopecks la livre. Vous ne pourriez pas en acheter à Narva à moins de deux roubles, et il serait mauvais. J'ai aussi de charmantes étoffes, des soies de France, et des châles anglais.

— Est-ce là votre femme? demanda la châtelaine qui avait été beaucoup plus occupée de la jeune étrangère que de l'énumération du marchand.

— Oui, dit la juive, je suis sa femme.

— Mais ce n'est pas là votre enfant? Non, vous êtes vous-même une enfant.

— Mathias est mon fils, repartit la juive en abaissant ses yeux bleus sur son frêle nourrisson.

— Pauvre petit être! murmura la châtelaine, dans une langue que personne autour d'elle ne comprenait. Puis, se retournant vers le colporteur : — Comment, lui dit-elle, avez-vous pu faire faire à votre femme un tel voyage? N'avez-vous pas peur qu'elle tombe malade?

— Rose est accoutumée à de pareilles expéditions. Elle peut dormir sur la paille du traîneau, comme vous, Madame, sous une couverture en soie.

— J'imagine qu'elle n'a pas autre chose que de la paille chez elle, murmura la femme de chambre à la vieille intendante; et avec cette figure juive, elle peut voyager longtemps sans qu'on s'occupe d'elle. Chacun sait, d'ailleurs, qu'avant qu'une chrétienne ait eu le temps de dire à ces gens-là bonjour, ils ont déjà fouillé dans ses poches.

— Vous êtes folle, Axina, lui dit sa maîtresse qui l'avait entendue; la figure de cette femme est plus jolie que la vôtre, et quant à un acte de rapine, vos compatriotes s'y entendent mieux que les juifs. Prenez mes clefs, et allez chercher dans l'armoire du pain, de la viande, pour cet enfant. Dépêchez-vous.

A cette injure qui s'adressait à la fois à elle-même et à sa nation, et qui était encore aggravée par un ordre si sec, Axina serra les lèvres, et sortit le plus lentement possible, comme pour protester par cette lenteur contre l'injure faite à sa dignité.

— Quel est le prix de cette étoffe bleue? demanda la châtelaine. Puis, sans attendre la réponse du marchand : — Quel âge avez-vous donc? dit-elle à la jeune femme.

— Seize ans, Madame.

— Seize ans! seize ans! Pourquoi donc êtes-vous entrée si vite dans les soucis de la vie? Ils viennent d'eux-mêmes assez tôt au-devant de nous. Et votre enfant?

— Mathias peut marcher seul. Voyons, mon petit, montre à Madame que tu peux te tenir debout, ajouta-t-elle, en dégageant son enfant de ses langes, et en le plaçant sur le plancher.

— Quel charmant enfant! quels beaux yeux! De tels yeux conviendraient mieux à une de mes petites filles.

— Madame a le bonheur d'avoir des enfants! dit la juive.

Et les deux femmes échangèrent entre elles un regard de franc-maçonnerie maternelle qui aurait été suivi, sans doute, d'un long entretien, si, dans ce moment, Axina ne fût rentrée avec les provisions. La maîtresse de maison se retourna vers la cargaison du marchand.

Toutes les denrées qu'il avait apportées furent de nouveau étalées par lui. A mesure qu'il déroulait ses différentes étoffes, il en vantait les qualités, et ne cessait de répéter qu'il les vendait à bas prix. C'étaient des toiles peintes de France, des soieries de premier ordre, des calicots des meilleures fabriques d'Angleterre.

Axina fixait un œil avide sur un de ces rouleaux, tandis que sa maîtresse les regardait d'un air de dédain.

— Voyons vos aiguilles, dit-elle.

Le marchand se hâta de les lui montrer.

— Quoi! s'écria-t-elle, voilà tout ce que vous avez à m'offrir! En vérité, ce n'était pas la peine de vous mettre en route pour m'apporter de telles marchandises anglaises. J'en ai ici de meilleures.

— Il me semble que Madame, répliqua le colporteur en souriant, connaît particulièrement les produits des manufactures anglaises. Est-ce que Madame aurait été en Angleterre?

— Je suis Anglaise, répondit la châtelaine.

A ces mots, la juive, sortant tout à coup de son état d'apathie, s'écria :

— Comment Madame a-t-elle pu quitter sa terre natale? Sans doute, la Russie est une attrayante contrée, et l'on dit qu'il est triste de vivre en Angleterre. Mais chacun aime pourtant le sol où il est né. Est-ce que Madame n'a plus de parents?

— J'ai encore ma mère, répliqua la châtelaine avec un sourire triste, ma bonne mère, que Dieu la bénisse! mais depuis plusieurs années, je ne l'ai pas revue.

— Mon Dieu! comment avez-vous pu vous séparer d'elle?

— J'ai fait comme vous, Rose, je me suis mariée jeune, et maintenant il faut que je reste soumise à ma destinée. La femme doit suivre son mari; vous le savez, Rose, vous qui suivez le vôtre en de si pénibles voyages. Et je suis aussi heureuse que beaucoup d'autres, ajouta-t-elle avec une expression de mélancolie.

— Si Madame est heureuse, reprit Rose, tout est dit. A la vérité, rien ne remplace la patrie; mais un bon mari mérite bien qu'on le suive au loin.

Le marchand, qui se souciait peu de toutes ces remarques philosophiques, reprit ses étoffes, et de nouveau il en préconisait le tissu, la couleur, quand soudain l'ombre d'un homme à cheval se dessina devant la fenêtre. Le visage de la châtelaine trahit une subite inquiétude. Elle fit signe au juif de se retirer avec sa femme derrière le poêle, et repoussa vivement le calicot étalé sur la table. Au même instant, un paysan entr'ouvrit la porte et dit à voix basse : Les douaniers! Puis on entendit résonner à quelque distance le pas rapide d'un cheval et des voix confuses.

— Que vais-je faire? que vais-je faire? dit le colporteur tremblant, tandis que Rose s'appuyait sans crainte contre le poêle avec son enfant.

— Soyez tranquille, lui répondit la châtelaine, vous ne perdrez rien.

— Mais mon traîneau qui est à la porte, et mon cheval noir, et un demi-quintal de café, et quinze livres de thé impérial! Que vais-je faire? répétait-il en se tordant les mains.

— Taisez-vous, dit d'un ton impérieux la châtelaine, et écoutez.

Il se fit alors un profond silence. L'attention de la petite communauté était tournée du côté de la porte, où s'élevait une discussion dont le cheval noir du colporteur semblait être le principal objet.

La châtelaine cependant réfléchissait au moyen de cacher le contrebandier, et tout à coup elle dit :

— Il faut enfermer ces pauvres gens dans la laiterie. Personne ne s'avisera d'aller les chercher là.

Pendant qu'elle donnait la clef de ce bâtiment à son intendante, le douanier passa de nouveau comme une flèche devant la fenêtre, et bientôt le retentissement des sabots de son cheval galopant sur le sentier rocailleux se perdit dans l'éloignement.

— Dieu soit loué! s'écrièrent à la fois la maîtresse de maison et la juive. *La suite à une autre livraison.*

BRANDENBOURG.

Le château de Brandenbourg, situé dans le Luxembourg hollandais, est bâti sur un mamelon escarpé, au milieu d'un vallon étroit et profond, dans lequel la Blees roule ses eaux. Il domine ainsi le village du même nom qui est étendu à ses pieds. Parmi les ruines imposantes de cette demeure féodale, on distingue encore la double enceinte de remparts et les nombreuses tourelles qui servaient à la défense de la place.

On voit dans la muraille, à droite de la porte d'entrée, une pierre romaine de grès sculptée, sur laquelle sont représentés un jeune homme offrant un fruit à un bœuf, et un poisson placé la tête en bas.

Godefroy, fils de Frédéric Ier, fut, vers le milieu du douzième siècle, le premier châtelain de Brandenbourg. Le der-

nier descendant mâle de cette famille fut Godart, dont la fille unique épousa, en 1429, Simon de Fenestrange. De cette union naquit également une seule fille qui épousa André d'Harancourt. Une fille unique encore, Jeanne d'Harancourt, porta tous les biens de Brandenbourg, de Fenestrange et d'Harancourt à Jean VII, comte de Salm, auquel succédèrent Jean VIII, son fils, et Paul de Salm, son petit-fils. Christine, fille de ce dernier, ayant épousé, en 1597, le duc François de Lorraine, comte de Vaudemont, ce prince vendit, en 1628, la terre de Brandenbourg qui, après la



Le Château de Brandenbourg, dans le Luxembourg hollandais. — Dessin de Vanderhecht.

démolition de son château par l'artillerie française, en 1668, a cessé d'être habitée. Elle appartient aujourd'hui au baron de Blochausen.

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ALSACE (¹).

LES GÉANTS ET LES NAINS.

Les *géants*, cette race formidable que nous voyons apparaître dans l'histoire primitive de tous les pays, établirent aussi leur demeure dans la vallée du Rhin, et bientôt ils se mirent à dessécher les marais infects, à déblayer les vallées couvertes de rochers, à niveler ou à transposer les montagnes.

Le puissant *Schrat*, qui paraît avoir présidé à l'ensemencement des forêts, eut, en récompense de ce bienfait, l'honneur d'être divinisé; nos ancêtres lui consacrèrent des arbres dans certains cantons des Vosges.

Le géant qui a formé la vallée de Munster repose sous la cime majestueuse du *Hohenack*, appelé par nos montagnards le *tombeau du Géant*. Parfois, disent-ils, au milieu du silence de la nuit, le géant se réveille, et, se retournant dans son cercueil de pierre, il pousse d'affreux gémissements.

Un autre géant, nommé *Sletton*, ayant ébranlé les flancs des montagnes, en arracha les rochers et creusa de sa main puissante la vallée de la Liepvre; puis il construisit un vaste palais sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville de Schlestadt, c'est-à-dire la ville de *Sletton*.

La tradition connaît encore une foule d'autres géants alsaciens : nous nous bornerons à citer celui du *Kastenwald*, près de Colmar, qui inquiète souvent de ses poursuites les voyageurs égarés dans cette forêt; le géant du *Nollen*, dont les ossements sont enfoncés sous un énorme monceau de pierres qui se trouve au sommet de la montagne; et enfin celui du *Frænsberg*, qui, armé d'une massue, se montre

(¹) Par Auguste Stœber, tirées d'un ouvrage allemand, *die Sagen des Elsasses*, Saint-Gall, 1852, in-8, 522 pages, et dont l'auteur prépare une traduction française.

parfois dans la vallée de Katzenthal, aux confins de l'Alsace septentrionale.

LA FILLE DU GÉANT.

Le château de *Nideck*, dont les ruines s'élèvent au fond d'un embranchement de la vallée de Haslach, débouchant dans celle de la Bruche, était jadis habité par des chevaliers d'une taille gigantesque, auxquels appartenait tout le pays d'alentour. Un jour la fille d'un de ces géants s'avisa de quitter l'obscurité des forêts qui couvraient alors tout le vallon; et, à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle se trouva aux environs de Haslach, au milieu d'un champ qu'un paysan était occupé à labourer. L'aspect de la plaine, celui du petit être qui se démenait à ses pieds pour faire marcher son attelage, tout était nouveau pour elle et la remplissait de surprise. Dans son humeur enfantine, elle s'agenouille aussitôt pour examiner de plus près ces merveilles inconnues; enfin, malgré les cris désespérés du paysan et de ses bêtes qui se débattaient de toutes leurs forces, elle passe sa main sur le sol, et, les enlevant d'un seul coup, elles les enferme dans son vaste tablier. Il ne lui fallut que quelques pas pour regagner le château, et, toute joyeuse, elle entra dans l'appartement de son père, pour lui montrer le joli jouet vivant qu'elle venait de trouver.



La Fille du Géant. — Dessin de Pauquet.

A la vue de la charrue, du paysan et des chevaux, que l'enfant avait placés sur la table en les poussant du doigt pour leur faire continuer leur course, le géant, rapprochant ses sourcils en signe de mécontentement, dit : « Ma fille, tu as fait là une belle chose! Ceci n'est point un jouet! Va bien vite remettre à son travail cet homme avec ses chevaux et sa charrue, et sache bien que c'est lui qui dans son champ cultive le blé dont on fait le pain que nous mangeons. Si ces petits êtres ne labouraient pas la terre, nous autres géants, au fond de nos rochers, n'aurions pas de quoi vivre (1). »

LES NAINS DE LA CAVERNE DES LOUPS.

Il y avait un temps où la *caverne des Loups*, située à quelque distance de *Ferrette* et enfoncée dans les rochers de la *Heidenfluë*, était habitée par une peuplade de nains. Ils y avaient des chambrettes taillées dans le cristal de roche, et tous leurs meubles étaient d'argent. Chacune de ces chambrettes était occupée par un couple de nains, homme et femme. Tous ceux qui les avaient vus étaient émerveillés de la beauté de leurs traits et surtout de l'éclat particulier de leurs yeux qui brillaient comme des étoiles. Ils n'avaient point d'enfants et jouissaient d'une jeunesse éternelle.

Souvent ils prenaient plaisir à descendre dans la vallée et à entrer dans les habitations dispersées çà et là sur les flancs de la montagne, et leurs voix douces et mélodieuses cherchaient à imiter le langage des pâtres et des laboureurs qu'ils venaient visiter. C'était surtout au temps de la moisson qu'on les voyait sortir en foule de leurs riches demeures souterraines; armés de leurs faucilles, ils venaient se placer au milieu des paysans, que leur présence remplissait de joie et d'espérance. Aussi se montraient-ils pleins de reconnaissance envers les nains et ne manquaient-ils pas de les convier à leurs rustiques festins et de leur servir tout ce que cuisine et cave pouvaient fournir d'excellent.

Une chose cependant paraissait étrange aux hommes, c'étaient les longues robes que portaient les nains et qui empêchaient les curieux de leur voir les pieds.

(1) On trouvera un récit en vers de la même légende, traduit de l'allemand par M. Vingtrinier, et inséré dans les *Traditions populaires comparées*, par Désiré Monnier, ouvrage remarquable, que nous aurons plus d'une occasion de citer.

Quelques jeunes paysannes de la vallée, ne pouvant réprimer plus longtemps l'envie de savoir quelle forme avaient ces pieds, résolurent un jour de surprendre le mystère des nains. Elles se rendirent donc, avant le lever du soleil, à la caverne des Loups, et, après avoir couvert de sable le plateau de pierre qui se trouve à son entrée, elles se cachèrent derrière les broussailles, pensant que, lorsque les nains feraient leur promenade matinale dans la forêt pour y boire les gouttes de la fraîche rosée et sucer le doux miel renfermé dans le calice des fleurs, leurs pieds ne manqueraient pas de laisser des traces dans le sable.

En effet, dès que le soleil jeta ses premiers rayons sur les rochers de la Heidenfluë, les nains parurent à l'entrée de la grotte, et, ne se doutant nullement de la malice des paysannes que la curiosité avait rendues si ingrates, ils traversèrent le plateau pour descendre dans la forêt. Mais à peine les jeunes filles eurent-elles aperçu que les nains laissaient dans le sable des traces de pieds de chèvres [1], qu'elles partirent d'un grand éclat de rire. Les nains se retournèrent tout étonnés, et, se voyant trahis, ils se retirèrent au fond de leur caverne pour n'en plus jamais sortir.

LES NAINS DE KERBHOLZ.

Au nord-est du village de *Sultzeren*, dans la petite vallée de Munster, s'élève la montagne du *Kerbholz*, riche en pâturages et parsemée de chalets dans lesquels l'on fabrique les fromages tant renommés de Munster.

Les vachers séjournent sur les hauteurs depuis les premiers beaux jours du mois de mai jusqu'au temps où le colchique d'automne s'épanouit dans les prés humides, et où le froid et les brouillards les obligent de descendre dans la vallée.

Mais ne croyez pas que pour cela les affaires chôment sur le Kerbholz. Bien au contraire, car, dès que le dernier pâtre a quitté la montagne, les nains, avec leur magnifique bétail, et munis de tous les ustensiles nécessaires à la confection du beurre et du fromage, s'installent dans les chalets abandonnés, et y travaillent jour et nuit. Puis, au fort de l'hiver, ils descendent dans la vallée et entrent inaperçus dans les cabanes des pauvres pour y déposer des pelotes du beurre le plus délicieux, des miches du fromage le plus aromatique.

Si, à leur réveil, les bonnes gens trouvent la table chargée de ces dons précieux, ils savent bien qu'ils les doivent aux nains bienfaisants de la montagne, et ils les bénissent du fond de leur cœur.

LA ROSE D'ARGENT.

Le roi des nains qui présidait à l'exploitation des mines d'argent de Sainte-Marie et d'Eschery, si abondantes autrefois et abandonnées aujourd'hui, témoignait une grande amitié aux habitants de ces contrées, qui reconnaissaient en lui leur génie tutélaire.

Un jour, au moment où il sortait d'une grotte de la montagne pour respirer l'air parfumé des premières fleurs du printemps, le nain aperçut la fille d'un mineur dont il avait depuis longtemps favorisé le travail. Épris de ses charmes, il lui offrit toutes ses richesses, si elle voulait consentir à l'aimer et à le suivre dans sa demeure mystérieuse. La jeune fille, peu soucieuse de passer ses jours au fond de la terre et de devenir la compagne d'un nain, refusa nettement l'offre qu'il venait de lui faire.

Depuis ce jour le puissant esprit, voyant son amour dédaigné, combla les vastes galeries, ferma les riches filons d'argent, et se retira dans l'intérieur de la montagne, maudissant l'ingratitude des hommes.

Néanmoins la tradition ajoute que le nain, voulant laisser à la jeune fille un souvenir de son amour, sortit une dernière fois de sa retraite et lui fit cadeau d'une *rose d'argent* artistement travaillée; puis il disparut aussitôt.

Cette rose, qui est restée jusqu'à ce jour dans la possession des descendants de la fille du mineur, a la vertu de s'épanouir toutes les fois qu'un événement heureux doit avoir lieu dans la famille, et de se fermer si quelque malheur doit la frapper.

On entend encore, de temps à autre, au fond de la montagne, les coups de marteau du roi des nains, et les habitants de la vallée ont l'intime conviction qu'un jour viendra où l'esprit, réconcilié avec la race humaine, rouvrira la source trop longtemps tarie de leur prospérité.

[1] D'autres légendes représentent les nains avec des pattes d'oie ou de canard.

PRÉNOMS FRANÇAIS TIRÉS DU LATIN.

Suite et fin. — Voy. p. 70.

LAURE, LAURENCE, LAURENT. *Laurus*, laurier; *laurea*, feuille de laurier; *Laurens*, nom d'une forêt de lauriers le long de la mer Tyrrhène. Du même radical vient le mot lauréat et ses composés.

LUCE, LUCIE, LUCILE. *Lux*, *lucis*, lumière. Junon était invoquée sous le nom de Lucine comme présidant à la naissance des enfants.

LÉGER. *Levis*, du mot grec *lepis*, écorce.

MAGNE. *Magnus*, grand.

MARCEL, MARCEAU, MARCELIN, MARCELINE. Selon Sigonius, ce prénom dériverait de Martellus, diminutif de Mars; selon François Noël, ce serait un diminutif de Marcus, surnom affecté à celle des familles Claudia qui était plébéienne. Voy. MARTIAL.

MARTIAL, MARTIAN, MARTIN. Mars, d'où vient le mot *martulus* ou *marculus*, marteau. Il est probable que telle était l'arme primitive du dieu de la guerre. Selon quelques étymologistes, Mars aurait pour radical un mot chaldéen qui signifie *contundens*, broyant, pilant, expression qui implique l'emploi d'un instrument contondant, pour nous servir ici de l'expression légale. D'autres font dériver Mars du mot latin *mas*, *maris*, mâle.

MAURICE. *Maurus*, maure.

MAXIME, MAXIMILIEN, MAXIMIN. *Maximus*, très-grand.

OCTAVE, OCTAVIE, OCTAVIEN. *Octavus*, le huitième. On dit pareillement Charles-Quint, de *quintus*, cinquième; on dit encore Sixte, de *sextus*, sixième; et Septime, de *septimus*, septième.

OLIVIER. *Olivarius*, qui concerne les olives, *oliva*. Fabre d'Olivet, *olivetum*, bois d'oliviers. Radical commun : *olea*, du mot grec *élaia*, olive. Nous disons oléagineux pour huileux.

OPPORTUNE. *Opportunus*, favorable; de *portus*, port.

PARFAIT. *Perfectus*, achevé; de là, perfection.

PAUL, PAULIN, PAULINE. *Paulus*, petit, du grec *pauros*. Selon saint Augustin, l'apôtre saint Paul aurait adopté ce nom par humilité et pour témoigner qu'il était le moindre des apôtres. On sait en effet qu'il s'appelait d'abord Saul.

PERPÉTUE. *Perpetua*, perpétuelle.

PLACIDE. *Placidus*, paisible; de *placeo*, je plais, ou de *placo*, j'apaise.

PRÉTEXTAT. *Prætextatus*, revêtu de la prétexte, robe ainsi appelée parce qu'elle était bordée d'une bande de pourpre; *præ*, par devant, *texta*, tissue, bordée. Les enfants nobles portaient cette robe jusqu'à l'âge de dix-sept ans, et la quittaient alors pour se rendre au *forum*, où ils recevaient la robe virile. La prétexte était pareillement une des marques de la dignité consulaire.

PROSPER. Heureux; du mot grec *prosphoros*, utile, avantageux.

PRUDENCE, PRUDENT. *Prudens*, de *providere*, voir d'avance.

PULCHÉRIE. *Pulcher*, beau; adjectif composé de deux mots grecs, *pollè charis*, beaucoup de grâce. Nous préférons cette étymologie à celle de Scaurus, qui dérive *pulcher* de *poluchrous*, qui est de plusieurs couleurs, la beauté, selon lui, frappant surtout par son éclat.

REINE. *Regina*.

RENÉ. *Renatus*, ressuscité. La légende suivant laquelle saint René ressuscita sept ans après sa mort (*Gall. christ.*, t. II, p. 113), s'accorde avec le nom de René, qui exprime que l'on renaît, que l'on ressuscite à une vie nouvelle, du jour où l'on embrasse le christianisme.

ROSALIE, ROSE, ROSINE. *Rosa*. *Rosula*, petite rose, nom de femme analogue à notre diminutif Rosette. Le chapelet porte le nom de rosaire, parce qu'il semble composer à la sainte Vierge une couronne de roses. *Rosa*, selon Varron, vient du mot grec *rodon*.

ROSEMONDE. *Rosa munda*, rose sans tache.

SECOND. *Secundus*, deuxième, favorable dans le sens d'auxiliaire. On dit : Je serai votre second, je vous seconderai. Radical : *secus*, auprès de, ou *sequi*, suivre.

SERVAIS. *Servare*, conserver. De là viennent les mots serf et serviteur. Les premiers serfs ou esclaves furent choisis parmi les prisonniers de guerre, et on leur donna le nom de serfs parce qu'on les avait conservés, au lieu de les tuer, comme on faisait d'abord.

SÉVERIN. *Severus* figure parmi les surnoms de familles romaines retrouvés par Passeri. Vossius dérive ce mot du verbe grec *sebestai*, vénérer, et lui donne à peu près le sens de vénérable, épithète que l'on applique à ceux qui mènent une vie sévère.

SYLVAIN, SYLVESTRE. *Sylvanus*, dieu des forêts; *sylvestris*, qui appartient aux forêts, *sylva;* en grec, *ulè*. Les Latins donnaient métaphoriquement le nom de *sylvæ*, *sylves*, aux recueils de pièces de poésie, par allusion à la variété des végétaux dont se compose une forêt. Il existe sur Sylvius, médecin aussi célèbre par son habileté que par son avarice, un distique de Buchanan, que l'on mit sur la porte du savant praticien, le jour de sa mort :

> Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,
> Mortuus et, gratis quod legis illa, dolet.

« Ici demeure Sylvius, qui jamais n'a rien donné pour rien. Quoique mort, il s'afflige de ce que tu lis ces vers *gratis*. »

TIBURCE. *Tiburtinus*, *Tiburtius*, qui est de Tibur, actuellement Tivoli.

URBAIN. *Urbanus*, qui est de la ville. *Urbanitas*, urbanité, par opposition à rusticité, mot dérivé de *rusticus*, qui est de la campagne. Selon Varron, *urbs*, ville, serait une contraction d'*orbis*, rond, cercle, orbe; il tire également le mot *urbs* de *urbum*, *urvum*, courbure du manche de la charrue. Voici en effet ce que nous lisons dans Servius : « Ceux qui voulaient fonder une ville attachaient au même joug un taureau et une vache, le taureau à droite; puis, vêtus selon le rit gabien, c'est-à-dire la tête couverte d'une partie de leur toge, et retroussant l'autre partie, ils saisissaient le manche de la charrue pour que toutes les mottes de terre retombassent à gauche; le sillon désignait l'emplacement des murs, et l'on soulevait le soc pour marquer l'ouverture des portes. »

URSULE. *Ursula*, diminutif d'*ursa*, ourse. Les jeunes filles d'Athènes étaient consacrées à Diane et portaient le nom d'*arctoi*, ourses, jusqu'à l'âge nubile; elles expiaient ainsi la mort d'un ours qui avait appartenu à la déesse, et que les frères d'une jeune fille dévorée par lui avaient tué.

VALENTIN. *Valens*, fort. Les premiers habitants de l'Italie adoraient la force sous le nom de *Valentia;* nous en avons tiré le mot vaillance. Les Latins donnaient le nom de *valetudinarium* à leurs hôpitaux, par allusion sans doute à la santé, *valetudo*, que l'on y venait chercher. *Valetudinarius*, valétudinaire, qui a besoin d'aller à l'hôpital.

VALÉRIE. Même racine que VALENTIN (voyez ce mot). On lit dans Pline le Naturaliste : *valeria aquila*, pour une aigle très-forte.

VÉRONIQUE. Voy. tome V, p. 72.

VICTOIRE, VICTOR, VICTORIEN, VICTORIN. *Victoria*. *Victor*, vainqueur; *vincere*, vaincre. Les Latins appelaient victime le jeune taureau que l'on sacrifiait aux dieux après une victoire. C'était le vainqueur même qui devait frapper l'animal, tandis que l'hostie (*hostia*, du mot *hostis*, ennemi) pouvait être immolée par un prêtre quelconque. Le mot province a également pour radical *vincere : pro vincere*, vaincre au loin. Les peuples de l'Italie portaient spécialement le titre d'alliés de Rome, *socii;* les autres peuples composaient les provinces. Les premiers se gouvernaient par leurs propres lois; les seconds subissaient la loi romaine et étaient assujettis à un tribut.

VINCENT. *Vinceus*, qui remporte la victoire. Voyez VICTOIRE.

VIRGILE. *Virgula*, branche. Des commentateurs dérivent ce nom célèbre des lauriers (*virgis*), parmi lesquels le célèbre poëte était né; c'est ce qu'exprime ce vers de Calvus :

> Et vates cui virga dedit memorabile nomen
> Laurea...

« Et le poëte qui doit son nom mémorable à la branche du laurier... »

VIRGINIE. *Virgo*, vierge. Vossius dérive ce mot de *vir*, homme. F. Junius, dans sa traduction des livres saints, traduit ainsi le passage où il est parlé de la création de la femme : *Hæc vocabitur* VIRA *eo quod hæc ex* VIRO *desumpta est* (Celle-ci s'appellera *vira*, parce qu'elle a été tirée de l'homme, *ex viro*). On dit en latin et en français une *virago*, pour marquer une femme qui a l'air d'un homme.

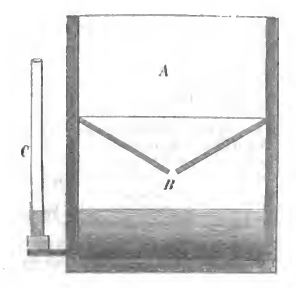
DE LA PLUIE ET DE L'UDOMÈTRE.

On sait que les nuages résultent de la transformation de la vapeur, gaz transparent et invisible, en un amas de vésicules arrondies, blanchâtres, qu'on a pu observer directement. Ces vésicules, qui, sauf la dimension, ressemblent à des bulles de savon, sont formées d'une petite sphère d'air humide enveloppée d'une mince pellicule d'eau. S'il survient dans l'atmosphère un abaissement de température, la vapeur passe de cet état vésiculaire à l'état d'eau qui, tombant en gouttelettes, produit la pluie.

Il est des pays où il ne pleut presque jamais, comme la haute Égypte et le Pérou. Il en est d'autres, comme San-Carlos de Venezuela, où l'atmosphère semble se résoudre en pluie pendant neuf ou dix mois de l'année. Sous les tropiques, les pluies sont très-rares à l'époque des vents alizés, mais elles sont fréquentes pendant le calme. La saison des pluies, dans ces brûlants climats, est celle où le soleil arrive au zénith, et comme il y passe deux fois par an, il y a deux de ces saisons. C'est le courant ascendant des vapeurs, déterminé par cette position du soleil, qui cause ces pluies fréquentes. En Europe, la quantité de pluie est d'autant moindre qu'on s'éloigne davantage du rivage de la mer.

On compte 152 jours de pluie par an en Angleterre, 147 en France, 141 dans les plaines de l'Allemagne, 90 à Kasan, et 60 dans les régions centrales de la Sibérie.

Mais on ne pouvait se contenter de compter les jours de pluie ; l'esprit d'observation pousse l'homme en avant ; la science aime la précision, et elle y arrive. On a voulu savoir quelle était la quantité de pluie qui tombait en un temps donné dans un lieu donné. Pour résoudre le problème, on s'est servi d'un instrument très-simple, d'un usage et d'une construction faciles pour ceux qui voudront concourir au mouvement scientifique par d'utiles observations. Cet instrument se nomme udomètre ou pluviomètre.



Pluviomètre ou Udomètre.

L'appareil se compose d'un récipient cylindrique en métal, terminé par un fond conique percé d'une ouverture centrale. Ce récipient s'ajuste sur un réservoir également cylindrique, au fond duquel s'ouvre un tube de verre recourbé verticalement, divisé en millimètres, ou portant une bande de papier pareillement divisée. Ce tube sert à indiquer le niveau intérieur de l'eau dans le réservoir, ou sa hauteur. Cet appareil étant placé dans un lieu découvert, si au bout d'un mois, par exemple, la hauteur de l'eau dans le tube est de 4 centimètres, cela veut dire que, si l'eau tombée était étendue sur le sol sans évaporation ni infiltration, il y en aurait une couche de 4 centimètres de hauteur.

A l'aide de cet appareil, on a pu constater qu'il tombe annuellement à Paris $0^m,57$ d'eau ; mais on a fait en même temps une observation qui ne laissera pas que d'étonner au premier abord. En effet, de 1817 à 1827, il est tombé 57 centimètres de pluie dans la cour de l'Observatoire, et seulement 50 centimètres sur la terrasse, qui est élevée de 27 mètres au-dessus de la cour. Ce phénomène peut s'expliquer ainsi : quand l'air est humide, les gouttes de pluie, étant plus froides que l'air, condensent de la vapeur, augmentent de volume, et il tombe ainsi plus d'eau sur le sol qu'à une certaine hauteur.

Voici un tableau qui indique la quantité de pluie tombée annuellement dans des localités situées sous diverses latitudes :

Mathouba (Guadeloupe)	$7^m,01$	Rome	$0^m,70$
Bombay	$2^m,08$	Strasbourg	$0^m,69$
Bergen	$2^m,25$	Bordeaux	$0^m,65$
Gênes	$1^m,40$	Londres	$0^m,63$
Lyon	$0^m,89$	Marseille	$0^m,47$
Lille	$0^m,76$	Saint-Pétersbourg	$0^m,46$

On peut déduire des quelques chiffres qu'on vient de lire les conséquences suivantes : bien qu'un grand nombre de circonstances locales puissent faire varier la quantité d'eau qui tombe dans divers pays, toutes choses égales d'ailleurs, c'est dans ceux où la vaporisation est la plus abondante, et par conséquent dans les pays chauds, qu'il pleut davantage. La quantité de pluie décroît donc de l'équateur au pôle, mais pour des zones étendues.

JEDEDIAH BUXTON.

Cet homme était né en 1705, à Elmeton, dans le Derbyshire. Quoique fils d'un maître d'école, il n'avait jamais appris ni à lire, ni à écrire. Il était doué d'une aptitude extraordinaire pour faire, en pensée seulement et sans le secours d'aucun moyen matériel, les calculs les plus difficiles. C'était un jeu pour lui de multiplier (de tête, comme l'on dit) en quelques instants deux nombres de trois ou quatre chiffres l'un par l'autre. Mais les exemples de ce genre d'habileté ne sont pas très-rares. Ce qui rendit surtout Jedediah Buxton populaire, ce fut la singulière manie qu'il eut d'appliquer ses habitudes de calcul mental à toutes choses. S'il se promenait dans une propriété, il l'arpentait sans instruments et indiquait exactement la contenance jusque dans ses divisions et ses fractions les plus minimes. A Londres, où il vint une fois, on le conduisit au théâtre de Drury-Lane, et il y vit représenter *Richard III* de Shakspeare, une farce et un ballet; quand le spectacle fut fini, on lui demanda ce qu'il avait remarqué : « Les danseurs et les danseuses, dit-il, ont fait cinq mille deux cent deux pas, et les acteurs ont prononcé douze mille quatre cent quarante-cinq mots. » Puis il compta le nombre des mots prononcés par Garrick seul. On se contenta de vérifier ce dernier chiffre; il était parfaitement exact. Il exprima toutefois un très-vif chagrin d'avoir été dans l'impossibilité de compter toutes les notes de la musique, à cause du trop grand nombre des instruments dont l'on jouait à la fois. Calculer était son seul plaisir, sa seule distraction. Notre gravure, reproduction d'une vieille estampe anglaise, le



Jedediah Buxton.

représente dans l'attitude qu'il prenait toujours lorsqu'il faisait une opération d'arithmétique. Il se maria et eut plusieurs enfants. Il éleva honnêtement sa famille en travaillant comme agriculteur, et il ne fit aucun autre voyage que celui dont nous avons parlé. Peut-être, s'il eût vécu dans un autre temps, eût-il trouvé un emploi utile et lucratif de son étonnante aptitude au calcul. Aujourd'hui un tel homme rendrait des services dans les banques, par exemple, ou dans une bourse; ce serait un secrétaire précieux pour certains spéculateurs. Jedediah Buxton mourut en 1775, à l'âge de soixante-dix ans.

VARNA.



Ruines d'un ancien palais romain, à Varna. — Dessin de Karl Girardet, d'après Durand-Brager.

En vain on cherche aujourd'hui à éclaircir l'obscurité qui enveloppe le passé de Varna. On ne trouve aucun nom, aucun fait qui puisse jeter une lumière quelconque sur les ténèbres de son histoire. Strabon, dans la description qu'il nous a laissée de toute cette côte de la mer Noire, depuis les bouches de l'Isler jusqu'à la vieille Byzance, cite entre autres villes Callasis, Apollonie et Odessus, colonie des Milésiens; mais on ne rencontre dans son récit aucun terme dont on puisse conclure l'existence primitive de la moderne cité de Varna. Quelques géographes, guidés par le rapprochement des deux points du rivage, ont cru que Varna n'était autre que l'antique Odessus, et que, par conséquent, son origine devrait être attribuée aux habitants de Milet. Mais ce ne sont là que des conjectures, et dans le doute qui continue d'exister à cet égard, le plus sage paraît être de s'abstenir.

La ville moderne est assise au bord de la mer, un peu au-dessus des bouches du Pravadi, et au nord des petits lacs marécageux de Devna, formés par les eaux de la rivière et les alluvions des hautes marées. En face s'étend une rade dont les deux points extrêmes, au sud et au nord-est, sont les deux caps Galata et Soughanlik. Les vents y soufflent avec une entière liberté de l'est et du sud-est, ce qui rend l'ancrage généralement pénible. Mais l'obstacle que présentent les deux promontoires à l'action des vents du nord-ouest, les plus terribles de la mer Noire, la garantit suffisamment pour qu'elle puisse présenter aux navires, en été principalement, un asile complétement sûr. Un autre avantage, c'est qu'elle est accessible aux plus gros bâtiments. On en trouve le fond, formé de sable et de vase durcie, par huit et quinze brasses de profondeur. En y pénétrant, les vaisseaux se dirigent de préférence vers l'est, et mouillent d'ordinaire dans une anse que protégent entièrement la tour hexagone de Varna et les hauteurs de Soughanlik. Les côtes qui bordent la rade se composent de rochers en escarpement au nord et au sud, et d'un terrain en pente douce et presque uni au couchant. Ces dispositions naturelles, jointes à sa situation générale sur le rivage d'Europe, font de ce mouillage un des meilleurs de toute la côte occidentale de la mer Noire.

Le port de Varna, du reste, mérite seul de fixer l'attention. La ville n'est autre chose qu'un amas assez confus de maisons pressées les unes contre les autres. Les fortifications sont formées d'une ceinture de mauvais murs en pierres, protégés par un petit fossé à sec garni de palissades.

A part l'intérêt qu'elle a tiré des circonstances de la dernière guerre, Varna n'est célèbre dans l'histoire que par un seul fait de quelque importance, la bataille livrée, le 19 novembre 1448, entre Ladislas VI, roi de Hongrie et de Pologne, et Mourad II, empereur ottoman, qui fut vainqueur.

En 1828, les Russes l'assiégèrent, et la contraignirent à se rendre, le 11 octobre de la même année, après une défense assez remarquable.

LA JUIVE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 178, 186.

Les paysans entrèrent dans la salle, et racontèrent la scène à laquelle ils venaient d'assister. S'ils variaient dans les détails de leur récit, tous étaient d'accord sur un point, à savoir que le péril n'était que retardé. Le douanier, n'osant capturer le traîneau du contrebandier au milieu de tant d'hommes qui s'y seraient opposés, était allé chercher un renfort, et dans une heure probablement on le verrait revenir avec une troupe de cosaques.

— Maintenant, dit l'un d'eux, il faut venir en aide à notre maîtresse, car elle est inquiète.

— Écoutez, Madame, dit un autre, envoyez le juif avec sa femme et son traîneau dans la forêt. Ivan ne les découvrira pas là, quoiqu'il ait l'œil bien fin.

La châtelaine, dans sa préoccupation, entendit à peine ce conseil, et n'y répondit pas. Le juif se hâtait d'emballer, d'une main craintive, tout ce qu'il avait naguère étalé avec tant de vivacité. Les paysans, rangés en demi-cercle autour de leur maîtresse silencieuse, n'osaient la troubler dans ses réflexions. Rose s'avança d'un air résolu; et, d'une main tenant son enfant, et de l'autre effleurant la manche de la châtelaine :

— Ne vous laissez point chagriner à cause de nous, lui dit-elle. Merci pour vos bonnes paroles, merci pour le pain que nous avons mangé sous votre toit. Il ne nous arrive pas souvent d'être si bien traités. Allons, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, allons dans la forêt. Il n'y fait pas si froid, et Jehova, qui n'a pas abandonné Ismaël dans le désert, n'abandonnera pas notre petit Mathias. Allons.

En disant ces mots, elle serrait ses haillons sur son sein et s'approchait de la porte.

— Non, Rose, dit sa protectrice, en la retenant par le bras. Je ne pensais pas à ma propre tranquillité... Mais mon mari! s'il allait revenir?.....

— Je vous comprends, Madame, reprit Rose, et j'aime mieux être dans les bois avec Mathias que de vous voir redouter l'arrivée de votre époux.

A ces mots, un paysan remarquable par l'honnête expression de sa physionomie et la force musculeuse de ses membres, fit un pas en avant :

— Votre serviteur, dit-il, peut-il parler?

— Oui, mon bon Maddis, je sais que tu ne parles jamais en vain.

— Eh bien, mon avis est que vous ne gardiez ni le juif, ni sa femme ici. Je dirais la même chose si c'étaient des chrétiens. Non-seulement, en les gardant, vous irriteriez notre maître, mais la maison sera visitée, fouillée dans tous les coins. Où voulez-vous les cacher? Si l'on avait affaire à un autre homme, on en serait quitte pour un présent de quelques roubles, ou de deux agneaux, ou d'une demi-douzaine de poulets. Mais cet Ivan, rien ne peut le fléchir. Il a reçu l'ordre d'être plus sévère que jamais, et au premier contrebandier qui lui tombera entre les mains, il obtiendra une gratification, peut-être même aura-t-il une croix à mettre à sa boutonnière; de plus, ne s'emparera-t-il pas des marchandises prohibées?

— Oh! dit la châtelaine, s'il ne s'agissait que des marchandises, je payerais volontiers...

— Madame, reprit le paysan, votre générosité serait inutile. Les cosaques prendraient d'abord l'argent, et ensuite la cargaison; ces malheureux seraient conduits à Pétersbourg, et peut-être envoyés en Sibérie. En tout cas, ils n'échapperaient pas sans un rude châtiment aux mains d'Ivan, qui traite avec trop de sévérité les gens soumis à ses ordres, pour épargner des contrebandiers, et surtout des juifs.

— Mais que faire? Je ne puis me résoudre à abandonner ces infortunés, principalement cette jeune femme.

— Oui, reprit Maddis, en jetant sur Rose un regard de commisération, ce serait une cruelle chose que d'envoyer cette frêle créature dans les bois, pour s'y nourrir d'écorce de bouleau et s'y abreuver de neige fondue. Mais j'ai une idée. Mes deux cousins, Jean et Thomas, et moi, nous sommes prêts à aller à la pêche aux phoques; que le juif et sa femme viennent avec nous! Il est midi. Avant six heures du soir, nous pouvons atteindre l'île de Hochland. Là ils seront en sûreté, et lorsque les cosaques seront fatigués de leurs inutiles perquisitions, les fugitifs pourront revenir ici aisément, et s'ils doivent passer une nuit dehors, ils dormiront comme nous dans leurs peaux de moutons.

— Mais du haut du rocher on peut vous voir passer.

— Avec cette neige, non, Madame. A un quart de werste de distance, je défie qui que ce soit de nous distinguer.

— Et que deviendra mon ballot? demanda le juif avec anxiété.

— J'en aurai soin, répondit Maddis. Écoute, Marc, prends avec toi quelques-uns de nos camarades, portez ce ballot dans la partie de la forêt où il y a de si hautes fourmilières. Vous l'enfouirez là, vous le recouvrirez d'un peu de neige; il aura l'apparence d'une fourmilière, et lorsque le danger sera passé, on l'enverra chercher.

— Moi, dit un autre paysan, je mettrai le cheval à l'écurie.

— Moi, dit un troisième, je placerai le traîneau entre vingt autres traîneaux semblables; l'astucieux Ivan ne pourra le reconnaître.

La châtelaine réfléchissait encore. Cependant elle comprenait que le plan proposé par Maddis était le plus sûr, et elle donna l'ordre à l'intendante de préparer pour le départ des pêcheurs des provisions de pain, de poisson salé, et quelques bouteilles d'eau-de-vie. Mais elle éprouvait un vif sentiment de crainte en regardant Rose, et en songeant à quelles fatigues cette délicate jeune femme allait être exposée.

— Rose, lui dit-elle, votre mari devrait accepter l'offre de Maddis.

— Oui, Madame.

— Mais vous, il me semble que vous feriez mieux de rester ici. Nous trouverons bien un moyen de vous protéger.

— Non, Madame, répondit la juive avec un regard ferme. Votre intention est bonne; mais il faut que j'accompagne mon mari, fût-ce en Sibérie!

— Je souffre vivement pour vous, reprit la charitable dame. Cependant je ne puis vous dissuader de suivre votre résolution. Vous avez raison; Dieu est avec vous. Mais vous avez un autre devoir à remplir.

A ces mots, la juive serra, avec un regard suppliant et une expression d'angoisse, son enfant sur son sein.

— Oui, dit la châtelaine, je vois que vous m'avez comprise. Il faut que vous laissiez ici votre enfant. Je vous plains du fond de l'âme, mais il le faut. Il ne peut être qu'un obstacle de plus dans votre fuite, et vous ne voudriez pas l'exposer à un trajet où il court risque de périr... Allons, ajouta-t-elle, en voyant pleurer la jeune mère, ayez confiance en Dieu. Avec mon appui, vous reviendrez ici dans quelques jours, et Mathias sera traité comme un de mes enfants. Soyez tranquille, je ne serai pas pour lui une mauvaise mère.

Sans répondre un mot, la juive délia les bandages qui tenaient son fils suspendu à son cou, et à chaque nœud qu'elle dénouait, son cœur semblait se briser. Enfin il était dégagé de ses bandelettes, mais retenu par deux bras pâles et froids où l'on eût dit que le sang avait cessé de circuler. La pauvre Rose! elle n'osa pas embrasser son enfant; avec une sorte de physionomie surnaturelle, elle le remit solennellement entre les mains de sa protectrice.

— Puisse le Seigneur, lui dit-elle, vous récompenser

de votre bonté... puissiez-vous ne jamais connaître... Elle ne put en dire plus, et s'avança rapidement vers la porte.

Mais l'enfant endormi venait de s'éveiller, et à la vue de la personne étrangère qui le tenait dans ses bras, il poussa un cri. Si faible que fût sa voix, sa mère l'entendit, et, comme une lionne, se précipita vers lui :

— Oh! Mathias, lui dit-elle, mon beau pigeon, mon trésor, c'est moi, c'est ta mère qui jusqu'à présent ne t'avait jamais abandonné. Puis, serrant par une sorte de mouvement convulsif le bras de la châtelaine : — Emportez-le, s'écria-t-elle, emportez-le, si vous ne voulez pas que mon cœur se brise. Emportez-le; je ne puis suivre le père, quand je vois l'enfant là!

L'intendante s'approcha de la juive, l'écarta doucement, et la bonne maîtresse de maison s'enfuit avec son fardeau.

— Tiens, dit-elle à la nourrice de ses enfants, prends ce petit, donne-lui à manger, donne-lui de meilleurs vêtements, et garde encore un instant toute la jeune famille près de toi. Je désire être seule.

En effet, elle avait besoin de solitude après les agitations qu'elle avait éprouvées. La scène que nous venons de raconter s'était passée en quelques minutes; mais ces minutes lui avaient paru si longues!

Inquiète encore de la réussite du projet de Maddis, elle écoutait, avec une anxiété fiévreuse, ce qui se passait au dehors. Les paysans causaient encore à la porte. Pourquoi tardaient-ils tant à se mettre en marche? Elle avait envie de descendre l'escalier pour les engager à hâter leur départ. Puis il lui venait encore à l'esprit un autre souci : elle croyait voir arriver les douaniers, elle tremblait qu'ils n'arrêtassent les fugitifs.

Enfin, elle entendit des pas résonner sur la neige durcie, elle vit passer les trois paysans armés de leurs piques, accompagnés de leur chien, puis le juif et sa femme à qui l'intendante avait donné sa pelisse en peau de mouton. Le juif se retourna et fit un salut du côté de la fenêtre où était sa protectrice; Rose n'osa pas regarder cette maison où elle laissait son trésor.

Les voyageurs entrèrent dans le bois. La châtelaine respira plus librement. « S'ils ont, se disait-elle, le temps de gagner la mer, ils sont sauvés. » Un instant après, elle les vit descendre vers la plage, traverser encore un bois, puis enfin poser, l'un après l'autre, le pied sur la glace du golfe.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle.

Et ses regards restaient fixés sur les cinq figures qui, peu à peu, s'effaçaient dans l'éloignement. A l'horizon éclairé, apparaissait distinctement l'île de Hochland. Quel difficile trajet les voyageurs avaient encore à faire avant d'atteindre à ce refuge! Un instant, elle ferma les yeux, et en les rouvrant elle ne distinguait plus qu'à peine la petite cohorte, qui était pour elle l'objet d'une si vive sollicitude. Alors elle rappela ses enfants. Mathias apparut avec un air vif et riant, paré des habits du plus jeune. La châtelaine le prit sur ses genoux, et sentit qu'elle éprouvait pour lui une sorte d'intérêt maternel. *La suite à la prochaine livraison.*

DESSIN INÉDIT DU POUSSIN.

Voy., sur le Poussin et ses Lettres, la Table des vingt premières années.

Le dessin curieux dont nous reproduisons le fac-simile nous est communiqué par M. Desperets. Il se compose de deux petites esquisses que le Poussin a tracées évidemment

Lyon ce 22 novembre 1642

Monsieur et cher patron.

Je receu tout presentemant de Resevoir
la lettre de mons. le brun laquelle est datte
du cinquiesme de ce mois je ne say ou elle
peu avoir esté Retenue Car Monsieur dullieu
me fait la faveur de me faire Rendre mes
lettres des premiers et franchi il faut quelle

Fac-simile d'un brouillon de lettre autographe du Poussin adressée à M. de Chantelou; au verso des dessins de *la Conversion de saint Paul.*

à la hâte et en « manière tremblée » sur le verso d'un ancien brouillon de lettre. Le sujet de ces esquisses est *la Conver-version de saint Paul*. Le Poussin se proposait de faire un tableau de cette scène dramatique pour son protecteur, M. Paul de Chantelou.

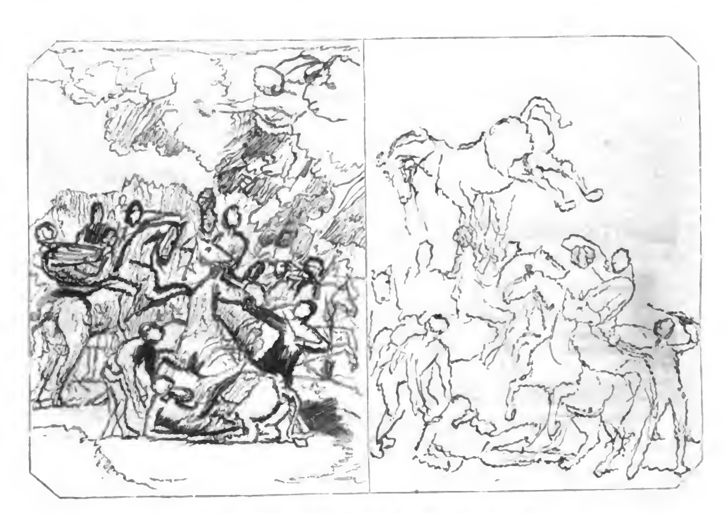
Le brouillon de lettre était resté parmi les vieux papiers du Poussin, depuis quinze ans, lorsqu'il fit ces esquisses. En effet, il se rapporte à une lettre écrite par lui dans le mois de novembre 1642, lorsque, retournant à Rome, il séjourna à Lyon chez son ami Jacques Stella, et c'est seulement en 1658 qu'il paraît s'être occupé de ce sujet de *la Conversion de saint Paul*, ainsi que l'indique la lettre suivante.

Lettre du Poussin à M. de Chantelou.

De Rome, ce 15 mars 1658.

« Monsieur, après avoir reçu votre lettre du 3 février, je » vous dois remercier de la ponctualité que vous avez mise » à acquitter la somme de cinquante pistoles d'Italie, que » j'avais tirée sur vous.

» Je ne vous dirai rien de votre opinion sur mes premiers » et derniers ouvrages; vous avez le jugement trop clair



Fac-simile d'esquisses inédites du Poussin : *la Conversion de saint Paul.*

» pour vous tromper. Si la main me voulait obéir, je pour- » rais, je crois, la conduire mieux que jamais; mais je n'ai » que trop l'occasion de dire ce que Thémistocle disait en » soupirant sur la fin de sa vie, *que l'homme décline et s'en* » *va lorsqu'il est prêt à bien faire*. Je ne perds pas courage » pour cela; car tant que la tête se portera bien, quoique » la servante soit débile, il faudra que celle-ci observe les » meilleures et plus excellentes parties de l'art qui sont du » domaine de l'autre.

» J'ai arrêté la disposition de *la Conversion de saint* » *Paul*, et je me mettrai à le peindre dans mes moments » d'élection (¹).

» Incontinent que le commerce sera rétabli, je vous en- » verrai votre *Vierge en Égypte*, que je vous ai tant de fois » promis de vous envoyer. J'ai témoigné le déplaisir que » vous aviez de la mort du chevalier del Pozzo à M. son » frère, qui en a pleuré de tendresse. Il a succédé à l'ordre » de chevalerie, lequel est affecté à leur maison; il vous » remercie, et vous baise un million de fois les mains. Quant » à moi, je serai, Monsieur, tant que je vivrai, votre très- » humble, etc. » POUSSIN.

(¹) Le Poussin n'a pas eu le temps de faire ce tableau.

« P. S. Je remercie très-humblement Madame de son » souvenir, et lui baise humblement les mains, comme le » plus dévoué de ses serviteurs. »

PALOS DE MOGUER

ET LE COUVENT DE LA RABIDA.

C'est à la porte de ce petit monastère, naguère prêt à tomber en ruine, qu'un jour de l'année 1486, on vit apparaître un pauvre sublime, vêtu misérablement et suivi d'un enfant expirant de soif : ce mendiant était Colomb, qui dota Castille et Léon d'un monde nouveau. La fatigue et le désespoir étaient au moment de l'arrêter dans son rude pèlerinage; mais dans ce couvent des Franciscains de la Rabida, il fut consolé, secouru, réhabilité à ses propres yeux, et, ce qui était plus que tout le reste pour le cœur du père, rassuré sur le sort de son enfant : c'est qu'il y avait là un esprit éclairé, une âme loyale et ferme, le bon prieur frère Juan-Antonio-Perez de Marchena, l'humble franciscain auquel le grand amiral aime, en ses jours de gloire, à payer un tribut de reconnaissance, et qu'il associe à ses premiers succès.

Le lieu où fut accordée une pareille hospitalité à un tel homme méritait bien quelque souvenir, et cependant aucune de ces grandes publications qu'enfante chaque jour l'art moderne, aucun de ces recueils qui demandent si curieusement à chaque contrée l'histoire de ses monuments, n'a su reproduire une vue du couvent de la Rabida ; nous ne savons même trop si jamais l'un des touristes ingénieux qui marchent en Andalousie sur les traces de Ford, a songé à en enrichir son album. Ce pèlerinage a été fait naguère cependant ; il a été fait expressément pour combler une des lacunes de notre recueil, par un homme plein de cœur et d'instruction, qui ne suivait pas les routes battues, et qui, après avoir admiré les ruines de l'Alhambra, a eu aussi un pieux souvenir pour le petit couvent de Franciscains. C'est le dessin de M. de T... que nous reproduisons ici, et ce seront les notes dont il voulut bien l'accompagner qui nous serviront pour la description du monastère et celle de la petite ville de Palos (¹).

A la suite de la crise de 1834, l'Andalousie se vit subdiviser en plusieurs départements. Huelva, dont la petite ville de Palos est si voisine, fut alors érigée en chef-lieu de province ; elle sortit graduellement de l'oubli où elle était plongée depuis des siècles ; un service à vapeur y fut organisé pour



Vue générale de Sainte-Marie de Moguer, connue au seizième siècle sous le nom de *couvent de la Rabida*. — Dessin de Freeman, d'après M. de T....

Frontière du Portugal ; — Gibraleon, — Huelva ; — rio Tinto ; mouillage de Palos ; — Moguer ; — Santa-Maria de Moguer.

la mettre en contact avec les autres villes commerçantes de cette côte fertile. Ce fut sur l'un des pyroscaphes nouvellement organisés que notre correspondant s'embarqua pour visiter tour à tour la nouvelle capitale du district, la patrie des frères Pinzon, et le petit monastère. Parti le matin de Cadix, en quarante minutes le bateau à vapeur avait dépassé Rota, ses murailles moresques et son alcazar ; un peu plus loin, le voyageur put donner un coup d'œil au village Cipion, bâti tout à fait sur le Guadalquivir, dont la très-large embouchure rencontre, à un quart de lieue en mer, une barre de rochers offrant l'aspect de la digue de Cherbourg. Rien de plus triste que les côtes qui apparaissent ensuite ; c'est à peine si quelques tours d'observation, qu'on désigne sous le nom de *veger* (la plus haute sous celui de *la torre del Lanzo)*, interrompent la monotonie de ces dunes sablonneuses, plantées çà et là de quelques rares sapins. une particularité curieuse attire cependant dans ces parages l'attention du voyageur, ce sont les barques employées à la pêche, toutes munies de deux yeux peints de chaque côté de la proue. Cette coutume bizarre, qui semble avoir pour but de donner l'aspect d'énormes cétacés à ces mobiles embarcations, anime réellement la mer ; les matelots attachent à cet étrange ornement, transmis sans doute par l'antiquité, une confiance superstitieuse.

Quelques heures après, le navire tourne dans un archipel de bancs de sable, sur lesquels s'élèvent des tours peintes en blanc ; ce sont autant de vigies qui guident le pilote (²). Les dunes qui bordent la côte maritime se contournent en

(¹) Ce que la modestie de M. le comte de Touchet ne nous eût pas permis de faire, nous avons malheureusement le droit de le faire aujourd'hui ; nous le nommons. En 1834, et comme il partait pour un long voyage d'agrément qui avait pour but l'exploration de l'Andalousie, il s'engagea auprès d'un de nos collaborateurs, M. Ferdinand Denis, à se rendre au couvent de la Rabida, et à lui envoyer pour le *Magasin* un croquis de l'ancienne habitation du bon prieur. Ce pèlerinage allait bien d'ailleurs à un parent de l'illustre et infortuné de Blosseville ; il détourna le voyageur de sa route, mais il fut accompli religieusement. En rappelant ce souvenir touchant d'un homme rempli de nobles qualités, et qui vient de mourir il y a quelques semaines, nous acquittons une dette du cœur.

(²) L'ensemble des lagunes, c'est-à-dire l'espace qui se développe entre le monastère de Sainte-Marie et le village de Cartaya, peut avoir une largeur de trois lieues. A la basse mer, c'est une sorte de prairie où abonde la christe-marine ; au moment du flot, c'est une baie tranquille qui s'enfonce dans les terres en deux grandes bifurcations.

suivant la rive gauche du Tinto, et à une lieue environ de la mer, au moment où l'on passe devant une colline couronnée de quelques ruines, un marin vous crie : *Convento del Colon*.

Avant de se rendre à l'antique monastère, le voyageur débarque d'ordinaire à Huelva, petite ville bâtie en forme de croissant et située au pied de collines brûlées; avec ses maisons à terrasses, ses clôtures d'aloès, ses palmiers chamærops, elle a tout l'aspect d'une ville africaine, mais elle est construite heureusement non loin du Tinto et de l'Odiel, qui rafraîchissent ses campagnes. Au temps de Colomb, elle devait être plus peuplée, et quoique ses maisons couvrent une grande superficie de terrain, elle n'a guère que sept à huit mille habitants. Bien que l'administration ait fait de louables efforts pour y développer le goût du confortable, puisque les rues y sont illuminées par un brillant éclairage, qu'on y trouve un théâtre et que le *Patio* soit orné de fleurs, l'industrie y est presque aussi arriérée qu'au temps d'Isabelle la Catholique, et de lourdes charrettes, traînées par des bœufs, sont les seuls véhicules que l'on y rencontre. Ses salines abondantes, ses vignobles assez mal entretenus, quoique passablement riches en produits, lui donnent néanmoins une certaine importance. L'archéologue peut être aussi attiré dans son voisinage par des ruines à peu près informes, que l'on attribue tour à tour aux Phéniciens et aux Romains.

Une heure et demie de navigation sur une embarcation à voile, suffit pour qu'on se rende à Santa-Maria de Moguer. La colline au sommet de laquelle s'élève le monastère n'a pas plus de soixante à quatre-vingts pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Le monastère était jadis enclos par des murailles formant un triangle isocèle dont la base serait la ligne des berges du rio Tinto; le sommet de ce triangle se porte sur la hauteur, en arrière des constructions; le tout pouvait former un parc d'environ trois hectares, cultivé naguère encore en vigne; abandonné aujourd'hui aux broussailles, ce n'est plus qu'un monticule escarpé de sable caillouteux et rougeâtre. Au bas du monticule, non loin d'un moulin hydraulique construit jadis pour l'alimentation du monastère, s'élèvent un ou deux palmiers, dont la verdure rompt la monotonie de ce paysage austère.

Sainte-Marie de Moguer a été déclarée propriété nationale; c'est une tradition qui l'a préservée de la ruine; malheureusement le souvenir du grand amiral n'a pu la préserver d'une réelle dévastation. A partir de l'année 1834, époque à laquelle les moines franciscains en furent chassés, quiconque a eu besoin de pièces de charpente, de boiseries, de portes ou de croisées, voire de tuiles, s'en est allé sans scrupule chercher ces matériaux au couvent abandonné. Il fut décidé néanmoins, en 1846, que cette maison religieuse serait consacrée au services des invalides de la marine; il y a deux ans, le seul hôte qu'on y trouvât était un pauvre diable dont le triste équipage était tout à fait en harmonie avec le spectacle de destruction qu'offrait ce monument historique jusqu'alors dédaigné. Il ne reste, à vrai dire, que de bien faibles vestiges du monastère tel qu'il était au quinzième siècle; on vous montre cependant la petite porte par laquelle Colomb a dû entrer. En portant son regard tout droit au-dessus de la tige du palmier, on remarque un pignon de maison avec une fenêtre dévastée, puis quatre fenêtres au midi; c'était le logement du dernier prieur. Était-ce là que le bon Marchena accueillit le voyageur fatigué qui devint son hôte? Rien n'est moins sûr. Lorsque M. de T... la vit, l'église était, à l'intérieur, replâtrée et blanchie. Sous le chœur, il y avait une crypte, une sorte de chapelle souterraine, aujourd'hui remplie de décombres; il ne restait plus que la moitié de la toiture et du dôme. En examinant attentivement l'intérieur du temple et même le cloître, le voyageur n'a pu trouver aucun vestige de sculptures ou d'inscriptions qui dussent rappeler l'époque de 1492. Ce qui n'a pas changé, c'est la vue pittoresque et vraiment imposante dont on jouit des fenêtres de l'appartement du prieur. Il y a absence, dans le paysage, de grands végétaux; le sol est nu, mais au fond et au couchant sont les premières terres de Portugal; à huit lieues, en revenant vers la droite, s'élèvent Gibraleon, puis Huelva, et en inclinant à droite, sur les flots grisâtres du Tinto, on aperçoit le mouillage de Palos. Cette petite ville était, comme on sait, la patrie des Pinzon, famille de hardis marins, qui joua jadis un si grand rôle dans la découverte du nouveau monde. On le voit, ce coin si ignoré de l'Andalousie fut donc un moment le lieu où se nouèrent silencieusement tous les incidents du drame qui allait changer l'aspect du monde. Il y a peu mois, il était question, dans les journaux espagnols, de restaurer complétement le petit monastère de la Rabida; on disait même que les travaux étaient commencés. Pourquoi ne dresserait-on pas dans le cloître où le digne Marchena accueillit le génie méconnu, le monument que l'Espagne tarde encore à élever au grand amiral, comme on disait jadis? Sur la base de la statue et en souvenir des mille obstacles que le pauvre franciscain aida à surmonter, on pourrait inscrire les paroles de Colomb lui-même : « Après le secours de Dieu, c'est ici que, pour la première fois, j'ai trouvé le secours des hommes. »

LES PETITES CHOSES.

Suite. — Voy. p. 162.

PETITES OBLIGEANCES.

Il s'écoule à peine une heure dans la journée sans qu'il se présente à nous une occasion d'être utiles ou agréables à quelqu'un d'une manière ou d'une autre.

Au nombre des petites obligeances, n'oublions pas celle de laisser chacun être heureux et s'amuser à sa manière. N'insistez jamais sur votre propre manière de voir en fait de plaisirs; car, avec les meilleures intentions du monde, vous ne feriez que tourmenter et ennuyer ceux auquels vous voudriez plaire; de plus, ce besoin de dominer et de faire prévaloir nos propres idées, peut dégénérer en habitude ridicule d'une tyrannie perpétuelle et insupportable.

Facilitons avec bonté l'exécution des projets d'autrui. Sachons nous mettre au point de vue des autres, et faire ce qui est en notre pouvoir pour écarter les obstacles qui s'opposent à la réalisation de leur désir. Qui ne sent son entrain péniblement refoulé quand, une partie de plaisir ayant été proposée, ou une invitation agréable reçue, personne ne se trouve au milieu de la famille qui veuille y prendre intérêt, ou qui paraisse se soucier le moins du monde de la décision que l'on prendra. C'est pis encore si, non content de se renfermer dans une froide indifférence, quelqu'un se met à prévoir des empêchements, possibles ou impossibles, créant à loisir des difficultés imaginaires, et finissant par s'étonner que vous puissiez attacher le moindre prix à ce genre d'amusement? La jeunesse surtout a besoin d'une sympathie affectueuse pour tous les petits événements de sa vie.

Dans les familles que vous connaissez intimement, ne distinguez-vous pas sans peine celui des membres auquel tous les autres s'adressent dans leurs petites difficultés? C'est là précisément la personne qui facilite l'exécution de tous les petits projets, qui prend part à toutes les joies, et qui ne songe jamais à elle-même, ne vivant que pour le bonheur des autres.

Vous ne la verrez point borner ses petites attentions au centre de sa famille; c'est toujours elle qui songe à obliger

toutes les personnes de sa connaissance; c'est elle qui envoie des fleurs et des fruits aux malades, qui rend visite à ceux qui sont retenus à la maison; c'est elle qui prête des livres, des gravures, et qui demande, la première, des nouvelles de vos parents ou de vos amis absents!

Regardez autour de vous, cherchez d'abord au sein même de votre famille, puis au milieu de vos voisins et amis, s'il n'y a pas quelque personne dont vous puissiez rendre le petit fardeau plus léger, dont vous puissiez adoucir les petits chagrins, augmenter les petites joies, ou satisfaire les petits désirs.

Renoncez joyeusement à vos propres occupations pour être utile aux autres; chargez-vous de ces petits devoirs détaillés du ménage que personne n'aime à faire, et qui doivent cependant être faits par quelqu'un.

Ayons des égards pour ceux qui sont négligés dans une réunion, quelle qu'en soit la cause, vieillesse, pauvreté, laideur ou même sottise.

PETITS EFFORTS.

Nous nous plaisons trop à rêver à tout ce que nous ferions *si* nous étions riches, puissants, doués de facultés éminentes ou de talents extraordinaires, au lieu de nous étudier à faire consciencieusement ce qu'il est réellement en notre pouvoir de faire. Il n'y a personne au monde qui ne puisse faire quelque bien, et acquérir des connaissances et de l'instruction.

Southey a fait un calcul amusant sur tout ce que l'on pourrait apprendre, en employant régulièrement à l'étude seulement dix minutes par jour. Dans le courant de cinquante années, on pourrait arriver à la connaissance de sept langues différentes, au point de les lire avec facilité.

Les personnes auxquelles les devoirs de la famille et de la société ne laissent que peu de temps pour les études, devraient suppléer à l'insuffisance de leurs petits efforts par leur grand nombre et leur régularité. Chacun peut disposer librement au moins de dix minutes par jour.

PETITS SOUCIS.

Beaucoup de personnes font trop de bruit au sujet d'une bagatelle, se tourmentant elles-mêmes, et rendant la vie des autres amère par leur mécontentement perpétuel. Elles détruisent toute joie, et exagèrent le moindre mal jusqu'à en faire une montagne formidable. N'est-il pas risible de leur entendre dire, avec le plus grand sérieux, qu'elles ne peuvent *malheureusement* pas aller se promener aujourd'hui à cause de la poussière qui couvre la route! Quelquefois elles appréhendent avec terreur quelques gouttes de pluie, ou bien elles redoutent le soleil et sont à demi-mortes à la pensée de la chaleur qu'il va faire, tandis qu'à d'autres moments elles tremblent et grelottent dans leur chambre bien chauffée, quand on vient à leur parler du froid qu'il fait dehors.

Gardons-nous d'attacher de l'importance aux petites contrariétés que nous ne pouvons éviter. A force d'être ennuyé, on finit par devenir ennuyeux soi-même.

Un esprit qui ne se laisse pas attrister par des bagatelles, finit par ne plus les apercevoir, tandis que ceux qui semblent prendre plaisir à se préoccuper de ces mille petits ennuis, parviennent à les changer en soucis véritables, qui envahissent leur vie et les privent d'une grande partie de leur bonheur.

LA FÊTE DU DIEU CHOCOLAT.

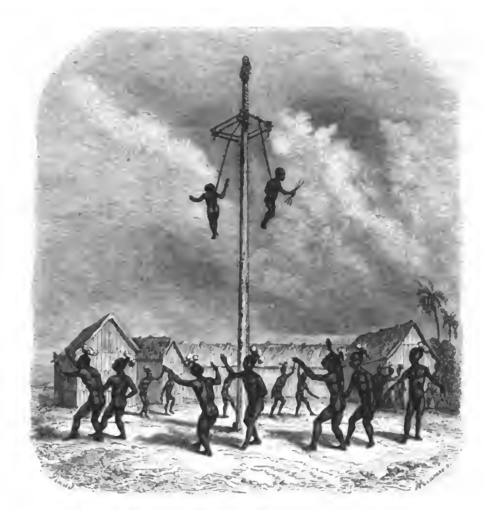
Il ne sera question ici ni de *Huitzilopuchtli*, le dieu terrible des Aztèques, dont le Mexique tout entier était le temple sanglant; ni de *Tezcatlipuca*, auquel on immolait annuellement un jeune homme couronné de fleurs et que l'on avait entouré pendant un an de délices mensongers; nous ne parlerons cette fois que du dieu du *Cacahuatl* [1], à la fois plus aimable et surtout moins redouté. Son culte était particulièrement en honneur dans les campagnes fertiles du Nicaragua, dont les habitants, on le sait, avaient adopté en partie les rites de la théogonie mexicaine. Les anciens Aztèques, qui adoraient un dieu du maïs *(Centeotl)* et la déesse du sel *(Huextocihuatl)*, n'avaient pas divinisé, que nous sachions, le fruit du cacao; néanmoins ils en faisaient, comme les botanistes modernes, la base du breuvage des dieux, ils en sentaient toutes les excellences, pour nous servir d'une expression de Brillat-Savarin; ils allaient plus loin encore, ils en faisaient la représentation principale de leur système financier: le cacao était une monnaie véritable, que l'on savait au besoin contrefaire, et nous ne voudrions pas affirmer que sous cette forme quasi monétaire il n'eût aussi des adorateurs. L'amande précieuse, expédiée en tribut de quelques localités restreintes, ne pouvait être prodiguée, la culture en était difficile. Torréfiée comme elle est chez nous, et réduite en pâte, mais non en tablettes, elle servait à plusieurs préparations culinaires, que l'on présentait dans des vases d'or à la table de Montézuma. L'un des hardis conquérants qui purent admirer à loisir le somptueux état de maison du monarque, aime à raconter comment il dégusta pour la première fois une émulsion de *cacahuatl;* on la lui présenta sous forme de mousse abondante et légère, mais elle devait être prise par le convive avec une sorte de dextérité, surtout lorsqu'on portait la barbe épaisse et quelquefois taillée en pointe, comme au temps de Charles-Quint. Après une lecture attentive des vieux textes espagnols, il n'est pas bien sûr, nous le disons en confidence aux gourmets, que les riches habitants de Temixtitan ou de l'ancien Mexico connussent le vrai chocolat, le chocolat tel qu'on le prépare de nos jours chez Marquis et chez Debauve, avec du sucre raffiné et des aromates de choix; ils mettaient, dit-on, dans leur étrange préparation, du poivre indien, du piment et du miel d'agave.

Dans ce pays de Nicaragua, dont la civilisation primitive vient de nous être révélée par les études originales de Squier, on était allé plus loin qu'au Mexique en tout ce qui touche à l'appréciation des vertus suprêmes du cacao: on dressait des autels à la divinité bienfaisante qui protégeait le cacaoyer contre les ardeurs du soleil ou contre les dégâts des pluies torrentielles. Les ennemis implacables des Chorotegas, les Chondales, avaient institué un culte public en l'honneur de ce dieu honoré déjà par leurs rivaux. Non-seulement ils brûlaient habituellement devant sa statue la gomme odorante du copal, mais ils ne connaissaient pas d'offrande qui fût plus agréable à ce dieu, en apparence si innocent, que la multiplication d'incisions sanglantes qu'on se faisait au bout de la langue. Comment dès lors, va-t-on nous demander, déguster les produits du dieu Cacahuatl? Le grave et caustique Oviedo laisse cette question sans solution; mais il faut lui rendre cette justice, qu'il n'omet aucun des détails propres à faire connaître le culte du dieu chéri des Chondales.

Ces Indiens ne se perçaient pas seulement la langue et les lèvres en l'honneur de leur étrange divinité, ils avaient institué des danses solennelles pour implorer ses faveurs ou pour célébrer ses vertus. Ce fut à l'une de ces fêtes, qui avait lieu dans la bourgade de Tecoatega, chez un vieux cacique nommé Agayté, qu'Oviedo y Valdez recueillit les renseignements qu'il nous offre, et crayonna le croquis curieux dont il a enrichi le manuscrit publié tout récemment par l'Académie d'histoire de Madrid. Le fruit du cacaoyer, nous dit-il, ayant été heureusement récolté, on résolut de célébrer une *mitote* (une danse figurée, accompagnée de chœurs), afin d'en rendre grâces à la divinité. Selon ce récit,

[1] Ou, selon Oviedo, *Cacaguat.*

soixante individus, parmi lesquels il n'y avait point de femmes, se réunirent; ils étaient tous peints de façon merveilleuse, la tête ornée de panaches éclatants : on eût dit de prime abord qu'ils avaient des chausses et une sorte de pourpoint fort juste, « bigarré de couleurs diverses; mais tout cela était peint sur leur peau; en réalité ils étaient nus, quoique le tout fût exécuté si bien au naturel, qu'on les eût pu croire habillés, comme ces gentils soldats allemands dont on admirait la belle tenue. » Ces prétendues peintures, décrites sommairement par Oviedo, qui n'a pu les reproduire, constituaient en effet une sorte de vêtement fort usité encore aujourd'hui chez certains Indiens de l'Amazonie; elles consistaient en bourre de coton hachée, teinte de couleurs diverses et appliquée sur la peau au moyen d'une gomme. Quelques-uns de ces Indiens portaient des masques représentant des têtes d'oiseaux. Le bal s'exécutait autour de la place de Tecoatega, les danseurs se présentant deux à deux, et chaque couple éloigné de celui qui le précédai d'environ trois ou quatre pas. Au milieu de la place on avait dressé un mât d'environ 80 palmes de hauteur; c'était du haut de ce mât que planait le dieu du Cacahuatl sur ses adorateurs. « Or, ajoute Oviédo, il y avait quatre poutres posées en traverses et formant un carré autour du mât; au-dessus était enroulée une corde de *bexuco* ou de *cabuya*, épaisse de deux doigts, et aux extrémités de cette corde se trouvaient attachés deux enfants de sept à huit ans. L'un d'eux tenait à la main un arc; dans l'autre, il agitait un carquois rempli de flèches, tandis que son compagnon tenait un beau chasse-mouches en plumes et un miroir. A un moment indiqué, pendant la danse, ces enfants s'élançaient en dehors du cadre, et, la corde se déroulant, ils flottaient dans l'air, faisant des voltes alentour du mât et s'en éloignant toujours à distance l'un de l'autre. A mesure que la corde se déroulait et pendant que ces enfants arrivaient jusqu'à terre, les soixante danseurs exécutaient un pas fort régulier, au son des tambours et des timbales qu'accompagnait



La Fête du dieu Chocolat, d'après le dessin d'Oviedo. — Dessin d'Hadamard.

un chœur de dix ou douze chanteurs ou de joueurs de ces maudits instruments; quant aux danseurs, ils gardaient le plus profond silence. Cette fête composée de chants et de danse dura plus d'une demi-heure, et au bout de ce temps les enfants commencèrent à descendre; mais ils employèrent à mettre pied à terre le temps que l'on peut mettre à dire cinq ou six fois le *Credo*. Pendant l'instant que dura le désenroulement de la corde, je remarquai qu'ils allaient avec passablement de vélocité dans l'air, agitant les bras et les jambes, comme s'ils volaient; mais comme la corde a nécessairement une mesure, lorsqu'elle se fut déroulée, ils s'arrêtèrent subitement à un palme du sol; tout aussitôt qu'ils se trouvèrent voisins de la terre, ils étendirent subitement les jambes qu'ils avaient tenues comme à pieds joints, et mettant ainsi jambe de ci jambe de là, ils allèrent descendre à plus de 30 pieds du mât, et à l'instant, un grand cri s'étant fait entendre, le ballet, les chants, la musique, tout cessa : la fête était finie.

» Le mât resta en terre huit ou dix jours; au bout de ce temps, une centaine d'Indiens et même plus se réunirent pour l'arracher du sol et pour enlever le *Cemi* (¹), ou l'idole que l'on avait plantée à son extrémité. Ils le portèrent dans leur mosquée, ou, si on l'aime mieux, le temple de leurs sacrifices, où le dieu devait reposer jusqu'à l'année suivante, époque d'une fête nouvelle. »

(¹) Accoutumé aux usages des Igneris pendant le long séjour qu'il avait fait à Hispaniola et à Cuba, Oviedo emploie ici improprement cette expression, qui ne s'applique qu'aux dieux des îles. On a figuré des *cemi* ou *zamés* dans le tome III des *Voyageurs anciens et modernes*. Nous renvoyons le lecteur, pour d'autres détails sur les adorateurs de l'étrange divinité dont on vient de s'occuper, au tome IV de l'*Historia general y natural de Indias*, Madrid, 1854, 4 vol. in-fol.

L'ILE DU PRINCE.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Voy. t. XX (1852), p. 121; et t. XXI (1853), p. 13.



Cours d'eau à l'île du Prince. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. Léopold de Folin.

L'île du Prince, située dans la crique de Biaffra, l'une des sinuosités du vaste golfe de Guinée, appartient au Portugal. Elle fut découverte, le 17 janvier 1741, par deux nobles portugais, Joao de Santarem et Pero de Escobar. Ce jour-là se trouvant être la fête de saint Antoine, on donna, suivant l'usage des navigateurs, le nom du saint à l'île nouvelle; mais plus tard, on substitua au patronage de saint Antoine celui du prince qui reçut en apanage les revenus de l'île.

Le paysage, vu de la mer, est d'un caractère saisissant. Des pics minces et aigus s'élancent çà et là verticalement, comme des flèches de cathédrales gothiques; parmi leurs cimes, d'une finesse extrême, on en remarque une qui se recourbe en bec d'oiseau : on l'appelle le pic du Perroquet *(pico do Papagaio)*.

La partie nord de l'île, bien qu'élevée, n'est qu'une suite de collines entre lesquelles coulent un grand nombre de ruisseaux. La partie du sud est dominée par des montagnes à pentes rapides, surmontées d'aigrettes de granit et couvertes de bois épais. On reconnaît en plusieurs endroits des traces de volcans éteints, et les habitants se servent de pierres volcaniques pour bâtir.

La population de l'île s'élève à 4 584 individus blancs, mulâtres et noirs; dans ce chiffre, on compte 3 324 esclaves, seulement 138 blancs et mulâtres, et 1 122 noirs libérés.

La presque totalité de la population habite San-Antonio, la seule ville de l'île, car aucun autre lieu ne mérite même le nom de village. Le gouverneur et les autorités y résident. San-Antonio, qui donne son nom à la baie au fond de laquelle elle est bâtie, s'étend sur un rivage sablonneux entre deux petites rivières, le rio dos Frados au nord-

ouest, et le rio do Papagaio au sud-est. L'une et l'autre coulent parallèlement sur les dernières pentes de la chaîne centrale de l'île et sur son versant du nord-est. Le séjour de San-Antonio est malsain. Le climat de l'île du Prince est à peu près le même que celui du Gabon; il est très-chaud et très-humide; la température est moins élevée que sur le continent voisin, les chaleurs y étant modérées d'une manière sensible par les brises de mer.

« On ne reconnaît guère dans cette île, comme dans celle du golfe de Biaffra, que deux saisons, dit M. de Keralhet, auteur du *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique :* celle des tornades et des orages, qui dure depuis le mois de mars jusqu'au milieu de septembre. On a, dans cette partie de l'année, des alternatives de pluie et de beaux jours, et c'est la saison la plus agréable. Juillet et août sont, comparativement, les mois de sécheresse : c'est l'époque des calmes et des brises fraîches du sud-ouest. La saison des pluies commence à la fin de septembre et se prolonge jusqu'au mois de mars; c'est l'époque des calmes ou des petites brises. On a également dans cette saison de violents orages.

» L'île du Prince produit du café et du cacao; ces deux denrées sont les seuls articles d'exportation importante; elle fournissait autrefois du sucre, mais la culture de la canne a été entièrement abandonnée. On y recueille aussi de la canelle, du rocou, du poivre noir et des girofles. On y cultive des fruits et des légumes de toute espèce, et l'on trouve dans les forêts plusieurs genres de bois précieux et utiles. »

LA JUIVE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 178, 186, 194.

Bientôt retentit le bruit d'une cavalcade. Huit hommes à cheval passèrent devant la fenêtre.

— Nos braves paysans, murmura la bonne Anglaise, leur ont paru assez redoutables.

Les cosaques s'arrêtèrent à une centaine de pas de l'habitation seigneuriale, et promenèrent leurs regards autour d'eux. Mais en ce moment, pas une figure humaine n'apparaissait sur le golfe; la neige tombait de nouveau, et ses flocons voilaient l'atmosphère.

La châtelaine avait repris sa fermeté de nature. Elle appela l'intendante, et lui ordonna de ne point entraver les perquisitions des cosaques, et en même temps de ne pas leur dire un mot imprudent. Puis, renvoyant les enfants dans leur chambre, elle fit venir ses ouvrières, les fit asseoir autour d'elle, et se mit à travailler.

Les cosaques, ayant placé des sentinelles aux deux portes de la maison, commencèrent leurs investigations. D'abord ils visitèrent les bâtiments extérieurs et les écuries, et ne reconnurent ni le traîneau du juif au milieu de ceux où on l'avait placé, ni son cheval parmi les quadrupèdes attachés au ratelier. Quelques instants après, on entendit résonner des éperons, et le cri d'une voix impérieuse.

— Les clefs de la laiterie! les clefs de l'office! dit l'intendante en se précipitant dans la chambre où se tenait la châtelaine. Donnez-les-moi bien vite, ou ils vont briser les serrures.

— Les voici, répondit sa maîtresse, mais ne quitte pas ces hommes de vue, et prends garde qu'ils ne vident nos bouteilles.

Plusieurs portes furent ouvertes et fermées bruyamment; puis une demi-douzaine de cosaques à la figure sauvage entrèrent dans la retraite de la dame, précédés de ce terrible chef qu'on appelait Ivan. Cet homme qui menaçait de tout rompre et de tout saccager, s'arrêta surpris à l'aspect de la noble dame assise tranquillement au milieu de ses ouvrières. Par un sentiment de respect involontaire, il ôta son bonnet.

— Que voulez-vous? lui demanda avec douceur la maîtresse du logis en fixant sur lui un regard pénétrant.

L'embarras qu'il avait d'abord ressenti disparut, et il répondit, d'un ton hautain, qu'il cherchait des criminels cachés dans la maison, et qu'il continuerait ses recherches, dût-il trouver sur son chemin les baïonnettes de tout un régiment.

Sans daigner lui adresser la parole, la châtelaine se tourna vers deux de ses servantes, et leur dit de le conduire partout où il voudrait.

— Mais avant que vous alliez plus loin, ajouta-t-elle en s'adressant aux soldats, je vous prie de déposer vos armes; vous n'avez à craindre ici aucune résistance, vous ne rencontrerez que des femmes et des enfants. Les femmes ne lutteront pas contre vous, et les enfants sont endormis.

Par un mouvement instinctif, les soldats abandonnèrent leurs lances, tandis que leur chef, décontenancé de nouveau, semblait se demander ce qu'il devait faire. Mais bientôt il retrouva toute sa hardiesse, et, après avoir ordonné à ses compagnons de fouiller toutes les chambres, il resta en faction près de la fière châtelaine.

Les cosaques accomplirent leur mission en conscience, pénétrant dans tous les recoins des appartements, sondant toutes les cloisons, ouvrant les armoires, les coffres, et jusqu'aux plus petites cassettes. Puis ils entrèrent dans la chambre où étaient les enfants, et en sortirent sans y avoir deviné l'origine hébraïque du petit Mathias.

Une demi-heure après ils revenaient annoncer à leur chef l'inutilité de leurs perquisitions. Celui-ci, maudissant leur inhabileté, s'élança dans les appartements qu'ils venaient de quitter, visita à son tour les buffets, souleva les rideaux, et mit tout en désordre. Après cette course furibonde, il revint près de la châtelaine, et, d'un ton qui semblait ne pas admettre de refus, la somma de lui donner, à lui et à ses hommes, des aliments et de l'eau-de-vie. Mais l'arrogant cosaque s'était trompé dans ses prévisions.

— Un dîner pour vous et pour vos hommes! répliqua l'Anglaise en dardant sur lui un regard flamboyant. Vous n'aurez pas ici une miette de pain, ni une goutte d'eau. Quand j'invite quelqu'un à venir me voir, je le traite selon les lois de l'hospitalité; mais ceux que je ne désire pas voir peuvent apporter leurs provisions. Ne croyez pas que vous obteniez rien de mes domestiques. J'ai à ma ceinture les clefs de tous les buffets, prenez-les, si vous osez... Ou plutôt, allez-vous-en le plus vite possible, c'est ce que vous avez de mieux à faire; car si mon mari revenait, vous ne sortiriez pas d'ici sans être châtié de votre audace.

Le farouche Ivan, qui, par le poste qu'il occupait et par la dureté avec laquelle il remplissait ses fonctions, était habitué à voir tout trembler devant lui, resta stupéfait en écoutant cette apostrophe de la châtelaine. Peut-être se demandait-il s'il devait se résigner à cet affront ou s'en venger. Mais, sachant qu'elle avait plus de pouvoir que lui, il ordonna à ses soldats de le suivre, et se retira en exhalant sa colère par des imprécations.

Un instant après, ses cosaques se dispersaient de différents côtés. Quelques-uns d'eux seulement continuèrent à surveiller les environs de la maison.

La châtelaine retourna près de ses enfants, tandis que ses servantes s'occupaient à remettre en ordre tout ce que les douaniers, dans leurs fougueuses perquisitions, avaient déplacé, froissé ou brisé.

Après l'agitation de la matinée, l'après-midi s'écoula tranquillement. Plus d'une fois la compatissante Anglaise

prit sur ses genoux le petit Mathias qui, d'une voix plaintive, lui demandait où était sa mère. Plus d'une fois aussi, en songeant aux fugitifs et à leurs guides fidèles, elle ouvrit la fenêtre de son appartement pour reconnaître l'état de la température. La neige ne tombait plus. Le temps était beau et doux. Cependant elle éprouvait un indéfinissable sentiment de crainte, qu'elle se reprochait comme une ingratitude envers la providence et qu'elle ne pouvait surmonter. Pour détourner son esprit de l'inquiétude qui l'obsédait, elle employa le moyen auxquels ont recours en pareilles circonstances les natures énergiques, elle se mit à travailler avec ardeur. Puis elle assista au repas du soir de ses enfants, et confia son petit protégé aux soins de sa bonne intendante.

Le lendemain elle s'éveilla fatiguée par des rêves pénibles, et vit devant elle sa femme de chambre et la vieille Tina, toutes deux silencieuses et tristes. L'idée lui vint aussitôt qu'elles avaient appris un malheur.

— Qu'est-il arrivé? s'écria-t-elle; parlez. Je vois que vous avez une fâcheuse nouvelle à m'annoncer. Mon mari a-t-il souffert de quelque accident? Les enfants seraient-ils malades? Axina, Tina, parlez donc!

Tina se hâta de la rassurer sur la santé des enfants, dont les cris annonçaient d'ailleurs en ce moment la joyeuse animation, et elle ajouta qu'on n'avait nulle mauvaise nouvelle du maître... Mais, hélas! dit-elle, c'est pour ce pauvre petit que Madame sera affligée... ses infortunés parents!...

— Eh bien! continue. Qu'y a-t-il? Ont-ils été arrêtés?

— Non, malheureusement. Il vaudrait mieux qu'ils eussent été arrêtés... Mais je ne puis faire ce récit... Jean va venir; il le fera lui-même.

— Jean! que dis-tu? Il est donc de retour? Mais parle, parle donc!

— Ah! Madame, c'est une triste histoire... La glace... la glace... et les pauvres gens qui n'ont que pour un jour de provisions.

— La glace! que veux-tu dire? Comme tu me tourmentes!

— Oh! Madame, la glace est rompue, et le golfe est ouvert.

Sans répondre un mot, la châtelaine s'élança pieds nus dans la chambre voisine, ouvrit précipitamment la fenêtre, et vit, en effet, les vagues du golfe se balançant librement comme au printemps. Par un phénomène rare, par une combinaison accidentelle de l'action des courants avec celle des vents, la mer s'était, en une nuit, entièrement affranchie de son enveloppe de glace.

— Jean, reprit Tina, est arrivé cette nuit dans la maison du forestier; il ne pouvait aller plus loin, et c'est le forestier qui est venu m'annoncer cette catastrophe.

— Cette nuit! Pourquoi ne m'as-tu pas avertie tout de suite? On aurait pu prendre des mesures...

— Tout ce que l'homme peut faire a été fait, et je pensais qu'une si douloureuse nouvelle vous arriverait toujours assez tôt. Mais je vais chercher Jean et je vous l'amènerai.

La châtelaine s'habilla à la hâte. Presque aussitôt Jean entra dans un état pitoyable. L'eau froide avait fait enfler sa figure et ses membres. Il ne parvint qu'avec peine à raconter sa fatale aventure.

Voici ce qui s'était passé. La petite caravane poursuivait en silence son trajet. La glace, ferme partout, n'était coupée qu'en de rares endroits par des crevasses peu considérables. Les pêcheurs avaient tué deux phoques, et les avaient laissés à la place où ils les avaient harponnés, pour les rapporter à leur retour. Les flocons de neige tourbillonnant dans l'air les empêchaient de distinguer l'île vers laquelle ils se dirigeaient; cependant ils allaient en avant sans crainte de rencontrer aucun obstacle. Quelle fut leur consternation lorsque, après avoir ainsi longtemps cheminé, ils aperçurent tout à coup devant eux les flots de la mer. Ils résolurent aussitôt de revenir en arrière; mais il leur était très-difficile de marcher contre le vent, qui soufflait violemment de la côte, et il y avait environ une demi-heure qu'ils subissaient cette fatigue, quand soudain voilà qu'un craquement se fait entendre, le craquement des glaces qui se brisent. Un bloc immense se détache de la masse compacte qui s'étendait jusqu'à la plage. Les voyageurs sont sur ce bloc, et cherchent vainement de côté et d'autre un moyen de salut. De toutes parts les flots du golfe rongent les bords de leur île flottante. Cependant à une demi-verste de distance environ est le plateau de glace, qui touche encore à la terre; mais les malheureux ne peuvent franchir ce détroit à la nage. Jean est le seul qui, dans le désir de se sauver, et dans l'espérance de venir ensuite en aide à ses compagnons, ose tenter cette périlleuse entreprise. Il se dépouille de ses vêtements et se jette à l'eau. Plus d'une fois, il se sent près d'être paralysé par cette eau si froide. Mais enfin, grâce à sa robuste constitution et à son opiniâtreté, après des efforts désespérés, il arrive à terre, et atteint la cabane du forestier. A son appel, tous les paysans du voisinage se rassemblent, prennent une légère embarcation, et se dirigent vers le point qu'il leur indique. Par malheur, la glace qui touche au rivage s'entr'ouvre rapidement. Ils ne peuvent plus la traverser, et ce n'est pas sans difficulté qu'ils reviennent sains et saufs de cette généreuse excursion.

— Les malheureux! dit le pêcheur en terminant son récit; que Dieu ait pitié d'eux. Il est triste de penser que des chrétiens vont mourir pour la cause d'un juif.

La châtelaine ne répondit pas : elle savait qu'elle essayerait en vain, surtout en ce moment, de combattre un des préjugés les plus tenaces des gens de ce pays; d'ailleurs elle était absorbée dans un sentiment de douleur et de commisération. Tout à coup retentit la voix de Mathias : « Ma mère? où est ma mère? » Il lui sembla que cette voix lui reprochait son inactivité, et aussitôt elle se mit à combiner et à proposer toutes sortes de plans également impraticables, pour porter secours aux pauvres gens errants sur leur glace flottante. Désespérée, elle se précipita dans la chambre des enfants, prit Mathias dans ses bras, et pleura amèrement, jusqu'à ce que l'habitude de maîtriser ses plus vives émotions, la certitude que nulle tentative humaine ne pourrait sauver ceux dont le danger lui causait une si vive douleur, firent fléchir son esprit sous la loi de Dieu, et la ramenèrent à un sentiment plus calme d'un autre devoir. Elle envoya chercher les familles des deux paysans perdus dans le golfe, leur prodigua les témoignages de sa sympathie, et leur assura tous les secours dont elles avaient besoin.

Après ce déplorable événement, sa vie reprit son cours habituel. Quelquefois elle se disait encore qu'il n'était pas impossible que les victimes d'un accident si fatal parvinssent à échapper à la mort; mais elle n'osait s'abandonner à cette heureuse pensée, et elle cherchait un soulagement à ses angoisses dans le travail et la prière.

La suite à une autre livraison.

DE MACON A CHAROLLES.

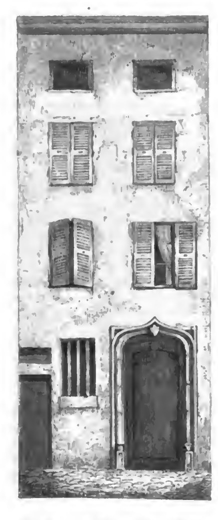
NOTES D'UN VOYAGEUR.

Mâcon, avril 1855.

En débarquant sur le quai de Mâcon, je découvre un perfectionnement admirable du français, qui simplifie d'un seul coup un gros chapitre de notre grammaire. Il s'agit d'une particule qui remplace à tout propos les *qui*, les *que*, les *lequel*, les *dont*, etc. A peine le bateau à vapeur m'avait-il laissé sur le ponton, que cinq ou six officieux m'accueillirent en se disputant mon bagage et me crièrent :—Faut-il vous

i porter? — Vous ne sauriez croire combien cet *i* est commode : — Faites cela. — *Ji* sais pas faire. — L'avez-vous porté? — *Ji* ai porté. — C'est le fond de la langue. Ajoutez à cette invention ingénieuse, un allongement des *o* et des *a* qui rappelle les Doriens πλατύστομοι (à la large bouche) : une *mâlle*, un *vôte*, et vous saurez un peu l'idiome du peuple à Mâcon.

Avant de pénétrer dans la ville, j'avais appris déjà, chemin faisant, d'intéressants détails sur les rives de la Saône que je considérais à mon aise, en descendant de Chalon à Mâcon sur un excellent bateau à vapeur. Tandis que j'admirais cette rivière magnifique, route charmante pour les Anglais qui vont à Rome, et pour les commerçants qui vont à Beaucaire, mon compagnon de voyage me rappela que la Saône, en séparant le Mâconnais de la Bresse, formait autrefois notre frontière nationale. Tout le canal de la rivière, cependant, nous appartenait et nous avions même un pied en Bresse; car Mâcon gardait une tête de pont sur la rive gauche. Au moyen âge, le chapitre de Mâcon étendait sa juridiction beaucoup plus avant; des contestations s'élevèrent à ce sujet, qui donnèrent lieu à une transaction entre le duc de Savoie et MM. du chapitre, datée de 1357 et conservée dans nos archives. Quant à la frontière de France, elle était reconnue publiquement dans une cérémonie solennelle qu'on appelait *l'assemblée du guet*. Le dimanche avant la Saint-Laurent, le prévôt juge royal tenait ses assises au delà de la Saône et se faisait assister de tous les habitants de la ville en armes. Cette démonstration « avait pour but, dit un magistrat du dix-septième siècle, de conserver les droits de Sa Majesté, de maintenir les limites du royaume et la possession de la rivière de Saône dont le canal appartenait entièrement au roi. »



Maison où est né Lamartine, à Mâcon.

Après la réunion de la Bresse à la France, en 1601, la cérémonie changea de caractère et n'eut lieu que tous les cinq ou six ans. On en conservait l'usage pour « maintenir l'ordre et la police par la publication des ordonnances, faire la revue des habitants, entretenir la discipline militaire, visiter les portes et les murs de la ville. » On nous a conservé la description de l'assemblée du guet telle qu'elle se fit en 1646. A midi, les habitants se réunirent en armes sur la rive droite, un enseigne se rendit à l'hôtel du lieutenant général pour lui annoncer qu'on attendait ses ordres et sa commodité pour le départ. Celui-ci, avec tout le monde officiel, monta à cheval. Le cortége se mit en marche, ainsi composé : soixante mousquetaires, le prévôt des maréchaux avec ses archers, les huissiers du bailliage, tous à cheval; le recteur de l'Hôtel-Dieu, suivi du greffier, en robe, le bonnet carré sur la tête; puis le lieutenant général, suivi de MM. les échevins sur des chevaux couverts de housses de velours noir. Le recteur faisait porter quatre phares fournis par l'hôtel de ville. Ces phares étaient des « pots de fer *amanchés* sur des affûts élevés de sept à huit pieds, remplis de poix-résine, huile, cire et autres matières combustibles. » Quand ce cortége déboucha sur le quai, une salve se fit entendre; on traversa le pont, puis l'avocat du roi harangua les troupes. Après lui, le lieutenant général, montant sur une petite éminence, fit un discours dans lequel il célébrait l'union de la force et de la justice, en citant les meilleurs auteurs. Il fit l'éloge de la Saône, rivière toute française, et exprima l'espoir que le Rhin serait bientôt français. Les harangues terminées, on lut les ordonnances; une seconde salve, suivie de la musique des orgues, donna le signal du départ, et, le cortége se remettant en marche, on visita les murs et les quatre portes qui restèrent fermées pendant tout ce temps. — Aujourd'hui les fortifications sont tombées; la Bresse est nôtre; nous voyons seulement de loin se dresser, comme un rempart naturel et indestructible, le sommet du mont Blanc.

Nous étions arrivés près de Mâcon, et l'on me montrait les prairies bressanes. — C'est là, dis-je à mon cicerone, c'est là, n'est-ce pas, que se trouve la perle des petites églises gothiques, celle de Brou, perle singulière, égarée dans les marais, les fièvres et la misère de la Bresse? — Ne vous y trompez pas, me répondit-il, une métamorphose s'est faite là. Cette contrée, hantée jadis par la peste et tous les maux, est restée pauvre tant qu'elle est restée isolée; la nature, dans ses distributions, avait donné les vignes au Mâconnais, les prairies à la Bresse; au dix-septième siècle, ces deux pays, que sépare la largeur d'une rivière, se regardaient sans s'entr'aider : à droite, on manquait de pain; à gauche, on manquait de vin. Aujourd'hui, sous l'égide de la France, les deux contrées font des échanges et s'enrichissent. Mais le progrès a été lent; la fièvre de pays n'a pas disparu de la Bresse, dont le sol est spongieux; malheur à celui qui s'aventure dans les chemins de traverse! Néanmoins, peu à peu, le desséchement, l'amélioration des terres par la chaux, celle des maisons qui sont mieux construites et mieux distribuées, font reculer partout la misère et propagent une réforme qu'achèvera le chemin de fer de Genève. Et si l'opération bienfaisante du drainage devient moins coûteuse, bientôt les pâturages seront débarrassées de ces laiches parasites qui trahissent toujours un sol marécageux, et le pays sera délivré de la *malaria*. La *coupée*, mesure agraire, enchérit chaque jour. Déjà maintenant, si vous voyagez en Bresse, vous y trouverez de saines habitations dont l'aspect est assez riant. A droite et à gauche, le long des murs extérieurs, s'entasse une *matte* ou provision de fagots; sur le devant, un avant-toit, auquel l'automne suspend en guirlandes dorées les énormes épis du maïs, protége un hangar commode et spacieux. Vous remarquerez aussi les courges magnifiques qui servent aux repas des moissonneurs, et les

poulardes illustres que le pays engraisse pour nos gourmets. Enfin vous verrez, comme un symbole de la richesse de certains fermiers (plus d'un possède 100 000 francs dans son vieux bahut), vous verrez les beaux glands d'or et les larges barbes de dentelle noire que leurs femmes laissent pendre de leur coiffure. En Bresse, le manouvrier est misérable; mais le fermier, qui se trouve de fait propriétaire du sol, est souvent plus riche que le métayer mâconnais, fermier par moitié. Ce chapeau des Bressanes, dont je vous parlais, est le signe par lequel, dans nos marchés, on les distingue des Mâconnaises.

Mon compagnon de route s'interrompit pour me montrer, dans la direction du sud-est, un pays que je ne voyais guère; mais je le crus sur parole. — Là-bas, me dit-il, est la Dombe; et puisque nous parlons de la misère, il est bon de vous rappeler que de cette contrée pauvre est sortie l'idée généreuse qui a érigé en France tant d'établissements de charité et ouvert des asiles aux pauvres, aux orphelins, aux



Charles Lacretelle, mort le 28 mars 1855. — Dessin de Chevignard.

vieillards. A Châtillon-les-Dombes se trouvait autrefois un pauvre curé, venu sans fortune d'une autre contrée fort pauvre également, des Landes, où il était né. Touché des maux que ses yeux rencontraient partout, il osa concevoir le projet de créer des maisons de secours pour les malheureux. Il vint à Mâcon, s'adressa à tout le monde, fut rebuté, redoubla d'efforts et finit par triompher. Ce fut lui qui, au dix-septième siècle, organisa, ici d'abord, puis à Paris et dans toute la France, l'assistance publique. « Quand j'établis la charité à Mâcon, écrit saint Vincent de Paul, chacun se moquait de moi; on me montrait au doigt par les rues, croyant que je ne pourrais jamais en venir à bout; et quand la chose fut faite, chacun fondait en larmes de joie; et les échevins de la ville me faisaient tant d'honneur au départ que, ne le pouvant porter, je fus obligé de partir en cachette pour éviter cet applaudissement. » On aime à relire la Vie de saint Vincent de Paul : la constance admirable de cet homme, qui éprouva autant de malheurs qu'il répandit de bienfaits, est un enseignement sublime qui encourage à supporter les mécomptes et à persévérer dans les entreprises honnêtes.

En causant ainsi, nous arrivâmes à Mâcon. Sur un long

quai se dresse une rangée de maisons inégales, au-dessus desquelles s'élèvent deux tours, débris pittoresques de la cathédrale. — C'est d'ici, me dit-on, c'est de la Saône qu'il faut voir les deux seuls clochers restés debout. Malheureusement le vaisseau et le chœur de l'église n'existent plus. Un archéologue plein de dévouement et de goût, une administration éclairée, s'occupent en ce moment de restaurer de précieuses peintures byzantines à moitié conservées sur les murs du portique. Mais, hélas! dans ces peintures, qui représentent le Jugement dernier, les élus sont devenus méconnaissables, tandis que les réprouvés ont été épargnés.

Avant de nous éloigner de la Saône, je dois vous dire combien cette rivière embellit Mâcon. D'habiles ingénieurs ont aidé la nature et formé, de quelques îlots perdus en aval du pont, une digue ou, si vous voulez, une promenade très-agréable. Près du pont, les eaux calmes du *pigerrimus Arar* prennent de la rapidité en s'encaissant et se précipitent avec bruit sous les vieilles arches de pierre; les nuages qui se réfléchissent sur cette nappe mobile, un beau rideau de peupliers qui, à gauche, bordent la digue, et dans le lointain les dernières ondulations des flots qui se confondent avec le ciel et les vapeurs de l'horizon, ce tableau simple et tranquille inspirerait un poëte. Il y eut, du reste, avant même qu'on n'embellît ces bords, un poëte un peu trop bel esprit, il est vrai, mais plein de grâce, Sénecé, qui écrivit, avec son laisser-aller ordinaire, le huitain suivant :

Est-ce la vérité qui m'invite à le dire,
Ou le penchant secret qu'inspire l'air natal?
Rivages de la Saône, on ne voit rien d'égal
A vos merveilles que j'admire.
En parcourant des yeux un si charmant séjour,
Je ne puis m'ôter de l'idée
Que la vieille Nature en ces lieux s'est fardée
Pour nous donner de l'amour.

Ne dédaignez pas trop ces rimes; pour un poëte de cour qui a fait mieux, pour un valet de chambre royal qui vivait à Versailles, Sénecé garda bien le souvenir de sa province. Il célébra, en prose et en vers, cette patrie, cette ville « mère des beaux esprits et des bons vins, » disait-il. « Je suis de Mâcon, très-ancienne ville connue dès le temps de César; ville toujours fidèle à l'ancienne religion, toujours dévouée au service de ses rois, toujours obéissante à leurs ordres, où le sang est aussi doux qu'il est beau, où les dames ont de la politesse et les hommes de la valeur, et qui a fourni à l'État, pendant le glorieux règne de Louis le Grand, un aussi grand nombre de braves officiers qu'aucune autre du royaume de pareille grandeur..... Je souhaite avec passion que mon ouvrage dure assez et mérite assez l'estime publique pour perpétuer le nom de mon pays avec le mien; fasse le ciel que, comme je tiens à l'honneur d'être né Mâconnais, Mâcon n'ait point à rougir de m'avoir donné la naissance. » La courtoisie de Sénecé est justifiée par l'histoire de cette ville, qui non-seulement a d'illustres enfants comme Lamartine, mais encore adopte volontiers les nouveaux venus, ou se laisse adopter par eux. Ainsi avait-elle donné droit de cité à M. Lacretelle, qui vint y abriter sa vieillesse, et qui, depuis peu de temps, repose dans le champ des morts au milieu de ses nouveaux compatriotes. J'ai vu toute la ville conduire à sa dernière demeure cet homme de bien. C'était un spectacle touchant dans sa simplicité : les rues étaient pleines de soleil, la lumière inondait la ville; le premier éclat du printemps se répandait sur le cercueil, sur le cortége funèbre, sur les cyprès et sur la tombe entr'ouverte. Ne croyez pas que cette lumière convînt mal à ce triste moment, à sa mort. Elle éclairait, au contraire, un hommage public rendu, en quelque sorte sous le ciel, à la mémoire d'un homme bon et intelligent. La foule silencieuse vit passer avec respect ses funérailles, que suivaient deux fils désolés, des amis, des magistrats et l'université, qui avait revêtu ses insignes pour honorer celui qui l'honora. Quoique la vieillesse (il avait quatre-vingt-neuf ans) eût courbé l'ancien professeur, elle ne lui avait rien ôté ni du charme de son esprit, ni de la grâce de sa parole, ni de la bienveillance de son accueil. Jusqu'au dernier moment, il conserva cette bonté délicate et noble qui fut le trait charmant de son caractère; on ne se souvient pas ici d'avoir entendu M. Lacretelle exprimer jamais aucun sentiment amer sur qui que ce soit. Il n'éprouvait qu'une indignation généreuse contre le mal. Jamais il n'abdiqua le goût du bien et du beau, des arts et des lettres, qui orna sa vie et consola sa vieillesse. Il mourut doucement, avec le calme d'un homme qui, arrivé au bout de sa carrière, peut sans crainte regarder derrière lui.

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

Il avait cependant traversé une époque fort agitée. Né à Metz, en 1766, venu à Paris sous la protection de son frère aîné, il fut chargé de rendre compte, dans le *Journal des Débats*, des orageuses séances où l'on entendait tonner Mirabeau. A la Sorbonne, en 1812, il inaugura la popularité de l'enseignement historique. Vous retrouverez dans ses ouvrages (¹) les qualités publiques de son esprit; mais la grâce familière de ses entretiens reste dans le souvenir de ses collègues, de ses amis et de Mâcon. Les Mâconnais sans doute donneront le nom de Lacretelle à une rue de leur ville. Déjà ils ont ainsi marqué le respect qu'on doit aux nobles esprits et aux grands caractères; ils ont consacré le nom de Philibert de la Guiche qui, bailli et capitaine de Mâcon, osa, en 1572, résister aux ordres de la cour, et voulut que sa patrie fût pure du sang de la Saint-Barthélemy. Une autre rue porte le nom d'un poëte, d'un orateur de premier ordre; la rue Lamartine n'est cependant pas celle où naquit l'auteur des *Méditations*. Sa maison natale est située dans une partie de la ville plus ancienne et moins fréquentée; je vous en envoie un croquis. La rue Lamartine a cependant le droit de porter ce beau nom; là se trouve la maison où le poëte passa sa jeunesse, et cette chambre des muses qu'il a décrite dans les *Confidences*, et le cabinet de travail où il écrivit ses premières œuvres. Lamartine habite Paris en hiver; quand il vient ici, en été, il habite Monceaux, Milly, ou Saint-Point. Mon itinéraire me fera passer près de ces retraites. Mais, avant de quitter Mâcon, je veux parler d'un vieil édifice fort curieux; il ne s'agit ni de l'église, bien située et laide, ni de l'hôpital, œuvre inachevée de Soufflot, ni de l'ancien palais épiscopal, devenu la préfecture, et qui est à la fois perché et caché dans la partie de la ville la plus montueuse. Si vous venez à Mâcon, passez dans une rue qui porte le nom du botaniste Dombey : là, au coin de la place aux Herbes, vous trouverez une maison construite en bois et d'un aspect curieux; des têtes sculptées, des colonnettes élégantes, ornent et encadrent les fenêtres; une petite vierge occupe l'angle de la place, et l'ensemble de l'ornementation est d'un effet très-gracieux. C'est dans cette maison que l'auteur d'une chronique récente (²) a placé, peut-être par pure fantaisie, les séances de l'*abbaye de Maugouvert*. Cette abbaye n'était rien moins qu'une société de jeunes clercs qui, au seizième siècle, s'organisa dans la ville pour protester contre les veufs qui se remarient et leur faire payer une amende. Elle avait pour armoiries deux jambons en croix, et ne se réunissait pas moins pour souper joyeusement que pour fixer la quotité de l'amende due par les délinquants, — et qu'ils payaient, car on n'échappait pas au pouvoir de cette confrérie. Ce fait étrange est attesté par les pièces historiques conservées encore à l'hôtel de ville de Mâcon :

(¹) Voy. l'*Almanach du Magasin pittoresque*, 1856, p. 63.
(²) Voy. *Album de Saône-et-Loire*.

« Cette ancienne et badine coutume s'est enfin abolie depuis longtemps... Depuis bien des années, tout ce charivari a été abandonné au bas peuple qui, lors de ces sortes de mariages, a conservé l'usage de courir par la ville, la nuit, en faisant un grand tintamarre sur des poêles, poêlons, bassins, cloches, tambours et autres instruments propres à faire un bruit éclatant, et chantant à tous les coins de rue une chanson satirique composée sur le chapitre du veuf ou de la veuve qui se remariait, lequel avait le chagrin d'entendre chanter à sa porte au bruit de tous ces instruments... »

Cette mauvaise coutume était si fortement enracinée qu'aujourd'hui encore elle persiste et lutte contre les sévérités de la police correctionnelle, qui peu à peu est la plus forte.

La suite à une autre livraison.

TERRE MUSQUÉE.

La plaine de Cumana (ville de la république de Venezuela, dans l'Amérique du Sud) présente, après de fortes ondées, un phénomène extraordinaire. La terre, humectée et réchauffée par les rayons du soleil, répand cette odeur de musc qui, sous la zone torride, est commune à des animaux de classes très-différentes, au jaguar, aux petites espèces de chat-tigre, au cabiaï, au vautour galinazo, au crocodile, aux vipères, au serpent à sonnettes. Les émanations gazeuses qui sont les véhicules de cet arome ne semblent se dégager qu'à mesure que le terreau renfermant les dépouilles d'une innombrable quantité de reptiles, de vers et d'insectes, commence à s'imprégner d'eau. Partout où l'on remue le sol, on est frappé de la masse de substances organiques qui tour à tour se développent, se transforment ou se décomposent. La nature, dans ces climats, paraît plus active, plus féconde, on dirait plus prodigue de la vie.

NÉGLIGENCE DE PRONONCIATION.

J'étais arrivé dans une auberge, attendant le passage de la diligence, lorsque je vis entrer deux gendarmes qui conduisaient à son régiment, pour y être jugé, un malheureux réfractaire. Les deux gendarmes demandèrent à manger pour eux et leurs chevaux, sans perdre de vue le soldat, qui se laissa tomber sur la terre plutôt qu'il ne s'y coucha, tant sa fatigue paraissait extrême. Il était pâle, défait, abattu, et une souffrance visible altérait ses traits. Je m'approchai de lui et lui demandai s'il était malade. — Non, me répondit-il d'une voix éteinte, mais je marche depuis vingt-quatre heures, et depuis vingt-quatre heures je n'ai pas mangé. — Je donnais l'ordre de lui apporter quelque nourriture, lorsque les gendarmes me dirent que M. le procureur du roi leur avait recommandé *de ne le laisser manger de rien* pendant la route; et le malheureux soldat avait encore dix lieues à faire! Indigné non moins que surpris de cet ordre barbare, je ne cachai ni ma surprise ni mon indignation à ses gardiens, qui m'objectèrent de nouveau que tel était l'ordre qu'ils avaient reçu; et l'un d'eux, pour me prouver que j'étais dans mon tort en les accusant, tira de sa giberne la feuille de route où la consigne verbale que leur avait donnée le procureur du roi était renouvelée par écrit. Je prends le papier, je lis l'ordre fatal, et quel est mon étonnement d'y voir ces mots :

« Les gendarmes un tel et un tel conduiront à Tours, à son régiment, le soldat un tel, et auront soin *qu'il ne manque de rien* en route. »

Il paraît que le procureur du roi avait si mal prononcé le mot *manque*, que les gendarmes avaient entendu *mange;* et la mauvaise prononciation d'un mot, si la Providence ne m'eût conduit là, eût sans doute causé la mort d'un homme.

Les négligences de prononciation n'ont pas toujours, heureusement, des suites si graves; mais ce n'en est pas moins un devoir de bien prononcer [1].

TOUR DE BABEL ET TOUR DE BABIL.

Le P. Caussin, jésuite, dit, dans sa *Cour sainte*, que les hommes ont fondé la tour de Babel, et les femmes la tour de Babil. Ce quolibet (dit M. Auger qui le cite) n'aurait-il pas donné l'idée de celui que Molière met dans la bouche de Mme Pernelle :

> C'est véritablement la tour de Babylone,
> Car chacun y babille, et tout le long de l'aune.

MEGABYSUS ET APELLES.

Megabysus, un grand seigneur de Perse, alla un jour en la boutique d'Apelles, là où il paignoit; et comme il s'entremeist de parler de l'art de la painture, Apelles luy ferma la bouche dextrement, en luy disant : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois estre quelque chose de grand, à cause de tes chaînes et carquans d'or, et de ta robbe de pourpre; mais maintenant il n'est pas de ces petits garçons-là, qui broyent l'ochre, qui ne se mocquent de toy, voyans que tu ne sais ce que tu dis. » (Plutarque, au *Traité de la tranquillité de l'âme et repos de l'esprit*, trad. d'Amyot.)

LE BAIN DES PAUVRES,

A BUDE.

L'un des derniers vestiges du séjour de cent cinquante ans [2] que firent les Turcs dans la capitale de la Hongrie, Bude ou Ofen, est le bain des pauvres annexé à la source minérale du bain impérial ou, en hongrois, Czaszar-Fordo. Je venais de visiter l'établissement des eaux minérales, bâtiment carré avec colonnade au milieu, donnant d'un côté sur les cellules de bain, de l'autre sur le petit jardin où se réunit en été la société de Pesth pour entendre de la musique et boire du café, quand on appela mon attention sur le bain des pauvres. Quelques marches conduisent à l'entrée, plus basse que le sol, d'un petit bâtiment sans autre ouverture apparente et que le temps a complétement délabré. Cette entrée est une porte peu élevée, étroite, ogivale vers le haut, telle que celles des mosquées, et surmontée d'une inscription turque à demi effacée : l'ayant franchie, on descend encore vingt marches et l'on parvient à une petite salle souterraine, obscure, humide, où l'eau suinte de toutes parts et dont l'excessive chaleur fait présager le voisinage du bain. Quelques paysans hongrois y déposaient leurs haillons avant d'entrer dans la dernière salle, dont on est séparé par une vieille cloison en bois. On l'ouvre, et au premier moment on se trouve étourdi par la chaleur insupportable et l'odeur sulfureuse qui s'échappent de l'eau, tandis que des flots de vapeur vous entourent et vous aveuglent. Le plafond s'élève en petite coupole basse, à travers laquelle quatre ou cinq ouvertures étroites laissent entrer quelques faibles rayons de lumière et s'échapper au dehors des nuages de vapeur. Cette coupole est soutenue par six minces colonnettes, et toute la salle, à l'exception d'un glissant et humide rebord de deux pieds de large, forme une vaste baignoire remplie d'hommes, de femmes et d'enfants. Les uns sont assis sur le bord, à moitié dans l'eau, les autres s'y plongent, d'autres encore se sèchent étendus alentour ou lavent

[1] Éd. Mennechet, auteur des *Études sur la lecture à haute voix.*
[2] De 1530 à 1686.

flegmatiquement leur longue chevelure noire. La configuration turque du bâtiment, les lueurs incertaines éclairant à peine les murs noircis par le temps et la fumée, et les traits sauvages mais expressifs de la belle race hongroise, donnent à ce spectacle un caractère d'originalité difficile à décrire.

Ces bains sont très-fréquentés; on voit des pauvres qui y passent leur journée entière; le paysan magyare ne vient jamais avec sa femme, à Bude, sans l'y mener, et les frais ne s'élèvent guère qu'à un kreutzer, ou 10 centimes. Il est encore à Ofen trois autres bains de ce genre, mais moins caractéristiques que celui du Czaszar-Fordo.

PIÉGE A HIPPOPOTAMES.

L'hippopotame présente un aspect beaucoup plus formidable que l'animal en lui-même n'est redouté. Sa chasse cependant n'est pas exempte de péril, témoin celle qu'entreprit Rochet d'Héricourt en Abyssinie, avec l'intention d'enrichir notre Muséum d'histoire naturelle, et qui coûta la vie à l'un des assistants. Dans toutes les régions de l'Afrique, l'hippopotame est recherché non-seulement à cause des lanières indestructibles que fournit son cuir épais, mais surtout en raison de l'ivoire magnifique que ses dents permettent de livrer au commerce, et qu'on laisse perdre néanmoins dans l'intérieur de l'Afrique orientale; sa chair, en certains parages, est également fort estimée. L'un des hommes qui connaissent le mieux aujourd'hui la Guinée, M. Bertrand Bocandé, résident du gouvernement français à Carabane, nous a affirmé que la viande fournie par ce monstrueux animal offrait, dans le même individu, trois variétés fort distinctes; elles ont, disait-il, la saveur des morceaux les plus estimés du porc, du bœuf et du veau, et les bords de la Casamance en offrent d'immenses approvisionnements dont on peut faire des salaisons. Dans l'Afrique orientale, l'hippopotame n'est plus si répandu; les habitants de la vaste contrée que l'on désigne sous le nom de *Cazembe* [1], du titre de son souverain, se sont avisés, pour détruire cet énorme mammifère, d'un moyen qui exciterait le sourire par sa simplicité, si un voyageur récent ne nous avait révélé la terrible puissance du poison végétal qui rend mortelle la zagaie du Cafre. Un fer de deux à trois pouces de long, et que le chasseur a trempé dans le toxique redouté qu'il réserve pour ses armes de guerre, est suspendu à une branche d'arbre au-dessus d'un cours d'eau; le ruisseau que fréquente habituellement l'animal a été barré par un appareil des plus simples, et il suffit que l'hippopotame vienne le briser dans sa marche pesante pour que le dard inséré dans un rondin tombe d'aplomb sur son dos et lui donne la mort, souvent par suite d'une plaie à peine sanglante et qui semble des plus légères. La fuite de l'hippopotame au sein des eaux



Piége à hippopotames. — Dessin d'Hadamard.

accélère, dit-on, sa mort, qui a lieu infailliblement au bout de quelques heures. Le commandant Gamitto, que l'on a vu parcourir naguère les régions ignorées où cette chasse se pratique habituellement, dit que la substance délétère employée par les Cafres pour faire mourir ainsi les hippopotames et les éléphants, ne communique à leur chair aucune qualité malfaisante; on se contente d'enlever la partie blessée. Il n'est malheureusement pas aussi facile qu'on le suppose de renouveler ses provisions de voyage par le moyen de cet appareil; la faim a été le plus terrible fléau que l'intrépide explorateur ait eu a endurer dans les régions désertes où on l'emploie. Clapperton décrit une liane qui fournit probablement le toxique puissant que M. Gamitto a vu employer; on lui donne le nom de *kongkhonie*, et elle est surtout répandue dans l'Afrique occidentale.

[1] Voy. sur la carte *Tete*, *Sena* et *Quillimane*. C'est par ces provinces du littoral que l'on pénètre dans le Muata-Cazembe, royaume voisin du Monomotapa.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LA JEUNE SIBÉRIENNE (¹).



La Jeune Sibérienne. — Dessin de feu Tony Johannot.

Vers la fin du dix-huitième siècle, un officier russe nommé Loponloff fut exilé en Sibérie pour insubordination; sa femme le suivit, et ils emmenèrent avec eux leur unique enfant, la petite Prascovie, alors âgée de trois ou quatre ans au plus.

Prascovie, n'ayant jamais connu d'autres pays et d'autres climats, n'éprouvait pas les tourments de l'exil comme ses parents infortunés; elle fut de bonne heure leur soutien par son travail, comme elle était leur consolation par sa douceur et sa piété.

Cependant le père avait des moments de désespoir à la vue de sa fille, qu'il s'accusait d'avoir condamnée à la plus affreuse existence. Prascovie, arrivée à l'âge de quinze ans, finit par comprendre tout le malheur de la famille. C'est alors que l'idée d'aller à Pétersbourg demander la grâce de son père, lui vint à l'esprit pour la première fois, et bientôt ce projet l'occupa uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de leur maison, une place favorite, où elle se retirait souvent pour prier; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Tout entière à son projet, elle s'oubliait dans le bois au point de négliger ses occupations ordinaires.

La modeste exilée fut longtemps sans oser déclarer son dessein aux auteurs de ses jours; et lorsque enfin elle le fit connaître, elle vit accueillir ses premières ouvertures par la moquerie. Peut-être ses parents croyaient-ils la détourner ainsi plus sûrement de penser jamais à une entreprise que chacun devait juger téméraire.

Trois ans s'écoulèrent sans qu'elle eût le courage de re-

(¹) Voy. les lignes consacrées à Xavier de Maistre, t. XXI, p. 257. Nous avons extrait le récit suivant d'une des meilleures œuvres de ce charmant écrivain.

nouveler ses instances. Alors elle revint à la charge; elle avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille, et ce ne fut plus par des plaisanteries ou par des menaces que ses parents tâchèrent de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes. « Nous sommes déjà vieux, lui dirent-ils; nous n'avons plus ni fortune ni amis en Russie; aurais-tu le courage d'abandonner dans ce désert des parents dont tu es l'unique consolation, et cela pour entreprendre un voyage périlleux qui peut te conduire à ta perte? » A ces raisons, Prascovie ne répondait que par des larmes; mais sa volonté n'était point ébranlée.

Elle finit par obtenir la permission de demander un passe-port. Le père y consentit, peut-être parce que cela ne l'engageait à rien vis-à-vis de sa fille, et que c'était un moyen pour lui de donner un signe de vie aux autorités. Dès lors Prascovie allait souvent sur le chemin de Tobolsk (¹) dans l'espérance de voir arriver quelque courrier; mais bien peu de lettres parvenaient jusqu'au village d'Ischim, où étaient relégués ces malheureux bannis. Six mois s'étaient écoulés, lorsqu'une fois un paquet vint à l'adresse de Lopouloff: c'était le passe-port de sa fille.

Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passe-port leur parut une espèce de faveur. Lopouloff le serra parmi ses hardes et l'enveloppa soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie jugea cette précaution de bon augure, et, quoique son père refusât toujours de la laisser partir, elle n'attribua ces refus qu'à un dessein particulier de la Providence, qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ.

Enfin sa constance, sa foi, triomphèrent de la résistance de son père. Il voyait sans doute Prascovie sous la main de Dieu.

— Que faire avec cette enfant? s'écria-t-il un jour, vaincu par ses ardentes prières. Il faudra bien la laisser partir.

Prascovie, transportée de joie, se jeta au cou de son père.

— Soyez sûr, lui dit-elle en l'accablant de caresses, que vous ne vous repentirez point de m'avoir écoutée; j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint-Pétersbourg; je me jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même Providence, qui m'en inspira la pensée et qui a touché votre cœur, voudra bien aussi disposer celui de notre monarque en votre faveur.

Le père n'était point rassuré, et les voisins trouvaient qu'il avait grand tort de la laisser partir. Au lieu d'aider l'intrépide voyageuse, on blâmait les parents. Deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers encouragèrent seuls Prascovie, et lui offrirent, l'un trente kopeks (²) en cuivre, l'autre une pièce de vingt kopeks en argent. Prascovie refusa leur offre, mais elle en fut vivement touchée.

— Si la Providence, leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à mes parents, j'espère que vous en aurez une part.

Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes vinrent prendre congé d'elle et assister à son départ. Les premiers rayons ayant paru dans la chambre :

— L'heure est venue, dit-elle, il faut nous séparer.

Elle s'assit, ainsi que ses parents et les deux amis, comme il est d'usage chez les Russes en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire les derniers adieux, le voyageur s'assied; toutes les personnes présentes doivent l'imiter; après une minute de repos, pendant laquelle on parle du temps et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassements commencent. Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait

(¹) Ville principale de toute la Sibérie; 20 000 âmes. Elle est située au confluent du Tobol et de l'Irtiche.

(²) Petite monnaie russe; cent kopeks font un rouble; le rouble vaut 4 francs.

servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste (¹); le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent longtemps du regard, voulant lui donner de loin un dernier adieu; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière et disparut bientôt dans l'éloignement.

Quelle carrière s'ouvrait devant elle! D'affreux déserts à parcourir; des périls de tout genre à braver; l'hospitalité même, dangereuse pour une personne de son âge; aucune connaissance de la route qu'elle avait à suivre : il lui arriva un jour de prendre au hasard, entre trois chemins, celui du milieu, qui se trouvait heureusement être le sien. Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison où elle demandait l'hospitalité; mais, dans les gros villages, elle avait presque toujours de la peine à trouver un gîte; on la prenait pour une aventurière de mauvaises mœurs.

Comme elle achevait une des plus longues journées qu'elle eût encore faites, un violent orage la surprit. Un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur la fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit; la jeune fille la passa dans ce lieu désert, exposée aux torrents de pluie, qui ne cessèrent que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de faim et de froid, trop faible pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle, lui offrit une place sur son chariot, et la déposa dans le premier village. Mais elle y fut d'abord d'autant plus mal reçue qu'elle avait plus besoin de secours. Le désordre de ses vêtements faisait mal augurer de son caractère et de sa personne. Cependant, après qu'elle eut essuyé de cruels affronts, lorsqu'on la vit prosternée sur les marches de l'église et qu'on se fut expliqué avec elle, une pitié générale succéda au mépris. Elle poursuivit son voyage jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait. Elle tâchait de se rendre utile en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison. Elle avait remarqué que lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord on ne la croyait pas, et qu'on la prenait pour une aventurière. Cependant elle assurait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les bons traitements qu'elle avait éprouvés étaient innombrables.

Une fois elle crut sa vie en danger, dans l'*isba* (²), où elle avait été recueillie par un vieillard et sa femme, tous deux d'assez mauvaise apparence. Couchée à demi vêtue sur le poêle, selon l'usage du pays, elle ne pouvait fermer l'œil et s'aperçut que ses hôtes fouillaient dans ses poches. Elle se crut perdue. Cependant, au bout de quelque temps, elle les entendit dormir et s'endormit elle-même. Le lendemain, elle prit congé des vieux époux, qui l'avaient mieux traitée que la veille, et, à quelque distance de la maison, ayant compté son argent, elle trouva cent vingt kopeks dans sa bourse, au lieu de quatre-vingts qu'il y avait auparavant.

La saison s'avançait; la neige était tombée en si grande abondance que les chemins étaient impraticables aux piétons. Le bonheur voulut qu'un convoi de traîneaux, qui conduisait des provisions à Ekatherinenbourg pour les fêtes de Noël, passât dans le village où se trouvait Prascovie. Les conducteurs lui donnèrent une place; malgré les soins que ces braves gens prirent d'elle, elle eut bien de la peine à supporter la rigueur du froid, enveloppée dans une des nattes

(¹) La verste est de 1 671 mètres.

(²) Maison de paysan russe.

destinées à couvrir les marchandises. Au bout de la quatrième journée, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans le *kharstma* (¹), auberge isolée, où se trouvait la station de la poste aux chevaux. Les paysans s'aperçurent que la pauvre fille avait une joue gelée, et la lui frottèrent avec de la neige; ils refusèrent de la conduire plus loin, parce que, disaient-ils, elle courait le plus grand danger en voyageant sans pelisse par un froid si rigoureux. Prascovie se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable ni d'aussi bonnes gens pour la conduire. Ses conducteurs furent touchés de sa situation; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton; malheureusement il ne s'en trouva point à vendre. Dans cette perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout à coup à ses compagnons un expédient singulier. « Nous prêterons, dit-il, nos pelisses tour à tour à la jeune fille, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste. » Ils y consentirent tous avec plaisir. La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans la pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, puis, s'asseyant sur ses pieds, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très-heureusement et très-vite à Ekatherinembourg. Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

A Ekatherinembourg, elle est recueillie par une dame Milin, qui la retient jusqu'au printemps, soigne sa santé déjà fort altérée, et lui fait apprendre à lire et à écrire. Après avoir pourvu à tous les besoins de l'intéressante voyageuse, la bienfaisante dame arrêta pour elle une place sur un bateau de transport, et la mit sous la garde d'un homme qui se rendait à Nijeni pour ses affaires. Malheureusement cet homme tomba malade, et fut obligé de s'arrêter sur les bords de la Khama : Prascovie fut donc encore livrée à elle-même et privée de tout appui. Elle faillit se noyer par accident en remontant le Volga dans une barque. Sauvée de la mort, elle contracta néanmoins un rhume violent, et sa santé fut de nouveau gravement altérée.

Arrivée à Nijeni, où elle ne connaissait personne, elle aperçut, en face du pont, une église et un couvent de religieuses; elle s'y achemina pour faire ses prières, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville. Mais, au sortir de l'église, et en face de cette grande ville, sentant avec une nouvelle force son isolement au milieu des hommes, elle fut prise pour la première fois d'un profond découragement. Le souvenir de son père, qu'elle avait abandonné peut-être inutilement, la remplit de regrets et de terreur. Bientôt cependant elle se reprocha son manque de confiance en Dieu, et rentra dans l'église, où elle finit par obtenir de la portière, qui venait la fermer, un asile dans le couvent. Le récit de son histoire, sa piété fervente, lui gagnèrent l'affection de l'abbesse et des religieuses, et, sa santé étant toujours mauvaise, on la retint jusqu'au moment où l'ouverture du traînage lui permettrait de poursuivre son voyage avec moins de fatigue.

Ce ne fut qu'au milieu de février, dix-huit mois après son départ de Sibérie, qu'elle arriva enfin dans la capitale; elle y entrait avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle fut bien accueillie de quelques personnes à qui elle était recommandée; mais que de temps encore elle languit, faiblement secondée par des protecteurs négligents ou distraits, comme il y en a beaucoup dans les grandes villes! La bonne et naïve Prascovie ne comprenait rien à ce qu'elle voyait autour d'elle, et le monde ne la comprenait pas. Elle fit tentative sur tentative pour adresser une supplique à l'empereur. Elle errait dans les escaliers et les antichambres, repoussée de partout comme une importune. Elle fut même l'objet de la risée dans le salon d'une princesse à qui on l'avait recommandée. Rien ne la rebuta.

Mme V.., femme du secrétaire des commandements de l'impératrice-mère, fut la première que le récit de Prascovie émut jusqu'à lui faire résoudre sur-le-champ d'agir en faveur d'une si courageuse et si admirable suppliante.

Lorsque les bonnes âmes se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance; on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

M. V... partagea les sentiments de sa femme; il promit de recommander la jeune fille à Sa Majesté, le jour même, et la retint à dîner pour attendre la réponse.

L'impératrice-mère ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures. Sans rien changer au simple costume de la jeune fille, on donna quelques soins à sa toilette, et M. V... la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père, qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. « S'il me voyait maintenant!... disait-elle à son conducteur. Mon Dieu, achevez votre ouvrage! »

L'impératrice la reçut avec bonté; elle voulut savoir d'elle-même en détail son histoire, loua sa piété filiale, et pourvut d'abord à ses premiers besoins. Quelques jours après, elle la présenta elle-même à l'empereur et à l'impératrice régnante; Prascovie obtint une pension, et des ordres furent donnés pour la révision du procès de son père.

La jeune Sibérienne devint bientôt l'objet de l'attention, ne faut-il pas dire aussi de la curiosité générale? Chacun voulait la voir, et c'était à qui lui donnerait des marques de sa bienveillance. La faveur publique ne lui causa jamais le moindre mouvement de vanité.

Tandis qu'on préparait le retour de son père, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur trésor avec elle. Lorsque l'ukase définitif qui ordonnait la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, Sa Majesté, en faisant annoncer à Prascovie cette heureuse nouvelle, chargea le ministre de lui demander si elle ne désirait rien pour elle-même. Elle répondit que si l'empereur voulait lui faire encore une grâce, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit avec celui de son père.

Lorsqu'elle avait quitté la barque qui la déposait sur le rivage du Volga, à Nijeni, et qu'elle était entrée dans l'église, elle avait entendu, au travers de la grille, les chants des religieuses, qui achevaient leurs prières du soir, et elle avait regardé cette circonstance comme un bon augure. « Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes vœux, je serai de même cachée sous le voile, uniquement occupée à remercier la Providence de ses faveurs. »

Ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, elle songea bientôt à remplir ses vœux. Après un pèlerinage à Kiew, elle revint à Nijeni. En arrivant, elle se jeta aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère, avec toutes ses religieuses, pour la recevoir.

— N'a-t-on point de nouvelles de mon père? demanda-t-elle aussitôt.

— Venez, mon enfant, lui dit la supérieure, nous en avons de bonnes; je vous les donnerai chez moi.

Elle la conduisit le long des cloîtres du couvent sans rien ajouter.

(¹) Espèce de caravansérail; excepté le toit, on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère, auxquels on avait également caché son arrivée. Dans le premier moment de surprise, en voyant leur fille chérie en habits religieux; pressés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de tristesse, ils tombèrent à genoux devant elle. Prascovie poussa un cri douloureux, et, se mettant elle-même à genoux : « Que faites-vous, mon père? lui dit-elle; c'est Dieu seul qui a tout fait. »

Les plus tendres embrassements succédèrent à ce mouvement de piété, mais la mère pleurait à la vue du voile de sa fille. « Que nous servira cette liberté tant désirée? disait-elle. Tous les succès de notre enfant ne devaient donc aboutir qu'à l'arracher pour toujours de nos bras? Que ne sommes-nous encore en Sibérie avec elle! »

Pauvre mère! elle ne revit plus sa fille depuis qu'elle eut prononcé ses vœux, ce qui eut lieu bientôt après cette entrevue. Prascovie, toujours plus souffrante, ne put supporter le climat de Nijeni, et mourut dans le couvent de Nowogorod, où elle avait été transférée, et où des soins attentifs prolongèrent sa vie jusqu'au 8 décembre 1809.

RUINES DE L'ABBAYE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS.

Voy. la Table des vingt premières années.

En 1652, le sol de l'église de Port-Royal des Champs avait été exhaussé d'environ trois mètres. Lorsque les bâtiments de l'abbaye furent démolis, en 1710, par arrêt du conseil, on ne rasa l'église que jusqu'à la surface du sol nouveau, en sorte que les anciennes murailles, les bases des piliers et des colonnes, enfouies depuis un demi-siècle, échappèrent à une complète destruction. Ces parties de l'édifice ont été déblayées et mises au jour par les soins de M. le duc de Luynes, qui espérait retrouver sous le sol de l'église la sépulture d'une de ses ancêtres, Marie-Louise Séguier, morte en 1651.



Ruines de l'Abbaye de Port-Royal des Champs. — Dessin de Thérond, d'après une esquisse de M. L. Morize.

Pendant le cours des travaux, on a découvert une partie de l'ancien carrelage du treizième siècle, formé de carreaux verts vernissés et empreints de fleurs de lis; deux fragments de tombes fort remarquables, quelques chapiteaux, une croix de pierre, des tronçons de colonnes.

On n'a pas déblayé le chevet de l'église, parce qu'il a paru convenable de conserver le pavillon élevé sur ses ruines par M. de Silvy, l'un des derniers propriétaires de Port-Royal.

M. de Silvy avait réuni, avec une pieuse sollicitude, dans ce pavillon, des plans, des gravures, des portraits, qui se rattachent à l'histoire de l'abbaye. Les débris intéressants trouvés dans les fouilles ont été déposés dans ce petit musée, dont plusieurs autographes d'abbesses et de solitaires forment la principale richesse.

Derrière l'église, près des caves de l'hôtel de Longueville et de la fontaine de la mère Angélique, s'élève un beau noyer, qui, suivant les traditions du pays, a été le contemporain des solitaires. La hauteur des granges a conservé la plupart de ses constructions. Il reste aussi le moulin, le colombier et quelques-unes des tourelles que l'on avait bâties pendant les guerres de la Fronde, pour protéger l'abbaye contre les bandes indisciplinées qui parcouraient alors la campagne. A cette époque, des réparations importantes avaient été faites aux bâtiments claustraux, grâce au zèle et à la générosité du duc de Luynes et de Dugué de Bagnols; en même temps on avait construit le château de Vaumurier. Ce fut là que le duc de Luynes, fils du connétable et de la célèbre Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, cédant aux sollicitations de Marie-Louise Séguier, sa première femme, résolut de se fixer pour achever sa vie dans la retraite. Il s'y livra avec ardeur à l'étude des Pères de l'Église; et « comme il avait, dit Racine, un très-beau génie pour la traduction, il s'employa aux travaux entrepris par Arnauld et ses neveux (le Nouveau Testament de Mons, les Vies des saints, le livre de la Perpétuité de la foi), et non pas à ces occupations basses et serviles que les courtisans

lui attribuaient faussement, pour tourner en ridicule une vie très-noble et très-chrétienne qu'ils ne se sentaient pas capables d'imiter. »

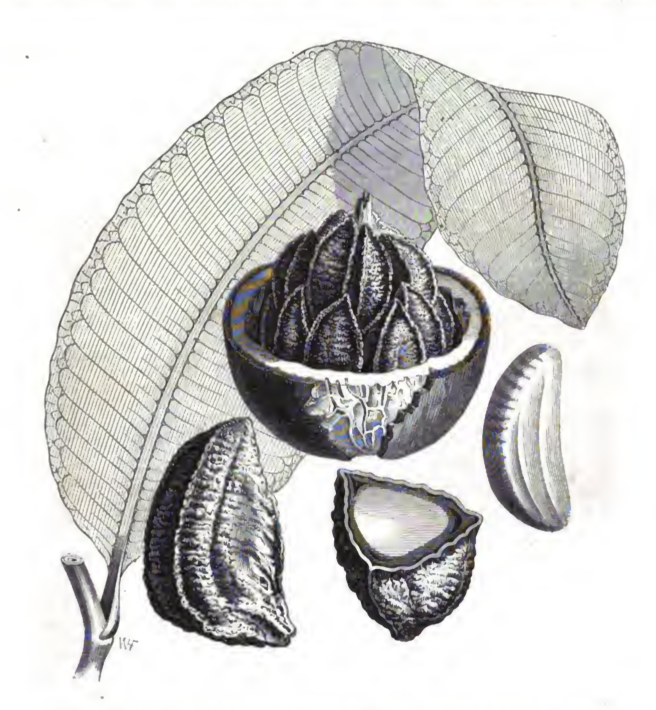
« Notre bon duc » mourut en assez bons termes avec Port-Royal, que ses trois mariages successifs avaient un peu refroidi à son égard, et il légua Vaumurier à l'abbaye, en 1690.

Le Dauphin, fils de Louis XIV, étant allé à la chasse dans les environs, jeta les yeux sur ce château et désira l'avoir pour en faire une résidence de plaisir. Il allait s'adresser au roi pour l'obtenir, lorsque la mère Agnès de Sainte-Thècle Racine, abbesse de Port-Royal, en ayant été instruite, envoya sur-le-champ des ouvriers pour démolir cet élégant petit édifice, afin qu'il ne fût point profané. Louis XIV applaudit à cette hardiesse. On voit encore quelques ruines de Vaumurier.

LA NOIX DU BRÉSIL,

FRUIT DU *BERTHOLLETIA EXCELSA* DE HUMBOLDT ET BONPLAND.

Chacun de nous a vu dans les rues de Paris des marchands ambulants exposer en grande quantité, sur leurs voitures



Noix d'Amérique (*Bertholletia excelsa*, Humb. & Bonpl.). — La feuille et le fruit coupé avec son brou, demi-grandeur; les trois amandes, grandeur naturelle. — Dessin de Freeman.

découvertes, l'espèce de fruit que notre gravure représente : pour quelques centimes, le passant curieux l'achète; mais peu de personnes en connaissent la nature, la provenance et les véritables qualités. On le vend au public sous les noms de *noix du Brésil*, *châtaigne d'Amérique;* ces deux dénominations sont également fautives quant à la nature du fruit, qui n'est pas plus celui d'un châtaignier que celui d'un noyer : il est produit par un grand arbre appartenant à une famille très-différente, à celle des Myrticées.

Les dimensions de l'arbre à noix du Brésil sont parfois colossales : elles atteignent jusqu'à 33 mètres de haut; sa patrie est l'Amérique méridionale, spécialement le Para, le Brésil, et surtout les rives de l'Orénoque, où il forme, dit-on, de véritables forêts. De là, sans doute, le nom de *noix* ou *châtaigne d'Amérique*, sous lequel le fruit est désigné par nos marchands; les naturels l'appellent *juvia;* à Lis-

bonne et dans tout le Portugal, on lui donne le nom de *Castañas de Marañon;* au Brésil, celui de *capucaya;* enfin, en Angleterre et dans l'Amérique du Nord, on le nomme *Brazil nut*, et c'est la dénomination que nous avons conservée comme la plus générale et la plus habituelle.

L'arbre à noix d'Amérique était resté pendant longtemps inconnu des botanistes d'Europe, bien que le fruit lui-même fût, depuis une époque très-reculée, l'objet d'une grande consommation dans certaines contrées méridionales du nouveau monde. On doit aux célèbres voyageurs de Humboldt et Bonpland la première description qui en ait été faite; ces deux savants en ont établi le genre et l'espèce dans la partie botanique (Plantes équinoxiales) de la relation de leur Voyage; ils l'ont dédié à l'illustre Berthollet.

Le tronc de l'arbre est droit, cylindrique, et mesure de 9 à 10 décimètres de diamètre; l'écorce est grisâtre, très-unie. A distance, cet arbre ressemble assez bien à un châtaignier. Ses rameaux sont alternes, ouverts, très-longs, se repliant vers la terre à leur sommet, et garnis de feuilles. Celles-ci sont alternes aussi, courtement pétiolées, oblongues, presque coriaces, d'un décimètre environ de large sur six de long, d'un beau vert en dessus, et marquées de veines transversales peu sensibles, ainsi que d'une gouttière ou sillon qui correspond à la nervure principale; plus pâles en dessous, portant aussi des nervures transversales, mais plus sensibles; côte principale bien prononcée et sillonnée suivant sa longueur. Le pétiole est long de 2 centimètres, charnu, creusé en gouttière intérieurement, convexe à l'extérieur.

Les fleurs, d'un jaune blanchâtre, à étamines blanches, contiennent des sortes de grappes ou épis; elles sont très-odorantes et présentent une ressemblance assez grande avec celles du *Bombax Ceiba*. Le calice est tubulé et à six divisions. La corolle compte six pétales.

Le fruit, dans son ensemble (page 213), se présente sous la forme d'une masse sphérique de la grosseur de la tête d'un enfant, et souvent plus grosse encore; cette masse est divisée intérieurement en quatre loges qui renferment chacune plusieurs noix; elle est revêtue, à son extérieur, d'un brou de couleur verte, uni et luisant. L'enveloppe solide principale du fruit, qui suit le brou, en allant de l'extérieur à l'intérieur (page 213), est raboteuse et marquée de sillons ramifiés à son extérieur; elle est épaisse d'un centimètre, et divisée intérieurement en quatre loges par autant de cloisons membraneuses qui se détruisent en partie ou en totalité après la maturité du fruit, mais dont il reste toujours des traces. Chacune des loges est remplie de six ou huit graines, ce qui fait un nombre total de vingt-quatre ou trente-deux graines, et ce sont celles-ci qui constituent la *noix;* elles sont fixées à une cloison centrale par leur extrémité inférieure; leur longueur est de quatre centimètres environ; elles affectent une forme inégalement triangulaire, sont tuberculées et de couleur cannelle pâle. L'amande qu'elles contiennent à l'intérieur est oblongue, obtusément triangulaire, et composée d'une substance blanche de même nature que celle de nos amandes ordinaires, bonne à manger lorsqu'elle est fraîche, susceptible de devenir rance très-promptement par la quantité d'huile qu'elle contient. Une columelle, ou colonne, sert de point d'attache aux grains ou noix; elle s'étend depuis la base jusqu'au sommet du fruit, est plus grosse en bas qu'en haut, et présente quatre angles peu marqués.

Le *Bertholletia* est une des plantes du nouveau monde qui offrent le plus d'intérêt; elle devrait être cultivée dans tous les climats chauds d'Amérique avec autant de soin qu'on cultive en Europe les noyers et les amandiers. Les fruits que l'arbre porte sont nombreux et contiennent chacun, comme nous l'avons vu, vingt-quatre à trente-deux grosses amandes très-bonnes à manger, surtout lorsqu'elles sont fraîches; d'un autre côté, l'huile que l'on peut en tirer réunit des qualités qui font rechercher ces fruits, depuis quelque temps, dans l'Amérique méridionale, et pour lesquelles ils constituent déjà un article de consommation assez important au Brésil.

« Nous fûmes très-heureux, disent MM. de Humboldt et Bonpland, de trouver de ces amandes dans notre voyage sur l'Orénoque; il y avait trois mois que nous ne vivions que de mauvais chocolat, de riz cuit dans l'eau, toujours sans beurre et souvent sans sel, lorsque nous nous procurâmes une grande quantité de fruits frais de Bertholletia. C'était dans le courant de juin, les Indiens venaient d'en faire la récolte. »

Au temps où voyageaient Humboldt et Bonpland en Amérique, c'est-à-dire vers les premières années du siècle actuel, les Portugais du Para avaient fait depuis longtemps et continuaient à faire un très-grand commerce avec les fruits de ce nouveau genre; ils en portaient des cargaisons à la Guyane française, et en expédiaient à Lisbonne et en Angleterre. C'est principalement de la Guyane qu'ils arrivent encore aujourd'hui en France.

LA JUIVE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 178, 186, 194, 202.

Éloignons-nous de cette scène domestique pour retourner près des fugitifs. Pendant plusieurs heures, ils avaient conservé beaucoup d'espoir; ils comptaient sur le secours que Jean devait leur envoyer, et les courants portaient leur banc de glace du côté de la plage. Mais, vers le soir, la brise de terre se leva plus forte, et repoussa leur île flottante en pleine mer. Le chien de Jean, qui était resté avec eux, hurlait d'une façon lamentable depuis la disparition de son maître. Rose l'attira près d'elle, et chercha par ses caresses à l'apaiser. Assise à l'extrémité de l'îlot mobile, la jeune femme avait les regards fixés du côté de la maison lointaine où elle avait laissé son enfant. Les paysans, peu causeurs de leur nature, étaient debout, un bras appuyé sur le manche de leurs harpons, contemplant d'un œil morne les vagues du golfe ou échangeant à voix basse quelques paroles entre eux, tandis que le colporteur allait et venait avec tous les signes d'une agitation extrême. Ses yeux, son visage, ses brusques mouvements, tout indiquait en lui une sorte d'état fiévreux. Rose, au contraire, offrait par son attitude, par sa physionomie, l'image du calme et de la résignation.

— Arriverons-nous bientôt au rivage? demanda-t-elle à son mari au moment où il s'approchait d'elle.

Le juif détourna la tête sans lui répondre, et rejoignit le groupe des paysans. Un instant après, Maddis, s'avançant vers la jeune femme, lui dit :

— Vous feriez mieux de venir vous asseoir près de nous, au centre de notre plateau, car bientôt les vagues en briseront les bords.

Elle prit la peau de mouton que Jean lui avait abandonnée, se leva en silence, et le chien la suivit.

Les pauvres gens ouvrirent alors le sac qui renfermait leurs provisions, mangèrent, puis s'assirent sur la glace dos à dos l'un contre l'autre, et comme ils étaient fatigués, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Aux premiers rayons du matin, Maddis se leva, s'approcha du bord de l'îlot, et, les bras croisés, promena ses regards autour de lui. Rose vint le rejoindre, et, d'une voix craintive, lui adressa la question qu'elle avait déjà faite à son mari :

— Serons-nous bientôt près de terre?

— Voyez, lui dit-il, cette eau qui nous environne de toutes parts. Un pauvre homme comme moi ne sait ce qui peut arriver. Mais Dieu est tout-puissant.

La juive soupira.

— C'est une cruelle situation pour une faible femme comme vous, reprit le paysan. J'espère, au moins, que vous avez dormi?

— Le corps ne se repose guère, répliqua Rose, quand le cœur est tourmenté.

— Ah! vous avez un enfant là-bas! dit Maddis avec une franche sympathie. Pauvre femme! comme vous devez souffrir! On dit qu'un enfant est ce qu'il y a pour nous de plus cher au monde. Dieu ne m'a point donné d'enfants; mais mon père et ma mère vont regarder le golfe, et prier pour mon retour.

— Comme je plains votre mère! répondit Rose en se rapprochant de son mari.

La situation de ces malheureux devenait de plus en plus alarmante. Isolés sur ce banc de glace qu'ils n'avaient aucun moyen de diriger, ils ne pouvaient en cette saison rencontrer aucun navire; ils n'avaient qu'un espoir, celui d'être poussés par le vent ou par les courants vers la côte.

Mais ils dérivaient rapidement au sud, et Maddis, quoiqu'il se gardât bien de le dire, savait que plus ils avançaient dans cette direction, moins il leur restait de chances de salut.

Les heures s'écoulaient lentement, péniblement, dans un sombre silence, où l'on n'entendait que le clapotement des vagues. Le juif, tremblant de froid, accablé moralement et physiquement, se jeta sur la peau de mouton et parut s'endormir. Sa femme, assise près de lui, suivait les mouvements des paysans qui essayaient de prendre un phoque. La nuit vint, une seconde nuit bien plus terrible que la première. L'îlot allait toujours à la dérive. Alors les malheureux se trouvèrent en proie à cette affreuse crise où l'esprit comprend qu'il doit renoncer à tout espoir sans pouvoir s'endormir dans la dernière apathie, où l'âme se torture par toutes ses réminiscences et par l'appréhension de la souffrance physique. Quel naufragé n'a connu ces angoisses d'une heure fatale, cette agonie de la pensée qui précède celle du corps! C'est surtout en de telles occasions que se révèle l'individualité des caractères.

Le juif restait couché sur sa peau de mouton. Maddis regardait attentivement de côté et d'autre si quelque autre bloc de glace, flottant à la dérive, ne menaçait pas de heurter son frêle îlot. Sa physionomie exprimait une profonde anxiété, mais il parlait peu, et toujours avec douceur. Thomas dormait ou, de temps à autre, lançait son harpon dans les flots. Rose, la pauvre femme, qui souffrait plus que ses compagnons, tantôt se penchait sur la poitrine de son mari, tantôt se levait et s'avançait au bord du banc de glace, marchant à pas précipités, et s'élançant, en quelque sorte, comme l'oiseau captif qui voudrait rompre les barreaux de sa cage. Il y eut même un instant où, ne pouvant plus contenir sa douleur, ses mouvements devinrent si impétueux, sa figure prit un caractère si farouche, que Maddis eut peur qu'elle ne se jetât à l'eau. Il l'attira par le bras, et la ramena près de son mari.

— Non, non, s'écria-t-elle, ne m'arrêtez pas. Je ne sais ce qui m'emporte. Je ne me possède plus... je voudrais... Ah! que le ciel me pardonne!... Mais je ne puis rester en place. Le mouvement fait seul quelque diversion aux déchirements de mon cœur.

— Je vais, dit Maddis, éveiller votre mari. C'est une honte qu'il ne vous vienne pas en aide.

— Me venir en aide, répliqua la jeune femme avec un amer sourire. Hélas! il n'a pas le courage de regarder ma douleur en face. Il souffre autant que moi; mais il y a tant de façons différentes de souffrir! Non, personne ne peut me consoler. La prière est sur mes lèvres, mais mon enfant est devant mes yeux; mes oreilles entendent sa voix, mes bras s'étendent vers lui. Mon Dieu! mon Dieu! je ne le serrerai plus jamais sur mon sein!

Et à ces mots, serrant ses bras comme pour s'assurer du vide de leur étreinte, la pauvre femme, vaincue par sa douleur, tomba à genoux et fondit en larmes.

Après cette explosion, elle devint plus calme. Ses pleurs continuaient à couler; mais son agitation était apaisée, et, avec sa douce nature de femme, elle se rapprocha de ses compagnons pour leur donner quelque encouragement. Son mari avait surtout besoin qu'elle le rassurât et le consolât. Il venait de se réveiller de son assoupissement, et semblait atterré par son désespoir. Quand on ouvrit devant lui le sac qui contenait encore quelques maigres provisions, il refusa d'y porter la main. En vain Rose le suppliait et le conjurait de manger; il détournait la tête en murmurant :

— La main du Seigneur est appesantie sur moi. Que n'ai-je péri sous les coups de ceux qui me poursuivaient!

— Ne t'abandonne pas à de telles réflexions, lui répondit tendrement la jeune femme. Pense qu'il vaut mieux tomber sous la main de Dieu que sous celle des hommes. Rappelle-toi que lorsque le roi David dut subir la punition de ses fautes, il aima mieux voir Israël ravagé par la peste que par l'épée de ses ennemis.

Mais le colporteur n'écoutait que d'une oreille presque insensible les affectueuses paroles de sa jeune femme. Les souffrances physiques, les angoisses morales, avaient développé en lui le germe d'une maladie mortelle. En ce moment il était en proie à une fièvre violente.

La fin à la prochaine livraison.

Il y a trois modes possibles du développement d'un être intellectuel : savoir, agir, et faire. ARISTOTE.

LE GRAND HOMME.

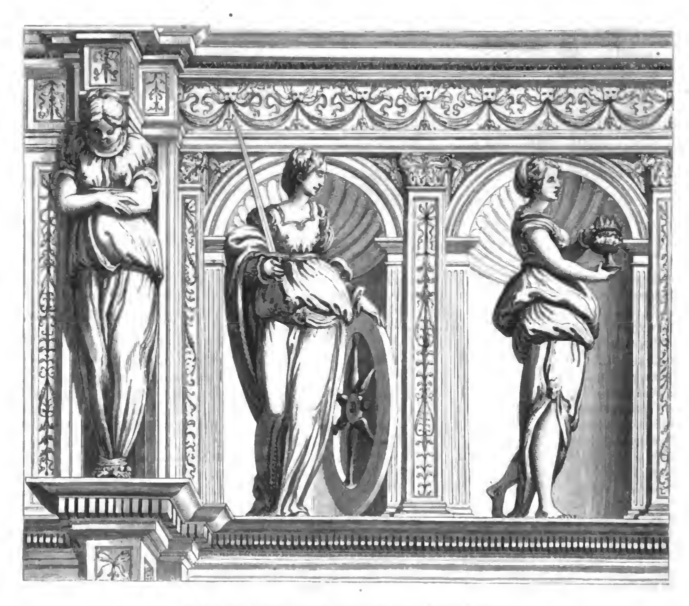
On dit vulgairement qu'il n'y a point de héros pour ceux qui les voient de près : c'est que la plupart des hommes qui ont joué un grand rôle politique n'avaient point les qualités de l'homme privé. Mais quand vous retrouvez l'homme simple dans l'homme sublime, l'homme juste dans l'homme puissant, l'homme bon dans l'homme de génie, l'homme sensible dans l'homme illustre; plus vous le voyez de près, plus vous l'admirez, plus vous retrouvez l'image de cette Providence qui préside aux cieux étoilés, mais ne dédaigne pas de donner aux lis leur parure, et veille avec bonté sur la vie des passereaux. Mme DE STAEL.

DESSIN ATTRIBUÉ A JEAN GOUJON.

Une élégance parfaite, une légèreté et une noblesse de poses remarquables, une simplicité de moyens extraordinaire, voilà ce qui distingue les sculptures de Jean Goujon. On rencontre rarement quelqu'un des dessins de cet artiste, et la plupart de ceux qui lui sont attribués pourraient tout aussi bien l'être à plusieurs de ses contemporains. Celui que nous avons sous les yeux en écrivant ces lignes est assurément un fort beau dessin, exécuté sans aucun doute au seizième siècle, et il serait fort digne d'être signé du nom de Jean Goujon; mais qui oserait affirmer que ce n'est pas l'œuvre d'un de ses élèves? Notre gravure n'en reproduit qu'une moitié. En pendant à sainte Catherine et à sainte Madeleine, on voit sainte Agathe et sainte Thérèse; nous devons ajouter que la figure qui soutient l'entablement de

l'autre partie du dessin est de beaucoup préférable à celle que l'on voit sur notre gravure, et dont la pose est commune et mesquine. Elle est loin de rappeler les nymphes de la fontaine des Innocents, si légères et si sveltes. Toutes les figures de Jean Goujon offrent à peu près invariablement le même type : une tête longue et accentuée, un nez fin, une bouche délicate et expressive, une taille gracieuse et allongée; et toutefois la ressemblance de ces charmantes créations n'a rien qui fatigue l'attention. Notre grand sculpteur savait varier les poses et les expressions de manière à imprimer à chacune de ses œuvres un caractère original.

Il serait peut-être plus facile de se prononcer sur l'authenticité de la plupart des dessins que les amateurs croient être de Jean Goujon, s'il était seulement bien démontré que ce célèbre artiste est vraiment l'auteur des dessins gravés avec tant de finesse dans le *Songe de Poliphile*. Pierre-Jean Mariette, le savant amateur, dit dans les notes manuscrites conservées au Cabinet des estampes, et que publient en ce moment MM. de Chennevières et de Montaiglon : « Jean Goujon est d'autant plus estimable que, succédant aux gothiques, il ne tenait rien de leur goût. Les figures qui sont dans le livre de Vitruve de Jean Martin sont du dessin de cet habile architecte et sculpteur, et il y a grande apparence que celles qui sont dans le *Poliphile* sont aussi de son invention. » Ce n'est pas l'avis de M. Renouvier, qui a étudié à fond l'histoire de la gravure : « ..... Je n'y joindrai pas les dessins du Poliphile français, dit ce savant iconophile, parce qu'ils m'ont paru trop soignés pour l'œuvre d'un sculpteur, et plus rapprochés par leur finesse des figures connues de Jean Cousin, à qui on les attribue ordinairement. » Quel est le motif qui a pu déterminer ces deux historiens de l'art à regarder ces estampes comme une production certaine de l'école française? Mariette donne son sentiment personnel; M. Renouvier s'appuie sur la coutume. Si nous osions émettre un avis, nous dirions qu'il nous semble difficile de ne pas reconnaître dans les compositions, dans la physionomie générale de ces dessins du *Songe de Poliphile*, un goût italien. Aussi bien doit-on tenir compte de ce que la première édition de ce livre parut en 1499, à Venise, sous ce titre : « *Hypnerotomachia Poliphili*, ubi Humana omnia non nisi somnium esse » docet. Atque obiter plurima scrivurane quam digna commemorat. » M. J. Goddé, qui possédait un exemplaire de ce livre fort rare, dit dans son catalogue (p. 357, n° 1454) : « Les figures paraissent avoir été faites d'après les dessins d'A. Mantegna ou de J. Bellin. » M. Renouard (*Annales des Aldes*, p. 21) s'exprime ainsi : « Les nombreuses gravures en bois qui décorent ce livre sont aussi singulières que l'ouvrage même, et, parmi beaucoup de sujets bizarres, elles en présentent quelques-uns du meilleur goût et d'une très-riche ordonnance. » M. A. Devéria pense que les dessins de l'édition princeps italienne (Venise, 1499) sont de l'école des Bellin, tandis que ceux qui ont été refaits dans l'édition française (1545) doivent être de Jean Goujon.



Fragment d'un dessin attribué à Jean Goujon. — Collection Desperets.

PORT DE RIO DE JANEIRO.



Vue de l'entrée du port de Rio de Janeiro. — Dessin de Freeman.

Ce port magnifique, tout paré d'îles charmantes, a été désigné quelque temps sous le nom de *France antarctique*, qui lui avait été donné, en 1557, par le cosmographe Thevet, d'accord avec Villegagnon, lorsque ce dernier, sous la protection de Coligny, y avait fondé une colonie dont la durée n'alla pas au delà de l'année 1560. Ce ne furent pas néanmoins les Français qui y pénétrèrent les premiers. Dès 1511, cette baie si sûre et qui offrait tant de ressources au navigateur était fréquentée par les Portugais, maîtres de la côte; mais elle portait alors le nom de *bahia de Cabo-Frio*, et le capitaine Christovam Pires, qui explorait ces mers onze ans après la découverte, y trouva déjà établi un certain Jean de Braga, espèce de Robinson, dont la fragile habitation avait été édifiée sur une des petites îles dont ces eaux paisibles sont parsemées. Établi là sous le titre de *feitor*, il avait reçu la mission de faciliter à ses compatriotes le commerce du bois du Brésil; trafic important, envié alors au Portugal par toutes les nations de l'Europe. Toutefois ce serait vainement aujourd'hui que l'on chercherait, sur les collines verdoyantes qui dominent la cité, quelques pieds réunis d'*ibirapitanga* (¹); d'innombrables cafiers, qui font la richesse de la province, ont remplacé les forêts primitives (²).

(¹) C'est le nom indien du bois du Brésil, qui imposa son nom à cette vaste région. Il signifie proprement *bois rouge*. Le commerce de l'ibirapitanga *(Cæsalpinia Brasiliensis)* faisait faire des fortunes immenses à quelques armateurs de Dieppe dès les premières années du seizième siècle. Le lecteur trouvera une ample réunion de renseignements sur ce bois précieux dans A. de Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent.*

(²) En 1853, on a exporté 21 808 caisses et barils de café.

Plus de trente ans avant l'arrivée des Français, Magellan, cherchant un point de relâche dans cette baie, lui avait donné le nom de *Santa-Lucia*, parce qu'il y avait pénétré pour la première fois le jour où l'église célèbre la fête de la sainte, dont il invoqua sans doute l'intercession au moment où les périls allaient commencer pour l'expédition mémorable qu'il commandait. Peut-être est-il à regretter que ce nom n'ait pas prévalu, puisqu'il rappelait le passage d'un grand homme; celui de *Rio de Janeiro* (Fleuve de Janvier) ne fait que consacrer une erreur. L'erreur a été bien vite reconnue, mais la dénomination impropre a si bien persisté que les habitants de Rio se désignent eux-mêmes aujourd'hui sous l'appellation bizarre de *Fluminenses*, habitants du fleuve. Le nom adopté par les Tamoyos, les peuples primitifs qui dominaient la baie, était certainement plus exact et peut-être plus harmonieux : *Nicterohy* signifiait, dit-on, dans leur langage, l'eau cachée. Nos vieux voyageurs du seizième siècle, tels que Thevet, Hans Stadt et Jean de Lery, n'ignoraient pas complétement cette dénomination indienne; mais ils adoptèrent celle de Ganabara, imposée par les sauvages à la portion du port où depuis s'est élevée la ville, et ils l'appliquèrent au reste de la baie.

Quelques mots sur la découverte du port et sur les diverses dénominations qui l'ont désigné étaient indispensables. La description minutieuse de ces rivages charmants exigerait des volumes; nous nous contenterons d'emprunter à l'un de nos plus savants navigateurs quelques lignes concises qui tracent les principaux linéaments géographiques de

ce vaste tableau. « On pénètre dans la baie de Rio de Janeiro, dit le commandant Freycinet, par une passe de trois quarts de mille environ de largeur, comprise entre le fort Santa-Cruz et le fort San-Jozé, espace que rétrécit encore la petite île Lage, qui en occupe à peu près le milieu. Après avoir dépassé cet îlot, on se trouve dans le vaste enfoncement que nous venons de désigner. La forme en est irrégulièrement triangulaire. La ligne selon laquelle il se développe vers son extrémité septentrionale n'a pas moins de cinq lieues; celle qui, à partir de l'île Lage, se dirige du sud au nord, a quatre lieues environ. Des îlots et des îles sans nombre sont répandus dans cet espace; celle qui porte le nom d'île *do Governador* a 2 lieues de longueur, c'est la plus étendue; l'île de *Paqueta*, qui en est voisine, se fait distinguer par son aspect pittoresque... Les petites îles *Villegagnon* et *das Cobras*, qui défendent l'entrée de la rade proprement dite, méritent aussi par cette raison une mention particulière. Plusieurs enfoncements se dessinent sur le pourtour de la baie; tous peuvent recevoir de petites embarcations, et quelques-uns aussi des navires d'un fort tonnage. La ville est bâtie à moins d'une lieue de distance de l'entrée de la baie de Rio de Janeiro. »

La masse granitique que l'on a désignée sous le nom de *Pao de Assucar* (Pain-de-Sucre), et que nos vieux voyageurs appelaient d'une façon plus vulgaire, mais tout aussi juste, *Pot-à-Beurre*, a, comme la baie, son histoire particulière. Une foule de récits, qui ont tout le caractère de la légende, rapportent les efforts audacieux de ceux qui ont pu contempler la baie du haut de ce monolithe gigantesque, qui n'a pas moins de 100 brasses au-dessus du niveau de la mer. Ce tour prodigieux de gymnastique a été accompli, dit-on, d'abord par un Anglais, qui grimpa jusqu'au sommet du cône et y planta le pavillon de la Grande-Bretagne. Ce drapeau si hardiment arboré ne resta là que quelques jours; il fut enlevé par un soldat portugais ou brésilien (la nationalité de l'intrépide grimpeur n'est pas bien avérée) auquel son congé en bonne forme avait été promis s'il osait tenter cette périlleuse ascension. Cet événement daterait déjà de près de trente-cinq ans, puisqu'il aurait eu lieu sous le ministère de Villanova-Portugal. Des nouvelles récentes annoncent que ce tour de force s'est renouvelé plusieurs fois dans ces dernières années. Le Pain-de-Sucre gît par les 22° 36′ 8″ de latitude, et les 45° 34′ 43″ de longitude ouest. Avant qu'un phare eût été placé, en 1829, sur l'*ilha Rasa*, le Pain-de-Sucre était la balise grâce à laquelle se dirigeaient les pilotes afin de pénétrer dans la baie. Sur le mont verdoyant où se dresse ce rocher granitique se trouve situé le fort Saint-Jean, dont le feu peut se croiser avec ceux des forts établis sur les trois îles Villegagnon, Santa-Cruz et Lage. On a dit avec raison : « Le port de Rio est le rendez-vous de l'Atlantique, comme Marseille est celui de la Méditerranée. »

LA JUIVE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 178, 186, 194, 202, 214.

Cinq jours s'écoulèrent. La malheureuse petite communauté, transie de froid et tourmentée par la faim, regardait avec angoisse le sac de provisions où il ne restait plus rien, et la sombre mer qui l'entourait de tous côtés. Thomas prit sa pique, et d'une voix caressante appela à lui le chien. Mais le pauvre animal, comme s'il eût pressenti le danger qui le menaçait, se serra contre Rose.

— Viens, Nethe, viens, répéta le paysan.

Et, voyant que le chien n'obéissait pas, il s'avança vers lui pour le saisir.

Rose l'arrêta.

— Laissez, lui dit-elle, laissez à cette pauvre bête ses chances de vie. Le Seigneur aura peut-être pitié de vous et vous enverra du secours.

Thomas, dont la souffrance avait irrité le caractère naturellement assez doux, répondit brutalement à ces touchantes remontrances de la jeune femme; et malgré elle il allait s'emparer de l'animal qu'il convoitait, quand Maddis à son tour l'arrêta :

— Cette femme a raison, lui dit-il; pas une chrétienne n'aurait mieux parlé. Je voudrais que tous les chrétiens se montrassent aussi patients qu'elle dans les jours d'affliction. Ne la chagrine donc pas, et laisse-lui ce chien.

Rose leva les yeux avec un sentiment de reconnaissance sur la ronde, pâle, grossière figure du bon Maddis, tandis que le chien, couché tout près d'elle, lui léchait les mains.

Un instant après, on eût dit que Dieu avait entendu son appel : Maddis prit un phoque. Il n'en fallait pas plus pour que les pauvres gens échappassent aux horreurs de la faim.

Depuis plusieurs jours, ils voguaient constamment dans la même direction. D'après les calculs de Maddis, ils devaient se trouver à la hauteur de la ville de Pernau. Tout à coup le vent changea, le froid devint très-vif, et la neige tombait en abondance. Les vagues, soulevées par le vent, se précipitaient avec impétuosité contre leur îlot et en sapaient les bords. Peu à peu, ils voyaient diminuer ce terrible radeau de glace qui pourtant était leur dernier moyen de salut. Bientôt il ne leur resta plus qu'un espace d'environ trente pieds, qu'ils traversaient sans cesse à grands pas d'une extrémité à l'autre et en agitant les bras pour raviver la circulation du sang dans leurs membres engourdis. Le juif était couché au centre de cette fatale embarcation, dans un état d'insensibilité que sa malheureuse femme se surprenait quelquefois à lui envier.

Le huitième jour enfin, une côte élevée leur apparut à l'horizon. Les trois infortunés la saluèrent avec des cris de joie. Un changement dans leur situation leur semblait un bonheur inespéré. Et pourtant, comment pouvaient-il s'abandonner à l'espoir de franchir la longue distance qui les séparait de ce riant rivage? Comment compter sur les vents et les courants qui, depuis une mortelle semaine, avaient d'heure en heure si cruellement trompé leurs vœux? Mais il leur était si doux d'oser encore concevoir quelque espérance, de se reposer de leurs angoisses, ne fût-ce qu'un instant et par l'effet d'un prestige trompeur! Comment auraient-ils pu détourner leurs yeux et leur pensée de la perspective qui tout à coup les fascinait, se refuser à eux-mêmes une idée de consolation, et se condamner à un impitoyable raisonnement, quand ils entrevoyaient la fin de leurs maux? non, c'était impossible.

Le soleil se leva. Le froid était intense, et peu à peu les lignes de la côte devenaient plus distinctes. Cependant, à midi, la mer se calma, l'îlot ne fut plus que très-lentement entraîné par les vagues, et vers le soir il resta stationnaire. A l'horizon disparaissait, dans les voiles de la nuit, le rivage lointain qui leur promettait le repos, la chaleur, le toit hospitalier, la vie; et ce rivage tant désiré, ils ne pouvaient plus l'atteindre.

Les amères paroles du désespoir s'échappèrent de leurs lèvres, et le pieux Maddis lui-même tomba sur la glace dans le dernier état de prostration. . . . .

Cette année-là, l'hiver dura plus longtemps que de coutume. Ce ne fut qu'au commencement de mai que les ruisseaux furent dégelés, et qu'au fracas des blocs de glace se brisant l'un contre l'autre sur les rives du golfe succéda le murmure des vagues. Pendant ce temps, les habitants de la maison du rocher continuaient leur paisible existence.

Le petit Mathias allait, venait, sautait gaiement et se faisait aimer de tous les gens du logis. La plupart du temps, il était avec les enfants de la châtelaine. Souvent, tandis qu'il s'associait à l'un de leurs jeux bruyants, la bonne Anglaise le regardait avec tristesse, songeant à la tendre mère qu'il avait perdue.

Un jour d'été, les enfants, après avoir couru sur la colline, étaient rentrés au logis, fatigués par la chaleur. Mathias, qui était le plus faible, fut placé sur le lit de la châtelaine et s'endormit. Un profond silence régnait dans la maison; le maître était encore absent, et sa douce femme, si souvent délaissée, était assise à sa fenêtre, contemplant la fraîche verdure de la plaine et les vagues azurées de la mer. Tout à coup elle aperçut deux personnes qui montaient lentement à pied la pointe du rocher : tantôt elles se dessinaient sur le sol nu, et tantôt elles disparaissaient derrière les massifs d'arbustes. C'était un paysan avec sa longue tunique, conduisant une femme à laquelle il donnait un appui affectueux. A mesure qu'ils approchaient, la châtelaine croyait les reconnaître. Elle ouvrit la fenêtre pour les mieux voir, et s'écria :

— Est-il possible? Oui, voilà Maddis, et voilà le chien de Jean! Et cette femme! ô Dieu... je ne me trompe pas! c'est elle!

La généreuse Anglaise descendit rapidement l'escalier, et, en entrant dans la salle des gens de service, elle vit Rose qui, dans l'excès de ses émotions, s'était laissé tomber entre les bras de Tina.

— Madame, Madame, s'écria la jeune juive en apercevant sa bienfaitrice et en s'élançant d'un bond impétueux vers elle; mon enfant, mon Mathias, montrez-le moi!... Vous ne répondez pas, reprit-elle après une minute d'attente, tandis que les larmes inondaient ses joues; il est mort! il est mort! O Dieu du ciel! pourquoi m'avez-vous conservé la vie?

— Mathias vit, répondit la châtelaine. Donnez-moi le bras, venez avec moi.

Mais Rose, la repoussant par une sorte de mouvement convulsif, s'élança au haut de l'escalier et se précipita vers la chambre qui renfermait son unique trésor. A la porte de cette chambre, elle trembla soudain de telle sorte que ceux qui la suivaient furent obligés de la soutenir. Puis la porte fut ouverte, le rideau du lit écarté. Rose s'arrêta immobile, silencieuse devant son chérubin endormi, fixa sur lui un regard avide, comme si par ce regard elle aspirait une joie infinie, comme si elle craignait encore d'être le jouet d'une illusion que le moindre mouvement eût fait disparaître. La châtelaine prit la main de l'enfant, qui se tourna dans son lit, ouvrit les yeux et étendit les bras vers la jeune juive en murmurant :

— *Maminka! Maminka!* (Ma petite mère! Ma petite mère!)

Nous n'essayerons pas de dire les ardentes émotions de la pauvre juive, le sentiment de reconnaissance avec lequel elle serra sur son cœur sa noble bienfaitrice, et le sentiment de douleur qui le suivit au souvenir de la mort de son mari. Son histoire n'était pas longue à raconter. Le neuvième jour, après avoir encore épuisé le misérable aliment conquis par la pêche du phoque, au moment où les malheureux voyageurs ne pouvaient plus garder aucun espoir de salut, leur banc de glace avait été entraîné près de la côte de Finlande. De là on les avait aperçus, de là étaient venus des hommes courageux qui les enlevèrent à une mort certaine.

— Le Seigneur, ajouta Rose, a voulu me laisser un amer souvenir de ces jours de détresse. Mon mari se raviva en apprenant qu'il était sauvé, mais deux jours après il expirait.

Dès que le temps l'avait permis, Rose s'était embarquée avec les deux paysans dans un bateau de pêcheur qui, en quelques heures, l'avait ramenée à travers ce golfe où elle avait tant souffert.

— Ah! dit le vieux Maddis, qui avait aussi monté l'escalier et qui essuyait des larmes dans ses yeux, je suis content de la revoir près de son enfant. Si elle est juive de naissance, elle devrait être chrétienne, et je ne suis pas sûr qu'au fond du cœur elle ne le soit pas.

Nous ne pouvons affirmer que le bon Maddis ne se trompât point dans cette dernière assertion; mais ce qui est certain, c'est que Rose resta dans la maison de la châtelaine, et qu'une quinzaine de jours après son retour, son enfant fut baptisé dans l'église du village.

DE MACON A CHAROLLES.

NOTES D'UN VOYAGEUR.

Suite. — Voy. page 203.

Charolles, avril 1855.

Je ne peux pas écrire que j'aie fait en voiture le trajet de Mâcon à Charolles; nous avons mis pied à terre cinq ou six fois pour gravir les côtes. La pauvre bête qui nous tirait avait fort à faire, car la route est singulièrement tracée; elle cherche les hauteurs et a l'air d'éviter un ruisseau qui coule à gauche, tranquillement, dans une vallée étroite. — Au sortir de Mâcon, le pays est comme parsemé d'habitations de plaisance. Sur notre gauche nous avons laissé Condemines, demeure de Sénecé; Pouilly; Solutré, dont on aperçoit la Roche-Brisée *(solutam rupem)*; Chevignes, prieuré qui abrita pendant deux ans Abélard; et Champgrenon, retraite charmante de M. de Rambuteau. Un peu plus loin, notre cocher me dit : — Monsieur, voyez-vous cette maison? Il m'indiquait un château situé à deux kilomètres de la route, et qui s'y rattache par une longue avenue tracée dans les vignes. L'entrée de cette avenue est simple et gracieuse : une petite pièce d'eau, deux chaumières à la manière anglaise, et le long des vignes une barrière blanche, tel est l'aspect de ce domaine, que mon cocher montrait fièrement. — Là, Monsieur, ni bêtes ni gens ne souffrent, voyez-vous!... (Tout cocher bien appris nomme les bêtes avant les gens.) J'étais à Monceaux; dans cette campagne habite et travaille Lamartine. Le matin, il se promène avant d'écrire; il écrit jusqu'au déjeuner, puis sort à cheval ou à pied. La noble grâce du poëte, sa cordialité hospitalière, sont proverbiales dans ce pays, où il vit au milieu de ses vignes et de ses vignerons, entouré d'une famille spirituelle et charmante (vous savez que M[me] de Lamartine est une artiste supérieure), accessible, aimable, effaçant sa propre supériorité. Tandis que j'écoutais avec curiosité ces détails et cherchais machinalement à retrouver sur cette terre l'invincible influence du génie, nous dépassions rapidement cette demeure; une descente entraînait notre cheval, bête charolaise, à robe fauve, assez laide, mais vive et résolue, qui d'ailleurs sentait devant elle l'auberge de *la Croix-Blanche*, où nous fîmes halte.

Comme j'examinais les environs, j'aperçus les restes imposants d'un château fort du moyen âge, qui se dresse au-dessus et à droite de la route, et, prenant les devants, je gravis seul une longue côte, pour voir de plus près Berzé-le-Châtel [1]. Jadis, dans les temps féodaux, ce repaire redoutable abritait les hommes d'armes toujours prêts, sous la conduite du seigneur, à fondre sur la contrée. Aujourd'hui, avec ses tours silencieuses, ses mâchecoulis ruinés et ses murs en terrasse, que recouvrent à moitié les festons de lierre, vous diriez le nid désert d'un oiseau de proie. On raconte toutes sortes de choses ef-

[1] La vue que nous donnons page 220 est prise du haut de la côte,

frayantes sur ce château : l'imagination prolonge au loin sous les terres les souterrains de Berzé; on vous assurera même que le seigneur du lieu eut un jour la fantaisie d'enfermer dans un caveau, sans nourriture, un homme et un



De Mâcon à Charolles. — Berzé-le-Châtel.

bœuf, pour savoir lequel mourrait le premier. On ne sait pas quel fut le résultat; mais est-il certain que l'expérience ait été faite?

En vérité, me disais-je en poursuivant ma route, cette masure menaçante est restée debout pour nous montrer combien Richelieu eut raison d'abattre les derniers boulevards de la féodalité. Je fus brusquement tiré de mes réflexions par un petit paysan qui me dit à trois reprises, car je ne le comprenais pas : — Avez-vous rencontré la première compagnie des *gouris*? — De quelle compagnie parlait-il? Les mouvements de troupes étaient considérables cette année. Je lui fis, au hasard, une réponse insignifiante. Mon cocher, qui me rejoignit, m'expliqua en riant que les gouris sont des gorets, et qu'une bande de cochons venait en effet



Montessus.

de passer sur la route. — Le petit bonhomme, ajouta-t-il, est quelque Lyonnais. — Comment le savez-vous? — Il se mit à rire de nouveau : — On appelle ici *Lyonnais* les enfants trouvés que l'hospice de Lyon envoie dans les campagnes, qu'on y adopte, et qu'on emploie à conduire les oies, les chèvres, les vaches.

Ainsi éclairé, je remontai en voiture, et bientôt nous descendîmes, par une côte rapide et tortueuse, dans la vallée du Clunisois, au fond de laquelle coule la Grosne. Fertile pays, belle végétation, prés larges et verts; on re-



Ruines du château de Dyo.

connaît ici une contrée qui s'est depuis longtemps enrichie à l'ombre de l'abbaye de Cluny. Ce nom vous fait penser à la vieille basilique de Cluny. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Quelques débris majestueux, des ruines éloquentes, mais des ruines. Un savant de ce pays a raconté les pillages sans nombre, les attaques incessantes que firent subir à l'abbaye la féodalité, les guerres de religion, et enfin les révolutions [1]. Un autre a retracé la haute influence de Cluny au onzième siècle sur l'Europe [2]. Le souvenir de cette influence est la seule chose qui survive véritablement à cette puissance disparue. Et si je voulais m'arrêter sur l'histoire de Cluny, je m'occuperais moins des édifices que de l'action civilisatrice exercée par les Bénédictins, de leurs travaux au milieu des champs et au milieu des livres, et de



Charolles.

tout ce qu'ils donnèrent à la France d'hommes d'intelligence et de lumières. Mais ce serait infini comme l'histoire du moyen âge; par prudence, je m'abstiens. Je traverse rapidement Cluny et cette vallée de la Grosne, où

[1] M. Ochier, de Cluny.

[2] M. Cucherat, dans un travail couronné par l'Académie de Mâcon.

nous trouverions cependant un beau souvenir du dix-septième siècle, le château de Cormatin, élevé par le maréchal d'Uxelles, dans un parc que cette rivière enlace de ses eaux.

Mais il faut parler de la ville où je suis, de Charolles, *Quadrigellæ*, disent les chartes latines; et les savants m'ont assuré qu'en celtique *Kadr-igel* signifie *fort* au milieu de l'*eau*. L'étymologie serait assez plausible; car on trouve, en descendant dans une gorge assez étroite, la ville placée au confluent de deux petites rivières, la Semence et l'Arconce. Elle se groupe autour d'un antique château qui avait autrefois neuf tours et n'en a plus que deux. Les murs sombres de cet édifice, symbole du passé, rappellent au voyageur l'histoire des comtes du Charolais et les chroniques de tout le pays environnant, qui était hérissé de forteresses. Autour de ces habitations guerrières s'étendaient d'immenses domaines seigneuriaux, patrimoines de quelques puissantes familles : le temps a si bien ruiné les donjons, dispersé les familles, éparpillé les débris de ces fiefs entre les mains d'un millier de petits propriétaires, qu'il faut aujourd'hui, pour recomposer la topographie charolaise, l'esprit d'un archéologue. J'espérais en trouver un ici; dans presque toutes les provinces de France, il y a, en effet, quelque savant obscur et patient qui consacre sa vie à étudier l'histoire ou le sol de sa contrée; et comme on n'est pas prophète dans son pays, on sourit un peu de ses efforts. J'ai vu, dans le Jura, un géologue et un botaniste qui, depuis trente ans, recueillaient, l'un une magnifique collection paléontologique, l'autre les éléments d'une flore très-variée; autour d'eux on disait : *Voilà l'homme qui va aux pierres*, — *Voilà l'homme qui va aux herbes;* et, sans y prendre garde, ils continuaient leur œuvre. J'ignore de quel nom on désigne les archéologues; mais leur persévérance passionnée doit leur attirer aussi quelque sobriquet populaire, en attendant que le fruit de leurs recherches leur attire le respect et la reconnaissance. — J'avais donc compté découvrir à Charolles quelques-uns de ces conservateurs volontaires du passé. En effet, je reçus de M. Maire de curieux renseignements, qu'il me communiqua avec une obligeance extrême, et que je voudrais pouvoir consigner ici. Je me contente de dessiner les trois vues des châteaux de Charolles, de Montessus et de Dyo. De Montessus, qui est situé à deux kilomètres de Charolles, il ne reste plus qu'une tour quadrangulaire, et le souvenir de la grande famille de Montessus, à laquelle se rattachait Roger de Rabutin, comte de Bussy, fameux par son esprit, ses ouvrages et ses disgrâces. La vue de Dyo est d'autant plus curieuse qu'aujourd'hui ces ruines mêmes ont entièrement disparu. M. Maire, qui les dessina en 1816, a ainsi conservé quelque chose de cette vaste habitation, propriété des comtes palatins de Dyo, qu'on rencontrait à mi-chemin entre Charolles et la Clayette, et qui mérite un souvenir, s'il en faut croire Saint-Julien de Balleure. Ce vieil historien écrivait, en 1581 : « Quiconque considérera bien les bâtiments et pourpris du château de Dyo, trouvera qu'il a les marques suivies d'une bien grande et seigneuriale maison. »

Le Charolais, je n'en doute pas, présenterait à l'artiste et à l'historien de nombreux sujets d'étude et des légendes significatives. Je parlerais de la *Fontaine de Montvalet* et de la *Pierre aux Fées*, si ces traditions ressemblaient moins à celles de toutes nos provinces. On raconte aussi une histoire de couvreurs que j'ai retrouvée en trois ou quatre endroits, avec de légères variantes. Le seigneur du château, vous dit-on, s'amusait autrefois à tirer sur les pauvres couvreurs pour s'exercer. Cette chronique, qui doit avoir quelque fondement, a le défaut d'être appliquée à tous les vieux castels.

LES PETITES CHOSES.

Fin. — Voy. p. 162, 198.

PETITS PLAISIRS.

Combien de petits événements dans notre vie peuvent se changer pour nous en plaisirs, si nous voulons les considérer comme tels! Une promenade dans les champs, une petite amélioration dans nos arrangements domestiques, une surprise préparée à quelque membre absent de notre famille, chaque petit incident agréable qui amène de la variété dans notre vie, peut devenir une source de plaisir. Bienheureux ceux qui gardent jusque dans l'âge mûr leur cœur d'enfant!

Ceux qui sont constamment à la recherche d'une nouvelle jouissance, trouvent certainement peu d'attraits aux plaisirs simples et purs.

Quelle source inépuisable de joies n'offre pas la nature à ceux qui savent la comprendre et l'aimer! Ils n'ont pas besoin de ces vues magnifiques, de ces spectacles grandioses qui font battre le cœur des êtres les plus froids : quelques arbres touffus, quelques buissons en fleurs, suffisent pour leur causer un moment de joie sincère. Nous sommes souvent trop portés à nous détourner des plaisirs qui s'offrent à nous chaque jour, soupirant après d'autres que nous ne pouvons nous procurer. Combien de personnes n'y a-t-il pas qui brûlent du désir de voyager au loin, et qui envient le sort bienheureux de ceux auxquels leurs moyens et leur temps permettent de quitter leur patrie pour parcourir des pays étrangers!... mais jouissent-elles comme elles le pourraient de ces petites excursions que l'on peut s'accorder chaque jour? Habitant la ville, savent-elles apprécier comme elles le devraient une promenade de quelques heures dans la campagne, ou une journée passée dans un jardin? Méprise-t-on ces plaisirs parce qu'ils sont trop simples ou trop ordinaires? Pour un esprit cultivé ou observateur, il n'y a guère d'incidents dans la vie, ni d'objets extérieurs, qui ne puissent éveiller des réflexions utiles, ou quelque bon sentiment qui porte ses fruits dans l'avenir. Si vous cherchez de petits plaisirs avec un petit esprit, vous vous plairez aux petits cancans de vos voisins, aux frivolités de la toilette, à mille petites choses qui empoisonnent le cœur et la pensée; mais ce n'est point ainsi que je voudrais vous voir jouir des petits plaisirs! Détournez-vous de tout ce qui est bas et vil, indigne de vous; mais ne dédaignez pas ces petites fleurs simples et modestes qui s'épanouissent au bord de votre sentier, et dont Dieu vous permet de jouir d'un cœur content et pur! Nous avons *tous* quelqu'un à aimer, quelqu'un auquel nous pouvons donner du bonheur; et dans tous les pays, et dans tous les climats, il y a de beaux jours où la nature entière semble sourire, où le soleil nous éclaire de ses rayons les plus joyeux!

PETITS PÉCHÉS.

Au nombre des *petits péchés* il faut compter l'indolence, l'impolitesse, l'insouciance, l'inattention et les manières grossières, défauts que nous blâmons sévèrement chez nos enfants, et que nous devrions commencer par ne jamais nous permettre nous-mêmes. Ne regardons pas comme indigne de nos efforts l'avantage d'avoir pu nous débarrasser de ces mauvaises habitudes!

L'habitude de remettre nos petits devoirs au lieu de les accomplir immédiatement, est encore un petit péché. Ceux qui ont beaucoup à faire succombent moins souvent à cette tentation fatale que ceux qui sont maîtres de leur temps. La paresse et l'indolence remettent sans cesse; et sous prétexte que l'on pourra toujours trouver le moment pour telle œuvre de bienfaisance ou pour tel service d'amitié, on ne le trouve jamais.

Il y a une manière de s'occuper sans jamais rien produire, comme, par exemple, de lire des ouvrages frivoles, de converser sur des sujets futiles, ou bien de broder sans cesse après quelque chiffon inutile, manière d'agir qui peut bien tenir lieu d'activité, mais qui restera toujours sans résultat satisfaisant. C'est un gaspillage de temps qui ne profite à personne. Peu à peu on s'habitue à cette existence sans but, ou bien on éprouve le besoin de l'animer par des amusements toujours nouveaux, afin de faire couler plus vite des heures dont la marche semblait être arrêtée par l'ennui. Ayez une raison, un motif pour tout ce que vous faites.

Il serait bon de s'astreindre, ne fût-ce que pendant une semaine, à tenir un compte exact de tout ce que l'on a fait, et d'examiner ensuite avec loyauté quel a été l'emploi de cette portion de temps, et si les résultats sont dignes des facultés que la Providence nous a départies.

L'étourderie qui conduit à l'inattention envers les autres est de l'égoïsme, et en prononçant ces mots : *Je n'y ai pas pensé!* c'est plutôt l'idée d'un reproche que celle d'une excuse que nous devons y attacher.

La mauvaise humeur est un défaut auquel on semble céder sans assez de honte. Qui ne connaît le regard froid et impassible qui se détourne toujours au moment où on espère le rencontrer, ces réponses sèches et courtes qui glacent le cœur, cette indifférence marquée pour tout ce que l'on dit et tout ce que l'on fait qui décourage? ou bien encore cette voix tranchante et brève, ce regard sombre, ce parti pris de ne pas sourire, cet air de martyr, cette expression ironique, cette humilité moqueuse ou cette manière impertinente de ne point s'adresser directement à la personne à laquelle on parle, défauts qui fatiguent ou repoussent les sympathies? Qui n'a été peiné en voyant ces manifestations de mauvais sentiments chez les autres, tout en s'y livrant peut-être soi-même à l'occasion, sous prétexte d'avoir des raisons pour être fâché?

Très-près de la mauvaise humeur, nous trouvons la disposition fâcheuse de se croire offensé à propos de rien. C'est presque toujours à la maison, au sein de notre famille, à l'égard de ceux que nous aimons le mieux, que nous nous laissons aller à cette susceptibilité exagérée. Et nous empoisonnons ainsi par notre propre faute les joies de la famille; nous méconnaissons ces liens sacrés qui sont une bénédiction de Dieu, et que nous devrions apprécier avec tant de reconnaissance.

L'habitude de tourner toutes choses en ridicule conduit à une recherche fort peu aimable des défauts de notre prochain, et étouffe insensiblement en nous l'admiration spontanée de ce qui est beau, et cette qualité bien plus précieuse encore de ne voir que le bon côté des choses, et de supposer toujours le bien plutôt que le mal.

L'esprit de contradiction continuelle porte le plus souvent sur des bagatelles; mais il n'en est pas moins ennuyeux de ne pouvoir ouvrir la bouche sans être interrompu par des exclamations de toute espèce. Racontez-vous un événement quelconque, chaque circonstance en est relevée, discutée et mise en doute. Avancez-vous une opinion, on s'en étonne, on la conteste; et si vous insistez sur tel ou tel fait, on vous accable de questions, d'objections et de doutes, jusqu'à ce que, de guerre lasse et en désespoir de cause, vous preniez le parti de ne plus rien dire du tout.

Si l'habitude de la contradiction est insupportable, il en est de même de cette indécision perpétuelle qui nous fait perdre la moitié de notre temps. Souvent on emploie une journée entière à se demander mutuellement ce que l'on veut faire, de quel côté on dirigera sa promenade, et quelle sera la meilleure manière de faire passer le temps agréablement à la personne que l'on voudrait obliger. Au bout du compte, on finit par ne rien entreprendre du tout, ou peut-être précisément le contraire de ce qui aurait procuré du plaisir à tout le monde. Il faut apprendre à savoir ce que l'on préfère en toutes choses, et ne pas craindre de l'exprimer franchement, lorsqu'on nous demande notre avis. Faire des emplettes avec une personne d'un esprit indécis, est un véritable supplice, et la patience du marchand est mise souvent à de trop rudes épreuves!

Homère et Virgile sont encore et seront probablement toujours les premiers parmi les poëtes. Si l'on cherche quels sont les orateurs qui ont le plus approché de la perfection, deux noms se présentent aussitôt à l'esprit : Cicéron et Démosthènes. Nous avons Bossuet cependant; nous avons Corneille et Racine. L'Italie a l'Arioste et le Tasse; l'Angleterre, Milton et Shakspeare. Mais quels historiens comparer parmi les modernes à Hérodote, à Thucydide, à Tite-Live, à Tacite, à Salluste? Relisons donc les anciens, traduisons-les. Nos grands écrivains nationaux ne nous accuseront pas, pour cela, d'ingratitude envers leur mémoire.

De Sacy.

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE.

Depuis cinquante ans, les sciences physiques et chimiques ont rempli le monde de leurs merveilles.

La navigation à vapeur, la télégraphie électrique, l'éclairage au gaz et celui qu'on obtient par la lumière éblouissante de l'électricité, les rayons solaires devenus des instruments de dessin, d'impression, de gravure, cent autres miracles humains que j'oublie, ont frappé les peuples d'une immense et universelle admiration.

Alors la foule irréfléchie, ignorante des causes, n'a plus vu des sciences que leurs résultats, et, comme le sauvage, elle aurait volontiers trouvé bon que l'on coupât l'arbre pour avoir le fruit. Allez donc lui parler d'études antérieures, de théories physiques, chimiques, qui, longtemps élaborées dans le silence du cabinet, ont donné naissance à ces prodiges; vantez-lui aussi les mathématiques, ces racines génératrices de toutes les sciences positives; elle ne s'arrêtera pas à vous écouter. A quoi bon des théoriciens? Lagrange, Laplace, ont-ils créé des usines ou des industries? Voilà ce qu'il faut! Elle ne veut que jouir. Pour elle, le résultat est tout; elle ignore les antécédents et les dédaigne.

Gardons-nous, tous tant que nous sommes qui cultivons les sciences, de nous laisser troubler à ce bruit des exigences populaires. Poursuivons, avec une invariable persévérance, notre patient travail d'exploration sans les écouter. Continuons à étudier la nature dans ses secrets intimes, à découvrir, mesurer, calculer les forces qu'elle met en œuvre, nullement préoccupés des applications profitables qu'on en pourra faire. Elles viendront toujours à leur temps comme conséquences. Surtout que nos leçons et notre exemple dirigent et entretiennent constamment la jeunesse studieuse dans ces vues élevées. C'est la condition de son développement et de tout progrès à venir; car si, pour le motif étroit de la préparer de bonne heure aux applications pratiques, on la jetait prématurément dans le mécanisme des faits matériels, sans l'avoir d'abord instruite des lois abstraites qui les régissent et des théories générales qui les rassemblent, lui ôtant même le goût ainsi que la volonté de s'en instruire, on arrêterait, ou enchaînerait pour toujours l'essor de son intelligence, et l'on verrait bientôt s'éteindre en elle ce feu, cette vivacité de perception, d'imagination, qui est une des qualités les plus brillantes et les plus distinctives de l'esprit français.

Biot.

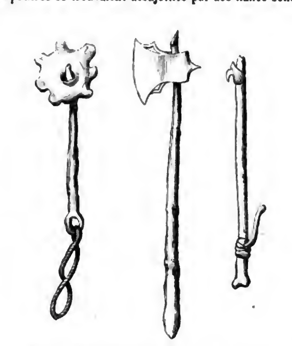
UNE BALANÇOIRE.

Nous avons décrit (p. 200) le mât dressé en l'honneur du dieu Chocolat et l'espèce de danse que l'on exécutait alentour. Les habitants du Nicaragua usaient encore d'un jeu devenu fort vulgaire parmi nous, et qui, à en juger par l'espèce d'admiration qu'il causa au capitaine Oviedo, ne devait pas être connu au seizième siècle en Espagne. La figure que nous reproduisons d'après son croquis dispense de toute explication; nous nous contenterons de dire que le bois employé pour la construction de cette sorte de balançoire était le *cigua* ou le *guaçuma*, bois assez léger, mais



Une Balançoire indienne. — D'après le dessin d'Oviédo.

présentant de la surface et de l'épaisseur. A défaut de clous, les poutres se trouvaient assujetties par des lianes solides.



Armes des indigènes du Nicaragua, d'après Oviedo.

Le vieil historien vit pour la première fois ce jeu en usage à Panama, chez Pedrarias Davila, et il divertissait deux jeunes Chorotegas; mais plus tard il le retrouva dans d'autres localités, où on le désignait sous le nom de *comelagatoatze;* il en prit, dit-il, sur les lieux, un dessin. Ce jeu, ajoute-t-il, était considéré comme un exercice excellent de gymnastique; et il le vit en usage dans la bourgade de Tecoatega; il y réjouissait ceux qui avaient assisté à la fête du dieu Chocolat.

Oviedo a joint aux curieux dessins qu'il nous a transmis sur les fêtes indiennes, trois armes du Nicaragua, qu'on trouve reproduites ici : la plus grande est une hache habilement taillée, probablement dans l'obsidienne; la seconde, une sorte de casse-tête armé d'une pierre que peut-être on devait lancer en lui imprimant un mouvement de rotation; nous ignorons quel est l'usage du double crochet figuré à côté de ces deux intruments; peut-être servait-il à arrêter le prisonnier que l'on menait au supplice.

Édouard vient, comme l'on sait, du nom anglais *Edward*, que l'on écrivait anciennement *Eadward* et *Eadweard :* c'était, à l'origine, un surnom qui signifiait loyal, fidèle, incapable de parjure. Il en est de même du nom *Edgar;* les mots *gard* et *ward* ont également le sens de *garder* et *tenir*. En Portugal, le nom d'Édouard s'est transformé en celui de *Duarte*, avec la même signification.

LE VAL DORMANT.

NOUVELLE (*).

Dessins de Félix O. C. Darley.



Ichabod Crane dans son école.

Au centre d'une des criques profondes qui bordent les côtes orientales de l'Hudson, près de l'embouchure de la rivière Tampan-Zee, que les marins ne traversent jamais sans diminuer prudemment leurs voiles et sans invoquer la protection de saint Nicolas, on aperçoit une petite ville marchande nommée Greenburgh, ou plus généralement Tarry-town (la ville des Musards). Ce dernier nom lui a été donné, dit-on, par les bonnes ménagères des villages voisins, ennuyées d'attendre trop souvent leurs maris qui s'attardent, le soir des marchés, dans les tavernes de la ville.

Non loin de Tarrytown, à deux milles environ, on rencontre une vallée entourée de hautes montagnes et qui est bien l'endroit le plus paisible de la terre. Le calme infini de la nature n'y est troublé que par le doux murmure du ruisseau qui la traverse, par le ramage de la caille ou le sifflement prolongé de la bécassine.

Je me souviens qu'une fois, dans ma jeunesse, égaré à la chasse, j'entrai dans un bosquet de hauts noyers qui borde l'un des côtés de la vallée. Il était midi, tout était silence; je visai je ne sais quel oiseau, et je fus effrayé par la détonation de mon fusil que, dans ce vaste calme, répétèrent de toutes parts les échos irrités. Si jamais il me prend envie de fuir le monde et de finir ma vie dans un rêve tranquille, c'est au val Dormant que j'irai me construire une chaumière.

(*) D'après le texte publié par *the American art-union*.

Il semble que la rêveuse influence de cette solitude ait pénétré dans l'âme même de ses habitants. On ne vit pas là, on ne pense pas là comme ailleurs. L'existence y ressemble à un songe. Les vieillards, descendants des premiers colons hollandais, disent, pour expliquer ce mystère, que la vallée fut ensorcelée jadis, aux premiers temps de l'émigration, par un docteur allemand; d'autres prétendent qu'un vieux chef indien, prophète ou magicien de sa tribu, avait coutume de faire ses conjurations en ces lieux avant qu'ils n'eussent été découverts par maître Hendrick Hudson. Ce qui est certain, c'est que les bonnes gens de la vallée et des environs, d'ailleurs très-hospitaliers et très-inoffensifs, ont dans leur physionomie, leur démarche, leur langage, quelque chose qui n'est pas du tout naturel. On les voit toujours distraits, bizarres, sujets à des extases, à des visions; ils aperçoivent de grandes ombres en plein jour, et ils entendent de la musique et des voix dans le silence le plus profond de l'air. A chaque pas, ils montrent aux étrangers des arbres, des pierres, qui réveillent dans leur mémoire des récits merveilleux. Combien, dans le cours de leur vie, n'ont-ils pas vu d'apparitions étranges, de spectres, de fantômes de toutes sortes! Mais il est surtout un esprit qui, suivant eux, se complaît dans ce séjour enchanté et qui leur paraît être le roi de tous ces êtres fantastiques. Il prend, disent-ils, une forme singulière, le corps d'un cavalier sans tête. C'est l'âme d'un soldat hessois, dont la tête fut emportée par un

boulet au milieu d'un combat dont on ne donne pas la date précise. Sa famille, lors de l'émigration, transporta soigneusement son corps décapité avec ses autres bagages et l'ensevelit dans le cimetière. Mais il sort chaque nuit de son tombeau pour aller chercher sa tête à la place où s'est donnée la bataille; s'il passe, dans la vallée, sur les routes, sur les coteaux, avec la rapidité de l'éclair, c'est qu'il a une longue course à faire, et qu'il craint toujours de ne pas rentrer dans sa froide demeure avant l'aurore.

On rapporte, du reste, un nombre d'histoires incroyables, d'histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, où « le cavalier sans tête de la vallée endormie » joue le principal rôle. Il n'est point si petit enfant du val Dormant qui, assis au coin du foyer, ne bégaye ce nom terrible.

Or, à une époque reculée de l'histoire d'Amérique (c'est-à-dire il y a une trentaine d'années), il arriva qu'un jeune homme de bien, appelé Ichabod Crane, vint s'établir dans le val Dormant pour y enseigner aux enfants un peu de ce qu'il savait. Il était né dans le Connecticut, qui, comme l'on sait, fournit l'Union de pionniers aussi bien pour l'esprit que pour les forêts, et envoie chaque année tout à la fois des légions de maîtres d'école à l'intérieur et de bûcherons aux frontières.

Ichabod était grand et excessivement maigre; il avait les épaules étroites, les bras et les jambes d'une longueur démesurée, des mains pendant à un quart de lieue de ses manches, des pieds qui auraient pu servir de pelles à enfourner le pain : son tout composait l'ensemble le plus hétéroclyte et le plus disloqué qu'il fût possible d'imaginer. Sa tête plate et petite, plantée au sommet d'un cou sans fin, était flanquée d'une paire d'oreilles énormes qui faisaient l'effet des deux roues d'une charrette; elle était percée de deux grands yeux verts vitreux, et ornée d'un long nez de bécassine; de loin, cette tête incomparable ressemblait à une girouette hissée à l'extrémité d'un bâton. Quand parfois il descendait d'une colline et qu'il se détachait en profil sur le ciel avec ses vêtements agités autour de lui par la brise du soir, il avait vraiment l'air d'une personnification de la Famine s'abattant sur la terre, ou, si l'on aime mieux une image moins poétique, il faisait l'effet d'un mannequin enlevé du milieu d'un champ de blé par un coup de vent.

L'école de ce digne jeune homme était un édifice peu élevé et composé d'une seule chambre grossièrement construite en bois; ses fenêtres étaient en partie vitrées et en partie bouchées avec des pages de vieux cahiers. Du reste, elle était située dans un endroit agréable, au pied d'une colline boisée, près d'un clair ruisseau et d'un bouleau touffu. Pour fermer ce sanctuaire de l'étude, aux heures de récréation, Ichabod se servait d'un brin d'osier enroulé autour du loquet de la porte, et de quelques pieux appuyés contre les volets des fenêtres.

Si l'on passait près de là, par un beau jour d'été, on entendait le murmure des élèves répétant leurs leçons, semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles, interrompu seulement de moment en moment, ou par la voix du maître qui s'élevait parfois jusqu'au ton de la menace, ou par le sifflement de la verge frappant quelque paresseux qui s'avisait de flâner sur le sentier fleuri de la science. A dire vrai, Ichabod était un homme consciencieux et qui avait gravé dans son esprit cette maxime d'or du vieux temps : « Qui épargne la verge, gâte l'enfant. » Et certes les écoliers d'Ichabod Crane n'étaient pas gâtés. Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût un de ces despotes qui ne se plaisent qu'aux souffrances de leurs sujets. Il épargnait les faibles et les timides; il n'était sévère qu'avec certains petits drôles à peau dure, toujours entêtés et rétifs.

Quand l'école était fermée, Ichabod devenait le compagnon de jeu de ses plus grands élèves, et, dans l'après-midi des jours de fête, il reconduisait chez eux ceux des plus petits qui avaient le bonheur d'avoir pour mères de bonnes femmes de ménage renommées par leur habileté dans l'art de faire les tourtes et les plumpuddings. La vérité est qu'à défaut de bon naturel, la nécessité eût conseillé au pauvre instituteur de se maintenir dans de bons rapports avec ses élèves et leurs parents. Le revenu annuel de l'école, excessivement modeste, aurait à peine suffi pour lui fournir sa ration nécessaire de pain quotidien. C'était à peu près comme en France.

Il était grand mangeur, et, quoique maigre, son gosier semblait doué du pouvoir dilatateur d'un boa. Il ne demandait rien, car il n'eût point voulu abaisser sa dignité jusque-là; mais il profitait des mœurs du pays et des anciens usages de sa profession pour vivre alternativement une semaine chez chacun des fermiers dont il instruisait les enfants, faisant ainsi gaiement sa ronde sans autre bagage qu'un mouchoir de coton, qui contenait les humbles ornements de sa personne. Encore, afin de n'être pas trop onéreux à ses hôtes rustiques, toujours portés à regarder les maîtres d'école comme des fainéants de trop grand appétit, avait-il acquis plusieurs petites connaissances pratiques aussi utiles qu'agréables. Par exemple, il pouvait aider les fermiers à faire les meules de foin, à raccommoder les barrières, à conduire les chevaux à l'abreuvoir, à mener les vaches au pâturage, à couper du bois et à mettre en ordre les provisions d'hiver. Dans ces circonstances, il mettait tout à fait de côté l'air imposant qui lui convenait si bien dans son petit empire, et il se montrait merveilleusement reconnaissant et serviable. Il s'attirait particulièrement la bienveillance des mères en soignant, comme une vraie nourrice, les plus jeunes enfants, et on le voyait, aussi magnanime que le lion qui tient un agneau entre ses griffes sans lui faire mal, dorloter des heures entières un marmot sur ses genoux, ou balancer du pied un berceau.

Il avait encore une autre ressource : il était maître de musique vocale, et gagnait ainsi plusieurs schellings à enseigner le plain-chant aux jeunes gens du voisinage. Ce n'était pas, à vrai dire, un sujet de peu de vanité pour lui, quand il prenait sa place le dimanche sur le devant de la tribune de l'église, entouré de ses meilleurs élèves; sa voix dominait toutes celles de la congrégation, et l'on assure que non-seulement elle remplissait l'église, mais encore qu'elle se faisait entendre à un mille de distance, — ce qui n'était pas étonnant, au dire du fermier Jopkins, vu que ce n'était pas de la bouche d'Ichabod que sortaient ces sons si puissants, mais bien de son grand nez qui lui servait évidemment de trompe. — En somme, l'honnête instituteur faisait assez bien ses affaires; et l'on voit du reste qu'il le méritait, n'épargnant aucune peine et ne négligeant aucun frais pour plaire à tout le monde.

Dans ses heures de loisir, Ichabod cherchait à accroître sa science : en moins de quelques années, il était parvenu à lire plusieurs livres en entier, et il avait appris par cœur notamment *la Sorcellerie de la Nouvelle-Angleterre*, de Cotton Mather, œuvre pour laquelle il professait une parfaite vénération. En effet, Ichabod n'avait pas échappé à l'influence qui planait sur le val Dormant; peut-être avait-il toujours été disposé à croire aux choses extraordinaires, mais certainement depuis qu'il était venu en ce pays singulier son goût pour le surnaturel s'accroissait de jour en jour et surtout de nuit en nuit. Il avait bien conservé un peu de fine malice, mais il avait laissé s'étendre par-dessus une couche épaisse de crédulité. Nul conte n'était trop invraisemblable pour le gouffre béant de sa curiosité.

Un de ses délices était, quand l'école était vide, de s'étendre mollement sur l'épais tapis de luzerne qui bordait le petit ruisseau, et là, le visage tourné vers le ciel, de

déguster les contes effrayants du vieux Mather jusqu'à ce que l'ombre du soir changeât la page imprimée en un léger brouillard devant ses yeux. Alors il prenait lentement le chemin de la ferme où il avait le bonheur d'être logé, traversant les marécages, les champs, les bois, sous le charme de ses rêves, frémissant aux moindres bruits de la nature, à la plainte des branches courbées sous le vent, au croassement du crapaud qui annonçait la tempête, au cri lugubre de la chouette ou au battement d'ailes des oiseaux effrayés dans les buissons. Les mouches luisantes dont les lueurs étranges traversaient rapidement son chemin, ajoutaient aussi à son trouble; mais si par hasard un lourd scarabée venait en volant se heurter étourdiment contre lui, le pauvre hère tremblait de tous ses membres, et se sentait prêt à rendre l'âme, persuadé qu'il venait d'être touché par quelque malin génie, et qu'il allait être transformé en bête ou en pierre. Sa seule ressource, dans ces circonstances, pour retrouver un peu de force, était de chanter à tue-tête une de ses vieilles psalmodies nazillardes qui allaient étonner et inquiéter au loin les bons habitants du val Dormant, assis devant leurs portes. Les impressions mystérieuses qui transformaient toute la nature à ses yeux ne se dissipaient même pas entièrement lorsqu'il se trouvait enfin dans la ferme, entouré de vraies créatures de chair et d'os comme lui. Là, sous le manteau de la cheminée, devant une rangée de pommes rôtissant et crevant leur peau, il écoutait encore avidement les contes merveilleux des vieilles femmes hollandaises sur les fantômes, sur les champs hantés, les ruisseaux hantés, les ponts hantés, les maisons hantées, et particulièrement sur le fameux cavalier sans tête. Puis, à son tour, il excitait les terreurs de l'auditoire, soit en racontant des anecdotes de magie, des pronostics ambigus, des rencontres de mauvais présage, en parlant des bruits singuliers qui, pendant la nuit, circulent dans l'air; soit en voulant expliquer scientifiquement la théorie des comètes ou des étoiles filantes, ou prouver que le monde roule réellement avec la rapidité d'un boulet de canon, et que la moitié du temps nous sommes les uns et les autres sens dessus dessous.

Un jour vint cependant où les ombres, les spectres, les apparitions, parurent céder tout à coup leur don de tourmenter la cervelle du pauvre instituteur, à un joli petit être vivant, bien plus puissant qu'eux tous dans l'art de troubler l'esprit des faibles mortels. Vous devinez : une jeune fille.

Parmi les élèves d'Ichabod, qui s'assemblaient un des soirs de chaque semaine pour apprendre de lui le plain-chant, brillait d'un éclat sans pareil Katrina Van-Tassel, fille unique d'un riche fermier hollandais. C'était une fraîche fleur de dix-huit ans, tendre et rose comme les pêches de son père, grassouillette comme une perdrix, citée partout non-seulement pour sa rare beauté, mais aussi pour ses grandes espérances. Elle était un peu coquette, ce qu'il était facile de voir à son art d'associer les modes anciennes et les modes modernes de la manière la plus favorable à son élégante petite personne. Elle se parait des bijoux d'or pur que sa grand'mère avait apportés de Saardam, de l'éblouissante pièce d'estomac du vieux temps, et d'un jupon court qui laissait voir les pieds les plus mignons qu'il fût possible de rencontrer à dix lieues à la ronde.

Ichabod avait un cœur tendre, et il n'est pas étonnant que son pauvre cœur se fût pris aux sourires de Katrina, surtout après qu'il eut séjourné quelque temps dans la maison du père Baltus Van-Tassel, type parfait du fermier riche et heureux. Les pensées de ce brave homme ne s'aventuraient jamais au delà des frontières de sa ferme; mais aussi tout était paisible et dans un ordre admirable autour de lui, et, voyant tout le monde content et bien nourri dans son domaine, il était satisfait de sa fortune sans en être orgueilleux. Sa propriété était située sur le bord de l'Hudson, dans un de ces coins fertiles et abrités que les fermiers hollandais recherchent avec prédilection. De grands ormes étendaient leurs branches au-dessus de sa demeure, tandis que devant sa porte bouillonnait, dans un petit bassin, une source douce et pure qui se répandait ensuite dans une grasse prairie et, après s'être déroulée comme un ruban argenté, allait se confondre dans un cours d'eau voisin, sous les sureaux et les saules pleureurs. Près du corps principal de la ferme s'élevait une vaste grange qui, probablement, avait autrefois servi d'église; les murs semblaient prêts à éclater sous la pression des trésors d'épis entassés à l'intérieur, où le fléau résonnait du matin au soir; les hirondelles et les martinets effleuraient légèrement en gazouillant les bords du toit; des rangées de pigeons regardaient en l'air comme pour deviner le temps, tandis que d'autres avaient la tête cachée sous leur aile ou enterrée dans leur estomac, roucoulant, se courbant autour de leurs dames, et jouissant sur les tuiles de la douce chaleur du soleil. Les porcs, lisses et pesants, grognaient de joie sur le fumier, dans le repos et l'abondance, laissant errer librement une troupe de petits cochons de lait qui faisaient parfois invasion au dehors et couraient çà et là comme s'ils eussent été transportés d'aise en aspirant le grand air. Un orgueilleux escadron d'oies, blanches comme la neige, se pavanait dans une large mare et escortait des flottes entières de canards. Des régiments de dindons mangeaient gloutonnement çà et là, dans tous les coins de la cour; des pintades frétillaient autour d'eux avec le cri hargneux et criard de ménagères en mauvaise humeur. Enfin, devant la porte de la grange, se prélassait le galant coq, ce modèle des maris, des guerriers et des beaux gentilshommes, battant l'air de ses ailes brillantes, triomphant dans l'orgueil de son cœur, grattant parfois la terre de ses pattes, et appelant sa tribu de femmes et d'enfants pour partager le riche butin qu'il avait découvert.

L'eau venait à la bouche d'Ichabod lorsqu'il contemplait ce spectacle luxuriant. Son imagination active lui faisait voir en perspective les cochons de lait déjà tout rôtis, avec un pudding dans le ventre et une pomme dans la bouche; les pigeons se peletonnant comme de petites boules entre les murs dorés d'une pâté confortable; les oies nageant au milieu de leur propre jus; les canards causant intimement dans un beau plat de faïence bleue, comme des couples bien unis qui savent apprécier la véritable valeur d'une bonne sauce à l'oignon; du côté de la porcherie, de larges bandes de lard et de succulents jambons se balançaient à ses yeux ravis; les dindes farcies enfonçaient délicatement leurs longs gosiers sous leurs ailes, ou se chargeaient de longs colliers de saucisses savoureuses; le noble coq lui-même se couchait, pour lui plaire, sur son dos, dans un plat vermeil, et dressait en l'air ses pattes, comme pour obtenir la merci que son esprit chevaleresque avait dédaigné d'implorer pendant sa fière existence.

Maître Ichabod, tout exalté par cette sublime évocation, roulait ses grands yeux verts et les promenait de la ferme aux champs sur les grasses prairies, sur les fertiles moissons de blé, de riz, de sarrasin et de blé indien, sur les vergers couverts de fruits empourprés. Et plus il contemplait ces richesses, plus son cœur soupirait après l'héritière du digne M. Van-Tassel. Toutefois, chose étrange, il convoitait beaucoup moins ce riche domaine que l'argent que l'on pourrait en tirer pour servir à d'immenses échanges de terre sauvage et pour élever de somptueux palais dans le désert.

Une fois engagé dans ce nouveau courant d'idées, d'autres tableaux se déroulaient devant lui. Ichabod voyait la fraîche Katrina entourée d'une pépinière d'enfants, assise

avec eux sur le sommet d'un fourgon chargé de meubles, d'ustensiles de ménage, pots, chaudrons, bassines, vases de toute espèce étincelant au soleil; il se voyait lui-même à califourchon sur une paisible iument suivie d'un poulain, et toute cette joyeuse caravane cheminait, en toute sérénité, vers le Kentucky, vers le Tennessee, ou ailleurs, selon le bon plaisir du bon Dieu.

Mais une pensée assez sage s'éleva soudain de la partie la plus saine de l'esprit d'Ichabod, et elle lui représenta qu'avant d'entreprendre un si long voyage, il serait peut-être raisonnable de songer d'abord à se faire bien venir de la jeune héritière et de travailler à écarter les autres prétendants. Or, parmi les rivaux les plus redoutables d'Ichabod, se trouvait un certain villageois espiègle, tapageur, fanfaron, appelé Abraham, ou, pour s'accorder avec l'abréviation hollandaise, Brom Van-Brunt, célèbre dans toute la contrée par ses traits de hardiesse et de courage. Il était de large carrure et fortement membré; de noirs cheveux bouclés encadraient sa tête; dans son regard brillait une sorte de fierté provoquante, et souvent un sourire moqueur contractait ses



Ichabod contant des histoires.

lèvres. Ses poings vigoureux avaient fait merveille dans plus d'une lutte, et personne ne pouvait lui être comparé pour l'habileté et la dextérité dans le noble exercice de l'équitation; on le voyait toujours accourir le premier, semblable à un cavalier arabe, aux fêtes, aux courses et aux combats de coqs. L'ascendant que donne la force corporelle dans la vie rustique, faisait de lui l'arbitre naturel de toutes les disputes; et lorsque, le chapeau sur l'oreille, il avait prononcé son arrêt, qui aurait osé le contredire et en appeler à un autre juge? Il était toujours escorté de cinq ou six jeunes compagnons, qui le regardaient comme un modèle achevé; il parcourait le pays à leur tête et, bon gré mal gré, se mêlait à toutes les réunions, à toutes les danses, à tous les festins. Dans la froide saison, il avait coutume de porter un bonnet de fourrure terminé par une queue de renard flottante, et dès qu'on apercevait de loin cette crête formidable qui dominait son petit escadron, on frémissait, on se serrait, bonnes gens! les uns contre les autres; il semblait qu'on eût à redouter une attaque de soldats ennemis. Cependant on ne s'expliquait pas bien toute cette peur, car personne n'ignorait que Brom Van-Brunt avait beaucoup plus de malice que de méchanceté. Il est vrai que parfois, à minuit, sa troupe, passant au galop sur les sentiers pierreux, frappant aux portes des fermes, criant et poussant des hourras comme une bande de Cosaques du Don, effrayait les pauvres vieilles réveillées en sursaut; et l'on sait qu'il n'est pas prudent, si l'on veut se conserver en bonne réputation, de troubler ainsi le sommeil des vieilles femmes. Par bonheur, les jeunes filles avaient plus d'indulgence pour les folles équipées de Brom Van-Brunt, et l'on en voyait une preuve bien remarquable au moment où Ichabod s'avisa de rêver mariage et fortune : la jolie Katrina, la perle du val Dormant, avait touché le cœur de ce farouche héros; il lui parlait souvent, la regardait plus souvent encore, et quoique sa manière de « faire la cour, » brusque et rude, ne ressemblât guère à ce qu'on a coutume d'appeler de ce doux nom, Katrina ne montrait nullement qu'elle en fût ni inquiète, ni chagrine; si bien que l'on murmurait tout bas que vraisemblablement Brom Van-Brunt ne perdrait pas sa peine. Il est au moins certain que ses fréquentes visites avaient été un signal de retraite pour tous les poursuivants de la belle héritière : personne ne se souciait de se mettre en travers de

cet amour, et le dimanche soir, quand on voyait le cheval de Brom Van-Brunt attaché à un anneau devant la porte de Van-Tassel, on n'avait garde, amoureux ou non, de franchir le seuil de la ferme; on hâtait le pas sans chercher à attirer l'attention sur soi; on allait causer ailleurs.

Tel était le rival que le pauvre Ichabod Crane s'était mis en tête de vaincre. Un homme plus fort aurait craint la concurrence et un homme plus sage y aurait de suite renoncé. Mais il y avait dans la nature du jeune maître d'école un heureux mélange de qualités qui peuvent quelquefois triompher de la force; il était doué de volonté, de persévérance et de flexibilité. Il méditait longtemps; il suivait ses pensées aussi loin qu'il leur plaisait d'aller : sa faiblesse le réduisait, il est vrai, à s'incliner parfois sous la plus légère pression; mais un instant après, houp! il était aussi droit et portait la tête aussi haute qu'auparavant.

Entrer en lice ouverte contre Brom Van-Brunt eût été de tous les partis à prendre le plus maladroit : autant eût valu souffler de la bouche contre un vent d'orage. Ichabod fit donc ses avances d'une façon tranquille et doucement insinuante. Sous le couvert de son caractère de maître de chant, il était autorisé à venir fréquemment à la ferme, et personne ne pouvait songer à deviner ses projets, même à l'intérieur de la ferme. Baltus Van-Tassel était une âme facile et indulgente; il aimait sa fille mieux que sa pipe, et il avait une haute confiance dans sa petite raison. De son côté, la respectable Mme Van-Tassel avait assez à faire de surveiller et de gouverner sa basse-cour, sans se mettre martel en tête pour chercher à deviner les idées de tous ceux qui entraient à la maison ou en sortaient. La bonne femme allait, venait, s'agitait tout le jour, et filait le soir; l'honnête Baltus fumait, en donnant ses ordres ou en observant les exploits d'un petit guerrier de bois qui, les deux mains armées de deux épées, combattait courageusement le vent sur le pinacle de la grange. Pendant ce temps, Ichabod s'évertuait à rendre mille petits services à Katrina ou à captiver son attention en lui racontant des histoires merveilleuses, près de la source, sous les grands arbres. Katrina écoutait en souriant, même en rêvant; et bientôt on aurait pu remarquer, ô prodige! ô triomphe de l'esprit sur la force brutale! que l'invincible Brom Van-Brunt, la terreur de la vallée, perdait de jour en jour plus de terrain. Il devenait soucieux, silencieux; on ne voyait plus son cheval aussi souvent attaché à la porte le soir du dimanche. Ses regards flamboyaient quand ils rencontraient la maigre personne du précepteur. Chaque jour on s'attendait à quelque provocation de sa part. Ah! s'il eut été possible d'engager une dispute, de faire naître un prétexte, une occasion de lutte corps à corps! mais Ichabod était sur ses gardes : il ne se faisait aucune illusion sur la supériorité physique de son adversaire; puis il avait quelque soupçon d'avoir entendu Brom murmurer « qu'il ploierait le maître d'école en quatre comme un habit, et le déposerait sur l'un des rayons de sa salle d'étude. » Et vraiment cet Hercule était homme à faire une mauvaise plaisanterie de ce genre, laquelle eût été en réalité fort ridicule. Donc Ichabod redoublait d'attention sur sa langue, sur ses gestes, sur sa physionomie : il avait la douceur d'un ange, la réserve innocente d'un adolescent : il était insensible aux allusions, invulnérable aux railleries; rien n'arrivait à troubler sa paix et sa sérénité.



Ichabod et Katrina.

Persuadé que jamais ce soupirant subtil ne se laisserait attirer en champ clos, Brom tint conseil avec ses amis, et

le résultat de leur entretien fut qu'à la ruse il fallait opposer la ruse. Il s'ensuivit que bientôt Ichabod devint l'objet des persécutions les plus fantastiques qu'eût jamais endurées aucun citoyen du val Dormant. Un jour, son école s'emplissait tout à coup d'un nuage de fumée si épaisse que le maître ne pouvait plus voir ses élèves; un autre jour, à son retour de la promenade, il trouvait tout son mobilier sens dessus dessous, encore que l'on n'eût pas même rompu le lien d'osier ni renversé les pieux appuyés sur les volets. Vers la nuit, on entendait des gémissements, des plaintes sortir de tous les angles de la vaste salle, et l'on eût dit que l'école était devenue le lieu de réunion de tous les sorciers du pays.

Cependant ces mystifications et cent autres de même nature n'étaient point ce qui pouvait décourager Ichabod et le forcer à quitter le pays. Les mystères fantastiques, tout en l'effrayant un peu, n'étaient même point pour lui sans quelque charme.

Brom vit qu'il fallait avoir recours à d'autres expédients. Il saisit toutes les occasions de tourner en ridicule le maître d'école. Par exemple, il avait un vilain chien pelé, auquel il apprit à hurler de la façon la plus burlesque, et il le présenta chez la jolie Katrina, à titre de concurrent d'Ichabod dans l'art d'enseigner le plain-chant. La belle ne se défendit point de rire; mais Ichabod eut l'esprit de faire comme elle, et Brom en fut pour ses frais.

Quelques semaines s'écoulèrent ensuite sans autre incident : Brom méditait, pendant ce temps, un nouveau stratagème. *La fin à une autre livraison.*

SIMPLES HISTOIRES.

MELISSA. — EDITH. — TANTE MARY.

Extrait du Journal de Marguerite Fuller-Ossoli.

15 décembre 1840. — Je n'ai pas le temps d'écrire, comme je le voudrais, l'histoire de Melissa ; mais voici les faits :

Il y a plus de quatre ans que, par suite d'un accident, elle fut atteinte d'une vive douleur dans l'épine dorsale, et elle alla consulter à la ville voisine. Elle descendit chez un pauvre forgeron, une simple connaissance, et depuis elle n'a pu bouger. Sa mère et sa sœur sont venues tour à tour la soigner. Elle ne peut s'aider en rien, et elle est aussi dépendante des autres que l'enfant nouveau-né. Le forgeron et sa femme lui ont donné la meilleure chambre de la maison, et en ont soin comme de leur propre fille. Et quand les gens les plaignent d'avoir un si lourd fardeau, ils répondent : « Ce n'est pas un fardeau, mais une bénédiction. » Melissa souffre constamment et beaucoup; elle ne peut ni s'amuser ni s'occuper. Depuis quatre ans, elle attend des autres, non-seulement une aide journalière et de tous les moments, mais encore des idées nouvelles, de la distraction. Cependant son esprit s'est mûri, son caractère s'est épuré sous la sévère tutelle de la douleur et de la gratitude. Elle est devenue la sainte patronne du village, le modèle pratique de patience, de charité et d'amour, que la maîtresse d'école cite en exemple à ses élèves. Elle n'a pas l'ombre d'égoïsme, et il lui était pénible que devant moi sa mère insistât sur ses souffrances.

« La dame sera peinée d'entendre tout cela, disait la pieuse et douce malade qui avait tout enduré sans se plaindre. — Le Seigneur châtie ceux qu'il aime. Les pauvres sont les généreux, et ceux qui ont souffert sont patients et compatissants. »

Tout ce que M... me dit de cette fille était en parfaite harmonie avec ce que raconte M. de Maistre de la sainte de Saint-Pétersbourg, dévorée par un cancer, et à qui l'on disait : « Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui? » Elle répondit : « Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime. » Quand on se lamentait sur elle : « Je ne suis pas, disait-elle, aussi malheureuse que vous le croyez, car Dieu m'accorde de ne penser qu'à lui. »

Edith vient ensuite : c'était une grande fille, laide et osseuse. Dès son enfance, elle ne fit cas de ce qu'elle apprit qu'en vue de l'enseigner aux autres. Sa plus haute ambition était d'être maîtresse d'école; sa récréation, d'habiller les enfants déguenillés, et de prendre soin des plus abandonnés pendant les intervalles des classes. Elle avait bien quelque penchant à instruire les plus grands, mais après les petits. Parfaitement pure et charitable, Edith vivait ne pensant aux choses et aux gens que dans leur intérêt. Elle avait atteint le milieu de la vie lorsqu'elle rencontra par hasard un jeune fermier qui ne se lassait pas d'admirer son savoir. Combien il eût souhaité savoir lire ! — Vous ne savez pas lire? oh! laissez-moi vous enseigner ! — Vous ne pourrez jamais; j'ai la tête trop dure. Je n'ai pas pu venir à bout d'apprendre à l'école, ce sera bien pis à présent.

Mais aucune incapacité ne rebutait Edith, et elle mit tout son zèle à montrer l'alphabet à ce grand garçon. Elle réussit, et de plus gagna son cœur. Il voulut s'acquitter envers celle qui l'avait tiré de sa nuit d'ignorance, et la demanda en mariage. Edith consentit, mais à condition qu'elle tiendrait toujours l'école. En sorte qu'il fit venir sa sœur pour veiller aux choses du ménage. Edith et lui sortent dès le matin, lui pour aller aux champs, elle à sa classe, et ils se rejoignent le soir, heureux d'avoir accompli leur tâche journalière. Le premier usage que fit Edith de son avénement à la propriété fut de donner tout ce qu'elle jugeait être de superflu à une pauvre famille, à la misère de laquelle elle avait depuis longtemps compati; puis elle installa une vieille voisine malade dans la chambre d'amie. Malgré cette façon d'agir, son mari est devenu riche, et la prospérité de cet honnête ménage prouve une fois de plus que le denier déposé par la veuve de l'Évangile au tronc du pauvre est rendu au centuple, même ici-bas.

Je prends grand plaisir à causer avec tante Mary. Sa simple et forte nature n'entrave ni ne gêne; son expérience est complétement dissemblable de la mienne; point d'exaltation, point de ravissement, point de subtils procédés de pensée, point de recherches d'esprit, point de lente fermentation dans des profondeurs inconnues; mais l'eau jaillissant du rocher claire et limpide, un jugement droit, une physionomie sereine, une voix calme et distincte. Elle dit qu'elle a toujours pris pour guide de sa vie le principe qui retient, non celui qui *pousse ;* ses actions, sa personne, sa croyance, tout est en harmonie, pieux, vrai, simple et digne.

Les vies des grands hommes nous rappellent toutes que nous pouvons faire notre vie sublime, et en partant laisser derrière nous l'empreinte de nos pas sur les sables du temps.

Peut-être un autre, naviguant sur la mer solennelle de la vie, un frère égaré et naufragé, reprendra cœur en les voyant.

Debout donc et agissons, le cœur prêt à tout événement, achevant et recommençant toujours; sachons travailler et attendre. LONGFELLOW.

LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE.

Voy. le Monde de Strabon, t. XV et XVI.

Ptolémée est certainement, de tous les géographes de tous les temps, le plus universellement connu. Strabon

dans l'antiquité, Mercator, Sanson et d'Anville dans les temps modernes, n'occupent, comme popularité, qu'un rang inférieur à celui du géographe d'Alexandrie. Cependant, même parmi les gens instruits, combien y en a-t-il qui puissent seulement préciser à quelle époque Ptolémée a vécu?

Claudius Ptolomæus vivait à Alexandrie vers l'an 150 de notre ère. On a dit sans preuves, et même sans probabilité, qu'il naquit à Péluse, qu'il était de la dynastie royale des Ptolémées : c'était là, d'ailleurs, un lustre dont sa gloire n'avait pas besoin. Nous ne dirons rien ici de son système astronomique, qui a été apprécié à fond par un savant illustre (Delambre) dans la *Biographie universelle;* parlons seulement de ses idées sur l'*oïkouménê*, la terre habitée, et de l'étendue des connaissances géographiques dont son livre aride et précieux nous a transmis l'ensemble.

La carte que nous reproduisons, page 232, montre, mieux que toutes les explications, sous quelle forme Ptolémée se représente la terre. Des deux hémisphères dont se compose réellement le globe, un seul était connu des anciens, encore n'en soupçonnaient-ils pas la majeure partie au sud de l'équateur et au nord du 55e parallèle. Mais comme le maximum de leurs connaissances, de l'ouest à l'est, a compris l'Espagne d'une part et l'Indo-Chine de l'autre, il s'ensuit que l'*oïkouménê* devait leur apparaître très-développé dans le dernier sens, et la carte ptoléméenne, avec sa graduation bien plus exacte que celle de ses prédécesseurs, nous offre la fidèle image d'un système géographique qui n'a entièrement cédé la place à la science moderne que depuis deux cent cinquante ans environ.

Ptolémée reconnaît, comme tous ses contemporains, trois parties du monde, Europe, Asie, Libye (Afrique), divisées elles-mêmes en plusieurs régions naturelles. Remarquons en passant que les géographes de l'antiquité ont donné à leurs successeurs un exemple trop peu suivi, en prenant pour bases de leurs divisions régionales les grands traits de la géographie physique ou les séparations de races bien tranchées. En Europe, notre géographe connaît fort bien toutes les contrées soumises à l'empire romain; dans le monde barbare, il fournit des lumières fort abondantes sur certains pays, la Bretagne, la Sarmatie, la Germanie, où le commerce de l'ambre et des fourrures attirait de nombreux troqueurs *(negotiatores)*. Ne trouve-t-on pas tous les jours des tombeaux grecs et romains dans la Courlande et la Livonie?

La Scandinavie même était, vaguement sans doute, connue des Romains, mais ils en faisaient une île, *Scandia,* qui était proprement la Scanie actuelle. De nos jours encore, bien des voyageurs ont commis des erreurs analogues, dans des relevés trop superficiels de péninsules inexplorées avant eux. Cette Scandia est très-peuplée, et on y trouve des nations appelées plus tard à un grand rôle historique, des Goths, des Danois *(Gutæ, Dauciones)*.

Mais que faut-il entendre par *Thulé* ou *Thyle,* île perdue dans les mers septentrionales, à l'extrémité du monde? Sa position semblerait indiquer les Orcades ou les Shetland, et le nom pourrait, d'autre part, se rapporter à une portion de la côte de Norvége, entrevue par des navigateurs, et appelée par les indigènes *Thilemark*. Il serait peu important d'éclaircir ce point; car du temps des Romains Thulé était une terre à demi fabuleuse et légendaire, comme les fameuses îles Antilia et Brasilia du moyen âge, que les premiers explorateurs de l'Amérique crurent retrouver, la première dans les Antilles et l'autre dans le Brésil.

L'étendue disproportionnée et l'orientation étrange de la Bretagne du Nord ou Calédonie, chez notre auteur, s'explique par ce fait que la Bretagne proprement dite appartenait à l'Empire, et que le Nord était libre et le resta toujours. Les géographes sont toujours portés, en l'absence de notions précises, à s'exagérer l'étendue de ces petites contrées où des tribus indomptables ont réussi à maintenir intacte leur sauvage et fière indépendance. Aujourd'hui même, il n'y a pas plus de vingt ans que les cartes d'Algérie restreignent à ses étroites et vraies proportions la petite Kabylie au nord d'Orléansville, entre la mer et la Chellif. Au temps de Ptolémée, la Calédonie était, si je puis m'exprimer ainsi, une Kabylie bretonne, et Sévère, qui y fit une expédition à fond, n'y eut pas une seule bataille rangée à livrer; mais il y perdit, détruits en détail, cinquante mille hommes.

On a cru retrouver Édimbourg dans le *Château ailé* de Ptolémée; mais, dans un pareil pays, toute citadelle piete placée au haut d'un pays presque inabordable pouvait justifier ce nom pittoresque et hardi.

L'Irlande *(Ivernia)* n'est pas étrangère à notre géographe. Jamais Romain ne paraît y avoir mis le pied, si ce n'est dans des voyages maritimes et commerciaux dont Ptolémée aura eu de bons tracés, car il donne de cette île populeuse une description très-satisfaisante. Il nomme quelques villes et beaucoup de tribus, dont quelques-unes sont bretonnes et germaniques, ce qui prouve une colonisation étrangère.

Revenons au continent.

Si la Sarmatie occupe une place importante dans le géographe alexandrin, il ne faut pas s'en étonner, le commerce d'alors allant, comme le fait observer Malte-Brun, chercher la rhubarbe et d'autres produits aux bords du Volga et de la Kama (*Rha* occidental et oriental). Il ne nomme pas la Scythie, mais il connaît quelques peuples de cette nation, comme les Alains *(Alanni)*, si fameux deux siècles plus tard. Sa liste de tribus a été une mine féconde pour les savants russes et prussiens qui ont essayé de rechercher les origines perdues de leur race. Le long de la Baltique, ses notions s'arrêtent au fleuve *Chesinus*, qui est une rivière de la Livonie, soit qu'on y voie la Duna, comme le veut Gosselin, ou la Perna, ce qui nous semble plus vraisemblable. Il paraît qu'à cette époque les *Cures* (Courlandais) n'étaient pas encore cette formidable nation de pirates qui, au commencement du moyen âge, rendait la Baltique si dangereuse au commerce; car les anciens nous ont transmis beaucoup de choses sur toute cette contrée.

Au delà de Rha, nous pénétrons dans la Scythie asiatique, vaste région coupée en deux par les monts *Imaüs*, qui viennent rejoindre perpendiculairement le *Caucase*, figuré par une longue chaîne dirigée tout droit de l'ouest à l'est, parallèlement à l'équateur. Il est bien entendu qu'il s'agit ici, non du Causase proprement dit, mais des magnifiques chaînes qui bornent au nord les plaines de la Perse sous le nom de Damavend, et celles de l'Inde sous celui d'Himalaya. Ce nom de Caucase était indigène, et on le traduisait par *mont Blanc :* celui d'*Imaüs* venait lui-même du sanscrit *himavat* (neigeux).

Des deux côtés de l'Imaüs, les steppes avaient pour habitants des peuples turcs et mongols, pasteurs nomades, comme aujourd'hui leurs descendants, les Kirghis, les Olots, etc. En Orient, les hommes ne changent guère plus que la nature. Le Turkestan, à présent si barbare, avait eu, sous le nom de *Bactriane*, une longue civilisation, due aux successeurs d'Alexandre. Cet État et ceux qui l'avoisinaient, dans la vallée de l'Indus, furent renversés par des peuples de race scythique; mais l'influence grecque garda quelque prise sur les sauvages vainqueurs, et, du reste, les relations commerciales ébauchées avec la Chine actuelle ne furent pas interrompues.

Il y avait, en effet, une route de caravane qui conduisait par le Caucase indien dans la *Sérique* ou pays des Sères,

producteurs de la « matière sérique, » que l'on regarde communément comme la soie; mais le point est discuté. Les empereurs romains avaient des relations de ce genre avec le roi ou rajah des *Serindi;* mais il a été reconnu que ce petit État existait dans l'Inde du nord, à Sirhind, tandis que la Sérique de Ptolémée, d'après sa carte, est située au delà du Caucase et de l'Imaüs, au fond de l'Asie centrale. Yarkand et le Thibet se partagent la plupart des hypothèses émises jusqu'ici; quant à la capitale *(Sera metropolis)*, il serait fort difficile de proposer une position moderne qui y répondît d'une manière satisfaisante.

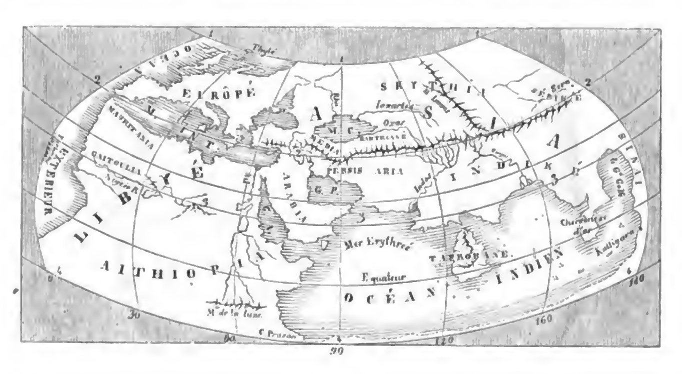
En tout cas, on voit que les anciens ne soupçonnaient pas l'existence de la Sibérie, et qu'au nord-est leurs connaissances ne dépassaient pas Yarkhand. Reste, au levant, le pays des *Sinaï* ou Sines de Ptolémée, aux extrémités les plus reculées de l'Inde.

Les deux Indes, bien que très-fréquentées par les marins, n'étaient connues des Grecs et des Romains que par des routiers de bord incomplets et sans doute contradictoires. Il s'ensuivit que tous les anciens géographes donnèrent à cette contrée, déjà si vaste, des proportions démesurées et une forme parfaitement différente de celle qu'elle a réellement. Par la même raison, Ceylan (Taprobane, que les indigènes appelaient *Tamraparni*, ou Pays du cuivre) a, dans Ptolémée, une étendue égale au moins à celle de l'Espagne et de l'Italie réunies. La côte, au lieu de former un grand V entre les bouches de l'Indus et celles du Gange, court irrégulièrement à l'est sur une longueur de 30 degrés. Au delà de ce grand fleuve que nous venons de nommer, la confusion recommençait; du reste, cette côte, habitée encore aujourd'hui par des peuples à peu près sauvages, comme les Karians, devait l'être alors bien davantage.

Remarquez la péninsule Chrysé, ou la *Chersonèse d'Or;* au premier coup d'œil, elle offre une grande ressemblance avec celle de Malacca. On sent qu'il y a des discussions géographiques que nous ne pouvons qu'effleurer ici; disons seulement qu'il semble prouvé aujourd'hui que cette fameuse Chrysé, pour laquelle les navigateurs s'embarquaient à un port voisin de Masulipatam, n'était autre que le Pégu, conquis tout récemment par les Anglais.

Le *grand Golfe* serait alors la partie de la mer des Indes qui s'étend du Pégu à Malacca, et les *Sinæ* seraient à Siam ou même dans la presqu'île. Malgré la ressemblance des noms, il serait téméraire d'affirmer que ce sont les peuples du *Tsin* (les Chinois), dont le voyageur Cosmas parle quatre siècles plus tard.

Ptolémée croyait à l'existence d'une grande terre qui, partant du cap Prasum, en Afrique, et rejoignant Kattigara, dans l'Inde, faisait de l'océan Indien une vaste méditer-



Le Monde de Ptolémée.

ranée. Cette hypothèse d'une terre australe, à laquelle ont cru tant d'autres que lui, n'était du moins accompagnée d'aucune des histoires merveilleuses dont les géographes arabes ont illustré le même sujet. Même sans sortir de l'Inde, les voyageurs qui s'étaient entretenus avec les indigènes rapportaient à Rome et à Alexandrie des fables étranges sur des tribus sauvages des montagnes, comme les *Hippioprosopi* ou « faces de cheval, » le contraire des Centaures. Il est clair que c'étaient les *Açva-muchas* des Pourânas *(açva*, cheval; *mucha*, visage). Étaient-ce des tribus de nomades cavaliers ou des Mongols, dont la laideur proverbiale avait pu leur faire donner ce surnom étrange?

Quant à l'endroit précis où nous devons chercher Kattigara (ce détail est important, car il marque à l'orient le point précis où s'arrêtent les connaissances des anciens), on a proposé plusieurs solutions qui ne sont pas plus certaines les unes que les autres. Le nom même a une physionomie hindoue, *Katiwar;* mais l'Indo-Chine et même la Malaisie sont remplies de noms sanscrits. Un grand géographe allemand a été jusqu'à le chercher à Bornéo; mais il nous semble évident que les anciens n'avaient jamais doublé la péninsule de Malacca, puisqu'ils ne soupçonnaient pas les vastes mers de la Chine. Il est bien difficile, d'autre part, de ne pas reconnaître dans *Jabadii insula*, ou « l'île de l'Orge, » une des îles de la Sonde, Sumatra, peut-être Java (en sanscrit, *Jaba Dwipa)*, qui a exactement la même signification *(jaba*, orge). Pour quelques érudits, Kattigara est à Canton; pour d'autres, à Bornéo. Nous préférons attendre que la géographie des côtes occidentales du royaume de Siam soit assez connue, pour chercher aux environs de Merghi cette ville qui, suivant Marcien, « était la plus méridionale de la terre habitée. »

La suite à une autre livraison.

DAVID D'ANGERS.



David d'Angers. — Dessin de Gustave Marquerie, d'après Henri Lehmann.

Pierre-Jean David naquit le 12 mars 1789. Quelques biographes l'ont fait descendre d'un simple tailleur de pierres; il n'en aurait pas rougi; il aurait dit comme Benvenuto Cellini, ce grand homme de sa dynastie : « Je me glorifie beaucoup plus, étant d'une naissance obscure, d'avoir fondé honorablement ma maison, que si, issu d'un grand lignage, je l'eusse flétri ou éteint par mes vices. »

Le père de David était un sculpteur en bois fort habile, et doué du sentiment de l'art; plusieurs de ses ouvrages figurent au Musée d'Angers; mais il s'efforçait de maintenir son fils dans les limites du métier, espérant ainsi le préserver des cruelles atteintes de la misère, qu'il souffrait lui-même. La vocation du jeune artiste se débattait contre les obstacles élevés par cette tendresse aveugle, et sa douleur alla un jour jusqu'à une tentative de suicide. Cependant quelques amis de la famille réussirent à vaincre l'opposition paternelle; l'un d'eux, le peintre Delusse, que David a proclamé son bienfaiteur, lui prêta 50 francs, avec lesquels il se mit en route pour Paris.

David y arriva avec 9 francs dans sa poche; il se procura un lit de sangle, un galetas pour le placer dans une obscure maison du passage du Caire, et trouva du travail, à 20 sous par jour, aux petits ornements de l'arc de triomphe du Carrousel et aux médaillons de la corniche du Louvre qui regarde le pont des Arts. Tout le temps qui n'était pas strictement nécessaire pour le gagne-pain, il le passait à étudier l'anatomie avec son compatriote Béclard, à dessiner au Musée ou dans l'atelier de Louis David, le peintre, son illustre homonyme, à manier l'ébauchoir et le ciseau dans celui du statuaire Rolland, qui eut pour lui des soins plus affectueux que ceux d'un maître ordinaire et dont il a écrit la biographie avec une émotion

presque filiale. Nous ne pouvons nous empêcher, dès à présent, de remarquer combien la reconnaissance, ce trait des âmes vraiment bonnes, tenait de place dans celle de David.

Sa pauvreté était alors si complète, que non-seulement il vivait de pain, mais que souvent le pain même lui manquait, et qu'il restait à l'atelier après le départ de ses camarades pour recueillir les croûtes sèches que ceux-ci y avaient laissées. Arrivé à l'aisance et à la gloire, nous l'avons entendu parler de ces laborieux combats de sa jeunesse avec l'orgueil d'un vétéran qui étale ses blessures. Il remontait plus loin encore dans ses souvenirs : il se peignait en sabots et en bonnet de laine, suivant les cours de l'École centrale; il peignait avec attendrissement sa mère, femme maladive de corps, mais forte de cœur, entourée de ses enfants amaigris par la faim, travaillant, à la lueur d'un flambeau de résine, à confectionner des guêtres pour les soldats.

Il avait dit en partant à cette pauvre mère : « Dans trois ans, j'aurai le grand prix! » et il tint parole. Mais la pauvre mère n'en fut pas témoin; elle était morte avant ce temps-là.

Tant de persévérance et de courage devaient être récompensés. Admis au concours d'essai de 1809, les ouvrages que David exposa fixèrent l'attention et obtinrent une médaille; le maître de Rolland, Augustin Pajou, qui vivait encore, mais qui mourut la même année, et un autre artiste, Ménageot, adressèrent au conseil municipal d'Angers, en faveur du jeune homme, une demande apostillée par tous les membres de la quatrième classe de l'Institut : la réponse du conseil fut une subvention annuelle de 500 francs jusqu'à la fin de son apprentissage. C'est peu de chose que 500 francs; c'était un trésor inestimable pour le vaillant écolier, qui se voyait enfin libre de donner tout son temps aux études, sans les soucis de la subsistance quotidienne. De ce moment, il s'appellera *David d'Angers :* un échange de bienfaits entre l'artiste et la cité a donné à cette alliance de noms un caractère touchant et l'a rendue indissoluble.

Au reste, David ne prolongea pas les charges de sa ville natale : l'année suivante (1810), il remportait le prix de la tête d'expression et le second prix de sculpture; un an de plus (1811), il partait pour l'école de Rome avec le premier grand prix. Une tête de *la Douleur*, *Otryadès mourant*, et un bas-relief d'*Épaminondas*, lui valurent ces triomphes.

Voilà le jeune artiste en Italie : il s'enivre à la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité; il admire ceux de Michel-Ange et de Raphaël; il visite l'atelier de Canova, écoute avec respect ses entretiens; mais, tout en rendant justice à l'extraordinaire habileté de ce maître, il se dit déjà en lui-même que si la destinée l'appelle à devenir maître à son tour, il ne bornera pas son ambition à créer la beauté plastique et muette; qu'il s'efforcera d'animer le bronze et le marbre, de leur faire parler le langage des nobles passions.

Tout en préparant ainsi à la statuaire une mission nouvelle, David était loin de négliger l'étude de son art dans les grandes sources de l'antique; les œuvres qu'il rapporta d'Italie en font foi : c'est une tête d'*Ulysse*, un *Jeune berger* en marbre, une *Néréide apportant son casque à Achille*.

Un épisode de son séjour en Italie ne doit pas être passé sous silence, parce qu'il prouve que David était homme de son temps et associé aux idées nouvelles. Il prit part à une tentative d'insurrection des libéraux napolitains, et, dans une rencontre avec les Autrichiens, sa vie fut préservée par un jeune officier hongrois qu'il n'eut jamais occasion de revoir.

De retour en France après cinq ans, en 1816, son premier soin fut d'envoyer à son père le fruit de ses économies.

Les fameux bas-reliefs du Parthénon, enlevés par lord Elgin, venaient d'être placés au Musée britannique. David ne put résister au désir de les aller voir. Il croyait aussi que son enthousiasme pour l'art lui obtiendrait un accueil bienveillant auprès du célèbre statuaire anglais Flaxman; mais celui-ci, profondément antipathique à la révolution française, au seul nom de David, inscrit dans les fastes de cette révolution, refusa de recevoir son jeune confrère. Isolé, sans appui dans un pays étranger, la détresse du pauvre artiste fut bientôt à son comble.

En ce moment, une souscription s'organisait à Londres pour y élever un monument à la victoire de Waterloo. Avec plus de charité que de délicatesse, on offrit ce travail au sculpteur français, qui le refusa avec indignation : il vendit son linge et ses habits pour payer la traversée, et regagna sa patrie.

Rolland, son vieux maître, venait de mourir sans avoir pu exécuter une statue du grand Condé dont il était chargé; David obtint cet héritage. Qui ne se rappelle ce marbre vivant, placé à l'entrée du pont de la Concorde, devant la Chambre des députés? Coup d'œil d'aigle, geste impétueux; à chaque instant on croyait voir le bras du guerrier se détendre pour lancer son bâton de maréchal dans les lignes ennemies. Rien de plus naturel que l'exclamation d'une bonne femme en le regardant : « Ma fine! c'est comme l'orage! » Le peintre des *Horaces* avait signalé dans les premiers essais du jeune sculpteur angevin, qui fréquentait son atelier, ce caractère d'*énergie passionnée*. Une âme ardente en était la principale source; peut-être aussi les impressions d'une jeunesse tourmentée n'y étaient-elles pas étrangères. A l'âge de six ans, David, emmené par son père, qui allait combattre dans les rangs de l'armée républicaine, avait traversé la Vendée assis sur un caisson. C'était un de ses premiers et l'un de ses plus vifs souvenirs.

Le succès de la statue de *Condé* fut immense; il fit affluer les travaux à l'atelier de David, dont le talent se surpassa bientôt dans l'exécution du monument de *Bonchamp*. C'est qu'ici la reconnaissance inspira le génie; on le sent à l'émotion de ce marbre. Le général vendéen est représenté sur une litière, blessé à mort, et se relevant, par un mouvement de générosité sublime, pour ordonner à ses compagnons de respecter la vie de leurs prisonniers. Or voici ce que nous lisons de la propre main de David, sur un exemplaire de la gravure qui représente le monument de Bonchamp, et que possède M. Achille Devéria :

« Mon père était un des cinq mille républicains prisonniers dans l'église de Saint-Florent, dont Bonchamp a demandé la grâce à l'instant de mourir. En exécutant ce monument, j'ai voulu acquitter, autant que cela m'était possible, la dette de reconnaissance de mon père. »

DAVID D'ANGERS.

Nous ne ferons pas une récapitulation des œuvres dues au ciseau du jeune statuaire dans cette première période de fécondité; elle prouverait cependant aussi la flexibilité de son talent. On y verrait de la sculpture religieuse, comme les *Douze apôtres* dans la chapelle de Vincennes, comme *le Christ, la Vierge et saint Jean* dans la cathédrale d'Angers, et *Sainte Cécile* dans la même église; de la sculpture monumentale sur le tombeau du général *Foy*, sur ceux de *Lefèvre*, *Suchet*, *Visconti*, etc., tous au Père-Lachaise, sur celui de *Fénelon* dans sa cathédrale de Cambrai; des souvenirs de l'antique, des hardiesses, une habileté merveilleuse quelquefois dans l'emploi du costume moderne; on y verrait une série de bustes parfaits d'exécution, hommages rendus aux célébrités de la politique, de la science et des lettres : *Lafayette*, *Grégoire*, le vieux *Hullin*, en

mémoire du siége de la Bastille; *Volney, Lacépède, Chateaubriand, Béranger, Lamartine, Rossini*, tant d'autres. Admirateur de la gloire et du génie partout, David retourna en Angleterre pour y modeler les traits de *Bentham*, de *Cooper*, de *Walter Scott;* il courut chercher *Byron* en Lombardie, et saisit l'image du grand poëte avant que son navire l'emportât aux rivages de la Grèce; il se rendit à Weimar auprès de *Gœthe*, pour y construire son buste colossal, olympien. C'est plus tard, dans un second voyage, qu'il ajouta à cette collection ceux de *Tieck, Schelling, Rauch*.

Le désintéressement de l'artiste égalait son talent : il ne voulut recevoir que ses frais de la statue du général Foy, élevée par souscription; il fit cadeau de ses deux bustes de Grégoire à la ville de Nancy et à la république d'Haiti; auteur d'un grand médaillon en bronze de Rouget de l'Isle, il le mit en loterie, et une somme de près de 1 000 francs soulagea la misère du vieillard qui avait composé *la Marseillaise*. Dès lors nous voyons David se faire une règle constante d'économiser sur le salaire de ses travaux lucratifs pour exécuter des œuvres gratuites.

C'est ainsi qu'il réalisa l'une de ses plus heureuses pensées; nous voulons parler de la *Jeune Grecque au tombeau de Botzaris*. La Grèce elle-même, ce peuple renaissant, symbolysé dans une délicieuse figure adolescente, suit de son doigt délicat des caractères gravés sur la pierre, et s'efforce d'épeler le nom du Léonidas de Missolonghi. Marcos Botzaris, un des beaux caractères de la lutte héroïque où il succomba, méritait que David lui consacrât celui de ses ouvrages pour lequel peut-être il s'est le mieux inspiré de l'art antique. Si l'on retrouvait cette statue enfouie dans les environs d'Athènes ou de Marseille, a dit un habile critique, elle dérouterait l'expérience des archéologues.

Cependant les honneurs étaient allés chercher David dans son atelier : en 1825, il avait été décoré; l'année suivante, il était devenu membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts. Consciencieux dans tous ses devoirs, il remplissait avec assiduité ceux que lui imposait ce dernier titre, et les élèves, qui savaient avec quel soin il corrigeait leurs études, et qui appréciaient la haute direction de ses conseils, se pressaient en foule à ses leçons; on entendait dire aux gardiens de la salle : « Voici le mois de M. David; nous aurons de la besogne. »

Mais cette vie laborieuse ne ralentissait pas chez lui l'ardeur des sentimens politiques. Lorsque la révolution de juillet éclata, David combattit avec les amis de la liberté. Après avoir délaissé quelques jours le ciseau pour le fusil, il reprit le ciseau et sculpta le fronton du Panthéon, immense et beau travail, qui suffirait pour établir une grande renommée. On a pu lui reprocher une couleur trop exclusive, reflet des souvenirs passionnés de la récente victoire. Mais David, profondément pénétré du sentiment qui avait dicté la dédicace de ce temple aux grands hommes, et qui l'avait inauguré par l'apothéose des deux philosophes précurseurs de la révolution française, aurait cru faire un anachronisme en remontant à d'autres époques de notre histoire.

Bientôt après, la ville de Marseille demanda une décoration pour son arc de triomphe, et David lui envoya des bas-reliefs qui ont la composition et le mouvement des grands tableaux historiques. Ils doivent être classés parmi ses productions capitales.

Arrivé à l'apogée de sa gloire et de son activité, David eut l'insigne faveur d'y joindre le bonheur domestique : il épousa, en 1831, la petite-fille de Laréveillère-Lépaux, ancien membre du directoire. Il avait trouvé une femme digne de s'associer à la fois à ses pensées d'artiste et à ses sentiments généreux. Il ne demanda plus désormais que du marbre et du bronze, pour peupler de chefs-d'œuvre nos places publiques et nos musées, et il le fit avec une telle libéralité, que l'éclat de son nom est le seul héritage personnel qu'il laisse en mourant à ses enfants; quelques modestes legs faits par lui à sa famille, demeurée obscure au lieu natal, seront pieusement acquittés sur la fortune de sa veuve.

Il s'était imposé une sainte mission, celle d'enseigner l'amour des belles et grandes choses, en popularisant les images des citoyens qui en ont donné l'exemple, et la France lui cria par la bouche du poëte :

Va, que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux!
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux!
Fais de nos cités des Corinthes!
Oh! ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit.
Honneur au sol que ton pied foule!
Un métal dans tes veines coule;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit! (¹)

Parcourez la France : partout vous voyez les traces de David, partout il a rendu son souvenir inséparable de celui des bienfaiteurs du pays.

A Béziers, c'est *Riquet* unissant les deux mers; à Montbéliard, c'est *Cuvier* sondant du regard de la science les entrailles du globe; à Bourg, c'est *Bichat* cherchant l'énigme de la vie et de la mort; à Laval, *Ambroise Paré* inclinant son génie devant le Tout-Puissant par cette belle parole : *Je le pansay et Dieu le guarit;* à Strasbourg, c'est *Gutenberg* faisant le premier emploi des caractères d'imprimerie pour écrire ces mots de la Genèse : *Et la lumière fut!* à Aurillac, c'est *Sylvestre II*, c'est *Gerbert*, un grand pape et un grand savant dans la même personne; à Mayenne, *Cheverus;* à Cambrai, *Belmas*, deux prélats charitables; à Rouen, *Corneille;* à la Ferté-Milon, *Racine;* au Havre, *Bernardin de Saint-Pierre* et *Casimir Delavigne* assis devant le musée de leur ville natale; *Jean Bart* le marin à Dunkerque, vis-à-vis de l'Angleterre; à Nancy, *Matthieu de Dombasle*, le célèbre agronome. Il y a aussi un roi parmi ces grands hommes; c'est *René d'Anjou*, compatriote du statuaire, le bon roi René, artiste lui-même et protecteur des arts.

Pour l'Amérique, David a fait un bronze de *Jefferson;* pour la Suisse, un bronze de *Puri*, le philanthrope, le bienfaiteur de Neufchâtel. Il a surtout reproduit avec joie les images de ces héros de la liberté dont la renommée appartient au monde entier : *Franklin, Washington, Bolivar.*

A Paris même, au jardin des Tuileries, on admire de lui deux belles études de l'antique : *Philopœmen*, et cette statue assise dans un des petits parterres devant le château, du côté de la rivière. Vous y cherchez peut-être quelque personnage consulaire de Rome? C'est le Roscius français, *Talma*, dont on a effacé le nom en l'enlevant au foyer du théâtre dont il avait fait la gloire. Talma est là dans le costume de ses rôles. David s'est rarement permis cette apothéose monumentale; mais elle ne fut jamais mieux justifiée qu'ici. — Au Muséum du jardin des Plantes, il y a un second *Cuvier*. — *Larrey*, l'Ambroise Paré de nos armées républicaines et impériales, est debout devant l'hôpital du Val-de-Grâce, et quatre bas-reliefs racontent les souvenirs de sa vie aux Pyramides, à Austerlitz, à Sommo-Sierra, à la Bérésina. *Armand Carrel*, le chevaleresque journaliste, aimé de ceux qui l'ont connu, estimé du moins de ceux qui l'ont combattu, consacre par sa présence le cimetière isolé de Saint-Mandé. — Au Père-Lachaise, un groupe équestre, *le Général Gobert tué par un guerillero*, en présentant au

(¹) Victor Hugo, *Feuilles d'automne :* « A David, statuaire. »

talent de David les difficultés d'un genre nouveau; lui a donné l'occasion d'un nouveau succès. — Près de là, ce cercueil au pied d'une tribune vide, c'est celui de *Garnier-Pagès*, l'orateur populaire si jeune enlevé à la cause qu'il servait. — Et, caché sous la verdure, ce buste à l'expression fine et ferme, c'est celui du démocrate allemand *Louis Bœrne*, que l'exil a envoyé mourir parmi nous. Ce visage est le miroir de son âme et de ses écrits.



Statue du général Drouot, à Nancy, par David d'Angers. — Dessin de Chevignard.

Ces ouvrages si divers que nous venons d'énumérer, et tant d'autres que nous avons dû passer sous silence, les bustes d'Arago, de Lamennais, de Victor Hugo, des deux Chénier, de Mlle Mars, sont tous de la même main, de la seule main de David.

Cette main infatigable a entrepris, et conduit jusqu'au

chiffre de près de six cents médaillons en bronze et en plâtre, une collection de portraits dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Presque toutes les notabilités contemporaines figurent dans cette galerie iconographique, qui sera l'un des plus beaux titres de David à la gratitude nationale.

David avait hérité de son père non-seulement le patriotisme français, mais aussi l'amour de l'Anjou. Il ne négligeait aucune occasion de rendre hommage à ses concitoyens illustres; et pourtant il est mort avec le regret de n'avoir pas exécuté le monument de Beaurepaire, l'héroïque défenseur de Verdun. Il en avait fait le projet et il en parlait souvent.

Le Musée d'Angers, grâce à David, est l'un des plus riches de la France. Dès 1816, à son retour d'Italie, pauvre, inconnu, le jeune artiste refusa de vendre à M. de Polignac sa tête d'*Ulysse*. C'était la première qu'il eût exécutée en marbre : il voulait en faire cadeau à sa ville natale; il y ajouta les œuvres qui lui avaient valu des couronnes. Chaque année des trésors de marbre, de bronze, de plâtre, partaient de son atelier pour le Musée d'Angers, où il déposait les originaux en terre cuite de ses compositions; collection inestimable des autographes du maître. Souvent aussi il l'enrichissait d'objets d'art achetés de ses deniers. La cité reconnaissante ouvrit une nouvelle salle d'exposition, entièrement consacrée aux œuvres de son glorieux enfant, dans le local même où il avait reçu les premières leçons de dessin. Cette salle, dont l'inauguration solennelle eut lieu le 17 novembre 1839, porte le nom de *galerie David*.

Aujourd'hui que la gravité de la mort doit inspirer aux passions un respectueux silence autour de David, son influence sur l'art se fera sentir plus visible qu'elle ne l'a été. Il s'y est montré novateur avec un heureux équilibre de sagesse et d'audace. David appartient à l'école de Michel-Ange et de Puget; sa sculpture est éminemment dramatique; mais l'action n'y altère pas la sévérité du dessin, et si la force y domine, elle n'en exclut pas la grâce. David avait fait des études anatomiques très-approfondies, et il maniait le crayon avec une rare habileté.



Dernière ébauche en argile faite par David d'Angers. — Projet de tombeau pour François Arago. — Dessin d'Eugène Marc.

Mais ce qui fait de lui un maître à part, c'est la tendance morale de son œuvre.

Son ciseau est constamment chaste, constamment noble. Il n'y a pas une de ses créations, même très-secondaire, dont la vue n'excite dans notre âme une émotion salutaire; il n'y en a pas une surtout qui ne parle éloquemment à notre esprit. David est vraiment le sculpteur de la pensée.

Nous avons dit quels étaient ses sentiments politiques. La proclamation de la république, en 1848, lui causa une joie profonde : c'était le rêve de sa vie. Devenu, à cette époque, maire du onzième arrondissement, il ne signala son administration que par des exemples de justice et de bienveillance. Représentant du département de Maine-et-Loire à l'assemblée constituante, il y siégea sur les bancs de l'extrême gauche. Après la clôture de l'assemblée, il retourna dans son atelier, et entreprit pour la ville de Nancy la statue colossale du général Drouot, ce guerrier qui sut honorer l'uniforme par la pratique des vertus civiles. Ce fut son dernier grand travail, interrompu par les événements.

Une nuit du mois de décembre 1851, la maison de l'artiste fut investie. Arrêté, et bientôt après obligé de quitter la France, il se réfugia d'abord en Belgique; mais il avait emporté dans son cœur une douleur mortelle. Ses amis, dans l'espérance de l'en distraire, obtinrent de lui qu'il visiterait la Grèce, la vieille patrie de l'art. Lui-même croyait y trouver un peu de calme. Il partit, accompagné de sa jeune fille. Les Grecs, en voyant l'exilé appuyé sur ce bras dévoué, ne pouvaient s'empêcher de songer à l'une des plus touchantes légendes de leur antiquité. David fut accueilli à Athènes avec de vifs témoignages de sympathie et de respect, et, fidèle à

sa mission de Plutarque, il voulut ajouter à sa galerie d'hommes illustres *Canaris*.

Un attrait particulier le conviait à Missolonghi. Il désirait revoir son œuvre de prédilection, sa Jeune Grecque, sa *chère petite*, comme il l'appelait, marbre qu'il avait ciselé, poli, perfectionné de ses mains avec amour, sans le secours des praticiens. Mais, hélas! les mutilations de ce monument attestèrent à ses yeux l'état de barbarie du grand peuple d'autrefois, fruit d'une longue servitude. On serait d'abord tenté d'attribuer à ces tristes impressions la page intime que nous allons transcrire; il n'en est pourtant rien : elle date des premières semaines du séjour de David en Grèce. Les circonstances qui l'ont inspirée lui prêtent un intérêt historique et biographique à la fois.

« J'écris ces lignes sur l'appui de ma fenêtre, en face de l'Acropole, vénérable ruine d'une religion effacée et d'une civilisation éteinte. A ma gauche, dans la plaine, les vestiges du temple de Jupiter; près de ce temple, et au pied du mont Hymette, l'Ilissus, autrefois une rivière, actuellement desséché, et seulement sillonné de rares filets d'eau bourbeuse. Ses rives étaient autrefois bordées de beaux palmiers et de lauriers roses; Socrate et Platon aimaient à s'y promener. Au coucher du soleil, le mont Hymette se colore des teintes violettes les plus transparentes et les plus insaisissables dans leurs mobiles et suaves variations. A ma gauche, le Pnyx et sa tribune respectée par le temps, à laquelle il ne manque qu'un Démosthènes et un peuple libre pour l'écouter! Tout près, la montagne où se tenait l'aréopage, où Minerve venait mettre son bulletin dans l'urne quand elle voulait absoudre un citoyen, ce qu'elle a malheureusement oublié de faire pour Socrate. Là on pense aussi à l'ingratitude des enfants, quand on se souvient que Sophocle, traîné devant ce tribunal, ne fut absous qu'après avoir lu son immortel *Œdipe!* Plus loin, à droite, les belles montagnes du Péloponèse, le Pirée et le golfe de Salamine, où les Athéniens vainquirent les Perses qui venaient pour les asservir. Toujours à droite, Éleusis et la voie sacrée. Chaque soir, j'assiste au grand spectacle du coucher du soleil; jamais le sublime peintre ne se répète dans ses magiques effets. Quelles paroles pourraient rendre la solennelle beauté de cet embrassement passionné du ciel à la terre? L'âme, quoique enthousiasmée, se sent accablée et soupire après des impressions moins en dehors d'elle, après cet admirable mirage qu'on aperçoit dans les yeux de l'être aimé; alors des gémissements viennent oppresser votre poitrine; vous vous prenez à regretter la chère patrie. L'arbrisseau enlevé du sol natal, où une main amie venait chaque jour arroser ses racines, végète et meurt sous un ciel trop brûlant et sur une terre aride comme le cœur de l'égoïste ou de l'indifférent.

» Dans ce célèbre cimetière, ma sublime prison, tout porte à la mélancolie. L'Acropole est comme un immense piédestal sur lequel étaient posés les temples des dieux et les statues des héros; il n'offre plus que des ruines. Ces colonnes qui s'élèvent vers le ciel semblent de loin des bras décharnés, suppliants. Ici, toutes les rues portent des noms illustres; les Thémistocle, les Socrate, ont leurs rues, et quelles rues, bon Dieu! au milieu un ruisseau de boue stagnante; sur les piédestaux des dieux, le Grec moderne, assis, cherchant à se débarrasser de la vermine qui le ronge; sur les autels où fumait l'encens des sacrifices, on vend de la friture ou des haillons. Depuis que la Grèce a renié ses croyances, toutes les misères l'ont assaillie et la vengeance semble s'être appesantie sur elle.

» Il faut vivre ici du passé; quand on porte ses yeux sur le présent, on éprouve une affreuse déception; la glace ternie ne reflète même plus les belles choses dans leur splendeur.

» Il n'y a donc d'impérissable que l'unité du principe créateur, dont on retrouve l'alphabet dans le grand livre de la nature, à chaque page. »

Les fatigues du voyage et l'influence d'un climat inaccoutumé achevèrent l'œuvre de la douleur patriotique. Lorsque David débarqua à Nice, au mois de décembre 1852, des amis qui l'attendaient sur le rivage furent effrayés de l'altération que révélaient son visage et son attitude. L'un d'eux écrivit spontanément à Paris, à Béranger, ce qu'il avait vu, et Béranger, spontanément aussi, alla réclamer pour David, mourant hors de France, un passe-port, qui fut expédié sur-le-champ.

David rentra donc dans sa maison et dans son atelier; dans cette maison ornée par lui de souvenirs et d'objets d'art; maison désormais historique comme celle de Rubens à Anvers, comme celle de Gœthe à Weimar; dans cet atelier où figurent, au milieu des esquisses de ses nombreuses productions, quelques morceaux achevés : *l'Enfant à la grappe*, charmant écho de l'antiquité, et *le Jeune Barra*, ce petit tambour qui mourut sur le champ de bataille en serrant contre sa poitrine la cocarde nationale; obscur enfant qui eut la fortune d'être illustré par les deux David, sur la toile et dans le marbre.

Il essaya plusieurs fois de se remettre au travail, mais ses bras affaiblis ne suffisaient plus à l'activité de son cerveau; il parvint cependant à terminer son *Drouot*, inauguré à Nancy en juillet 1855, et, nous le disons avec amertume, sans que le nom de l'artiste ait été seulement prononcé; il travailla au *Bichat*, destiné à l'École de médecine; enfin, chargé de faire un projet pour le monument d'Arago, il employa ses forces défaillantes à ébaucher en argile une figure de l'illustre savant, tombant, la plume à la main, sur la pierre qui doit le couvrir. Cette pensée de mort est si dramatiquement rendue, qu'il semble impossible que l'auteur en la réalisant n'ait pas songé à sa propre destinée, si visiblement prochaine. Au mois de juillet 1855, prêt à quitter Paris pour tenter aux eaux des Pyrénées un dernier moyen de salut, il donna cette esquisse à son fils, en lui recommandant de la bien conserver.

Les eaux n'améliorèrent pas sensiblement son état. Il revint par l'Anjou et voulut visiter encore une fois la collection de ses œuvres au Musée David, puis le tombeau de Bonchamp à Saint-Florent. Une première atteinte de paralysie, à la campagne, effraya sa famille, qui se hâta de le ramener à Paris afin de l'environner de tous les soins de la médecine. Une seconde attaque aggrava son danger : la troisième était prévue; elle se fit cependant attendre plusieurs mois, pendant lesquels le malade conserva toute la lucidité de son esprit, recevant avec plaisir et sensibilité la visite de ses amis. Enfin un dernier coup termina sa vie, dans la nuit du 5 au 6 janvier 1856.

David verra un jour son nom glorieusement écrit dans ce temple des hommes célèbres dont son ciseau a décoré le fronton; mais dans le champ des morts, où il éleva tant de monuments à des personnages illustres, sa place ne sera marquée que par une simple pierre, d'accord avec la simplicité de sa propre vie.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58, 66, 83, 98, 130, 173.

LE RUISSEAU ET LE BOIS DES AUNES.

Ce ruisseau courant sous les aunes me rappelle quelques-unes des heures les plus agréables de ma vie. Mais comment décrire les rêveries et les amusements dont il éveille chez moi le souvenir?

L'eau, qui n'était ni rapide ni profonde, gazouillait sur

des lits de cailloux arrondis, s'étendait quelquefois en nappes transparentes et formait çà et là de petites chutes. Je me plaisais à observer, dans les places où l'eau semblait dormir, ces mouches légères, qui glissent incessamment à la surface, comme les plus agiles patineurs sur une glace polie, ou les brillantes libellules en équilibre sur leurs ailes diaprées; là-bas c'était un hoche-queue posé sur une pierre moussue au milieu du ruisseau; c'étaient des lézards verts dormant sur le gravier, dans une place échauffée par le soleil; le martin-pêcheur passait comme la flèche sous les rameaux qui trempaient dans l'eau l'extrémité de leurs feuilles. Un écureuil, sautant de branche en branche, s'approchait de moi et se mettait presque à portée de ma main. Je ne soufflais pas; ses petits yeux noirs se fixaient sur les miens; mais le bruit d'une feuille, le cri d'un oiseau, lui faisait reprendre sa course vagabonde.

Les fleurs m'occupaient aussi dans mes contemplations solitaires, et je pouvais observer longtemps une clochette qui se balançait sur sa tige, un orchis visité des insectes, une rose sauvage célébrant son jour de vie. Je faisais peu de bouquets; je ne me plus jamais à cueillir les fleurs. Une fleur coupée me donne l'idée de la mort; et j'aime mieux la vie dans l'objet le plus aimable que produise pour nous la nature.

Il me semble avoir dans mon bosquet d'aunes, et sur les bords de mon ruisseau, des fleurs que je ne vis nulle part ailleurs dans la suite, des fleurs d'un autre monde. Une entre autres, un orchis à la corolle veloutée, qui me paraissait une abeille en repos, mais avec des couleurs qui en faisaient vraiment une fille du ciel. Oh! je me gardai bien de la cueillir, cette abeille-fleur! Je la montrai seulement à ma mère; et, plusieurs années de suite, j'ai pu l'admirer encore; puis vinrent de mauvais jours, et je ne la retrouvai plus. Je pourrais encore en marquer la place, et je voudrais y retourner pour essayer de revoir la fleur que j'aimais et lui redemander mon enchantement.

Mais je n'étais pas toujours seul sur les bords du ruisseau; j'avais aussi de petits camarades; j'en avais deux surtout. Ils vivent encore : l'un n'est qu'à deux cents lieues de moi, l'autre est à plus de mille! Quand nous étions réunis, mes plaisirs changeaient de nature; on ne rêve pas à trois, on joue, et nous savions jouer!

Nous avions quelque chose du génie des castors : rien ne nous plaisait tant que de construire des digues sur le ruisseau et de former des lacs, où nous faisions voguer des feuilles de chou avec leurs cargaisons de cerises ou de fraises. Nous devenions trafiquants : j'envoyais à mon correspondant les produits de ma province; il me renvoyait le payement en baies de troëne ou bien en petits silex blancs comme la neige.

D'autres fois, nous bâtissions des villes de guerre avec des cailloux et du limon; à chacun la sienne : c'était Rome, c'était Carthage. Puis Annibal et Scipion faisaient provision de pierres, et, après nous être écartés pour laisser tout le péril à nos places fortes, deux de nous commençaient l'attaque au signal donné par le troisième. Nous avions eu beaucoup de plaisir à maçonner ces murailles, mais nous en avions bien davantage à les renverser.

J'ignore ce que font de nos jours les enfants; mais, en ce temps-là, je retrouve la fureur guerrière dans tous les jeux de l'enfance. J'ai vu des classes entières se défier et se livrer de véritables combats; j'ai vu même les petits paysans de villages voisins se provoquer et se chercher les uns les autres pour en venir aux mains à coups de pierres et de bâtons. Les folies des hommes sont contagieuses pour les enfants.

Pour vous, mes fidèles compagnons, vous ne me fîtes jamais la guerre qu'en riant de bon cœur. Nulle amertume ne se mêlait à nos jeux; et si je ne m'étais promis de ne trahir aucun des miens dans ces épanchements, j'écrirais ici vos noms comme ceux des camarades les plus dévoués et les plus doux.

Nous étions d'infatigables explorateurs. Un jour, à force d'observer notre petit ruisseau, nous finîmes par y découvrir un poisson. D'où venait-il? Comment avait-il passé par les moulins? J'avais ouï dire à mon père que, depuis longtemps, on ne voyait plus, dans ce petit cours d'eau, un seul poisson.

Celui-ci n'était pas, il est vrai, plus long que notre petit doigt. Retiré dans une anse peu profonde, il allait et venait avec anxiété depuis qu'il s'était aperçu qu'il avait eu le malheur de fixer notre attention. Nous fermons la sortie du golfe avec des cailloux et de la terre, après quoi je me mets à sa poursuite : le voilà dans ma main! Alors la pitié nous parle en sa faveur, ou du moins le désir de le conserver en vie. L'un de nous ôte son soulier, le remplit d'eau, et nous mettons le poisson dans ce vivier d'un nouveau genre.

Nous portons en triomphe notre capture à mon père.

— C'est un voyageur égaré, nous dit-il. Il est bien petit, mais il l'était bien plus encore il y a quelques semaines; et il faut si peu de place à un poisson naissant! Il sera remonté par le filet d'eau que le meunier laisse quelquefois échapper dans le lit du ruisseau. Mais que voulez-vous faire du petit vagabond?

— Nous le mettrons dans le bassin de la fontaine.

— Il s'échappera par la bonde la première fois qu'on nettoiera le bassin. Vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de jeter votre poisson à la rivière qui passe dans le grand bois, à moins qu'il ne vous plaise mieux de le porter au lac, d'où je crois qu'il est venu.

Nous tenions beaucoup à notre captif qui attendait sa sentence dans le soulier, cependant nous prîmes la généreuse décision de le rendre à sa patrie.

— Bien! je vous accompagnerai, dit mon père.

Il prend une carafe, la remplit d'eau fraîche, et il y fait passer le poisson. Il nous parut si joli dans ce nouveau domicile que nous aurions bien voulu le garder encore un peu. Cependant cette nouvelle tentation fut encore heureusement surmontée. Il faut dire aussi que nous trouvions piquante et nouvelle l'idée de porter de si loin un poisson au lac.

C'était sans doute une expédition singulière. Bien des gens souriront peut-être de pitié et trouveront que le moins enfant des quatre n'était pas mon père. Il me semble pourtant qu'il montra dans cette occasion plus de sagesse encore que de complaisance.

La délivrance du prisonnier se fit d'une manière solennelle; l'un de mes amis en eut l'honneur : il ôta ses souliers et ses bas, releva son pantalon au-dessus des genoux, entra en pleine eau, et, renversant doucement la carafe, il s'écria d'un ton solennel : « Adieu, poisson! »

Et chacun de nous, mesurant des yeux la vaste étendue du lac, essayait de se figurer la surprise et la joie du petit voyageur dans son nouveau domaine.

La suite à une autre livraison.

LA VÉRITÉ.

Qu'est-ce que la vérité?

L'accord de nos représentations avec les choses représentées. (Divers auteurs.)

L'accord des représentations avec leurs objets. (Schelling.)

C'est, dans les choses, la réalité même des choses; dans

l'entendement, la connaissance des choses telles qu'elles sont. (Balmes.)

La vérité, cet être métaphysique dont tout le monde doit avoir une idée claire... (Buffon.)

L'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité. (D'Alembert.)

L'HEUREUX PAYSAN.

Traduit de Hebel.

Il est temps de retourner au logis avec la herse et la charrue; le noiraud aussi trouve que c'est assez. Fouillons dans le sac à tabac et allumons la pipe!

L'empereur lui-même en fait autant quand il est en chasse dans la forêt.

Mais je gage qu'il n'y trouve point tant de plaisir que moi! Tout ne va pas à souhait dans sa maison. Une couronne d'or est bien lourde; passe encore un chapeau de paille.

Sans doute l'argent lui arrive à flots, mais tout le monde veut vivre à ses coches; personne ne souffre sans lui crier sa peine, et il ne peut les consoler tous.

Et quand il a soulagé les misères, quand il a veillé pour son peuple jusque bien avant dans la nuit, quand il croit que sa tâche est remplie, alors commence l'ingratitude!

Le général aussi allume sa pipe après la bataille, lorsqu'il revient au camp pour prendre enfin du repos.

Mais le moyen qu'il la trouve bonne, tandis qu'il entend encore les cris de guerre, les gémissements, et le bruit du tambour! Il a combattu bravement, et personne ne l'a loué!

Le meurtre, l'incendie, la haine, la malédiction et la misère marchent derrière lui. Ici il voit un soldat noyé dans son sang, là un village qui se débat dans les tourbillons de flamme et de fumée.

Et le marchand! il fume également quand il suit la grande route pour se rendre aux foires avec son argent et ses marchandises.

Mais tu ne jouis pas de ta pipe, pauvre homme! On voit que tu as du souci; tu calcules, tu calcules toujours; il y a des chiffres jusque dans tes yeux.

Ne plaisantons pas; ta croix est lourde. Tu ne te trouves pas assez riche; il te faut encore des écus! Pourquoi? tu n'en sais rien, et cependant cela ôte le bon goût de ton tabac.

Le mien, Dieu merci, me semble excellent. Je me porte bien; je viens de jeter la semence dans la terre humide, et Dieu la fécondera avec son haleine et avec la rosée du matin.

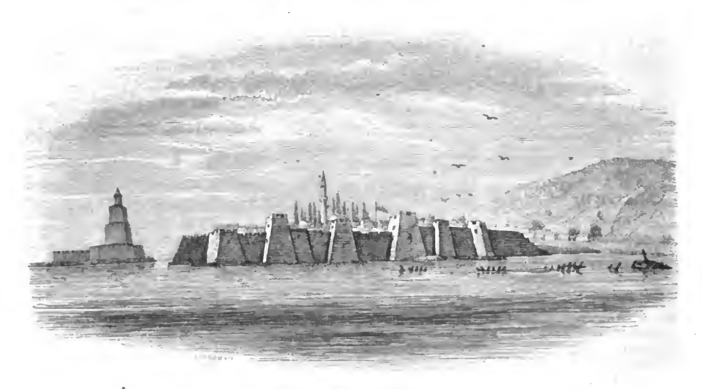
Mon Anna, leste et fraîche, met pour moi le couvert au logis; j'ai des filles brillantes de santé, des garçons gros et joyeux.

Voilà pourquoi je fume avec plaisir. Voyons, si je bourrais la pipe de nouveau? Oui, fumons pour avoir bon courage et le cœur content. Tout semble si doux quand on reprend le chemin de son foyer!

MODON.

C'est une petite ville grecque de Morée, agréablement située sur un îlot joint au continent messénien par un pont de bois. Ses défenses naturelles et artificielles sont un rempart, double à l'est, appuyé au couchant sur une ligne de rochers escarpés; deux hautes tours, une au nord, une autre au midi, complètent cet ensemble plus intéressant pour l'antiquaire que pour l'ingénieur. La ville est mal bâtie; ses rues sont tortueuses, étroites et sales. Comme position, elle a un grand rapport avec notre ville de Saint-Malo, ayant comme elle son île et son *sillon*.

Modon, *Methone* des temps antiques, a, pour son malheur, des annales assez accidentées. Les Turcs et les Vénitiens se sont longtemps disputé cette place, fort importante par sa situation sur une des pointes avancées de la Morée.



Modon. — D'après Decamps.

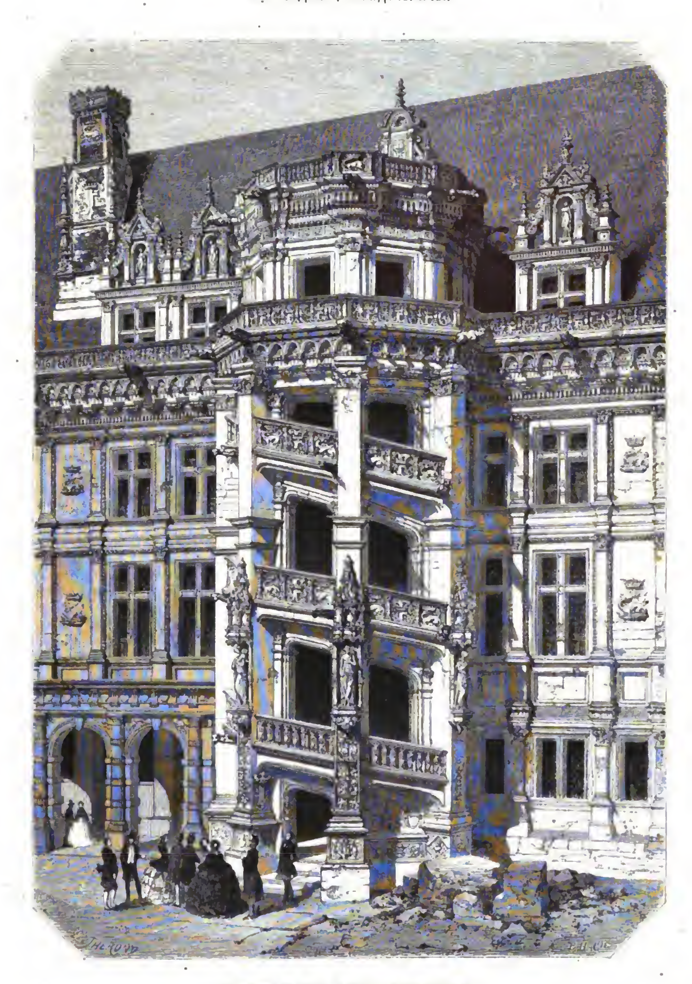
Les Grecs l'occupèrent dans la guerre de l'indépendance, et elle leur est restée à la paix.

Le 13 mai 1825, les marins hellènes incendièrent dans la rade de Modon la flotte turque; et l'incendie ayant malheureusement gagné la poudrière, elle sauta avec un épouvantable fracas : l'explosion emporta une partie de la ville, qui, du reste, s'est relevée assez rapidement de cette catastrophe terrible.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LE CHATEAU DE BLOIS.

Voy. t. III, p. 217; — t. X, p. 121 et 127.



La Lanterne du château de Blois. — Dessin de Thérond.

Nos lecteurs connaissent déjà, sous le rapport à la fois de l'art et de l'histoire, le château de Blois, ancienne forteresse féodale située sur les bords de la Loire, et transformée en palais somptueux par la volonté de Louis XII,

au plus beau temps de la renaissance, probablement sous l'influence et la direction du célèbre artiste véronais Giocondo. Nous n'avons rien exagéré en disant que c'était, après celui de Fontainebleau, le plus intéressant de tous les châteaux royaux de France. Une de nos planches a représenté sa belle porte de la façade de l'est. L'escalier ou la lanterne, que nous figurons aujourd'hui avec fidélité et avec tout l'art qu'il est possible d'attendre du dessin et de la gravure de notre temps, n'est pas une œuvre moins remarquable. Une description parfaite de cette partie si élégante et si brillante de l'édifice se trouve dans l'*Histoire du château de Blois*, par M. de la Saussaye; nous ne pouvons mieux faire que de l'extraire de ce savant ouvrage :

« A l'ancien milieu de la façade, dont l'étendue a été diminuée par les constructions de Gaston d'Orléans, s'élève un escalier à jour, magnifique de pensée et d'exécution. Chaque ouverture, pratiquée en balcon, est ornée d'une balustrade formée de fuseaux à feuillages aux premiers étages, de F et de salamandres de ronde bosse aux rampes supérieures. Au-dessus de la corniche, pareille à celle de la façade, s'élève un attique terminé en terrasse, et dont l'entablement est riche de toute la richesse que pouvait y apporter l'imagination des sculpteurs de la renaissance. Les balustres de la terrasse et les salamandres placées aux sommets des contre-forts résument les deux systèmes de la décoration des balcons des rampes. Les contre-forts sont ornés de faisceaux d'arabesques d'un goût exquis, et de très-belles niches où ont été placées des statuettes allégoriques, pour lesquelles on ne s'est peut-être pas assez inspiré des admirables modèles que nous ont laissés Jean Goujon et les autres statuaires de la renaissance. Le berceau rampant de l'escalier est décoré de nervures croisées, dont les points d'intersection portent des médaillons avec des encadrements variés à l'infini, et qui offrent alternativement dans leur champ les quatre emblèmes de la reine et les deux du roi. Ces nervures grimpent ainsi jusqu'en haut, où elles s'épanouissent sous une voûte annulaire que supporte un noyau brodé du haut en bas de merveilleuses arabesques qui sont dues, à l'exception d'un seul faisceau qui n'était qu'ébauché, au savant crayon de M. Duban et au ciseau habile des jeunes artistes employés sous ses ordres. Rien n'est plus heureux de dessin et plus délicat d'exécution que les sculptures anciennes qui ornent l'archivolte et l'appui du palier culminant. Les lettres A. P., cachées au milieu des sculptures de l'entrée principale de l'escalier, sont-elles les initiales du nom de l'architecte auquel l'art doit un de ses chefs-d'œuvre?...

» Au surplus, on ne saurait décrire les richesses inouïes de la décoration de cet escalier, les salamandres enflammées, les chiffres gigantesques, les pluies d'hermine et de fleurs de lis, les arabesques qui étreignent les contre-forts comme les rameaux entrelacés d'un lierre, les mille détails de sculpture. Il est impossible de trouver dans une construction plus d'élégance dans la masse, plus de délicatesse dans les détails. Ici, comme à Chambord, le grand escalier est la pièce capitale de l'édifice; à Blois, ne pourrait-on pas dire que c'est la pièce capitale de l'architecture de la renaissance?... »

L'ÉPIGRAPHE DE LA TOUR-D'AUVERGNE.

L'épigraphe mise par la Tour-d'Auvergne en tête de son célèbre livre des *Origines gauloises* est empruntée à Végèce et signifie : « Les choses accomplies avec courage ne sont que d'un temps, mais celles qui sont écrites pour la patrie sont éternelles. »

Unius ætatis sunt res quæ fortiter fiunt,
Quæ vero pro patriâ scribuntur æternæ sunt.

On ne peut douter que l'illustre érudit et guerrier n'ait eu en vue, dans le choix de cette épigraphe, sa propre histoire. Qui se rappelle aujourd'hui tous les traits particuliers de dévouement et de bravoure dont il a été le héros, et qui excitaient chaque jour l'admiration de ses chefs et de ses compagnons d'armes? Leur souvenir aura péri avec ceux qui en avaient été les témoins. On se borne à garder vaguement la mémoire de ce caractère valeureux, qui avait fait à la Tour-d'Auvergne un si grand nom dans les armées de la révolution, et lui avait mérité le titre glorieux de premier grenadier de la république française. Tant d'actes hardis produits par les plus généreuses résolutions du soldat, et dont le détail forma jadis le sujet de tant d'entretiens sous les tentes, ont disparu complétement aujourd'hui de la mémoire, comme la fleur, comme le nuage, comme l'oiseau, dont nul sur terre ne se souvient, et qui eux aussi, cependant, ont pu, en leur temps, captiver autour d'eux la sympathie.

Mais il n'en est pas de même du livre que la Tour-d'Auvergne a consacré à la réhabilitation des véritables pères de la patrie, si longtemps laissés dans l'ombre par suite de l'ingratitude et de la légèreté de la plupart des historiens. Le livre des *Origines gauloises* subsiste en entier; le temps qui s'est écoulé depuis sa publication n'a fait qu'ajouter à son importance, et sa valeur ne cessera pas d'augmenter à mesure que de nouveaux progrès se réaliseront dans l'étude de nos antiquités nationales. La condition nécessaire pour qu'un écrit patriotique traverse les âges n'est pas que cet écrit soit une œuvre accomplie; il suffit qu'il soit véritablement consacré au service de la patrie, c'est-à-dire qu'il se lie formellement au développement de ses idées et de sa grandeur. La nation lui communique alors quelque chose de sa propre immortalité; car il entre dans sa vie, et cette vie, en se poursuivant de génération en génération, le conserve et le protége. Même en s'élevant au-dessus, la postérité y prend appui, comme dans un monument dont un âge n'a réussi à bâtir que les premières assises, et que les âges suivants complètent et perfectionnent, sans cesser jamais de profiter du labeur initial. « Mes découvertes, disait la Tour-d'Auvergne avec un juste sentiment de son œuvre, n'offriront que des matériaux arrachés à force de travail et de patience des ruines d'un grand édifice, qui attendront que des mains plus habiles les emploient, les mettent en œuvre, et élèvent un jour à la gloire de mon pays un monument digne de lui être consacré. » Quand la France sera en état d'élever en l'honneur du génie de sa nationalité un tel monument, le nom de la Tour-d'Auvergne y sera inscrit, et jouira par là d'une immortalité bien plus durable que celle de la gloire militaire.

LE MUATA-CAZEMBE.

Qui n'a entendu parler du Monomotapa, où Miguel Cervantes envoie parfois les héros dont il ne sait plus que faire? Qui connaît parmi nous l'empire du Muata-Cazembe, situé à si petite distance de cette région à moitié fantastique? Les Portugais, qui possèdent sur les côtes de l'Afrique orientale Quillimane, Sena et Tete, n'ont pas les mêmes raisons que les autres nations européennes pour demeurer dans cette indifférence : aussi ont-ils dirigé durant le siècle dernier plusieurs expéditions vers ce Monomotapa [1] et ses

[1] Ce nom, si fameux dans la géographie du seizième siècle, n'est que le nom altéré d'un chef africain qui se faisait alors redouter dans ces parages, et que l'on appelait *Ben-Omotapa*. Gama l'entendit nommer, dit-on, pour la première fois, à son second voyage. Ce fut durant la conquête de ce pays, toujours si peu connu, que périt Barreto, le gouverneur des Indes. Si le Monomotapa prend sa dénominaton du

annexes, dont ils tiraient jadis assez d'or pour justifier les contes faits il y a plus de trois cents ans sur les richesses inépuisables de l'Afrique orientale. En 1798, l'infortuné docteur Jozé de Lacerda devait explorer scientifiquement ce vaste territoire, lorsqu'il méditait de passer d'une mer à l'autre, et qu'il fut arrêté par la mort dans la course aventureuse qu'il prétendait poursuivre jusqu'à Angola. Pour la première fois peut-être alors, le nom du Muata-Cazembe retentit en Europe, et l'on résolut à la cour de Lisbonne d'explorer au profit du commerce ce vaste royaume, qui occupe environ deux cents lieues de longueur dans l'intérieur du continent africain.

Il y a vingt-quatre ans maintenant, le gouverneur de Sena, chef-lieu des possessions portugaises dans le pays de Mozambique, eut ordre de renouveler l'expédition de Jozé de Lacerda. Pour cela, il choisit quelques hommes résolus, sous la direction du major Monteiro, et le commandement en second fut dévolu au capitaine Gamitto, aujourd'hui gouverneur de Tete, et qui alors, peut-être en raison de son extrême jeunesse, se trouvait parfaitement habitué au climat meurtrier du pays que l'on allait parcourir. Ce fut le 1er juin 1831 que l'expédition dut se mettre en route et traverser le rio Zambeze : elle se composait de vingt soldats, parmi lesquels on en comptait quatre tout au plus appartenant à la race blanche; mais il y avait cent vingt Cafres esclaves destinés au transport des marchandises. On avait adjoint en outre à la caravane un tambour et deux officiers de milice, prenant part à l'expédition en qualité de trafiquants : ces derniers s'étaient fait suivre par une cinquantaine de Cafres porteurs; si bien que, dans cette contrée où les routes les plus larges permettent à peine à deux hommes de marcher ensemble, les voyageurs formaient une longue file qui se déroulait sur un espace d'une demi-lieue. Le 2 juin, après avoir franchi le Zambeze, l'expédition se mit résolûment en marche, ne se doutant guère des tribulations et des catastrophes de toute espèce qui la menaçaient durant ce voyage de plus de trois cents lieues.

Jusqu'au rio Mucuzi, la marche, quoique parfois incommode, se fit à travers des régions agréables; mais de là jusqu'au Cazembe proprement dit, la caravane se trouva soumise à de telles épreuves qu'elle se vit sur le point de rétrograder. Ce ne fut pas contre les nations indépendantes de Cafres que les Portugais eurent à se défendre, les relations, non interrompues depuis des siècles, qui se maintiennent entre les tribus les plus belliqueuses et le gouvernement européen de Sena les mettait à l'abri d'une attaque; ce fut contre le fléau le plus terrible que puisse redouter une caravane dans ces régions sans culture qu'ils eurent à se prémunir : avant trois mois de pérégrinations incessantes, la faim les avait décimés. La quantité de vivres avait été mal calculée sur les jours de marche probable, et les voyageurs se virent bientôt contraints à se nourrir de fruits ramassés au hasard et dont ils ignoraient les qualités délétères; bientôt aussi leurs noirs porteurs les abandonnèrent. Alors il fallut, ou se charger de fardeaux qu'on ne pouvait abandonner dans le désert, puisque le salut de l'expédition se trouvait être en réalité dans les présents qu'elle portait, ou sévir contre les nègres qui jetaient avec désespoir toutes ces caisses pleines des richesses de notre industrie. Souvent les Portugais se virent obligés d'enterrer à la dérobée leurs morts, pour échapper aux lois superstitieuses du pays. Durant ce périlleux voyage, qui ne dura pas moins de cinq mois, ils perdirent, soit par la fuite, soit par les maladies, soixante-douze hommes environ; parvenus même au but que prétendait atteindre l'expédition, ils furent soumis à une épidémie de petite vérole, et, quelques mois plus tard, les malheureux se virent attaqués par le scorbut. On était alors à Lunda, la capitale du Cazembe. On serait tenté de supposer que, parvenus dans cette ville intérieure, où les approvisionnements abondent, les misères des voyageurs allaient finir. Il n'en fut rien cependant : le monarque africain ne faisait livrer de vivres à ces étrangers qu'avec une parcimonie calculée; il espérait sans doute les maintenir dans sa dépendance en les soumettant par la ruse au plus impérieux des besoins. L'audience solennelle qu'on devait à de tels ambassadeurs était reculée systématiquement; les *gangas*, ces devins anthropophages dont les mystérieuses assemblées se terminent par d'horribles festins, unissaient leur politique à celle du chef pour désoler les chrétiens et reculer l'instant où il leur serait possible de regagner le bord de la mer. Ces délais, qu'il entrevit d'abord sans en deviner toutes les conséquences, affectèrent peu M. Gamitto, qui, le premier, avait su gagner Lunda; mais lorsqu'il se fut réuni à son chef, il sentit, comme M. Monteiro, la nécessité de les faire cesser. Les deux officiers mirent leurs efforts en commun afin que l'audience solennelle pour laquelle on avait préparé la plus belle place de Lunda ne fût pas plus longtemps différée.

Nous passerons sous silence les mille ennuis qui vinrent assaillir les deux chefs de l'expédition à propos des présents officiels; nous ferons grâce au lecteur des mille ruses diplomatiques employées avec tant d'habileté par ce chef cafre : la grande affaire des présents fut enfin décidée, et il fut convenu que la réception solennelle des Portugais aurait lieu sur la place du Mossumba, résidence impériale située à quelque distance de la cité proprement dite.

Pour que les choses se passassent selon l'étiquette de rigueur, la marche des Européens ne devait pas durer moins d'un jour : elle eut lieu au terme fixé; mais, qui le croirait? ce ne furent ni les uniformes à peu près neufs des soldats de Sena, ni leurs fusils étincelants, ni même les belles épées flamboyantes de leurs chefs, qui attirèrent les regards de la foule : un pauvre baudet, dont un compagnon de M. Gamitto s'était fait suivre pour alléger parfois les difficultés de la route, captiva surtout l'attention des assistants, et pour lui l'admiration allait jusqu'à l'enthousiasme. Il est vrai que le pauvre animal avait été revêtu d'une peau de léopard, et que, sous ce déguisement splendide, il apparaissait peut-être aux habitants de Lunda comme un animal merveilleux dont les étrangers allaient doter leur pays. Jamais, depuis l'âne de la fable, baudet n'eut succès pareil.

Quel que fût l'étonnement produit sur ces populations noires par cette étrange merveille et par la marche des Européens, celui des blancs fut plus grand encore lorsqu'ils se trouvèrent tout à coup en présence du Muata-Cazembe, dans la vaste enceinte qui lui avait été réservée : il est évident qu'ils ne s'attendaient nullement au caractère imposant de cette pompe demi-barbare.

Sur la place du Chipango (on désigne ainsi l'espace qui reste libre devant la résidence du monarque africain) s'étaient réunies toutes les forces militaires dont pouvait disposer alors le Muata dans sa capitale : ces troupes à peu près régulières pouvaient s'élever à cinq ou six mille hommes, presque tous de haute stature, et armés, soit de l'arc et de la zagaie, soit du *poucouyé*, ce coutelas formidable, à lame flamboyante, dont les Cafres savent se servir avec tant de dextérité. Tous ces noirs à la peau luisante se tenaient debout, mais, il faut l'avouer, sans que l'on remarquât parmi eux aucune apparence de discipline militaire. Les yeux des Européens cherchèrent avec curiosité le Muata-Cazembe. On le découvrit assis au côté gauche de la porte de l'est, l'une des issues par lesquelles on pénètre dans le Mossumba. Des peaux nombreuses de tigre lui servaient de siége; elles étaient disposées de telle façon que les queues saillantes de

nom d'un ancien chef, le *Cazembe* tire le sien d'une appellation honorifique. Il y a dans l'Afrique orientale plusieurs Muatas. *Muata-Cazembe* signifie littéralement le seigneur empereur.

chaque animal formaient comme une sorte d'étoile. La dépouille d'un lion énorme recouvrait ces pelleteries de choix, et sur le tout on avait dressé un tabouret recouvert d'un ample drap vert. C'était sur cette espèce de trône que figurait dans toute sa pompe le Muata. Pour recevoir les étrangers, il s'était vêtu avec une élégance, une sorte de splendeur même, qui effaçait les parures parfois brillantes, mais assez vulgaires, que les Européens avaient vues aux autres *mambos*.[1].

En guise de couronne, il portait une sorte de mitre pyramidale pouvant avoir trois palmes de haut, et fabriquée avec des plumes incarnates de la couleur la plus vive[2]. Son front était ceint d'un diadème composé de pierres qui, par la variété de leurs teintes et leurs brillants reflets, resplendissaient comme nos pierreries. Vers la partie postérieure de la tête, on voyait se dresser autour de la nuque une bandelette en drap vert, affectant la forme d'un éventail; cet ornement lui-même se trouvait maintenu par deux petites flèches d'ivoire. La poitrine du Muata et ses épaules étaient recouvertes d'une sorte de camail dont on avait bordé la partie supérieure avec des fonds de coquilles nacrées auxquels succédaient plusieurs zones de jolies pierres fausses. Une garniture, fabriquée avec de petits miroirs de formes circulaire et carrée, alternant avec symétrie, terminait la partie inférieure du camail : le tout avait été calculé de telle sorte que lorsque les rayons du soleil venaient à frapper cet



Afrique. — Audience solennelle du Muata-Cazembe. — Dessin d'Hadama !, d'après Gamitto.

étrange ornement, les yeux n'en pouvaient supporter l'éclat. Le reste du costume était simple comparativement. A chaque bras, au-dessus du coude, le Muata portait une bande de drap bleu, ayant quatre doigts de largeur, et se trouvant garnie des deux côtés de lisières très-fines en fourrure dont les poils noirs et blancs pouvaient avoir cinq à six pouces de long : au premier abord, on croyait voir une frange. Tout simple qu'il est, cet ornement est un insigne réservé à la famille régnante, et le souverain de Cazembe a seul le droit de s'en parer : il concède la même faveur à ses parents. A partir du coude jusqu'au poignet, le bras du Muata se trouvait orné de pierres azurées translucides; mais de la ceinture aux genoux, le vêtement offrait une variété de couleurs bien différentes : c'était un drap jaune qui enveloppait le bas du corps, et, aux deux extrémités, on l'avait garni de bandes bleues et incarnates. Ce drap n'a que quelques brasses de longueur; le Muata s'en couvre en ajustant une de ses extrémités autour de son corps, et en la fixant au moyen d'une petite flèche d'ivoire. A partir de la ceinture, le drap est disposé de manière à former une série de tuyaux fort menus, dressés symétriquement. Plissé de cette façon, il se trouve maintenu par une lanière de cuir écru, tandis que les plis affectent la forme d'une rosette. On appelle cette sorte de fustanelle en drap le *muconzo*, et la ceinture l'*insipo*.

La lanière de cuir est tirée de la peau d'un bœuf dans toute sa longueur, depuis le garrot jusqu'à la queue inclu-

[1] On désigne ainsi, dans l'Afrique orientale, les chefs cafres.

[2] Cette mitre est remplacée par une autre en plumes blanches les jours d'exécutions sanglantes.

sivement; lorsque l'insipo entoure le muconzo, l'extrémité de cette queue tombe au-dessous de la rosette. Le Muata porte également au côté droit et assujetti à l'insipo un fil de pierres fausses, terminé par une clochette qui, lorsqu'il marche, s'agite et fait entendre par intervalle des tintements mesurés; les jambes sont couvertes en partie par une série de cercles de pierres, pareils à ceux qui ornent les bras. Vêtu de cette façon, il n'y avait de nu en réalité dans toute la personne du Muata que le visage et les extrémités.

On sait le rôle que jouent les parasols dans l'étiquette des cours africaines; le Muata-Cazembe était abrité par sept grandes ombrelles, assujetties en terre par de longs bambous et couvertes d'étoffes que les habitants de Lunda savent tisser eux-mêmes. Autour de ces parasols d'honneur étaient rangés douze Cafres vêtus d'une sorte de muconzo, mais fort simple; chacun d'eux tenait à la main une queue de nbumbo assujettie à un manche orné de rassade variée et assez semblable à un balai. Ces espèces de chasse-mouches s'agitaient tous en même temps lorsque le Muata faisait un signe avec l'instrument du même genre qu'il tenait à la main, et qui était seulement de plus petite dimension. A peu de distance des porteurs de chasse-mouches, douze autres noirs allaient lentement, regardant le sol et le nettoyant, au moyen de leurs balais, des moindres objets qu'ils pouvaient discerner. Devant le Cazembe lui-même, se dressaient deux rangs de figurines en bois, grossièrement sculptées, armées de cornes d'animaux et pouvant avoir deux palmes de hauteur; leur extrémité inférieure était fichée en terre; les feuilles odorantes que l'on brûlait devant elles, dans des vases de terre, pourraient faire supposer (toutefois M. Gamitto se tait sur ce point) que c'étaient des dieux tutélaires (¹).



Le Muata-Cazembe en grande tenue. — Dessin d'Hadamard, d'après Gamitto.

(¹) Le petit baril que l'on remarque près du Cazembe n'est autre chose qu'une cage renfermant une statuette de plus petite dimension.

Bien qu'il soit immortel, et que lorsqu'il va rejoindre le dieu Pambi ce soit par pure maladresse, et parce qu'il n'a pas pu se défendre contre les sorciers, le Muata n'en est pas moins le tributaire d'un souverain plus éloigné. Canhembo V, dont nous offrons le portrait en pied, et que vit M. Gamitto en 1832, serait aujourd'hui fort âgé, car il avait dépassé la cinquantaine. Ce n'était pas un souverain équitable et courageux à la fois, comme son père Muata-Laqueza, dont la renommée s'étend encore dans toute la Cafrerie; il est impossible de pousser plus loin que ce chef barbare la duplicité, la ruse et la cruauté. Les Portugais s'aperçurent à leurs dépens de l'imprudence qu'ils avaient commise en se fiant à ses promesses. Après un séjour de six mois dans sa capitale, ils quittèrent enfin Lunda, et leur

retour vers le bord de la mer, avec une caravane de noirs montant à plus trois cents individus, fut marqué par les plus épouvantables catastrophes.

Malgré les échecs qu'il a subis, l'empire du Muata-Cazembe est encore le plus puissant de ces contrées; depuis le rio Chambeze jusqu'au rio Lualao, on peut évaluer encore son territoire à 150 ou 200 lieues de long, sur une largeur approximative qui est environ de la moitié de cette distance. Lunda, sa capitale, est située sur les bords du lac Mofo; elle a deux milles d'étendue; ses rues sont larges, droites et tenues avec une singulière propreté.

Ce vaste territoire, à peine indiqué sur nos cartes, renferme des richesses encore fort négligées par le commerce européen. Outre de l'ivoire en quantité considérable, dont on connaît cinq qualités différentes, on y recueille de la malachite, de l'antimoine qui s'y montre à fleur de terre, du cinabre et du cuivre en prodigieuse quantité. Le livre de M. Gamitto, publié depuis deux ans tout au plus, rectifiera bien des erreurs répandues sur ces contrées et donnera sans doute l'idée d'une plus vaste exploration [1].

THOMAS MOORE.

Fin. — Voy. t. XXIII, p. 57.

Le trait le plus touchant de la vie de Moore, c'est, au milieu des entraînements égoïstes du monde et de la vanité, la constance de son profond amour pour le foyer domestique. Deux fois par semaine, il écrivait à sa mère, et s'il n'avait rien à lui raconter, les expressions de sa tendresse, quelque simples et répétées qu'elles fussent, partaient de l'âme, et leur valeur surpasse tout le chatoyant éclat de son esprit et de son talent.

Dès son début à Londres, la pauvreté protégea le jeune homme plus sûrement peut-être que le scapulaire maternel. Il se logea dans le quartier des émigrés français, au-dessous d'un évêque qui, sans portier, sans domestique, sans femme de ménage, pour éviter à ses amis l'ascension de son haut étage, suspendait dans le vestibule un tableau où se lisait d'un côté : *L'évêque y est*. En sortant, l'évêque retournait le carton, et l'on pouvait lire au revers : *L'évêque n'y est pas*. Moore s'applaudissait alors de vivre pour quinze ou seize sous; attendri de la bonté de son hôtesse qui insistait pour mettre sa bourse à la disposition du pauvre petit locataire, il remerciait le ciel à deux genoux de « tant de douces choses de ce genre que Dieu avait semées en son chemin. » Dangereusement malade d'un abcès au côté, il dissimulait ses souffrances et trouvait la force d'écrire « pour qu'on ne s'inquiétât pas au logis. » Mais cette tendre simplicité qui eût entouré sa vie d'un bonheur réel, couronné ses derniers jours d'une plus durable auréole, disparut vite au souffle du monde. Cet esprit à mille facettes devait briller trop tôt.

Moore trouve des souscripteurs à sa traduction en vers d'Anacréon; avec quatre louis de retour, il change son vieil habit contre un neuf pour être admis en présence du prince de Galles, « aux fascinantes manières, qui se dit heureux de voir un homme du mérite du jeune poëte, et, lorsque celui-ci le remercie de vouloir bien accepter la dédicace de son poëme, l'arrête pour affirmer que *l'honneur* est de son côté. »

Voilà Moore lancé dans la haute société; il a trois dîners par jour, trois assemblées par soirée. « Vive la bagatelle! nargue de la mélancolie! écrit-il; Londres est d'une gaieté massacrante et mon entrain au niveau de sa gaieté. Je dîne aujourd'hui chez lady Donegal et sa sœur, rien que le trio! Le jour des illuminations, j'ai déjeuné chez le lord maire, dîné chez lord Moira; le soir, chez Mme Butler, la duchesse d'Athol, lady Edgecumbe, lady Call, etc., etc. Bal; dansé jusqu'à cinq heures..... A la fin, il vous prend envie d'envoyer marquises et duchesses au diable. »

Ce désir reviendra plus d'une fois, sans que Moore puisse désormais renoncer aux doux poisons dont il prend l'habitude. Il courtise la protection de lord Moira, ami et familier du prince, en publiant, sous le nom de Little, les petits poëmes qui toujours lui furent depuis reprochés, et qu'il avait appropriés aux goûts peu châtiés de la cour du Régent; au lieu d'entrer dans la sobre profession du barreau, ainsi que le lui conseillait son père dans une lettre pleine de déférence pour le génie du jeune homme, et empreinte de la plus tendre bonhomie, il accepte, de ses hauts protecteurs, la place de contrôleur des prises aux Bermudes, et va mener une vie inutile et pénible à plusieurs milliers de lieues de tout ce qu'il aime. Là il lui faut six mois d'attente avant de recevoir « un cher papier qui apporte à ses lèvres altérées le parfum du logis. »

Au bout d'un an d'absence, laissant à sa place un gérant dont il répondait, qui fut infidèle, et greva sa vie entière de dettes et de soucis, Moore s'embarqua pour l'Europe après avoir, en courant, parcouru et raillé les États-Unis, où il ne « trouve de *gentlemen* que les sauvages. » Des deux souhaits qu'il faisait en quittant l'Angleterre, « d'y revenir les poches plus pesantes et l'esprit non moins léger, » le dernier seul fut accompli.

Il a rappelé dans quelques vers les sages, mais peu durables réflexions que lui avaient suggérées les chagrins du départ et les ennuis de la solitude; car les douleurs seules forment le corps et l'âme humaine :

« Je songeais à ces jours où le seul plaisir emportait tous les souhaits, tous les soupirs de mon cœur, lorsque la plus triste émotion que connût mon sein, c'était la pitié pour ceux qui se montraient plus sages que moi.

» Je sentais que la flamme intellectuelle perd son céleste éclat dans les pompes du luxe, que la divine perle de l'âme est soudain fondue dans la coupe des désirs, et je suppliai celui qui allume la flamme de ne pas en laisser ternir l'éclat; oh! que je puisse lui rendre pur et brillant le joyau que je tiens de lui! »

Mais en remettant le pied sur les rives de la Tamise, Moore y retrouva les mêmes séductions, les mêmes amis. « J'ai déjeuné avec lord Moira, écrit-il à sa mère, et tous mes doutes sur son affection se sont dissipés. » Le poëte a de nouveau mordu à ce fruit trompeur d'espérances. Le passé, donné à de faux plaisirs, le presse sans cesse de conséquences funestes; accusé par la *Revue d'Édimbourg*, à propos des poëmes de Little, de l'intention délibérée de corrompre ses jeunes lecteurs, il se bat avec Jeffrys, auteur de l'article, et ce duel, interrompu par la police, devient une source de railleries, amène avec Byron, qui les renouvela plus tard, une correspondance, et enfin une amitié qui ne fut salutaire à aucun des deux poëtes. C'était en 1811, et Moore chantant, écrivant des poésies légères, toujours bercé par les promesses des grands, vivait dans les salons et au théâtre. Ce fut là cependant qu'il découvrit la femme dont les grâces, le dévouement, les solides vertus, auraient pu le rattacher à son véritable centre, au foyer domestique, vers lequel le ramena, à plusieurs reprises, son bon génie, sa véritable muse, et dont l'écartèrent toujours les scintillements du plaisir et les amorces du monde. Avez-vous jamais observé un pauvre papillon, lorsqu'une fois il est entré dans le cercle rayonnant de la flamme d'une bougie? Il fait de vains efforts pour s'en écarter, tourbillonne autour, s'éloigne, se replonge dans l'obscurité; mais il revient,

[1] Le major A.-C. Pedrozo Gamitto, *o Muata-Cazembe e os povos maraves, chevas, muizas, muembas, lundas e outros da Africa austral*; diario da expedição portugueza, etc. Lisboa, Imprensa nacional, 1854, in-8.

revient toujours, jusqu'à ce qu'il ait brûlé ses ailes, et reste mort au pied du flambeau qu'il éteint.

Son mariage avec miss Dyke, au mois de mars 1811, devait, Moore du moins se l'était persuadé, le fixer à la campagne. Bientôt père, il se crut lassé des courses aux dîners, aux soirées, aux succès. Un arrangement avec de riches éditeurs, les Powers, lui assurait une rente annuelle de douze à treize mille francs pour la publication, par livraisons successives, de ses mélodies, poésie et musique, aussi longtemps qu'il les voudrait et pourrait continuer. « Je sens, écrivait-il, comme si un fardeau m'était enlevé de dessus les épaules en me trouvant débarrassé de toutes ces espérances et suspens dont lord Moira m'a leurré tant d'années. Il a été pour moi, toute ma vie, un feu follet que je regrette seulement de n'avoir pas vu s'éteindre plus tôt, car il m'a conduit à une triste danse! »

Cette danse-là ne devait finir qu'avec la vie. Lord Moira, repoussé du ministère, est nommé gouverneur général des Indes, et Moore est prêt à se laisser reprendre aux espérances; mais, froid, invisible, le grand seigneur lui envoie, pour toute marque de souvenir, un panier de venaison : « Je regrette, écrit Moore à son éditeur, que vous ne soyez pas ici pour en manger, d'autant plus que c'est assurément tout ce que je gagnerai jamais de Sa Seigneurie. »

Lallarook, publié en 1817, est une suite de petits romans en vers, bijoux de plus d'éclat que de valeur, sertis et enchâssés dans un conte en prose. Payé au prix fabuleux de 75 000 francs, cet ouvrage permit au poëte de faire à son père une rente de cent louis, trop tôt supprimée par les créanciers que lui suscitèrent son gérant des îles Bermudes et ses propres dissipations. Les *Amours des anges*, gracieuses pastorales amoureuses où les ailes du vieux Cupidon empruntent, pour se rajeunir, des reflets à celles des chérubins, parurent en 1822. *La petite poste à deux sous*, *Fudge Family* et autres satires politiques antérieures, n'ont pas eu plus de durée que les éphémères puissances qui s'y trouvaient tournées en ridicule. Qui se soucie aujourd'hui des vers où Moore, si glorieux naguère de dédier son premier ouvrage au Régent, si flatté d'être admis à saluer la maîtresse régnante, lady Fitz-Gerald, fustige le « prince le mieux *emperruqué* de la chrétienté » et l'étouffe sous la *Conspiration des papiers?* Qu'est-ce que l'humanité peut gagner à ce rire du bout des lèvres? Eh! le poëte lui-même s'écriait : « C'est péché d'écrire en présence de ce beau soleil de telles bouffonneries; mais il faut de l'argent, et ces bagatelles en apportent plus aisément et plus vite. »

L'*Histoire d'Irlande* montra que le mélodieux Moore, s'il pouvait encore faire jaillir les étincelles de la moquerie, n'était pas apte à écrire la sobre et grave histoire. Les diverses biographies de Sheridan, de lord Fitz-Gerald, bien qu'écrites aussi pour la librairie, doivent aux souvenirs de jeunesse et d'enfance quelques touches de sentiment. On en peut dire autant des ouvrages en faveur des catholiques, de l'*Histoire du capitaine Rook*, des *Voyages d'un gentilhomme irlandais en quête d'une religion;* ces travaux-là du moins rattachent l'écrivain à sa patrie, au culte de sa nation, à des sentiments dont la racine est au fond de son âme.

Laissons dans leur ombre profane ces nuits passées à Venise, avec lord Byron, à manger des homards et à boire de l'eau-de-vie. Ne nous arrêtons pas aux Mémoires du grand poëte confiés à l'amitié de Moore, qui n'en a publié que des fragments : le reste est détruit, dit-on, mais il est très-permis de n'en rien croire.

Revenons à ce qu'il y avait de meilleur et de plus tendre en cette nature accessible aux émotions vraies, et, passant sur le refus forcé d'un siége à la chambre des communes, refus auquel le contraignait la nécessité de travailler pour nourrir sa famille, retrouvons Moore dans le journal qu'il écrivit en 1831, au chevet de sa mère mourante, près de laquelle l'avait en hâte appelé sa sœur Ellen.

« Je la trouvai, écrit-il, bien mieux que je n'aurais osé le rêver : une gaieté, une présence d'esprit merveilleuses; quand Crompton (le médecin) la vint voir hier matin, se dressant sur son séant :

» — Eh bien, Richard tient encore! lui dit-elle, faisant allusion à Shakspeare.

Sur quoi le docteur reprit :

» — Ah! mère Hubbard, je ferai un livre sur vous.

» Et le docteur et la patiente de rire au nez l'un de l'autre, comme deux vrais écoliers.

» — Elle a trois fois lutté avec la mort dans cette huitaine, disait Crompton; mercredi dernier, persuadée qu'elle n'avait que peu d'heures à vivre, elle donna avec calme de minutieuses instructions à Ellen sur ce qui devait être fait à ses funérailles.— Sa joie en me voyant fut expressive; puis soudain elle exprima la plus vive anxiété, le plus profond regret du dérangement et de la dépense qu'avait dû me causer mon voyage. Lorsque je la quittai, elle souhaita me donner la médaille qu'elle avait fait frapper à la date de ma naissance, comme aussi mes médailles de collége et d'école... Elle me pria de sceller moi-même le paquet de mes lettres, et d'écrire dessus qu'à sa mort elles devenaient la propriété d'Ellen.

» — Elles vous appartiennent, mon cher Tom, ajouta-t-elle, mais je sais que vous remplirez mon souhait. Je puis vous dire, du fond du cœur, et je dirai avec mon dernier souffle, que, du commencement à la fin, vous avez rempli et au delà votre devoir envers moi et envers tous ceux auxquels vous liait le sang. »

Ce ne fut que deux ans après, en 1833, que Moore, sans l'avoir revue, perdit cette mère si tendre; ses sœurs aussi l'ont devancé; ses filles, ses deux fils, dont l'un, en 1846, est mort de la poitrine en Algérie, officier au service de la France, tous successivement l'ont quitté. Le poëte, jadis si gai, si entouré, est demeuré seul, appuyé sur le bras de sa femme, toujours pleine d'affection courageuse et dévouée. Moore a survécu à ses succès, à ses enfants, à la plupart de ses amis, et, ce qui est plus triste encore, à plusieurs de ses amitiés. Voici le récit de la dernière visite que lui firent lord Lamlsdown et lord Russel, tel que le donne ce dernier :

« Quand je le vis, en 1849, le 20 septembre, il parla raisonnablement, avec sensibilité et d'une façon agréable sur tous les sujets qu'effleurait la conversation. Mais les morts successives de sa sœur Ellen et de ses deux fils semblent avoir assombri son âme, obscurci son intelligence. La mémoire, si belle, si précoce en lui, est presque éteinte, il est sans force ni pouvoir de s'aider; l'étincelant esprit, la réplique ailée, la vive saillie, tout ce qui fait le poëte et l'homme de salon, tout cela a disparu.

» Lord Landsdown remarqua qu'il n'avait pas vu Moore aussi bien depuis longtemps. Mme Moore en dit autant; mais, ce même soir, il eut une crise des effets de laquelle il ne se releva plus. Les lumières de son intelligence s'obscurcirent de plus en plus, sa mémoire défaillit davantage encore, sans que pourtant la flamme s'éteignît complétement. Jusqu'au dernier jour de sa vie, il s'informa avec intérêt de la santé de ses amis, et chanta ou pria sa femme de lui chanter les airs favoris des jours passés; — même la veille de sa mort, dit mistress Moore, il gazouillait encore. »

En regard de ce triste tableau, pour retrouver le brillant Moore aux jours de ses triomphes, rappelons ce que raconte Willis d'une visite du poëte irlandais chez lady Blessington, en 1834 :

« M. Moore! vociféra le laquais du bas des escaliers. — M. Moore! cria le laquais au haut des marches. Et, son lorgnon à l'œil, bronchant contre une ottomane, grâce à

l'obscurité de la pièce et à sa vue basse, le poëte entra. Dès le premier coup-d'œil on voit qu'il est chez lui sur ces somptueux tapis. Glissant son petit pied droit vers lady Blessington, il fit ses compliments avec une aisance et une gaieté qu'adoucissait une déférence gracieuse, digne d'un premier ministre en cour d'amour. Avec les hommes, qu'il connaissait tous, il avait les façons franches, cordiales, d'un favori, et fut reçu comme tel. Il allait de l'un à l'autre, la tête renversée en arrière pour les regarder (tous les hommes du salon avaient par hasard, ce jour-là, environ six pieds de haut, et plafonnaient sur lui). A chacun d'eux il dit quelques paroles qui, de tout autre, auraient paru singulièrement heureuses, mais qui s'échappaient de ses lèvres aussi naturellement que son souffle.

» Le temps me manque pour décrire son chant; l'effet n'en peut être égalé que par la poésie et le charme des paroles. J'étais tenté de lui sauter au cou. Il n'a nulle prétention musicale; son chant est une sorte d'admirable récitatif dans lequel chaque nuance de la pensée est exprimée, accentuée; le sentiment pénètre jusqu'au cœur, filtre dans le sang, échauffe jusqu'aux paupières, et en fait jaillir les larmes, pour peu qu'il y ait en vous ombre de sensibilité. J'ai vu une femme perdre connaissance à un refrain de Moore qui, sans doute, faisait vibrer en elle quelque secrète corde.

» Tous, nous nous pressions autour du piano. Après deux ou trois mélodies qu'avait choisies lady Blessington, il laissa errer ses doigts sur les touches et chanta : *Quand pour la première fois je te rencontrai*, avec une expression que nulles paroles ne sauraient rendre; en finissant le dernier mot de ce chant, il se leva, prit la main de lady Blessington, lui souhaita le bonsoir, et disparut. Après son départ personne n'ouvrit la bouche durant quelques minutes, et j'aurais souhaité pouvoir fermer les yeux et ne plus rien entendre de ce soir-là. »

LA SCIENCE.

Le fruit de la démonstration est la science. (Bossuet.)

La science est une connaissance acquise par des principes clairs et évidents. (Ozanam.)

La science est la connaissance raisonnée de la vérité. Tout ce que notre raison, par ses propres forces ou avec le secours de nos sens, peut démontrer, c'est la science. (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.)

Les sciences rentrent les unes dans les autres... Il faut toujours se souvenir qu'il n'y a proprement qu'une science, et si nous connaissons des vérités qui nous paraissent détachées les unes des autres, c'est que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. (Condillac.)

Savoir, c'est connaître avec certitude.

Le savoir n'est pas toujours science, car la science n'est pas un assemblage confus de notions rapprochées au hasard. Toute science est un ensemble de notions liées entre elles, non pas d'après certains rapports surperficiels ou arbitrairement établis, mais d'après la raison et d'après la nature même des choses. *(Dictionnaire des sciences philosophiques.)*

Déclarer qu'on se propose d'écrire la vie d'un homme illustre avec un esprit dégagé de tout ressentiment ou d'injure ou de bienfait, c'est incontestablement s'engager à une rigoureuse impartialité; c'est le plus sûr moyen aussi de ne rallier que les suffrages d'un nombre infiniment restreint de penseurs et d'hommes de goût. Car la multitude, qui aime les appréciations aussi bien que les situations nettes et tranchées, refuse d'arrêter ses regards sur tout ce qui ne parle pas ou parle incomplétement le langage de ses passions. C'est un écueil pour le biographe qui vise à la réputation, mais contre lequel on risque d'échouer alors seulement que l'on se constitue le panégyriste ou le critique de quelqu'un de ces personnages qui, en passant sur la scène du monde, ont soulevé des haines et surpris des affections également vivaces, également exagérées.

JEAN-PAUL FABER, *Biographie du cardinal Giraud.*

PÊCHERIES DU BOSPHORE.

Des riverains, presque tous grecs et bulgares, ont établi dans le Bosphore un système de pêcherie pour guetter le passage des bancs de poissons qui vont de la mer Noire dans la mer de Marmara. Sur quelques perches bien solidement établies de manière à former pilotis, on installe une sorte de guérite où se place un veilleur. Celui-ci, les yeux constamment fixés sur les eaux qu'il domine du haut de son blockhaus, observe le passage du poisson, qui éviterait une barque, mais qui n'a aucune défiance de cette construction aérienne. Les barques, mouillées dans les criques voisines, se rapprochent au moindre signal du guetteur, dont la récompense est une part proportionnelle dans le produit de la pêche commune.



Une Pêcherie dans le Bosphore. — Dessin de Karl Girardet, d'après Durand Brager.

HASTINGS.

LA VILLE, LE LIEU DE LA BATAILLE ET LE CHATEAU.



Douvres et le château d'Hastings. — Dessin de Sargent.

Les dunes *(downs)* qui bordent la côte méridionale de la Grande-Bretagne, vis-à-vis nos falaises normandes, justifient son nom primitif d'*île aux vertes collines*. Leurs pentes s'affaissent, de distance en distance, pour ouvrir des rades, des ports, des échoues, où d'abord les pêcheurs plantèrent leurs cabanes; puis les pirates y disposèrent de passagers abris; les villes enfin, trouvant là des éléments de vie, s'y établirent.

Dès que la tempête forçait les grands et lourds vaisseaux de construction romaine à rentrer dans les ports, ces barques fragiles, dont les chefs s'écriaient : « L'ouragan nous jette où nous voulions aller, » partaient, leur double voile au vent; leurs hardis nautoniers dressaient à la hâte quelques retranchements sur la rive étrangère où les amenait la tempête, portaient le carnage et la mort alentour, et ne s'en retournaient dans leur aire que sanglants et chargés de butin.

« La mer nous pousse sur les barbares, et les épées des barbares nous repoussent dans la mer, » écrivirent par trois fois les Bretons au consul Aétius, en 450; mais le peuple romain cessait de protéger, même de son ombre, ceux qu'il avait rangés depuis si peu de temps parmi ses colons, et les dernières conquêtes étaient naturellement les premières abandonnées.

De toutes les émigrations d'hommes sorties des pépinières de peuples qui fourmillaient dans le Nord et sur toute l'Allemagne, les Saxons, hommes aux longs couteaux *(Saxmen)*, s'étaient montrés les moins inconstants. Ils avaient partagé la domination avec la race cambrienne, première établie, qu'ils repoussaient vers l'ouest, et ils légitimaient en quelque sorte leur usurpation par la culture et le travail.

Mais, comme les nuées de moineaux pillards s'abattent sur un champ dès qu'il est semé, de nouveaux barbares voguèrent vers les rives de la Tamise, de l'Humber, de la Tees, de la Saverne, du Forth et de la Tweed. Ils abordèrent les grandes îles sous toutes les aires de vent, chaque fleuve, comme un traître, appelant les hordes étrangères et leur livrant l'entrée du pays.

De tous les rivages des mers du Nord et de l'océan Germanique arrivaient des essaims d'envahisseurs qui, selon qu'ils venaient de la Norvége ou des îles de la mer Baltique, prenaient le nom de Danois ou de Normands. Ces hommes, qui, disent les chroniqueurs du temps, ne pouvaient non plus vivre hors de l'eau que le poisson, accouraient, à travers la route des cygnes, pour enlever tout ce qu'avait produit le travail des habitants attachés à la terre. Bientôt ils voulurent la terre elle-même. Ce fut l'un de ces rois de la mer, l'agile et le jeune *(hast-young)* Hastings, qui éleva, vers le milieu du neuvième siècle, un camp retranché sur les bords de la côte de Sussex, à cet endroit où n'existaient encore, sous une vieille forteresse bretonne, que quelques huttes de pêcheurs. Il en fut chassé par Alfred le Grand, lorsque ce roi des Anglo-Saxons, à force de bravoure et de sagesse, délivra la contrée des Danois, et réunit sous sa domination tout le sud de l'Angleterre. Ce petit poste garda néanmoins le nom de son fondateur et le donna à la ville, qui, formée sur la grève, remonta peu à peu entre les collines et sur leurs flancs, conservant toujours le nom d'Hastings.

C'est là qu'au bout d'environ deux siècles le chef de la dernière invasion, le terrible bâtard Guillaume le Normand, décida par la violence la conquête commencée par la fraude. Mais c'est à l'historien de cette sanglante époque qu'il faut demander les détails de la mémorable lutte qui a si fortement modifié la civilisation de la Grande-Bretagne, et mêlé à la ténacité courageuse de la race saxonne l'astuce et l'audace normandes.

« Par un hasard malheureux, dit Augustin Thierry, les vaisseaux anglais, qui avaient longtemps croisé devant cette côte, venaient de rentrer faute de vivres. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des coiffures de fer, des tuniques et des chausses de mailles, armés de longues et fortes lances et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva; des voix crièrent : « Dieu nous garde! » voilà un mauvais signe *(mal signe a chi)*. » Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous? quelle » chose vous étonne? J'ai saisi cette terre de mes mains, » et, par la splendeur de Dieu! aussi loin qu'elle puisse s'é- » tendre, elle est à moi, elle est à vous. » Cette repartie vive arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et près de ce lieu on traça un camp et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands, qui voulaient *gaaingner*, comme s'exprime un vieux narrateur, tenaient peu de compte de la sainteté des lieux et ne respectaient aucun asile. . . . .

» Sur le terrain qui porta depuis et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la Bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux, qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient leurs vieux chants nationaux en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

» Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance, et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée, et portant des arcs longs d'un corps d'homme ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques, en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. »

. . . .

« L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine pour prier et regarder le combat. Un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du champ de bataille et entonna le champ des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu nous aide! Dieu nous aide!

» A portée du trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arra-

cher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit de nouveau avancer tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de : Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent, et où ils tombèrent et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et à cette nouvelle la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi; je vis encore et je vaincrai, avec l'aide de Dieu. »

« Les cavaliers retournèrent aux redoutes, mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs. Il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lance et d'épée, dont ils ne pouvaient se garantir, ayant leurs deux mains employées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par l'étendard envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour; tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

« Après avoir rendu à la patrie tout ce qu'ils lui devaient, les restes des compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup restèrent gisants sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les Normands, dans la joie de leur victoire, faisaient bondir leurs chevaux sur les cadavres des vaincus. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au lever du jour, Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ au port de Saint-Valery. Un grand nombre d'entre eux gisaient morts ou mourants à côté des Saxons. Les heureux qui survécurent eurent pour premier gain de leur victoire la dépouille des ennemis morts. . . . . . .

« Les mères, les femmes, les enfants de ceux qui s'étaient rendus de la contrée voisine au champ de bataille pour y mourir avec le roi de leur choix, vinrent en tremblant ensevelir les corps dépouillés par les étrangers. Celui du roi Harold fut demandé humblement au duc par deux religieux du monastère de Waltham, fondé par le fils de Godwin. En abordant le conquérant, les moines saxons lui offrirent dix marcs d'or, pour la permission d'enlever les restes de l'homme qui avait été leur bienfaiteur. Le duc la leur octroya, et ils allèrent à l'amas des corps morts, les examinèrent soigneusement l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant les blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Edithe, et on la surnommait poétiquement la Belle au cou de cygne *(Swanes-hals)*. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé. »

La fin à une autre livraison.

LUCAS DE LEYDE.

On a longtemps attribué à Lucas de Leyde une série de tableaux que l'on s'accorde maintenant à regarder comme l'œuvre d'un maître inconnu. Cet artiste serait un peu antérieur au célèbre peintre, et son talent offre d'autres caractères. Il cherche surtout la grâce et la suavité, mais sa technique imparfaite le conduit à l'affectation et à la bizarrerie. Le modelé, la couleur, sont d'une élégance délicate; les formes du corps ont une maigreur toute primitive, les vêtements une somptuosité extraordinaire; les carnations tirent fréquemment sur le gris de perle. Des postures maniérées, un étrange sourire, distinguent les personnages de ces productions anonymes et les font aisément reconnaître. Parmi les plus importantes, il faut classer deux retables qui ornaient jadis la chartreuse de Cologne, et que possèdent maintenant deux bourgeois de la même ville, M. Haan, M. Geyr. L'un doit, sans contredit, avoir été peint vers l'année 1500 : le panneau du milieu figure saint Thomas sondant la plaie du Christ; Jésus lui pousse le doigt dans la blessure, comme pour le mieux convaincre. Dieu apparaît sur les nues avec des anges, et quatre saints, placés à droite et à gauche, se réjouissent de voir le Père des hommes; mille fleurs charmantes constellent le gazon, où de petits anges expriment leur allégresse en jouant de la musique. Le panneau central du second triptyque représente le Sauveur crucifié, autour duquel sa famille, son disciple bien-aimé, sainte Madeleine et saint Jérôme, s'abandonnent à la douleur [1]. On classe plusieurs autres tableaux parmi les œuvres du mystérieux artiste. On lui attribue aussi la *Descente de croix* que possède le Louvre et que nous persistons à regarder comme une production de Lucas de Leyde, malgré les critiques allemands.

Ce grand peintre, que l'on nomme souvent Lucas Damnesz, je ne sais trop pourquoi, puisque son père et son premier maître s'appelait Hughes Jacobsz, vint au monde en 1494, dans la ville de Leyde. Il eut, pendant son enfance, un atelier pour salle de récréation, pour jouets les instruments de son art. Nul doute que ce précoce début n'ait contribué à lui faire atteindre une haute excellence. Il travaillait avec une telle ardeur que, les journées lui paraissant trop courtes, il dessinait fréquemment la nuit; sa mère inquiète venait souffler sa lumière, de peur qu'il n'affaiblît pour toujours sa santé. Quand il eut fait assez de progrès, son père le mit chez un peintre plus habile, Cornelis Engelbrechtsz. Il n'étudiait pas seulement tous les genres, depuis l'histoire jusqu'au paysage, tous les procédés, la manière à l'huile aussi bien que la détrempe : la gravure, l'art du verrier, l'occupaient également. Nul autre n'a produit des œuvres durables dans un âge si tendre; il publia des planches sur cuivre de sa propre invention, dès l'âge de neuf ans. Les exemplaires que l'on en trouve encore ne portent point de date, comme beaucoup d'autres pièces qu'il fit par la suite et qui ont embarrassé les historiens. A douze ans il peignit à la détrempe,

[1] *Manuel de l'histoire de la peinture*, par Kugler, tome II, p. 299 et 300.

pour le sire de Lockhorst, la légende de saint Hubert. L'amateur en fut si charmé qu'il lui donna douze pièces d'or, autant qu'il comptait d'années. Bientôt il représenta sur une planche de cuivre Mahomet, pris de vin, qui égorge un moine (1508), et mit au jour neuf estampes circulaires où il avait retracé des épisodes de la Passion (1509). Une agréable variété de poses, de costumes, de types et d'expressions, distinguait ses personnages. Sa seizième année ne fut pas moins féconde. Il surveillait le tirage de ses gravures avec un soin extrême, et s'il y remarquait le moindre défaut, la moindre tache, il les jetait au feu. Il donnait la même attention à ses couleurs, ne voulant point que la mauvaise qualité de ses matériaux trahît son adresse.

Lucas de Leyde se maria fort jeune, sans que l'on sache au juste dans quelle année; sa femme était d'une noble et riche famille, celle des Boschhuizen. Il en eut presque immédiatement une fille, qui le rendit grand-père quelques jours avant sa mort.



Lucas de Leyde. — Fac-simile d'une gravure faite par lui-même en 1525. — Dessin de Despéret.

Vers la même époque, l'empereur Maximilien étant venu dans les Pays-Bas, notre artiste crayonna son portrait, puis l'exécuta sur cuivre; c'est la plus étendue et la plus belle image qu'il ait tracée. Nous ne pouvons donner à l'égard de ses tableaux les mêmes renseignements chronologiques, les biographes ne nous ayant laissé aucun détail de ce genre.

Cependant sa renommée croissait de jour en jour et se répandait dans toute l'Europe. Ses estampes préoccupaient vivement Albert Dürer. Une noble émulation les excita l'un et l'autre à faire de leur mieux; ils voulaient se sur-

passer mutuellement, et semblèrent plusieurs fois s'être entendus pour traiter les mêmes sujets. En 1520, l'artiste germanique, ayant visité les Pays-Bas, se proposait d'aller voir son courtois antagoniste dans sa ville natale, lorsqu'il le rencontra sur les bords de l'Escaut, à Anvers. Sa petite taille, la délicatesse de toute son organisation, l'étonna au dernier point; il ne pouvait croire qu'un homme si frêle eût un si grand talent; il le prit dans ses bras pour le mieux voir, et tous deux se donnèrent un baiser fraternel. Lucas de Leyde invita ensuite à dîner le peintre de Nuremberg. Ils ne se séparèrent point sans avoir fait mutuellement leur portrait.

Lucas de Leyde était fort riche : son père lui avait laissé du bien, sa femme lui avait apporté une belle dot, et les amateurs payaient généreusement ses travaux. Cette brillante position lui inspira le désir de voyager dans les Flandres avec un train et des allures de prince. Il monta sur un *treckshuyt*, ou grande barque hollandaise contenant une habitation, et se mit en route. Il aborda premièrement à l'île de Walcheren, dont le chef-lieu se nomme Middelborgh. Là demeuraient le célèbre Jean de Maubeuge et d'autres peintres, qui formaient une petite école. Le nouveau venu commanda un splendide festin chez le meilleur aubergiste, et les invita. Pour leur faire honneur, il parut au banquet vêtu d'une robe de soie jaune, presque aussi brillante que de l'or. Jean de Maubeuge, quoique n'ayant point de fortune, le voulut éclipser. Il parut donc habillé de drap d'or, et son costume excita l'admiration de tous les convives. L'amphitryon jugea le tour excellent; bien loin de lui en savoir mauvais gré, il lui proposa de le suivre dans son excursion, ce que l'artiste accepta de grand cœur. Le festin devait être somptueux, car il coûta soixante florins, somme considérable pour l'époque.

Lucas de Leyde et Jean de Maubeuge s'arrêtèrent à An-



Fac-simile d'une gravure de Lucas de Leyde exécutée en 1512. — Dessin de Despéret

vers, Gand, Bruges, Malines, bref, dans les principales villes flamandes. Partout le célèbre graveur traitait les artistes du lieu. Mais un accident terrible suspendit son voyage : il fut pris d'un mal soudain, qu'il attribua au poison, et qui brava tous les remèdes. Il ne cessa jamais de croire qu'un envieux avait voulu se défaire de lui. Le naturel jaloux des Flamands donne à son hypothèse une grande vraisemblance.

Depuis ce moment, Lucas de Leyde garda presque toujours le lit : souvent il déplorait son excursion en Belgique. Pour ne pas renoncer au travail, il se fit faire des instruments qui lui permettaient de travailler sur sa couche brûlante. Son chef-d'œuvre, *l'Aveugle de Jéricho*, fut exécuté dans cette attitude défavorable. Le grand peintre lutta six années contre la mort. Il venait de terminer sa dernière planche, figurant *Pallas*, et elle était encore devant lui quand il expira; il semblait avoir voulu donner ainsi une preuve sublime de sa courageuse et indomptable passion pour l'art. Lucas de Leyde n'avait alors que trente-neuf ans (¹).

Il se distingue des artistes flamands et hollandais qui travaillèrent pendant le quinzième siècle, par une vulgarité habituelle et presque invariable. Les types charmants de

(¹) Alfred Michiels, *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, t. III.

l'école brugeoise, la piété, la rêverie, la douceur, qu'elle exprime si bien, son sentiment idéal de la nature et de l'architecture, ont fait place au réalisme. Lucas de Leyde voit non-seulement les choses comme elles sont, mais il en augmente la laideur et la trivialité; il choisissait les modèles les plus bizarres, au lieu de choisir les plus nobles et les plus délicats. Ces visions intérieures, qui animent, fécondent les esprits poétiques, ne flottaient pas dans son intelligence. Les épisodes religieux mêmes, il les traitait d'une manière profane : on croirait fréquemment voir des tableaux de genre. Aussi aimait-il beaucoup les scènes familières, et a-t-il frayé la voie où marchèrent plus tard les Jean Steen, les David Téniers, les Van-Ostade. Il dessinait avec une précision extrême, accentuait vivement ses contours. Sa couleur est fine, éclatante et moelleuse. Les types, les expressions, les attitudes de ses personnages, prouvent d'ailleurs qu'il possédait le talent de l'observation.

« Lucas de Leyde tient, dit Bartsch, dans l'histoire de la gravure, le même rang parmi les Hollandais qu'occupe Marc-Antoine Raimondi parmi les Italiens, Albert Dürer parmi les Allemands. Ces trois artistes vécurent dans le même temps, c'est-à-dire lorsque la gravure commençait à sortir de l'enfance : tous les trois, quoique privés de l'occasion de se former sur des modèles instructifs, élevèrent les premiers, et par leur propre génie, l'art de la gravure, qui jusque-là n'avait été traité que d'une manière mesquine, à un degré de perfection qui leur a fait gagner l'admiration générale; tous les trois enfin donnèrent au public un grand nombre d'estampes dont l'exécution spirituelle et variée, comparée avec la froide monotonie des ouvrages antérieurs, forme le contraste le plus frappant. »

Du vivant même de Lucas de Leyde, ses gravures étaient fort recherchées; les artistes les étudiaient pour s'en approprier les mérites. Plus tard, le Guide avouait sans difficulté qu'elles lui avaient rendu de grands services, surtout relativement au costume et à la variété des types. Le maître vendait un florin d'or chaque épreuve de ses grandes pièces, comme *la Danse de Madeleine, le Calvaire*, l'*Ecce Homo, l'Adoration des Mages*. Ces planches étaient déjà rares du temps de Vasari; depuis lors leur valeur commerciale a toujours augmenté. Sandrart nous apprend que le peintre Jean-Ulrich Mayer lui dit avoir vu Rembrandt, son maître, donner, dans une vente publique, 1 400 florins pour quatorze belles épreuves des pièces principales dues au burin de Lucas. L'*Esther* que possède la bibliothèque impériale de Vienne fut achetée à Paris 215 livres, en 1659.

Un de ses meilleurs tableaux est la *Descente de croix* qui orne le Louvre, et que le nouveau catalogue lui enlève sans motif plausible. La singularité des traits, des physionomies, des poses, des gestes et des costumes, atteint presque au fantastique. On ne peut imaginer rien de plus trivial, de plus baroque. L'exécution révèle cependant l'habileté d'un maître, et atteste un soin extraordinaire. La couleur a une finesse, un éclat, une harmonie qu'on ne saurait trop louer.

On voit encore à Munich un remarquable ouvrage peint par Lucas de Leyde. Sept figures s'y tiennent debout l'une près de l'autre, avec une espèce de symétrie et de roideur byzantines. Des anges tendent derrière elles un tapis semé de fleurs d'or, qui occupe la moitié du panneau; on découvre, au delà de cette draperie, un spacieux paysage, la mer écumante, des îles, des rochers moussus, et les hautes tours d'une grande ville. Les personnages ont une noblesse ou une grâce exceptionnelles. La lithographie de Strixner permet aux amateurs d'en juger.

On admire aussi deux tableaux de Lucas de Leyde qui se trouvent à Vienne, un *Ecce Homo* et un portrait de l'empereur Maximilien Ier; deux toiles que possède le Musée de Berlin, l'effigie de l'artiste lui-même et un *Saint Jérôme dans le désert*. Le Musée de la Haye contient une *Hérodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste;* celui d'Amsterdam, une image de Philippe le Beau. Outre la peinture de Munich, dont nous avons donné tout à l'heure une description succincte, la Pinacothèque en renferme trois autres : la *Décollation de saint Jean*, la *Circoncision du Christ, la Vierge et son Enfant.*

Bartsch a dressé le catalogue des estampes gravées par Lucas de Leyde; il en porte le nombre à cent soixante-douze, comme Sandrart. Beaucoup ne sont point datées, mais il les a classées chronologiquement d'après les caractères du style. Parmi les plus nobles et les plus sérieuses, il faut citer *l'Adoration des Mages*, qui fut exécutée en 1513. La collection impériale de Vienne donne seule une idée juste du talent de Lucas de Leyde comme graveur; elle est d'une beauté incomparable et a facilité le travail de Bartsch.

TRADUCTIONS.

Parmi les ouvrages célèbres que nous devons aux Latins, voici ceux qui peuvent être cités comme ayant été traduits le plus heureusement dans notre langue :

Extraits de Pline l'Ancien, trad. par	Guéroult.
Lettres de Pline,	de Sacy.
Œuvres de Sénèque,	Lagrange.
Lettres de Cicéron,	l'abbé Mongault et l'abbé Prévost.
La République de Cicéron,	M. Villemain.
Le *De oratore*,	Gaillard.
Le Panégyrique de Trajan,	Burnouf.
Les Géorgiques de Virgile,	Delille.
Les Métamorphoses d'Ovide,	Saint-Ange.
Le poëme de Lucrèce,	Pongerville.
Horace, œuvres complètes,	Daru.
— les Odes,	de Wailly, Anquetil.
Tacite,	Dureau de la Malle, Burnouf.

LISEZ ET PENSEZ (¹).

Cultivez votre intelligence. Un des meilleurs moyens pour y arriver, c'est de lire beaucoup. La lecture nous rend de si grands services qu'il faut plaindre les personnes qui n'en ont point le goût. Mais il en est de cette jouissance comme de toutes les autres : nous devons veiller avec soin à la manière dont nous en usons. C'est faire un triste usage de son temps que de le consacrer à se nourrir d'ouvrages d'imagination ou même d'ouvrages simplement amusants, qui ont pour le moins l'inconvénient de fausser notre goût. C'est sans doute parce que trop de personnes lisent habituellement des livres de ce genre que l'on a pris l'habitude de considérer la lecture comme un simple délassement, comme un bon passe-temps, au lieu de la regarder comme une occupation sérieuse et utile. Nous voudrions voir nos jeunes lecteurs l'envisager autrement, et nous leur conseillons beaucoup d'employer une heure chaque jour à lire quelque chose

(¹) Extrait d'un nouvel ouvrage composé sous ce titre par l'auteur des *Petites choses*, et publié par la librairie veuve Levrault et fils, à Strasbourg et à Paris, au prix de quelques centimes. Ces opuscules sont du petit nombre de ceux qu'il est très-désirable de voir entre les mains de tous les lecteurs, et surtout des jeunes filles.

d'instructif, et d'avoir toujours en train un ouvrage sérieux dont ils feront une véritable étude; car sans cela tous leurs plans de perfectionnement resteraient incomplets et insuffisants.

Les paroles suivantes du docteur Chalmers donneront un grand poids à nos conseils. Nous les recommandons tout spécialement aux personnes désireuses de ne pas perdre un seul moment de leur vie : « Pour employer votre temps d'une manière utile et agréable, le point le plus essentiel est de le distribuer d'une manière régulière. Les efforts qu'il faut faire pendant les heures d'étude, la fatigue qu'amène avec elle la recherche d'un but sérieux, donneront un charme encore plus grand à vos moments de délassement, à vos réunions de famille et à vos promenades. Mais pour cela réglez l'emploi de votre temps; car il est superflu de donner des avis aux personnes qui veulent vivre comme les circonstances les y poussent ou comme leur agrément les y engage. »

Peut-être vous semblera-t-il d'abord ne retirer aucun profit de tout le temps consacré à l'instruction; mais prenez patience, et le jour viendra où vous en comprendrez l'utilité. Nous avons bien souvent entendu exprimer le regret d'avoir laissé échapper une occasion de s'instruire; mais il est rare qu'on se repente d'avoir appris trop de choses. C'est pourquoi rappelons-nous, comme le dit Salomon dans un de ses proverbes, qu' « un cœur intelligent recherche la science. »

LE PULQUE.

Cette boisson préparée avec tant de soin chez les anciens Mexicains, et d'un usage si général parmi les populations qui leur ont succédé, n'a peut-être pas suffisamment excité l'attention des économistes. Elle pourrait être probablement obtenue en Algérie, sans de grands efforts, et dans des terrains qu'on ne jugerait pas propres à d'autre culture. Le maguay *(Agave americana)*, qui produit cette espèce de cidre, était cultivé sur une grande échelle dans l'empire des anciens Aztèques. Voici, selon M. de Humboldt, quelle est la production moyenne de cette plante trop peu appréciée. « Un pied ordinaire d'agave ou de maguay donne en vingt-quatre heures 4 décimètres cubes ou 200 pouces cubes, qui égalent 8 *quartillos*. Une plante vigoureuse fournit jusqu'à 15 quartillos ou 375 pouces cubes par jour pendant quatre ou cinq mois, ce qui fait la valeur énorme de 1 100 décimètres cubes. Il faut calculer que les plantations d'agave se trouvent fréquemment dans les terrains les plus arides. La valeur d'un maguay est de 25 francs à Pachuca. On ne peut compter en général, dans les mauvais terrains, que sur cent cinquante bouteilles par pied. »

LE CORAN DE HEMS.

On garde religieusement dans la citadelle de Hems (l'antique Émessa, ville de Syrie) un Coran écrit de la main même d'Omar. S'il arrive, chose fort rare, qu'on retire ce livre de l'endroit où il est déposé, on assure qu'il tombe alors une pluie aussi abondante que les eaux du déluge : aussi, lorsqu'il y a trop de sécheresse, on a recours à ce livre, et l'on se hâte de le faire sortir de la citadelle pendant tout le temps nécessaire pour laisser venir la pluie.

UN MÉDAILLIER DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On voyait au garde-meuble de la couronne, du temps du père du Molinet, c'est-à-dire pendant le cours du dix-septième siècle, des médailles qui y avaient été mises dès le règne de François Ier. « J'y ai observé, dit le savant génovéfain, un certain bijou de vermeil doré, fait en manière de livre, à l'ouverture duquel on remarque, de chaque côté, une vingtaine de médailles d'or du haut empire qui y sont enchâssées, et dont la netteté est plus considérable que la rareté. »

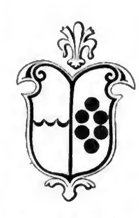
Cette mode de médaillier, en forme de livre, n'était pas particulière à François Ier, ni même à la France. Les Italiens, grands amateurs de médailles bien avant nous autres les barbares du Nord, avaient aussi de *certains bijoux* de ce genre.

L'auteur de cet article en a vu un dans la collection d'un des membres les plus zélés et les plus distingués de la Société archéologique de l'Orléanais, M. Mantellier, conseiller à la cour impériale d'Orléans, qui a bien voulu nous permettre de le faire connaître. Ce n'est pas un *bijou de vermeil*, c'est un véritable volume de maroquin rouge exécuté en Italie au commencement du seizième siècle, comme l'indiquent, non-seulement le style de l'ornementation, mais encore les armoiries et les inscriptions, qui nous ont révélé le nom de son premier propriétaire. Le volume a 27 centimètres de haut sur 17 de largeur; sur le plat, en haut, on lit ces mots écrits en majuscules romaines d'or : TRAIANVS IMP. XIIII, qui indiquent que ce volume, qui contenait les médailles d'or de Trajan, quatorzième empereur romain, faisait partie d'une nombreuse collection de médailles disposées dans d'autres volumes semblables. Toujours sur le plat du volume, mais au milieu, on voit un petit écusson aux armes de deux familles, surmonté d'une fleur de lis; cet écusson, un double filet d'or et quatre fleurons forment toute l'ornementation de l'extérieur, qui nous donne un nouveau modèle de cette élégante simplicité que l'on admire dans les reliures du seizième siècle. Les armoiries sont celles de deux des plus illustres familles de Florence, et la fleur de lis qui surmonte l'écusson est celle que l'on voit sur les anciens monuments de la capitale de la Toscane, ainsi que sur les *florins*, monnaie si universellement répandue et à laquelle ce symbole parlant avait valu son nom.

Ce volume-médaillier est donc certainement d'origine florentine; mais ces indications sont encore complétées par cinq mots grecs tracés au crayon blanc, qu'on lit sur le verso intérieur de la couverture; ces mots : *Tôn Strokkiôn kai tôn philôn* (Aux Strozzi et à leurs amis), devaient être ultérieurement peints en or. Les amateurs d'anciens livres reconnaîtront ici avec plaisir la formule libérale qu'on retrouve, soit en grec, soit en latin, sur les livres de Grolier et de tant d'autres illustres bibliophiles du seizième siècle. A l'ouverture du volume, au lieu de feuillets de papier on trouve six épaisses tablettes de carton, percées chacune de quatre trous dans lesquels étaient encastrées des médailles, dont on pouvait par conséquent voir la face ou le revers sans être obligé de les déplacer. Autour de chaque trou on lit, en belles lettres romaines, les légendes des médailles qui les remplissaient. Des inscriptions latines, relatives aux types des médailles et des arabesques peintes en or, variées à chaque page et d'un goût exquis (voy. notre dessin, page 256), enrichissent les tablettes de ce singulier livre, qui, du reste, n'a jamais été terminé, comme il est facile de s'en convaincre, si l'on remarque que les trous de la sixième tablette ne furent pas percés, et que le nom du possesseur premier est seulement tracé au crayon blanc.

Quel était-il ce personnage assez riche pour avoir possédé un aussi splendide médaillier, et assez éclairé pour avoir recherché des médailles antiques dès la première moitié du seizième siècle? C'était un Strozzi, puisque l'inscription nous l'apprend et que nous voyons les trois croissants de cette illustre maison sur le côté réservé à l'époux dans les

armoiries conjuguées ; de plus, c'était un Strozzi dont la femme était une Médicis, car l'écu de la femme porte les tourteaux encore plus connus de cette maison qui a donné des souverains à la Toscane, des papes et des cardinaux à l'Église, et deux reines à la France. Ces deux familles, souvent ennemies, s'allièrent cependant plusieurs fois, tant que les Médicis ne furent que les rivaux des Strozzi ; mais le style de l'ornementation, qui fixe notre médaillier au seizième siècle, et cette circonstance même de son inachèvement, sont des preuves convaincantes qu'il a dû être exécuté par l'ordre de l'un des plus célèbres membres de cette famille, par Philippe Strozzi, dit *le Sénateur*, dont la femme fut une Médicis. C'est celui-là même dont la vie fut si agitée, dont la biographie a été écrite par son frère Laurent Strozzi, et dont on peut voir le portrait dans le splendide et savant ouvrage consacré par le duc Pompeo Litta aux familles illustres de l'Italie.



Écusson du Médaillier.

Nous ne ferons pas ici une longue biographie de cet homme célèbre à tant de titres; il suffira de rappeler qu'il fut l'une des gloires de cette race privilégiée, qui, tout en faisant la banque et le commerce, fournit aux lettres des savants et des poëtes éminents, à la religion un bienheureux, à l'Europe des capitaines, des amiraux, des cardinaux, et jusqu'à un maréchal à la France. Philippe Strozzi, sénateur, né en 1488, était fils de Philippe l'Ancien et de Selvaggia Gianfigliazzi; il épousa, en 1508, Claire de Médicis, petite-nièce de Laurent dit *le Magnifique*, fille de Pierre de Médicis et d'Alphonsine Orsini, nièce du pape Léon X, cousine du pape Clément VII (Julien et Jules de Médicis), tante d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, et de Catherine, reine de France. Philippe Strozzi, l'un des chefs des *Popolani*, périt en prison, en 1538, après la ruine do son parti. Cette famille subsiste encore à Florence; son chef actuel habite le palais Strozzi, qui a été commencé par le père de Philippe Strozzi, dont nous venons de parler; il est prince de Fiorano et duc de Bagnolo. Son père était connu sous le nom de duc Strozzi.



Un Médaillier du seizième siècle. — Dessin de Thérond, moitié de la grandeur de l'original, qui appartient à M. Mantellier.

En finissant, n'oublions pas que parmi les cabinets de médailles célèbres cités par Goltzius, à la fin de son livre intitulé : *C.-J. Cæsar, sive Historiæ imp. Cæsareusque*, etc., on trouve mentionnée, en 1563, la collection de médailles du cardinal de Sainte-Sabine, Laurent Strozzi, fils de notre Philippe. Il avait sans doute hérité des médailles de son père en même temps que de son amour pour l'antiquité. Ce cardinal Strozzi fut archevêque d'Alby, puis d'Aix, et enfin de Sens. Il mourut à Avignon en 1571.

VISITE A SAINT-GUILLEM DU DÉSERT

(Département de l'Hérault).



Église de Saint-Guillem du Désert. — Dessin de Freeman.

Saint-Guillem du Désert! ce nom est capable, à lui seul, d'exciter l'intérêt. Si, sur la foi de ce nom, vous interrogez les gens du voisinage, votre curiosité se trouve piquée de plus en plus. Ils vous racontent sur le village de Saint-Guillem et ses environs les traditions les plus merveilleuses; ils vous annoncent des rochers pittoresques, des grottes profondes, des torrents impétueux, un fleuve presque souterrain; ils vous vantent une église de l'antiquité la plus vénérable... Si enfin, entraîné par des promesses si flatteuses, vous vous décidez à visiter Saint-Guillem, vous reconnaissez bientôt que les objets dignes d'attention y sont plus nombreux encore et plus attrayants que vous n'aviez osé l'espérer.

C'est de la cité industrielle de Lodève que je me suis rendu à Saint-Guillem. On suit d'abord la grande route de Montpellier, en traversant des terrains schisteux que leur couleur a fait appeler *les Rufes*, le pont de la Marguerite, autrefois redouté comme un repaire de brigands, le village

de Saint-Félix, et la petite ville de Saint-André, que domine une tour élancée; puis on tourne à gauche, à peu de distance avant d'avoir atteint l'Hérault, et l'on se dirige vers une chaîne de montagnes dont les sommets grisâtres apparaissent à l'horizon. La plaine immense dans laquelle on se trouve alors offre l'aspect le plus magnifique; les oliviers et les vignes en couvrent le sol. D'un côté, on aperçoit le pic de Gibret et le *mont des Vierges*, lieu de pèlerinage renommé comme témoin de la naissance de saint Fulcrand; de l'autre côté, au delà de l'Hérault, on distingue Gignac et sa haute tour, la chapelle de Notre-Dame de Grâce, assise solitairement sur une colline, et Aniane, dont l'abbaye, fondée par saint Benoît, est remplacée aujourd'hui par une maison de détention. Après avoir laissé en arrière un pont remarquable par la hardiesse de sa construction, le village de la Gamas, celui de Saint-Jean de Fos (1), où l'on fabrique en abondance des poteries grossières, et qui montre avec orgueil son joli clocher couvert de carreaux luisants, on arrive aux bords de l'Hérault.

Le lit de cette rivière (l'*Arauris* des Latins, l'*Araur* et *Araou* des chartes du moyen âge) est là d'une largeur considérable. Parvenues dans une vallée aplatie au sortir d'une gorge étroite, les eaux se divisent et s'étalent sur les sables. C'est dans cette gorge, creusée entre deux montagnes calcaires, qu'il faut pénétrer pour se rendre à Saint-Guillem. Au début, on rencontre le *pont du Diable*, massif de construction irrégulière, dont les culées reposent sur les flancs escarpés du rocher dans lequel l'Hérault s'est creusé un passage à partir de sa source. Il relie à la route d'Aniane la voie qui conduit à Saint-Guillem (2); malgré son élévation, les grandes eaux l'ont plusieurs fois couvert.

La route de Saint-Guillem, établie sur la rive droite du fleuve, coupée dans la montagne, suspendue, pour ainsi dire, au-dessus du courant, a un air de désolation qui justifie le nom de Désert donné à ces contrées; les deux murailles rocheuses entre lesquelles on se trouve resserré ont un ton gris uniforme, que de rares chênes nains ne parviennent pas à égayer. Leurs formes sont bizarres et tourmentées; on dirait qu'au milieu d'un cataclysme de la nature ils ont été pétris par une main gigantesque et furieuse. Des sources s'en échappent de place en place, et descendent dans la rivière en cascades murmurantes. L'Hérault promène au fond de l'abîme ses ondes d'une transparence merveilleuse; en certains endroits, leur cours semble avoir été primitivement souterrain et recouvert d'une voûte naturelle; aujourd'hui, les dalles qui formaient cette voûte s'ouvrent à demi brisées, mais elles sont assez rapprochées encore pour qu'un sauteur vigoureux puisse passer d'un bord à l'autre.

Quelques moulins sont établis près de la route ou dans le lit même de l'Hérault. A quelques centaines de pas du pont du Diable, on trouve le moulin de Clamouse, que fait tourner la fontaine de ce nom *(fons Clamosus)*. Au-dessus de cette fontaine, le rocher présente une ouverture par laquelle se précipite en cascade, à certaines époques, une rivière souterraine. Plus loin s'élève, les pieds baignés dans l'Hérault, une vieille tour carrée qui sert de moulin à blé. Je suis entré dans l'intérieur de cet édifice singulier, que l'on prendrait pour une forteresse, et qui passe pour avoir été autrefois une vedette. La salle inférieure, voûtée en berceau, est encore entière. Divers bâtiments qui l'avoisinent sont couverts de toits arrondis et enduits de plâtre, afin d'opposer à la violence des eaux une plus forte résistance. C'est dans le même but que la tour elle-même et d'autres tours semblables ont un angle tourné du côté de la source de l'Hérault. Lorsque la rivière grossit, le meunier passe successivement des étages inférieurs aux étages plus élevés. Parfois les eaux couvrent en entier les petits bâtiments parasites qui ont été construits en prévision de ces éventualités.

A mesure qu'on approche de Saint-Guillem, la végétation et les marques du travail humain deviennent plus fréquentes. Quelques prairies très-fraîches tapissent les berges de la rivière; sur les pentes, de petits murs en pierres sèches soutiennent un peu de terre végétale, où croissent quelques oliviers et quelques vignes. Souvent cette terre est entraînée dans les creux les plus profonds, et les laboureurs sont obligés d'aller la reprendre aux flots.

Un pont suspendu, qui rappelle ceux des gorges sauvages de l'Amérique, unit dans ces déserts les bords opposés de l'Hérault. Voici comment il est décrit par un voyageur : « Une corde, attachée sur les deux rives, traverse une manivelle creusé à laquelle est suspendu un bâton placé horizontalement. On passe les jambes sur les deux côtés de ce bâton, de façon à avoir devant soi la corde qui l'attache à la manivelle; celle-ci, placée sous l'aisselle du bras gauche, fait l'office de traille et court sur la corde principale; le poids du corps suffit pour remonter une partie de la courbure de la corde; mais, pour arriver, il faut se tirer soi-même de la main gauche. Des femmes, des enfants, avec de lourds fagots, font ce manége (1). »

Les rares habitants de ces montagnes, où leurs possessions se trouvent disséminées, sont pauvres. L'Hérault, très-poissonneux, ne leur offre qu'une ressource insuffisante. Ils recueillent le thym et la lavande, les distillent, et en débitent la liqueur au dehors en quantités considérables. Ils font aussi le commerce du buis, qui, tourné en boules, forme un des amusements auxquels les gens du Midi se plaisent le plus.

Au bout d'un bon quart d'heure de marche dans la gorge où coule l'Hérault, on voit s'ouvrir à gauche les montagnes qui le bordent, et dans la petite vallée, jadis appelée *vallée de Gellone*, que cette coupure a formée, apparaît le village de Saint-Guillem. Il est bâti en partie sur un versant, en partie sur un plateau.

Pour parvenir à la place principale et au centre de la localité, les voitures gravissent une pente abrupte, dans une route pratiquée en dehors de l'espace occupé par les habitations. Déjà, pendant le trajet, les restes de la fameuse abbaye de Saint-Guillem se dessinent aux regards au milieu d'un amphithéâtre de montagnes et de rochers en entonnoir. On distingue les lignes de la tour à toit surbaissé et les détails archaïques du chevet de l'église. Dans un enfoncement coule la cascade du *Verdus* ou *Verdué*, petit cours d'eau qui parcourt dans toute sa longueur le bassin sur le sol duquel est assis le village de Saint-Guillem, traverse un large conduit voûté, et va se jeter dans l'Hérault. Je n'ai vu que les traces de cette cascade, qui avait été momentanément tarie par les chaleurs de l'été; on la dit d'un très-bel effet.

La grande place de Saint-Guillem, rafraîchie par une jolie fontaine, est un carré dont la façade de l'église occupe un des côtés. Sur un côté adjacent, on remarque trois arceaux en plein cintre, et une porte suivie de plusieurs autres qui s'échelonnent, pour ainsi dire, sur la pente de la

(1) Entre Saint-Jean de Fos et Montpeyroux est une espèce d'entonnoir appelé le puits du *Drac* ou du *Diable*. Ce puits, dont l'ouverture est masquée par des pierres, reçoit les eaux de pluie; quelquefois, et sans qu'il ait plu aux environs, il flue en telle abondance que le ruisseau qui s'en échappe entraîne et tue sur son passage des hommes et des animaux.

(2) Au onzième siècle, les abbés de Saint-Guillem et d'Aniane entreprirent, d'un commun accord, la construction de ce pont, au lieu dit *le Gouffre noir*. Les moines d'Aniane devaient fournir les pierres, la chaux, le bois, le sable, le fer, le plomb et les cordes; ceux de Saint-Guillem devaient exécuter la moitié du pont et payer les ouvriers. On trouve sur ce sujet une transaction dans le cartulaire de Gellone, fol. 10. Les gens du pays croient que le pont de Saint-Guillem a été bâti par le diable.

(1) Renaud de Wallach, *Voyage dans le département de l'Hérault*.

montagne. Une maison, qui sert d'auberge, offre une fenêtre très-élégante, en pierre, du quatorzième ou du quinzième siècle. Les toits plats des maisons, couverts de tuiles rouges et arrondies, tranchent fortement sur le fond gris des monts qui dominent le village. Ce jour-là, la place avait une animation extraordinaire; c'était la fête de l'Exaltation de la Croix, et cette fête se célèbre, à Saint-Guillem, avec une solennité toute particulière, en mémoire, suivant l'aubergiste chez lequel je m'étais arrêté, d'un fragment de la vraie croix *rapporté de Jérusalem par saint Guillem, guerrier du temps de Charlemagne.* Le même indigène me raconta que tous les curés des environs s'appropriant des morceaux de ce morceau de la vraie croix, on fut obligé d'enfermer ce qui restait dans un coffre dont le maire, le curé et un marguillier de Saint-Guillem gardent les clefs [1]. Vers midi, sortit du porche de l'église et défila en bon ordre sur la place la procession, dans laquelle figuraient une de ces compagnies de pénitents blancs qui caractérisent les villes du Midi, et un beau dais rouge à panaches élevé au-dessus de la tête de l'officiant; la foule se pressait pieusement sur son passage. Mais, en songeant aux temps passés, on sentait dans cette fête un vide profond; la puissante abbaye qui faisait pour ainsi dire la vie du village de Saint-Guillem, a disparu.

Après avoir fort mal déjeuné dans la meilleure auberge du pays, je me dirigeai vers le fond de la gorge, dont les habitations occupent l'entrée. Deux montagnes allongées, descendant d'un côté jusqu'à l'Hérault et de l'autre se soudant, forment un magnifique amphithéâtre, couronné par une muraille de rochers. Des prairies d'un vert tendre embellissent le sol de cette vallée; des eaux d'une admirable pureté tombent des hauteurs, s'échappent à travers des blocs brisés et renversés, et coulent gracieusement en un ruisseau qui va joindre l'Hérault sous le nom de Verdué. Au point de jonction des deux montagnes, une coupure s'est faite dans les rochers qui les surmontent, et qui se prolongent à une grande distance; mais elle est étroite et peu profonde.

Ces lieux sont tout remplis du souvenir de saint Guillem ou saint Guillaume, duc d'Aquitaine, le fondateur de l'abbaye et peut-être du village qui porte son nom. C'était au commencement du neuvième siècle. Petit-fils de Charles Martel par sa mère, illustre lui-même comme guerrier, Guillaume avait eu l'honneur de chasser les Sarrasins de la Septimanie, et il tenait sous sa puissance cette importante province; séduit par l'exemple de son frère d'armes Benoît, qui venait de fonder l'abbaye d'Aniane, il institua dans la sauvage vallée de Gellone (804) un monastère où bientôt il se retira lui-même (29 juin 806), et où il laissa en mourant (8 ou 28 mai 812) une colonie florissante. La Septimanie était alors presque inculte, par suite des ravages successifs qu'elle avait subis; occupée à plusieurs reprises par les Francs de Charles Martel, puis par les armées de Charlemagne, elle avait vu ses principales villes, Béziers, Agde, Nîmes, Maguelone, Narbonne, renversées, démantelées, ruinées, et les campagnes avaient souffert des maux infinis de cette longue suite d'invasions et de guerres. Enfin le calme et la prospérité revinrent, et les établissements monastiques paraissent avoir concouru à y rappeler la population et la culture. Saint Guillaume fut un des héros de cette salutaire révolution. Sa réputation est restée vivante dans les souvenirs populaires, et, comme d'ordinaire, elle s'est mêlée, en traversant les âges, d'une foule de circonstances fabuleuses. On montre, près du village de Saint-Guillem, un rocher du haut duquel le saint a franchi l'Hérault avec son cheval. On lui attribue la confection du chemin creusé dans le roc qui unit le désert à la terre habitée. Un paysan m'assurait qu'il n'y avait plus de pies dans le pays, et que, quand on en apportait, elles n'y pouvaient vivre plus de huit jours. « Cela tient, ajouta-t-il, à ce que saint Guillem les a excommuniées. » Et sur les marques de surprise et de doute que je ne pus m'empêcher de manifester : « Les vieux, dit-il, nous ont appris ces choses, et nous, les vieux d'aujourd'hui, nous les transmettons aux jeunes. »

Saint Guillem joue le principal rôle dans des traditions romanesques qui se rapportent à un vieux château dont les ruines couronnent le pic le plus élevé des montagnes disposées en demi-cercle autour du village. On n'en voit plus que des pans de muraille découpés d'une manière bizarre, sur un sommet extrêmement étroit dont ils suivent les contours, et dans lequel est, dit-on, creusée une citerne. Au-dessous de l'enceinte se dresse une tour carrée, dont un des côtés est adossé au rocher, presque perpendiculaire en cet endroit. On la nomme *le Cabinet du Géant.* Plus bas encore, au point où la pente moins rapide devient praticable au pied des hommes, commence un mur qui descend avec le sol et aboutit à l'extrémité d'un petit rocher à pic. Vers le milieu de ce mur s'ouvre une porte fortifiée et flanquée de tourelles. Un chemin, tracé au pied du mur, contourne la montagne à l'endroit où il finit, et va joindre le village.

Voici, au sujet de ces constructions, une histoire qui m'a été dite par le garde champêtre de Saint-Guillem. Le château était habité jadis par un géant pillard et cruel, qui causait de grands maux aux gens du voisinage. Saint Guillem, alors abbé du monastère de Gellone, lui faisait ombrage, et il manifesta l'intention de s'en débarrasser en le tuant. Une servante de Guillem l'entendit, et elle alla bien vite avertir son maître du péril qui le menaçait. Le vainqueur des Sarrasins n'avait point désappris, sous la robe du moine, ses anciennes ruses de guerre; il emprunta les vêtements de la servante, s'en revêtit, et, ainsi déguisé, il monta au château, où le géant, ne se doutant de rien, le laissa pénétrer. Saint Guillem, entré dans la place, n'eut plus qu'à saisir le moment favorable; il se jeta à l'improviste sur le géant et le précipita du haut des murailles.

Une tradition analogue est reproduite dans les *Souvenirs du Midi*, par M. A. Lardier [1]. Le géant, que l'auteur appelle Gellone, exerçait sur le pays tous les genres de tyrannie, et prenait, selon sa convenance, les femmes et les filles de ses vassaux. Un jour, indigné d'un rapt commis dans le village, Guillem s'arme d'une épée, monte au château, et somme le géant de lui rendre sa proie. Gellone répond d'abord au saint en le menaçant de le faire pendre; enfin, il se décide à un combat singulier que Guillem lui a offert, et ne garde, comme son adversaire, qu'une épée. Le combat eut lieu sur l'esplanade du château, en présence des habitants du village; Gellone fut vaincu et tué.

Le récit de M. Lardier est beaucoup plus développé que celui qu'on vient de lire; j'en ai supprimé les enjolivements qui m'ont paru ne point appartenir à la tradition populaire. Une historiette intitulée *Constance et Balze*, et qui forme un épisode de *l'Ermite en province*, de M. de Jouy [2], a été inspirée par la même tradition. L'auteur y a fait figurer saint Guillem, le maître gigantesque du château, et la vallée de Gellone, mais en ajoutant une intrigue de son crû et des circonstances de fantaisie. C'est un morceau agréablement tourné, quoique un peu mignard.

De curieux détails historiques sont parvenus jusqu'à nous

(1) Au dixième siècle, les donations faites au monastère de Saint-Guillem ont lieu particulièrement en l'honneur du bois de la croix. En 926, sous l'abbé Juliofroi II, quatre menses voisines de la *villa Tunladius* sont données « sanctæ crucis ligno, sancto quoque Willelmo » Christi confessori » (copie du cartulaire, fol. 11, v°); en 928, sous l'abbé José ou Josué, Odoagre et le diacre Guernus, son frère, donnent une mense située dans le territoire de Maguelone au saint sauveur de Gellone, « et sanctæ crucis inexpugnabili ligno, sancto quoque » atque almo confessori Christi Willelmo » (*ibid.*, fol. 43, v°); etc., etc.

(1) Marseille, 1839, in-4°, p. 339.

(2) Tome II, p. 359.

au sujet de la construction du monastère de Gellone par le duc d'Aquitaine. Guillaume, une fois fixé sur le lieu qui convenait à ses projets [1], appela près de lui les chefs de maîtrise et les gens expérimentés en fait d'architecture et d'ornementation que possédait la province, et, avec leur concours, il détermina l'emplacement et la forme d'un ora-



Moulin de Clamouse. — Dessin de Freeman.



Vieille tour servant de moulin, sur l'Hérault. — Dessin de Freeman.

toire digne de sa destination et de son fondateur. Il détermina ensuite l'espace que devait occuper le cloître, et assigna des places pour les bâtiments du réfectoire et du dortoir, pour l'infirmerie, la retraite des novices, l'avant-cour des hôtes, l'hospice des pauvres, la boulangerie et le four, et, sur le

[1] « Ut novum novo opere debeat ædificare monasterium in tali » scilicet loco ubi nullum fuerit oratorium. » (*Vita S. Guillelmi*, ap. Mabillon, p. 75 et 76.)



Moulin sur les bords de l'Hérault, près du pont du Diable. — Dessin de Freeman.



Le Château de don Juan. — Dessin de Freeman.

côté, le moulin (1), mis en mouvement par l'eau du Verdué.

Lorsque ce plan fut réglé, Guillaume fit entreprendre l'édification de l'oratoire, auquel on donna la forme d'une basilique romaine, avec une chapelle à l'orient et deux chapelles sur les côtés, pour figurer les deux bras de la croix. On commença par le sanctuaire, qui fut consacré à Jésus-Christ, sauveur du monde. Les constructions avancèrent rapidement. Bientôt le toit fut posé, et un pavé de marbres précieux compléta la décoration de l'édifice. Sept autels y furent érigés, le premier dédié au Sauveur (2), les autres à la Vierge, aux apôtres Pierre et Paul, à saint Jean l'Évangéliste et à saint André. Il y avait aussi dans l'église d'Aniane, consacrée, comme celle de Gellone, au Sauveur, sept autels destinés à figurer les sept dons du Saint-Esprit. L'emploi des nombres mystiques était alors fréquent. Outre les sept autels on comptait, à Aniane, sept candélabres, sept lampes, et, suivant le témoignage de saint Adon, biographe de saint Benoît, on y avait aussi employé le nombre trois, pour exprimer les trois personnes de la Trinité (3).

Guillaume introduisit à Gellone les règles instituées à Aniane par l'abbé Benoît (4), et la peupla de religieux de son institut. Le premier abbé fut Juliofredus ou Juliofroi, personnage noble, parent de Charlemagne (5). Le fondateur dota richement le monastère, et, par un diplôme du 14 décembre 804, il lui donna ses terres du diocèse de Lodève, le fief de Ledes *(Letenis fiscum)*, les églises de Saint-Jean et de Saint-Geniès, de vastes domaines, des moulins, des troupeaux, etc. (6).

Après la mort de saint Guillem, son corps fut enseveli dans la chapelle de Saint-Michel, qui occupait un angle du cloître inférieur attenant à son ancienne cellule. Il fut bientôt regardé comme un saint par l'opinion populaire; mais sa sainteté ne paraît avoir été reconnue par l'Église, d'une manière officielle, qu'au bout de deux siècles environ (7). A la fin du dixième ou au commencement du onzième siècle, ses reliques furent transportées dans l'église, près du maître-autel (8); on les y retrouva, dans ces derniers temps, avec une table de plomb portant l'inscription suivante : « Anno ab incarnatione Domini M° C° XXXVIII°, » III° kal. marcii, feria II°, levatum est corpus beatissimi » confessoris Christi Guillelmi et reconditum III° nonas » ejusdem mensis, per manus Ugonis Albiensis et Rai- » mundi, Gellonensis abbatis, et Raimundi, Nantensis ab- » batis, temporibus Innocentii papæ II, et Arnaldi, Narbo- » nensis episcopi, et Petri, Lutevensis episcopi, et Francorum » rege Ludovico (1). »

De longs débats eurent lieu, au moyen âge, entre l'abbaye de Saint-Guillem du Désert et celle d'Aniane. Les religieux de Saint-Guillem prétendaient relever immédiatement du saint-siége; ceux d'Aniane soutenaient, au contraire, qu'ils avaient la direction supérieure du monastère de Gellone. Ils se fondaient sur un diplôme de saint Guillem, daté du 15 décembre 804, et où le duc d'Aquitaine, en renouvelant les concessions faites par lui la veille en faveur des moines de Gellone, place leur couvent dans la dépendance de celui d'Aniane. Les originaux de l'une et de l'autre de ces pièces sont perdus; quelques érudits ont pensé que la première était apocryphe; mais, selon toute vraisemblance, c'est la seconde qui mérite d'être arguée de fausseté (2).

On connaît les péripéties de la lutte que soutint au treizième siècle, dans le midi de la France, la secte des Albigeois contre le catholicisme. L'église de Saint-Guillem fut une des sept églises désignées par le concile d'Albi, tenu en 1254, pour servir à la pénitence des hérétiques convertis. Le monastère était alors dans toute sa splendeur; il jouissait de possessions nombreuses, que la piété des fidèles augmentait sans cesse, et de droits de justice fort étendus. Cet état de prospérité déclina considérablement au seizième siècle, et l'abbaye de Saint-Guillem eut beaucoup à souffrir des troubles et des guerres causés par la réforme et par la Ligue. En 1560, les protestants brûlèrent, sur la place publique, les actes, titres et papiers de ses archives. En 1568, elle fut menacée d'une attaque, et les religieux demandèrent des troupes de défense au duc de Joyeuse. L'année suivante, un détachement de l'armée protestante s'empara du couvent, que les moines furent obligés d'abandonner. Claude Briçonnet, évêque de Lodève et abbé commendataire de Saint-Guillem, étant arrivé à la tête de huit cents hommes, mit en fuite et tailla en pièces les envahisseurs; mais, en 1588, l'abbaye tomba de nouveau entre les mains des soldats de la réforme (3). Deux siècles après, la révolution a dispersé les moines de Saint-Guillem; une partie des anciens édifices du couvent a disparu. Cependant les constructions qui subsistent sont encore dignes de l'attention des artistes et des antiquaires.

L'église consacrée au Sauveur par saint Guillem, et qui prit plus tard le nom du fondateur, donne, comme on l'a vu, sur la place publique. Un des côtés d'une tour carrée en forme la façade; la muraille, soutenue par un double contre-fort, est percée d'une porte à plein cintre, qui présente trois arceaux en retraite et deux tores reposant sur des colonnes rondes. Au-dessus apparaissent deux têtes en marbre blanc, peut-être antiques, puis une frise très-simple, puis une fenêtre incomplète, ornée de colonnes. Le mur, à partir de ce point, a évidemment été refait; la pierre en est plus poreuse, la construction moins soignée que dans la partie inférieure; il est percé de quatre fenêtres cintrées, sans aucun ornement, et se termine en gable.

La fin à une autre livraison.

(1) « Accitis magistris virisque sapientibus quos in comitatu suo » habebat, quamprimum condecens metitur oratorium, metitur etiam » totius claustri spatium, domum refectionis atque dormitorium, » domum etiam infirmorum et cellam novitiorum, pro aulam, hospitium, » xenodochium pauperum, junctum clibano pistrinum, de latere mo- » lendinum. » *(Vita S. Guillelmi*, ap. Mabillon, p. 76.)

(2) « Sicut dicitur : A sanctuario meo incipite (Ezechiel, IX, 6), » exorsus est a sanctuario, in primos ipse lapides mittens. » *(Id., ibid.*, p. 76.)

(3) Voy. Vie de saint Benoît d'Aniane, dans les *Annal. ord. sancti Benedicti*, quatrième siècle, p. 200, 201.

(4) « Quod ego construere in causa Domini et senioris mei Caroli » jussi et ex doctrina venerabilis patris Benedicti, monachos et abbatem » posui. » (Diplôme du 14 décembre 804.)

(5) Dans un dénombrement que Juliofroi fit dresser des possessions du monastère, on lit : « Et ego Juliofridus abba, consanguineus Karoli » imperatoris, feci hanc cartam seu hoc testamentum scribere, Ingoldo » presbitero meo pro memoria, ut, si defecisset vita, non defecisset » pagina. » Juliofroi est nommé, en 807, dans un diplôme de Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine.

(6) D. Vaissette, *Histoire du Languedoc.*

(7) Dans le dixième siècle, on trouve diverses donations faites au bois de la croix et au confesseur Guillaume; mais, en 981, le prêtre Loup et son frère le moine Gérard, tous deux originaires de Lodève, donnent à l'abbaye de Gellone le quart d'une manse, sans faire mention du fondateur Guillaume; de même, dans une charte de saint Fulcrand, évêque de Lodève, il est question du bois de la vraie croix, mais saint Guillaume n'est pas mentionné.

(8) On lit dans le Martyrologe de Saint-Guillem : « Le 2 des nones de février, transport de saint Guillaume, confesseur du Christ. » Cette translation paraît avoir eu lieu après l'an 995 et avant l'an 1029, époque à laquelle le corps de saint Guillaume fut porté solennellement en procession à l'église de Saint-Pierre de Sauve.

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville roiale de Gignac et de ses environs* (manuscrit in-4°, rédigé vers 1771, et appartenant à M. Pons, juge de paix à Lodève).

(2) Voy. *Critique de deux chartes de fondation de l'abbaye de Saint-Guillem du Désert*, par M. R. Thomassy, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. II, p. 177. — Cette dissertation a été reproduite par l'auteur dans le t. XV, 2e série, p. 414, de *l'Université catholique.*

(3) *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville roiale de Gignac et de ses environs.*

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES.

Suite. — Voy. p. 183.

Ce n'est pas à nous, à coup sûr, de chercher à appliquer ce programme; mais nous pouvons prouver qu'à défaut de savoir et d'éclat, l'amour de notre sujet peut nous amener à rendre moins fastidieuses, et au moins aussi instructives que quelques classiques en vogue, ces premières notions de la science. Je prends pour exemple la vingt-cinquième édition d'un abrégé scolaire estimé, estimable d'ailleurs, de M. F. Ansart (1841), et je tombe sur les notions préliminaires que voici pour l'Afrique :

« *Notions générales.* — L'Afrique est la troisième partie de l'ancien continent. C'est une grande presqu'île qui ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez. — *Bornes.* L'Afrique a pour bornes : au nord, la mer Méditerranée; à l'ouest, l'océan Atlantique; au sud, le grand Océan; à l'est, la mer des Indes, la mer Rouge et l'isthme de Suez. — *Division de l'Afrique.* L'Afrique se divise en 14 parties principales, savoir : 3 au nord-est, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie; 3 au nord-ouest, la Barbarie, le Sahara, la Sénégambie; 2 au sud-ouest, la Guinée septentrionale, la Guinée méridionale; 2 au centre, le Soudan, la Cafrerie; 3 au sud-est, l'Ajan, le Zanguebar, le Mozambique; 1 au sud, le gouvernement du Cap avec le pays des Hottentots.

» *Iles.* L'Afrique est en outre entourée d'un assez grand nombre d'îles répandues dans l'océan Atlantique et dans la mer des Indes : la plus considérable est la grande île de Madagascar, située au sud-est.

» *Golfes.* Outre le golfe d'Aden, dont nous avons déjà parlé, on remarque, sur les côtes d'Afrique, 6 golfes principaux, savoir : 1 formé par la mer Rouge, c'est le golfe de Suez, à l'est de l'Égypte; 2 par la Méditerranée, qui sont : le golfe de Cabès, le golfe de la Sidre, au nord de la Barbarie; 1 formé par l'Atlantique, c'est le golfe de Guinée, qui s'enfonce entre la Guinée septentrionale et la Guinée méridionale, et forme lui-même 2 autres golfes, savoir : celui de Benin, celui de Biafra, sur les côtes de la Guinée méridionale.

» *Détroits.* Outre les détroits de Gibraltar et de Bab-el-Mandeb, dont nous avons déjà parlé, on trouve encore au sud-est de l'Afrique le canal de Mozambique, entre la côte de Mozambique et l'île de Madagascar. »

Suit une longue énumération de fleuves, de lacs et de caps, qui se termine ainsi : « *Chaînes de montagnes.* Les 3 principales paraissent être : l'Atlas, dans la Barbarie; les monts Kong, au sud-ouest du Soudan; ceux de la Lune, au sud-ouest de l'Abyssinie. »

Nous pourrions bien discuter quelques-unes de ces définitions, comme la mention de la Cafrerie au *centre* de l'Afrique, ou les monts de la Lune, qui n'existent que dans les romans des anciens et des Arabes sur les sources du Nil. Nous pourrions demander à l'auteur pourquoi sa liste de régions, qui comprend des noms tombés en désuétude comme celui d'Ajan, ne porte pas le Monomotapa, pays très-peu fabuleux, bien que le grand fabuliste en ait avantageusement parlé :

> Les amis de ce pays-là
> Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

On peut regretter, par parenthèse, que le malheureux et intrépide Maisan n'ait pas rencontré de ces amis-là quand il s'est enfoncé dans ce pays à la recherche de la grande mer intérieure, et qu'il n'y ait trouvé que des assassins. Mais revenons à notre question.

A la place de cette sèche nomenclature, si nous disions, par exemple :

« L'Afrique est une immense presqu'île de près de 714 000 lieues carrées; elle tient à l'Asie par un désert de 24 lieues, qui est l'isthme de Suez. La Méditerranée la sépare de l'Europe, et la mer Rouge de l'Arabie; elle fait face à l'Espagne par le détroit de Gibraltar. Sa forme générale est à peu près celle d'un grand cerf-volant échancré par la gauche, et dont le sommet serait au cap Bon, les deux pointes latérales aux caps Vert et Ras-el-Had (ouest et est), et la pointe inférieure au cap de Bonne-Espérance. Elle est baignée par l'Atlantique à l'ouest et la mer des Indes à l'est; le golfe de Guinée, dans la première, figure l'échancrure dont nous avons parlé.

» Cette grande contrée peut se diviser ainsi : le Rif (mot arabe qui veut dire rivage : c'est la région que nous appelons Barbarie), au nord; la vallée du Nil, formée par l'Abyssinie, la Nubie et l'Egypte; le Sahara ou Désert, au centre; le Takrour ou Soudan, pays des noirs, qui comprend la Sénégambie; les deux Guinées au couchant; l'Afrique australe, comprenant une multitude d'États et de peuples noirs, et la colonie du Cap; enfin à l'est, la côte des Souhaïlis et de Szômal, possessions arabes. Quant aux îles, éparses ou groupées en archipels, et que nous décrirons en leur lieu, il n'y en a qu'une seule importante : c'est Madagascar, au sud-est.

» Des peuples indigènes de race blanche et des Arabes nomades habitent les trois premières de ces divisions; le reste appartient à des nations noires mêlées de populations rouges qui semblent venues de l'Océanie, sans compter quelques colonies européennes au sud et sur le littoral.

» Le relief de l'Afrique ne présente pas l'unité qu'offre celui des autres parties du monde; on y distingue, soit de longues chaînes à deux ou trois étages, comme l'Atlas au nord (4 000 mètres); soit des plateaux, comme celui d'Abyssinie (4 600); soit enfin des pics isolés, les uns volcaniques, les autres couverts de neiges perpétuelles, quoique sous l'équateur. »

Le passage cité contient 52 noms propres; le nôtre, qui le suit à peu près pas à pas, et qui a la même étendue, en compte 35; lequel des deux fait mieux connaître la vaste région qu'il s'agit de décrire? Le lecteur en jugera.

Si l'on nous demande maintenant ce que nous regardons comme la meilleure méthode, pour apprendre ou pour enseigner la géographie, voici ce que nous répondrons.

Nous avons vu des hommes de goût et de loisir parvenir aisément à remplir, sur ce point, les lacunes d'un premier enseignement classique. Il suffit pour cela de se procurer un bon précis, comme celui de Balbi ou de Malte-Brun (le premier, enrichi de fort bonnes cartes et de plans également utiles, revient à 20 francs; le second coûte au moins le double, mais il est plus agréable, plus *lisible* pour les gens du monde; de plus, il est accompagné d'un atlas complet). Quand on a lu un de ces deux livres d'un bout à l'autre, en s'attachant un peu aux prolégomènes de chaque grande division, et en passant, bien entendu, beaucoup de descriptions et de choses épisodiques, on a fait sans fatigue et sans efforts rebutants son voyage autour du monde : on possède vraiment sa spécialité. On peut, si on a du loisir et si on est à portée d'une bibliothèque, approfondir encore davantage ces connaissances, en lisant, au fur et à mesure qu'on étudie une contrée, les meilleurs livres qui ont décrit cette contrée, voyages, statistiques, histoires même : on peut surtout, pour rester au courant des merveilleux progrès accomplis depuis dix ans, s'abonner à ces publications spéciales, si utiles et si peu coûteuses pourtant : *Bulletins des sociétés de géographie de Paris et de Londres* (ce dernier est le plus instructif, mais il est en anglais); les *Nouvelles annales des voyages;* et, pour ceux qui savent l'allemand, les excellentes annales géographiques de Petermann, Berghaus et autres. Mais ceci est le superflu, et c'est déjà beaucoup que d'avoir *sa suffisance,* selon le vieux mot de la langue vulgaire.

Voilà pour ce qui est d'apprendre; quant à enseigner, la méthode est analogue, sans être entièrement semblable.

Un homme qui se connaît en éducation a dit à peu près ceci : « L'intelligence des enfants est comme le goulot d'une bouteille ; versez-y peu ou beaucoup, il n'y entrera jamais que la même quantité à la fois. » Il faut donc mettre entre les mains de l'enfant quelque chose de très-court, l'abrégé de Letronne, par exemple, et si c'est un adolescent, l'abrégé de Balbi (ne pas confondre avec le grand *Précis*), ou tout autre livre rempli de notions brèves, substantielles, sûres. L'élève apprendra de mémoire les passages importants ; et pour compenser ce qu'il y a de fastidieux dans cet exercice mécanique, il lira, au fur et à mesure, les livres qui traitent le mieux des contrées qu'il étudie. S'il s'agit d'une agglomération d'élèves au lieu d'une éducation isolée, le professeur fera lire par un élève-lecteur les ouvrages dont nous parlons, et qu'il trouvera aisément dans la bibliothèque du collége. Il pourra choisir avec fruit la plupart des volumes d'une collection excellente, bien qu'encore inachevée, *l'Univers pittoresque*, à 5 francs le volume, de Didot. Ceux qui voudront joindre à la géographie moderne la géographie historique, exigée dans les diverses branches de l'enseignement secondaire, trouveront un guide consciencieux dans les *Voyageurs anciens et modernes*. Les séminaires et les écoles ecclésiastiques ont à relever certains côtés de leur enseignement géographique. Ces maisons sont de vraies pépinières de voyageurs à venir, grâce aux missions d'une part, et de l'autre aux aumôniers de la marine. Nous avons connu beaucoup de jeunes prêtres, et nous savons que, par une réaction involontaire contre l'uniformité de la règle ou la vie casanière de la cure, les plus ardents de ces jeunes esprits se sentent invinciblement attirés vers les périls et les aventures de l'apostolat outre-mer. La foi entre pour sa part dans ces vaillantes inquiétudes ; mais il faut faire aussi celle du caractère gaulois, amoureux de l'inconnu et voyageur par excellence. Il nous semble que cette aptitude de beaucoup de nos jeunes missionnaires pourrait être mieux utilisée dans l'intérêt des connaissances humaines, intérêt qui n'est pas seulement temporel ; car les missions futures profiteront certainement des découvertes faites par celles qui les auront précédées.

Nous avons pu comparer, sous ce rapport, deux publications analogues entre elles, les *Annales de la propagation de la foi*, en France, et le *Missionary intelligencer*, en Angleterre. Il faut avouer que si la première offre le spectacle d'une grande activité évangélisatrice, elle ne peut lutter avec la seconde en fait de récits et d'études d'une haute valeur scientifique. L'esprit positif des Anglo-Saxons se prête mieux à ces travaux utiles ; et citer seulement Krapf et Rebmann pour l'Afrique équatoriale, c'est nommer les plus intrépides voyageurs de ce temps. Constatons cependant avec bonheur que nos compatriotes ont publié, en dehors des recueils pieux, des travaux qui peuvent entrer en ligne avec ceux des missions protestantes : ainsi M. Pallegoix, évêque de Siam, a donné un livre et une carte, d'une très-haute valeur, de ce pays si peu connu ; M. l'abbé Boilat nous fait connaître les peuples si curieux du Sénégal ; et leur confrère autrichien, le P. Knoblecher, se voue avec ardeur à la découverte des sources du Nil. Il ne faut qu'une légère addition au programme des études préparatoires des missions, pour multiplier des vocations aussi utiles.

Il y a encore un autre système d'enseignement ; mais j'avouerai sincèrement que l'idée n'en est ni mienne, ni probablement neuve. Les enfants et les adolescents aiment à voyager, ne fût-ce qu'en imagination, et il s'agit d'utiliser au profit de l'étude ce penchant toujours en éveil. Pour cela, on commence par leur enseigner solidement la géographie d'une contrée ; puis on développe, dans des instructions verbales, la description pittoresque des diverses parties, villes, bourgades ou localités historiques de cette région ; ses curiosités naturelles, ses monuments, ses productions, ses sites les plus saillants. Pendant cette conférence, les yeux de l'élève suivent de point en point sur la carte l'itinéraire du professeur ; mais son imagination vole sur les ailes d'un hippogriffe bien au-dessus du splendide panorama que ce papier bariolé lui figure. Profitez du moment, et donnez-lui en devoir une question comme celle-ci : « Voyage de tel point à tel autre, en passant par les villes de XX..., en descendant le fleuve Z... jusqu'à la mer, puis longeant la côte jusqu'au port W... » Soyez sûr que s'il n'est pas un sot ou ce que les collégiens appellent, par une métaphore imagée, un *cancre*, il vous apportera le lendemain un résumé intelligent de votre leçon. Ce sera peut-être bizarre, un peu pédant, un peu *rhétoricien*, mais ce sera sincère, et les gaucheries mêmes de cet âge ont le charme du bon vouloir. Plus tard, on écrira mieux, on aura vu les Alpes, le Bosphore ou les Cordillères, et on aura vu tout cela avec la fraîcheur d'émotion du premier voyage fait ou seulement rêvé. — C'est dans une pension de jeunes filles que j'ai vu appliquer, pour la première fois, cette méthode, et je comprends aisément qu'elle réponde, chez les femmes, à une certaine mobilité d'esprit, au goût du travail amusant, à quelque éloignement pour les études dogmatiquement organisées. Je puis ajouter que j'ai vérifié à loisir, chez quelques-unes de ces jeunes élèves, les excellents et durables résultats de cette façon d'instruire.

Maintenant, n'est-il pas nécessaire que les cartes viennent en aide, de même que les livres, à ces méthodes d'étude où l'on veut éviter le dégoût et les entraves inutiles? Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais nous devons abréger. Nos voisins d'Allemagne, d'ailleurs peu préoccupés des méthodes faciles, ont pourtant vu ceci : que les cartes, coloriées d'après les divisions territoriales seules, sont un grimoire rebutant pour le commençant, enfant ou homme fait. Les États de l'antiquité avaient généralement des frontières basées sur des limites naturelles ; mais depuis le quatorzième siècle, quoi de plus bizarre que les circonscriptions politiques, nées du hasard des guerres, des convenances dynastiques, des combinaisons de la diplomatie? Quelle raison a le territoire français de commencer à Givet, la Prusse à Memel, la Suisse au lac de Côme, et tous les petits États allemands Dieu sait où? Je conçois très-bien que le coloriage à liserés saillants, qu'affectionnent surtout les Anglais et les Américains, aide le commerçant qui a une carte au-dessus de son bureau pour savoir d'un coup d'œil la destination d'une lettre ou d'une commande qu'il expédie ; mais qu'on réserve alors ce coloriage pour les cartes du commerce, et qu'on en barbouille moins celles qui sont destinées à l'enseignement. Nombre de cartographes d'outre-Rhin concilient très-bien les deux choses, en dessinant fortement l'aspect physique d'une contrée, et en teintant légèrement les contours des divers États. Ils ne perdent pas de vue que la carte qui intéresse et attache l'élève de préférence, est *celle qui figure le mieux l'aspect réel du pays qu'elle doit reproduire*.

Aujourd'hui, grâce aux nombreuses ressources de la typographie et de la lithographie, ce problème n'est qu'un jeu pour qui l'aborde résolûment. Avec quatre teintes au plus, on fait les meilleures cartes physiques du monde. Le *bleu* donne la mer, les lacs, les rivières et ruisseaux, les glaciers même ; le *vert*, les forêts ou les terres cultivées, selon le terrain ; le *bistre*, les montagnes et les rochers ; le *noir*, tout ce qui est en dehors de la géographie physique (villes, routes, noms propres, limites, etc.). On peut voir, dans toutes les librairies allemandes de Paris, le parti que nos voisins ont su tirer de ce procédé polychrome.

LE MONT-BLANC. — ASCENSION DE 1786.



Une Vue du Mont-Blanc.

Le Mont-Blanc, la plus haute montagne de l'Europe, avait déjà depuis longtemps attiré l'attention des voyageurs et des historiens; mais on peut dire que sa célébrité date seulement du milieu du siècle dernier, époque où de Saussure, le célèbre physicien genèvois, commença ses *Voyages dans les Alpes*, et rendit par ses excursions tant de services à la science.

Nous lui emprunterons quelques détails sur son ascension au Mont-Blanc, nous réservant de revenir plus tard sur ce sujet, et de rendre aux hardis successeurs de de Saussure la part d'éloges qu'ils ont méritée, quand ils n'ont pas fait de cette dangereuse expédition un simple amusement.

Dans ses premières courses à Chamouni (1760), de Saussure croyait le Mont-Blanc inaccessible. Il avait cependant promis des récompenses à ceux qui trouveraient une route praticable. Diverses tentatives furent faites inutilement dès 1761. En 1775, quatre guides de Chamouni en firent une nouvelle, et furent obligés de revenir sur leurs pas. Même échec en 1783. On croyait devoir faire toute la traite en un jour, et qu'il était impossible de passer la nuit sur la montagne. En 1784, le Genèvois Bourrit échoua également; et en 1785, de Saussure et lui ne furent pas plus heureux. Cependant ils s'élevèrent plus haut qu'aucun observateur n'était jamais monté en Europe.

Divers ouvrages périodiques avaient annoncé au public qu'au mois d'août 1786 deux habitants de Chamouni, M. Paccard, docteur en médecine, et le guide Jacques Balmat, étaient parvenus à la cime du Mont-Blanc, qui jusqu'alors avait été regardée comme inaccessible. De Saussure en fut informé à Genève dès le lendemain, et il partit sur-le-champ pour suivre leurs traces. Mais il survint des pluies et des neiges, qui le forcèrent à y renoncer pour cette saison. Il laissa à Jacques Balmat la commission de visiter la montagne dès le commencement de juin, et de l'avertir du moment où l'affaissement des neiges la rendrait accessible.

De Saussure fut averti qu'on pourrait y monter dans les premiers jours de juillet, et il partit de Genève pour Chamouni. Il rencontra à Sallenche le courageux Balmat, qui venait lui annoncer son nouveau succès. Il était monté une seconde fois, le 5 juillet, sur la cime du Mont-Blanc, avec deux autres guides.

Il pleuvait quand de Saussure arriva à Chamouni, et le mauvais temps dura quatre semaines.

« J'étais décidé à attendre jusqu'à le fin de la saison, nous dit-il, plutôt que de manquer le moment favorable. Il vint enfin ce moment si désiré, et, le 1er août (1787), je me mis en marche, accompagné d'un domestique et de dix-huit guides, qui portaient mes instruments de physique et tout l'attirail dont j'avais besoin. »

Pour être parfaitement libre sur le choix du lieu où il passerait la nuit, il fit porter une tente, et il alla coucher à 779 toises au-dessus de Chamouni. Cette journée fut exempte de peine et de danger; on cheminait toujours sur le gazon ou sur le roc. Mais de là jusqu'à la cime, on ne devait plus marcher que sur la glace ou la neige.

La seconde journée fut pénible. Il fallut d'abord traverser le glacier de la Côte, difficile et dangereux, entrecoupé de crevasses larges, profondes, irrégulières, qu'on doit souvent franchir sur des ponts de neige quelquefois très-minces, et suspendus sur des abîmes. Un des guides faillit y périr; la neige se rompit sous lui. Heureusement ces braves gens avaient eu la précaution de se lier les uns aux autres: l'homme demeura suspendu entre ses deux camarades.

Résolu à s'élever le plus possible le second jour, de Saussure décida, mais avec beaucoup de peine, ses guides à dépasser des rochers qui leur offraient un abri, pour aller camper dans la neige, où ils creusèrent avec beaucoup de fatigue une excavation suffisante.

Tel était l'effet de la rareté de l'air sur ces hommes robustes, pour qui sept ou huit heures de marche ne sont rien, qu'aussitôt qu'ils avaient soulevé cinq ou six pelletées de neige ils se trouvaient dans l'impossibilité de continuer; il fallait qu'ils se relayassent d'un moment à l'autre. De Saussure lui-même se sentait épuisé de fatigue en observant ses instruments de météorologie.

« Du milieu de ce plateau, nous dit-il, renfermé entre la dernière cime du Mont-Blanc au midi, ses hauts gradins à l'est, et le dôme du Goûté à l'ouest, on ne voit que des neiges; elles sont pures, d'une blancheur éblouissante, et forment sur les hautes cimes le plus singulier contraste avec le ciel presque noir de ces hautes régions. On ne voit là aucun être vivant, aucune apparence de végétation; c'est le séjour du froid et du silence. Lorsque je me représentais le docteur Paccard et Jacques Balmat arrivant les premiers au déclin du jour dans ces déserts, sans abri, sans secours, sans avoir même la certitude que les hommes pussent vivre dans les lieux où ils prétendaient aller, et poursuivant cependant toujours leur carrière, j'admirais leur force d'esprit et leur courage. »

La nuit se passa sans accident; cependant, lorsque les voyageurs commençaient à s'endormir sous leur tente, ils furent réveillés par le bruit d'une avalanche qui couvrit une partie de la pente qu'ils devaient gravir le lendemain. A la pointe du jour, le thermomètre était à 3 degrés Réaumur au-dessous de glace.

Ils se mirent en route assez tard, parce qu'il fallait faire fondre de la neige pour le déjeuner et pour la route. L'eau était bue aussitôt que fondue, et ces gens, qui gardaient religieusement la provision de vin, dérobaient continuellement l'eau tenue en réserve.

« Nous commençâmes, dit de Saussure, par monter au troisième et dernier plateau, puis nous tirâmes à gauche, pour arriver sur le rocher le plus élevé, à l'est de la cime. La pente est extrêmement rapide, de 39 degrés en quelques endroits; partout elle aboutit à des précipices, et la surface de la neige était si dure, que ceux qui marchaient les premiers ne pouvaient assurer leurs pas sans la rompre avec la hache. Nous mîmes deux heures à gravir cette pente, d'environ deux cent cinquante toises de hauteur. Parvenus au dernier rocher, nous reprîmes à droite, à l'ouest, pour gravir la dernière pente, dont la hauteur perpendiculaire est à peu près de cent cinquante toises. Cette pente n'est inclinée que de 28 ou 29 degrés, et ne présente aucun danger; mais l'air y est si rare que les forces s'épuisent avec la plus grande promptitude. Près de la cime, je ne pouvais faire que quinze ou seize pas sans reprendre haleine; j'éprouvais même un commencement de défaillance qui me forçait à m'asseoir; mais, à mesure que la circulation se rétablissait, je sentais renaître mes forces; il me semblait, en me remettant en marche, que je pouvais monter tout d'une traite jusqu'au sommet de la montagne. Tous mes guides, proportion gardée de leurs forces, étaient dans le même état. Nous mîmes deux heures depuis le dernier rocher jusqu'à la cime, et il était onze heures quand nous y parvînmes.

» Mes premiers regards furent pour Chamouni et le Prieuré, où je savais ma femme et ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope, suivant tous mes pas avec une inquiétude trop grande sans doute, mais qui n'en était pas moins cruelle, et j'éprouvai un sentiment bien doux lorsque je vis flotter l'étendard qu'elles m'avaient promis d'arborer au moment où, me voyant parvenu à la cime, leurs craintes seraient au moins suspendues.

» Je pus alors jouir sans regret du spectacle que j'avais sous les yeux. Une légère vapeur, suspendue dans les régions inférieures de l'air, me dérobait, il est vrai, la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de France et de Lombardie; mais ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux; il me semblait rêver, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le

Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisissais leurs rapports, leur liaison, leur structure; un seul regard levait les doutes que des années n'avaient pu éclaircir. »

De Saussure décrit ensuite le malaise que la rareté de l'air lui faisait éprouver et à toute sa troupe. Le baromètre n'étant qu'à 16 pouces 1 ligne, l'air n'avait guère plus de la moitié de sa densité ordinaire. Le moindre mouvement lui causait une fatigue et des palpitations très-incommodes. Ses guides éprouvaient les mêmes sensations; ils n'avaient aucun appétit. A la vérité, les vivres, qui s'étaient tous gelés en route, n'étaient pas bien propres à l'exciter; mais ils ne se souciaient pas même de vin et d'eau-de-vie. Il n'y avait que l'eau fraîche qui fît du bien et du plaisir.

De Saussure resta sur la cime jusqu'à trois heures et demie, et il eut le temps d'y faire les observations les plus essentielles. La descente fut moins pénible, mais non moins dangereuse que la montée. Il revint coucher à un niveau deux cents toises plus bas que la nuit précédente. Toute la troupe soupa de bon appétit, et, malgré la fatigue, elle se trouva beaucoup mieux depuis qu'elle respirait un air plus dense. Le lendemain, les voyageurs trouvèrent le glacier de la Côte changé par la chaleur de ces deux jours, et plus difficile à traverser. Ils furent obligés de descendre une pente de neige inclinée de 50 degrés, pour éviter une crevasse qui s'était formée pendant leur voyage. Ils descendirent ensuite gaiement au Prieuré, où ils arrivèrent pour dîner.

« J'eus un grand plaisir, dit l'illustre observateur, de ramener tous ces hommes sains et saufs, avec les yeux et le visage dans le meilleur état. Les crêpes noirs dont je m'étais pourvu, et dont nous nous étions enveloppé le visage, nous avaient parfaitement préservés, au lieu que nos prédécesseurs étaient revenus presque aveugles et gercés jusqu'au sang par la réverbération des neiges. »

CARON DANS LA GRÈCE MODERNE.

Le nom de Caron fut appliqué par les Grecs des derniers temps à la mort. De là les expressions : *Caron l'a emporté; Caron l'a foulé, l'a saisi*. Cette acception nouvelle du nom de Caron a fait charger le vieux nocher des enfers des fonctions dont Mercure s'acquittait dans l'antiquité; c'est lui qui emporte les âmes de ce monde en l'autre. Il est aussi le gardien de l'enfer. Caron ne tranche pas le fil de la vie, suivant l'image que se font de la mort les Occidentaux; il se borne à enlever le mortel. Il se trouve pourtant des chants populaires où Caron est représenté décochant des flèches. On lui donne la forme d'un vieillard; souvent il se métamorphose en oiseau, *en noire hirondelle*, pour épier et saisir sa proie. Caron pénètre partout, seulement il ne lui est pas permis de gravir les cimes des hautes montagnes.

Un chant célèbre, *les Ames et Caron*, le montre sur un cheval, poussant les jeunes gens devant lui et traînant les vieillards après lui; les enfants sont en croupe sur sa selle; à son passage, les montagnes s'obscurcissent sous d'épais brouillards. Caron est un vieillard chagrin, inexorable. Un autre chant rapporte qu'un soir, tandis que ce funeste personnage ferrait son cheval, sa mère vint le trouver et lui dit : « Mon fils, à la chasse où tu vas, ne sépare pas les mères des enfants, les frères des sœurs; épargne les nouveaux mariés. » Et Caron répondit : « Là où j'en trouve trois, j'en prends deux; là où j'en vois deux, j'en prends un; et quand je n'en rencontre qu'un seul, il est ma proie. »

Caron est fourbe : « C'est, dit le chant populaire, un klephte habile et fameux; il s'entend aussi aux fourberies des femmes. » Caron a de longs pourparlers avec les mortels : il feint de s'apitoyer sur leur sort; mais sous sa pitié apparente perce une cruelle ironie. Souvent il est assez généreux : il leur annonce qu'il est venu pour emporter leur âme. Alors s'engage un combat. Caron peut être vaincu; mais une fois qu'il a saisi son adversaire par les cheveux, celui-ci succombe.

Voici, d'après un chant populaire, la description de la tente de Caron : « Elle est tendue au dedans de noir; au dehors, elle est recouverte de rouge; pour pieux, ce sont des mains de braves, et pour cordes et nœuds, des nattes tressées de cheveux de jeunes filles. »

L'idée de la mort personnifiée dans Caron est encore, malgré tous les détails que nous offrent les traditions populaires, assez vague. Ceux qui en parlent ne s'en font pas une image claire et nette. Un peintre qui voudrait représenter cette personnification du trépas se trouverait assez embarrassé. Serait-ce un vieillard sec, maigre, au regard lugubre, d'une taille haute, recouvert des lambeaux d'un suaire, monté sur un cheval lancé au grand galop, et saisissant par les cheveux ou par la taille les mortels qui se trouveraient sur son passage? Cette image semblerait rendre la pensée renfermée dans la plupart des chants populaires, et s'accorder avec les mœurs de la Grèce (¹).

LE FRANÇAIS ET LE GAULOIS.

La prononciation des langues celtiques s'est continuée en grande partie, surtout dans le français. La prononciation du breton a donné les caractères distinctifs à la prononciation de la langue française proprement dite... Je me contenterai de dire que le son de l'*eu*, qui caractérise la prononciation du français proprement dit, et qui se trouve aussi dans le breton, n'existe pas dans le midi de la France, ni dans le gaël (ancien dialecte de l'Irlande), ni dans le basque. La multitude de voyelles nasales, comme les grammairiens les appellent, qui caractérisent le français et le breton, n'existent pas dans le midi, ni dans le gaël, ni dans le basque.

Quant à la grammaire, presque tous les points principaux par lesquels les grammaires des langues néo-latines (français, italien, etc.) diffèrent du latin, se trouvent dans les langues celtiques proprement dites.

Quant à la partie lexicographique, on voit par le travail que j'ai présenté que des *milliers de mots en français*, etc., qui ne se trouvent pas en latin, ou du moins qui n'auraient parfois avec le latin que des rapports éloignés, se trouvent dans les langues celtiques proprement dites.

EDWARDS, *Recherches sur les langues celtiques*.

Quand on range sa maison, on se débarrasse de toutes les choses inutiles qui occupent une place qu'on pourrait mieux employer. Il serait à souhaiter qu'on pût de temps en temps déblayer sa mémoire; mais comme il ne dépend pas de nous d'en faire sortir les choses qui ne servent à rien, il faut être extrêmement difficile dans le choix des choses qu'on y fait ou qu'on y laisse entrer. ANCILLON.

LE VAL DORMANT.

NOUVELLE.

Dessins de Félix O. C. Darley. — Fin. — Voy. p. 225.

Un jour d'automne, Ichabod, distrait et rêveur, était assis sur le tabouret élevé d'où il dominait, dans son docte royaume, tous ses petits sujets. Sa main droite brandissait nonchalamment son sceptre, la férule traditionnelle; mais

(¹) Extrait du *Moniteur grec*.

la verge de justice reposait devant lui sur trois clous, contre le mur. Sa table était couverte d'articles de contrebande et d'armes défensives prohibées, pommes à demi rongées, canonnières, toupies, cages à mouches, une légion de petits papiers en forme de cocottes. Apparemment le digne magister venait de terrifier l'école par quelque châtiment exemplaire : tous les écoliers avaient la tête baissée sur leurs livres ou chuchotaient à voix très-basse, et le silence était à peine troublé par le léger bourdonnement de leurs lèvres, lorsqu'on vit entrer brusquement un nègre vêtu d'une jaquette et d'un pantalon de gros drap, la tête couverte d'un fragment de chapeau semblable au pétase de Mercure ; il tirait derrière lui, par une corde en guise de bride, un cheval hérissé, à moitié sauvage, qui avança la tête jusque dans la salle. Ichabod se leva subitement, prêt à interpeller les deux intrus ; mais le nègre s'écria qu'il était envoyé par Balt Van-Tassel, pour inviter maître Ichabod à une fête qui devait avoir lieu, à la ferme, le soir même. Après s'être acquitté de cet agréable message avec l'air d'importance et avec l'accentuation solennelle particuliers à tout nègre



Ichabod au bal.

employé aux petites ambassades de cette nature, il monta sur son cheval, sauta par-dessus le ruisseau et disparut bientôt dans la vallée.

L'école, si paisible quelques secondes auparavant, éclata tout à coup en applaudissements et en clameurs; on s'empressa de toutes parts pour venir réciter, avec une volubilité inextricable, des leçons mal apprises : l'instinct des écoliers est infaillible; ils savaient bien, les malicieux! que maître Ichabod ne pouvait plus se montrer sévère, et qu'eût-il même voulu ressaisir les rênes de son autorité, il n'en aurait plus eu le temps. Un quart d'heure après, les livres étaient jetés pêle-mêle sur les rayons, les encriers roulaient sous les bancs renversés, et les jeunes espiègles, s'échappant comme une légion de diablotins déchaînés, allaient se culbuter, en criant, sur la pelouse.

Notre galant Ichabod n'eut garde de se souvenir que sa tâche ordinaire du jour n'était pas même à demi faite. Après avoir passé près d'une heure à sa toilette, brossant et nettoyant de son mieux son unique habit, d'un noir luisant ; après avoir longuement étudié l'expression de ses regards dans un morceau de miroir brisé, il se mit en route pour emprunter un cheval au fermier le plus voisin, vieillard hollandais, très-sujet à la colère, qui s'appelait Hans Van-Ripper. Apparemment Van-Ripper était, ce jour-là, en veine de bonne humeur ; il prêta son cheval sans trop murmurer : à vrai dire, c'était un pauvre animal (le cheval!); épuisé au travail de la charrue, il avait perdu presque tout ce qui constituait l'existence de sa jeunesse, excepté ses vices. Il était décharné; son poil rare lui donnait un air de vieille brosse; son cou rappelait celui du dromadaire, et sa tête celle d'un marteau; sa queue et sa crinière en désordre étaient nattées avec de la bourre; son œil droit avait perdu sa pupille et errait de çà et de là comme la fenêtre ronde d'une lanterne de corne, tandis que l'autre avait la vivacité d'un feu follet. Cependant, en souvenir de son ardeur éteinte et de son impétuosité des années écoulées, on l'appelait Poudre-à-Canon. Autrefois, il avait été le coursier favori de son maître, le rude Van-Ripper, qui était parvenu à infuser un peu de son propre caractère dans l'animal; car, si vieux et si faible qu'il fût, Poudre-à-Canon avait un fond d'humeur diabolique qui le rendait plus redoutable que les jeunes pouliches les plus capricieuses de la contrée.

On peut aisément se figurer quelle bonne tournure devait avoir Ichabod, monté sur cette laide et mauvaise bête.

Ses genoux s'élevaient presque à la hauteur du pommeau de la selle; ses coudes pointus, tirés en arrière et secoués à chaque pas, faisaient l'effet des pattes d'une sauterelle qui essaye de s'envoler; sa cravache se balançait perpendiculairement dans sa main, comme une férule; son petit chapeau de laine descendait sur son nez, et les pans de son habit s'étalaient jusqu'à la queue de son cheval. Tout cet ensemble faisait un drôle d'amoureux.

Qu'importe! le ciel était bleu, l'air tépide; la nature resplendissait d'une teinte rose et dorée; les forêts étaient colorées de brun et de jaune, sauf en quelques endroits, où les arbres les plus tendres, déjà atteints par les premiers froids, marbraient la nuance générale de leurs feuilles orangées et écarlates. Par instants, des volées de canards sauvages traversaient l'air; on entendait le jappement de l'écureuil sur les branches du chêne et du bouleau; les petits oiseaux chantaient, sautaient et se poursuivaient de buisson en buisson, d'arbre en arbre, empressés de piller les graines répandues en profusion autour d'eux. A travers leurs gazouillements joyeux, on entendait aussi ceux des merles; on



Une mauvaise rencontre.

entrevoyait dans le fourré le pivert avec ses ailes dorées, sa crête cramoisie et sa gorge noire; le splendide oiseau de cèdre avec ses ailes teintes de rouge, sa queue jaune et sa petite huppe de plumes; le geai se rengorgeant dans son glorieux vêtement bleu de ciel, criant, bavardant, sautillant et provoquant tous les chanteurs des bois.

Ichabod contemplait avec délices ce beau spectacle de l'automne, symbole de l'abondance. Des pommes innombrables accablaient les arbres de leur poids et en courbaient les branches jusqu'à terre; d'autres emplissaient déjà les paniers destinés au marché, ou étaient réunies en petites collines et réservées au pressoir à cidre. Plus loin, les champs de blé indien, dont les épis d'or s'entremêlaient au vert feuillage, rappelaient les gâteaux et les puddings de la ferme de Van-Tassel; les jaunes citrouilles, qui tournaient leurs ventres rebondis au soleil, n'étaient point non plus déplaisantes au regard; et la douce odeur des ruches attirait l'imagination de notre voyageur dans la riante perspective des gâteaux à thé bien beurrés, et garnis de miel et de mélasse par les délicates mains de Katrina.

Bercé dans ces pensées nourrissantes et ces espérances sucrées, Ichabod arriva bientôt sur le sommet d'une longue colline. Le soleil inclinait lentement son disque immense vers l'occident. La surface du Tampan-Zee, calme et brillante, réfléchissait tout le spectacle de la nature, l'ombre bleue d'une montagne, quelques nuages dont les couleurs changeaient insensiblement à mesure que s'abaissaient les derniers rayons du jour, les crêtes boisées de ravins qui surplombaient en divers endroits la rivière. Au loin, on apercevait un vaisseau aux voiles pendantes, doucement balancé par la vague et parfois traversant des éclats de lumière où il semblait suspendu dans l'air.

Il était presque nuit lorsque Ichabod arriva dans le manoir de Balt Van-Tassel. La réunion était nombreuse. Les vieux fermiers à peau bronzée s'étaient parés de leurs larges vêtements, de leurs chaussettes bleues et de leurs vastes souliers garnis de boucles d'étain. Leurs femmes, petites, vives et sèches, avaient tiré des armoires bien rangées leurs bonnets froncés, leurs robes courtes à taille longue, leurs gros jupons aux amples poches de calicot et aux ceintures garnies de ciseaux et de pelotes. Les rieuses jeunes filles étaient attifées d'une toilette presque aussi antique que celle de leurs mères, à l'exception de quelques détails nouveaux, tels que chapeaux de paille ou rubans frais à la mode. Deux ou trois

des plus jolies s'étaient hasardées à paraître en robe blanche, grave symptôme de l'invasion des modes citadines, et qu'on ne remarquait pas encore chez les jeunes gens, toujours fidèles aux habits à pans carrés, garnis de boutons brillants, et surtout à l'usage de tresser leur rude chevelure en queues attachées avec des peaux d'anguille, puissant cosmétique, très-fortifiant, supérieur sous tous les rapports à certaine graisse très-célèbre aujourd'hui.

Dans toute fête, il faut un acteur principal. Quel était cette fois le roi de la réunion? — Van-Tassel? Il était trop modeste ou trop insouciant. — Ichabod Crane? Il arrivait un peu trop tard. — Brom Brunt, accouru, longtemps avant notre héros, sur son cheval Darevil, comme lui plein de fougue et que seul il pouvait gouverner, s'était évidemment emparé du premier rôle, et il était l'objet unique de l'attention de toutes les fillettes qui remplissaient de leur charmant caquetage le vaste parloir de la ferme.

Mais n'anticipons pas, et commençons par jeter, avec Ichabod, un regard sur la table à thé, centre vers lequel se tournent tous les visages.

Une gigantesque théière, d'où s'échappent de blancs tourbillons de vapeurs, s'élève au milieu de la plate-forme massive; alentour sont rangés des plats énormes de gâteaux; des pâtés de pommes, de pêches et de courges; des tranches de jambon, de bœuf fumé; des compotes de prunes, de poires, de coings; des poulets frits et rôtis, des bols de lait et de crème, et une si prodigieuse variété de petits accessoires friands, brillants, attrayants, qu'il faut renoncer à les décrire. Ichabod était ébloui. Bonne et reconnaissante créature! Son cœur s'agrandissait avec son amour à mesure que son estomac sentait se redoubler et s'aviver ses désirs; son intelligence s'exaltait en mangeant comme celle de la plupart des autres hommes en buvant. Il roulait ses grands yeux verts tout autour de lui de la plus étrange façon du monde, et il s'enivrait de l'idée qu'un jour, certainement, il serait l'heureux possesseur des sources mêmes de tout ce luxe et de toute cette splendeur. Ah! comme il tournerait vite alors le dos à sa vieille école! comme il aurait plaisir à faire claquer ses doigts au nez du vieux Hans Van-Ripper et à ceux de tous les fermiers importants ou ridicules qui semblaient lui faire une grâce aujourd'hui en l'admettant au bout de leur table!

Ses heureuses rêveries furent interrompues par les sons harmonieux qui appelaient la jeunesse à la danse dans le grand vestibule. L'orchestre se composait d'un musicien, vieux nègre à cheveux blancs, honoré de la fonction poétique de faire sauter et valser les habitants du pays depuis un demi-siècle. Son violon, aussi vieux et aussi usé que lui, n'avait plus que deux ou trois cordes couvertes de nœuds. Il accompagnait chaque mouvement de son archet d'un branlement de tête, et il n'oubliait jamais de saluer jusqu'à terre, en frappant du pied, tout nouveau couple qui entrait dans le cercle des danseurs.

Ichabod n'était pas moins fier de ses grâces à la danse que de sa supériorité dans l'art du chant. Dès qu'il se mettait à danser, ses bras, ses jambes, sa tête, son nez, ses oreilles, toutes ses fibres tressaillaient, s'agitaient, se démenaient, s'évertuaient de telle façon qu'on ne savait plus sur quel endroit de son corps reposer un regard; c'était un tourbillon de gestes à donner le vertige, une dislocation universelle de toutes les jointures à faire craindre de recevoir à travers le visage, si loin que l'on fût placé, un bras ou une jambe de cet enragé danseur. Aussi avait-il un succès inouï près d'une portion considérable de l'assemblée qui apprécie fort ce genre d'exercice, c'est-à-dire des nègres de tout âge, de toute origine, venus des fermes voisines, et formant, derrière le cercle des invités, des pyramides de figures luisantes, roulant le blanc de leurs grands yeux et montrant en riant leurs doubles rangées d'ivoire d'une oreille à l'autre.

Katrina elle-même riait ou souriait au spectacle extraordinaire de cette agilité furibonde, tandis que Brom Brunt se tenait à l'écart et semblait dévoré par l'amour et la jalousie.

Quand la danse fut terminée, Ichabod fit le tour de la salle, pour recueillir les compliments qu'il croyait avoir si bien mérités; mais il dut éprouver quelque désappointement : les groupes de gens raisonnables, assis çà et là, parlaient de toute autre chose que de ses exploits. Les uns causaient de la guerre contre les Anglais; un gros Hollandais à barbe bleue racontait qu'il avait presque pris une frégate anglaise avec un vieux canon de neuf livres qu'il tirait du haut d'un rempart de boue; malheureusement son canon s'était crevé à la sixième décharge. Un vieux gentilhomme avait fort habilement mis à profit son talent en escrime, dans la bataille de Whitplains, en parant avec une petite épée une nuée de boulets qu'il entendait siffler autour de sa lame, et dont un seul glissa sur la poignée où il laissa sa trace. Un autre groupe s'entretenait des visions du val Dormant, et Ichabod, séduit par ce sujet si fécond, oublia toutes ses prétentions à la louange publique pour écouter un petit fermier maigre, à nez pointu, qui devisait d'une voix gémissante à propos des cris de douleur qu'il avait souvent entendus, disait-il, autour de l'arbre où le major André avait été fait prisonnier; il ajoutait que rien n'était plus triste au monde, sinon les profonds soupirs de la femme blanche ensevelie dans la neige, et qui, toutes les nuits du mois de décembre, s'élevaient de terre au carrefour des Bras-Rouges. Tout intéressantes que fussent ces histoires, on en revenait toujours à parler de la légende favorite du val Dormant, celle du cavalier hessois. Si vieux que fût déjà ce poëme fantastique, il s'enrichissait sans cesse de quelque épisode nouveau. Van-Flog, le forestier, avait rencontré dernièrement l'homme sans tête qui attachait son cheval à la tombe du cimetière; tremblant à cette rencontre imprévue, il s'était caché dans un angle de l'église, et il avait vu le Hessois remonter sur son cheval, descendre le sentier de la colline et traverser le petit pont de bois jeté sur le ruisseau. Personne ne mit en doute le récit de Van-Flog, et l'on convint que de tout temps ce chemin, ombragé de saules pleureurs, et si triste même en plein jour, avait été une des promenades préférées par le cavalier sans tête. Le vieux Rembracht, quoique peu crédule d'ordinaire, avoua qu'une nuit il avait aussi fait la rencontre du Hessois au bord de la forêt, qu'il avait été obligé de monter en croupe derrière lui, et qu'il avait galopé ainsi de buisson en buisson, de colline en colline, jusqu'au pont de bois, où le malin esprit, s'étant transformé tout à coup en squelette, l'avait jeté dans le ruisseau et s'était enlevé vers les sommets des arbres au milieu d'un éclat de tonnerre.

Brom Brunt, qui venait de s'arrêter près du narrateur, prit en ce moment la parole avec autorité, déclara qu'il tenait cette aventure du vieux Rembracht pour la vérité même, et raconta que, quant à lui, revenant une nuit du village de Sing-Sing, il avait barré la route au soldat nocturne, et lui avait offert de courir avec lui, en pariant un bol de punch. Le Hessois avait accepté; Darevil était parvenu à dépasser le cheval fantôme, et avait fait le tour de toute la vallée; mais, précisément au bout du pont de l'église, le Hessois, honteux de sa défaite, avait disparu dans un éclair de feu.

Pendant que l'on s'entretenait de ces apparitions, les lumières s'étaient éteintes l'une après l'autre. Les figures n'étaient plus éclairées que, d'instants en instants, par les rapides lueurs des pipes embrasées; les voix étaient devenues insensiblement plus lentes et plus basses. Ichabod,

attentif, muet, plongé dans une méditation profonde, n'entendait plus que vaguement ce qu'on disait encore de l'homme sans tête et du pont de bois. Il rêvait tout éveillé, et ce qu'on racontait, il le voyait.

Insensiblement tous les bruits de la fête cessèrent dans la maison de Van-Tassel. Les vieux fermiers firent asseoir leurs familles dans les lourds fourgons. Quelques demoiselles montèrent à cheval escortées par leurs frères ou leurs fiancés. Bientôt le silence ne fut plus troublé que par quelques lointains éclats de rire mêlés aux retentissements du sabot des chevaux heurtant les cailloux et au sourd roulement des roues. Enfin les plus faibles sons se perdirent dans la nuit. Un seul des invités n'avait pas encore franchi le seuil de la porte. Ichabod avait sollicité de Katrina quelques minutes d'entretien. Qu'osa-t-il lui dire? Qu'osa-t-elle répondre? Il serait téméraire de rien affirmer; mais quand Ichabod sortit, son visage ne brillait plus de fierté et d'espoir. Sans doute la jeune coquette avait rudement malmené ses pauvres illusions. Le malheureux maître d'école avait l'air d'un soleil dont une éclipse vient d'enlever tous les rayons : ses oreilles tombaient à droite et à gauche; ses grands yeux étaient ternes; son front était incliné à la hauteur où s'élevait d'ordinaire son menton. Katrina lui avait-elle nettement avoué que si elle l'avait laissé se repaître de chimères, elle n'avait eu d'autre but que d'exciter la jalousie de Brom Brunt? Avait-elle eu le cruel courage de lui faire comprendre qu'il était un sot de s'être imaginé qu'on pût aimer un personnage de son espèce, si laid, si gourmand et si lâche, si prétentieux et si ridicule! Assurément quelques paroles de cette nature peu agréable bourdonnaient autour de la tête d'Ichabod Crane, tandis qu'il pressait du talon les flancs de sa rosse rétive; car il avait vraiment plutôt l'air d'un voleur de poulailler que du héros triomphant d'une aventure d'amour.

Le paysage avait changé : Ichabod n'admirait plus ni les vergers, ni les moissons, ni les bois, ni le fleuve, ni le ciel; tout était sombre autour de lui. Les eaux du Tappan-Zee, si brillantes peu d'heures auparavant, étaient huileuses et plombées. Le vaisseau à l'ancre lui faisait l'effet d'un spectre. Plus de chants d'oiseaux : de loin en loin l'aboiement lugubre d'un chien de garde ou le cri strident d'un pauvre oiseau surpris par un ennemi invisible. Quel moment eût été plus favorable pour se délecter dans les souvenirs des apparitions et des sortiléges qui avaient si souvent ému et charmé l'imagination d'Ichabod! Mais, chose étrange! dans la disposition d'esprit où il était alors, le malencontreux magister ne trouvait plus aucun plaisir à toute cette poésie du démon. Il la trouvait au contraire maussade, inopportune, et il eût bien voulu la chasser loin de lui. C'est ce qu'il essayait vainement. Il éprouvait un certain frisonnement qui commençait à lui faire claquer les dents et qui faillit les lui briser quand il approcha d'un chêne célèbre dans le pays, géant de tous les arbres qui l'entouraient, et dont les tiges tortueuses et fantastiques eussent été assez grosses pour former des troncs ordinaires. Cet arbre était précisément celui qui avait été témoin de l'histoire tragique du major André. Ichabod fouetta son cheval en sifflant : horreur! l'arbre lui renvoya son sifflement à travers les branches. Quelque chose de blanc apparut au milieu du tronc. Ichabod ferma les yeux. A deux cents mètres de l'arbre, un petit ruisseau traversait le chemin et courait se perdre dans une vallée marécageuse et boisée connue sous le nom de marécage de Willy. Quelques planches de bois à demi brisées servaient de pont, vis-à-vis un groupe de chênes et de châtaigniers entremêlés de vignes sauvages qui formait une masse sombre et impénétrable. C'était sous ces châtaigniers que les soldats s'étaient cachés pour épier et surprendre le major. Le cœur d'Ichabod battait avec violence : il pressa son cheval et voulut franchir le pont d'un seul saut; mais, au lieu d'aller en droite ligne, la vieille bête obstinée fit un mouvement de côté, et se jeta contre le garde-fou. Ichabod tira la bride à droite, et l'animal s'élança, dans une direction tout opposée au chemin de l'école, à travers un bois de mûriers sauvages et de buissons de sureaux. Le pédagogue exaspéré s'escrima avec rage de la cravache et du talon contre les maigres côtes de Poudre-à-Canon, qui interrompit subitement son galop, au risque de faire tomber à vingt pas son triste cavalier. Au même instant, l'oreille sensible d'Ichabod perçut le faible bruit d'un clapotement dans l'eau, et son œil avide entrevit, à travers les ombres noires du petit bois, sur la margelle du ruisseau, une forme humaine sombre, immobile; ses cheveux se hérissèrent d'effroi. Que faire? que devenir? il était trop tard pour fuir : les fantômes ont des ailes. Il fit effort pour recueillir ce qui lui restait de courage et cria d'une voix tremblante : — Qui va là? — Point de réponse. Il répéta sa question avec un accent caverneux; — même silence. — Ichabod flagella vigoureusement Poudre-à-Canon, et, baissant la tête, entonna avec une ferveur involontaire le premier psaume venu. La forme humaine se mit en mouvement, et d'un bond se plaça au milieu du chemin. Le maître d'école vit alors que c'était un cavalier de haute taille, monté sur un cheval noir à tous crins et d'une force prodigieuse; du reste, homme ou démon, cet être effrayant ne parut d'abord avoir aucune intention mauvaise : il se rangea du côté de l'œil aveugle de Poudre-à-Canon. Ichabod n'avait que deux ressources : ou dépasser ce compagnon suspect, ou lui laisser prendre les devants. Il tenta d'abord le grand galop; mais le mystérieux inconnu galopa à côté de lui. Ichabod tira les rênes et se mit au pas; le fantôme fit de même. Ichabod s'arrêta; le fantôme ne bougea plus; et toujours le même silence! Ichabod voulut encore chanter, sa langue desséchée refusa de lui obéir. Il se remit en marche, et en montant une colline, observant de côté la silhouette du spectre sur le ciel sombre, il remarqua qu'il était énorme, couvert d'un manteau, et, ô terreur! qu'il n'avait pas sa tête sur ses épaules, mais qu'elle était là, devant lui, enveloppée de drap, sur le pommeau de sa selle. Pour le coup, Ichabod, ne se possédant plus, fit pleuvoir une grêle de coups sur Poudre-à-Canon, qui, pour en finir, prit le meilleur parti, c'est-à-dire le mors aux dents; et les deux cavaliers sautèrent par-dessus les haies, les monticules, les ruisseaux, faisant voler les pierres, jaillir les étincelles, et éclaboussant l'ombre. Bientôt apparurent, à distance, l'église sur la colline et le cimetière. La course furibonde continuait toujours; il y eut un moment où les courroies de la selle de Poudre-à-Canon se rompirent. Ichabod n'eut que le temps d'entourer de ses deux bras le cou du vieux cheval, la selle tomba à terre, et il l'entendit broyer par les pieds du cheval spectre. L'idée de la colère de Hans Van-Ripper lui traversa l'esprit (c'était la selle des dimanches). Ce ne fut qu'un éclair : il avait bien autre chose à craindre. Du reste, son sort ne pouvait tarder à se décider : il lui restait à peine assez de force pour se cramponner à un des os les plus saillants de Poudre-à-Canon, et il bondissait sur les côtes et sur le poitrail de la maudite bête avec tant de violence qu'il craignait à chaque instant de se rompre en deux. Tout à coup un rayon vint à luire dans son âme. Une ouverture à travers les arbres lui laissa entrevoir le pont aux saules pleureurs. N'était-ce pas là que, suivant tous les récits anciens et nouveaux, le Hessois disparaissait d'ordinaire, soit en s'élevant vers les arbres, soit en plongeant dans l'eau? Le reflet tremblant d'une étoile argentée sur la surface liquide semblait encourager son espérance. — Que j'arrive jusque-là, se disait Ichabod, et je serai sauvé! En même temps il entendait le cheval noir souffler d'épuisement près de lui : il lui sembla même qu'il sentait sa

chaude haleine. Étreignant de ses bras convulsifs le vieux Poudre-à-Canon, il le frappa violemment du pied, parvint enfin sur les planches résonnantes et gagna l'autre côté de la rive. Un cri de joie entr'ouvrit ses lèvres, il jetta un regard derrière lui : il allait donc voir le fantôme disparaître dans un éclair de feu et de soufre. Mais, ô déception! le cavalier était encore derrière lui, et, debout sur ses étriers, s'apprêtait, l'abominable damné, à lui jeter... quoi? — sa tête. Ichabod se baissa pour éviter l'horrible projectile; ce fut en vain! La tête ensorcelée heurta son crâne avec une explosion terrible, et notre héros roula dans la poussière, tandis que le cavalier spectre et Poudre-à-Canon s'éloignaient comme emportés dans un tourbillon.

Le lendemain matin on trouva le vieux cheval de Van-Ripper sans selle, sa bride sous les pieds, broutant en paix l'herbe à la porte de son maître. Les élèves vinrent à l'école vers l'heure accoutumée; mais le maître d'école ne parut pas. Hans Van-Ripper provoqua une enquête. Après bien des recherches, on découvrit au milieu d'un champ la selle qui portait l'empreinte de deux sabots de cheval. De l'autre côté du pont, sur le bord du ruisseau, à l'endroit où l'eau était la plus noire et la plus profonde, on trouva le



Ichabod poursuivi par le cavalier hessois.

chapeau du malheureux Ichabod; un peu plus loin... une citrouille meurtrie! On explora le ruisseau; mais le corps n'y était point.

On confia au vieil Hans Van-Ripper le soin de faire l'inventaire du pauvre maître d'école. Ce ne fut pas une longue affaire. Deux chaussettes et demie, deux cols, deux paires de bas de laine, une vieille culotte râpée, un rasoir rouillé, un flageolet cassé, un livre de Psaumes rempli de cornes, les histoires de sorcellerie de Cotton Mather, un livre de songes et de bonne aventure, c'était là toute la fortune de feu maître Ichabod. Les autres livres et l'ameublement de l'école appartenaient à la commune. Dans les feuillets du livre de songes, il y avait une feuille de papier tachée et griffonnée où l'on distingua quelques vers en l'honneur de l'héritière de Van-Tassel.

Cet événement mystérieux donna lieu, comme on le pense bien, à beaucoup de suppositions. Le dimanche suivant, après la messe, un grand nombre d'habitants visitèrent le cimetière, le pont et le ruisseau : on s'arrêta et l'on fit des commentaires à l'endroit où le chapeau et la citrouille avaient été trouvés. La conviction unanime fut qu'Ichabod avait été emporté par le cavalier hessois. On le plaignit un peu; mais comme après tout c'était un célibataire et qu'il ne devait rien à personne, on cessa bientôt de se troubler l'esprit à son sujet, on transporta l'école dans une autre partie de la vallée et on appela pour la diriger un autre pédagogue. Seulement, depuis cette époque, les ruines de l'ancienne école commencèrent à être hantées par des esprits dont l'un, disait-on, ressemblait trait pour trait à l'infortuné Ichabod : ce n'était pas le plus beau.

Les lecteurs devinent que Brom Brunt ne tarda pas beaucoup à conduire en triomphe à l'autel la jolie héritière de Van-Tassel. Il riait aux éclats quand on venait à parler d'Ichabod et de la citrouille, à la grande indignation des vieilles Hollandaises, qui frissonnaient de terreur au souvenir de la terrible mort du magister, qu'aucune d'elles ne révoquait en doute.

L'auteur de cette histoire ajoute toutefois qu'un vieux fermier, ayant fait un voyage à New-York, prétendit, à son retour, que maître Ichabod vivait encore, qu'il avait renoncé à sa profession pour étudier les lois; qu'il avait joué un certain rôle au barreau, était devenu ensuite homme politique, électeur, journaliste, et finalement greffier à la cour de justice de Baltimore.

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.



Le Quart d'heure de Rabelais. — Dessin de Karl Girardet, d'après de Meuron.

Il faisait chaud; la route était inégale et fatigante; les sapins la bordaient, il est vrai, d'espace en espace, et des ruisseaux jaillissaient çà et là de la pente des rochers. Mais l'ombrage ne nourrit pas le voyageur; et l'eau pure, si fraîche qu'elle soit, n'est pas toujours une boisson assez fortifiante. Hans Loutzbein avait encore quatre mortelles lieues à faire avant d'atteindre son village. Il savait bien qu'un bon souper l'y attendait au sein de sa famille, et que d'excellente bière dormait dans le tonneau, prête à mousser dans son verre : images charmantes sans doute, mais qui n'empêchaient pas que Hans Loutzbein mourût de faim et de soif.

Dans cette situation d'esprit et de corps, il passa devant une auberge, l'auberge du *Guillaume-Tell* (il y en a mille à cette glorieuse enseigne dans la patrie du héros). Qu'elle est riante, cette auberge! Que la porte ouverte et les fenêtres demi-closes ont de séduction et de charmes! « Entrez, ami passant; vous le voyez, on est prêt à vous recevoir, et derrière ces volets on évite parfaitement la chaleur du jour. Si vous manquez cette occasion, vous ne trouverez plus la pareille, et vous aurez tout loisir de regretter votre lésinerie. Entrez. On prend ce qu'on veut, la moindre chose, une croûte de pain et de fromage, avec une chopine de bière. Votre femme et vos enfants vous gronderaient bien fort de négliger à ce point la santé du chef de la famille, qui leur est si précieuse et si nécessaire. D'ailleurs, vous avez fait de bonnes affaires, et, si votre gousset est peu garni, vous avez acheté du bétail, qu'on vous amènera dans huit jours, et qui gagnera le cent pour cent dans votre étable. Allons, Hans, entrez sans scrupule, entrez. » Il hésitait encore, quand il vit paraître Mme Grossmann sur le seuil de la porte. Un sourire qu'elle adressa au voyageur, avec une salutation cordiale, lui firent franchir le pas, et vous en voyez la conséquence.

Hans Loutzbein s'est reposé, il a bu, il a mangé; il s'est mis en état de franchir, sans danger de défaillance, la longue route qui le sépare encore de son logis. Mais il faut reconnaître un si grand service; il faut payer. Ce n'est pas que la bonne hôtesse ne laissât longtemps encore le consommateur, le coude appuyé sur la table, sans lui demander de régler le compte. Elle jaserait même avec lui tant qu'il voudrait, car aujourd'hui la presse n'est pas grande dans son auberge. Mais il se fait tard; et puis, que servirait-il de différer davantage? *Le quart d'heure de Rabelais* serait toujours au bout. Allons, bonhomme, un petit effort de courage! la jambe étendue, le corps penché en arrière et la main au gousset. Que de peine pour arriver jusqu'au fond, où dorment quelques pièces de monnaie, qui avaient espéré d'arriver saines et sauves au logis! Les voilà qui vont rester en chemin. « Allons, mon compère, y sommes-nous bientôt?... — Oui, les voilà. » Hans les tient enfin, et, ce qui est plus difficile encore, il va les lâcher, après les avoir, il est vrai, tournées et retournées, comptées et recomptées plus d'une fois. Il aura beau faire aussi lentement qu'il voudra, il ne

lassera point la patiente et flegmatique hôtesse, qui est trop habituée à ces temporisations comiques pour s'en émouvoir beaucoup. Il y aura peut-être quelques débats, d'une part sur le prix des comestibles, de l'autre sur la valeur et le bon état des pièces de monnaie; mais tout finira par s'arranger doucement; on sera satisfait de part et d'autre, et l'on se saluera cordialement au départ. Quand l'honnête Hans Loutzbein aura repris sa marche, charmé de se trouver aussi dispos, aussi dégagé, qu'il était las et lourd auparavant, il se dira en lui-même qu'après tout il a bien fait de laisser quelque monnaie au *Guillaume-Tell* en échange de cet excellent réconfort.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58, 66, 83, 98, 130, 173, 238.

LE NID DE MÉSANGES.

Malheureuses mésanges! ce fut, je veux le croire, un égarement involontaire qui me rendit si cruel envers vous! J'ai pensé souvent à ce triste jour, et, même en rassemblant toutes les circonstances de l'action, je n'ai jamais pu comprendre ma conduite. J'essayerai, quoi qu'il m'en coûte, de les retracer ici, et l'on trouvera peut-être qu'il n'y a qu'une seule explication possible : c'est que la tête m'avait tourné.

Il y avait sur un vieux pommier, au bout de notre campagne, un nid de mésanges. C'était mon père qui m'avait fait remarquer lui-même le trou au fond duquel ces oiseaux s'étaient logés. Il ne croyait pas les avoir livrés à un mortel ennemi.

Je m'approchais quelquefois de l'arbre, moins souvent que je n'aurais voulu; mais ma présence pouvait troubler le petit ménage et déceler son trésor à quelques dénicheurs d'oiseaux.

Un jour cependant je trouvai si intéressant le manége du père et de la mère, que je m'arrêtai sous l'arbre assez longtemps.

— Seraient-ils accoutumés à ma présence? me dis-je à la fin. Ils paraissent ne plus se gêner pour moi! Si je montais sur la branche, ils viendraient peut-être encore apporter la pâture à leurs petits, et, de là, je pourrais voir la famille au fond du trou!

J'étais séduit; je grimpe, et je suis bientôt sur les branches. Hélas! c'était encore à mon père que je devais ce précoce talent!

Je lève la tête, et mes regards peuvent enfin pénétrer dans la cavité; mais elle est sinueuse et profonde : je ne peux rien voir. Je me tapis derrière le feuillage; un des oiseaux arrive et m'aperçoit. Il hésite, puis il entre furtivement dans le trou; mais il n'y reste qu'un instant et reprend le vol en poussant un cri d'angoisse. J'attends, sans faire le moindre mouvement : plus d'oiseaux. Sans doute celui qui était venu avait averti l'autre.

J'essaye encore de découvrir, au fond de leur gîte, les petites mésanges : inutile tentative; mais je les entends piauler doucement.

— Si je glissais avec précaution ma main dans le trou, me dis-je à moi-même, je les atteindrais sans doute et ne leur ferais aucun mal!

Ma main pénètre dans l'étroite ouverture, qui se trouve plus profonde que je n'avais cru. J'ôte mon habit, je relève la manche de ma chemise jusqu'à l'épaule, et enfin, enfin, je sens au bout de mes doigts quelque chose de doux, de tiède, de soyeux; je sens une tête qui remue dans ma main. L'oiseau me paraît emplumé.

Nouvelle séduction! Le tenir un instant, le voir, le caresser!... Je crois que le pauvre petit se livra lui-même, car, sans que j'eusse fait le moindre mouvement, je le sentis tout entier dans ma main.

Je la retirai avec mille précautions, et je vis la petite créature. C'était peut-être la première fois que pareille chose m'arrivait. Nous n'avions chez nous aucun oiseau en cage. J'oubliai tout pour observer les mouvements de mon prisonnier. Il agitait faiblement les ailes, essayait de se dresser sur ses pieds; il ouvrait le bec...

J'avais dans ma poche un morceau de pain, j'en mâche quelques miettes et les lui présente : il les mange parfaitement.

— C'est moi qui leur donnerai la pâture! dis-je en moi-même, ravi de joie; et puis, je les replacerai dans leur nid.

Aussitôt je dépose le petit oiseau dans ma casquette, que je fixe aussi solidement que je peux entre quelques rameaux; un moment après, j'y comptai neuf petits, qui s'agitaient, voletaient, ouvraient les yeux et le bec. Cet objet me charme et me trouble : je crains un accident; j'ai un moment la bonne pensée de replacer la couvée où je l'ai prise, mais mon regard ne peut s'en détacher.

Dans ce moment, j'entends qu'on m'appelle de la maison : c'est Louise.

— Valentin, viens dîner!

Je n'ose répondre, et déjà je me sens coupable. Vite, je veux réparer ma faute! Hélas! le premier oiseau que je prends, d'une main tremblante, se débat vivement; il prend le vol et va tomber au pied du pommier.

— Que faire? Si je cours après lui, les autres s'échapperont. Commençons par les replacer.

J'en tenais un dans ma main, et Dieu sait si je le serrais, dans la crainte de le laisser partir encore!

— Valentin! viens dîner! me crie une autre voix : c'était celle de ma mère.

— Malheureux que je suis! me dis-je avec angoisse. Et quand je veux replacer l'oiseau dans le nid, je m'aperçois que je l'ai presque étouffé. Je ne sais plus où j'en suis; je tâche de ranimer la petite mésange : soins inutiles! elle paraît près d'expirer.

Je veux en prendre une autre; mais, dans ma précipitation, je pousse brusquement la casquette, qui tombe avec tous les oiseaux.

Il m'est impossible de dire comment je descendis du pommier; j'ai toujours cru que je sautai de la branche à terre; voilà comment je m'explique aujourd'hui que j'écrasai d'abord sous mes pieds deux ou trois de ces malheureux oiseaux.

— Valentin! Valentin!

Cette fois, c'était mon père qui m'appelait. Alors, je ne me connais plus; la crainte, le remords, le désespoir me troublent. Quelques oiseaux voltigeaient çà et là; il y en avait de blessés par leur chute. C'était, avec ceux que j'avais écrasés par mégarde, un véritable champ de carnage..... Sans même songer à cacher mon crime, je cours haletant, éperdu, la tête nue, le front baigné de sueur, et répondant avec détresse :

— Me voici! me voici!

— Que t'est-il arrivé? dit ma mère fort émue. Et ta casquette?... Et pourquoi trembler?

Je répondis par un déluge de larmes, et, comme je prévoyais d'où me viendraient les plus terribles reproches, je me jetai contre mon père, et le serrai de mes bras frémissants. Je n'osais le regarder.

— Cet enfant s'est fait du mal! dit ma mère.

— Non, dit mon père, je crois plutôt qu'il a fait du mal; mais il paraît le sentir, et Dieu le lui pardonnera.

Mon père ne pouvait rencontrer plus juste, ni rien dire qui me fût meilleur dans ce moment; je joignis les mains et je m'écriai :

— Mon Dieu, pardonne-moi!

— Hé! qu'as-tu donc fait, Valentin? dit ma mère. As-tu fait du mal à quelqu'un? As-tu blessé un enfant?

— Non, j'ai... les oiseaux... les mésanges...

C'est tout ce que je pus dire; mes larmes recommencèrent avec des sanglots. Mon père, qui avait deviné en gros ce qui était arrivé, se rendit sur le lieu fatal.

Pauvre père! j'ai pensé souvent au chagrin qu'il dut éprouver en voyant les traces de ma barbarie! Et il ne connaissait pas les circonstances atténuantes! Heureusement il avait vu mon repentir.

Il ne me dit rien jusqu'au soir, et même il ne prit pas avec moi un air sombre et sévère; mais il était triste, et chaque fois que ses yeux rencontraient les miens, ils m'exprimaient tant de compassion que je recommençais à pleurer.

On me laissa me livrer à la douleur en toute liberté. Le soir, on fit la prière comme à l'ordinaire; et, quand elle fut achevée, mon père me dit avec douceur :

— A présent, Valentin, tu vas nous dire tout ce qui s'est passé.

Calmé par la prière, soutenu par l'espérance du pardon, je contai en détail toute l'affaire à mes parents, en présence de nos domestiques.

La suite à une autre livraison.

PRIÈRE INÉDITE,

COMPOSÉE EN 1845, PAR M. L'ABBÉ DE LAMENNAIS, A LA DEMANDE D'UN PÈRE ET D'UNE MÈRE DE FAMILLE (1).

Vous avez dit, ô Jésus, laissez les petits enfants venir à moi. Je viens à vous; je viens vous prier de répandre votre esprit en mon cœur, de mettre en moi l'amour de notre Père qui est dans les cieux et de mes frères qui sont sur la terre; car celui qui aime accomplit la Loi. Bénissez, ô Jésus, ce petit enfant qui vous prie, bénissez les parents que vous lui avez donnés, afin qu'après cette vie qui passe, ils se retrouvent un jour tous ensemble, au sein de l'amour et des joies de l'amour, dans la vie qui ne finit point.

LE CABINET DE M. DE SCUDÉRI

(1646)

PAR FRANÇOIS CHAUVEAU.

Notre gravure (page 276) est extraite de la collection des œuvres de François Chauveau, conservée au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. Elle représente un cabinet, sorte de musée aux murailles chargées de tableaux, et où l'on voit un buste placé sur une console à gauche, une statue habillée dans le fond, et un beau vase ciselé, reposant sur le tapis à fleurs de la table du milieu. Trois personnages animent la scène de leur présence, et complètent par leur attitude et leur physionomie le caractère de l'ensemble; les deux premiers, qui paraissent des visiteurs, sont vêtus du costume du dix-septième siècle, tandis que le troisième, qui semble leur faire les honneurs de la galerie où il les guide, est drapé dans un long vêtement de forme antique. Le tout porte en bas, comme légende explicative : *Cabinet de M. de Scudéri, 1646.*

François Chauveau, l'un des peintres les plus féconds du dix-septième siècle, naquit à Paris, en 1613, et mourut en 1676. Il était élève de la Hire, et fut membre de l'Académie. Il excella dans la gravure encore plus peut-être que dans la peinture, et son imagination en ce genre fut si inventive, son burin si actif, qu'Hubert ne porte pas à moins de trois mille le nombre de ses estampes. Son portrait, placé en tête de ses œuvres, a été peint par le Fébure et gravé par Boulan. Il tient de la main gauche une image de Minerve, dont le cadre repose sur une table chargée de crayons et autres attributs de la peinture. La collection de ses gravures, aussi nombreuse que récréative, forme quatre volumes in-folio, dans lesquels les sujets, infiniment variés, sont classés, suivant l'usage, de la manière suivante : — genre religieux, Vierges, Vie du Christ, suite de Dévotions, Saints et Saintes, Vie de saint Bruno, Hommes et Femmes célèbres et portraits; — genre allégorique, Frontispices et illustrations de livres de toute espèce, de tout âge et de toute langue; — genre décoratif, Quadrilles de la cour de Louis XIV en costumes romains, indiens, américains, Armoiries et écussons des grandes familles du dix-septième siècle, Passe-temps de la cour, Almanachs, Proverbes du temps, Grotesques, caricatures et costumes étrangers; — genres divers, les Saisons, Devises latines et espagnoles, Alphabet illustré, Cartes géographiques, Lettres mortuaires, sujets mythologiques, Masques, Bas-reliefs, Arcs de triomphe, Paysages, Jérusalem moderne, dessins d'architecture.

C'est parmi les gravures du genre allégorique que se trouve classé le Cabinet de M. de Scudéri.

Cette gravure n'est pas, comme on le pourrait croire à première vue, une représentation du cabinet de M. de Scudéri, mais bien une estampe allégorique placée, en guise de frontispice, à la tête d'un livre publié en 1646, et portant pour titre : *le Cabinet, par M. de Scudéri.*

L'idée de cet ouvrage a été expliquée par l'auteur dans la préface : « Puisque le cavalier Marini a bien fait une Galerie, etc., pour moi, qui suis frappé à ne guérir jamais de cette belle maladie de l'esprit qui cherche dans toute la terre de quoi se satisfaire, et qui voudrait pouvoir rassembler en un même lieu toutes les raretés de l'art et de la nature, j'avoue que je n'ai pas eu peu de satisfaction en travaillant à cet ouvrage, parce qu'il m'a remis dans la mémoire, et presque devant les yeux, tant de belles choses que j'ai vues et tant d'autres que j'ai possédées... »

Le livre a donc trait à une collection générale, et non pas privée, d'objets d'art, et le titre n'a d'autre sens que celui que le cavalier Marini avait donné dans son livre au mot italien *Galleria*, ou celui que nous donnons aujourd'hui au mot *Salon*. Du temps de Scudéri, il n'y avait point de journaux, et la critique se faisait par des livres. Le sien n'est autre chose qu'un livre de critique toujours élogieuse : seulement, au lieu d'être écrit en prose, il est écrit en vers, et au lieu de ne passer en revue qu'une série de tableaux rassemblés dans une salle d'exposition, l'auteur traite tous ceux qui lui sont restés dans le souvenir, et l'exposition pour lui est toute dans sa mémoire. Une autre remarque à faire, et qui montre la manière différente d'apprécier, en pareil cas, au dix-septième siècle et au nôtre, c'est que Scudéri, de même que Marini, son modèle, envisage beaucoup plus l'idée que la forme; l'un et l'autre racontent le sujet et vantent la beauté de l'œuvre, mais sans jamais entrer dans l'analyse, dans la question d'art, de couleur, de dessin, de coloris, etc. Ils font des sonnets, et rarement ou jamais de la critique; ils racontent le sujet, et ne le jugent pas. Ainsi Scudéri, sur un paysage de Claude Lorrain :

. . . .
Que ce merveilleux étang
A ses eaux pures et vives,
Et que le plumage est blanc
Des beaux cygnes de ses rives!
Mais, ma Muse, arrêtons-nous,
Car, bien que nos vers soient doux,
Leurs attraits n'en sont pas dignes;
Quoiqu'on les puisse vanter,
A l'instant qu'on voit des cygnes,
Est-il permis de chanter?

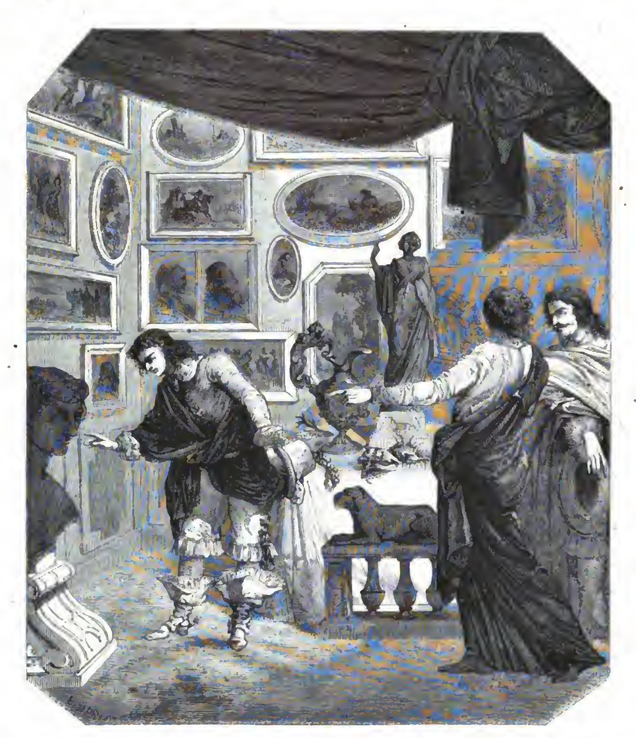
(1) M. de Lamennais, en adressant cette prière à M. et à Mme H. C....., pour leurs enfants, s'excuse de n'avoir pas réussi à mieux faire.

Ou bien il écrira sur des oiseaux de Rabel :

Ces oiseaux que je vois paraître,
O Rabel! le vont signaler;
Mais que l'on ferme la fenêtre!
Car je crois qu'ils vont s'envoler.

Les sujets que Scudéri passe en revue de cette manière dans son *Cabinet* sont au nombre de cent douze. C'est une véritable galerie de peinture, composée de tableaux de genre, d'histoire, de paysages, de marines, de batailles, et de quelques gravures.

Voici les noms de quelques-uns des peintres les plus célèbres dont il célèbre les œuvres : Michel-Ange, Raphaël, le Titien, Alex. et Paul Véronèse, Breughel, Alb. Dürer, Rubens, Cimabué, Vandyck, P. Champaigne, Rembrandt, Fréminet, Guido, le Parmesan, Intlaër, etc. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première seulement a paru, elle



Cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale. — Le Cabinet de M. de Scudéri, par François Chauveau. — Dessin de Thérond.

ne contient que la peinture, et l'auteur annonce dans sa préface qu'il a bien d'autres trésors à montrer, si cette exhibition est accueillie favorablement du public.

« Si j'apprends que je suis arrivé à ma fin, je n'en demeurerai pas là; car, comme les seuls tableaux ne composent pas, pour l'ordinaire, les cabinets entiers, et que, tant s'en faut, ils ne servent quasi simplement qu'à couvrir les murailles, sachez que j'ai de quoi orner les tablettes du mien, et de quoi remplir les boîtes et layettes de choses qui ne sont pas trop communes ni trop déplaisantes à voir. »

Il voulait parler de la sculpture et des autres branches des beaux-arts. Son but, en effet, était d'imiter d'un bout à l'autre son modèle en ce genre, le cavalier Marini; mais dans la seule partie qu'il a traitée il n'a guère fait, quoi qu'il en dise, que le copier, et même assez servilement. Les sujets qu'il choisit sont les mêmes, et malheureusement aussi les idées qu'il exprime. L'auteur italien, dans son livre, a fait une œuvre complète, et, quoique en critiquant de la même manière, il a su, grâce au merveilleux génie de sa langue, être spirituel et intéressant là où M. de Scudéri n'est que lourd et diffus. Son livre, également en vers, se divise en deux parties, la peinture et la sculpture. La

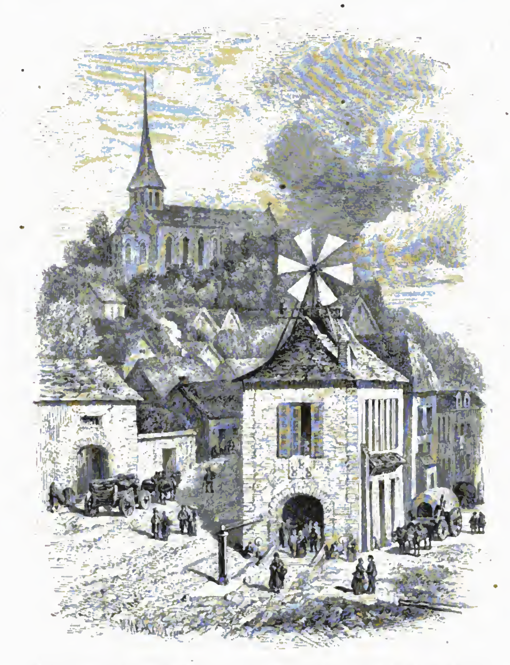
peinture comprend la fable, l'histoire, les portraits, les fantaisies; la sculpture comprend les statues, les bas-reliefs, les plâtres et les médailles. Il passe en revue tous les grands sujets tirés de la Bible, du Nouveau Testament et de l'histoire contemporaine. Ses portraits sont ceux des personnages célèbres de tous les âges, et notamment des principales figures de son époque, ce qui donne à son œuvre un degré d'intérêt de plus.

Ces détails étaient nécessaires pour bien faire comprendre la gravure de Chauveau. Ainsi que dans toutes ses estampes de même nature pour l'illustration des livres, il a cherché à rendre aussi complétement que possible les traits les plus saillants de l'ouvrage qu'il avait à traduire aux yeux. Ce sont autant de ravissants petits chefs-d'œuvre que tous ces frontispices, et dans celui-ci l'exactitude est poussée si loin qu'il est facile de reconnaître, soit dans les tableaux, soit dans les autres objets d'art qui décorent la pièce, la plupart des sujets chantés par M. de Scudéri. Cela ressort surtout dans l'exemplaire de format in-quarto qui est joint au volume, c'est-à-dire où tout est de dimensions plus grandes. On remarque, par exemple, cette singulière statue habillée qui pose sur une table dans l'arrière-plan. Le graveur ne l'a point introduite au hasard et comme remplissage; elle n'est autre que le fameux portrait de la marquise de Montausier, peinte sur marbre, en Pallas, par Stella, et que M. de Scudéri a célébrée dans les petits poëmes qui composent son livre. Il en est de même des paysages, d'un naufrage, etc., dont l'identité est facile à saisir d'après le graveur et d'après le poëte.

LE VENT

DANS LA NATURE ET DANS L'INDUSTRIE.

Le vent chasse des lieux bas et humides les brouillards qui les rendent malsains; plus que la chaleur encore, il produit l'évaporation des eaux pluviales privées d'écoulement; il tempère les grandes élévations de température. Mais aussi c'est lui qui transporte les miasmes délétères et propage les maladies; c'est lui qui dessèche les terres, flétrit les plantes et brise les plus grands arbres; c'est lui qui soutient les eaux contre leur courant, et cause quelquefois aussi des inondations aux embouchures des fleuves et sur les rives des lacs. C'est lui qui transporte à de grandes distances les graines légères d'herbes nuisibles qui vont infester des champs que le laboureur croyait avoir garantis de



Vue de l'appareil hydraulique de Gerberoy. — Dessin de Grandsire, d'après M. Amédée Durand.

toute végétation parasite. C'est au vent enfin qu'on peut attribuer, en raison de ses effets de refroidissement sur l'organisation humaine, une grande partie des accidents maladifs qu'ont à subir les travailleurs aussi bien que les oisifs.

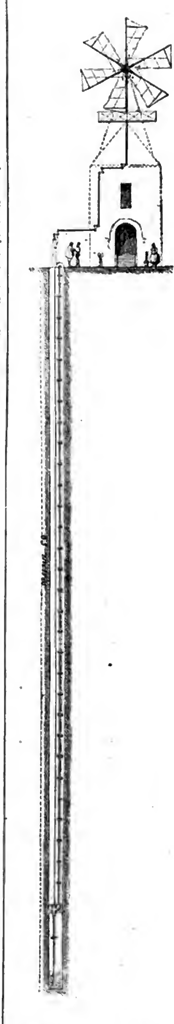
Tel est le rôle du vent dans la nature : considérons-le maintenant dans ses rapports avec l'industrie.

Autrefois l'industrie agricole, moins avancée, demandait au vent le vannage des grains, et tous ses progrès ne lui ont fait trouver jusqu'ici rien de mieux que l'emploi du même agent, mais produit artificiellement; telle est l'origine du *tarare* dont nous voyons l'emploi se généraliser.

Beaucoup d'autres industries ont recours à la même action pour opérer le départ, suivant leur ordre de pesanteur spécifique, des divers éléments de nombreuses substances.

Les manufactures demandent au vent; soit le séchage des tissus et d'une foule de produits dans lesquels l'eau est entrée forcément d'une manière transitoire; soit l'activité des foyers, depuis ceux de nos demeures jusqu'aux plus puissants qu'allume l'industrie, dans les hauts fourneaux qui transforment le minerai de fer en fonte, ne lui laissant plus qu'une opération à subir pour devenir barre ou rail de voie ferrée.

Si grande que soit la puissance de la vapeur, si docile que soit son action, il ne semble pas que le vent désarme devant elle, et renonce à faire les plus grands et les plus nombreux de nos transports maritimes. C'est là que se déploie dans toute sa grandeur l'utilité de cet agent, de cette force mystérieuse pour laquelle il n'y a ni fatigue ni épuisement, et qui, depuis l'origine du monde, promène au-dessus de nos têtes l'offre d'un concours que nous semblons n'avoir encore que médiocrement compris. En effet, le vent, qui souffle en tout lieu, n'est-il propre qu'à pousser les navires sur les flots? Non, assurément, peut répondre la vieille industrie en montrant ses gigantesques moulins, qui ont tiré une partie de la Hollande de dessous les eaux, et auxquels tant de populations doivent, depuis l'époque des croisades, la mouture de leurs céréales. Il faut qu'une utilité bien grande soit attachée à ce mode d'utilisation du vent, pour que de si nombreuses et si petites usines, livrées à la direction de modestes industriels étrangers à tous les principes d'une bonne administration, surchargés de frais généraux que les grandes exploitations ont la faculté et l'intelligence de restreindre, puissent encore vivre en face d'une si puissante concurrence. La raison en est que leur point d'appui gît dans une force qui, au contraire de la vapeur, se produit sans consommation, et qui, comparée aux moteurs hydrauliques, se trouve n'exiger aucun de ces travaux préparatoires que constituent les digues, les écluses, et leur dispendieux entretien. On peut faire observer, il est vrai, que cette force a de trop longs repos pour qu'on puisse l'utiliser; mais cette objection ne paraît pas avoir toute la valeur qu'on lui suppose. D'abord les chômages du vent sont assez fréquents pour pouvoir être admis à l'état de *régime*, comme nous voyons la nuit succéder au jour, sans toutefois établir une comparaison de régularité; on ne peut que déterminer leur plus longue durée. Il résulte, par exemple, d'observations dues à des hommes attentifs et désintéressés, que le plus long chômage de certains moulins à vent convenablement disposés n'a pas dépassé soixante heures dans tout le cours d'une année. Si l'on oppose à ce chômage ceux d'un si grand nombre de cours d'eau dont l'action reste suspendue quelquefois pendant des mois entiers, et qui dépendent de l'une de ces causes : sécheresse, débordement, glace, rupture de digues, vannes, etc., on trouvera que le mot régime peut, sans exagération, être appliqué à l'action du vent. Aussi voit-on beaucoup d'usines, de moulins à eau, entretenir un moulin à vent pour réparer les chômages que nous venons de rappeler.



Ensemble et détails de l'appareil hydraulique de Gerberoy. — Échelle, 3 mill. par mètre.

Mais si le vent peut rendre, comme force motrice, des services importants dans l'industrie de la meunerie, de la fabrication des huiles, etc., il est une autre application, plus simple puisqu'elle ne réclame pas le concours de l'homme, plus certaine puisque aucune opération commerciale ne s'y trouve liée : il s'agit uniquement de l'élévation de l'eau.

Les dessins que nous reproduisons en offrent un exemple particulier.

En suivant la route départementale qui, de Gournay, dans le département de la Seine-Inférieure, conduit à Songeons (département de l'Oise), on traverse l'ancienne petite ville de Gerberoy, située sur une hauteur, et encore pourvue d'une partie de ses fortifications. Quand on approche de sa grande place, on aperçoit l'hôtel de ville surmonté d'un moteur mû par le vent.

Une inscription burinée sur une table de marbre surmontant une fontaine publique donne la date et indique l'objet de cet établissement[1].

Il s'agissait d'obtenir du vent une alimentation d'eau répondant à une consommation constante; on y est parvenu au moyen de l'appareil dont nous indiquons le mécanisme, et qui paraît s'appliquer avec le même succès aux dessèchements, aux irrigations et aux arrosements.

La position de Gerberoy opposait à l'expérimentation des difficul-

[1] On y lit : « Ville de Gerberoy, 10 mai 1844. — Sous l'administration de M. Méteil, maire, le conseil municipal a voté l'établissement de la machine hydraulique qui fait monter l'eau du puits de 65 mètres de profondeur. L'inventeur de ce système est M. Amédée Durand, ingénieur mécanicien de Paris. »

tés particulières. Le puits d'où l'eau devait être extraite, profond de 65 mètres, est éloigné de 13 mètres du point le plus rapproché sur lequel le moteur ait pu être établi; de là est résultée la nécessité d'employer des renvois de frottements qui donnent à vaincre les frottements de douze articulations. Une autre difficulté se rencontrait dans une mauvaise exposition au vent qui devait donner le mouvement à tout l'appareil : si haut que l'on ait pu placer cet appareil, il se trouve entièrement masqué au midi par une vaste église, qui le dépasse de toute sa toiture. Ainsi, privée du vent du sud, recevant mal celui du nord qui manque d'écoulement, la machine qui produit la fontaine doit cependant essuyer les assauts du vent d'ouest, qui vient fondre en tourmente, resserré qu'il est par le corps de l'église. C'est dans ces conditions et par ce moyen que l'ancienne et petite ville de Gerberoy est parvenue à se procurer une fontaine qui affranchit ses habitants de la dure obligation où ils avaient toujours été d'élever leur eau à force de bras. Ajoutons qu'il a suffi d'un approvisionnement de 100 litres par habitant pour assurer à la commune une alimentation d'eau régulière et non interrompue.

RELATIONS PRIMITIVES

DE LA FRANCE AVEC L'ALGÉRIE.

Nous empruntons au savant ouvrage de M. Henri Fournel sur la richesse minérale de l'Algérie les données suivantes sur le commerce des Marseillais, dans le cours du moyen âge, avec les pays qui, sous le nom général d'Algérie, nous sont devenus aujourd'hui si familiers.

L'histoire ne possède pas les documents nécessaires pour déterminer avec précision l'origine de ce commerce ; il est toutefois certain que, dès le commencement du treizième siècle, les navires de Marseille jouaient un rôle important sur les côtes barbaresques. Le savant historien de Marseille, Ruffi, racontant les événements relatifs à l'année 1220, s'exprime ainsi : « Les Marseillois avoient, en ce tems-là, dans la ville de Bugie, en Afrique, un quartier de ladite ville où les marchands qui y négotioient faisoient leur demeure. Un semblable lieu est aujourd'hui appelé un *camp* (il aurait dû écrire *khan*), qu'on appeloit, en ce tems-là, un *fundigue ;* les Marseillois firent alors tout leur possible pour faire subsister ce camp, à cause des besoins qu'ils en avoient. »

Le même historien cite un fait qui paraît se rapporter à l'année 1223, et qui prouve que le fondouk de Bougie produisait annuellement un revenu d'une certaine importance. Il s'agit d'un nommé Bertrand Bonafossus (Bonafous), Marseillais, fort estimé de ses compatriotes, qui, réduit en esclavage à Bougie, n'avait pas assez de fortune pour payer sa rançon. Le conseil de Marseille, par une délibération spéciale, lui abandonna le camp de Bougie pour quatre années, « et tous les droits que la ville avoit accoutumé d'en tirer. » L'historien ajoute que le roi de Bougie, qu'il nomme Boab-Dali Benxamor, mit, pour complaire aux gens de Marseille, toute la bienveillance possible dans cette négociation, et facilita autant qu'il lui appartenait le rachat que la ville avait à cœur. Ce prétendu roi de Bougie devait être tout simplement, comme le fait remarquer M. Fournel, le gouverneur Abou-Abd-Allah (Boab-Dali) Ben-Khamour (Benxamor), que l'on sait avoir été préposé par les Almohades à l'administration de la province de Tunis, au commencement du treizième siècle.

Marseille, constituée à cette époque en république, se trouvait alors, dans le commerce avec les Barbaresques, à peu près sur le même pied que les trois républiques italiennes, Pise, Gênes et Venise. Bien que les navires marseillais fréquentassent tous les ports de l'Afrique septentrionale, Bougie formait leur station principale. C'est là que venait aboutir, en passant par la place importante de Constantine, tout le trafic de l'intérieur. Une lettre de 1293, conservée dans les archives de l'hôtel de ville de Marseille, et adressée au conseil de cette ville par les négociants établis à Bougie, rend compte des difficultés qu'éprouva le commerce dans ces contrées, et invoque la convention *(la paz)* qui existe entre Marseille et le roi de Bougie. La France, reprenant les traditions de l'antique Massilia, avait senti de bonne heure tout l'avantage qu'elle avait à se lier avec cette autre France située vis-à-vis d'elle à une si faible distance, et riche de tant de produits qui n'attendent pour se porter vers elle que la paix et le commerce. L'intérêt des monuments que nous venons de citer consiste en ce qu'ils sont les premiers traits dont il soit fait mention, dans l'histoire, d'une alliance directe entre ces deux contrées unies aujourd'hui d'une manière indissoluble.

Nous savons rarement apprécier à leur valeur réelle les personnes avec lesquelles nous avons constamment vécu.

Gœthe raconte dans une charmante poésie comment un voyageur errant dans la campagne de Rome rencontra une chaumière bâtie avec les débris d'un temple antique. La pauvre femme qui l'habitait ne pouvait comprendre l'enthousiasme de l'étranger pour une demeure aussi modeste et aussi incommode, où elle s'abritait sans se douter ni se soucier que les matériaux en fussent précieux.

Ainsi de nous. Sensibles aux défauts dont nous souffrons, nous sommes indifférents aux qualités dont nous recueillons les profits. Les âmes les plus suaves, les affections les plus constantes, les dévouements les plus sublimes, nous restent souvent inconnus, jusqu'à ce que le premier étranger qui passe nous les révèle. Heureux quand l'absence ou la mort ne sont pas seules à nous signaler nos richesses ignorées, et ne nous forcent pas à redire avec des larmes ce vers si profondément triste :

On s'aperçoit trop tard qu'on n'aimait pas assez! (F. Ponsard.)

LETTRE DE CHANGE

OU BILLET DE BANQUE CHINOIS.

Dans la partie supérieure de ce billet, les quatre caractères tchouan désignent la raison de commerce *Y-chou-ching-tsy* qui a émis la lettre de change. A droite, les caractères hing-chou et tsao-tse se lisent ainsi : *Kia-king, Eoul chy ou Nian, chy y Youe, Eoul chy Ji*, c'est-à-dire : Nian-hao Kia-king, 25e année (1820), 11e mois (décembre), 20e jour. A gauche, est le mot *Po*, cent. Puis on lit *Hao-tsy*, raison de commerce, entre deux, en caractères tsao-tse, et d'autres marques et caractères. Au milieu, *Ping-te-tsiou tsian;* par-dessus, *Mang* en caractères tsao; et dessous, *Ou teo* en caractères tsao; ce qui signifie : « Le porteur recevra la somme entière de cinq mille tsien » (comptés en valeur de Pékin, qui ne vaut que la moitié en monnaie effective de cuivre). On remarque en outre quatre cachets, dont deux avec des caractères tchouan et une annotation en caractères tsao.

Peut-être *Hao-tsy* est-il le nom de la maison de commerce sur laquelle la maison *Y-chou-ching-tsy* a fait traite; alors il faudrait lire : « Hao-tsy, vous confiant à ce billet, payez la somme de... »

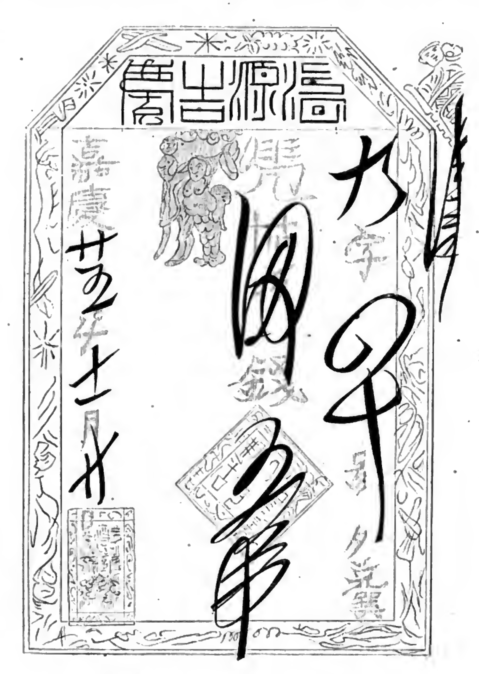
Il s'agirait dans ce cas d'une lettre de change et non d'un billet de banque, d'un billet au porteur, à vue.

On sait que la dynastie mandchoue n'a pas émis de pa-

pier monnaie. Le commerce fait usage de lettres de change ou de billets au porteur émis par des banquiers et qui ont cours dans une partie de l'empire, mais seulement pour moitié de leur valeur nominale. « Malgré les pertes occasionnées par les banqueroutes de quelques-unes des maisons qui les ont émis, dit M. Chaudoir, le crédit s'en soutient encore. »

On connaît peu, du reste, l'organisation des banques chinoises. M. Natalis Rondot, dans une notice sur Fou-tchou, l'un des ports de la côte orientale de Chine, a publié quelques détails relatifs à ce sujet et qui l'éclairent en partie.

L'usage du papier de confiance est presque universel à Fou-tchou, dit M. Natalis Rondot; ces papiers de confiance sont tous des billets au porteur. Il y a dans la ville plus de cent banques, qui possèdent, pour la plupart, un capital considérable; les maisons les plus fortes n'ont pas toutefois plus de six millions de francs. Ces établissements sont à la fois banques de dépôt, d'escompte et d'émission; elles escomptent des valeurs commerciales et font quelquefois des avances sur consignation de connaissements. Elles mettent en circulation des billets au porteur, revêtus de leur cachet; il y en a depuis 400 caches (1 fr. 70 c.) jusqu'à 1 100 piastres (6 600 francs), et le mode de payement, en monnaie de cuivre ou en argent, est stipulé sur le billet. Ces billets sont remboursés à première vue par les banques qui les ont émis, sous déduction d'un petit escompte qui est leur principal bénéfice. Cet escompte est de 2 caches par piastre (environ $^1/_8$ pour 100), et, pour être payé en argent lorsque le bon est souscrit payable en monnaie de cuivre, la commission est de 8 caches, c'est-à-dire d'un peu plus de $^1/_2$



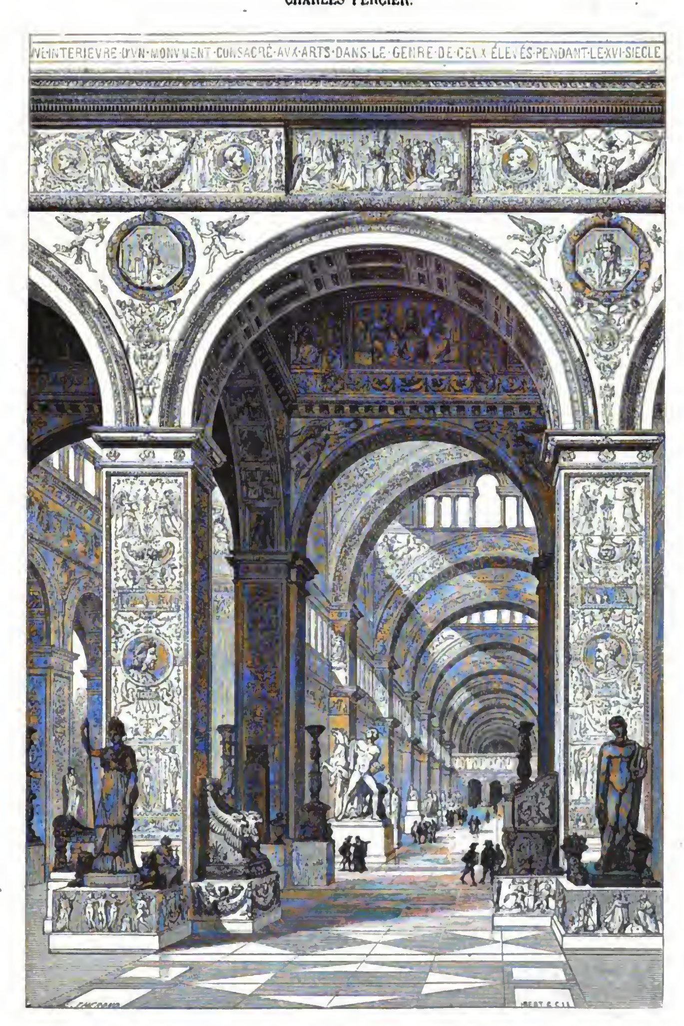
Billet de banque chinois. — D'après Chaudoir (pl. LIV)

pour 100. Toute personne qui accepte un de ces billets en payement est obligée d'y apposer sa signature et son cachet; cet endossement n'a d'autre but que d'empêcher les contrefaçons, et de multiplier, non pas la garantie, mais les moyens de vérifier l'origine et la valeur du billet. En effet, si la banque qui l'a émis suspend ses payements, aucun des endosseurs n'est responsable. Les faillites sont peu fréquentes: sur 110 à 120 banques, il n'y en a jamais plus d'une ou deux par an, et leur liquidation donne ordinairement aux créanciers de 50 à 60 pour 100.

Le gouvernement chinois ne contrôle nullement la création, la gestion et les émissions de ces banques; elles fonctionnent en pleine liberté. Jusque dans ces dernières années, leur papier, payé en tout temps à première vue, a été regardé comme excellent, et il circule, dans la province de Fo-kien, avec une extrême facilité.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

CHARLES PERCIER.



Musée du Louvre; Dessins. — Vue d'un monument consacré aux arts, dans le style du seizième siècle; composition de Charles Percier. — Dessin de Thérond. — (Ce dessin avait été légué par Percier à M. Achille Leclerc, son élève. C dernier en a fait présent au Musée du Louvre.)

Charles Percier, né à Paris, en 1764, était le fils d'un concierge des Tuileries et d'une des lingères de Marie Leczinska (¹). Dans la loge de la grille du Pont-Tournant, où se passèrent ses premières années, il ne se plaisait qu'à couvrir de ses croquis les papiers et les murs. Il persévéra assez longtemps dans cette passion d'enfant, souvent si trompeuse, pour faire croire à une vocation véritable. Son père, ancien Suisse, doué de quelque goût naturel, l'envoya dans l'atelier d'un peintre dont le nom est encore connu, Lagrenée. On remarqua bientôt comme un fait singulier et plaisant que Charles Percier ajoutait des maisons, des édifices, à toutes les figures qu'on lui donnait à dessiner ou à peindre. Son instinct d'architecte se révélait, non-seulement par cette habitude invincible, mais encore par son admiration pour les beaux monuments de Paris, et par son zèle à les faire admirer de ses condisciples. Après quelques années, son père consentit à le laisser sortir de l'atelier de Lagrenée pour entrer dans celui de M. Peyre jeune, architecte du roi. Ce fut un grand avantage pour Percier d'avoir acquis d'abord beaucoup d'habileté et de goût dans l'art du dessin, et de n'avoir jamais négligé ce talent, qu'il possédait à un degré supérieur, au milieu des nombreuses études de science et de pratique nécessaires à son étude d'architecte. S'il est en effet indispensable à l'architecte d'être géomètre, physicien, mécanicien, minéralogiste, il faut cependant qu'avant tout il soit artiste; sinon, il ne serait qu'un maître maçon plus ou moins instruit et habile. C'est le dessinateur qui a dominé dans Charles Percier, comme chez tous les architectes célèbres.

Dès ses premiers essais à l'école, le jeune artiste remporta des médailles d'émulation. Il obtint, à dix-neuf ans, le second prix, et à vingt et un ans, en 1786, le premier. A ce prix on ajouta, ce qui était alors une faveur, la pension de Rome. Il a décrit lui-même l'impression que produisirent sur son esprit les merveilles de Rome. « Jeté tout d'un coup, disait-il, au sein d'une ville si remplie de chefs-d'œuvre, j'étais comme ébloui et hors d'état de me faire un plan d'études. J'éprouvais, dans mon saisissement, ce tourment de Tantale, qui cherche vainement à se satisfaire au milieu de tout ce qu'il convoite. J'allais de l'antiquité au moyen âge, du moyen âge à la renaissance, sans pouvoir me fixer nulle part. J'étais partagé entre Vitruve et Vignole, entre le Panthéon et le palais Farnèse, voulant tout voir, tout apprendre, dévorant tout, et ne pouvant me résoudre à rien étudier. Et qui sait jusqu'où se fût prolongé cet état de trouble et d'inquiétude, où l'enthousiasme tenait de l'ivresse, et où il y avait du charme jusque dans la perplexité, si je n'eusse trouvé un guide qui me sauvât de moi-même en me rendant à moi-même? Ce guide fut Drouais, qui avait été témoin de mon anxiété, qui partageait ma passion, et qui répondit à ma confiance par son amitié. Drouais joignait au sentiment élevé d'un artiste les lumières d'un esprit cultivé; il entendait ma langue et il m'apprit la sienne. Travailleur infatigable, il venait me réveiller chaque jour. Je partais avec lui de grand matin. Nous allions voir ensemble quelqu'un de ces grands monuments dont Rome abonde; là, il m'indiquait ma tâche de la journée, et, le soir, il me demandait compte de mon travail, en rectifiant mes études, si j'avais été obligé d'aborder la figure. M. Peyre, par ses savantes leçons, m'avait initié à la connaissance de l'antique; Drouais me le montrait de l'âme et du doigt, et il me le montrait, non plus seulement en perspective, non plus aligné froidement sur le papier, mais debout sur le terrain, mais vivant de toute la vie de l'art et animé par tous les souvenirs de l'histoire. Sans Drouais, perdu au milieu de Rome, j'aurais peut-être été perdu pour moi-même; avec Drouais, je me retrouvai dans Rome tout ce que j'étais; et c'est à lui que je dois d'avoir connu Rome tout entière, en devenant moi-même tout ce que je pouvais être. »

(¹) Voy., sur cette reine, notre tome XXIII, p. 313.

Ce fut à Rome que Percier rencontra Fontaine, cet ami éclairé et fidèle, dont le nom est inséparable du sien. Drouais, qui les avait mis en relation l'un avec l'autre, mourut bientôt de la petite vérole. Les deux amis unirent pour la première fois leur pensée et leur talent dans le désir de dessiner un tombeau à la mémoire de Drouais; ce projet de monument, inspiré par la reconnaissance, fut exécuté, aux frais des pensionnaires de Rome, par Michalon, l'un d'eux, et placé dans l'église de *Santa-Maria in via Lata.*

Chaque année, Percier envoya de Rome à l'Académie d'architecture de nombreux dessins, d'après les monuments antiques, qui donnèrent une haute idée de ses progrès. On lui accorda la faveur de prolonger son séjour à Rome d'une année, qu'il consacra à faire « la restauration de la colonne Trajane » en huit grands dessins : ce travail fut admiré par l'Académie, qui le reçut à la fin de 1790, au moment même où elle allait cesser d'exister.

Percier revint en France lentement, par de longs détours, dessinant en Italie tous les édifices remarquables qu'il rencontrait sur son passage.

Quand il rentra dans Paris, après six années d'absence, il ne retrouva plus l'humble loge paternelle où il était né : elle avait été transformée en corps de garde. D'autre part, les troubles politiques paraissaient lui promettre peu de facilité pour appliquer son goût et sa science, pour satisfaire son désir ardent d'exprimer les idées nouvelles qui s'étaient créées dans sa pensée sous le ciel de l'Italie, au milieu des souvenirs de la ville éternelle.

Il avait du moins un ami. Il s'établit avec Fontaine dans un logement bien modeste, une seule chambre. Leur plus beau meuble était une longue table sur laquelle ils travaillaient l'un près de l'autre. Ils dessinaient, faisaient des projets, cherchant quel nouveau style allait convenir à ce nouveau monde qui surgissait des ruines de l'ancien. Mais qui songerait à eux? qui viendrait leur demander leur avis, leur travail?

Un jour, un homme vint frapper à leur porte : c'était un fabricant de meubles, qui avait obtenu la fourniture du mobilier de la Convention. Il leur demanda des dessins de bureaux et de fauteuils. Combien de jeunes artistes n'auraient accueilli une semblable proposition qu'avec dédain! Mais les deux ex-pensionnaires de Rome comprennent aussitôt le parti qu'ils peuvent tirer de la proposition du marchand au profit même de leurs idées. Les meubles sont des accessoires essentiels de l'architecture. Ils se mettent à dessiner tout un mobilier nouveau avec la pensée qu'il faut l'approprier au caractère d'une assemblée républicaine où l'on veut faire revivre quelques-unes des traditions des républiques de la Grèce et de Rome. « Cet essai leur réussit, dit Raoul Rochette (¹); un premier travail, payé d'un prix qu'on n'oserait pas citer aujourd'hui, mais que la rareté du numéraire rendait alors très-avantageux, leur attira d'autres commandes du même genre. Dès ce moment, la plume et le crayon de M. Percier et de son ami ne furent plus employés qu'à dessiner des étoffes, qu'à esquisser des meubles; ils travaillent pour les manufactures de tapis et de papiers peints; ils produisent des compositions pour les décorations de théâtre; ils font des modèles pour les bronzes, les cristaux, l'orfèvrerie; et tandis qu'ils s'exercent ainsi de toute manière à introduire dans l'ameublement moderne les formes du mobilier antique, avec le sentiment et le goût qui leur sont propres, c'est à peine s'ils s'aperçoivent qu'avec

(¹) *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Charles Percier*, par M. Raoul Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts (Institut).

leur fortune qui commence, c'est une révolution qui s'accomplit par eux dans les habitudes domestiques d'une société qui ne les connaît pas encore même pour tapissiers, et qui plus tard les reconnaîtra pour de grands architectes dans l'arc de triomphe du Carrousel et dans l'achèvement du Louvre. Qui peut dire maintenant quelle a été, dans cette seule période de leur destinée, l'influence de ces deux architectes, alors pauvres et ignorés, qui, du sein de leur mansarde aérienne, renouvelaient toute l'industrie française, et rendaient l'étranger même tributaire de nos modes rajeunies et de leurs goûts épurés? Qui peut dire ce que le commerce de la France dut aux talents réunis de M. Percier et de M. Fontaine, à ne voir que le *Recueil des décorations intérieures* qu'ils ont publié ensemble, comme ils l'avaient composé en commun, et où se trouvent, avec les meubles qu'ils firent exécuter à Paris, ceux qui leur furent demandés pour l'Espagne, pour la Prusse, pour la Pologne, pour la Russie?

» Au milieu de ces occupations, si peu faites en apparence pour de pareils hommes, M. Percier et son ami ne négligeaient aucune occasion d'exercer l'art qui avait été l'objet de leurs études. Un membre de la section de Saint-Joseph, devenu possesseur de l'église de ce nom, convertie de nos jours en marché de comestibles, leur demanda une restauration de la façade principale de cet édifice. Ce fut là leur premier travail de construction. Un de leurs anciens camarades, M. Lecomte, chargé de disposer la salle de la Convention dans le château des Tuileries, eut aussi recours à leurs talents pour produire un projet qu'il ne pouvait à lui tout seul développer assez rapidement dans un temps où les événements marchaient toujours plus vite que les travaux. »

A la même époque s'ouvrit un concours public pour un projet de salle d'assemblée nationale. Les concurrents étaient nombreux, la plupart étaient habiles. MM. Percier et Fontaine obtinrent le monument par un jugement solennel; mais ce projet, remarquable par une grande et noble disposition, ne fut pas exécuté.

Ce succès décida toutefois de leur destinée. Napoléon, consul, les nomma architectes du Louvre et des Tuileries. Restaurer l'intérieur de ce dernier palais, achever le premier, embellir l'Élysée-Bourbon, construire la rue de Rivoli, la place du Carrousel et l'arc de triomphe; exécuter de nombreux projets pour des fêtes publiques, pour de grandes solennités, telles que celles du sacre de Napoléon au Champ de Mars et à Notre-Dame, et celles du mariage de l'empereur; proposer des projets pour le palais du roi de Rome; réparer Saint-Cloud, Compiègne, Fontainebleau : tels furent les nombreux et importants travaux confiés aux deux amis. Non-seulement ils suffirent à leur tâche, et surent toujours se maintenir à la hauteur de leur réputation, mais ils n'abandonnèrent point leurs études de Rome et de l'Italie. Ils avaient publié dès 1798 un *Recueil des palais et maisons de Rome*. Plus tard, ils firent paraître les *Maisons de plaisance de l'Italie*. Percier composa aussi de charmantes vignettes pour la belle édition de la Fontaine, publiée par M. Didot.

Après les événements de 1814, M. Fontaine demeura seul chargé des travaux d'entretien qu'exigeaient les palais du Louvre et des Tuileries. Dès lors M. Percier se livra tout entier à ses études de restauration des principaux édifices de la France et de l'Italie. Il composa un recueil complet de dessins coloriés sur le palais de Fontainebleau, des projets de restauration pour le grand hopital de Milan et les palais de Gênes. Le dessin que nous reproduisons, quoique réduit sur une trop petite échelle pour qu'il ait été possible de conserver à l'original toute sa valeur, donnera quelque idée de ces admirables compositions.

« Doué d'une grande taille, sans avoir jamais été robuste, M. Percier, dit M. Raoul Rochette, avait, dans sa démarche et dans son maintien, quelque chose de la tenue militaire; cette apparence venait aussi de son costume, qui était le même en toute saison, et qui ne varia jamais durant un demi-siècle. Son front, arrondi et un peu saillant, était large, mais d'un développement raisonnable; on y voyait le calme de l'esprit, la profondeur de la pensée et l'étendue de la mémoire. Son œil, médiocrement renfoncé dans son orbite, avait un regard pénétrant et fin, sans dureté; avec un nez bien fait, des traits généralement réguliers, sa lèvre inférieure, légèrement saillante, donnait à sa bouche, gracieuse du reste, une inflexion de bouderie qui tenait surtout à l'attention qu'il mettait à écouter; qualité précieuse et plus rare qu'on ne le croit, car les hommes qui n'écoutent jamais et qui parlent toujours sont ceux qui croient tout savoir et qui ne peuvent rien apprendre. Toute sa physionomie enfin, empreinte, quand il écoutait, d'un calme sérieux et grave, où il entrait néanmoins de la finesse et de la bonté, s'animait, quand il parlait, d'une manière singulièrement expressive. Sa parole, vive et abondante, s'embarrassait quelquefois par sa volubilité même; mais son expression toujours pittoresque, sa mémoire toujours présente, et sa pensée toujours prompte, donnaient à son entretien un charme en même temps qu'une autorité que l'on ne peut rendre.

» Toujours occupé du seizième siècle, dont il respirait l'esprit, dont il parlait la langue, Percier avait fini par ne plus lire que les *Vies des artistes* de Vasari, avec *il Corteggiano* de Balthazar Castiglione. Il y avait en lui, dans sa personne, dans son langage, comme dans la tournure de ses idées, comme dans la direction de ses études, quelque chose qui sentait la renaissance. Il mourut le 5 septembre 1838.

» Jamais homme peut-être, avec des mœurs plus simples, des manières plus douces, une bienveillance plus universelle et plus sincère, ne montra tant de dignité dans sa conduite, tant de fermeté dans toute la suite de sa vie; jamais homme ne fut à la fois plus modeste et plus indépendant, dans son humble entre-sol du Louvre, où il se trouvait si près de la cour, et dont il ne ne sortit jamais pour aller à la cour : il vécut sans ostentation comme sans faiblesse, en ne travaillant que pour son pays et pour son art. Il avait acquis par ses travaux une fortune honorable. Mais en devenant riche, il ne fut pas plus esclave de sa fortune qu'en d'autres temps il ne l'avait été de sa pauvreté. Il ne changea jamais rien à ses habitudes; il garda ses goûts simples et ses mœurs austères; il vieillit avec les mêmes principes et avec les mêmes amis; il vécut toujours, enfin, comme s'il n'avait pas cessé d'être pauvre, en travaillant toujours, comme s'il en eût eu toujours besoin pour vivre; et il laissa cent mille francs à cette École gratuite du dessin, où les enfants du peuple reçoivent cette première éducation de l'artiste dont il avait prouvé le besoin, ajoutant ainsi à un grand bienfait une grande leçon, et léguant à cette école plus encore qu'une partie si considérable du fruit de ses travaux, l'exemple de sa vie entière, d'une vie de travail et d'étude, toute d'indépendance et d'honneur. »

LES BOIS.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

Qui de nous, sans être dévoré de passions tragiques, n'a soupiré, comme la Phèdre de Racine, après l'ombre et le silence des bois? Ce vers, isolé de toute situation particulière, est comme un cri de l'âme qui aspire au repos et à la liberté, ou plutôt à ce recueillement profond et mystérieux qu'on respire sous les grands arbres. Malheureusement ces monuments de la nature deviennent chaque jour plus rares devant les besoins de la civilisation et les exigences

de l'industrie. Comme il se passera encore peut-être des siècles avant que les besoins de la poésie et les exigences de l'art soient pris en considération par les sociétés, il est à présumer que le progrès industriel détruira de plus en plus les plantes séculaires, ou qu'il ne donnera de longtemps à aucune plante élevée le droit de vivre au delà de l'âge strictement nécessaire à son exploitation. Déjà la forêt de Fontainebleau a souffert de ces idées positives, et des pro-



Vue dans une forêt du Nord. — Dessin de Maurice Sand.

vinces entières se sont dépouillées, à la même époque, de leurs grands chênes et de leurs pins majestueux. Nous savons tous, autour de nous, des endroits regrettés où, dans notre jeunesse, nous avons délicieusement rêvé sous des arbres impénétrables au soleil et à la pluie, et qui ne présentent plus que des sillons ensemencés ou d'humbles taillis.

Ce n'est pas seulement en France que ces magnifiques ornements de la terre ont disparu. Dans nos voyages, nous les avons toujours cherchés et nous nous sommes convaincus que sur de grandes étendues de pays ils n'existent plus. On fait très-bien des journées de marche en France, en Italie et en Espagne, sans rencontrer un seul massif véritablement important, et, dans les forêts mêmes, il n'est presque plus de sanctuaires réservés au développement complet de la vio végétale.

Un des plus beaux endroits de la terre serait le golfe de

la Spezia, sur la côte du Piémont, si les grands arbres n'y manquaient absolument. Montagnes gracieuses et fières, sol luxuriant de plantes basses, mouvements de terrain pittoresques, couleur chaude et variée des terrains mêmes, crêtes neigeuses dans le ciel, horizons maritimes admirablement encadrés, tout y est, excepté un seul arbre imposant. La montagne et la vallée ne demandent cependant qu'à en produire. Mais aussitôt qu'un pin vigoureux s'élance au-dessus



Vue dans une forêt italienne. — Dessin de Maurice Sand.

des taillis jetés en pente jusqu'au bord des flots, la marine s'en empare, et même le jeune arbre à peine grandi est condamné à aller flotter sur le dos de la petite chaloupe côtière.

Si de là vous suivez l'Apennin jusqu'à Florence, et de Florence jusqu'à Rome, vous trouvez partout, au sein d'une nature splendide de formes, sa plus belle parure, la haute végétation, absente par suite de l'aridité des montagnes, ou supprimée par la main de l'homme, qui ne respecte que l'olivier, le plus utile, mais le plus laid des arbres, quand il n'est pas sept ou huit fois centenaire.

La campagne de Rome, jadis si riche de jardins et de parcs touffus, est désormais, on le sait, une plaine affreuse où l'œil ne se repose que sur des ruines; mais au sortir de cette campagne romaine, si mal à propos vantée, quand on a gravi les premières pentes volcaniques des monts Latins,

on trouve, dans les immenses parcs des villas et sur les routes (celle d'Albano est justement célèbre sous ce rapport), le chêne vert parvenu à toute son extension formidable. C'est un colosse au feuillage dur, noir et uniforme, au branchage tortueux et violent, que l'on ne peut regarder sans respect, mais qui ne saurait plaire qu'aux premiers jours du printemps, lorsque la mousse fraîche couvre son écorce jusque sur les rameaux élevés et lui fait une robe de velours vert tendre, qui tranche sur sa feuillée sombre et terne. Toute la beauté de l'arbre est alors sur son bois, où le printemps semble s'être glissé mystérieusement à l'insu de son autre éternelle et lugubre verdure.

Dans cette région, les pins sont véritablement gigantesques. Ils se dressent fièrement au-dessus de ces chênes verts déjà monstrueux et, les dépassant de toute la moitié de leur taille, ils forment un second dôme au-dessus du dôme déjà si noir qu'ils ombragent.

Ces lieux sont magnifiques, car entre toutes ces branches étendues en parasol ou entre-croisées en réseaux inextricables, la moindre éclaircie encadre un paysage de montagnes transparentes, ou de plaines profondes terminées par les lignes d'or de l'embouchure du Tibre, qui se confondent avec la nappe étincelante de la Méditerranée.

Mais, pour chérir exclusivement cette végétation méridionale, il faut n'avoir pas aimé auparavant celle de nos latitudes plus douces et plus voilées. Tout est rude sous l'œil de Rome. Les pâles oliviers y sont durs encore par leur sèche opposition avec les autres arbres trop noirs. Les bosquets splendides de buis, de lauriers et de myrtes sont noirs aussi par leur épaisseur, et leurs âcres parfums sont comme en harmonie avec leur inflexible attitude. Le soleil éclate sur toutes ces feuilles cassantes qui le reçoivent comme autant de miroirs; il glisse ses rayons crus sous les longues allées ténébreuses et les raye de sillons lumineux trop arrêtés, parfois bizarres. Il ne faut point être ingrat, cela est parfois splendide, surtout quand les rayons tombent sur les tapis de violettes, de cyclamens et d'anémones qui jonchent la terre jusque dans les coins les plus sauvages, ou sur les ruisseaux cristallins qui sautent, écument et babillent entre les grosses racines des arbres; mais, en général, l'œil, comme la pensée, est en lutte contre la lumière et contre l'ombre qui, trop vigoureuses toutes deux, se heurtent plus souvent qu'elles ne se combinent et ne s'associent.

Sans aller si loin, il y a autour de nous, en France, quand on les cherche et que l'on arrive à les trouver, des aspects d'une beauté toute différente, il est vrai, mais plus pénétrante et plus délicate que cette rude beauté du Latium. Aimons l'une et l'autre, et que chaque école d'artistes y trouve sa volupté. Pour nous, il nous faudra toujours garder une secrète préférence pour certains coins de notre patrie. En dehors du sentiment national que l'on ne répudie pas à son gré, il est des jouissances de contemplation que nous n'avons point trouvées ailleurs. Certains recoins ignorés dans la Creuse et dans l'Indre ont réalisé pour nous le rêve des forêts vierges. Dans des localités humides et comme abandonnées, nous avons pénétré sous des ombrages dont l'épaisseur admirable n'ôtait rien à la transparence et au vague délicieux. Là, tout aussi bien que dans la forêt fermée de Laricia et sur les roches de Tivoli, les plantes grimpantes avaient envahi les tiges séculaires et s'enlaçaient en lianes verdoyantes aux branches des châtaigniers, des hêtres et des chênes. La mousse tapissait les branches, et la fougère hérissait de ses touffes découpées le corps des arbres, de la base au faîte. Dans leurs creux, des touffes de trèfle forestier semblaient s'être réfugiées et sortaient en bouquet de chaque fissure. Les blocs granitiques, embrassés et dévorés par les racines, étaient soulevés et comme incrustés dans le flanc des arbres. Enfin, ce que j'ai en vain cherché en Italie, ce que je n'ai remarqué que là, en plein midi, le soleil, tamisé par le feuillage serré mais diaphane, laissait tomber sur le sol et sur les fûts puissants des hêtres, des reflets froids et bleuâtres comme ceux de la lune.

En résumé, les arbres à feuillage persistant ont plus d'audace et d'étrangeté dans leur attitude; mais ils manquent tout à fait de cette finesse de tons et de cette grâce de contours qui caractérisent les essences forestières de nos climats. Les cyprès monumentaux de la villa Mondragone, à Frascati, ont, à coup sûr, un grand caractère; mais ces plantes à centuple tige réunies en faisceau comme des colonnettes sarrasines, ressemblent trop à de l'architecture. Ils sont si noirs qu'ils font tache dans l'ensemble. La brise ne les caresse point, la tempête seule les émeut. Aussi, quand, aux approches du Clitumne et de l'Arno, on revoit des peupliers et des saules, on croit reprendre possession de l'air et de la vie. En Provence, on se croit encore un peu trop en Italie et pas assez en France; mais quand on gagne nos provinces du centre, moins riches de grands mouvements du sol, on est dédommagé par l'abondance et la tranquille majesté de la végétation. Les noyers énormes des bords de la Creuse sont mille fois plus beaux que les beaux orangers de Majorque, et il semble que, dans la variété harmonieuse de nos arbres indigènes, les tilleuls, les érables, les trembles, les aunes, les charmes, les cormiers, les frênes, etc., il y ait quelque chose qui ressemble à l'intelligence étendue et profonde des artistes féconds, comparée au génie étroit et orgueilleux des poëtes monocordes.

Quant à la beauté des lignes, si vantée par les amants exclusifs de la nature méridionale, nous l'avons goûtée aussi, mais sans pouvoir la trouver supérieure à celle de nos forêts de France. Il y a, dans l'effet magistral de nos grandes avenues, des masses plus harmonieusement disposées et vraiment mieux dessinées par la structure des arbres qui les composent. Enfin nous nous résumerons en disant que l'éternelle verdure des climats chauds est inséparable d'une éternelle monotonie, non-seulement de couleur, mais de formes dures, qui excluent la grâce touchante et peut-être la véritable majesté.

ORIGINE DES HOMMES BLANCS,

ROUGES ET NOIRS.

Tradition des Séminolles (¹).

Quand la Floride fut convertie en territoire des États-Unis, le gouverneur, William P. Duval, homme humain et généreux, conçut le dessein de préparer la civilisation des indigènes en leur donnant d'abord les éléments de l'instruction. Dans ce but, il réunit en conseil les chefs indigènes, et les informa que le désir de leur Grand-Père, résidant à Washington, était qu'ils eussent des écoles et des maîtres parmi eux, et que leurs enfants fussent instruits comme les enfants des blancs. Les chefs écoutèrent en silence et avec dignité, suivant leur habitude, le long discours, où le gouverneur fit ressortir tous les avantages qui naîtraient pour eux de cette mesure. Quand il eut terminé, ils demandèrent le délai d'un jour pour délibérer sur cette grave question. Le jour suivant, il y eut une nouvelle assemblée solennelle, et l'un des chefs parla en ces termes au nom de tous les autres :

« Mon frère, nous avons réfléchi, sur la proposition de notre Grand-Père de Washington, d'envoyer des maîtres et d'établir des écoles parmi nous. Nous sommes très-reconnaissants de l'intérêt qu'il prend à notre bonheur;

(¹) Peuples indigènes de l'Amérique du Nord, ou Criks inférieurs.

mais après y avoir mûrement pensé, nous nous sommes déterminés à refuser son offre. Ce qui serait très-utile aux hommes blancs ne le serait pas aux hommes rouges. Je sais que vous autres hommes blancs, vous dites que nous sommes tous descendus du même père et de la même mère; mais vous vous trompez. Nous avons une tradition qui nous vient de nos ancêtres et que nous croyons vraie : c'est que le Grand-Esprit, lorsqu'il entreprit de créer les hommes, fit d'abord l'homme noir; c'était son premier essai, et c'était assez bien pour un commencement; cependant il vit bientôt qu'il avait mal réussi : aussi se détermina-t-il à faire un nouvel effort. Il créa l'homme rouge. Il le préféra de beaucoup à l'homme noir; mais ce n'était pas tout à fait ce qu'il voulait. Il se remit donc une fois encore à l'œuvre, et fit l'homme blanc; alors il fut satisfait. Ainsi, vous voyez que vous avez été créés les derniers, et c'est pour cette raison que je vous appelle mon plus jeune frère. Quand le Grand-Esprit eut fait les trois hommes, il leur montra trois boîtes. La première était pleine de livres, de cartes géographiques et de papiers; la seconde était remplie d'arcs et de flèches, de couteaux et de *tomahawks;* la troisième ne contenait que des haches, des bêches, des houes et des marteaux : « Mes fils, dit-il, voilà les instruments à l'aide desquels vous pouvez pourvoir à votre existence; choisissez entre eux selon votre goût. » — L'homme blanc, étant le préféré, eut le premier choix. Il passa devant la boîte d'instruments à travail sans la regarder; mais quand il arriva aux armes de guerre et de chasse, il s'arrêta et les regarda avec attention. L'homme rouge trembla, car son cœur brûlait déjà du désir d'avoir cette boîte. L'homme blanc, cependant, après l'avoir bien examinée un moment, passa plus loin, et choisit la boîte de livres et de papiers. Le tour de l'homme rouge vint ensuite, et vous devez penser qu'il n'hésita pas à saisir avec joie l'arc, les flèches et les tomahawks. Pour l'homme noir, il n'avait point la liberté de choisir; il n'avait qu'à prendre la boîte d'instruments de travail. Il est donc manifeste que l'intention du Grand-Esprit était que l'homme blanc apprît à lire et à écrire, à connaître tout ce qui se rapporte à la lune et aux étoiles, et à faire en un mot toutes choses, même le rhum et le *whiskey*. Il a voulu que l'homme rouge fût un grand chasseur et un puissant guerrier, mais qu'il n'apprît rien dans les livres, puisqu'il ne lui en avait donné aucun; ni qu'il fît le rhum et le whiskey, de peur qu'il ne se détruisît lui-même à force d'en boire. Quant à l'homme noir, comme il n'avait que des instruments de travail, il est clair qu'il était destiné à travailler pour les hommes blancs et rouges, et c'est ce qu'il a toujours fait (¹). Nous devons nous soumettre aux volontés du Grand-Esprit, autrement il n'en résulterait pour nous que des malheurs. Savoir lire et écrire est un grand bien pour les hommes blancs; mais ce serait un grand mal pour l'homme rouge. Cela rend l'homme blanc meilleur, mais cela rendrait l'homme rouge pire. Quelques-uns des Criks et des Cherokees apprirent à lire et à écrire, et ils sont devenus les plus grands méchants d'entre tous les Indiens. Ils allèrent à Washington, disant qu'ils y allaient voir leur Grand-Père pour s'entretenir avec lui de l'intérêt de la nation. Et quand ils furent arrivés, ils écrivirent sur un morceau de papier; et les hommes de leur nation ne surent pas ce qu'ils avaient écrit. Mais bientôt l'agent indien, les ayant appelés, leur montra ce petit morceau de papier, sur lequel il leur dit qu'était écrit un traité que leur frère avaient conclu en leur nom, avec leur Grand-Père de Washington; et comme ils ne savaient point ce que c'était qu'un traité, l'agent ayant levé en l'air le petit morceau de papier, ils regardèrent dessous. Hélas! il couvrait une grande étendue de terrain, et ils virent que leurs frères, parce qu'ils avaient su lire et écrire, avaient été à Washington, vendre leurs maisons, leurs terres et les tombeaux de leurs pères, et que les hommes blancs, parce qu'ils savaient lire et écrire, en étaient devenus les maîtres. C'est pourquoi, dites à notre Père de Washington que nous sommes très-peinés de ne pouvoir satisfaire à son désir en recevant au milieu de nous des professeurs; car savoir lire et écrire, c'est très-bon pour les blancs, mais très-mauvais pour les Indiens (²).

(¹) Les Séminolles n'ont jamais vu que des nègres esclaves; ils ignorent ce qu'ils sont en Afrique, à l'état de liberté.

(²) Washington Irving.

LES SORTS.

Les jeunes filles grecques qui veulent connaître leur sort (et lorsqu'il s'agit de jeune fille, *sort* signifie mariage) se renferment, la veille de la Saint-Jean, dans leur chambre ou dans une grange, à une certaine heure de la nuit ou de la journée (car ce point est contesté), mais, en tout cas, après les vêpres. Il est de rigueur qu'elles soient dans l'obscurité. Alors elles regardent dans un miroir, et, si la destinée a décidé qu'elles se marient dans l'année, elles voient s'y réfléchir l'image de leur futur époux.

Il est un autre usage superstitieux très-ordinaire et pratiqué de même le jour de la Saint-Jean. On fait fondre du plomb qu'on jette tout bouillant dans l'eau, en prononçant une sorte de formule sacramentelle; puis l'aspect que prend cette masse de métal, les figures que le hasard y trace, ou que l'imagination croit y découvrir, tout devient le sujet de nombreuses conjectures qui offrent à l'art divinatoire une matière inépuisable.

Le *klédôn* ou *klédonas* (mot ou phrase acceptée comme un oracle, un augure), n'est plus qu'un petit jeu de société. La veille de la Saint-Jean, une jeune fille, ou plusieurs, vont à la fontaine puiser de l'eau dans un vase. Elles ne doivent parler à personne, ni répondre si on les interroge. A leur retour au logis, elles jettent dans le vase d'eau puisée au milieu d'un silence si solennel, un signe particulier : un anneau, une pièce de monnaie; le vase est fermé soigneusement et exposé pendant toute la nuit sous la lumière d'un astre. Puis le lendemain on se réunit, et au fur et à mesure qu'une personne récite ou improvise un distique, une autre jeune fille tire un des objets, et le sens heureux, fatal ou insignifiant des vers s'applique à son possesseur ou à la personne à l'intention de qui on l'a jeté dans l'urne du destin (³).

(³) *Moniteur grec.*

SMYRNE.

Malgré sa beauté au premier aspect, surtout lorsqu'on vient de la mer; malgré le prestige de ses minarets blancs qui se dessinent sur le fond de verdure formé par les pentes du mont Pagus et les horizons de Bournabat, Smyrne n'est qu'une ville assez laide et chétive à l'intérieur, divisée par des rues étroites et basses, et composée d'un amas de maisons mal bâties et la plupart en bois. On pourrait assez justement la comparer à l'un de ces paysages de théâtre dont la splendeur de loin nous éblouit, mais qu'il ne faut jamais chercher à considérer de trop près. Après les ruines d'un vieux château génois qui dominent encore le sommet de sa montagne, à part ses cinq mosquées, ses deux églises catholiques, ses deux temples grec et arménien, ses synagogues et ses couvents, dont la physionomie n'a rien pourtant de bien monumental, Smyrne n'offre guère de curieux aux étrangers qui la visitent que le pont des Caravanes et les bazars.

Le pont des Caravanes est ainsi nommé parce qu'il a été construit dans l'endroit où les marchands ambulants qui traversent la ville déposent d'ordinaire leurs fardeaux. Il est jeté de l'une à l'autre rive du Mélèse, et non loin des lieux où l'orgueil des Smyrniotes prétend que jadis Homère fut enseveli. Le ruisseau coule sous son arcade de pierres, entre la ville d'un côté et un cimetière turc de l'autre. C'est sur la berge même que se déchargent les caravanes, et les marchandises restent là, comme dans un entrepôt, soigneusement rangées en ballots à côté des chameaux qui les ont apportées, jusqu'à ce qu'elles aillent s'écouler dans les bazars, ou qu'elles reprennent lentement le chemin du Bosphore, de l'Égypte, de la Syrie ou de la Perse. Toutes les nations commerçantes de l'Orient et même de l'Europe y défilent successivement sous vos yeux, ou se réunissent avec leurs costumes divers dans le petit café élevé sur le bord de la rivière. C'est un panorama plein d'animation et d'épisodes intéressants.

Les bazars sont situés à quelque distance des mosquées, des marchés et des bains publics. A l'exception d'une vieille porte, aux sculptures élégantes et bien conservées, ils sont généralement dénués d'architecture. Les espèces de dômes qui les surmontent sont percés d'ouvertures assez grandes pour permettre de dire qu'il n'y a point de toits, et laisser l'intérieur à peu près ouvert au passage de l'air, du soleil et de la pluie. Les marchands s'en garantissent au moyen de planches de bois et de lambeaux d'étoffes disposés alentour et au-dessus de leurs boutiques. Ces dernières ne sont autres que des établis sur lesquels les vendeurs sont accroupis, aussi immobiles que leurs denrées. Ils ne vont point aux acheteurs, ils attendent philosophiquement que ceux-ci viennent à eux, tout en fumant leur chibouck et en marmotant un verset du Coran à chaque grain de leur chapelet. Du reste, ils sont tous confondus, et réunis pêle-mêle, marchands et marchandises. Smyrne, malgré son commerce et la présence des Européens, est probablement trop pauvre



Porte du Bazar de Smyrne. — Dessin de Karl Girardet, d'après Durand-Brager.

pour posséder, à l'exemple de Constantinople, un bazar de chaque industrie. De là cette nécessité, peut-être favorable sous plus d'un rapport aux opérations, de se coudoyer sans cesse entre Grecs, Égyptiens, Turcs, Syriens, Kurdes, Persans, Juifs, Arméniens, etc. Rien de bizarre comme la diversité des costumes pour les yeux d'un Européen nouvellement débarqué; rien d'étonnant comme cette physionomie du bazar avec ses monceaux de riches étoffes, ses montres pleines d'armes resplendissantes, de vêtements brodés d'or, ce bruit de voix d'hommes et de chiens, de clochettes de cuivre au cou des chameaux, et surtout ce mouvement, ce va-et-vient perpétuel de gens de toutes langues, de tous vêtements et de toutes contrées. Il est des instants du jour, lorsque la lumière en déclinant se décompose en teintes vagues, en effets moins sensibles, où tous ces objets prennent un caractère étrange, éblouissant; du sentiment de la réalité vous passez peu à peu aux illusions du rêve, et vous croyez voir s'agiter devant vous les féeries d'un conte des *Mille et une nuits.*



WILKIE.

Premier article

Sir David Wilkie, né à Cults, le 18 novembre 1785, mort le 11 mai 1841, à bord du steamer *l'Oriental*.

Il y en aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

« Voyez, » disait un jour le professeur David Wilkie, regardant la foule d'élèves qui se pressait aux portes de l'Académie de peinture de Londres, et leur appliquant la parabole de l'Évangile, « voyez-les! ils sont pareils aux innombrables semences du chardon. Les milliers de petites aigrettes plumeuses qui couronnent sa fleur capitulée portent chacune à leur base une graine parfaite, bien équilibrée sous son délicat et frêle parachute; mais avant que la brise disperse toutes ces graines, les oiseaux du ciel en ont enlevé un bon tiers, un autre tiers tombe dans l'eau et s'y noie, un autre sur la pierre stérile où rien ne peut croître; et la nature est satisfaite si un seul germe, arrivé en terrain propice, s'y développe et fleurit. »

Le professeur qui s'exprimait ainsi fut lui-même cette semence privilégiée, bien que né sur un sol ingrat, dans un pays où l'art passait pour une amusette inutile et vaine, à supposer qu'elle ne fût pas criminelle. Tel était alors le point de vue des anciens de l'Église presbytérienne de Cults, dans le comté de Fife, et du pasteur dont David Wilkie se trouva être le troisième fils.

Le revenu de la cure était des plus modiques. Le révérend, sans fortune patrimoniale, ne se soutenait honorablement, lui et sa nombreuse famille, qu'à l'aide d'une stricte

économie, de l'activité incessante de sa femme, et de nombreuses privations. La veille de la naissance de David, son grand-père, devenu le pauvre fermier de terres qui, pendant quatre cents ans, avaient appartenu à leurs ancêtres, mourait, âgé de quatre-vingt-dix ans, à Rathobyres, dans le Mid-Lothian; la masure qui l'avait abrité depuis sa naissance ne valait plus d'être réparée, et demeura abandonnée à la destruction. La cheminée, dont le coin avait si longtemps servi de refuge au digne vieillard, resta et reste peut-être encore seule debout, surmontée du vieux pignon, grise et vénérable ruine, phare des anciens jours.

A peine échappé des bras maternels pour se rouler à terre, le petit David y traçait des figures le plus souvent burlesques. Un jour que lady Balgonie, dame des environs, faisait visite au pasteur, ce dernier, voyant son marmot, couché à plat ventre, barbouiller le plancher de craie avec grande application, demanda à l'enfant ce qu'il faisait là :

— *Ze fais une bonny lady Gonie*, balbutia le bambin.

Et en effet, les traits qu'il venait d'esquisser rappelaient le profil anguleux de la dame.

« Je dessinais, a dit souvent Wilkie, longtemps avant de savoir lire, et peignais au lieu d'épeler. » Ce fut le sujet de querelles constantes entre l'élève et ses maîtres. D'abord, à l'école de Piletsie, où on le mit dès qu'il eut atteint sa septième année, négligeant la lecture, l'écriture et l'arithmétique, retranché derrière son pupitre, entouré d'un groupe de petits garçons et de petites filles, David dessinait, et son ardoise, au lieu de se remplir de lettres et de chiffres, se couvrait de grotesques ressemblances.

A l'école de grammaire de Kettle, où il fut ensuite envoyé, le petit Wilkie, voyant sa réputation artistique grossir parmi ses camarades, mit un prix à ses portraits de commande. Continuant à dessiner gratis chaque visage qui lui plaisait, il exigeait en payement pour les autres un crayon, une bille, une plume, ou semblable bagatelle.

Insoucieux de sa toilette, passionné de drôleries, avec son air tranquille et sérieux, ce n'était pas, au dire des maîtres, qui ne le trouvaient ni vif ni spirituel, un garçon doué. Inerte, assis sur son banc, il suivait de l'œil le rayon de soleil glissant sur la muraille, et épiait l'heure où, la classe finie, il couvrirait les murs, ou le carnet qu'il avait en poche, de croquis de toutes sortes. Vieillards chauves, mendiants, musiciens ambulants, colporteurs, soldats estropiés, marins boiteux, groupes sans fin de ses petits camarades, tout lui était bon, et il n'avait de bonheur qu'autant qu'il pouvait donner une forme à sa pensée et à son observation.

Un des premiers grands dessins, faiblement colorié, essayé sur l'in-folio qu'il s'était procuré pour y réunir ses œuvres favorites, fut la représentation d'une revue qu'il était allé voir à Kirkaldy avec son frère Thomas. L'ordre et la tenue militaire, l'éclat des armes au soleil, la mer au fond, le colonel en tête, David dessina tout ce qui l'avait frappé, tout ce qui l'avait ravi. Pour reproduire exactement le costume montagnard, qui lui plaisait fort, il avait par devers lui quelques études. L'image d'un fantassin, équipé de pied en cap, ayant été envoyée à chaque pasteur lorsque en 1796 on formait un régiment indigène pour la défense du pays, le petit Wilkie s'était tout aussitôt emparé de la gravure, et l'avait copiée et recopiée, jusqu'à ce qu'il ne pût plus lui-même distinguer son dessin de l'original.

Cependant le moment de se choisir un état approchait, et le bon ministre s'effrayait de l'unique vocation que manifestait David. Un fils qui jouait passablement du violon, qui dansait assez bien, et voulait absolument devenir peintre, c'était une monstruosité à Cults et surtout au presbytère. Non-seulement le choix de la profession était alarmant, mais les moyens d'y arriver semblaient inabordables. Cependant on fit des efforts, et Wilkie, au scandale de son grand-père maternel et de quelques anciens, fut envoyé à Édimbourg, où une académie, fondée pour l'avancement du dessin dans les manufactures, ouvrait ses portes aux artistes et aux ouvriers.

Le dessin d'essai, présenté par le jeune garçon en preuve de son aptitude, fut péremptoirement rejeté. La recommandation d'un lord put seule faire admettre Wilkie, tout d'abord déclaré incapable. Plus tard lorsque le peintre avait atteint le faîte, et jouissait de tous les honneurs dus à son talent, il rappelait volontiers ce premier échec, et, insistant sur la nécessité du patronage dans les arts, disait : « C'est la faveur qui m'a fait ce que je suis; mon mérite personnel n'avait pu seulement me faire ouvrir une classe d'étude. »

En effet, jamais académie ne couronna d'emblée l'originalité et la sensation artistique. Un dessin exact, un travail lisse, régulier, propre, c'est ce qu'elle demande, et ce que Wilkie n'avait pas. Fort en avant de ses compagnons d'étude en fait d'individualité et d'invention, pour la rapidité de l'exécution, le poli et le soin des copies, il restait de beaucoup en arrière.

On raconte que le pasteur, voulant justifier par les succès de son fils sa faiblesse paternelle, montra un jour avec orgueil aux bonnes gens de Cults une de ses études les mieux réussies.

— Qu'est ceci? demanda un ancien.

— Vous voyez bien! c'est un pied, répond bonnement le ministre.

— Un pied, ça! reprend l'autre, examinant de nouveau le dessin. A mon avis, ça aurait plutôt l'air d'une limande.

Ce pied, donné depuis à Haydon par Wilkie, barbouillé de hachures grossières, est néanmoins assez correctement dessiné.

A dix-sept ans, Wilkie s'était fait à Édimbourg un plan de vie et d'étude, dont il eut la force de ne se jamais départir. Frugal, ordonné, laborieux, en choisissant une profession dont les gains étaient douteux et précaires, il sentait qu'il faisait son va-tout, et voulut peser le moins possible sur ce mince revenu du presbytère, que partageaient, avec le ministre et sa femme, deux filles et quatre garçons. Il chercha très-promptement à tirer parti du peu qu'il savait, et fit des progrès dans la peinture du portrait, peignant d'abord de très-petites têtes dans lesquelles l'ensemble est plus facile à saisir, les défauts moins saillants, et dont, à mesure qu'il prenait plus de confiance en lui-même, il augmentait les dimensions. Nombre de ces portraits, tant en miniature qu'à l'huile, subsistent encore, et l'on y trouve, surtout dans les plus petits, du caractère et une expression toujours naïve.

Le violon de Wilkie faisait, à Édimbourg, son unique récréation, celle aussi des pauvres rustres qui, séduits par l'appât de quelques sous, consentaient à lui servir de modèle. Il leur arrivait même de se payer du seul plaisir de lui entendre jouer ses *gigues* et ses *reels*. L'artiste rappelait volontiers l'enthousiasme d'un vieux mendiant qu'il avait poursuivi jusque sur l'escalier, après un long jour de séance, lui offrant en vain quelque monnaie. Tout plein encore de l'entrain, de la joie que lui causaient certains airs favoris joués durant les intervalles de repos, le vieillard, enjambant les marches, et repoussant l'aumône, s'écria fièrement :

— A d'autres, mon garçon! à d'autres! Rempochez-moi vos sonnettes. Eh! je vous en redevrais! La besogne *(the job)* m'a, pour le moins, autant diverti que vous.

Le moment était venu de quitter l'Académie d'Édimbourg, où, sans avoir obtenu le premier prix, Wilkie laissait la réputation d'un honnête garçon, d'un bon, d'un laborieux élève; et, de retour à Cults, il songea à donner, dans un tableau, la mesure de son talent.

Il hésita entre deux sujets : une Prédication dans les champs, qui pouvait soulever les scrupules presbytériens, et une Foire de village. Celle de Piletsie offrait une belle mise en scène qui le décida. Il étudia le paysage, dessina les maisons, fit des croquis variés de groupes nombreux, toujours pris sur nature. Ses voisins et les anciens de son village lui servirent de modèles, à leur insu et en dépit d'eux, car aucun des sérieux personnages n'eût consenti à figurer dans une Foire. Le jeune artiste les dessinait à la dérobée, jusque sur les feuillets blancs de sa Bible, les surprenant lorsqu'ils se laissaient aller à dormir au sermon. Une fois ses études réunies, au nombre de plus de cent quarante figures, et la composition bien arrêtée, il s'agissait de faire passer le tout sur la toile, de vingt-cinq pouces de haut et de quarante-quatre de large, que Wilkie avait préparée et tendue lui-même. Le chevalet manquait. Sa commode, en ouvrant à demi le second tiroir, lui en tint lieu. C'est ainsi qu'il peignit et termina, sans atelier, sans conseil, presque sans modèles, dans la solitude de sa petite chambre, son œuvre la plus originale peut-être, où il a créé de nombreuses individualités, figures d'une vérité parfaite, prises sur le vif. C'est le portrait du village en joyeuse rumeur et de ses habitants en frairie.

Sa réputation commençait. Il se murmurait que le fils du ministre de Cults, ce drôle de corps qui dessinait les têtes de ses camarades à l'école au lieu d'étudier ses leçons, qui barbouillait des caricatures à l'église au lieu de chanter des psaumes, un jour peut-être ferait parler de lui. N'importe, Wilkie ne gagnait presque rien, et tout moyen de progresser dans son art lui manquait. Après avoir essayé d'une pointe dans le Nord, et s'être assuré, en poussant jusqu'à Aberdeen, que ce n'est pas en si pauvre pays qu'on se forme une clientèle, le jeune artiste prit le parti de se rendre à Londres, où il avait tout au moins chance d'avancer son talent. Il rassembla le peu d'argent que lui avaient valu ses portraits, vendit son tableau vingt-cinq guinées, et mit à la voile le 20 mai 1805, étant alors âgé de dix-neuf ans et demi.

L'arrivée du jeune garçon dans la grande ville fut triste et dénuée. Ses lettres de recommandation se trouvèrent nulles. Il en a constaté le fâcheux souvenir dans son tableau de *la Lettre d'introduction*, où l'on voit un pauvre jeune homme debout, intimidé, inquiet, les bras pendants, un peu en arrière du fauteuil où se carre, humoriste et refrogné, le goutteux et impassible bourgeois en bonnet de coton, qui décachette la lettre, bien décidé d'avance à n'en tenir nul compte, tandis que, réfugié contre la jambe du maître, le chien du logis inhospitalier gronde, flaire d'un air soupçonneux le malheureux solliciteur, et se montre fort disposé à lui faire un mauvais parti.

Tout dépaysé, sevré des sympathies de la famille, le pauvre Wilkie écrit fréquemment aux siens : « Personne, raconte-t-il entre autres tristesses, ne témoigne le moindre désir de voir mes œuvres ou ne s'avise de m'accorder une séance. » Loin cependant de se décourager, il s'était tout d'abord présenté à l'Académie, où, sur une copie de la Niobé, il fut reçu aspirant, et bientôt admis comme élève. Les souvenirs qu'il avait laissés chez les artistes d'Édimbourg perçaient peu à peu : on parlait de ce jeune Écossais long, pâle, maigre, aux yeux brillants et profonds, au nez court, à la bouche ferme, expressive et quelque peu railleuse, qui annonçait, disait-on, de l'originalité. Assidu aux leçons de l'Académie, il ne perdait pas un moment, suivait des cours d'anatomie, de perspective, faisait, n'importe à quel prix, tout portrait qui se présentait, et multipliait les croquis, les esquisses de scènes d'intérieur, dont sa mémoire et son imagination se meublaient. Dans ses efforts d'économie, il éclipsait, comme il l'écrivait aux siens, les gloires de ses anciennes bonnes du presbytère; il cirait lui-même ses chaussures, et les faisait reluire d'un éclat qu'elles n'avaient jamais connu.

Les soixante-dix guinées apportées à Londres s'étaient, malgré d'héroïques efforts, fondues à huit, et le bon ministre de Cults songeait à contracter un emprunt pour son fils. Ce dernier s'y refusa. « Je vois à peu près jour, écrivait-il, à mettre par mon travail du sel sur mon pain, non de la viande; mais, à mon avis, j'ai déjà assez dépensé en pays anglais du bel et bon argent d'Écosse. » Et Wilkie parlait de revenir à Cults.

Adoptant avec joie l'espoir de ce retour, le père, inquiet de la santé déjà altérée d'un jeune homme habitué aux douceurs du logis maternel et à l'air libre et pur des campagnes natives, lui répond : « Conservez-vous, mon enfant, et songez que tant que je serai sur pied vous trouverez un *home*, un chez vous, au presbytère. »

Cependant les commandes arrivaient; Wilkie avait exposé à la vitre d'une boutique, dans Pall'mull, quelques études remarquées des amateurs. Lord Mulgrave, sir Georges de Beaumont, visitaient l'atelier humble et nu du jeune artiste, dont ils devinrent aussitôt et furent dès lors les ardents protecteurs. Le dernier resta jusqu'au bout l'ami le plus éclairé, le plus tendre, qui savait encourager même par ses critiques. Wilkie disait qu'il lui suffisait de rencontrer sir Georges, ou de recevoir une lettre de lui, pour que tout le reste du jour il travaillât avec entrain et allégresse. Selon lui, la nature eût destiné Beaumont à devenir « grand peintre, grand homme, si sa haute fortune, sa position élevée, n'y eussent mis obstacle. »

Le succès des *Politiques de village*, reçus à l'exposition de 1806, et que le peintre, habitué à méditer longtemps ses sujets, préparait depuis trois ans, fit soudain monter la réputation de Wilkie. La foule assiégait la salle; l'on ne pouvait approcher d'un tableau qui reproduisait les préoccupations populaires et, selon l'expression adoptée, « faisait fureur. » L'artiste, assailli d'éloges, et toujours silencieux et modeste, répondait aux flatteries enthousiastes de la presse et du monde par un faible et calme sourire et par son serrement de main habituel.

Les louanges qui le touchèrent au cœur lui venaient de plus loin, de Cults. Renonçant courageusement à la visite promise au moment où Wilkie doutait de sa destinée, le digne pasteur dissimule, dans ses lettres, l'altération de la santé du vieux ménage, et, après s'être félicité de la réputation du cher fils dont le nom retentit jusque dans sa paroisse, il ajoute : « Vous voir gai et bien portant nous serait une grande joie, je ne le puis nier; mais nous saurons, votre mère et moi, endurer de notre mieux les accidents de la vie, et pour rien au monde nous ne voudrions nous interposer entre vous et vos succès. »

C'est alors que Wilkie éprouva ses plus vifs chatouillements d'amour-propre. « Mon ambition passe toutes bornes, écrit-il en finissant une lettre au pasteur, puisque j'ai la vanité d'espérer que peut-être l'Écosse s'enorgueillira un jour d'être la patrie de votre affectionné fils. » A la même époque, il écrit à son frère Thomas : « En douze mois, je me suis gagné plus d'amis, j'ai obtenu plus de travail, et cela par mes efforts personnels, que ne m'en eussent procuré toutes les recommandations de la terre. »

La suite à une autre livraison.

VISITE A SAINT-GUILLEM DU DÉSERT.

Fin. — Voy. p. 257.

Le porche, connu sous le nom de *jumel*, et dont le style paraît moins ancien que celui de la porte extérieure, se

compose d'un espace carré et d'un enfoncement limité par le mur dans lequel s'ouvre la porte de l'église. Les angles de la partie carrée sont garnis chacun d'une colonne arrondie. Deux gros tores unis, à angle droit, sans clef ni pendentif, forment les arêtes de la voûte; les chapiteaux sont ornés de feuillages et de figures d'animaux d'un relief considérable. Deux arceaux en retraite et un gros boudin sans chapiteau entourent et décorent la porte intérieure. On a dressé, postérieurement à la construction primitive, deux colonnes, qui servent à cacher les angles. Un banc de pierre règne sur les côtés du porche; il paraît avoir eu pour destination de recevoir les Albigeois pénitents, pendant le temps où l'entrée de l'église leur était interdite.

A l'intérieur, l'église de Saint-Guillem se compose de trois nefs, formées d'arceaux à plein cintre, et de deux transepts. Les arceaux retombent sur des piliers dont les chapiteaux ne sont qu'une moulure très-simple. La nef principale est terminée par un chevet en cul-de-four, dans lequel s'ouvrent sept fenêtres romanes; deux autres culs-de-four répondent aux nefs latérales : l'un à droite, percé de trois fenêtres cintrées; l'autre à gauche, ayant deux étages de triples arceaux, dont les plus élevés forment fe-



Ruines de l'église de Saint-Laurent, sur les bords de l'Hérault. — Dessin de Freeman.

nêtres. Dans les transepts, des voûtes ogivales soutiennent des escaliers et des galeries qui, au côté gauche, communiquent avec le sol de la rue, beaucoup plus exhaussé que celui de l'église. Dans la chapelle de Saint-Guillem est un très-bel autel de marbre blanc, avec des dessins en creux remplis de mastic noir. C'est, dit-on, l'autel même construit, en 1076, en l'honneur du fondateur du monastère, par l'abbé Bérenger. La face principale se compose de deux tableaux entourés d'un ornement enroulé remarquable par son élégance. Dans l'un des tableaux, on voit le Christ enfermé dans une *vesica piscis*, et ayant un nimbe croisé autour de la tête; il est assis sur un trône, avec les symboles des quatre évangélistes à ses côtés. D'une main, il donne la bénédiction; de l'autre, il tient le livre sacré. Le second tableau représente Jésus en croix; au-dessus paraissent le soleil et la lune; au pied de la croix se tiennent la Vierge, un lis à la main, saint Jean, et deux petits personnages, l'un élevant les bras vers le Christ, l'autre portant des rameaux.

Dans la chapelle des fonts baptismaux, sur le côté gauche de l'église, on remarque, entouré d'une grille, un tombeau en marbre blanc, dont l'ornementation annonce une époque antérieure à celle de la fondation du monastère de Saint-Guillem. Ce monument est très-détérioré, mais pas assez pour qu'on ne puisse distinguer les tableaux qui y sont figurés. La face antérieure est divisée en deux séries de tableaux. Dans la série supérieure, quatre tableaux représentent des ornements botaniques, et, entre autres, des vignes avec leurs grappes de raisin; au milieu, dans un cadre à part, est le Christ, nu, un rideau au-dessus de la tête, et autour de lui le lion, le bœuf, l'aigle et l'ange évangéliques. La série inférieure se compose de cinq tableaux séparés par des colonnes torses, et où figurent treize personnages debout, vêtus à la romaine, et ayant des rouleaux à la main : ce sont Jésus-Christ et les apôtres. Sur le côté gauche du tombeau, on voit Adam et Ève avec l'arbre de vie; Ève présente à Adam la pomme fatale. Sur le côté droit sont deux tableaux trop incomplets pour que j'aie pu en déterminer le sens. Plusieurs têtes ont été brisées; la partie gauche du monument est particulièrement fruste.

Il y a, dans l'église et dans le clocher de Saint-Guillem, divers fragments d'un sarcophage en marbre blanc, plus ancien encore que celui que je viens de décrire; il paraît appartenir au cinquième ou au sixième siècle. La partie la plus importante qui se soit conservée sert de marche à l'autel de la Vierge. Peut-être doit-on voir, dans les sculptures incomplètes qui le décorent, les miracles de la mul-

tiplication des pains et du changement de l'eau en vin, et, sur les petits côtés, Adam et Ève en face du serpent, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, etc.

Quand on songe à l'existence des deux sarcophages que je signale dans une localité isolée et pour ainsi dire perdue, comme celle de Saint-Guillem, au peu de probabilité qu'il y a que saint Guillem ou les premiers abbés du monastère aient fait venir ces monuments du dehors pour y enfermer leurs restes, on ne peut se défendre de penser, malgré l'assertion d'un chroniqueur (¹), que peut-être l'origine du village



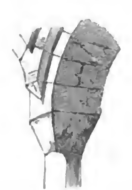
Le Château de Saint-Guillem, vu des bords du Verdus. — Dessin de Freeman.

de Saint-Guillem remonte à une époque antérieure à la venue du duc d'Aquitaine dans ces gorges retirées.

On a rassemblé dans l'un des transepts divers morceaux de sculpture provenant des édifices détruits de l'abbaye de Saint-Guillem. J'y ai remarqué l'épitaphe, en caractères gothiques, d'un religieux mort en 1324; deux figures de saints portant des palmes et ayant à leurs vêtements des ornements très-délicats; des pilastres ondulés; une grande table de pierre grise, dont l'ornementation présente une série de cercles entrelacés et disposés de manière à produire un effet original, etc. On trouve aussi à Aniane, dans le jardin de M. Verdière, juge de paix, des colonnes et des chapiteaux qui ont jadis appartenu au couvent de Saint-Guillem.

Le chevet de l'église, à l'extérieur, est remarquable. La muraille, arrondie, est soutenue par deux contre-forts et percée de deux fenêtres qui s'agrandissent du dedans au dehors, et qui sont ornées de colonnes en marbre blanc, à chapiteaux historiés. Au-dessus règne une galerie cintrée, dont les arcs retombent sur des colonnes de marbre blanc; une tête bizarre en marbre termine chaque cintre. Les fenêtres des culs-de-four latéraux sont sans chapiteaux. Cette partie de l'église paraît dater du neuvième ou du dixième siècle.

De l'ancien cloître, dont saint Guillem avait, dit-on, mesuré les proportions, quelques parties seulement, au nord et à l'ouest, se sont conservées. Les autres, ainsi qu'un cloître supérieur, ont été vendues et emportées pièce à



Église de Saint-Guillem. — Chapiteau.

pièce. Il reste en tout une dizaine de doubles arceaux cintrés, dont une colonne ronde en marbre, sans base, forme

(¹) « In tali scilicet loco ubi nullum fuerit oratorium. » (*Vita S. Guillelmi*, ap. Mabillon.)

la séparation. Des contre-forts épais s'élèvent dans l'intervalle des arceaux; quelques chapiteaux ont la forme d'un cône ou d'une pyramide tronquée et renversée; d'autres présentent des ornements très-archaïques. Au-dessus des chapiteaux, parfois, les retombées des bandes de pierre, qui reproduisent la forme des arcs, se terminent par des têtes grossières d'animaux.

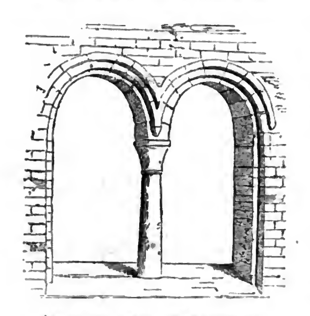
Outre la grande basilique, les religieux de Gellone avaient à leur disposition la chapelle de Saint-Michel, décorée d'un pavé de marbre. Les habitants du village se servaient de l'église de Saint-Laurent, construite près des



Église de Saint-Guillem. — Autre Chapiteau.

bords de l'Hérault, entre les ponts d'Aniane et de Ganges, et de l'église de Saint-Barthélemy. Il existe encore quelques parties de Saint-Laurent, et spécialement le chevet, dont la disposition est très-élégante. Quant à Saint-Barthélemy, fondé par Albane et Bertrane, sœurs de saint Guillem, avec un couvent où elles se consacrèrent à Dieu, il fut entraîné, au quatorzième siècle, par un débordement de la rivière, et les religieuses se retirèrent dans un faubourg de Montpellier.

En parcourant les petites rues en pente de Saint-Guil-



Église de Saint-Guillem. — Détail d'architecture.

lem, pavées de cailloux pointus, on remarque plusieurs maisons romanes, avec des pleins cintres, des billettes aux portes et aux fenêtres, et des ornements semblables à ceux du chevet de l'église abbatiale. Ces maisons étaient jadis habitées par des employés du monastère ou par des gens riches que la dévotion poussait à la retraite, sans qu'ils voulussent faire profession.

On voit aussi, dans la partie inférieure du village, une grande tour carrée à créneaux, aujourd'hui en ruines; le sommet de cet édifice se couronne d'arbustes et de végétations dont la verdure produit l'effet le plus agréable. Autour des habitations, près de l'Hérault, règne une double enceinte fortifiée. La première est flanquée d'une tour ronde, avec des ornements formés de demi-cercles successifs retombant sur des chapiteaux coniques. Toute cette partie de Saint-Guillem est charmante; des jardins peuplés de fleurs et d'arbres du Midi, des ruines, des ruisseaux d'eau vive, des cascades, forment un merveilleux contraste avec l'aspect sévère et aride des montagnes qui dressent tout alentour leur gigantesque muraille.

ANATOMIE COMPARÉE DES ANGES [1].

« Notre époque a beaucoup fait pour répandre du jour sur l'organisation du corps humain en étudiant celle des animaux, mais on n'a pas encore observé dans ce but les êtres supérieurs à l'homme, quoique une pareille recherche ne promette pas de moins beaux résultats. » Le docteur Misès s'est proposé de combler cette lacune, et, à défaut de dénomination plus précise, il désigne par le nom d'anges ces êtres supérieurs, sans aucune intention d'ironie ou d'impiété.

Après avoir ainsi expliqué le but de son travail, il entre en matière, en exposant d'abord quelques idées générales, puis il présente ses observations dans une suite de chapitres sur la figure des anges, sur le langage des anges; sur la question de savoir si les anges ne sont pas des planètes vivantes, s'ils ont des sens particuliers : grands problèmes qu'il soumet gravement à nos méditations. Ce petit traité, véritable fantaisie germanique qu'il ne faut pas prendre au sérieux, méritait d'amuser un moment nos lecteurs.

L'homme voit en lui l'idéal de la beauté, nous dit l'ingénieux docteur, mais c'est que l'amour-propre n'aveugle pas moins l'espèce que l'individu. N'écoutons pas ce juge prévenu, qui prononce dans sa propre cause; ne consultons que la froide et calme raison : elle nous dira que la beauté consiste dans l'harmonie des formes. Or le corps humain, avec ses angles, ses os saillants, ses excroissances, ses cavernes, etc., peut paraître une machine fort bien appropriée à certaines fonctions; mais on ne voit pas où réside la beauté de l'ensemble. C'est une ébauche, où quelques parties, comme la courbure du front, l'œil surtout, offrent des éléments de beauté, mais sans former un tout irréprochable. Plusieurs de nos organes sont plutôt des instruments, des outils affectés à un certain service, sans avoir rien de commun avec la beauté absolue, à laquelle les idées de but et d'utilité sont étrangères.

Élevons-nous par la pensée au-dessus des préjugés d'espèce; contemplons l'ensemble des corps célestes, et, si nous rencontrons quelque part des créatures plus parfaites, osons refuser notre admiration à ce prétendu archétype de la beauté, à ce composé de creux et de bosses, où se révèlent partout les tâtonnements d'une nature encore novice et inexpérimentée.

Et pourquoi la forme la plus parfaite se trouverait-elle sur notre globe? La place modeste qu'il occupe n'établit aucune présomption en sa faveur, même dans les limites de notre système planétaire. La terre est manifestement subordonnée au soleil, et paraît même moins bien partagée que plusieurs planètes. Mais, si la nature n'a pas produit son chef-d'œuvre quand elle a créé l'homme, pouvons-nous

[1] Esquisse par le docteur Misès; Leipsick, 1825.

du moins imaginer à quelles formes elle s'est élevée par de nouveaux progrès? Pour y parvenir, dit notre docteur, je prends mon télescope, et le dirige vers les globes manifestement supérieurs à la terre, et particulièrement vers le soleil; nous saurons s'il porte réellement des êtres plus parfaits. Qui doutera du succès de nos observations après les découvertes de Gruithuis dans la lune? Si l'œil corporel parcourt le monde avec des bottes de quarante mille lieues, que sera-ce de l'œil intellectuel que j'appelle à mon aide? J'expose au public les résultats de mes découvertes. Qui voudra bien employer les mêmes instruments que moi, verra les mêmes choses. Les preuves et les déductions que je vais présenter ne sont nécessaires qu'aux personnes qui ne peuvent recourir à l'observation directe.

DE LA FIGURE DES ANGES.

Je considère le corps humain comme un agrégat de parties saillantes et rentrantes, de protubérances, de cavités, n'offrant aucune trace d'unité harmonique, et je me demande si je ne pourrais en tirer quelque chose de plus parfait; je retranche une partie, et puis une autre, et, quand j'ai enlevé la dernière excroissance qui nuisait à l'unité de forme, j'arrive à n'avoir plus qu'une sphère, une boule!

C'est la forme par excellence, au dire de Xénophane; mais ma boule ne me satisfait pas : l'harmonie, c'est aussi la vie, c'est la variété; la plus parfaite des formes corporelles doit être capable de refléter l'intelligence, et quelle *expression* attendre d'une boule, où je n'aperçois aucune *impression?*

Cependant le jeune homme qui lit son bonheur dans deux beaux yeux, que voit-il, sinon deux globes dans lesquels l'âme a passé tout entière? L'œil n'est-il pas le vrai siége de l'âme?... A cette pensée, ma création me devient plus chère; elle est pour moi un œil d'une merveilleuse beauté.

L'homme est un abrégé de l'univers, disent les philosophes; le plus bel organe de l'homme est une sphère qui se nourrit de lumière; donc le plus beau des êtres, dans le grand univers, aura la même forme, mais avec une existence indépendante et infiniment plus développée. Dans notre milieu terrestre, l'œil n'a pu vivre par soi et pour soi; il est ici comme en exil. C'est dans le soleil qu'il trouve sa véritable patrie, et si le soleil nourrit des êtres, ce qu'on ne peut guère contester au roi de la création, ce sont assurément des yeux parfaits et indépendants.

Même dans notre corps, l'œil a déjà une sorte d'indépendance; c'est tout un organisme dans lequel les divers systèmes du corps humain, le système nerveux, le système musculaire, etc., sont groupés, mais de la manière la plus harmonieuse et en affectant la forme concentrique. Que lui manque-t-il pour vivre de sa vie propre, qu'un milieu pour lequel il soit fait? Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Les extrêmes se touchent, dit le proverbe, et le proverbe a raison; mais ils ne se touchent que d'un côté, tandis que de l'autre ils s'écartent à l'infini. Un corps qui ne reçoit aucune impulsion et un corps sollicité dans tous les sens par des impulsions contraires, resteront tous deux en repos; un crâne qui n'aura aucune protubérance caractéristique et celui qui les aura toutes dans la perfection, présenteront l'un et l'autre une surface également unie, etc. Voilà comment il peut se faire que la moins organisée de toutes les créatures animées, savoir l'animalcule infusoire, et la plus parfaite, savoir l'ange, l'habitant du soleil, auront également la forme sphérique; mais ce qui n'est chez l'un qu'un globule presque rudimentaire, devient chez l'autre le degré suprême de l'organisation.

Et, s'il nous faut des analogies empruntées à des objets plus voisins de nous, prenons la tête humaine, c'est-à-dire la plus noble partie de notre corps, et comparons-la aux têtes des animaux : comme toutes les parties essentielles affectent chez l'homme la sphéricité, se contournent autour d'un point essentiel! et ce point, c'est le siége de la vision. Que de choses à dire sur ce sujet, si nous avions le loisir de suivre le docteur Misès dans ses méditations profondes!

Une chose le frappe encore, c'est que tout animal naît d'un œuf, et l'homme lui-même, dans le sein de sa mère; malheureusement la nature grossière au milieu de laquelle nous vivons transfigure et déforme bientôt ce germe quasi sphérique; nous sommes des anges manqués.

DU LANGAGE DES ANGES.

Les anges se communiquent leurs pensées par l'intermédiaire de la lumière; au lieu de sons ils ont les couleurs.

Une masse brute et compacte n'agit sur une autre que par la pression, comme la pierre sur la pierre, qu'elle heurte et qu'elle presse.

D'autres substances agissent les unes sur les autres par le goût, c'est-à-dire par une réaction chimique (le goût n'est pas autre chose); c'est un premier degré de vie, et les substances salines le possèdent.

Les plantes communiquent entre elles par les odeurs; le parfum qu'elles exhalent est leur langage.

Les animaux ont les sons à leur service; et ce moyen de communication est plus varié, plus étendu. L'air en est le milieu.

L'homme emploie ce moyen et en tire de plus grands effets; d'ailleurs nous le voyons graviter vers les êtres supérieurs par l'écriture, qui a plus d'étendue que la parole.

Il manquerait donc des êtres supérieurs, qui communiqueraient entre eux par la vue, et à qui la lumière servirait de milieu, comme l'air pour l'homme et les animaux. Ces êtres sont les anges. Leur langage est infiniment plus étendu que le nôtre, car il y a dans les couleurs des combinaisons beaucoup plus nombreuses que dans les sons.

Le langage des yeux est, même ici-bas, celui de l'amour; c'est un avant-goût de celui des anges.

C'est toujours du ciel que l'amour descend sur la terre, et même dans la terre, où il se perd souvent, à peu près comme le météore, qui descend des espaces célestes, brille dans nos régions sublunaires et se creuse enfin dans la terre un profond tombeau. Comme l'amour vient du ciel, il en apporte avec lui le langage, et c'est toujours le regard qui est le premier interprète des sentiments les plus doux.

Les anges sont transparents, mais ils modifient la lumière à volonté, et ils ont pour la parole « lumineuse » un organe analogue à notre bouche pour la parole « acoustique; » la lumière qui les pénètre, et qu'ils exhalent, ne parle pas sans cesse, pas plus que l'air inspiré et expiré par les hommes ne s'échappe sans cesse en voix articulées.

La vue est notre sens le plus élevé; mais chez les anges elle est au degré où se trouve pour nous l'ouïe. Ils doivent avoir encore un autre sens qui occupe chez eux le premier rang. Ce sens échappe à nos perceptions; mais ne pourrons-nous en donner quelque idée?... Nous l'essayerons peut-être.

La fin à une autre livraison.

Les États-Unis sont traversés en tous sens par plus de 10 000 milles de chemins de fer; plus de 3 000 lieues; plus que le diamètre terrestre.

QUELQUES ANCIENS MOTS FRANÇAIS,

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE [1].

ACCOISER. Calmer. Ce verbe s'écrivait autrefois *aquoiser* et venait de *quietus*, quiétude.

[1] Voy. Genin, *Lexique comparé de la langue de Molière*, etc.; 1846.

Bossuet dit dans sa *Connaissance de Dieu* : « ... Le mouvement se ralentit et enfin *s'accoise* tout à fait. »

Molière fait dire à un des médecins de M. de Pourceaugnac : « Adoucissons, lénifions et *accoisons* l'aigreur de ses esprits. »

ACCOMMODÉ. On entendait par *un homme accommodé* ou *bien accommodé*, une personne riche, et l'on disait primitivement *accommodé des biens de la fortune* ; puis, par abréviation, on n'avait conservé que le premier mot de cette locution.

Pascal dit : « Revenons donc aux personnes *incommodées*, pour le soulagement desquelles, etc. »

S'AIMER QUELQUE PART. S'y plaire. « Je m'aime où tu n'es pas. » *(Mélicerte.)*

ANGER. Ce verbe avait les diverses significations de *augmenter, accroître, doter, incommoder*. Il avait dû s'écrire d'abord *auger* et il provenait sans doute du mot latin *augere*.

On disait : « La peste *ange* (ou *enge*) fort. »

« Nicot a *engé* la France de l'herbe nicotiane. »

« ... Se moque-t-il, de vouloir nous *anger* de son avocat de Limoges? » (Molière.)

BÉJAUNE ou BEC-JAUNE. Défaut d'expérience, duperie, sottise.

« Que je suis *bec-jaune !* (La farce de *Pathelin.*)

« C'est fort bien fait d'apprendre à vivre aux gens, et de leur montrer leur *béjaune.* » *(L'Amour médecin.)*

On croit que c'est une métaphore tirée de ce que les petits oiseaux qui ne peuvent pas encore voler ont le bec garni d'une sorte de frange jaune.

BISSÊTRE. Malheur résultant d'une fatalité.

« Si j'ai fait ici quelque *bissêtre.* » (*Le Roman bourgeois*, de Furetière.)

« Avant, je veux faire *bissêtre.* » *(La Noce de village*, de Brécourt.)

> *Il nous va faire encor quelque nouveau bicêtre.*
> *(L'Etourdi*, de Molière.)

Plus anciennement on écrivait *bissexte*.

« Ce *bissexte* tomba sur le roi et sur son peuple, tant en Angleterre qu'en Normandie. » (Ordéric Vital, lib. XIII.)

La mauvaise influence de l'an et du jour bissextile était proverbiale au moyen âge.

CHAISE pour CHAIRE. On disait une chaise de prédicateur, de régent.

> Les savants ne sont bons que pour prêcher en *chaise*.
> *(Les Femmes savantes.)*

L'IDOLE NOIRE.

« Ils ont, dans la province de Maabar (¹), dit Marco Polo, en leurs monastères, maintes idoles mâles et femelles, auxquelles ils consacrent des demoiselles, car leur père et leur mère les offrent à l'idole qui leur plaît davantage ; et quand elles ont été ainsi consacrées, chaque fois que les moines de ces couvents les requièrent de venir faire honneur à leur idole, elles se rendent au monastère, chantent et dansent, et font grande fête. Il y a ainsi grand nombre de demoiselles consacrées qui se réunissent plusieurs fois la semaine et le mois. Elles portent à manger à leur idole, et voici comment : plusieurs d'entre elles prennent des aliments, de la viande et d'autres bonnes choses, et vont au monastère de leur idole ; puis là elles mettent devant elle la table et tout ce qu'elles ont apporté, et l'y laissent quelque temps. Cependant elles-mêmes chantent et dansent, et font le plus grand divertissement du monde, et enfin quand elles ont ainsi attendu le temps que dure le dîner d'un grand seigneur, elles disent que l'esprit de l'idole a mangé l'essence de la viande, et elles se mettent à table, puis mangent avec grande fête et grande joie, puis s'en retournent chez elles. Elles font ainsi jusqu'à ce qu'elles se marient, et il y en a beaucoup de consacrées dans le royaume de Maabar (²). »



D'après le manuscrit du *Livre des Merveilles*, conservé à la Bibliothèque impériale.

(¹) Un territoire, au sud de la côte de Coromandel. Marco Polo donne au Malabar le nom de Melibar ou Mabar.

(²) Il y a dans les Indes des femmes appelées femmes de l'idole, qui se consacrent, dit Sonnerat, à honorer les dieux, et qui les suivent dans les processions, en chantant et dansant devant leurs images. Un ouvrier destine ordinairement à cet état la plus jeune de ses filles, et l'envoie à la pagode où elle reçoit des leçons de danse et de musique. Quand une danseuse devient vieille, on la renvoie sans aucune gratification, et elle demeure dans un dénûment complet, à moins qu'elle n'ait quelque sœur pour lui succéder. (Sonnerat.)

HUGUES CAPET.



Le Couronnement de Hugues Capet, à Noyon, le 1er juin 987. — Composition et dessin de Karl Girardet.

La fin misérable de la première race de rois qui gouverna la Gaule au sortir de la domination romaine est difficile à comprendre. Comment ces rudes barbares, qui des bords du Rhin avaient amené leurs bandes victorieuses jusqu'aux Pyrénées, ces fiers Mérovingiens qui, suivant leurs propres paroles, « avaient brisé de leurs fronts le joug in-

tolérable des Romains (¹), « étaient-ils, après un siècle ou deux, tombés dans cet état d'épuisement et de dégradation qui leur a fait infliger le nom de *Fainéants?* Les arrière-petits-fils de Clovis ont-ils mérité vraiment cette injure? Ont-ils seulement succombé sous le fardeau des circonstances? C'est ce qu'on n'a pas encore pu éclaircir faute de documents. Mais la décadence des derniers Carlovingiens n'a été ni moins rapide, ni moins étonnante; et pour ceux-là du moins, il n'est pas permis de dire que la faiblesse de leurs caractères et l'indignité de leurs personnes les ait précipités dans la ruine. Charles le Chauve avait le sentiment et l'amour des grandes choses; Charles III, ce malheureux prince affligé du sobriquet de Simple ou de Sot, fut un homme d'entreprise et de courage qui consuma ses jours à relever une position désespérée, qui se défendit avec une rare ténacité et tua de sa propre main, au milieu d'une bataille, le roi qu'on lui opposait. Il ne fut vaincu que par la trahison. Son fils Louis d'Outremer fit, à son tour, de vains mais d'héroïques efforts pour se maintenir, et son petit-fils Lothaire, chargé dès l'âge de treize ans, en 952, de cette succession onéreuse, lutta pied à pied durant trente-quatre ans pour la consolider, pour l'agrandir, et ne cessa de la sentir glisser entre ses mains.

Ce jeune roi Lothaire était loin de faire honte à sa noble origine. Placé entre ses parents les Othon, qui conservaient intact en Allemagne le prestige de la race de Charlemagne avec le titre d'empereur, et ses redoutables vassaux de France, il chercha à s'en faire craindre tour à tour, en s'appuyant tantôt sur ceux-ci, tantôt sur ceux-là. Arrivé à l'âge d'homme, il commence par lutter contre Othon II avec l'appui de Hugues, duc de France, le plus puissant de ses sujets; il surprend Othon dans Aix-la-Chapelle, le force à la fuite et occupe son palais en vainqueur. Réconcilié bientôt avec le prince germain, il cherche à se défaire de Hugues et à s'emparer de sa personne. Il attaque ensuite les terres d'Othon III. La ville de Verdun s'était soumise à lui lorsque, rentré à Laon, sa capitale, il apprend que cette ville vient de lui être enlevée par surprise. Il y court à la tête de dix mille hommes et donne immédiatement l'assaut. Dans le feu de l'action, un coup de fronde le blesse à la lèvre. A cette vue, ses soldats qu'il ne cesse pas de commander, redoublent d'ardeur; la ville est emportée, et les chefs ennemis qui pouvaient craindre la mort pour avoir pris les armes contre le roi, se jettent aux pieds de Lothaire, qui se contente d'en garder quelques-uns en otage. Ce prince était constamment préoccupé, dit son principal historien, Richer, des moyens d'accroître son autorité. Il était, dit un autre chroniqueur, éminent par la pureté de ses mœurs, adroit, judicieux et avide de gloire.

Lothaire mourut subitement, dans la force de l'âge, non sans laisser planer autour de lui des soupçons d'empoisonnement, et son fils Louis V, qui avait alors dix-huit ans, et promettait d'être un homme encore plus résolu que son père, mourut aussi de mort subite au bout d'un an, laissant Hugues Capet seul maître de la situation. Cependant un frère de Lothaire, Charles, duc de la basse Lorraine, ne laissa point tranquillement la succession de son neveu passer en des mains étrangères; il la disputa les armes à la main, s'empara de Laon, de Reims et de Soissons, les garda plusieurs années, repoussa les assauts de Hugues Capet et le mit une fois en fuite avec toute son armée; enfin il ne put être dompté et fait prisonnier que par une lâche machination. Ce n'étaient certes point là des princes fainéants.

Hugues, le premier Capétien, le chef de la grande dynastie des rois de France, paraît au contraire avoir été un assez médiocre personnage. C'était un homme doux et adroit, temporisateur, cauteleux, quelque peu lourd; une grosse tête, *Capito* (¹). A ses côtés, son fils Robert, si hautement célébré dans les chroniques pour sa mansuétude et son ingénuité, brillait (c'était, il est vrai, dans sa jeunesse) par ses allures martiales. Les écrivains du temps parlent moins du père que du fils, et l'un d'eux (²) nous a laissé de ce dernier le portrait que voici : « Le très-suave et très-pieux roi des Français, Robert, était d'une stature élevée; sa chevelure abondante était unie et soignée, son regard modeste, son nez grand et large, sa bouche fraîche et douce pour donner le baiser de paix, sa barbe ordinaire, ses épaules fortes et hautes. Il priait longuement et souvent... La simplicité lui était chère; il se prêtait volontiers à partager avec d'autres personnes la conversation, le repas, la promenade. Il était calme, agréable, d'un esprit poli en même temps que gai; faisant bien plutôt que beau diseur. »

C'est un beau portrait. Cependant les qualités réelles qu'on ne peut refuser sans doute aux premiers Capétiens ne sont pas assez éclatantes pour expliquer leur triomphe sur des hommes qui sont loin de leur sembler inférieurs. Leurs biens immenses en rendraient mieux compte, car ils possédaient en propre l'Ile-de-France, l'Orléanais, la Touraine et la Bourgogne, tandis que les derniers héritiers de Charlemagne n'avaient plus en France, avec les vains honneurs attachés au titre royal (³), qu'un petit territoire à peu près compris entre les villes de Laon, Reims et Compiègne. Mais d'autres grands du royaume n'étaient guère moins puissants que les ducs de France; le duc d'Aquitaine l'était même davantage. La clef de la révolution capétienne est ailleurs.

La Gaule mérovingienne ne formait ni un État, ni une nation; c'était une agrégation d'éléments divers en lutte perpétuelle, de Romains, de Francs, d'Aquitains et de Gascons, de Bretons, de Wisigoths, de Bourguignons, de Germains. De plus habiles que les ineptes successeurs de Clovis eussent péri à la tâche avant d'assimiler et d'organiser ces tronçons réfractaires. Pépin le Bref et Charlemagne le tentèrent, aidés par l'Église et par le prestige de leurs armes. On pouvait croire que Charlemagne avait réussi lorsque, après trente-deux ans de gigantesques travaux, il se fit poser sur la tête la couronne impériale; mais Charlemagne ne pouvait devancer les siècles par son intelligence et comprendre que sa grande œuvre était d'avance frappée de stérilité.

Nul génie ne pouvait deviner au neuvième siècle la formation des nationalités modernes. La plus parfaite organisation qu'un homme de ce temps, et à plus forte raison un prince carlovingien, pût rêver, n'était qu'une restauration de l'empire romain d'Occident cimentée par l'unité chrétienne. On ne connaissait pas d'autre gouvernement; et, comme disent les philosophes, l'esprit humain opère sur les idées qui lui sont connues, mais il ne crée point d'idée nouvelle. Les nouveautés naissent d'elles-mêmes par le jeu de forces qui nous échappent, et s'il nous arrive quelquefois de voir clairement les événements, c'est lorsqu'ils sont accomplis.

Les Carlovingiens ne pouvaient donc pas vouloir autre chose qu'un gouvernement monarchique et absolu, une administration uniforme rayonnant du centre aux extrémités, de grands officiers révocables à volonté, des bénéfices territoriaux temporaires, des limites géographiques indéfinies, une cour splendide, les titres de César, d'Auguste, de triomphateur perpétuel; et pendant ce temps toutes les

(¹) Prologue de la loi salique.

(¹) *Capito, Capetus, Cappatus, Caputius.* On a donné à ce nom bien des formes et bien des étymologies.

(²) *Epitomæ vitæ regis Rotberti Pii;* Duchesne, IV, 63.

(³) Par exemple, la présidence des assemblées générales des Francs et l'honneur de voir tous les actes publics rédigés dans le royaume datés de leur règne.

couches de la société gauloise étaient en travail d'un enfantement tout contraire à cet échafaudage vermoulu. Par une tendance unanime, les esprits s'immobilisaient sur le sol; l'opinion universelle voulait que les bénéfices et les offices devinssent héréditaires, que les charges se transformassent en fiefs. Les distinctions de race avaient disparu, mais les populations se tranchaient d'une autre manière et se groupaient par provinces suivant de secrètes attractions. La langue française commençait à poindre, à bégayer : c'était déjà la résurrection du génie gaulois. Partout, devant les dangers pressants qu'enfantaient alors les abus de la force, le pouvoir impérial ou royal, dans l'impossibilité de porter sa protection sur tous les points à la fois, était oublié; l'opprimé n'avait que le temps de se jeter entre les bras de celui de ses voisins qu'il croyait le plus en état de le défendre; il se liait d'avance envers lui par le serment de fidélité; il se hâtait de lui promettre ses services afin de s'assurer du secours : c'était déjà la féodalité tout organisée. Maîtresse du pays entier, la confédération féodale ne pouvait plus supporter une autorité qui n'était plus de son temps, il lui fallait un roi pris dans son sein, et elle choisit celui qui la représentait le mieux par sa puissance et sa position territoriale. La France se sentait naître à une nouvelle vie; il lui fallait de nouveaux venus pour la conduire. Quant aux derniers rois carlovingiens, placés aux frontières du pays, adossés à leurs parents d'Allemagne et s'appuyant sur eux, ils défendirent vaillamment leurs faibles domaines, leurs droits de souverains, leur titre de princes légitimes; mais, condamnés à ne défendre que cela, ils devaient périr, quelle que fût leur valeur personnelle, sous les coups d'adversaires qui ne les valaient pas, mais qui marchaient dans la voie du mouvement général.

C'est donc un des épisodes les plus considérables de l'histoire de France que représente notre gravure. Le couronnement de Hugues Capet marque d'une manière précise la fin de l'ère romaine dans l'existence de la Gaule et l'avénement de l'ère féodale. Nous nous arrêterons un moment à le décrire, en empruntant le récit de l'historien du dixième siècle, le moine Richer, qui vivait à l'abbaye de Saint-Remi de Reims au moment où les événements s'accomplissaient.

« Les princes des Gaules, dit Richer, c'est-à-dire les seigneurs possesseurs des plus vastes domaines et les évêques, se réunirent à Senlis, sur les terres de Hugues Capet, mais à la limite de celles qui appartenaient en propre au roi défunt. Ils se formèrent en assemblée, et, sur un signe du duc Hugues, l'archevêque de Reims, Adalbéron, prit la parole. Il s'exprima en ces termes : « Louis, de divine mémoire, a été enlevé au monde sans laisser d'enfants. Il » a donc fallu rechercher par de mûres délibérations qui » pourrait le suppléer en régnant à sa place, afin que les » affaires publiques ne souffrissent point en demeurant sans » chef et négligées : aussi avons-nous jugé utile, lors de » l'assemblée dernièrement tenue à Compiègne, de ne pas » nous prononcer encore, afin que chacun de vous pût venir » ici donner devant tous l'avis que Dieu lui aurait inspiré, » et qu'en recueillant l'opinion de chacun on pût voir le » sentiment de la masse et connaître le suffrage du conseil » tout entier. Nous n'ignorons pas que Charles (de Lorraine) » a ses partisans prêts à soutenir que le titre de roi lui » appartient du chef de ses parents. Mais si l'on examine » la question, ce n'est point par droit héréditaire qu'il faut » acquérir les royaumes; celui là seul doit s'y élever qui » joint aux perfections du corps la sagesse de l'esprit, la » fidélité à sa parole, la générosité d'une grande âme. Or » de quelle dignité revêtir Charles, que ne gouverne point » l'honneur, que la torpeur énerve, qui dernièrement a » consenti sottement à une telle dérogeance qu'il n'a pas » eu horreur de servir un roi étranger (¹), et de prendre » une épouse au-dessous de lui dans les rangs des vassaux? » Quoi! notre grand duc souffrirait pour reine la fille d'un » vassal de ses propres domaines, et elle dominerait sur lui! » Quoi! il placerait au-dessus de lui celle dont les pairs, » les supérieurs même, fléchissent devant lui leurs genoux » et posent leurs mains sous ses pieds (²)! Examinez bien » et considérez que Charles s'est exclu lui-même par sa » faute plutôt qu'il n'est écarté par le fait d'autrui. Décidez-» vous pour le bonheur du pays et non pour son malheur. » Que l'affection pour Charles ne vous entraîne pas; que » la haine contre le duc ne détourne personne de ce qui » est l'utilité commune. Choisissez donc le duc pour votre » chef, lui qui est illustre par sa conduite, par sa noblesse, » par ses vastes ressources, lui que vous verrez le protec-» teur non-seulement de la chose publique, mais de vos in-» térêts privés. » Tel fut le discours du métropolitain. Son avis ainsi proclamé fut approuvé de tout le monde. Le duc fut élu roi d'un consentement unanime; quelques jours après, le 1ᵉʳ juin 987 (³), il fut couronné à Noyon par Adalbéron et les autres évêques, et reconnu par les Gaulois, les Bretons, les Normands, les Aquitains, les Goths, les Espagnols, les Gascons. En conséquence, ayant les chefs des différents pays rangés autour de lui, il entra dans l'exercice de la royauté, en rendant des décrets, en faisant des lois, réglant toutes choses et les distribuant avec un ordre d'heureux augure. Puis, pour se rendre digne de son bonheur, à peine déchargé de cette longue suite de soins utiles, il se livra aux actes d'une vive piété. »

Ce que le bon religieux ne dit pas, mais ce que l'histoire laisse entrevoir, c'est que l'archevêque Aldabéron et le nouveau roi s'étaient entendus de longue main pour préparer et hâter ce dénouement.

RABAT.

Sur la côte occidentale du Maroc, il existe deux villes offrant un aspect analogue à ce que nous voyons, en France, à Bayonne et Saint-Esprit, deux villes jumelles séparées par un fleuve qui est leur port commun. Les deux cités dont nous parlons sont *Salé* et *Rabat*, plus correctement *Slaa* et *R'bat*, la première au nord, la seconde au sud du Bou-R'gaba, « le Père aux broussailles, » ainsi nommé des fourrés qui bordent son cours.

Salé est la ville des forbans, ou plutôt elle l'a été, car cette industrie improbe est bien déchue depuis les dernières leçons données par la marine française aux ports marocains à diverses reprises, et notamment en 1851, date du bombardement de Salé. Rabat a une spécialité moins dangereuse : c'est une place commerçante, industrieuse, avec des fabriques de cotonnades et entourée de cultures en bon état. Sa population est fort peu connue : M. Graberg de Hemso la porte à 28 000 âmes, dont 7 000 juifs, tandis qu'un voyageur en compte 60 000 (peut-être en y comprenant la ville voisine).

Bâtie sur le penchant d'une colline, Rabat est entourée d'une vieille enceinte spacieuse, munie de tours, et a pour défenses naturelles le fleuve et la mer. Le *champ des tombeaux*, compris dans cette enceinte entre les habitations et la mer, renferme une belle poudrière bâtie sur un monticule de médiocre élévation. Quant à la ville même, elle est sillonnée de rues tortueuses, et assez mal bâtie. La casbah (citadelle) la commande vers l'ouest, et quelques

(¹) Allusion aux liens que Charles avait contractés envers l'empereur d'Allemagne.

(²) C'était la cérémonie féodale du serment de fidélité.

(³) Louis était mort le 22 mai.

batteries défendent le mouillage, qui est fort médiocre.

Comme presque tous les ports marocains de l'Océan, le port de Rabat s'ensable d'une façon alarmante; il a 4 mètres au flux, 2 mètres seulement au reflux.

Rabat a été fondée, à la fin du douzième siècle, par le fameux Iakoub-al-Mansour *(le Victorieux)*, qui l'appela *R'bat El-F'tah*, « le camp ou le couvent de la Victoire. » En arabe, où les idées de guerre sont étroitement liées à celles de religion, le mot *r'bat* a les deux sens que nous venons de lui donner.

Le tombeau du *Victorieux* figure prés de Rabat, à Chella, ville qu'il avait choisie pour en faire sa capitale très-éphémère. On voit encore dans cette ville bien déchue la casbah, les murs, et la mosquée d'Al-Mansour, joli monument où reposent ses cendres.



Rabat, dans le Maroc. — Dessin de Freeman, d'après A. Decamps.

LE COFFRE DE CYPSÉLUS, A OLYMPIE.

DESSINS D'APRÈS DES VASES ANTIQUES.

« Il y avait, dit Pausanias, dans le temple de Junon, à Olympie, un coffre en bois de cèdre orné de petites figures, les unes en ivoire, les autres en or, et les autres sculptées dans le bois même. C'est dans ce coffre que Cypsélus, qui devint depuis un tyran de Corinthe, fut caché par sa mère, lorsque après sa naissance les Bacchiades firent tous leurs efforts pour le trouver [1]. Les Cypsélides, ses descendants, consacrèrent le coffre à Olympie, en mémoire de la manière dont le chef de leur race avait été sauvé. Les Corinthiens se servaient du mot *cypsélus* pour désigner un coffre; c'est ce qui fit, à ce qu'il paraît, donner à cet enfant le nom de Cypsélus. »

Voici la description détaillée que Pausanias donne de ce coffre :

« Sur le premier côté, en commençant par le bas, voici ce qu'on distingue : d'abord Œnomaüs poursuivant Pélops qui tient Hippodamie; ils ont chacun deux chevaux à leur char, mais ceux de Pélops sont ailés. Ensuite la maison d'Amphiaraüs et une vieille femme sans nom, qui porte Amphilochus encore enfant; Ériphyle est debout devant la maison; elle tient le collier : auprès d'elle sont Eurydice et Démonasse, ses deux filles, et Alcméon, enfant tout nu. Asius dit dans ses vers qu'Alcméne était aussi fille d'Amphiaraüs et d'Ériphyle. Baton, l'écuyer d'Amphiaraüs, tient d'une main les rênes de ses chevaux, et de l'autre une lance; Amphiaraüs a déjà un pied sur son char, l'épée nue à la main; il est tourné vers Ériphyle, et tellement irrité, qu'il a de la peine à s'empêcher de la frapper. Non loin de la maison d'Amphiaraüs, on voit les jeux qui furent célébrés à la mort de Pélias et les spectateurs de ces jeux. Hercule est assis sur un siége; derrière lui est une femme, mais il n'y a point d'inscription qui nous apprenne qui elle est; elle joue de la flûte phrygienne et non de la flûte grecque. Pisus, fils de Périérés; Astérion, fils de Cométas, qui fut aussi, à ce qu'on dit, l'un des Argonautes; Pollux, Admète et Euphémus, fils de Neptune, suivant les poëtes, et l'un des compagnons de Jason dans l'expédition contre Colchos, conduisent chacun un char à deux chevaux, et c'est Euphémus qui a remporté le prix. Les deux qui osent se mesurer au pugilat sont Admète et Mopsus, fils d'Ampyx; un homme debout au milieu d'eux joue de la flûte, de même qu'on a coutume de le faire actuellement lorsque ceux qui disputent le prix du pentathle en sont à l'exercice

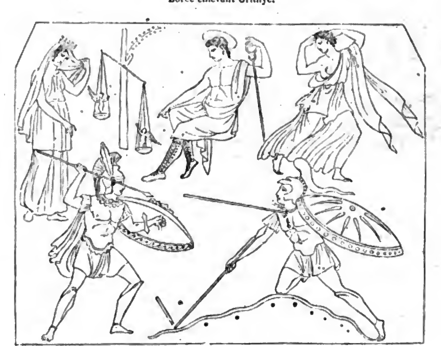
[1] Voy. la note de la page 303.



Sujets du coffre de Cypsélus ; d'après des vases antiques. — Ménélas poursuivant Hélène.



Borée enlevant Orithye.



Combat d'Achille et de Memnon.



Mercure conduisant les trois déesses sur le mont Ida.

du saut. Jason et Pélée luttent ensemble sans avantage marqué; celui qui lance le disque est Eurybotas, inconnu d'ailleurs, mais qui avait de la réputation à cet exercice. Les concurrents à la course sont : Mélapion, Néothéus, Phalaréus, Argius et Iphiclus; Acaste tend la couronne à ce dernier qui vient de remporter la victoire. Cet Iphiclus était probablement le père de Protésilas, qui alla au siége de Troie. On y voit aussi des trépieds destinés à servir de prix; les filles de Pélias sont présentes; Alceste est cependant la seule dont le nom soit écrit. Iolas, qui partagea volontairement tous les travaux d'Hercule, a remporté le prix de la course des chars; c'est à lui que finissent les jeux funèbres de Pélias. Vous voyez ensuite Hercule lançant des flèches sur l'hydre dans la rivière Amymone, et Minerve auprès de lui : comme Hercule est facile à reconnaître, tant par son action que par son extérieur, on n'a point inscrit son nom. Phinée de Thrace y est ensuite représenté, ainsi que les fils de Borée écartant de lui les Harpies.

» En faisant le tour du coffre, on voit sur le côté gauche, d'abord une femme tenant sur son bras droit un enfant blanc endormi, et sur le gauche un enfant noir qui semble aussi dormir; ils ont tous les deux les pieds croisés. Les inscriptions nous apprennent, et sans elles on le devinerait bien, que ces enfants sont le Sommeil et la Mort, avec la Nuit qui est leur nourrice. Une belle femme, qui en traîne une hideuse qu'elle étrangle d'une main et frappe de verges de l'autre, est la Justice châtiant l'Iniquité. On croit que les deux autres femmes, qui frappent avec des pilons dans des mortiers, sont des magiciennes; car, du reste, elles n'ont point d'inscription. Quant à l'homme qu'on voit après elles, et à la femme qui le suit, l'inscription en vers hexamètres nous les fait connaître; elle porte, en effet : « Idas » reprend dans le temple la belle Marpesse qu'Apollon lui » avait ravie, et elle le suit sans contrainte. » Un homme, vêtu d'une tunique, tient une coupe d'une main et un collier de l'autre; Alcmène prend ces deux objets; et cela se rapporte à ce que disent les Grecs, que Jupiter, ayant emprunté la figure d'Amphytrion, eut commerce avec Alcmène. Ménélas, revêtu de sa cuirasse et l'épée à la main, fond sur Hélène comme pour la tuer; il est évident que c'est après la prise de Troie. Médée est assise sur un siége, Jason à sa droite et Vénus debout à sa gauche, et une inscription dit : « Jason épouse Médée, c'est Vénus qui l'or» donne. » On y a aussi représenté Apollon qui commence à chanter une ode, et les Muses qui la continuent; l'inscription porte : « C'est Apollon, fils de Latone, qui lance » ses traits au loin; les Muses, troupe enchanteresse, sont » autour de lui, et il donne le ton. » Vous voyez Atlas qui, suivant la tradition, porte sur ses épaules le ciel et la terre, et tient à la main les pommes des Hespérides; sur lui s'élance un homme armé d'une épée et dont le nom n'est point écrit; mais tout le monde voit que c'est Hercule à cette inscription : « Atlas soutient bien le ciel, mais il lâchera » les pommes. » Vient ensuite Mars, revêtu de ses armes, conduisant Vénus; l'inscription le nomme Enyalius. On y a aussi représenté Thétis encore fille; Pélée la saisit, et un serpent qui sort de la main de Thétis se jette sur lui. Enfin les sœurs de Méduse poursuivent, en volant, Persée qui a aussi des ailes. Persée est le seul dont le nom soit écrit.

» Sur le troisième côté du coffre sont deux troupes de guerriers, la plupart fantassins. On y voit aussi des hommes montés sur des chars à deux chevaux : à l'air des soldats il est aisé de conjecturer qu'ils sont prêts à en venir aux mains, mais que, se reconnaissant, ils se réunissent et s'embrassent (*).

(*) Pausanias suppose que ces armées étaient celles de Mélas, aïeul de Cypsélus, et d'Alétès.

» Sur le quatrième côté du coffre, en tournant par la gauche, on voit Borée qui emporte Orithye, et à qui des queues de serpents tiennent lieu de pieds; et le combat d'Hercule contre Géryon qui est représenté avec trois corps réunis; Thésée tenant une lyre, et auprès de lui Ariane tenant une couronne; Achille et Memnon aux prises et leurs mères auprès d'eux. Vous voyez ensuite Mélanion, et à côté de lui Atalante qui tient un faon de biche. Ajax et Hector, après un défi, se battent en combat singulier; entre eux se tient debout la Discorde, sous la forme la plus hideuse : elle a servi de modèle à celle que Calliphon de Samos a représentée dans le temple de Diane à Éphèse, où il a peint le combat des Grecs pour la défense de leurs vaisseaux. On aperçoit aussi sur ce coffre les Dioscures, l'un n'a pas encore de barbe; Hélène est entre l'un et l'autre. Éthra, fille de Pitthée, est étendue à terre aux pieds d'Hélène, elle est vêtue d'une robe noire; l'inscription qui les concerne a un vers hexamètre et un pied de plus; elle porte : « Les Tyndarides emmènent Hélène et enlèvent » Éthra d'Athènes. » Vous voyez ensuite Iphidamas, fils d'Anténor, étendu à terre; Coon est aux prises avec Agamemnon pour le défendre; la Terreur est représentée sur le bouclier d'Agamemnon : elle a la tête d'un lion. Il y a sur le corps d'Iphidamas cette inscription : « Celui-ci est » Iphidamas, et Coon combat pour lui; » et sur le bouclier d'Agamemnon celle-ci : « Je suis la terreur des mortels; » celui qui me porte est Agamemnon. » Mercure conduit les trois déesses à Alexandre, fils de Priam, pour qu'il adjuge à l'une d'elles le prix de la beauté, et voici l'inscription : « Mercure montre Junon, Vénus et Pallas à Alexan» dre, qui doit juger de leur beauté. » Je ne sais pas d'après quelle tradition on a représenté sur ce coffre Diane avec des ailes aux épaules, tenant de la main droite une panthère, et de la gauche un lion. On y a aussi retracé Ajax arrachant Cassandre de l'autel de Minerve, avec cette inscription : « Ajax arrache Cassandre de l'autel de Minerve. » On y voit les fils d'Œdipe : Polynice est tombé sur le genou, et Étéocle fond sur lui. Une femme est debout derrière Polynice; elle a les dents aiguës d'une bête féroce; les ongles de ses mains sont crochus; l'inscription nous apprend que c'est la Fatalité. Un sort malheureux fit périr Polynice, au lieu que la mort d'Étocle fut une juste punition. On y remarque enfin Bacchus couché dans un antre; il a de la barbe et tient une coupe d'or. Il est revêtu d'une tunique qui le couvre jusqu'aux pieds; autour de lui sont des pampres, des pommiers et des grenadiers.

» Le dessus du coffre (car il a cinq faces) est sans inscription; il faut donc deviner par des conjectures ce qui y est représenté. On voit d'abord dans une grotte un homme et une femme qui dorment, et que je crois Ulysse et Circé, au nombre des servantes qui sont devant la grotte et aux ouvrages dont elles sont occupées. Il y a en effet quatre femmes, et elles travaillent aux ouvrages dont Homère a parlé dans ses vers. Vous voyez ensuite un centaure qui n'a pas quatre pieds de cheval, mais les deux de devant sont faits comme ceux des hommes; après cela des chars à deux chevaux et des femmes debout sur ces chars; les chevaux ont des ailes d'or, et un homme présente des armes à une de ces femmes. On croit que tout cela a rapport à la mort de Patrocle. Les néréides sont les femmes qu'on voit sur ces chars, et c'est Thétis qui reçoit des armes de Vulcain. Celui qui présente ces armes ne paraît pas, en effet, bien ferme sur ses jambes, et il y a derrière lui un esclave portant des tenailles. Le centaure est, à ce qu'on dit, Chiron, déjà dépouillé de l'humanité et admis à partager la demeure des dieux, qui vient apporter à Achille quelque consolation. Deux filles sur un char attelé de mules, l'une tenant les rênes, et l'autre avec un voile sur la tête, sont, à ce qu'on

pense, Nausicaa, fille d'Alcinoüs, et sa servante, qui vont laver les vêtements de la famille. On voit enfin un homme qui perce des centaures à coups de flèches, et quelques centaures déjà morts; il est évident que c'est une des actions d'Hercule.

» Je n'ai point pu parvenir par mes conjectures à découvrir l'artiste de qui ce coffre est l'ouvrage ([1]). »

DANGER DE SOUFFRIR EN SOI DES MOUVEMENTS DE COLÈRE ([2])

Toute émotion de l'âme tendant à la colère, la haine, la dispute, est toujours très-préjudiciable à la personne qui est ainsi émue, quelque juste que puisse en être la cause, parce que telle est la nature de l'homme, qu'un petit mouvement déréglé, auquel nous nous livrons, laisse en nous une grande disposition à nous livrer à d'autres mouvements du même genre, plus déréglés encore; et si quelqu'un a souffert une fois qu'il s'élève dans son âme un mouvement de colère, pour un sujet qui était légitime, il deviendra par là même beaucoup plus enclin à se mettre une autre fois en colère pour un sujet qui ne le serait pas.

DESCARTES.

LES SACS D'ARGENT.

Un navire espagnol, chargé de sommes considérables, ayant fait naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, en 1556, les sacs d'argent furent confusément jetés à terre sur le sable; puis l'équipage européen, songeant à son salut, abandonna ces sommes devenues inutiles. Les Indiens qui vinrent sur le bord de la mer furent charmés à l'aspect de ces sacs de toile grossière; ils les vidèrent diligemment, et cinq mois après on retrouvait l'argent qu'ils contenaient sur le rivage; nul des Indiens ne s'en était soucié. (Fr. Thomas de Mercado, *Tratos y contratos de mercaderes;* Salamanca, 1569.)

NÉCESSAIRE DU GÉOLOGUE VOYAGEUR.

Voy. p. 47, 102.

Dans notre précédent article sur le même sujet, nous avons laissé le géologue voyageur au milieu des petits essais chimiques qu'il est tenu de faire quelquefois *sur place* pour prendre une connaissance sommaire de la composition des roches et des minéraux. Ces essais, nous l'avons vu, se font de deux manières : par la voie sèche et par la voie humide; ils exigent l'emploi d'un petit nombre seulement d'instruments et de quelques réactifs; ils sont simples et faciles à exécuter.

Mais reconnaître la composition des roches et des minéraux d'un pays, n'est pas à beaucoup près le seul but que doive se proposer le géologue en voyage; d'autres questions d'une importance égale dirigent tour à tour ses recherches. Par exemple, quelle est la disposition des matières minérales dans le sein de la terre? Ces matières sont-elles divisées par bandes parallèles qui se succèdent dans le sens vertical et ont reçu le nom de *couches*, ou bien sont-elles accumulées sous forme de masses qui ne présentent à l'intérieur aucune division régulière? Dans l'un ou l'autre cas, l'origine des substances qui composent le sol sera différente : l'élément aqueux aura présidé à la formation des bandes parallèles; le feu aura produit les masses irrégulières.

La disposition intérieure, autrement dit la *structure* des minéraux et des roches, fournit donc un élément des plus utiles pour apprendre à connaître les grands phénomènes qui se sont succédé dans une localité, et qui ont accompagné la production des terrains que l'on y rencontre. Il faut savoir l'étudier dans tous ses détails. Pour se rendre compte seulement de la structure particulière des masses produites par le feu, le géologue n'a besoin d'aucun instrument particulier; il n'en est pas de même s'il doit examiner les couches qui sont d'origine aqueuse. Ces couches sont-elles horizontales ou inclinées? Dans ce dernier cas, quels sont l'angle et la direction de l'inclinaison?

Quelques explications de mots seront peut-être ici nécessaires pour nos lecteurs : une couche est dite *inclinée*, lorsque son plan fait un angle quelconque avec l'horizon. Le *degré d'inclinaison* est la valeur de l'angle précédent. La *direction de l'inclinaison* est la ligne située sur le plan de la couche, et qui se dirige suivant le sens de la pente, c'est-à-dire regarde l'un des quatre points cardinaux; ce serait suivant cette même ligne que coulerait un filet d'eau versé à la surface de la couche. Le point de l'horizon vers lequel la ligne de pente regarde, s'appelle *point de plongement de l'inclinaison*. Enfin la *direction des couches*, qu'il ne faut pas confondre avec la *direction de l'inclinaison*, est la ligne perpendiculaire à cette dernière; elle est généralement marquée à la surface du sol par une ligne de faîte que présentent les couches en affleurant sur cette surface.

Un exemple fera mieux comprendre encore ces différences de mots qui s'appliquent à l'une des observations les plus élémentaires, et aussi l'une des plus indispensables en géologie. Supposons la surface d'une table recouverte de livres inclinés sur leur tranche, et le dos tourné vers le haut; si l'on considère le dessus de la table comme un plan horizontal, et les livres comme représentant les couches d'un terrain, l'angle que les côtés des livres inclinés feront avec le plan de la table, sera leur *plongement* ou *inclinaison*, et la mesure de cet angle sera le *degré de plongement;* c'est-à-dire que moins les côtés du livre seront inclinés, moins le plongement sera grand, et *vice versâ*. Un livre posé à plat sur la table serait *horizontal* et n'aurait aucun plongement; des livres placés perpendiculairement sur leur tranche seraient *verticaux*, et on appelle *verticales* les couches d'un terrain qui se trouvent dans une position analogue. Les dos des livres représentent leur *direction :* si la ligne ou le sens d'inclinaison de ces livres plonge vers l'ouest, la ligne de dos ira du sud au nord; ce sera leur direction.

([1]) L'oligarchie régnait depuis longtemps à Athènes, où la maison des Bacchiades avait toute l'autorité. Pour qu'elle n'en sortît pas, ils observaient de ne se marier que dans leur famille. Amphion, l'un d'entre eux, eut une fille boiteuse nommée Labda. Aucun des Bacchiades n'ayant voulu l'épouser, on la maria à Éétion, fils d'Échécrates, qui, n'ayant point d'enfant de sa femme, alla consulter le dieu de Delphes, pour savoir s'il en aurait. Le dieu répondit : *Labda porte dans son sein une grosse pierre qui écrasera des despotes et gouvernera Corinthe*. Les Bacchiades, ayant eu connaissance de cet oracle, résolurent de faire périr l'enfant dont accoucherait Labda. Dès qu'elle l'eut mis au monde, ils se transportèrent chez elle au nombre de dix. Ils étaient convenus que le premier d'entre eux qui prendrait le nouveau-né, l'écraserait contre terre. Mais la fortune voulut qu'en passant des mains de sa mère dans celles du premier qui le prit, l'enfant fit un sourire. Cet homme en fut touché : au lieu de tuer l'enfant, il le passa à un autre qui en fit autant; de mains en mains ils se le passèrent ainsi, et le rendirent à sa mère. A peine sortis et encore près de la porte, ils se firent réciproquement des reproches assez haut pour que Labda en entendit le sujet. Elle alla sur-le-champ cacher son enfant dans un coffre *(Kupselên)*, persuadée qu'ils renouvelleraient leur tentative; ce qui arriva. Ils rentrèrent dans la maison, cherchèrent inutilement partout, et dirent à ceux qui les avaient envoyés qu'ils s'étaient acquittés de leur mission. L'enfant fut élevé en secret, et lorsqu'il fut devenu grand, on le nomma *Cypsélus*, du nom de ce coffre auquel il avait dû la vie. (Hérodote.)

([2]) Ex *Epist. ad Voetium*, p. 26.

Les couches d'un terrain sont généralement placées les unes par rapport aux autres comme les livres que nous venons de supposer sur la table; les observations sur le plongement et la direction des couches ne sont donc pas difficiles à faire, si ces couches se présentent à découvert sur une certaine étendue, et à la fois, suivant leur plan et suivant leur tranche; les falaises au bord de la mer, les rochers taillés à pic à l'intérieur des terres, les travaux de mines, les carrières, etc., fournissent différents points favorables où l'on peut étudier les couches sous ce rapport.

Pour faciliter l'observation, le géologue se sert d'un instrument simple et commode qui porte le nom de *boussole;* cet instrument doit compléter l'attirail scientifique qu'il emporte en voyage.

La *boussole du géologue* (voyez la gravure) se compose principalement d'un cercle gradué, d'une aiguille aimantée, d'une autre aiguille dont nous allons voir les usages. — Les divisions du cercle, ou degrés, sont tracées vers la circonférence, au nombre de 360; deux lignes noires traversent perpendiculairement la largeur du cercle en passant par le centre; leurs extrémités interceptent quatre fois 90 degrés et marquent les quatre points cardinaux. —L'aiguille aimantée est terminée en pointe à l'une de ses extrémités, et parcourt toute la largeur du cercle; on peut la laisser mobile autour du pivot central, ou l'arrêter à volonté au moyen d'un petit mécanisme qui se voit ici vers le haut, un peu à gauche de l'organe de suspension de l'instrument.—L'autre aiguille, plus courte, est très-légère et constamment mobile autour du même axe central qui porte l'aiguille aimantée. — Un demi-cercle gradué, comprenant les divisions de deux angles droits, est tracé à l'intérieur et à petite distance du cercle plus grand, complet; il appartient à la petite aiguille.



La Boussole du Géologue.

L'instrument ainsi constitué est d'application facile, et l'emploi de ses différentes parties est simple. Quand on veut opérer, on le pose sur le plan de la couche à mesurer sous le rapport de l'inclinaison; on l'appuie sur l'appendice plan que porte la circonférence au côté gauche de la figure que nous donnons ici, et l'on observe deux conditions : la première, c'est que les faces larges de la boussole soient perpendiculaires au plan de la couche; la deuxième, c'est que ces faces larges soient dirigées parallélement à la ligne de pente de la couche; cette ligne de pente, on la cherche en tâtonnant, et il n'est pas toujours facile de la trouver; nous avons vu ci-dessus qu'elle est bien indiquée par la direction que prendrait un filet d'eau coulant à la surface. Par la direction que l'on a donnée à la boussole, l'aiguille d'inclinaison s'est éloignée d'un certain nombre de degrés du zéro du demi-cercle intérieur, qu'elle eût recouvert au contraire exactement si la couche eût été parfaitement horizontale; le nombre de degrés parcourus par l'aiguille indique l'angle d'inclinaison. Quand à la direction de l'inclinaison, elle est facile à prendre au moyen de l'aiguille aimantée: on change la boussole de position; on la dirige à plat et dans un sens parfaitement horizontal. L'aiguille aimantée que l'on a rendue mobile prend naturellement la direction du nord; l'angle qu'elle fait avec la ligne de pente de la couche, que l'on a trouvée, est la direction de l'inclinaison.

La constatation de la direction des couches est une conséquence même de cette dernière mesure; nous avons vu qu'elle était représentée par la ligne perpendiculaire à celle qui marque la direction de l'inclinaison; supposons que celle-ci ait été évaluée approximativement au moyen de l'aiguille aimantée à N. 25° E., la direction des couches sera O. 25° N.

Les mesures de l'angle et du sens d'inclinaison, ainsi que de la direction des couches, sont d'une importance capitale en géologie, pour établir l'âge des terrains. Quelques considérations générales le p: uveront en peu de mots.

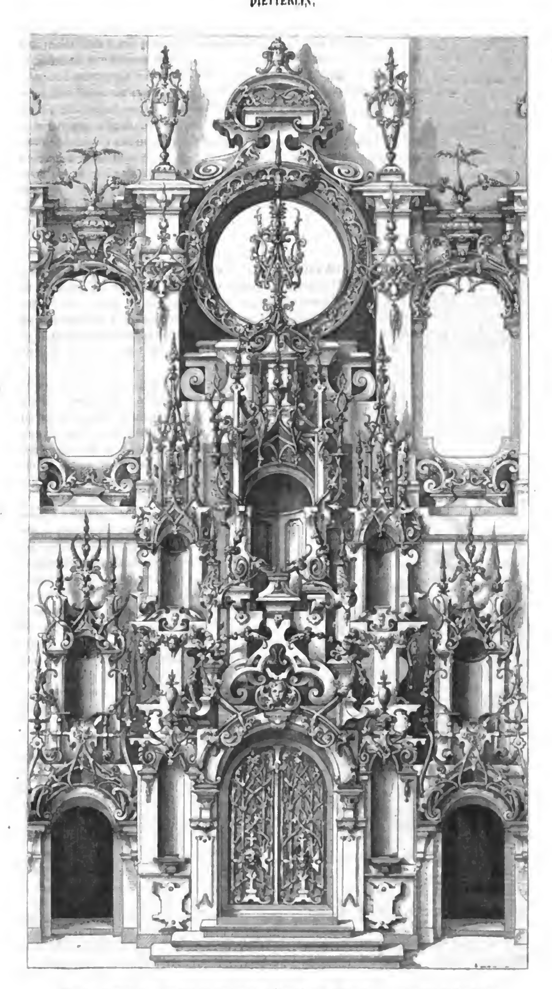
Les matières qui se déposent sur le fond des océans par voie sédimentaire affectent toujours la forme de couches d'abord horizontales. Mais que des mouvements souterrains surviennent, que des tremblements de terre agitent le sol, ou bien qu'il arrive une de ces grandes révolutions qui de temps à autre, aux époques géologiques anciennes, ont bouleversé plus ou moins profondément les entrailles de la terre : les couches changent de position primitive; elles inclinent sous divers angles; quelques-unes vont jusqu'à présenter leur tranche tout à fait verticale; sur tel point particulier où l'effort de dislocation a été plus intense, elles se sont ouvertes violemment; des matières ignées se sont échappées du centre incandescent de la terre, et sont venues se condenser à la surface de l'écorce solide où elles ont formé les reliefs de montagnes. Contre les flancs de ces reliefs, les couches soulevées sont adossées aujourd'hui comme les pans d'un toit, et elles présentent une direction et une inclinaison déterminées.

A différentes époques géologiques, de pareils événements ont eu lieu; des reliefs différents se sont formés, et des directions différentes ont été successivement imprimées aux couches. Mesurer la direction et l'inclinaison de celles-ci, c'est donc établir l'époque relative où elles ont été inclinées et dirigées; en d'autres termes, c'est établir l'âge du terrain. L'idée féconde des *soulèvements* appartient, comme l'on sait, à un géologue prussien dont la science a déploré la perte récente, à M. Léopold de Buch; elle a été plus tard développée et ingénieusement appliquée par M. Élie de Beaumont. Cet illustre savant admet aujourd'hui plus de douze époques de soulèvements, chacune parfaitement établie quant à sa direction.

Lorsqu'il s'agit, dans une localité donnée, et composée de terrains stratifiés, de reconnaître l'âge de ces terrains, la plus importante indication est de prendre l'angle d'inclinaison et la direction des couches; on rapporte les valeurs obtenues à la rose des directions de soulèvements établie par le géologue français; on arrive ainsi à déterminer l'époque à laquelle ces couches ont été formées.

ESTAMPES RARES.

DIETTERLIN.



Estampe connue sous ce titre : « les Grandes Chapelles de Dietterlin. » — Dessin de Montalan.

Wendel Dietterlin naquit à Strasbourg, en 1541. Il s'adonna à l'architecture et construisit en Allemagne quelques édifices; mais il s'est fait connaître surtout par ses gravures. Avec un goût de dessin assez peu correct, et avec

une tendance fort regrettable à surcharger d'ornements ses compositions d'architecture, il se rapproche beaucoup d'un graveur allemand qui le précédait de quelques années, Daniel Hoppfer. Doué d'une facilité prodigieuse, et connaissant à fond les artistes qui l'avaient précédé dans l'art, il sut prendre un genre de gravure qui, quoique tenant un peu de tout le monde, semble, sous sa pointe, devenir original. Un seul de ses dessins n'a point pour sujet l'architecture, et c'est son propre portrait. Il s'est représenté de trois quarts, avec une moustache longue et fournie, les cheveux courts; une grande collerette surmonte un justaucorps aux manches tailladées; le tout dans une bordure ovale sur laquelle on a inscrit son nom et la date de sa mort. Voici l'inscription : WENDELINUS DIETTERLIN PICTOR ARGENTINENSIS OBIIT A° CIƆIƆIC ÆTAT IL. Cet ovale est supporté par une console, et le portrait est encadré dans un portique cintré. Deux femmes figurant le travail et la vigilance s'appuient sur cette console; un ami y a inscrit huit vers latins fort louangeurs et assez bizarres.

Ce portrait sert de frontispice au grand livre de Dietterlin sur l'architecture; c'est un in-quarto qui, pour être absolument complet, doit contenir 208 planches; il est composé de portes, de fenêtres, de cheminées, etc., en un mot, d'ornements de toute espèce propres à être adaptés à l'architecture.

On reconnaît dans toutes ses compositions, d'ailleurs fort variées, un goût allemand très-prononcé : aussi peut-on difficilement placer Wendel Dietterlin parmi les artistes français; le lieu de sa naissance le permettrait, mais le goût de son dessin et sa manière de graver s'y opposent tellement qu'il est infiniment plus rationnel de le classer parmi les artistes de l'école allemande à laquelle il a emprunté tous ses procédés. Il mourut, comme nous l'apprend l'inscription qui entoure son portrait, en 1599.

Heineken, le seul auteur, avec Sandrart et Jules Renouvier, qui fasse mention de Dietterlin, lui attribue le dessin des pièces suivantes : *l'Ascension d'Élie et de Jésus-Christ*, gravé par Martin Greuter; — *la Vérité triomphante*, gravé par Barthélemy Dietterlin; — *la Chute de Phaéton*, gravé en 1588, par Martin Greuter; — et une pièce emblématique sur le pouvoir de la mort, gravée par le même.

ANATOMIE COMPARÉE DES ANGES.

Fin. — Voy. p. 291.

La pierre est enchaînée au sol; la plante ne s'en dégage que par sa partie supérieure; le ver rampe encore sur la terre; les animaux mieux organisés ne la touchent plus que par les extrémités inférieures; cependant les mammifères ont quatre points de contact avec le sol; l'homme n'en a que deux : l'ange ne peut en avoir. Une courte digression sur les mains de l'homme semble ici nécessaire à l'auteur.

L'homme eut le choix de demander pour ses membres antérieurs des ailes comme les oiseaux; mais il vit bien que les ailes ne l'auraient séparé de la terre qu'en apparence. Ne pouvant la fuir tout de bon, il demanda des mains, pour la dompter et la faire servir à ses besoins.

Il aurait mieux valu sans doute que nous eussions des mains et des ailes; mais, arrivée à nous et aux oiseaux, la nature ne disposait plus que de quatre pieds; elle ne pouvait les détacher tous du sol; elle en sépara deux, dont elle fit les ailes de l'oiseau et les mains de l'homme : nous sommes les mieux partagés.

Revenons à notre sujet.

Les pieds et les autres excroissances des animaux proviennent de ce qu'ils obéissent dans leur développement à plus d'un centre d'attraction.

La plante s'élève, attirée par le soleil, mais elle enfonce ses racines dans le sol, attirée qu'elle est par la terre; l'animal est un peu plus indépendant de notre planète, toutefois ses jambes et ses pieds l'y rattachent encore. L'habitant du soleil ne subit qu'une seule influence, car les planètes ne sont que des potirons auprès de son astre magnifique, et par là les anges peuvent se développer en sphères irréprochables. On n'a point de jambes à la surface du soleil, et si les planètes elles-mêmes sont sphériques, c'est qu'elles ne subissent non plus d'autre influence que la sienne. Que le soleil ait essentiellement la puissance de produire des formes sphériques, c'est, dit notre bizarre anatomiste, ce que prouve la tête humaine, qui est à la fois plus constamment tournée vers le soleil et plus arrondie; c'est ce que prouve encore notre œil, qui est en relation plus spéciale avec cet astre.

Mais si les anges n'ont point de pieds, comment se meuvent-ils? Comme les planètes elles-mêmes, qui n'en ont pas davantage : seulement, les mouvements des anges sont libres et spontanés.

Nous pouvons dire, si cela nous plaît, que les habitants du soleil sont les lunes ou les premières planètes de cet astre, circulant dans son voisinage, mais avec une entière liberté.

Toute vie part du soleil : les planètes les plus éloignées ne sont peut-être que des masses inertes; l'anneau de Saturne, un anneau de glace; la terre a du moins une écorce vivante, qui se couvre de verdure et de fleurs; Vénus et Mercure sont plus profondément pénétrés par la chaleur et la lumière solaires, et les globes plus rapprochés encore sont traversés par cette lumière qui en fait des sphères vivantes, auxquelles on laissera, si l'on veut, le nom de planètes.

Que ces planètes existent, nous en avons la preuve mathématique. La loi de Képler réclame entre Mercure et le soleil une série de planètes, espacées dans la même proportion que les autres. Nous ne les voyons pas, ces planètes inférieures, parce qu'elles sont noyées dans le fluide lumineux, et lumineuses elles-mêmes. D'ailleurs elles sont d'autant plus petites qu'elles sont plus voisines de l'astre. C'est encore une loi astronomique.

Nous avons, comme les anges, des yeux; le nom ne fait rien à la chose, et ne sert qu'à faire ressortir tantôt un caractère de l'objet, tantôt un autre.

Que si l'on s'étonne de nous voir attribuer à ces planètes privilégiées le mouvement libre et spontané, nous ferons observer que, même sur la terre, l'action du soleil communique à quelques particules du globe cet heureux caractère. Animées par ses rayons vivifiants, elles acquièrent une force propre et indépendante; l'insecte rampe, le quadrupède marche, l'oiseau vole; pourquoi, l'action solaire ayant pénétré toute la planète, l'activité libre et volontaire ne deviendrait-elle pas l'apanage du globe tout entier? La plante, l'ange ou l'œil, si vous l'aimez mieux, devient à son tour un véritable soleil qui connaît son bienfaiteur, qui se connaît lui-même et qui se meut autour de son « générateur, » sans autre lien que celui de la reconnaissance et de l'amour.

Mais quel est ce sens supérieur à la vue, qui doit exister chez les anges? Son agent n'a point de vibrations; il n'en a pas besoin : il ne se meut pas dans le temps; cet agent, c'est le temps lui-même.

Cet agent n'a point de corps; il n'en a pas besoin : il n'est pas dans l'espace; l'espace même est son corps.

L'agent de la vue approche de cette spiritualité; l'agent du sens supérieur des anges atteint ce suprême degré.

Ce sens, quel est-il?... On se souvient que, suivant notre auteur, les anges sont des planètes vivantes; leur sens par-

ticulier, c'est le sentiment de la gravitation universelle, qui met en rapport toutes les sphères.

Ainsi les anges sentent, apprécient l'harmonie générale du monde, non pas toutefois jusque dans les régions infinies, car l'ange lui-même est un être borné. Dieu seul, qui est au-dessus de l'espace et du temps, embrasse dans sa pensée l'harmonie universelle.

Au reste, les sens que nous possédons, les anges en sont pourvus dans une plus large mesure. Leur vue est incomparablement supérieure à la nôtre. Ils voient de tout leur corps; nous sommes des taupes auprès d'eux. Tous leurs mouvements sont mélodieux; chez nous, la danse et la musique sont séparées, et, trop souvent, quand elles veulent s'accorder, elles y réussissent fort mal; chez eux, ce sont choses qui vont ensemble, et la vibration des corps sonores ne donne qu'une idée imparfaite de cette admirable fusion de la danse et de l'harmonie.

Notre auteur avoue, heureusement, qu'il connaît peu ce qui concerne l'ouïe, le goût, le toucher et l'odorat chez les anges. Il n'a présenté qu'une légère esquisse, résultat de ses premiers travaux, mais il prépare une histoire naturelle des anges, où tous ces points seront, dit-il, éclaircis. S'il croit que son premier essai n'a rien d'obscur, il se fait une idée singulière de la clarté.

L'ABBÉ DE RANCÉ.

Armand-Jean le Bouthilier de Rancé naquit à Paris, le 9 janvier 1626, au milieu du règne de Louis XIII. Il appartenait à une des plus anciennes familles du royaume, originaire de Bretagne, et alliée aux ducs de cette province. Son père était maître des requêtes, président de la Chambre des comptes, secrétaire de la reine mère, Marie de Médicis, et il eut pour parrain le cardinal de Richelieu, qui lui donna son nom d'Armand-Jean. Sa destinée s'annonçait sous les plus favorables auspices: un grand nom, l'opulence, les plus hautes protections, tout s'était réuni pour lui promettre un éclat extraordinaire, un essor auquel on ne pouvait prévoir de bornes. La reine mère prenait souvent l'enfant sur ses genoux, le caressait et l'appelait son fils; l'affection du premier ministre était pour lui une meilleure fortune encore. La nature ne se montra pas moins libérale que les circonstances : d'éminentes facultés signalèrent de bonne heure l'abbé de Rancé à l'attention de ses protecteurs. A un âge où l'on ne devait attendre de lui que l'étourderie et le goût de l'amusement, il traduisait couramment Homère; à douze ans, il fit une édition d'*Anacréon*, avec un commentaire. Son amour des lettres profanes ne l'avait pas empêché de suivre la carrière de l'Église, qui alors, sans restreindre la liberté, pouvait être une source inépuisable de dignités et d'opulence. Ainsi Rancé, outre l'abbaye de la Trappe, qu'il avait héritée de son frère aîné, jouissait encore, grâce aux faveurs du cardinal, de celles de Notre-Dame du Val et de Saint-Symphorien de Beauvais, des prieurés de Boulogne et de Saint-Clémentin, d'un canonicat de Notre-Dame de Paris et de celui de Tours.

Sous la régence d'Anne d'Autriche, l'abbé de Rancé mena de front ses études théologiques et les plaisirs du temps. Il soutenait le matin une thèse en Sorbonne, et le soir il fréquentait les sociétés à la mode. On sait ce qu'étaient l'hôtel de Rambouillet et les salons renommés de l'époque; le bel esprit, les échanges de propos galants, les badinages en style mythologique, les lectures de petits vers, occupaient les plus illustres personnages et les auteurs les plus connus; on s'affublait de noms grecs; dans les fêtes, les femmes se costumaient en déesses, en nymphes, avec l'arc et le carquois; les verbiages, les correspondances, les toilettes, étaient les plus grandes affaires. Sous l'élégance et l'extrême raffinement de la forme se cachait un sensualisme qui, pour être déguisé, n'en était que plus séduisant et plus dangereux. Il était inévitable que la jeunesse de Rancé, si vive, si avide, mordît à l'appât d'un tel charme.

Ordonné prêtre en 1651, il n'en continua pas moins le même genre de vie. Après avoir prêché, il courait à l'escrime ou à la chasse. Alors, mettant de côté avec joie toute marque de l'état ecclésiastique, « il avait, dit un de ses historiens, l'épée au côté, deux pistolets à l'arçon de sa selle, un habit couleur de biche, une cravate de taffetas noir où pendait une broderie d'or. Si, dans les compagnies plus sérieuses qui le venaient voir, il prenait un justaucorps de velours noir avec des boutons d'or, il croyait beaucoup faire et se mettre régulièrement. » Il se plaisait surtout dans sa terre patrimoniale de Véretz, aux environs de Tours, où il donnait des fêtes brillantes et déployait un luxe éblouissant. Il y a loin de cette vie somptueuse et enivrante aux austérités de la Trappe; mais Rancé était de ces âmes extrêmes qui, au lieu de cheminer, courent, volent dans la voie qu'elles choisissent, et qui, insatiables de logique, ne se satisfont que dans l'excès.

La mort de la duchesse de Montbazon frappa son cœur de douleur et d'effroi. Ce fut comme un coup de foudre à la lueur duquel il aperçut soudain le néant et l'indignité des joies qu'il avait jusque-là savourées. « Pendant que je suivais l'égarement de mon cœur, dit-il plus tard, non-seulement j'avalais l'iniquité comme de l'eau, mais tout ce que je lisais et entendais du péché ne servait qu'à me rendre plus coupable. Enfin le temps bienheureux arriva où il plut au Père des miséricordes de se tourner vers moi. Je vis à la naissance du jour le monstre infernal avec lequel j'avais vécu; la frayeur dont je fus saisi à cette terrible vue fut si prodigieuse que je ne puis croire que j'en revienne de ma vie. » Dès lors tout changea d'aspect à ses yeux; ce qui le charmait naguère le choqua; il méprisa ce qu'il chérissait, il aima ce qu'il avait dédaigné. Autant il s'était montré avide de plaisirs, autant il eut soif d'austérité et d'expiation. Dans un voyage qu'il fit aux Pyrénées, il fut tenté de se faire ermite, de vivre seul au milieu des montagnes. Revenu à Véretz, lui qui souhaitait une grotte sauvage pour retraite, il eut horreur de son château, de ses meubles dorés, de ses tableaux, de ses nombreux domestiques. « Ou l'Évangile me trompe, disait-il, ou cette maison est celle d'un réprouvé. » Il retrancha sans pitié tout ce superflu dont il rougissait. Mais ce ne fut pas assez. Tant qu'il lui restait quelque chose, il se trouvait trop riche. Le moindre bien-être lui semblait un piége tendu par l'esprit du mal à son égoïsme et à son orgueil; il sentait qu'il ne serait à l'aise que dans le dépouillement et la nudité. Malgré les réclamations de sa famille, les instances de ses amis, il vendit tout ce qu'il avait de précieux, et il en distribua le produit en aumônes. Il se défit des deux hôtels qu'il avait à Paris, et même de sa terre de Véretz, qu'il avait tant aimée, et il en donna le prix aux hôpitaux. De tous ses bénéfices, il ne voulut garder que l'abbaye de la Trappe, où il résolut de finir sa vie dans la pénitence. « Je ne vois pas d'autre porte à laquelle je puisse frapper pour retourner à Dieu que celle du cloître, dit-il, je n'ai d'autre ressource, après tant de désordres, que de me revêtir d'un sac et d'un cilice, en repassant mes jours dans l'amertume de mon cœur. »

L'abbaye de la Trappe répondait merveilleusement aux besoins de tristesse et d'humiliation que Rancé voulait assouvir. Fondée au douzième siècle par Rotrou, comte du Perche, protégée par saint Louis et longtemps florissante, Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe n'était plus qu'une ruine au fond d'une vallée malsaine, au milieu

d'étangs et de bois. Les murailles étaient à demi écroulées, les planchers rompus. Quelques moines s'y abritaient encore; mais ils vivaient dans l'oisiveté et le relâchement. Quand Rancé voulut reconstruire la Trappe et y rétablir une régle sévère, il ne rencontra que blâme et opposition. La cour de Rome elle-même, dont il alla demander l'approbation, l'accueillit mal; son faste et sa mollesse contrastaient trop avec l'implacable austérité du réformateur. Ce fut pour lui une vive douleur, dont il ne se consola qu'en pleurant tous les jours sur les tombeaux des apôtres et des martyrs. Toutefois il parvint à rallier autour de lui des âmes qui, se craignant elles-mêmes, ne trouvaient de sécurité que dans un joug inflexible, et une communauté de quatre-vingts personnes se forma sous sa direction dans le cloître restauré. Au réfectoire, une nourriture à peine suffisante; à l'infirmerie, les plaintes des malades interdites; partout le silence obligatoire, la démarche prescrite, l'attitude fixée; le jour, un travail fatigant; la nuit, des prières au milieu du sommeil; une rupture absolue avec le reste du monde, au point que la mort d'un père ou d'une mère restait ignorée: telle fut la régle qui s'établit et s'exécuta à la Trappe, sous la main ferme de l'abbé. S'il traita durement les âmes qui s'étaient confiées à lui, du moins Rancé ne s'épargna-t-il pas lui-même; il ne s'accorda aucun privilége, ne se réserva aucune prérogative, si ce n'est celle d'une responsabilité accablante, d'un labeur sans trêve et sans fin. A ses religieux, l'exacte observation de devoirs fixés d'avance; mais à lui, outre les pratiques d'une dévotion rigoureuse, une surveillance minutieuse et incessante, une initiative infatigable, les soins de l'assistance des pauvres, de l'hospitalité, d'une correspondance étendue, l'étude et la composition de ses ouvrages (1).



L'Abbé de Rancé. — Dessin de Despéret, d'après la peinture d'Hyacinthe Rigaud, gravée par P. Drevet.

L'abbé de Rancé avait renoncé au monde; mais le monde, dont la jalouse curiosité ne veut perdre aucun sujet de s'exercer, ne renonça pas à lui. Quelquefois, il est vrai, c'étaient des témoignages d'admiration et de sympathie qui se faisaient jour jusqu'à lui. Tantôt Bossuet venait se reposer et s'édifier dans sa retraite; tantôt c'était quelque personnage de haut rang, tel que le cardinal de Bouillon ou Monsieur, frère du roi, qui, à de certaines heures, éprouvait le besoin de respirer l'air de la solitude et de la paix. Une fois Jacques II, roi d'Angleterre, voulut, dans son exil, visiter un exil plus profond encore, et vint communier à la Trappe: il se soulageait à voir des hommes volontairement dénués de tout et mettant leur grandeur dans leur néant. Mais le plus souvent, quand les émanations du dehors parvenaient jusqu'à Rancé, c'était le trouble et le tourment qu'elles lui apportaient. Ses écrits et sa personne étaient attaqués dans les livres et jusque dans la chaire; on l'accusait d'hérésie ou de fanatisme; on lui adressait des lettres diffamatoires : celles-ci, il les gardait précieusement, tandis qu'il s'imposait de déchirer les autres plus flatteuses; elles lui servaient à entretenir son humilité.

(1) On a de lui : *la Règle de Saint-Benoît traduite et expliquée*, 1689; — *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*, 1683; — *Règlement pour l'abbaye de la Trappe.*

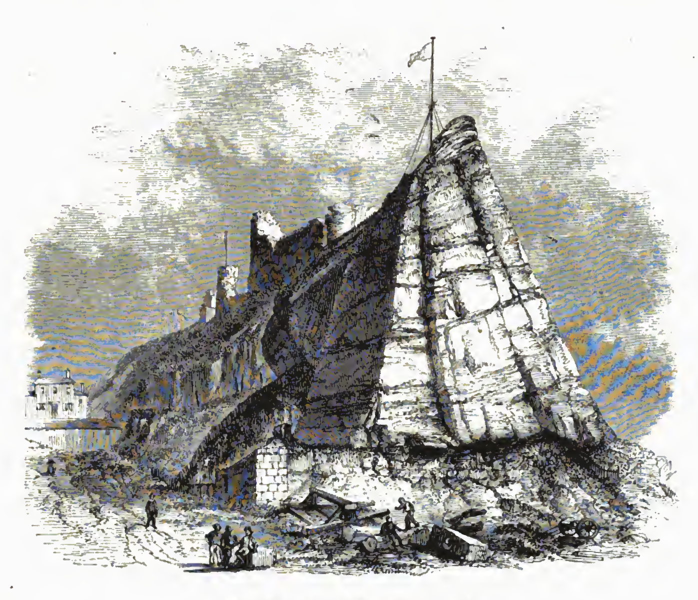
L'abbé de Rancé vécut trente-sept ans dans le renoncement et l'épreuve; il avait passé précisément le même nombre d'années dans les plaisirs du monde. Il semble que cette âme vigoureuse ait voulu égaler l'expiation à la faute, refaire à genoux dans l'étroit sentier du repentir tous les pas qu'il avait faits dans la voie large de l'égarement. Cinq ans avant sa mort, en 1695, ses infirmités et ses souffrances l'avaient obligé de renoncer à une tâche devenue trop lourde pour lui; il avait envoyé sa démission au roi. Il passait ses jours à l'infirmerie, immobile sur une chaise, tournant souvent les yeux vers ces paroles du prophète, qu'il avait fait mettre devant lui : « Seigneur, oubliez mes ignorances et les péchés de ma jeunesse! » Il s'abstenait de laisser voir ses désirs et ses besoins aux frères qui l'entouraient, pour ne pas provoquer leurs services; et si ceux-ci le devinaient et lui venaient en aide, il ne manquait jamais de leur témoigner sa reconnaissance avec une douceur et une humilité touchantes. Quand la mort approcha, il l'accueillit comme une délivrance impatiemment attendue. « O éternité, s'écria-t-il, quel bonheur! Ne tardez pas, mon Dieu! hâtez-vous de venir! » Il expira sur la cendre, au pied de la croix.

HASTINGS.

LA VILLE, LE LIEU DE LA BATAILLE ET LE CHATEAU.

Fin. — Voy. p. 249.

Que dire de ce jour *amer*, ce jour de mort, ce jour souillé du sang des braves? Comment décrire ces champs, où les traces d'un rouge livide reparaissaient toutes fraîches dès



Ruines du Château d'Hastings. — Dessin de Sargent.

qu'une légère averse avait humecté le sol? Bientôt sur cette même place s'éleva, par les ordres de Guillaume, l'abbaye, aujourd'hui ruinée, dont les fondements s'enfonçaient au sein d'un charnier, et qui reçut du vainqueur et porte encore le nom d'*abbaye de la Bataille*. Un auteur célèbre de nos jours, l'Anglais Charles Dickens, a retracé avec sa merveilleuse puissance de vie les transformations de ce lieu de carnage, depuis les terribles événements que raconte Thierry jusqu'à ce jour, où les moissons les vergers et les fleurs, ont enseveli et recouvert tous les vestiges des cruautés de l'homme.

« Le ciel nous garde (¹), s'écrie Dickens, des aspects que contempla la lune lorsque, montant au-dessus de la ligne noire qui borde l'horizon, échancrée par les arbres, elle s'éleva dans le firmament, et blanchit d'en haut la plaine...

» Le ciel nous garde des murmures emportés par la brise qui souffla sur les scènes de ce terrible jour, sur les morts, sur les souffrances de cette horrible nuit. Bien des fois la lune solitaire se leva brillante sur la plaine, les étoiles veillèrent tristement au-dessus, et les vents, partis de tous les points de l'horizon, se déchaînèrent et passèrent avant que les traces du combat fussent effacées.

» Elles persistèrent longtemps, apparaissant de loin en loin, à peine visibles; mais la nature, qui plane au-dessus des mauvaises passions des hommes, reprit peu à peu sa

(¹) *Contes de Noël*; édition de 1847, trad. de Mme Belloc.

sérénité, et sourit à l'homicide champ de carnage, comme elle lui avait souri quand il était pur de tout meurtre.

» Comme avant, les alouettes y prirent leur essor; les hirondelles l'effleurèrent de leur vol capricieux; les ombres fugitives des nuages s'y poursuivirent l'une l'autre, glissant sur les gazons, les blés, les bois, sur le clocher de l'église, sur les toits du village enfouis sous la feuillée, jusqu'à ce qu'elles atteignissent, dans leur fuite, l'horizon lumineux, cette limite de la terre et du ciel, où s'allument et pâlissent les feux du couchant. Puis vinrent les semailles; les graines germèrent, grandirent, furent moissonnées. Le ruisseau, autrefois teint de sang, fit tourner le moulin; le laboureur siffla en menant sa charrue; les faucheurs à l'ouvrage peuplèrent la campagne de groupes joyeux. Les moutons et les bœufs revinrent aux pâturages. Les enfants s'appelèrent d'un champ à l'autre, en donnant la chasse aux moineaux pillards. La fumée monta en spirale au-dessus des cheminées; les cloches du village tintèrent gaiement... la vie reprit son large cours sur le méurtrier champ de bataille, là où des milliers d'hommes étaient tombés dans la mêlée.

» Cependant, parmi les surfaces verdoyantes, formées par les jeunes pousses du blé, se dessinaient çà et là des taches plus vertes, que les gens se montraient avec effroi. Elles reparurent d'année en année; sous ces endroits fertiles avaient été entassés des monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux, engraissant le sol de leurs débris. Le laboureur, en creusant son sillon, se détournait avec dégoût des gigantesques vers qui y fourmillaient; les gerbes qu'on y récoltait, longtemps nommées les gerbes du Carnage, étaient emmagasinées à part, et le fermier, dévotement superstitieux, se gardait bien d'en charger la dernière charrette qui rentrait à la grange!

» Longtemps la terre retournée ramena au grand jour des fragments de bataille; longtemps des souches tronquées embarrassèrent le terrain, et des vestiges de haies renversées, de murs abattus, des places foulées où pas une feuille, pas un arbre ne voulaient croître, témoignèrent des luttes acharnées qui s'étaient livrées là... Les mûres qui croissaient sur ce champ mortuaire laissaient, disait-on, une tache livide sur la main qui se hasardait à les cueillir.

» Les saisons, bien qu'aussi rapides et aussi légères en leur cours que les nuages d'été, effacèrent avec le temps ces taches homicides, et affaiblirent les traditions restées dans l'esprit des habitants voisins, jusqu'à ce qu'elles devinssent des légendes vaguement évoquées autour du foyer d'hiver et plus pâles d'année en année... et les enfants jouèrent à la bataille là où leurs aïeux, mettant au terrible jeu de la guerre leur vie pour enjeu, avaient perdu la partie. »

C'est depuis qu'il s'est tout à fait métamorphosé, depuis qu'il est redevenu lumineux, riche et beau, que ce champ de bataille a été dessiné pour nos lecteurs; et ils chercheraient en vain, sur cette riante et prospère contrée, d'odieuses traces de ces jours de carnage et de sang.

Cependant notre race est vouée à la lutte. Si l'on ne tire plus le glaive, on voit encore de nos jours, comme le dit Charles Dickens, même en pleine paix, des combats : « Il est de saintes guerres intestines, de tranquilles et nobles triomphes, de paisibles luttes, de grands sacrifices de soi, d'héroïques dévouements, d'autant plus méritoires, d'autant plus difficiles, qu'ils n'ont point de spectateurs, point d'annales terrestres, qu'ils s'accomplissent chaque jour à l'ombre, dans la solitude, au coin d'obscurs foyers, au plus profond repli des cœurs; et il n'est pas un de ces actes qui ne réconciliât avec ce monde le plus austère misanthrope, qui ne lui redonnât espérance et foi dans l'avenir, quand même une moitié des humains guerroierait par l'épée et un quart de par la loi et la plume (¹). »

(¹) Ch. Dickens, *Victoire du cœur.*

L'antique château dont notre gravure représente les ruines couronne une des hauteurs de l'ouest, sur le rivage ondulé du comté de Sussex, l'ancien *Suth-Suxne*. L'origine en est inconnue, et paraît avoir précédé la conquête des Normands et la mémorable bataille d'Hastings. Ce poste avait été, à ce qu'assurent les chroniqueurs, fortifié par Arviragus, lorsque ce chef breton secoua le joug romain. Les murailles massives semblent, jaillissant du roc, en être une gigantesque excroissance. La base du triangle qu'elles enserrent est au sud, où la masse crayeuse, qui se dresse perpendiculairement à deux ou trois cents pieds de hauteur, rend toute autre défense superflue. A l'est, les murs étaient flanqués de deux tours dont les débris sont encore debout. Pour protéger le troisième côté de la forteresse, on avait creusé un large fossé qui la sépara du coteau voisin. Les excavations faites au pied des ruines, en 1834, par ordre du comte de Chichester, ont mis à découvert la partie inférieure de la principale porte; elle a 9 pieds de haut sur 19 de profondeur. La gorge et les charnières de la herse existent encore, et des fragments de la chaîne qui la suspendaient ont été retrouvés dans les fouilles.

Le premier propriétaire du château, après la conquête, fut Robert, comte d'Eu, qui reçut le fief en don de Guillaume, ainsi que toute la rive *(the rape)* d'Hastings. Humphrey Dutilleul, qui y commandait, l'abandonna pour retourner à ses amis et à ses pénates en Normandie, préférant le repos de ses tranquilles foyers à la possession sanglante et précaire des terres de la conquête. Après avoir passé en diverses mains, la seigneurie et le château furent vendus par le comte d'Huntingdon, sous le règne d'Élisabeth, à sir Thomas Pelham, pour la somme de 2 500 louis. C'est de ce dernier que, par succession, la propriété est arrivée au présent possesseur, le comte de Chichester.

Les légendes les plus lugubres affluent sur ces gigantesques décombres. Henri VIII, ce Barbe-Bleue couronné, poursuivit là de son terrible amour une jeune et vertueuse dame qui, pour lui échapper, se précipita du haut de la tour du nord, et son corps brisé rebondit sur la grève au-dessous.

Un autre récit, plus horrible encore, explique la destruction du château et l'abandon où restèrent ces ruines, longtemps et encore aujourd'hui friches incultes où paissent les troupeaux. Un certain comte Edgard, favori de Henri, tourmentait sa femme, l'une des plus belles dames de la cour, par une jalousie qui rendait son amour plus funeste que ne l'eût été sa haine. Elle eut le malheur d'implorer la protection du roi. Celui-ci contraignit le comte à accorder à son épouse une pension suffisante, et à lui assigner pour demeure, sa vie durant, une aile du château d'Hastings. L'espionnage et les soupçons de son mari redoublèrent et l'y poursuivirent. Edgard la surprit un matin, seule dans sa chambre, au moment où elle donnait ses ordres à son fauconnier; son aveugle passion voyait partout le déshonneur et le crime : il tua l'homme de sa main sur l'heure, et condamna sa femme à être brûlée vive, elle et son enfant. L'épouvantable meurtre s'accomplit malgré l'indignation des soldats mêmes chargés d'y présider; mais tandis que la malheureuse victime déchirait l'air de ses cris, le feu du bûcher, attisé par un vent violent, se communiqua au château; les efforts pour éteindre les flammes déchaînées furent impuissants; l'édifice enterra sous ses décombres la victime et quelques-uns des bourreaux. Edward survécut pour être la proie des remords; il fit rechercher et réunir les cendres, les os à demi consumés de sa femme et de son enfant, et, après les avoir enfermés dans un cercueil de pierre, il quitta le pays et ne reparut plus. Depuis lors ces ruines, abandonnées à la nature qui répare et embellit tout, se sont recouvertes de plantes grimpantes, de hautes herbes au travers desquelles bondissent les chèvres et les béliers. La

vieille enceinte féodale sert de parc et de bergerie; les agneaux et les enfants s'ébattent au milieu des pierres noircies, qui se sont revêtues de mousse, de lierre, d'orpin, de ronces, de violiers, et, sous des flots de verdure, la végétation, comme le Léthé, ensevelit tous les noirs souvenirs du passé.

Il ne faut que vieillir pour devenir plus indulgent. Je ne vois pas commettre une faute que je ne l'aie commise moi-même. GŒTHE.

LE MOINE SELON SHAKSPEARE.

De nos jours, on a dit de Shakspeare que ce profond observateur du cœur de l'homme en avait retracé tous les sentiments, excepté le sentiment religieux. Si, par sentiment religieux, on a entendu la passion exclusive du ciel, la remarque est juste. Le poëte breton n'a jamais exprimé l'exaltation mystique, l'envie des choses divines, la soif du martyre, comme l'ont exprimée Calderon dans ses *Autos sacramentales*, et Corneille dans son *Polyeucte;* mais il a peint la confiance en Dieu, la soumission de l'âme humaine aux décrets de la Providence, la résignation chrétienne dans toute l'étendue du mot. Voyez, par exemple, le rôle de cet agneau couronné qui se débat si innocemment au milieu des épouvantables péripéties de la guerre civile, et qui se nomme Henri VI; voyez surtout le caractère touchant de la reine Catherine dans la pièce de Henri VIII, le caractère de femme le plus pur et le plus élevé qui soit sorti des mains du grand tragique. En ce sens, Shakspeare a connu le sentiment religieux, celui qui porte l'homme faible et malheureux à implorer le secours de l'Être puissant dont il croit dépendre, et on peut dire qu'il l'a retracé plus d'une fois d'une façon admirable. Et comment ce sentiment aurait-il pu manquer au sublime génie qui, dans ses lugubres et terribles tableaux des passions humaines, sut témoigner aux victimes une sympathie si profonde et marquer si bien aux bourreaux l'heure des vengeances providentielles?

Shakspeare naquit au sein d'une famille professant le catholicisme, et fut élevé probablement dans cette religion par son père. Si, plus tard, le doute, comme l'attestent les trois versions différentes d'Hamlet, est venu changer sa croyance primitive, il ne l'a point livré à l'impiété. En un mot, les incertitudes de son esprit n'ont point effacé les droits et bons instincts de son cœur. Ce qu'il y a de curieux, lorsque l'on examine ses œuvres, c'est d'y voir que sans s'occuper le moins du monde des querelles religieuses de son temps, sans même y faire allusion, il montre un penchant particulier pour les gens de la vie monastique. Souvent ses drames historiques lui fournissent l'occasion de peindre des hommes d'Église. Des évêques, des cardinaux, y paraissent avec leurs ambitions et leurs crimes; on entend Wolsey gémir sur la chute inattendue de son pouvoir, et l'on assiste à l'effroyable agonie de l'assassin Beaufort. Quant au frère, au simple moine, il ne se montre que sous les couleurs les plus douces et les plus aimables. Si Shakspeare avait eu dans l'âme quelque amertume contre le catholicisme, il n'aurait pas manqué de prendre le moine à partie et de faire rire à ses dépens la populace de Londres, surtout sous le règne luthérien d'Élisabeth. Mais point : au rebours du joyeux Chaucer et du compère Rabelais, presque son contemporain, il ne couvre le moine d'aucune raillerie et ne brode sur son compte aucune anecdote maligne et scandaleuse. C'est toujours comme de dignes et sérieuses personnes qu'il représente les fils de Saint-François qui sont mêlés à l'action de ses pièces. On peut en juger par le rôle qu'il donne au frère Laurence dans la belle tragédie de *Roméo et Juliette.*

On sait que ce moine est le confident, le conseiller et le consolateur des deux amants de Vérone. Il est aussi une des causes, bien involontaire, il est vrai, de l'horrible catastrophe qui termine leur destinée. Shakspeare a fait de lui, non un solitaire ignorant et seulement occupé de son salut, mais un religieux instruit, un prêtre éclairé dans la science des hommes et des choses, et mettant gratuitement cette science au service des souffrances morales et physiques de l'humanité. La première fois qu'il paraît, c'est au fond d'une cellule, où il trie des simples qu'il vient de cueillir, et où il va proférant de mélancoliques réflexions sur les qualités bonnes et mauvaises que les fleurs renferment. Il les compare aux cœurs humains, et voit en elles, comme en eux, deux ennemis toujours en guerre, le poison à côté de la douce odeur, la grâce auprès de la volonté rebelle, et il s'écrie :

> . . . . Dès que la partie mauvaise l'emporte,
> La mort, comme un chancre, dévore aussitôt l'homme ou la plante.

Lorsque Roméo lui confie les troubles de son cœur, il lui sourit paternellement; et lorsque le jeune homme lui rappelle qu'il eut souvent à subir ses reproches au sujet d'un premier amour, le bon moine répond : « Je vous re- » prochais l'extravagance de votre passion, mon fils, et non » votre amour. » Un peu après, il ajoute : « Apprenez à aimer » avec modération, pour que vous aimiez longtemps. » Enfin, lorsque Roméo le supplie de l'unir à celle qu'il aime, il y consent en ces termes : « Je le veux bien; mais ce qui m'en- » gage à vous prêter mon saint ministère, c'est que cette al- » liance peut être assez heureuse pour réconcilier vos fa- » milles et changer en amitié leur haine invétérée. »

Tout le caractère du personnage est contenu dans ce peu de mots. Comme on le comprend aisément, c'est un heureux mélange de charité et de philosophie, c'est la raison dans ce qu'elle a de moins roide et de moins austère, c'est la prudence humaine indulgente et réparatrice, mais, hélas! la prudence humaine luttant vainement contre les foudres de la passion et les volontés incompréhensibles de la Providence.

Shakspeare, dit l'histoire, aimait à jouer lui-même ce rôle. De cette donnée, on peut induire que si le personnage de Laurence était un des rôles qui plaisaient le plus au comédien, c'était sans doute parce qu'il se trouvait le plus en rapport avec l'âme du poëte. Il est vrai que l'acteur pouvait tirer de grands effets des scènes où le religieux combat avec éloquence le désespoir du jeune amoureux; mais, après tout, le pauvre franciscain est le seul être qui soit raisonnable parmi tous les individus qui traversent le terrible drame de Vérone. Peut-être que Shakspeare reprenait sous ce masque son propre rôle, lui le contemplateur des luttes et des passions du monde; peut-être que les pensées mises par lui sur les lèvres du moine, il les eut plus d'une fois au cœur en évoquant les sanglants souvenirs de l'histoire antique et moderne!

Le même caractère, quoique moins développé, se rencontre dans la pièce de *Beaucoup de bruit pour rien*. Le religieux de cette comédie paraît être calqué sur celui de la pièce de *Roméo et Juliette :* seulement, le moyen qu'il emploie pour rendre l'honneur à une jeune fille flétrie par des voix calomnieuses est couronné de succès, et l'aventure finit heureusement, comme cela doit arriver en toute comédie. Le drame de *Mesure pour mesure* possède aussi un moine, un franciscain, car c'est toujours à cet ordre de charité pure que le poëte s'adresse; mais ce frère n'est autre que le duc de Vienne, qui, revêtu d'un froc emprunté, joue incognito le rôle de la puissance divine, éprouvant les hommes et réparant le mal qu'ils ont pu faire. Enfin, c'est un saint ermite de la forêt des Ardennes qui, dans la charmante fan-

taisie appelée *Comme il vous plaira*, remet les choses à leur vraie place, en convertissant le prince méchant et usurpateur, et lui faisant restituer les biens enlevés injustement à son frère aîné.

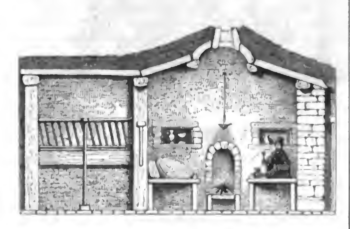
En résumé, le frère Laurence est le type de tous les hommes de la vie monastique qui apparaissent çà et là dans les œuvres du célèbre tragique. C'est lui aussi qui nous découvre le mieux de quelle façon Shakspeare comprit le serviteur de Dieu dans son rôle ici-bas et vis-à-vis des autres hommes.

Il est évident pour nous que son esprit et son cœur ne le lui firent concevoir que comme un être entièrement détaché des intérêts du monde, mais toujours l'ami de ses semblables, un homme de paix et de raison, un doux médecin des âmes et des corps, et cette conception lui fait beaucoup d'honneur. Il est vrai que le capuchon de ses moines renferme tant soit peu de philosophie; mais qui pourrait s'en plaindre, quand on les trouve si conciliants et si charitables?

LES MAISONS ARMÉNIENNES

DANS LES ENVIRONS D'ERZEROUM.

La route de Constantinople à Téhéran traverse, à partir d'Erzeroum, un plateau extrêmement élevé, dont le mont Ararat, la montagne sainte de l'Arménie, mesurant près de 3000 mètres à sa base au-dessus du niveau de l'Océan, occupe le point central. Bien que située sous la même latitude que Smyrne, Palerme et Lisbonne, le climat de cette contrée est extrêmement rigoureux; la neige couvre le sol pendant huit mois de l'année; et le manque presque absolu de bois de chauffage ajoute à la détresse des habitants, qui, réduits à la fiente de vache séchée pour tout combustible, ont dû chercher dans la disposition particulière de leurs habitations un moyen de combattre l'inclémence du climat. Placées au centre des écuries et des étables (les Arméniens, de même que leurs voisins les Kurdes, élèvent un grand nombre de troupeaux), ces habitations, qui rappellent un peu les demeures souterraines des Géorgiens, ne consistent le plus souvent qu'en un hangar assez vaste élevé de quelques pieds au-dessus du sol environnant et dont les parois, sur deux ou même trois côtés, sont formées de simples poutres qui soutiennent la toiture. Une balustrade grossière, à hauteur d'appui, forme l'unique séparation entre les hôtes de la chambre et ceux de l'étable, en sorte que bêtes et



Intérieur d'une Maison arménienne.—D'après Dubois de Montpéreux.

gens vivent et dorment, sinon pêle-mêle, du moins côte à côte.

Ce voisinage, qui ne laisse pas d'être incommode, entretient dans la chambre une dose de calorique assez forte pour compenser l'insuffisance du chauffage ordinaire. J'ai dit à quelle extrémité les habitants de cette portion de l'Arménie étaient réduits en fait de combustible. Ils ramassent soigneusement la fiente des animaux et la font sécher et durcir au soleil pour en façonner ensuite des mottes en forme de disques qu'ils empilent dans un angle de leur demeure. L'hiver, ils emploient un autre procédé de séchage; ils s'en servent comme d'un mortier, ou plutôt comme d'une tenture, pour tapisser intérieurement les murs de la chambre, ce qui donne aux parois, revêtues de ce singulier enduit, un aspect peu agréable à la vue et surtout à l'odorat. Cependant, à mesure que le séchage s'opère, la mauvaise odeur disparaît; lorsque la fiente est entièrement durcie et réduite en mottes, elle est tout à fait inodore.

C'est avec ces mottes, dont on est extrêmement ménager, que la famille alimente le feu nécessaire à la cuisson des aliments; elle s'en sert aussi comme d'un moyen de chauffage dans les grands froids. Lorsque la maison reçoit par hasard un *muçafir* (hôte), on s'empresse de jeter dans l'âtre quelques branches de bois mort ramassées dans le jardin et conservées précieusement pour les occasions solennelles.

Le sol, à l'intérieur, est garni de nattes et de feutres en guise de parquet; de grossiers tapis faits en poils de vache, ou de riches châles de Perse, seule distinction entre les pauvres et les riches demeures, superposés à ce premier plancher, règnent le long des deux grands côtés de la chambre, à une distance de trois à quatre pieds, et sont garnis de coussins adossés à la muraille. Le plus souvent, cet espace est relevé en estrade à la façon turque ou géorgienne, et forme une espèce de divan qui tient lieu de siéges pendant le jour, et, la nuit, de lits pour dormir. Le chef de la famille, accroupi dans l'angle, suivant l'usage oriental, inspecte les travaux de l'intérieur en fumant son tchibouk.

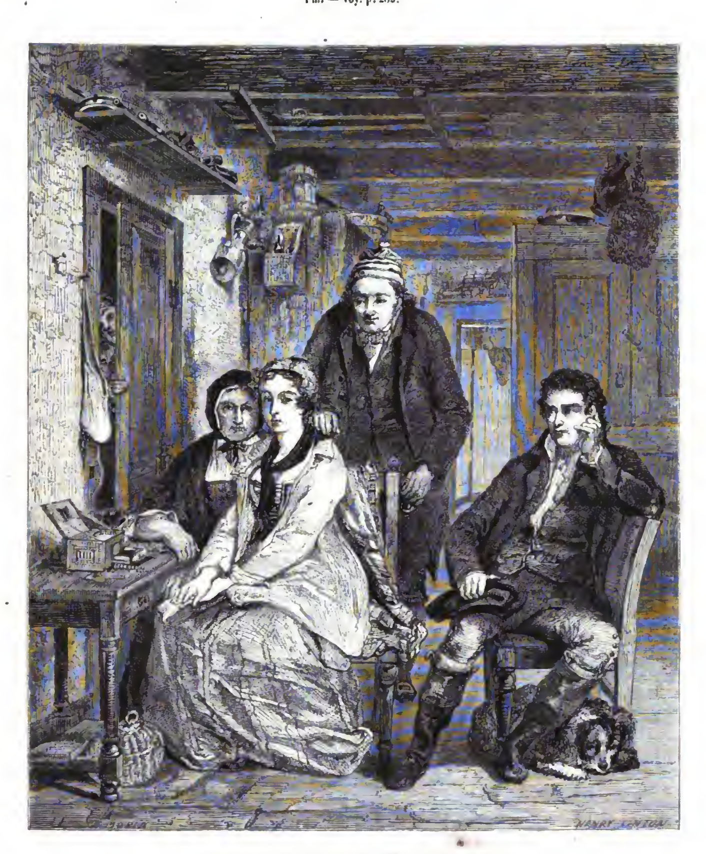
D'autres habitations d'un genre encore plus primitif, et creusées littéralement sous terre, en forme de puits, comme à l'époque du passage des dix mille, rappellent entièrement la description qu'en a donnée Xénophon. Les Grecs ne pouvaient revenir de leur surprise à la vue de ces chambres souterraines où l'on ne pénétrait qu'à l'aide d'échelles, sauf une étroite ouverture pratiquée pour le bétail, et divisées chacune en deux compartiments, dont l'un servait pour les habitants, l'autre pour les animaux, et dans lesquelles ils trouvèrent pêle-mêle des chevaux, des vaches, des brebis, des poules, de grandes provisions de blé et d'orge, ainsi que de grands cratères remplis de bière.

Il y a loin sans doute de ces pauvres demeures aux palais somptueux des *sarrafs* (banquiers) arméniens dans le Bosphore; leurs hôtes non plus ne peuvent pas se comparer. On a peine à se persuader, en voyant les uns et les autres, qu'ils appartiennent à la même race d'hommes. Enrichi par le trafic, environné de toutes les jouissances du luxe intérieur, l'Arménien de Constantinople et des Échelles n'a point perdu les formes majestueuses qui distinguent sa race; mais sa physionomie apathique, quelque chose d'oblique et de craintif dans sa démarche, semblent dénoter chez lui la lourdeur de l'esprit et l'abâtardissement du caractère. Obligé par l'arbitraire de l'ancien régime à se cacher de son opulence comme d'un crime, tremblant devant le moindre Osmanli aux dépens duquel il vit, il semble que son cœur ne batte plus que pour des richesses qu'il ne saurait pas même défendre au jour du danger. Pauvre, au contraire, mais défendu par sa pauvreté même contre la crainte du despotisme, livré à de rudes travaux, mais puisant dans la respiration de l'air natal quelque chose de mâle et de vivifiant, l'Arménien du plateau de l'Ararat a hérité de l'esprit indépendant et belliqueux de ses ancêtres: svelte, admirablement découplé, la fierté de l'expression, l'énergie du sentiment moral, relèvent en lui la beauté du type physique. Il se sent homme; l'autre est un esclave.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

WILKIE.

Fin. — Voy. p. 289.



Duncan Gray, ou le Refus, tableau de Wilkie. — Dessin de Morin.

A peine ébauchés, *les Politiques de village* avaient été marchandés par le comte de Mansfield. Lorsque le succès eut quadruplé la valeur du tableau terminé, que les amateurs empressés y mirent l'enchère, le comte prétendit l'avoir acheté au ridicule prix de quinze guinées, prix que le noble amateur rejetait comme exagéré à l'heure où l'artiste, modeste et sans travaux, n'osait demander davantage d'une œuvre encore inconnue et inachevée. Wilkie défendit la justice et ses intérêts avec autant de calme, de convenance et de modération que de fermeté. Le lord céda; mais, dans ce démêlé entre un pauvre artiste et un grand seigneur, le plus beau rôle n'appartint pas au dernier.

Il y a plaisir à reporter sa pensée sur la conduite tout autre de sir Georges de Beaumont. A plusieurs reprises, surtout aux époques où Wilkie, luttant avec l'envie, la maladie, la ruine, avait besoin d'encouragement et d'appui, les libérales offres, les généreux envois de sir Georges, sous les formes les plus délicates, les plus honorables, le vinrent chercher. C'est en demeurant toujours redevable à l'artiste que le riche amateur lui envoie, comme supplément d'un

prix à son avis insuffisant, des billets de cinquante et de cent guinées, souvent refusés avec affection et respect par l'ombrageuse probité de Wilkie.

« Ce n'est qu'une juste rémunération, répète sans cesse sir Georges; la réputation croissante de vos œuvres, mon cher Wilkie, augmente la valeur de tableaux acquis avant qu'ils eussent atteint leur prix réel; c'est ce qui nous constitue, moi et mes héritiers, à tout jamais vos débiteurs. »

De l'avis de sir Georges, Wilkie taxe ses tableaux trop bas, et le grand seigneur entremêle ce reproche d'offres libérales, d'envois et de conseils, tantôt d'artiste, tantôt d'ami, toujours d'une haute sagesse, donnés avec une affection qui en double le prix. Heureux le jeune homme qui trouve pareil Mécène à son début!

« Bien que j'aie grand plaisir à posséder le tableau que vous faites pour moi, écrit-il à l'artiste, j'en trouve dix fois plus dans la perspective de vos progrès... Je jouis de voir votre talent marcher à son apogée. Poursuivez vos études sans relâche; recherchez toujours la société d'hommes plus âgés que vous... Ne laissez nulle prise à ceux qui, mus par des intérêts personnels ou cédant à leur pauvreté d'âme et d'esprit, s'efforcent de vous faire dévier de la ligne que la nature et vos inclinations vous ont tracée. Rappelez-vous que votre profession est une profession libérale, et ne souffrez pas qu'elle dégénère en commerce. Plus votre âme s'élèvera, plus vos succès seront assurés... »

Le tableau du *Joueur de violon aveugle* (¹) est celui que Georges de Beaumont se félicite d'avoir acquis. A l'exposition de Somerset-House, il éclipsa les œuvres des vieux académiciens, et Wilkie, comblé d'éloges, alla enfin passer au presbytère de Cults, au milieu de sa famille et de ses amis, trois semaines qu'il appelait les plus heureuses de sa vie.

Ses travaux le rappelaient à Londres. Il revient peindre des tableaux déjà achetés : *le Roi Alfred dans la chaumière du paysan*, vendu à M. Davidson; *les Joueurs de cartes*, commandé par le duc de Glocester; *le Payement des fermages*, acquis par lord Mulgrave, premier ouvrage du peintre anglais que la gravure ait fait connaître en France.

C'est dans le journal quotidien de l'artiste qu'il faut prendre une idée de sa vie sobre, occupée, sévère. Il y enregistre en quelques mots les progrès lents mais incessants de ses peintures, ses fréquentes retouches, ses hésitations, ses grattages répétés, ses repentirs; les détails ajoutés, retranchés; les avis reçus, adoptés ou rejetés. Cet abrégé, exact et succinct, laisse parfois, en sa sécheresse, percer des traits d'une observation sagace et fine, et de curieuses nuances de caractère. Ce qui y domine, c'est la persévérance laborieuse, l'égalité forte d'une volonté calme, patiente, imperturbable.

Quelques extraits feront mieux juger de ce journal intime, où rien ne fut écrit pour être lu.

« 1808. — *23 septembre*. Comme je déjeunais, Reinagle (un confrère) est entré. Il est resté un temps considérable devant mon chevalet, à contempler *la Dame malade* (tableau de Wilkie). Il y a signalé une multitude de défauts, sans y découvrir une seule qualité. »

« *Un autre jour*. Commencé à peindre à midi; ajouté sur le chiffonnier un miroir qui ne fait pas mal; le reste de la peinture gagne par cette addition. »

« *19*. Dîné chez lord Mulgrave, où j'ai eu l'honneur de rencontrer Canning. — Le soir, Conway; — lequel a parlé beaucoup, — Canning fort peu.

« Mis un pot à fleurs sur la fenêtre, dans mon tableau; — écrasé sur la muraille un brillant rayon de soleil. »

« *6 novembre*. Promené à Camden-Town. — Haydon est venu déjeuner. — Nous sommes allés ensemble à l'église; — entendu un beau sermon. — Lord Mulgrave vient voir *le Doigt coupé;* me demande la permission de montrer ce tableau à sa femme, et va la querir. — Arrive Peter Coxe, qui se met aussitôt à me lire l'ouvrage qu'il publie contre Napoléon. Interrompu par lord Mulgrave, de retour avec la duchesse; à peine Leurs Seigneuries se sont-elles retirées, que M. Coxe recommence sa lecture et va jusqu'au bout. — Je sors. — Il sort avec moi. L'affiche d'une maison à louer attire mon œil; j'entre pour la visiter. — Coxe entre avec moi, tire son manuscrit de sa poche, et recommence à le lire pour la femme qui montrait le logis. — Je l'ai laissé en train, et suis allé voir les marbres d'Elgin. »

L'observation, tour à tour railleuse ou touchante, toujours profonde, de Wilkie, si remarquable dans ses peintures, perce aussi dans ce rapide journal. En sortant d'un *rout*, il esquisse en peu de mots (vrai tableau de genre) la figure de cette espèce d'Hérodiade, cette fameuse lady Hamilton, que l'amiral Nelson promena dans la voluptueuse cour de Naples et dans les cercles aristocratiques de Londres.

« Lady Hamilton me connaissait de nom; elle m'appela de loin à haute voix pour me dire que sa fille avait le meilleur goût du monde, qu'elle était inimitable, qu'elle excellait à prendre des attitudes gracieuses, etc. Drapant aussitôt la demoiselle avec un grand châle, elle la fit poser au milieu du salon, où la jeune personne se tordit, se ploya en toutes sortes de ces postures et poses élégantes qui ont rendu célèbre la jeunesse de sa mère. Puis celle-ci me demanda si je ne trouvais pas que sa fille ressemblait à lord Nelson. Je répondis que je ne connaissais pas l'éminent amiral. — Lady Hamilton est une grande, grosse et forte femme, à façons ensorcelantes, mais dont les traits sont masculins et l'expression hardie. »

En 1809, Wilkie, à peine âgé de vingt-quatre ans, était nommé associé de l'Académie. L'envie, que la modestie de son caractère et de ses habitudes n'avait pu conjurer, le suivait dans sa marche ascendante. Wilkie est le peintre de l'humble vie; il a déroulé sous nos yeux les drames obscurs et touchants, les joies nuancées du foyer domestique; habile à faire ressortir les attendrissements, les secrètes douleurs, ce qui palpite au-dessous de la bure et du chaume. On l'accusa d'avoir créé le genre bas. Cette peinture historique de mœurs intimes, qui continue dans l'art ce qu'ont fait Burns, Crabbe, Walter Scott et Wordsworth dans la littérature, fut publiquement et avec dédain appelée le genre de la cuiller et du poêlon : *Pan and spoon style*.

C'était en redoublant de travail que Wilkie répondait à ses critiques; la vogue et le prix de ses tableaux montait rapidement; l'Académie se trouvait contrainte, par la voix publique, d'admettre parmi ses membres le peintre le plus populaire du temps. N'importe, l'envie ne mord pas en vain. Les efforts du peintre fatiguaient sa santé; son tempérament s'affaiblissait; cet esprit délicat et modeste se laissait gagner par le doute. Il cherchait à changer, à améliorer sa manière, et perdait parfois quelque chose de la sincérité, de l'unité de son talent.

Une exposition particulière qu'il crut devoir faire en 1812, peut-être pour répondre à ses détracteurs, mécontenta l'Académie, et constitua au peintre une perte de 10 000 francs qu'il lui fallut payer pour racheter son tableau, *la Fête du village*, pris en gage par les créanciers du propriétaire de la galerie d'exposition. C'est à cette circonstance que l'on doit un des plus beaux tableaux de Wilkie, *la Saisie (Distraining for rent)*. Peu après, l'artiste eut la cruelle douleur de perdre son père, et ne trouva de consolation qu'en appelant auprès de lui, et entourant de soins et de bien-être matériel, sa vieille mère et sa belle et charmante sœur Hélène.

C'est à elle surtout qu'il écrit de Paris, où il fit une courte apparition en 1814. Ses lettres sont remplies de détails intéressants sur la peinture, la société, le costume du temps,

(¹) Le *Magasin pittoresque* en a donné la gravure, t. XX, p. 155.

qu'il s'amuse à décrire à sa sœur. Il fit de là une tournée en Hollande. C'étaient les maîtres hollandais qu'il avait le plus étudiés; aussi écrit-il : « Rien ne me semble nouveau dans ce pays; j'ai tout connu sur la toile. »

Revenu à Londres pour y peindre cette suite de petits tableaux, histoire de mœurs de la classe la plus nombreuse, celle qui constitue le fond des nationalités, le portrait qu'il fit, en 1818, de Walter Scott et de sa famille (reproduit par le *Magasin pittoresque*, t. XIII, p. 149), est une des preuves que le portrait n'était pas la véritable vocation de Wilkie. Son *Colporteur* (¹), *la Silhouette du lapin* (²), *le Jeune Messager* (³), avaient déjà paru. *La Lecture du Testament*, achetée par le roi de Bavière, excita, ainsi que *les Invalides de Chelsea*, qui coûtèrent 30 000 francs au duc de Wellington, l'admiration la plus vive; mais c'est à notre Géricault, qui vit ce dernier ouvrage à l'Exposition de Londres, qu'il faut le laisser décrire. Celui qui savait si bien lui-même, et d'une façon plus grandiose, faire passer les émotions de l'âme sur la toile, a pu sentir mieux que personne, et saura faire comprendre, les *expressions touchantes*, comme il les appelle, de Wilkie.

« Dans un petit tableau, écrit-il à Horace Vernet, Wilkie » a su tirer un parti admirable du sujet le plus simple. La » scène se passe aux Invalides. Il suppose qu'à la nouvelle » d'une victoire, ces vétérans se réunissent pour lire le » bulletin et se réjouir. Il a varié tous ses caractères avec » bien du sentiment. Je ne vous parlerai que d'une seule » figure qui m'a paru la plus parfaite, et dont la pose et » l'expression arrachent les larmes, quelque bon que l'on » tienne. C'est une femme d'un soldat qui, tout occupée de » son mari, parcourt d'un œil inquiet et hagard la liste des » morts... Votre imagination vous dira tout ce que son » visage décomposé exprime. Il n'y a ni crêpes, ni deuil; » le vin, au contraire, coule à toutes les tables, et le ciel » n'est point sillonné d'éclairs de funeste présage; le peintre » arrive cependant au dernier pathétique comme la nature » elle-même... » (Recueil de M. T. de Chennevières, t. III, p. 189.)

L'heure des grandes épreuves approchait; Wilkie perd tout à la fois. Sa mère, son frère, le fiancé de sa sœur, meurent sous son toit hospitalier; un autre frère, père de famille, est ruiné; Wilkie a répondu pour lui, et, l'âme abreuvée de douleur, redouble de travail pour faire face à tant de nouvelles charges. La grande banqueroute des libraires du Nord, qui tua Walter Scott, atteint aussi son ami Wilkie. Le moral ne fléchit pas, mais le corps défaille. Ces bras solides, cette main si constamment active, refusent le service; ce cerveau, jusqu'ici toujours à l'œuvre, ne peut plus supporter dix minutes de travail; il faut tout quitter, et, après avoir vainement essayé du moxa, de la diète, des remèdes violents, saignées, purgations, exutoires, forcé de renoncer à toucher la palette, pouvant à peine écrire ou lire, Wilkie se décide à voyager. Il parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, retourna à Rome, et passa enfin en Espagne. Ces voyages apportèrent, à la quatrième année, une notable amélioration à l'état de Wilkie.

Son retour en Angleterre, où il rapportait huit petits tableaux, quatre faits à Rome, quatre commencés en Espagne, fut marqué par de grands honneurs. Candidat pour la présidence de l'Académie, correspondant de l'Institut de France, premier peintre du roi à Londres et à Edimbourg, créé chevalier par le monarque, chargé de peindre successivement les portraits de Leurs Majestés, l'*Entrée de Georges IV à Holy-Rood en 1822*, puis le *Premier conseil de ministres tenu par la reine Vittoria*, le peintre des humbles toits, devenu celui des palais et des courtisans, ne retrouve plus, sous le velours et le satin, les émotions que lui donnait naguère le coin du feu obscur de ses compatriotes. Il voyage en Irlande, revient en Écosse, en quête de sensations nouvelles; puis, tout à coup, il part, et va chercher dans l'Orient d'autres costumes, d'autres mœurs, un autre monde à étudier. Il fait à Constantinople les portraits du sultan Mahmoud et de Reschid-Pacha; court à la terre sainte, où l'attiraient de pieuses pensées; il visite la mer Morte, fait poser le pacha Méhémet, et revenait joyeux près de sa chère sœur, rapportant le fruit de ses voyages : des portraits curieux presque achevés, des tableaux originaux commencés, des impressions renouvelées : il avait échappé à la peste, aux dangers de la mer, aux maladies, et trouvait sa santé améliorée par son voyage. Dans une relâche à Malte du bateau à vapeur *l'Oriental* qu'il montait, il se laissa aller à boire imprudemment de la limonade glacée et à manger des fruits.

« Peu après, écrit dans son rapport le chirurgien du vaisseau, sir David se plaignit de malaise à l'estomac et de dérangement d'entrailles. L'émétique et quelques autres moyens le soulagèrent presque complétement, et hier soir, sur le pont, il semblait remis. Lui rendant visite ce matin, dans sa cabine, il me parla d'une façon incohérente; peu après il était presque complétement assoupi, n'entendait que très-imparfaitement, et ne pouvait donner de réponses distinctes à mes questions. Le pouls était rapide, indistinct, aisément compressible; la respiration bruyante; les yeux injectés, insensibles à la plus forte lumière. Un vésicatoire fut appliqué à la nuque; on donna des stimulants; le tout sans succès. Il resta dans cet état, toujours baissant, jusqu'à onze heures dix minutes qu'il expira, sans lutte, le 1er juin 1841. »

Ainsi mourut le peintre de mœurs de l'Écosse. Le service fut dit sur le vaisseau, le cercueil confié à la mer, et la dernière lettre de Wilkie, adressée à sa sœur, fut remise à Hélène lorsque la main qui l'avait tracée était déjà glacée, et que le corps du frère qu'elle aimait roulait insensible sous les vagues houleuses.

DUNCAN GRAY.

C'est en 1814 que, sous le titre de *le Refus*, Wilkie fit paraître un petit tableau dont le sujet était fourni par la chanson de Burns; première idée qu'il perfectionna et acheva dans sa peinture de *Duncan Gray*, exposée en 1817, à Londres. Le peintre n'a pas, comme le poëte, le temps devant lui pour nuancer les changements d'avis d'une belle dépitée, qui, coquette et fière, se rengorge et ne veut, à aucun prix, écouter le pauvre prétendant, humble et soumis, dont elle ne se rapproche qu'au moment où, prêt à reprendre sa liberté, il s'écrie : « Qu'elle aille au...! » ainsi que le dit peu poliment l'amoureux écossais.

Wilkie a suppléé à ce désavantage en donnant pour explication au revirement de la jeune fille les douces influences de la famille : c'est le regard d'intercession de la mère, dont les lèvres s'entr'ouvrent pour laisser échapper un tendre avis; c'est l'affectueuse pression de la main du père, posée sur l'épaule de sa fille bien-aimée; et déjà la joyeuse noce, les prospères enfants, se laissent apercevoir en perspective.

Avec l'insuffisance d'une traduction, bien grande lorsqu'il s'agit de Burns, voici la chanson du poëte écossais :

DUNCAN GRAY.
Chanson de Burns.

Ce que c'est que d'aimer! Duncan vint pour la belle,
La Meg aux blonds cheveux, à la noire prunelle;
Hélas! ce que c'est que d'aimer!

(¹) Voy. t. XVIII, p. 289.
(²) T. XVII, p. 393.
(³) T. XVII, p. 41.

C'était à la Noël, où tous étaient en joie;
Mais elle se rengorge et dédaigne la proie
Qui dans ses rêts se vient pâmer :
Hélas! ce que c'est que d'aimer!

Repoussé, Duncan prie, il pleure, il se lamente;
Elle est sourde, elle est fière, elle est impertinente·
Hélas! ce que c'est que d'aimer!
Il se plaint au dehors, au dedans il soupire;
Parle de précipice, et veut, en son délire,
Mourir, s'il ne la peut charmer:
Hélas! ce que c'est que d'aimer!

Mais la chance et le temps sont oiseaux de passage,
Le dédain peut guérir l'œuvre d'un beau visage:
Hélas! ce que c'est que d'aimer!
— Comme un sot, se dit-il, je n'irai pas me pendre
Pour la fière beauté qui ne veut pas m'entendre;
Qu'elle aille... se faire embaumer!—
Hélas! ce que c'est que d'aimer!

Aux docteurs d'expliquer comment tourna la chose.
Meg défaille et pâlit; Duncan redevient rose :
Hélas! ce que c'est que d'aimer!
La jeune fille, au cœur sent un mal qui l'oppresse :
Quels profonds sentiments, dans son œil en détresse,
Viennent tendrement s'exprimer!
Hélas! ce que c'est que d'aimer!

Duncan reçut du ciel l'âme compatissante,
Hé! qui ne toucherait cette beauté tremblante?
Hélas! ce que c'est que d'aimer!
Laissera-t-il flétrir cette fleur de jeunesse?
Non; sa rage est éteinte : en leur pure allégresse,
Les deux amants vont proclamer
Que c'est un vrai bonheur d'aimer!

LE VER A SOIE DU RICIN.

On a beaucoup parlé depuis quelque temps de cette espèce de bombyx qui vit, dans l'Inde, sur le ricin. Vers le commencement de 1854, elle fut annoncée en France pour la première fois. Dans le courant de la même année, un professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, M. Milne Edwards, reçut de Calcutta des œufs de cet insecte; il commença immédiatement à leur sujet une série de recherches. Toutes les conditions furent aménagées avec soin, dans le cabinet même du professeur, pour favoriser l'éclosion de ces œufs, élever la chenille et produire le cocon..

Les œufs furent d'abord soumis à une température convenable; on sait que cette température varie de quinze à seize degrés centigrades pour le ver à soie commun du mûrier; elle a été portée à un degré un peu supérieur pour le bombyx indien. Après quinze jours, le 2 août 1854, les jeunes chenilles commencèrent à se montrer. L'éclosion s'acheva promptement; elle produisit environ cinquante individus en parfait état. Presque en même temps, la Société d'acclimatation de Paris se hâta de commencer une suite d'opérations relatives à l'éducation du bombyx de l'Inde. De nombreux essais eurent lieu également à Malte, à Palerme et à Messine (où le ricin croît en abondance), à Turin, à Valence (Espagne), en Algérie, aux îles d'Hyères, à Mettray, enfin au jardin des Plantes de Paris, et particulièrement dans la salle de la ménagerie des reptiles, où les pontes ont parfaitement réussi, et où nous avons fait dessiner le ver à soie nouveau dans ses trois états, de larve (chenille), de chrysalide (cocon) et de papillon (insecte parfait); la gravure le représente sur la plante même dont les feuilles fournissent sa nourriture de prédilection, sur le ricin.

A considérer les détails extérieurs de son organisation, ce ver à soie, de même que celui du mûrier, appartient bien à la tribu des bombyx, famille des lépidoptères nocturnes : trompe courte, antennes pectinées chez le mâle, ailes horizontales, dont les inférieures débordent latéralement celles de la première paire; chenilles vivant à nu sur les végétaux, coque de soie pour l'état de nymphe, etc. Les entomologistes lui ont donné des noms divers : *Bombyx Cynthia*, *Saturnia Cynthia*, *Saturnia ricini*, *Attacus arrindia*, etc.; ces noms ont varié suivant les affinités qu'on a cru lui reconnaître avec tel ou tel genre particulier de sa famille; mais la première de ces dénominations, *Bombyx Cynthia*, paraît aujourd'hui la plus généralement adoptée.

L'une des qualités les plus précieuses de cette espèce nouvelle est la rapidité avec laquelle se succèdent ses métamorphoses : éclosion des œufs, mues successives de la chenille, réclusion de la nymphe, développement du papillon, et ponte nouvelle.—Les œufs mettent à peine, avons-nous dit, quinze jours pour sortir de leur enveloppe solide. — Les chenilles ou larves ne parcourent pas moins rapidement leur période. On sait que la larve, chez les animaux de la classe des insectes, et en particulier chez ceux de la famille dont il s'agit ici, subit des *mues* à plusieurs reprises, c'est-à-dire change de peau avant de se constituer en cet état d'inertie apparente pendant lequel elle vit enveloppée d'une sorte de toile variable,—état que l'on désigne, comme l'on sait, sous le nom de *nymphe*, de *chrysalide* ou de *cocon*, suivant le genre. Les chenilles élevées dans le cabinet de M. Milne Edwards, et écloses le 2 août, avaient déjà, le 28 août, changé de peau quatre fois. La première mue eut lieu du 9 au 10, la seconde le 15, la troisième le 21, et la quatrième le 27. Pendant le premier âge, les chenilles étaient d'une teinte jaune pâle, avec la tête, le dessus du prothorax et les tubercules d'un brun noir. Au second âge, elles sont devenues beaucoup plus pâles; la tête encore noirâtre, mais les quatre rangées tergales des tubercules blanchâtres. Au troisième âge, elles étaient presque entièrement d'un blanc tirant sur le vert, et au quatrième âge, d'une teinte bleue très-claire. La peau semblait couverte d'une efflorescence blanche semblable à une matière cireuse. L'animal paraissait fort sédentaire. Il a mis environ un mois avant de se constituer en chrysalide, c'est-à-dire en cocon.

L'état de cocon, dans la ménagerie des reptiles, au Muséum, persiste à peu près quinze jours. Le cocon a la forme que représente la gravure; il est plus pointu vers les extrémités que celui du ver à soie du mûrier. Quant à sa grosseur, elle est très-variable : celle que nous avons figurée reproduit les diamètres des cocons obtenus dans l'Inde; mais dans notre climat, jusqu'à présent du moins, il n'a pas atteint ces dimensions. La couleur en est également d'un jaune orange.

Le papillon, dans la même salle d'expérimentation, sort du cocon, par les moyens ordinaires, après quinze jours. Il est grand, vigoureux, ses ailes supérieures mesurent dix centimètres à peu près d'envergure. Sa couleur générale est d'un blond fauve bariolé de blanc sale et d'un peu de jaune et de noir. Les antennes sont pennées et très-saillantes.

En moins de vingt-quatre heures, la femelle pond les œufs, en nombre considérable, plus de cent cinquante, tous symétriquement empilés et disposés en séries.

On voit qu'en additionnant la durée de chacune des phases de développement chez ce ver à soie, on peut obtenir de six à sept récoltes de soie par an. Aux Indes, ces mêmes phases sont, dit-on, plus rapides : un auteur anglais cite jusqu'à douze récoltes par an. Quelle ressource précieuse, si notre climat vient à permettre une si abondante et si rapide génération!

Le ricin, cette jolie plante de la famille des euphorbiacées, est communément nommé *Palma Christi*. Originaire de l'Inde et de l'Afrique, où elle atteint la taille des grands arbres, et se montre vivace pendant plusieurs années, elle a été importée en Europe, où elle croît spontanément aujourd'hui dans les parties les plus chaudes, toutefois avec des dimensions moindres; nous la cultivons, comme plante d'agrément, dans nos départements du



Le Ver à soie du Ricin *(Bombyx Cynthia)*. — Dessin de Freeman.

centre et du nord, où sa hauteur ne dépasse guère deux ou trois mètres, et la plante périt chaque année. Jusqu'à présent, elle n'avait guère été utilisée que pour son fruit, dont les graines produisent l'huile connue de nos lecteurs. La nourriture de prédilection du bombyx cynthia étendra désormais son emploi.

Du reste, d'après des expériences récentes faites à Turin, le ver à soie de l'Inde s'habituerait aussi aux feuilles de

laitue, et même des chenilles cultivées à Marseille auraient refusé le feuillage du ricin, pour se nourrir uniquement de cette dernière plante. Les cocons que l'on a obtenus après ce genre de nourriture ont été, il est vrai, d'un tiers plus petits qu'à l'ordinaire. On dit aussi que le *Bombyx Cynthia* ne refuse pas la feuille de saule.

M. Vallée, à la ménagerie des reptiles du Muséum, essaye en ce moment différents autres genres de plantes communes qui pourraient également lui convenir. Il a déjà réussi à lui en trouver une, le *chardon à foulon;* sur une vingtaine de chenilles que nous avons vues il y a quelques jours, dans la salle où opère M. Vallée, dix ou onze avaient choisi les feuilles du chardon, et douze ou treize s'étaient fixées sur les feuilles du ricin.

Le dévidage paraît offrir quelques difficultés; mais divers sériciculteurs s'occupent aujourd'hui de cette opération, et probablement ils arriveront à de bons résultats. La soie est moins belle que celle des bombyx du mûrier, mais elle est d'une solidité remarquable; on pourra, par des améliorations successives, en perfectionner la qualité. Avec des soins particuliers, on est déjà parvenu à la produire plus brillante et plus tenace. Dans plusieurs parties de l'Inde, cette soie sert à l'habillement journalier de la classe pauvre pendant toute l'année, et à celui de toutes les classes pendant la saison froide. « L'étoffe qui en est faite, rapporte le docteur Roxburg, est en apparence lâche et grossière, mais elle est d'une durée incroyable. La vie d'une seule personne suffit rarement pour user un vêtement de cette espèce, de telle sorte qu'une même pièce d'étoffe passe souvent de la mère à la fille. »

En résumé, le ver à soie du ricin est extrêmement productif, sa croissance est rapide, et les générations de son espèce se succèdent à des intervalles excessivement rapprochés. Enfin il se nourrit de plantes dont la culture est facile et commune en France, ainsi que dans une grande partie de l'Europe.

LETTRE DE CHARLES IX
SUR LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Le massacre de la Saint-Barthélemy est un des tristes épisodes de notre histoire nationale dont les causes semblent les plus enveloppées de mystère. Voici une lettre, suivant toute apparence circulaire, écrite par le roi aux gouverneurs de ses villes, et qui semble établir qu'il y avait eu un mot d'ordre donné par la cour, mot d'ordre qu'on eut le soin de ne pas donner par écrit de peur que la conspiration ne vînt à échouer, mais dont la preuve paraît ressortir dans cette phrase de la lettre du roi : « Quelque commandement verbal que j'aie pu faire à ceux que j'ay envoyés devers vous... » Cette lettre, qui peut servir à jeter quelque lumière sur cette question si obscure, est conservée aux archives de la ville de Chartres, et elle était restée inédite jusqu'à ces derniers temps. La Société archéologique de l'Orléanais vient de la publier dans ses Mémoires [1] :

« Monsieur d'Eguilly [2], ayant avisé que sous couleur et occasion de la mort dernièrement advenue de l'admiral et de ses adhérents et complices, aucuns gentilshommes et autres nos sujets faisant profession de la religion prétendue réformée se pourroient eslever et assembler pour tascher de faire et entreprendre quelque chose au préjudice du repos et tranquillité que j'ai toujours désirée en mon royaume, estant le fait de ladite mort déguisé et donné à entendre pour autre cause qu'il n'est advenu, j'ai fait une déclaration et ordonnance, laquelle je veux et entends que vous faites incontinent publier par son de trompe et par affiches par tous les lieux et endroits de vostre charge, et faire cris et proclamation à ce qu'elle soit notifiée à un chacun.

» Et encore que, comme dit est, j'aye toujours voulu estre observateur de mon édict de pacification, toutesfois, voyant les troubles et séditions qui se pourroient eslever parmy mes sujets à l'occasion de la susdite mort de l'amiral et de ceux qui l'accompagnoient, vous ferés faire deffence particulière aux principaux de ladite religion prétendue réformée, en vostre charge, qu'ils n'ayent à faire aucunes assemblées ni presches en leurs maisons ni ailleurs, afin d'oster tout doute et soupçon que pour ce l'on pourroit concevoir; et semblablement en avertissés ceux des villes de vostre dite charge que besoin sera, à ce qu'ils ayent à suivre et observer en cet endroit mon intention, mais que chacun se retire en sa maison pour y vivre doucement, comme il est permis par le bénéfice de mes édits de pacification, et ils y seront conservés sous ma protection et sauvegarde : autrement là où ils seroient refusans de se retirer après ledit avertissement que l'on leur en avait fait, vous leur courrés et ferés courir sus et les taillerés en pièces comme ennemis de ma couronne.

» Au surplus, quelque commandement verbal que j'aie pu faire à ceux que j'ay envoyés tant devers vous et mes lieutenans généraux et officiers, lorsque j'avois juste cause de matiérer et conduire à quelque sinistre direment, ayant sçu la conspiration que faisoit ailleurs de moy ledict amiral, j'ay révocqué et révocque tout cela, voulant que par vous ne autre en soit aucune chose extraite : qui est ce que j'ai à vous dire à ceste heure, priant Dieu, monsieur d'Esguilli, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Escrit à Paris, le 28e jour d'aoust 1572. »

CHARLES.

(1) *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, t. III, p. 124. — Orléans, Gatineau, libraire, 1851.

(2) Pierre Levavasseur, seigneur d'Eguilly, gouverneur de la ville de Chartres.

LE CANON D'ARGENT.

Hernando Cortez, voulant faire à Charles-Quint un présent digne de lui, fit fondre en argent, au Mexique, une couleuvrine qui fut expédiée en Espagne. Un vieil auteur français affirme qu'elle valait 300 000 ducats, « sans conter (*sic*) la façon qui auoit cousté 1 050 ducats. » (Voy. Guyon, sieur de la Nauche, *les Diverses leçons*, etc.; Lyon, 1625, 3 vol. petit in-8.)

Les gens qui nous assurent n'être d'aucun parti, à coup sûr ne sont pas du nôtre. J. PETIT-SENN.

LA LIBERTÉ MORALE.

Vous pouvez, si vous avez la force en main, me chasser de mes possessions les plus légitimes; vous pouvez mettre mon corps dans les fers, mais n'entreprenez rien au delà. Fussiez-vous prince, fussiez-vous le plus absolu des monarques, je porterai jusque dans vos prisons ma liberté tout entière : la liberté de mon esprit pour m'entretenir avec ma raison; la liberté de mon cœur pour m'attacher à mes devoirs. Vous n'avez emprisonné que la partie de moi-même que je regardais déjà comme une prison. J'y étais libre avant la violence que vous m'avez faite, je le suis après; et si, par le pouvoir que Dieu m'a donné sur moi-même, je veux posséder mon âme en prison, je suis encore libre, malgré lui, mon souverain, mon roi... La liberté

est une espèce de royauté naturelle que Dieu nous a donnée sur nous-mêmes, pour nous gouverner sous ses ordres.

LE P. ANDRÉ.

ARCHÉOLOGIE PARISIENNE.

COLLÉGE DE NAVARRE. — ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Suite. — Voy. p. 169.

Collége de Navarre. — Ce collége, qui, dans l'origine, s'est appelé aussi de Champagne, a été fondé, en 1304, par le testament de Jeanne de Navarre, cette femme au cœur viril [1], qui fut reine de France par son époux Philippe le Bel, et de son chef reine de Navarre, comtesse de Brie et de Champagne.

Pour assurer l'exécution de son testament, Jeanne y fit intervenir le roi son époux et Louis son fils aîné, l'un et l'autre approuvant les dispositions faites par la reine, promettant et jurant de les réaliser. Plus tard, en 1317, deux années après l'inauguration du collége, le pape en confirma l'établissement par un bref où l'on remarque un magnifique éloge de la science.

Ainsi les autorités souveraines de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel concouraient à la création de ce collége, qui fut si brillant pendant toute sa durée et qui a été si brillamment remplacé. Mais d'autres circonstances lui imprimaient dès l'origine ce que dans le langage moderne on appellerait le caractère d'une institution nationale.

Les autres fondations de ce genre n'étaient destinées qu'aux écoliers de certaines provinces. C'était ordinairement celle où était né le fondateur ou celle qu'il habitait. Mais il suffisait d'être Français et d'être reconnu apte à recevoir une instruction élevée pour concourir aux bourses du Collége de Navarre. D'ailleurs le principe de l'unité de la nation était encore si peu entré dans les esprits, que les exécuteurs testamentaires de la reine crurent devoir changer cette disposition et accorder exclusivement aux provinces qui avaient été de son patrimoine le droit de fournir des maîtres et des boursiers au nouveau collége. Et il fallut une décision du parlement et une ordonnance royale, en 1331, pour lui maintenir ce caractère d'école nationale que la fondatrice lui avait donné, et qui cadrait si bien avec les vues politiques des successeurs de Hugues Capet.

Enfin Jeanne dota généreusement le collége. Outre son hôtel patrimonial à Paris, elle lui légua une rente perpétuelle de 2 000 livres tournois, assise sur ses terres de Champagne et de Brie, somme qui, d'après la valeur relative de l'argent et des divers objets de consommation aux différentes époques, représente approximativement pour notre temps celle de 120 000 francs. Or, si on entre dans le détail, on se convaincra aisément que Jeanne ne fut pas moins libérale envers son collége que ne l'est aujourd'hui le gouvernement en faveur des établissements d'instruction les mieux dotés [2].

[1] *Virilem et inclytum animum gerens in corpore muliebri.* C'est l'éloge que le pape Jean XXII donne à la mémoire de la reine dans le bref de 1317, dont il va être question; éloge mérité, puisqu'en l'absence du roi, vers 1296, Jeanne avait marché contre le comte de Bar qui menaçait la Champagne, avait battu les troupes de ce seigneur, l'avait fait lui-même prisonnier et lui avait dicté les conditions de la paix. Elle avait pour aïeul le célèbre et noble troubadour Thibault, comte de Champagne. Elle était, par sa mère, petite-fille de ce vaillant frère de saint Louis, Robert, comte d'Artois, qui fut tué au combat de a Massoure.

[2] Le nombre des écoliers, tous boursiers, était fixé à soixante-dix : vingt grammairiens, trente élèves ès arts et vingt théologiens. Les bourses de la classe inférieure étaient de 5 sols tournois; celles de la seconde classe, de 7 sols 6 deniers; celles de la classe supérieure, de 10 sols par semaine. Dans aucun des colléges fondés à cette époque elles n'étaient aussi fortes; les plus élevées étaient généralement de 5 sols, et il y en avait même de 2 sols 6 deniers. En résumé, la moyenne de chaque bourse de Navarre représenterait une somme, valeur actuelle, de 1 170 francs. Or les bourses de l'École polytechnique ne sont que de 1 000 francs. Disons, en passant, que l'enseignement de la division des arts comprenait alors la logique, quelques parties élémentaires des mathématiques, et ce qu'on savait ou croyait savoir de la physique et de l'astronomie. Les trois classes d'élèves, grammaire, arts et théologie, avaient leurs habitations, dortoirs, salle à manger et salles d'étude séparées; elles ne se réunissaient qu'à la chapelle. On s'élevait ordinairement d'une classe à l'autre, de sorte qu'on passait d'une bourse de grammaire à une bourse ès arts, etc.; mais cela n'était pas absolu, il fallait le mériter; et à Navarre aussi il y avait des *fruits secs*. C'était d'ailleurs au nom du roi, et par son confesseur, que les bourses étaient conférées. Louis XI, en 1464, chargea le fameux la Balue de donner les bourses de Navarre, conférer les bénéfices, et *généralement faire tout ce qu'avaient accoutumé de faire les confesseurs de son père le roi Charles VII.* Louis XI se confiait aux *services, loyauté et bonne prud'homie de son amé et féal conseiller*. On sait assez que cette confiance fut mal justifiée.

Tout ce qui concernait l'entretien des écoliers était à la charge de leurs bourses; mais les livres pour l'instruction étaient achetés sur les fonds généraux, et c'était en effet une dépense considérable avant l'invention de l'imprimerie. Si après le payement des maîtres et fonctionnaires de l'établissement, et après avoir soldé les frais courants, il demeurait quelque économie, on devait l'employer à l'augmentation du nombre des bourses. Par ce moyen, et surtout par la munificence de quelques personnes, le nombre des boursiers, s'il ne s'augmenta pas, put au moins se maintenir quelque temps, malgré la dépréciation rapide des monnaies et de l'argent lui-même.

Pour garantir les conditions économiques de l'établissement, un fonctionnaire spécial était chargé, sous le nom de proviseur, d'en diriger l'administration. Il était directement comptable envers les officiers de la chambre des comptes. L'un d'eux, commis à cet effet par sa compagnie, se transportait chaque année dans le collége pour vérifier les écritures et la caisse du proviseur, et il recevait du collége 50 sols tournois pour ses honoraires à chaque vérification. Les comptes étaient vérifiés en outre, deux fois par an au moins, par un conseil d'administration formé des maîtres et de la majorité des boursiers. On voit que ces formes administratives ne s'éloignaient guère des nôtres.

Le maître de la division de théologie, nommé par l'Université, et qui ne pouvait être pris parmi les membres des ordres religieux dits réguliers, gouvernait la maison avec le titre de recteur que lui donnait le testament de la reine. Mais ce titre fut changé en celui de grand maître, pour éviter sans doute toute confusion avec le recteur de l'Université, qui fut choisi très-souvent parmi les membres du Collége de Navarre, dont il continuait à faire partie, malgré cette élévation temporaire. C'était une place fort considérable que celle de grand maître de Navarre. Il avait la nomination des bourses dans plusieurs autres établissements. D'ailleurs le collége joua souvent un rôle dans les affaires de l'État, ce qui donnait à son chef une sorte d'importance politique. Enfin, lorsque Navarre fut devenu, suivant l'expression de Mézerai, *l'école de la noblesse française*, lorsque des fils de rois y devinrent pensionnaires [1], le grand maître contracta nécessairement les plus hautes relations : aussi en vit-on plusieurs abandonner cette place comme incompatible avec la modestie ecclésiastique.

La force et l'élévation des études répondirent constam-

[1] Un jour de l'année 1568, trois jeunes écoliers, qui depuis furent des princes célèbres, reçurent à Navarre la visite du roi de France. C'étaient trois cousins : Valois, Bourbon et Guise, les trois Henri! Ces trois destinées, qui plus tard devaient se traverser violemment, semblent unies à leur aurore. « A l'issue de son enfance, dit l'historien Pierre Mathieu, le jeune Bourbon fut amené à la cour. Le bois de Vincennes fut sa première académie; de là il fut mis au collége de Navarre, pour y être institué aux bonnes lettres. Il y eut pour compagnon le duc d'Anjou, qui fut son roi, et le duc de Guise, qui voulut l'être. »

ment à la grandeur des commencements et à la puissance d'organisation du Collége de Navarre.

Ainsi, avant d'être établi dans aucune autre maison, l'enseignement de la rhétorique, qui ne fut généralement introduit dans l'Université qu'en 1458 (Crévier), l'avait été d'abord à Navarre par le célèbre Nicolas Clémengis, mort en 1444.

Ainsi, déjà en 1560, on voit figurer un professeur de langue hébraïque au Collége de Navarre.

Budée, qui fut le conseiller de François Ier dans la création du Collége de France; Ramus, Danet, Oronce Finé, qui furent au nombre de ses premiers professeurs, sortaient tous de Navarre.

Une chaire de théologie morale y fut fondée en 1659, ce qu'il est permis de remarquer, puisque jusqu'alors on n'avait professé dans l'Université que la théologie dogmatique. Enfin c'est le premier collége où fut établie (en 1753) une chaire de physique expérimentale. Les leçons qu'y donna l'abbé Nollet eurent une grande célébrité et contribuèrent beaucoup à répandre le goût de cette belle science, si peu connue alors. C'est dans l'amphithéâtre même où se donnaient ces leçons que plus tard l'École polytechnique a entendu les Malus, les Petit, les Arago, les Dulong, venir les reprendre et les continuer avec tous les progrès que la physique avait faits depuis, et auxquels ils ont eux-mêmes coopéré pour une si grande part.

Après cela, il faut juger l'arbre à ses fruits : c'est, veux-je dire, par les hommes qu'il a formés qu'on doit apprécier un institut d'éducation. Or, en décrivant les bâtiments de Navarre, nous aurons l'occasion de citer, non pas tous, mais au moins quelques-uns parmi les hommes éminents qui en sont sortis. On verra alors briller de grands noms. On verra, avec plaisir sans doute, que l'École polytechnique, en jetant depuis cinquante années quelque éclat sur la montagne de Sainte-Geneviève, n'a fait que continuer l'illustration de cette antique et glorieuse maison, à laquelle, au jour de son inauguration, en 1315, un poëte (¹) avait souhaité de si longues destinées :

Siste domus, donec fluctus formica marinos
Ebibat, et totum testudo perambulet orbem.

(Reste debout, jusqu'à ce que la fourmi ait bu la mer, jusqu'à ce que la tortue ait fait le tour du monde.)

LA TÊTE DE MINERVE

SUR LES MONNAIES D'ATHÈNES.

Peu de parties de la numismatique offrent un sujet d'études aussi utile, pour suivre les progrès et les transformations de l'art, que les têtes de Minerve des tétradrachmes d'Athènes. Si l'origine de cette ville fameuse était inconnue, on la devinerait presque au style de ses monnaies les plus anciennes. La forme de la tête, l'angle facial, la manière dont les cheveux sont nattés, les dessins du casque, tout y est égyptien, tout y rappelle l'Orient. Mais rien n'est plus caractéristique que cet œil ouvert, saillant, dessiné de face, dans une tête vue de profil, et qui est à la fois le signe de la race et du style (fig. 1). On n'est pas éloigné de l'enfance de l'art avant Pisistrate. La monnaie est épaisse, globuleuse. Bientôt le dessin de la tête s'améliore. L'œil



1. Monnaie d'Athènes, ancien style.



2. Style intermédiaire, vers le temps de Pisistrate.

reste saillant : c'est encore la Minerve d'Homère, la Παρθένος Βοῶπις; mais déjà le mouvement du regard se fait sentir dans le sens de la tête. Au dessin du casque, aux arabesques et aux palmettes qui en sont l'ornement, aux bandeaux de cheveux qui ont remplacé les nattes régulières et pressées, aux perles du collier et du chignon, on reconnaît une époque de transition dans laquelle domine encore le caractère oriental (fig. 2).

Si nous passons en revue les différents exemplaires de cette série, nous voyons sous le même casque le profil de la tête se modifier légèrement et se rapprocher du style des beaux tétradrachmes d'Athènes. Ceux-ci attestent une transformation complète. Le casque, surmonté d'une triple aigrette, au lieu de cette maigre et roide aigrette des vieilles monnaies, orné du Pégase et de huit chevaux en ronde bosse entre les jugulaires; le profil droit de la face; le nez aquilin; l'œil dessiné, non plus de face, mais de profil; les cheveux qui tombent sur le cou en boucles gracieuses, montrent que Phidias a créé l'art hellénique dans des conditions nouvelles de grandeur, de beauté et de vérité (fig. 3).



3. Époque de l'art postérieure à Phidias. — Face.



4. Revers.

Au lieu de reproduire, en s'en rapportant à la tradition, le type oriental, l'art prend son modèle dans la nature vivante. La colonie de Cécrops, mêlée aux Pélasges et aux Hellènes, est depuis longtemps devenue un peuple qui ne conserve plus de son origine que des souvenirs religieux. La transformation s'est opérée dans la race; il faut que l'art en soit l'expression. Admirable changement, fusion féconde des civilisations et des familles humaines! Ce profil plein de pureté et de majesté sereine; ce front droit; cet œil où brille, non plus la sensualité orientale, mais l'intelligence ferme et nette d'une race supérieure; ces traits fins et réguliers : voilà la tête de la femme grecque et le type du beau, aux yeux des races occidentales.

Au revers d'un de ces tétradrachmes d'Athènes, dans le champ de la pièce, on voit la Minerve de Phidias (fig. 4). Si l'exactitude de la restitution faite par M. le duc de Luynes était contestée, cette figure en donnerait une preuve irrécusable. C'est, en petit, la statue même exécutée par M. Simart, sous la direction de l'illustre archéologue, et dont nous avons donné le dessin, page 41.

(¹) Cité par Launoy, célèbre critique du dix-septième siècle, lui-même docteur de Navarre, et à qui on doit une histoire (en latin) de cette maison dont il était élève. On l'appelait de son temps *le Dénicheur de saints*, parce qu'en portant le flambeau d'un examen sévère dans les vieilles légendes, il avait prouvé que plusieurs histoires de saints étaient apocryphes, ou, le plus ordinairement, que des noms et des traditions, défigurés par les idiomes et les coutumes des différents peuples qui les avaient recueillis, avaient fait d'un seul personnage plusieurs saints différents. Il y a, à ce sujet, un mot plaisant d'un ancien curé de Saint-Eustache. (Voy. l'art. LAUNOY, dans la *Biographie universelle*.)

LA FLÈCHE DE LA SAINTE-CHAPELLE.

La nouvelle Flèche de la Sainte-Chapelle, construite sur les dessins de M. Lassus. — Dessin de Thérond.



La première flèche de la Sainte-Chapelle, construite par Pierre de Montereau, en même temps que cet élégant petit édifice, vers 1248, sous Louis IX, tomba de vétusté à la fin du règne de Charles IX, en 1383. Le charpentier Robert Fouchier en éleva une autre, qu'un incendie consuma le 26 juillet 1630. Une troisième flèche fut construite sous Louis XIII; en 1791, on la renversa parce qu'elle chancelait sur sa base. La quatrième, que représente notre gravure, exécutée d'après les dessins et sous l'habile direction de M. Lassus, a été achevée en 1853 : c'est une imitation de celle qui fut brûlée en 1630; on y retrouve, dans tout son éclat, le style fleuri de la première moitié du quinzième siècle.

Cette flèche ne s'élève point tout à fait au milieu du comble; on lui a conservé la place marquée par la tradition. Sa forme est celle d'une pyramide polygonale. Elle est haute de 27 mètres, depuis le faîtage jusqu'au pied de la croix.

La charpente, en chêne de Bourgogne, est, au dire des praticiens, une œuvre modèle. On a employé, pour lier solidement toutes les parties, un système de moises [1] entaillées qui se croisent en tous sens avec des moises coudées.

Tout le bois est couvert d'ornements en plomb doré. La base octogone est divisée en arcatures où seront placées les statues en pied des saints apôtres, hautes d'environ deux mètres et demi. On a donné à saint Thomas les traits de M. Lassus; à saint Philippe, ceux de M. Steinheil, peintre-vitrier : c'est une petite profanation consacrée, dit-on, par de nombreux exemples empruntés au moyen âge.

Le corps du clocher est divisé en deux étages, éclairés par des fenêtres en ogive. On se propose sans doute d'y établir des sonneries. Le champ de l'ogive, au premier étage, est découpé en trèfle; l'archivolte est surmontée d'un édicule à crochets amorti par un fleuron. Les arcs-fenêtres à trilobures, du second étage, sont couronnés de pignons aigus amortis par des pinacles ciselés.

Au-dessus sont huit statues d'anges sveltes et gracieuses, aux ailes déployées; elles portent les instruments de la passion et sonnent de la grande trompette que l'on appelle l'olifant.

La flèche proprement dite, à huit pans, est tout entière ornée d'un semis de fleurs de lis héraldiques, et de crochets sur les arêtes.

Le couronnement se compose : — d'un nœud feuillagé; — d'une moulure convexe figurant une boule; — de huit mascarons sur lesquels sont inscrits les noms des artistes et ouvriers qui ont participé à la restauration de la Sainte-Chapelle et à la construction de la flèche [2]; — d'un bouquet de campanules; — de la croix latine; — enfin du coq, symbole du courage chrétien et de la vigilance, comme la flèche entière est l'emblème de la résurrection.

La crête du faîtage est formée d'une frise de filets imitant les flammes, et d'une galerie découpée à jour, d'un mètre de hauteur, composée de fleurs de lis héraldiques inscrites dans des cercles.

Sur la pointe du comble, du côté de l'abside, un ange colossal en plomb, tenant une croix processionnelle, tourne sur son axe, au moyen d'une mécanique d'horloge. Les pieds de la statue reposent sur une boule décorée des portraits des maîtres plombier, charpentier, sculpteur et peintres doreurs qui ont contribué à l'achèvement de ce monument, l'un des plus parfaits et des plus intéressants, non pas seulement dans Paris, dans la France, mais dans l'Europe entière [1].

[1] *Moise*, pièce de charpente qui en lie d'autres.

[2] MM. Geoffroy de Chaume, statuaire; Michel Pascal, statuaire; Texier, entrepreneur; Bureau, chef compagnon; Malézieux, mouleur; Adams, des mateur; Bourguignon, gâcheur de levage; Perrey, statuaire.

[1] On consultera avec utilité : *la Sainte-Chapelle de Paris*, notice par M. M. Troche; et l'*Itinéraire archéologique de Paris*, par M. F. de Guilhermy.

LE PROBLÈME DU CHEF DE CUISINE.

Le problème du chef de cuisine est un de ces nombreux divertissements arithmétiques auxquels se complaisaient nos pères. Il en est fait mention à diverses reprises dans les auteurs de mathématiques du dix-huitième siècle, et l'originalité de son titre a contribué à le fixer dans la mémoire. Le voici dans la naïveté de son énoncé.

Un chef de cuisine a sous ses ordres un certain nombre de marmitons, et il veut partager entre eux, conformément au rang de chacun, sa provision d'œufs, aux conditions suivantes : le premier des marmitons reçoit la moitié de la provision, plus un demi-œuf; le second, la moitié de ce qui reste, plus un demi-œuf; et ainsi de suite jusqu'à épuisement. De combien d'œufs la provision devait-elle se composer pour que cette singulière distribution ait pu se faire sans qu'il y ait eu besoin de casser aucun œuf?

Sous une forme qu'il est permis de juger un peu triviale, ce problème répond à l'une des propriétés les plus curieuses et les plus caractéristiques du nombre 2. Étant donnée une puissance quelconque de ce nombre, telle que 4 qui est 2 multiplié par lui-même, 8 qui est 2 multiplié 2 fois par lui-même, ou enfin l'un des nombres 16, 32, 64, 128, 256, etc., qui sont les produits successifs de 2, chacun de ces chiffres diminué de l'unité est tel que sa moitié augmentée d'un demi est toujours un nombre entier; et il est aisé de voir que ce nombre est précisément la puissance immédiatement inférieure du nombre 2.

Ainsi, supposons que le nombre des œufs fût de 255, ce qui est la 8e puissance de 2 diminuée de l'unité : le chef donne à son subalterne la moitié de ce nombre, c'est-à-dire 127 $^1/_2$, plus un demi-œuf, ce qui fait 128, 7e puissance de 2 : reste 127, dont le chef donne au second servant la moitié ou 63 $^1/_2$, plus un demi, ce qui fait 64, 6e puissance de 2. Restent maintenant 63 œufs dont la moitié plus un demi fait 32, 5e puissance de 2, et ainsi de suite. En définitive, on voit que la provision se partage graduellement sans qu'il y ait jamais besoin de rien casser. Quel que soit le nombre choisi, pourvu que ce soit une puissance de 2, fût-ce la 16e, par exemple 65 536, où toute autre, le résultat est toujours le même.

Il y a beaucoup de nombres qui jouissent ainsi de propriétés plus ou moins singulières et qui les caractérisent. L'étude de ces propriétés forme une branche particulière de l'arithmétique, beaucoup plus élevée et beaucoup plus piquante que celle que l'on cultive ordinairement, mais qui, à cause de ses difficultés et de son peu d'utilité pratique, ne fait guère les délices que des mathématiciens de profession.

Le nombre 3, entre autres, jouit de diverses propriétés qui avaient déjà attiré sur lui l'attention de l'antiquité. En voici une très-frappante et qui mériterait d'être plus connue qu'elle ne l'est généralement : c'est que tout nombre dont la somme des chiffres, indépendamment de leur valeur locale, est 3 ou un multiple de 3, est exactement divisible par 3. Ainsi 12 donne 1+2=3; il est divisible par 3; 100 020 revient exactement au même, et enfin la même chose a lieu pour les nombres les plus compliqués et les plus élevés que l'on veuille imaginer dans la même condition. Tout le monde voit qu'il y a là un moyen pratique des plus simples pour reconnaître si un nombre donné est susceptible de se partager exactement en trois. Cela se

détermine d'un coup d'œil, presque aussi facilement que pour distinguer les nombres pairs et impairs. La propriété est évidemment des plus élémentaires, mais la démonstration ne l'est pas autant.

DE LA MAIN.

Voy. t. XVII (1849), p. 374.

Le membre thoracique ainsi que la main de l'idiot et du crétin sont informes et atrophiés comme leur cerveau. La main des imbéciles a un peu plus de développement; mais elle est encore épatée, mal conformée, et les muscles de l'épaule et de l'avant-bras, quoique un peu plus développés, n'exécutent cependant pas des mouvements beaucoup plus étendus.

Chez les hommes d'intelligence ordinaire, si la main n'a rien d'anormal et comporte même parfois un certain degré de beauté, il n'en est pas moins vrai qu'ordinairement ses mouvements sont restreints, surtout ceux d'opposition, bornés quelquefois au point de ne pouvoir faire toucher le pouce et le petit doigt de la même main, ou de ne le pouvoir que difficilement. Cette main est communément montée sur un large poignet, selon la judicieuse observation de Dupuytren; la partie tactile en est maigre; les saillies situées à la base, principalement les saillies de l'extrémité des doigts, sont peu développées ou manquent tout à fait; l'ongle, plus comprimé et plus engaînant, rend l'extrémité des doigts plus effilée. L'ensemble du membre thoracique, quelquefois trop volumineux, le plus souvent trop grêle, offre des formes mal dessinées, et communique au maintien et à la démarche un air de gêne et de contrainte.

Pour les hommes éminents, les membres thoraciques et les mains sont toujours un modèle de perfection. La main, supportée par un poignet fin et délié, prolongé par un avant-bras bien développé, est particulièrement appropriée à la science ou à l'art que leur génie cultive. La main pour ainsi dire parlante et éloquemment animée des grands orateurs, et leurs gestes pleins d'harmonie, de charme ou de véhémence, doublent leur puissance d'émouvoir.

Si, comme nous l'avons dit, le toucher est le géomètre de l'esprit, le sens souverain de la raison, la perfection plus ou moins grande de la main, qui en est l'organe, ne doit-elle pas indiquer par des signes non équivoques le plus ou moins de force de cette même raison (1)?

(1) Dr Guillon, *Nouvelle classification.*

L'APPROUAGUE.

Lorsqu'on aborde les côtes de la Guyane française, on peut apercevoir, à huit lieues du littoral, un rocher qui présente l'aspect d'un cône tronqué et dont la hauteur est d'environ trente-cinq mètres; ce rocher s'appelle le Grand-Connétable, et il sert de refuge à d'innombrables oiseaux de mer. Toujours battu par les flots, c'est la borne imposante qui signale l'entrée de l'Approuague; car il est situé pour ainsi dire vis-à-vis de son embouchure.

Les deux fleuves les plus considérables de la Guyane sont l'Oyapock et le Maroni; mais celui dont les rives sont le plus favorable à la culture peut-être, c'est l'Approuague; ce cours d'eau magnifique, embelli par la plus belle végétation, se jette à la mer plus à l'ouest que l'Oyapock, dont il est éloigné de quinze lieues environ, et il peut recevoir des navires tirant jusqu'à treize pieds d'eau. Ce beau fleuve a été exploré à plusieurs reprises, dans l'intérêt de la colonie. M. de Guizan, auteur d'un Traité sur les terres basses de la Guyane, et qui a tant fait pour la prospérité agricole du pays, l'explora depuis son embouchure jusqu'aux chutes qui interrompent son cours. Il ne s'en tint pas à ce voyage parfois difficile, il en fit plusieurs autres sur les fleuves du voisinage, pour comparer les divers territoires que l'on pouvait mettre en culture, et il écrivit : « La rivière d'Approuague est la seule de cette colonie qui réunisse tous les avantages désirables; à la richesse des terres, à leur étendue, à l'agrément des positions les plus heureuses et à tout ce qui constitue la salubrité, se joint encore une prérogative bien importante, celle d'être moins incommodé et presque exempt d'une multitude d'insectes qui vous dévorent plus ou moins dans la plupart des autres parages. C'est donc le quartier le plus propre à l'établissement d'une colonie et aux progrès des grandes cultures. »

Plus tard, un ingénieur de la marine, chargé d'explorer les forêts de la Guyane pour y découvrir des bois de construction, M. J. Bajot, déclarait officiellement que s'il avait remarqué sur les bords de l'Oyapock 3 214 arbres propres à être employés dans les chantiers du gouvernement, l'Approuague lui en avait présenté 5 080 que l'on pouvait employer au même usage et parmi lesquels se trouvaient ces bois droits, d'une venue magnifique, toujours si difficiles à rencontrer.

Ce fut sur les bords de l'Approuague que le digne Malouet fit établir jadis une sucrerie modèle, où il voulait propager les méthodes perfectionnées que préconisaient les Hollandais dans leurs plantations de Surinam. Cette tentative, il faut le dire, ne répondit pas aux désirs de son fondateur. La France possède cependant sur ce beau fleuve un établissement qui, en subissant des fortunes diverses, selon les fluctuations du régime colonial (1), n'en est pas moins le point central où viennent aboutir les intérêts d'une population agricole qui, l'année dernière, allait au delà d'un millier d'individus.

Ce sont ces nouveaux travailleurs qui ont remplacé les tribus belliqueuses des Noragues, dont les rives de l'Approuague étaient jadis peuplées et qui appartenaient eux-mêmes à la grande nation des Galibis, dont ils parlent encore la langue. Ces pauvres Indiens, qu'un souffle invisible abat tous les jours, pour nous servir de l'expression si juste de l'un d'entre eux, ne forment plus qu'une population insignifiante, et nous ignorons même pour quel chiffre ils peuvent être comptés dans l'ensemble de ces tribus sauvages qui parcourent encore le territoire de la Guyane française, et qui, il y a vingt ans, ne montaient pas même à 700 individus.

Une nouvelle inattendue va peut-être peupler tout à coup ces rives magnifiques d'essaims de travailleurs. Plaise à Dieu que les cultures naissantes n'en soient pas abandonnées pour cela! Dès les premières années de ce siècle, un naturaliste, le docteur Leblond, avait déclaré que les terrains baignés par l'Approuague renfermaient des métaux précieux. Les prévisions de ce géologue furent près de quarante ans à se réaliser. Au mois de juillet 1855, un colon remit à l'administration locale quelques menues pépites d'or, signalées, dit *le Moniteur*, comme ayant été recueillies dans l'Arataye, l'un des affluents de l'Approuague; immédiatement, le commissaire commandant de ce quartier fut chargé par le contre-amiral Bonard d'aller explorer les terrains désignés comme recélant des gisements aurifères.

(1) Ces variations dans le plus ou moins de prospérité de l'établissement sont attestées par un excellent travail de M. Paul Tiby sur la Guyane. Si, en 1838, par exemple, on ne comptait pas moins de 1 944 individus, cette population ne présentait plus, en 1855, qu'un chiffre de 1 005 habitants (528 hommes et 477 femmes); si, en 1833, les portions du fleuve mises en culture n'offraient pas moins de 1 117 hectares, dont 537 étaient consacrés à la canne à sucre, on n'y comptait plus naguère que 567 hectares, formant cinq sucreries répandues sur 111 hectares, le reste étant consacré aux caféteries, aux rocouries, aux hattes, aux chantiers, aux vivres.

Le 11 septembre de l'année dernière, un rapport circonstancié adressé au ministre donnait le détail des essais faits à la Guyane même; non-seulement il confirmait les informations venues de l'Approuague, mais on y faisait observer que les sables sur lesquels la commission avait opéré ses essais n'étaient pas les plus riches. On annonce, cette année même, qu'un ancien chercheur californien a obtenu d'un terrain baigné par le *Courouaye*, autre affluent de l'Approuage, 267 grammes d'or pur, après quatre jours de travail. Depuis ce temps, la grande nouvelle s'est répandue en Europe et a tourné déjà bien des têtes dans la colonie. Le territoire de l'Arataye est devenu une sorte de Californie, et sa réputation d'inépuisable opulence va attirer sur les rives négligées de l'Approuague une population flottante dont il était important de régler, dès l'origine, les efforts et de modérer les espérances; l'autorité y a pourvu, et des règlements spéciaux ont déterminé à quelles conditions l'or pourrait être cherché sur l'Approuague et ses affluents [1]. Nous ne saurions trop rappeler ici une vérité tellement vulgaire qu'on ne peut plus la discuter. Tous les *mineiros* du Brésil qui ont fait succéder au travail des mines celui de l'agriculture se sont enrichis; les descendants des premiers Paulistes, explorateurs opulents des vastes gisements aurifères de ce pays, sont tombés dans la médiocrité et quelques-uns dans une misère absolue. Les petits-fils du célèbre Bartholomeu Buenno occupaient naguère une misérable cabane dans ce pays de Goyaz où leur ancêtre découvrit les trésors qui ont servi à bâtir l'immense palais de Mafra, et où régnait une opulence que les princes de l'Europe eussent enviée. Sans contredit, l'une des dispositions les plus sages de l'arrêté qui vient d'être pris à propos des explorateurs de l'Approuague, c'est celle qui exige que chaque membre d'une expédition ait, en partant, sa subsistance assurée. L'histoire du roi de Phrygie mourant de faim devant une table où tous les mets se changent en or, n'est pas seulement un mythe qui fait sourire; c'est un symbole fort énergique et qui peint on ne peut mieux les angoisses qu'on ressent parfois dans le désert au milieu de richesses inutiles. Ce pays de Goyaz que nous venons de nommer fit bien voir, il y a moins d'un siècle, le peu que valent des monceaux d'or aux yeux des travailleurs affamés : l'*alqueire* de maïs, qui représente une quarantaine de litres et qui se vend quelques sous, s'éleva au delà de 65 francs, et une vache que l'on n'eût pas payée deux piastres à Saint-Paul coûta jusqu'à deux livres d'or.



Vue de l'Établissement d'Approuague. — Dessin de Lebreton, d'après M. L. Bérard.

LES COSTUMES ALLEMANDS.

Un voyageur qui a longtemps navigué de par delà l'équateur, raconte qu'un jour il aborda, par hasard, dans une petite île à peu près ignorée de l'océan Pacifique. Il y trouva un Anglais qui, par hasard aussi, établi là comme un autre Robinson, n'avait pas vu un seul Européen depuis plusieurs années, et qui l'accueillit avec transport. « Venez dîner avec moi, lui dit-il, venez; quel bonheur j'aurai à causer avec vous de tant de choses que je ne sais plus, et que vous me raconterez! Et je vous présenterai ma femme, qui, dans cette solitude sauvage, est restée fidèle aux coutumes de notre chère Europe.

Le soir, le navigateur vit apparaître, dans la maisonnette de l'aventureux colon, une femme vêtue d'une robe en soie lilas, serrée à la taille par un ruban écarlate, la tête couverte d'un turban de gaze dorée surmonté d'une plume flottante, les mains emprisonnées dans des gants à franges, et les pieds chaussés de souliers de satin clair.

C'était à l'époque où, sur les champs de Waterloo, se résolvaient dans des flots de sang les destinées de l'Europe. Le colon britannique, qui avait eu par ci par là quelques vagues notions des grandes guerres de l'empire français, était très-impatient de savoir ce qui se passait dans cet hémisphère; si l'opiniâtre Pitt continuait à défendre vaillamment l'honneur de la vieille Angleterre; si Napoléon n'était pas mort, comme on le lui avait dit, dans la rue Saint-Nicaise; et si la France n'avait pas enfin demandé la paix à Georges III. La femme, au contraire, n'avait qu'une idée : c'était d'apprendre quelle était la couleur favorite des grandes dames; si la taille des robes était allongée ou rétrécie; si l'on portait des manches plates ou bouffantes, et des chapeaux étroits ou évasés. Depuis quatre ans, disait-elle, elle n'avait pas eu, sur ces graves questions, une seule lueur de renseignement, et elle craignait de se trouver bien arriérée dans ses habitudes journalières de toilette.

Tel est l'empire de cette tyrannie absolue, de cette souveraine dominatrice qu'on appelle *la Mode*, qui étend son sceptre sur les contrées les plus lointaines, réunit dans une même subordination les esprits les plus dissemblables, et seule entre toutes les puissances modernes peut dire fiè-

[1] Voy. l'arrêté du 10 mars 1856, signé par le contre-amiral A. Baudin, dans *le Moniteur* du 7 avril.

rement, comme Charles-Quint, que le soleil ne se couche pas sur ses États.

Les trônes s'écroulent, les nations se transforment; les triomphes les plus éclatants s'anéantissent, les gloires, les revers s'effacent. La mode reste; la mode règne et gouverne. L'œil alerte, l'esprit éveillé sur tout ce qui agite, afflige ou éblouit la pensée humaine, la mode se fait un trophée de chaque illustration, baptise d'un nom illustre un nouveau nœud de rubans, et d'une héroïque action un nouveau bonnet. Tout anime ses capricieuses fantaisies, tout sert à son habileté et à ses désirs de propagation, tout, depuis l'éclat d'un événement glorieux jusqu'aux désastres d'un fléau. Elle a l'oreille ouverte aux trompettes de la renommée; et, qu'elles fassent retentir un chant de triomphe ou un chant funèbre, elle s'empare de l'événement pour parer ses ailes de gaze, pour saisir, en ses rapides évolutions, la fortune, et elle la saisit.

Il y a, de par le monde, une grande quantité d'humbles, laborieux, patients érudits, qui useront leurs yeux et leur vie à compulser des parchemins, à écrire une œuvre d'histoire,



Costumes allemands (Bade et Bavière). — Dessin de Karl Girardet.

pour laquelle un éditeur, s'ils ont un éditeur, leur donnera d'une main serrée le salaire d'un artisan. Les habiles régentes de la mode ne se donnent pas tant de peine et ont plus de succès. Elles jalonnent l'histoire contemporaine avec des épingles, elles l'inscrivent sur leurs étiquettes, elles l'appliquent à une façon de robe ou à une coiffure, et elles achètent des châteaux. Et, faut-il le dire? il y a telle célébrité guerrière ou artisque, tel succès de théâtre, tel procès fameux ou telle action généreuse, qui, par les chiffons de soie ou les bandes de velours consacrés à sa commémoration, a fait plus de chemin à travers le globe et a conquis plus de popularité que par les livres et par les journaux?

Les chemins de fer, les bateaux à vapeur, accélèrent l'essor de la mode, et répandent de côté et d'autre les cartons des modistes et les coffres des couturières. A voir les conquêtes que cette industrieuse progéniture d'Arachné a faites depuis vingt ans dans des cantons solitaires où jadis elle pénétrait si difficilement, il est aisé de prévoir qu'un jour il n'y aura pas un petit coin du globe où elle n'ait implanté son pouvoir.

Il fut un temps où les voyageurs ne pouvaient faire quelques vingtaines de lieues hors de leur province sans trouver de singuliers vêtements qu'ils se plaisaient à décrire et qui charmaient la curiosité de leurs lecteurs. A présent, dans les villes de l'ancien et du nouveau continent, on ne verra qu'un même uniforme réglementaire, des gens qui semblent coiffés par le même chapelier d'un même tuyau de poêle, et des hommes tout vêtus de noir comme si la génération actuelle portait tout entière le deuil des générations précédentes.

Cependant il est encore dans la vieille Europe des populations qui ont échappé à cette transformation générale, et quelques-unes qui protestent énergiquement contre les suprêmes arrêts de la mode. Nous nous rappelons avoir vu des Monténégrins plus fiers de leurs veste en laine et de leur gilet grossièrement brodé, qu'un lion parisien de sa

plus coquette cravate; et ces hommes, glorieux de porter le costume de leurs aïeux, disaient, en mettant la main sur leur ceinture garnie de pistolets : « Changer de costume, c'est changer de religion. »

L'Allemagne, la rêveuse et poétique Allemagne, a aussi, dans plusieurs de ses duchés, conservé, avec ses légendes traditionnelles, ses vêtements du passé, vêtements particuliers du chasseur et du peuple, de l'ouvrier et du bourgeois, vêtements larges et commodes pour les jours de travail, colorés et brillants pour les jours de fête.

Il n'est pas un touriste étranger qui ne se plaise à les regarder, et pas un observateur intelligent qui ne remarque combien ces vêtements sont ingénieusement adaptés à leur profession et à la nature de leur climat.

Notre gravure représente deux de ces costumes, dessinés dans deux différentes contrées de l'Allemagne, dans le pays de Bade et dans un des districts méridionaux de la Bavière. Ces jeunes Badoises ne paraissent-elles pas charmantes avec leur étroit corset et leur chapeau de paille d'un goût si champêtre? Ce ne sont pourtant que deux simples paysannes qui, après le labeur de la journée, se reposent en regardant la verte prairie, la prairie chantée par leur doux et naïf poëte Hebel.

En face d'elles, l'artiste a placé une femme de Bavière qui revient de la foire et marche lestement, légère et court vêtue, comme il convient à une brave femme de la campagne, qui n'a pas le temps de s'attifer et n'a pas toujours un chariot à sa disposition. A côté d'elle est son mari, la tête ombragée par les larges ailes d'un chapeau qui, en temps d'hiver, le protége contre le soleil ou la pluie, la culotte soutenue par de larges bretelles bleues ou rouges, que sa fiancée aura façonnées elle-même, il y a longtemps, dans les veillées d'hiver, et qu'il étale fièrement sur sa poitrine, comme un souvenir de ses honnêtes amours et un chef-d'œuvre de broderie. Sur son épaule, il porte gaiment l'emplette qu'il vient de faire à la ville, pour le luxe de son ménage. A sa main droite, il porte la paire de bottes en cuir épais dont il a besoin pour marcher dans ses champs humides, labourer ses sillons, continuer ses travaux d'irrigation.

Mais, en bon père de famille, dans le trajet qu'il vient de faire, il n'a point été exclusivement occupé de ses besoins; il s'est souvenu de ses enfants. D'une de ses bottes surgit, comme d'une boîte magique, tout un trésor d'enchantements: une poupée, un polichinelle, un moulin à vent. Ses enfants, qui, le matin, se sont pendus à sa longue redingote, qui ne voulaient pas le laisser partir, et qui lui criaient, quand il était déjà loin, de revenir tout de suite; ses enfants savent bien qu'il ne les a pas oubliés. Ils sont déjà plus d'une fois sortis de la maison, impatients de l'apercevoir; ils reviennent sur leurs pas, s'assoient pensifs sur le seuil de la porte, puis se remettent à marcher, et promènent leurs regards sur cette grande route qui leur semble si longue, et s'inquiètent, et regardent encore. Enfin, le voilà! Quelle joie! quels cris! quels bonds impétueux! et quels embrassements pour toutes ces richesses merveilleuses! Ah! le brave paysan, qu'il est heureux d'avoir été à la foire, et d'y avoir fait de si belles découvertes! Il a peut-être eu le plaisir de vendre là, à un bon prix, une génisse ou un poulain; mais l'argent qu'il rapporte vaut-il le bonheur que lui donnent le ravissement de son petit Fritz et les joues roses de sa petite Gretchen causant avec sa poupée?

Un jour Fritz et Gretchen iront aussi à leur foire; que je voudrais donc qu'ils y allassent avec la simplicité de cœur, sinon avec les rustiques costumes de leurs bons vieux parents!

LES VÉDAS.

I. — LA RACE INDO-GERMANIQUE.

Dans l'antiquité la plus reculée, à une époque dont l'histoire n'a pas même gardé le souvenir, une grande race occupait le plateau de l'Iran. Sous l'empire de circonstances dont il est impossible de se rendre compte, cette race changea de demeure. Les uns émigrèrent au nord-ouest, et remplirent l'Asie Mineure et l'Europe entière; les autres descendirent vers le sud. Depuis sa disparition, cette race se partagea en familles distinctes, qui, changeant de mœurs et de caractère, ne gardèrent aucun lien commun; tellement que l'on pourrait douter de leur parenté primitive, si toutes n'en avaient conservé un témoignage irrécusable, c'est-à-dire leur langue. Le nom que cette grande race portait avant sa dispersion s'est perdu. Depuis qu'on a reconnu l'identité d'origine de ses divers rameaux dispersés (et ce n'est que d'hier qu'elle a été constatée), on lui a donné une désignation fort impropre, mais qu'il faut accepter faute d'autre: on l'appelle la race indo-germanique; elle embrasse tous les peuples qui s'étendent presque sans interruption des bords du Gange aux rivages de l'Atlantique; elle occupe une grande partie de l'Asie, l'Europe entière, et, depuis ses plus récentes migrations, les deux Amériques et l'Australie.

Les langues que tous ces peuples ont parlées, et que parlent encore leurs descendants, ont un caractère propre et qui les distingue des langues parlées par les autres races répandues sur la surface de notre globe. Ce caractère est d'avoir des racines monosyllabiques et invariables, dont le sens est précis, mais qui se modifient selon des règles déterminées par des affixes et des suffixes, lesquels entrent dans leur composition, et se prêtent à des développements d'une grande richesse et, pour ainsi dire, infinis.

Les langues des tribus de cette grande race qui occupait autrefois le plateau de l'Iran sont :

1° Le grec;

2° Les langues de la péninsule italique, l'osque, l'ombre, peut-être l'étrusque, le latin, et les idiomes formés du latin : le provençal, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais et le valaque;

3° Les langues celtiques, dont il ne reste plus que des débris, tels que l'erse parlé en Irlande, le gaélique des montagnards de l'Écosse, le dialecte de l'île de Man, celui des pays de Galles et de la Cornouailles, et le bas-breton;

4° Les langues germaniques, qui se divisent en quatre rameaux bien distincts : — *a)*, le mœso-gothique dont il ne reste que des fragments de la traduction du Nouveau Testament, faite au quatrième siècle par Ulphilas; — *b)*, les langues scandinaves, telles que l'islandais ancien et moderne, le danois, le norvégien et le suédois; — *c)*, le bas allemand, d'où sont sortis l'anglo-saxon, l'anglais, le frison, le flamand et le hollandais; — *d)*, le haut-allemand, qui se divisait en trois dialectes dont l'un est devenu, sous l'influence de Luther, la langue allemande;

5° Les langues slaves, dont les principales ramifications sont : le slavon, qui n'existe plus que dans les livres religieux de l'Église grecque-russe, le russe moderne, le serbe, le bosniaque, l'illyrien, le wende de la Carniole et de la Carinthie, le serbe de la Lusace, le slovaque des monts Carpathes, le ruthénien de la Gallicie, le tchèque de la Bohême, le polonais, etc.;

6° L'ancien letton, le prussien, qui est à peu près éteint, et le lithuanien.

Ce sont là toutes les langues congénères, jusqu'à ce jour connues, des peuples qui du plateau de l'Iran se sont dirigés vers le nord-ouest, et ont rempli une partie de l'Asie

et l'Europe entière. Quelques tribus continuèrent sans doute à occuper le berceau de leur race. Il n'en reste pas de traces; elles ont été effacées par les conquêtes successives qui se sont disputé l'Iran. Peut-être faudrait-il rattacher à ce rameau l'arménien, le géorgien et l'ossète, qui ont sans doute la même origine, mais dont le rôle a été, dans tous les temps, des plus modestes.

Deux grandes tribus se dirigèrent vers le sud. Toutes deux se donnèrent le même nom, celui d'Ariens, qui, dans la langue de l'une et de l'autre, signifiait les Seigneurs, les Illustres, comme pour constater la supériorité de leur race sur les peuplades dont ils venaient occuper la demeure.

L'une de ces deux tribus est devenue la souche du peuple persan; ses plus anciens monuments écrits sont: les livres sacrés de Zoroastre; les traductions en langue pehlvie, qui est un mélange de la langue primitive avec un dialecte sémitique; quelques fragments en langue parsie, que parlaient les sujets des Sassanides. C'est à un des dialectes de cette langue qu'appartiennent les inscriptions cunéiformes de Persépolis, qui se rapportent à Darius et à Artaxerxès. Le persan moderne en dérive.

L'autre tribu, de beaucoup la plus nombreuse, après bien des migrations que l'on ne peut suivre, s'établit dans le pays qui est borné d'un côté par l'Oxus et de l'autre par l'Indus, et qui porte aujourd'hui le nom de Pendjab ou des Cinq-Fleuves. De là elle s'étendit peu à peu vers l'ouest, pour occuper le bassin du Gange et tout cet immense territoire que nous appelons l'Inde. C'est à ce rameau, qui s'est maintenu indépendant pendant une longue suite de siècles, qu'appartiennent les Védas.

II. — LE SANSCRIT. — LES QUATRE VÉDAS.

Les Védas sont peut-être le plus ancien monument écrit qui soit arrivé jusqu'à nous. La langue dans laquelle ils sont écrits a pris depuis le nom de sanscrit, c'est-à-dire de parfaite, par opposition aux dialectes vulgaires, nommés pracrits, qui étaient sortis de son sein et s'étaient corrompus au contact des populations indigènes de la Péninsule gangétique.

On compte généralement quatre Védas: le Rigvéda, le Samavéda, l'Yadjourvéda et l'Atharvavéda; mais il n'y en a que deux en réalité, le premier et le dernier, qui soient véritablement des ouvrages distincts; les deux autres, c'est-à-dire le Samavéda et l'Yadjourvéda, ne sont véritablement que des extraits de vers isolés ou des passages du Rigvéda appropriés aux besoins du culte. L'Atharvavéda est le plus moderne de tous; il a, jusqu'à présent, été peu étudié, et il serait téméraire d'en parler. Il n'en est pas de même du Rigvéda, qui, depuis quelques années, est devenu l'objet de nombreuses et profondes études. Des essais de traduction en ont été faits en anglais et en allemand; il a été traduit tout entier en français, bien que très-imparfaitement.

La suite à une autre livraison.

C'est apertement impugner la vérité que de soutenir que rien ne peut se dire qui n'ait esté dit, veu que l'expérience nous montre que ce qui a esté incogneu en un siècle, l'autre l'a découvert, et parce qu'il doit estre loisible à un chacun d'adjouster à ce qui nous a esté délaissé de ceux qui nous ont devancé, et que par la mesme licence nous pouvons accroître et augmenter l'œuvre qui est sorty de nos mains. Les anciens nous ont préparé la matière de laquelle nous nous aidons, comme aussi la devons-nous disposer à ceux qui viennent après nous, et, en la retâtant et pétrissant, leur donner quelque facilité d'en jouyr à leur aise.

PIERRE PIGRAY.

ÉPITAPHE.

A un mille et demi d'ici environ, il y a un village appelé Hertford. Là, l'église est très-joliment située sur une colline, si proche d'un ruisseau que ce courant baigne de ses ondes les bords du cimetière. Un matin, en me promenant à travers les tombes de ce lieu, je trouvai une épitaphe dont les deux premières lignes valent mieux que toutes les autres inscriptions que j'y ai rencontrées. Je tâche de me la rappeler. C'est une veuve qui l'a faite pour son mari :

> Ami, tu fus bien bon, trop pour vivre avec moi,
> Et moi, point bonne assez pour mourir avec toi.

Extrait d'une lettre de W. COWPER.

LA MER DE NJASSA OU UKÉRÉWÉ.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a reconnu, au centre de l'Afrique australe, l'existence de grands amas d'eau. Ptolémée parle de deux grands lacs situés au sud de l'équateur, et donnant naissance au Nil. Au moyen âge, les Arabes amplifièrent encore les dires du géographe alexandrin; plus tard, les Portugais dessinèrent sur les cartes plusieurs lacs étendus, notamment ceux qui ont continué à y figurer jusqu'à nous sous les noms d'*Aquilunda* et de *Maravi*.

Il y vingt ans, le malheureux Douville occupa un instant l'attention publique avec son grand lac Coufioua, ou *lac mort*, d'où sortaient nombre de grands fleuves. On finit par s'apercevoir que c'était un roman de voyageur, et le lac Maravi, quelque temps oublié, revint en faveur. Des voyageurs plus récents et plus dignes de foi nous ont permis de tracer avec quelque certitude une ligne de parcours de caravanes entre les possessions portugaises du Benguéla et le Zanguébar, et l'on a d'abord constaté, à la place du prétendu Maravi, une vaste mer dont la longueur était inconnue, et que les indigènes nommaient *Njassa*, nom générique qui veut dire « la mer. » Quant aux noms de Maravi et Aquilunda (Alounda), c'étaient ceux de deux peuples voisins de cette mer intérieure.

La première fois qu'il en fut question, ce fut vers 1835, que M. Desborough Cooley, ayant eu occasion d'interroger un nègre du pays de Ouahiao, à l'ouest du Zanguébar, apprit qu'en se rendant de Quiloa dans son pays on passait au pied d'une montagne appelée Njesa, du haut de laquelle on voyait une mer immense semée d'îles innombrables. Cette mer (Njassa) était à huit jours de marche à peu près, ce que le voyageur n'estimait guère au delà de 15 lieues : les eaux étaient douces et poissonneuses.

On traversait le *Njassa* dans des pirogues d'écorces d'arbres cousues, contenant vingt passagers, et avançant à la rame. On mettait trois jours à le traverser, ramant de six à huit heures par jour et passant la nuit dans les îles. Du reste, on ne pouvait d'aucun point apercevoir la côte opposée. Dans la direction du nord, on avait soixante jours de marche à faire avant de voir l'extrémité du lac.

Ces premières notions, fort curieuses, restèrent stationnaires pendant une quinzaine d'années. En 1849, un missionnaire protestant du Zanguébar, M. Rebmann, apprit de son côté qu'au delà du pays d'Ouniamési *(pays de la Lune)* il y avait un grand lac, sur lequel on naviguait, et qui avait un flux et un reflux. Ces faits furent complétés et corroborés par M. Erhardt, collègue de M. Rebmann, et l'ensemble de ses renseignements donna les résultats suivants.

Entre la côte de Zanguébar et de Mozambique d'une part, et l'Afrique centrale de l'autre, le commerce suit trois grandes voies, qui toutes partent de la côte pour se diriger vers l'ouest. Appelons-les, du nom des trois ports princi-

paux d'où elles partent, la route de Tanga (5 degrés de latitude sud), celle de Bagamayo (6° 15′ *idem*), et enfin celle de Quiloa (9 degrés *idem*). Nous verrons que ces trois routes aboutissent toutes également à une mer intérieure d'une immense étendue.

De Tanga les caravanes arrivent au pays des Màsaï, à Burgeneï, dans un pays rocailleux, abondant en soufre et en eaux chaudes. Une caravane de vingt hommes, ayant poussé plus loin pour recueillir de l'ivoire, atteignit, au bout de huit jours, un grand lac dont les eaux étaient douces, mais très-agitées. Ils n'y virent pas d'îles; mais le lac était très-poissonneux : il est à quatre-vingts journées environ de la côte de Zanguébar, la journée étant de six à huit heures de marche.

En partant de Bagamayo, on atteint en trois ou quatre mois la ville d'Udjidji, dans l'Ouniamesi, beau port sur le lac, et ayant pour habitants des Ouahas et des Arabes : ces derniers, riches et industrieux, ont des esclaves, et ont introduit la culture du riz dans la contrée. A Udjidji, on s'embarque à la voile ou à la rame pour le pays des Ouabogas, où l'on recueille le cuivre, et l'on vient travailler ce minerai à Udjidji. La traversée est de neuf jours si l'on va à la voile, et du triple dans l'autre cas.

Du reste, les caravanistes de Bagamayo, qui appellent cette mer Ukéréwé, disent, comme ceux de Tanga, que ses eaux sont agitées, bien que douces et abondantes en poissons.

De Quiloa au lac, au rapport des marchands arabes et souahilis, il y a trente jours de marche. Le treizième jour, on atteint la rivière Rufuma, large et profonde, et on la passe sur un pont de roseaux, moyennant un péage de verroteries.

La route, en se bifurquant, mène à deux points du lac où sont deux gués.

Celui du sud se nomme Mjengua, ou Zandengue, mot qui veut dire « Viens me prendre, » et indique que l'on hèle les bateliers de la côte occidentale.

Le gué du nord, nommé G'nombo, est plus large, car on ne peut se héler d'un bord à l'autre, bien qu'on puisse d'ailleurs s'apercevoir. Les voyageurs, qui craignent beaucoup ce passage, s'y soumettent à diverses pratiques superstitieuses. D'abord ils croient que si un père et son fils ou deux frères montaient dans la même barque, elle périrait avec tous ses passagers. Pour s'assurer que les eaux sont bien calmes, on procède à ce qu'on appelle *kademba Njassa*, « l'épreuve de la mer, » c'est-à-dire qu'on y jette à trois reprises différentes une petite fleur : si elle coule à fond, on peut tenter le passage le lendemain.

La traversée dure, selon les noirs, toute la journée, « depuis le premier chant du coq jusqu'à ce que les poules reviennent au perchoir; » et comme on redoute beaucoup les orages du Njassa, on emploie la rame de préférence à la voile. Celui qui n'a jamais passé la mer reçoit le sobriquet railleur de *Kiauerenga massira*, « le Compteur d'œufs. »

Une fête solennelle, nommée *Kirosi*, est célébrée quand les caravanistes ont heureusement accompli leur dernière traversée.

Un détail que l'on rencontre ici, comme dans le Sahara, c'est que les caravanistes ont une femme et des enfants dans chacune des contrées où ils font un séjour un peu prolongé.

Les voyageurs s'accordent sur ce point, que la rive orientale du Njassa est peuplée « comme une fourmilière. » Du nord au sud, nous nommerons, parmi les principaux peuples : les Ouaduisis, belle race nègre, fortement colorée, à seize journées d'Udjidji; les Ouasolouis, chez lesquels une grande masse d'eau sort de terre à hauteur d'homme, forme un petit lac, puis un fleuve considérable qui se décharge dans l'Ukéréwé; les Ouahiao, les Ouamakoua ou Makoua.

Sur l'autre rive, outre les Ouaboga, nous avons les Ouarembe, qui passent, probablement à tort, pour cannibales. Plus au sud, une grande contrée, très-montagneuse et commerçante, porte le nom vague de Ouanjassa, ou « peuple du Njassa, » divisée en Ouakamdunda (montagnards), et Ouakambado (gens de la plaine). Ce sont les *Highlands* et les *Lowlands* de cette mystérieuse région.

De ces renseignements, et de beaucoup d'autres dont nous ne voulons pas fatiguer nos lecteurs, il résulte qu'en Afrique, du 12e degré de latitude méridionale jusqu'à l'équateur, et peut-être un peu plus au nord, il y a une mer intérieure, de 300 lieues de long, de 50 ou 80 de large, qui doit recevoir et dégorger de grands fleuves, peut-être même ce fameux Nil Blanc, dont la source est à la veille de nous apparaître. Les belles rivières qui viennent finir aux côtes du Zanguébar et de Mozambique sont-elles les rameaux de décharge de la mer d'Ukéréwé? Le Congo en tire-t-il une partie de ses eaux? Les fleuves à source inconnue, que les géographes dessinent avec hésitation sur leurs cartes d'Afrique, le Schary, le Derau, le Bar-il-Ada, quelques tributaires du Nil, sortiraient-ils de ce beau réservoir d'eau douce?

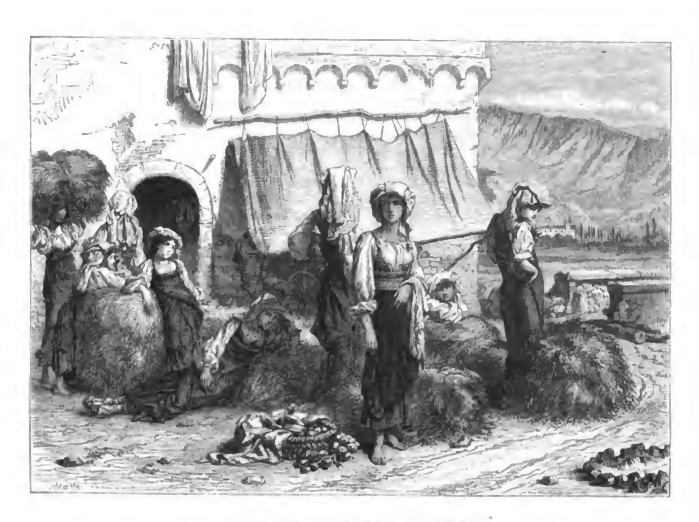
Nous nous bornons à poser ces questions, et nous sommes persuadé que l'année ne s'écoulera pas avant que l'expédition égyptienne qui s'organise en ce moment en ait résolu quelques-uns des points importants.



Vue à vol d'oiseau de la Mer intérieure d'Afrique, nouvellement découverte (*Ukéréwé* ou *Njassa*).

1, île de Zanzibar. — 2, ville et port de Pangani (Zanguébar). — 3, ville et port de Tanga. — 4, *id.* de Quiloa. — 5, mont Kenia. — 6, mont Kilimandjaro. — 7, volcan. — 8, plaines d'Ouniamési. — 9, ville d'Udjidji. — 10, île Kavogo. — 11, ville et gué de G'nombo. — 11 *bis*, montagnes du Ouanjassa. — 12, fleuve Lualaba et pays des Cazembes. — 13, ville de Zangrmka. — 14, monts Njesa. — 15, routes des caravanes. — 16, ville de Mlunda.

LES FIENAROLE.



Les Fienarole, tableau par M. Hébert. — Dessin de Marc.

Le peintre a vu cette scène de mœurs villageoises aux portes de San-Germano, dans le royaume de Naples. Bâtie avec les ruines des anciennes cités de Casinum et d'Aquinium, San-Germano, ville de la terre de Labour, est située au pied du Monte-Cassino, sur la rive droite du petit fleuve Rapido, et ne compte pas plus de quatre mille habitants. Le Rapido ou Rabido coule au fond de la vallée, qu'il arrose dans toute son étendue, et donne la fraîcheur et la fécondité aux prairies qui se prolongent de ses bords à la base des montagnes environnantes. Ces montagnes se dessinent en horizon bleuâtre sur le fond du paysage, où elles se dressent comme une barrière entre la terre de Labour, la *terra di Lavore*, et la province des Abruzzes. Sur leurs pentes, tantôt douces et tantôt abruptes, le voyageur qui suit la grande route de Rome à Naples aperçoit de temps à autre des villages brûlés par le soleil ou à demi cachés dans la verdure, et habités par des populations pauvres, qui vivent en partie dans les montagnes, en partie dans les vallées et les plaines. Les hommes s'occupent, suivant les localités, à la culture de la vigne, du safran, ou au pacage des troupeaux; les femmes, celles principalement qui habitent sur les hauteurs, joignent à ces travaux divers une petite industrie qui leur a fait donner par les habitants de la contrée le nom que M. Hébert leur a conservé dans son tableau. *Fienarole*, du mot italien *fieno*, ne veut pas dire autre chose que vendeuses de foin. Telle est, en effet, la nature du commerce, bien peu lucratif, qu'elles font aux abords des petites villes situées sur les grandes routes, et surtout de celles fréquentées par les voituriers qui se rendent à Rome, Naples, Sora ou Capoue. Elles vont dès le matin, ou durant les heures les plus fraîches du jour, cueillir ces herbes dans les rochers des montagnes ou bien le long des ruisseaux des vallées; elles les mettent en bottes, et lorsque leur charge est faite, on les voit, portant leur fardeau sur la tête, descendre sur le chemin et se placer à l'entrée des villes dans l'espoir d'y vendre leur moisson. Malheureusement, rien n'est moins régulier que le passage des voituriers, et les pauvres marchandes attendent quelquefois des journées entières, dévorées par le soleil ou mouillées par la pluie, les offres d'un acheteur qui ne vient pas. Alors, pour ne pas remporter leurs herbes dans la montagne, elles les cèdent à vil prix à quelques habitants de la ville ou à quelques passants qui spéculent sur leur fatigue, le mauvais temps ou l'approche de la nuit. Une bonne fortune pour elles, c'est de vendre avant les chaleurs brûlantes de midi. Alors elles reprennent gaiement le chemin de leurs villages, et s'en vont toutes ensemble, joyeuses et faisant sonner les vingt-cinq grains (un franc) qu'on leur a donnés en échange de leur marchandise. C'est lorsqu'elles demeurent à attendre le voyageur, que le peintre les a étudiées. Elles sont là, depuis le matin sans doute, formant un groupe pittoresque à la porte de San-Germano. Il y en a de tout âge, depuis les vieilles femmes aux traits flétris par le temps, le soleil et la peine, jusqu'à de petites filles au teint cuivré, dont la présence fait ressortir la physionomie vigoureusement accentuée de leurs compagnes. Les unes sont couchées, d'autres assises, d'autres debout et tenant encore leurs bottes de foin sur la tête. Leurs figures hâlées, leurs attitudes pesantes, indiquent la fatigue d'une longue marche, l'incertitude de l'espérance et l'accablement

de la chaleur, qui donne à toutes les têtes quelque chose de vaporeux, complétement en harmonie avec les teintes un peu ternes du paysage.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58, 66, 83, 98, 130, 173, 238, 274.

LE MÉTÉORE.

Parmi mes plus riants souvenirs je compte les soirées que nous passions auprès du feu de la cuisine, même dans la belle saison, quand la nuit était froide, ce qui arrive souvent au pied des montagnes. Mon père était là, un livre à la main, près des tisons. De temps en temps il ajoutait quelque souche de vigne, quelques brins de fagot.

Nos domestiques faisaient l'ouvrage de la saison, tantôt coupant les pommes de terre en quartiers pour les planter, tantôt écossant les pois ou les haricots, teillant le chanvre, séparant le bon grain des mauvaises semences, enlevant les feuilles de maïs, et mettant à nu les grappes dorées, qu'on liait deux à deux pour les suspendre.

Pendant ce temps, maman et Louise n'étaient pas oisives; il fallait réparer le linge, en couper de nouveau, couler le miel, ou cuire les confitures et le raisiné.

Souvent on me demandait de lire quelque chose. Pour complaire à Georges et à Ferdinand, il fallait presque toujours en revenir à Don Quichotte ou à Robinson, à moins que ce ne fût le jour de la gazette, car alors on voulait avant tout savoir si les Russes, les Prussiens, avaient été battus; combien l'on avait pris de canons et combien de drapeaux.

Le temps passait bien vite, et c'était toujours avec chagrin que j'entendais l'avertissement ordinaire :

— Valentin, voici le moment d'aller coucher.

Je n'étais pas accoutumé à l'obéissance instantanée et muette, et je me permettais presque toujours quelques sollicitations, par lesquelles j'obtenais d'ordinaire un répit d'un quart d'heure. Peut-être aussi mes parents, connaissant mes habitudes et leur faiblesse, prenaient-ils de l'avance et m'avertissaient-ils un quart d'heure plus tôt qu'ils n'auraient fait sans cela.

Je crois me souvenir que l'idée de monter seul à l'étage et de me trouver dans les ténèbres, si loin de tout le monde, n'était pas sans influence sur mes hésitations. Mes parents, qui s'en doutaient, ne paraissaient pas s'en apercevoir, et moi je me gardais bien de témoigner des craintes si peu honorables.

Mais il ne faut pas oublier que c'était l'époque où les romans de Mme Radcliffe faisaient fureur, et, quoiqu'on ne m'eût laissé lire aucun de ces noirs ouvrages, il en revenait à moi comme des éclaboussures, par les allusions que les gens y faisaient quelquefois. Les seuls titres des *Mystères d'Udolphe* et du *Confessionnal des pénitents noirs* produisaient un étrange effet sur mon imagination ébranlée. Le surnaturel n'avait rien d'impossible à mes yeux. Un soir, comme je méditais sur ce lugubre sujet, tout en me déshabillant seul et sans lumière, je fus saisi d'un frisson, en ôtant brusquement mes bas de laine, lorsque je vis jaillir de leur tissu de petillantes étincelles.

J'appris le lendemain que c'était de l'électricité, et mon père me fit voir que les chats portent toujours sur le dos une provision de cette merveilleuse lumière.

Nous étions au milieu d'une de ces conversations où nos valets et moi nous admirions la science de mon père; il nous parlait astronomie, et nous disait des choses admirables sur la distance des étoiles; que les comètes n'annonçaient pas la guerre et la peste; que les planètes étaient vraisemblablement habitées comme la terre, et que, dans ce moment, des familles de créatures intelligentes, peut-être assez semblables à nous, s'occupaient là-haut de notre globe et de ses habitants, au coin du feu ou sous l'ombrage d'arbres inconnus, pendant que nous parlions nous-mêmes de Vénus, de Mars et de Jupiter.

Dans ce moment, on frappe à notre porte à coups redoublés; une voix de femme prononce le nom de mes parents; nous ouvrons. C'était Marie Bernut, la couturière pour hommes. Elle entre suivie de son ouvrière; ces femmes paraissent plus mortes que vives, et toutes deux dans un état de frayeur extraordinaire.

— C'est vous, Marie! Et pourquoi cette frayeur?

Elle était incapable de répondre. Il fallut d'abord faire asseoir ces deux femmes; l'ouvrière finit par se trouver mal. On l'emporta dans la chambre voisine. La maîtresse, non moins effrayée, tournait aux convulsions; rien ne lui fit plus de bien que la voix ferme et la tranquillité de mon père. Après cela, un demi-verre de vin que lui servit Louise la remit à peu près dans son état naturel, qui n'était pas celui d'une raison bien saine.

L'ouvrière sortit de sa syncope; on fit du thé, et, à la troisième tasse, Marie Bernut se sentit la force de dire qu'elle venait de voir au ciel une chose épouvantable, un serpent de feu, un dragon volant, un chariot enflammé, avec un bruit de tonnerre à tout faire trembler.

— Passe pour le dragon, dit mon père en souriant; mais, Marie, ce tonnerre, nous l'aurions entendu!

La couturière invoqua le témoignage de sa compagne, qui déclara n'avoir entendu de sa vie un bruit aussi effroyable.

— Continuez, Marie, reprit mon père, et tâchez de nous donner quelques détails. Où étiez-vous et de quel côté avez-vous observé le phénomène?

— Ah! je te disais bien, Antoinette! Vois-tu! c'est un *phélomène!* M. le pasteur parlait de ces choses l'autre jour à ses enfants. J'étais chez lui pour raccommoder sa robe. Hélas! je ne m'attendais guère à mon malheur!

— Quel malheur, Marie? D'avoir vu ce météore?

— Vous dites, Monsieur, un...?

— Un météore.

— Encore cela!... M. le pasteur le disait aussi. Eh bien donc, Monsieur, je revenais de la ville, où j'ai passé la journée chez l'épicier, à lui faire un pantalon neuf et aussi des filtres en drap, pour passer les sirops; je retournais chez moi. On est bien à plaindre lorsqu'on demeure à une demi-lieue de la ville et qu'il faut y gagner sa vie, et revenir comme ça par tous les temps, qu'il y ait de la lune ou qu'il n'y en ait pas. Nous étions peut-être à deux cents pas de votre maison ; voilà que tout à coup... J'aurais cru que c'était un éblouissement, si Antoinette n'avait pas fait *Ah!* en même temps que moi. Du côté de la montagne, là, pas bien haut dans le ciel, devant nous, un serpent de feu, je ne peux pas mieux vous dire, se déroule, se redresse, se tortille, s'allonge, se tortille encore, en nous faisant des yeux, et dardant une langue comme trente-six fourches! Et puis, boum!... pch!...

Ceci était destiné à imiter le roulement du tonnerre et le sifflement du dragon.

Je suivais des yeux et des oreilles Marie Bernut dans son éloquente description. Les gestes suppléaient aux paroles. Il fallait voir ce regard enflammé, cette figure contractée, et tous les efforts de cette pantomime burlesque et naïve.

— Valentin, me dit mon père, quel dommage que nous n'ayons pas vu cela! Voilà quarante ans que je désire voir un de ces magnifiques météores, et j'en suis toujours aux étoiles filantes. Marie, combien de temps à peu près a duré cette apparition?

— Une demi-heure peut-être.

— Une demi-heure!

Cette réponse avait fait sourire mon père, qui savait que ces phénomènes durent au plus quelques secondes.

— Oui, Monsieur, une demi-heure, pour le moins, reprit Marie Bernut.

— A quelle heure êtes-vous sorties de la ville?

— Neuf heures sonnaient, dit Antoinette, comme nous passions devant le moulin, au bout de la ville.

— Et il n'est pas encore neuf heures et demie. La pendule a été réglée ce matin. Un quart d'heure de marche, un quart d'heure ici; où se trouvera votre demi-heure?

— En attendant, le temps se passe, Valentin, dit maman, et tu ne vas pas te coucher!

— Et nous, dit Marie avec angoisse, il faut nous en aller.

— Jamais je n'oserai, soupira Antoinette.

— Monsieur, reprit Marie, n'est-ce pas que c'est un bien mauvais signe ces *phélonèles?* Signe de mort ou de guerre, ou... de quoi donc?

— Ma chère voisine, ce qui est un signe de mort, c'est le soleil, qui se lève et qui se couche; un jour de plus, un pas de plus. Pour les signes de guerre, la terre nous en fait assez voir sans que le ciel s'en mêle. Je vois bien que vous avez peur de vous en aller seules, et, comme nos valets sont allés se coucher, je vous accompagnerai moi-même jusque chez vous. La nuit est belle : Valentin, veux-tu venir avec moi?

Je fis un saut de joie, et pris ma casquette; ma mère posa sur mes épaules un petit manteau. J'avais bien senti quelque émotion au récit de ces femmes, et peut-être ne souhaitais-je pas aussi franchement que mon père de voir ce qu'elles avaient vu; mais, quand je sentais ma main dans la main paternelle, j'aurais été à minuit au fond des plus grands bois.

Nous partîmes enfin, et, chemin faisant, mon père se fit indiquer l'endroit où le météore avait paru. C'était vers le nord, à vingt ou vingt-cinq degrés au-dessus de l'horizon. Marie Bernut ne cessait pas d'en tirer les plus sinistres présages, et en vint même à conclure que c'était le commencement de la fin du monde.

Mon père se lassa de lui prêter l'oreille; il me nommait, suivant son habitude, quelques constellations.

— Voilà Céphée, voilà Andromède; cette belle étoile près de l'horizon, c'est la Chèvre, et celle-ci, presque au haut du ciel, c'est la Lyre...

Au milieu de ces discours, nous arrivons chez Marie Bernut, qui est bien surprise de voir encore de la lumière à l'étable.

— Jean ne serait-il pas couché?

Jean, garçon de dix-neuf ans, était son fils unique. Marie était veuve.

— Ah! mère, mère!... s'écria-t-il douloureusement, dès qu'il s'aperçut de son arrivée. Quel malheur!

— Quoi? Qu'est-il arrivé?

— La chèvre...

— Eh bien?... La chèvre?...

— Elle a fait un chevreau mort.

— Un chevreau mort? s'écria Marie en se prenant la tête avec les mains. Hélas! hélas! Monsieur, me croirez-vous à présent?

— Quoi donc?

— L'histoire! le serpent de feu! voilà mon affaire! J'étais sûre que c'était un signe de malheur. Ah! pauvre bête! Et nous donc!... J'avais compté sur mon chevreau pour acheter un chapeau neuf et des souliers à cet enfant. Vous voyez, le serpent a tué la pauvre bête!

— Il est vrai, dis-je fort ingénument à mon père, que Marie a vu le serpent juste à l'endroit du ciel où se trouve l'étoile que tu as appelée la Chèvre!

Mon père sourit de ma naïveté, et, pour consoler la veuve, il lui dit en la quittant :

— Marie, envoyez-nous demain votre garçon; il accompagnera madame à la ville, et il reviendra avec un chapeau et des souliers neufs.

La suite à une autre livraison.

CHANT ÉPIQUE

CONTEMPORAIN DE CHARLEMAGNE.

Extrait du *Traité des faits et gestes de Charlemagne*, par le Moine de Saint-Gall.

Un moine qui vivait en Suisse, dans le célèbre couvent de Saint-Gall, à la fin du neuvième siècle, avait recueilli les récits d'un abbé de son couvent, Wernbert, et du père de cet abbé, Adalbert, sur les grands événements qui avaient rempli les commencements de cette époque à jamais mémorable. Adalbert était un des vétérans de Charlemagne; sous le comte Gérold, qui avait été préposé au gouvernement de la Bavière, il avait pris part aux grandes expéditions dirigées contre les Huns, qui attirèrent si souvent le grand empereur sur le Danube. Wernbert était un clerc qui avait fréquenté la cour dévote de Louis le Débonnaire et celle de son fils Charles le Chauve. En mêlant les récits militaires du père et les anecdotes ecclésiastiques du fils, le moine anonyme de Saint-Gall offrit à l'empereur Charles le Gros, hôte du couvent en 883, une des compositions qui nous retracent le mieux tout à la fois les mœurs intérieures de la cour carlovingienne, et l'opinion que s'en faisaient les peuples. Nous en traduisons un fragment, imité sans doute de quelque chant tudesque chanté sous le cloître du couvent par le vieux guerrier Adalbert. Les poëmes chevaleresques n'ont rien de plus poétique; le romancero du Cid ne contient pas de morceau plus nerveux. Il n'y a pas de littérature qui puisse retrouver un plus beau joyau dans le trésor de ses antiquités.

« Un des grands du royaume de France, nommé Ogger, ayant encouru la colère du terrible Charles, s'était réfugié auprès de Didier, roi des Lombards. Quand tous deux apprirent que le redoutable monarque venait attaquer l'Italie, enfermés dans Pavie, ils montèrent sur une tour très-élevée, d'où ils pouvaient le voir arriver de loin et de tous côtés. Ils aperçurent d'abord des machines de guerre, telles qu'il en aurait fallu aux armées de Darius ou de César : « Charles, » demanda Didier à Ogger, n'est-il pas avec cette grande » armée? — Non, répondit celui-ci. » Le Lombard, voyant ensuite une troupe immense de simples soldats assemblés de tous les points de notre vaste empire, finit par dire à Ogger : « Certes, Charles s'avance triomphant au milieu » de cette foule. — Non, pas encore, et il ne paraîtra pas » de sitôt, répliqua l'autre. — Que pourrons-nous donc faire, » reprit Didier qui commençait à s'inquiéter, s'il vient accompagné d'un plus grand nombre de guerriers? — Vous » le verrez tel qu'il est, quand il arrivera, répondit Ogger; » mais pour ce qui sera de nous, je l'ignore. »

» Pendant qu'ils discouraient ainsi, parut le corps des gardes qui jamais ne connaît de repos. A cette vue, le Lombard, saisi d'effroi, s'écrie : « Pour le coup, c'est Charles. » — Non, reprit Ogger, pas encore. » A la suite viennent les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle royale et les comtes; alors Didier, ne pouvant plus supporter la lumière du jour ni braver la mort, crie en sanglotant : « Descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre, » loin de la face et de la fureur d'un si terrible ennemi. » Ogger tout tremblant, qui savait par expérience ce qu'étaient la puissance et les forces de Charles, et l'avait appris par

une longue habitude dans un meilleur temps, dit alors : « Quand vous verrez les moissons s'agiter d'horreur dans » les champs, le sombre Pô et le Tésin inonder les murs » de la ville de leurs flots noircis par le fer, alors vous pourrez » croire à l'arrivée de Charles. »

» Il n'avait pas fini ces paroles qu'on commença à voir au couchant comme un nuage ténébreux soulevé par le vent du nord-ouest ou Borée, qui convertit le jour le plus clair en ombres horribles. Mais l'empereur approchant un peu plus, l'éclat des armes fit luire, pour les gens enfermés dans la ville, un jour plus sombre que toute espèce de nuit. Alors parut Charles lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendues par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer qu'il soutenait élevée en l'air, car sa main droite, il la tenait toujours étendue sur son invincible épée. L'extérieur des cuisses, que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'avait entouré de lames de fer. Que dirai-je de ses bottines? toute l'armée était habituée à les porter constamment de fer. Sur son bouclier on ne voyait que du fer. Son cheval avait la couleur et la force du fer. Tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, tout le gros même de l'armée, avaient des armures semblables, autant que les moyens de chacun le permettaient. Le fer couvrait les champs et les grands chemins. Les pointes de fer réfléchissaient les rayons du soleil. Ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur plus dur encore.

» L'éclat du fer répandit la terreur dans les rues de la cité : « Que de fer! hélas! que de fer! » Tels furent les cris confus que poussèrent les citoyens. La fermeté des murs et des jeunes gens s'ébranla de frayeur à la vue du fer, et le fer paralysa la sagesse des vieillards. Ce que moi, pauvre écrivain bégayant et édenté, j'ai tenté de peindre dans une traînante description, Ogger l'aperçut d'un coup d'œil rapide, et dit à Didier : « Voici celui que vous cherchez » avec tant de peine. » Et en proférant ces paroles, il tomba presque sans vie. »

LA CHASSE AU JAPON.

On chasse surtout, au Japon, les oies sauvages, les canards et les grues, qui viennent orner la table des riches; on poursuit les oiseaux à l'aide du faucon; et ce genre de chasse se fait avec le même luxe, la même passion et dans

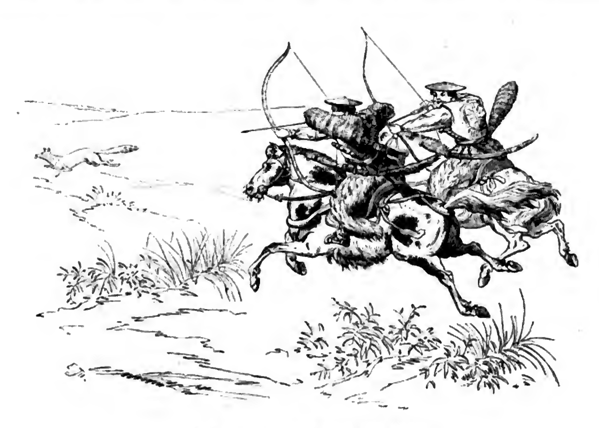


Chasseurs japonais. — Fac-simile d'un dessin japonais, d'après Siebold.

le même esprit chevaleresque que chez les peuples occidentaux, pendant le moyen âge.

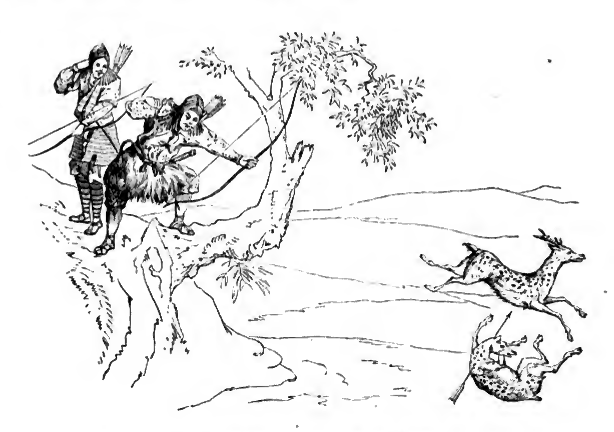
La chasse au renard est aussi un grand amusement pour toutes les classes. On ne poursuit que le renard noir; les

autres sont l'objet d'une grande vénération. Il y a des temples au Japon où l'on ne voit que des figures de renards, d'autres où l'on ne voit que des emblèmes de singes. Le renard est particulièrement honoré. Dans presque toutes les



Chasse au Renard. — Fac-simile d'un dessin japonais.

maisons se trouve une chapelle où l'on place l'image de cet animal, qui paraît être une sorte de *dieu lare*, d'ange gardien, de protecteur de la famille. On vient le consulter dans les occasions importantes, on le caresse, on le flatte, on lui



Chasse aux Daims. — Fac-simile d'un dessin japonais.

offre du riz : s'il y touche, c'est bon signe; s'il le laisse intact, c'est un présage malheureux. Ces animaux reçoivent des titres d'honneur proportionnés aux services qu'ils ont rendus; il y en a même qui obtiennent le grade de grand de première classe (*zio-itsi-i*). Un trésorier de Nangasaki, qui avait expédié son courrier à Yédo, oublia une lettre fort importante. Il se voyait déjà dans une disgrâce complète, lorsqu'il eut l'idée d'offrir un sacrifice de riz à son renard familier. Le lendemain, le riz était presque tout mangé. C'était d'un favorable augure. Le trésorier rentra dans sa chambre; la lettre n'y était plus! Elle se retrouva dans le paquet expédié à Yédo, et le fonctionnaire fut sauvé.

Sinon, il eût été obligé de s'ouvrir le ventre, suivant la mode des fonctionnaires japonais tombés en disgrâce.

Autant le renard blanc est vénéré, autant le noir est en horreur; on s'imagine que le diable se cache sous sa peau. Mais les chasseurs, dit Kæmpfer, savent bien venir à bout de ces *diables*, dont le poil est fort recherché; car il sert à faire des pinceaux pour écrire et pour peindre.

JACQUES LACKINGTON,

LIBRAIRE BOUQUINISTE DE FINSBURY-SQUARE [1].

Je naquis à Wellington, dans le comté de Somerset, le 31 août 1746. Mon père, George Lackington, ouvrier cordonnier, menait une vie si dissipée, que le soin d'élever sa famille pesait entièrement sur ma pauvre mère. C'était une femme de cœur et très-laborieuse; elle était bien malheureuse d'être unie à un homme qui dépensait à la taverne tout le produit de son travail. Je ne comprends pas qu'elle ait pu résister à toutes les peines et à toutes les privations qu'elle fut obligée de s'imposer pour nourrir onze enfants; si je détaillais ses souffrances, on pourrait à peine y ajouter foi. Qu'il me suffise de dire que, pendant une longue suite d'années, elle travaillait de dix-huit à vingt heures sur vingt-quatre. Malgré ce pénible labeur, elle se condamnait à ne boire que de l'eau, par amour pour sa famille.

Sa nourriture et celle de ses enfants ne se composait que de gruau. Quand je pense à tout ce que notre digne mère et nous avons eu à endurer, je ne puis m'élever en termes trop énergiques contre l'abominable passion de la boisson qui, comme cela arrive trop souvent, entraîna mon pauvre père à négliger sa famille, et avança la fin de ses jours.

Avant qu'il eût contracté cette dégradante et ruineuse habitude, on m'avait envoyé, pendant deux ou trois ans, à une école tenue par une vieille bonne femme, qui m'enseigna à lire dans le Nouveau Testament; mais je fus bientôt arrêté à ces premiers éléments, ma mère se trouvant trop pauvre pour payer deux pence (20 centimes) par semaine pour mes frais d'école. D'ailleurs, j'étais obligé de garder plusieurs de mes frères et sœurs; aussi je ne tardai pas à oublier le peu que j'avais appris. Au lieu de m'appliquer à la lecture, etc., pendant ces premières années, je ne trouvais de plaisir qu'à me distinguer par toutes sortes de tours et d'espiègleries; si bien que je réussis à devenir capitaine en chef de tous les *gamins* du voisinage. J'avais ainsi gaspillé mon temps jusqu'à l'âge de quatorze ans, lorsque j'eus le bonheur d'attirer l'attention d'un M. Bowden, respectable cordonnier établi à Taunton, à sept milles de Wellington. S'étant pris d'amitié pour moi, il proposa à ma famille de se charger gratis de mon apprentissage et de mon entretien. Mon père accepta cette offre avantageuse, et je fus aussitôt engagé comme apprenti à servir sept ans M. George et Mme Marie Bowden, le plus honnête et le plus digne couple qui ait jamais tenu boutique. Ils consacraient six jours de la semaine aux soins de leur commerce, et le dimanche ils assistaient avec leur famille aux offices de la paroisse.

Il y avait douze ou quinze mois que j'étais en apprentissage lorsque, étant allé entendre les leçons d'un prédicateur méthodiste, je fus tout à coup saisi d'une ferveur religieuse qui absorba toutes mes facultés. La passion qui me vint de m'entretenir des mystères de la religion eut un effet salutaire sur mes habitudes; elle me poussa à rechercher toutes les occasions d'apprendre à lire, de façon que je sus en peu de temps déchiffrer les passages faciles de la sainte Bible. En hiver, j'étais à l'ouvrage depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir; durant six mois de la belle saison, je ne travaillais qu'autant qu'on y pouvait voir sans lumière; malgré l'attention assidue qu'exigeait mon état, je ne laissai pas pendant longtemps de lire chaque jour dix chapitres de la Bible. J'étudiai et j'appris plusieurs hymnes. J'avais la vue si bonne que souvent je lisais au clair de la lune, car il ne m'était pas permis d'avoir une chandelle dans ma chambre.

Mon maître mourut dans la quatrième année de mon apprentissage; mais j'étais lié par mon engagement envers ma maîtresse comme envers lui; ma position resta donc la même. J'obtins cependant une plus grande liberté de conscience; j'en profitai pour aller entendre les sermons des méthodistes et pour me faire admettre dans leur société, qui, je crois, n'eut jamais un membre plus dévot ni plus enthousiaste que moi. Cette ferveur dura quelques années, pendant lesquelles je ne manquai ni sermons, ni assemblées particulières; mais, hélas! ces bons sentiments se refroidirent. Une élection de deux membres du parlement, vivement contestée, eut lieu à Taunton, au moment où je venais d'accomplir ma majorité. Espérant s'assurer mon vote, quelques amis des candidats rivaux s'empressèrent de lever le seul obstacle qui m'en défendît l'exercice; ils achetèrent à ma maîtresse les six ou sept mois que je lui devais encore pour terminer mon apprentissage. Cette soudaine émancipation me lança au milieu des excès et de la dissipation dont la ville était alors le théâtre, et m'exposa à tomber à tout jamais dans une abjecte obscurité et dans le vice. En effet, lorsque l'élection fut terminée, je ne vis plus aucune maison ouverte où je pusse trouver à boire et à manger gratis [1], et ayant refusé de vendre mon suffrage, j'étais à bout de ressources. Je débutais dans le monde avec un cœur sans défiance et trois livres sterling. Cette somme, qui faisait toute ma fortune, ainsi qu'une partie de mes hardes, me fut pipée par des escrocs de passage. Il me restait deux gilets et un habit; je prêtai le meilleur gilet à une de mes connaissances qui, étant partie de la ville, oublia de me le rendre.

(Il paraît que, vers ce temps, la vie de Lackington ne fut pas très-régulière, ce qui lui inspira dans la suite d'amers regrets. Il n'en continua pas moins d'exercer assidûment son état à Bristol et dans d'autres villes, où il employait une bonne part de ses économies à acheter des livres et surtout des ouvrages de poésie qui avaient pour son esprit un attrait irrésistible. Après avoir décrit le genre de vie qu'il mena quelque temps, il continue ainsi :)

Il y avait peu de temps que je résidais pour la seconde fois chez mes bons amis de Bristol, lorsque je renouvelai la correspondance que j'avais entretenue naguère avec une

(1) Plus d'un enseignement utile ressort de la vie de cet homme remarquable. Né dans la pauvreté, Lackington subit et s'impose même les plus dures privations sans jamais murmurer. Il est doucement résigné dans la souffrance, et plein d'une énergie sereine qu'il puise dans la piété et dans l'amour de l'étude. Pendant qu'il végète à peine avec le travail de ses mains, il continue son éducation personnelle. Ce qui le distingue surtout, c'est une persévérance anglo-saxonne, une forte et intelligente volonté dans sa longue lutte contre l'ignorance et la misère. Enfin le jour arrive où il a vaincu l'adversité et où ses connaissances littéraires le mettent en état d'embrasser une profession conforme à ses goûts, dans laquelle il acquerra de la fortune et une honorable célébrité. Si son caractère manque d'élévation et de grandeur, il est naïf et vrai, et respire cette dignité qu'on aime à rencontrer dans quelques nobles enfants du travail, lorsque, n'oubliant pas

> De la prison des sens la captive immortelle,

ils aspirent à trouver

> Avec le pain du corps le pain de la pensée,

et à développer dans leur plénitude toutes les forces vives de leur double nature.

(1) Avant le bill de réforme, les électeurs étaient hébergés dans les tavernes aux frais des candidats.

jeune et aimable fille, nommée Nancy Smith. Je lui fis savoir que ma passion pour les livres, jointe à des habitudes nomades et à une profonde indifférence pour l'argent, m'avait toujours empêché de faire des économies, et que, tant que je vivrais seul et sans être fixé, il me serait probablement impossible d'en faire jamais aucune. Vivement pressée par moi de venir à Bristol pour s'unir à mon sort, ma chère Nancy céda à mes désirs, et notre mariage fut célébré à l'église de Saint-Pierre, vers la fin de l'année 1770, sept ans environ après le premier aveu que je lui avais fait de mon attachement.

Après la noce, qui se fit chez mes amis MM. Jones, nous nous retirâmes dans un logement garni que nous avions retenu à raison d'une demi-couronne (3 francs) par semaine; nos fonds nous suffirent tout juste pour faire face aux dépenses de la journée; en effet, le lendemain matin, l'inventaire de nos poches, auquel nous procédâmes avec le plus grand soin, ne nous produisit qu'un demi-penny (5 centimes); c'était là tout notre avoir pour entrer en ménage. Il est vrai que nous avions devant nous des provisions pour un ou deux jours, et sachant bien que nous pouvions pendant cet intervalle nous en procurer davantage en travaillant, nous nous mîmes gaiement à l'ouvrage en bénissant Dieu et chantant les vers suivants du docteur Cotton :

Modique est notre lot, simples sont nos besoins;
Modérons nos désirs, et, nourris du saint livre,
Vivons sans superflu, si nous voulons bien vivre.

Après avoir travaillé en province aux chaussures d'étoffe, je ne pouvais supporter l'idée de me remettre à la partie du cuir. Je cherchai donc et je trouvai à Bristol le genre d'ouvrage qui me répugnait moins; mais comme on exigeait une confection plus élégante que celle dont on se contentait dans les villages, j'avais tant de soins à prendre pour satisfaire mon maître, que je ne pus d'abord gagner plus de 9 schellings par semaine. Ma femme, peu exercée à coudre, et qui commençait à border des souliers d'étoffe, gagnait bien moins encore, de sorte que, le garni, le feu et la chandelle une fois payés, nous avions à peine de quoi suffire au reste de notre entretien. Ayant en outre une dette de 40 schellings à acquitter, il nous fallut deux mois de travail pour compléter cette somme, et pendant tout ce temps, rendu plus pénible par un froid rigoureux, nous trouvâmes moyen de vivre avec 4 schellings 6 pence (5 fr. 40 cent.) par semaine. Nous buvions de l'eau, jamais de bière forte, ni d'aucune autre liqueur, et au lieu de thé, nous faisions griller du pain; quelquefois c'était du blé rôti qui, après avoir bouilli dans de l'eau, remplaçait assez bien le café; quant au peu de viande dont nous nous permettions l'usage, nous ne la mangions que bouillie ([1]) pour avoir de la soupe. Cependant nous étions parfaitement contents, bornant tous nos désirs au peu que nous avions.

Malheureusement, la santé nous fit défaut; nous tombâmes tous deux malades au point d'être forcés de prendre le lit. Mais notre brave hôtesse s'empressa, dans notre abandon, de nous rendre tous les petits services dont nous avions besoin. Sur 2 schellings 9 pence (3 fr. 30 cent.) qui nous restaient, nous avions soigneusement mis de côté, dans une boite, une demi-couronne (3 francs), pour nous en servir dans un cas extraordinaire. Cet argent nous soutint deux ou trois jours, pendant lesquels je pus me rétablir sans avoir recours à aucune médecine. Mais ma femme resta malade à peu près six mois et fut alitée la plupart de ce temps. Je ne saurais trouver d'expressions pour rendre mes angoisses pendant ces longs mois d'épreuves. Mes privations personnelles et la nécessité de me nourrir de simple gruau, ne me causaient pas le moindre souci; ce qui me brisait le cœur, c'était de voir un objet chéri, une jeune et innocente femme, en proie aux plus cruelles souffrances.

Pensant qu'il n'y avait que l'air de son pays qui pût lui faire du bien, je l'emmenai à Taunton. Là, ne trouvant pas assez d'ouvrage, et désireux aussi d'obtenir un salaire plus élevé, je résolus de me rendre à Londres. Comme nos moyens ne suffisaient pas pour nous entretenir tous deux dans la capitale, je laissai à ma femme l'argent qui ne m'était pas indispensable, je montai seul sur l'impériale de la diligence, et j'arrivai le second jour à Londres, au mois d'août 1773, avec 2 schellings 6 pence dans ma poche. Le lendemain matin, j'étais établi dans un logement, Whitecross-Street, chez une de mes connaissances, et abondamment pourvu d'ouvrage par M. Heath, de Fore-Street.

La fin à une autre livraison.

([1]) Pour un Anglais, c'est une privation que de ne pas faire rôtir sa viande.

A mon sens, la terre doit être considérée comme très-noble et très-admirable, principalement en raison de la multitude et de la variété des transformations, des changements, des générations qui s'y produisent continuellement.

GALILÉE.

C'est une nécessité de l'esprit et du cœur humain de s'exercer à des objets spirituels pour arriver à un éclaircissement parfait et pour produire en nous-même cette pureté de sentiment qui nous fait aimer la vertu à cause de sa valeur intrinsèque, sans espoir d'autre récompense que la conscience de notre intégrité. LESSING.

ORIGINE DU NOM D'*ATALA*.

Ce serait inutilement que l'on chercherait, dans l'histoire des nations indiennes de la Floride, l'origine du nom d'Atala, comme on y trouve le nom euphonique donné par Chateaubriand à Chactas. Les Chactaws, on le sait généralement, formaient une tribu considérable qui s'enorgueillissait d'une dénomination attestant son goût exclusif pour la musique; leur nom signifiait « les chanteurs par excellence. » Le nom d'Atala a une origine orientale, et, ce qu'il y a d'assez bizarre, il s'appliquait à un homme. Un pèlerin français en terre sainte, M. de Brèves, avait pour guide un certain Atala, qui l'accompagna dans ses pérégrinations. Chateaubriand, qui connaissait bien les pieux voyageurs du moyen âge, a compté sur le profond oubli dans lequel sont tombées la plupart de nos vieilles relations, quoiqu'elles ne manquent pas de poésie. Voici le passage du voyageur où se trouve le nom d'Atala :

« Le 25 juin, ayant esté pris résolution d'aller voir les cèdres du Liban, renommez en l'Escriture saincte tant pour leur beauté et hauteur de leur assiette que pour auoir iadis fourny de charpente au superbe et merveilleux temple de Ierusalem, basty par Salomon, on conclud le marché avec l'Atala, interprète, et les Moucaris, à deux sequins pour montures, asnes et mulets ou cheuaux, et sur le soir, après le déclin de la chaleur, nous partismes guidez dudit Atala, qui marchoit à la teste de la troupe, comme conducteur, armé d'un arc et d'un cimeterre, et monté sur une bonne mule. » (Voy. *Relation des voyages de M. de Brèves, faicts tant en Hiervsalem, terre saincte, Constantinople, Ægypte, Afrique, Barbarie, qu'aux royaumes de Tunis et Arger*, etc.; Paris, 1630, in-4°.)

OASIS D'OUERGLA.

Le 29 janvier 1854, par un soleil magnifique, nous quittâmes la petite oasis d'Ilgouça pour nous diriger sur Ouergla qui n'en est éloigné que de six lieues. Depuis Ilgouça nous étions enfin dans le grand désert : l'aspect de la nature, déjà bien pauvre depuis plusieurs jours, avait encore changé; tout était sable autour de nous; la marche était devenue pénible pour les chevaux qui enfonçaient dans le sable presque jusqu'à mi-jambe, tandis que les chameaux avec leurs gras et larges pieds y laissaient à peine l'empreinte de leurs pas. Nous cheminions de dune en dune, tantôt marchant, tantôt glissant sur leurs pentes mouvantes, lorsque vers dix heures du matin nous aperçumes tout à coup, dans une atmosphère brillante, une immense forêt de dattiers qui, par un effet de mirage fréquent dans le désert, semblait se balancer au-dessus d'une belle nappe d'eau resplendissante de lumière : c'était l'oasis d'Ouergla avec ses flaques d'eau salée, son *choth* (marais, rivage), et son sol couvert d'un sel aussi blanc que la neige. Nous étions alors à deux cents lieues d'Alger, par le 31e degré de latitude nord et le 2e de longitude est.

La ville d'Ouergla, qui se prétend la plus ancienne du désert, occupe le centre de l'oasis. Elle renferme environ sept à huit cents maisons et 7 000 habitants dont la plupart sont de race noire; les habitations sont construites comme celles des Arabes du Tell, mais elles offrent cette particularité que toutes leurs portes d'entrée sont surmontées d'ornements en terre d'un relief grossier et entremêlés de morceaux de faïence coloriés. Les rues, à Ouergla,



La Porte Baba-Ahmed, à Ouergla. — Dessin de Rouargue, d'après M. V. Flogny.

sont sales et étroites; l'une des mosquées tombe en ruines sans que les habitants paraissent se soucier de la relever. Il en est de même d'une partie de l'enceinte fortifiée qui est en très-mauvais état. La ville est entourée d'un large fossé que l'on remplit d'eau à volonté; elle a six portes qui communiquent chacune avec l'oasis au moyen d'un pont jeté sur ce fossé. Ces portes sont pour la plupart profondes, garnies à l'intérieur d'énormes blocs autour desquels serpente le chemin, et qui en font un défilé d'un accès difficile. Nous avons représenté ici celle du Sud, dite *Baba-Ahmed*.

LETTRES D'ARTISTES.

Voyez la Table des vingt premières années.

UNE LETTRE DE NICOLAS POUSSIN.



Vue de la Maison du Poussin, sur la Trinité du Mont, prise du Portique de la Maison de Claude Lorrain. — Dessin de Grandsire, d'après de Fontainieux (¹).

Lorsque l'école italienne fut sur le point de s'éteindre, la France se présenta pour recueillir l'héritage de son génie. Poussin arriva à Rome au moment où les élèves des Carrache luttaient contre la décadence du goût; il prit hautement leur parti, et communiqua leurs traditions à sa patrie, destinée à leur donner, sinon des rivaux, au moins quelques successeurs dignes de leur gloire. Mais, en ravivant l'énergie des Carrache, Poussin raffina aussi sur leur subtilité, qui, par lui, arriva à son dernier terme. On pourra s'en convaincre en lisant la lettre suivante, qu'il écrivait à un de ses bienfaiteurs. Il a adressé à M. de Chantelou son tableau de *Moïse sauvé des eaux;* il en a reçu des compliments; voici comment il l'en remercie :

« Monsieur,

» Si ce dernier ouvrage vous a donné tant d'amour lorsque vous l'avez vu, ce n'est pas qu'il ait été fait avec plus de soins que celui que vous avez reçu de moi auparavant; vous devez considérer que c'est la qualité du sujet et la disposition dans laquelle vous vous êtes trouvé vous-même en le voyant qui causent un tel effet. Les sujets des tableaux que je fais pour vous doivent être représentés d'une autre manière; car c'est en cela que consiste tout l'artifice de la peinture.

» C'est juger mes ouvrages avec trop de précipitation, étant difficile de donner son jugement, si l'on n'a une grande pratique et une théorie jointes ensemble; les sens seuls ne doivent pas le faire, mais il faut y appeler la raison. Pour cela, je veux bien vous avertir d'une chose importante, qui vous fera connaître ce qu'un peintre doit observer dans la représentation des choses qu'il traite.

» C'est que les anciens Grecs, inventeurs des beaux-arts, trouvèrent plusieurs modes, par le moyen desquels ils produisirent les effets merveilleux qu'on a remarqués dans leurs ouvrages. J'entends par le mot *mode* la raison, la mesure et la forme dont je me sers dans tout ce que je fais, et par lequel je me sens obligé à demeurer dans de justes

(¹) Est-ce la maison où il descendit lorsqu'il arriva à Rome au printemps de 1624 et où il fit la connaissance de François Quesnoi? Est-ce celle où il mourut? C'est ce qu'il ne nous a pas été possible de découvrir. Cette maison simple et absolument nue est aujourd'hui un hôtel meublé : aussi n'offre-t-elle que peu d'intérêt. Si l'on trouvait encore là, comme dans la maison de Rubens à Anvers, l'arrangement des œuvres d'art qui entouraient l'artiste; si l'on y voyait les murs de cet atelier où furent composés les Sept Sacrements; cette chambre où le Poussin a tant souffert et où il est mort; en un mot, s'il restait dans cette demeure quelque trace de ce sublime génie, on serait heureux d'en conserver la représentation; mais c'est seulement un souvenir bien vague qui donne quelque intérêt à cette vue.

bornes, et à travailler avec une certaine modération et ordre déterminés, qui établissent l'ouvrage que l'on fait dans son être véritable.

» Le *mode* des anciens étant une composition de plusieurs choses, il arrive que de la variété et différence qui se rencontrent dans l'assemblage de ces choses il naît autant de différents *modes*, et que de chacun d'eux, ainsi composés de diverses parties réunies ensemble avec proportion, il procède une secrète puissance d'exciter l'âme à différentes passions; que de là les anciens attribuèrent à chacun de ces modes une propriété particulière, selon qu'ils reconnurent la nature des effets qu'ils étaient capables de causer : comme au *mode dorien*, des sentiments graves et sérieux; au *phrygien*, des passions véhémentes; au *lydien*, ce qu'il y a de doux, de plaisant et d'agréable; à *l'ionique*, ce qui convient aux bacchanales, aux fêtes et aux danses.

» Les bons poëtes ont quelquefois usé d'une grande diligence et d'un merveilleux artifice, non-seulement pour accommoder leur style aux sujets à traiter, mais encore pour régler le choix des mots et le rhythme des vers d'après la convenance des objets à peindre. Virgile surtout s'est montré, dans tous ses poëmes, grand observateur de cette partie, et il y est tellement éminent que souvent il semble, par le son seul des mots, mettre devant les yeux les choses qu'il décrit. S'il parle de l'amour, c'est avec des paroles si artificieusement choisies, qu'il en résulte une harmonie douce, plaisante et gracieuse, tandis que lorsqu'il chante un fait d'armes ou décrit une tempête, le rhythme précipité, les sons retentissants de ses vers, peignent admirablement une scène de fureur, de tumulte et d'épouvante. Mais, d'après ce que vous me marquez, si je vous avais fait un tableau de ce caractère, et où une telle manière fût observée, vous vous seriez donc imaginé que je ne vous aimais pas?.

» Si ce n'était que ce serait plutôt composer un livre qu'écrire une lettre, j'ajouterais ici plusieurs choses importantes qu'il faut considérer dans la peinture, afin que vous connaissiez plus amplement combien je m'étudie à faire de mon mieux pour vous contenter; car, bien que vous soyez très-intelligent en toutes choses, je crains que la contagion de tant d'ignorants et d'insensés qui vous environnent ne parvienne à vous corrompre le jugement.

» Je demeure à l'accoutumée, Monsieur, votre très-humble, etc. » POUSSIN.

IMPORTANCE DE LA PÊCHE DU CORAIL.

La pêche du corail sur les côtes de l'Algérie, jointe à l'industrie à laquelle ce produit donne naissance, est en ce moment d'une importance que l'on peut évaluer à 10 millions de francs. Il est évident que comme le corail n'est point un objet d'une utilité positive, mais seulement un objet de mode, cette importance ne présente pas un caractère tout à fait fixe, comme l'exploitation d'un métal ou d'une substance alimentaire. Toutefois, à mesure que le goût des parures de corail perd d'un côté, il semble gagner de l'autre. Ainsi, tandis qu'en France, malgré quelques indices de renouvellement, il est décidément en perte, il prend au contraire du développement en Amérique pour les populations de couleur, et même dans les îles de l'Océanie. L'Inde fait également une consommation de plus en plus considérable de ce genre de parure. C'est à Goa, à Calcutta, à Madras, que l'on en trouve les plus forts dépôts, et le corail s'écoule de là dans l'intérieur. Il en est de même à Alep d'où les caravanes le disséminent au loin. Enfin, il est à conjecturer qu'avant peu les populations de l'Afrique centrale en demanderont, en quantité plus notable qu'elles ne le font, en échange de leurs riches articles. Ces considérations recommandent donc sérieusement à la France tout ce qui se rapporte à la pêche de ce précieux zoophyte, dont, par son littoral de l'Algérie, elle possède à peu près exclusivement le monopole.

Néanmoins, jusqu'à présent, malgré les efforts du gouvernement français et malgré les bénéfices inhérents à ce genre de spéculation, nos pêcheries du littoral africain ne sont guère exploitées que par des pêcheurs étrangers. En 1853, sur 211 bateaux de pêche, il n'y en avait que 19 qui fussent français; la plupart étaient napolitains. La même chose a lieu à peu près tous les ans. Il faut dire que cette pêche est assez laborieuse; néanmoins le profit, s'il était convenablement réparti entre les pêcheurs, formerait peut-être une compensation suffisante.

D'après les documents publiés par le ministre de la guerre, en 1853, il a été pêché, par les corailleurs des côtes de Bone et de la Calle, 35 880 kilogrammes de corail, qui, vendus en majeure partie à la fabrique de Naples, à raison de 60 francs le kilogramme, représentent une valeur brute de 2 152 000 francs. Un grand nombre de bateaux, la plupart napolitains, dont les frais ne dépassent pas au maximum 8 000 francs tout compris, ont emporté de 4 à 500 kilogrammes de corail, ce qui leur assurait un bénéfice de 16 à 20 000 francs. Sur la côte ouest, la pêche a été exploitée, la même année, par des coralines espagnoles qui ont pris leurs patentes dans les ports de Mers-el-Kébir, Ténez et Arzew, et ont emporté chacune, en moyenne, de 350 à 400 kilogrammes de corail.

A la vérité, les barques étrangères sont assujetties au payement d'un droit qui, en somme, s'élève annuellement à un peu plus de 100 000 francs. Mais ce droit ne fait guère que couvrir l'entretien des deux navires de l'État employés à la surveillance de la pêche; et comme les pêcheurs apportent avec eux leurs vivres, leurs agrès et à peu près tout ce qui leur est nécessaire pour le temps où ils fréquentent notre littoral, leur présence ne sert d'ailleurs en aucune manière à alimenter notre commerce. Cette richesse maritime, d'une valeur de deux millions, et que l'industrie étrangère convertit en une masse d'un bien plus haut prix, disparaît donc tous les jours de notre territoire sans aucune espèce de profit pour nous. C'est une perte qui accuse trop hautement l'incurie de notre marine marchande, pour que l'on ne soit pas en droit d'espérer dans un avenir prochain quelque changement à cet égard.

EFFET DES SONS.

..... Ma serre n'est jamais si agréable qu'au moment où nous sommes sur le point de la quitter. La beauté des soleils d'automne et la tranquillité de cette saison dernière lui donnent beaucoup plus d'agrément que nous ne lui en trouvons l'été. Le vent étant alors presque toujours brûlant, nous ne pouvons la rafraîchir, en y introduisant un peu d'air, sans que nous en soyons aussitôt incommodés. Mais à l'heure présente, je puis m'asseoir, les fenêtres et les portes ouvertes, et je m'y régale du parfum de chaque fleur, dans un jardin qui est aussi plein de fleurs que possible. Nous ne possédons pas d'abeilles, mais si j'habitais une ruche je n'aurais pas un plus grand nombre de bourdonnements à mes oreilles. Toutes les abeilles du voisinage se rendent à un lit de mignonette placé devant la fenêtre, et me payent le miel, qu'elles en tirent et vont porter ailleurs, avec un murmure qui, bien que monotone, n'est aussi agréable que le sifflement de mes linots. Tous les sons de la nature sont délicieux, au moins dans ce pays. Peut-être ne trouverais-je pas les rugissements des lions, en Afrique,

et ceux des ours, en Russie, très-plaisants; cependant je ne connais pas en Angleterre de bêtes qui n'aient pour moi une voix musicale : j'en excepte toujours le braiment de l'âne. Les notes de tous nos oiseaux et de toutes nos volailles me charment, sans aucune exception. Je ne songerais pas, il est vrai, à tenir une oie en cage et à suspendre cette oie dans un parloir pour l'agrément de sa mélodie; mais une oie au milieu d'une basse-cour ou d'un jardin de ferme n'est pas un mauvais concertant. Quant aux insectes, si escarbots noirs ou de toutes couleurs veulent bien se tenir éloignés de mon chemin, je n'ai nulle objection à faire à l'égard des autres. Au contraire, quelle que soit la clef dans laquelle ils chantent, depuis le beau dessus du cousin jusqu'à la basse de l'humble abeille, je les admire tous. Sérieusement, c'est une preuve bien remarquable de la bonté de la Providence envers l'homme, qu'il y ait un si parfait accord entre son oreille et les sons qui le viennent visiter sans cesse, au moins dans sa demeure rustique. Il n'est personne qui ne soit sensible au mauvais effet que certains sons produisent sur les nerfs et conséquemment sur l'esprit; et si un monde pécheur avait été rempli de sons capables de figer le sang et de faire de l'ouïe un désagrément perpétuel, je ne sais pas si nous aurions le droit de nous plaindre. Mais aujourd'hui, les champs, les bois et les jardins ont chacun leur concert, et les oreilles de l'homme sont pour toujours réjouies par des créatures qui semblent ne faire plaisir qu'à elles. Les oreilles même sourdes à l'Évangile sont continuellement charmées, quoiqu'elles ne le sachent point, par des sons qu'elles doivent uniquement à la bonté de leur auteur. Il y a quelque part, dans l'espace infini, un monde qui roule en dehors de la miséricorde. Comme il est raisonnable et selon l'Écriture de supposer qu'il existe une musique céleste, peut-être le contraire se trouve-t-il dans ces hideuses régions; peut-être y a-t-il là des sons si affreux qu'ils rendent la douleur plus insupportables et aiguisent même le désespoir. (Extrait d'une lettre de W. Cowper.)

L'univers est une immense machine à vapeur entretenue par un feu secret, invisible, qui se renouvelle sans cesse et ne se consume jamais. Cette machine sert à faire aller le métier de la vie, et file sans relâche et sans fin des existences dont les fils se cassent et se reforment de nouveau sans qu'on puisse trouver dans la nature ni le motif ni le but de cet éternel travail. Il faut le chercher en Dieu.

ANCILLON.

CAMBRICHE OU CHAMBIGE.

Sauval mentionne, parmi les architectes ou maçons employés au bâtiment du Louvre, sous Charles IX (1560-1574), un nommé Campiche. C'est, sans doute, à raison de cette mention qu'au nombre des hommes célèbres dont les statues décorent une des parties du Louvre récemment construites, nous voyons figurer cet artiste. Quoi qu'il en soit, la biographie de cet architecte est demeurée bien obscure; il est absent de tous les dictionnaires de ce genre et peu connu des historiens de l'art.

Son nom même offre un premier problème. On le trouve écrit de diverses façons : *Cambiche, Cambriche, Campiche, Chambige,* etc. Ces variantes, du reste, n'ont rien que de très-ordinaire, en pareil cas, au seizième siècle, et peuvent très-bien se rapporter à un seul et même individu, ou du moins à une même famille. Nous ne savons rien en effet, du Campiche mentionné par Sauval. Mais on possède quelques notions sur un architecte nommé Martin Cambiche ou Cambriche. Celui-ci, comme on en jugera, ne saurait être le même que celui qui travaillait sous Charles IX, au Louvre; mais peut-être bien était-il son fils ou son neveu.

En 1489, vivait à Paris un architecte, ou maçon, ou tailleur de pierres (ces dénominations se confondaient alors), qui s'appelait maître Martin Cambriche (¹). De là, il fut mandé, à cette époque, par les chanoines de Sens, qui lui conférèrent l'œuvre de leur cathédrale. Ce fut lui qui construisit, ou du moins qui conçut et commença la croix du vaisseau, ainsi que les deux portails de cet admirable édifice. Il était de retour à Paris en juillet 1495. En 1497 et 1499, il reparaît à Sens, pour inspecter les travaux en qualité de « maistre de l'entreprise et conducteur de la *croisée* (transept). » Puis il retourne à son domicile de la capitale. Il ne cessa pas toutefois de correspondre avec la fabrique et de donner ses soins à l'œuvre de Sens, qui s'accomplissait sous son autorité. Maître Martin, dès lors, apparaît, le plus souvent, moins comme conducteur de travaux que comme architecte consultant. Le 15 octobre 1499, le pont de Notre-Dame, à Paris, s'écroula. Lorsqu'il s'agit de le reconstruire, les magistrats municipaux réunirent en de fréquentes assemblées ou conseils, de divers points de la France et même d'Italie, les architectes les plus renommés, les plus experts, afin de s'éclairer de leurs lumières. Maître Martin Cambriche fut au nombre des artistes consultés. Dans les délibérations qui eurent lieu, les 8 et 26 avril 1500, à l'hôtel de ville de Paris, il fut de la minorité des novateurs. Il se prononça pour asseoir le nouveau pont en pierres de taille jointes à chaux et à ciment sur des fondations en cailloux et pierres dures. La majorité des conservateurs défendait l'ancien système du pilotis. En 1506, il dirigeait l'œuvre du célèbre *chœur de Beauvais*. Cette année, il quitta Beauvais, traversa Troyes où il fut consulté, puis alla de nouveau inspecter ses travaux de Sens. Il revint ensuite diriger l'œuvre de Beauvais. En 1512, maître Jean de Soissons dirigeait les travaux de la cathédrale de Troyes. Les fondements des deux tours étaient jetés. Mais, avant que d'élever sur cette base la masse énorme qu'elle devait porter, le chapitre, qui présidait à la fabrique, voulut appeler un artiste d'une habileté éprouvée, pour lui faire visiter l'ouvrage et prendre son avis. L'architecte lui-même, Jean de Soissons, fut donc solennellement député par les chanoines. On lui donna un cheval et l'on paya grassement sa dépense, indépendamment de son salaire courant. Jean de Soissons se rendit ainsi à Beauvais, où il arriva en quatre jours, auprès de maître Martin Cambriche. Après deux semaines d'absence, maître Jean était de retour à Troyes, ramenant avec lui maître Martin. Celui-ci fut reçu avec grand honneur par les chanoines, visita l'ouvrage, y mit lui-même la main pendant quelques jours, ayant maître Jean sous ses ordres. Puis il retourna à Beauvais, reconduit par Jean de Soissons. Martin Cambriche reçut pour traitement la somme de 10 sous par semaine, ou 6 sous 8 deniers par jour. En outre, maître Jean fut chargé de payer le loyer de sa monture et toute la dépense du voyage. Enfin, les chanoines, voulant lui témoigner leur satisfaction par une libéralité spéciale, lui firent remettre, indépendamment des honoraires de deux semaines franches, une gratification de 6 écus au soleil. L'écu au soleil valait alors 36 sous 3 deniers tournois, et la livre tournois correspondait à peu près à 16 fr. 50 cent. de notre monnaie. Ce qui fait, pour la somme totale de la rémunération de l'expert, une somme d'environ quatorze livres tournois, ou 247 fr. 50 cent. Cette somme était certainement considérable; car alors un avocat qui plaidait une affaire ordinaire au bailliage de Troyes avait 2 sous tournois pour ses honoraires. Lorsque Jean de Soissons, après cette consultation, reprit ses travaux, le chanoine secrétaire

(¹) Ce nom pourrait signifier *originaire de Cambrai*.

écrivit sur les registres de comptes (aujourd'hui conservés aux archives de la préfecture de l'Aube) que Jean avait été maintenu dans ses fonctions, attendu, dit la note, « qu'il eût été difficile de trouver, par toute la France, un maître maçon plus *idoine*. » On peut juger par cet éloge de celui qui est dû, à plus forte raison, à maître Cambriche (¹). Ici se bornent à peu près les notions que nous possédons, et qui pourront du moins servir de premiers matériaux à la biographie de cet artiste.

SIAM ET LES SIAMOIS.

Le nom de Siam (chez les indigènes *Sayam)*, par lequel l'on désigne aujourd'hui l'un des royaumes les plus importants de l'Inde au delà du Gange, était primitivement celui d'une race d'hommes au teint brun et à l'aspect mongol, qui s'était établie sur les bords du fleuve Mē-nam (la mer des eaux) et dans les pays avoisinants. Aujourd'hui le Siamois se désignent eux-mêmes sous le nom de *Thaï*, c'est-à-dire « hommes libres, » probablement en commémoration de leur affranchissement du joug de Camboje, sous le règne de P'ra-Ruang (vers l'an 650 de notre ère).

Le royaume de Siam, depuis l'établissement des Européens sur ses côtes, a restreint les limites de son territoire, dont plusieurs portions importantes sont passées au pouvoir du gouvernement britannique. Cependant, dans l'état actuel, il ne laisse pas de présenter encore une vaste superficie, comprise entre le 96ᵉ et le 103ᵉ degré de longitude orientale du méridien de Paris, et les 5ᵉ et 22ᵉ degrés de latitude boréale.

Deux rois gouvernent le royaume de Siam : Pr'a-Borom-Inthara-Maha-Mongkut, actuellement le premier et celui entre les mains duquel se trouve en réalité le pouvoir, est d'un caractère très-libéral et très-ami du progrès. Il accueille avec bienveillance les étrangers qui abordent dans



Prêtre bouddhiste et jeune Siamois à queue (fumeur d'opium). — D'après une photographie.

son royaume; il y tolère également les religions nouvelles, qu'il protége même lorsqu'elles ont pris un certain développement. Les sciences européennes excitent vivement son intérêt, et il en suit le progrès avec plaisir et sollicitude, en lisant les ouvrages européens qui parviennent jusqu'à lui. Il comprend parfaitement la langue anglaise, qu'il sait même écrire très-correctement. Grâce aux progrès réalisés chez les Siamois sous le règne de ce grand souverain, le royaume de Siam est, peut-être plus qu'aucun autre État actuel, prêt à s'allier à la grande famille des nations occidentales. Le dernier traité conclu à Bangkok, le 18 avril 1855, entre la reine de la Grande-Bretagne d'une part et les deux rois de Siam d'autre part, représentés par des plénipotentiaires anglais et siamois, nommés à cet effet par leurs gouvernements respectifs, et rédigé suivant les formes consacrées dans la diplomatie européenne, contient des clauses qui ne pourront manquer d'augmenter les relations de l'Europe avec ce grand État de l'Inde Transgangétique.

Le second roi de Siam, qui n'est guère que le premier ministre du royaume, porte le titre de Vangna. Celui qui remplit actuellement ces fonctions se nomme Pr'a-Parawendo-Ramese-Mahiswares, et, comme le premier roi, il habite Bangkok. Cette capitale du royaume de Siam n'était qu'un simple village (son nom siamois veut dire « le village des oliviers sauvages ») lorsque Youthia était la résidence royale. Cette dernière ville, fondée par le roi Pr'a-Ya-Outhong, a joué un grand rôle dans les annales de Siam. Elle est baignée par les eaux du Mē-nam, dont le cours majestueux prend naissance dans les montagnes du Yunnan, en Chine, parcourt le pays de Tchiengmay, qu'il abandonne ensuite pour s'enrichir du tribut de plusieurs larges rivières, avec lesquelles il va inonder la plaine qu'il submerge pour la fertiliser; il la quitte enfin pour gagner l'Océan, à huit lieues au sud de Bangkok, qu'il traverse également dans sa course.

Nous ne sommes plus étrangers à l'état présent de la civilisation des Siamois depuis la curieuse et récente publication de Mgr Pallegoix, évêque de Mallos, vicaire apostolique de Siam, intitulée : *Description du royaume Thaï ou Siam* (¹). Ce curieux ouvrage nous initie aux usages et coutumes des Siamois dans leur vie publique comme dans leur vie privée; il renferme de nombreux détails sur la religion, la littérature, l'histoire, les sciences géographiques et naturelles, la législation, le commerce et l'industrie des Thaï.

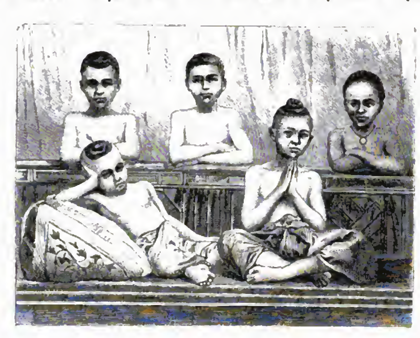
« Cette nation, dit Mgr Pallegoix, est remarquable par sa douceur et son humanité; dans sa capitale, qui est très-populeuse, il y a rarement des disputes sérieuses; un meurtre est regardé comme un accident très-extraordinaire, et quel-

(¹) On peut consulter sur ce sujet les *Archives historiques du département de l'Aube;* Paris, 1841, in-8, p. 310 et suiv ; — et la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 2ᵉ série, t. II, p. 32 et suiv., article de M. le Roux de Lincy.

(¹) 2 vol. in-12, avec carte et planches; Maisonneuve, à Paris.

quefois l'année entière se passe sans qu'il y en ait eu un seul. Les Thaï reçoivent les étrangers avec bienveillance; ils sont très-zélés pour procurer le bien-être aux voyageurs; les particuliers font, à leurs frais, des sentiers en briques et des ponts en planches; ils bâtissent de distance en distance, le long des rivières, des salles d'asile où les voyageurs peuvent s'abriter, faire la cuisine et passer commodément la nuit. Les femmes poussent l'attention jusqu'à puiser tous les jours de l'eau, dont elles remplissent une grande jarre placée le long de la route, pour étancher la soif du voyageur. Ce n'est pas seulement envers les hommes que les Thaï exercent leur humanité, mais encore envers les animaux; ils auraient scrupule de tuer un animal quelconque, même une fourmi ou le moustique qui leur suce le sang. A certaines époques de l'année, les personnes riches achètent des barques toutes pleines de poissons, qu'elles font ensuite jeter à la rivière, par ce seul motif de commisération envers les animaux; c'est par le même motif que le roi défend la chasse et la pêche tous les huitième et quinzième jours du mois. » Ce respect pour tout ce qui a vie dans la nature et cette horreur du meurtre qui, comme l'a déjà remarqué Alexandre de Humboldt, contraste si étrangement avec les sacrifices d'hommes que pratiquaient les Mexicains dans le nouveau monde, est l'effet de la pratique du bouddhisme, qui compte de si nombreux sectateurs dans l'Inde en deçà du Gange, en Chine, au Japon et dans le royaume de Siam.

Les Siamois sont très-peu vêtus, et leurs enfants, très-souvent, ne le sont pas du tout. Les cheveux des petites filles sont ordinairement réunis sur le haut de la tête, où ils sont noués et retenus par une aiguille d'or, d'argent ou de porc-épic, suivant la fortune de leurs parents. Les individus plus âgés se contentent de porter une touffe de cheveux au sommet de la tête, qui, partout ailleurs, est complétement rasée. Les Siamois qui s'adonnent à la funeste habitude de prendre de l'opium sont condamnés, par les lois du pays, à laisser croître leurs cheveux de manière à pouvoir en former une queue sur le derrière, comme le font les Chinois de la dynastie actuelle. Le vêtement le plus répandu consiste dans une pièce d'étoffe qui part de la ceinture, se croise entre les jambes, et dont les deux extrémités viennent se rejoindre et se fixer par derrière. Le haut du corps reste habituellement nu; les jambes et les pieds sont également nus, excepté ceux des mandarins, qui portent aujourd'hui des espèces de pantoufles brodées. Les grands seigneurs se couvrent la tête d'une coiffure en pyramide, quelquefois très-élevée et s'attachant sous le menton à l'aide d'une petite courroie. Quelquefois ces bonnets sont ornés de couronnes d'or ou d'argent, insigne d'honneur accordé par le souverain de Siam aux nobles de son royaume. Tous les Siamois ont coutume de se noircir les dents à l'aide d'un suc végétal, afin, disent-ils, de se distinguer de la masse des animaux qui ont les dents blanches. Le costume des femmes est un peu plus compliqué : outre le vêtement qui descend depuis la ceinture, elles se drapent dans une espèce d'écharpe en soie dont les deux bouts retombent par derrière sur leurs épaules; en outre, suivant qu'elles sont plus ou moins riches, elles se chargent plus ou moins de bijoux d'or et d'argent, ornés de pierres précieuses, qu'elles portent en bracelets, en sautoirs, en boucles d'oreilles et en bagues. Mais, comme les hommes, d'ordinaire elles n'ont point de chaussure.



Écoliers siamois. — D'après une photographie.

L'ameublement des habitations du peuple consiste en quelques nattes de jonc sur lesquelles les Thaï ont l'habitude de s'asseoir les jambes croisées, comme les musulmans, puis en quelques planches élevées un peu au-dessus du sol, de manière à leur servir de lit. Des armes, des vases et autres ustensiles de ménage, complètent tout leur mobilier.

La population du royaume de Siam, d'après des calculs approximatifs, serait de 6 000 000 d'hommes, dont 3 500 000 de race indigène, et le reste composé de Chinois et de Malais. De nombreuses portions du territoire thaï sont inhabitées, et d'autres ne renferment qu'un nombre d'individus extrêmement minime en raison de leur étendue. Du reste, l'extérieur du pays est encore bien imparfaitement connu, et plus on s'éloigne des bords de la mer, plus on rencontre de lieux inexplorés par les voyageurs européens.

Bangkok, la capitale du royaume et le siége du gouvernement siamois, est de construction fort récente; elle renferme plus de 400 000 habitants, comprenant beaucoup d'étrangers, parmi lesquels il faut surtout compter les Chinois, qui forment à peu près la moitié de la population. Le palais du premier roi, bâti sur les rives du fleuve Mê-nam, est renfermé dans une enceinte de hautes murailles et entouré de postes militaires chargés de la surveillance. L'architecture, d'un caractère tout particulier, en est très-élégante; elle présente des édifices dont le faîte est orné de nombreuses sculptures surmontées de flèches élancées et garnies elles-mêmes d'ornements variés; la plupart de ces

flèches sont surtout resplendissantes de l'éclat de l'or dont on les a recouvertes; les autres parties des bâtiments sont également remarquables par les peintures de diverses espèces dues à l'art tout particulier des pinceaux indigènes. « Dans cette vaste enceinte du palais, il y a un tribunal, un théâtre pour les comédies, la bibliothèque royale, d'immenses arsenaux, des écuries pour les éléphants blancs, des écuries pour les chevaux de prix, et des magasins de toute sorte de choses; on y voit aussi une superbe pagode, dont le pavé est recouvert de nattes d'argent, et dans laquelle sont deux idoles ou statues de Bouddha, l'une en or massif, de quatre pieds de haut, l'autre faite d'une seule émeraude d'une coudée de long, évaluée par les Anglais 200 000 piastres (plus d'un million) (¹). »

Quant aux habitations des particuliers, elles sont communément de bois et élevées sur des piliers, dans la prévision des inondations; il y en a également de bâties en briques, et qui sont plus recherchées, par cela même qu'elles sont moins sujettes à provoquer ces tristes incendies qui ravagent fréquemment des centaines d'habitations en un jour; celles des pauvres sont construites en bambou et couvertes de feuilles de palmier; elles sont toutes entourées de vastes et magnifiques jardins, et disséminées çà et là sans ordre bien arrêté.

Les voies les plus fréquentées dans la ville sont le fleuve et les canaux, constamment sillonnés par des jonques aux formes bizarres et variées. Un certain nombre d'entre elles sont alignées de chaque côté du courant et sont remplies de marchandises de toutes espèces, de manière à former un long bazar où les habitants viennent acheter les provisions et les autres objets qui leur sont nécessaires.

(¹) Voy. *Description du royaume de Siam*, par Mgr Pallegoix, t. Ier, p. 64.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Voy. t. XXII, p. 263, 302, 326; — t. XXIII, p. 142.

V. DU SOUFRE. (Suite.)

Le soufre est abondamment répandu dans la nature minérale. Il s'y trouve, premièrement, à l'état de *sulfates*, c'est-à-dire formant, avec l'oxygène, de l'acide sulfurique, qui, lui-même, est combiné avec des oxydes métalliques. Le *plâtre*, dont on a parlé dans le précédent article, est un *sulfate d'oxyde de calcium* ou de *chaux*. Le *vitriol vert* est un *sulfate d'oxyde de fer*, et le *vitriol bleu* un *sulfate d'oxyde de cuivre*. Deuxièmement, à l'état de *sulfures*, c'est-à-dire combiné directement avec des métaux : il constitue, en cet état, un grand nombre de minerais qu'on exploite pour en retirer les métaux. On en pourrait aussi retirer le soufre lui-même, comme cela s'est pratiqué en France pendant les guerres de la révolution. On avait alors recours à un minerai très-commun, qu'on désigne sous le nom de *pyrite de fer*, et dont l'exploitation présenterait, même encore aujourd'hui, un avantage économique dans les localités où le combustible est à bon marché. Mais à chaque pays son industrie, et il en est un en Europe dont l'industrie et le commerce consistent presque exclusivement dans l'extraction et l'exportation du soufre. Ce pays est le royaume des Deux-Siciles, riche en volcans et en produits volcaniques. Le soufre se trouve là, non plus combiné avec des métaux, mais à l'état *natif*, pur de tout alliage, quelquefois de tout mélange. En plusieurs endroits, dans les cratères et aux environs des volcans éteints, le sol, sur une étendue et à des profondeurs immenses, ne présente qu'une masse d'un jaune verdâtre, tantôt compacte et vitreuse, tantôt formée de cristaux octaédriques.

Ces immenses champs de soufre sont appelés *solfatares*. C'est la grande mine, l'inépuisable magasin qui alimente l'Europe, et presque le monde entier.

On conçoit que l'exploitation n'offre point de difficultés; la pioche, la pelle et le chariot font la plus grande partie de la besogne, et, à la rigueur, le travail des indigènes pourrait se borner là. Ils préfèrent toutefois faire subir au soufre, avant de l'expédier, une première et grossière épuration, qui en diminue le poids et le volume, en le débarrassant des matières terreuses qui s'y trouvent mélangées.

Cette épuration se pratique par trois procédés différents, selon la richesse de la matière première, ou, comme on dit, de la *mine*.

Si la mine est très-riche, si les matières étrangères n'y sont mélangées qu'en faible proportion, on se contente de



FIG. 1. — A, feu du fourneau. — B, mine de soufre en fusion; les matières terreuses se déposent au fond de la chaudière. — C, vase dans lequel le soufre épuré se refroidit et se solidifie. — E, cuiller pour puiser le soufre dans la chaudière et le verser dans le vase C.

la chauffer dans une chaudière en fonte B (fig. 1). A 110 degrés, le soufre entre en fusion. On agite pendant quelque temps la masse liquide avec un ringard, on la laisse ensuite reposer en la maintenant à une température de 120 à 140 degrés; les substances terreuses se déposent alors au fond de la chaudière, et l'on n'a plus qu'à enlever, à l'aide d'une cuiller E, le soufre fondu, pour le verser, soit dans une auge en fer C, soit dans un baquet dont on a eu soin d'humecter préalablement le fond et les parois. Le soufre éprouve, en se refroidissant, une diminution sensible de volume, en sorte que, lorsqu'il est solidifié, il suffit de renverser le vase pour que le pain s'en détache et tombe sur le sol. Quant aux résidus terreux demeurés au fond de la cuve, tantôt on les jette, tantôt on les soumet à un second traitement, comme mine pauvre.

Le second procédé consiste à entasser la mine concassée dans une sorte de haut fourneau en briques, ayant la forme d'un cône renversé. On met le feu au soufre à la partie inférieure; la combustion est favorisée par des ouvreaux pratiqués à différentes hauteurs dans les parois. A mesure que le soufre fond et s'écoule par un autre orifice ménagé au bas du fourneau, on en ajoute par le haut de nouvelles quantités, qui s'allument et fondent à leur tour. Le soufre en fusion est reçu dans des vases en bois ou en fer, où il se solidifie. On voit que, dans ce procédé, c'est le soufre lui-même qui est employé comme combustible pour produire sa propre fusion.

Le troisième procédé permet d'exploiter les mines ne contenant que 10 ou 12 pour 100 de soufre. C'est une véri-

table distillation. On introduit la mine, en menus morceaux, dans des cornues A disposées en deux rangées de six ou huit, à une certaine distance les unes des autres, dans un long fourneau voûté. On allume un grand feu de bois, dont les flammes F circulent librement entre les cornues (fig. 2). Celles-ci sont fermées, à la partie supérieure,

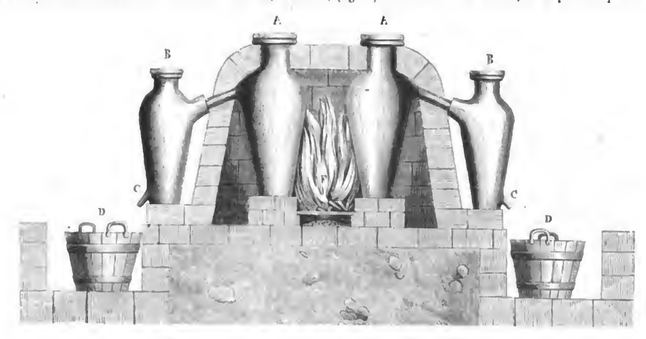


Fig. 2. — A, A, cornues dans lesquelles on distille la mine de soufre. — B, B, vases où le soufre distillé vient se condenser à l'état liquide. — C, C, Robinets par lesquels le soufre liquide s'écoule dans les baquets. — D, D, baquets où le soufre liquide se refroidit et se solidifie. — F, feu du fourneau.

par un disque luté à l'orifice avec de l'argile. Elles communiquent, par un tuyau situé au-dessous de cet orifice, avec d'autres vases B, à peu près de même forme, munis à leur base de robinets C. C'est dans ces derniers vases que les vapeurs de soufre viennent se condenser en soufre liquide, qui s'écoule par les robinets, dans des récipients D placés au-dessous. Chaque cornue peut contenir environ 25 kilogrammes de mine.

Le soufre, épuré par l'un quelconque de ces trois moyens, contient encore à peu près 5 pour 100 de son poids de matières étrangères : aussi lui fait-on subir, avant de le livrer à la consommation, un raffinage qui s'opère, en général, non loin des ports où il débarque. Ce raffinage consistait autrefois à répéter sur le soufre brut la dernière opération que nous venons de décrire. Mais depuis quelques années on obtient de meilleurs résultats en combinant les procédés de fusion et de distillation, et l'on prépare à volonté, à l'aide d'un même appareil, soit du soufre moulé en *canons*, soit de la *fleur de soufre*, ou, pour parler le langage chimique, du *soufre sublimé*. L'opération se fait dans un vaste bâtiment en briques, dont la disposition et les accessoires sont représentés dans les figures 3 et 3 *bis*.

Les cornues BB où l'on distille le soufre sont au nombre de deux, disposées parallèlement dans la même partie du bâtiment. Chacune d'elles est composée de deux cylindres ajustés bout à bout, l'un droit et horizontal, l'autre à double courbure, débouchant dans la chambre de condensation G par un orifice qu'on ouvre ou qu'on ferme, selon le besoin, à l'aide d'une trappe I. Au-dessous de chaque cylindre droit se trouve un fourneau A. On y peut brûler indifféremment du bois, de la houille ou de la tourbe. La flamme et les produits de la combustion, avant de se perdre dans la cheminée commune CC, passent, par une cheminée rampante E, dans des carneaux où ils circulent, et qui sont destinés à chauffer la chambre et surtout la chaudière L et D. Les dimensions de celle-ci sont d'un mètre de diamètre sur autant de profondeur. Elle est placée au-dessus et à égale distance des deux cornues, avec lesquelles elle communique par des tuyaux F munis de robinets à leur partie supérieure. L'orifice extérieur des cornues est fermé par un obturateur amovible qu'on enlève au début de l'opération, pour y introduire des fragments de soufre brut ; on choisit le moins impur. D'ordinaire, on ne chauffe qu'une seule cornue à la fois. Lorsqu'on juge que la distillation est assez avancée, on jette dans la chaudière 750 ou 800 kilogrammes de soufre impur, qui y fond doucement et commence à s'y purifier, les matières étrangères pesantes se déposant au fond, et celles qui sont plus légères montant à la surface. Quand toute la masse est liquide, on tourne un des robinets; le soufre s'écoule dans la cornue chauffée, et ne tarde pas à entrer en ébullition. On ouvre alors la trappe, et les vapeurs se répandent dans la chambre, en chassant l'air atmosphérique, qui s'échappe par une soupape H établie au sommet de la voûte.

Lorsque le feu est assez doux pour que la température de la chambre ne s'élève pas jusqu'à 110 degrés, les vapeurs de soufre se condensent en une poudre très-fine, qui est la fleur de soufre. Lorsqu'au contraire le feu est vif, le soufre demeure à l'état liquide sur la sole qui est en pente, et d'où il s'écoule dans une bassine L chauffée seulement de manière à ce qu'il ne se solidifie point. C'est là qu'on le puise avec une cuiller M" pour le couler dans des moules cylindro-coniques P, P'. Les moules sont déposés dans un baquet à compartiments M et M' où le soufre se solidifie. On les retire au bout d'une demi-heure environ, et l'on en fait sortir le *canon* en frappant un coup sur le tampon O, O' qui ferme leur plus petit orifice.

La fleur de soufre se vend plus cher que le soufre en canons, parce que la nécessité de conduire la distillation avec lenteur occasionne une perte de temps notable, et augmente la main-d'œuvre. Sous cette forme, le soufre s'allume plus facilement et se prête mieux aux préparations dans lesquelles il entre en mélange, soit avec d'autres poudres, soit avec des liquides. Cependant on préfère le soufre en canons pour les usages où il doit être pur, même pour ceux qui, comme la fabrication de la poudre à tirer, exigent qu'il soit préalablement pulvérisé. C'est que la fleur de soufre contient toujours de l'humidité, et une certaine quantité d'acide sulfureux résultant de la combustion partielle, soit dans la cornue, soit dans la chambre de condensation.

La suite à une autre livraison.

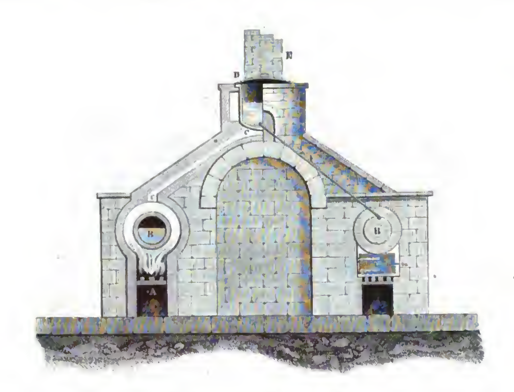


Fig. 3. Élévation de l'appareil à raffiner le soufre.

A, coupe transversale du fourneau pour chauffer une des cornues où l'on distille le soufre pour le raffiner. — B, coupe transversale de la cornue. — B', vue extérieure de la cornue fermée. — CC, cheminée rampante qui conduit les produits de la combustion au-dessous de la chaudière. — D, chaudière où l'on fait fondre le soufre brut. — E, cheminée qui conduit au dehors les produits de la combustion.

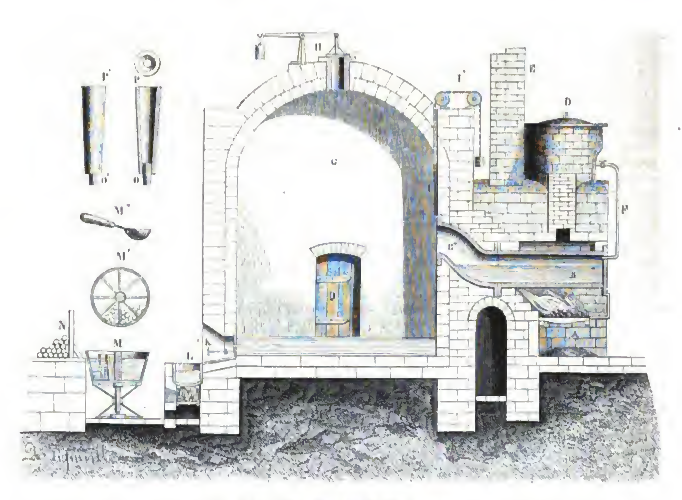


Fig. 3 *bis*. Coupe longitudinale du même appareil

A, coupe longitudinale du fourneau. — BB", coupe de la cornue où l'on distille le soufre brut fondu. — E, cheminée commune. — F, tuyau par lequel le soufre brut fondu s'écoule de la chaudière L dans la cornue B. — G, chambre de condensation où la vapeur de soufre se rend en sortant de la cornue B. — H, soupape qui livre passage à l'air atmosphérique chassé de la chambre de condensation par la vapeur de soufre. — H, trappe à l'aide de laquelle on ouvre ou ferme à volonté l'orifice de la cornue. — K, ouverture par laquelle le soufre liquide raffiné passe de la chambre de condensation dans la bassine L. — L, bassine où l'on maintient le soufre à l'état liquide pour le couler dans les moules. — M, profil du baquet à compartiments où l'on plonge les moules contenant les *canons* de soufre. — M', même vase vu de face. M", cuiller pour puiser le soufre dans la bassine et le couler dans les moules. — P, P, moules cylindro-coniques pour les canons de soufre. O,O', tampons en bois qui ferment le petit orifice des moules. — Q, porte de la chambre de condensation.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LES ADIEUX.



Les Adieux. — Dessin de Cabasson, d'après Tidemand.

Cette heure saisissante des adieux, qui de nous, un peu plus tôt ou un peu plus tard, n'en a éprouvé l'amertume? Avant l'adieu suprême, l'adieu irrévocable de toute vie humaine, quel être jeune ou vieux, riche ou pauvre, n'a dû s'éloigner du foyer où il a renfermé comme dans un sanctuaire toutes ses affections, embrasser en gémissant ses vieux parents, qui compteront avec angoisse chaque jour de son absence, rassurer une femme qui promet d'avoir du courage en sanglotant, et serrer sur son sein de petits enfants qui, ne comprenant point encore ces grands mots de voyage, pleurent de voir toute la famille pleurer autour d'eux.

Harald est le fils unique d'un laborieux paysan de la Norvége, qui possède, dans les froides plaines du Christians-Amt, au pied des cimes de neige du Dovze-Field, un petit *gaard*, c'est-à-dire une maison en bois avec un jardin; un pré où pâturent quelques vaches et quelques moutons, un champ où d'ordinaire il récolte assez d'orge pour sa nourriture, et un petit bois d'où il tire ce qui lui est nécessaire pour chauffer son poêle dans les longs hivers, réparer le toit ou les ais de sa demeure, et façonner lui-même ses instruments d'agriculture. Bon an, mal an, grâce à un travail aride et à la rigide économie de l'honnête Brigitte, la mère d'Harald, la famille vit sans faire de dettes, sans être obligée de recourir à l'assistance de ses voisins. Parfois même elle se trouve assez riche pour tuer un veau et brasser un tonnelet de bière, et réunir à sa table de gais convives à la joyeuse fête de Noël.

Harald a grandi dans cette humble, paisible existence; il l'a aimée et longtemps n'a pas songé qu'il pût en avoir

une autre. Dès son bas âge, il a été l'auxiliaire de son père; tantôt conduisant les bestiaux au pâturage, tantôt guidant le cheval attelé à la charrue, tantôt courant après une vache vagabonde égarée dans les bois, et la ramenant à Brigitte qui l'embrassait tendrement, la bonne Brigitte, et disait que son fils valait son pesant d'or.

Mais Harald a un oncle, un frère de sa mère, qui occupe une place importante dans l'industrielle bourgade de Lille-Hammer. Cet oncle est l'agent principal d'un riche marchand de bois. C'est lui qui va dans les forêts, choisir, marquer, compter les beaux grands sapins qui, des montagnes de la Norvége, seront expédiés en Allemagne, en France, en Angleterre. C'est un brave homme, mais un peu fier de la confiance que lui témoigne son puissant patron, un peu impérieux, et très-arrêté dans ses volontés. Ses relations fréquentes avec les négociants étrangers l'ont fait dévier de sa simplicité première. Il a chez lui des meubles en acajou, des assiettes en porcelaine. Il porte une redingote bleue, une montre en or à son gousset, une cravate de satin à son cou, et on l'appelle M. Swindson.

Harald va chaque année, à la Chandeleur, passer quelques jours chez cet oncle, qui lui souhaite la bienvenue en lui frappant amicalement sur l'épaule, s'informe du produit des bestiaux, du prix des bois dans son canton, et, sans que personne le voie, lui glisse dans la main, le jour du départ, quelques beaux *dalers* tout neufs.

Mais ce qui plaît à Harald bien plus que ce luxe d'une maison qui ressemble si peu à celle de son père, bien plus que ces écus sonores, c'est sa jeune cousine, c'est la blonde et douce Léna, qui se réjouit si vivement de le revoir, qui lui raconte avec tant de candeur et d'abandon toute sa petite chronique de chaque mois, de chaque semaine; qui, lorsqu'il va partir, lui dit d'un ton touchant et si résigné : « A l'année prochaine, Harald! Tâchez cette fois de rester plus longtemps; mais peut-être que cet été j'irai voir votre mère. Je le voudrais bien, et mon père me l'a presque promis. »

Les deux jeunes gens s'aiment sans savoir ce que signifie ce grand mot *aimer*, sans se douter que lorsqu'ils se promènent ensemble au bord du ruisseau, dans les verts sentiers des collines, ils font à eux deux de jolies petites scènes qu'un poëte appellerait des idylles.

M. Swindson, tout en s'occupant de ses affaires, a vu naître et se développer cette mutuelle sympathie, et n'a point voulu l'entraver. Il a, d'un œil perspicace, observé son neveu; il l'a quelquefois conduit avec lui dans les bois, et lui a fait faire différents calculs. Il sait à quoi s'en tenir.

Un jour que Harald rentrait gaiement, selon sa coutume annuelle, dans la maison de Lille-Hammer, apportant à sa cousine une boîte en écorce de bouleau qu'il avait très-ingénieusement façonnée pour elle, son oncle le prit par la main d'un air grave, le conduisit à son comptoir, et lui dit :

— Tu aimes ma fille... Ne rougis pas, tu peux bien l'aimer; il n'y en a pas beaucoup qui la vaillent à dix milles à la ronde. Tu voudrais l'épouser; j'y consens, quoique tu n'aies qu'un pauvre patrimoine à lui offrir; mais tu es un honnête, intelligent, laborieux garçon. Je te la donne donc... à une condition, c'est que tu viendras t'établir ici, car pour rien au monde je ne me séparerais de Léna. Tu vivras avec nous, et tu m'aideras dans mes travaux. Vois si tes parents consentent à cette proposition, et avant qu'ils l'aient admise, pas un mot de notre entretien à ma fille. J'ai confiance en toi. Retournons près d'elle.

Cette fois, après son séjour habituel chez son oncle, Harald reprit le chemin de la maison paternelle dans une cruelle perplexité. L'espoir d'épouser la riante et tendre Léna le ravissait. Mais son cœur se serrait à l'idée d'abandonner ses parents, sa mère, qui souvent disait qu'elle ne pourrait vivre sans lui; son père, affaibli par l'âge, qui avait besoin d'un soutien. Non, jamais il n'aurait la cruauté de prendre une telle résolution; il n'oserait pas même, de peur de les troubler, leur confier les projets de son oncle.

Mais à son air pensif, à son regard rêveur et triste, Brigitte a deviné qu'il a une peine secrète. Elle l'interroge avec douceur; elle insiste, elle prie : elle finit par obtenir l'aveu complet de son amour, de ses désirs de mariage et de ses craintes filiales. Alors, elle pleure, la bonne Brigitte; elle essuie du coin de son tablier les larmes qu'elle n'a pu retenir; puis elle se précipite hors de sa demeure, va dans la forêt chercher son mari qui prépare le chauffage, et un instant après le ramène avec elle, triste mais résigné.

Harald est assis sur le seuil de la porte, la tête entre ses mains, la poitrine gonflée de soupirs. Son père lui tend la main en silence. Sa mère l'embrasse et lui dit : — C'est décidé, mon enfant, il faut que tu acceptes les offres de ton oncle. Tu aimes Léna, et moi je l'aime aussi comme si elle était ma fille. J'aurais voulu vous avoir tous deux ici jusqu'à la fin de notre vie. Mais puisque cela n'est pas possible, il faut nous soumettre à la volonté de Dieu. Ne t'inquiète pas de nous, mon enfant. La providence nous est venue en aide dans toutes nos peines, elle ne nous délaissera pas, et toi qui as toujours été un bon fils, je suis sûre que tu nous resteras fidèle. Promets-nous de venir nous voir chaque fois que tu le pourras, au moins chaque année; tu nous amèneras ta femme, tes enfants; nous te verrons heureux, et ton bonheur nous rajeunira.

Et le mariage de Harald a été joyeusement célébré, et, selon sa promesse, chaque année il est venu passer les fêtes de Noël avec sa famille, et cette époque solennelle occupe longtemps d'avance la pensée de ses vieux parents. Dès l'automne, son père commence à compter les jours, et dit à Brigitte :

— Nous allons bientôt revoir Harald et Léna, et notre petit Oscar, mon filleul; est-ce que tu ne songes pas à leur brasser un bon tonnelet de bière, et à mettre de côté notre plus fine fleur de farine pour leur faire des gâteaux de Noël?

— C'est bon, c'est bon, répond Brigitte; ne s'imaginerait-on pas qu'il faut se donner tant de soucis pour recevoir ces gens de Lille-Hammer? Ils peuvent bien vivre comme nous, et se contenter de ce qui nous contente.

Mais en disant ces mots, Brigitte sourit et fait vibrer un trousseau de clefs suspendu à sa ceinture. Une de ces clefs ouvre une armoire dans laquelle elle dépose presque chaque jour, très-mystérieusement, sans se douter que son mari connaît toutes ses petites ruses, les présents qu'elle veut offrir à ses enfants la veille de Noël : tantôt la laine tout entière de deux de ses brebis, tantôt un rayon de miel enlevé à sa ruche, tantôt divers ouvrages en laine qu'elle façonne dans les longues veillées.

— Pour qui donc sont ces petits bas que tu tricotes avec tant d'ardeur? lui demande d'un air candide le vieillard; je n'en ai jamais vu de si jolis.

— C'est pour le garçon de notre voisine Marthe, répond Brigitte en baissant la tête.

— Ah! très-bien, reprend l'honnête paysan, qui sait que c'est pour Oscar.

Et il allume sa pipe, et rit en lui-même de ces innocentes traîtrises. Car il a aussi les siennes, et il les dissimule mieux que Brigitte. Il a caché dans le grenier un bijou de petit traîneau qu'il a fabriqué pour Oscar, une pipe en bois sculpté pour Harald, une paire de sabots ornés d'arabesques pour Léna.

Au grand jour de Noël, tous les mystérieux présents sont, d'une main sournoise, tirés de leur retraite et, de part et d'autre, étalés sur la table. Alors le père et la mère s'amusent réciproquement de leur profonde dissimulation; Oscar fait des bonds de joie à la vue de tout ce qui lui est destiné,

et Harald et Léna embrassent avec une profonde émotion les deux vieillards qui rient et qui pleurent, et affirment que l'année prochaine ils ne se laisseront plus ainsi tromper. Ah! les bonnes gens! Pourquoi doit-elle finir, la vie de ceux qui, dans leur labeur, ne demandent à la vie que la fraîche rosée de ces joies si pures?

Mais voilà qu'un jour Harald revient au logis avec Léna et Oscar, et une petite fille dont Brigitte a été l'orgueilleuse marraine. Ce jour-là, il a le cœur bien dolent, le pauvre Harald, et sa femme est triste comme lui, et il leur semble que jamais le ciel d'hiver n'a été si noir, que jamais le vent du nord n'a sifflé à leurs oreilles avec un son si lugubre. Il faut qu'ils quittent Lille-Hammer où ils étaient encore si près de la maison de leurs chers parents, qu'ils aillent s'établir au port de Drammer où le patron de M. Swindson a fondé une nouvelle maison de commerce. Ce port de Drammer est si loin! ces nouvelles affaires si compliquées! M. Swindson si absolu en ce qui tient à sa gestion! Harald ne peut plus promettre de revenir régulièrement, selon sa coutume, au foyer paternel. Quelle sombre fête de Noël! Les deux jours qui la précèdent, les six jours qui la suivent, se passent en de longs regrets et de douloureuses appréhensions. Par un effort de courage, les quatre affligés cherchent mutuellement à se consoler et à se rassurer; mais, au moment même où ils s'adressent un généreux langage, l'expression de leur physionomie dément leurs paroles.

Et l'heure du départ arrive, l'heure fatale qu'on voudrait retarder au prix de plusieurs années d'existence, et qui sonne impitoyablement.

Brigitte tient d'une main la petite main de sa filleule, de l'autre celle de Léna, et se penche en pleurant sur ces deux êtres aimés, sa jeunesse, sa joie, sa pensée perpétuelle. Le vieillard, courbé sous le poids de ses émotions, est au lit. Il se lève sur son séant pour contempler encore la figure de son fils chéri, incliné devant lui, pour lui donner un dernier baiser, pour lui murmurer d'une voix tremblante ces mots sacrés qui sont une double bénédiction, une bénédiction pour celui qui les prononce et pour celui à qui ils s'adressent.

Allez, Harald, laissez avec confiance sous le regard de Dieu ceux qui, dans l'humilité de leur foi, dans la simplicité de leur cœur, ont suivi leur chemin, fidèles à la loi de Dieu. Allez, et emportez comme une grâce céleste la bénédiction paternelle.

Heureux qui la reçut! heureux qui s'en souvient!

Il est vrai que chaque homme est obligé de procurer, autant qu'il est en lui, le bien des autres, et que c'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne. Cependant nos soins doivent s'étendre plus loin que le temps présent; et il est bon d'omettre des choses qui apporteraient peut-être quelque profit à ceux qui vivent, lorsque c'est à dessein d'en faire d'autres qui en apportent davantage à nos neveux.

DESCARTES, *Discours de la Méthode.*

MARILHAT, PAYSAGISTE.

FRAGMENTS DE SES LETTRES INÉDITES.

Prosper Marilhat n'est mort que depuis peu d'années : le temps et le jugement de plusieurs générations peuvent seuls consacrer la réputation des grands artistes; mais, dès à présent, ses tableaux, ses dessins, ses moindres croquis, sont recherchés et disputés par les amateurs; et, parmi les artistes, on trouve une unanimité bien rare pour le louer. Ce ne sont pas les paysagistes seulement qui parlent de lui avec estime : Marilhat a eu le bonheur de se voir apprécié, de son vivant, par les peintres qui étaient dès lors et qui sont restés les plus éminents dans tous les genres; depuis qu'on l'a perdu, dans la fleur d'un talent qui n'avait pas cessé de grandir, on a senti encore plus vivement tout ce qu'on devait regretter en lui. Sa trop courte vie fut remplie entièrement par l'étude passionnée de son art : ce fut sa constante préoccupation devant la nature comme dans l'atelier, dans ses voyages aussi bien que dans sa famille, ou dans la compagnie de quelques artistes, avec lesquels il se laissait aller plus volontiers à épancher ses idées, et qui se rappellent avec quelle verve il les développait. Rarement l'histoire d'un peintre est féconde en événements mémorables; on ne la résume pas en quelques dates; mais celle qu'on ferait à l'aide de ses tableaux et des souvenirs restés vivants dans la mémoire de quelques amis, ne serait pas la moins instructive ni la moins digne d'être racontée.

Georges-Antoine-Prosper Marilhat naquit à Vertaizon, petit endroit situé entre Thiers et Clermont-Ferrand, le 26 mars 1811. Il passa ses premières années à la campagne, et il fut paysagiste dès qu'il put manier un crayon; il dut fort peu de chose, comme on le verra, aux leçons de ses maîtres; il devint maître lui-même tout d'un coup, en les quittant, lorsqu'il se retrouva seul en présence de la nature; n'est-il pas permis de croire qu'elle lui avait déjà beaucoup appris, à l'âge où l'éducation est si rapide et les impressions si profondes et si durables? Placé au collége de Thiers, il y fit de bonnes études, grâce à son esprit vif et à son intelligence ouverte. Plus tard il compléta lui-même cette première instruction, comme ont fait tant d'artistes supérieurs, à mesure que son talent, en mûrissant, lui fit sentir le besoin d'une plus riche culture, et que le sens des belles choses devint chez lui plus pénétrant et plus délicat. Quant à son éducation d'artiste, elle fut d'abord très-négligée : il n'eut d'autre maître qu'un professeur italien, chargé, au collége de Thiers, de l'enseignement du dessin, et dont il apprit, sans doute, ce que l'on apprend au collége, l'art de copier quelques gravures. Sa famille essaya d'abord de faire de lui un commerçant. Lorsqu'il eut atteint sa dix-septième année et qu'on jugea qu'il était temps pour lui de choisir un état, un de ses parents, fabricant de coutellerie, le fit voyager pendant plusieurs mois pour le compte de sa maison, mais sans pouvoir développer en lui une aptitude qu'il ne possédait point. Marilhat, malgré son peu de penchant pour la profession à laquelle on le destinait, avait gardé de cette époque de sa vie d'assez gais souvenirs; il en parlait avec bonne humeur, et ses amis se rappellent ses récits du temps où il était *commis voyageur*. Ce temps d'apprentissage, en lui faisant voir du pays, ne fut pas entièrement perdu pour son avenir. Il dessinait sans cesse avec une ardeur et une persévérance qui persuadèrent enfin à sa famille qu'il ne devait pas chercher plus longtemps son chemin dans le commerce. Son père se décida à l'envoyer à Paris, vers la fin de l'année 1829. Il y connaissait Cicéri, peintre en possession d'une grande réputation. Marilhat lui fut adressé et fut conduit par lui à l'atelier de Camille Roqueplan, où il resta un peu plus d'un an.

Roqueplan s'était placé de bonne heure parmi les peintres qui renouvelèrent, à cette époque, le genre du paysage. Personne n'était mieux en état de développer les germes de talent que Marilhat portait en lui, et de mettre cet esprit ardent dans la voie où il atteignit bientôt son maître lui-même, et où il le dépassa ensuite de beaucoup, lorsque, après avoir respiré le souffle qui animait alors la nouvelle école et reçu l'impulsion de ceux qui la dirigeaient, il fut livré à lui-même devant la nature.

Un riche et savant Allemand, le baron de Hugel, faisait les préparatifs d'un long voyage d'art et de science en

Orient; il cherchait un dessinateur qui pût l'accompagner. Roqueplan fut consulté, et Marilhat désigné par lui se décida sans peine à partir : ce voyage satisfaisait ses plus chers désirs, et on peut dire que son talent date véritablement de cette époque. Dans des contrées d'un aspect entièrement différent de ce qu'il avait eu jusque-là sous les yeux, forcé de déployer tout à coup une prodigieuse activité, il acquit promptement la maturité qui lui manquait encore. Il n'était au départ qu'un élève; ses essais étaient à peine remarqués parmi ceux de ses camarades d'atelier; les études qu'il fit pendant son voyage peuvent être mises à côté de tout ce qu'il a produit par la suite. Il en envoya quelques-unes en France qui surprirent ses maîtres. Son père le lui écrivit; mais il croyait à peine avoir mérité leurs éloges et exprimait naïvement son doute. « Cicéri, dis-tu, compare mes études à celles d'Isabey; sois sûr que tu te trompes : Isabey est un habile peintre, et je ne suis qu'un jeune croûton. » L'impression qu'il reçut de ce qu'il vit alors fut profonde. Il eût voulu tout prendre et tout conserver; les dessins qu'il achevait pour M. de Hugel, il les



Marilhat. — Dessin de Chevignard, d'après le buste de Chevalier.

recommençait pour son compte. « C'est une collection de souvenirs que je me fais, écrivait-il. » Ces souvenirs lui ont inspiré jusqu'à sa mort d'admirables tableaux. On comprend qu'il n'eût pas le temps de prendre d'autres notes de voyage; cependant il adressait à sa famille des lettres remplies du plus vif sentiment pittoresque. On a bien voulu nous en communiquer quelques-unes; elles nous serviront à nous diriger à sa suite, et on ne trouvera pas, sans doute, que nous nous arrêtions trop longtemps à cette époque, qui ne fut point, comme on l'a dit, toute sa vie et tout son talent, mais qui en fut le point décisif.

La Provence, qu'il traversa d'abord en se rendant à Toulon, où il devait s'embarquer, le frappa par le contraste d'une nature à la fois riante et sévère. Il parle dans une de ses lettres « de la route si aride et si sauvage de Marseille à Toulon, du joli vallon chargé d'oliviers en fleurs, quand on entre dans cette dernière ville... C'était justement au moment des roses et des arbres de Judée; la nature était d'une fraîcheur délicieuse. »

L'expédition mit à la voile, au mois d'avril 1831, sur le brick *le d'Assas*. Elle parcourut successivement la Grèce, la Syrie et l'Égypte. Marilhat vit Argos, Corinthe, Mégare,

Athènes où il resta trois jours, et tous les lieux intermédiaires où il y avait des antiquités. « Je ne te dirai pas, écrivait-il plus tard à sa sœur, que la Grèce est un pays charmant, bien cultivé, bien boisé, peuplé d'habitants doux et hospitaliers : je mentirais ; mais je te dirai que c'est un pays d'un caractère superbe, hérissé de rochers arides, mais d'une forme imposante, avec des plaines désertes, mais d'une grandeur et d'une beauté magnifiques, et couvertes de broussailles, de lauriers-roses tout en fleurs, de myrtes et de thuyas ; que les habitants y ont des têtes et des attitudes fort imposantes ; qu'il y a des mines superbes... » Dans une autre lettre, il fait une description de la Syrie, qu'il parcourut ensuite, où on reconnaît bien le talent du paysagiste trouvant son expression, à défaut de couleurs, dans un simple récit. « Ici, toute la végétation est comme brûlée et réduite en cendres, sans perdre sa forme, par le souffle empesté d'un mauvais génie. La seule variation, c'est des chemins étroits et tortueux taillés sur une base de craie blanche, ou quelques éboulements de terrains, comme si la nature n'y était pas encore assez nue et qu'on ait voulu lui arracher par force son dernier vêtement en lambeaux. Partout la même misère. Quand ce ne sont pas des bruyères, des chardons, ce sont des pierres tombées là comme la grêle et qui ont sablé ces contrées d'une teinte uniformément gris-noir, comme la peau raboteuse d'un crapaud ; toujours une ligne droite ou régulièrement ondulée de collines arides ; quelquefois, dans le lointain, les pics majestueux et nus du Liban, comme un gigantesque squelette qui paraîtrait à l'horizon ; toujours un ciel pur et d'un azur foncé vers le haut, vers le bas d'un ton lourd et écrasant, plus terne et plus livide à mesure qu'on approche davantage du désert. Qu'on se figure, au milieu de cette désolation, trois ou quatre mille chameaux blancs, roux et noirs, mangeant gravement les herbes sèches, et dispersés dans la plaine comme autant



Un Paysage de Marilhat. — Dessin de Grandsire.

de petites taches ; un camp de Bédouins composé de vingt ou trente tentes noires, toutes noires, en poil de chameau, agglomérées sans ordre ; quelques femmes ayant pour tout vêtement une chemise bleue et une ceinture de cuir ; puis, près de vous, si vous voyez un homme poussant ses chèvres ou ses moutons, c'est quelque chose de sec et de fier, couleur de pain bis, avec une chemise autrefois blanche, serrée d'une ceinture de cuir, recouverte d'un manteau en laine à trois larges raies bleues du haut en bas, la tête enveloppée d'un mouchoir de soie jaune et entourée d'une corde en poil de chameau. C'est là l'habitant de la partie déserte de la Syrie et de la Judée. Plus près de la mer, ce sont des villages blancs en terre, avec des terrasses pour toits, et pour maisons des carrés de dix pieds et des portes de trois pieds de haut. Là dedans logent les paysans... Tout cependant n'est pas comme cela. Quelquefois on trouve une belle source, grosse, à l'endroit d'où elle sort, comme votre Durolle ; alors, à ses alentours, se déploie la plus riche végétation qu'on puisse imaginer. Sur un rideau, d'un vert brillant et pur, formé par les vignes et les orangers qui se mêlent et s'entrelacent, on voit scintiller le rouge sémillant de la grenade qui s'ouvre pour faire admirer, la coquette! ses charmes aux voyageurs ; et s'étaler la feuille large et luisante de la banane, avec ses longues grappes de fruits ; et dans le fond, plus loin, le gris-vert de l'olivier, placé là comme pour reposer les yeux de tant d'objets splendides.

» Sous ces charmants fouillis de végétation, une halte de Turcs avec leurs chevaux arabes attachés aux arbres. Les hommes sont assis à leur manière sur leurs tapis et fument gravement la pipe ou le narghilé. Nous faisons quelquefois partie du tableau. Moi, armé de mon carton à dessiner, le cuisinier en train de faire cuire une mauvaise poule et un peu de riz, et là-bas, dans la campagne, le docteur prussien avec son havre-sac passé derrière le dos et atta-

ché si court qu'il semble faire l'office de collet; de ce havre-sac sortent des pinces, des marteaux, un voile à papillon. Quant à la tête, elle est coiffée d'un chapeau de paille hérissé de lézards, de mouches, de scarabées, d'insectes de toutes sortes; pour les jambes, elles s'engloutissent dans d'immenses bottes turques, rouges, à pointes recourbées, assez grandes pour faire un justaucorps; la main balance un énorme bâton. Représente-toi tout cela et, pour prendre ton point de vue, place-toi sur un tas de matelas, de casseroles et de bâts, et tu auras une idée de ce que c'est qu'un naturaliste en Syrie et un campement de voyageurs arrêtés pour dîner dans un lieu commode. »

La caravane parcourut la Palestine et la Syrie, visita Beyrouth, Saïde (Sidon), Sour (Tyr), Acre, Nazareth, le Thabor, Naplouse, qui est l'ancienne Samarie, Jérusalem enfin. « Nous y sommes restés huit jours, tu penses à quoi faire, à visiter toutes les places... à recueillir toutes les traditions... pas moi, car je n'écris rien et je préférerais, du reste, un bon croquis (malheureusement les bons croquis sont rares!) à toutes les relations de voyage imaginables... Nous sommes allés voir Bethléem, et la mer Morte, et tous les points importants; puis nous avons fait route sur Jaffa, où nous nous sommes embarqués pour Alexandrie. Notre traversée a été de quarante-huit heures seulement. Tu sens que, tout en voyant des lieux si anciennement illustres, les souvenirs de nos vieilles armées de la république m'ont souvent occupé; au Thabor, et à Saint-Jean d'Acre, et à Jaffa, que de fois j'ai pensé à toutes ces belles victoires d'une poignée de Français sur des milliers d'Arabes venus comme des fourmis de leurs déserts. »

Il comptait visiter Palmyre; mais les restes de cette ville sont situés à quatre journées dans le désert, et les tribus arabes, qui font paître leurs troupeaux sur la lisière, se faisaient la guerre. On ne pouvait se procurer d'escorte, même en payant une rançon considérable. Il fallut se contenter de voir les ruines de Balbek et le Liban. M. de Hugel tomba malade, et fut contraint de s'arrêter quelque temps, d'abord dans un village de la montagne, ensuite à Tripoli et à Beyrouth. Un danger plus grand menaçait l'expédition : le choléra, le vent jaune, comme l'appellent les Arabes, rapporté par les pèlerins de la Mecque, avait, assurait-on, enlevé en peu de jours quarante mille d'entre eux. Il s'était répandu, à la suite des caravanes, en Perse, en Syrie, dans la haute et basse Égypte. Aucun des voyageurs ne fut atteint cependant; mais il était difficile d'échapper aux fièvres et à tous les maux engendrés par l'excessive chaleur. Marilhat en fut cruellement éprouvé, ce qui ne l'a pas empêché de faire, de la vie si pénible qu'il menait, une peinture très-vive et très-amusante :

« Nous avons rencontré une mauvaise saison; c'était au plus fort de l'été. Tu sens que, voyageant dans la plus grande chaleur du jour, sous le soleil brûlant de Syrie, et surtout étant obligés de ne porter pour coiffure qu'un tarbouch ou bonnet grec, à cause du fanatisme des habitants contre les chapeaux, nous n'étions pas sans attraper force coups de soleil. Nos visages couleur d'écrevisse étaient impayables, et notre tournure... c'est à décrire! Représente-toi quatre ou cinq figures de différentes couleurs, selon l'effet du soleil sur chaque carnation : l'un avait la peau rouge, puis à côté brune, et encore noire. C'étaient les trois couches différentes, les restes, par place, du premier et du deuxième coup de soleil, tout cela se pelant comme l'écorce d'un jeune cerisier, et s'enlevant de temps en temps par larges rouleaux. L'autre avait sur le nez une immense vessie ou ampoule, et sur la figure autant d'autres petites, comme les enfants de la première. Pour moi, j'ai pelé au moins une demi-douzaine de fois. Nous voilà pourtant sur la route à dix heures, loin encore de la sieste, et tout cela parce que M. Hugel ne se lève jamais de bonne heure; chacun monté sur une mule immense, dessous lui tout son bagage et son matelas, cheminant gravement au milieu de la caravane, tantôt pestant contre la maudite mule qui ne veut pas avancer, tantôt par un écart roulant à terre, la tête la première, le bagage d'un côté, le matelas sur soi, sans avoir d'autre consolation que le rire de ses compagnons... Nous faisions comme cela douze ou treize lieues de France par jour, puis nous nous arrêtions dans un lieu habité ou sauvage, toujours à l'air; on étendait son matelas, on faisait décharger les mules, le cuisinier allumait son feu. S'il n'était pas encore nuit, je partais pour faire quelques croquis de mon côté; le naturaliste, du sien, chargeait son havre-sac, prenait son bâton et allait à la découverte... Au lieu de la halte, sur un tas de bagages mêlés de casseroles, de matelas, de bâts d'ânes, était juché le baron écrivant; puis, autour de lui, il y avait les deux ou trois cents Arabes de la caravane, occupés à le regarder. Alors, quand je revenais avec mon carton sur le dos, le naturaliste avec son chapeau hérissé d'insectes et de lézards, et tout autour du cou un immense serpent, nous trouvions la table mise sur une natte avec des matelas pour siéges, comme dans les festins antiques : au milieu, un immense plat de pilau, puis des poulets bouillis et des terrines de lait aigre pour compléter notre repas; quelquefois, surtout dans les derniers jours, de très-beaux raisins de la couleur la plus agréablement dorée que l'on puisse voir. Là-dessus nous étendions de nouveau nos matelas, nous établissions une sentinelle, nous nous roulions dans nos manteaux, et je t'assure qu'hormis l'heure de notre garde, nous n'ouvrions guère les yeux jusqu'au lendemain. Puis c'était à recommencer; alors on s'appelait, on chargeait de nouveau, et en avant. »

La description que Marilhat a faite du Caire est un tableau achevé :

« La ville se présente à vous comme les mille petites tourelles dentelées d'un édifice gothique, au pied d'une montagne blanchâtre, assez escarpée et flanquée d'une citadelle à tours et à dômes blancs dans le goût turc. D'une part, vers la montagne, le désert avec toute son aridité, sa désolation, et, pour y ajouter encore, la ville des tombeaux, espèce de cité qui a ses rues, ses quartiers, ses palais, et n'a d'habitants que quelques reptiles, quelques oiseaux solitaires et d'immenses vautours placés sur les minarets comme les vedettes de cette triste population; de l'autre part, vers le Nil, des champs couverts d'une verdure brillante, et (du moins à l'époque où nous étions) de temps en temps de charmantes pièces d'eau, restes de l'inondation, miroitant au sein de cette verdure; des jardins couverts d'arbres épais et noirs, d'où s'élèvent, comme autant d'aigrettes, des milliers de palmiers avec leurs belles grappes rouges et dorées. Au milieu de ce contraste se trouve la ville, tout à fait en harmonie avec ce paysage bizarre, immense ramas d'édifices à toits plats sans tuiles, noircis par la fumée et couverts de poussière; de loin en loin, un édifice neuf, blanc et scintillant, jaillit de ce tas de maisons grisâtres, de ces rues étroites et noires, où se remue un peuple sale quoique très-brillant et bariolé; de cette poussière, de cette fumée bleue, s'élancent vers l'air libre mille et mille minarets, comme le palmier des jardins, minarets couverts d'ornements légers à l'arabe et cerclés de leurs trois galeries de dentelles superposées. C'est un admirable spectacle, fait pour enthousiasmer un peintre. »

La fin à une autre livraison.

LE PLUS ANCIEN ACTE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE.

En 1813, près d'Olympie, Will. Gell, voyageur anglais,

a trouvé une plaque de métal sur laquelle était gravée, en vieux dorien, l'inscription suivante :

« Le pacte aux Éléens et aux Héréens. Qu'il y ait alliance de cent ans ; qu'elle commence cette année. S'il est quelque besoin de parler ou d'agir, que l'on s'unisse, et pour toute chose, et pour la guerre. Ceux qui ne s'uniraient pas payeraient à Jupiter Olympien un talent d'argent pour amende. Si quelqu'un détruit l'écriture que voici, soit simple allié, soit magistrat, soit ville, il sera soumis à l'amende ici inscrite. »

Toute négation implique l'affirmation du contraire. Le plus puissant moyen de combattre le mal, c'est de ne pas le reconnaître, de le nier ; c'est déjà lui substituer le bien.

FEUCHTERSLEBEN.

LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE.

Suite et fin. — Voy. p. 230.

Sur l'Afrique, principalement, les notions que possède Ptolémée ont quelque chose de stupéfiant, et les découvertes modernes, en les confirmant de plus en plus, nous montrent à quel point l'ignorance du moyen âge et l'esprit de système des temps postérieurs ont faussé les notions qu'il nous a transmises. Des critiques timides ont essayé de restreindre autant qu'ils ont pu l'étendue de l'Afrique de Ptolémée. Un coup d'œil sur sa carte et sur les meilleures cartes modernes suffit pour faire évanouir bien des hypothèses.

La *Maurétanie*, habitée par des tribus sauvages dont la postérité n'a guère changé, grâce à ses montagnes presque impénétrables, était du moins bien connue le long du littoral, couvert de villes, de postes, de colonies. Mais cette colonisation ne dépassait guère Rabat ; au delà, c'était la terrible Gétulie ou *Gaitoulia*, nom qui s'est conservé dans celui du pays de *Djezzoula*, comprenant le sud du Maroc jusqu'à l'Oued-D'rah. A en croire les anciens auteurs arabes, « ce pays renferme les femmes les plus belles de l'univers », affirmation un peu contestable.

Mais c'est au delà de ce point que commençaient les difficultés. Sur la carte ptoléméenne, la côte se prolonge fort loin vers le sud, coupée de beaucoup de ports, de baies où débouchent des fleuves, bordée de peuples et de villes. Le cap Bojador, peu éloigné du Maroc, n'ayant été franchi qu'au quinzième siècle, des géographes ont essayé de prouver que l'Afrique de Ptolémée ne dépassait pas ce promontoire, ou le dépassait de très-peu. En conséquence, tous ces fleuves, ces états, ces villes que cite l'auteur, ils essayent de les placer entre la ville actuelle de Mogador et le Rio del Ouro, et d'identifier le plus grand de ces fleuves, *Daradus*, avec le Dara ou Oued-el-D'rah, dont l'importance est en effet bien reconnue, et qui borne le Maroc vers le sud :

Cette argumentation tombe devant les faits suivants.

1. Il paraît très-probable que le fameux voyage d'Hannon s'est étendu jusqu'aux côtes du Sénégal ; les îles Bissagos elles-mêmes semblent clairement désignées, et *Cerne*, notamment, paraît s'identifier avec la petite île de Herne, dans la baie del Ouro. Si Hannon a pénétré jusqu'aux Bissagos, pourquoi Ptolémée, postérieur de tant de siècles, n'aurait-il pas connu au moins la côte voisine, les bouches du Rio Grande?

2. La partie de la côte sur laquelle Gosselin et ses disciples voudraient entasser les indications de Ptolémée, est précisément celle du Sahara, qui a toujours été nue, inhospitalière et déserte, tandis que l'intérieur contient tant d'oasis riches et considérables. Le pays cultivé, populeux, les grands fleuves et les villes, ne recommencent qu'au pays des Trarzas, voisin du Sénégal.

3. En dernier lieu, nous donnons ci-contre (p. 352) un fac-simile exact de la portion de la carte de Ptolémée comprenant la fin de la côte occidentale d'Afrique ; et en regard, un croquis de la Sénégambie d'après les découvertes les plus sûres et les plus nouvelles. Au premier coup d'œil, l'identification n'est-elle pas frappante?

Le fleuve *Massa* serait la rivière Saint-Jean ; le *Daradus*, le Sénégal, sur les bords duquel nous trouvons la ville de Dara, et Saint-Louis, nommé par les indigènes Guet-n-Dar ; le cap *Arsinarium* serait le cap Vert ; le *Ryssadium*, le cap de Naze ; le fleuve *Stachir*, la Gambie, qui communique avec le Sénégal par un marigot traversant un lac, lequel lac répond à celui de la carte ancienne.

En continuant à suivre la côte, nous rencontrons successivement la pointe *Catharum*, qui répond aux terres basses situées aux environs de Cacheu et de la ville de *Katham* ; les fleuves *Nia* et *Massitholus* (Rio Grande et Nuñez), séparés par le cap ou la corne du Couchant, *Hesperi Cornu* (le cap situé à gauche de l'entrée du Rio Nuñez). Un peu au delà du Massitholus se découvrait l'*Hippodrome d'Éthiopie*, suivi d'une flexion de la côte à laquelle s'arrêtaient les connaissances du temps : c'est probablement l'entrée du Compuny. On voit ainsi que les notions de Ptolémée, sur la côte occidentale d'Afrique, s'étendent jusque près de Sierra-Leone.

Pour compléter l'identification de la Sénégambie avec le pays du Daradus, remarquons les deux chaînes de montagnes que donne Ptolémée, chaînes dont la plus méridionale avait déjà été citée par Hannon. Elles semblent répondre à celles de Tendo et de Tango, reconnues il y a peu d'années dans le haut du bassin de Rio Grande. Nous voudrions retrouver de même les peuples noirs que cite notre auteur, Daradæ, Soluentii, Autocoli ; mais on sait que de tout temps les populations de l'Afrique occidentale ont été déplacées par des migrations fréquentes ou décimées par des massacres terribles, comme on l'a vu, dans ces derniers temps, pour les contrées voisines du haut Sénégal, ou celles qui ont été razziées par les Peulhs (Fellatahs). Ainsi ont à peu près disparu les *Torodos* ou indigènes du Toro (peut-être les *Daradæ* des anciens). Le *Saloum* et le *Koli* rappelleraient, avec un léger déplacement, les *Soluentii* et les *Autocoli*. Mais tout cela est très-problématique, et nous en laissons de grand cœur l'examen aux géographes de profession.

Entre ces fleuves et la vallée du Nil, régnait un immense plateau arrosé par deux fleuves, le *Niger*, le *Gir*, qui ont été le sujet de tant de discussions savantes. Les géographes anciens ne connaissaient pas, *de visu*, ces régions brûlantes ; mais la traite des esclaves noirs leur avait fourni des notions empruntées sans doute aux traitants d'une part, et de l'autre aux esclaves eux-mêmes. Aujourd'hui encore, on ne connaît pas autrement certaines parties importantes de l'Afrique, très-voisines du littoral, comme les empires d'Ousambara et d'Ouniamési, du Zanguébar.

On convient assez généralement à présent que Ptolémée avait de vagues notions sur le fleuve Dioliba ou Qorra, que nous appelons communément du nom classique de Niger, et qui n'est assez connu que depuis vingt-cinq ans à peu près. On sait qu'il sort du mont Loma au-dessus de Bambara, et qu'après avoir décrit un arc très-grossier et passé à Ségo, Djenné, Tombouctou, Yaouri, il va finir au golfe de Benin par une douzaine de bouches spacieuses.

Le *Niger* de notre auteur, qui sort d'un mont appelé *Mandrus* (ce n'est pas le Mandara des cartes modernes, dans l'empire de Bornou), traverse le lac auquel il communique le nom de *Nigrites*, et où l'on peut voir le lac Dibbie ; il reçoit un fleuve qui vient du pays des *Salathi* (le Gozen-

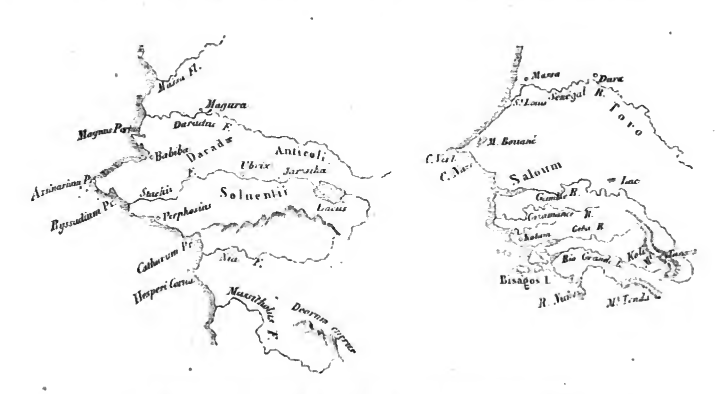
zaïr, qui passe à *Oualatâ)*, et va finir à l'est dans le lac Libyen. — On a longtemps supposé que le lac Tchad recevait les eaux du Niger, sauf à les reverser dans le Nil. Le bassin du Niger avait pour peuples des noirs *(Mélano-Gétules)*.

Si nous passons à la liste des villes voisines, nous trouvons *Thamudaca*, qui ressemble bien à Tombouctou. On objectera que la reine du Soudan ne fait remonter son origine qu'au quatorzième siècle ; mais cette prétendue origine pourrait bien avoir été une conquête ou une reconstruction arabe d'une cité primitive.

Il serait assez oiseux de chercher des identifications pour les autres villes citées. Dans le Soudan, les villes naissent et disparaissent d'une année à l'autre ; un peuple change de capitale trois ou quatre fois dans le courant d'une génération. A part cette réserve, nous ferons observer que *Tagama* se trouve encore sur les cartes modernes, que *Malachath* peut être la capitale du Maii, et qu'on est libre de trouver *Saluce* et *Thupæ* dans Silla et Timbo.

Qu'est-ce maintenant que le *Gir?* On songe d'abord au *Gyr*, fleuve du Maroc qui sort du versant sud de l'Atlas et coule vers l'oasis de Touât, pour se perdre dans les sables ou dans un petit lac saharien. Mais celui de Ptolémée vient des frontières de l'Égypte, du pays des *Nubi* (Noubas, qui habitent au sud-est du Kordofan et ne sont pas du tout les Nubiens) : il se grossit des eaux des lacs Nuba, Chelonide, etc. Disons tout de suite que cet amas de notions incohérentes semble être une combinaison mal réussie des notions que le géographe alexandrin possédait sur les contrées aujourd'hui appelées Dar-Four, Waday, Bournou, et pays des Tebous ou Tibbos. Le grand lac ou marais *Chelonides* (des tortues) serait tout simplement le lac Tchad ; le *Nuba* pourrait rappeler le lac *Nu*, qui s'est presque entièrement comblé depuis quelques années.

Ne nous émerveillons pas trop de toutes ces confusions : nous en commettons quelquefois d'aussi fortes. N'avons-nous pas tous vu sur la plupart des cartes un *fleuve de la Gazelle* ou *Bahr-el-Gazal*, venant grossir le lac Tchad, ou bien encore servant de décharge au lac Tchad, pour alimenter le lac Fittri et le Nil? M. Brun-Rollet, l'an dernier encore, a publié, dans sa grande carte, le cours du Bahr-el-Gazal. Or le voyageur qui connaît le mieux ce pays, M. d'Escayrac, nous apprend que ce nom de *fleuve* ou plutôt



Fragment de la carte d'Afrique de Ptolémée, et fragment d'une carte moderne correspondante.

mer de la Gazelle est le nom poétique donné par les Arabes à un petit canton du Waday, qui n'a pas de cours d'eau, mais où l'on observe fréquemment des phénomènes de mirage appelés ainsi par les pasteurs indigènes. De ces mirages-là, il y a plus d'un exemple dans la géographie contemporaine.

Les Arabes avaient sans doute transmis aux Grecs quelques vagues renseignements sur l'Afrique. Les noms de quelques peuples cités par Ptolémée sont arabes, comme celui de *Machurebi (Maghrebi* ou Occidentaux). Du Niger à la mer Rouge, les plateaux de l'Afrique intérieure sont parcourus par des tribus nomades parties de l'Arabie, mais à des époques très-diverses ; et on distingue parmi ces pasteurs, les koreïschites ou héritiers du prophète, différents de tribus plus anciennes. Au sud de la zone parcourue par eux, les cartes d'Afrique les plus fidèles ne portent qu'un blanc énorme.

Il en est de même dans celle de Ptolémée. Au delà d'une ligne tirée de la *Corne du Couchant* aux sources du Nil, notre géographe ne nous figure qu'un pays inconnu, habité par des *Ethiopiens ichthyophages*, les noirs de Guinée, des barbares *anthropophages*, le Zanguébar actuel, et diverses chaînes de montagnes, You, Dauchis, etc., que nous pouvons chercher dans le Jebou, le Dagwumba, et autres.

Nous avons déjà dit ce que c'était que le cap Prasum ou *Vert*, limite des navigations des anciens à la côte est d'Afrique ; quant à l'île voisine de *Menuthias*, dont on a essayé de faire Madagascar, il paraît qu'il convient de se borner à y voir l'île *Monfia*, en face de l'embouchure du Lûfidji, et au midi de Zanzibar.

Terminons par les sources du Nil, dont nous avons déjà parlé. Ptolémée le fait sortir de deux lacs, au midi de l'équateur. Les récits des indigènes, auxquels se conforment provisoirement les cartes les plus récentes, confirment cette donnée : l'un de ces lacs se nommerait Barengo, l'autre serait la grande mer intérieure d'Ukéréwé ou d'Uniamési. Ne nous aventurons pas plus loin sur le terrain des hypothèses, et attendons sur ce point le résultat prochain de l'expédition organisée par le gouvernement égyptien, et qui doit quitter Karthoum en octobre 1856.

LA PORTE NEUVE A PALERME.



La Porte Neuve, à Palerme. — Dessin de Tirpenne.

La porte *Neuve*, que l'on appelle aussi *Autrichienne* ou *Impériale*, consacre le souvenir de l'entrée de Charles-Quint à Palerme, en 1535.

On sait tout ce que la Sicile avait eu à souffrir du voisinage des musulmans d'Afrique. Les projets de Soliman II, ses victoires, la domination de ses flottes sur la Méditerranée, semblaient surtout la menacer d'un asservissement ou d'une ruine presque inévitable. Elle fut sauvée par les succès de son roi, l'empereur Charles-Quint, maître en même temps de l'Espagne et de l'Allemagne.

Ce prince avait déjà donné aux chevaliers de Rhodes l'île de Malte, position militaire qu'ils rendirent inaccessible; il résolut de purger la mer des pirates musulmans qui l'infestaient.

En 1535, avec une flotte de quatre cents bâtiments, que commandait le Génois André Doria, il s'empara de la *Goulette* et de Tunis, défendus par la flotte ottomane et le grand amiral de Soliman, Barberousse. Vingt-deux mille esclaves chrétiens furent rendus à la liberté. Les Siciliens gagnèrent à cette défaite de la flotte ottomane une sécurité complète pour leur commerce maritime. Charles-Quint voulut aller recevoir le témoignage de leur reconnaissance.

En quittant l'Afrique, il vogua vers la Sicile, aborda à Trapani, et de là se rendit à Montréal, près de Palerme. Il s'y arrêta jusqu'à ce qu'on eût fait tous les préparatifs d'une entrée triomphale. Le 12 septembre 1535, l'empereur entra par la porte *Neuve*, visita la grande église, et y fit le serment d'observer et de conserver les priviléges de la Sicile. Une inscription en latin, que l'on voit dans la cathédrale de Palerme, a transmis le souvenir de cette solennité; on y men-

tionne la splendeur des fêtes célébrées, à l'occasion de la présence de Charles, dans les murs de la ville *Heureuse;* les empressements des grands, les arcs de triomphe élevés, etc.

Après avoir obtenu maints subsides des seigneurs palermitains, car sa grande préoccupation, au milieu de ses triomphes, était de trouver de l'argent dont il manquait toujours, Charles se rendit par terre à Messine, où Maurolico fut chargé par les Messinois de faire les préparatifs d'une fête splendide pour le recevoir. Il s'en acquitta si bien que le roi voulut le voir, et le chargea, avec l'ingénieur Serra Molino, de la construction des fortifications de Messine. Mauricolo a décrit les fêtes qu'il avait organisées, dans son *Résumé de l'histoire de Sicile.*

Lorsque Charles-Quint entra à Palerme, il était le monarque le plus puissant, le plus heureux et le plus glorieux du monde. Dans leur enthousiasme, les habitants de Palerme voulurent qu'un monument rappelât en quelles circonstances le vainqueur des Maures avait visité leur ville. L'ancienne porte *Neuve* fut remplacée par une porte triomphale que l'on appela porte Autrichienne. L'une de ses façades est tournée vers le mont Réal, l'autre vers l'ancienne rue de Tolède. De ce dernier côté, on lit une inscription latine dont voici la traduction :

« Sous le règne de Philippe, roi de Sicile et des Espagnes, » M. Antoine Columna, vice-roi, éleva cette porte nouvelle » dans des proportions plus vastes, en commémoration du » retour d'Afrique du victorieux empereur Charles V; et en » admirateur de cette paix, il l'a embellie des emblèmes de » l'Abondance et de la Vérité, et il lui a donné le surnom » d'Autrichienne, afin que la piété d'un fils illustre pour la » gloire paternelle fût attestée auprès de la postérité par » ce monument. 1584. »

LE CHEVAL DE DARIUS.

Hérodote raconte avec une naïveté amusante la supercherie qui éleva Darius I[er] au trône de Perse. Après la mort des Mages usurpateurs, les six conjurés qui les avaient vaincus étaient convenus de s'en remettre au sort pour le choix de celui d'entre eux qui régnerait. Ils devaient tous se rendre à cheval, le matin, dans un lieu convenu, et celui dont le cheval hennirait le premier au soleil levant serait proclamé l'élu des dieux.

Darius songea à aider le sort, et, dans ce but, s'adressa à un serviteur intelligent qu'il avait, nommé Obarès. Celui-ci répondit du succès, et, pour le préparer, il alla de nuit au lieu du rendez-vous, avec le cheval de son maître et une cavale qui habitait d'ordinaire la même écurie que ce cheval. Le lendemain, quand les six chefs y arrivèrent au lever du soleil, le cheval de Darius, reconnaissant l'endroit, se mit à hennir, et comme cet incident fut accompagné d'un coup de tonnerre, quoique le ciel fût serein, nul ne douta de la volonté du ciel; les cinq autres chefs descendirent, se prosternèrent devant Darius, et le reconnurent roi.

Hérodote ajoute que, « sa puissance étant affermie, il se fit ériger une statue équestre en pierre, avec cette inscription : *Darius, fils d'Hystaspes, est parvenu à l'empire des Perses par la vertu de son cheval N... et de son serviteur Obarès.* »

Toute cette histoire ressemblait trop à un conte oriental pour ne pas être extrêmement suspecte, surtout l'inscription. Les fraudes de ce genre ne sont pas rares; mais ce qui l'est davantage, c'est la naïveté d'un aveu officiel et public. La découverte de quelques inscriptions en caractères cunéiformes est venue confirmer, au moins en partie, la véracité du grand historien.

Voici deux de ces curieuses inscriptions :

[cuneiform]

Y O. DARIYAWUŚ.

Moi Darius

[cuneiform]

KU. RASARAR.

Roi Grand

« Le grand Aurâmâzda, qui est le plus grand des dieux, a lui-même fait roi Darius, et lui a, par sa bienveillance, donné l'empire. Par la volonté d'Aurâmâzda, moi, Darius, je suis le grand roi de la Perse, qu'il m'a livrée par le moyen d'un cheval de grande vertu : par sa volonté, c'est à moi qu'est échue l'adoration consacrée. Je suis le grand roi Darius; reçois, Aurâmâzda, mon adoration, toi et les autres dieux de cette contrée; défends-la de la maladie, de la stérilité, du mensonge. Que cette terre ne soit envahie ni par les froids de l'hiver, ni par la stérilité, ni par le mensonge. Prions donc le bienveillant Aurâmâzda et les dieux nationaux... »

« Je suis le grand roi Darius, roi des rois, roi de beaucoup de contrées, fils de Vistaspa, Achémenien. Je suis le généreux roi Darius, par la volonté d'Aurâmâzda. Voici les régions que j'ai gouvernées et conquises; — ce sont les Perses qui ont été les auteurs de ces conquêtes, — et qui ont apporté leur culte au feu, et à moi leurs tributs : la Cissie, la Médie, la Babylonie (Babirus), l'Arabie, l'Assyrie, les Gordyéens, l'Arménie, la Cappadoce, la Spartène, les Ioniens (Yuna), tant de la terre que de la mer; puis la Parutie, l'Asagarte, les Parthes, la Zarange, les Ariens, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, le Satagus, l'Arachosie, l'Inde (Hithus), Gandara, les Saces, les Maces... »

OPINION DE GALILÉE

SUR L'HABITABILITÉ DES PLANÈTES.

Y a-t-il sur la lune ou sur quelque autre planète des générations, des herbes, des plantes ou des animaux semblables aux nôtres? Y a-t-il des pluies, des vents, des tonnerres comme sur la terre? Je ne le sais, ni ne le crois, et encore moins que ces globes soient habités par des hommes. Mais cependant, de ce qu'il ne s'y engendrerait rien de semblable à ce qui existe parmi nous, je ne vois pas qu'il y ait nécessairement à inférer qu'il ne s'y trouve rien de sujet au changement, et qu'il ne puisse pas y avoir des choses qui se modifient, qui s'engendrent, qui se dissolvent, et non-seulement différentes des nôtres, mais très-éloignées de nos idées et en résumé tout à fait inconcevables. Et de même que si une personne était née et avait été élevée dans une vaste forêt, au milieu des animaux sauvages et des oiseaux, sans avoir jamais rien connu de l'élément liquide, il lui serait impossible de concevoir par la seule imagination qu'il pût y avoir dans l'ordre de la nature un monde totalement différent de la terre, rempli d'animaux qui, sans jambes et sans ailes, marcheraient rapidement, non-seulement à la surface, comme les animaux à la surface de la terre, mais intérieurement, dans la profondeur, et en s'y arrêtant dans l'immobilité à l'endroit où ils voudraient, ce que les oiseaux mêmes ne peuvent faire dans l'air; bien plus, d'imaginer que les hommes pussent y habiter, y bâtir des palais et des cités, et avec un tel mode de voyager que,

sans aucun travail, il leur serait loisible de se transporter dans les régions les plus lointaines avec leurs familles, leurs maisons et leurs cités tout entières; de même, dis-je, que je suis parfaitement certain que cette personne, même en la supposant douée de l'imagination la plus puissante, ne se ferait jamais idée des poissons, de l'océan, des navires, des flottes, la même chose peut avoir lieu à bien plus forte raison relativement à la lune, qui est séparée de nous par une si grande distance.

GALILÉE, *Système cosmique.*

LE PÈRE MOCCIA.

Il y a actuellement à Naples (¹) un ecclésiastique connu par ses lettres latines sur la prose grecque, nommé Paul Moccia, auquel la nature a accordé le don singulier d'être pour ainsi dire amphibie, par la propriété qu'a son corps de se soutenir sur l'eau sans aucune aide. Ce phénomène, dit l'abbé Domenico Bartolini dans sa Dissertation, est fondé sur une cause fort simple, qui est que le corps du père Moccia est plus léger qu'un pareil volume d'eau : il est fort gros, a la poitrine très-large, et pèse près de 300 livres; la capacité de la poitrine lui tient lieu de scaphandre. Pour éclaircir une merveille, il est essentiel d'entremêler des circonstances communes, qui échappent au faiseur de recherches comme à celui qui admire sans principes. M. Diez, professeur d'artillerie en Saxe, a trouvé que le corps de Paul Moccia était de 30 livres plus léger que l'eau, et que la propriété de surnager ne provenait point du volume de son poitrail, mais bien de la rotondité du ventre spongieux et gonflé. M. de la Chapelle, auteur du *Ventriloque*, pourrait, d'après ces principes très-naturels, en suivant le mécanisme du père Paul, porter son scaphandre à la perfection qu'il nous fait espérer depuis longtemps.

(¹) Note du comte de Lamberg, écrite en 1773.

MANIÈRE DE LEVER LA CARTE

DU PAYS QUE L'ON HABITE.

Je connais beaucoup de jeunes esprits très-curieux de connaissances et d'études géographiques, mais d'autre part un peu casaniers par goût ou par tempérament, et qui ne comprennent pas bien l'intérêt qui peut s'attacher, pour eux, à des notions sur des contrées lointaines qu'ils ne verront probablement jamais. « Il n'y a là, disent-ils, qu'un attrait de pure curiosité : ce que nous aimerions, c'est de pouvoir étudier le pays où nous vivons, notre département, notre canton même, aussi aisément que nous étudions, dans Malte-Brun ou Balbi, la Guinée ou l'empire de Siam. »

Nous comprenons bien ces désirs que nous avons éprouvés nous-même : ils naissent d'un sentiment légitime qu'il ne faut jamais combattre, l'amour du pays natal. Il est impossible d'avoir vécu à la campagne, même dans les contrées les plus déshéritées et les plus vulgaires d'aspect, sans avoir été ému de cette sorte de patriotisme local qui ne fait que fortifier l'autre. Il y a là tout un monde de jouissances qu'on perd toujours trop tôt et souvent sans compensations suffisantes. Heureux temps que celui où l'on préfère à une vue des rives du Bosphore celle d'une anse sans nom des côtes de Normandie, et où l'on feuillette avec plus de bonheur le *Voyage dans l'ancienne France* que les beaux livres de Levaillant ou de Jacquemont!

N'arrive-t-il pas aussi à quiconque aime à chasser, à herboriser, à errer dans la campagne en quête de collections d'histoire naturelle ou simplement de paysages, de regretter parfois l'absence d'une bonne carte détaillée du pays qu'il parcourt; avec tous ses accidents de terrain, ses chemins, ses villages, ses délimitations; *vade-mecum* également nécessaire à qui veut choisir et préparer ses excursions, ou à qui veut les noter jour pour jour afin de faciliter en quelque sorte le classement de ses observations et de ses souvenirs.

Le meilleur parti à prendre, en pareil cas, est de suppléer au manque de cartes locales en en faisant une soi-même; on a du moins l'avantage de choisir son terrain, son format, son échelle, et la nature des indications dont on veut charger son dessin. Ce que je viens faire dans cette notice, c'est précisément donner aux travailleurs isolés, surtout à ceux qui habitent la campagne, l'ensemble des moyens les plus simples pour arriver à ce but.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit moins ici d'un travail de l'esprit que d'une série d'opérations que l'on peut rendre attrayantes, et d'une sorte de gymnastique physique au moins autant qu'intellectuelle.

Pour rassurer les jeunes lecteurs auxquels je m'adresse spécialement, je dois d'abord déclarer que je ne veux les occuper que de procédés très-faciles, tout élémentaires, et tels que je pourrais en conseiller à des collégiens en vacances, désireux d'un travail agréable qui leur fournisse l'occasion de se promener et de courir au grand soleil, sans souci des traités de géodésie et des méthodes pour la levée des plans. Il ne faut pas oublier que c'est seulement un croquis, une carte *par à peu près*, qu'il s'agit d'exécuter, telle que pourrait la faire un voyageur intelligent dépourvu d'instruments de précision.

Il y a deux choses dans l'exécution d'une carte de ce genre : la *levée* et le *dessin*.

Pour la *levée*, il faut commencer par choisir un centre d'opération, le chef-lieu de la commune, par exemple, et, dans ce chef-lieu, le clocher de l'église, qui peut servir d'observatoire, et d'où l'on peut s'orienter aisément. Le plus sûr moyen de s'orienter, quand on n'a pas de boussole (et, nous devons supposer qu'on n'en a pas), est encore le suivant.

On prend une carte du département : ces cartes sont aujourd'hui extrêmement répandues, et par un hasard fort heureux, elles sont presque toutes bien faites, tandis que les cartes générales de France sont pour la plupart d'une affligeante médiocrité.

Il est fâcheux seulement que les excellentes cartes départementales éditées par Blaisot, à dix centimes la feuille, soient épuisées : aujourd'hui, on remplace la sûreté du travail cartographique par des illustrations destinées à éblouir l'acheteur, ce qui nous donne, en résumé, des cartes médiocres et assez chères. Règle générale : méfiez-vous des cartes illustrées. J'ai vu de bonnes cartes départementales sous les noms de MM. Charle, Donnet, Frémin, Dufour : les cartes du grand format, de 1 franc à 1 fr. 50 cent., sont fort belles. Je regrette de ne plus voir en circulation, imprimées sur étoffes, les cartes-foulards de Dusillion, de 60 à 75 centimes. Je n'ai rien vu de mieux comme cartes de ce genre. Je ne parle pas ici des cartes que l'on publie dans les départements mêmes : généralement, elles sont très-bonnes. Elles sont d'habitude l'œuvre des ingénieurs, des agents voyers, des directeurs du cadastre, opérant sur les meilleurs documents : malheureusement, elles coûtent un peu cher et ne peuvent lutter, comme vente, avec les cartes de valeur inférieure que Paris expédie aux libraires de province. Cependant j'ai vu de belles exceptions, comme la carte de la Loire-Inférieure, par M. Pinson, admirable travail qui ne coûte (avec la petite Géographie du département qu'elle accompagne) qu'un franc; celle du Morbihan, par M. Bassac (petite édition), et une douzaine d'autres. Il serait à désirer qu'une bonne carte départementale ne coûtât pas plus de 1 fr. 50 cent. à 2 francs.

Revenons à notre sujet.

Les cartes dont nous avons parlé indiquent presque toujours la situation des chefs-lieux des communes, les principaux cours d'eau, les grandes routes, et quelquefois les chemins vicinaux. Il faut commencer par calquer, au moyen d'un papier végétal ou d'un papier pelure, la portion de territoire dont on veut lever la carte, et transporter cette esquisse, grossie autant de fois que l'on voudra, sur une grande feuille qui doit servir de minute ou de *brouillon* de la grande carte projetée.

Fig. 1re

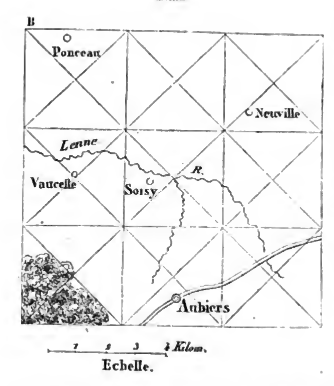
A



1 Kilom

Echelle

B



1 2 3 4 Kilom.

Echelle.

Le procédé de grossissement le plus simple est celui que nous donnons ici : il s'agit de diviser le calque obtenu en plusieurs carrés, au moyen d'une règle ou carrelet, de tracer sur la grande feuille un même nombre de carrés grossis dix fois, quinze fois (selon l'étendue que l'on veut donner à sa carte), et de tenir compte de ce grossissement dans l'échelle des longueurs. Les grands carrés une fois tracés, il faut y reproduire, le plus exactement possible, tous les détails que renferment les petits.

Dans le modèle ci-dessus, nous n'avons grossi que trois fois le calque primitif figuré par A ; mais le lecteur comprendra aisément que l'opération est la même, quelle que soit la proportion adoptée.

On fera bien de ne tracer qu'au crayon les lignes qui forment les carrés, afin de dégager de tout trait inutile le croquis obtenu (B), qui devient le canevas et en quelque sorte le squelette de la carte projetée.

Si l'on ne peut recourir à ce procédé d'application si élémentaire, il faut dresser soi-même son canevas en marquant au centre du papier le point que l'on a choisi pour observatoire, et indiquer, en s'orientant le plus exactement possible, les clochers ou autres points de repère qu'on peut apercevoir du lieu qu'on a choisi.

Pour cette opération, une échelle des distances est indispensable. Voici comment on l'établit : on commence par se rendre compte de l'espace que l'on a l'intention de comprendre dans sa carte, soit trois lieues (12 kilomètres) dans tous les sens. Cela fait, on trace au bas du papier une ligne qui n'est que le tiers de la longueur ou de la largeur du dessin projeté, et qui figure par conséquent une lieue métrique. On divise cette ligne en quatre parties égales, et l'on subdivise la première de ces parties, figurant un kilomètre, en dix autres qui représentent chacune cent mètres. Ce sera l'échelle de proportion.

Une fois que l'on a fixé à peu près la situation des points principaux, il faut tracer tous les détails en faisant une sorte de triangulation du terrain par le procédé que voici. On trace sur son canevas les chemins qui conduisent de chacun des villages aux villages voisins, en adoptant toujours les plus directs ; on peut même tenir compte des hameaux importants, des usines, etc., qui peuvent servir à compléter ce réseau de petites routes communales.

Soit, par exemple, le canevas déjà figuré plus haut : Aubiers, chef-lieu de canton ; Soisy, Vaucelle, Ponceau, Neuville, communes. Ajoutons-y, sur la petite rivière la Lenne, la minoterie du Perrier, un hameau de quarante maisons, Fouilleuse, dépendant de la commune de Neuville, le moulin à vent de Belair, et le pont de la Chesnaie, commune d'Aubiers. Cela nous donnera le réseau ci-dessous (fig. 2).

Je suppose le dessinateur placé à Soisy : il aura à rayonner dans toutes les directions marquées sur ce canevas, en suivant successivement chacune de ces routes, et notant tout ce qu'il rencontre, ruisseaux, villages, habitations isolées, chemins, bois, etc. (fig. 3). Il devra tenir compte de toutes les déviations de la route, et, s'il veut arriver à une grande exactitude, noter les distances en comptant ses pas et en cherchant le rapport entre cette mesure et la mesure métrique. Pour un homme, le pas moyen égale 80 à 85 centimètres ; pour un jeune garçon, il sera nécessairement beaucoup moindre. On l'obtiendra facilement en comptant dix pas sur un terrain uni, et en mesurant cette longueur mètre en main. Si l'on a pour résultat : 1 pas = 60 centimètres, 20 pas = 6 mètres, 1 kilomètre se composera de 1 660 pas.

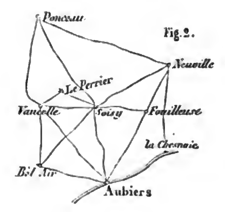
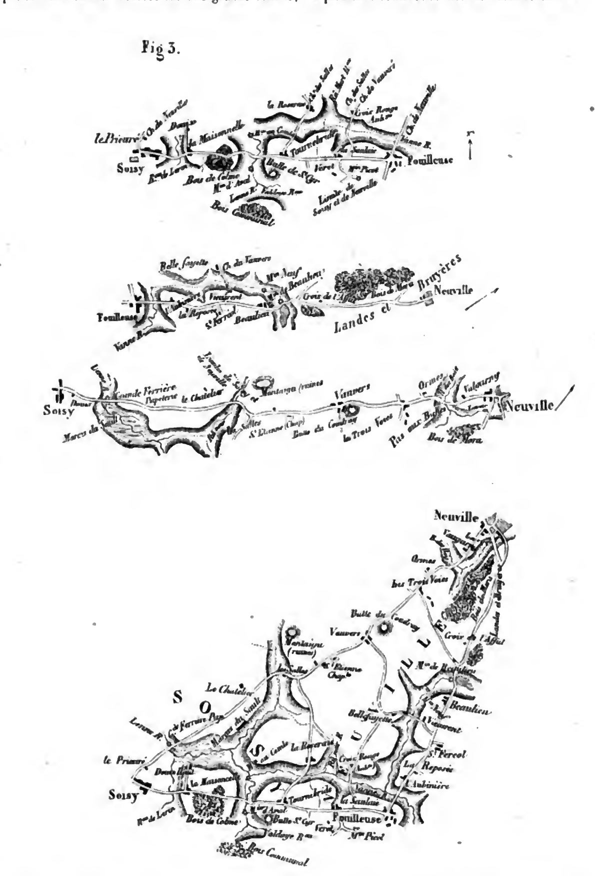


Fig. 2.

On aura soin de noter d'un trait fort les indications prises du bord même de la route, et d'un trait plus faible celles que l'on aura prises d'un peu plus loin. Ces itinéraires, pris sur des feuilles séparées (un album conviendrait fort bien pour ce travail), seront reportés sur la feuille canevas, et chaque combinaison de trois routes forme un triangle dont les lacunes (s'il y en a) peuvent être remplies au moyen de visites particulières aux points que l'on n'a pu voir dans les premières excursions.

Maintenant, quels sont les signes graphiques à employer ?

Il y en a de trois sortes : ceux qui conviennent à toutes sortes de cartes (fig. 4, A) ; ceux qui s'emploient dans les cartes faites sur une petite échelle (fig. 4, B) ; enfin, ceux qui sont spéciaux aux cartes dressées sur une grande échelle, au cent-millième et au-dessus (fig. 4, C). Pour ces derniers, nous avons indiqué au-dessous les couleurs qui les représentent habituellement, quand on dresse une carte teintée à plusieurs couleurs au lieu de dessiner en noir.



Ajoutons quelques explications.

A. Tous ces signes, bien que généralement employés, sont conventionnels, n'ayant que la valeur qui leur est donnée dans l'explication portée habituellement au-dessous du titre de la carte. On comprend aisément que tel trait qui, dans la carte d'un département, indiquera un fort ruisseau, figurerait un fleuve dans une carte d'Europe.

B. Il y a beaucoup de signes facultatifs que nous ne donnons pas, et que l'on emploiera ou négligera, à volonté. Ce sont, par exemple :

Une *ancre*, — le point où une rivière devient navigable.

Un *guidon*, — sous-préfecture ou justice de paix.

Un *cor*, — relai de poste.

Un *point* •, — mine ou carrière.

Une *croix* surmontant le petit signe •, — succursale ou chapelle isolée.

Un *cheval*, — haras.

Une *tour*, — vigie ou phare.

Et bien d'autres.

C. Nous avons ajouté à cette catégorie une série de signes

dont nous n'avons pas tenu compte dans les modèles de cartes donnés plus haut, pour ne pas embarrasser inutilement nos démonstrations : d'autant mieux que ce sont des indications applicables seulement aux cartes les plus détaillées, et dont il ne conviendra d'user qu'après s'être bien familiarisé avec tout le reste. Ces indications sont celles de la division du sol en terres cultivées, en vignes, en prés, etc.

Fig. 4.



La minute terminée, il s'agit de la reporter sur une feuille de papier bien tendue et d'une épaisseur convenable, afin que le lavis ne la fasse pas friper. Le moyen le plus simple est de poser la minute-brouillon sur la feuille blanche, de placer entre deux une feuille de papier, bien frottée de fusain sur la face, qui s'applique à la feuille en blanc (à défaut de fusain, un charbon suffira, pourvu qu'il noircisse et *s'étende* bien).

Cela fait, on prend une pointe quelconque, crayon dur, compas, aiguille à tricoter, etc., et on la passe, en appuyant un peu, sur les traits de la feuille-minute ; puis on enlève cette feuille et la suivante, et l'on trouve sur la dernière tout le trait marqué au fusain. On repasse alors la pointe bien affilée d'un bon crayon sur le trait, puis on étend de la mie de pain rassis, bien émiettée, sur le papier; on frotte légèrement la poussière du fusain ou du charbon adhéré à la mie de pain; le papier reprend sa blancheur; il ne reste que le dessin au crayon. Il faut éviter que la mie soit trop sèche ou trop humide, *biscuit ou pâte :* dans le premier cas, elle n'attire pas le fusain et raye le papier; dans le second, elle le macule affreusement. Le pain n'a aucun de ces inconvénients, quand il s'égrène en quelque sorte à la main sans la gratter.

Pour les dessinateurs qui préféreraient les signes en couleur aux autres, parce qu'ils flattent l'œil, qu'ils sont plus saisissants à première vue, et enfin, parce que la couleur, surtout quand la teinte est douce, est bien plus favorable que le trait noir à recevoir les chôses écrites, nous avons indiqué, en face des signes de la classe C, les couleurs généralement adoptées dans le lavis des cartes et surtout des plans.

En revanche, le noir est préférable quand on tient à mettre en évidence les délimitations territoriales de cantons, de communes et de sections. Un liseré de couleur claire, carmin ou gomme-gutte, est le plus convenable pour figurer ces limites.

Pour écrire ou dessiner en noir, l'encre de Chine est préférée, parce qu'une fois sèche elle ne s'efface jamais, ce qui permet de laver dessus; cependant l'encre ordinaire, bien noire, rend les mêmes services : seulement, il faut veiller à deux choses : n'écrire sur du lavis que plusieurs heures après qu'il a séché, et, par-dessus tout, *ne jamais laver sur de l'encre ordinaire*, sous peine de la voir se mêler à la couleur. On doit tracer son esquisse au crayon, laver, puis écrire.

Maintenant, si l'on veut avoir la carte la plus détaillée, la plus complète et la plus géométriquement exacte d'un certain groupe de communes, le moyen le plus court est de demander aux mairies de ces communes la permission de consulter et de calquer la feuille d'assemblage du plan cadastral.

Il faut distinguer entre la *feuille d'assemblage* ou carte générale de la commune, et les feuilles parcellaires, qui donnent la superficie et le détail des propriétés privées. L'autorité administrative (dans quelques départements du moins) a depuis très-longtemps interdit la communication des feuilles parcellaires du cadastre à d'autres personnes qu'aux propriétaires intéressés ; mais les feuilles d'assemblage ne sont pas dans ce cas, et nous avons pu en prendre copie partout où nous l'avons voulu.

Ces cartes partielles ne sont pas toutes à la même échelle : elles varient du dix-millième au vingt-millième. Mais on comprend que rien n'est si facile que de les adapter toutes à une échelle uniforme, le trente-millième, par exemple, ce qui permettrait de dessiner, sur une feuille colombier, un groupe de six ou huit communes, sans omettre un sentier ou une habitation. Il va sans dire que ce travail ne le céderait, comme exactitude mathématique, à aucune des cartes que publient les services publics, tels que le cadastre et les ponts et chaussées.

ANTIQUITÉS ARMÉNIENNES.

TOMBEAUX A AKHAL-TZIKHÉ. — MAUSOLÉE A KARA-KALÉ. TOMBEAU DE MANOUK-NAZAR.

Akhal-Tzikhé est une jolie petite ville des possessions russes transcaucasiennes, sur la route de Tiflis à Erzeroum, et divisée en deux parties par le cours du Poskhov; à gauche,

la vieille cité turque avec le quartier juif presque entièrement caché dans un pli de la montagne; à droite, et communiquant avec la première par un pont de bois, la nouvelle ville, bâtie par les Russes, avec ses maisons à l'européenne, son bazar, et ses hôtels où siégent les diverses administrations.

A quelques verstes plus bas, le Poskhov mêle ses eaux au Kour (la Kura), un des plus grands affluents de la mer Caspienne.

L'époque précise de la fondation d'Akhal-Tzikhé est inconnue; on la voit mentionnée pour la première fois dans l'histoire sous le règne de la reine de Géorgie Thawar, au douzième siècle. Assiégée et prise par le maréchal Paskewitch, pendant la guerre de 1828-1829, elle fut cédée définitivement à la Russie, ainsi que le pachalik auquel elle avait donné son nom, par le traité d'Andrinople.

Cette ville, de même que toutes les localités environnantes, abonde en antiquités du moyen âge, qui ont été décrites avec beaucoup de soin par Dubois de Montpéreux, dans son *Voyage autour du Caucase*, et par M. Brosset, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, dans une suite de rapports publiés aux frais de cette société (Saint-Pétersbourg, 1849).

La plupart consistent en pierres tumulaires, formées de dalles ou parallélipipèdes longs de quatre à cinq pieds, et reposant sur une base; l'inscription en langue arménienne, géorgienne, persane, turque, hébraïque, se lit sur la face supérieure, tantôt arrondie en forme de demi-cylindre, tantôt affectant la figure grossière d'un bélier. Les Arméniens surtout déploient un grand luxe dans l'ornementation de ces tombes, sur lesquelles ils sculptent avec beaucoup d'art de grandes croix, aux jambages ornés de rosaces et d'arabesques, appelées vulgairement *croix de souvenir*. La légende qui les accompagne est, d'ailleurs, fort simple et commence presque toujours par ces mots : « O croix! souviens-toi de moi..... »

L'inscription gravée sur le premier tombeau dont nous donnons le dessin présente le même caractère de simplicité; en voici la traduction littérale :

« L'an 966. La sainte croix protége Kala-Khatoun! »

Cette date est celle de l'année arménienne correspondant à l'année 1517 de notre ère. L'ère arménienne, instituée par le *catholicos* ou patriarche Moïse II, a commencé, comme l'on sait, en 551.

Dans le sud d'Akhal-Tzikhé et sur les bords du fleuve Araxe, au cœur de la Grande-Arménie, s'élève Kara-Kalé (la Forteresse noire), l'ancien Tigranocerte, avec son château construit en blocs de lave noire, d'où la ville moderne a pris son nom. De l'ancienne forteresse, abandonnée par les Persans, il ne reste plus que les ruines, qui servent d'abri à quelques pauvres familles arméniennes. Ces ruines dominent à l'ouest un vaste cimetière, où sont entassés confusément les ossements et les tombes de toutes les nations qui foulérent successivement cette terre antique et sacrée. Toute la plaine environnante, jusqu'au pied de l'Ararat, est couverte de débris de monuments qui retracent aux yeux l'histoire du monde depuis les premiers âges.

Cette contrée est, suivant la tradition arménienne, l'ancienne terre de Has, demeure du saint homme Job, que d'autres placent en Arabie. Les habitants montrent encore aujourd'hui, non loin des ruines de Kara-Kalé, l'arbre sous lequel il reçut la visite des trois envoyés célestes.

La plupart des tombes portent des inscriptions arméniennes, tartares ou persanes. Le mausolée que nous reproduisons ne porte pas d'inscription; néanmoins il paraît être d'origine arménienne ou persane. La figure est celle d'un cheval sellé, bridé, avec les étriers et le *kinjal*, sabre turc recourbé.

Le troisième mausolée, à Djoulfa, dans la Grande-Arménie, est ainsi décrit par Dubois de Montpéreux :

« Un cavalier armé d'une lance porte en croupe un enfant prisonnier; il lui a passé autour du cou une corde à laquelle sont attachés trois autres captifs qu'il traîne après lui. Plus loin, le même personnage, sans doute, est représenté assis devant une table; d'un côté, un esclave, à genoux, lui sert à boire, tandis que de l'autre un second esclave joue de la guitare; le sphinx n'y manque pas non plus. L'inscription nous apprend que : « Ici repose la cendre de Manouk-» Nazar, décédé l'an 1037 de l'ère arménienne (1588 de J.-C.). »

La légende de ce tombeau se lie à deux faits importants dans l'histoire des Arméniens : l'un, la destruction de Djoulfa, qui forme un des épisodes les plus dramatiques de leurs annales; l'autre, les origines d'une famille qui tient le premier rang parmi les Arméniens de Russie, la famille des comtes de Lazareff.

En 1604, sous le règne de Schah-Abbas le Grand, Djoulfa était renommée entre toutes les cités arméniennes par son commerce et ses richesses. Lorsque le monarque persan, dans une expédition contre Érivan, tombée depuis peu au pouvoir des Turcs, passa par cette ville, les habitants lui firent une réception magnifique. Des tapis somptueux furent étendus sous ses pieds depuis la porte de la ville par où il fit son entrée jusqu'au palais du prince préparé pour le recevoir. Au dîner, le prince remplit une coupe énorme de pièces d'or et la fit présenter au schah par son fils : tous les seigneurs et les grands de la ville, Nazar (Lazare) à leur tête, suivirent cet exemple, et apportèrent leur hommage aux pieds du puissant monarque. Abbas les accueillit de l'air le plus gracieux, et, pendant les trois jours qu'il demeura à Djoulfa, il se mêla constamment aux fêtes et aux festins des chrétiens, buvant du vin avec eux et mangeant de la chair de porc, comme s'il eût été des leurs.

Ces caresses feintes, cet oubli apparent des préceptes du Coran, cachaient un piége dont les malheureux habitants de Djoulfa ne tardèrent pas à être victimes.

Schah-Abbas Ier, surnommé le Grand, était un de ces monarques trop facilement préconisés par l'histoire, qui ne comptent pour rien la reconnaissance, ni la justice, ni les règles de la morale ordinaire, quand l'oubli de ces règles sert directement les vues de leur ambition ou de leur politique. Les richesses des Arméniens de Djoulfa tentaient son avidité; d'un autre côté, il méditait depuis longtemps d'introduire dans ses États le commerce et l'industrie, ces deux sources de la prospérité des nations. C'est alors qu'il résolut de s'emparer de Djoulfa et d'en transporter les habitants en Perse.

Au printemps de l'année suivante (1605), une armée persane, commandée par le schah en personne, investit la ville; des hérauts se présentèrent à toutes les portes, et lurent à haute voix la proclamation suivante :

« Écoutez tous, habitants de Djoulfa! Le grand monarque Schah-Abbas vous enjoint de le suivre dans son royaume. Vous avez trois jours pour vous préparer au départ; quiconque, après ces trois jours, sera trouvé ici, sera mis à mort et ses biens seront confisqués. Si quelqu'un se sauve ou se cache, celui qui le dénoncera aura ses biens, et le grand roi sa tête. »

Comment peindre la consternation, le désespoir, qui s'emparèrent des habitants à la lecture de ce barbare décret? Ceux-là seuls peuvent s'en faire idée qui se sont vus arrachés violemment du sol natal. Jusque vers le milieu du troisième jour, on espéra que le grand roi, vaincu par les supplications et les larmes de tant de malheureux, révoquerait son arrêt. Mais Schah-Abbas fut inflexible, et le délai fatal étant près d'expirer, on dut se préparer au dé-

part. Alors eut lieu une scène que les divers historiens de l'Arménie ont retracée avec les traits du plus profond pathétique. Les habitants, chargés de leurs effets les plus

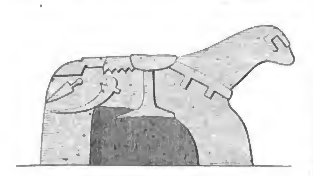


Tombeau à Akhal-Tzikhé, en Arménie. — D'après Dubois de Montpéreux.

précieux, quittèrent leurs maisons dont ils fermèrent soigneusement les volets et les portes, comme on fait au moment d'une absence dont on n'entrevoit pas le terme; les prêtres fermèrent de même les portes des églises, après en avoir enlevé les vases sacrés; puis tous s'avancèrent en longues files, hommes, femmes, enfants, vieillards, vers les bords de l'Araxe; de l'autre côté du fleuve, qu'un pont magnifique joignait à la ville, campait le gros des infidèles. A mesure qu'ils atteignaient l'extrémité du pont, sur le point de toucher l'autre rive, les fugitifs se retournaient pour embrasser la ville d'un dernier regard, puis ils lançaient au loin, dans le fleuve, les clefs de leurs demeures. Plusieurs même, succombant à l'excès de leur désespoir, s'arrachèrent des bras de leurs parents et de leurs amis, et se précipitèrent dans l'onde rapide.

Le soir, une soldatesque effrénée se rua sur la ville déserte et la livra au pillage; puis, quand tout eut été ou enlevé, ou détruit, Schah-Abbas fit raser les murs et mit le feu aux maisons au moyen de roseaux enduits de goudron.

L'incendie allumé depuis trois jours durait encore quand

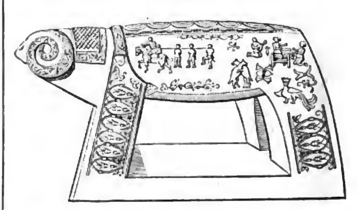


Tombeau à Karakalé (la Forteresse noire). — D'après Dubois de Montpéreux.

les Persans quittèrent leurs campements et s'acheminèrent vers Tauris, chassant devant eux comme un troupeau les malheureux expatriés. Un grand nombre périrent par les chemins; quelques-uns aussi réussirent à s'échapper et cherchèrent une retraite dans les grottes et les forteresses des montagnes; mais Schah-Abbas les fit rechercher activement par ses soldats, et ceux qui échappèrent au cimeterre des Persans périrent de faim dans leur asile.

Après leur arrivée à Tauris, les Arméniens furent répartis dans diverses localités de la Perse, suivant leur avoir ou leurs aptitudes; les plus industrieux, ceux qui avaient sauvé quelques débris de leur fortune, peuplèrent les villes où ils portèrent avec eux la pratique du commerce et des affaires; les autres, disséminés dans les campagnes, devinrent pâtres ou laboureurs. Douze mille familles furent transplantées à Ispahan, où elles occupèrent un vaste faubourg qui reçut d'elles le nom de Djoulfa, en commémoration de leur ancienne patrie.

Tout s'efface, même la trace des plus cruels désastres. Schah-Abbas n'avait été cruel que par politique; maintenant cette même politique lui commandait la douceur et la tolérance. Il traita bien ses nouveaux sujets, il leur bâtit lui-même des églises et les exempta d'impôts pendant sept ans. Un demi-siècle s'était à peine écoulé, que le nouveau Djoulfa s'était transformé en une cité industrieuse et commerçante qui pouvait servir de modèle à toute la Perse; le nombre de ses habitants avait augmenté de près d'un quart; plusieurs d'entre eux possédaient une fortune estimée au delà de dix millions. Mais les successeurs de Schah-Abbas n'imitèrent pas sa sage réserve, et lorsque Chardin visita Ispahan, vers la fin du siècle, la prospérité de Djoulfa commençait déjà à décliner par suite de l'accroissement successif des taxes et des avanies.



Tombeau de Manouk-Nazar, à Djoulfa, dans la Grande-Arménie. — D'après Dubois de Montpéreux.

C'est ici le lieu de rappeler le souvenir de Lazare (Nadsar), fils de Manouk, dont nous avons vu la tombe encore debout sur l'emplacement de l'ancien Djoulfa.

Traité avec une distinction particulière par le schah, Lazare fut nommé par lui directeur de la monnaie et grand trésorier de l'empire; et il acquit dans ce poste un crédit et une fortune considérables.

Sous Schah-Nadir (Thamas-Kouli-Khan), Khodja-Nadsar, arrière-petit-fils de Manouk, était grand juge de Djoulfa, où il fit bâtir à ses frais deux superbes caravanserais pour les négociants de sa nation. A la mort de Nadir, un autre Lazare, fuyant l'anarchie à laquelle la Perse était en proie, se sauva en Russie, emportant avec lui des sommes considérables en or et en pierreries, notamment le fameux diamant que Catherine II acheta à son fils au prix de 500 000 roubles, et qui orne le sceptre impérial de Russie.

C'est ce même personnage qui devint la tige des comtes de Lazareff de Russie, famille puissante par le rang et par le crédit.

LA CHÈVRE D'ANGORA.

Voy. p. 25.



Muséum d'histoire naturelle. — Chèvres d'Angora, d'après une photographie.

Dès le dix-septième siècle, des tentatives ont été faites, en Turquie, pour enlever au district d'Angora le monopole de la production des chèvres à laine fine et soyeuse. Depuis, la Russie, la Suède, l'Espagne, la France, l'Amérique, ont essayé ou essayent encore cette utile acclimatation; jusqu'ici on a généralement mal réussi. Le climat d'Angora n'avait peut-être pas été suffisamment étudié. Cette ville et le district qui porte son nom (¹) font partie d'une province centrale, montagneuse, et arrosée de nombreux cours d'eau. Dans ce pays, comme dans presque toutes les parties orientales de notre Europe, à un hiver très-rigoureux succède un été d'une extrême chaleur. Or la chèvre d'Angora possède une toison parfaitement appropriée à ces températures extrêmes; l'hiver, elle porte de longues mèches de laine-soie, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'été, même si l'on n'a pas eu la précaution de faire la tonte, l'animal ne

(¹) Dans le district d'Angora, le bourg d'Urzikcasasi est le lieu où l'on trouve les chèvres les plus estimées. En dehors de ce district, les environs de Castamouni produisent maintenant des animaux presque aussi recherchés que ceux d'Angora.

se trouve plus couvert que de poils courts et rares; cette singulière appropriation des téguments aux climats est un fait bien curieux, dont d'autres animaux présentent des exemples. Peut-être, dans les tentatives faites jusqu'ici, n'a-t-on pas eu le soin de faire subir aux chèvres, l'hiver, un froid assez intense, et de les placer, l'été, dans une région assez chaude; faute de ces soins, il est inévitable que les qualités des toisons viennent à changer.

La chèvre d'Angora n'est pas un animal très-anciennement connu. Le premier auteur qui en parle est Pierre Belon, et encore se trompe-t-il quant à l'habitat. Dans un de ses ouvrages, publié en 1555, il parle des *chèvres à laine de chamelot*, qu'il dit avoir vues dans la Lycaonie : « Les chèvres de ce pays, dit-il, portent la laine si déliée qu'on la jugeroit estre plus fine que soye. Aussi surpasse-t-elle la neige en blancheur. Ces chèvres-cy ne sont point plus grandes que nos moutons, et ne les tond-lon comme les ouailles, etc. » Si, du temps de Belon, on employait, pour débarrasser les chèvres de leur toison, un procédé de toute analogue au nôtre, il n'en avait pas été toujours ainsi : on trouve dans les relations d'un voyageur turc, nommé Evliya-Effendi, la description d'un procédé aujourd'hui abandonné, mais qui était employé dès l'antiquité, pour les chèvres et pour les brebis. Ce procédé consistait à arracher au lieu de couper la laine des animaux ; on croyait que la qualité des laines arrachées était supérieure à celle des laines coupées.

Les toisons des chèvres d'Angora sont composées de longues mèches soyeuses, extrêmement brillantes, et qui conservent cet éclat à la teinture ; les brins de cette laine ou plutôt de ces poils sont fins, déliés, mais très-solides ; l'on a pu faire avec eux des velours de meubles résistant beaucoup mieux que les velours de laine ordinaire à l'usure, et ne devenant pas miroitants comme eux, au bout de quelque temps ([1]). Les toisons d'Angora ont servi à faire beaucoup d'autres tissus; nous avons eu plusieurs fois occasion d'en examiner, et, que les tissus fussent légers ou épais, nous avons toujours admiré la résistance et la finesse des brins en même temps que le lustre que conservent ces poils; ils se teignent avec facilité, et prennent même également bien les couleurs pour laine et pour soie.

Espérons que les troupeaux de chèvres d'Angora que la Société zoologique d'acclimatation de Paris a placés l'année dernière en France et en Algérie, pourront prospérer et conserver les qualités précieuses qui font de cet animal une richesse pour les pays qui le possèdent; il ne faut pas cependant se dissimuler que c'est là une entreprise difficile; les tentatives faites jusqu'ici ne le prouvent que trop.

PERMISSION DE VENDRE DE LA VIANDE

PENDANT LE CARÊME, DANS LA VILLE DE CHARTRES ([2]).

En 1701, le dimanche de la Sexagésime, on afficha que le mardi suivant on adjugerait à la Tour (précédemment l'adjudication se faisait à l'hôtel de ville) la permission de vendre de la viande pendant tout le carême. Ledit jour, le receveur du bureau des pauvres fit poser cette affiche partout où besoin était, et le procureur du roi donna ses conclusions pour que ladite enchère se fit aux conditions suivantes :

1° La viande se vendra tel prix la livre ;

2° L'adjudicataire ne pourra la vendre davantage, sous peine de 50 livres d'amende ;

([1]) Ces velours, qui portent le nom de *velours d'Utrecht*, ne se font qu'à Amiens.

([2]) Document inédit.

3° Il sera tenu de fournir gratuitement au bureau des pauvres les issues des bêtes qu'il fera abattre ;

4° Il ne vendra que de bonne viande ;

5° Il payera comptant le prix de l'adjudication ;

6° Il ne vendra de viande que pour le besoin à ceux qui seront infirmes, selon les certificats des curés, médecins, apothicaires ou chirurgiens ;

7° Défenses seront faites à tous cabaretiers et aubergistes d'en laisser manger chez eux par débauche, à peine de 50 livres ;

8° Défenses à tous autres de vendre gibier ou volailles ;

9° Ceux à qui il restera des viandes les porteront à l'adjudicataire, qui devra les reprendre sur le pied de 2^s 6^d la livre ;

10° L'adjudicataire tiendra deux boutiques, l'une pour les infirmes, l'autre pour l'étape.

On adjugea la permission à 355 livres, et aussitôt on fit signifier tout ce que dessus aux bouchers, charcutiers, cuisiniers, etc.

Jusque-là le prix de l'adjudication n'avait jamais été si élevé; il était ordinairement de 150 à 200 livres; mais il augmenta rapidement. En 1709, il est de 360 livres; en 1715, on permet au bureau des pauvres d'exploiter à son profit le monopole de la viande, à la condition de la vendre 6 sous la livre, et le bureau abandonne cette concession à un tiers, moyennant 500 livres. En 1724, on adjuge à 660 livres; en 1727, à 700; en 1729, à 720; en 1730, à 900; en 1732, à 1 000; et cependant le prix de la viande n'est toujours que de 6 sous la livre, ce qui montre que le nombre des privilégiés s'augmentait considérablement. Le prix de la livre de viande diminue même, et le taux de l'adjudication augmente : ainsi, en 1736, la viande ne vaut plus que 5 sous, et l'adjudication s'élève à 1 250 livres; en 1738, elle diminue, elle n'est plus que de 1 150 livres ; mais c'est que l'on donna la permission de manger des œufs jusqu'aux Rameaux. On tua pendant ce carême 18 vaches ou taureaux et 7 douzaines de veaux, sans compter la volaille.

PARTERRE SOUS-MARIN PRÈS DE TAITI.

Notre grand canot, par sa marche lente, que maintenait une légère brise, troublait à peine la limpidité du miroir de cristal que pénétraient en faisceaux les rayons d'un soleil radieux ; la mer, à peine ridée à sa surface, était d'un bleu transparent et limpide, et le regard arrivait jusqu'au fond du bassin que remplissaient des coraux de toutes sortes, végétant comme des arbustes branchus, ou tapissant des rochers à la manière des mousses. Ce corail, doué de vie, orné des plus vives couleurs, se découpait en dessins merveilleux et fantastiques ; c'était une pelouse de vie créée par des myriades d'animalcules. De longues holothuries jaunes s'étalaient sur l'azur sablé d'or du manteau des tridacnes, tandis que les anémones de mer, rouge-de-feu ou blanches, contrastaient avec le vert-émeraude des corticifères gazonnantes. Dans ces labyrinthes mystérieux et splendides nageaient les scares, les girelles, les labres, les chætodons, poissons peints des plus riches couleurs, à reflets métalliques; le pourpre et l'azur, l'opale, le rubis et l'émeraude, l'argent et l'or, chatoyaient, sans hyperbole, sur leurs écailles. Souvent les riches broderies apparaissaient sur une robe de nuance sombre.

De longues murénophis aux replis entortillés, et des serpents de mer annelés de nuances diverses, serpentaient dans les crevasses sinueuses de ces parterres féeriques, où de gros crabes et des langoustes aux longues antennes bleues se cachaient au plus léger bruit. Ce spectacle cu-

rieux déployait la magie la plus puissante sous les mille facettes de la surface de la mer, qui, jouant le rôle des prismes, renvoyait les images multipliées sous divers aspects, ou paraissait, en se pénétrant des rayons du soleil, lancer des étincelles qui s'irradiaient de proche en proche, de sorte que la mer semblait recéler des gerbes de feu (¹).

APOSTASIE.

Celui qui, avec pleine connaissance de soi, se dérobe à sa mission pour courir le chemin des honneurs ou de la fortune, celui-là est un apostat; il est aussi apostat celui qui, désertant les rangs des hommes d'avenir, se replonge dans les rangs des apôtres de la rétrogradation, parce qu'il a calculé avec son dévouement; il est encore apostat celui qui, croyant au passé et le pratiquant dans sa vie réelle et intime, se dévie vers les hommes d'avenir parce que, parmi eux, il croit trouver les chances d'honneur et de gloire qui lui sont interdites ailleurs.

Mais si, étant accusé d'apostasie, vous regardez en arrière, et lisez dans votre propre tradition; si vous descendez dans ces replis de l'âme que nul autre que vous ne peut entrevoir; si vous voyez votre vie s'appuyer sans cesse sur elle-même, le lendemain fils de la veille; si votre bouche est pure, et n'a jamais promis que ce qu'elle a tenu; si dans chacune des crises de votre développement vous n'avez menti à personne ni à votre conscience; si jamais les calculs de l'égoïsme n'ont étouffé chez vous les désirs généreux, comprenez bien alors que, dans quelques rangs que vous ayez passé, vous n'avez fait que les traverser, en suivant la mission individuelle que vous avez reçue de Dieu : vous n'êtes point un apostat (²).

LA CHAUSSÉE SAINT-JAMES
ET LE CHATEAU DE TAILLEBOURG.

Vis-à-vis les ruines pittoresques de l'ancien château de Taillebourg, sur la rive gauche de la Charente, que Henri IV appelait « le plus beau fossé de son royaume, » au milieu de verdoyantes prairies, se développe la chaussée Saint-James, sur une longueur de 1 255 mètres. Quelques antiquaires croient qu'elle fut construite au commencement du douzième siècle. Plusieurs fois remaniée et consolidée, elle porte l'empreinte des divers styles qui caractérisent notre architecture nationale; c'est le dernier vestige d'un grand souvenir historique : elle a été le témoin de la mémorable bataille de Taillebourg, gagnée par saint Louis. Vraisemblablement, avant peu d'années, les nécessités de la circulation conduiront à la renverser avec ses arches, encore au nombre de trente. Il nous a paru qu'il fallait se hâter de la représenter et de la décrire.

La chaussée Saint-James était et est encore le seul passage praticable d'une rive à l'autre de la Charente, lors des fréquents débordements de ce fleuve. Bâtie sur une ancienne voie romaine qui conduisait de Saintes (Mediolanum) à Muron (Muro), elle forme un angle avec le courant, et ses arches nombreuses servent à faciliter l'écoulement des eaux. Les arches ont, en moyenne, 3 mètres à 3m,50 de hauteur. De distance en distance on rencontre de massifs contre-forts. Comme la plupart des anciennes constructions de ce genre, la chaussée Saint-James, qui se reliait autrefois au pont de Taillebourg, est très-étroite; c'est à peine, en beaucoup d'endroits, si la voie a 1m,30 de largeur entre les parapets.

(¹) Lesson, *Voyage autour du monde sur la corvette* la Coquille.
(²) *Encyclopédie nouvelle*, article APOSTASIE.

En 1242, année de la bataille de Taillebourg, les terrains qui s'étendent à droite et à gauche de la chaussée Saint-James n'étaient, en été comme en hiver, que des marais fangeux. Aujourd'hui encore, les abords de la chaussée sont impraticables, surtout devant les arches, où la rapidité des courants a produit de profonds affouillements. Depuis moins d'un siècle seulement, l'exhaussement du sol, qu'ont produit les dépôts laissés par les inondations, et, d'autre part, les divers travaux entrepris pour régler et améliorer le régime des eaux du fleuve, ont permis de transformer en excellentes prairies quelques-unes des vastes plaines qui bordent cette partie du cours de la Charente. Ainsi, à l'époque où eut lieu la bataille, les abords de la chaussée Saint-James étaient non-seulement impraticables, mais encore, sur certains points, étaient accessibles aux bateaux d'un faible tirant d'eau.

Louis IX s'était placé au château de Taillebourg, d'où il dominait le camp ennemi, établi sur un vaste terrain qui touche au village de Saint-James et porte encore le nom de *plaine des Anglais*. La position à enlever était formidable; pour l'aborder, saint Louis devait s'engager sur l'étroite et longue chaussée, défendue dans toute sa longueur par l'armée anglaise. Le roi de France, maître du pont de Taillebourg et de l'ouvrage fortifié qui en défendait la tête du côté de Saint-James, imagina de réunir, pendant la nuit qui précéda la mémorable journée du 22 juillet, le plus grand nombre possible de barques. Dès l'aube, ceux qui commandaient ces barques, chargées d'arbalétriers, reçurent l'ordre de longer les deux côtés de la chaussée pendant que le gros de l'armée française s'engagerait dans l'étroit défilé formé par les parapets. Cette attaque, aussi habile qu'audacieuse, ne contribua pas peu au succès de la journée. Les Anglais, maîtres de la chaussée, se voyant assaillis de trois côtés à la fois, ne perdirent pas d'abord courage et résistèrent longtemps aux efforts de l'armée française. Ce fut pied à pied, homme par homme, que les troupes de saint Louis parvinrent à franchir un espace de plus d'un quart de lieue. Qu'on se figure cette lutte corps à corps, sur un terrain où deux hommes pouvaient à peine combattre de front, et on aura une faible idée de ce que dut être cette terrible boucherie! La tradition rapporte que le roi Louis IX, voyant ses gens hésiter, s'élança sur la chaussée suivi de ses chevaliers et, par des prodiges de valeur, rétablit les chances favorables d'un combat longtemps incertain. L'héroïsme du jeune roi et la puissante diversion faite par les arbalétriers triomphèrent de tous les obstacles. L'armée anglaise, repoussée de la chaussée, n'offrit plus qu'une faible résistance, et le succès de ce combat mémorable, qui ressemblait à une longue rangée de duels, fut consacré par la déroute de l'ennemi.

Henri III d'Angleterre fit demander, par son frère Richard de Cornouailles, un armistice à Louis IX, qui l'accorda en disant : « *Y consens volontiers, biau cousin, la nuict porte conseil.* »

Les résultats de la bataille de Taillebourg et de celle que saint Louis gagna aux portes de Saintes, deux jours après, préparèrent le traité de 1259, en vertu duquel la Charente devint la ligne de démarcation entre le royaume de France et les possessions continentales du roi d'Angleterre.

L'histoire du château de Taillebourg n'est pas moins curieuse que celle de la chaussée Saint-James. Le nom de Taillebourg est gaulois et franc; il est formé des syllabes *tall*, *tail*, grand, haut, élevé, et *burg*, d'où *burgus*, bourg. Depuis 866, époque où le château de Taillebourg appartenait au comte d'Angoulême, jusqu'en 1651, année où Condé s'en empara, cette résidence a été le théâtre de nombreux événements. Défendue par l'art et la nature *(arte et naturâ)*, cette forteresse, édifiée sur les ruines d'un *vicus* romain,

commandant le cours d'un fleuve navigable, devait être considérée comme un point de défense d'une grande importance. Aussi voit-on, de 1179 à 1651, le château de Taillebourg servant de base à toutes les opérations militaires entreprises en Saintonge.

Voici, en résumé, la chronologie des faits historiques se rattachant directement au château de Taillebourg : — 1179. Le comte Richard d'Angleterre (Richard Cœur-de-Lion), assiége et rase le château de Taillebourg, défendu par Geoffroy de Rancon. — 1187. Geoffroy de Rancon, s'étant de nouveau révolté contre Richard, est assiégé pour la seconde fois, dans sa forteresse, par le redoutable An-



La Chaussée Saint-James et le Château de Taillebourg. — Dessin de Grandsire.

gevin. Le château de Taillebourg, investi par toutes les forces du roi Richard, ne se rend toutefois qu'après un long siége.—1242. Le dimanche 22 juillet, jour de Sainte-Madeleine, saint Louis gagne sur Henri III la célèbre bataille de Taillebourg. — 1346. Le comte de Derby, après un siége meurtrier, emporte le château de Taillebourg. — 1385. Prise de Taillebourg par le duc de Bourbon. — 1409. Le roi de France Charles VI fait l'acquisition du château de Taillebourg, de Jehan de Harpedanne, seigneur de Belleville. — 1441. Les trois frères Maurice, Guillaume et Charles Plusqualet, retranchés dans le château de Taillebourg, commettent des déprédations en Saintonge. Dans la même année, le roi Charles VII prend Taillebourg. — 1442. Le roi Charles VII donne Taillebourg à Prégent de Coëtivy, amiral de France. — 1451. Le 13 juillet, arrestation, à Taillebourg, de Jacques Cœur, par les gens de Prégent de Coëtivy. Jacques Cœur demeure longtemps prisonnier dans la tour du château de Taillebourg. — 1568. Le seigneur de Romegoux, avec dix-huit gendarmes, emporte le château de Taillebourg, en se servant, à défaut d'échelles, de poignards fichés dans la muraille. — 1568. Prise de la ville de Taillebourg par les huguenots. — 1569. Romegoux, qui occupait toujours le château de Taillebourg, descend la rivière, et, se jetant dans Tonnay-Charente, s'empare des six vaisseaux de Puytaillé, pille la ville basse et s'en retourne chargé de butin. — 1570. La

faible garnison calviniste de Taillebourg refuse de se rendre à Charles IX. — 1578. Taillebourg appartient à Jeanne de Montmorency, veuve de Louis de la Trémoille. — 1585. Charlotte de la Trémoille, âgée de seize ans, habitait avec sa mère, Jeanne de Montmorency, le château de Taillebourg, lorsque Henri de Bourbon s'éprit pour elle d'une violente passion. Dans la même année, le comte de Laval vient au secours du château de Taillebourg, assiégé par Beaumont. — 1586, 16 mars. Mariage de Henri de Bourbon et de Charlotte de la Trémoille, dans la chapelle du château de Taillebourg, convertie en temple de la religion réformée. —1586. Le roi de Navarre passe et séjourne à Taillebourg. —1588. Retour du roi de Navarre à Taillebourg. —1651. Condé s'empare sans combat de Taillebourg. — A partir de cette dernière époque, et jusqu'en 1791, le château de Taillebourg est resté la propriété des princes de la Trémoille, qui y fixèrent leur principale résidence. Cette terre, qui était en 1648 un archiprêtré d'où ressortissaient plus de quarante



Tour du Château de Taillebourg. — Dessin de Grandsire.

paroisses, fut vendue pendant la révolution et démembrée par la bande noire. En 1822, un incendie acheva l'œuvre de destruction commencée par les démolisseurs.

C'est dans la tour, dont nous donnons le dessin, que Jacques Cœur, argentier du roi Charles VII, fut longtemps détenu prisonnier (¹).

Les ruines du château de Taillebourg sont encore remarquables par les rares dimensions des belles salles voûtées du rez-de-chaussée, par les caves et les nombreux souterrains qui aboutissent aux poternes extérieures. La terrasse de Taillebourg avait été transformée en un parterre dessiné par le célèbre le Nôtre. Près de 5 000 balustrades en pierre, dans le goût de celles qui ornent le grand escalier du château de Versailles, entouraient cette terrasse. Le parterre, détruit en 1793, est aujourd'hui remplacé par un jardin paysager. La maison moderne rappelle, par son style et son ornementation, les balustrades qui couronnaient la terrasse, et offre un contraste agréable avec le vieux château et les profondes douves qui en défendent l'accès (¹).

(¹) Voy. t. Ier, p. 107, et t. VIII, p. 372.

(¹) Ces édifices sont la propriété de M. L. Cador, collaborateur d'un des principaux journaux politiques de Paris.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 34, 58, 66, 83, 98, 130, 173, 238, 274.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

Cette année est la première dont il me reste des souvenirs suivis; je me rappelle que la température fût chaude

et favorable aux campagnes. Je vois briller encore cette suite de beaux jours; j'assiste aux travaux champêtres.

Pendant que les armées françaises envahissent le Portugal; que Napoléon ajoute Flessingue au territoire de la France, nous autres campagnards nous améliorons paisiblement nos cultures et nous faisons aussi nos conquêtes; nous arrachons devant notre maison une vieille vigne et nous la transformons en un verger; nous construisons une digue de bois entrelacés pour contenir le torrent; nous élevons des espaliers contre les murs de la grange.

J'aurais voulu ne quitter jamais ces champs et ces prairies, qui était bien pour moi « le centre du monde; » et surtout, lorsque les vendanges commencèrent, il me parut bien dur d'aller à l'école tous les jours. On n'avait pas encore inventé, dans la pension Pétrel, les congés des vendanges non plus que ceux des moissons.

— Et pourquoi des congés, mes amis? nous disait le bonhomme Pétrel. Vous n'êtes ni moissonneurs ni vendangeurs; faudra-t-il, quand les paysans travaillent davantage, que vous ne travailliez plus du tout?

Nous répondîmes que les élèves du collége latin ne vendangeaient pas plus que nous, et qu'ils avaient pourtant quinze jours de vacances.

Probablement M. Pétrel n'aurait pas demandé mieux que de nous les accorder; mais il avait ses engagements avec nos familles, et il faisait bonne contenance.

Un matin je pars de chez nous plus chagrin que de coutume; j'avais vu les fontaines dorées couler des pressoirs; les vendangeurs allaient et venaient, portant la récolte foulée; la colline résonnait au loin de chants rustiques; les voix des hommes et des femmes, poussées à l'unisson, semblaient l'appel du bonheur; le temps était magnifique.

Je cheminais tristement le long du sentier qui côtoyait le torrent et allait rejoindre la route; je cherchais dans ma tête par quel moyen je pourrais échapper à la nécessité d'aller à l'école. Hé! pourquoi n'avais-je pas dit à ma mère :

— Je t'en prie, donne-moi congé pour aujourd'hui! Tu vois comme le temps est beau! la vendange sera bientôt finie!

Elle aurait cédé, la bonne mère, et je ne sais pourquoi je fus assez malavisé pour demander plutôt à l'herbe à mille feuilles un secours contre la captivité.

Un camarade m'avait dit, quelques jours auparavant, que si j'en introduisais une feuille dans une de mes narines, et frappais extérieurement quelques petits coups, le sang ne manquerait pas de couler.

— Bon! je vais, disais-je en moi-même, me procurer un saignement de nez, et je reviendrai à la maison avec une excuse contre laquelle on n'aura rien à dire.

Je trouve de l'herbe à mille feuilles; je fais l'expérience : elle réussit parfaitement. Le sang coule si bien que mon mouchoir et ma chemise en sont bientôt largement tachés; je commence à trouver que l'herbe à mille feuilles opère trop bien.

Je retourne chez nous à la hâte; mais plus j'approche de la maison, plus ma conscience se réveille. Dans la cour, je me trouble et je cherche quelqu'un des yeux. Assurément, si j'avais vu mon père ou ma mère, j'aurais tout avoué. Par malheur, je ne vois personne; le pressoir est ouvert; la cave est ouverte, et personne encore!... La cave était sombre; les coupables cherchent les ténèbres : je me glisse dans la cave furtivement, et je vais me blottir derrière une cuve, où l'on venait d'entasser du raisin muscat, qu'on laissait passer un jour ou deux en grappes avant de le fouler.

Mon saignement de nez avait cessé; rassuré de ce côté, je me mets à piquer le muscat, en réfléchissant tristement à la fâcheuse position où je me trouve. Comme il arrive quelquefois aux enfants, la crainte et l'inquiétude me causent un accablement invincible; je me sens engourdi, ma torpeur augmente, et je finis par m'endormir profondément.

Ce sommeil maladif, favorisé par la fraîcheur de la cave, dura tout le jour. Vers le soir, à l'heure où maman venait à ma rencontre, comme elle allait sortir, pressée de revoir son Valentin qu'elle croit fidèle au devoir, arrive le bon Pétrel, qui vient demander pourquoi Valentin n'est pas venu à l'école aujourd'hui, et si, peut-être, il serait malade.

— Vous ne l'avez pas vu! dit ma mère justement effrayée.

— Non! et vous l'avez cru chez moi?

— Sans doute! dès ce matin, comme à l'ordinaire.

Voilà ma mère dans la plus vive inquiétude. Mon père est averti; Georges, Ferdinand, Louise, s'émeuvent à la fois. On m'appelle, on me cherche de tous côtés.

Le bruit finit par me réveiller; mais la confusion de mes idées est telle, au premier moment, que je ne sais où je suis ni ce qui m'est arrivé. Tout à coup j'entends ma mère faire des plaintes lamentables en appelant Valentin. Alors je reviens à moi, je me rappelle ma faute et je la maudis. J'essaye de me lever, et, me sentant incapable de quitter la place, je réponds aux cris par des cris. Quelqu'un vient; c'était mon père.

— Le voici, le voici, s'écrie-t-il avec l'accent de la joie.

— Mais dans quel état, Valentin! me dit-il, quand il m'eut tiré de ma cachette et qu'il m'eut amené au grand jour. — Tout couvert de sang! Mon enfant, que t'est-il arrivé?

Maman, bien plus émue encore, me juge gravement malade; je me jette à son cou.

— Ce n'est rien, lui dis-je, et j'essaye de m'expliquer; mais, comme on me voit faire des efforts qu'on juge dangereux dans l'état où l'on me suppose, on ne me laisse pas même la liberté d'avouer ma faute; on n'a rien de plus pressé que de me mettre dans un lit bien chaud, après m'avoir lavé avec de l'eau tiède et frotté d'eau de Cologne. Au bout d'un moment, Louise m'apporte une grande tasse de tisane. Je la bois avec résignation; mais quel souper pour cet enfant qui n'avait pas dîné!

— Écoute, Louise, lui dis-je tout bas en lui rendant la tasse vide... Et mes yeux étincelaient.

— Que veux-tu, mon ami?

— Je t'en prie, Louise!

— Eh bien, parle, mon ami, que veux-tu?

— Un morceau de pain et de fromage; mais, gros, gros, gros!

J'avais parlé avec une telle énergie, que la pauvre fille me crut en délire. Elle court, tout éplorée, dire à Madame que Valentin ne sait ce qu'il dit, et qu'il demande un morceau de pain et de fromage, mais gros, bien gros! Sans doute c'est la fièvre qui le fait extravaguer.

On vient encore; mon père me tâte le pouls.

— Cet enfant n'a point de fièvre, dit-il, et je crois en vérité qu'il n'a pas l'ombre de mal. Au lieu de le mettre au lit, nous aurions mieux fait de le mettre à table.

— Non, papa, je ne l'ai pas mérité.

— Encore des aveux à faire, me dit-il. Eh bien, parle; nous écoutons.

Je m'assis sur mon lit et fis toute l'histoire sans rien déguiser.

— Que Dieu soit béni! dit mon père. Si tu avais commis cette faute deux jours plus tard, le vin étant arrivé à la fermentation, nous t'aurions trouvé mort dans la cave.

Je passe sur les représentations et la pénitence que dut me valoir ma conduite. Le lendemain je retournai docilement à l'école; mais, l'après-midi, j'appris à ma grande joie que, sur la demande générale des parents, nous avions huit jours de congé.

La suite à une autre livraison.

MES VIEUX AMIS.

Plus l'origine de mes relations avec mes amis remonte loin dans ma vie, plus ils me sont chers; pour moi, comme les bons vins, ils gagnent à vieillir : chacun d'eux m'apporte un parfum de mon printemps, leur présence évoque quelque image oubliée des pures joies de mon enfance; chacun, complétant le passé, enrichit ma palette d'une vive couleur pour peindre avec amour l'âge d'or de mon existence écoulé près d'eux.

Ma vieillesse alors rebrousse chemin et s'envole sous des cieux plus cléments; je revois l'école, je retrouve le collége, je m'égaye aux rayons de ce brillant matin où l'on passe en courant d'un plaisir qui finit aux plaisirs qu'on espère; où l'enfant, que le sombre chagrin ne saurait qu'effleurer, trouve à peine au sein de mille jeux divers une petite place pour la tristesse.

Je me console mieux des outrages des ans empreints sur ma figure, lorsque je suis entouré des compagnons de ma jeunesse évanouie; oui, je prends mon parti de mes rides, de mes cheveux blancs, de mes dents qui s'en vont et de la goutte qui vient, quand je vois que la parque a filé pour eux comme pour moi, et que nous descendons tous ensemble sur le même radeau le grand fleuve du temps.

Puis, nous sommes doublement unis par nos plaisirs et nos maux, nous avons mêmes goûts, mêmes sciatiques, et nous nous demandons en nous abordant : « Comment va tout cela? »

Assis auprès d'un arbre touffu dont l'ombre nous rassemble, nos cannes en main, nous traçons sur le sol la marche des années, nous traînons au grand jour l'obscure politique des souverains, nous prédisons des malheurs d'une voix grave, solennelle, tout en creusant parfois dans le gravier des ronds sinistres ou des carrés menaçants.

Souvent, nous arrachant aux soucis de la terre, nous parlons des choses du ciel; quelque pieux ami mêle à notre entretien des propos consolants pour la vieillesse qui approche de sa tombe : combien est terrible le supplice d'une âme en butte à la fois aux angoisses du doute et aux terreurs de la mort! comme la coupe humaine contient moins d'amertume pour celui qui la vide en regardant le ciel! et combien la prière et l'espérance abritent saintement l'agonie du croyant!

Ces religieuses paroles empruntent un grand prix à la voix aimée et connue qui les prononce avec conviction; elles endorment les douleurs que l'âge m'apporte, entourent mon cœur d'une douce confiance dans l'avenir; et je sens s'accroître, au milieu de ces compagnons de toute ma vie, mon attachement pour eux qui l'embellirent et mon amour pour l'Éternel qui me la donna.

Mais, hélas! le nombre de ces êtres chéris diminue tous les ans; je m'avance toujours plus seul et plus délaissé dans ma carrière.

Ils partent, alors que ma mémoire affaiblie aurait un besoin plus pressant des souvenirs gracieux qu'ils évoquent; ils partent dépeuplant de ses plus chères images l'avenue qui remontait dans mon beau passé; ils partent, mais pour un monde meilleur où ils me devancent, et je cherche à me consoler par la certitude du bonheur qu'ils y goûtent de la perte des souvenirs riants qu'ils ne m'apportent plus [1].

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusque dans l'avenir; c'est un abîme si profond que sa seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret très-rare. SAINT-EVREMOND.

[1] J. Petit-Senn.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 312.

V. DU SOUFRE. (Suite.)

Nous avons dit que le soufre des solfatares se présentait souvent en cristaux octaédriques. L'octaèdre A (fig. 4) est donc la forme naturelle de ses cristaux. Mais si l'on soumet ce corps à un refroidissement lent, après l'avoir fait fondre dans un creuset, et qu'on brise le creuset en deux parties dans le sens de sa hauteur, on voit chacune des deux moitiés hérissée intérieurement de longues aiguilles transparentes qui, examinées à la loupe, offrent la figure de prismes tétraèdres obliques (B) à base rhombe. Au bout d'un certain temps, ces cristaux deviennent opaques et reprennent la forme octaédrique primitive. Ce singulier phénomène est désigné en chimie sous le nom de *dimorphisme*, c'est-à-dire propriété de revêtir deux formes cristallines distinctes.

Voici, du reste, une autre propriété du corps que nous étudions, propriété non moins curieuse et non moins facile à constater. Chauffons dans un ballon, ou mieux dans un tube en verre, quelques fragments de soufre. A 108 degrés, il fondra, en conservant sa couleur jaune-citron. Si, à ce

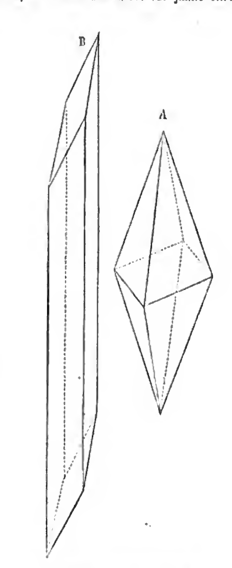


FIG. 4. Cristaux de soufre.

A, octaèdre, forme cristalline naturelle du soufre. — B, prisme tétraèdre oblique à base rhombe, forme cristalline que le soufre affecte lorsqu'il a été fondu et soumis à un refroidissement lent.

moment, nous renversons le tube au-dessus d'une terrine remplie d'eau froide, le soufre, alors très-fluide, s'y écoulera rapidement et redeviendra dur et cassant comme auparavant. Mais continuons de chauffer. A mesure que la température s'élèvera, le soufre prendra, en même temps qu'une

consistance visqueuse, une couleur de plus en plus foncée. A 260 degrés, il sera brun-rougeâtre, et tellement épaissi que nous pourrons renverser le tube sans que le contenu s'écoule. Mais si nous chauffons encore, la masse, vers 300 degrés, commencera de reprendre sa teinte claire et sa fluidité; et enfin, à 400 degrés, elle présentera le même aspect qu'à 110 degrés : seulement, elle entrera en ébullition, et toute la partie supérieure du tube s'emplira d'épaisses vapeurs jaunes, d'une densité dix fois plus grande que celle de l'air. Varions l'expérience : à 210 degrés environ, lorsque le soufre, déjà épais et brun, conserve cependant encore assez de fluidité pour couler, projetons-le dans l'eau froide; il s'y prendra en une masse transparente, pâteuse, presque aussi élastique que du caoutchouc, et nous pourrons l'étirer en fils d'une extrême ténuité; mais il ne demeurera pas longtemps en cet état. Au bout de quelques minutes, il sera de nouveau jaune-clair et se brisera entre les doigts. En revenant ainsi à son premier état, il dégage assez de calorique pour faire bouillir une certaine quantité d'eau déjà chauffée à 90 degrés, dans laquelle il serait plongé.

Le soufre est un des corps les plus utiles dont la nature nous ait fait présent. Nous connaissons déjà le rôle important qu'il joue dans la fabrication des allumettes et dans celle de la poudre à canon, qui en contient douze parties et demie sur cent; nous connaissons aussi les services qu'il rend en médecine pour le traitement des maladies de la peau; nous savons enfin comment on peut y recourir pour conserver indéfiniment de la viande ou du poisson à l'abri du contact de l'air.

Ce n'est pas tout : le soufre, qui peut être un agent incendiaire, fournit un moyen très-prompt et très-commode d'éteindre les feux de cheminée. Ce moyen consiste à allumer dans le foyer de la cheminée incendiée une certaine quantité de soufre, et à arrêter ensuite le tirage en bouchant l'orifice avec des linges ou des couvertures mouillées; cette nouvelle combustion fait à celle qu'on veut supprimer une concurrence victorieuse; l'oxygène contenu dans le conduit est bientôt absorbé et remplacé par de l'acide sulfureux, et tout s'éteint en quelques minutes.

Les propriétés thérapeutiques du soufre ne s'appliquent pas avec moins de succès au règne végétal qu'au règne animal. Ce corps est, à ce qu'il semble, le mortel ennemi des insectes et des cryptogames parasites. Partout où il a été employé contre l'oïdium, cette terrible maladie qui, depuis plusieurs années, ravage nos vignobles, — la récolte du raisin a été sauvée; et si l'on n'est point parvenu à triompher entièrement du fléau, ce n'est ni à sa ténacité ni à l'inefficacité du remède qu'il faut s'en prendre, mais à l'ignorance ou à l'esprit de routine. Quant au mode de soufrage, plusieurs procédés ont été proposés, essayés. L'expérience a démontré que le plus sûr est aussi le plus simple : le soufrage à sec, qui consiste à projeter de la fleur de soufre sur la vigne, à l'aide d'un soufflet construit *ad hoc*, et peu différent d'ailleurs des soufflets de cheminée.

« Thomery, disait M. Rendu, en 1854, dans un rapport au ministre de l'agriculture, n'avait pas souffert du fléau en 1853. Cet état satisfaisant se retrouvait partout, à l'exception, cependant, de quatre propriétés, où la vigne présentait le plus triste aspect; ses pousses étaient grêles, son bois noirci de taches livides; la plupart des souches portaient encore leurs raisins desséchés, abandonnés sur place. Nous eûmes bientôt l'explication de cet étrange contraste. Les propriétaires de ces vignobles si maltraités s'étaient abstenus de tout moyen curatif; tous les autres cultivateurs, au contraire, avaient employé le soufre, et avec le plus grand succès; ceux-ci avaient complétement sauvé leur récolte, ceux-là l'avaient entièrement perdue....

» Depuis un an, le soufrage de la vigne est vulgairement pratiqué à Thomery; les circonstances qui l'ont fait adopter méritent d'être rapportées. Ce vignoble, d'une contenance de 120 hectares, presque exclusivement planté en chasselas, avait été gravement atteint par la maladie, en 1851. Pour la combattre, on eut d'abord recours à l'hydrosulfate de chaux, puis, bientôt après, au procédé Gontier, qui consiste à combiner l'emploi du soufre avec celui de l'eau. C'est alors qu'un des cultivateurs les plus habiles de Thomery eut l'idée de se servir du soufre à sec pour simplifier l'opération. Cette expérience lui réussit à souhait; il n'en fallut pas davantage pour propager l'emploi du soufre à sec; il gagna de proche en proche, et ne tarda pas à devenir général : c'est le seul dont on ait fait usage à Thomery en 1853, c'est le seul qu'on se propose de suivre en 1854. Le soufre sec a réussi, dans la Gironde, sur les vignes de M. le comte Duchâtel, de MM. de Sèze et Pescatore; grâce à lui, les cultivateurs de Thomery ont complétement sauvé leurs récoltes dans la dernière campagne... »

D'après le même rapport, le soufrage d'un hectare de vigne revient, en moyenne, à 34 francs.

Le soufflet dont on se sert pour cette opération est pourvu d'une longue tuyère évasée à son extrémité, et munie, à sa partie supérieure, d'une boîte en fer-blanc dans laquelle on introduit la fleur de soufre. La boîte communique avec la tuyère par de petits trous qui livrent passage au soufre (fig. 5). Ce corps, tombant dans la tuyère à chaque secousse qu'on imprime à l'appareil, est chassé et disséminé par le vent du soufflet. On doit employer la fleur de soufre bien sèche; il est même bon de la mélanger intimement avec du charbon pulvérisé, pour éviter qu'elle se pelotonne et bouche les trous du soufflet.

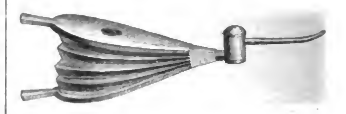


Fig. 5. Soufflet à soufrer les vignes atteintes de l'oïdium.

Au nombre des applications heureuses du soufre, nous ne devons pas oublier de citer celle qu'on en fait, depuis quelque temps, à la *vulcanisation* ou *volcanisation* (car l'un et l'autre se disent) du caoutchouc.

En 1845, deux industriels anglais, MM. Hancock et Broding, découvrirent que le caoutchouc, combiné avec une petite quantité de soufre, acquiert la propriété de conserver une égale élasticité, quelle que soit la température de l'atmosphère, c'est-à-dire que la chaleur même intense ne lui ôte point sa consistance solide, ni un froid vif sa souplesse. Cette combinaison fut d'abord obtenue en plongeant tout simplement des feuilles de caoutchouc de deux à trois centimètres d'épaisseur dans un bain de soufre fondu à 120 degrés. Un quart d'heure d'immersion suffisait pour que le caoutchouc absorbât de 12 à 15 pour 100 de soufre et acquît ainsi les propriétés dont nous venons de parler. Plus tard les inventeurs obtinrent les mêmes résultats en exposant, en vase clos, les feuilles de caoutchouc à un courant de vapeur d'eau, fourni par une chaudière à compression, et passant sur du soufre en fusion dans un vase intermédiaire. En dernier lieu, MM. Parkes et Péroncel ont eu recours, pour la sulfuration du caoutchouc, à un bain formé de 100 parties de sulfure de carbone et 2 parties de chlorure de soufre. Ce procédé, très-expéditif et très-peu coûteux, est généralement employé aujourd'hui.

ODIN (¹).

Voy. t. Ier, p. 154.



Religion scandinave. — Odin, dieu de la vie. — Dessin de Chevignard.

Le plus ancien et le plus puissant de tous les dieux scandinaves est Odin. C'est le dieu de la vie; tout ce qui existe dans le monde a reçu de lui le souffle et le mouvement. Il est quelquefois appelé *Alfader*, « car il est le père de tous les dieux aussi bien que de tous les hommes; si grands que soient les autres dieux, il faut qu'ils lui obéissent comme les enfants à leur père. » De son siége élevé (*Hlidskjalf*), il jette un coup d'œil sur tout l'univers. Il connaît ce qui se passe en tous lieux : il envoie tous les jours ses deux corbeaux, *Hugin* et *Munin*, dans le monde, et quand ils reviennent, ils se placent sur ses épaules pour lui raconter à l'oreille tout ce qu'ils ont vu et entendu. Quelquefois Odin dit qu'il a peur que Hugin, la pensée, ne revienne pas; mais il craint plus encore de perdre Munin, la mémoire.

(¹) Cet article nous est communiqué par M. le docteur Fabricius, chargé par le gouvernement danois d'une mission scientifique dans le midi de l'Europe.

Odin donne aux hommes l'esprit, la sagesse, l'éloquence, et la poésie que l'on puise dans une boisson enivrante, l'*hydromel de Suttung :* Odin lui-même, au péril de son être, vint la chercher chez les Jettes; celui qui en boit seulement une goutte aussitôt devient poëte. De plus, Odin donne la victoire et la richesse, de l'or, des armes magnifiques. Il protége le héros. Il lui enseigne de nouvelles manières de ranger ses troupes, il le revêt de bonnes ar-

mes et affaiblit celles de ses ennemis ; il ne veut pas qu'il meure dans le lit du malade : il lui accorde la faveur de tomber honorablement dans le combat, puis il le fait conduire près de lui, à Valhal, par ses filles les *Valkyries*. A cheval, elles traversent l'air et la mer, et lorsqu'elles paraissent sur le champ de bataille, elles sont entourées d'une splendeur éblouissante ; des flammes dorées rayonnent des épieux avec lesquels elles touchent ceux qu'elles veulent conduire à Valhal.

Valhal, la salle des héros, resplendit d'or ; elle est ombragée par le bosquet de *Glaser*, dont le feuillage est d'or rouge. Voilà pourquoi l'or, chez les poëtes, est appelé la feuille de Glaser. Dans la salle sont cinq cent quarante portes, et au travers de chacune d'elles peuvent passer à la fois huit cents hommes. Les héros tombés, les *Einheriars*, y vivent somptueusement. Tous les jours, ils sortent dans la cour pour se battre, mais ce n'est qu'un jeu, car ceux qui tombent se relèvent. Leur nourriture est le lard du porc *Særimner*, qui tous les matins est cuit dans une chaudière et mangé, ce qui n'empêche pas que, le soir, on le retrouve tout entier, et c'est ainsi qu'il leur sert d'aliment éternel. Leur boisson est l'hydromel que l'on trait de la chèvre *Heidrun*, et qui coule si abondamment que les Einheriars en ont toujours plus qu'ils n'en peuvent boire. La salle est couverte d'épieux et de boucliers, de harnais et de cottes de mailles épars sur les bancs. Odin, dieu de la guerre, devait bien avoir soin que ses héros eussent toujours de quoi se battre ; que serait la vie sans combats ?

Monté sur *Sleipner*, son cheval à huit pieds, Odin traverse l'espace avec la vitesse de la foudre. Son épieu est appelé *Gungner*, d'après le son qu'il produit lorsqu'il frappe.

De son précieux anneau d'or, *Droepner*, tombent tous les neuf jours huit autres anneaux aussi pesants. Il en est sorti des nains ingénieux qui ont aussi fabriqué le marteau de *Thor* et le vaisseau de *Skridbladner*, que l'on pouvait replier comme un panneau et mettre dans sa bourse, mais qui, dès qu'on le dressait, dirigeait sa course où l'on voulait. Si Odin veut agir promptement, il envoie son messager *Hermoder*, qui monte sur Sleipner et s'élance avec la vitesse du vent.

On représentait Odin, dans les temps anciens, sous l'image d'un grand vieillard borgne, assis sur un siége élevé, pensif et rêveur, et regardant le monde. Telle était son image dans le temple d'Upsal, en Suède. Il a une longue barbe, quelquefois il porte sur sa tête un large chapeau, sur son bras l'anneau Dropner, et dans sa main son épieu Gungner ; il est couvert d'un manteau bleu ou bariolé ; sur ses épaules sont perchés les deux corbeaux, à ses pieds sont assis les deux loups.

Odin rayonne toutes les idées, toutes les puissances de la divinité, comme le foyer du soleil. Les autres dieux ne sont que des nuances, des reflets de sa grandeur.

MARILHAT, PAYSAGISTE.

FRAGMENTS DE SES LETTRES INÉDITES.

Suite. — Voy. p. 347.

Quand les voyageurs arrivèrent au Caire, le choléra en avait disparu ; ils apprirent bientôt qu'il avait aussi quitté la haute Égypte où ils se préparaient à se rendre ; mais ils attendirent plus d'un mois sans trouver une barque commode pour remonter le Nil. Ce qui désolait Marilhat plus que les accidents du voyage et plus que les maladies, c'est qu'il avait perdu sa boîte de couleurs avec d'autres bagages confiés, dans le port de Beyrouth, à un capitaine maltais qui n'osa pas aborder en Égypte par crainte de l'épidémie. Un touriste amateur de peinture lui vint heureusement en aide en lui cédant quelques couleurs, et il put continuer ses études. On ne retrouve dans ses lettres aucune trace du voyage qu'il fit dans la haute Égypte ; il en rapporta cependant un grand nombre d'esquisses dont il a fait plus tard quelques-uns de ses plus remarquables tableaux. De retour au Caire, il se sépara de M. Hugel qui essaya vainement de le déterminer à le suivre dans l'Inde ; le docteur et le naturaliste prussien qui l'avaient accompagné dans la première partie de son voyage avaient pris tous deux du service près du pacha. Marilhat resta donc seul, et la solitude lui fut d'autant plus pénible qu'une dyssenterie violente le retint deux mois malade et l'abattit entièrement. Il ne reprit que lentement, après cela, son ardeur pour le travail : il pensait incessamment à la France dont l'air devait, disait-il, retremper ses forces. Il n'avait pas reçu l'argent qu'on lui envoyait et vivait de son art : il fit le portrait de Méhémet-Ali. « Ce diable d'homme-là, dit-il, n'aurait pas voulu poser. » Il peignit aussi des décors pour un théâtre bourgeois d'Alexandrie. En ce moment, les troupes du pacha se trouvaient rassemblées dans cette ville, et la variété des costumes et des types de cette armée bizarre était bien faite pour ravir un peintre. Avec elle des familles entières étaient accourues du fond du Sennaar et de la Nubie et s'étaient groupées autour d'Alexandrie. « Le temps se passe vite, écrivait-il, à voir et à dessiner toutes ces figures si noblement déguenillées. Quelle différence avec notre froide et propre France ! »

Toujours souffrant cependant, il sentait la nécessité de plus en plus urgente de fuir l'énervante influence de ce *mou climat* de l'Orient. Il lui fallut attendre longtemps le départ du bateau à vapeur qui devait amener en France, à la remorque, l'obélisque de Luxor. Enfin il quitta l'Égypte le 1er mai 1833. Une lettre écrite en vue des côtes de France marque les principaux points où il toucha dans la traversée :

« J'ai vu Rhodes et ses souvenirs de chevalerie ; ses écussons des anciens chevaliers ; sa tour attaquée avec tant d'ardeur, défendue avec tant de courage ; Mamariza et ses montagnes incultes, couvertes de pins, de myrtes et de toutes ces plantes du climat de Grèce qui répandent dans l'air un parfum à elle, et lui donnent un aspect si brillant quoique si triste ! Et Milo, décoré de la mémoire du plus bel âge des arts ; Navarin, je le connaissais déjà ; enfin Zante et Corfou, îles doublement charmantes, dans le passé et dans le présent, les premières que je voyais qui me rappelassent un peu l'Europe, et présentant des restes de la puissance commerciale de Venise...

» ... Nous voilà arrivés ici avec un temps superbe, arrivés comme Ulysse, après avoir visité toute la Grèce antique. Si l'obélisque, que tu verras du reste à Paris, t'intéresse, je te dirai qu'il va à merveille, et que si tous ses antiques magots hiéroglyphiques n'ont pas plus le mal de mer dans la traversée qui va les conduire au Havre qu'ils ne l'ont eu jusqu'ici, il n'y aura pas trop d'avaries, et qu'ils pourront montrer convenablement leurs grotesques faces de granit sur une de nos places de Paris. »

La dernière lettre que nous ayons sous les yeux est datée du 18 mai 1833, en rade de Toulon. L'expédition avait mis à la voile dans ce même port en 1831. Le voyage avait donc en tout duré deux ans ; il n'est pas mal à propos de déterminer l'influence qu'il eut sur l'avenir de Marilhat. Cette influence fut grande certainement, nous l'avons dit ; mais, à en croire quelques personnes, le peintre n'en aurait pas rapporté seulement les sujets de tous ses tableaux ; il devrait encore à son séjour en Égypte toutes les qualités de sa peinture. Subitement illuminé par le soleil de l'Orient, il n'aurait plus eu qu'à fermer les yeux, en quelque sorte,

pour retrouver ensuite en lui-même des images ineffaçables.

Il faudrait pour se rendre à cette opinion n'avoir pas vu un grand nombre de tableaux achevés par lui d'après des études faites dans le midi de la France, à Fontainebleau, en Auvergne surtout où il retourna presque chaque année, et qui reproduisent avec un remarquable accent de vérité le caractère propre à ces contrées. Après les fragments sur l'Orient que nous avons tirés de sa correspondance, voici encore la description d'un paysage de France où l'on trouvera un sentiment bien vif aussi d'une autre nature. Dans une lettre écrite sous un soleil brûlant, il rappelle avec délices le ciel gris et la terre humide du pays natal : « Il est là, dit-il en parlant de son père ; il va se promener par une de ces journées d'automne si agréables, où le brouillard du matin vous enveloppe comme un songe, où l'on parcourt, sans penser où l'on va, les charmants sentiers des bois, où l'on respire en gonflant sa poitrine cette atmosphère fraîche et mélancolique, où l'on n'entend que les feuilles mortes qui tombent avec un léger frôlement comme un regret des beaux jours, et de temps en temps le cri saccadé et monotone du merle qui s'enfuit ; alors son chien fera brusquement quelques pas en avant, et, après avoir interrogé son maître, il retournera à sa place accoutumée reprendre son allure trottinante. Je me souviens de tout cela, je me rappelle tout, jusqu'au *Pli des Grives*, jusqu'au cigare fumé tranquillement sur les *Tertres de Boutest*, en face de cette nature calme et de cet horizon si gai et si plein de bonheur. Dis-lui qu'ici tout est grand, haut, sublime, mais que tout est aride, dénudé de végétation, encore plus pelé et plus monotone que les vastes bruyères de nos montagnes. »

Il observe aussi de loin les figures dans le paysage : il félicite son plus jeune frère qui vient d'être nommé lieutenant de la garde nationale ; il le voit à la revue sur l'esplanade, où chacun remarque sa bonne mine : « Peut-être tout à fait au dernier rang, bien loin derrière les vieilles têtes, quelque fraîche petite ouvrière au béguin plissé, au mouchoir bien tiré sur un corset élégant, passera-t-elle sa tête coquette et fine entre les épaules des mamans. »

Loin d'être, comme on l'a dit avec plus d'esprit que de vérité, un Arabe, un Syrien, tourmenté toute sa vie du regret de la patrie absente, après l'avoir revue un moment, Marilhat était Français plus qu'aucun peintre, par la nature de son esprit si peu exclusif et par toutes les qualités si bien équilibrées de son talent. Qu'on essaye de le ranger dans quelqu'une de ces catégories où les esprits systématiques trouvent commode de classer les artistes pour les juger plus à leur aise ! Était-il un coloriste ? Assurément coloriste aussi fin que brillant, et il ne faut pas moins admirer la justesse avec laquelle il a saisi les rapports et les dégradations des nuances les plus délicates, que la richesse de sa palette et l'harmonie qu'il a tirée du rapprochement de tons variés à l'infini ; mais en même temps il était dessinateur ; les lignes de ses paysages et les figures qu'il y disposait étaient pleines de caractère et d'un style toujours pur. Était-il un romantique, protestant, avec l'école si remuante alors, contre l'imitation obstinée des modèles consacrés, et l'abus d'une idéalité sans caractère ? Les romantiques l'accueillirent comme un des leurs, à son retour, et lorsqu'il eut exposé au Salon de 1834 quatre vues d'Égypte, il partagea aussitôt avec M. Decamps le domaine de l'Orient exploité depuis par tant de mains, sans qu'ils en aient été dépossédés ni l'un ni l'autre. On comprend quel attrait devait avoir pour des novateurs cette peinture d'un aspect si nouveau ; mais il faut remarquer qu'elle ne déplut pas pour cela à ceux qui leur étaient le plus opposés. Ajoutons que Marilhat professait une grande admiration pour la peinture de paysage réputée classique, celle du Poussin, de Claude Lorrain, celle même du Dominiquin ou de Carrache ; il goûtait beaucoup moins celle des peintres hollandais et flamands ; mais c'est Titien qu'il proclamait son maître, bien qu'il ne l'eût véritablement connu que son talent étant entièrement formé. On demanderait encore, aujourd'hui, s'il n'était pas un réaliste, cet élève de la nature qui copia rigoureusement, durant deux années, tous les modèles qu'elle lui présentait ; et certes, Marilhat fut possédé, non-seulement à cette époque, mais toute sa vie, de l'amour sincère et passionné de la nature : il poussa aussi loin que personne la fidélité scrupuleuse dans l'imitation, mais en y apportant une vivacité d'impression, une liberté, un charme qui appartenaient à l'artiste plus qu'à ses modèles ; il savait, tout en les choisissant et en s'appliquant à les rendre avec exactitude, qu'il n'y a pas de fantaisie individuelle, pas d'idéale beauté qui ne perde toute originalité, tout caractère et toute vérité, lorsqu'on se dispense d'étudier les traits et la physionomie de la nature pour y substituer la manière et la convention.

La fin à une autre livraison.

La pauvreté est partout, au centre et aux circonférences. Sa plainte se mêle aux murmures dissonants de la foule affairée des villes, comme aux libres et vastes murmures des rivages de l'Océan. Nous la voyons et nous l'entendons tous ; mais la voir et l'entendre sans la sentir, ce n'est pas la connaître.

On entend des poëtes demander à quelles sources il serait possible de régénérer l'art. L'une des plus belles sources de la poésie ne sera-t-elle donc pas toujours la prière du pauvre ?

L'AMOUR DES PLACES.

C'est une très-grande erreur de croire que la passion de presque tous les Français de nos jours, et en particulier de ceux des classes moyennes, pour les places, soit née depuis la révolution ; elle a pris naissance plusieurs siècles auparavant, et elle n'a cessé, depuis ce temps, de s'accroître grâce à mille aliments nouveaux qu'on a soin de lui donner.

Les places, sous l'ancien régime, ne ressemblaient pas toujours aux nôtres, mais il y en avait encore plus, je pense ; le nombre des petites n'avait presque pas de fin. De 1693 à 1709 seulement, on calcule qu'il en fut créé quarante mille, presque toutes à la portée des moindres bourgeois. J'ai compté, en 1750, dans une ville de province de médiocre étendue, jusqu'à cent neuf personnes occupées à rendre la justice, et cent vingt-six chargées de faire exécuter les arrêts des premières, tous gens de la ville. L'ardeur des bourgeois à remplir ces places était réellement sans égale. Dès que l'un d'eux se sentait possesseur d'un petit capital, au lieu de l'employer dans le négoce, il s'en servait aussitôt pour acheter une place. Cette misérable ambition a plus nui au progrès de l'agriculture et du commerce en France que les maîtrises et la taille même. Quand les places venaient à manquer, l'imagination des solliciteurs se mettant à l'œuvre en avait bientôt inventé de nouvelles. Un sieur Lemberville publie un mémoire pour prouver qu'il est tout à fait conforme à l'intérêt public de créer des inspecteurs pour une certaine industrie, et il termine en s'offrant lui-même pour l'emploi. Qui de nous n'a connu ce Lemberville ? Un homme pourvu de quelques lettres et d'un peu d'aisance ne jugeait pas enfin qu'il fût séant de mourir sans avoir été fonctionnaire public. « Chacun, suivant son état, dit un contemporain, veut être quelque chose de par le roi. »

La plus grande différence qui se voie en cette matière

entre les temps dont je parle ici et les nôtres, c'est qu'alors le gouvernement vendait les places, tandis qu'aujourd'hui il les donne; pour les acquérir on ne fournit plus son argent, on fait mieux, on se livre soi-même ([1]).

DINANT.

La ville de Dinant est située dans la province de Namur, sur les bords de la Meuse. On sait peu de chose sur ses origines.

Au neuvième siècle, Charles le Chauve en devint le seigneur, par suite du partage de l'empire qu'il fit avec Louis le Germanique. Fortifiée au douzième siècle, enrichie sous le gouvernement des évêques de Liége, cette ville compromit elle-même sa prospérité par sa haine contre Bouvignes, une des villes voisines, et fut entraînée dans des luttes sanglantes.

Plus tard, Dinant prit parti pour les Liégeois révoltés contre le duc de Bourgogne, et, lorsque ce prince eut battu ses ennemis à Othée (village situé à douze kilomètres de Liége), elle fut condamnée à démolir sa fameuse tour de Montorgueil, qui déjà deux fois avait été détruite par les gens de Bouvignes. Les Dinantais la relevèrent une troisième fois; mais, attaqués par le duc Philippe de Bourgogne, ils n'obtinrent la paix, en 1431, qu'à la condition d'abattre pour toujours ce fort redoutable.



Vue de Dinant, en Belgique. — Dessin de F. Stroobant.

En 1466, le comte de Charolais, fils du duc Philippe, vint assiéger Dinant, qui, après un long siége, fut forcée de se rendre à discrétion. Le duc de Bourgogne, accablé d'ans et d'infirmités, avait voulu voir les Dinantais « pour la dernière fois; » ce n'était pas par amour pour eux : il ordonna de jeter huit cents bourgeois, deux à deux, dans la Meuse, fit passer le reste des habitants au fil de l'épée, et livra la ville au pillage et à l'incendie.

([1]) Alexis de Tocqueville.

LA CONDAMINE.

SES PREMIÈRES ANNÉES. — SON VOYAGE INÉDIT EN ORIENT. DESCRIPTION DES RUINES DE CARTHAGE.

Charles-Marie de la Condamine naquit à Paris, le 28 janvier 1701. Son père, Charles de la Condamine, était receveur général des finances du Bourbonnais; sa mère, Marguerite-Louise de Chources, appartenait à une bonne et ancienne famille. — Comme plusieurs autres hommes éminents, la Condamine s'est plu à tracer le riant tableau de ses premiers plaisirs, de ses premiers succès, et aussi de ses premières pensée; s'il insiste, il faut le dire, un peu trop peut-être sur

l'espèce de répugnance qu'il éprouvait à apprendre les fables de la Fontaine, dont il ne comprenait guère plus le sens que celui du rudiment, cette remarque, vulgaire dès le dix-huitième siècle, a été bien souvent répétée depuis; nous sommes persuadé, pour notre part, qu'il en est de ces fables comme du beau sermon auquel assistait le paysan de l'abbé Gerbet : si l'esprit ne comprend pas toujours, l'âme entend.

De la pension où l'on avait si mal deviné quelles étaient ses véritables aptitudes, la Condamine passa au collége Louis-le-Grand; il y étudia sous ce père Poirée qui forma tant de grands esprits, et dont Condorcet a pu dire, avec raison, qu'« il était aussi simple dans ses mœurs qu'il l'était peu par son style. » La Condamine ne suivit là heureusement qu'une partie des préceptes qui lui étaient offerts, avec d'excellents principes de morale; il y apprit l'art de bien dire et de raconter simplement; et, quoique avancé dans ses humanités, comme on disait alors, il possédait déjà ces deux qualités éminentes, vers 1717, lorsqu'il faisait sa philosophie sous le père Brisson; car, ayant été choisi par ce digne religieux pour soutenir une thèse dédiée à l'Académie des sciences, et qui avait pour base le développement de certains principes de Descartes, cette thèse du jeune cartésien fut écrite en français contre tous les usages reçus alors. On sut gré



La Condamine. — Dessin de Chevignard, d'après Cochin.

alors au vieux professeur d'avoir deviné dans son élève un écrivain d'une rare lucidité.

La Condamine avait dans sa famille un brave militaire, capitaine au régiment dauphin-cavalerie; le chevalier de Chources consentit à faire faire une campagne à son neveu, qui venait de quitter le collége, et il l'emmena pour assister au siége de Roses, cette ville de Catalogne, prise déjà en 1645, rendue par le traité des Pyrénées et attaquée de nouveau par l'armée de Louis XV. La curiosité innée du jeune volontaire faillit alors lui être fatale : vêtu d'un ample manteau d'écarlate, il s'était posté sur une hauteur pour juger du feu de l'ennemi; sa lunette braquée sur le fort, il laissait pleuvoir les boulets autour de lui, et il observait avec une persistance dont l'armée entière s'étonnait, quand il reçut l'ordre de descendre; il apprit seulement alors que c'était la couleur de son vêtement qui l'avait rendu le but du feu si bien nourri des batteries qu'il examinait. Son sang-froid dans le danger devait être mis plus tard à d'autres épreuves. Après le siége de Roses, il renonça à son essai de la vie militaire pour tenter l'étude sérieuse des sciences, et il obtint un tel succès dans la carrière nouvelle qu'il venait de choisir, qu'en 1730 il entra à l'Académie en qualité d'adjoint-chimiste.

Il peut sembler étrange, tout d'abord, qu'un savant dont la renommée se fonde sur des études astronomiques ait commencé par étudier exclusivement les systèmes philosophiques et la chimie; mais, en examinant de près les écrits nombreux et variés qu'il a laissés après lui, on ne tarde pas à y reconnaître une sorte d'universalité, née des mille désirs scientifiques dont il était assailli. Ce n'étaient pas seulement les sciences exactes qui préoccupaient ce chercheur ardent de toute vérité; à quelque ordre qu'elles appartinssent, les connaissances acquises par son siècle lui semblaient être de son domaine; et si d'excellentes études classiques, encore perfectionnées depuis sa sortie des Jésuites, ne le laissaient pas étranger à l'archéologie grecque et romaine, et lui permettaient d'aborder plus tard les secrets d'une archéologie nouvelle, les collections sans nombre qu'il visitait dans

Paris, les discussions ardues que soulevaient déjà les amateurs exclusifs de la musique italienne, opposée à la musique de Rameau, le rendirent propre à apprécier les arts autant qu'il l'était déjà à propager les sciences de haute spéculation. Chimiste aussi habile qu'on le pouvait être avant l'apparition de Lavoisier, bon mathématicien, même à côté des Clairaut et des Bouguer, la Condamine était encore dessinateur intelligent et musicien capable d'apprécier les difficultés de la composition; il n'était pas jusqu'à la poésie qui ne fût pour lui l'occasion de distractions aimables, en l'exerçant à l'art difficile de l'écrivain. Tout cela assurait au nouvel académicien un rang distingué dans la société instruite et polie à laquelle il appartenait; mais chez lui, à vrai dire, rien n'avait été poussé à un tel degré de supériorité qu'il pût en espérer une réputation durable. Ce renom, il devait l'acquérir quatre ans plus tard par ses voyages; mais pour y parvenir, il vécut bien plus qu'on ne le suppose de la vie de l'investigateur actif; ses grandes explorations de l'Amérique eurent une sorte de prodrome, un apprentissage, si on le préfère, qui semble être généralement ignoré.

Il y a, en effet, dans la vie de la Condamine, un épisode toujours passé sous silence par ses biographes, mentionné à peine par ses plus fervents admirateurs, et qui, dès le début de sa carrière, donne toute la mesure de ce qu'il deviendra dès que le champ de ses explorations se sera accru; nous voulons parler du voyage qu'il entreprit en Orient; voyage écrit sous forme de journal, et qui, par une étrange fatalité, est toujours resté dédaigné des savants, peut-être à cause des qualités mêmes qui eussent intéressé le plus les gens du monde. Attaché officiellement à un corps académique, mais peu connu, la Condamine n'avait pas encore acquis le droit d'être amusant.

Lorsqu'il entreprit cette excursion, un peu au hasard, mais poussé par ses désirs curieux, le jeune adjoint-chimiste venait d'entrer à l'Académie des sciences; il avait à peine trente ans; sans s'être tracé un programme sérieux, il voulait voir, utiliser ses connaissances variées, faire surtout des observations astronomiques, s'instruire, comme il le dit lui-même, et pratiquer la navigation ([1]). M. de Maurepas se prêta à cette fantaisie, toute nouvelle alors chez un académicien. Une escadre allait partir pour protéger notre commerce dans la Méditerranée et renouveler certains traités avec les Barbaresques. Le succès n'était pas douteux; Duguay-Trouin commandait l'expédition. Ce fut au mois de mai 1731 que notre jeune savant alla s'embarquer dans le port de Toulon, à bord du *Léopard*; il ne montait pas le navire que commandait l'illustre marin, mais Duguay-Trouin se rapprocha souvent de lui. Ainsi furent réunis par une étrange coïncidence deux Français dont les noms devaient être répétés si souvent dans le nouveau monde durant tout le dix-huitième siècle. Vingt ans auparavant, le hardi chef d'escadre avait été promener ses armes victorieuses dans les régions que le jeune passager devait ouvrir à la science par des conquêtes moins éclatantes, mais plus fructueuses et surtout plus justes. C'était sur le vaisseau commandé par le chevalier de Camilly qu'il allait satisfaire enfin cet immense besoin d'investigations dont, comme il nous le dit lui-même, il se sentait comme embrasé. Il commença par visiter les îles que l'Espagne possède dans la Méditerranée, puis il débarqua à Alger, ce nid de pirates si redouté alors, cette ville de toutes les misères et de toutes les violences, qu'il caractérise par quelques traits originaux. Sait-on, par exemple, quelle était la collation offerte alors par un dey aux officiers européens qui le visitaient en grande pompe? Un abricot, qu'il prenait dans une jatte d'argent et qu'il ne présentait si libéralement qu'aux plus avancés en grade. Fier d'une toute-puissance que rien n'avait encore ébranlée, ce dey, qui recevait son monde dans une cour mal pavée, réclamait avec aigreur des sommes considérables qu'il disait lui être dues. Avec un peu de fermeté (et le chef de l'escadre, comme on le sait, n'était jamais en défaut sur ce point), tout s'arrangea à l'amiable, et notre observateur put satisfaire la curiosité bien légitime qui l'entraînait sur la place où se célébrait la fête du Ramadan. Il n'était pas sourd alors; il n'eût pas été fâché de le devenir lorsque les timbaliers du dey mêlèrent leur bruit infernal aux sons bizarres des hautbois et des trompettes barbaresques, et toutefois il est peut-être aujourd'hui le seul de nos anciens voyageurs qui nous ait conservé un fragment authentique de la musique telle que les dilettanti d'Alger l'entendaient il y a cent ans.

Les observations astronomiques du zélé voyageur n'en continuaient pas moins; malgré ces divertissements, son activité trouvait moyen de faire face à toutes les études et de prendre part à tous les plaisirs.

Le 22 juin il fallut s'embarquer de nouveau pour montrer notre pavillon aux autres nations de la côte; le 25 juin, les forts de la Goulette saluaient l'escadre de vingt et un coups de canon.

Quelques semaines auparavant, notre voyageur avait pu s'entretenir avec le docteur Schaw, qui visitait comme lui Alger, et dont les écrits, avant les beaux travaux du commandant de la Mare, faisaient seuls autorité dès qu'il s'agissait de vestiges antiques en pays de Barbaresques. Chez un esprit impressionnable comme l'était la Condamine, de telles conversations avaient dû porter leur fruit; ce qu'il y a de certain, c'est que, la Goulette une fois franchie, notre curieux investigateur se montre aussi préoccupé d'antiquités que d'astronomie, et qu'il oublie même parfois ses beaux projets d'expériences thermométriques pour se vouer tout entier à l'archéologie. Avant de quitter Tunis et après avoir visité les maisons de plaisance du bey, ainsi que les jardins merveilleux qui les environnaient alors, il trouva moyen d'aller, tout haletant, jeter un coup d'œil sur les ruines de Carthage et d'en mesurer quelques-unes, au risque d'être laissé comme otage dans ces antiques souterrains.

« Le signal de désaffourcher avait paru, dit-il, au mât de misaine de notre vaisseau; j'étais en trop beau chemin et trop avancé pour reculer... J'ai poursuivi ma route, et, ne trouvant d'abord que quelques vieilles masures, quelques restes de souterrains qui n'avaient rien d'extraordinaire, je commençais à me repentir de la peine que j'avais prise; je n'ai pas tardé à m'en trouver bien dédommagé. Je m'étais écarté de mes guides et j'avais gagné, par un sentier escarpé, le haut de la montagne, d'où je considérais avec attention la vaste étendue de l'ancienne Carthage et le peu de vestiges qui subsistaient de son ancienne splendeur, lorsque j'ai aperçu le Maure et mon compagnon de voyage qui me faisaient signe de les suivre. Je suis descendu du lieu où j'étais, qui, par sa situation et sa disposition, pourrait avoir été l'emplacement de la citadelle, et je les rejoignis auprès du monument presque unique qui se soit un peu conservé, mais qui suffit seul pour donner une idée de la magnificence et de la solidité de ceux qui ne subsistent plus. Ce sont dix-sept souterrains voûtés, parallèles les uns aux autres, dont la maçonnerie, du moins quant au plus grand nombre, est aussi saine et aussi entière que s'ils avaient moins d'un siècle. On juge que c'étaient des citernes, destinées à rassembler et conserver les eaux de pluie pour fournir la ville d'eau en temps de sécheresse, car il ne se trouve

([1]) Voy. le manuscrit déposé à la Bibliothèque impériale de Paris sous le numéro Suppl. fr. 2582; il porte au titre : *Journal de mon voyage au Levant*. On lit sur un des feuillets de garde : *Copie collationnée d'un manuscrit autographe inédit de M. de la Condamine.*

pas de fontaines dans le voisinage, et l'eau que font les bâtiments est tirée de puits dans la campagne, que les habitants d'une grande ville auraient bientôt épuisés. Plusieurs de ces citernes se sont comblées ou l'ont été de main d'homme; d'autres paraissent encore pleines d'eau jusqu'à une assez grande profondeur, autant que l'on peut en juger en y jetant une pierre. »

La Condamine, dont M. de Humboldt aime à vanter l'exactitude, entre ici dans des détails minutieux sur ces fameux réservoirs qui, un siècle après son voyage, ont été examinés par Falbe. Il trouva que leur hauteur, du fond de la citerne au-dessus de la voûte, était de trente-six pieds; il toisa une de ces excavations; elle avait quinze toises de long en dedans œuvre, et trois toises de large. « Les murailles qui séparent une citerne de l'autre, ajoute-t-il, ont cinq pieds d'épaisseur et pouvaient en avoir au moins sept au rez-de-chaussée; il règne des deux côtés deux galeries voûtées de huit pieds de large, dont la longueur, qui répond à la largeur des dix-sept citernes et de leurs intervalles, doit être de près de soixante-dix toises sous les galeries, d'un et d'autre côté. De quatre en quatre toises, on rencontre une arcade qui a vue sur l'intérieur de la citerne, dont chacune est éclairée par trois ouvertures rondes, situées au milieu et vers les extrémités de sa voûte. Dans le milieu de la longueur de chaque voûte, il y a deux arcades de voûte qui se croisent et forment les diagonales d'un carré dont les deux côtés sont ouverts sur les deux citernes, à droite et à gauche, en sorte que, par ces arcades, on voit de la première citerne jusqu'à la dernière, tant que la vue peut s'étendre. » A ses descriptions, le voyageur avait joint un plan qui ne nous est point parvenu, et dont il faut déplorer la perte. Il était temps que ce travail improvisé s'achevât : lorsque la Condamine revint sur la plage, les derniers canots envoyés à terre allaient rallier l'escadre. A bord du *Léopard*, notre curieux infatigable put se féliciter d'avoir si bien employé son temps. Esprit toujours prompt, servi par un parti pris qui écarte immédiatement tout obstacle, il appartenait à cet homme résolu de discerner les grandes questions partout où son goût le conduisait. En Afrique, il mesure le premier les ruines de Carthage; au Pérou, il devine une civilisation éteinte rien qu'à l'inspection des monuments, et si nous ne le suivons pas, au sommet de la Cordillère, dans ses calculs astronomiques, nous nous proposons de le montrer plus tard comme le créateur d'une archéologie toute nouvelle, parmi les ruines de l'empire des Incas.

PROLOGUE DES FABLES DE PESTALOZZI.

« Le monde est toujours le même, et pourtant les idées des hommes sur tout ce qui existe sont si différentes! » Ainsi parlait le paysan Waldmann auprès de qui j'étais assis à table.

Sa femme lui répondit : « Le monde est bien le même; mais à minuit il est à tes yeux tout autre qu'à midi, et tout autre par le brouillard qu'à la clarté du soleil. »

« Ce n'est pas seulement cela, dit le domestique Stoffel qui se trouvait aussi à table : le chameau le voit autrement que le cheval, le chien autrement que l'âne, le poisson autrement que l'oiseau, et l'herbe autrement que la pierre. »

« N'oublie pas, Stoffel, dit l'aïeul dans son fauteuil, que l'homme n'a une juste vue du monde que s'il le voit comme ne sauraient le voir ni herbe, ni pierre, ni aucune bête sur la terre. »

Je notai cela, et je me demandai depuis lors, à toute chose qui fit en ce monde quelque impression sur moi : — Est-ce le jour ou la nuit, au soleil ou par le brouillard, que je l'ai vue? ou encore est-ce chat ou chien, singe ou éléphant, renard ou âne, qui m'y a fait porter les regards? mais surtout mes yeux la voient-ils comme ne saurait la voir aucune bête sur la terre?

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit et ce qu'on fait.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire l'esprit s'élève et s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse

SAINT-ÉVREMOND.

Le sens commun, qui, à dire la vérité, n'est pas trop commun, est le meilleur sens que je connaisse; attachez-vous y et tenez son avis pour le meilleur. Lisez, écoutez, pour votre amusement, des systèmes ingénieux, des questions délicates, agitées subtilement et avec tous les raffinements que des imaginations échauffées peuvent suggérer; mais ne les considérez que comme des exercices pour l'esprit, et retournez toujours faire votre paix avec le bon sens.

LORD CHERSTERFIELD.

LE LIVRE DE JOB (1).

Vous dont le corps est soumis aux souffrances; vous qui pleurez sur la perte de vos enfants, de vos amis, ou qui avez à supporter les coups inattendus de la fortune; vous encore qui vous tenez impatiemment à la place que la société vous a faite, et murmurez contre la Providence, lisez, méditez le livre de Job, et la consolation, la résignation descendront dans votre cœur.

Et vous aussi, qui possédez tous les biens de ce monde, santé, richesses, honneurs, lisez le livre de Job, pour vous rappeler toute la fragilité de ces biens, dont vous vous laissez enivrer. Frémissez en vous-mêmes de l'épreuve redoutable à laquelle ils vous soumettent sur la terre, et rachetez autant qu'il est en vous ces prospérités, en devenant meilleurs, plus humains, plus craintifs devant Dieu, qui tente ainsi votre orgueil, votre ingratitude, tous les mauvais instincts de notre nature,

De ce livre de Job, en effet, comme de bienfaisants flambeaux, sortent les plus fondamentales vérités :

Notre libre arbitre,

Sous la direction de la conscience, mais trop souvent endormie, méprisée ou faussée par nos passions ou nos vices.

D'où, comme conséquence,

L'Invasion du mal moral,

Et ce qui en est la suite inévitable,

Les Épreuves.

D'où la lutte incessante :

Les séductions du vice et les exigences de la vertu;

L'humilité de la soumission, ou l'orgueil de la révolte, en présence du vice souvent glorifié et triomphant; de la vertu, le plus souvent abattue et tournée en dérision.

Puis,

La Providence qui dispose des biens et des maux,

Suivant de secrets desseins en vue de notre amélioration morale; c'est-à-dire,

Toute l'histoire de notre vie.

D'où suit invinciblement, pour l'accomplissement de la Justice divine, au delà de cette vie passagère,

L'immortalité de notre âme,

(1) Le treizième de l'Ancien Testament. (Cet article nous est adressé par un anonyme.)

Et ce qui en est la conséquence,
Une récompense pour les bons.

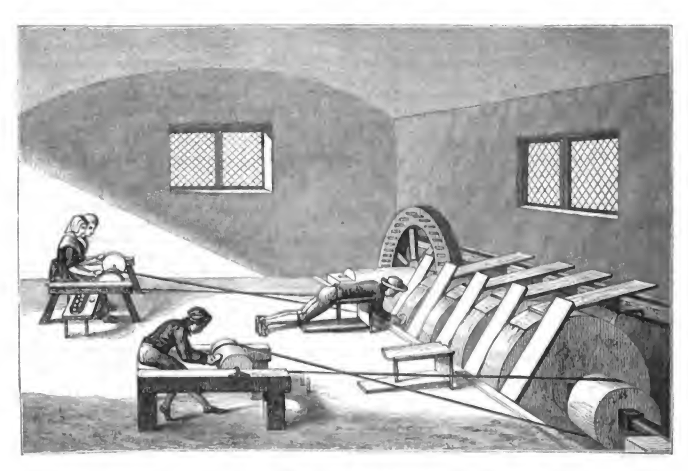
Ainsi, dans un drame sublime et sous les formes de la plus haute poésie, ce livre, le plus ancien peut-être de ceux que le temps a laissé parvenir jusqu'à nous, nous enseigne les mystères les plus profonds de notre condition sur la terre.

L'ART DE TAILLER ET DE POLIR LES AGATES.

Nous avons décrit (tome XXII, pages 203, 256, 343) quelques-unes des agates les plus recherchées comme pierres précieuses; il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter quelques mots sur le travail auquel on les soumet, avant de les employer à la parure et à l'ornementation.

La plupart des agates, et on peut même dire toutes celles qui entrent aujourd'hui en circulation dans le commerce, ont été travaillées à Oberstein, dans l'ancien Palatinat, provinces rhénanes. Oberstein est un petit bourg situé sur la Nahe, l'une des rivières affluentes du Rhin. Il est environné de montagnes qui fournirent des gisements jadis très-abondants en agates, mais aujourd'hui presque épuisés; la presque totalité de celles que l'on y travaille provient de pays étrangers; il en arrive beaucoup du Brésil et de toute la contrée située au sud de la pointe méridionale de cet empire; on en trouve, dans le lit de l'Uraguay surtout, de très-belles quant à la teinte et au volume.

La taille et le polissage des agates, à Oberstein, se pratique au moyen de moulins à eau qui font mouvoir, par un mécanisme très-simple, des meules et des cylindres dont la nature varie suivant le travail qu'on se propose. Pour la taille, ce sont des meules que l'on emploie; elles sont en grès rouge extrêmement dur; elles ont cinq à six décimètres de diamètre sur un et demi d'épaisseur; un mince filet d'eau tient leur surface constamment humide. Pour façonner l'agate, l'ouvrier soumet la pierre au frottement de la meule, qui tourne avec rapidité. La dureté du grain de l'instrument de rotation, la forte pression de la pierre contre sa surface, et que l'ouvrier augmente ou diminue à volonté par les efforts qu'il peut faire contre un point d'appui placé en arrière de lui, ont bientôt usé l'agate. Les lapidaires sont si exercés à ce travail, qu'en se servant diversement des angles de la meule, des parties convexes, des parties concaves, de cylindres tronqués, etc., pratiqués à dessein, soit sur la portion horizontale, soit sur la portion verticale de la surface tournante, ils exécutent avec dextérité toutes sortes d'ouvrages.



Tour à polir les agates.

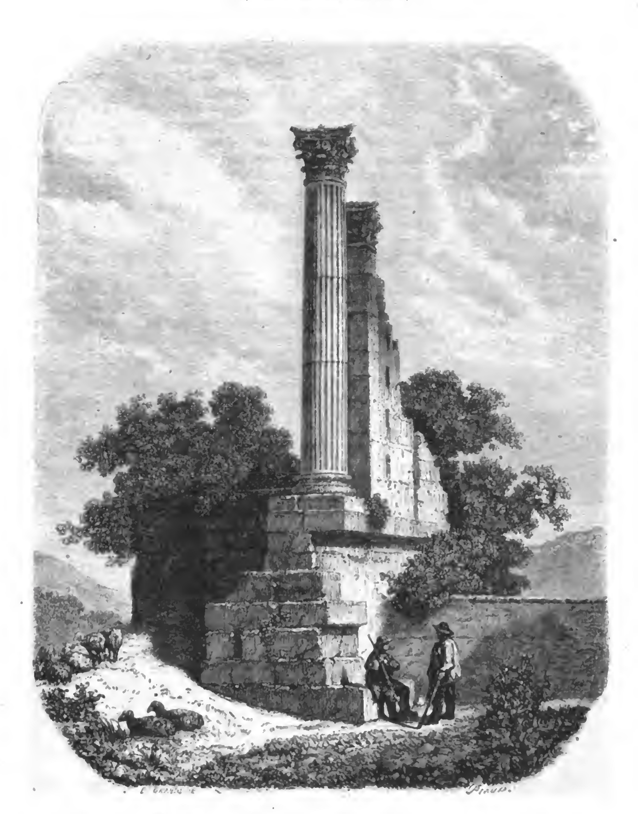
Pour perfectionner et polir les ouvrages taillés comme nous venons de le voir, on se sert de cylindres ou roues pleines en bois mou; ces cylindres sont mus par le même moulin que les meules, au moyen de lanières de cuir passant par l'axe principal ou grand arbre. Ils sont enduits préalablement d'une substance particulière terreuse, d'un rouge violâtre, qui n'est autre chose qu'un tripoli dû à la décomposition d'une roche porphyrique dans laquelle gisent les agates, et que l'on exploite dans le voisinage même d'Oberstein.

Dans quelques cas, il est utile de diviser la pierre en plaques avant de la polir; cette opération se fait au moyen de scies ou archets dont la lame ou corde est remplacée par un fil de fer; par un frottement soutenu au moyen de ce fil de fer, et au moyen d'une bouillie d'émeri que l'on introduit de temps en temps dans le premier trait formé, on divise à volonté les agates. Mais cette opération se pratique partout ailleurs qu'à Oberstein; on scie beaucoup en ce genre à Paris.

Les agates sont, à Oberstein, l'objet d'un commerce considérable, qui fait la richesse de ce petit pays et occupe la plupart de ses habitants.

VERNÈGUES

(Département des Bouches-du-Rhône).



Ruines romaines à Vernègues (Bouches-du-Rhône). — Dessin de Grandsire, d'après M. de Fontainieux.

Vernègues, ancien village fortifié, est situé au penchant méridional d'une colline, près de Lambesc, dans l'arrondissement d'Arles. Un archéologue (¹) suppose que son nom était jadis Vernagues et venait de *Vernusager*, champ de *Vernus* ou *Vernius* : d'autre part, on fait observer qu'au moyen âge on appelait Vernègues *Alvernica*. Les restes d'un château fort dominent les maisons, et c'est près de là que l'on voit les ruines dont nous donnons le dessin. M. Léon Vaudoyer, dans ses *Études d'architecture en France*, les a déjà fait connaître à nos lecteurs, mais seulement par une description qu'il est nécessaire de rappeler ici en vue du dessin :

(¹) J. Perrot, *Lettres sur Nîmes et le Midi*.

« Le plus ancien temple romain qui soit encore en France est celui de Vernègues, qui semble indiquer la transition de l'art grec à celui qu'apportèrent les vainqueurs des Gaulois. Le plan de ce monument est un parallélogramme ; des quatre colonnes qui ornent la façade, une seule subsiste aujourd'hui ; un perron dont on voit encore la place occupait toute la longueur du portique et permettait d'arriver au sol élevé du sanctuaire. Une enceinte demi-circulaire, taillée dans le roc, laissait un large et libre espace derrière l'édifice, qui se trouvait ainsi entièrement isolé. De belles assises formaient le soubassement destiné à supporter l'aire du temple ; les deux murs latéraux de la nef ou cella sont encore debout ; les détails des moulures, la base de la co-

lonne, les feuilles du chapiteau, indiquent évidemment une alliance du style grec et de l'architecture romaine. Ce monument fut converti en chapelle, comme l'atteste un fragment chrétien qui s'appuie sur la face septentrionale de la ruine. »

Millin a parlé de Vernègues (¹); mais il ne l'avait probablement pas visité : du moins il semble ignorer l'existence des restes d'architecture romaine que représente notre gravure : — Sur le territoire de Vernègues, il y a, dit-il, des ruines qu'on regarde comme celles d'un ancien temple. Cette tradition est fondée sur la découverte qu'on y a faite d'un autel carré, qui a sur chaque face la figure d'une divinité, Jupiter, Junon, Mercure et Hercule. Le culte de saint Symphorien a remplacé celui des idoles antiques : il attire un très-grand nombre de fidèles le jour de sa fête; et les nombreux *ex-voto* suspendus dans sa chapelle attestent l'efficacité de son intercession. On promène solennellement des représentations d'hommes en fer-blanc, couchés sur le dos; on régale les assistants de gâteaux faits avec un mélange de farine et de safran, et auxquels on donne la forme d'une poule. L'effigie du saint est accompagnée d'un cantique dont la poésie n'est pas merveilleuse; on y remarque ces deux vers :

Et vous ferez des offrandes
Très-grandes.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voyez p. 24, 58, 66, 83, 98, 130, 173, 238, 274, 365.

LES VENDANGES.

Je ne quittai presque pas les vendangeurs; ils me traitaient en camarade. quels bons rires! Quelles naïves plaisanteries! Quand on apportait le repas à la vigne, j'en prenais ma part. Le loustic de la troupe contait des histoires de toute sorte. En voici une dont je lui laisserai la responsabilité.

« En 1804, la vendange fut d'une si prodigieuse abondance, que dans plusieurs villages on ne savait plus où loger la récolte. Quiconque louait, prêtait ou vendait un tonneau, recevait en vin une bonne part du contenu. On fit même courir le bruit sur la montagne que, dans notre village, le vin se donnait gratis, et qu'on disait : « Grand merci! » à ceux qui venaient en délivrer les malheureux vignerons.

» Un montagnard fut assez simple pour le croire, et vint, avec sa voiture et une futaille, chez un de nos voisins, qu'il fournissait d'échalas, lui offrir ses services et le tirer d'embarras. Le voisin était un rusé compère et remercia fort le montagnard de sa complaisance, le fit asseoir, lui servit de la soupe et une bouteille de vin, pendant que ses valets remplissaient la futaille.

» On ne manqua pas d'ajuster sur la bonde « une pompe » assurément fort inutile, car le liquide ne risquait pas de fermenter bien fort. On mit un bouquet à la futaille, un bouquet au chapeau du montagnard.

» Il s'en retourna bien joyeux. La course était longue et pénible; notre homme dut passer la nuit en route, dans une auberge isolée, qui ne jouissait pas d'une très-bonne réputation. Après avoir enfermé la voiture dans la remise, notre homme soupe et va se coucher.

» Le lendemain matin, l'aubergiste lui demande, au moment du départ, si son vin ne fermente point et ne court aucun risque.

» — Je ne crois pas, dit le montagnard de sa voix traînante.

» — Il faudrait voir cependant. Le vin est violent cette année.

» En disant ces mots, l'aubergiste était monté sur la voiture, avait enlevé la pompe et approché son nez de la bonde.

» — C'est du vin que vous avez là dedans? dit-il avec surprise.

» — Eh! sans doute.

» L'aubergiste observait les bords du trou et n'y voyait qu'une froide humidité. Il ne pouvait atteindre le liquide avec le doigt; il y plonge une paille et en porte le bout à ses lèvres. Il éclate de rire.

» — Du vin, bonhomme! Allez, il ne vous portera pas à la tête!

» — Que voulez-vous dire?

» — Ce vin, c'est de l'eau!

» — De l'eau?

» — Pas autre chose.

» On s'en assure, et le montagnard, furieux, déclare qu'on l'a volé pendant la nuit.

» — Au moins ce n'est pas moi, dit l'aubergiste; car je ne me serais pas trahi comme cela.

» — C'est égal, vous êtes responsable de ce qui se fait chez vous. Mon vin était sous clef dans votre remise.

» — Holà! compère, prenez garde à ce que vous dites, et ne vous exposez pas à un procès en diffamation. Qui vous l'a vendu, ce vin soi-disant tel?

» — On ne me l'a pas vendu, on me l'a donné; mais c'est égal, vous me le payerez ou vous m'en rendrez du pareil.

» — On vous l'a donné? Et qui donne, comme cela, une futaille de vin?

» — Un brave homme de mes amis, Jean-François Noson.

» — Allons-y ensemble tout de suite.

» — Soyez tranquille; j'en réponds.

» Mais l'homme était devenu défiant; il vide avec indignation sa futaille et redescend dans la plaine avec son attelage. L'aubergiste le suit; ils arrivent sans avoir échangé dix paroles sur la route.

» On soupait chez Jean-François. Les survenants font tapage à la porte. Le vigneron regarde par la fenêtre, reconnaît son homme et se doute de quelque chose. Il ouvre, on entre, et, comme le montagnard bégayait de colère, l'aubergiste expose l'affaire.

» — Voilà qui peut paraître bien singulier, dit le rusé vigneron. Cependant cette aventure ne m'étonne pas; je vais vous en conter une autre qui vous expliquera tout. J'étais seul au pressoir cette nuit; nos valets étaient allés se coucher et j'avais moi-même bonne envie de dormir. Je dormais, je crois, presque à moitié, quand j'ai vu, à la lueur de la lampe, une figure humaine avec des cornes et une barbe de bouc. Cette figure me regardait fixement et me dit enfin :

» — Jean-François!

» Mais je ne répondis rien, parce que j'avais peur.

» — Jean-François, me dit encore une fois le fantôme, je suis ton servant; je prends bien de la peine pour cultiver tes vignes, et, quand vient la vendange, tu donnes notre vin gratis à ces campagnards! Écoute, celui qui s'en est allé avec sa futaille pleine n'en aura pas le plaisir. Je viens de changer son vin en eau, et si tu ne me promets pas que de ta vie tu ne feras plus pareille sottise, je changerai de même à l'instant tout le vin de ta cave.

» — Ah! bon servant, me suis-je écrié, je vous demande pardon; je vous jure que jamais pareille fantaisie ne me prendra plus.

» Aussitôt que j'eus dit ces mots, le servant fit une cabriole, et disparut en poussant un grand éclat de rire.

(¹) *Voyage dans le midi de la France*, t. IV.

« Au récit de ce conte toute la compagnie fit comme le servant, et le montagnard comprit enfin qu'on s'était moqué de lui. »

La gaieté n'était pas toute chez les vendangeurs; nous avions aussi à la maison quelques scènes assez bouffonnes. C'est de la même année que date la visite d'une vieille dame, qui ne quittait qu'une fois par an la ville de X... pour aller à la campagne; elle choisissait l'époque des vendanges parce qu'elle aimait beaucoup les raisins et le vin doux.

Où est-elle, cette vieille dame Ragy, avec son nez de perroquet et son menton de galoche? Quelques poils de barbe blonde, une bouche rentrée, des yeux enfoncés, faisaient d'elle un singulier masque, et j'avais eu assez de peine à m'y accoutumer.

Quelle capacité d'estomac était la sienne! Si elle n'était pas au pressoir, occupée à boire du moût, elle était à la vigne, s'empiffrant de raisins. A table, le vin déjà fait la trouvait tout aussi complaisante. Elle avait le vin fort bavard. Un jour, elle nous contait qu'étant montée sur la Dent de Vaulion, célèbre sommité du Jura, elle avait vu sept lacs.

— Sept lacs! dit mon père, et les noms!

Mme Ragy se met en devoir de les énumérer; nous la suivons dans ce calcul, et, comme pour la soulager, nous comptons avec elle; mais à la fin, il ne se trouve jamais que six lacs. On recommence le compte; toujours la même erreur! Mme Ragy s'anime, et veut qu'on la laisse compter seule : précaution inutile; elle reste encore en chemin. Elle recommence, mais plus elle y met d'ardeur, plus sa tête se brouille; elle ne trouve plus que trois lacs! On lui verse encore une rasade, et l'on finit par la convaincre, ou peu s'en faut, que tout cela n'est qu'un rêve et qu'elle n'a jamais été sur la Dent de Vaulion.

PROVERBES DE LA GRÈCE MODERNE (1).

— L'aigle ne fait pas des mouches sa proie.

— C'est de la tête que sent le mauvais poisson. (Le bon ou mauvais état d'une famille dépend de son chef.)

— D'une épine sort une rose et de la rose une épine.

— La parole est d'argent, le silence est d'or.

— Il y a des cires blancs; il y en a aussi de noirs.

— Grâce à la fleur, le pot est arrosé.

— De grands vaisseaux s'y sont perdus, et toi, petit canot, qu'y viens-tu faire?

— La langue n'a pas d'os et elle brise les os. (Le sens du proverbe grec ne s'applique qu'aux mauvais effets de la langue.)

— Dès le matin, on voit si la journée sera belle.

— Après la montée vient la descente. (On trouve l'inscription suivante, placée sur le haut de l'escalier d'une vieille maison : « Après avoir monté, il faut descendre; après avoir vécu, il faut mourir. »)

— Haricot sur haricot, le sac se remplit.

— Le chameau malade soulève encore à lui seul le fardeau de plusieurs ânes.

— Danse seul si tu crains de te cogner.

— Des yeux qui ne se voient pas finissent par s'oublier.

— Lorsque tu ne gagnes pas de tes mains, gagne sur tes dents.

— Écrire sur l'eau, bâtir sur le sable.

— La boue ne jaillit pas jusqu'au soleil.

— L'œil du maître, nourriture du cheval et fumier du champ.

— Pour échapper à la fumée, tomber dans le feu.

(1) *Dictionary of modern greek proverbs*, par A. Negris, Londres, 1831.

— Une main lave l'autre, et les deux réunies lavent le visage.

— Si les anneaux sont tombés, restent les doigts.

— As-tu vu une mère heureuse? alors tu auras vu son fils.

Celui qui veut tuer un sanglier doit d'abord trouver un chien courageux. PINDARE.

ESTAMPES RARES.

LA BALLADE DES CHAPEAUX.

Pendant tout le moyen âge, les vitraux, les statues des portails, les peintures de l'intérieur des églises, avaient été, comme l'ont répété si souvent les canons des conciles, *le livre des illettrés*. A la fin de cette période, les premiers produits de l'imprimerie changèrent en réalité ce qui n'était qu'une figure. Si l'on fit quelques ouvrages entièrement xylographiques, comme, par exemple, le Donat, la majeure partie de ces volumes gravés sur des planches de bois étaient des livres à figures, comme les *Bibliæ Pauperum* ou les *Speculum humanæ salvationis*, qui n'avaient de texte que comme légendes pour leurs grossières images. C'est là le cas le plus fréquent : aussi la ballade qui est ornée, au commencement et à la fin, des deux grossières et curieuses gravures dont on voit le fac-simile page 371, a-t-elle cette curiosité d'offrir une prédominance de texte. Ce morceau, non-seulement rarissime, unique, véritable canard qui se devait vendre dans les rues, mais pour un liard ou deux (je n'oserais pas dire ce qu'il se vendrait maintenant!), vient d'être trouvé à la Bibliothèque impériale, en défaisant pour la remplacer la reliure vermoulue d'un manuscrit, emploi qui, par parenthèse, nous a conservé une bonne partie des morceaux les plus curieux des commencements de la gravure. Malheureusement, la feuille, imprimée d'un seul côté, ayant été pliée pour servir dans les deux gardes, la partie du dos se trouve détruite sur la hauteur de trois vers, ce qui divise la pièce en deux fragments. Le fragment supérieur a de hauteur, à droite, 0m,128, à gauche, 0m,139; l'inférieur a de haut, 0m,120 à droite, et à gauche, 0m,119, de sorte que la pièce complète, en y comprenant les vers qui ont disparu, devrait avoir à peu près 27 centimètres de haut; comme largeur elle varie de 0m,182 à 0m,184. Elle est partagée en deux colonnes dont la première offre la vignette du valet et trois strophes, et la seconde quatre strophes et la vignette des chaperons. La forme des lettres est très-irrégulière, et, comme il convient à une gravure, elle se rapproche plus de l'écriture des manuscrits que des types uniformes des lettres d'impression; un grand nombre sont même liées entre elles, et l'effet de l'ensemble a une singulière ressemblance avec certains volumes de Caxton.

Nous n'avons pas à donner ici la ballade elle-même, qui serait assez difficilement comprise, et que nos lecteurs pourront voir d'ailleurs à la fin du quatrième volume du *Recueil de Poésies françoises des quinzième et seizième siècles, morales, facétieuses et historiques*, publié par M. Anatole de Montaiglon dans la Bibliothèque Elzévirienne (p. 326-332). Nous remarquerons seulement que ce personnage qui porte des bonnets sur un bâton assez semblable à ceux sur lesquels les vanniers suspendent encore leurs ouvrages, est un marchand ambulant qui transporte sa marchandise. Mais, à tout prendre, cette première gravure qui nous montre le triomphe des hauts bonnets, est moins curieuse que la seconde qui symbolise la défaite des bonnets plats et chaperons. Le bras, vêtu d'une manche très-déchiquetée, y tient un chaperon déplié, et c'est une

représentation peu commune. On en voit par là bien l'agencement : une forme droite sur les côtés, plate, très-basse et recouverte d'étoffe, à laquelle est attachée une longue bande d'étoffe et un autre morceau plus court, qui, lorsqu'on avait fait faire à la bande les tours nécessaires, se passait dedans pour servir à l'arrêter ; le chaperon avait donc besoin d'être arrangé, et se rapprochait fort de certains turbans encore en usage dans l'Asie Mineure. Dernièrement, une suite de dessins allemands du quinzième siècle, vendue à Paris et qui représentait une suite de sujets de l'Évangile, a offert dans un d'eux cette même représentation d'un chaperon déroulé. Dans un des Miracles de Jésus-Christ enfant, deux de ses petits compagnons courent, avec leurs chaperons dépliés, après des papillons que sa parole vient de créer, et, pour les attraper, essayent de se servir de la calotte du chaperon comme d'un filet.



Gravure sur bois du temps de Louis XI, récemment découverte à la Bibliothèque de la rue Richelieu.

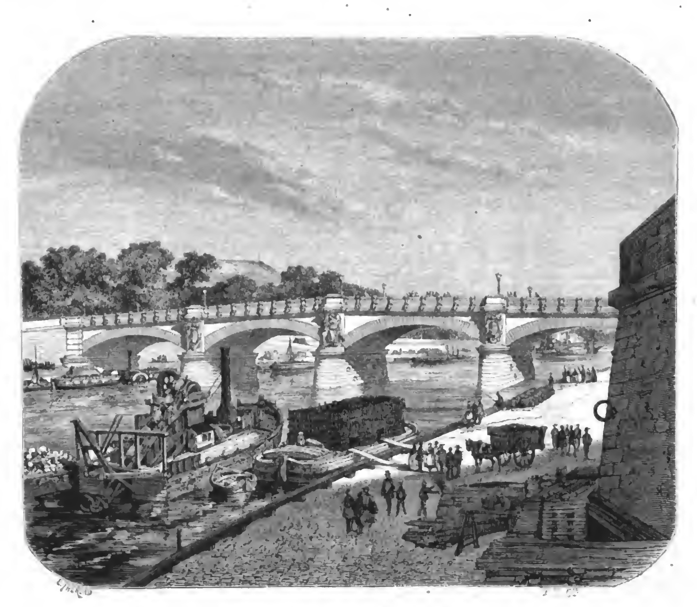
Quant à l'époque précise où cette pièce populaire a été écrite et publiée, elle est fort difficile à déterminer autrement que d'une façon approximative. La mode des chaperons a été universelle en France pendant toute la première moitié du quinzième siècle, et dans la seconde moitié elle demeura la coiffure habituelle de la cour de Bourgogne, jusqu'à la mort du duc Philippe le Bon, arrivée en 1467. Ainsi, à moins d'une raison positive, au lieu de la faire remonter au règne de Charles VII, nous croyons plus sûr de ne l'attribuer jusqu'à nouvel ordre qu'au règne de Louis XI, où la mode des hauts bonnets fut tout à fait triomphante. Il n'est pas besoin de dire que ce triomphe se changea depuis en défaite, car dès son premier livre, Rabelais, pour désigner la sottise de ceux qui croyaient aux explications de l'auteur du *Blason des couleurs*, les appelle des *restes de niays du temps des haultz bonnets*.

LE PONT DES INVALIDES.

Le nouveau pont des Invalides a 16 mètres de large, c'est-à-dire quatre de plus que celui qu'il remplace. Les anciennes piles ont été conservées, mais allongées. Une nouvelle pile a, de plus, été construite au milieu ; elle est fondée en caisson sur pilotis ; elle a coûté 28 000 francs. Contrairement à ce qui se pratique ordinairement, les arches

du centre sont plus étroites que les arches des côtés, d'environ 80 centimètres. Celles-ci sont surbaissées au dixième de flèche, les deux autres au huitième. La largeur des piles est de 4m,25, leur longueur de 21 mètres. La hauteur de l'arche marinière, au sommet intérieur de la voûte, est de 9 mètres au-dessus de l'étiage; celle du sommet de la chaussée, de 10m,50; l'épaisseur des têtes en pierre est de 1m,20 au sommet, et de 1m,80 sur les côtés. Les voûtes sont parementées en pierres meulières; les têtes ou bordures, ainsi que les piles et les culées, sont en pierres de taille.

Ce pont, commencé en octobre 1855, a été terminé au mois de mai de l'année suivante. Ainsi les travaux ont été exécutés pendant les sept plus mauvais mois de l'année; forcément interrompus par le dégel, ils étaient repris et poussés avec activité en tout autre temps. C'est pendant que



Le Nouveau Pont des Invalides. — Dessin de Thérond.

la Seine était couverte par les glaces que furent jetées les fondations de la pile médiane. Celle-ci sert de piédestal, en amont et en aval, à deux statues gigantesques. L'une, œuvre de M. Vilain, personnifie allégoriquement l'armée navale; l'autre, due au ciseau de M. Dieboldt, représente l'armée de terre.

LA FERME DE PARADIS.

LA MER.

Extrait du Journal de Marguerite Fuller-Ossoli.

Paradise farm, Newport, juillet 1841. — Il n'y a point ici de sombres forêts vierges, d'austères cimes, d'étroits et sacrés vallons; mais la petite ferme blanche s'élève sur le haut d'une douce pente, en face de la mer sans bornes : par delà les jaunes et ondoyants champs de blé, on entend gronder le flot éternel. Alentour de la maison, tout est hospitalier et riant. Les fleurs semblent s'y être semées d'elles-mêmes, et le chèvrefeuille encadre les petites fenêtres; les gais bruits de la ferme retentissent; le gloussement des volailles fait un agréable récitatif dans le concert des oiseaux. Il n'y a pas jusqu'au cri des oies et des dindes qui ne s'harmonise avec les modulations de la plage. Le verger, planté de vieux pommiers dont les formes rabougries attestent le passage des vents qui y ont tenu leurs bruyants ébats, abrite un petit jardin où les plants de légumes et de florissants jeunes arbres fruitiers se mêlent négligemment, comme si l'homme eût laissé tomber de sa main les graines là où il lui fallait les plantes et qu'elles eussent poussé spontanément. Ce genre de jardin me repose, et me plaît plus que les plates-bandes les mieux alignées. La famille aussi répond merveilleusement au site, probe, rustique, affectueuse, animée d'un honnête orgueil et d'un mutuel amour, digne, en un mot, d'avoir en perspective l'azur du ciel et l'azur de la mer.

Je sens que je pourrais vivre et mourir ici. Je passe ma

journée au grand air, sauf deux heures le matin. Maintenant la lune se lève tard; tant qu'elle se montrait le soir à l'horizon, nous restions dehors. Tous, ici, sont doux et gracieux. Les vieux jasent d'un air heureux; les jeunes garçons, les jeunes filles causent et rient ensemble dans les champs, non d'une façon vulgaire, mais chaste et amicale; les petits enfants chantent dans la maison et sous les buissons. L'incessant brisement de la vague est une symphonie continuelle, qui calme les esprits que cet air pur et vif surexciterait trop. Tout fait tableau sur la grève : le moment ou l'on jette la seine pour la pêche, comme celui où on laboure l'Océan pour en tirer les herbes marines. Quand cette moisson se fait avec des chevaux, l'effet est des plus pittoresques; mais en voyant les bœufs au milieu du ressac, alors que les vagues turbulentes s'émoussent sur leurs flancs paresseux, on perd sa foi en l'histoire d'Europe. Le taureau est beau sur le rivage, et l'eau n'est point son élément.

Ce soir, tard, tandis que je regardais du haut des rocs de Paradis, les hommes à cheval sur la plage, passant et repassant comme des ombres à travers le pâle et grandissant crépuscule, je me suis crue presque dans la terre des âmes.

Le matin renait la vie, la vie cordiale, en commun. Demi-pêcheur, demi-fermier, l'homme ici ne perd rien de sa force et de sa grâce, au contraire. J'aime à causer avec les pêcheurs. Ils ne sont ni grossiers ni bornés, mais observateurs, à l'œil vif et fin, à l'allure décidée et agreste. Je vis, il y a deux ou trois jours, le plus charmant tableau. A l'une des extrémités de la côte, il y a un très-haut rocher, une sorte de chaire naturelle. Comme je m'approchais, j'aperçus un jeune pêcheur avec sa petite fille; il l'avait nichée dans une cavité du roc, et, debout devant elle, l'entourant de ses bras, il la contemplait en face. Jamais je ne vis rien de plus joli. Je m'arrêtai, à la mode de la campagne, pour regarder. Il se mit à gravir jusqu'à la cime, en portant l'enfant; elle jetait de petits cris mêlés de joie et de terreur; quand ils eurent gagné la crête, elle rit, et, passant sa petite main autour du cou de son père, elle le pressa de monter encore, encore plus haut! puis, quand elle vit qu'il ne voulait pas, elle appuya sa tête sur son épaule, et il s'assit, ravi dans l'enfant, comme la Madone en son divin fils, et ravi aussi dans la contemplation de la vaste mer.

La mer n'est pas toujours aimable et souriante, quoique depuis notre arrivée elle ait rayonné de son plus bel azur. La nuit de la pleine lune, nous nous oubliâmes au loin sur les rochers. L'après-midi avait été superbe; le soleil s'était royalement couché, enveloppé d'un manteau de pourpre qu'il légua à la lune en partant. Elle se leva rouge, menaçante, cachant et dégageant son disque tout le soir, avec un mouvement de lutte et d'impatiente colère. « Ce n'est assurément pas Diane, me dit M. *** — Non, répliquai-je, c'est plutôt Hécate! » Le vent humide et froid arrivait par sanglots, et les vagues commencèrent aussi à gémir. Je fus saisi d'un indicible sentiment d'effroi, tel que je n'en avais jamais éprouvé auparavant, même dans le bois le plus sombre, le plus frémissant. Il me semblait que la lune évoquait les démons de l'abîme et du roc, et me livrait à eux. Les vagues pleuraient en chœur, et je me sentais attirée et comme ensevelie sous leur froide et mortelle étreinte. Je souffrais tant que je craignais de ne pouvoir regagner le logis avant qu'il survînt quelque horrible catastrophe. Jamais je ne fus plus soulagée que lorsque, après avoir gravi la colline, nous revîmes la maison; la lune, dégagée des nuages, brilla tout à coup. Il était dix heures, et ici, à cette heure-là, tout bruit humain a cessé, et la lampe est éteinte.

Les grappes de raisin et les hauts épis de blé reluisaient et se courbaient devant nous comme pour nous donner la bienvenue. Les arbres nous tendaient leurs rameaux, et la senteur des herbes les plus humbles s'exhalait sous nos pas. Les vagues aussi avaient repris leur éclat argentin et se montraient douces et repentantes. Les voix de la nature, un moment rauques et courroucées, étaient redevenues suaves et harmonieuses.

(Marguerite Fuller écrivait ces pages quelques années avant le naufrage où elle trouva la mort. On serait presque tenté d'y voir un pressentiment de sa triste fin, et une poétique vision des joies célestes qui l'attendaient de l'autre côté de ce funèbre passage, alors que, réunie aux plus chers objets de ses affections, elle est entrée dans une région où tout est harmonie et amour.)

LE CHAPEAU DE JEANNE D'ARC.

On a conservé longtemps à Orléans un chapeau qui avait appartenu à Jeanne d'Arc, et qu'elle avait donné comme souvenir à la fille d'un bourgeois, nommé Jacques Boucher, dans la maison duquel elle avait logé durant son séjour en cette ville. Ce chapeau, devenu si précieux, surtout depuis le martyre de l'héroïne, couronnement glorieux à cette vie de dévouement et de patriotisme, consistait en une sorte de toque de velours bleu, relevée sur les quatre côtés et brodée en or. Il demeura, pendant plus de deux cents ans, entre les mains de la famille à laquelle il avait été primitivement donné et qui le considérait comme un titre d'honneur. En 1631, il fut remis en dépôt chez les Pères de l'Oratoire, ainsi qu'il est constaté par un acte authentique qui se trouve aux Archives de la ville d'Orléans, et renfermé avec soin dans une cassette de maroquin rouge ornée de fleurs de lis. A la dissolution de la congrégation de l'oratoire, lors de la révolution française, la cassette disparut, et l'on supposa qu'elle avait été enlevée par un des pères, dans l'intention de la préserver de toute atteinte et sans doute de la restituer plus tard. Malheureusement, depuis lors, toutes traces de son existence se sont évanouies, et il n'y a guère d'espérance qu'elle reparaisse jamais. On peut croire que le pauvre religieux étant décédé obscurément et dans l'isolement, ceux qui auront trouvé après sa mort, parmi ses hardes, cette vieille toque à laquelle près de quatre siècles avaient dû apporter bien du dommage, l'auront envoyée tout simplement à la rivière. Sans exagérer l'importance d'une pareille perte, il est cependant permis de la regretter; car assurément la toque de Jeanne d'Arc mériterait, autant que la couronne d'aucun roi, d'être conservée parmi les antiquités les plus respectables de la nation.

JACQUES LACKINGTON,

LIBRAIRE BOUQUINISTE DE FINSBURY-SQUARE.

Fin. — Voy. p. 334.

« En un mois j'avais épargné assez d'argent pour faire venir ma femme, dont la santé s'était assez bien rétablie pour lui permettre de travailler. J'obtins de mon maître qu'il lui donnât des souliers d'étoffe à broder. Grâce à ce travail abondant et plus largement rémunéré, nous nous trouvions alors dans une aisance que nous n'avions jamais connue, et qui nous permit bientôt de nous procurer quelques vêtements. Ce premier sourire de la fortune qui éclairait nos luttes obscures et opiniâtres contre le besoin, échauffa doucement nos cœurs sans les enfler. Nous ne nous étions jamais plaints de la gêne, notre hôtesse inséparable; nous saluâmes avec une plus vive gratitude ce rayon tardif de bien-être; et au milieu de cette émotion, le

désir si naturel d'embellir notre existence nous fut dicté par notre tendresse réciproque. Jusque-là ma femme s'était trouvée très-bien de porter un manteau de drap, je lui persuadai d'en avoir un de soie. Pour moi, je n'avais pas encore senti le besoin d'une redingote d'hiver; ma femme me prouva que ce vêtement chaud m'était absolument indispensable. Nous fûmes encore assez heureux à cette même époque pour recevoir un petit legs de dix livres sterling (250 francs), que nous avait fait un parent de ma femme. Cette somme nous aida à acheter quelques ustensiles de ménage. C'était trop peu pour meubler notre logement; aussi nous redoublâmes avec tant d'ardeur nos efforts et nos privations que nous pûmes en très-peu de temps nous mettre dans nos meubles. Avec quel plaisir et quelle satisfaction inexprimables nous promenions nos regards sur tous les objets qui nous entouraient! Je ne crois pas qu'Alexandre le Grand ait jamais contemplé ses immenses conquêtes avec un ravissement égal à celui que nous ressentions à la vue de ce mobilier, conquête de notre travail. Après que notre chambre fut meublée, comme notre santé était meilleurs qu'elle n'avait été à Bristol et à Taunton, et que nous avions plus d'ouvrage et plus de profit, il nous arrivait souvent de faire de petites additions à notre garde-robe. Je n'oubliais pas non plus les étalages des bouquinistes, ajoutant de temps en temps un vieux livre à ma petite collection. Que de fois je dépensai ainsi en bouquins l'argent destiné à notre repas! Ainsi, un jour que mon patron m'avait donné avec ma paye une demi-couronne à titre de gratification pour que j'achetasse un bon morceau de bœuf pour notre dîner de Noël, je ne pus résister à la tentation d'échanger cet argent pour un exemplaire des Nuits d'Young. Ma femme trouva que j'avais agi en sage : « En » effet, dit-elle, si vous aviez eu un rosbif, il n'en resterait » rien demain, et c'eût été bientôt fait de notre régal, au lieu » que, dussions-nous vivre cinquante ans, nous jouirons » toujours des Nuits d'Young. »

» Un jour du mois de juin 1774, pendant que nous étions à l'ouvrage, je reçus la visite d'un de mes amis : il venait me dire qu'il y avait une petite boutique avec une salle à louer dans Featherstone-Street, et que si j'étais disposé à la prendre il me serait facile d'y faire d'assez bonnes affaires. Je lui répondis sans hésiter que cette idée me souriait, et que de plus je voulais vendre des livres. Sur quoi il me demanda d'où me venait cette singulière pensée; je lui répondis que jusqu'à présent elle ne m'était pas entrée dans l'esprit, mais que j'en avais été soudainement frappé au moment même où il me proposait d'ouvrir une boutique; qu'à la vérité j'avais remarqué depuis plusieurs mois le développement considérable que prenait l'étalage d'un certain bouquiniste qui, j'en étais persuadé, ne se connaissait pas mieux que moi en vieux livres. J'ajoutai que j'avais la passion de la lecture, et que je pourrais m'y livrer tout à mon aise si j'avais le bonheur d'être libraire, grand motif à mes yeux pour tenter cette entreprise. Là-dessus mon ami m'assura qu'il me ferait avoir la boutique. Il tint parole, et, voulant me poser sur un pied convenable, il me recommanda aux parents d'une personne récemment décédée, lesquels me vendirent pour une guinée un sac de vieux livres composés en grande partie d'ouvrages théologiques.

» Ce fut avec ce fonds et quelques morceaux de cuir dépareillés qui, joints à tous mes vieux volumes, pouvaient bien valoir 5 livres sterling, que j'ouvris boutique, le 24 juin 1774, à Featherstone-Street, paroisse de Saint-Luc. La vue de mon nom planant au-dessus de mon échoppe me combla de joie. A cette époque, la congrégation de M. Wesley tenait en réserve une somme d'argent destinée à être prêtée pour trois mois et sans intérêt à ceux de ses membres qui, jouissant d'un caractère honorable, avaient besoin d'un secours temporaire. Pour mieux remplir mes casiers, j'empruntai sur ce fonds 5 livres sterling, qui me furent d'un grand service. Du reste, cette nouvelle position n'avait rien changé à notre frugalité ordinaire. Nous dînions de pommes de terre et n'avions d'autre besoin que de l'eau, bien fermement résolus, si cela était possible, de nous prémunir par nos épargnes contre le retour funeste de la maladie et des mortes saisons, qui plusieurs fois nous avaient si cruellement atteints, et auxquelles nous n'espérions pas pouvoir entièrement échapper.

» Pendant six mois que je demeurai dans cette rue, mon capital s'éleva de cinq à vingt livres sterling. Ce trésor me parut trop précieux pour être enseveli dans Featherstone-Street; je le transportai dans une boutique qui se trouvait à louer, Chiswell-Street, n° 46, Finsbury-Square. C'était alors et ce fut pendant quatorze ans un quartier des plus tristes et des plus obscurs. Déserte en tout temps, cette rue n'était animée qu'aux jours d'exécution, par le passage des tisserands de Spitalfields se dirigeant vers Tyburn. Toutefois je la trouvai plus favorable à la vente que Featherstone-Street. Quelques semaines après mon installation, j'avais dit sans regret un adieu suprême au tranchet et à l'alêne, et vendu cuir et outils pour acheter des livres. A partir de ce moment, mon commerce se développa de jour en jour, bien des acheteurs s'adressant à moi dans l'idée de payer moins cher que dans les boutiques de meilleure apparence. Il faut dire aussi qu'un grand nombre de ces bonnes pratiques m'abandonnèrent dès que je commençai à paraître respectable et à tenir mon étalage en meilleur ordre. Toutefois mes affaires continuaient de prospérer, lorsqu'en septembre 1775, je fus subitement pris d'une fièvre terrible; huit ou dix jours après, ma femme était atteinte du même mal. Longtemps souffrant, je finis cependant par me rétablir, mais ce fut pour voir ma pauvre femme succomber à la violence de la maladie. Sa perte me plongea dans la plus profonde douleur.

» Nous avions reçu, dans le cours de notre maladie, les soins gratuits et empressés d'une de nos voisines. C'était une jeune personne réduite, par des malheurs de famille, à tenir une école et à travailler à l'aiguille pour mettre son vieux père à l'abri du besoin. Or ce vieillard mourut à quelque temps de là; connaissant le pieux dévouement et les excellentes qualités de sa fille, j'en vins tout naturellement à conclure qu'elle devait faire une bonne femme. Je savais aussi qu'elle aimait passionnément les livres et que souvent elle passait la nuit à lire. Il n'en fallait pas davantage pour me toucher et déterminer mon choix. Je profitai de la première occasion pour lui découvrir le fond de ma pensée. Grâce à nos rapports d'affectueuse familiarité, je n'eus pas besoin de lui faire une cour dans les règles; il me suffit de lui persuader de devenir ma femme, et, son consentement obtenu, nous fûmes unis le 30 janvier 1776. »

Jusqu'ici nous n'avions eu qu'à admirer les nobles et solides qualités de Lackington. Cette promptitude à se consoler de la mort de sa chère Nancy nous blesse et nous fait de la peine; car nous aurions voulu trouver, dans ce héros obscur du travail, une sensibilité plus délicate et plus profonde. Mais à quoi bon lui demander ce que ni la nature ni l'éducation ne lui avaient donné?

Quelque temps auparavant, Lackington s'était séparé des méthodistes. Depuis l'époque de son second mariage, il réussit à souhait dans le commerce des vieux livres. Il observe que rien ne lui fut si avantageux que de vendre toujours argent comptant. Il adopta aussi le plan de publier des catalogues. Le premier qu'il imprima contenait, à ce qu'il nous assure, douze mille volumes, et le second, qui parut en 1784, en contenait trente mille. Après avoir dé-

buté par l'achat de petits lots de livres, il finit par devenir acquéreur de bibliothèques entières, et être en état de traiter avec des auteurs pour la publication de leurs manuscrits. Ses opérations, aussi étendues que lucratives, lui permirent bientôt de vivre dans une grande aisance. « Je découvris, dit-il, qu'un logement à la campagne était plus sain qu'à Londres. L'année suivante, mon simple logement fut transformé en une villa, et à la fin de l'année, je me donnais un coupé pour





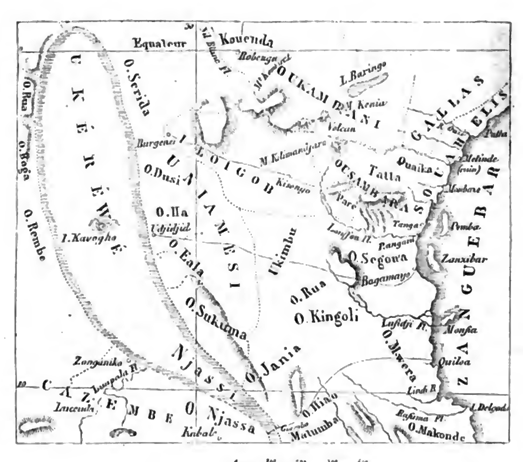
Jeton-adresse de Lackington.

échapper aux inconvénients de la voiture publique. » Comme il arrive en pareil cas, l'envie du monde poursuivit Lackington du reproche d'extravagance. Il est certain cependant que, dans toutes ses transactions commerciales, il se distingua par une stricte probité et par la conduite la plus honorable. En améliorant son existence matérielle, il ne faisait que dépenser ce qu'il avait honnêtement gagné. Il affirme à ses lecteurs, dans des termes empruntés à sa profession, qu'il acquit sa fortune au moyen de *petits profits reliés par l'industrie et retenus sous les fermoirs de l'économie*. Les profits de sa maison s'élevaient, en 1792, à 500 livres sterling (125 000 francs), et grandirent successivement jusqu'aux dernières années du dix-huitième siècle.

En voyant ce bouquiniste faire fortune en 1793, on se rappelle avec tristesse qu'à cette époque la librairie française était ruinée, et que les trésors des bibliothèques particulières étaient saccagés ou dispersés chez les brocanteurs et chez les épiciers. Nous savons déjà que Lackington publiait le catalogue de ses vieux livres; ce moyen de publicité lui parut trop faible, et pour attirer plus fortement l'attention sur son établissement, il imagina de mettre en circulation un demi-penny (5 centimes) portant son effigie, son adresse et cette inscription : « Librairie au meilleur marché qui soit au monde. »

En 1798, il se retira des affaires avec une assez belle fortune, juste récompense de son intelligence, de son travail et du tact avec lequel il faisait des réimpressions à bas prix.

Il laissa M. Georges Lackington, un de ses parents, à la tête de sa librairie, qui existe encore dans le voisinage de Finsbury-Square. Retiré en province, où il menait la vie agréablement occupée d'un gentilhomme campagnard *(country squire)*, il partageait ses loisirs entre le soin d'embellir et d'améliorer ses propriétés et celui de veiller au bien-être et à la moralisation de ses tenanciers. Il se joignit de nouveau aux méthodistes pour ne s'en plus séparer, et marqua son retour en fondant et dotant plusieurs chapelles pour cette société religieuse. Jusqu'à la fin de sa vie, il exprima les plus vifs regrets pour la manière dont il avait traité ses coreligionnaires dans quelques passages de ses Mémoires. Épuisé par de fréquentes attaques d'épilepsie, auxquelles il était sujet depuis peu de temps, il mourut le 22 novembre 1815, à l'âge de soixante-dix ans, à Budleigh, dans le riche comté de Devon.

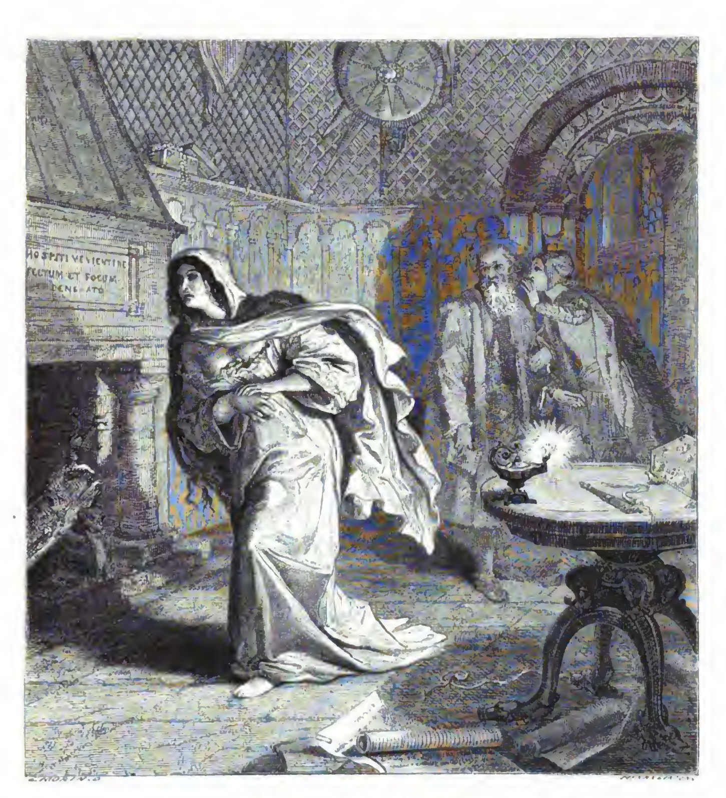


Carte de la Mer intérieure d'Afrique, nouvellement découverte. — Voy. p. 327.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LADY MACBETH,

PAR KAULBACH.



Lady Macbeth. — Dessin de Morin, d'après Kaulbach.

Quelle est cette femme qui, aux lueurs vacillantes d'une lampe de nuit posée sur un guéridon, traverse à pas précipités cette chambre construite et ornée dans le style du onzième siècle? Elle a les pieds nus, le sein découvert, les cheveux en désordre, comme si une vive inquiétude venait de l'arracher subitement au sommeil. Puis, tout en marchant, ses mains se pressent l'une contre l'autre..... Cette femme, c'est une reine, une reine d'Écosse. Cette femme n'est point éveillée, elle dort. Au milieu d'un accès de somnambulisme, elle s'est échappée de son lit, et, suivie par son médecin et l'une de ses femmes, qui se tiennent à distance et l'observent, elle leur révèle, dans son agitation nocturne, ce que dans la plénitude de lui-même et à la lumière du jour, son esprit ferme n'eût jamais fait connaître.

Le Médecin. Que fait-elle donc? Comme elle se frotte les mains.

La Dame. C'est un geste qui lui est ordinaire. Elle a toujours l'air de se laver les mains. Je l'ai vue le faire sans relâche un quart d'heure entier.

Lady Macbeth, *parlant*. Mais il y a toujours une tache!

Le Médecin. Écoutez, elle parle. Je veux écrire ce qu'elle dira, pour le mieux graver dans ma mémoire.

Lady Macbeth, *se frottant la main*. Disparais donc, damnée tache; disparais, te dis-je... une... deux... deux heures. Allons, il est temps de l'exécuter. — L'enfer est

ténébreux. — Fi! mon époux : un guerrier avoir peur, cela est honteux. Pourquoi craindrions-nous celui qui viendrait à le savoir, lorsque nul mortel ne pourra nous demander compte de notre puissance?.... Mais qui aurait cru que le vieil homme eût autant de sang dans les veines?

Le Médecin. Remarquez-vous cela?

Lady Macbeth. Le thane de Fife avait une femme..... où est-elle, maintenant?... Quoi, ces mains ne seront jamais pures? — Plus de faiblesses, mon époux! Vous gâtez tout par ces mouvements de crainte.

Le Médecin, *à lui-même.* Va-t-en! hors d'ici! Tu viens d'apprendre un secret que tu ne devrais pas savoir.

La Dame. Elle a aussi révélé des choses qu'elle ne devait pas révéler, j'en suis sûre. Dieu sait tout ce qu'elle a connu!

Lady Macbeth, *portant la main à son visage.* Il y a toujours une odeur de sang..... Tous les parfums de l'Arabie ne blanchiront jamais cette petite main..... Oh! oh! oh!

Le Médecin. Quel profond soupir! Le cœur est cruellement bourrelé.

La Dame. Je ne voudrais pas avoir un pareil cœur pour toutes les grandeurs de l'univers.

. . . .

Lady Macbeth. Au lit, au lit! On frappe à la porte. Venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut plus ne pas être fait. Au lit, au lit! *(Elle s'éloigne.)*

Le Médecin. Va-t-elle de ce pas retourner à son lit?

La Dame. Oui, tout droit.

Telle est la scène effrayante que Shakspeare a imaginée à la fin de sa tragédie de *Macbeth,* et dans laquelle il résume, en peu de mots, l'action meurtrière du thane écossais et de son épouse sur le vieux Duncan, leur souverain légitime, en même temps qu'il signale la différence du caractère des deux homicides. Un des illustres maîtres de l'école de Munich, M. Kaulbach, dont on a pu admirer à l'exposition dernière les magnifiques cartons, a merveilleusement compris cette scène et l'a rendue avec énergie et grandeur. Il a choisi le moment où la coupable retourne à sa chambre en disant : « Au lit, au lit! » Elle a bien cet air étrange que donne le somnambulisme aux êtres qu'il afflige : les yeux fixes, la bouche béante. C'est bien là aussi la constitution puissante de cette femme à qui son mari disait : *Ne mets au jour que des fils, car la trempe indomptable de la nature ne doit former que des hommes.* La pantomime des deux personnes qui l'observent est pleine de justesse et d'expression. Enfin l'architecture massive de la chambre où la scène se passe, les hautes ombres qui s'y promènent par l'effet des lueurs de la lampe, tout concourt, dans l'œuvre du peintre allemand, à produire un tableau digne de celui du poëte.

La tragédie de *Macbeth* est une des compositions les plus vigoureuses et les plus originales du génie de Shakspeare; c'est l'histoire du crime de l'usurpation dans le cadre des temps barbares, et avec les formes sauvages des superstitions populaires de l'Écosse. La terreur y est portée à son comble; mais indépendamment de la force d'imagination qu'on y trouve, ce qui surtout y est admirable, c'est la profonde analyse des mouvements du cœur humain devant l'idée du crime, pendant son exécution et après son accomplissement. Macbeth est un vaillant guerrier que sa bravoure et un concours d'événements extraordinaires ont amené tellement près du trône qu'il conçoit la possibilité de s'y asseoir un jour. Dès que cette idée est entrée dans son cerveau, elle ne le quitte plus. Sa femme, au cœur altier et ardent, non-seulement la partage, mais échauffe constamment avec elle l'esprit de son mari. Cependant le sentiment de l'honneur n'est pas entièrement éteint chez Macbeth; il désire régner, il est vrai, mais il le désire par des voies plutôt honnêtes qu'injustes; il compte sur le temps et sur un nouveau concours de circonstances favorables Sa femme, au contraire, avec l'impatience naturelle à son sexe, ne cherche que le moyen le plus court de toucher au but de ses désirs, et quand l'occasion se présente, l'arrivée du roi dans son château, elle veut la saisir, un poignard à la main. Là, un combat s'élève entre ces deux natures; combat où la plus faible en apparence finit par triompher de la plus forte. Le crime est commis; mais à peine Macbeth a-t-il acquis le sceptre au prix d'un lâche assassinat qu'il est poursuivi de terreurs sans pareilles; il ne dort plus et il voit, tout éveillé, en plein jour, les fantômes de ses victimes se dresser devant lui, tandis que sa femme jouit paisiblement des bénéfices du forfait, et le pousse même à commettre de nouveaux crimes pour assurer à leurs fronts la couronne. L'intrépidité d'âme de cette femme est telle que ce n'est qu'en rêve que le remords parvient à lui faire sentir ses durs aiguillons. Enfin les deux coupables arrivent au terme de leur puissance. Leurs cruautés, conséquences logiques d'un premier crime, ont fait éclater la rébellion de toute part. Assiégés dans leur château par des forces considérables, ils meurent, mais d'une mort encore différente. Macbeth désespéré, découragé, se fait tuer au fort d'une bataille; la reine se tue elle-même, *de ses mains violentes,* comme dit le poëte, sans doute pour ne point tomber au pouvoir des vainqueurs. Depuis le commencement de la pièce jusqu'à la dernière scène, les caractères des deux ambitieux sont parfaitement soutenus dans leur donnée respective. Il est certain que l'épouse possède un esprit d'une trempe plus vigoureuse que celui de son mari, et que l'époux, le soldat aux muscles d'acier, montre souvent les faiblesses d'une femme. Cependant ce n'est point par pur amour de l'effet et de l'antithèse que Shakespeare a renversé les rôles et conçu ainsi ses deux personnages; il a été guidé, dans leur création, par une pensée plus haute, l'observation des lois générales de la nature. Il a vu que, sous l'empire d'une même idée, la passion étant plus vive chez la femme que chez l'homme, la réflexion moins grande, celle-ci devait déployer une volonté plus intense dans l'accomplissement de ses désirs; il a vu que, pour l'homme, si passionné qu'il fût, il y avait toujours des moments où il revenait sur ses projets, en mesurait la portée, prévoyait les conséquences et hésitait; et il a donné au monde moderne, sous une forme terrible et gigantesque, un second exemplaire de l'Ève antique, la femme séduite la première par le crime, et y précipitant le malheureux compagnon de sa destinée. Une couronne, il est vrai, remplace la pomme de l'Eden; mais, au fond, c'est la même histoire.

Tout en se montrant, dans son œuvre, presque savant physiologiste, Shakspeare y apparaît aussi grand moraliste et bon philosophe. Pour lui, la force d'organisation n'est pas tout et la conscience absolument rien. Bien qu'il ait doué sa criminelle lady d'une énergie peu commune, il n'a pas oublié qu'il y a toujours, au fond du cœur humain, une voix accusatrice qui parle au moment où l'on s'y attend le moins, et qui, malgré les ivresses de la passion, les épaisseurs de la chair et la vigueur même de l'intelligence, se fait entendre de l'être qui a violé les lois éternelles de la morale. Quand il n'y aurait que cette scène du somnambulisme de lady Macbeth pour établir le spiritualisme élevé de Shakspeare, il le serait à tous les yeux de la manière la plus claire et la plus incontestable.

La tache de sang, la tache de sang..... voilà la question, comme dirait le grand poëte, oui, voilà la question de l'humanité. Cette tache indestructible n'est-elle pas un des commentaires les plus saisissants du précepte biblique : *Tu ne tueras pas!* Son éternelle durée sur les mains de la meurtrière n'est-elle pas le symbole de la souillure que le

crime laisse à l'âme; souillure que le repentir et l'expiation peuvent bien atténuer ici-bas, mais jamais effacer? De tous les actes mauvais que l'homme commet sur la terre, le meurtre est assurément le pire et le plus affreux, car il est irréparable. Avant son vêtement, son toit et son champ, la première propriété de l'homme, c'est la vie; son premier droit, c'est l'exercice de cette vie. Le don précieux du Créateur ne consiste pas seulement en un jeu de nerfs, de muscles et de sang, il réside surtout dans le développement spirituel et moral de l'individu, dans son progrès vers le bien et le beau. Que fait celui qui tue son semblable? il arrête dans sa course le flot divin, il empêche l'arbre de donner sa fleur ou son fruit; il se met à la place du Créateur, seul juge de l'heure et de l'opportunité du départ de l'âme humaine; il se rend responsable de tout le temps perdu par elle pour arriver à son but sublime. Si nous passons ensuite de la question métaphysique à la question sociale, quelle vaste ruine ne fait-elle pas souvent autour d'elle, cette destruction d'un peu de chair et de sang! Cet être que l'on va immoler a d'abord coûté, *pour être*, neuf mois d'angoisses et de douleurs à une mère, un surcroît de travail à un père, et bien des privations, bien des nuits sans sommeil à tous les deux. Ce n'est pas tout que d'avoir mis l'homme au monde, il a fallu l'élever; alors de nouveaux travaux, de nouvelles dépenses, sont venus s'ajouter aux premiers efforts, et voilà un capital énorme de souffrances et de labeurs amassé pendant de longues années que la main d'un autre homme va détruire en une seconde! Puis ce sont d'autres êtres qui seront frappés du même coup; de petits enfants qui resteront sans protecteur, de vieux parents infirmes, sans soutien, en proie à la misère et à la maladie. Ah! si l'individu qui s'arme pour tuer son semblable réfléchissait à tout le mal qu'il va produire, s'il avait devant les yeux le tableau des souffrances de sa mère seulement, peut-être suspendrait-il ses pas..... Mais non, il ne pense plus..... la passion mauvaise l'a dégradé; il est tombé au rang des brutes, et comme elles, le cerveau vide, le cœur plein de haine, les dents serrées, la lèvre pâle et le sang dans les yeux, il se rue à la destruction de ce qui entrave ses désirs. Quand donc les passions de la bête et du cannibale cesseront-elles de nous enflammer? Quand donc les mauvais instincts seront-ils domptés par les divines influences de la loi morale? La tache de sang aux doigts de lady Macbeth est la leçon de tous les meurtriers grands ou petits; elle est celle du misérable qui égorge son frère pour un peu d'or; elle est celle de tous les bas insensés à qui l'envie, la jalousie, la vengeance, mettent le fer à la main; elle est celle des froids ambitieux, des conquérants iniques, soit qu'ils immolent une famille, soit qu'ils détruisent des populations entières pour voler un trône ou un royaume; elle est celle enfin des théoriciens politiques ou religieux qui prêchent l'établissement de leurs doctrines par les moyens brutaux du sabre ou du couperet. Quel que soit le destin de tous ces homicides, leur triomphe ou leur chute, la tache de sang les suivra partout, sur l'échafaud, sur le trône, et jusque dans l'histoire.

Nous avons dit que le tableau des souffrances maternelles était assez poignant pour arrêter dans son action meurtrière l'être auquel il resterait quelque lueur de raison; il en est un autre encore qui serait peut-être plus efficace, puisqu'il s'adresse à la personnalité même, c'est celui des derniers moments de la vie de l'homicide. Indépendamment de l'expiation corporelle que la société peut lui faire subir, de la peine physique, il y a la souffrance morale, qui n'est pas la moindre. Sachons-le bien, lorsque l'homme est arrivé aux dernières minutes de la vie, il voit les choses sous un tout autre aspect qu'il ne les voyait dans la plénitude de l'existence. A ce moment solennel, les étourdissements de la passion, les vains concepts de l'imagination, les faux prestiges de la gloire et de la puissance l'abandonnent; il reste seul, seul avec ses actes, et le souvenir, plus vif et plus puissant, les lui ramène devant les yeux aussi rapidement que l'éclair.

LE TOIT PATERNEL.

Notre attachement au toit paternel est comme le centre de notre amour de la patrie. C'est là que nous retrouvons l'Eden que Dieu nous offrit au seuil de l'existence; séjour embelli de nos plus tendres souvenirs : c'est là que notre cœur fut simple, candide, innocent; c'est là qu'un rien suffisait à nous rendre fortunés, le soleil, la verdure, les fleurs; c'est là que nos désirs ne dépassaient point l'enclos témoin de nos jeux, et où nous vîmes rassemblés autour de nous les bons parents qui dirigeaient nos premiers pas dans la vie : là seulement notre bonheur fut complet, et il ne nous manqua pour en jouir que de savoir l'apprécier comme aujourd'hui.

Si les destins ou nos goûts fixent notre existence entière sous le toit ou nous la reçûmes, hélas! ce tranquille séjour participe peu à peu à notre désenchantement successif des choses d'ici-bas; il nous rappelle autant nos soucis de la veille que nos plaisirs d'autrefois; nous n'avons pu comparer le calme qui l'entoure aux agitations du monde : en un mot, accoutumés à en jouir, nous en jouissons moins. Si, au contraire, nous revoyons déjà vieux la demeure que nous quittâmes encore jeunes et ceints de l'auréole dorée de nos illusions, oh! le toit paternel est alors comme un ami qu'on retrouve; l'arbre abattu au seuil de cet asile sacré nous semble un outrage fait à sa figure; le vieux banc où s'assit notre enfance, la branche qui l'abritait, les petites cachettes propices à nos jeux, les lieux témoins de nos premières émotions douces ou pénibles, puis l'endroit béni où, enfant agenouillé près d'une mère, nous adressions au « bon Dieu » la ferveur naïve de notre adoration : tous ces objets évoquent des temps aussi chers qu'oubliés et comme ensevelis sous les vicissitudes d'une vie agitée; c'est une résurrection de notre bas âge, un rajeunissement de l'âme qui s'émeut et s'attendrit sur le théâtre de son bonheur évanoui.

Combien de choses manquent à cet aspect matériel, à ces décorations animées d'une félicité morte! mais ce n'est que le cadre d'une époque absente où nos regards cherchent le doux visage de nos parents, où nos oreilles attendent en vain le son bien-aimé de leur voix, et où tout ce qui sourit à notre vue nous fait mieux sentir ce que pleure notre âme [1].

LA LIBERTÉ.

Ce qui dans tous les temps lui a attaché si fortement le cœur de certains hommes, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendant de ses bienfaits; c'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte sous le seul gouvernement de Dieu et des hommes.

Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même, est fait pour servir. A. DE TOCQUEVILLE.

LE SEMMERING.

Le chemin de fer du Semmering est le premier qui ait franchi les Alpes. Commencé en 1848, il a été inauguré en 1854. C'est un fragment de la belle ligne qui unit aujourd'hui Vienne et Trieste. En descendant de la première

[1] J. Petit-Senn.

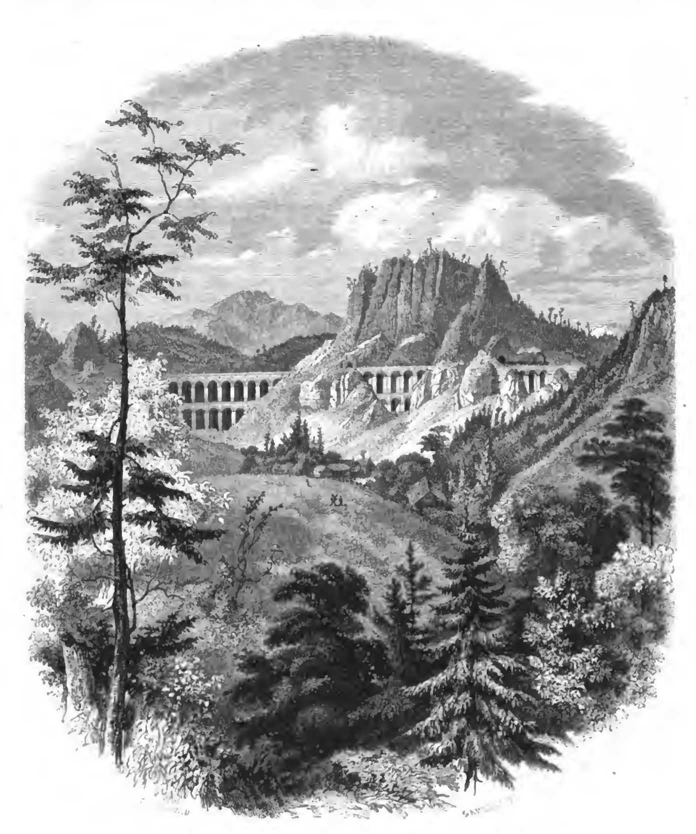
de ces deux villes vers l'Adriatique, on le rencontre à Gloggnitz, bourg de la basse Autriche, situé à une des extrémités de la verte vallée de Reichenau. De là jusqu'à Murzzuschlag, en Styrie, la route n'est, pour les voyageurs qui aiment les grands spectacles de la nature, qu'une suite de surprises et d'enchantements. On s'élève peu à peu, à la suite de la vapeur, au-dessus des vallées et, par mille détours, on côtoie, on traverse, on gravit, on descend les



Chemin de fer du Semmering. — Le Château de Klam. — Dessin de Freeman.

hautes montagnes du Semmering, ce rameau sauvage des Alpes Noriques, sans cesser un instant d'avoir sous les yeux les perspectives les plus diverses et les plus inattendues. Le versant nord, qui regarde l'Autriche, est escarpé, aride, imposant, coupé de fondrières; le versant sud, qui s'incline doucement vers la Styrie, est couvert de riches pâturages et de jolis hameaux. Quelquefois on est dominé par un pic noir et nu, qui perce les nuages; quelquefois par un château fort, comme celui de Schottwien, qui appartient au prince de Liechtenstein. On entend mugir au-dessous de soi les eaux froides des ruisseaux, parmi les éboulements des montagnes; les forêts de sapins alternent avec les prairies. On est suspendu seize fois, sur les viaducs, au-dessus des torrents et des abîmes. On s'engouffre quinze fois dans les ténèbres des montagnes; l'un de ces souterrains a une longueur de 1 428 mètres, et l'on est, en ce moment, sous le sommet le plus élevé du Semmering, qui est à 990 mètres au-dessus de la mer Adriatique. De là on descend,

avec une rapidité merveilleuse, à Murzzuschlag, qui n'est plus qu'à 337 mètres au-dessus du rivage de Trieste, et où le paysage redevient calme et souriant. Qui veut jouir sans fatigue des grands contrastes de la nature du Nord avec celle du Midi, trouve maintenant, dans le Semmering, une voie nouvelle, préférable peut-être au Splugen, au Saint-Gothard, au Simplon et au mont Cenis, en ce que, brusquant toute transition, elle transporte le touriste, comme



Chemin de fer du Semmering. — Le Viaduc de la Rigole-Froide. — Dessin de Freeman.

dans un songe, de Vienne, la plus brillante et la plus animée des capitales du Nord, à Venise, la plus poétique et la plus silencieuse des villes de l'Italie. Les bateaux à vapeur conduisent, en six heures, du port de Trieste au port du Lido : les valses de l'Elysée de Daum ou de la Sperlsaal résonnent encore aux oreilles, et l'on entend déjà les murmures harmonieux des voix vénitiennes, sur le quai des Esclavons.

UNE VISION.

C'était en l'an ... peu importe l'année, peu importe le mois : c'était le jour ou un grand général traça le plan d'une grande bataille qui lui valut une grande victoire ; le jour où un grand homme d'état rédigea et promulgua un grand manifeste politique, où un grand diplomate entama une importante négociation, où un grand amiral prit le commandement d'une grande flotte ; toutes grandes entreprises com-

mandées par le grand monarque d'une très-grande nation.

Ce même jour, cette même année, dans une petite pièce d'une petite maison, située dans une petite rue d'un très-petit bourg de Bretagne, un très-pauvre manœuvre commença une informe ébauche sur une très-rude pierre.

Tous les journaux du temps célébrèrent à l'envi les faits et gestes du grand général, qui, par ses habiles manœuvres, avait remporté la victoire. Ils dirent comment les forces étaient disposées, où s'étendait l'aile droite, où se déployait l'aile gauche, comment la cavalerie chargea, et comment l'infanterie soutint le choc, tandis que l'artillerie *jouait* sur les flancs et l'arrière-garde de l'ennemi, et comment le résultat fut un champ couvert de blessés et de morts, provende dévolue aux vautours et aux corbeaux. Ils parlèrent des honneurs qui attendaient le conquérant, des ovations qu'on lui préparait au retour, du gracieux accueil du souverain, des banquets qui se succédaient sur son passage, des titres et des richesses qu'il avait si bien mérités!

L'histoire enregistra aussi le succès du grand homme d'État, qui, certain jour d'une certaine année, prit une grande mesure politique, dans l'intérêt d'une grande nation, et maintint par là l'équilibre de l'Europe. Elle exalta la sagesse, la prévoyance, la portée de ce grand esprit. Puis vint le grand diplomate qui avait si habilement manœuvré dans le dédale des négociations, et si finement donné le change aux plus retors. Enfin ce fut le tour du grand amiral; il eut à lui seul un chapitre, et sa gloire contribua à l'éclat du règne du grand et puissant monarque qui avait enrôlé à son service de si grands hommes. Mais personne ne souffla mot du pauvre Johan Kerdric, du bourg de Kergor, en Bretagne. Il ne se trouva pas un écrivain pour conter son histoire, pas un poëte pour le chanter, pas un artiste pour le peindre. C'est pourquoi un humble scribe entreprend aujourd'hui, à l'instar de Johan, une imparfaite ébauche d'une vie humaine.

Je passerai sous silence les premières années de mon héros, me contentant de dire qu'après avoir suivi le cours habituel des vicissitudes et des maladies de l'enfance, Johan Kerdric était à quinze ans apprenti maçon, autrement dit *gâcheux*, d'Ivan Konning, entrepreneur de bâtisse au bourg de Kergor. Il ne s'en tirait pas plus mal qu'un autre, et après avoir porté l'oiseau, gâché le mortier, taillé la pierre pendant quelques années, et gravi, sans métaphore, chaque échelon de son rude métier, il atteignit le haut de l'échelle. Alors le brave Johan s'avisa de prendre femme. Il la choisit honnête, laborieuse, diligente; si bien qu'en moins de rien, il se trouva à la tête d'une famille de trois marmots. Mais l'ouvrage ne manquait pas, la ménagère était économe, et bon an mal an on joignait les deux bouts. Son travail, sa femme, ses enfants, et deux compagnons avec lesquels il allait le dimanche boire un pichet de cidre à l'enseigne du « Bon-Coin » suffisaient à remplir le cœur et la tête de Johan. Il n'avait, en se levant, d'autre souci que la tâche de la journée, toute semblable à celle de la veille, et pareille à celle du lendemain; d'autre pensée, quand il revenait au logis, que celle de la soupe qui l'attendait fumante auprès du feu; d'autre perspective que Johannet et Ivonnet accourant à toutes jambes à sa rencontre, et la petite Rosinette qu'il entendrait gazouiller dans son berceau, si tant est qu'elle ne fît pas un somme. Après souper, quel mal y avait-il à boire un verre de cidre, à fumer une pipe avec Pierre et Gaspard? Encore Johan ne se donnait-il pas ce luxe tous les soirs.

Il était rangé, sobre, pieux, comme l'avaient été ses aïeux bretons. Il ne manquait jamais la messe le dimanche, et s'agenouillait à la porte si la nef était trop pleine; il attrapait au passage quelques bribes du sermon de son curé, et en tirait une morale à son usage; morale simple et pratique qui consistait à se lever matin, à travailler dur, à vivre de peu, pour qu'il y eût toujours du pain sur la planche, et que la femme et les enfants ne pâtissent point. Cette brève et naïve interprétation du saint texte valait bien les longs commentaires des savants docteurs. Ainsi s'écoulait, dans le cercle uniforme du labeur journalier pour gagner le pain quotidien de sa croissante progéniture, la tranquille vie de l'honnête Johan, du bourg de Kergor, dans le bon pays de Bretagne.

Mais l'existence même la plus rustique et la plus humble a son heure décisive. Elle sonna pour Kerdric. Il arriva qu'un jour il fut chargé de réparer la brèche d'un mur de certain vieux château breton, situé à trois lieues de Kergor et appartenant à une ancienne et noble famille du pays. La besogne faite, la femme de charge, en l'absence des maîtres, voulut régaler le pauvre manœuvre de la vue des splendeurs du riche manoir. Johan vit là ce qu'il n'avait jamais vu, des rideaux de velours, des sofas de soie, des miroirs de cristal, des cadres d'or, des peintures, des sculptures! Jamais, depuis le jour où il avait fait sa première entrée dans la cathédrale de Rennes, il n'avait eu de tels éblouissements. Comme il se rassasiait du merveilleux spectacle, ses yeux tombèrent sur une statuette de marbre que la femme de charge lui dit être un *portrait* de l'archange saint Michel, apporté de bien loin, de quelque église d'Italie, elle ne savait trop d'où.

Johan s'arrêta court là-devant, et il y serait demeuré toujours. Du moment qu'il eut regardé l'archange, tout le reste s'éclipsa. La petite statuette emplissait la vaste galerie. Johan avait bien vu des anges auparavant, dans les églises, sur les tabernacles des autels, de joufflus chérubins qui lui rappelaient Rosinette, moins les ailes. Mais l'archange était tout autre : un beau jeune homme de vingt ans environ, et qui pourtant ne semblait appartenir à la terre ni par l'âge, ni par le sexe, ni par quoi que ce soit. Vêtu (Johan le voyait ainsi!) d'une armure lumineuse, toute resplendissante, comme ce que monsieur le curé appelait « l'armure de Dieu, » d'une main il tenait le glaive flamboyant, de l'autre il montrait le ciel : ses grandes ailes déployées le portaient dans l'espace, ses pieds ne touchaient pas le sol, sa chevelure frémissait sous le souffle céleste. Messager du Très-Haut, il avait gardé un reflet des rayonnements divins; et comment décrire ce visage si pur, si calme, si angélique! En le contemplant, Johan se sentait grandir.

« Allons, il est temps de décamper! » lui cria la femme de charge. Réveillé en sursaut, Johan tressaillit; il ôta son bonnet, tira sa révérence, et s'en alla, la tête pleine de l'archange. Il le vit voler devant lui tout le long de la route. Il le revit dans sa chaumière, planant au-dessus de la femme et des petits, qui, grimpant sur ses genoux, s'accrochant à sa veste et fouillant dans ses poches, ne purent le tirer de son extase. Il se coucha et rêva du glorieux archange. Pour la première fois, il se rappela son rêve tout éveillé, et tout le jour, tant que dura son travail, il eut devant les yeux la céleste vision. Elle le suivit au Bon-Coin, lieu profane, plus hanté des ivrognes que des anges. Il la retrouva la nuit d'après, dès qu'il ferma de nouveau les paupières. L'archange était devenu pour lui ce qu'est l'or à l'avare, le pouvoir à l'ambitieux, l'aimée à l'amant. Le monde entier s'absorba dans ce type divin qui emplit le cœur et la cervelle du pauvre Johan.

Il y a des choses que nous désirons posséder, d'autres que nous désirons produire. La première de ces sensations est celle du connaisseur, du collectionneur; l'autre appartient à l'artiste. Pour la première, il faut du goût et de l'argent; pour la seconde, que ne faut-il pas?

Johan n'avait pas le sou; de goût, il n'en manquait point, témoin son admiration pour une œuvre d'élite. Quant à être artiste, il n'avait jamais tracé une ligne, ni taillé une pierre autrement qu'en carré, et pourtant l'archange l'obsédait. Il le voyait si distinctement et si constamment qu'il se croyait certain de pouvoir le copier, si seulement il eût su comment s'y prendre. Le dessiner était hors de question, puisqu'il n'avait jamais tenu un crayon de sa vie. Mais il savait façonner la pierre, voire la plus dure; pourquoi ne tenterait-il pas de faire sortir l'archange d'un bloc, qu'il transporta en secret, dans un petit grenier, tout au haut de la maison?

De leur côté, et vers la même époque, le grand général, l'homme d'état, le diplomate, mûrissaient, chacun à part soi, les plans de leurs vastes entreprises, tandis que l'honnête Johan méditait son grand projet. Il contemplait le bloc de pierre, et d'étranges pensées traversaient son cerveau. Johan savait à peine assez d'écriture pour signer son nom. Quant à la lecture, il n'avait pas ouvert un livre depuis sa sortie de l'école, à douze ans. Il n'était donc guère en mesure de définir les idées ou plutôt les vagues sensations qu'il éprouvait.

L'archange avait évoqué pour lui un monde nouveau. Il avait bien ouï parler jadis du grand saint Michel, le vainqueur de Satan, criant par la voix de la foudre : « Qui est semblable à Dieu? » puis prosterné, après la victoire, devant le trône de l'Éternel, et adorant; mais il ne lui avait jamais prêté un corps et un visage. D'où avait pu venir à l'artiste cette merveilleuse divination? Quelle figure avait posé devant les yeux de son esprit, pendant qu'il animait le marbre et le douait de beauté et de vie? Ce devait être une visitation d'en haut, une étincelle du pouvoir créateur de Dieu. Qu'avait-il dû sentir, cet homme, lorsque, jour par jour, heure par heure, il avait vu sous ses doigts la matière se transformer et devenir esprit? et, plus tard, lorsque l'admiration et la sympathie de la foule avaient salué cette incarnation de tout ce qui est pur, noble et saint?

Ensuite vint le contraste de sa pauvre tâche journalière, à lui, Johan; tâche si monotone, si ingrate, si terne! Quelles idées pouvaient se faire jour, à travers le rude labeur de porter l'oiseau, d'étendre le mortier, d'aligner des pierres? Une machine en eût pu faire autant. Johan entrevit en lui quelque chose que ne pouvaient enchaîner ni les bornes étroites de son travail, ni les nécessités matérielles de la vie, et à travers cette trouée son âme prit l'essor. Pourquoi ne tenterait-il pas de façonner un ange à sa guise, dans son petit grenier solitaire, à ses heures de loisir? Il se mit à l'œuvre et y travailla patiemment chaque soir, après sa journée finie. Patiemment, il endura de navrants mécomptes : un jour, il démêla dans la grossière ébauche un bras trop court, une jambe crochue, des ailes grotesques; la tête, au lieu de s'élever noblement vers le ciel, semblait sortir de la poitrine. Johan ne perdit pas courage; il recommença. Il supporta sans se plaindre les gronderies de sa femme sur son air distrait et pensif, les agaceries des marmots qui voulaient jouer, les reproches de Pierre et de Gaspard qui ne pouvaient lui pardonner de déserter le « Bon-Coin. » Il écouta avec soumission les remontrances plus sérieuses du patron qui l'avait surpris rêvant la truelle à la main. N'avait-il pas son ange pour le consoler de ces puériles misères?

Cependant le temps s'écoulait, et si l'ange n'avançait pas la famille augmentait, et imposait au pauvre maçon le double d'efforts et de travail. La ménagère était bonne femme, mais emportée, querelleuse; selon elle, Johan avait besoin d'être harcelé, et elle ne lui épargnait pas les stimulants. Il endura tout avec douceur, il pensait à l'ange. C'est chose inconcevable de quelle aide et consolation lui était cet ange! Gaspard, son compagnon de corvée, tomba d'un échafaudage et se cassa la jambe. Gaspard avait, lui aussi, une femme et des enfants. Johan se chargea de sa tâche, il fit double besogne, et partagea son salaire avec le blessé. Pierre lui confia un soir qu'il était endetté et craignait la prison. Johan lui avança la moitié du chétif magot qu'il avait amassé à force de peine, et allongea de deux heures sa corvée pour combler le déficit, car il savait bien que Pierre ne pourrait rien lui rendre.

Il ne lui restait plus de temps pour travailler à l'ange, et les années couraient. Dans le petit fragment de miroir, cassé qui ornait la chaumière, Johan voyait grisonner ses cheveux et sa barbe. Mais la vision, quoique un peu moins distincte, n'en était pas moins présente; à toute heure il pouvait l'évoquer. Parfois il se relevait la nuit et montait à son cher grenier, tailler la pierre brute. Il ne prit pas impunément sur son repos : ses forces déclinèrent; il le sentit, mais sans pouvoir se résoudre à renoncer à l'œuvre commencée; non qu'il y rattachât un ambitieux espoir de réussite, il connaissait trop bien son impuissance; mais il y avait dans cet effort de volonté, dans cet exercice de l'esprit et du cœur, un je ne sais quoi qui le grandissait, qui l'élevait au-dessus des vexations, des soucis quotidiens, qui le rendait plus heureux, — non, je me trompe de mot, — plus noble et meilleur.

Johan avait trouvé moyen de mettre son aîné en apprentissage, d'envoyer le cadet à l'école, de payer les honoraires du médecin pour les soins donnés à deux des enfants, dont l'un avait succombé, de faire face aux frais de funérailles, sans compter l'aide prêtée à Gaspard pendant sa mauvaise fièvre et le payement des dettes de Pierre.

Tout absorbée par les marmots et le ménage, Gertrude n'avait pas le loisir d'observer la pâleur et la maigreur de Johan. Le bloc, taillé et retaillé, était à peu de chose près aussi informe qu'au premier jour; Johan seul y trouvait quelque vague ressemblance avec sa chère vision, qui, toujours aussi radieuse, le précédait au retour, si vivante et si persistante qu'il lui semblait que deux ou trois coups de ciseau achèveraient la copie de ce divin modèle. Sans toucher à sa soupe, sans allumer sa pipe, il embrassait sa femme et ses enfants et courait s'enfermer dans sa mystérieuse retraite. Là il contemplait longtemps la pierre dégrossie; puis, prenant le marteau et le ciseau, il se mettait au travail avec une ardeur fiévreuse. Mais bientôt une langueur inaccoutumée s'emparait de lui; les outils glissaient de ses mains, et il demeurait immobile, ébloui par la vision intérieure, de plus en plus belle, de plus en plus rayonnante, trop céleste pour qu'il osât tenter de la reproduire.

Un matin, Gertrude s'éveilla, et ne trouva pas Johan à ses côtés. Elle pensa qu'il était parti avant l'aube pour quelque lointaine besogne. Elle se leva, et descendit : la porte de la maison était verrouillée en dedans. Elle appela : personne ne répondit. Les enfants se joignirent à elle. Ils cherchèrent et parcoururent alarmés toute la petite maison; mais de Johan ils ne trouvèrent nulle trace. Ivonnet se rappela le grenier où maintes fois il avait vu son père se glisser furtivement. Il monta à l'échelle, entra par la lucarne, et découvrit, à genoux, la tête appuyée sur le rude bloc, le corps sans vie de Johan Kerdric. L'archange fut le dernier objet que les yeux du pauvre maçon virent ici-bas avant de se fermer... Qui pourrait dire sur quelles visions ils se rouvrirent?

Son corps fut déposé dans le petit cimetière du village; sa veuve fit ériger sur l'humble fosse une croix de bois, que le temps pourrit et renversa. Plus rien n'indique aujourd'hui le lieu de sa sépulture. La pierre devant laquelle un cœur humain battit jusqu'à se rompre, fut brisée

pour raccommoder un des murs du bourg ; et tandis que les restes mortels du grand général, du grand homme d'État, du grand diplomate, reposent sous de grandes dalles de marbre blanc à fastueuses inscriptions, pas un morceau de bois, pas une pierre brute, ne raconte au passant que Johan Kerdric, du petit bourg de Kergor en Bretagne, vécut et mourut là.

Tous ces grands de la terre ont atteint leur idéal en cette vie, leur idéal de gloire, d'orgueil, d'ambition. Celui de Johan était à la fois plus modeste et plus haut : il essaya; il échoua et périt à la tâche. Mais qui sait quelle influence ce persévérant effort, ce travail inconnu et improductif, exerça sur le sort de cette âme immortelle, là où elle habite maintenant ?

UNE LÉGENDE DE SAINTE GENEVIÈVE.

Georges Wallin, théologien protestant, dit que sainte Geneviève avait coutume de se retirer habituellement, avec ses moutons, dans un champ ou oratoire entouré de pierres, lesquelles n'empêchaient point de voir du dehors dans l'intérieur [1].

Jacques Dubreul [1] parle aussi de ce cercle de pierres, et rapporte que lorsque la Seine venait à déborder, ses eaux s'arrêtaient devant les pierres et s'élevaient alentour comme une muraille liquide.

Très-probablement ce cercle de pierres était un cromlech [2], déjà consacré dans l'opinion populaire par les anciennes traditions.

Or, en l'année 464 [3], Geneviève eut la pensée de faire rebâtir la petite chapelle élevée au pied de Montmartre (le mont des Martyrs), sur l'emplacement où Catulle, dame romaine, avait fait ensevelir les corps de saint Denis, de saint Rustique et de saint Eleuthère. La pieuse bergère entretint de son désir plusieurs ecclésiastiques : mais ils étaient pauvres, et les matériaux manquaient; c'était surtout la chaux qu'il était le plus difficile de se procurer. Geneviève dit alors à un nommé Génésie et à un autre prêtre (peut-être les desservants de la chapelle) d'aller sur un pont en bois qui traversait la Seine, et de bien écouter ce que l'on y dirait en leur présence. Génésie et son compagnon suivirent le conseil de la sainte. Arrivés sur le pont, ils y rencontrèrent deux pâtres ou gardeurs de pourceaux, qui causaient ensemble : l'un disait qu'il avait trouvé un four à chaux vive sous les racines d'un grand arbre; l'autre répondait qu'il en avait aussi trouvé un au bord d'une forêt. Ces paroles ayant été rapportées à Geneviève, elle redoubla ses sollicitations, et parvint à faire construire une chapelle funéraire en l'honneur des trois martyrs.



Peinture sur bois dans l'église de Saint-Méry, chapelle de Sainte-Geneviève, à Paris.

C'est cette légende qu'un peintre inconnu du seizième siècle a représentée dans le tableau curieux que nous reproduisons. On y voit les deux hommes envoyés sur le pont, et sainte Geneviève elle-même, répétée au loin, allant prier à la chapelle de Catulle. Au fond, à gauche, sont des constructions qui peuvent être ce qu'on nommait le Bastillon, tel qu'il est figuré sur le beau plan de Paris dit de Saint-Victor. A quelque distance de cette ruine, on voit la Bastille, puis la commanderie du Temple, avec ses élégantes tourelles. Sur la droite, on remarque le mont Valérien, ses moulins, le village de Nanterre, et le puits, surmonté d'une pyramide gothique, où Geneviève puisa l'eau qui rendit la vie à sa mère.

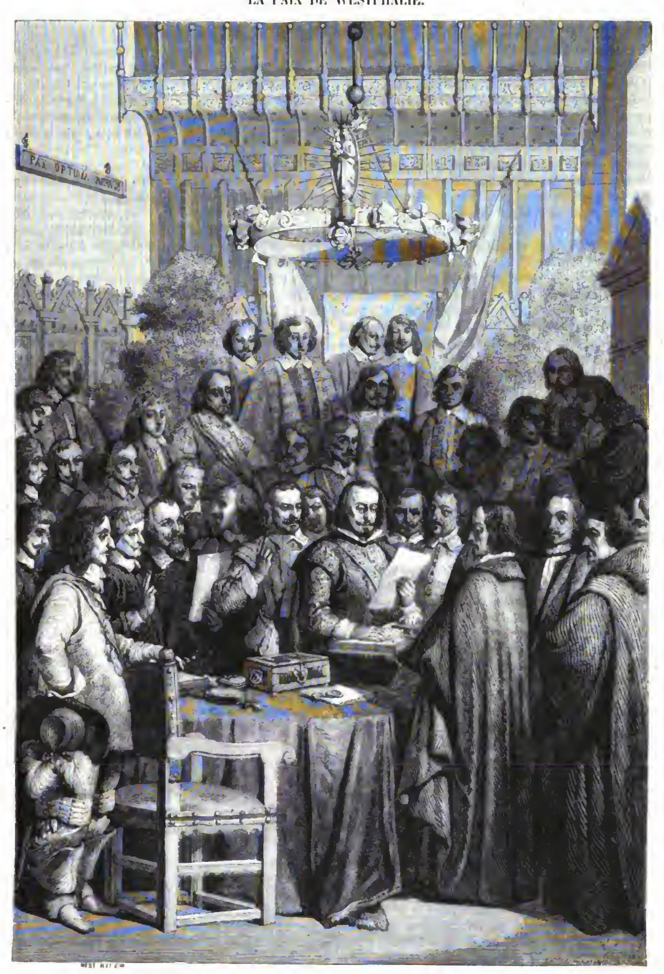
[1] *De sanctâ Genovefâ parisiorum et totius Galliæ disquisitio*, etc.; in-8, 1723.

[1] *Trésor ou Théâtre des antiquités de Paris*; in-4°.

[2] Voy., sur les cromlechs et les autres monuments attribués aux Celtes, t. IX, p. 34.

[3] Pierre Bonfous, *Antiquités de Paris*.

LA PAIX DE WESTPHALIE.



Traité de paix signé à Munster le 24 octobre 1648. — Dessin de Karl Girardet, composé d'après le célèbre tableau de Terbourg, gravé par Jonas Suyderhoef.

L'empereur Rodolphe II avait accordé, en 1608, aux protestants de Bohême, « le droit de construire leurs temples et de pratiquer leur religion librement et partout sans aucune distinction de lieux. » Les protestants ayant voulu

se prévaloir de ces lettres patentes pour élever des temples sur les territoires de l'archevêque de Prague et de l'abbé de Braunau, ces deux prélats s'opposèrent par la force à leurs desseins. Alors fut convoquée à Prague une assemblée de tous les États de Bohême convertis à la doctrine nouvelle. Le 23 mai 1618, cette assemblée envoya un certain nombre de seigneurs auprès du conseil impérial, siégeant au château royal de Hradchine. La députation exposa les griefs des États; mais ses plaintes furent fort mal accueillies. Le président, nommé Slabata, Martinitz, l'un des conseillers, et Fabricius, secrétaire, irritèrent à ce point, par leurs réponses, les seigneurs bohêmes, que ceux-ci, peu patients, les saisirent brusquement et les jetèrent tous trois par la fenêtre (¹).

Cette violence fut suivie d'un soulèvement de toute la Bohême, qui s'étendit bientôt dans le Palatinat, et donna, pour ainsi dire, le signal de la funeste guerre de trente ans, dont le grand poëte Schiller a écrit l'histoire (²).

Cette guerre eut sans doute pour objet principal la liberté religieuse; mais successivement les plus graves intérêts politiques de la plupart des États européens vinrent s'y engager, et l'on sait quelles furent les vicissitudes de cette longue agitation européenne, qui fit apparaître des hommes si supérieurs : — dans la guerre, Gustave-Adolphe, Weimar, Chrétien de Brunswick, Mansfeld, Horn, Banner, Tortenson, Wrangel, Kœnigsmark, à la tête des Suédois; — Gassion, Guébriant, Turenne et Condé, en France; — Maximilien de Bavière, Bucquoi, Mercy, Tilly, Wallenstein, Gallas, Piccolomini, Jean de Werth, en Autriche; — dans la politique et la diplomatie, Richelieu, Mazarin, Oxenstiern, Olivarez, Salvius, d'Avaux, Servien, Lyonne, Trauttmansdorff, Volmar, Brau, Saavedra, Paw, Contarini.

La France, lorsqu'elle avait pris la résolution de se mêler aux terribles collisions du Nord, ne s'était point proposé de patronner le protestantisme; elle n'avait en vue que de réduire la domination des deux branches de la maison d'Autriche, et de leur enlever la prépondérance pour se l'approprier. Elle y réussit, en défendant d'un côté l'Italie et les Provinces-Unies contre l'Espagne, de l'autre les Suédois et les États protestants contre l'empereur.

La question de prépondérance est au fond de toutes les grandes guerres en Europe. Dès qu'une nation tend à un développement hors de proportion avec celui des autres, on peut être assuré qu'il ne tardera pas à se former contre elle une alliance, afin de la forcer à rentrer dans des limites plus modestes. Quand on veut attribuer aux grandes guerres des causes morales, on se fait illusion : on accorde trop d'importance aux prétextes; au fond, il ne s'agite jamais que ce double problème : « Qui aura la prépondérance? Comment maintenir l'équilibre européen? » La diplomatie travaille en secret à le résoudre : si elle échoue, on cherche une occasion, un motif, qui colore d'une apparence équitable l'agression et qui passionne les peuples; mais les chefs des États n'ont qu'une seule pensée, celle d'abaisser, de déplacer, ou d'acquérir la prépondérance. Or une fois que les armées sont en présence, c'est la force ou le hasard qui décide, et non la justice. La morale des États n'a pas de sanction; il n'existe point de tribunal suprême pour condamner les gouvernements ambitieux ou perfides : une pareille autorité ne pourrait s'établir que si l'on arrivait jamais à créer une association générale de toutes les puissances, dont les représentants formeraient une diète souveraine. Jusqu'à ce jour, cette hypothèse d'avenir ne paraît aux hommes politiques qu'un beau rêve; une telle association supposerait une division du territoire européen par races, des formes de gouvernement analogues, en un mot, un fédéralisme à peu près semblable à celui que l'on voit établi en Suisse ou aux États-Unis.

Au dix-septième siècle, on était encore plus éloigné de toute idée de cette nature qu'on ne l'est aujourd'hui.

Les quatre premières grandes puissances européennes furent la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Autriche : la Russie et la Prusse ne vinrent qu'ensuite. La prépondérance fut d'abord exercée par la France, puis elle passa à l'Espagne unie à l'Autriche; mais le traité de paix de Westphalie la rendit à la France.

Ce traité fut délibéré, à la fin de la guerre de trente ans, dans le premier grand congrès que l'on eût vu en Europe depuis les conciles généraux du moyen âge.

Les succès des armes françaises, glorieusement couronnés par la victoire de Rocroi, avaient réduit l'Autriche, l'Espagne et leurs alliés les ducs de Bavière et de Lorraine, les électeurs de Cologne, de Mayence, le duc de Neubourg, le landgrave de Hesse-Darmstadt, à désirer la paix. D'autre part, la France avait pour principaux alliés la Suède, le roi de Portugal, les Catalans, le duc de Savoie, l'électeur de Trêves, le landgrave de Hesse-Cassel. Tous ces divers États, et ceux d'une espèce de neutre parti, composé des électeurs de Saxe et de Brandebourg, des ducs de Lunebourg, de plusieurs princes d'Italie, des Suisses, des villes libres de l'Empire, des villes Hanséatiques, des chevaliers de l'ordre Teutonique, etc., envoyèrent des députés au congrès.

On décida d'abord que les séances du congrès se tiendraient en même temps à Munster et à Osnabruck, en Westphalie, afin d'éviter les rencontres, dans une assemblée unique, du nonce apostolique avec les ministres des puissances protestantes. On craignait aussi les contestations de préséance entre la France et la Suède.

Ces deux villes furent déclarées neutres, et déliées provisoirement du serment qui les liait à l'empereur et à leurs évêques.

L'ouverture du congrès fut fixée au 11 juillet 1643, et dès lors les envoyés de toutes les puissances se rendirent successivement à Munster ou à Osnabruck.

A Munster arrivèrent : le nonce Fabio Chigi (représentant le pape); Contarini (Venise); Trauttmansdorff, de Nassau; Volmar (l'Empire); Henri d'Orléans, duc de Longueville, le comte d'Avaux, Abel Servien, Henri de la Court, de Saint-Romain, résident (la France); Penaranda, Bergaigne, Brun, Saavedra, Faxardo, Leroi, etc. (Espagne); Andrada Leitao, Castro (Portugal); Paw, Knuyt, Matenesse, Donia, Niderhorst, Riperda, Claudt, Barthold de Gand (Provinces-Unies). Nous omettons la longue liste des envoyés des puissances moins considérables.

A Osnabruck se réunirent : Juste Lipsius et Langerman, médiateurs; Léonard Clin, résident, pour le Danemark; le comte de Lamberg et Jean Crane, pour l'empereur; de Rorté, de la Barde, de la Court, pour la France; Jean Oxenstiern, Jean Adler Salvius, pour la reine de Suède; etc.

Tous les membres du congrès ne furent réunis qu'en avril 1644, et l'on ne commença à traiter sérieusement que vers le milieu de 1645.

Le but principal du traité projeté était d'assurer l'existence indépendante de tous les États de l'Europe; de rétablir les lois et la liberté de l'empire germanique; de fixer le sort des protestants; de dédommager la France et la Suède de leurs sacrifices.

Les difficultés innombrables qui s'élevèrent pendant le cours des délibérations prolongèrent les réunions jusqu'au 24 octobre 1648, jour où le traité fut signé à la fois à Munster et à Osnabruck. La paix fut publiée le lendemain.

Le traité de Westphalie se composa de deux parties :

(¹) C'est ce que l'on appelle *la défenestration de Prague*. Les trois conseillers, par bonheur, se relevèrent sains et saufs.

(²) Voy. notre tome Ier, p. 211.

le traité entre la France, l'empereur et l'Empire, rédigé à Munster, et le traité entre la Suède, l'empereur et l'Empire, signé à Osnabruck.

La paix ne fut en réalité conclue qu'entre les principales puissances belligérantes, c'est-à-dire entre l'empereur avec ses alliés et la France avec les siens. La guerre se poursuivit entre la France, assistée de la maison de Savoie, et l'Espagne, qui avait pour allié le duc de Lorraine, et aussi entre l'Espagne et le roi de Portugal.

En résumé, la paix de Westphalie, que l'on a appelée le « code des nations, » fonda en quelque sorte le droit public de l'Europe, et régit toute la politique pendant un siècle et demi. Elle constata l'égalité des droits des catholiques et des protestants; elle assura sur des bases plus fortes la constitution germanique. La république des treize cantons suisses fut complétement affranchie en droit, comme elle l'était déjà en fait, et déclarée libre et souveraine. L'Espagne fut contrainte à reconnaître l'indépendance absolue des Provinces-Unies.

Par suite de ces décisions, et d'autres conçues dans le même esprit, la maison d'Autriche perdit la prépondérance qu'elle avait eue depuis Charles V, et, vingt ans après, la France était la nation la plus puissante de l'Europe.

DE LA GÉNÉROSITÉ.

Nous sommes tous une partie de la république universelle dont Dieu est le monarque, et la grande loi établie dans cette république est de procurer au monde le plus de bien que nous pourrons. Il faut donc tenir pour assuré que plus un homme a fait de bien, ou du moins tâché d'en faire de tout son pouvoir (car Dieu, qui connaît les intentions, prend une véritable volonté pour l'effet même), plus il sera heureux; et s'il a fait ou même voulu faire de grands maux, il en recevra de très-grands châtiments. Nous ne sommes donc pas nés pour nous-mêmes, mais pour le bien de la société, comme les parties pour le tout, et nous devons ne nous considérer que comme des instruments de Dieu, mais des instruments vivants et libres, capables d'y concourir suivant notre choix. Si nous y manquons, nous sommes comme des monstres, et nos vices sont comme des maladies dans la nature, et sans doute nous en recevrons la punition, afin que l'ordre des choses soit redressé, comme nous voyons que les maladies affaiblissent, et que les monstres sont plus imparfaits. Par là, nous pourrons juger que les principes de la générosité et de la justice ou piété ne sont qu'une même chose, au lieu que l'intérêt, quand il est mal réglé, et l'amour-propre, sont les principes de la lâcheté; car la générosité nous approche de l'auteur de notre être, c'est-à dire de Dieu, autant que nous sommes capables de l'imiter. Nous devons donc agir conformément à la nature de Dieu, qui est lui-même le but de toutes les créatures; nous devons suivre son intention, qui nous ordonne de procurer le bien commun autant qu'il dépend de nous, puisque la charité et la justice ne consistent qu'en cela. Nous devons avoir égard à la dignité de notre nature, dont l'excellence consiste dans la perfection de l'esprit et dans la plus haute vertu. Nous devons prendre part au bonheur de ceux qui nous environnent comme au nôtre, ne cherchant pas nos aises ni nos intérêts dans ce qui est contraire à la félicité commune; enfin nous devons songer à ce que le public souhaite de nous, et que nous souhaiterions nous-mêmes si nous nous mettions à la place des autres; car c'est comme la voix de Dieu et la marque de la vocation.

LEIBNIZ, *Discours sur la générosité.*

LE SIGNOR ROSSIGNOL.

Le signor Rossignol produit de la bouche seule le chant des oiseaux à s'y méprendre : il s'accompagne singulièrement sur un bois qui a la figure d'un violon, avec un bâton qui tient lieu d'archet infernal, en frappant impétueusement sur cet instrument sans cordes. La bizarrerie du fait n'a pas laissé que de faire impression, et l'on ne croirait point qu'il en résultât un plaisir produit par le talent du virtuose en question. Le bruit des coups imitait au parfait le ramage et les coups de vent; on croyait être dans un jardin qui servait de rendez-vous à des oiseaux de toute espèce. Quoique peu curieux d'imitation en tout genre, et quoique j'aie entendu souvent le rossignol même, le chant factice a fait sur moi la sensation d'une réalité frappante : jamais simulacre n'a plus approché de la vérité que celui de l'imposture innocente dont je parle. Je l'avais prié de se faire entendre sur le tard, dans un jardin où il y avait une compagnie qui ignorait le talent du chantre en question : tous crurent entendre le rossignol même [1].

LE CAP PERCÉ

(AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE).

La baie de Gaspé s'ouvre, dans le golfe Saint-Laurent, à l'extrémité supérieure du Nouveau-Brunswick, sur la côte orientale de l'Amérique du Nord. Elle n'est pas très-éloignée de l'île d'Anticosti et de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Le roc Percé, situé dans cette baie, est percé de deux arches qui, vues à distance, ressemblent à des portails de fortifications en ruines, et rappellent celles de quelque énorme mur qui aurait résisté à un désastre dans lequel les ouvrages voisins auraient été anéantis. Le mont Joli (ou cap Tiennot) n'en est éloigné que de douze à quinze mètres. Jacques Cartier passa tout auprès, à son premier voyage, dans le mois d'août 1534. Voici le fragment de sa relation qui s'y rapporte :

« Ayant navigué le long de la côte environ deux heures, la marée survint avec telle impétuosité qu'il ne nous fut jamais possible de passer, avec treize avirons, outre la longueur d'un jet de pierre, si bien qu'il nous fallut quitter les barques et y laisser partie de nos gens pour la garde, et marcher par terre quelque dix ou douze lieues jusqu'à ce cap, où nous trouvâmes que cette terre commence à s'abaisser vers sud-ouest. Ce qu'ayant vu et étant retournés à nos barques, nous revînmes à nos navires, qui étaient déjà à la voile, et pensaient toujours pouvoir passer outre; mais ils étaient descendus, à cause du vent, de plus de 4 lieues au lieu où nous les avions laissés, où, étant arrivés, nous fîmes assembler tous les capitaines, mariniers, maîtres et compagnons, pour avoir l'avis et conseil de ce qu'il était le plus expédient de faire. Mais après que chacun eut parlé, l'on considéra que les grands vents d'est commençaient à régner et devenir violents, et que le flot était si grand que nous ne faisions plus que redescendre et qu'il n'était possible pour lors de gagner aucune chose : même que les tempêtes commençaient à s'élever en cette saison en la Terre-Neuve, que nous étions de lointains pays et ne savions les hasards et dangers du retour, et à cause de cela qu'il était temps de se retirer ou bien de s'arrêter là pour tout le reste de l'année. Outre cela, nous raisonnions de cette sorte, que si un changement de vent de nord nous surprenait, il ne serait pas possible de partir; lesquels avis, ouïs et bien considérés, nous firent entrer en délibération certaine de nous en retourner.

» Et parce que le jour de la fête de saint Pierre nous entrâmes en ce détroit, nous l'appelâmes *détroit de Saint-*

[1] Note du comte de Lamberg écrite en 1773.

Pierre [1], où, ayant jeté la sonde en plusieurs lieux, nous trouvâmes en aucuns cent cinquante brasses, en d'autres cent, et près de terre soixante, avec bon fond. Depuis ce jour jusqu'au mercredi, nous eûmes vent à souhait, tournâmes ladite terre du côté du nord, est, sud-est et nord-ouest; car telle est son assiette, hormis la longueur d'un cap de terres basses qui est plus tourné vers sud-est, éloigné d'environ 25 lieues dudit détroit

» En ce lieu, nous vîmes de la fumée, qui était faite par les gens de ce pays, au-dessus de ce cap; mais parce que le vent cinglait vers la côte, nous ne les accostâmes point, et eux voyant que nous n'approchions point d'eux, douze de leurs hommes vinrent à nous avec deux barques, lesquels s'accostèrent aussi librement à nous comme s'ils eussent été Français, et nous donnèrent à entendre qu'ils venaient du grand golfe, et que le capitaine était un nommé Tiennot,



Le Cap Percé, dans la baie de Gaspé, près du mont Joli (Nouveau-Brunswick) [2].

lequel était sur ce cap, faisant signe qu'ils se retiraient en leur pays, d'où nous étions partis, et étaient chargés de poisson.

» Nous appelâmes ce cap *cap Tiennot* [3]. Passé ce cap, toute la terre est posée vers l'est sud-est, ouest nord-ouest; et toutes ces terres sont basses, belles, et environnées de sablons près de la mer. Et il y a plusieurs marais et bancs par l'espace de 20 lieues; et après, la terre commence à se tourner d'ouest à est et nord-est, et est entièrement environnée d'îles éloignées de 2 ou 3 lieues. Et, ainsi comme il nous semble, il y a plusieurs bancs périlleux plus de 4 ou 5 lieues loin de la terre. »

(1) Le détroit entre le cap Gaspé et l'île d'Anticosti.

(2) Cette gravure est la seule que nous ayons empruntée à notre quatrième et dernier volume des *Voyageurs anciens et modernes*, récemment publié.

(3) Le mont Joli.

NERSÈS

CATHOLICOS OU PATRIARCHE UNIVERSEL DES ARMÉNIENS (¹).



Le catholicos Nersès. — Dessin de Karl Girardet, d'après Witkowski.

Le catholicos actuel de l'Arménie a joué un rôle considérable dans les événements religieux et politiques de l'Orient, depuis un demi-siècle. Bien avant son installation comme patriarche, la renommée de Nersès s'était étendue des rives du Volga à celles de l'Indus, dans toutes les contrées où retentit l'idiome sacré d'Haiasdan, et toutes les voix le saluaient en même temps comme le pontife futur et le restaurateur de la nationalité de l'Arménie. Disons quelles circonstances lui avaient valu si jeune une si éclatante renommée.

Nersès, quelques-uns écrivent *Narsès*, naquit en 1770, à Achtarak, bourg commerçant de l'Arménie, situé aux pieds du mont Ararat, non loin des sources de l'Euphrate. Sa famille, une des plus anciennes de la contrée, était originaire de Chahasin, d'où elle avait pris son nom de Chahasian. Nous ne savons rien de l'enfance et de la première jeunesse de Nersès, sinon qu'il fut élevé en grande partie à Edchmiadzin, par les soins de son grand-père, l'archevêque Calyste, membre du synode; qu'il compléta ses études théologiques à Constantinople, où il fit un séjour de trois années, et qu'à son retour à Edchmiadzin, le catholicos Lucas lui conféra le grade de vartabed, et, peu après, le consacra évêque. Diverses missions qui lui furent confiées, dans des circonstances fort critiques, par les successeurs de Lucas, Daniel et Ephraïm, et dans lesquelles il déploya une grande habileté jointe à une grande énergie, lui valurent, en 1811, l'archevêché de Tiflis. De cette époque date, à proprement parler, la carrière politique de Nersès. Tiflis, capitale de la Géorgie, est peuplée en grande partie d'Arméniens; la province composant son diocèse en comptait plus de deux cent mille. L'état de cette population était misérable : ni commerce, ni industrie, ni écoles;

(¹) La religion arménienne paraît différer peu de la religion catholique : les Arméniens soutiennent même que s'ils sont séparés de Rome, c'est uniquement parce que, tout en acceptant le pape comme le véritable successeur de saint Pierre, ils prétendent avoir le droit de nommer eux-mêmes leur évêque ou patriarche.

Le siége du patriarcat est Edchmiadzin, à 18 verstes d'Erivan, non loin du mont Ararat.

un clergé ignorant et grossier; un peuple à demi abruti; nulles notions d'art, de science; l'idée même de la patrie était effacée; le sentiment religieux seul avait survécu. L'âme de Nersès fut navrée à la vue de cette détresse; mais en même temps il se sentit pris d'un ardent désir d'y porter remède, et, ayant mesuré toute l'étendue du mal, il ne le vit pas plus grand que sa foi et que sa charité. Il commença par le clergé ses plans de réforme, réprima d'anciens abus que l'on croyait incurables, exerça un contrôle sévère sur l'emploi des revenus de l'Église, et parvint ainsi à économiser en peu d'années un fonds avec lequel il fonda un séminaire pour l'instruction des jeunes prêtres. La charité publique stimulée par son zèle, le produit des quêtes, des offrandes particulières transmises à l'archevêque de toutes les parties de l'Arménie, venant à accroître ses ressources, il ajouta à ce premier établissement une école élémentaire qui, en moins de cinq ans, s'était peuplée de quatre cents élèves; un lycée, qui prit le nom d'*École nersétienne*, et où d'habiles professeurs enseignaient la langue et la littérature nationales, les langues les plus répandues en Asie et en Europe, l'histoire, le droit, etc.; à ce lycée fut annexée une imprimerie qui publia, chaque année, un certain nombre d'ouvrages de choix. Persuadé que le bien-être matériel, quand il est le résultat du travail et de l'activité de l'esprit, exerce une grande influence sur le développement d'un peuple, il établit à Tiflis plusieurs filatures, une manufacture de glaces, et construisit un caravansérai pour les marchands et les voyageurs, le plus vaste et le plus beau de toute la contrée. Le chevalier de Gamba, qui visita Tiflis en 1824, nous a laissé, dans son *Voyage dans la Russie méridionale*, quelques détails, malheureusement trop succincts, sur les institutions dont le zèle de l'archevêque avait doté, à cette époque, son diocèse, et sur les résultats déjà obtenus. On lui reprochait de ne prêter qu'une médiocre attention aux querelles intérieures de l'Église; c'est que chez lui peut-être le patriote dominait l'évêque. Prêtre, mais prêtre arménien, il se regardait à juste titre comme pasteur, non-seulement d'une Église, mais d'un peuple; et, considérant combien ce peuple avait été jadis grand et respecté, et le voyant à cette heure si déchu et si opprimé, il aspirait à le relever de cet abaissement, à lui communiquer, au moins par l'éclat de la science et la diffusion des lumières, un reflet des anciens jours. Voilà pourquoi il fuyait les débats théologiques, alors que l'unité de la foi n'était point en péril.

Les hostilités qui éclatèrent bientôt entre la Turquie et la Perse, entre cette dernière puissance et la Russie, achevèrent de mettre Nersès en évidence, en le produisant sur un plus grand théâtre, et dessinèrent son attitude sous un nouvel aspect. Les Kurdes, placés sur les frontières des deux partis, et dont les hordes pillardes attaquent indifféremment amis et ennemis, avaient fait plusieurs incursions sur le territoire d'Edchmiadzin, avaient frappé des contributions sur le monastère, et même, dit-on, avaient tué deux religieux. Le catholicos Ephraïm, afin de se dérober à ces exactions, peut-être aussi cédant aux sollicitations de la Russie, avait pris le parti d'émigrer sur le territoire moscovite, avec la plus grande partie de son clergé. Le général en chef Yermoloff accueillit avec la plus grande distinction le patriarche, qui fixa sa résidence dans le monastère de Sanaïn, en Sumkéthie. En effet, il était de la plus haute importance pour la Russie, au moment où elle méditait de s'incorporer les provinces voisines de l'Arménie, de tenir chez elle en dépôt, et pour ainsi dire en otage, le chef de l'Église arménienne, afin de s'en faire un instrument à un moment donné; par contre, la Turquie, et surtout la Perse, devaient se préoccuper assez vivement des suites d'une pareille démarche. Châh Abbas-Mirza envoya un ambassadeur extraordinaire pour demander le retour du catholicos à Edchmiadzin; mais on fit la sourde oreille, jusqu'à ce que, quelques années plus tard (1828), le traité de Turkmen-Tchaï eût mis définitivement aux mains de la Russie le khanat d'Erivan, avec les territoires de Nakhitchevan et d'Edchmiadzin.

Pendant toute la durée de cette guerre, Nersès, appelé à Edchmiadzin, tint, avec un rare mélange de prudence et de fermeté, la place du patriarche absent; et lorsqu'une armée persane, forte de 10 000 hommes, vint à marcher contre Erivan, on le vit, à la tête des colonnes russes et de la milice arménienne, s'avancer à la rencontre de l'ennemi, la croix à la main, et le forcer à repasser la frontière. L'empereur lui envoya, à cette occasion, les insignes en diamant de l'ordre de Saint-Alexandre Newski, et, après la signature de la paix, le nomma membre de la commission chargée d'organiser la nouvelle province d'*Arménie*. Bientôt cependant son crédit, l'ascendant dont il jouissait auprès de ses compatriotes, ses richesses qu'on exagérait et à l'aide desquelles il voulait, disait-on, reconstituer la nationalité arménienne, le rendirent suspect au gouvernement qu'il avait trop bien servi; et, ayant été enveloppé dans la disgrâce du général Yermoloff, il fut relégué dans l'archevêché de Kichenef, en Bessarabie.

Nersès vécut quinze nouvelles années dans cette sorte d'exil, bornant ses soins, en apparence, à l'administration de son diocèse, mais toujours préoccupé, dans le fond, des besoins et de l'avenir de son peuple. Celui-ci, de son côté, ne l'avait point oublié, et lorsque le catholicos Jean, successeur d'Ephraïm (1841-47) vint à mourir, et qu'il s'agit de lui désigner un successeur, un seul nom, le nom de Nersès, retentit d'une extrémité à l'autre de la terre arménienne. L'impulsion fut telle que la Russie, qui avait combattu précédemment la candidature de Nersès, à la mort d'Ephraïm, n'osa pas cette fois résister.

Les détails de l'intronisation de Nersès nous feront connaître le mode de procédure en usage dans l'élection des catholicos arméniens.

Aussitôt que le patriarche Jean eut rendu le dernier soupir, le synode d'Edchmiadzin, composé de quatre archevêques et de quatre archimandrites, notifia sa mort à tous les diocèses de l'Église arménienne, en Asie, en Europe et en Afrique, en les invitant à envoyer, selon la coutume, leurs délégués à Edchmiadzin, afin de procéder à l'élection du nouveau patriarche. Ces délégués sont au nombre de deux par chaque diocèse, un clerc (c'est ordinairement l'évêque, ou, à son défaut, un prêtre de son choix) et un laïque élu par les notables. L'élection doit avoir lieu à Edchmiadzin, dans les douze mois qui suivent la mort du précédent catholicos. Les délégués des diocèses qui ne peuvent s'y rendre en personne transmettent leur vote par écrit au synode. Les membres du synode et les sept plus anciens évêques résidant à Edchmiadzin prennent part, avec les députés, à l'élection.

L'élection fut ouverte dans le mois d'avril 1843, et dura trois jours, suivant l'usage; vingt-six électeurs étaient présents en personne, à savoir : six archevêques, huit évêques, sept archimandrites et cinq députés laïques. Le matin du premier jour, ils s'assemblèrent sous la présidence de l'archevêque Vasili, dans la grande salle du patriarcat, et se rendirent de là dans l'église, dont ils firent le tour processionnellement, après avoir récité les prières de la liturgie arménienne, et invoqué les lumières de l'Esprit-Saint. Le lendemain, ils se réunirent de nouveau dans l'église, à la même heure que la veille, afin de procéder à l'élection. Ils s'assirent tous ensemble autour d'une table placée au-devant de l'autel, et sur laquelle étaient une croix et l'Évangile, les députés du clergé à droite, ceux des notables à gauche.

Une autre table, beaucoup plus petite, était disposée à quelque distance pour le procureur. Après une courte allocution adressée à ses collègues pour les exhorter à ne se laisser diriger, dans leur choix, que par leur conscience et par la seule considération du bien de l'Église et de la nation, l'archevêque président lut une liste de tous les archevêques de l'Église arménienne, présents ou non présents, parmi lesquels les électeurs devaient faire choix de quatre candidats. Le lendemain, un nouveau scrutin devait réduire ce nombre à deux, parmi lesquels l'empereur était appelé à choisir.

La première liste de candidats fut ainsi formée, d'après le scrutin du premier jour :

1° Nersès, archevêque de Nakhichevan et Bessarabie, à l'unanimité des voix;

2° Zacharian, patriarche de Jérusalem, 17 voix;

3° Pagas, archevêque de Smyrne, 11 voix;

4° Kirapal, ex-patriarche de Constantinople, 3 voix.

L'épreuve du lendemain donna pour candidats définitifs :

1° Nersès, à l'unanimité;

2° Zacharian.

Le procès-verbal de l'élection ayant été rédigé en double, on en envoya une copie, signée de tous les membres, au gouverneur général de la province, avec prière de la transmettre, par la voix hiérarchique, à l'empereur.

Jamais le vœu national ne s'était prononcé avec un tel ensemble; il eût été impolitique de ne pas s'y conformer. Le czar Nicolas résolut de confirmer l'élection de Nersès; mais auparavant il voulut le voir, et le nouvel élu reçut l'ordre de se rendre à Saint-Pétersbourg.

Il y arriva vers le milieu de l'automne, et y séjourna jusqu'au printemps de l'année suivante. Il eut avec l'empereur plusieurs entretiens, à la suite desquels ce dernier parut avoir abjuré complétement les préventions qu'il avait conçues autrefois contre lui. Il le combla d'attentions, et le visita en personne, au palais des comtes de Lazareff, où il était descendu. Les comtes de Lazareff, descendants de Manouk-Nazar, sont, comme l'on sait, d'origine arménienne (voyez page 359), et l'une des familles les plus considérables de la Russie.

M. de Haxtavsen, qui se trouvait à Saint-Pétersbourg à la même époque, rapporte, dans une publication toute récente, une conversation qu'il eut un jour avec le catholicos, touchant la prééminence du siége de Rome et les prétentions des patriarches arméniens de Sis et de Jérusalem. « L'évêque de Rome, disait-il, est le premier patriarche de la chrétienté, et il occupe le premier rang dans les conciles; mais tous les autres patriarches de l'Église universelle sont, à proprement parler, ses égaux; il n'a sur eux qu'une prééminence d'honneur, non de fait. Les seuls vrais patriarches de l'Église sont ceux de Rome, de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople, et le catholicos d'Edchmiadzin; quant aux archevêques arméniens de Sis et de Jérusalem, qui s'intitulent faussement *catholicos*, ils n'ont pas plus de droits à cette dénomination que les archevêques latins de Venise et de Lisbonne n'en ont au titre de patriarches, qu'ils s'arrogent cependant. Ils peuvent être déposés légalement par le catholicos d'Edchmiadzin ou par le conseil national de leur diocèse, tandis que le catholicos est inamovible sur son siége. »

Le nom de Nersès est moins populaire aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque de son avénement; soit que l'âge ait refroidi son zèle (il vient d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année), soit que le sentiment de sa situation présente l'ait convaincu de son impuissance, il est certain que son attitude, sinon sa pensée, n'est plus la même, et que le catholicos d'Arménie n'a point réalisé les espérances qu'avait fait naître l'archevêque de Tiflis.

L'IGNAME DE LA CHINE.

(DIOSCORÆA BATATAS).

En 1850, l'espèce particulière d'igname que nous figurons page 400, fut envoyée de Chine en France par M. de Montigny, consul à Shang-haï. L'énormité de ses racines tuberculeuses et féculentes excita vivement la curiosité. Le jardin des Plantes de Paris, la Société d'acclimatation, celle d'agriculture, et divers établissements en France et à l'étranger, qui avaient reçu communication des tubercules nouveaux, commencèrent immédiatement des séries d'expériences pour déterminer leur véritable valeur relativement à notre pays. Au jardin des Plantes, la multiplication s'opéra très-rapidement; de nombreux sujets furent bientôt adressés à des correspondants intelligents, dans des provinces opposées; aussi, dès cette année même (1856), à la grande exposition du Concours agricole universel, dans les Champs-Élysées, on admirait une magnifique collection de l'espèce de la Chine, exposée par un agriculteur des environs de Versailles. Cette collection comptait plus de cent vingt sujets en pleine végétation; elle était accompagnée de nombreux tubercules appartenant à différents âges, et de diverses préparations faites avec la fécule.

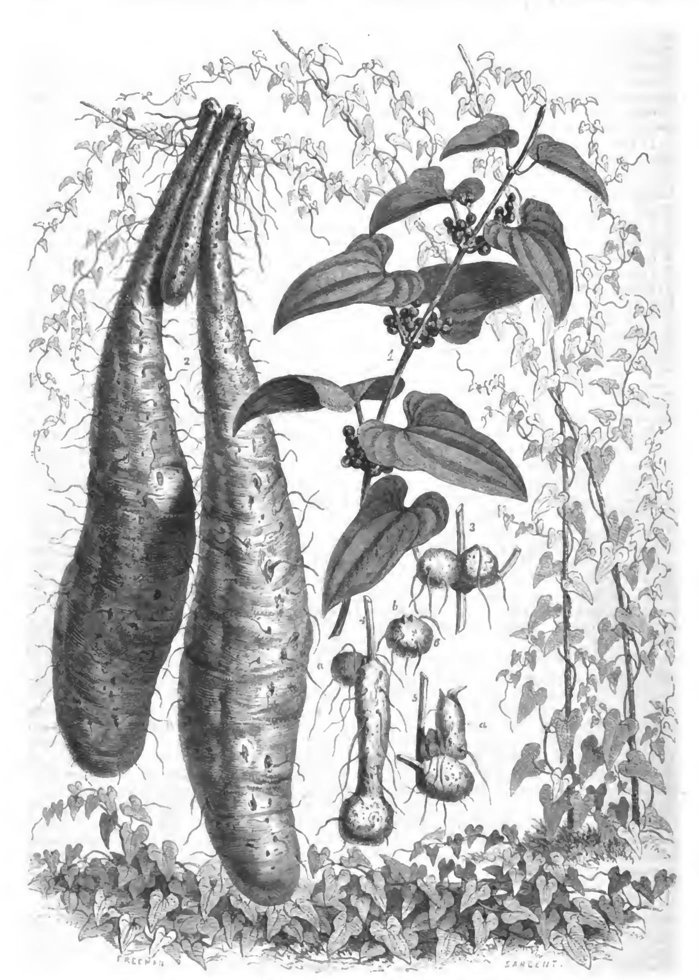
L'espèce particulière d'igname de Chine représentée par notre gravure, d'après des types du Muséum d'histoire naturelle, a la tige grêle, allongée, volubile comme celle du liseron commun; cette tige ressemble assez au *Tamnus communis* (le *sceau de Notre-Dame*, l'*herbe aux femmes battues*), qui croît spontanément dans nos bois; ou même, vue à distance et en groupes de nombreux sujets, elle simule jusqu'à un certain point des haricots à rame.

On ne saurait concevoir aucun doute sur la véritable affinité botanique de cette espèce nouvelle; elle appartient bien à la famille des Dioscorées, et, dans le genre particulier auquel elle se rapporte, on la distingue nettement d'autres espèces qui étaient déjà depuis plus longtemps connues, des *Dioscoræa Japonica*, *D. altissima* (d'Algérie), *D. alata* (des Antilles), etc.

Les tubercules de ce végétal sont depuis fort longtemps utilisés dans l'Inde. Aux Antilles, les racines pèsent jusqu'à trois kilogrammes; la plante y est cultivée en même temps que la batate, et ses racines, cuites sous la cendre, constituent, dit-on, la majeure partie de la nourriture des indigènes. Dans le nord de la Chine croît l'espèce particulière envoyée par M. de Montigny; elle fournit aux habitants une alimentation aussi appréciée par eux que la pomme de terre en Europe. D'après les recherches faites jusqu'à ce jour, sur le continent, au sujet de cette espèce, les principes nutritifs de la racine, amidon, matière mucilagineuse, albumine, etc., s'élèvent jusqu'à 20 pour 100 du poids total. La chair du tubercule est blanche et crue, du moins celle de l'espèce de Chine; elle a le goût de la noisette. Cuite de diverses manières, sa saveur paraît plus fine que celle de la pomme de terre dans les mêmes conditions; elle l'est moins cependant que celle de la batate. L'igname, sous ces rapports, paraît intermédiaire entre les deux sortes de tubercules.

On n'a pas encore eu l'occasion d'examiner jusqu'à quel point la plante pourrait convenir aux bestiaux; cependant il paraît que certaines de nos espèces domestiques en mangent les tiges avec avidité.

L'igname est de conservation facile; il n'est pas nécessaire de la retirer chaque année du sol, à l'approche de l'hiver; elle y peut rester longtemps, trois ans peut-être, tout comme le topinambour; les rigueurs de la saison d'hiver, dans notre climat, ne paraissent pas lui causer beaucoup de dommage. Un tubercule a résisté, en 1853, au jardin des Plantes, à 14 degrés centigrades, sans souffrir aucunement. Retirée en cellier, elle résiste également : une



Igname de la Chine, récemment importé en France. — Dessin de Freeman, fait au jardin des Plantes.

1, rameau avec fleurs, de grandeur naturelle; — 2, rhizome, quart de grandeur naturelle; — 3, fragment de rameau, à l'aisselle duquel se sont développées deux bulbilles; — 4, bouture à l'aide d'une tige coupée par moitié; on voit en *a* un tubercule; — 5, développement d'une bulbille; — 6, bulbille détachée; *b*, le bourgeon terminal.

igname, dans l'établissement que nous venons de nommer, s'est conservée d'octobre 1852 à septembre 1853, sans apparence de développement de bourgeons.

La propagation de l'igname peut s'obtenir, comme nous l'avons déjà entrevu, de diverses manières : par tubercules ou portions de tubercules placés en terre, par boutures,

enfin par bulbilles; c'est par le premier mode de multiplication que les produits sont les plus prompts et les plus volumineux. On calcule qu'à surface égale de terrain employé, ces produits seront supérieurs à ceux de la pomme de terre; la différence en plus devra surtout être attribuée au developpement prodigieux de la racine, comparativement à celui de la pomme de terre, dans le sens de la profondeur.

L'igname de Chine n'exige que peu ou point de culture; d'après les essais pratiqués jusqu'à présent, elle aurait réussi dans le nord comme dans le midi de la France, dans les sols les plus ingrats, tels que les landes des Bouches-du-Rhône, comme dans les terres les mieux cultivées des environs de Paris. Il suffit que le sol soit meuble et perméable, plutôt humide que sec et tenace, et surtout profond, à cause de l'énorme développement en longueur des racines. Le plus grave inconvénient peut-être, sous le point de vue agricole, sera de faire mouvoir des mécanismes à plus d'un mètre sous le sol, pour extraire les produits.

Enfin, l'acclimatation de cette espèce ne saurait être difficile : les contrées de la Chine où on la cultive spécialement n'offrent pas de différences climatériques bien tranchées avec certaines régions centrales de l'Europe; du reste, les premiers produits obtenus attestent la possibilité d'approprier cette espèce au climat européen. — Dernièrement, on annonçait l'importation en France d'une autre espèce d'igname, provenant de la Nouvelle-Zélande, et déjà cultivée avec succès à Calcutta; d'après de récentes recherches, elle paraît aussi réunir de bonnes qualités, et elle s'accommodera de notre climat et d'une température peu éloignée de celle de sa contrée natale.

LES COSTUMES ALLEMANDS.

Suite. — Voy. p. 324.

COSTUMES DE L'ALGAU ET DE LA FORÊT NOIRE.

La Bavière est l'un des États de l'Allemagne où l'on trouve encore les plus nombreux vestiges des coutumes de l'ancien temps. Ceux-là n'en auront guère l'idée qui, dans un rapide trajet, n'auront vu que les principales villes de ce pays. La physionomie primitive de Ratisbonne, d'Augsbourg, de Nuremberg même, ce merveilleux musée du moyen-âge, a déjà été profondément modifiée par le mouvement industriel des temps modernes, par l'action des bateaux à vapeur et des chemins de fer. Munich a été, dans l'espace de trente ans, à peu près transformée par l'œuvre ardente du roi Louis, par le palais et les monuments artistiques qu'il a élevés dans cette capitale, par la foule d'étrangers, de savants, de curieux, qui, chaque année, errent dans les nouvelles rues de cette cité bavaroise, et visitent ses collections.



Costumes de la forêt Noire et de la Souabe bavaroise. — Dessin de Karl Girardet.

Mais sur les frontières de ce royaume, du côté des rives pittoresques du Tegernsee, sur les limites du Tyrol, sur les pentes de l'*Algau*, le voyageur qui s'écarte des grandes voies de communication pour pénétrer, par des sentiers de traverse, dans des villages peu fréquentés, retrouvera la vieille race bavaroise, telle qu'elle nous apparaît dans les légendes populaires et les anciennes chroniques une mâle

et vigoureuse race, préservée jusqu'à ce jour de la fièvre de l'industrialisme, fidèle aux naïves croyances, aux modestes habitudes de ses pères, et poursuivant humblement à l'écart leur patient labeur. Là, dans les jours de fête, le peuple se pare avec orgueil d'un antique costume qu'un jeune dandy de Munich ne pourrait examiner sans un mirifique étonnement. Les hommes portent une redingote qui tombe jusque sur les talons, un gilet écarlate orné de boutons en métal brillant, la culotte et les bas sur lesquels l'aiguille d'une tendre fille ou d'une fiancée a dessiné une gracieuse arabesque. Les femmes posent, au sommet de leur tête, une légère coiffure élargie comme un éventail, arrondie comme une roue, parsemée de fines broderies. Là, dans les veillées d'hiver, on raconte des légendes de saints, des histoires de fées et de koboldes, qui ravissent tout un candide auditoire. Là se sont perpétués des jeux primitifs et des danses qui feraient l'admiration de nos chorégraphes. Là, enfin, s'est conservé un dialecte particulier, si différent de la vraie langue allemande que les habitants des villes bavaroises peuvent à peine le comprendre.

L'Algau, qui offre à l'étranger de précieux sujets d'étude, est cet embranchement des Alpes qui s'étend de l'ouest à l'est, depuis le lac de Constance jusqu'au Lech, et du sud au nord, depuis l'Inn jusqu'au Danube. Son nom est composé de deux mots, *Al* (Alpes) et *gau*, dérivation du vieux mot gothique *garri* (contrée), qui se retrouve fréquemment dans les nomenclatures géographiques de l'Allemagne : *Rheingau*, *Brisgau*, etc. La plus haute cime de l'Algau est l'Arlberg, dont la pointe s'élève à 9 400 pieds au-dessus du niveau de la mer, puis le Hochvogel, de 7 950 pieds.

La principale cité bavaroise de ce district est Kempten, une jolie ville, active et laborieuse, élégamment bâtie au bord de l'Iller. On y compte huit mille habitants, occupés d'un commerce inhérent à la nature de leur sol, commerce de bois, de planches, de toiles de lin et de fromages. C'est l'ancienne *Cambodunum*. Dès le huitième siècle, elle eut un cloître de bénédictins, fondé par Hildegard, épouse de Charlemagne. En l'an 1150, le supérieur de ce monastère avait le titre de prince de l'Empire. En l'an 1633, pendant la terrible guerre de trente ans, l'honnête petite ville fut saccagée par les Suédois. En 1703, pendant la guerre de la succession d'Espagne, elle fut prise par les Français. En 1803, elle a été réunie à la Bavière. Son abbaye fut supprimée et remplacée par un gymnase.

De cette région montagneuse des Alpes, l'artiste qui a dessiné ces costumes, gravés pour nos lecteurs, nous transporte dans la forêt Noire.

La forêt Noire! Qui de nous ne la connaît, sinon pour l'avoir parcourue comme elle mérite de l'être, au moins pour l'avoir entrevue au delà de l'Alsace, à l'horizon des fraîches vallées du pays de Bade.

Elle s'étend sur un espace de trente-six lieues de longueur, de dix à quinze de largeur, sur une ligne parallèle au cours du Rhin, en partie dans le grand-duché de Bade, en partie dans le royaume de Wurtemberg. Ceux qui n'en ont vu que de loin les verts escarpements et les ondulants contours ne peuvent s'imaginer ce qu'il y a là de douces et attrayantes vallées arrosées par des eaux limpides, de charmantes maisons habitées par la plus honnête population.

Déjà beaucoup de touristes, fatigués du tumulte de la ville de Bade, des bals, de la maison de conversation, des passions effrayantes de la roulette, vont finir leur saison d'été sous les majestueux sapins de la forêt Noire, et il n'en est pas un qui n'en revienne avec le désir d'y retourner! Quels calmes et riants villages! Quelles braves gens, si accortes envers l'étranger et si simples encore dans leurs bonnes vieilles coutumes et leurs ingénieux travaux de mécanique, d'horlogerie, de broderie! Quelles bonnes petites auberges, où, pour la minime somme d'un florin, le gourmet savoure à table d'hôte le gibier de la montagne et les truites du clair ruisseau! Voyez cette figure d'hôtelier que le peintre des physionomies allemandes nous représente dans cette gravure : n'est-ce pas là un type séduisant d'un honnête aubergiste qui a hébergé un assez bon nombre de voyageurs, et qui sourit à l'idée de les avoir si loyalement traités qu'ils ne peuvent emporter de lui qu'un bon souvenir? Et cette jeune fille debout près de lui, avec sa figure candide, sa gracieuse coiffure, son ruban coquettement noué à son cou, ne se dit-elle pas aussi qu'elle a dignement rempli sa tâche, et n'entend-t-elle pas encore vibrer à son oreille les paroles de reconnaissance qu'un étranger lui a murmurées à son départ?

Un écrivain de mérite, M. Auerbach, a popularisé en Allemagne le nom de la forêt Noire, par un recueil de nouvelles d'un caractère à la fois original et ingénu. M. Ad. Joanne a minutieusement décrit, dans un de ses excellents Guides, toute cette intéressante contrée.

Chez les esprits médiocres, la première intention est assez bonne, mais ils la gâtent par la réflexion.

Pour les hommes supérieurs, tout est d'abord confus, parce qu'ils voient trop de choses : vient ensuite le rayon de soleil, qui dissipe les nuages et montre l'horizon.

ALLETZ.

Soyons bien convaincus que, de deux hommes, le meilleur est toujours le moins à plaindre, et tâchons chaque jour d'être un peu meilleurs que nous n'étions la veille.

ABEL DUFRESNE.

PENSÉES DU JOUR DE L'AN.

Bonne année, bonne année à ma chère patrie, au pays de l'antique loyauté et de l'antique fidélité! Bonne année aux amis et aux ennemis, aux chrétiens et aux Turcs, aux Hottentots et aux cannibales; à tous les hommes sur lesquels Dieu fait lever son soleil et descendre la pluie, et aux pauvres esclaves nègres qui travaillent sans relâche sous les feux du grand astre. Le jour de l'an est un beau jour. J'aime assez qu'on ait un peu de patriotisme et qu'on ne fasse pas trop la cour aux autres nations. Sans doute, il ne faut dire du mal d'aucune : en tout pays, les sages gardent le silence; de quel droit outragerait-on un peuple à cause des indiscrets qui ont le verbe haut? Cependant, comme je viens de le dire, j'aime assez qu'on ait un peu de patriotisme; mais adieu tout mon patriotisme au jour de l'an. Ce jour-là, il me semble que nous sommes tous frères, que le Dieu du ciel est notre père à tous, et qu'il en est des biens de ce monde comme de l'eau, que le Créateur a faite pour tous, à ce que j'ai ouï dire.

Le matin du nouvel an, je m'assieds volontiers sur une pierre au bord du chemin, et, tandis que mon bâton trace des figures sur le sable, je pense à une chose et à l'autre : non pas à mes lecteurs; je les honore de tout mon cœur, mais le matin du nouvel an, tandis que je me tiens coi au bord de la route, ce n'est point à eux que je pense. Assis sur ma pierre, je pense combien de fois j'ai vu se lever le soleil et la lune, l'arc-en-ciel briller dans les vapeurs, et les fleurs éclore. Je pense à l'air que j'ai respiré avec délice, à l'eau pure que j'ai bue dans le ruisseau. Alors je n'ose lever les yeux; je prends mon bonnet à deux mains, je me recueille et j'adore.

Je pense aussi à mes amis et à mes connaissances disparus dans le cours de l'année, et qui maintenant peuvent s'entretenir avec Socrate, Numa et d'autres hommes d'une excellente renommée. Il me semble alors que des tombeaux s'ouvrent autour de moi et que j'en vois sortir des ombres à tête chauve et à longue barbe, secouant leur poussière séculaire. On dirait que c'est l'œuvre d'une puissance mystérieuse. Ces vieilles et pieuses ombres désirent continuer leur paisible sommeil. Bonne année à votre souvenir! Bonne et joyeuse année à vos cendres au fond de vos tombes!

Le Messager de Wandsbeek (¹).

MARILHAT, PAYSAGISTE.

Fin. — Voy. p. 347, 370.

Ainsi, par l'heureuse réunion des dons les plus variés, Marilhat pouvait à la fois satisfaire ceux qui demandent aux paysagistes de reproduire naïvement ce qu'ils voient, et ceux qui n'admirent que la distinction de l'esprit du peintre, ou la pureté ou l'éclat de l'exécution. Là est le secret de cet accord si rare des opinions sur son compte. Il n'eût pas si bien réussi néanmoins, s'il eût voulu rassembler dans un éclectisme confus des qualités en dehors de sa nature; il développa celles qu'il avait en lui. Un moment on le vit subir une influence étrangère, et son talent, si robuste qu'il fût, en parut affaibli dans quelque tableaux. Tous ses amis ont attribué la langueur passagère dont il fut atteint à son admiration pour un artiste de très-grand mérite, M. Aligny, et par suite pour des maîtres d'un caractère tout à fait différent du sien. Il voulut avoir du style comme eux, quand il en avait un qui lui était propre. Vers la même époque, la séduction, bien naturelle aussi, exercée sur lui par le coloris de M. Eugène Delacroix l'entraîna dans une recherche qui n'était pas moins à craindre. Loin d'y rien gagner, il se mit à peindre dans des tons froids et violets où l'on avait peine à reconnaître sa couleur brillante. Tel est le danger de l'admiration la plus légitime, lorsqu'elle intervient dans le travail de l'artiste : flottant entre ce qu'il voit et ce que son imagination lui avait d'abord montré, il ne se préoccupe pas seulement des moyens d'exécution que d'autres se sont faits à leur usage, il aliène même sa liberté, et sa puissance de conception en est pour un temps amoindrie. Il faut étudier les maîtres, et non les imiter.

Marilhat, toutefois, mettait trop de persévérance dans ses efforts pour recourir longtemps à des procédés qui ne lui appartinssent pas entièrement Un trait suffira pour donner l'idée de son courage : lorsqu'il avait obtenu déjà d'éclatants succès aux salons de 1834 et 1835, il s'astreignait encore à retourner le soir dans une de ces académies où les jeunes peintres se réunissent pour copier à moins de frais les modèles. Il n'était pas, on le voit, de ceux qui pensent qu'un paysagiste excellent peut traiter la figure avec négligence, ou, pour mieux dire, il ne croyait pas qu'il fût permis à un peintre de traiter ainsi aucune partie de son art. Pour lui, il voulait être habile en toutes. Qui a vu ses tableaux peut dire si les personnages qu'il a groupés sont moins fidèlement étudiés, dessinés moins sévèrement, ou peints d'une touche moins large ou moins spirituelle que le reste. Marilhat a même fait des portraits; je ne sais s'il en existe un grand nombre, mais on en conserve dans sa famille qui sont remarquables par beaucoup de finesse et de sobriété.

Il s'appliquait avec le même zèle à se rendre familiers tous les procédés de l'art, n'en repoussant aucun, mais s'efforçant de les manier avec assez de perfection pour que l'attention n'en fût pas occupée. La peinture matérielle qui excite surtout l'admiration par l'adresse qu'elle fait paraître lui était en horreur, à ce point qu'il évitait dans la rue la rencontre d'un confrère éminent d'ailleurs et dont il estimait haut le talent, mais qui, sans cesse inquiet de pratique et de recettes nouvelles, n'eût pas manqué de l'entretenir de ses découvertes. Grand travailleur, il traitait toujours en même temps plusieurs sujets; son atelier était encombré de panneaux ébauchés qu'il reprenait tour à tour. Lorsqu'il en tenait un, il y mettait toute sa conscience, et ne se contentait pas à peu de frais. Nous l'avons vu effacer d'un seul coup un morceau entier, arbres et terrains, qui semblait heureusement terminé, mais qui n'arrivait pas à une nuance près à le satisfaire, et le recommencer aussitôt. Enfant alors, nous avons gardé de nos visites à l'atelier de Marilhat une vive et durable impression. Il avait alors environ trente-quatre ans, ses cheveux coupés court changeaient un peu la physionomie qu'on lui voit dans le portrait qui accompagne cette notice (page 348). Il était grand, mince et élégant. Son teint très-bruni et comme brûlé par le hâle, ses yeux noirs et ardents, ont pu le faire comparer naturellement à un Arabe, quoiqu'il n'en eût point les traits de race. Nous le voyons encore, toujours en mouvement, même en travaillant, causant avec animation, se levant pour chercher, parmi la foule des tableaux commencés qu'il entassait sur des rayons au fond de son atelier, une vue de ses voyages ou une démonstration à l'appui de quelque idée d'art qu'il venait d'avancer; car il se plaisait aux discussions de ce genre, et, s'il faut en croire ceux qui l'ont le mieux connu, il ne haïssait même pas un paradoxe spirituellement soutenu. Il apportait pour sa part dans de tels entretiens beaucoup d'enjouement et de grâce.

Marilhat se proposait, quand il partit pour l'Égypte, de voir l'Italie au retour. Il n'abandonna pas ce projet : dans ses lettres on le voit s'informer à plusieurs reprises des moyens de le mettre à exécution; mais il ne voulait pas se contenter, disait-il, de visiter l'Italie en courant, sans y travailler. Bientôt il vit que le pays où il se trouvait lui offrait assez de sujets d'étude; n'eût-il pas renoncé alors à faire un voyage nouveau, que sa santé altérée ne lui eût pas permis longtemps d'y songer. Il ne vit donc l'Italie que deux ou trois ans plus tard. Chose singulière! il jouit peu de ses beautés tant vantées. Aussi ont-elles laissé moins de traces dans son œuvre que celles du midi de la France, par exemple, où il retourna plusieurs fois, et qui lui plaisait beaucoup. Il prétendait que les élèves de l'Académie de Rome et leurs professeurs lui avaient gâté la terre classique par leurs froides interprétations, également éloignées de la nature du pays et des maîtres qui y avaient cherché avant eux des modèles. Mais il ne se lassait pas de voir dans les galeries les œuvres des anciens peintres, celles surtout, il faut le noter, de Raphaël, de Michel-Ange, des Vénitiens enfin. Il passa six semaines à Venise, parcourant sans cesse les églises et les musées, travaillant peu d'après nature. Il y commença cependant un tableau. C'étaient des pins d'Italie se détachant sur un soleil couchant. Cette œuvre fut ensuite refusée au salon comme empreinte de singularité! Marilhat était arrivé cependant à ce degré de talent où aucun intermédiaire ne devrait se placer entre un artiste et le public. D'habitude on ne le traitait pas avec tant de rigueur.

Il avait exposé pour la première fois un tableau en 1831, pendant qu'il était en Égypte; ses lettres témoignent de quelque préoccupation pour ce début. Après l'Exposition de 1834, où il se révéla, on vit encore de lui, aux Salons de 1835,

(¹) Mathias Claudius, né en 1743, à Reinfeld, bourg du Holstein, dans le voisinage de Lubeck. Il passa presque toute sa vie dans la petite ville de Wandsbeck, non loin de Hambourg. Ses nombreux écrits dans les recueils périodiques du temps étaient tous signés : « le Messager de Wandsbeck. » Il devint très-populaire sous cette désignation. Il est l'auteur de *Lettres sur l'immortalité de l'âme*, et d'un *Dialogue sur la liberté*.

1837, 1838, 1839, 1840, 1841 et 1844, des paysages de France ou d'Orient. Il a fait en outre un grand nombre d'autres tableaux aujourd'hui dispersés dans des collections particulières d'où ils ne sortent guère. Nous en connaissons un charmant au Musée de Lyon. Il faut regretter qu'à Paris on n'en voie aucun ni au Luxembourg, où les œuvres de Marilhat ne peuvent plus figurer, il est vrai, parmi celles des artistes vivants, ni au Louvre, où on ne lui a pas encore donné sa place parmi les maîtres. L'exposition de 1844, où il avait fait admettre huit admirables tableaux, fut son dernier triomphe. Qui n'a pas gardé le souvenir de sa *Ville d'Égypte au crépuscule*, du *Souvenir des bords du Nil*, des *Arabes syriens en voyage*, du *Café sur une route de Syrie* (¹)! On avait fait espérer à Marilhat qu'il serait récompensé par la décoration de la Légion d'honneur. Cette distinction ne lui fut pas accordée et il en conçut un profond déplaisir. Cependant on ne méconnaissait pas son habileté; le directeur des beaux-arts lui commanda, au mois de septembre de la même année, un tableau dont il devait chercher le sujet en Égypte, et dont le prix fut fixé à 4000 francs; puis un autre au mois de janvier suivant, avec l'intention de lui faciliter un nouveau voyage dans ce pays où il avait toujours le désir de retourner. Il ne devait plus profiter de ces dispositions bienveillantes. Sa santé ne s'était jamais complétement rétablie depuis qu'il était revenu en France. Il s'était successivement confié à des médecins différents, quelquefois sans avoir la prudence de les instruire exactement de ce qu'il avait éprouvé ou des traitements qu'il avait subis. Des remèdes violents, et pris à trop fortes doses, dans l'espoir d'une guérison plus rapide, agirent de la manière la plus funeste sur son système nerveux déjà ébranlé. Dès l'époque où il était en Italie, il avait donné des signes de singularité et d'irritation maladive; ses amis s'en étaient étonnés et effrayés; ces signes reparurent en 1846, et, à la fin de cette année, il avait entièrement perdu la raison.

Les sympathies ne lui manquèrent pas dans son malheur. Il lui fut alloué par le gouvernement une pension de 1 200 fr.; mais il ne vécut plus qu'une année, et mourut le 14 septembre 1847. Il n'était âgé que de trente-six ans.

(¹) Le premier de ces tableaux appartient aujourd'hui à M. Cottier; le second, à M. le comte de Janzé; tous deux sont encore à Paris. Celui des *Arabes en voyage* est la propriété de M. Gaudin, qui habite aujourd'hui la Suisse. Le *Café de Syrie*, dont le *Magasin pittoresque* a donné la gravure, est à Paris, dans la collection de M. Ad. Moreau, assez heureux pour posséder sept ouvrages de Marilhat.

FONTAINE A VARNA.

Voy., sur Varna, p. 193.

Quoique située à la gorge d'un vaste marais, qui s'étend entre la rade et un lac d'aspect assez sauvage, Varna n'est pas très-favorisée sous le rapport des eaux potables. Mais les hauteurs étagées qui l'avoisinent au nord contiennent des sources nombreuses, et plusieurs fontaines, d'un certain caractère monumental, desservent de misérables villages turcs et bulgares, perdus dans les plis de la montagne. Telles sont deux fontaines en marbre blanc, datant probablement du temps où la colonie grecque d'Odessus florissait sur ce point, et que le voyageur russe Teplaékof a découvertes, il y a une trentaine d'années, au village d'Ilebedji. Telle est encore celle dont nous donnons ici le dessin, et dont l'élégance simple et sévère fait un contraste singulier avec la construction barbare qui s'est accolée à elle.

En dehors des fontaines antiques, la dévotion musulmane



Une Fontaine à Varna. — Dessin de Karl Girardet, d'après Durand-Brager.

dote la Turquie de beaucoup de ces humbles monuments, et c'est un bienfait qu'on peut apprécier dans toute son étendue, quand on a voyagé, même un seul jour, dans les steppes, d'une monotonie désespérante, qui s'étendent entre Silistrie, Mangalia et la Dobroudja. Si un riche Ottoman vient à mourir, il y a des chances pour que son testament contienne un legs destiné à orner telle route fréquentée et cependant déserte, soit d'un *han* (caravansérai), soit d'une fontaine que l'on fera jaillir du sol, dans un site pittoresque, à l'ombre de quelques arbres. Le voyageur altéré s'y reposera un instant, non sans adresser une prière reconnaissante à Allah, pour que l'âme du riche bienfaisant puisse, dans l'autre vie, se désaltérer aux sources intarissables de l'éternel bonheur.

LA PROMENADE ISABELLE,

A LA HAVANE (¹)



Une Volante, à la Havane. — Dessin de Karl Girardet.

« Lorsque nous arrivâmes à la promenade (Isabelle), le soleil se couchait, enveloppé de larges draperies d'or. Le palmier, le *maboa*, la *yagua*, et les buissons gracieux de rose *althœa*, agités par la brise du soir, se balançaient doucement. L'oiseau, silencieux pendant la chaleur du jour, chantait gaiement en choisissant son gîte, et, resserrant ses ailes, se balançait sur la branche flexible et parfumée qui devait lui servir d'asile et le protéger contre la rosée de la nuit. Quelques jeunes filles assises aux fenêtres, coquettes et riantes, dardaient à travers les grilles des regards brillants comme des étoiles, et nous envoyaient, de leurs petites mains blanches, des saluts naïfs. D'autres, voluptueusement renversées dans leurs *quitrins*, jouissaient avec insouciance de la douceur de l'air et de la beauté de la nature. Personne ne se promenait à pied : les hommes, gravement enfoncés au fond de leurs *volantes*, humaient l'air et se sentaient heureux de vivre; la petite marchande, la bourgeoise comme la grande dame, savouraient dans leurs *quitrins* les délices et la paresse des riches (²). »

Deux mots de ce fragment exigent un commentaire. La volante est un véhicule très-léger, qui, de loin, se présente sous l'aspect d'un nègre et de deux roues; les roues cachent une espèce de cabriolet dont la caisse est basse; le nègre, magnifiquement habillé, est placé sur une mule. Il porte des bottes à l'écuyère, bien vernies, ne descendant d'ordinaire que jusqu'à la cheville, et laissant apercevoir un cou-de-pied noir et lustré. Un soulier bien ciré et orné d'une rosette complète cette étrange chaussure à deux compartiments. La toile blanche de la culotte, et les armoiries brodées sur les galons de la veste, font encore ressortir l'ébène de son teint et les diverses nuances noires de sa chaussure et de son chapeau galonné. Deux brancards droits serrent les flancs de la mule, dont les harnais répondent, par leur richesse, au brillant costume du *calesero*.

Les quitrins sont moins légers et moins élégants que les volantes. Ils tournent difficilement; mais, grâce à l'immensité de leurs roues, ils sont irrenversables, même dans les plus mauvais chemins.

A la Havane, il n'est pas de si petite bourgeoise qui n'ait sa voiture. La première économie de l'industriel sert à acheter un piano et un quitrin.

Si les quitrins ne se renversent pas, cet avantage est compensé par la difficulté d'esquiver les embarras lorsque plusieurs de ces voitures se rencontrent dans les rues étroites et populeuses de la Havane. A huit heures, on en voit déboucher de tous les points. Les caleseros, bien qu'allant très-vite, ne savent jamais où ils vont. Le maître ou la maîtresse, du fond de la voiture, se contente d'indiquer au nègre, qui ne tourne jamais la tête, et qui cependant ne manque pas de saisir l'ordre : A gauche! à droite! Et le quitrin tourne et retourne.

« Souvent il s'arrête devant un magasin, dit l'auteur que nous avons déjà cité, et si quelque autre voiture, cherchant passage, essaye d'obtenir du calesero qu'il se dérange, vous

(¹) Ce nom de promenade Isabelle paraît avoir été abandonné et remplacé par celui de promenade Tacon, nom d'un général qui a introduit d'utiles réformes à la Havane.

(²) *La Havane*, par Mme la comtesse Merlin.

entendez une petite voix douce, du fond de la voiture : *Ne bouge pas, Juan; tu ne dois te déranger pour personne.* Et la rue de rester encombrée de quitrins, jusqu'à ce que la belle dame ait fait ses emplettes. »

UN COUVENT DE LABORIEUSES OUVRIÈRES.

M. de Narbonne venait à peine d'être installé dans ses fonctions d'évêque d'Évreux quand il entreprit sa première tournée pastorale. Il avait hâte de s'enquérir des besoins de son nouveau diocèse, et de juger par lui-même du mérite des cinq cent cinquante pasteurs auxquels la conduite immédiate de son troupeau se trouvait confiée. Mille incidents divers ont pu marquer cette importante inspection; un seul est parvenu à notre connaissance: c'est celui que nous allons rapporter, avec l'espoir qu'il ne paraîtra pas dénué d'intérêt. Il faut savoir d'abord qu'en franchissant le seuil de chacune des maisons curiales qu'il se proposait de visiter, le prélat, avant même les politesses d'usage, adressait à ses subordonnés une recommandation, équivalente à un ordre, de ne point se déranger pour lui; en d'autres termes, de ne rien changer au régime habituel du presbytère. Il ne dérogea point à cette louable habitude en arrivant à Nonancourt, quoique la recommandation eût pu paraître superflue, cette commune passant à bon droit pour la plus pauvre de son diocèse, dont elle marquait l'extrême limite, et, d'un autre côté, le pasteur ne paraissant pas devoir être mieux dans ses affaires que ses ouailles; car c'était un curé perpétuel à *portion congrue :* cela signifiait, dans la langue du temps, que, délégué sous l'institution de l'évêque par les religieux de Saint-Benoît, lesquels percevaient les dîmes de la paroisse à titre de curés décimateurs, il ne touchait, lui, pour tout traitement, qu'une somme annuelle, appelée *portion congrue.* Ce revenu fixe, après avoir varié plus d'une fois, était de 300 livres en 1779, année où il faut se reporter pour bien entendre ce qui va suivre.

Après avoir visité l'église et pris note des observations du pasteur, M. de Narbonne revint au presbytère. C'était l'heure du dîner, et on en terminait les préparatifs dans la pièce où l'on introduisit le prélat, vaste chambre à manger servant de salon. Le seul ornement de ce réfectoire, outre le crucifix traditionnel, était un tableau placé dans un riche cadre, et que M. de Narbonne n'avait pas remarqué en arrivant, mais qui alors attira son attention. Cette toile représentait un personnage de cinquante à soixante ans, en habit de cour. Sous ce portrait, on n'avait point mis de nom (¹); l'artiste s'était passé la fantaisie de décorer son œuvre d'une inscription latine ainsi conçue : *Majestati naturæ par ingenium.* Assez peu curieux de son naturel, tout en s'étonnant du fait, M. de Narbonne n'en demanda point l'explication. Il fut seulement frappé du contraste que formait cet objet d'art avec la nudité de l'appartement où il se trouvait.

Après quelques minutes d'attente, on se mit à table. A la grande surprise de l'évêque, qui comptait sur une fort maigre chère, on servit successivement plusieurs mets relativement très-recherchés. Cette déférence dont on ne peut se défendre pour quiconque nous accorde l'hospitalité, même quand il est notre inférieur, empêcha d'abord le haut dignitaire ecclésiastique de témoigner son mécontentement de tant de profusion. Mais, voyant apparaître un dessert plus somptueux encore que le dîner, il n'y tint plus, et tout de bon irrité : — Mais vous avez donc perdu la tête? dit-il à son amphitryon. Vous mettre en si grands frais pour moi, qui vous avais expressément recommandé de ne rien changer à votre ordinaire! Je suis sûr que ce repas vous coûte le quart de votre revenu d'une année. — Je ne pouvais faire moins pour vous honorer, Monseigneur, répliqua le pasteur. D'ailleurs cela ne m'a pas coûté autant que vous le pensez; ma ménagère s'entend assez bien à la cuisine et un peu à la pâtisserie. — Mais ce ne sont pas moins des dépenses hors de proportion avec vos ressources. Vous en avez donc d'inconnues? — J'en conviens, Monseigneur, ce n'est pas sur ma portion congrue que je compte pour vivre. Les pauvres sont en tel nombre dans cette commune que je suis obligé de leur en laisser la meilleure partie. Ce qui est indispensable à mon entretien, je le tire d'une communauté de filles laborieuses... — Comment, comment? interrompit l'évêque, sachez que je n'aime pas que les ecclésiastiques fréquentent les couvents de femmes sans une nécessité absolue. — Après avoir réfléchi un instant et feuilleté ses notes, il ajouta : — Je ne connais pas encore tout mon diocèse, mais il est étrange que l'on m'ait laissé ignorer l'existence de l'établissement dont vous me parlez. — Il est, en effet, en dehors de votre juridiction, Monseigneur. Si vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de vous conduire à ce monastère, qui est à dix pas d'ici, et il vous sera loisible de vous en assurer. La fréquentation que vous blâmez à juste titre, là du moins n'a pas d'inconvénients.

Le prélat, dont la curiosité commençait à être excitée vivement, prit son hôte au mot, et, après avoir achevé de déguster une tasse de moka préparé avec un soin intelligent, il se leva de table, suivi de l'ecclésiastique qui l'accompagnait dans ses tournées. Mais avant de quitter la salle à manger, regardant de nouveau le tableau : — Et ce portrait, insinua-t-il, l'avez-vous aussi tiré de ce même couvent? — En quelque sorte, Monseigneur. Ce portrait est celui d'un personnage qui nous protége tous. — Je comprends de moins en moins. — Dans un instant vous aurez le mot de l'énigme. — Cela dit, le curé, montrant le chemin, traversa une petite cour et ouvrit une grille de bois qui livrait accès à un vaste jardin parfaitement cultivé. Après l'avoir traversé en suivant une allée de beaux arbres, les convives arrivèrent à un enclos occupé par trois vastes ruchers artistement construits, contenant chacun une trentaine de ruches. — Nous sommes arrivés, Monseigneur, dit en ce moment le curé apiculteur à son évêque, qui ouvrait des yeux étonnés et doutait s'il ne battrait pas en retraite à la vue de ces myriades d'insectes bourdonnants. — Voilà, dit-il, en rassurant ses hôtes avec un geste expressif, voilà cette communauté de travailleuses que je vous ai signalée comme la source de mes revenus personnels. Le calcul est facile à établir, continua-t-il; au moyen de la forme parfaitement ronde que j'ai donnée à mes ruches ou paniers, j'obtiens un produit double de celui que l'on retire des ruches en clocher. Chacun des douze gâteaux de cire pure ou mélangée que je retranche des dix-huit contenus dans chaque panier pèse pour le moins cinq onces; ensemble, cinq livres de cire à 20 sous (¹), prix ordinaire. Ajoutez huit ou dix livres pesant de miel à 6 sous, au plus bas, et voyez si, pour les cent ruches qu'il y a ici, cela n'arrive point à un total d'au moins sept cents livres, bon an mal an, que je tire de la communauté des dix-huit cent mille abeilles rassemblées dans cet endroit. M. de Narbonne ne revenait pas de son étonnement de tout ce qu'il venait d'entendre. Comme tant d'autres, il n'avait pas la plus légère idée de toutes ces merveilles. Il resta quelque temps en contemplation devant cette immense population d'industrieuses ouvrières, puis il félicita l'abbé Bienaymé, c'était le nom du digne pasteur, sur le fructueux emploi qu'il avait su donner à ses loisirs. Il ne lui échappa

(¹) Pourquoi ne met-on pas ordinairement les noms sous les portraits? Cet usage a-t-il été établi dans l'intérêt des modèles ou dans celui des peintres?

(¹) Aujourd'hui la cire coûte 2 francs le demi-kilogramme, et le miel 90 centimes. On peut juger, par cet échantillon, de la plus-value des denrées depuis 1780.

point qu'en introduisant dans cette contrée si pauvre une branche nouvelle d'industrie, il assurait pour l'avenir le bien-être de la population. Tel était, en effet, le but que poursuivait l'abbé Bienaymé avec une louable persévérance. En revenant à la maison curiale, le prélat, se rappelant tout à coup le tableau qu'il y avait vu : — Et le portrait de ce personnage qui vous protége, vous et vos ouvrières?... — C'est celui, répondit le curé, de M. le comte de Buffon. Lorsque j'étais vicaire à Montbard, il avait la bonté de s'intéresser à moi ; c'est dans son château et sous ses yeux que j'ai expérimenté les modifications dans la culture des abeilles dont j'ai indiqué les résultats à Votre Grandeur.

Le lendemain, M. de Narbonne quitta le presbytère, enchanté d'avoir aussi agréablement clos sa première visite épiscopale. Un an après, en 1780 par conséquent, un canonicat étant devenu libre dans l'Église d'Évreux, il se souvint de l'abbé Bienaymé et le fit nommer à la prébende vacante. Cette année-là même, l'habile apiculteur publia la première édition de son mémoire sur les abeilles; ce travail utile passe pour avoir été revu par le Pline français, mais non pas, à coup sûr, sous le rapport du style, qui laisse beaucoup à désirer. La deuxième édition est de 1803. Elle fut imprimée à Metz. M. Bienaymé était alors évêque de cette ville. Il conserva cette position jusqu'à sa mort, arrivée en 1806.

SUR LE VER A SOIE DU RICIN.

Voy. p. 316.

Un membre de la Société d'acclimatation nous adresse les observations suivantes que nous accueillons avec empressement :

« Je crois devoir vous signaler quelques inexactitudes dans l'article, d'ailleurs intéressant et bien fait, que vous avez publié sur le ver à soie du ricin. M. Edwards, non plus que la Société d'acclimatation, n'a reçu la graine de Calcutta ; nous l'avons tous reçue de M. Baruffi, de Turin, qui lui-même l'avait reçue, avec le concours de M. Bergonzi, de sir William Reid, gouverneur de Malte, qui, lui enfin, l'avait reçue de Calcutta par M. Piddington.

» C'est aussi de Turin qu'est venue la graine cultivée en Algérie par M. Hardy.

» Les petites inexactitudes qui ne concernent que nous *Français* sont peu importantes; mais il est regrettable de laisser dans l'ombre MM. Piddington, Reid, Baruffi et Bergonzi. Je crains que ceux de ces messieurs auxquels parviendra l'article n'en soient peinés ; car ce qu'ils se sont donné de peine pour vaincre les difficultés passe tout ce qu'on peut imaginer. Il a fallu recommencer les essais à plusieurs reprises, élever le ver en Égypte, puis à Malte, puis à Turin ; il est ainsi venu par étapes de l'Inde en France. Un autre point de vue auquel je regrette le silence gardé sur M. Baruffi, c'est l'extrême générosité dont il a usé envers nous, envoyant, aussitôt qu'il l'a pu, de la graine à M. Hardy, à M. Edwards, à nous.

» La Société d'acclimatation a témoigné à ces quatre messieurs sa gratitude en leur conférant le titre de membres honoraires que sa rareté et l'éminence du petit nombre de noms placés sur la liste fait rechercher comme véritablement honorable. En retour, ils nous ont envoyé divers objets précieux, qui pourront devenir à leur tour des importations utiles : tel est l'igname de la Nouvelle-Zélande que nous devons à M. Piddington, et une multitude d'objets envoyés par M. Baruffi.

» La Société a fait d'ailleurs bien mieux ; elle a sauvé, multiplié et répandu le ver à soie que MM. Piddington, Reid, Bergonzi et Baruffi avaient introduit, et qui, à part l'Algérie, s'était éteint partout. M. Edwards avait perdu les siens, après avoir fait sur eux de très-intéressantes observations, et MM. Baruffi et Reid n'avaient pas non plus réussi. La Société d'acclimatation, plus favorisée, a maintenant, de ces vers à soie, plusieurs colonies très-florissantes dans le midi de l'Europe; et, grâce au choix qu'elle a fait de M. Vallée pour une partie de ses expériences de Paris, elle a si bien réussi que tous ces jours-ci encore nous avons pu faire des envois de graine dans le midi de la France, en Italie, en Corse, en Espagne, en Portugal et en Égypte. Nous en avions fait précédemment au Brésil par les soins de M. Guérin Méneville.

» Votre article quant à M. Vallée est donc fort juste. Il est aussi très-bon comme fond ; et si j'ai regretté la lacune plus haut signalée, c'est parce que j'aime et j'estime, comme vous le savez, et très-haut, le *Magasin pittoresque*, et que je désire voir toujours exacts et parfaits les articles qu'il publie. »

Sacrifier sa vie à une idée, c'est éprouver un moment le sentiment de la vie dans toute sa plénitude ; c'est payer à la religion et à la vertu un tribut que tôt ou tard on doit à la nature ; c'est presque dérober la vie à la mort que de mourir volontairement ; c'est revendiquer pour la liberté ce que la nécessité nous enlèverait tôt ou tard, et convertir en une action ce qui ne serait qu'un événement.

ANCILLON.

UNE SCÈNE DE BAL.

DESSIN INÉDIT DE J.-J. GRANDVILLE.

La danse, nous disait Grandville, ne vous paraît-elle pas, comme à moi, la plus étrange de toutes les bouffonneries humaines? J'admets les danses des sauvages : ce sont des pantomimes où ces enfants de la nature figurent et célèbrent en gambadant leurs guerres, leurs chasses, leurs passions, leurs croyances. Nos anciens ballets étaient eux-mêmes de petits drames allégoriques. Il existe encore, dans quelques-unes de nos provinces les plus éloignées, des rondes accompagnées de chants qui consacrent de vieilles traditions locales. Mais nos danses, nos valses, nos polkas, ces évolutions fatigantes, bizarres, ridicules, sans idée, sans but, pendant des nuits entières, y comprenez-vous rien? Jamais y eut-il usage plus vide de sens? Pour moi, je ne puis y songer sans m'étonner de ce qu'elles n'étonnent personne. Que nos enfants, emportés par leur pétulance naturelle, sautent, gesticulent, ou, se prenant les mains, tournent en chantant : « La tour, prends garde; » ou : « Nous n'irons plus au bois, » je souris et je me réjouis de leur joie : ce sont des enfants, presque de petits sauvages. Au contraire, ce que j'éprouve, quand, pour mon malheur, on m'entraîne à l'un de nos bals, est une sorte d'hilarité railleuse et presque triste. Regardez tous ces hommes en habits noirs, roides et guindés comme dans une revue militaire ou dans une cérémonie funèbre : lisez-vous sur leur visage la joie, l'enivrement, l'agitation fébrile que tout à l'heure, au signal de l'orchestre, vont simuler tout à coup leurs petits pas, leurs en-avant-deux, leurs chaînes, leurs chassés-croisés, coups de pied en l'air, fléchissements de genoux, tours de bras, et le reste? Et ces demoiselles, ces dames, comme les voilà coiffées, attifées, fleuries, étincelantes! Quels sont donc les sentiments palpitants dans tous ces cœurs, les paroles retenues au bord de ces lèvres, qui correspondent à cette explosion insolite de luxe, à tous ces signes extérieurs qui font naître en moi une attente presque solennelle? Je regarde, j'observe, j'écoute. Que va-t-on me représenter?

En vain on l'invitait, en souriant, à observer d'une lu-

meur moins critique le spectacle aimable et brillant qu'il avait sous les yeux. — Que cet éclat, ces fleurs, cette élégance, ces douces émotions de la jeunesse, ces accords harmonieux, trouvent grâce devant vous! Ne cherchez pas un sens si profond dans de simples divertissements qui ne veulent être que frivoles; glissez, n'appuyez pas!

— Oh! mon crayon! murmurait-il.

Le lendemain, sa table se couvrait d'esquisses : une *métamorphose* du bal entier!

— C'est une trahison, lui disions-nous. Oseriez-vous bien livrer au rire public cette satire des scènes qui ont passé hier devant nous?

— N'ayez crainte! Personne ne s'y reconnaîtra. Ces dames savent bien qu'elles sont toutes charmantes et qu'on ne peut les comparer qu'à ce que la nature a de plus parfait :

La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;...
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux.



Scène de bal. — Dessin inédit de J.-J. Grandville.

LISTE DES ŒUVRES DE J.-J. GRANDVILLE :

1826, Costumes de théâtre. — 1828 (12 planches), Tribulations de la petite propriété, ou les Dimanches d'un bon Bourgeois. — 1828 (52 pl.), la Sibylle des Salons. — 1828 (73 pl.), les Métamorphoses du jour. — 1830 (6 pl.), Galerie mythologique. — 1830 (9 pl.), Voyage pour l'éternité. — 1830 (4 pl.), Principes de grammaire. — 1831 à 1833, le Journal *la Caricature*. — 1833 (6 pl.), Amusements de la Société. — 1833 (3 pl.), Amusements de l'enfance. — 1833 (3 pl.), Amusements de la jeunesse. — 1833 (3 pl.), Amusements de l'âge mûr. — 1833 (1 pl.), Passe-temps de la vieillesse. — 1834 (4 pl.), les Breuvages. — 1834 (12 pl.), le Parisien pittoresque. — 1834 (4 pl.), Restaurateur. — 1835 (24 pl.), le Dedans de l'homme expliqué par le dehors. — 1835 (1 volume), Œuvres de Béranger. — 1836, 1837, 1838 (1 vol.), Fables de Lafontaine. — 1838 (1 vol.), Gulliver (Swift). — 1839 (1 vol.), Robinson (de Foë). — 1840 (1 vol.), Fables de Lavalette. — 1841 (1 vol.), les Animaux peints par eux-mêmes. — 1842 (2 vol.), les Petites misères de la vie humaine. 1843 (1 vol.), Un autre monde — 1844 (1 vol.), les Cent Proverbes. — 1845 (1 vol.), Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. 1845 (1 vol.), Caractères de la Bruyère. — 1846 (1 vol.), les Fleurs animées. — 1847 (1 vol.), Don Quichotte. — 1847 (2 vol.), les Étoiles animées.

J.-J. Grandville a publié aussi beaucoup d'autres dessins dans les ouvrages suivants : *Boileau, les Français peints par eux-mêmes, le Jardin des Plantes, la Silhouette, l'Artiste, le Charivari, l'Illustration, le Musée des Familles.*

Nous avons donné la liste des dessins de Grandville publiés dans notre recueil, tome XV (1847), p. 210.

On peut consulter les ouvrages suivants sur la vie et sur les œuvres de Grandville : *Eloge historique de J.-J. Grandville*, par Jules Noblet (Fabert), Anvers, 1853; une Notice, par Victor Ratier; le catalogue illustré de la collection des dessins et croquis de Grandville, Paris, 1853; *Grandville*, biographie, par M. Charles Blanc (1855).

ERRATA.

Tome III, page 288, article sur le Monument élevé à Moreau. — *Le texte allemand* · Fiel hier an der Seite Alexanders; *a été traduit ainsi* : Tomba ici à la suite d'Alexandre. *Il fallait traduire* : Tomba ici à côté d'Alexandre.

Tome XXIV, page 282, colonne 2, ligne 32. — On nous prie d'insérer la rectification suivante :

Lorsque M. Percier revint de Rome, ce fut avec M. Bernier, et non pas avec M. Fontaine (comme le disent toutes les biographies), qu'il partagea un petit logement de deux chambres. M. Fontaine logeait au-dessus d'eux et occupait à lui seul un logement pareil, ce qui lui permit de prêter un refuge, pendant plusieurs jours de la terreur, à la nièce du ministre Brienne, son ancien protecteur.

Page 327, colonne 2, ligne 1. — *Au lieu de :* L'Épitaphe; *lisez* : Une Épitaphe.

Page 335, colonne 2, ligne 40. — *Au lieu de :* les pieux voyageurs du moyen âge; *lisez* : les pieux voyageurs d'autrefois.

— La personne qui nous a adressé la page intitulée : *la Jeune femme veuve et mère*, est réellement poëte; ses sentiments sont naturels, purs et élevés. Il lui manque seulement l'art de faire les vers; elle ignore la prosodie. Mais quelle est, pour elle, la nécessité d'écrire en vers?

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE J. BEST,
Rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

ARCHITECTURE.

BIOGRAPHIE.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

HISTOIRE.

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

LITTÉRATURE ET MORALE.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15

